LA

REVUE DE PARIS

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

TOME SECOND

Mars-Avril 1915

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1915

LES SOLDATS DE 1914

LES MORTS POUR LA PATRIE

Les morts pour la Patrie ont la gloire plénière.
Ce long halètement des cœurs vers la lumière,
Où le génie humain épuise son effort,
Ceux-là n'en ont pas eu besoin : ils sont bien morts :
D'un coup ils ont rejoint l'éternité des siècles ;
Artisans du futur, ils ont près d'eux les aigles
Et la colombe avec l'olivier en son bec.
Ils dorment sous la vaste épitaphe des Grecs
Dont le monde à jamais s'ennoblit et s'étonne :
« Passant, regarde, et va dire à Lacédémone... »
Ces mots-là sont plus beaux qu'avoir vingt ans encor.
Nul ne mourra jamais aussi bien qu'ils sont morts.
L'ode, la symphonie et les nobles musées
Ne peuvent égaler ces âmes amusées
A jeter, comme un blé débordant le semeur,
Les astres qu'un héros lance aux cieux quand il meurt.
Ils ont rendu la nue épique et surhumaine,
L'espace, imprégné d'eux, perpétue et ramène
Leurs souffles, leurs regards et leurs fiers mouvements.
Ils ne sont plus des corps, ils sont des éléments.
Ils nous laissent la mort restreinte et solitaire,
L'angoisse de descendre, amoindris, sous la terre.

1er Mars 1915.

291618

C'est par la solitude et son manque d'amour
Qu'il est dur de quitter la lumière du jour.
Nous, dans notre agonie anxieuse et chétive,
Nous saurons qu'il est vain que l'on meure ou qu'on vive
Puisque pendant des jours et des nuits les combats
Volaient de jeunes corps qui ne murmuraient pas.
Mais eux, foule héroïque éparse dans la brise,
Cavalcade emportée, escadrons, pelotons,
Ils ont cerclé l'azur d'une immortelle frise
Et fait à l'univers un sublime fronton !

Les mondes périront avant qu'ils ne périssent.

Mourants, nous envierons leur turbulent destin,
Nous dirons, en songeant à leur grand sacrifice :
L'azur brillait, c'était quelquefois le matin
Quand il fallait partir au feu ; le frais feuillage
Se mouvait comme l'eau drainant ses coquillages.
On voyait s'éveiller le doux monde animal.
L'odeur de la fumée et du chaume automnal
Répandait son secret et pénétrant bien-être ;
Les volets dans le vent battaient sur les fenêtres ;
Le village était gai, sentant qu'il serait fier,
On respirait l'odeur de la gloire, dans l'air ;
Parfois, on entendait tomber les glands des chênes,
Jetés par l'écureuil ; la pierreuse fontaine
De son jet mesuré, distrait et persistant
Lavait, désaltérait ces visages contents,
Qui laissaient sans regret une dernière alcôve.
Les femmes apportaient les glaïeuls et les mauves
Du verger. Les enfants se faisaient signe entre eux
Que ces aînés partaient pour d'ineffables jeux.
On s'empressait, nouant à la hâte, aux armures,
Les fleurs, prêtes déjà pour des tombes futures.
Les soldats se mettaient en marche. Leur maintien
Semblait prendre congé du joug quotidien
Dont nulle âme ici-bas, si Dieu l'a faite altière,
N'a supporté sans pleurs le pain et la litière.
Ils partaient, ils étaient hardis, chacun voulant
Étonner son ami par un plus noble élan,

Leurs âmes, en montant, se bousculaient sans doute
Sur la céleste voie où les héros font route.
Ils riaient. En riant, ils savaient que l'on meurt
Quand on accepte avec cette royale humeur
De courir à l'assaut comme à la promenade.
Ils mettaient leurs gants blancs devant la canonnade
Et tendaient cette main de fiancé joyeux
A la vierge d'airain qui leur broyait les yeux
Jusqu'à ce que le jour sombrât sous leurs paupières...

— O morts, assistez-nous à notre heure dernière !
Prenez pitié de nous, sachez combien vraiment
Nous vous avons aimés fièrement, humblement!
Dites-nous, pour qu'un peu de force nous soutienne :
« J'eus la mort des élus, sache endurer la tienne
« Avec ce qu'elle a d'âpre, et de pauvre et d'amer.
« Oui, j'ai goûté le feu, j'ai marché sur la mer,
« J'ai crié : Lève-toi ! à des têtes penchées,
« Et ma voix réveillait les morts dans les tranchées.
« J'ai noué sur mon cœur frémissant et muet
« Une chaîne d'acier que le soupir rompait.
« J'ai tenu dans ma main une moisson de lances
« Et manié un fer plus dur : la patience.
« J'ai bu mon sang. J'ai pris, il le fallait aussi,
« De l'ennemi blessé un fraternel souci.
« Oui, j'ai fait les travaux d'Alexandre et d'Hercule.
« Le soir, quand le coteau bleuit au crépuscule,
« Je me suis souvenu des doux mots que disait
« Jésus parmi les lys, car il parle aux Français.
« O toi, qui n'a pas pu mourir dans cette gloire,
« Apaise-toi. Je suis un ange dans l'Histoire,
« L'Histoire, que tout être implore les doigts joints,
« Mais je commande encor, chère âme, et je t'enjoins
« De poser doucement ton front dans ma blessure.
« Je n'étais pas cruel quand je tuais. Mesure,
« Dans ce cœur entr'ouvert d'où s'épanche le sang,
« Combien la haine est faible et l'amour est puissant.
« Nous fûmes les soldats de l'amour, ceux qui disent :
« Nous faisons l'avenir, et nos terres promises

« — La liberté, l'espoir, l'orgueil loyal et droit, —
« Nous ne permettrons pas, barbares, que vos rois
« En fassent un désert où de serviles hordes
« Enchaîneraient la Paix et la Miséricorde !
« Nous gravissons les monts. Honte à celui qui met
« Un obstacle à l'attrait sublime des sommets
« D'où le cœur s'apparente à la nue infinie... »

Si vous parlez ainsi près de mon agonie,
Soldat de dix-neuf cent quatorze, cher humain,
Je laisserai s'ouvrir docilement ma main
Qui fermait sur le monde une étreinte acharnée ;
Et, simple comme au jour d'automne où je suis née,
Je verrai sans regret mon esprit s'engloutir
Dans votre éternité joyeuse de Martyr !

LE DÉPART

« Quand la Liberté vous appelle
Sachez vaincre ou sachez mourir. »

On les voyait partir, se plaçant dans l'Histoire,
Régiments déliés, Alphabet des Victoires,
Stances au pas rythmé d'un poème éternel...
Leur calme, insouciant, grave et noble, était tel
Qu'on n'eût pu deviner à leur marche affermie
S'ils partaient pour un jour ou pour l'heure infinie.

Ainsi vont les soldats de la France bénie...

Mais dès qu'ils ont touché le sol d'Alsace, — quand
Ils ont vu s'élancer tous les ruisseaux fringants
Qui venaient accueillir et porter les nouvelles,
Quand le moelleux été gisant sur les airelles,

Quand le galop léger du vent dans les forêts,
Quand enfin l'inquiet et l'unanime apprêt
D'un pays enchaîné hêlant sa délivrance
Eut troublé ces soldats qui prolongeaient la France,
Oubliant qu'ils étaient d'abord obéissants,
Ils bondirent, jetant comme un cadeau leur sang !

— Quels appels, quel aimant, quel ordre sans obstacle
Vainquit leur discipline, inspira des miracles,
D'où battait ce lointain, vague et puissant tambour?

— C'est que Rapp à Colmar et Kléber à Strasbourg,
Kellermann à Valmy, Fabert à Metz, et blême
De n'avoir pu sauver tout son pays lui-même
Ney, qui voulait sur soi engloutir les combats,
Desaix, Marceau, Lassalle, — et vous aussi Lebas,
Et Saint-Just, vous aussi ! — ô fiers énergumènes
Dont les plumets flambants sont pris chez le fripier,
Qui déchaussiez la nuit l'étranger qu'on amène,
Pour que la jeune armée eût des souliers aux pieds, —
C'est que tous les aïeux s'éveillant dans les plaines
Entonnèrent un chant, longuement épié !
C'est que, debout, dressés dans leur forte espérance,
Ces héros offensés qui rêvaient à la France
Sur le socle de bronze où le temps met les dieux,
Leur firent signe avec la fixité des yeux !

Soldats de dix-neuf cent quatorze, à quelle porte
Se ruait votre alerte et fougueuse cohorte ?

— C'est que vous vouliez faire, ô hurlants rossignols,
Rentrer dans la maison d'où s'élança son vol,
La Marseillaise en feu, qu'un soir Rouget de Lisle
Fit du bord d'un clavier s'épancher sur la ville ;
C'est que cette indomptée, aux bras tendus en arc,
Est, les cheveux au vent, la sœur de Jeanne d'Arc ;
C'est que le Rhin, qui roule entre ses calmes saules,
Souhaitait vous baiser des pieds jusqu'aux épaules ;

C'est qu'il faut que le monde, épris d'humanité,
O soldats souriants, Républicains, Apôtres,
Reçoive cette fois encore, comme l'autre,
— Déchaîné par vos cris, par vos bras écartés —
L'ouragan de la Paix et de la Liberté !

LES BLESSÉS FRANÇAIS

Ainsi, pour avoir vu d'autres hommes, des hommes
Ont ces regards tachés de sang, ces yeux de loup,
Ce fier entêtement, ces rires économes,
Ces méplats basanés, rouillés comme des clous,
Et ce muet dédain de la vie où nous sommes...

Pour avoir approché des hommes, ces humains
Sont comme des métaux tirés de l'incendie.
Déchirés, entr'ouverts, roussis, ils ont les mains
Toutes lourdes encor de besognes hardies,
Et qui gardent le poids calme d'avoir tué.
Ils ne nous diront pas, ces yeux accentués,
Quelle horreur a marquée en leurs sombres pupilles
Le géant ennemi, la faim, le sac des villes,
L'obus épars en feu, les froids couteaux entrant
Dans la laine et la chair des poitrines, offrant
Pour une mort auguste, acharnée et difforme,
L'honneur simple et sacré du commun uniforme.
Bleus et rouges, mourant pour ces seules couleurs,
Sans rien interroger, comprenant que l'honneur
Est soudain indivis entre deux millions d'hommes,
Ils savaient que chacun devait payer la somme
Mystérieusement incluse dans le sang

Par qui sera sauvé le nom de la Patrie :
Patrie, orgue épandu, vaste et retentissant !

Ces deux genoux, ces bras, cette âme qu'ont nourrie
Le doux air, le doux sol et le parler français,
Soldats fiers d'être fiers, chacun de vous pensait
Qu'il est juste d'en faire, à l'heure atroce et noble,
La restitution aux sillons, aux vignobles,
A la ville exposée, offensée, et qui veut
Lutter comme une vierge entre ses longs cheveux.

— O soldats que j'ai vus rire, souffrir, vous taire
Dans la blancheur de chaux d'un ancien monastère,
Où, comme un haut jet d'eau, s'élevait dans la cour
Un arbre purpurin tout saturé d'amour,
J'ai près de vous appris le mourir et le vivre.
Nomades réunis qu'un même élan délivre,
Étant tous des héros vous sembliez pareils :
Cent aigles sont ainsi, ayant vu le soleil.
Vous parliez doucement, gravement, sans emphase,
De ces exploits qui sont une effarante extase
Dont nos yeux, sur vos fronts, épiaient le reflet.

Les autres écoutaient celui-là qui parlait.

Le soir venait sans bruit, — le soir du pays basque.
Au mur nu scintillait un clairon près d'un casque,
Une femme passait en offrant du raisin,
On voyait se mouvoir des pieds bandés de toile,
Et des fronts se hausser au-dessus des coussins.
Je regardais le ciel où naissait une étoile,
Mais l'espace est sans voix et sans complicité
Pour les meurtres sacrés où l'homme est emporté.
Puis des chiens aboyaient dans les fermes lointaines.
On entendait frémir les ailes, les antennes,
Tout le monde animal et son puissant baiser.
L'ombre malignement s'emparait des visages
Où les regards luttaient dans le soir apaisé.

Tous ces soldats semblaient portés sur un nuage
Et ne plus souhaiter nul lieu où se poser,
Tant ils possédaient l'aile et le vent des archanges...

— Qu'à jamais soient dotés d'honneurs et de louanges
Ces hommes qui sans peur, sans haine et sans dégoûts,
Se ruant sur la guerre et recevant ses coups,
Ont, dans un naturel et prodigue mélange,
Tout semblables au sol qu'ils gardent et qu'ils vengent,
Fait jaillir de leur corps, de leur âme accouplés,
Le tumulte du vin et la bonté du blé !

COMTESSE DE NOAILLES

LETTRE A UN DÉCOURAGEUR

Quand je vous quittai l'autre jour, Théophile, après une heure passée tête à tête avec vous, j'emportais l'impression que vous n'étiez pas fort content de moi. Pourtant, rappelez vos souvenirs : vous aviez parlé presque seul. Vous parliez d'abondance, soit que vous fissiez l'apologie de votre propre conduite, soit que vous fissiez la critique de celle des autres. Moi j'écoutais, vous posant seulement une question de temps à autre, pour vous marquer une attention courtoise, ou pour mieux vous faire préciser vos idées. Deux ou trois fois, je me permis des réserves sur tel ou tel de vos fâcheux pronostics ; j'exprimai un doute sur certaines de vos informations désastreuses. Ce fut toute ma contribution à l'entretien. Si donc, l'entretien fini, vous êtes parti mécontent, il faut bien que ce soit d'avoir serré de plus près votre pensée, et d'en avoir entendu, de votre propre bouche, l'expression définitive. Il serait équitable d'en vouloir à vous-même. Mais il est humain d'en garder rancune à votre interlocuteur.

Vous êtes, Théophile, un fort honnête homme. La destinée vous a fait naître d'un père qui, ayant durement travaillé toute sa vie, vous légua le soin d'administrer la fortune qu'il avait acquise. Vous vous êtes acquitté de cette tâche : l'héritage paternel n'a pas périclité entre vos mains ; vous l'avez même augmenté, tant par une gestion intelligente que par une sage horreur de la prodigalité. Nullement avare, cependant ! Vous savez dépenser ; mais vous dites, et c'est même une de vos formules favorites :

— Il faut qu'une dépense rapporte son équivalence en utilité ou en agrément.

Vous n'avez donc jamais épargné l'argent, pour ce qui vous était plaisant ou utile ; et vous avez bien raison de vous écrier, quand vous montrez à vos amis votre hôtel, vos meubles anciens, vos riantes tapisseries, vos bibelots de choix, — ou votre chasse de Salbris, — ou votre nouvelle auto (la dernière était de marque allemande, une Daimler sans soupapes) :

— Si mon pauvre père voyait cela, il me donnerait un conseil judiciaire.

Vous dites ces mots avec un rire qui prend en pitié le père Théophile, son labeur acharné et son économie farouche. Vous savez bien, vous son fils, que l'argent n'est qu'un signe, et qu'il ne prend de réalité qu'au moment où on le dépense. Mais vous savez aussi, ce qu'ignora votre père, qu'on peut s'enrichir tout en dépensant. Vos panneaux Louis XV se paieraient maintenant dix fois plus que vous ne les avez payés. Votre hôtel, même après la guerre, vaudra le double du prix d'achat. Quant à la chasse et aux autos, outre que c'est votre vrai plaisir, et que vous ne résistez jamais à votre plaisir, elles sont à la fois des signes de prédominance sociale et des moyens de relations profitables. Au surplus, vous n'avez à vous occuper que de vous seul. Vous ne vous êtes pas marié, soit que vous n'ayez pas rencontré la compagne prédestinée, soit, plus probablement, que vous ayez craint de déranger une vie bien ordonnée dans le célibat. Le père Théophile, s'il revenait des Champs-Élysées souterrains (où sans doute il prend ses ébats en compagnie du père Goriot et du père Grandet) aurait donc infiniment tort de vous imposer un conseil judiciaire. C'est de vous qu'il recevrait des leçons, et vous lui enseigneriez comment on peut, tout en accroissant gentiment le pécule hérité, mener le train d'un haut bourgeois, fervent du sport et du tourisme, — qui chasse, qui bibelote, — ami des artistes, attentif à la musique moderne et capable d'exposer tous les ans au Cercle un paysage adroitement traité.

Vous êtes, Théophile, a connaître la valeur des choses et à en user, beaucoup plus habile que ne fut votre père. Mais,

drawback de ces avantages, comme diraient nos amis britanniques, tandis que le père Théophile vécut dans la joie sournoise d'édifier sa fortune, — tandis qu'un travail forcené escamota gaîment sa vie, qu'il but sec et mangea fortement, riant au jour qui se levait et confiant dans son étoile, — son fils, qui s'entonne de l'eau minérale et croit à la vertu des pâtes alimentaires, trouve à l'existence, à son existence large et dorée, comme un arrière-goût de cendres. S'il fait du soleil, il pense que chaque minute éclatante approche l'heure où il pleuvra ; s'il pleut, il oublie qu'il ait jamais fait beau, et il lui semble qu'il pleuvra toujours... Pendant les longues années de paix qui nous ont amenés de la jeunesse à la maturité, vous m'avez fidèlement, Théophile, annoncé la guerre pour chaque printemps : ce qui vous autorise enfin, aujourd'hui, à revendiquer certains dons d'augure, oubliant que, vingt fois contre une, vous fûtes mauvais prophète. D'ailleurs, ce que l'Europe appelait la paix suffisait à vous combler de dégoût : tout y conspirait pour rendre la vie intenable à quiconque avait le malheur de posséder « quatre sous » — disiez-vous. On devait s'épuiser en précautions pour mettre à l'abri lesdits quatre sous. Afin que certains impôts menaçants fussent payés un jour par des citoyens moins avisés, mais pas par vous, il fallait échafauder des tas de combinaisons compliquées, exporter ses titres au delà des frontières... C'était votre droit, assurez-vous. — En êtes-vous bien sûr, Théophile ? Un bon citoyen obéit aux lois, même s'il les trouve injustes, même si elles lèsent ses intérêts ; il suffit qu'elles ne lèsent pas sa conscience. Réfléchissez : vous verrez que soutenir la thèse contraire, c'est dénoncer le pacte de communauté.

Au temps où vous annonciez la guerre pour chaque printemps, si votre interlocuteur répliquait : « Eh bien ! Après tout, quand il faudra la faire, on la fera !... » — vous preniez un air de pitié méprisante. La force militaire de votre pays ne vous rassurait point. Et puis, les divisions politiques... Et puis, l'égoïsme jouisseur de tous... Objectait-on que la France avait des alliés, pour le coup, vous éclatiez d'un rire amer. La Russie ! Ah ! la mobilisation russe !... Ah ! l'armement des Russes ! Vous savez à quoi vous en tenir là-dessus, vous. Vous avez voyagé dans l'empire du Tsar. Vous possédiez un ami, des

amis que pratiquaient les Russes ; des Russes authentiques vous donnaient des certitudes décourageantes.

— Et l'Angleterre?... suggérait-on timidement.

Alors, vous foudroyiez d'un regard l'interlocuteur. L'égoïsme des Anglais n'était-il pas avéré? Les Anglais, bien à l'abri dans leur île, risquer une chaloupe ou une escouade pour un autre peuple, quel qu'il fût? Allons ! ce n'était pas sérieux. D'ailleurs, chacun savait bien que les Anglais étaient tout près de s'entendre avec leurs cousins d'Allemagne, à nos dépens, cela va sans dire.

— En attendant que les Russes les imitent, ajoutiez-vous... Ah ! nous serons bien seuls contre nos voisins de l'Est, plus seuls qu'en 70...

Assurément, un Français qui, vers la fin de l'an 1913 et le commencement de 1914, vivait en cet état d'esprit, ne pouvait guère juger la vie délicieuse. Si la paix durait, c'était la révolution et la ruine ; la guerre éclatait-elle? c'était l'isolement dans la défaite, et encore la ruine avec la révolution. Rendons justice à votre fermeté : parmi tant de menaces vous continuiez courageusement à jouer au bridge, à acheter des bibelots, à dîner en ville (nouilles, viandes rôties, Vichy), à faire des battues chez vos amis et chez vous, à tourister, à écouter de la musique, voire à reproduire sur des toiles l'image de quelques bouleaux, de quelques étangs, de quelques sous-bois, comme si l'avenir eût été moins redoutable. Vos économies, soigneusement expédiées hors de France, s'en allaient par des voies diverses alimenter un réservoir dont il vous plaisait d'ignorer l'endroit et le nom. Mais, quelle que fût votre énergie, on ne pouvait pas exiger de vous d'être encore hilare, par-dessus le marché. Vous n'étiez point hilare, Théophile. Vous deveniez de plus en plus le prophète du : rien ne va plus ! Vers le mois de juin dernier, la viande rôtie elle-même commença de fatiguer votre estomac. Vous ne tolériez plus que les nouilles.

***

La grande guerre éclata. Après vingt prédictions manquées, votre dernière prédiction se trouva juste, ce qui vous valut parmi vos relations une certaine autorité. Elle ne dura guère :

car vous ricaniez encore sur l'égoïsme d'Albion quand les Anglais envoyèrent l'ultimatum et entrèrent dans la lice.

C'était la grande guerre, où les peuples devaient l'un après l'autre constater que chacun d'eux jouait son existence. L'Europe fut grave. La France fut le plus grave des peuples d'Europe, en la circonstance, ce qui n'est pas étonnant, ne vous déplaise : car c'est le plus intelligent des peuples, ou du moins, celui dont l'intelligence est le plus prompte. La France comprit aussitôt la formidable condition des choses — à l'heure où, par exemple, le peuple anglais, dans son ensemble, la soupçonnait à peine. Mais vous, Théophile, vous ne comprîtes rien à la gravité de la France, non plus qu'à l'ordre, à la discipline, à l'union qui en résultèrent. Vous en étiez toujours à l'antimilitarisme, à l'anticléricalisme, à la guerre des classes, aux députés prévaricateurs, à l'impôt sur ceci et cela, à la baisse de telles ou telles valeurs, à l'excès des dépenses somptuaires des femmes, à l'arrivisme des jeunes gens, au « m'en fichisme » des paysans, au tango, à cent et une balivernes que votre conversation de mangeur de nouilles ressassait au club et dans les fumoirs, mais dont il ne fut plus question, à l'heure de l'union sacrée. Devant l'unanimité des esprits et des courages, devant l'abnégation patriotique de tous, devant cette nation qui s'armait, prêtres, socialistes, bourgeois, juifs, nobles, intellectuels, prolétaires, paysans, oubliant toute discorde et chantant à l'unisson *la Marseillaise*, vous vous trouviez désorienté ; vous ne reconnaissiez plus les Français. Malheureux ! c'est que vous ne les aviez jamais connus.

Pendant une semaine, vous cessâtes de prophétiser. La France s'armait, puis concentrait ses troupes et les portait aux frontières. Vous, qu'alliez-vous faire ?

Vous êtes à dix mois de la cinquantaine. Vous avez accompli, vers 1884, vos devoirs militaires comme engagé conditionnel. La loi vous libérait donc de toute dette... Vous êtes demeuré civil : c'est votre droit. Sans que je l'aie contesté, — durant notre entretien récent, — vous avez spontanément défendu ce droit, et non sans chaleur. Pourquoi cette âpre défense ? Il ne m'est pas venu à l'esprit, je vous le dis sincèrement, de vous accuser de pusillanimité. La plupart des hommes de votre temps sont capables de bravoure : vous

comme les autes. Ce qui peut retenir l'élan de quelques-uns, c'est la peur de perdre, non pas la vie, mais ce que l'Allemand Gœthe a appelé : « Les amicales habitudes de la vie... »

Ne fut-ce pas votre cas?

Vous me dites :

— J'ai couru moi aussi le risque d'être mobilisé et de faire campagne : je l'ai couru vingt-cinq ans. Si la guerre avait éclaté dix ans plus tôt, je partais comme les camarades, et je n'aurais pas été le dernier à descendre mon uhlan... Aujourd'hui c'est le tour des plus jeunes : je prendrais bien leur place, à condition qu'ils me prissent en échange les années que j'ai en trop. A nos âges, un homme encombre une armée au lieu de la renforcer. Alors?... Les bureaux?... L'uniforme des faux militaires? Ma foi ! non... je ne me donnerai pas ce ridicule. Il n'y a que trop d'embusqués.

Soit ! Bien des hommes, en effet, sont incapables, même avant cinquante ans, de rendre des services en campagne. Il en est, au contraire, privilégiés assurément, qui, dans cette guerre même, ont combattu dans les tranchées. Méditez, Théophile, l'exemple d'un certain M. Noguès, âgé de cinquante-deux ans, engagé volontaire, qui fut tué récemment au front à côté de son fils mobilisé : voir l'*Officiel*.

M. Noguès est une exception, j'en conviens. A chacun des hommes de son âge d'examiner ses forces, sa conscience. Un citoyen de cinquante ans, qui peut mener une 40 HP sans défaillance pendant deux cents kilomètres, ou qui chasse joyeusement dans les guérets, dans les bois, voire dans les marais, semble évidemment capable de faire un soldat : mais, vous avez raison en ceci qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Le quinquagénaire automobiliste ou chasseur répare à son gré ses forces dans un bon lit, dans de bons repas, et interrompt son effort dès qu'il est fatigué. Faute de tels relâches, souvent il serait vite fourbu. Plaignons le quinquagénaire. Où je ne vous suis plus, c'est quand, pour vous justifier d'être, sans plus, un civil parmi tant de militaires, vous invoquez votre horreur de l'embuscade.

Oh ! Vous détestez vraiment les embusqués ; votre aptitude à les dépister est merveilleuse ; vous en voyez partout. Votre idée de la guerre est celle-ci : tous les hommes au-dessous de

votre âge dans les tranchées. Bon ! Définissons l'embusqué selon vous : un citoyen apte à servir sur le front et qui choisit de servir en arrière du front. Ne voyez-vous pas que votre conception même de l'embuscade exige impérieusement que les embusqués, une fois débusqués et dépêchés sur le front, soient remplacés, sinon en nombre égal, au moins pour un certain nombre, par d'autres soldats, incapables ceux-là de faire campagne, mais utiles tout de même? Car enfin, si la totalité de l'armée était enfouie dans les tranchées, comment fonctionneraient les approvisionnements, en munitions et en vivres, les services de l'arrière, l'énorme administration de l'armée? Qui ferait les ouvrages de repli, qui organiserait les camps retranchés, qui instruirait les classes nouvelles, qui garderait les ouvrages et les villes, qui occuperait et administrerait les dépôts?

La répartition idéale, durant la guerre, n'est-elle pas celle-ci : en campagne, tous ceux à qui leur âge permet de faire campagne, et les services de la guerre assurés par les autres?

Quels autres? Pas les infirmes et les vieillards, à coup sûr; mais des hommes... comme vous, par exemple; de solides quinquagénaires automobilistes et chasseurs. — Mais mon estomac ! — Je vous ai observé en tourisme et en chasse, Théophile : dès que vous faites de l'exercice, vous envoyez les nouilles au diable et devenez un joyeux convive... — Mais on ne voudrait pas de moi ; j'ai essayé... — Non, Théophile, *vous n'avez pas essayé.* Vous vous êtes informé, de-ci, de-là; vous avez constaté qu'en effet, le genre de service auquel vous étiez peut-être disposé n'existait pas : un service qui ne gênât en rien votre indépendance, qui ne vous forçât pas à être à telle heure à tel endroit, où l'on eût égard à votre situation sociale, à vos habitudes, à vos manies : bref, un service qui ne fût pas un service. Je conçois — et j'approuve — qu'on vous ait fermé les portes au nez. A ceux qui ne courent pas le risque de donner leur vie, la patrie est du moins en droit de demander le sacrifice intégral de leur liberté. Eh bien ! j'avoue qu'à votre place, Théophile, j'aurais souhaité faire ce sacrifice. Vous n'êtes, dans la paix, indispensable à personne. La vie nationale ne perdrait rien à ce que votre esprit et vos membres fussent momentanément réquisitionnés par la guerre. Si je vous avais

vu garder une voie, fût-ce à Périgueux, ou surveiller un service de ravitaillement, ou même jouer l'humble rôle de scribe dans un bureau militaire, je ne vous aurais certes pas traité d'embusqué. J'aurais pensé : « Ce qu'il fait là, s'il ne le faisait point, un autre plus jeune, apte à combattre, le ferait à sa place. Grâce à sa présence ici, la France compte un soldat de plus sur le front. Théophile n'aura pas été glorieux, mais il aura été utile. Il aura *fait de son mieux*. Bravo, Théophile!... »

***

Vous êtes resté chez vous, et vous avez continué votre vie. Or cette vie civile, que vous jugiez déjà pénible et menacée en temps de paix, vous est vite devenue insupportable en temps de guerre. L'ingénieuse organisation de votre paresse accoutumée était, d'un coup, mise en pièces. La plupart de vos amis, même ceux de votre âge, plus débrouillards que vous sans doute, — ou qui avaient *voulu* plus fortement — servaient le pays, soit aux armées, soit dans les hôpitaux, soit dans telle ou telle organisation charitable... Paris s'affirmait vaillant, mais sévère ; les théâtres, les restaurants nocturnes n'y fonctionnaient point comme à Berlin ou à Vienne : je vous ai dit que le peuple de France avait intelligemment compris l'austère dignité de l'heure. Les nouvelles étaient rares et confuses, malgré trois communiqués par jour et d'innombrables éditions de journaux. Dans cette inaction angoissée, votre estomac et vos nerfs pâtirent cruellement. Votre pessimisme railleur du temps de paix se mua en un pessimisme funèbre. « Il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir de succès pour nos armes... » Et le terrible, c'est que bientôt, les événements parurent vous donner raison. Nos frontières du Nord et du Nord-Est craquèrent sous la pression des barbares. La France fut envahie. Nos armées se replièrent, en combattant durement.

Honneur aux civils, qui, par ces jours lugubres, se refusèrent à croire que la Patrie fût en péril de mort, quand vous leur disiez avec tant d'apparente logique : « Mais vous savez bien que c'est fini, et que Paris ne peut pas résister !... » Honneur à ceux qui protestèrent, qui nièrent ce qui semblait être l'évidence, qui dirent fermement : « Non ! non ! non !

Paris ne tombera pas et la France sera sauvée... » Vous haussiez les épaules quand ils évoquaient les champs catalauniques, Poitiers, Valmy... « — Oh! disiez-vous, si vous ne comptez plus que sur le miracle!... » Ces visionnaires, en effet, comptaient sur le miracle de la force nationale. Il y a des instants où, seuls, les visionnaires voient clair dans la réalité.

Vous, Théophile, qui n'êtes point visionnaire, et qui regardiez les choses telles qu'elles apparaissaient aux gens pourvus de l'ordinaire clairvoyance, vous avez tout de suite aperçu le parti que devait prendre un civil clairvoyant, libre de ses mouvements et qui n'était pas utile à la défense : quitter Paris... C'est encore une décision que vous avez à cœur de justifier (je m'en suis aperçu l'autre jour) et vous tenez fort à établir, là encore, que ce ne fut pas par pusillanimité. Et là encore, je vous crois. Nulle ironie, nulle restriction de ma part lorsque je dis : je vous crois. Ce n'est pas — j'en suis sûr — la peur des bombes et des baïonnettes qui vous a fait payer deux mille francs l'auto qui vous a conduit à six cents kilomètres de la place de la Concorde. Vous dites : « — Je n'aurais pas pu supporter la vue des casques à pointes dans Paris... » Vous dites : « — L'idée de la destruction du Louvre ou de Notre-Dame, sous mes yeux, m'était intolérable... » Vous dites : « Un être inactif de plus dans une ville assiégée ou occupée par l'ennemi, n'est qu'un embarras de plus... » Vous dites tout cela sincèrement, et j'ai la conviction qu'à la minute critique, tels furent en effet vos sentiments. Aucune personne raisonnable ne songe à critiquer en bloc le départ de ceux qui s'éloignèrent alors de Paris. Beaucoup invoquèrent, pour partir, de valables raisons, par exemple la nécessité professionnelle ou l'escorte protectrice due à des êtres faibles et chers, qu'il s'agissait de mettre en sûreté. D'autres, dont vous êtes, plaident : « Je ne servais à rien ; à quoi bon endurer un affreux spectacle?... » Et c'est bien encore une raison. Mais quel humble témoignage de sa propre inutilité ! « Je ne servais à rien !... » Quoi ! A rien absolument? Comme les vieillards? Comme les enfants? Moins que certaines femmes? Pas même à donner l'exemple de la vertu dans l'adversité? Pas même à réconforter les gens d'alentour, ceux de votre quartier qui restaient, n'ayant pas deux mille francs disponibles

pour fréter une auto?... « Je ne servais à rien !... » Après tout, vous avez peut-être raison. Peut-être étiez-vous un citoyen complètement inutile. Mais êtes-vous bien excusable d'avoir, dans une crise si grave, dû constater vous-même que vous étiez à ce point inutile?... Passons. C'est affaire entre vous et votre conscience.

*
* *

Or, pendant que vous vous rendiez en province, tout chargé des prophéties décourageantes que vous suggérait votre perspicacité, le miracle pressenti par les visionnaires s'accomplissait.

Une bataille, qui sera probablement la plus illustre des temps modernes et la plus féconde en résultats, était livrée, gagnée sur la Marne, par ces armées de la République dont vous disiez, à l'heure même où elles refoulaient l'ennemi devant leurs drapeaux, « qu'on ne savait plus où elles étaient, ni même s'il y en avait... ». On ne vous ferait pas avouer aujourd'hui que, dans votre lointain refuge, vous avez, un temps, refusé de croire au miracle. O Français de peu de foi !... il vous sembla d'abord impossible que l'armée des vôtres, que *votre armée* eût brisé l'effort des envahisseurs !... L'ennemi avait repassé la Marne, repassé l'Aisne ; l'axe du combat se relevait déjà vers la mer du Nord, que vous écriviez à vos amis, surtout à ceux qui, comme vous, avaient douté de la fortune française :

« Ne rentrez pas !... Rien n'est, en somme, changé dans la situation militaire. Ils sont toujours à moins de cent kilomètres de la capitale et vous supposez bien qu'ils n'ont pas renoncé à y pénétrer. Hier encore on a fléchi à X... ou à Z... Et puis, on ne nous dit pas tout, et j'ai eu hier des tuyaux... »

Les gens comme vous ont toujours des « tuyaux » qui leur déversent le désespoir, et ils entreprennent aussitôt de prolonger, de faire rayonner la funeste canalisation. Mais cette fois la tendance de votre nature était accentuée par un assez misérable amour-propre. Si Paris, ayant repoussé l'ennemi, échappait définitivement à l'invasion, votre situation de « réfugié prématuré » devenait de jour en jour moins justifiable, puisque

nulle fonction, nul devoir, nulle nécessité ou même nul intérêt professionnel, nul souci de protéger un autre que vous-même ne vous avaient chassé de votre logis. Il y avait — tranchons le mot — quelque chose d'un peu agaçant pour vous dans cette persistante quiétude de Paris, d'autant plus que les Parisiens non réfugiés commençaient à se permettre d'innocentes railleries : avouez qu'ils en avaient acquis le droit. Voyez ce qu'il en coûte, Théophile, pour avoir un instant préféré à l'altruisme civique le souci des « amicales habitudes » : après la victoire de la Marne, vous n'avez pas pu jouir sans réserve de la gloire française.

Cependant, les jours coulaient ; leur succession faisait des semaines, des mois. Il fallut se rendre à l'évidence : la frontière de nos tranchées — trop écartée, hélas ! de la vraie — s'avérait infranchissable et inflexible. Doucement, discrètement, Paris, un instant découronné, redevenait la capitale : les réfugiés d'avant-garde se repliaient un à un vers la place de la Concorde. Ils réintégraient leurs maisons, leurs clubs, le cercle de leurs relations... Or, avec eux, dans ce Paris calme, grave, plein de chaude confiance, — dont vous ne vous représenterez *jamais* l'image, Théophile, puisque vous ne l'avez pas vu, — une sorte de courant d'air glacé pénétrait. On voyait sur des visages un certain air de mécontentement mystérieux dont on s'était désaccoutumé. Des paroles étaient de nouveau prononcées qui, aux minutes menaçantes, n'avaient plus trouvé de lèvres pour être dites. Les gens très informés abondaient à nouveau, et, comme auparavant, il suffisait de causer cinq minutes avec eux pour continuer sa route d'un pas moins ferme, d'un cœur oppressé.

Vous avez, parmi ce contingent de décourageurs, repris votre poste, ô Théophile : et, comme vous connaissez vraiment beaucoup de monde, soit aux affaires, soit dans la société, comme on vous sait intelligent et que vous vous exprimez de façon pittoresque, le vent n'emporte pas les paroles que vous jetez. Ces dangereuses paroles ne sont pas, à l'ordinaire, des affirmations ni des informations précises. Ce sont, plutôt, ou des remarques signalant à l'interlocuteur tel point faible de ses espoirs qui lui avait échappé, — ou des invites à méditer sérieusement sur un mécompte qu'il tiendrait volontiers pour

négligeable, à ne pas élargir la portée d'un succès. Dans cet esprit, vous conseillez une sage méfiance pour les « communiqués » des Alliés ; mais votre ingéniosité est merveilleuse à vous procurer les « communiqués » de l'ennemi. Ceux-ci, vous prenez la peine de les transcrire sur vos tablettes. Vous en donnez lecture, et quand l'auditeur vous semble suffisamment consterné, vous remettez le carnet dans votre poche en disant : « — Évidemment, ils exagèrent. Mais enfin... on ne nous avait rien dit de cela... » Sur le même carnet, vous avez noté plusieurs chiffres importants : tués à l'ennemi, blessés, prisonniers, du côté des Alliés ; et combien ceux-ci ont perdu de matériel depuis qu'on se bat, et les décès dus aux maladies épidémiques. Enfin, vous avez une table complète de ce qui, étant « bien » au début de la guerre, fut usé ou détruit par la guerre, et aussi de ce qui manque encore pour faire devenir bien ce qui n'était pas bien. Toutefois vous n'affirmez pas que vos chiffres soient exacts ; vous dites qu'on vous les a certifiés en haut lieu ; quand on les a entendus, on ne les croit pas, mais on est troublé. Vous « tenez » aussi les chiffres des réserves en hommes dont disposent encore les Austro-Allemands. Vous les donnez : ils sont jugés formidables... Non moins formidables leurs provisions en munitions et en denrées alimentaires. Quant à l'argent, vous avez une façon de dire : « Ils sont *beaucoup* plus riches que nous... » en insistant sur l'adverbe, qui évoque aussitôt une France grelottant de faim et de froid à côté d'une confortable Germania cossue et repue... Vous avez fortement dénoncé tous les périls que nous courions, péril de guerre, péril intérieur. Quand les Chambres se sont réunies : « On allait voir le gâchis ! » Quand le moratorium a été atténué, puis dénoncé : « On allait voir l'effondrement des banques ! » Quand la Bourse a rouvert ses portes : « On allait voir la ruée des vendeurs, et point de contre-partie !... » Toutes ces étapes furent pourtant franchies sans catastrophe. Si l'on vous propose de le remarquer, vous avez un geste des épaules et des lèvres qui veut dire : « Attendez !... » En sorte qu'on se prend à douter même de ce qui est acquis. Vous aviez ces mêmes gestes après la bataille de la Marne.

En ce qui concerne la conduite des opérations militaires,

vous déclarez n'y rien entendre et n'avoir pas d'opinion. Votre office de décourageur professionnel s'exerce simplement par voie de questions. Ainsi procédait Socrate, nous disent Platon et Xénophon. « Trouvez-vous que?... » Et vous invitez l'interlocuteur à formuler une réponse qui, si elle n'est pas une contre-vérité manifeste, est l'aveu que quelque chose de désirable n'est pas accompli. Le schéma de pareilles questions serait de demander : « Trouvez-vous que nous ayons pris Berlin?... » Et comme, évidemment, nous n'avons pas encore pris Berlin, il vous est facile de triompher sans avoir besoin d'un mot de plus. Il est vrai qu'on n'a qu'à vous retourner vos questions, et qu'à vous demander : « Trouvez-vous que les Allemands aient pris Calais?... » pour vous montrer la niaiserie du procédé. N'importe ! sur des âmes incertaines, tout cet appareil use l'énergie.

Pourtant, lorsqu'on insiste : — « Mais enfin, croyez-vous donc que l'Allemagne sera victorieuse?... » vous tenez trop à votre renommée d'intelligence pour ne pas protester.

— Alors? vous dit-on.

— Eh bien !... elle ne sera pas victorieuse... Mais nous non plus... A un certain moment, chaque parti sera dans l'impuissance de nuire à l'autre. On s'arrêtera. On se repliera sur soi-même, ruiné et fourbu.

Vous gardez cette prédiction-là pour la fin, sachant bien que c'est la plus déprimante de toutes.

Chose remarquable, à mesure que la physionomie générale des événements s'accusait et que les esprits les moins portés à un optimisme béat s'accordaient pour constater que la tâche imposée à l'Allemagne dépassait désormais les forces d'un peuple, — votre pessimisme, Théophile, s'affirmait plus absolu, et aussi plus acerbe. On discernait dans son expression quelque chose de rageur. L'interlocuteur, pour peu qu'il émît un doute, devenait aussitôt votre ennemi. Je m'en suis bien rendu compte l'autre jour. Parce que je vous ai dit qu'à mon sens la bataille de l'Yser constituait une grosse victoire des Alliés, vous m'avez détesté un instant, et si vous aviez connu le moyen de m'anéantir, je ne crois pas que j'aurais survécu.

*
* *

Je ne nourris pas contre vous d'aussi méchants desseins, Théophile. Je ne vous aime guère ; je vous crois très nuisible ; mais je sais bien que vous êtes une façon de malade, et, persuadé que vous pouvez guérir, je voudrais définir votre mal et vous indiquer la cure.

L'origine du mal est dans ce goût de vous être utile à vous-même qui vous à peu à peu refoulé — à votre insu — en marge de la collectivité française. Vous jugeant heurté dans vos intérêts, dans vos habitudes, peut-être dans votre indépendance par certains actes de cette collectivité, vous avez implicitement dénoncé le pacte implicite qui vous liait à elle. Vous avez estimé que ses lois n'étaient plus vos lois. Vous avez reporté vos obligations de bon citoyen à une date indéterminée, quand la France serait redevenue ce que vous la souhaitiez. Dès lors, vous avez vécu avec votre patrie comme avec une personne qui vous tient de près, avec qui l'on est forcé de vivre, mais de qui l'on n'aime pas le caractère : tout vous fut prétexte à la critique; tout, d'elle, vous irrita... Votre cœur se dessécha à mesure, et les « amicales habitudes » furent bientôt seules à toucher ce cœur. En sorte que quand éclata la guerre, il ne contenait plus assez de générosité pour oublier votre querelle misérable, votre querelle de vanité et d'intérêt avec la patrie, assez d'abnégation pour vous écrier, comme naguère un artiste célèbre : « On bat maman... j'accours!... » Une prompte décision de la servir (quel que fût le service qu'elle vous demandât) vous eût sauvé de votre propre angoisse. Vous êtes demeuré hors de la guerre : votre oisiveté, supportable (mais déjà pesante) durant la paix, est devenue intolérable. Ne participant pas à l'œuvre commune, votre propension naturelle vous à montré, en les exagérant, les défauts, les erreurs de cette œuvre. N'ayant pas à défendre d'autres intérêts que vos intérêts privés, le contre-coup des événements sur ces intérêts s'est répercuté plus rudement sur vous. Non pas que la guerre vous ait particulièrement éprouvé ! Vous n'êtes pas de ces malheureux de qui l'invasion a dévasté le foyer. Mais enfin, vous possédez des maisons à Paris : nombre de locataires ne vous payent pas. Une partie

de votre fortune mobilière est placée en valeurs industrielles : vous supputez anxieusement à quelle époque ces valeurs pourront reprendre l'heureuse coutume de payer un coupon. Enfin, il y a le lot de titres prisonniers à l'étranger : vous ne vous en vantez plus, comme avant la guerre, mais vous ne les oubliez pas ; leur sort vous alarme... La plupart des Français ont au moins autant de raison de s'alarmer ; seulement, ils ont tellement tendu leur pensée et leur effort vers la victoire de la patrie que les soucis personnels ne les inquiètent plus. L'argent, la situation, cela n'a plus d'importance. On est ensemble sur un navire exposé à une formidable tempête. Sauvons d'abord le navire, même s'il faut jeter la cargaison par-dessus bord.

Vous, Théophile, passager inactif, tout ce que vous avez de force et de sensibilité ne vous sert qu'à vous irriter contre le bateau, contre l'équipage et contre le ciel...

Voilà pourquoi cette crise formidable, qui eût pu vous guérir si, par exemple, de cinq ans plus jeune, il vous avait fallu descendre dans les tranchées, défendre le sol natal et votre propre peau, — voilà pourquoi la guerre a exaspéré votre pessimisme instinctif. La guerre vous irrite comme une iniquité dirigée contre vous, personnellement : la manie de la persécution est au fond de tous les pessimismes. Vous en voulez à l'humanité, à l'ennemi, à la France elle-même. Vous rendez la France responsable de votre vie désorganisée, de vos pertes matérielles, et de son indifférence complète pour vos mesquines misères. Vous lui en voulez surtout de ce qu'elle se passe de vous sans même vous adresser un reproche, de ce qu'elle est résolue à vivre, avec ou sans vous. Vous lui en voulez de tout ce que les circonstances vous ont montré de vous, à vous-même : d'avoir mieux connu votre égoïsme, et qu'il vous ait dicté des démarches que vous regrettez. Dès lors, tout ce qu'on fait autour de vous, sans tenir compte de vous, vous semble hostile. Bien entendu, vous ne souhaitez pas qu'on échoue, mais il ne vous déplaît pas de signaler les maladresses, et que le succès soit l'effet d'une sorte de molle fatalité, plutôt que l'œuvre des hommes que vous n'aidez point, et qui ne vous demandent pas votre aide...

Cependant, votre sort, j'en conviens, n'est pas enviable.

Vous ne connaissez point de joie. Cette angoisse que vous répandez activement autour de vous, vous avez fini par la ressentir vous-même. Pour vous, il n'est pas de bonne nouvelle : vous découvrez immédiatement le point faible d'une information rassurante. Si vos interlocuteurs sont moins pessimistes que vous, ils vous rebroussent et vous avez — je m'en suis aperçu — envie de les battre. S'ils font chorus avec vos lamentations, leurs propos vous suggèrent de nouvelles raisons de désespérance à quoi vous n'aviez pas songé : le ciel noircit encore autour de vous. Ainsi Démocrite et Héraclite agissent également sur vos nerfs pour les brûler ou les meurtrir. Vous n'avez plus d'appétit. Vous perdez ce qui vous restait de sommeil. Vous êtes un malade excessivement nuisible : mais vous êtes bien un malade.

*
* *

Vous êtes un malade, un malheureux malade. Et parce que vous êtes malheureux, vous êtes encore pitoyable. Pouvez-vous guérir?

Oui. Je le crois. J'en suis sûr. Mais la première condition, c'est que vous ayez la volonté de guérir.

Vous qui avez suivi tant de régimes fantasques, imposés par des médecins qu'une mode incohérente vous recommandait, voulez-vous essayer enfin d'un régime infaillible, d'un régime confirmé depuis des mois par tous les vaillants qui vous défendent contre les Barbares? Il en était de neurasthéniques et de pessimistes aussi parmi ceux-là, vous vous en doutez ! Demandez à leurs chefs quel est désormais leur état d'esprit, s'il y subsiste beaucoup de névropathes et de découragés !

Votre régime nouveau, Théophile, c'est, sans plus, l'abnégation. C'est d'être résolu, une fois pour toutes, à ceci : tout ce que vous ferez, vous le ferez désormais, selon une formule célèbre, *ad majorem patriæ gloriam*.

D'abord, à cette gloire de la patrie, vous sacrifierez votre liberté : c'est le plus dur de tous les sacrifices, pour un homme de votre âge, de votre condition et de vos mœurs ; il implique d'ailleurs le sacrifice éventuel de la vie, puisque, la patrie

ayant accepté le don que vous lui ferez de vous-même, vous emploiera selon son gré. Ne me répétez pas que vous « ne savez que faire » — ce n'est pas sérieux. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous pour apprendre, par l'exemple de tant de Français, vos compagnons de vie durant la paix, comment on s'y prend pour servir, durant la guerre, avec ou sans uniforme. L'important pour un malade de votre sorte, c'est d'abdiquer formellement sa funeste indépendance, c'est de substituer à une volonté débile la commune volonté de sauver le pays. Dès que cette abdication sera par vous résolue, vous sentirez un merveilleux soulagement. Le soin de la besogne, probablement modeste, qui vous sera imposée, chassera d'emblée vos détestables soucis d'intérêt : vous ne penserez plus à vos quittances impayées, à vos titres bloqués hors des frontières. Me croirez-vous si je vous assure que, bientôt, vous accepterez ces misères, juste participation, et trop faible encore, aux infortunes de la communauté?...

D'autre part, devenu collaborateur de l'effort unanime vous aimerez cet effort, vous le *voudrez heureux* ; il vous plaira de le regarder par ses beaux côtés et d'en excuser les défaillances. Quand, dans le petit coin assigné à votre labeur, vous aurez constaté combien il est difficile de bien faire, comme on se trompe et comme on oublie, vous aurez plus d'indulgence pour les erreurs ou les omissions de ceux qui portent sur leur tête la responsabilité des grandes choses. Admettant qu'à nos humbles énergies correspondent d'humbles réussites, vous vous accoutumerez à démêler, dans les événements confus, le résultat positif, le favorable résultat des efforts d'autrui. Certaines évidences auxquelles vous fermiez obstinément votre esprit vous éblouiront. Vous vous apercevrez que ces sept mois terribles n'ont pas été perdus pour la France, malgré l'envahissement d'un territoire allié, malgré l'envahissement partiel de son propre territoire. Amis et ennemis parlent de la France, aujourd'hui, d'autre façon qu'ils n'en parlaient en juillet dernier. Le prestige militaire de la France est restauré. Tous les belligérants se sont bien battus : mais personne ne conteste que l'héroïsme à la fois le plus éclatant et le plus conscient fut le partage des Français.

Oh ! la belle province de gloire que nos chers morts nous ont déjà conquise...

Ils ne nous ont pas donné que cela. Ils ont réellement, matériellement arraché la victoire à l'ennemi, et sur la Marne et sur l'Yser. Ils ont brisé la force légendaire de l'Allemand. Les neutres, spectateurs naguère prêts à se prosterner devant la brute invincible, ont appris à sourire de ses rodomontades : ils se moquent de lui quand il hurle : « A Paris!... A Dunkerque !... A Nancy !... A Calais !... » Certes, l'ennemi est encore formidable ; mais, je le demande à votre bon sens : l'armée qui voilà six semaines, devant Soissons, après un succès momentané que lui avait fourni la complicité des éléments, n'a pas pu pousser *d'un kilomètre* son avantage, — est-ce la même armée qui, vers la fin d'août 1914, débouchait de Belgique en balayant tout sur son passage? Et bien ! D'avoir brisé cette force, d'avoir changé l'armée allemande d'alors en l'armée allemande d'aujourd'hui, n'est-ce pas un avantage tangible, mesurable, pratique ; n'est-ce pas un magnifique succès?

Habituez vos lèvres, Théophile, à ces beaux mots de succès, de victoire. Nous avons reconquis le droit de les prononcer. Prenez goût à les prononcer quand vous conversez avec vous-même. N'ayez pas peur de les dire aux autres. En temps de guerre, il est des syllabes qui valent des armes et des munitions : il faut les ménager, comme les munitions et les armes ; mais il faut s'en servir à l'occasion. D'autres syllabes sont funestes : la bouche d'un bon citoyen doit s'interdire de les proférer... Parlez donc — comme vous agirez — seulement pour la plus grande gloire de la patrie. La vérité doit être dite, certes, et la France n'a pas besoin, Dieu merci ! d'être « dopée » ni dupée avec des mensonges, comme le peuple de Berlin. Ce serait un optimisme néfaste que de s'en aller criant à tue-tête : « Tout va pour le mieux !... » Mais à côté de cet optimisme niais, il y a un optimisme raisonnable et utile : il consiste à insister sur les succès pour en exprimer, pour en répandre autour de soi tout le suc réconfortant qu'ils contiennent ; il consiste à opposer aux revers cette réaction spontanée qui excite à la reprise de l'effort. Nos alliés les Anglais y excellent ; prenons d'eux cet entraînement...

Pareillement, Théophile, surveillez l'expression de votre sensibilité touchant les maux qui résultent de la guerre. La pitié qui n'agit pas est une pitié stérile. Il ne sert absolument à rien de s'écrier — comme je vous entendis l'autre jour : « Quand je pense à nos pauvres soldats, dans les tranchées !... » et, ce tribut payé, de s'en aller déjeuner tranquillement. Si votre compassion pour nos « poilus » se borne à cette fade oraison jaculatoire, vous pouvez aussi bien garder pour vous l'oraison et la pitié : elles n'ont d'autre effet que d'amollir les cœurs autour de vous. Si, au contraire, une vraie pitié vous tourmente, hâtez-vous de rendre moins rude, par le don de tout ce que vous pouvez donner, le sort des glorieux troglodytes. Dépouillez-vous pour eux, mais, de grâce, ne vous lamentez point. Allez les voir de près : ils vous confirmeront qu'ils n'ont que faire de vos lamentations.

« Toutes les pensées, toutes les paroles, tous les actes, pour la plus grande gloire de la patrie. » Quand vous aurez véritablement discipliné votre vie à cette règle, vous guérirez de cette peste morale qui habite en vous, et que vous répandez naturellement sur les autres. La guerre ne sera certes pas devenue moins affreuse autour de vous ; vos intérêts privés ne seront pas en moindre péril : mais vous aurez la sensation réconfortante de vivre tout ce que les événements permettent de mieux, en fait de vie. L'inquiétude, l'indignation, la douleur ne s'abstiendront pas pour cela de torturer parfois votre cœur d'homme : vous leur opposerez la volonté d'agir quand même.

Lisez-vous l'*Officiel*, Théophile? C'est souvent depuis six mois, un admirable poème épique. J'y ai relevé la formule définitive, la formule héroïque exprimant l'absorption volontaire de l'individu dans la Patrie. Deux mourants *qui ne se connaissaient pas* l'ont prononcée à leur dernier souffle, sur deux champs de bataille éloignés l'un de l'autre. Ils l'ont jetée identiquement pareille à la face du destin, comme un cri d'espoir obstiné, comme un défi au découragement.

— Je suis f.... Mais vive la France !

MARCEL PRÉVOST

JOURNAL D'UNE FRANÇAISE

EN ALLEMAGNE[1]

(Juillet-Octobre 1914)

Jeudi, 24 septembre. — M. Bolatti, sortant hier soir après son dîner, se voit brusquement arrêté, d'un coup sec et assez dur sur l'épaule, par un des innombrables agents de police qui circulent et stationnent partout, le pistolet tout chargé à la ceinture : « Vous êtes un étranger? — Oui, je suis un étranger. — Qui êtes-vous? — Je suis un étranger. — Pas d'histoires ! Votre nom? — Voilà ma carte de visite : je suis l'ambassadeur de... — Non, ce n'est pas vrai ; vous n'êtes pas l'ambassadeur. — Mais enfin je sors de chez moi, voici mon adresse, Victoria Strasse, etc. !... » Là-dessus, deux messieurs corrects, agents aussi, mais en civil, s'avancent et expliquent à M. Bolatti, qu'ils venaient enfin de reconnaître, qu'ils le filaient depuis l'ambassade, parce qu'il ressemblait à M. Barrère, l'ambassadeur français à Rome ! Tout cela est bien fou. M. Barrère est plus grand, et puis que viendrait-il faire à Berlin?

En attendant, les réquisitions continuent, et dans certaines rues, comme celles qui avoisinent la Bellevue Strasse, on entend durant toute la nuit partir chevaux et voitures. Dans la journée on veille encore à ne pas offusquer le regard, mais nous avons pourtant rencontré cet après-midi une immense charrette, chargée de pauvres cercueils, qui nous a fait mal au cœur. Ce qu'il y en avait de ces affreuses boîtes !

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er et 15 février 1915.

La ville a beaucoup changé d'aspect depuis notre arrivée. Elle manque totalement, aujourd'hui, d'animation et de gaieté. Les pluies d'automne qui ont commencé et la chute mélancolique des feuilles achèvent de lui donner un air de deuil. Tous les noms d'enseignes anglais ou français ont dû céder la place à des noms allemands. C'est ainsi que le restaurant *Piccadilly* est devenu *Vaterland*. A l'Hôtel Bristol, on s'est trouvé si perplexe qu'on a laissé *Hôtel* seulement et le reste demeure en blanc, ce qui a l'air assez stupide ; et tout est dans ce goût.

C'est dans un château des environs de Luxembourg que l'empereur s'est établi avec son état-major. Par sous-entendus on parle maintenant de sa *légèreté*. Je trouve cela bien injuste, car il était, je crois, le *seul* Allemand à ne pas vouloir cette maudite guerre.

La protestation que le prince de Monaco a adressée à M. Poincaré à l'occasion de la destruction de la cathédrale de Reims, fait grande impression ici, car il ne se gêne pas pour y dire qu'elle caractérise *un peuple, une armée et une dynastie*. Le dernier mot est assez cruel de la part d'un hôte assidu de la semaine de Kiel !

Nous sommes allées chez le libraire, et les titres des livres, des brochures et des revues montrent assez combien on chauffe ardemment ici le chauvinisme et la haine de l'ennemi : *Un Peuple en armes; le plus grand trompeur de l'Humanité, le roi Édouard VII ; un nouveau Sedan*, etc., etc. Et ce ne sont partout que des cartes et des gravures patriotiques ! Dans les rues et sur les places, on vend, suspendus à des ficelles élastiques au bout desquelles ils dansent piteusement, de petits soldats russes, français et anglais : le goût ni l'esprit n'ont rien à y voir. Et que de portes se ferment à une Française ! Cela m'est assez égal; je ne fais aucune visite, ayant eu deux déconvenues assez pénibles, mais que penser de ces maîtresses de maison qui renvoient leurs bonnes d'enfants françaises ou anglaises, ne voulant plus avoir d'étrangères auprès d'eux? Ces pauvres filles ne peuvent rentrer dans leur pays, et sont dans une grande misère. Tout cela est bien triste, et peut-être, qui sait, fait-on de même en France vis-à-vis des Allemandes. Quelqu'un a reçu, cependant, une lettre du docteur

Max Nordau, prisonnier à Bordeaux ainsi que le comte Karolyi, surpris comme lui à Paris par cette brusque guerre. Il dit qu'il est fort bien traité et ses compagnons aussi ; mais tous ne parlent pas ainsi. En Angleterre, c'est une véritable persécution contre tout ce qui porte seulement un nom allemand, et les sujets anglais d'origine allemande, ou les familles allemandes qui habitent là-bas, ont dû changer de nom pour ne pas être molestés.

Samedi, 26 *septembre*. — Bien que nous sachions par la dernière lettre de la comtesse et par le *Corriere della Sera* que le bombardement de Jaroslaw, de Przemysl, etc., est commencé, les journaux n'en soufflent mot ; le nom de Przemysl n'a même jamais encore été prononcé, mais tous les lecteurs ont pu comprendre, je suppose, ce qu'était cette place forte dont parlaient les communiqués de l'état-major, où il fallait concentrer les troupes après l'évacuation *volontaire* de Lemberg. On ne dit jamais rien maintenant de la Galicie, que des choses datant d'il y a trois semaines, ou bien on se contente laconiquement de remarquer qu'*il ne s'y passe rien pour le moment*. Les troupes prennent du repos et voilà tout. Ce soir, pourtant, comme je cherchais avec impatience des nouvelles de ce côté, je trouve ce remarquable entrefilet :

La position de l'armée autrichienne.

Télégramme de Vienne, 26 septembre :

« Le fait que nos forces se sont établies, après la bataille de Lemberg, dans l'espace situé à l'ouest du San, a permis à la presse de l'Entente d'interpréter ce mouvement dans le sens qui lui plaisait, et de donner là-dessus des commentaires absolument risibles et des nouvelles parfaitement fausses sur la position de notre armée. On doit pourtant savoir que ce mouvement a été tout à fait *volontaire* de notre part, et la preuve c'est que l'ennemi n'a nullement cherché à nous en empêcher. Il n'est pas vrai non plus que, ainsi que le disent les ennemis, nous ayons été poursuivis sur la ligne du San. Les ennemis ont seulement pu, en amenant un grand déploiement de troupes, avec leur artillerie de campagne et beaucoup de munitions, s'attaquer à de petites places très faibles et mal défendues que nous avions déjà *volontairement évacuées*. La nouvelle étonnante venue de Londres, que deux forts de Przemysl sont déjà tombés, est naturellement *tout aussi*

fantastique. Sur le champ de bataille des Balkans, la position est aussi demeurée, comme le dit très nettement le dernier communiqué, *invariablement bonne*[1]. »

Le remplaçant du chef d'état-major,

DE HŒFER, *major-général.*

Mais notre journal italien, qui exagère peut-être un peu, il est vrai, dans sa sympathie pour la Triple Entente, parlait de succès serbes. Il est pénible de ne rien savoir jamais. Sur la France, on n'est pas mieux renseigné, car je suppose que le voyage de MM. Poincaré, Viviani et Briand à Londres, pour y conférer avec les hommes d'État anglais, est une de ces informations uniquement destinées à remplir les colonnes trop vides, et dont il ne faut attendre aucune espèce de confirmation. Les Allemands ont été battus sur la Marne, j'en ai la conviction, bien qu'on ne veuille pas l'avouer. On se bat sur l'Aisne et on ne veut pas de demandes indiscrètes, alors on nous dit : « Nous avons pris deux forts et le Camp des Romains; nous avons brisé la ligne française, nous sommes sûrs du succès, etc., etc. » Il faut renoncer à rien connaître, avant la fin, de l'histoire de cette guerre. Encore n'est-ce pas ici qu'il faudra, après la paix, venir apprendre cette histoire. Je n'en suis pas moins très angoissée, car les 42 cm Mörser sont déjà installés devant Verdun et j'ai entendu dire que rien ne résistait à cette horreur ! Je crois aussi que les Allemands ont reçu là-bas des renforts (cinq corps d'armée) qui leur permettent de tenir ferme encore.

A l'ambassade d'Amérique on ne sait rien, ou peut-être fait-on semblant de ne rien savoir. A l'ambassade d'Autriche on sait, mais on ne dit pas, ce que j'ai appris aujourd'hui de bonne source : l'armée autrichienne essaye tant bien que mal de se reconstituer entre Tarnow et Cracovie, et ce sera dans cet espace, selon toute probabilité, qu'aura lieu la prochaine bataille. Pourvu que la jolie Cracovie soit épargnée !

Les fuyards de Galicie répandent, comme toujours en pareil cas, les bruits les plus insensés : les Russes auraient recruté sur le territoire conquis tous les hommes encore en âge de se battre, et les auraient envoyés sur la frontière du

1. Les passages soulignés étaient soulignés dans le texte.

Caucase, pour défendre l'Empire des Tzars ! Le partage des terres entre les paysans ruthènes serait déjà fait accompli, etc. A rien de cela il ne faut croire. Mais ce qui est certain, c'est que tous les pouvoirs publics en Galicie orientale, Statthalter, postes, gendarmeries, banques, etc., se sont retirés en Moldavie.

En Galicie occidentale cela ne va guère mieux, et tout est à craindre. Cependant, les autorités n'ont pas encore évacué Cracovie. On n'a fait partir que la population civile.

L'archevêque catholique et le métropolitain ruthène de Lemberg sont, paraît-il, considérés comme otages ; mais il n'y a rien là d'anormal en temps de guerre. Et nulle part ne se confirment les horreurs que l'on imputait aux Russes.

Il y a déjà de nombreux cas de choléra en Galicie ; le gouvernement autrichien parle seulement de « maladies contagieuses » contre lesquelles on saura se défendre. Je sais aussi que la dyssenterie a fait son apparition dans l'armée austro-hongroise. J'ai su indirectement qu'un jeune officier de notre connaissance en était atteint, mais ni ses lettres, ni celles de sa famille n'en soufflent mot. La consigne est sévère en Autriche autant qu'ici.

Après Lemberg, le 50e régiment hongrois était réduit à trente officiers et dix-huit hommes.

J'ai rencontré tout à l'heure une bande de jeunes soldats blessés, à qui on avait offert des billets de cinéma, et qui s'en allaient, le front bandé, le bras en écharpe ou le pied traînant, contents je crois d'en avoir fini pour un temps avec les batailles et de pouvoir les contempler de loin sur un écran. Je dis pour un temps, car ceux qui ne sont pas grièvement blessés auront naturellement à repartir sitôt guéris.

Tous les juifs russes se trouvent réunis, tant que la journée dure, devant les bureaux de la Steglitzerstrasse, qui leur fournissent les secours nécessaires pour être rapatriés, quand d'autres trains seront formés. Il n'y en aura point cette semaine, mais les huit ou dix convois précédents en ont emmené une bonne partie. (Ils sont, je crois, de 2 000 chacun.) Il est vrai que tous les jours, il en débarque de nouveaux, qui arrivent de la province et affluent sur Berlin pour essayer de quitter l'Allemagne avant l'hiver ! Je n'ai jamais rien vu de si

finaud que ces visages, qui essayent en vain de paraître stupides, et où se concentre toute la ruse de l'humanité. Le gouvernement russe avait d'abord envoyé de l'argent pour ses sujets à l'ambassade d'Espagne, car il traite bien ses « chers juifs » en ce moment (bien qu'ici on cherche à les exciter par le souvenir désagréable de persécutions très peu lointaines, en somme). Mais ces 500 000 roubles n'ont jamais suffi, et de riches israëlites allemands ont alors desserré les cordons de leurs vastes bourses. J'ai toujours dit que la solidarité de ce peuple était admirable. En attendant, ils sont encore si nombreux ici, que leur comité de secours se voit obligé de les faire venir par rang alphabétique, s'il veut s'y reconnaître. Demain dimanche de dix heures à midi, il recevra les personnes dont le nom va de A à F ; lundi, de trois à six, celles dont le nom va de G à K; mardi, de L à O ; jeudi, de P à T ; et ainsi de suite. La Steglitzerstrasse sera une vraie Cour des Miracles pour toute la semaine! J'ai vu une fois déjà ce spectacle, et j'ai été aussi horrifiée de la malpropreté des pauvres gens, qu'amusée, touchée presque, de leur soumission docile, patiente, aux agents de police qui, très rudement, maintenaient un ordre que personne je crois, ne songeait à troubler.

Les qualités indéniables de cette race juive en feront sans doute un des peuples de l'avenir. Ils auront, d'ici là, à oublier beaucoup ; pour ce qui est d'apprendre, on peut se fier à eux.

Dimanche, 27 *septembre*. — Le communiqué du grand quartier général annonce ce matin que l'ennemi, grâce à ses chemins de fer, a essayé une attaque violente sur l'aile droite allemande, attaque qui a été repoussée ; qu'à Bapaume une division française a été battue par un faible détachement allemand ; que sur le centre du front de bataille les Allemands continuent à avancer ; que les forts attaqués au sud de Verdun ont cessé leur feu ; que l'artillerie allemande avance toujours davantage, avec des forces qui ont repoussé l'ennemi sur la rive gauche de la Meuse ; partout ailleurs la situation reste la même.

Après quoi, le *Berliner Tageblatt*, à court de nouvelles, pose

à ses lecteurs cette question de circonstance : « *Le Théâtre-Allemand*[1] *peut-il encore jouer du Shakespeare?* » C'est le directeur de ce théâtre qui se demandait s'il ne fallait pas bannir le grand Willy de sa maison, et il avait écrit aux hommes éminents de ce pays la lettre la plus folle, leur posant ce dilemme : un théâtre qui représente aussi essentiellement les sentiments de la nation, et qui a à cœur l'honneur du pays, peut-il jouer du Shakespeare ou non? « Devons-nous, disait-il, considérer Shakespeare comme un Anglais et son œuvre comme une manifestation de l'esprit anglais, ou bien doit-il nous apparaître comme un grand caractère de l'humanité, que l'Allemagne a fait sien une fois, qu'elle veut garder fermement et ne rendre à personne? » De peur, je crois, du ridicule, tous ont répondu qu'on ne pouvait le chasser du Théâtre-Allemand.

M. de Bethmann-Hollweg a écrit cette simple phrase : « Shakespeare appartient au monde entier. » Le professeur Harnack : « Ah ! si toutes les questions de théâtre étaient aussi faciles à résoudre que celle-là ! Shakespeare a été joué, et sera toujours joué, dans le monde entier. Nous ne nous séparerons donc pas du plus grand ancêtre de notre culture. » Le professeur Max Liebermann : « Shakespeare appartient au monde et vous devez jouer ses œuvres. » Le bourgmestre, conseiller privé Georg Reicke : « D'abord, c'est avec les vivants que nous sommes en guerre, non avec les morts. Ensuite, le plus grand nombre des trésors intellectuels de l'humanité appartiennent au monde civilisé tout entier, et non plus seulement à leur patrie. Enfin Shakespeare en particulier est, depuis un siècle, tellement entré dans notre chair et dans notre sang, à nous Allemands, que nous le regardons *comme un des nôtres*. Une preuve? Chacune des représentations chez Max Reinhardt. »

Les professeurs de Wilamowitz-Moellendorf et Gustav Rœthe ont écrit dans le même sens. Maximilien Harden va plus loin et ajoute que c'est justement maintenant qu'il faut jouer Shakespeare, surtout *Henri IV* et *Henri V*, car le désir

1. Le *Deutsche Theater* est l'équivalent, à Berlin, de la Comédie-Française ; on y joue surtout du classique.

ardent de toute l'Allemagne éclate dans l'appel de l'aimable héros :

Auf nach Calais ! Von dort geschwind nach England !
Nie nahten Froh're ihm von Frankreichs Strand[1].

Frank Wedekind publie un article sur *l'Allemagne messagère de liberté*. Le plus étrange c'est que ces gens-là sont de bonne foi, et croient en toute simplicité que la liberté suit dans le sillage du lourd vaisseau allemand. Ils ne comprennent pas, mais pas du tout, que l'arrivée dudit vaisseau ne soit pas accueillie avec acclamation et bonheur !

Aujourd'hui la trente-cinquième liste des morts, donnée d'ailleurs sans plus de détails que d'habitude : le nombre des morts de tel régiment, etc. Si vous voulez en savoir plus long, allez au ministère de la Guerre ; là on vend des listes : vingt pfenning pour savoir si votre fils, votre frère ou votre mari est parmi les tués ; donnant, donnant.

La cavalerie est décimée, on ne sait plus où prendre des chevaux, la race aura disparu après la guerre ! En Autriche il n'y avait plus de cavalerie déjà durant les derniers jours de la bataille de Lemberg.

La Balinska, ne pouvant partir, ira chez le comte O... en Haute-Silésie, pour y attendre la fin de la tourmente. Peut-être devra-t-elle y déchirer chaque matin une photographie du tzar pour montrer sa loyauté à l'Allemagne, et qu'elle déteste le gouvernement russe dont elle est sujette ! Le comte O..., s'occupe à équiper ses deux fils aînés, qui partent comme volontaires ; l'aîné, qui va aux gardes du corps, a dix-huit ans, l'autre dix-sept, et ce sont de vrais enfants ! Ils sont enchantés et leurs parents aussi. Leur mère même n'a pas l'air de se douter qu'ils peuvent ne pas revenir. Il est vrai que quand on a treize enfants !...

Madame de L..., qui est venue hier au soir, s'est rendue parfaitement insupportable, et nous a montré une fois de plus que le tact n'était pas la vertu dominante des Allemandes, en soutenant que, si on avait dû viser la cathédrale de Reims, c'est qu'on avait le devoir d'en déloger un poste d'observation

1. Hardi ! Vers Calais ! De là vite vers l'Angleterre !
Jamais il n'y eut des hommes plus heureux d'aborder la côte française

français, qui s'y était casé (jusque dans les tours !) afin de rectifier le tir de l'artillerie. Elle ne dit pas comment ce poste a pu être aperçu.

Il y a même des gens assez stupides pour avaler que des canons français avaient été hissés (par quels moyens? on avoue l'ignorer) au sommet de la cathédrale, et, de là, faisaient rage sur l'ennemi, qui avait alors voulu les faire taire !

On essaye aussi de soutenir que les dégâts sont peu de chose, que la façade est intacte, etc., mais je n'en crois pas un mot, car on a visé soigneusement, et non seulement sur la cathédrale, mais encore sur le musée, l'*hôpital*, la mairie, la sous-préfecture, partout où on a pu.

Le fils de madame de L... lui a écrit une lettre datée de Châtillon-sur-Seine, du 18. Il y commandait une batterie et il dit avoir perdu quatorze chevaux. Les canons allemands sont souvent mis hors de combat, avant même d'avoir tiré, par le tir si précis des canons français. Un officier blessé m'a dit avoir vu, un jour, six de ses hommes tués à la fois par un seul obus français, et le vide une fois rempli, cinq soldats tomber de nouveau à la même place !

Le comte K..., que l'on ne saurait accuser de ne pas être patriote, soupirait ce matin, à la sortie de l'église : « Voilà onze jours que nous sommes sans nouvelles de l'armée de France. C'est pourtant un peu trop ! »

On a cessé très subitement de parler des balles dum-dum. Sans doute parce que le monde était enfin éclairé, sans que nous l'ayons été ici, hélas ! sur cette fausse accusation portée contre l'honneur français. Avant-hier, un journal a bien commencé à dire que *les Russes aussi se servaient de dum-dum*, mais c'était un coup de bâton dans l'eau, et les feuilles sérieuses n'ont pas osé reprendre la chanson.

Mardi, 29 *septembre*. — Deux nouvelles *Colombes* ont survolé Paris hier, venant du nord. L'une, apparue vers onze heures, a jeté sept bombes qui avaient la forme de petits plats de cuisine, à ce que disent les communiqués ici. Quelques-unes contenaient de petits drapeaux, avec l'inscription : « Les Allemands reviennent. Compliments. *Signé* : de Decken. »

D'autres, des cartes de visite seulement, de ce de Decken que le diable emporte. L'une est tombée dans l'avenue du Trocadéro où elle a tué deux personnes, une autre a détruit le toit d'un hôtel particulier appartenant à un Autrichien : pour une fois, c'est bien fait ! Une autre a tué plusieurs des bêtes qui « pâturent » au bois de Boulogne, et que je m'étonne qu'on y laisse si longtemps, car je ne crois plus au siège. Les autres n'ont fait que peu de dommages, constate-t-on avec regret, dans les rues Jules-Janin, Desbordes-Valmore, Vineuse et Marignan.

Le second aviateur, apparu un peu plus tard au-dessus de Passy, eut à fuir devant toute une flottille aérienne française, venue d'Issy-les-Moulineaux. Paris est, bien naturellement, tout à fait angoissé et consterné de voir que ces visites importunes recommencent, et que l'aviation française est *incapable* de les empêcher.

On est très amer, ici, sur la campagne que mène la presse anglaise dans le monde entier, en couvrant l'Allemagne *de mensonges et de calomnies*, et en coupant les câbles qui la reliaient aux États-Unis, pour l'empêcher de faire entendre la voix de la vérité, que seule elle détient. Voici aussi Roosevelt qui, dans son journal *The Outlook*, publie un article peu élogieux sur la conduite des Allemands pendant la guerre actuelle. L'article, au surplus, me paraît plein de vérités assez banales. L'Amérique, dit-il, a dans la crise actuelle un double devoir : elle doit tirer un enseignement personnel de ce qui se passe en Europe, chercher ensuite le plus possible à faire prévaloir la paix. « Naturellement, la paix n'a aucune valeur si elle ne sert pas la cause de la justice. Une paix qui ne vise qu'à renforcer le militarisme est indigne de ce nom. Une paix qui permet d'opprimer la liberté et la vie de peuples innocents est aussi brutale que la guerre la plus brutale. » Et il donne l'absolution à l'Angleterre qui ne pouvait agir autrement qu'elle l'a fait après la violation de la Belgique. « Elle n'aurait jamais pu relever la tête parmi les nations, si elle avait agi autrement. » Les États-Unis doivent prendre garde, car les conférences en faveur de la paix, les tribunaux de La Haye et tout ce genre de choses ne sont rien si les droits d'un peuple ne s'appuient pas sur la force. Ce n'est ni la vertu ni le calme

qui peuvent sauver une nation, si elle perd sa virilité et sa vigueur d'attaque ou de défense. Le droit n'est rien sans la force, le sort de la Belgique le montre assez. Et si les États-Unis s'affaiblissaient, on saurait assez, de l'Ancien Monde, venir profiter de son canal de Panama, tout comme on a traversé la Belgique et le Luxembourg.

Le mot de *Bernhardisme* dont Roosevelt a flétri le dur militarisme allemand, en souvenir du général de Bernhardi, a beaucoup froissé les sentiments.

Les Allemands avancent au nord d'Anvers, par l'est et l'ouest de la ville. Ils bombardent de nouveau Malines, se flattent d'y avoir détruit la gare ainsi que plusieurs maisons. Après quoi, quand on leur reprochera leur destruction systématique, ils en seront quittes pour crier : « Mais non, tout est intact, ce sont seulement quelques cheminées qui ont brûlé. »

Ils font beaucoup de bruit sur leurs Zeppelins, dont le monde sait partout ce qu'ils valent, après les terribles insuccès qu'on leur connaît. Ils envisagent gravement la possibilité d'un bombardement de Londres, par le moyen de ces estimables dirigeables, dont plusieurs sont déjà partis pour la Belgique. Les aéroplanes ne peuvent rien contre les Zeppelins, pas même les approcher, car ils ont quatre mitrailleuses à bord, qui n'en feraient qu'une bouchée. Bref, l'Angleterre n'a qu'à bien se tenir ! D'autant plus que sur le continent *elle n'a plus d'officiers* pour commander les *quelques soldats* qui lui restent, à ce que m'a appris un Allemand de la vieille Allemagne. Un Italien, il est vrai, me disait hier la même chose de l'armée allemande « qui ne sait même plus combien d'officiers elle a perdus ».

Les Autrichiens trouvent que l'Allemagne doit leur être reconnaissante de ce que la Galicie a arrêté assez longtemps les Russes, qui sans cela seraient tombés sur la Silésie et qui, par le fait, en sont assez proches puisqu'ils touchent à Cracovie ! L'armée autrichienne, du moins ce qui en reste, est postée à trois heures de Cracovie et ne sait où se retirer, car il lui est impossible de deviner où se portera maintenant l'effort des Russes. Sans doute ce pourrait être sur Cracovie, mais ce pourrait être aussi sur la plaine hongroise. Peut-être envisagent-ils de traverser cette plaine pour aller donner la

main aux Serbes, car je devine aisément que les défaites des Serbes sont des plus imaginaires et que, après avoir fait leur jonction avec les Monténégrins, ils seront en marche sur Sarajevo. Dans tous les cas, les Russes ont déjà plus de mille kilomètres de chemin de fer en Galicie et sont bien placés pour en faire à leur idée. Il leur est tout à fait indifférent que les Allemands occupent le gouvernement de Suwalki, et l'armée du général de Hindenburg ne saurait, je crois, s'avancer bien plus loin en Russie sans grand danger, si elle n'a rien derrière elle. Auffenberg a su ce qu'une tactique de ce genre lui a coûté !

Du 1er au 7 octobre, on aura ici cinq corps d'armée, tout battants neufs. A qui les destine-t-on? aux Russes ou aux Français? Je l'ignore !...

M. de Hindenburg est vraiment un homme heureux. Il aura connu la gloire et les présents d'amour. Les petites téléphonistes de Kœnigsberg lui ont envoyé... des chaussettes, avec les vers suivants :

Dies Paar für Herrn von Hindenburg
Falls ihm mal selbst die Strümpfe durch;
Er mag auf deutschen Liebessocken [1]
Viel Tausend in die Sumpfe locken,
Und kann beim grossen Russenjagen
Die Strümpfe durch kalte Russland tragen [2].

C'est exquis et tout à fait allemand !

Déjà on peut voir, à Berlin, un monument public de ce vaillant héros. C'est un buste de marbre, dû au ciseau du professeur sculpteur Eberlein ; il se trouve devant le musée Eberlein, pour lequel il fait une belle réclame, au 30 du Lützowufer et porte cette inscription :

HINDENBURG

Chef victorieux de l'armée de l'Est en 1914.

1. *Liebessocken*, mot intraduisible autrement que par : *Chaussettes d'amour.*
2. Cette paire pour M. de Hindenburg
Pour le cas où ses bas seraient troués ;
Il pourra avec ces chaussettes d'amour, tout allemandes,
Plonger plusieurs milliers de Russes dans les lacs ;
Et en courant après eux,
Porter ces chaussettes à travers toute la froide Russie.

C'est ce même professeur Eberlein qui demandait autrefois dans une revue d'art, la *Kunstwarte*, qu'une convention fut instituée pour la protection des œuvres d'art en temps de guerre. Il peut méditer aujourd'hui tout à son aise sur le vandalisme des destructions de Louvain et de Reims, mais peut-être pense-t-il que seules les œuvres allemandes valent la peine d'être conservées à l'admiration des peuples, car je crois vraiment que c'est par jalousie pure que les Allemands détruisent et saccagent tout ce que nous avons de remarquable et de beau en France. Et ce qu'ils sont fiers des horreurs qu'ils commettent !

Mercredi, 30 *septembre*. — Le comte Karolyi est rentré à Vienne. Il avait été arrêté deux fois, d'abord au Havre, à son retour d'Amérique, où il avait été relâché, les relations n'étant pas encore rompues avec le gouvernement autrichien ; puis, comme il se rendait en Espagne, à Bordeaux où on le laissa pendant quelque temps assez libre de ses mouvements. Il dit qu'à Bordeaux on recevait continuellement des nouvelles de victoires, auxquelles personne ne croyait. On voulait lui faire donner sa parole qu'il ne ferait rien contre les intérêts français, mais il n'a pas voulu la donner, sous prétexte que le parti dont il est le chef au Parlement hongrois s'était complètement rallié, depuis la guerre, au gouvernement, et qu'il ne pouvait donc avoir d'autre désir que la défaite des adversaires de l'Autriche. On ne peut me dire s'il fut considéré, dès ce moment, comme un prisonnier de guerre étroitement surveillé, ni comment il a pu décamper et rentrer chez lui. Un de ses amis, l'ingénieur Friederichs, rentré en même temps, raconte des choses épouvantables.

Le *Vorwärts* ne paraît plus depuis le 27, un article sur « La Haine des classes et la Guerre des classes » ayant été censuré par l'autorité militaire. Un avocat m'assure qu'il reparaîtra à partir de demain, un accord ayant été conclu entre la rédaction et le gouvernement et cette rédaction ayant promis de ne plus soulever la question des classes, pendant toute la durée de la guerre.

Les journaux sont pleins, ce soir, des atrocités commises par des francs-tireurs français à Orchies, entre Lille et Valen-

ciennes, sur une ambulance où se trouvaient des blessés allemands, auxquels ils auraient coupé le nez et les oreilles, et qu'ils auraient étouffés en leur remplissant la bouche de sciure de bois ! Deux prêtres de l'endroit auraient avoué la véracité de ces faits, auxquels je me refuse cependant à croire. La conclusion est que le village entier a été détruit, *rasé*, disent-ils, et je crois que c'est plutôt pour expliquer cette destruction que la petite histoire des francs-tireurs a été inventée !

L'offensive contre la Serbie (!) continue... « Aucun de ces meurtriers qui ont envahi la Bosnie, ne la quittera vivant. Les officiers serbes ont à conduire leurs hommes revolver au poing, tant ils sont insubordonnés ! » A Nisch, on signale de nombreux cas de choléra.

Jeudi, 1er *octobre*. — Le feu a été mis à la cathédrale de Malines *par les canons belges*.

Je reçois une lettre de Mulhouse. J'en viens à réaliser difficilement, quelquefois, la possibilité de ce que je lis ; il semble que ce soit un mauvais, mauvais rêve. Malheureusement, trop de signes de l'évidence demeurent, pour les habitants de ce pays d'Alsace, et il faut s'étonner de les voir garder la force de vivre encore. La situation est, là-bas, terrible pour les pauvres gens, matériellement autant que moralement, car le Landsturm a été appelé, et *ce que les Allemands ne prennent pas est pris par les Français*, surtout dans les villages.

Des enfants de dix-sept ans ont dû partir, et d'autres aussi, que le conseil de révision avait réformés. Ce que peuvent souffrir, dans de telles conditions, des cœurs français, je le comprends aujourd'hui mieux que je ne savais le faire avant d'avoir vécu en Alsace, avant d'avoir senti palpiter l'âme alsacienne sous l'écrasement de la botte allemande. Mais pour comprendre tout à fait, il faudrait avoir vécu là-bas pendant ces jours atroces, avoir vu ce que les yeux des Alsaciens ont vu. Des champs de bataille, dans tous les cas, on ne leur laisse rien connaître, surtout en ces derniers temps. Les communications avec la Suisse leur sont interdites, afin qu'aucune lettre, qu'aucun journal ne puisse arriver jusqu'à eux, et c'était pourtant la seule voie par laquelle ils pouvaient savoir

quelque chose de leurs amis et de leurs parents de France. Les histoires les plus folles circulent chez eux. Le 29 septembre, on y disait que le kaiser était atteint d'une fluxion de poitrine et en danger de mort. Là encore comme ici, et plus qu'ici, il ne faut croire que ce que l'on voit et non pas ce que l'on entend.

Une lettre de France, arrivée par la Suisse, ne nous donne que des détails sur la santé d'un chacun. Il faut être prudent pour toute correspondance qui passe la frontière ; mais nous y lisons qu'un jeune homme de nos amis n'a pas encore été appelé sous les drapeaux bien qu'il ait déjà dix-neuf ans et une santé des plus robustes. Cela indique assez qu'on n'en est pas chez nous aux dernières réserves, et que c'est à tort, ici, qu'on dit la France exténuée.

Nous voyons chaque jour maintenant, sous les *Linden*, des départs de recrues. Et quels visages douloureux ! Cet après-midi, par un temps gris et au milieu d'un grand silence, les pauvres jeunes gens semblaient partir à la mort. Et, n'est-ce pas en effet à la mort que va toute cette jeunesse? et pour quel résultat?

Les soldats allemands se plaignent toujours de la faim. On ne leur donne d'ailleurs jamais rien de chaud à manger, ils n'ont que des conserves ; aussi les cas de dysenterie deviennent-ils extrêmement nombreux.

Samedi, 3 octobre. — Le *Corriere della Sera* du 29 dit que Guillaume II est parti pour la Prusse-Orientale, où seraient réunis vingt-deux corps d'armée ! Il tient cette information du *Times*, qui, lui, la tient de Petrograd.

Qu'on ait voulu distraire l'empereur, pour lui ôter les idées noires dont il est assailli, je le conçois assez. Il devient, paraît-il, nerveux et difficile ; l'inaction à laquelle il est condamné par sa camarilla militaire lui pèse, et il lui arrive d'en vouloir sortir, en donnant des ordres dont ce qu'on peut dire de mieux c'est qu'ils sont malheureux. On sait, alors, les lui reprocher, et il se désespère. C'est ainsi qu'on laisse sur ses épaules le poids de l'insuccès de von Kluck, qui, poussé par l'empereur, avait marché trop vite, et sans compter assez avec Joffre. La... nervosité impériale se traduit par des paroles violentes, par des querelles, des insomnies terribles ; la lumière, le bruit,

tout fait mal à cet auguste malade, que la vue d'un avion a failli rendre fou. Je ne sais si M. de Hindenburg, qui est au moins aussi autoritaire que Guillaume, sera content du secours inattendu qu'on lui envoie !

Quant aux vingt-deux corps, c'est, à coup sûr, une exagération. Je veux bien admettre que l'on aimerait frapper un grand coup sur la Russie, mais encore faudrait-il pouvoir trouver tant de soldats. Il y a bien dix-huit classes sous les armes, c'est-à-dire cinq millions et demi d'hommes, mais l'effort principal fut dirigé, personne ne l'ignore à cette heure, contre la France, et il serait difficile de rappeler de là-bas tant de corps d'armée ! Même s'il s'agit de ceux qui étaient à l'intérieur du pays, il me paraît peu probable qu'on les tasse ainsi dans une région peu sûre en somme, et où la victoire est plus aléatoire qu'on aimerait à le faire croire.

Dimanche, 4 octobre. — Je comptais partir ce soir, me croyant en règle avec mon passeport et ma feuille de police. Point du tout ! Il faut que ledit passeport soit visé par le gouverneur militaire, et, aujourd'hui dimanche, il n'y a rien à faire !

Lundi, 5 octobre. — Ce pays où règne l'ordre et la méthode me fait plutôt l'effet, quand j'y regarde de très près, d'une cour du roi Pétaud ! Je suis partie en campagne ce matin, sous l'escorte d'un vieux domestique, qui s'entend, d'ordinaire, à lever toutes les difficultés, mais que son ardent patriotisme me rend peut-être hostile, sans qu'il ose trop le témoigner. A la police, on me dit : « Allez à la Commanderie ! » A la Commanderie, on me fait planter pendant deux heures devant le portail clos, en compagnie d'une cohue de juifs, sous l'œil plus que sévère de cinq agents. On enjoint au vieux Guillaume d'avoir à me laisser, parce qu'il ne pourra m'accompagner à l'intérieur. « Avez-vous peur que madame ne se fonde? » demande un agent qui se croit spirituel. (Tous les Allemands ont, à un degré plus ou moins développé, cette présomption.) Guillaume disparaît, pour aller m'attendre de l'autre côté du bâtiment, et... il emporte le parapluie ; alors, comme par hasard, il se met à pleuvoir; je suis mouillée, j'ai froid, mes yeux me tourmentent. On me défend de marcher de long en large sur le trottoir, de quitter

la maigre place qui m'a été assignée entre un vieux juif qui chique et une vieille juive très pouilleuse. Bénédiction ! La porte s'ouvre. Ah ! c'est bien une autre histoire : il faut montrer patte blanche sous forme d'une carte jaunâtre et d'un numéro d'ordre, délivrés à mes voisins par le Comité israëlite de la rue de Steglitz. J'ai beau dire, pour la quatrième fois, que je ne suis ni Russe, ni Israëlite, à mon très grand regret ; on ne veut rien entendre, et on me renvoie encore et encore audit Comité. Longue course ! Là, on me rit au nez, et on m'expédie à la Préfecture de police, bureau 71. Autre longue course. On me rit au nez derechef, et on me conseille de me débrouiller avec l'ambassadeur d'Espagne. Déjeuner hâtif. Je me sens morfondre de froid, de déconvenue, d'angoisse, et me demande si je pourrai voir le terme de ces ennuis. Me voici à l'Ambassade; on y vise ma feuille de police, et on me dit d'envoyer mes papiers à la Commanderie par écrit ; je le fais, et je remets l'enveloppe à Guillaume pour qu'il la porte sans tarder. Le vieux monstre la jette à la boite, sous prétexte qu'on ne le laisserait pas entrer ! Et voilà ma journée perdue, je n'ai abouti à rien !

La protestation d'Anatole France contre le barbarisme allemand a fait grand effet. Aucune ne les avait autant touchés. Le *Berliner Tageblatt* y répond dans son article de tête d'aujourd'hui. Il reconnaît qu'on ne peut s'attendre à ce que les Français aient précisément des sentiments de reconnaissance vis-à-vis de leurs envahisseurs. Il ne s'étonne même pas de ce que la presse de notre pays « qui a empêché une politique de paix avec l'Allemagne, malgré le désir du peuple », gronde haineusement et injurie les armées allemandes; « mais qu'Anatole France ait cru devoir aussi dire son mot contre notre *infamie*, en nous traitant de *barbares*, cela nous peine vraiment, car non seulement Anatole France est un écrivain d'un rang autrement élevé que celui des fabricants de littérature en gros, mais encore il a toujours refusé d'employer des termes tranchants ou grossiers, et sa phrase onctueuse a toujours été considérée comme une parole de vérité... »

Mardi, 6 octobre. — Calme plat : ma lettre dort toujours à la Commanderie sans qu'on ait même pris la peine de l'ouvrir

sans doute, mais je me suis promis d'attendre tout le jour. Je ne vois personne, je ne lis rien, je deviens imbécile te cela m'attriste, mais qu'y faire? Les journaux sont idiots : et la Serbie est dans le plus triste état ; ses soldats, ses officiers même désertent en masse. Il ne lui reste plus d'espoir, et ses dernières troupes se retranchent derrière la ligne de Novibazar, Kroujevatz, Kragujévatz. Sans doute cela coïncide mal avec d'autres informations que nous donnent le *Corriere* et le *Journal de Genève* qui maintenant arrivent plus souvent, je ne sais pourquoi ; mais sait-on qui croire ?

On annonçait ici une brillante victoire à Augustow, et trente mille Russes pris. Si ces deux journaux étrangers me disent, là encore, le contraire, je reste ébahie de tant d'astuce devant le mensonge, et... j'attends... quoi? Le règne de l'Antéchrist peut-être, car je ne comprends plus rien, plus personne. J'entends toujours parler des francs-tireurs et de leurs méfaits, mais sans jamais un fait précis, ou simplement vraisemblable. L'histoire surtout des femmes de Hersthal, qui ont mis deux mille soldats de la pure Germanie dans l'impossibilité de se battre, en leur versant sans précaution de l'eau bouillante sur la tête, trouve des croyants...

La princesse de H... ne décolère plus contre l'Angleterre et la Russie, et elle renie résolument sa naissance et sa parenté russes, et toutes les attaches anglaises de sa famille. Pour une petite fille de la princesse de Lieven, c'est joli! Je suppose que la vraie raison en est qu'elle voudrait bien conserver le peu qui lui reste de sa situation à la cour, depuis les frasques de son volage époux. Elle ne conçoit pas comment nous pouvons lire cet odieux *Corriere della Sera* « vendu à l'Angleterre ». La haine contre l'Angleterre, qui pourtant a agi avec tant de loyauté et de mesure dans les derniers pourparlers avant la rupture, prend des proportions comiques à force d'exagération. Mais je trouve qu'on y devine surtout la déception, et la jalousie qui est le fond du caractère allemand. On commence à voir qu'il faudra laisser sur le carreau l'empire colonial qu'on élevait à grand fracas, à grands coups de crosse dans les mollets des voisins et cela n'est pas sans chiffonner tout ce monde.

Il me revient, je ne sais d'où, que les soldats russes ont

cru devoir se vêtir de gris eux aussi et que, par suite de méprises, ils auraient tiré plus d'une fois sur eux-mêmes, croyant tirer sur leurs adversaires; mais un autre bruit m'est parvenu d'après lequel ce seraient les Allemands qui tireraient parfois sur leurs propres troupes ! Dans tous les cas, je sais de source sûre que dans la blessure de plus d'un Allemand on a trouvé des balles *allemandes*. Ceci est déjà instructif !

Mercredi, 7 octobre.— Toujours rien de la *Kommandantur*. J'y suis donc retournée ce matin. Les juifs ayant décampé, les abords de la place étant libres, j'ai pu entrer : premier progrès. Je m'adresse à un jeune officier qui pour toute réponse me crie grossièrement : « Pour les Français et les Belges, rien à faire. » Je le remercie de son exquise urbanité et réclame au moins mon passeport. Il m'expédie à un de ses collègues, qui me renvoie à un autre, mais je m'accroche à un colonel fort courtois, qui me fait répéter une troisième fois ma petite histoire, me fait monter avec lui dans une grande salle, où, parmi un tas de demandes semblables à la mienne, je découvre mes paperasses ; il en prend note, les met sur le tas, promet d'y regarder : « Mais pourrai-je ou ne pourrai-je pas partir, monsieur? — Madame, *je n'en sais rien*. Le cas doit être travaillé, on vous répondra par écrit. » Fera-t-on une enquête sur moi? L'état-major aura-t-il à se prononcer sur la possibilité pour moi de passer la frontière? Je ne sais. En rentrant on élabore une lettre au gouverneur de la ville, le général de Jacobi, afin qu'il presse tout cela, et Guillaume, sur un ordre formel, doit, bon gré mal gré, la porter à son domicile personnel.

Nouvelle attente ! Pour me rassurer la Balinska m'apprend que la frontière suisse est aussi fermée, parce qu'on a découvert à Bâle une organisation française de signaux qui renseignait mes compatriotes sur les mouvements militaires en Alsace et en Allemagne. Le gouvernement allemand aurait obligé le gouvernement suisse à ouvrir une enquête.

Jeudi, 8 octobre. — On ne dit toujours rien de la présence de l'empereur en Prusse-Orientale. Mais nos deux journaux étrangers favoris semblent considérer cela comme sûr. J'en-

tends seulement dire, ce soir, que l'empereur aurait dû aller à Breslau pour conférer avec quatre généraux de l'état-major autrichien, dont j'ai oublié les noms. Au dernier moment il aurait reculé devant une mission délicate, et Hindenburg, qui ne s'embarrasse pas pour si peu, serait allé seul. Ce n'était pas une conférence : Hindenburg, qui de plus en plus joue au pacha, ayant eu soin d'en faire un monologue. Il paraît qu'il parla dans les termes les plus secs et les plus durs aux quatre malheureux, qui, le discours fini, et quand ils eurent compris que leur armée s'était battue comme un sabot, qu'il ne fallait pas faire comme ceci mais comme cela, etc., et que désormais ils auraient à obéir aux Allemands, s'inclinèrent en silence et disparurent. On dit que l'Autriche est peu flattée de voir la direction des opérations de Galicie passer dans les mains de son alliée; l'empereur surtout serait très vexé. Le soldat autrichien est bon, paraît-il, c'est le commandement qui est défectueux. Mais comment cela se fait-il? Les chefs autrichiens avaient cependant d'excellents modèles tout près d'eux ; que n'en ont-ils profité?

Car Hindenburg n'est rien moins qu'un Annibal moderne, si j'en crois le professeur Haller qui, dans le *Berliner Zeitung*, compare la victoire de Tannenberg à celle de Cannes. Il paraît que les grands chefs de l'état-major allemand, Moltke et de Schlissen, n'ont cessé de prendre Annibal pour modèle. La bataille de Cannes a justement fait le sujet d'une étude militaire de Schlissen que l'on dit remarquable.

Il est impossible de rien savoir de la troisième phase des hostilités en Galicie, sur les deux côtés de la Vistule. On dit toujours que les armées austro-allemandes repoussent les Russes à Biecz et ailleurs, et les poursuivent ; pourtant ceux-ci ont réussi leur tentative de percer les Karpathes et sont en Hongrie. D'autre part, je ne serais pas étonnée qu'ils tentent un nouveau mouvement sur la Prusse-Orientale. Mais quant à une bataille sur le Niémen, qui se livrerait là depuis plusieurs jours, les journaux ni les gens ne savent ni ne disent rien. Pourquoi? Quel trifouillis de mensonges! Comment s'y reconnaîtra-t-on, le moment venu de régler ses comptes?...

On dément ici, sur le ton de la vertu outragée, le pillage du château de Champaubert par le kronprinz. C'est la baronne

de Baye qui a eu la berlue. On ne lui a pas pris une épingle, ni cassé le plus chinois des magots. On dément aussi qu'on ait jamais violé la sépulture ou même la propriété des Poincaré en Lorraine. On a passablement à démentir. Il doit y avoir un bureau à cet effet, et il s'y travaille plus, je suppose, qu'au bureau de visa des passeports, à la Kommandantur; car là on ne bouge guère !

C'est contre la grande-duchesse de Mecklemburg qu'on est furieux ! Elle peut avoir repris son nom de jeune fille et se faire appeler grande-duchesse Anastasie (de fait, je ne l'avais presque jamais entendue appeler autrement), cela leur est bien égal, disent-ils ; « il y a déjà longtemps qu'on a fait toutes les expériences possibles avec *cette personne* ». Voilà qui n'est pas pour gêner beaucoup la grande-duchesse, qui n'aime pas plus la cour de Berlin que la cour de Berlin ne l'aime, mais je me demande ce que pense de tout cela sa fille la Kronprinzessin, élevée en France et si peu Allemande, par le charme et la grâce du moins.

Le professeur Liszt, de Iéna, qui est une autorité en matière de droit international, faisait ici, l'autre jour, un discours auquel je n'ai pu assister, mais qu'un ami m'a résumé. Il a déclaré tout d'abord, nettement, qu'il n'y avait plus de droit international, et c'est bien la première vérité qui sort de la bouche d'un Allemand depuis longtemps ! Celui-là voudrait que, la guerre finie, tous les peuples de l'Europe centrale s'allient sagement (il n'a pas osé dire « sous l'hégémonie allemande », mais cela se conçoit) et s'unissent « contre la rapace Angleterre ».

La réponse fort ambiguë du président Wilson au télégramme de l'empereur gêne beaucoup la presse, et chacun pense, une fois de plus, que l'empereur a perdu l'occasion de garder sa personnalité hors d'évidence !

Le gouvernement allemand, qui a tout fait pour s'attirer les bonnes grâces de la Pologne, trouve mauvais que le gouvernement russe emploie les mêmes procédés.

Les Russes ne se gênent pas pour russifier tout à leur aise la Galicie conquise, mais je ne vois pas trop pourquoi, ici, on le trouve mauvais, puisqu'on a prêché d'exemple avec la Belgique. Les nouveaux fonctionnaires de la Galicie russe

sont venus de l'intérieur de la Russie ; les noms des gares sont déjà écrits en russe, et, c'est la *Nowoje Wremja* elle-même qui le dit, « le Saint-Synode s'est réuni sous la présidence du procureur général, et a nommé une commission spéciale qui aura à veiller sur la vie religieuse de la population russe de la Galicie orientale, développera l'Église russe, élèvera le niveau moral des Ruthènes, répandra des livres et des brochures à tendances nettement orthodoxes et russes », etc. Le tzar, que l'on dit parti pour le théâtre de la guerre, a donné un manifeste à sa brillante armée de Galicie, où il rappelle que « Halicz et Lemberg, les deux anciennes villes orthodoxes et russes, sont liées au grand empire russe » et que « après un siècle de domination catholique et polonaise, la Galicie revient au giron de sa sainte mère la Russie ».

Tout cela, dit-on ici, n'a aucune importance, et ne fait qu'éveiller la méfiance des Polonais qui ne s'en attachent que davantage à l'Allemagne et à l'Autriche !

Bien, mais alors pourquoi faire exactement la même chose en Belgique? Les derniers manifestes jetés par les colombes allemandes en territoire belge, supplient les habitants « de ne pas résister davantage et de se donner à l'Allemagne, ***qui ne veut que leur bien*** ».

Ces manifestes sont toute une littérature nouvelle qui apparaît, parfois comique d'efforts et de mensonges. Les plus silencieux, comme le tzar, s'y essayent. Il est vrai qu'on les fait peut-être pour lui ! Certainement, les Allemands resteront les maîtres du genre : charlatanisme, pédanterie, tous les caractères de la race s'y retrouvent.

Vendredi, 9 octobre. — Le Kommandantur me fait savoir qu'à son grand regret, elle n'est pas en position de me laisser partir pour Lausanne. Me voilà consternée : faudra-t-il m'adresser à l'impératrice? Ce ne serait pas le moment, bien que ses dernières roses embaument la bibliothèque.

La comtesse E... écrit que la Galicie n'est plus qu'un désert sur lequel planent les corbeaux. (Ce mot me fait toujours frissonner, en me rappelant comment Sarah Bernhardt le prononce dans *l'Aiglon*!) Le château de L... a été perdu et repris je ne sais combien de fois par les Autrichiens ; elle ne pouvait eu

avoir des nouvelles directes, mais au ministère de la Guerre, à Vienne, on lui dit qu'il était en ce moment la possession de l'état-major autrichien, les Russes ayant été victorieusement repoussés. (Je crois bien ; tous les jours c'est une nouvelle victoire sur eux ; tous les jours on nous dit qu'on a chassé le dernier Russe de la Hongrie !) Ce que cette pauvre terre a dû être piétinée !...

Samedi, 10 *octobre*. — Le ministre de Suisse M. de Claparède, que je suis allée voir ce matin, me dit d'essayer d'obtenir l'autorisation de partir par le gouverneur général de la Marche, général de Kessel. Voilà encore une lettre bien ennuyeuse à faire, et tant d'incertitude sur le résultat ! C'est une telle peur de l'espionnage que même des Suisses n'ont pu avoir leur exeat. Mais que pense-t-on pouvoir craindre de moi, qui n'y vois pas, ne sors pas, ne vois pas un chat, ne peux plus lire?...

C'est un beau cri de victoire aujourd'hui, à propos de la prise d'Anvers. Les maisons sont pavoisées et les journaux dithyrambent à qui mieux mieux. J'ai le cœur crevé à lire les horreurs de ce bombardement : une ville en flammes, des fuyards éperdus, un wagon plein de pauvres petits orphelins de moins de cinq ans, qui se pressent peureux les uns contre les autres, à leur arrivée à Rosenthal. Est-ce une guerre? est-ce une victoire? et que pensent donc les femmes, les mères de ce pays-ci qui lisent ces détails le sourire aux lèvres, dans la joie du succès? Est-ce un succès? Et n'y a-t-il pas eu quelque désappointement en haut lieu de ce que l'on n'avait pas fait un prisonnier? Que penser d'un peuple qui ne songe qu'à injurier l'ennemi vaincu? Le roi des Belges, d'abord, avait *fui*, disait-on ; en réalité, bien que blessé, il s'est rendu avec ce qui lui reste de troupes au camp de Salzaëte. Aussitôt les journaux d'écrire, en gros titre : *Le roi des Belges n'est pas un héros.*

Il n'est pas un héros parce qu'il n'a pas voulu livrer son épée et son honneur !

Une chose m'étonne : pourquoi la France, pourquoi l'Angleterre surtout, qui mieux que la France le pouvait, n'est-elle pas venue plus tôt au secours des Belges? La brigade de marine anglaise n'est arrivée que la veille de la reddition de

la ville. Ce qui reste de soldats, en Belgique, n'est-il pas voué à l'écrasement fatal si l'un ou l'autre des alliés n'accourt à son aide?

Dimanche, 11 *octobre*. — Madame de L... m'a dissuadée d'envoyer une lettre au général de Kessel. Comme elle le connaît, elle le verra et lui parlera de moi. J'espère qu'elle réussira, j'en ai grand besoin. Elle est intrigante et aime à faire l'importante, ce qui me fait supposer qu'elle fera son possible.

Toujours les mêmes horribles détails sur la prise d'Anvers. Je ne puis les lire sans pleurer.

En attendant, les Russes reviennent sur la Prusse-Orientale par Lyck, et il semble vraiment que les façons d'agir de l'Allemagne appellent une vengeance. Cela n'empêche pas l'empereur de télégraphier à l'impératrice dans les termes accoutumés ; c'est toujours : *Gott mit uns*, même s'il s'agit d'un carnage. Il se prosterne en une adoration perpétuelle devant ce Dieu qui lui assure de si brillantes victoires, et le voilà tout satisfait dans sa conscience et son orgueil d'Allemand. Comment s'en étonner, quand on connaît les théories étonnantes des théologiens de ce saint empire? Le docteur Dryander et ses acolytes ne font-ils pas de leur Dieu teuton le plus vilain diable possible?

Il paraît que depuis une semaine les Français ne cessent pas de reculer, lentement mais sûrement. Sera-ce, là encore, un désastre?

La Balinska sanglote éperdûment, en lisant dans son journal polonais que quatre millions d'hommes se trouvent déjà face à face sur le sol du royaume, prêts à en venir aux mains et aux dents. Je suis certaine que la proportion des Russes dépasse de beaucoup celle des Allemands ; le front russe est d'une étendue démesurée. Le tzar est arrivé à Brecz. Quelle poussée cela va être ! On en a un frisson de terreur, même quand on n'est pas Polonais. On dit que les opérations vont commencer incessamment. Je voudrais tant que l'Allemagne y trouve le commencement du châtiment qu'elle mérite. Quelle pitié peut-elle attendre, elle qui n'en a point montrée; si son ennemi se montre implacable, il ne sera pas facile de l'en blâmer...

Lundi, 12 *octobre*. — Les Russes pénètrent par un autre point encore. On les annonce à Stallupönen de nouveau. La Prusse-Orientale reverra l'invasion. Aux populations qui l'avaient évacuée, on avait dit, après le recul des Russes, d'attendre avant de retourner, parce que les Russes pourraient revenir. Puis on les avait laissé rentrer. Pauvres gens ! Vont-ils avoir à fuir une seconde fois?

Les Russes sont battus partout en Galicie (!). Przemysl leur a été repris et tous les alentours, ils regagnent leur Russie au grand trot, on les poursuit, etc.

Mardi, 13 *octobre*. — Encore une lettre de la comtesse E... : les Russes qui ont occupé le château de L... pendant dix-neuf jours, n'y ont rien saccagé du tout. Ils se sont contentés d'emporter quelques gravures qui, sans doute, avaient charmé leur sens esthétique, les couvertures des lits et des fourrures ; en somme, le nécessaire seulement, si l'ont peut dire ! Les officiers chassaient tous les jours, et dansaient tous les soirs ! Tout se passait le mieux et le plus gaiement du monde... C'est seulement quand les Autrichiens, honteux peut-être de leur premier recul, ont voulu reprendre leur position, que les choses se sont gâtées. Il y a eu bataille et les bâtiments en ont souffert, les forêts aussi. Les conduites d'eau ont été détruites, mais rien d'irréparable et il faut se tenir pour satisfaits, en un temps pareil, quand le toit tout entier de votre maison n'est pas à terre. Dans les fermes, toutes les provisions avaient été naturellement réquisitionnées par les Russes, mais ils payaient sur l'heure, et je ne sais si l'on en pourrait dire autant des Autrichiens !

On dit, cet après-midi, que les armées russes évacuent Lemberg. J'en suis bien fâchée. Le *Journal de Genève* nous parvient, du 9, quelle aubaine ! La bataille de l'Aisne toucherait à sa fin, et tous les pronostics d'une victoire sur les deux ailes seraient en faveur *des Français*. Mais alors, pour qui nous prend-on ici de nous dire tout le contraire?

Mercredi, 14 *octobre*. — Madame de L... qui a vu le général de Kessel, me dit que sa réponse a été négative. Il est impossible de passer la frontière pour le moment. Dans quelques jours

ou quelques semaines il faudra voir. Je suppose qu'on est décidé, par crainte des espions, à ne laisser sortir personne avant la fin de la guerre, mais qu'il n'a pas aimé le dire catégoriquement à mon ambassadrice...

Là-dessus, il m'a fallu voir un spécialiste, mes yeux ne pouvant attendre que l'un ou l'autre des belligérants déclare en avoir assez et mette bas les armes. Ce pourrait être long, bien que plus d'un idiot pense voir la fin de ce beau massacre d'ici un mois. Je suis donc allée chez le professeur docteur Abelsdorff, qui est bien le plus intelligent et le plus aimable médecin allemand que j'aie jamais rencontré. Défense *absolue*, pendant *des semaines*, de lire et d'écrire, de faire quoi que ce soit qui demande à être regardé. Quelle perspective, dans un pays où l'on est si seul ! La Balinska me lira les journaux, mais son humeur est fantasque, comme celle de tous les Polonais, et plus d'une fois elle me répondra qu'*il n'y a rien* à lire.

En attendant, l'ambassadeur de Turquie dit à qui veut l'entendre, avoir appris par un Anglais bien informé qu'on commençait à se méfier de Joffre, dans la grande crainte où l'on est d'en faire un dictateur. On entreprendrait de lui mettre des bâtons dans les roues, etc. Ceci est sûrement faux : on accuse sans cesse les Français de ne pas savoir s'entendre; je suis certaine cependant qu'ils ne choisiront pas un tel moment pour recommencer des querelles politiques et des discussions fâcheuses et entraver l'action d'un chef qui a fait ses preuves et qui s'est montré admirable de prudence et de tactique. Ici, et d'une façon générale, on s'entend moins bien qu'en France au fond, mais on le cache au gros du public; la presse a une muselière serrée, et nul n'est au courant des difficultés, parfois terribles. Il y a certainement des oscillations, des fluctuations dans le haut commandement, et une espèce d'hésitation, même, commence à se faire sentir, résultat peut-être des résistances inattendues, ou de la nervosité de Guillaume II, qui quelquefois veut commander, quelquefois s'effraie à la pensée de donner un ordre, et... perd un peu la tête enfin...

Plus rien sur la bataille de l'Aisne ! Est-elle terminée? Se terminera-t-elle dans le cours des siècles? Les Allemands ont

pris Lille, et fait là quatre mille cinq cents prisonniers ; ce n'est pas beaucoup.

Dimanche, 18 *octobre*. — Les journaux polonais disent que toutes les forces autrichiennes sont massées en Silésie pour former l'arrière-garde de réserve des forces allemandes qui vont se battre avec la Russie. Cette inactivité des troupes d'Autriche est bien un peu étonnante, quoique évidemment elles aient à se reprendre après les rudes épreuves subies en Galicie. C'est Hindenburg qui a pris là le haut commandement, laissant le général de Morgen à la tête de son armée de Prusse-Orientale.

L'aveuglement continue. M. de Bülow est, je crois, en Allemagne, le seul homme à voir clairement la situation et à la juger nettement ; aussi n'est-ce pas à lui qu'on ira demander des avis ! Son scepticisme va jusqu'à douter... de la victoire de Tannenberg !... Peut-être est-ce aller un peu loin...

Enfin, c'est de nouveau la marche sur Paris, qui n'a été que retardée mais non empêchée par la résistance des Belges et des Français. Sans doute les Belges ont pu faire leur jonction avec l'armée anglo-française, mais tout cela importe peu : ce ne sont que boulettes à mâcher pour des Allemands. Ces fanfaronnades m'émeuvent malgré tout raisonnement, car comment Paris résisterait-il aux odieux mortiers de 42 centimètres ? Quelle épreuve, pour tous les pays en ligne, qu'une telle guerre ! Et quel héroïsme a montré la Belgique ! Elle n'a jamais eu une plainte, quand elle aurait pu trouver ses alliés peu empressés peut-être, et tous les Belges, depuis le simple manœuvre jusqu'au roi Albert, n'ont cessé de témoigner d'une force et d'une noblesse d'âme peu communes, que l'on n'aurait pas attendu de ce petit peuple pratique et bon enfant. Du moins, dans son deuil, aura-t-il forcé l'admiration et le respect du monde entier, l'Allemagne exceptée.

Mardi, 20 *octobre*. — Hier soir, comme je rentrais du *Tiergarten*, que l'automne rend mélancolique et charmant, l'ambassadeur d'Espagne m'a téléphoné qu'il m'avait fait inscrire, sans me le dire pour m'éviter tout désappointement, avec

le numéro un pour le premier échange de prisonniers civils et que je pouvais partir, d'ici jeudi, par Schaffhouse où se fait l'échange. Ce matin mes démarches à la *Kommandantur* ont eu plein succès, et me voilà prête à lever l'ancre dès demain. Je ne crois pas vraiment, qu'on me reprenne jamais sur le sol de la sainte Allemagne ! Et que d'autres feront comme moi, et banniront à tout jamais cette terre de leur carte de voyage !

Stuttgart, 21 *octobre*. — Jusqu'ici tout va bien, sauf qu'on ne peut voyager de nuit, et qu'à neuf heures du soir j'ai dû m'arrêter ici, pour reprendre ma route demain matin à huit heures. Le voyage n'était pas des plus agréables, mais étant donnés les temps difficiles que nous traversons, il ne faut pas se plaindre. A mon départ de Berlin, des dames, allemandes bien entendu, et hautement et bruyamment patriotes, qui m'avaient entendu parler français aux amis venus pour me dire adieu, n'ont pas pu attendre que je sois assise dans mon petit coin pour me demander avec acrimonie si j'étais Française. Cela commençait bien ! Je me sentais déjà fort misérable, mais cela ne m'a pas empêchée de leur répondre avec le plus grand calme et la plus sereine ironie. Ainsi engagée, la conversation n'a pas chômé ; elles étaient trois et j'étais une proie appétissante, il faut le croire. Je répondais peu, elles ne m'en laissaient pas le temps, mais je me moquais beaucoup intérieurement de leur bêtise ; et j'aurais joui du moment si elles ne m'avaient pas donné une terrible migraine à crier comme des démons : les Allemandes sont comme les Allemands, vulgaires dans le ton et les manières dès qu'elles sortent de leur excessive politesse, et elles en sortent facilement. L'une de mes compagnes surtout, d'une élégance tapageuse et criarde (je n'en ai jamais vu d'autre en Allemagne) m'horripilait par sa voix commune et ses gestes violents. Celle-là trouvait *injuste* qu'on me laissât voyager sans me houspiller, et elle aurait, c'était visible, volontiers remédié à cette injustice, car, disait-elle, les Français se conduisaient dégoûtamment envers les Allemandes qui étaient en France. Et elle commence à citer des exemples, empruntés, pour la plupart, à la presse « pangermaniste à

haute pression », qui sévit aujourd'hui dans la bienheureuse Prusse. Une autre dame, qui faisait vis-à-vis à cette énergumène, et qui voyait peut-être l'incrédulité et la raillerie de mon sourire, s'est tout à coup avisée qu'on prenait un mauvais moyen pour me convertir, et douceureusement elle est venue à mon secours, disant que « je n'y pouvais rien, que d'ailleurs, on ne pouvait assurer qu'il n'y avait pas quelque exagération dans les faits cités ». Mais la première, furieuse tout à coup, et pensant que la pure et claire langue allemande était chose trop bonne pour parler à des Françaises, s'est mise à crier en français, et quel français : « Oh ! *je sais*, madame, *je sais* ; des lettres je reçus, d'amies de moi, dans lesquelles on me racontait quelle chose épouvantable de vivre en France maintenant être ! » Je refusai obstinément de parler autre chose que mon allemand, aussi infect que son français peut-être, mais plus bref, car je ne me souciais pas du tout de causer avec cette mégère, qui n'avait point eu de lettres du tout, la correspondance ne circulant pas entre nos frontières. Malgré mon mutisme agacé, elle continua à m'instruire « du sympathie profonde que partout en France elle avait rencontré; et que, dans mon pays, on toujours avait adoré les Allemands et haï les Anglais ; et pourquoi maintenant ce retournement des choses? Les Français sont idiots ! » Le tendre amour de mes compatriotes pour les Allemands m'ayant arraché un sourire, elle faillit étouffer, mais la voisine, une fois de plus, me secourut, pateline, et en français elle aussi (car les Allemands, toujours, parlent le français merveilleusement, et sans faute, et ils aiment à montrer cette supériorité aux pauvres Français, qui, eux, ne peuvent jamais, c'est connu, venir à bout d'une phrase germanique), après avoir pris un de ses nombreux journaux, elle me raconta les hauts faits des nobles armées allemandes, *versa des pleurs* sur tout le sang versé par les Allemands, et, comme je lui faisais remarquer que les Belges aussi pleuraient bien des morts et bien des ruines, elle se redressa et sécha ses yeux instantanément : « C'est leur faute, *pourquoi ont-ils résisté ? Ils auraient été si heureux*, s'ils avaient consenti de leur plein gré ! *Tout aurait été pour leur bonheur plus grand.* Pourquoi ont-ils écouté les mauvais conseils de l'Angleterre et de la France? » Et derechef les

larmes coulaient. Mais, peu touchée, j'en savais assez sur la mentalité ambiante, et affligée d'un mal de tête épouvantable, je fermai les yeux que les éclats de voix de l'autre irascible créature me faisaient rouvrir souvent, très effarés. La troisième raconta les tortures inimaginables que les Français faisaient endurer aux héroïques enfants de la grande Allemagne ; c'étaient de véritables cris et des glapissements qui me rappelaient les ménageries visitées dans mon enfance.

A Nuremberg, le temps seulement de voir une foule terrible, des dames de la Croix-Rouge et des brancardiers attendant des blessés, et de sauter dans le train qui devait m'amener à Stuttgart. Dans mon compartiment, deux officiers blessés racontaient leurs prouesses à une dame et à deux jeunes filles extasiées, qui leur pelaient des fruits et les leur tendaient avec des yeux implorants, pour leur rendre moins long le voyage vers leurs familles. Plus loin, deux messieurs, avec la mine raide et doctorale du savant allemand, vinrent nous obliger à nous serrer encore. L'un des officiers, jeune et blond, au dur accent würtembergeois, était très loquace, bien qu'il eut compris que j'étais Française quand je parlais au contrôleur. Peut-être pensait-il que je ne comprenais pas. Il ne se gêna pas pour répondre, aux questions des professeurs, que « la campagne de Belgique avait été *tout à fait inutile*, que tout ce massacre d'hommes tombés là-bas était vain, *qu'on ne tenait pas encore la Belgique*, et que, pour le Nord de la France, d'où il venait avec son compagnon, *c'était encore pire* ». Au contraire des bonnes femmes du train précédent, il affirma que « les Français détestent les Allemands bien plus encore que les Belges ne peuvent le faire ; *il n'y a rien à faire dans ce pays-là* ; ils tiennent leurs routes, leurs chemins de fer, la population est pour eux ; ils reçoivent facilement des ravitaillements et des munitions ; tandis que nous... » Là, un coup d'œil de son camarade dans ma direction l'arrêta ; mais au bout d'un moment, un des professeurs, à la parole dogmatique et scandée à faire croire qu'il cassait des noix entre ses dents, ayant remarqué que la *feldpost* semblait fonctionner assez mal, l'étourdi reprit : « Elle fonctionne *très mal*, et s'il n'y avait que ça... » Puis, descriptions de blessures à faire dresser les cheveux sur la tête ; lui-même était blessé pour la seconde fois déjà, et

prévoyait qu'à son troisième retour sur le front il laisserait sa peau. C'était dit sans amertume, gaillardement, avec le sourire, peut-être sans y penser beaucoup ; quand la mort devient si familière, elle cesse d'être un épouvantail. Et le blond garçon n'en perdait pas un des témoignages de l'admiration des femmes, et du respect des hommes, plus âgés pourtant, qui l'entouraient.

Cette guerre fait monter encore l'esprit militaire en effet ; l'officier était déjà un demi-dieu en Allemagne, à présent il est un dieu complet, et comment s'étonner si tant d'encens lui monte au nez !

Celui-ci entassait les cigarettes dans le fond de sa casquette, les bonbons dans ses poches. Il descendit, un peu avant Stuttgart, et tomba dans les bras de toute une blonde famille, venue pour le recevoir. Après son départ, la conversation reprit à voix plus basse, plus gravement, et je crus comprendre qu'on se plaignait de ce que les régiments würtembergeois et bavarois aient été exposés plus que les autres, tout comme en Autriche les régiments hongrois, qu'on dit décimés, tandis que les régiments autrichiens seraient intacts, à cause des positions moins dangereuses qu'on leur choisit. On ne maugréait pas : il faut se battre, il ne se trouverait certainement pas une âme, en Allemagne, pour le contester ; mais une préoccupation, une rancune perçait : après la guerre (on dirait encore ici, après la victoire), il y aura des comptes à régler...

Lausanne, vendredi 23 *octobre.* — Je suis enfin arrivée ici, hier soir à minuit. Le voyage a donc été assez court, et j'ai été gardée de tout accident trop fâcheux. A Immendingen seulement j'ai eu une fameuse alerte. Depuis Stuttgart, j'avais voyagé avec des messieurs, infirmiers de la Croix-Rouge et très courtois, qui se rendaient à l'un de leurs innombrables lazarets, dans ce beau pays boisé et pittoresque. Ils avaient parlé entre eux, d'abord, de la gravité de la situation (on commence donc à savoir qu'elle est grave), de la tristesse des temps, etc. ; puis, voyant par ma réponse à un employé que je venais de Berlin, ils me questionnèrent, et ne cessèrent pas de me montrer la plus parfaite bonne grâce, quand ils surent que j'étais Fran-

çaise. Les hommes ici sont moins *excités* que les femmes en général, cela vient peut-être de ce qu'ils ont plus d'activité réelle. Les hôpitaux surtout intéressaient ceux-ci, comme de juste; ils trouvaient que le nombre des blessés dépassait tout ce qu'on aurait attendu; que c'était à peine si l'on avait, malgré la bonne volonté générale, assez de ressources pour satisfaire à tant de besoins pressants; ils pensaient que l'on ne guérissait pas assez, que l'on ne *pouvait* guérir assez les blessures soi-disant légères, avant de renvoyer les hommes, *encore malades*, au champ de bataille. J'ai entendu dire à l'un d'entre eux que la guerre finie il n'y aurait pas un seul homme vraiment bien portant dans l'empire, et que les générations futures auraient grandement à souffrir d'un état de choses si lamentable. Arrivée à Immendingen à onze heures, j'avais un très long arrêt : trois heures et demi. J'eus beau perdre mon temps le plus possible à un petit déjeuner au buffet, je pensai ensuite à faire une jolie promenade, sous le riant soleil, dans cette très petite ville, plutôt village de montagne, où à peine sortie je fus bien étonnée de voir pulluler les soldats. Mon étonnement grandit, quand je vis, après avoir laissé sur ma droite une caserne pour prendre un chemin qui montait vers une vallée tentante entre deux montagnes, que ces soldats si nombreux étaient selon toute évidence « en balade »; rien du tout de leur tenue habituelle et automatique de soldats de plomb. Ils me regardaient, surpris sans doute d'un visage inconnu dans ce petit trou isolé; d'indigènes, bourgeois ou paysans, pas l'ombre. Peut-être derrière les larges fenêtres des maisons, neuves pour la plupart, et laides comme toutes les maisons qu'a construites en ces dernières années le génie architectural allemand, savouraient-ils les joies fumantes de la choucroute aux saucisses, et la mousse blanche de « la pure bière allemande. » Un peu interloquée tout de même d'avoir vu tant d'uniformes là où j'étais venue chercher la seule nature, je rebroussai chemin vers la gare. Je rencontrai aux abords l'employé qui m'avait laissée sortir et qui avait examiné avec quelque surprise mon billet de l'agence Cook (aujourd'hui « Agence mondiale de voyage »). Je remarquai son coup d'œil inquisiteur, et le méfiant : « Qu'es-tu allée faire ? » de ses bons yeux de gros chien vigi-

lant me suivait encore quand je passai le seuil de la gare, où un autre fonctionnaire examina de nouveau le pauvre billet, et me posa des questions auxquelles il me fut facile de comprendre que je devenais suspecte. Cette seule pensée me fit rougir, et je vis distinctement que cette rougeur n'était pas inaperçue et qu'une grosse dondon de village, à qui l'employé comptait fleurette quand j'étais survenue, me fixait obstinément. Je poussai un soupir de soulagement quand il me fut permis de passer enfin sur le quai et d'échapper aux yeux indiscrets qui commençaient à me poursuivre de tous côtés. Je m'assis sur un banc. J'avais encore une grande heure d'attente devant moi, et je me disais que j'étais, après tout, assez mal à l'aise, et qu'il me tardait d'être à Schaffhouse et d'avoir passé cette détestable frontière, quand je me vis de plus en plus le point de mire de chacun; voyageurs, soldats (qui là encore pullulaient) semblaient découvrir en moi un être extraordinaire. Soudain un soldat, fusil au dos celui-là, se détache d'un groupe, s'avance droit sur moi : « Vos papiers? » Je les exhibai tandis qu'un autre venait se joindre à lui, pour l'aider à les examiner, et que tout le reste de la bande, d'un commun accord, venait faire un cercle de plus en plus serré autour de nous. Le soldat au fusil avait un visage dur et triste. Il parlait à voix basse, dans un dialecte obscur pour moi, comme le sont tous les dialectes provinciaux allemands, à l'autre, dont la figure plus intelligente et moins brutale était en même temps infiniment plus méchante. Ils discutaient sur un mot, qu'ils se montraient du doigt. L'interrogatoire reprit : « Est-ce là du français? — Non, c'est de l'espagnol. — Êtes-vous Espagnole? — Non, je suis Française. — Pourquoi alors ceci est-il écrit en espagnol? — Depuis que l'ambassadeur de France a quitté Berlin, c'est l'ambassade d'Espagne qui délivre les passeports. » Temps d'arrêt. Le petit soldat jette à voix basse un mot rapide à un voisin qui disparaît. Notre conversation reprend sur mon billet : « Où est la date d'émission? Quand avez-vous quitté Berlin? etc. » L'homme est évidemment perplexe et ne sait que faire. Avec un soupir il me rend le passeport et le billet, qui rentrent dans ma poche. Je respire. L'homme ne s'en va pas ; il attend quelque chose, ou quelqu'un ; ce quelqu'un c'est un sous-officier, très mal léché, qui

m'aborde goguenard et le cigare aux lèvres. Je dois sortir de nouveau mes papiers, mais je le prie de ne pas me fumer dans le nez, ce qui paraît l'étonner beaucoup. Il me cuisine longuement, veut savoir pourquoi j'étais à Berlin, depuis quand, etc. Je commence à m'impatienter quand deux officiers, qu'on était allé quérir, m'abordent enfin, poliment, et il y a tant de bonté dans le sourire du plus âgé que je me sens presque rassurée. L'autre, un très jeune capitaine, pas une seule fois n'a souri pendant ce troisième examen, d'ailleurs rapide, et les quelques paroles échangées. L'amabilité de son compagnon l'irrite, et il reste farouche devant moi, avec des yeux de révolte. Le colonel s'excuse de l'incident ridicule (en allemand, ils ne savent pas le français ; qui donc disait que pas un seul officier allemand n'ignorait notre langue?), il disperse le rassemblement, me donne quelques explications pour la suite de mon voyage. Il aimerait causer, mais l'hostilité trop évidente du petit officier gêne ce bon géant, aux yeux clairs et à la moustache de dieu scandinave. Ils saluent tous deux et disparaissent.

Quelques minutes plus tard, du fond du quai, perdu dans les arbres, monte le chant grave et viril de la *Wacht am Rhein* ; d'autres chants encore, solennels comme des cantiques. Les voyageurs qui se promenaient en devisant s'arrêtent silencieux : quelque chose de très grand, d'un peu pesant, je dirai presque de funèbre, plane dans l'atmosphère ; dans l'éloignement, ces voix d'hommes montent très pures et très harmonieuses. Tout à coup des trains spéciaux entrent en gare, trains de marchandises et de bestiaux, et c'est une ruée de toute cette jeunesse forte et ardente, suivie des officiers plus sages, plus conscients peut-être, vers les wagons qui sont pris d'assaut. Je m'explique alors leur désœuvrement : ils allaient partir... vers quel destin?...

Le sous-officier malhonnête passe devant moi, un peu confus. Et ils partent, en chantant ; quelques femmes du village sont venues sur le quai les voir une dernière fois... et les écoutent chanter et crier. Il n'y a pas de joie dans leur chant... Je me rappelle brusquement, pour ne plus jamais l'oublier, un jeune soldat, un adolescent très frêle, qui absorbait de la bière au buffet tandis que je réclamais mon para-

pluie à la servante ; comme je passais près de lui, suivie des « adieu » empressés de la jeune fille, il s'était tourné vers moi, m'avait regardée longuement, son gracieux et joli visage soudain sérieux, ses grands yeux bleus remplis de je ne sais quelle angoisse, et, le coin des lèvres un peu moqueur, il m'avait dit en français : « Adieu, adieu, mademoiselle. » Il voulait faire le brave et le hardi et il frissonnait intérieurement à la pensée du combat. Pauvre enfant ! Il avait besoin encore des bras de sa mère, et l'arrachement avait dû être cruel pour lui, pour elle plus encore. Ces grands yeux de fièvre, depuis, me poursuivent...

Une demi-heure après, je monte dans un train, avec, maintenant, la peur qu'on ne me fasse de nouveau « des histoires ». Au petit village après Singen, voici des casques à pointe qui attendent le train, sur la voie même. Le train s'arrête de telle sorte, tout est si bien calculé, que les casques à pointe se trouvent placés juste devant les portières d'entrée et de sortie de nos longs wagons. Ils montent, examinent soigneusement. Sur mon passeport les questions vont pleuvoir de nouveau, quand une dame qui avait vu mon émoi à Immendingen, répond à ma place avec décision. La décision est ce qui impressionne le plus l'Allemand, ce qui lui fait le mieux « lâcher le morceau ». Me voilà en paix. Nos casques à pointe se rencontrent au milieu du wagon, se confient que « tout est bien », descendent. Nous roulons sur Schaffhouse...

E. ALTIAR

LE DÉPART [1]

XII

Après six heures, la rue appartint aux enfants.

L'angoisse qui étreignait la ville épargnait encore leurs âmes légères. Plus de concierges assises au seuil des maisons comme autant de surveillantes bénévoles ; plus de commerçants trop soucieux d'écarter, par des invectives et des menaces, les gavroches rôdeurs et les chiens intempestifs. Une puissance mystérieuse détournait les grandes personnes de l'humanité puérile qui vivait, à part, ses petites joies et ses petits chagrins. Libres, les garçons qui sautillaient à cloche-pied sur la marelle, élargirent leur royaume. Ils poussèrent leurs palets de silex plat depuis l'immeuble 32 jusqu'aux premières caisses de l'épicerie Gouge. Plus loin les petites filles tournaient leur corde en chantant. Sur un des bancs de la place ronde qu'on apercevait en perspective, deux adolescents — Daphnis et Chloé de faubourg — causaient tout bas et de tout près, ébauchant l'éternelle idylle.

A six heures et demie, les galopins ramassèrent leurs palets et, par jeu, criblèrent la palissade aux affiches. Le manifeste du candidat socialiste reçut le gros des projectiles, mais celui du candidat radical, dont il restait quelques débris, servit de trophée aux assaillants. Le papier décoloré fut arraché par lambeaux et roulé en boules. Lancé dans les chantiers, il devait exciter la fureur des maçons, fureur que la marmaille guettait, avec une épouvante délicieuse. Mais les ouvriers ne s'irritèrent pas. Traînant leurs souliers blancs de plâtre, ils

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er et 15 février 1915.

sortirent, sans voir la fuite éperdue et criante des gamins éparpillés. Pensifs, ils parlaient posément, et le vin lourd des phrases démagogiques ne semblait plus leur monter au cerveau.

Le plus vieux, fils de communard, racontait la guerre, le siège, l'insurrection, Trochu, Thiers et les Versaillais, entrevus par ses yeux d'enfant.

Il disait :

— Non, ce n'est plus le même temps ; ce n'est plus la même chose. L'Empire avait voulu la guerre, mais, aujourd'hui, qui la voudrait?... Ni toi, ni moi, ni aucun des Français... Tu parles des capitalistes?... Faudrait savoir si c'est maintenant leur intérêt... Ceux d'Allemagne, oui, ils marchent avec les militaristes prussiens. Ils sont responsables devant le prolétariat international. Mais en France, cette fois, on était tous d'accord pour rester tranquilles...

— A la condition de ne pas être embêtés tous les deux ou trois ans, dit un des jeunes...

Celui qui avait invoqué l'intervention de Jaurès, le matin, revenait à son idée. Il espérait encore que la voix du grand leader français aurait un écho à Berlin, et il imaginait d'énormes meetings dans les villes industrielles d'Allemagne, la « Social-Demokratie » unissant toutes les forces pacifiques du travail contre la force militaire. Il voyait les chefs du parti socialiste allemand, bravant la prison pour affirmer leur fidélité aux principes : Liebknecht et Rosa Luxembourg, de l'autre côté de la frontière, tendaient leurs mains fraternelles à Jean Jaurès. Aussitôt, le peuple allemand se soulevait, et la dynastie des Hohenzollern tombait au choc terrible de la révolution, comme celle des Bourbons de France en 1793.

Ces rêveries, divaguant dans le vide, ne retenaient plus l'attention des ouvriers. Ils n'étaient pas sûrs que les camarades allemands eussent dit leur dernier mot ; ils attendaient quelque chose d'eux : une manifestation, une démarche décisive... Peut-être tous n'étaient-ils pas « des Judas, des chiens couchants et des malpropres »... Peut-être aussi n'étaient-ils pas libres de parler et d'agir ! Mais, déjà, les Français ne comptaient plus sur leur appui fraternel, car, avant d'être des pro-

létaires, avant d'être des socialistes, ces gens étaient des Allemands et se glorifiaient de l'être...

— Et nous, d'abord, on est des Français.

C'était tout simple. Chacun reprenait sa place dans le rang. Il n'y avait plus de discussion et de désaccord possible. Les Allemands, ici ; les Français, là. Et puis, on se demandait pourquoi le gouvernement laissait à Guillaume le loisir de préparer son armée... État de guerre, appel des réservistes, réquisitions, armement des places, les routes des frontières barrées, c'était la mobilisation, cette chose au nom difficile — *Kriegszustand* — qu'annonçait le journal du soir...

— Non, dit le vieux, ce n'est pas tout à fait la mobilisation...

Les autres se récrièrent. Ils n'étaient pas des aveugles ou des idiots... A la place du gouvernement, ils auraient voulu mobiliser le jour même...

— Patience ! répétait le vieil ouvrier... patience !... Ce sera pour demain ou après-demain, le grand départ... Vous êtes bien pressés !... La guerre n'est pas déclarée encore...

— Qu'est-ce qu'il te faut, pour y croire? Les uhlans à Lunéville?

— Un Zeppelin sur Paris?

Le groupe en blouse et en cotte, couleur de grès bleu et de ciment, se divisa au coin de la place.

Alors, les petites filles furent maîtresses de la rue, et elles s'installèrent au milieu de la chaussée, celles qui tournaient la corde et celle qui sautait, appliquée et haletante. Toutes trois chantaient la mélopée qui accompagne, selon le rite, les balancements larges et ralentis de la corde. Il y avait une tristesse singulière dans le contraste des voix aigués avec le chant grave et traînant :

Ah ! la salade !
Quand elle poussera,
On la cueillera
On la mangera !

Dans une des bicoques basses, une croisée s'ouvrit. Une vieille en bonnet se pencha :

— Taisez-vous, les gosses ! C'est pas le jour de chanter... Et toi, Lucie, remonte ! On va manger la soupe !

Lucie lâcha la poignée en bois rouge de la corde qu'elle tenait, et elle se mit à courir en battant des mains, pour le seul plaisir d'agiter son corps grêle et de faire du bruit.

Elle criait :

— Oui, grand'mère !... Oui, grand'mère !...

Les deux autres gamines, dépitées, regardaient leur compagne courir... A regret, elles roulèrent la corde et s'en allèrent, bien sages, bien pareilles dans leurs tailles inégales, avec leurs nattes qui pendaient sur leurs épaules étroites, leurs tabliers d'écolières, leurs jambes en bas noirs. Un facteur les croisa. Madame Moriceau, qui revenait de l'église, leur sourit. Une marchande, portant un panier où se fanaient des roses mûres, suivit la rue dans sa longueur, cherchant un dernier client. Puis une cloche sonna. Les oiseaux s'appelèrent parmi la profondeur opaque des branches.

Et la petite rue appartint au crépuscule.

Il y descend très tôt, chaque soir, dans l'ombre allongée des marronniers. Le soleil matinal frappe en plein les façades neuves, mais, dès qu'il vire vers l'ouest, la verte muraille des frondaisons arrête la lumière et l'éclat des pierres blanches s'amortit. Les étages supérieurs reçoivent encore des rayons obliques, tandis que les rez-de-chaussée, en face du jardin, commencent à s'obscurcir. Le crépuscule entre par les fenêtres et jette sa cendre sur tout ce qui brille. Il éteint l'or des cadres, il noie les reflets dans les miroirs, et parce qu'il est là, les femmes, seules au logis, se sentent plus seules...

Maintenant, des feux s'allumaient, dans les maisons, pour le dîner de famille, comme ils s'étaient allumés, le matin, pour le premier repas. Les gens refaisaient, en sens inverse, la route qu'ils avaient faite avec des pensées différentes, et tour à tour, madame Miton avait vu rentrer l'abbé Moriceau, M. Lepoultre, Alexandre Fréchette et son amie. Les boutiques se fermaient l'une après l'autre. Les hommes avaient fourni leur tâche coutumière ; les femmes avaient terminé leurs besognes ménagères et maternelles ; les enfants avaient joué ; et ce vendredi qui s'achevait en un crépuscule orageux avait

été, pour la petite rue et ses habitants, un jour presque semblable en apparence aux autres jours. Prologue d'un drame immense, il laissait encore aux existences particulières leur rythme à peine modifié. Chacune de ses heures interminables avait accru l'émotion anxieuse des âmes, cette émotion que Simone Davesnes avait vue à son paroxysme dans le solennel silence et la stupeur de l'après-midi et qui s'était exprimée ensuite par des paroles discrètes et par des larmes. Mais c'était de l'émotion seulement, passive et douloureuse parce qu'elle était encore mêlée d'incertitude, et qui, devant le fait accompli, changerait aussitôt de nature et passerait du sentiment à l'action.

Comme les autres soirs, Simone attendait François dans le salon aux boiseries grises où son regard retrouvait partout la présence qu'elle aimait. Si la chambre aux fraîcheurs de porcelaine racontait Simone tout entière, le salon, transformé en cabinet de travail, racontait François. La sollicitude féminine s'y révélait à certains détails : un bouquet dans un vase de grès bleu, un carré de damas sur un guéridon, un grand abat-jour de soie rose-thé voilé de guipure, et la bergère, petite et ronde, avec sa tapisserie à rubans et à bluets, près d'une « travailleuse » d'acajou. Mais la femme n'était là qu'au second plan. Tout disait, d'abord, le caractère, les pensées, le travail de l'homme

Deux bibliothèques ouvertes flanquaient la cheminée qui avait pour tout ornement un beau moulage du *Colleone* et de vieux candélabres hollandais. Une console massive, entre les fenêtres, supportait des revues empilées, des livres, quelques armes anciennes. Une table-bureau, chargée de papiers, de brochures, occupait le centre de la pièce. A côté de la petite lampe électrique encapuchonnée de soie émeraude, il y avait une délicate réduction de la *Victoire* de Pompéi. François aimait cette statuette, dressée sur le globe qu'elle foule d'un seul pied, et svelte, avec sa robe élargie comme une aile et ses bras légers comme des antennes de bronze d'art, Divin papillon du ciel grec, Psyché des batailles! Elle lui rappelait les beaux avions qui partiraient peut-être un jour, avec elle, dans l'invisible sillage de son vol.

Aux murs, pas de tableautins mignards : des estampes du

XVIIIe siècle, Deux belles photographies représentant *la Marseillaise sur les barricades*, d'après Delacroix, et la *Sainte Geneviève veillant sur Paris*, d'après Puvis de Chavannes. Enfin, aux places d'honneur, les portraits des arrière-grands-parents Davesnes, pastels médiocres et soignés, qui avaient dû être très ressemblants. Le commandant Davesnes, officier en demi-solde, jeune encore, portant à sa redingote boutonnée la rosette de la Légion d'honneur, avait tous les traits de François, avec plus de rudesse et de mélancolie. Thérésine Davesnes, son épouse, âgée de vingt-huit ans, était blonde, assez jolie, parée d'une robe blanche, d'un fichu rouge et d'un bonnet à barbes d'Alençon. Ces deux honnêtes figures, que l'artiste avait faites un peu compassées par dignité, mettaient, dans l'appartement parisien, le parfum suranné de la province. Au-dessous, des photographies jaunies et des miniatures encadrées de bois noir, formaient un petit musée de souvenirs où les parents de Simone et ceux de François fraternisaient. Et sur la console, sur le guéridon, il y avait encore d'autres portraits dédicacés, des camarades de François et le père de Simone — le capitaine Bouvet — en uniforme de colonial. Le cabinet de François Davesnes aurait paru modeste et quasi-pauvre, comparé au luxueux hôtel des Raynaud, mais sa simplicité n'était pas sans élégance, et rien n'y sentait le factice. Tout y était solide et vrai, tout répondait au goût réel de celui qui vivait là et non pas au goût que la mode impose. Tout plaisait par une sorte de fière probité qui ne prétendait à éblouir personne et qui était comme la marque originale de François, dans ses idées, dans ses actes, dans le cadre matériel de son existence. Cette âme ardente et sérieuse, extrêmement réaliste au beau sens du mot, n'avait jamais été dupe des apparences brillantes, et tout ce qui était bluff, prétention, fard et mensonge l'irritait. Jamais François Davesnes n'avait donné de grands noms à des choses petites, Aucun homme ne tenait davantage à l'estime de ses amis et ne tenait moins à l'admiration des indifférents. Les règles directrices de sa vie étaient simples : être soi, savoir ce qu'on peut faire, le vouloir avec une énergie inlassable, et rehausser le plus humble labeur par ce souci de la perfection qui l'ennoblit de beauté. Tel était l'homme dans la vie sociale ; tel il était dans

la vie morale, dans le domaine des sentiments et des affections. Tel il était dans l'amour. La femme qu'il avait élue pouvait regarder au fond de ses yeux comme au fond de ses pensées : tout y était clair et pur. Elle pouvait s'appuyer sur un bras qui n'aurait pas de défaillances, dormir en paix sur un cœur fidèle jusqu'au dernier battement.

Simone revivait les soirées qu'ils avaient passées, dans cette même pièce, sous la lampe, lorsqu'elle ne se lassait pas d'interroger François sur toutes choses, de l'écouter, avec cette attention naïve de l'amoureuse qui voudrait absorber l'âme de celui qu'elle aime, et ne plus penser qu'à travers lui. Véritablement, il avait été son maître et son initiateur. Il avait élargi son horizon intellectuel, stimulé en elle les curiosités nobles qui manquent à tant de gracieux esprits féminins : il l'avait associée à ses pensées et à ses projets ; il l'avait sauvée de la routine et de l'apathie qui sont, quelquefois, la rançon du bonheur dans le mariage.

Elle se disait :

« Puisque je lui dois tout, puisque je suis son œuvre, et comme Dieu même l'a voulu, l'os de ses os et la chair de sa chair, il faut qu'il reconnaisse en moi sa plus profonde pensée, sa conscience vivante ; il faut que son âme soit devant la mienne comme devant un miroir ; il faut que mon courage égale le sien, et qu'il me sente une avec lui, comme je ne l'ai jamais été, au moment même qui nous séparera... »

Elle se disait cela, pour n'être pas, au dépourvu, surprise par sa faiblesse : et, seule, dans le salon où la nuit accumulait ses crêpes, elle se contraignait à imaginer, à accepter, l'abominable déchirement. Mais elle tordait ses mains, abandonnées sur ses genoux, et quelquefois, un cri sourd lui montait de la gorge aux lèvres...

XIII

La demie de huit heures sonna. Les fenêtres n'étaient plus que des rectangles bleuâtres dans la vaporeuse pénombre où les meubles se dessinaient confusément. Simone, exténuée,

s'allongea sur un lit de repos tendu de velours jaune, qui occupait le plus large panneau du salon. Perdue parmi les coussins, elle pleura longtemps, et finit par s'endormir, la joue sur son petit mouchoir tout humide.

Une sensation indéfinissable se mêla lentement à la torpeur du sommeil. Quelque chose de très doux, dont Simone n'éprouvait pas le contact matériel, errait sur elle, plus léger que le plus léger baiser, plus distant qu'une caresse impalpable, quelque chose de vague comme une pensée d'amour devenue perceptible aux sens. La jeune femme tourna la tête ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et, à travers les franges de ses cils, elle vit, elle devina plutôt, François assis tout près d'elle.

Elle murmura :

— Oh ! tu étais là !... Tu étais là depuis longtemps !... Je crois que j'ai dormi... Ce n'est pas ma faute... Je suis fatiguée... C'était si triste, si triste de t'attendre !... Pourquoi ne m'as-tu pas éveillée tout de suite?...

— Je te regardais, chérie.

— J'ai bien senti ton regard...

Elle se souleva et prit François au cou :

— Tu es là !... Tu es là !...

Elle répétait ces mots, comme pour bien se persuader qu'elle ne dormait plus, qu'elle ne rêvait pas, qu'elle tenait entre ses mains celui qu'elle aimait, accrochée à lui, et le serrant de toute sa force :

— Tu étais là !...

— Ma Simone ! Tu peux me toucher et m'étreindre !... Je suis là, vivant et aimant... Mais, qu'as-tu?

Avec un sourire qui s'efforçait d'être gai, elle dit, comme elle disait quelquefois, dans leurs dialogues d'amoureux, par badinage :

— J'ai que je t'ai.

Il l'entoura de ses bras et lui donna un baiser. Alors, elle crut qu'elle allait pleurer encore, mais elle se maîtrisa.

— J'étais entré sans bruit, tout à l'heure. Tu reposais, étendue, et je te distinguais à peine des coussins. Quelle petite, petite chose tu étais ainsi !... J'ai touché ta joue. J'ai trouvé ton mouchoir encore mouillé, et j'ai compris que tu n'avais pas été une femme très raisonnable... Mais il n'y

avait pas moyen de me fâcher, n'est-ce pas?... Alors, je me suis assis à côté de toi. J'ai épié ton réveil en te regardant, en pensant à nous, à notre tendresse, au bonheur que tu m'as donné... Tu dormais. Tu ne me voyais pas... C'était doux.

Leurs bouches s'unirent. Simone songeait :

« Lui aussi, il s'est ému. Lui aussi a eu son instant de faiblesse, lorsque je ne pouvais pas le voir... »

Elle s'avisa tout à coup qu'il était neuf heures passées.

— Mon pauvre ami, tu dois mourir de faim et j'ai un si maigre dîner à t'offrir ! Marie m'a quittée pour rejoindre son Anthime... Nous nous servirons nous-mêmes. A la guerre comme à la guerre !...

— C'est bien le cas de le dire !

Elle se leva, étourdie par le mauvais sommeil. Son corsage blanc était froissé. D'un geste incertain, elle assura les épingles d'écaille dans les écheveaux soyeux de sa chevelure.

François, la précédant, alluma le lustre de la salle à manger. La soie orange du tambour suspendu par les chaînettes, colorait la lumière des ampoules intérieures. Sur la table, le repas froid était servi. Les deux époux s'assirent en face l'un de l'autre, et Simone commença de raconter sa visite chez les Raynaud, et son retour par les boulevards, avec Bertrand de Gardave.

— C'est curieux ! dit François, les nouvelles qui ont ému Paris, d'après ton témoignage, nous ont laissés tout à fait calmes. Pourtant, nous en comprenions la gravité. Mais chacun pensait à sa besogne, et l'on travaillait ardemment... L'atmosphère de l'usine était déjà celle d'une caserne ou d'un arsenal, et même les relations entre ingénieurs et ouvriers changeaient de caractère. Il y avait plus de cordialité tacite et plus de discipline. Cette nuance, déjà sensible hier, s'affirmait aujourd'hui... Mais qu'y a-t-il, Simone, tu ne manges rien?

Il mangeait, lui, sans vergogne, car il avait ce tempérament des hommes d'action qui gardent, aux heures difficiles, l'équilibre de toutes leurs fonctions et de toutes leurs facultés. Il était de ceux qui peuvent, à volonté, se passer de sommeil ou de nourriture, sans interrompre leur effort, mais qui dînent, avec appétit, dans les maisons bombardées, et dorment paisi-

blement, aux plis de leur manteau, sur la terre nue, tandis que sifflent les balles.

— Quelle pauvre mine tu as, Simone !... Es-tu souffrante?... Je suis sûr que tu as pleuré... Ah ! petit cœur, trop tendre, petite tête qu'un mot affole ! Comme j'avais raison de me méfier de vous, aujourd'hui ! Allons, Simone, *cheer up* ! Ne pense pas aux calamités qui sont le secret de l'avenir. L'heure présente est à nous ; elle est grave et belle. Vivons-la pleinement. J'ai bien travaillé et mon travail, pour sa modeste part, a été utile au pays. J'ai vu de braves gens, prêts à faire leur devoir. Je n'ai entendu aucune parole dissonante. Je sens tout notre peuple courageux et recueilli pour la veillée des armes... Et me voici encore un soir dans ma maison, près de toi. Pourquoi serais-je triste? Je ne le suis pas. J'ai une espèce de bonheur étrange, sans joie, et sans gaîté, mais profond, mais intense, comme un accroissement de vie...

Simone répondit :

— C'est un sentiment d'homme, François. Je ne peux pas l'éprouver. C'est à peine si je le peux comprendre. Ce mot : la Guerre ! n'a pas le même son dans nos esprits, et tu ne peux m'en vouloir de trembler en l'entendant... L'essentiel c'est que toi, tu ne trembles pas.

— Oh ! sous ce rapport, rien à craindre, je suis solide, dit-il en riant.

Elle fut peinée parce qu'il riait. Eh quoi? lorsqu'elle s'efforçait de comprendre ce sentiment de bonheur qu'il avouait, hardiment, ne comprendrait-il pas sa douleur, à elle, et sa faiblesse de femme?

Mais elle se rappela soudain qu'il avait passé un long moment à la contempler, endormie, et qu'il s'était attendri, tout seul, dans le crépuscule... Et elle fut consolée.

Ils quittaient la salle à manger, lorsqu'un visiteur inattendu sonna à leur porte. C'était Maxime Raynaud.

Il s'excusa d'arriver ainsi.

— J'apporte des nouvelles dont l'une au moins vous surprendra, dit-il, en entrant dans le salon où Simone allumait les lampes. D'abord, Nicolette a reçu, vers sept heures, une dépêche de Jean, envoyée en cours de route. Mon frère sera demain à Paris. Nicolette vous prie de venir tous deux chez

elle pour dîner en famille. Elle a invité aussi les Gardave. Ce sera peut-être notre dernière réunion, en 1914.

François accepta :

— Je devrais être libre demain, à partir de midi, puisque nous faisons la semaine anglaise, mais sans doute me faudra-t-il retourner à l'usine, dans la journée. De toutes façons, comptez sur nous pour le dîner. Je serai content de revoir vos parents, et de serrer la main à mon vieux camarade. Maintenant, asseyez-vous et dites-nous la suite.

Maxime essuya son front moite de sueur.

— Mon ami, il vient de se passer une chose épouvantable... Jaurès a été assassiné.

— Jaurès !

— Il y a une heure à peine.

— Êtes-vous sûr que ce n'est pas là un faux bruit? Avant-hier matin, on annonçait dans Paris l'assassinat de Caillaux!...

Le scepticisme de François irrita Maxime :

— Je vous dis que Jaurès a été assassiné, ce soir, dans un café de la rue du Croissant... Je l'ai appris par des gens qui venaient du boulevard Montmartre. Ils donnaient des détails : Jaurès était assis dans le café, tournant le dos à la fenêtre qu'on avait laissée ouverte, à cause de la chaleur. Il y avait, autour de lui, des amis, des rédacteurs de *l'Humanité*. Le meurtrier s'est approché de la fenêtre et il lui a suffi d'écarter un petit store, pour tirer, à bout portant, deux coups de revolver. Jaurès a reçu les deux balles dans le cou. Dix minutes après, il était mort... Voilà ce que les conversations des passants m'ont appris, brutalement. J'avais envie de courir aux bureaux de *l'Humanité*, chercher des renseignements précis, mais j'ai préféré venir ici, d'abord, puisque je l'avais promis à Nicolette. Il est déjà très tard. Plus de dix heures. Excusez-moi.

— Je vous remercie d'être venu, Maxime, et je partage votre émotion. Je sais combien vous aimiez Jaurès... Mais pourquoi ce crime atroce et stupide?... Que supposez-vous?... Qui soupçonnez-vous?... A-t-on pu arrêter l'assassin?...

— On l'a coffré. La foule s'était jetée sur lui... Je n'en sais pas davantage... Je suis cruellement affecté par cette mort, mon cher François, et mon chagrin occupe mon esprit tout

entier... Que le criminel soit un ennemi politique ou un fou, peu importe en ce moment ! Demain, l'enquête nous renseignera. Ce soir, ma pensée s'attache à celui qui m'honora autrefois de son amitié, à celui dont le grand cœur ne bat plus, dont la grande voix s'est éteinte. Ses adversaires mêmes, qui l'estimaient en le combattant, le pleureront avec nous. Quel deuil pour ses amis ! Quelle perte pour la France ! Il haïssait la guerre ; il a tout fait pour l'écarter ou la retarder, même au prix de dures épreuves personnelles et de calomnies abominables. On n'a pas toujours compris ses intentions. Lui-même s'est trompé quelquefois par excès de générosité. Mais, en ce moment, je le sais, il acceptait, comme nous, la terrible nécessité de la défense par les armes. Ce pacifique eût été, demain, un merveilleux entraîneur d'hommes, le clairon vivant de la patrie. Il est mort. Qui le remplacera ?

Maxime Raynaud avait jeté ces paroles avec un accent si véhément que l'émotion gagna Simone et François. Tous trois restèrent muets, un instant, crispés d'horreur, comme s'ils avaient vu, devant eux, le grand tribun tout sanglant, première victime tombée au seuil de la guerre.

Mais tandis que la femme s'apitoyait sur une noble vie détruite, et que Maxime évoquait l'homme robuste et pesant, aux fortes mains, aux yeux bleus si jeunes dans un visage alourdi, François ne voyait plus l'individualité puissante du mort. Jaurès, l'assassinat de Jaurès, la personne du meurtrier, les mobiles, les circonstances, la répercussion du crime, il les considérait uniquement comme un épisode préliminaire du drame qui avait pour acteurs non pas des hommes, non pas même des grands hommes, mais des nations.

Il demanda, en se parlant à lui-même :

— Les causes? Il est impossible de les déterminer ce soir... Quel ennemi politique de Jaurès, à moins d'être un insensé, aurait osé commettre cet acte, inutile à son parti, odieux à tout le monde et propre à servir les intérêts allemands en provoquant des luttes nouvelles entre Français?... Plus je réfléchis, plus je me persuade que c'est le geste d'un fou isolé, ou peut-être... Cherchez à qui le crime profite !... Mais les éléments d'appréciation nous manquent. Attendons l'enquête.

— Assurément, dit Maxime, nous vivons depuis quelques

jours dans un état de tension nerveuse que les cerveaux malades ne supporteront pas sans accident.

Simone redoutait les passions populaires, des émeutes, une espèce de révolution. François se récria. Il avait confiance dans le bon sens foncier du peuple.

— Vois ! dit-il, est-ce que Paris ne bouillonnait pas avant-hier? Les gens s'assommaient sur le boulevard. Les camelots du roi et les syndicalistes s'insultaient comme des guerriers d'Homère avant d'en venir aux mains. En quarante-huit heures, le silence s'est fait. Qui songe à l'affaire Caillaux? Les Français, au lieu de s'hypnotiser sur le Palais de Justice et le Palais Bourbon, tournent leurs yeux du côté de l'Est. Il n'y a plus de camelots du roi et de syndicalistes ; il n'y a que des soldats de France. Au lieu de se déchirer, les partis se réconcilieront sur le cercueil de Jaurès.

— Ce sera le dernier service qu'il rendra au pays, dit Maxime.

— Et le plus grand.

— Il en eût rendu d'autres encore. Il aurait su parler au cœur de la France qui tout entière l'aurait suivi.

— La France ne doit suivre personne. Elle ira où elle doit aller, et sans autre chef que le généralissime. Les politiciens ont assez bavardé. Quand nos diplomates auront achevé l'ultime conversation, l'orateur sera le canon, le joli canon de 75, un ami à moi dont je serai charmé de refaire la connaissance.

Le docteur essaya de prouver que les politiciens étaient un fléau, mais qu'on ne pouvait se passer d'eux. Il rappela la Convention, et les représentants du peuple aux armées. Au fond, il avait un reste de préjugés qui lui faisait craindre à la prépotence des militaires, comme les militaires redoutent la prépotence des avocats et des professeurs. Et cela fit rire François.

— Mon ami, dit-il, nous n'allons pas nous quereller comme au mois de mai, pendant les élections, lorsque je défendais contre vous la loi de trois ans. Mon métier d'officier m'a tenu à l'écart de la politique, mais j'ai là-dessus mes opinions tout comme vous... Vous avez cru parfois que j'étais un réactionnaire, tandis que certains de mes camarades me reprochaient

des idées « avancées ». La vérité, c'est que je suis également éloigné des sacristies et des loges, impartial autant que possible, ami de la mesure et de l'ordre, tolérant par caractère, et si l'on peut associer ces mots : modéré avec passion. Mais, avant tout, je suis Français, et, devant l'ennemi, tout homme de ma race, qui va combattre avec moi, est mon frère, et je ne lui demande pas comment il a voté, s'il a fait ses Pâques, s'il est affilié à un syndicat rouge ou s'il aspire à restaurer la monarchie. Unissons-nous pour arrêter les Allemands sur nos frontières et rétablir la paix en Europe. Empêchons que l'on ne brûle la maison de nos pères, et plus tard, le feu éteint, nous discuterons sur la façon de l'aménager... Il me serait peut-être facile ce soir, de trouver quelques vérités désagréables à dire sur tel ou tel de vos amis, de constater des insuffisances dans notre préparation militaire et d'en accuser les auteurs responsables. Ce n'est pas mon rôle et ce n'est plus mon désir. L'événement prouvera si certaines critiques étaient fondées, et j'espère que les leçons de l'expérience seront immédiatement utiles. Mais avant tout, sachons nous unir dans une bonne volonté générale de faire chacun, sans vaines parlottes, notre devoir particulier. Demain, vous porterez l'uniforme d'aide-major et je redeviendrai le lieutenant Davesnes. Autour de nous, il y aura des intellectuels et des ignorants, des mécréants et des dévots, des savants, des artistes, et même des parlementaires. En nous battant, côte à côte, nous apprendrons à nous connaître, ce qui nous permettra de nous comprendre, et ce ne sera pas le moindre bienfait de la guerre que la nation armée prépare ainsi, pour l'avenir, la nation unie.

— Je suis de votre avis, dit Maxime, et Simone m'est témoin que j'exprimais aujourd'hui, à ma belle-sœur, un sentiment pareil au vôtre. Et le jeune Gardave lui-même, s'il était là, ne nous contredirait point, tout catholique et royaliste qu'il est... On sent déjà, dans le pays, cette fraternité de la race qui s'affirme. Voilà qui réserve des surprises et des déceptions aux Allemands.

— Ils ont fait une erreur de psychologie et ce ne sera pas la dernière. Je la compare à celle que commettent certaines gens de chez nous — et tels de notre connaissance que je pour-

rais nommer ! — en ne voulant voir de l'Allemagne que les ridicules extérieurs. Quand je leur disais : « L'Allemagne nous dépassera dans les airs comme elle nous a dépassés sur les routes maritimes », ils me répondaient que les Allemands balourds appliqués mais dépourvus d'initiative, ne formeraient jamais de vrais aviateurs et de vrais marins. Ces mêmes bonnes gens, d'esprit simpliste, me blâmaient d'aimer Henri Heine et d'admirer Wagner. Quand je leur représentais la puissance organisatrice de l'Allemagne, sa volonté patiente et disciplinée, tout ce qui fait d'elle une mécanique merveilleuse — et si dangereuse ! — ils en revenaient toujours au mauvais goût germanique, aux touristes vêtus de vert, aux gretchens carrées et blondasses, à la choucroute, à la saucisse, à la philosophie nébuleuse et à la musiquee nnuyeuse... Et la satisfaction de constater les allures grotesques de l'ennemi les consolait un peu d'avoir perdu l'Alsace-Lorraine ou de n'avoir pas su la reconquérir. Revanche facile, en vérité ! Les Allemands se sont trompés à notre égard, de la même façon, mais plus lourdement encore. L'erreur vulgaire que je reproche à quelques pauvres esprits, en France, a été l'erreur de tous les esprits, en Allemagne. Les intellectuels n'ont pas été plus clairvoyants que les sots. Tous se sont accordés à voir dans Paris, les mauvais lieux ; dans la littérature française, les livres pornographiques ; dans la femme française, la petite cocotte des journaux amusants ; dans la famille française, le fils unique, pourri de débauche précoce, alcoolique et tuberculeux ; dans l'armée française, les antimilitaristes.

— Il est vrai, dit Maxime, que malgré nos rancunes et sauf ces pauvres d'esprit dont vous parliez, nous avons essayé loyalement de comprendre l'Allemagne. Nous avons accueilli Wagner dans nos théâtres en dépit des marmitons, et les mauvais peintres munichois ont pris, dans nos salons, une place disproportionnée à leur mérite.

— Comme les méthodes allemandes à la Sorbonne, nous avons été empoisonnés de germanisme, en récompense de ce que vous appelez « notre effort pour comprendre loyalement l'Allemagne ». Il semblait que le souvenir des humiliations subies fût un sentiment médiocre, inélégant, réservé aux nigauds qui plaisantent sur le thème connu de la bière et de la chou-

croute !... Mais la France intellectuelle, fatiguée de haïr, se mettait à l'école des vainqueurs. Lui en ont-ils su gré?... Notre admiration lui a paru un signe de notre faiblesse qui reconnaissait leur supériorité. En somme, nous n'avions que des détracteurs avoués ou cachés, dans toute l'Allemagne, tandis que l'Allemagne avait, chez nous, des détracteurs, aucun ami, mais beaucoup de thuriféraires.

— Les Allemands n'ont pas l'esprit de finesse. Ils ne peuvent pas nous comprendre, même ceux qui voudraient nous aimer. Il n'y en a guère, mais il y en a. J'en ai rencontré. Leurs éloges tombaient à faux comme leurs témoignages d'affection, et leurs meilleurs sentiments se résolvaient en gaffes. Je me rappelle un excellent homme chez qui j'ai passé plusieurs mois, en Bavière, afin de me perfectionner dans l'étude de l'allemand. Par complaisance pour moi, il cherchait quelques petites raisons de louer ma patrie dégénérée, et il en revenait toujours à nos vins, à nos comédiennes, à nos modistes. Puis, me trouvant insatisfait, il déclarait avec un affectueux sourire : « La France est un papillon. » Il voulait dire qu'elle était brillante et faible. En vain, je lui citais telle phrase de Gœthe qui avait admiré et aimé la France de la Révolution. Cette dépravation dans un grand génie lui faisait de la peine. Il n'insistait pas sur ce sujet et me reparlait du Moulin-Rouge. C'est ainsi que le papillon de l'esprit, l'âme ailée de la France, n'est plus, dans les gros doigts germains, qu'une chenille décolorée... Brave M. Hermann ! Je ne peux haïr sa mémoire, car il n'était pas méchant. Il avait quelques traits de la « vieille Allemagne » disparue. Paix à ses cendres ! Depuis sa mort, à plusieurs reprises, j'ai vu ses trois fils. L'aîné est ingénieur à Francfort, le second représentant de commerce à Berlin, le plus jeune, professeur à Bonn. Ce sont des Allemands modernes. Ils ne rêvent que puissance matérielle, richesse, domination. Ils méprisent tout ce qui n'est pas allemand. J'ai senti en eux cet étrange mysticisme, ce culte de la force presque lyrique dans son expression qui est devenu la maladie mentale, la mégalomanie dont toute leur race est atteinte.

— Eh bien, vous les reverrez, Maxime, sur les Vosges ou sur le Rhin. Ils s'appellent Légion et ils sont l'Allemagne telle que

l'a faite la Prusse. Ils sont les brigands qui ne pardonnent pas et qui ne méritent pas de pardon. Ils veulent nos biens, nos champs, nos villes, nos colonies, parce qu'ils sont un peuple de proie. Mais ce n'est pas encore assez : ils veulent tuer notre âme nationale, détruire un idéal opposé à leur barbarie savante, un idéal qui s'est formé chez nous, en nous, mais qui nous dépasse et qui appartient à l'humanité.

François s'était levé. Il marchait de long en large pour user sa fièvre, et soudain il s'écria joyeusement :

— Ils sont plus nombreux que nous et plus formidables, mais peut-être moins formidables qu'ils ne croient l'être. Leur orgueil contient le germe de leur déception. Il y a une paille dans leur acier. Ils ne savent pas avec quelle ardeur nous nous lèverons tous, contre eux. Ah ! Maxime, que cette guerre sera noble et belle ! Vivre les jours qui vont venir, vivre le combat, l'épreuve, la victoire, poser le pied sur l'ennemi abattu, qu'est-ce que la mort au prix de cette chance? Nos enfants nous envieront notre destin !

Il s'arrêta dans le cercle lumineux de la lampe et Simone remarqua sa ressemblance extraordinaire avec le portrait du bisaïeul. La plus haute émotion qui puisse remuer un homme dans toutes les fibres de son être, faisait apparaître sur son visage le caractère essentiel de sa race, et, dans son âme, l'instinct héréditaire des ancêtres guerriers. Il ne regardait pas sa femme ; il s'adressait à son ami, spontanément, parce que celui-là était citoyen et soldat, comme lui, et, que pour tous deux, les mots avaient le même sens. Mais Simone était gagnée par cet enthousiasme que François — si contenu à l'ordinaire, si sobre de gestes et de mots — irradiait, de toute sa personne, comme un foyer irradie la lumière et la chaleur. Et elle songeait à l'autre Davesnes, soldat de la République et soldat de l'Empire, qui, dans un cadre d'or fané, contemplait son arrière-petit-fils. Elle voyait celui-là tel qu'il s'était raconté en de naïfs Mémoires, conservés dans la famille. Il n'avait pas reçu l'éducation scientifique qui avait façonné l'esprit de François ; il avait été un homme de son temps, un « soldat patriote et sensible », nourri de Plutarque et de Rousseau. Fils d'un fermier de Senlis, instruit tant bien que mal par un curé, son parrain, il avait lu en cachette *le Contrat social* et l'*Héloïse*.

Tout brûlant du beau désir de libérer les peuples et de renverser les tyrans, il s'était enrôlé en 1792 sur l'autel de la Patrie en danger. Sans doute, à la veille de son départ pour l'Argonne, où il devait rejoindre l'armée de Dumouriez, le petit soldat de seize ans avait vécu des heures analogues à celles que vivait son descendant, et son jeune visage altier avait dû rayonner de la même flamme qui brillait aux yeux de François. Alors, comme aujourd'hui, à plus d'un siècle d'intervalle, le peuple de Paris croyait entendre le bruit des hordes germaniques déferlant dans la vallée du Rhin ; alors, comme aujourd'hui, il y avait, dans ce peuple, un Davesnes prêt à donner son sang pour la France et pour l'idéal qu'elle représente dans l'univers.

Les yeux noirs du portrait semblaient observer chaque mouvement de Simone, et lire en son âme les pensées encore troubles et douloureuses qu'elle avait su cacher à François. Oubliée par les deux hommes qui évoquaient les batailles prochaines, la femme sentait le regard venu du passé, l'encourager mystérieusement. Ce regard disait : « Nos femmes ne pleuraient pas quand elles piquaient à nos chapeaux la cocarde tricolore. Les larmes d'une bien-aimée sont plus pesantes et nous accablent plus lourdement que le sac et le fusil. La victoire aime ceux qui la suivent d'un pas léger. Sois forte ! Ne pleure pas. »

Et Simone, résignée, comprimant son cœur de ses deux mains, écoutait dans l'ombre.

XIV

La première journée d'août se leva, brûlante et voilée, sur l'Europe en armes.

Les journaux que madame Anselme voulait vendre sans les lire, apportèrent à la petite rue les nouvelles tumultueuses de la nuit. Comme le matin précédent, les gens qui achetaient les grands quotidiens s'en allèrent, pensifs et sombres, et la dactylographe au chapeau garni de pommes vertes oublia de

regarder les magazines du samedi. L'abbé Moriceau et sa vieille maman sortirent à l'heure de la messe et ne s'arrêtèrent pas devant la palissade aux affiches ; mais on vit M. Lepoultre et M. Delmotte lire, dans un groupe de bourgeois et d'ouvriers, l'appel de Viviani à la population parisienne que l'on venait de coller par-dessus les vieux manifestes électoraux.

« *Citoyens,*

Un abominable attentat vient d'être commis... »

Le président du Conseil annonçait l'assassinat de Jaurès ; il saluait celui qui, en des jours difficiles, avait dans l'intérêt « de la paix, soutenu de son autorité l'action du gouverne- « ment », et il faisait appel au patriotisme de la classe ouvrière, de toute la population, pour observer le calme, et ne pas jeter la capitale dans le désordre par une agitation opportune.

Les ouvriers lisaient en frémissant.

Le vieux, dont le père avait fait la Commune, murmura :

— Du désordre?... Ça ne viendrait pas de nous !... Qui pense aux émeutes et aux barricades?... A quoi ça servirait-il?... A faire revenir les Prussiens à Paris...

Il était triste, parce qu'il avait eu foi dans l'influence de Jaurès, dans la bonne volonté des camarades allemands, dans le règne de la fraternité et de la justice, et que toutes ses illusions s'écroulaient. Il se rappelait des réunions publiques, où la voix qui ne parlerait plus avait emporté les âmes sur les longues vagues des phrases berçantes, vers les rivages de l'avenir, vers la Terre promise qui serait alors toute la Terre, pacifiée et pacifique. Et il pensait à son fils de vingt ans, à sa fille, mariée depuis trois semaines, à sa femme usée et vaillante. De tout son cœur, il exécrait l'Allemand, et malgré la soixantaine proche, ses mains tremblaient du désir de prendre un fusil.

Les autres, plus jeunes, directement engagés dans l'action, étaient moins émus. Ils discutaient, pour savoir si l'assassin de Jaurès était aux gages de l'Allemagne, puis, en regagnant le chantier, ils parlèrent des espions qui pullulaient en France, à Paris, dans le quartier même. On connaissait l'histoire de

plaques émaillées portant des indications mystérieuses ; et celle des millions en or que Maggi avait emportés dans son automobile !... Et l'on citait déjà le propriétaire d'une cordonnerie à prix fixe, Alsacien prétendu, qui pourrait bien être Allemand. Ne savait-on pas que certains patrons et contremaîtres d'usines avaient filé dès la mi-juillet, sous prétexte d'aller à la campagne? Le gâcheur de plâtre proposa de démolir leurs « boîtes » qui contenaient sans doute des papiers intéressants, des appareils de T. S. F. et des bombes.. Mais le doyen du chantier déclara que « ça n'était pas à faire » puisque le gouvernement réclamait l'ordre et le calme.

M. Lepoultre et M. Delmotte après s'être chamaillés pendant toute la soirée du vendredi, avaient conclu une trêve affectueuse. L'architecte approuvait la proclamation de Viviani, mais il prenait un air sardonique en lisant cette affirmation : « L'assassin est arrêté. Il sera châtié. » Le récent procès avait ébranlé sa confiance dans la juste sévérité des tribunaux. M. Lepoultre répétait :

— Puisqu'on vous dit que ce criminel est un fou !

Devant l'épicerie Gouge, un petit rassemblement s'était formé. Des femmes excitées ou attendries, assistaient aux adieux que le premier garçon, Auguste, faisait à la famille Gouge. Auguste avait été rappelé individuellement — comme le mari de la teinturière, le fils de la blanchisseuse et Gustave Miton, le chauffeur. — Il partait pour rejoindre son régiment. Madame Gouge lui avait préparé un sac, bien garni de linge raccommodé, de chaussettes et de quelques douceurs. Auguste était fier de s'en aller ainsi, l'un des premiers. Il voulait embrasser toutes les dames et leur promettait généreusement « la moustache à Guillaume ».

Tenant le sac à la main, escorté par l'épicier et deux gamins qui marquaient le pas, il se dirigea vers la station du Métro, et les femmes, avant de se disperser, le suivirent des yeux. Ni mademoiselle Florence, ni madame Anselme ne paraissaient au seuil de leur boutique. Marie Pourat, sérieuse, les lèvres serrées, achetait des salades à une marchande pour le compte de madame Miton.

Au rez-de-chaussée du n° 59, les persiennes à demi closes

protégeaient contre le grand jour Simone Davesnes que la migraine retenait au lit. François lui disait :

— Les Allemands voudraient user norre patience. Les diplomates causent encore pendant que la Russie mobilise, que l'Autriche mobilise, que les petits Etats, Hollande et Belgique, craignant pour leur sûreté, mobilisent. Les communications entre la France et l'Allemagne sont interrompues. Les locomotives de la Compagnie de l'Est restent séquestrées en Lorraine. On sait, on dit, que depuis le 25 juillet, l'Allemagne arme ses places fortes de l'Ouest et concentre des troupes sur nos frontières... Et cela n'empêche pas M. de Schœn de déclarer à un reporter d'agence que l' « opinion publique aurait tort de s'alarmer à cause de simples mesures préventives qui n'impliquent aucune aggravation de la situation internationale ». N'est-ce pas délicieux?

Simone ne goûtait pas l'ironie du contraste. Elle était préoccupée seulement de savoir si François reviendrait à midi, mais il ne pouvait lui répondre... Tout dépendait des événements.

Alors, elle supplia :

— Essaie de revenir ! Tu sais bien que le temps nous est compté, que chaque moment nous rapproche de ton départ... Ne reste pas loin de moi plus qu'il ne faut... Je t'en prie !...

François la prit dans ses bras, l'enveloppa de sa tendresse, doucement, comme on apaise une enfant chérie, Croyait-elle donc qu'il ne souhaitait pas être libre, qu'il ne souhaitait pas vivre avec elle et pour elle, ces moments qui leur échappaient? Ne devinait-elle donc pas un dur combat, en lui, des sentiments qu'il ne pouvait pas exprimer, qu'elle devait comprendre, elle si fine, si intuitive? A son tour, il l'a supplia d'être sage, de reposer tranquillement, afin d'être guérie avant midi. Si elle obéissait, elle irait mieux et elle pourrait sans doute venir au rendez-vous qu'il lui donnait, à tout hasard, dans un restaurant près de l'usine, où ils avaient déjeuné ensemble quelquefois...

Simone consentit, avec un élan de joie, sûre, disait-elle, d'être soulagée immédiatement, par le plaisir espéré de cette rencontre. Et François partit, rassuré.

Elle s'assoupit, sans dormir, tandis que Marie circulait, à

pas feutrés, dans l'appartement. Vers onze heures, elle put s'habiller; de la migraine, il ne lui restait qu'une sensation de meurtrissure aux tempes. Se joues étaient pâles, ses yeux cernés.

Dehors, elle vit la même pâleur sur beaucoup de figures féminines. Les traces de gaîté qui persistaient la veille dans le faubourg, avaient disparu. Les gens étaient ou plus mornes ou plus ardents, selon leur situation et leur caractère, mais à mesure que l'incertitude diminuait, l'angoisse tendait à diminuer aussi. On sentait une sorte d'indignation sans éclats, la fierté virile qui frémit sous la menace étrangère, et se contenant, mesure sa force, prête à relever le défi.

Le ciel toujours bas, d'une blancheur grise, étouffait la lumière et répandait sur Paris l'haleine immobile d'un four. Le vert des arbres était terni par la soif des feuilles.

A la station des taxis-automobiles, pas une voiture. Celles qui passaient à vide refusaient tout client qui n'allait pas vers une grande gare. Madame Davesnes prit le Métropolitain pour traverser Paris jusqu'au point terminus. Là, elle trouverait un tramway de banlieue qui passait devant l'usine.

Dans le wagon, ce n'était pas la cohue de la veille. Chacun lisait un journal. On causait entre voisins, courtoisement, sur les mêmes thèmes, et l'on éprouvait un plaisir secret à constater l'unanimité du sentiment et de l'opinion, plaisir tout nouveau pour un peuple qui jouit de discuter et de contredire. Le fait qu'on était entre Français, créait des liens, fortifiait la confiance. On prononçait « Nous... chez nous... » comme on n'avait jamais prononcé ces mots, en leur donnant tout leur sens. Et déjà la volonté de politesse apparaissait, touchante, chez les hommes et les femmes des classes les plus modestes, ceux qui, d'habitude, ne cèdent pas volontiers leur place et bousculent aisément les personnes bien vêtues qu'ils croient riches.

A la barrière, Simone trouva le tramway. Il fila, entre les maisons populeuses du quartier suburbain, puis sur des routes noires de charbon et plantées d'arbres chétifs. Des paysages se découvrirent, que l'industrie abîme et souille et qui lui empruntent pourtant une espèce de sombre grandeur, une vie triste et puissante. Un canal miroitait, réflétant des

péniches rouges et noires. Des toits de verre et de zinc luisaient, blafards, au-dessus des murailles en briques. Les cheminées immenses écrasaient des volutes de fumée, couleur de suie, contre les nuages pendants. Les cités ouvrières élevaient des façades jaunâtres où l'on apercevait des géraniums, au bord des croisées, sous le pavoisement des lessives, et des « intérieurs » avec des armoires à glace, des matelas à carreaux, des ménagères en camisole, affairées par le branlebas du samedi.

Le tramway ralentit en passant sur le pont du chemin de fer. Dans la profondeur, on voyait les bâtiments d'une station gardée par des zouaves. Des hommes, sur la plate-forme, agitèrent leurs chapeaux pour saluer les soldats, et devant les chechias et les culottes bouffantes et les baïonnettes qui brillaient au bout des fusils, Simone eut la première vision concrète de cette chose qu'elle avait conçue comme un ensemble d'images et d'émotions, vastes et confuses : la guerre.

Tout près d'elle, quelqu'un dit :

— Les cuirassiers de l'École militaire ont dû partir au petit jour. Ils devaient s'embarquer au Bourget... Comme ça devait être beau, ce départ !

Tous imaginaient les grands soldats vêtus d'acier, casqués d'acier, sous la crinière écarlate ou noire, les plus semblables, entre tous les combattants de la moderne armée, aux guerriers des temps héroïques, fermes sur leurs lourds chevaux, sabre au côté, rênes aux mains, leurs jeunes figures serrées par la jugulaire, s'en allant, masse compacte et sonore, du côté du soleil levant.

Ils partaient, et dans toute la France, d'autres soldats, avant-garde de la nation, quittaient les camps et les casernes. Hussards bleus comme des fleurs, dragons porteurs de lances, chasseurs agiles, alpins des montagnes, artilleurs qui mènent les canons comme des bêtes de combat, fantassins bleus et rouges dont les rangs ondoient dans la marche ainsi qu'une moisson vivante, tous avaient fourbi leurs armes et durci leurs cœurs, pendant la suprême veillée.

Régiment par régiment, ils partaient, martelant les routes, emplissant les trains interminables, allant former le premier

rempart d'hommes qui retiendrait le premier choc de l'ennemi. Derrière eux, les réservistes convoqués rejoignaient leurs corps, et tous les autres, tout le peuple mâle, parmi les femmes silencieuses, écoutait le vent, guettait la cloche... Quand donc, des tours d'église, sur la campagne française, tomberait l'appel du tocsin?

Le tramway s'enfonça dans une agglomération de fabriques, de magasins, d'entrepôts, de maisons ouvrières. Des jeunes gens passaient, allant en sens inverse, du côté de la gare. Chacun avait un sac, une valise, ou un paquet noué par un mouchoir à carreaux ; quelques-uns portaient de gros souliers pendus à leur épaule, selon la manière paysanne. Des femmes les escortaient, presque toujours deux : une vieille, une jeune, la mère avec l'épouse ou la fiancée. Parfois, la jeune tirait un enfant par la main. Plusieurs étaient visiblement enceintes, et la flétrissure des larmes versées vieillissait leurs figures hâves.

Mais aucune de ces femmes ne pleurait. Leur douleur résignée se faisait humble, auprès du calme orgueil de l'homme.

Devant la porte principale de l'usine, Simone descendit du tramway.

(*La fin prochainement.*)

MARCELLE TINAYRE

A L'HOPITAL TEMPORAIRE

L'hôpital où j'ai trouvé à m'employer est installé dans le vieux collège d'une petite ville de province : un vieux collège majestueux, bâti en lave du pays par les Jésuites, comme pour l'éternité. L'Université l'a pris aux Jésuites. Elle le rend aujourd'hui à l'armée.

Envolés les écoliers, pour des vacances qui n'en finiront pas. Ce n'est pas seulement dans les dortoirs, c'est dans les classes et les études que les lits s'alignent pour des hôtes nouveaux. Le laboratoire de physique est transformé en pharmacie. Dans le parloir, le major installe son bureau. Le concierge, avec son chat, ses boîtes de plumes et ses bâtons de réglisse, déménage pour faire place au planton.

Malgré ces pantalons rouges à l'entrée, il est d'abord un peu triste, le vieux collège ; les sombres pierres qui encadrent ses fenêtres lui donnent un fâcheux air de deuil. Mais entrons : ces grandes salles, rebadigeonnées à la chaux, sont claires et avenantes. On entend, par les larges baies qui donnent sur la cour d'honneur, s'égrener doucement l'eau de l'antique fontaine. Et les autres fenêtres laisseront entrer, par-dessus les toits pressés autour du clocher roman, par-dessus la plaine grasse et blonde, le vent vivifiant des montagnes : leur profil à l'horizon fait penser à des forts qui veillent. Noble paysage, bien fait pour reposer sans les amollir nos guerriers blessés.

*
* *

Improviser un hôpital dans un collège désaffecté n'est pas une petite affaire. Le journal de mobilisation remis au major pousse très loin, certes, la prévision. Mais il n'avait pas prévu que de deux cents pensionnaires le collège, par le malheur des

temps et les effets de la centralisation, tomberait à une soixantaine. Des lits escomptés manquent, et beaucoup d'autres choses. Il faut se débrouiller, — déjà ! Et pendant quelques jours, dans les couloirs encore encombrés de la paille où couchaient les réservistes, c'est un beau tumulte. Tout ce qui reste des corps de métiers s'y donne rendez-vous. Il faut à la fois tout démonter et tout monter, tout vider et tout remplir.

Mais chacun y met du sien, et l'ardeur universelle supplée à tous les manques. La Croix-Rouge apporte ce que la Guerre n'a pu envoyer. Pour remplir la lingerie, installée dans l'étude des Moyens, les hautes armoires, orgueil des ménagères, se vident de leurs draps qui fleurent la lavande; et, mêlées au linge fin des villes, voici les chemises d'autrefois, en toile rude, au col froncé, arrivant en paquets du fond des villages. La plaine fait monter à nos greniers, par hottées rouges et jaunes, les plus lourds de ses fruits. Tout le jour, sous les deux drapeaux entrecroisés — tricolore et blanc à croix rouge — qui marquent l'entrée de l'hôpital, des charrettes débarquent leurs dons, pour la joie du Gestionnaire.

Admirons ce concours de bonnes volontés au seuil de l'hôpital : il témoigne à sa façon de l'unité nationale miraculeusement retrouvée.

Dans cette province aussi la bataille entre concitoyens a été de règle depuis des siècles. Batailles au temps de la Ligue : les vieilles maisons nobles restées debout, avec leurs airs de forteresses, rappellent la guerre des rues, fléau quotidien de ce temps-là. Batailles au temps de la Révolution : les saints décapités au porche des églises en portent témoignage. Batailles enfin, moins brutales, mais non plus nobles, il y a trois mois encore : tel portail sombre, à deux pas du collège, demeure éclaboussé d'injures électorales.

Mais qu'elles datent d'hier ou de quatre cents ans, toutes les raisons de discorde civile, qui font de si beaux ravages à l'ordinaire dans nos petites villes, ont brusquement disparu, par la vertu de la guerre : volatilisées, dirait-on, dans le ciel balayé par le vent de l'insolence allemande. Désormais, on songe à s'entr'aider et non plus à s'entre-déchirer.

Partis, classes, coteries, enfin confondus, montent ensemble au-devant de ceux qui vont revenir du front, ayant souffert pour tous. Lorsqu'il s'est agi de former des équipes féminines, pour doubler ou suppléer les infirmiers militaires, Femmes de France et Dames de la Croix-Rouge ont abdiqué enfin pour de bon leur rivalité classique. Fait très remarqué : madame la marquise de X..., présidente de toutes les œuvres pies de la région, va mêler ses mains, autour de la table à pansements, à celles de la femme d'un radical notoire.

*
* *

Les lits blancs sont alignés dans les salles claires. Sur les tables ripolinées, lancettes et ciseaux brillent. Et *ils* n'arrivent pas !

A l'activité inquiète des premiers jours, une autre fièvre a succédé : on se consume maintenant d'impatience. Soif d'agir, hâte de donner sa mesure, besoin de serrer ces braves enfants contre soi, rage de savoir d'autres villes pourvues : tous ces sentiments mêlés créent dans la petite ville un état collectif, presque douloureux, d'attente exaspérée. Ne sent-on pas, chez certaines dames, poindre comme une colère contre ces blessés qui ne viennent pas se faire panser assez vite? Le Président de la Société de secours aux blessés, qui a mobilisé pour les transporter de la gare à l'hôpital toutes les automobiles disponibles de la région, vingt fois par jour vient frapper aux vitres du chef de gare, et revient renfrogné, envoyant à tous les diables les troupes ardentes qui guettent ses ordres.

On finit par ne plus attendre. La fatigue prend le dessus ; on s'endort dans la mauvaise humeur... Une belle nuit, le chef de gare nous envoie un cycliste essoufflé : on *les* annonce ! Branle-bas presque joyeux. Ronflantes et éblouissantes les autos de la Société de secours réveillent les rues de la petite ville et se groupent dans la cour de la gare. Les brancardiers de bonne volonté sont à leur poste. Les dames de la Croix-Rouge font chauffer le bouillon et le café.

Une heure de piétinements énervants sur les quais sombres. Enfin, voici les feux du train. Il entre en gare. Et déjà la seule lenteur de sa marche avertit et émeut. Cet effort pour éviter les cahots n'annonce-t-il pas un chargement de douleurs?

Mais quel silence étonnant quand le convoi s'arrête ! Nous osons à peine approcher des portières, inquiets de ne pas entendre une voix, de ne pas apercevoir un geste.

Ce n'est pas qu'ils dorment tous, les tristes voyageurs. Mais pour venir du front jusqu'à nous le voyage est si long, si lent ! Tant de fois déjà ils se sont arrêtés sans qu'on les ait fait descendre ! Ils ont perdu, dirait-on, tout espoir de sortir de cette prison roulante. Et ce qu'on lit d'abord dans leurs yeux caves, c'est la stupeur du rail interminable.

Les « blessés debout », encore, sont vite ragaillardis. Un bol de café, une cigarette, et le pioupiou français se retrouve. Pour aller du train aux autos, il se redresse, il refuse le bras qui s'offre ; et les figures inquiètes, tirées par la compassion, qu'il voit penchées sur lui, il les rassure d'un sourire.

Mais les grands « blessés couchés », quelle misère ! Où sont-elles, ces belles rangées de couchettes superposées, que les journaux illustrés proposaient à notre admiration ? On a été débordé sans doute... Toujours est-il que les blessés qui arrivent à notre centre voyagent, étendus sur une paille trop rare, dans ces mêmes wagons de marchandises où se pressaient chantants les mobilisés des premiers jours d'août. Quelques-uns de ces wagons portent encore, jaunis à leurs parois, les bouquets enrubannés qui y furent cloués ces jours-là. Lorsque, les lourds panneaux écartés, on projette la lueur des lanternes sur ces corps étendus, immobiles, on reçoit un coup au cœur : c'est comme si, brusquement, se rapprochait de vous un carré du champ de bataille.

Et dire que nous ne pouvons pas les emporter tous...

*
* *

Bienfait du repos dans les lits frais, que depuis si longtemps on ne connaissait plus. Nos débarqués d'hier sont déjà de tout autres hommes. Aidés par les bonnes dames en sarrau blanc, la plupart se lavent avec volupté. Et de lit à lit, mêlés aux brocards, les récits de bataille commencent :

« Quand notre 75 a commencé à donner, mon vieux, ça n'a pas été long : ils ont filé comme des lapins. »

Glorieuses et boueuses, les capotes sont emportées au magasin d'habillement où un bataillon de couturières empressées les

raccommodent. Mais les blessés recommandent qu'on y laisse bien apparente la trace des balles : quelle décoration vaut celle-là?

Ce n'est pas cependant sans un secret plaisir, avouons-le, que beaucoup troquent leur capote contre les effets d'hôpital. Une joie double, trop naturelle, brille sur leurs visages : contents d'avoir fait leur devoir et payé de leur personne, ils sont contents d'être pour quelque temps à l'abri et au repos ; ils s'installent dans l'oasis avec bonne humeur. Et nous commençons à vérifier que si une salle de malades est toujours triste, une salle de blessés légers est particulièrement gaie.

Mais voici les grands blessés, qui continuent, eux, à souffrir. On n'a pu les mettre au lit sans couper leurs équipements. On ne peut les toucher sans leur arracher un cri. L'un d'entre eux, barbu, hirsute, farouche, — cuisse deux fois trouée et fracturée — étouffe sa douleur en des sortes de rugissements terribles. Cet autre, — poitrine perforée — se débat en geignant doucement. Figure de Christ, aux joues ravinées, il n'a plus, dirait-on, que des reflexes de défense.

A l'œuvre donc : nos humbles batailles à nous vont commencer.

*
* *

Penchées tête à tête sur le lit du blessé, avec ces voiles et ces blouses aux longs plis dont la blancheur éclaire les salles, les dames de la Croix-Rouge font parfois penser aux saintes femmes groupées dans les *Mises au tombeau* de Giotto.

Mais c'est pour arracher l'homme à la tombe qu'elles sont ainsi penchées, coordonnant leurs efforts. Attentives aux ordres brefs du major, les unes soulèvent doucement, — par l'épaule, le coude, le poignet ensemble maintenus, — le bras fracturé. D'autres, sur un signe, présentent les tampons, le laveur, les ciseaux, la gaze. Tous les yeux suivent le geste du médecin aux prises avec le mal, tous épient ses impressions, en même temps que celles du blessé, pendant que la lutte silencieuse déroule ses phases. L'équipe n'est plus qu'une âme palpitante, tout entière suspendue à un même souci : sauver ce bras, en faisant souffrir le moins possible cet homme.

Quelle joie douce aussi sur tous les visages détendus lorsque,

par l'heureuse et rapide combinaison des mouvements, la souffrance a été réduite, lorsque le blessé, son bras réemmailloté, l'alèze changée, la tête reposée sur l'oreiller frais, d'un faible sourire remercie l'équipe radieuse !

Un pansement ausssi est une œuvre d'art, une œuvre d'art collective...

*
* *

Une heure que j'aime particulièrement est celle de la contre-visite du soir, après le couvre-feu.

Harassé de sa journée, notre major ne veut pas se coucher pourtant sans avoir revu ses malades, surveillé ses infirmiers, vérifié si toutes ses prescriptions ont bien été observées fidèlement.

Pour reprendre haleine, nous faisons d'abord le tour des remparts de la vieille ville, scrutant machinalement, par-dessus la campagne endormie, l'horizon noir, comme si quelque brusque lueur de canons le pouvait déchirer, songeant aussi à tant de jeunes amis en armes, qui veillent pour nous là-bas, dans cette même nuit dont le silence nous oppresse. Nous aurons la douloureuse joie — qui sait? — de voir quelque convoi les ramener dans nos bras...

Nous revenons lever l'antique heurtoir du collège-hôpital. Nous nous hâtons par les sombres couloirs de pierre, naguère encore retentissants du tumulte enfantin. Et sur la pointe du pied, de lit en lit, nous passons la visite, regardant les feuilles de température, écoutant respirer les fiévreux, faisant une piqûre aux blessés dont le cœur paraît faiblir. Quelques-uns ont encore le sommeil troublé par la hantise du canon. La plupart dorment magnifiquement, comme si leur jeunesse, pressée de refaire ses provisions de vitalité, voulait regagner tant d'heures de veille inquiète dans les tranchées. Dans quelle paix, maintenant, ils reposent ! Par les fenêtres ouvertes des grandes salles, voici que la lune allonge son rayon jusqu'au visage des dormeurs. On dirait qu'elle les veut caresser. Et nous, dans sa clarté visiteuse, nous saluons le symbole de la sereine douceur dont nous les voudrions enveloppés, ceux que l'âpre bataille, pour une pause, nous renvoie.

*
* *

Ils ne sont pour nous, les premiers jours, que des soldats blessés. Ils se sont battus et ils souffrent : c'est tout ce que nous savons, c'est tout ce que nous voulons savoir. Et comme s'ils avaient leurs uniformes encore, nous ne les distinguons pas les uns des autres. Mais avec la vie en commun et les entretiens au pied des lits, les différences petit à petit affleurent. Nous retrouvons la charmante diversité des métiers et des provinces. Au milieu des souvenirs ardents de la bataille toute proche, les images du travail aux formes multiples resurgissent et se pressent autour des blessés : nous replaçons celui-ci dans l'atelier, celui-là au comptoir ou dans la ferme; l'un dans ses landes, l'autre dans ses montagnes. Ce morceau d'armée qui nous est envoyé, n'est-ce pas la France entière, avec la riche variété de ses types, qui entre dans le vieux collège?

Peu de professions libérales, à vrai dire. Le hasard a-t-il voulu nous rappeler ainsi le peu qu'elles sont en effet, proportionnellement, au milieu du peuple de France? Voici pourtant un notaire, engagé volontaire, qui dit fort bien la chansonnette; et un élève architecte, qui nous dessine, pour le tableau des soldats répartis par salles, un cadre soigné. Quelques ouvriers d'élite : un typographe, un miroitier, un ciseleur de chez Barbedienne. (Celui-ci a le coude fracassé : avec quelle inquiétude ne nous demande-t-il pas s'il conservera la mobilité de ses doigts...) L'immense majorité est paysanne. Et quand ils nous décrivent la guerre, c'est avec le langage du travail des champs. Pour expliquer les effets des obus allemands dans la terre : « Ils y font des trous, nous dit l'un, à y mettre deux paires de bœufs. » Un autre : « Il y avait de telles rafales de balles que la terre devant nous était soulevée comme si quelqu'un la remuait à la pelle. » Un autre : « La mitraille faisait voler la terre sous nos pieds. Je sautais pour qu'elle ne m'atteigne pas : je sautais en l'air comme un petit mouton. »

A nos paysans, d'ailleurs, sans conteste, la palme de l'endurance. Quand nous les faisons souffrir, la séculaire patience rurale, fille des sillons, les assiste. L'un d'entre eux, sur qui nous pratiquons un douloureux massage, se contente de

répéter, en réprimant une grimace : « Comme l'on dit : Faut beaucoup de mal pour un peu de bien. »

Il nous vient des paysans d'un peu partout : Landais, Auvergnats, Languedociens. Un Breton aussi nous arrive : j'ai la joie de retrouver un « pays ». Qu'elle conserve de douceur, l'image familière de la petite patrie, au milieu même de l'émotion publique qui nous fait nous roidir ensemble, pour la vie de la nation, une et indivisible ! Ceux qui meurent là-bas en criant : « Vive la France », les toits du village qui les ont vus jouer enfants reparaissent sans doute, à la minute suprême, devant leurs yeux qui se ternissent...

Mon Breton me dit où est la ferme de son père. Ensemble nous évoquons les landes dorées, les roches grises, la mer glauque où l'un comme l'autre nous avons rêvé. Nous faisons le projet de nous retrouver là-bas pour une partie de pêche, plus tard, quand les canons se seront tus. Et l'on boira du cidre : à son seul nom, ces yeux bleu-vert s'éclairent d'une brusque flamme, cette figure tannée et ridée s'épanouit.

La ferme de son père, hélas, la reverra-t-il jamais ? Un mal plus terrible que les blessures déchire sa poitrine velue...

***

Les visites arrivent et bientôt affluent. Justement, le dieu des trains sanitaires a ramené à l'hôpital quelques enfants de la ville. Entre autres, un grand gaillard de caporal, fils de la fruitière de la grand'place, et capitaine de l'équipe de football qui se faisait les muscles dans les prés voisins, au pied des remparts. Sa vieille mère accourt, riant et pleurant à la fois, le chef branlant dans son bonnet tuyauté. Et tout un défilé de potaches, qui se disent les cousins du héros, vient admirer sa blessure, — une jolie petite plaie en séton du bras, — qui ne l'empêchera pas d'*y* retourner bientôt. Quel discours de professeur vaut, pour la jeunesse de la ville, cet exemple et ce témoignage !

Les trains encombrés amènent à leur tour les parents lointains, avec leurs provisions de douceurs. Et les petits cercles de famille, brisés par la mobilisation universelle, se renouent pour une heure au chevet des lits : le major, paternellement,

ferme les yeux. Une Lyonnaise toute fluette, — la femme d'un jeune canut : des mariés de trois mois, — s'ingénie pour ne pas quitter l'hôpital. Elle demande la permission d'aider les dames de la Croix-Rouge, et métamorphosée par un tablier blanc, trottine fébrilement dans les salles. Une autre amène le bébé, qui jase — petit-cousin d'Astyanax — sur le lit du guerrier-père épanoui. Deux vieux en sabots, courbés et tremblants, emmènent leur petit sous les platanes, dans un coin de la cour; et là, pendant qu'avec de grands gestes il narre ses épreuves et ses prouesses, la mère pliée en deux sanglote sur sa chaise, le père tournant autour d'eux se mouche bruyamment dans son mouchoir rouge.

***

Mais voici les plus touchants de tous : ceux qui n'ont point revu les leurs, la triste procession des sans-nouvelles. Ils viennent eux aussi frapper à la porte de l'hôpital. Et malgré la consigne, le planton les laisse monter. Ils approchent — comprimant leur cœur avec une anxiété qui fait mal, — ils approchent du lit des arrivants pour les interroger : « Soldat, vous êtes du même régiment que mon fils. Le connaissiez-vous? Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois? » Quelle illumination sur ces figures ravagées lorsque quelqu'un peut leur dire : « Je l'ai vu il n'y a pas une semaine; il était en parfaite santé. » Parfois on leur donne le petit détail concret qui rend la vie présente, et atteste la véracité du narrateur : « Si j'ai vu votre mari? dit un dragon à la femme d'un officier. Pour sûr : même que pour boire un verre de bière il a voulu me donner son cheval à tenir ; et le cheval m'a lâché un rude coup de pied. »

D'autres fois, l'interrogé biaise, fuit le regard, se donne du champ en ayant l'air de chercher les dates. Et je devine que par peur de faire du mal il va mentir...

Près du lit d'un de nos grands blessés, — le n° 17, celui qui nous est arrivé avec la poitrine perforée, — une jeune fille penchée, retenant son souffle, demande des nouvelles d'un lieutenant. Le fiévreux hésite, a l'air de chercher, finit par dire que peu de temps avant d'être blessé lui-même il a vu, en effet, le lieutenant en bonne santé. Mais pendant que la

jeune fille, après l'avoir remercié avec effusion, s'en va d'un pas dansant, il me fait signe qu'il veut me parler à l'oreille. Et haletant, il me confesse le mensonge que la pitié lui a donné le sang-froid de combiner : « Le lieutenant est fichu, je crois bien. Il était à terre quand les Boches sont arrivés sur nous. Et comme le sergent voulait s'arrêter pour essayer de l'emporter, le lieutenant lui a dit : « Sauve-toi : je n'en vaux plus la peine. »

***

Un de mes offices est d'apporter aux blessés des nouvelles de la guerre. Pour en donner la primeur à l'hôpital, je guette l'apparition des communiqués. C'est à la porte du vieil hôtel Renaissance où s'est logée la mairie qu'ils sont affichés, sur deux tableaux noirs où le commissaire de police les calligraphie à la craie. Dès qu'on a vent des dépêches arrivées, les privilégiés se faufilent un à un dans le petit poste empesté. Et il faut entendre par quels chuts énergiques est rembarré quiconque s'avise, à cette heure, de venir réclamer son dû. Tous les yeux ardents sont comme hypnotisés par l'humble craie qui s'écrase en écrivant mot par mot — si lentement — les destinées de la France.

Sitôt écrits, je grave ces mots dans ma mémoire, et cours les réciter dans nos salles. Hélas, pendant des jours et des jours, que de nouvelles sur lesquelles je dois passer vite, de peur que le découragement n'entre après elles !

Mais aussi, le matin où sur le tableau du commissaire le mot de victoire est apparu, le matin où l'on a su Paris définitivement dégagé, Von Kluck débordé, l'envahisseur pourchassé à son tour, j'ai connu les joies du messager antique, porteur de la bonne nouvelle. A la parole de délivrance, que je leur jette comme un hommage, par quel hourra, soulevés sur leurs lits, les blessés répondent ! Le plus las d'entre eux, les yeux brillants, me dit tout bas : « Après cela, je pense que vous n'aurez plus besoin de me faire de piqûre ce soir. »

***

Les blessés se racontent volontiers. Et nous les y encourageons. Ne nous sentons-nous pas rapprochés, par leurs récits,

du champ de bataille? Par eux nous entendons le tonnerre des canons allemands — plus de bruit que de mal, nous disent-ils, — et le claquement joyeux de notre 75, qu'ils bénissent. Par eux nous voyons les maisons éventrées, les bouteilles des caves semées dans la campagne, les villages entiers flambants à l'horizon, et les vieilles femmes terrorisées, qui s'accrochent désespérément au régiment en marche. Par eux enfin nous connaissons les veilles inquiètes, les ruées folles, l'assaut qui grise, et aussi la tristesse des reculs. Conscients d'avoir appris à « tenir », ils confessent sans honte leurs premières peurs.

« Quand le canon se mit à donner, et qu'il fallut se cramponner à sa place, on transpirait du sang. » — « Le colonel arrive avec l'autre compagnie; il dit qu'on va faire l'attaque du village en face à la baïonnette : ça nous fait passer un petit froid dans le dos. »

Mais aussi, ces frissons maîtrisés, l'action même communique aux hommes une sorte d'allégresse furieuse, dont il reste des éclairs dans leurs yeux : « Dans notre dernier assaut, conte un blessé à la tête enveloppée, nous trouvions que la baïonnette n'allait pas assez vite. Alors on s'est partagé la besogne : mon camarade se met à faire tournoyer son fusil pour abattre les Boches à coups de crosse. Et moi, à mesure qu'ils tombaient, je les pilais, je les pilais », nous répète-t-il en joignant le geste à la parole, et riant comme il peut de sa mâchoire endolorie.

Beaucoup, parmi nos premiers arrivants, étaient les blessés d'une armée en retraite. Et des souvenirs pénibles, parfois, assombrissaient leurs fronts...

Mais voici des nouveaux, qui ont assisté au grand retournement. Ils ont fait la conduite aux Allemands en déroute. Ils ont vu leurs soldats harassés, affamés, découragés, dépouiller leurs équipements et se rendre par groupes : « Ils se jetaient, nous dit un marsouin, sur nos boules de son ; ça faisait plaisir de les voir manger ! »

Ceux-là, qui ont vu les talons ferrés de l'envahisseur, respirent la pleine confiance, et la sèment autour d'eux.

*
* *

Notre major me dit : « Cherchez donc s'il s'en trouve, parmi nos blessés, qui aient été témoins de mauvais traitements infligés aux hommes hors de combat, sur le champ de bataille. »

De salle en salle, après les pansements, je mène mon enquête. Et elle m'apporte au moins une certitude : l'injustice des généralisations. Les récits que je recueille me laissent une impression de diversité irréductible.

Et certes j'en ai trouvé, des blessés, qu'impitoyablement on a voulu achever. Je le vois encore, ce petit caporal aux yeux d'enfant qu'on nous a amené transpercé de coups. Un éclat d'obus l'avait atteint à l'épaule. Il reste étendu dans un fossé. « Les voilà, me raconte-t-il, — j'écrivais sous sa dictée — qui descendent sur nous en poussant des hurlements terribles. Le premier qui m'a tapé, c'était un officier. Il me lance un coup de sabre dans la cuisse. Après, c'est le tour des coups de baïonnette : quatre ou cinq. Il n'y en a qu'un qui ait porté. Et des coups de crosse ! (Ces coups ont déterminé, effectivement, une pleurésie traumatique.) Les Boches sont restés sur nous un bon moment. J'ai fait le mort. Ils m'ont enlevé par mes bretelles de suspension et jeté hors du fossé. Ils m'avaient fouillé, pris tout ce que j'avais dans ma musette, et ma plaque d'identité par-dessus le marché. »

Un autre témoigne ainsi : « Quand je suis tombé, un de mes camarades derrière moi avait une jambe cassée. Je lui ai parlé un moment. Puis je me suis traîné jusqu'au bois qui nous dominait. Et sur le soir deux Allemands, deux chasseurs à pied, se sont amenés. Mon camarade leur a montré sa jambe cassée. Il y en a un qui lui a pris sa jambe. Et il s'est mis à la secouer. Ils l'ont achevé à coups de pied dans le ventre. Ah ! il criait. J'étais peut-être à vingt mètres. »

Un autre a vu un capitaine de chasseurs blessé aux deux genoux. D'un coup de revolver on lui crève un œil ; puis on lui tranche la gorge...

Mais en dépit de tant d'horreurs, faut-il donc aller jusqu'à nier toute diversité individuelle, et méconnaître que, malgré les antagonismes de races, dans les deux camps il se rencontre des hommes dignes de ce nom?

Plus d'une fois les récits de nos blessés m'ont montré des Allemands attentifs à respecter les lois de la guerre.

« Est-il vrai, demandais-je, qu'ils tiraient sur les ambulanciers? »

Réponse : « J'ai vu des ambulanciers s'avancer très loin sur la ligne de feu. On voulait leur tirer dessus. Ils montraient leurs brassards. On les laissait. » Autre témoignage du même genre : « Un caporal ambulancier était penché pour soigner des blessés sur le champ de bataille. Il entend siffler une balle. Des Allemands à cinquante mètres lui tiraient dessus. Il se redresse et leur fait face, montrant son brassard. Ils cessent de tirer. »

Un chasseur à pied me rapporte un autre trait, qui révèle l'ennemi détendu, adouci, humanisé : « Une patrouille française, où il n'y avait plus que des blessés, est rencontrée par des Allemands. Ceux-ci font la soupe aux Français, leur donnent ce qu'ils peuvent, les reconduisent vers nos lignes. Le lendemain, deux de ces Allemands étaient blessés et faits prisonniers à leur tour ; vous les avez vus dans notre train. »

« Nous ramenions, raconte un autre, un camarade blessé. On avait passé deux fusils dans un sac percé. On était quatre. Deux Allemands, entre notre poste et nous, mettent notre groupe en joue. Celui qui était blessé s'agite et crie : « N'allez pas tirer sur nous. » — « Passez, qu'ils disent alors, vous avez la vie sauve. Mais ne restez pas là. »

Mais la plus touchante histoire qui nous soit parvenue est celle que racontait un sergent blessé à la jambe, dès le quai de la gare où il débarquait. On maudissait devant lui ces ennemis, acheveurs de blessés. « Il y en a de tous, interrompit-il. Moi qui vous parle, j'avais été laissé pour mort sur le champ de bataille. Quand je me réveille, je vois un Allemand qui s'avançait sur moi, baïonnette au canon, balançant son fusil dans la main droite. Je lui fais signe que je suis blessé ; je crie. Il s'arrête, pose son fusil à cinq pas de moi, prend mon pansement individuel, me fait un bandage. Puis tout à coup, prenant sous sa vareuse un portefeuille, il en tire une photographie : une femme et deux petits enfants. « *Frau, Frau* », répète-t-il, en me la montrant. Et il pleure. Et ça me gagne. Et nous nous embrassons tous les deux en pleurant. »

*
* *

La petite ville a reçu elle aussi ses prisonniers de guerre. Et il paraît qu'à leur débarquement elle leur a ménagé un fort mauvais accueil.

Les ouvrières de la manufacture des tabacs, poings sur la hanche, n'ont pu se retenir, au passage du triste convoi, d'invectiver contre les soldats d'une armée qui achève systématiquement, croient-elles, tous les ennemis blessés.

Mais ce mouvement de fureur populaire est vite arrêté. En dépit des serments de vengeance que l'indignation arrache, — et qui, trop naturellement, servent aussi d'exutoires à ceux qui n'ont point l'occasion de payer de leurs personnes, — la vieille tradition chevaleresque reconquiert peu à peu les âmes. Et bientôt la petite ville française met son point d'honneur à ce que ses prisonniers allemands soient humainement traités.

Le couvent des Visitandines est justement la prison idéale. Les fenêtres étroites de ses cellules donnent sur un vaste verger encerclé de hautes murailles, que les yeux des passants mesurent avec complaisance ; ils seront bien dans ce jardin, les Boches : au bon air, et en même temps on sera sûr de les bien tenir.

Pour faire à l'un d'entre eux, dont le bras est fracturé, un appareil de plâtre, on demande notre concours. Je suis désigné pour aller au couvent-prison. Je n'y vais pas sans un secret malaise.

Les souvenirs d'un voyage de jeunesse en Allemagne se lèvent en foule devant mes yeux, et se heurtent tumultueusement aux images de la guerre. Je vois réapparaître tout d'un coup tant de figures placides de braves gens dont j'ai été l'hôte naguère. La bonhommie de plus d'un m'avait séduit, je me rappelle... Aujourd'hui que l'orgueil prussien l'a décidément emporté, aujourd'hui que l'empire unifié, marqué de ce sceau brutal, se dresse pour dominer le monde en nous écrasant de son poids, je crains, si je me trouve face à face avec quelque figure semblable à celle de mes hôtes de naguère, je crains que mes justes haines ne faiblissent : pour être plus sûr de détester jusqu'au bout l'Allemagne comme il convient, j'aimerais mieux ne pas les voir, ces Allemands désarmés.

Lorsque j'entre, ils sont à l'exercice-promenade. Par les allées étroites bordées de buis ou d'œillets, entre les poiriers et les cerisiers qui pendant tant d'années ont vu glisser, blancs fantômes, les Visitandines, leur monome gris-vert circule infatigablement, d'un pas raide et rapide qui fait sonner leurs talons de fer, sous l'œil gouailleur d'un pioupiou en tenue de campagne, baïonnette au canon.

Mon cœur se serre. Et une vision s'interpose aussitôt entre mes yeux et ce jardin : je vois des prisonniers en capote bleue et pantalon rouge, gardés par un soldat gris-vert, et forcés de tourner ainsi en monome, dans quelque enclos de là-bas. Ici je sens plus directement, comme si je touchais leurs cœurs, ce que les nôtres doivent souffrir, même si l'Allemagne ne les traite pas plus durement que nous traitons ses fils. Allemands ou Français, qu'il doit être dur cet exil dans ce silence, sous l'œil de l'ennemi...

Celui que nous soignons est tout jeune, imberbe, dix-huit ans peut-être. Tête carrée, œil clair, habitué au respect, on le devine, mais non sans dignité, et faisant effort pour ne rien laisser paraître de ce qu'il sent. Nous nous absorbons dans notre tâche, attentifs à bien placer son bras, et à lui économiser la souffrance. Il a suivi notre travail et compris notre pitié. Il nous remercie avec douceur. Nos regards se croisent ; nos figures se détendent. Vais-je lui parler?

Au dernier moment je ne sais quelle pudeur m'arrête. J'ai peur de lui en trop dire, ou pas assez. Et me voilà qui m'enfuis, sans avoir seulement laissé voir à ce jeune prisonnier que je sais sa langue, et connais son pays.

*
* *

L'heure est arrivée où les armées s'immobilisent, enterrées en face l'une de l'autre. Les communiqués ne sont plus attendus avec la même fièvre. Les semaines, les mois passent. Et malgré la douceur de l'abri, les blessés commencent à trouver le temps long. Les bonnes dames blanches s'ingénient à les occuper. Hercule filait la laine ; plus d'un de nos guerriers se met à tricoter. Il y en a qui apprennent très vite à confectionner des paires de gants et des passe-montagnes. D'autres s'essaient à la tapisserie. Grands enfants, heureux de jouer aux

travaux de dames, ils organisent des concours. Telle salle est toute transformée en atelier de passementerie : spectacle assez piquant, surtout si l'on rapproche par la pensée ce que font aujourd'hui ces brodeurs pacifiques de ce qu'ils faisaient hier, et de ce qu'ils feront demain.

*
* *

Les semaines, les mois passent. Nos blessés s'ennuient ; nos blessés guérissent. Beaucoup de ceux-là mêmes qu'on vit arriver sur des civières se relèvent et marchent. Et leurs tailles nous surprennent, nous qui ne les avons connus que couchés. Un beau jour fut celui où le n° 17, — le jeune paysan un peu farouche qu'on nous avait envoyé avec la poitrine perforée, — put quitter son lit pour un fauteuil d'osier. Les yeux dilatés, la tête penchée en arrière, un peu étourdi encore, il y reçoit en rougissant, comme un prince timide, les hommages de l'hôpital qui l'a cru perdu vingt fois. Le major survient, et, se rappelant ses transes de naguère, sourit à son rescapé : « Mes compliments, mon petit. Tu vas bientôt pouvoir repartir au front, à ce que je vois. »

Repartir ! pour beaucoup l'heure est venue. Et il en est, certes, qui l'ont vue venir avec joie. Un petit chasseur entre autres, à l'œil vif, aux jambes nerveuses. Le major lui demande s'il veut une permission pour aller chez lui avant de retourner au front. Le petit chasseur hésite, tortille sa naissante moustache, puis brusquement : « Vaut mieux pas, monsieur le major, donnez-moi seulement trois jours de permission à passer ici. » Le lendemain nous le rencontrons sur les remparts, où il promène fièrement une conquête.

Un autre avait vraiment hâte de se retrouver en face des Allemands. Il est des environs de Saint-Dié. Que sont devenus les siens? Il ne sait... La lutte contre le Boche est vraiment pour celui-là une affaire personnelle. Elle lui plaît, d'ailleurs, la vie fiévreuse de la frontière et ses irritants contacts. « Quand la France ira de nouveau jusqu'au Rhin, nous dit-il, je veux aller m'installer là-bas, pour continuer à les narguer. »

Une si vive ardeur n'est pas sans doute universelle. Plusieurs

de nos blessés, à ce qu'il semble, gardent le sentiment qu'ayant couru leur chance et payé leur dette, il est naturel qu'on invite les camarades à passer devant, et qu'on ne les renvoie pas de sitôt, eux, à la tragique loterie. Volontiers, sans remords, ils prolongeraient la pause...

Mais non, amis, dans la chaude atmosphère de l'hôpital, au milieu des gâteries, vous finiriez par vous amollir. Vous risqueriez de perdre la farouche fermeté qui jusqu'au bout est nécessaire à la France.

Hélas, vous surtout qu'on a vus revenir, si lentement parfois, des bords du sombre fleuve, on hésite à donner le signal qui vous rejettera dans la mêlée. Il le faut pourtant. Et on fait bien d'y veiller. Dures et justes règles, il est bon que vous défendiez ces enfants contre nous en même temps que contre eux-mêmes.

Adieu donc, les amis ; reprenez la capote, les godillots, la musette, et sans trop vous retourner, en route ! — Adieu, et peut-être au revoir...

JEAN BRETON

MON AMI BRUZON[1]

I

J'étais en train de lire un billet de mon frère Luis, médecin à Nautilia.

« Mon cher Ernesto, Je te recommande Victor Bruzon, un baryton de premier ordre, qui va à Madrid pour s'y couvrir de gloire. Fais ton possible pour lui être utile. Je lui porte le plus grand intérêt, car c'est un de mes bons amis. Je t'embrasse.

« Ton frère,

« LUIS »

Pendant que je lisais, Victor Bruzon souriait. C'était un homme gigantesque, aussi grand que ventru. Pourtant dans ce corps énorme, il y avait des choses bien petites, la tête, le nez, les yeux, la moustache. Ses yeux étaient noirs, son regard d'une vivacité extraordinaire, sa moustache, rare et tombante, comme celle d'un Chinois. A vrai dire, Victor Bruzon faisait penser à un mandarin sans tresse, vêtu à l'européenne : je dis

1. La *Revue de Paris* du 1er mai 1914, en publiant un récit de M. Alberto Insúa, intitulé : *Nouvelle en trois lignes*, a donné sur cet écrivain, fort apprécié outre-Pyrénées, une courte notice.

D'autre part, en un moment où une violente propagande antifrançaise est menée en Espagne par nos ennemis, on se plaît à relever que M. Insúa et sa traductrice madame Renée Lafont ont entrepris, dans le sentiment le plus amical pour la France, une enquête auprès de diverses personnalités espagnoles qui nous sont sympathiques. Voir, au sujet de cette enquête, un article de M. Barrès dans *l'Écho de Paris* du 9 février 1915.

à un mandarin, parce que Victor Bruzon avait de la prestance et quelque majesté, mais avec je ne sais quelle nuance de grotesque. Je remarquais tous ces détails, tandis que Victor Bruzon, satisfait de mon accueil, allongeait sur le tapis de mon bureau ses pieds de géant, chaussés de bottines vernies ternes et craquelées, et faisait avec ses mains — des mains de géant également — des gestes destinés à souligner l'éloquence de ses paroles. Car Victor Bruzon était éloquent, ou plutôt bavard. Sa voix était pure, et appuyait, mais sans cesser d'être douce, sur les voyelles. Victor Bruzon émaillait ses périodes de diminutifs gracieux qui contrastaient singulièrement avec sa large carrure. On ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant sortir de la bouche d'un homme si grand ces mots si gentillets, ce suave parler de miel.

— N'allez pas vous figurer surtout que j'aie la prétention de gagner des tas d'or. Non, monsieur, je ne suis pas aussi avide. Quelques petits douros me suffisent. Que je puisse seulement avoir toujours un petit costume propret et une chambrette convenable dans une pension de famille tranquille, et un petit piano loué trois douros par mois ! Je n'en demande pas davantage. Loin de moi les vanités du monde, les ambitions démesurées, folles... Une vie d'artiste travailleur, modeste vie bien arrangée, voilà mon rêve, vous comprenez?

Je soupçonnai aussitôt que chez Bruzon, ce n'était pas seulement la tête, les yeux et la moustache qui étaient petits ; son idéal semblait du même genre. Cela me rassura. Si, comme mon frère Luis me l'affirmait, Bruzon était un bon baryton, il ne serait ni difficile, ni long de lui trouver un engagement qui lui permît de gagner ces « petits douros » dont il avait besoin.

— Vous avez déjà chanté à Madrid?

— Oui, monsieur, ou plutôt non... c'est-à-dire qu'on ne peut guère appeler cela chanter... J'ai fait partie de la troupe de la Zarzuela, au temps de Julian Romea... en qualité de choriste. Don Julian m'estimait beaucoup. Connaissez-vous *El señor Joaquin?*

— Je crois que oui.

— Eh bien, j'ai créé un petit rôle dans cette opérette de don Julian, celui d'un marchand de bonbons : un Italien qui

criait sa marchandise... piruli... pirulii... piruliii... C'était un petit rôle insignifiant,... un rien,... mais don Julian me félicita et me dit : « Mon cher Bruzon, vous avez fait admirablement valoir le type de l'homme aux bonbons. »

Et Bruzon ferma un instant ses yeux microscopiques avec une moue de nostalgie.

— Et quels autres rôles avez-vous joués?

— Ah! aucun : j'étais un enfant, un tout petit enfant. Je ne faisais que commencer, mais, parmi les choristes, naturellement je me distinguais par la voix. Le maestro Caballero le remarqua et dit à l'impresario : « Ce petit jeune homme promet ; nous avons là un grand baryton en herbe. »

— Il paraît que la prophétie de Caballero s'est réalisée. Car mon frère Luis me dit...

Il ne me laissa pas finir. Il ouvrit brusquement son veston bleu dont les pans s'étalèrent sur les deux bras du fauteuil où il était assis, tandis qu'apparaissait son gilet blanc trop court, et tellement serré sur le ventre que les boutons menaçaient de sauter.

L'une des grosses mains de Bruzon, comme une tache jaune, passa devant son gilet, s'enfonça aussitôt dans une poche intérieure de son veston, puis reparut serrant quelque chose qui, au premier abord, me sembla un paquet de chiffons. C'était en réalité un petit calepin décousu, sale, d'où débordaient çà et là des morceaux de papier imprimé.

— Tenez, regardez ; tout ce que la presse a dit de moi est dans ce petit carnet.

Bruzon s'approchait de moi pour le feuilleter, et je l'entendis respirer fort, comme s'il voulait maîtriser son émotion.

— Voyez, voyez, ce sont des éloges. Tenez, voici un extrait d'un journal de Lisbonne, *O Seculo*, en voici d'autres de journaux de Coïmbre, d'Oporto, d'Espinho... Ah ! quels succès, cet été là ! Imaginez-vous que j'étais parti pour chanter quinze jours au Casino et qu'on m'engagea pour toute la saison. Les Portugais sont gens de goût, ils savent apprécier le mérite... Je suis revenu de là avec quelques petits millions de reis.

— Mais... en Espagne?

— Regardez donc ce qu'on dit de moi... Voici des coupures

de journaux de Caceres... de Villanueva... de la Serena de Tolède... d'Alcala de Henares... de Valdepeñas...

— Vous n'avez jamais chanté dans de grandes villes... à Barcelone... à Valence?

— Dans de grandes villes... Dans de grandes villes?... Ah oui, monsieur. J'ai chanté à Palencia, à Léon, à Astorga, à Pontevedia.

— Toujours dans des concerts, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, oui... avec un petit répertoire très soigné... Le Prologue de *Paillasse*, la Romance de l'Étoile de *Tannhäuser*... Je pense que c'est quelque chose. Quant aux opéras italiens, j'en sais tous les rôles de baryton... tous.

Bruzon commença à s'agiter sur son fauteuil. On eût dit que ses petits yeux brillants voulaient voir à travers les murs de la maison.

— Avez-vous un piano?

Je ne sus pas mentir.

— Oui, c'est-à-dire, non. Il est tout à fait désaccordé... on ne peut s'en servir.

Il resta un instant immobile. Puis :

— Dès qu'il sera tant soit peu accordé, dites-le moi et nous donnerons un petit concert... Vous avez de belles relations, ne le niez pas... vous pourrez inviter des amis, des journalistes.

A la fin il résuma ses prétentions. Il voulait plusieurs choses : donner un concert au Cercle du Nord-Oue t, puis un autre chez un critique dramatique connu, puis encore un autre à l'Ateneo, sans compter une petite audition, oh! « toute petite, pour ne pas importuner » au Palais Royal, devant Leurs Majestés et les infants, enfin un engagement en qualité de second ou de troisième baryton au Théâtre Royal.

— Ça ne vous sera pas difficile. Votre frère Luis m'a dit que vous étiez un amateur de marque... Mais à propos, combien paie-t-on à l'Ateneo?

— Vous voulez en devenir membre...

— Non, je veux dire : combien paie-t-on les artistes par concert?

Pareille ingénuité me toucha.

— L'Ateneo, lui répondis-je, n'a qu'une sorte de monnaie

pour payer, c'est le prestige qu'il donne à ceux qui vont y faire une conférence, y lire un poème, ou y chanter une romance... Le prestige de l'Ateneo est inimaginable ; la politesse d'esprit et l'amabilité de ses membres sont exquises, et le piano... Ah ! le piano est un peu vieux, mais quand on n'en a besoin que pour s'accompagner, qu'importe?

Et comme Victor Bruzon prenait une mine désenchantée :

— Eh quoi? insistai-je, doutez-vous du prestige que donne cette docte maison?

— Non, non, monsieur, pas le moins du monde... Et au Cercle du Nord-Ouest, combien me paiera-t-on?

— Le Cercle du Nord-Ouest paie en reconnaissance. Tout artiste qui passe là a le plaisir de s'entendre applaudir ; il est reçu par deux membres et par le secrétaire, et d'ordinaire on le nomme membre d'honneur...

— Alors, monsieur Suarez, dit Bruzon, en prononçant mon nom pour la première fois, que ferai-je, quand j'aurai dépensé mes quatre sous? Je suis arrivé ce matin même de Nautilia en troisième par le train omnibus... Oh ! loin de moi les vanités du monde !... dans un bon petit wagon de troisième, comme je vous le dis... Et j'ai maintenant dans la poche, en tout et pour tout, sept petits douros,... pas un de plus... Mon frère Abelardo, qui, comme vous devez le savoir, est employé chez les Berganza, les banquiers de Nautilia, n'a pu me donner que cent pesetas pour ce voyage, plus quelques vêtements qui sont un peu étroits pour moi ; car Abelardo, voyez-vous, est moins fort que moi. Cent petites pesetas et bonsoir ! Vous devez savoir qu'il est marié... Magdalena, sa femme, est une perle... Adroite, pleine de tact, elle a tout pour elle... Tenez, cette cravate au crochet, c'est son œuvre... Et personne ne fait mieux qu'elle les confitures et les liqueurs. Son triomphe, c'est une certaine crème au café, mon cher Suarez, dont elle a consenti à me donner la recette, parce que je partais définitivement pour Madrid. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette recette est à votre disposition... Ah ! c'est votre frère Luis qui en était friand, de cette crème au café !... Le malheur est qu'Abelardo et Magdalena sont chargés d'enfants ; ils en ont sept, dont l'aîné, une fille, n'a que treize ans, et naturellement, l'artiste... le rêveur... Victor... moi, en un mot, je les gênais,

moi qui me contente du premier coin venu, moi qui ne fais que travailler et lire... A mon retour du Portugal, Abelardo m'avait recueilli chez lui. Tant qu'il n'eut pas d'enfants, tout alla bien. Mais plus tard, cela changea ; je vis que la présence de l'artiste, du rêveur... devenait une charge... alors je dis à Abelardo : « C'est entendu, je pars. » Et Abelardo me donna le petit billet de cent pesetas dont je vous ai parlé et votre frère Luis... Ah ! quel bon ami ! comme il aime l'art !... la petite lettre que j'ai eu le plaisir de vous remettre...

Bruzon reprenait haleine pour continuer. Il ne me fut pas possible de l'arrêter. Il parla, il parla tant qu'il voulut. Chaque fois que je faisais mine de me lever, il étendait le bras ou la main, comme pour m'en empêcher. A la fin, voyant entrer une bonne qui venait « me faire une commission de la part de Madame », Bruzon, à qui j'avais promis tout ce qu'il désirait, s'en alla en m'annonçant qu'il reviendrait le lendemain « pour aller chez le président du Cercle du Nord-Ouest, monsieur Villate, député aux Cortès, et conseiller d'État ».

II

Il revint en effet le lendemain, à neuf heures du matin, et je dus m'habiller en toute hâte pour le conduire chez don Ricardo Villate. Celui-ci nous reçut en pyjama, dans son bureau orné de bustes, de plaques commémoratives et de livres in-folio luxueusement reliés. Jovial de caractère et expéditif, Villate déclara tout de suite « que monsieur Bruzon pourrait mettre en lumière son talent dans un des concerts du Cercle ». Tant de facilité et d'amabilité donna du courage au baryton, qui tira aussitôt de sa poche le carnet crasseux où il gardait ses coupures de journaux. Par répugnance aussi bien que par scepticisme, Villate refusa le plus poliment du monde d'examiner toute « cette documentation », telles furent ses propres paroles. Et comme Bruzon, avec un geste de martyr, remettait dans sa poche le fameux carnet.

— Non, mon ami, lui dit l'homme politique en souriant. C'est inutile. Je crois tout ce qu'il y a là dedans. Mais à un chanteur il suffit de savoir chanter... La presse peut tromper l'opinion, quand il s'agit d'un homme d'État, d'un écrivain ou d'un philosophe, en faisant passer pour excellent ce qui n'est que médiocre... Mais quand il s'agit de chanteurs, ce n'est pas possible. Un couac, une simple fausse note,... et tout est fini, il n'y a pas de journaliste qui tienne.

Villate nous accompagna jusqu'à la porte de son bureau. Pendant les jours qui précédèrent la soirée organisée au Cercle du Nord-Ouest, Bruzon ne manqua pas de venir me voir chaque matin. C'était par un mois d'octobre tiède et ensoleillé ; il faisait un de ces temps qui paraissent incompatibles avec la tristesse. Et pourtant, Bruzon mettait dans ses paroles un accent mélancolique. Il avait à peine, disait-il, de quoi s'habiller et devait payer par nuit une peseta cinquante à l'auberge *del Peine*.

— Une peseta cinquante, six bons petits réaux chaque nuit, c'est horrible, monsieur Suarez, horrible. Je comprends qu'on paie pour manger, pour s'habiller, mais payer pour dormir, c'est le comble. Il devrait y avoir des dortoirs publics, que sais-je? Incontestablement le monde est très mal organisé. Beaucoup pour les uns... rien pour les autres.

Et Bruzon, sans le vouloir, promenait sur mon bureau un regard qui semblait dire : « Toi, en revanche, Ernesto Suarez, avocaillon de quatre sous, journaliste de dixième ordre et propriétaire de quelques fermes et de quelques terres là-bas dans notre province, tu as un logis bien chaud, une femme jolie, des enfants sains et ici même dans ton bureau deux ou trois fauteuils et canapés où je pourrais passer si agréablement mes nuits ! »

Ma famille a toujours blâmé ma sympathie pour les prolétaires de toute espèce. Ces avertissements et les désillusions que ne m'ont pas ménagées mes protégés, auraient dû faire de moi un « bourgeois accompli ». Mais, je dois l'avouer, lorsque je vais à la Banque, tous les trois mois, toucher mes coupons, je ne puis m'empêcher de ressentir quelque honte au fond de mon cœur et de faire toutes mes réserves pour l'avenir. Le jour de la grande Répartition sociale, c'est avec

joie que je remettrai au ministère des finances communiste, où l'on procédera au partage, les terres que j'ai héritées de mes aïeux et le peu de quatre pour cent que m'a laissé mon oncle Francisco. En attendant, je n'ai qu'un devoir, c'est de concilier ma situation de bourgeois provisoire et de futur phalanstérien avec la pratique des vertus prêchées par Jésus-Christ. Je proposai donc à Bruzon d'accepter une place à ma table tous les matins.

— Tant que vous n'aurez pas trouvé d'engagement... et sans aucune cérémonie, mon cher Bruzon.

Bruzon fit des façons. Il n'aimait pas à être importun... Mais le jour même il partagea avec ma femme et avec moi les plats sains et substantiels préparés par Romualda, notre habile cuisinière ; il compara le merlus de Nautilia avec celui de Madrid, et regretta la fraîcheur et la saveur du premier, loua le café que l'on prend chez soi, et, comme nous lui offrions un petit verre de Bénédictine, il proclama les mérites sans pareils de la crème au café que faisait Magdalena, la femme de son frère Abelardo. Il me promit de nouveau la fameuse « petite recette ». Bruzon mangeait lentement, mais sans s'arrêter et avec volupté. C'était un de ces hommes sensuels qui sont réellement heureux à table. Il avait un appétit contagieux...

III

Ma femme croyait l'avoir vu autrefois à Nautilia, où elle est née.

— On disait de lui qu'il chantait très bien... Mais peut-être que je le confonds avec un de ses cousins, de la famille des Jimenez Bruzon, qui chantait lui aussi... Oui sûrement... je le confonds avec ce cousin.

Je croyais aussi ne pas le voir pour la première fois.

— Ce type d'homme ne m'est pas inconnu. Ce corps de géant surmonté d'une petite tête me rappelle de vieux souve-

nirs de Nautilia. Si, comme je le présume, Bruzon a dix ans de plus que moi, j'ai dû le voir, lorsque j'étais enfant, dans la calle Ancha, dans les avenues ou sur les quais du port... Tiens, il me semble bien qu'un soir j'ai entendu un petit concert improvisé dans la baie par un groupe de jeunes gens qui étaient partis avec quelques bonnes bouteilles et des guitares pour faire une promenade en bateau !... Oui, c'est bien cela... A la poupe, l'un d'eux, très grand, les cheveux ébouriffés par la brise, se tenait debout et chantait un « fado » portugais d'une voix pure et douce dont les vibrations couraient sur les flots. Je me rappelle cette voix, je me rappelle que c'était un soir où brillait la lune : moi et quelques jeunes gens qui flânions sur la digue, nous avions envie d'applaudir et nous étions émus jusqu'aux larmes. Si le chanteur à la haute taille était Bruzon, si cette voix était sa voix,... songe un peu, Mercedites... Non, vraiment, je ne puis abandonner cet homme-là.

Ma femme me regarda d'un air à la fois souriant et étonné. Et sans expliquer mes paroles, je rentrai dans mon bureau en pensant que « décidément ce Bruzon m'était sympathique et que mon devoir était de le protéger. »

Huit jours après, Victor Bruzon était « incrusté » chez moi. J'exagère. Bruzon arrivait après onze heures du matin et s'en allait à quatre heures de l'après-midi. Il lisait les journaux dans mon cabinet, puis allait faire sa correspondance dans celui de mon secrétaire. Il était devenu l'ami de mes deux fils aînés, qui étaient alors deux petits enfants de trois et quatre ans, et de la nourrice du dernier, une brave Asturienne qui souriait constamment. Romualda, de sa cuisine, protestait contre l'intrusion de ce nouveau convive — de ce « pique-assiette », comme elle l'appelait. Ma femme, voyant mon ami devenir de plus en plus sans gêne, se permettre de trouver le poisson fade, ou le bifteck un peu dur, commençait à ne plus parler pendant le repas, à froncer le sourcil, à distiller goutte à goutte l'amertume de sa protestation, comme les femmes seules sont capables de le faire... Moi je tremblais pour Bruzon. La faiblesse de mon caractère a toujours été ma grande force. Ce n'est pas un paradoxe. La faiblesse de caractère ressemble beaucoup à la bonté... C'était par faiblesse, ou par bonté,... comme vous voudrez, que j'avais ouvert mes bras à Bruzon.

Mais quand ma femme me parlerait franchement, quand Romualda viendrait se plaindre, faible comme j'étais, saurais-je leur résister? Je pensais déjà à une solution conciliante, à une entente à l'amiable avec ma femme et ma vieille cuisinière, quand un mot de Villate me fit pousser un soupir de soulagement. Nous étions le 26 octobre : le 29 était la date fixée pour le concert de Bruzon au Cercle du Nord-Ouest.

IV

Bruzon, contre mon attente, fut pris d'indignation à la lecture de la lettre.

— En vérité ce Villate se figure qu'un concert et un petit discours comme ceux qu'il improvise à la Chambre, sont la même chose... En deux jours on n'a le temps de rien préparer... Cette pauvre petite — et Bruzon portait doucement sa main droite à sa gorge, en contenant sa colère — cette pauvre petite, mon cher Suarez, n'est pas bien, ne peut pas être bien... Cette pauvre petite — et Bruzon caressait sa gorge comme celle d'une colombe — a souffert et souffre encore... Voici qu'il commence à faire froid, et son petit foulard de soie lui manque bien le soir... Il ne me reste plus que six ou sept pesetas, et naturellement je ne peux pas me permettre le luxe d'une tasse de lait, d'une misérable petite tasse de lait, au moment de me coucher... Or le lait chaud, mon cher Suarez, adoucit, tonifie, lubrifie les cordes vocales... Tout comme les œufs crus et les meringues, il fortifie la gorge et la maintient en bon état.

Comment M. Villate saurait-il tout cela? Tous nos politiciens sont d'une ignorance !... Songez un peu... Ignorer à notre époque qu'un chanteur a besoin de se préparer longuement pour être en forme !...

Un accès de toux interrompit Bruzon. Sa tête vacillait entre ses épaules, ses petits yeux larmoyaient.

— Voyez... voyez dans quel état vont être mes pauvres cordes vocales... Je crois les voir... rouges... congestionnées... tendues... Malheureux que je suis !

Après le déjeuner, comme je trouvais Bruzon plus optimiste et plus calme, nous pûmes arrêter le programme. Nous décidâmes qu'il se composerait de quelques morceaux de Verdi, de Puccini, de Wagner, d'un zortzico [1] et de quelques chants galiciens. Les cordes vocales de Bruzon, semblables à celles d'une harpe éolienne, se sentaient désormais capables de vibrer à tous les vents. Je dus lui prêter deux douros pour qu'il pût aller répéter avec un pianiste de ses amis. De mon balcon je le regardai partir ce jour-là. Il emplissait littéralement tout le trottoir. Son ventre comique le forçait à redresser sa tête minuscule. Tous les passants paraissaient maigres à coté de lui. Il marchait, les bras écartés, comme deux ailes déployées... il avait l'allure d'un coq. Et ce coq allait chanter bientôt à Madrid, non pas au lever du soleil, mais à la nuit tombée, sur la toute petite scène du Cercle du Nord-Ouest, sous la lueur tremblotante de quelques lampes électriques. De toute mon âme, je lui souhaitai la victoire. Oui, mon cher Bruzon, je te la souhaitai comme à un frère, comme à un fils... Je fermai les yeux et je te vis un instant dans l'éclat éblouissant du triomphe... J'entendis ta voix, ton chant, et ce fut comme une harmonie délicieuse, enchanteresse, qui pénétra dans tout mon être...

V

Nous voici enfin au Cercle du Nord-Ouest. Ma femme et deux ménages de nos amis — qui nous ont accompagnés pour faire nombre — sont restés installés dans le salon. Le salon est long et étroit, très étroit... un vrai salon-tramway,

1. Chant populaire du pays basque.

comme on dit. Sur le papier vert-nil des murs se détachent quelques portraits à l'huile d'hommes politiques et d'artistes de la région. Parmi eux, du milieu de nuages violets et de flots de gaze bleue surgit une femme de lettres illustre aux cheveux d'or et aux épaules nues ; les attributs de son génie, une plume, un manuscrit, des livres, parsèment les nuages et les flots de gaze.

Le tout est entouré d'une guirlande de myrte et de laurier. C'est l'œuvre d'un rêveur du Nord-Ouest. Ma femme et mes amis contemplent patiemment ces œuvres d'art, tandis que j'échange dans le secrétariat quelques mots avec Bruzon. Bruzon a endossé son habit, mais quel habit ! Un habit à la mode d'il y a dix ans. Évidemment Bruzon devait alors être fort mince. Il me semble que toutes les coutures vont éclater, que Bruzon ne pourra remuer ni bras ni jambe. Et pourtant Bruzon parle, crie, gesticule, va et vient, s'assied et se lève, essuie tout à coup la sueur qui lui mouille le front, hausse brusquement la jambe, pour la laisser ensuite avec rage retomber sur le sol. Car Bruzon est indigné, et cette fois non sans raison... Bruzon, — qu'on a laissé seul avec moi dans le secrétariat — m'expose ses griefs, et moi, tout en opinant du bonnet, je ne puis détacher mes yeux du col de sa chemise, de sa cravate ni de son plastron... Son col est bas et arrondi aux deux extrémités ; sa cravate — un nœud tout fait d'un blanc jaunâtre — ne s'adapte pas exactement à son col, fermé par un bouton de cuivre qu'elle laisse à découvert, et elle menace de tomber le long du plastron ; le plastron de son côté déborde du gilet, et, tandis que deux petits boutons d'os s'évertuent en vain à se maintenir dans ses boutonnières, il bâille opiniâtrement ; par trois fois j'ai aperçu le gilet de flanelle crème qu'il devait cacher. Qu'importe ! me dis-je en cédant à la tendresse que par charité ou par vanité nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver pour ce que nous considérons comme notre œuvre,... Bruzon sait chanter ! Dès qu'il ouvrira la bouche, on ne verra plus son habit trop étroit ni sa cravate lamentable.

— Eh bien, comment va cette voix, mon cher Bruzon?

Il porte la main à sa gorge.

— Moins mal, mon cher Suarez... Elle s'est comportée...

Il fait des efforts pour s'éclaircir la voix, tousse d'une toux qui sonne faux.

— Oui, il semble qu'elle se comporte assez bien. Les chères petites cordes sont fraîches... souples... Mais quelle humiliation j'ai eue !... Ah ! ce monsieur Villate... Ah ! ce secrétaire... penser qu'on a trouvé que je ne suffirais pas pour donner de l'intérêt à la soirée et qu'on a éprouvé le besoin d'ajouter à mon petit programme le *Ya somos tres*, et je ne sais quelle autre saynète comique pour amateurs, une niaiserie... puis un monologue... puis encore une romance interprétée par la fille de l'un des sociétaires... C'est indigne... Si ce n'était pas pour vous, mon cher Suarez, je ne chanterais pas, ah ! pour sûr, je ne chanterais pas.

Un groupe de jeunes gens envahit le secrétariat. Derrière eux venait un individu aux petits yeux brillants, à la moustache teinte, qui faisait force gestes ; c'était don Luis Fandiño, le secrétaire perpétuel du Cercle. Les jeunes gens parmi lesquels on remarquait deux jeunes filles sveltes et gracieuses, étaient les fameux amateurs qui allaient interpréter, ce soir-là, Vital Aza, Ramos Carrion, Miguel Echegaray, et quelques autres de ces « auteurs gais » qui commencent à devenir classiques. Bruzon suivait des yeux, indigné, ces maudits amateurs. Mais leur parfum de fraîche jeunesse, leurs exclamations, leurs grimaces, et les tapes dans le dos qu'ils administraient à Fandino, finirent par dérider notre homme. Je ne cessais d'ailleurs de l'inviter à la bienveillance.

— Allons, mon cher Bruzon, ne soyez donc pas comme cela.

La soirée allait commencer. Le salon était plein. Quelques membres du Cercle en faisaient visiter les dépendances à leur famille : la bibliothèque avec ses cent volumes — surtout des rapports ou des discours de Villate — et ses journaux épars sur le tapis bleu de la table, la salle de billard avec son vieux billard à blouses, la salle de jeu, les lavabos... tout en un mot. Quelques curieux avançaient la tête à l'entrée du secrétariat et Fandiño, toujours jovial et aimable, s'écriait en levant les bras au ciel et en courant de côté et d'autre avec sa vivacité extraordinaire.

— Ah ! c'est vous, Barbeito, avec vos enfants. Très bien... très bien !

— Entrez donc, mon cher Montoto... Ah ! vous avez amené votre femme... Parfait...

Bruzon murmurait à mon oreille :

— Quelle soirée grotesque! Et avec ça que de prétentions!...

Les amateurs sortirent en troupe. Et Fandiño de s'écrier :

— A votre tour, cher artiste.

Et d'un ton mystérieux :

— Mais vous ne savez donc pas? Venez, vous aussi, mon cher Suarez.

Fandiño nous conduisit dans le salon du directeur. Là, sur le bureau, d'où Villate présidait les orageuses assemblées des sociétaires, on avait préparé un lunch. Les amateurs venaient de passer ; ils avaient fait main basse sur les plateaux de gâteaux secs, et plus ou moins vidé les bouteilles de xérès et de bière.

Fandiño, après d'autres contorsions plus compliquées encore, nous quitta de nouveau.

— Vous restez ici un moment, n'est-ce pas? Prenez quelque chose, cher artiste. Je vous préviendrai, quand ce sera votre tour.

Et maintenant voici que mes souvenirs s'embrouillent et deviennent confus. Je vois Bruzon dédaignant les gâteaux, se plaignant qu'il n'y eût plus de meringues et se gargarisant avec de la bière. Je l'écoute essayer sa voix, faire des vocalises. J'entends un cri, un éclat de rire, un murmure vient du fond de la scène... Je vois Fandiño arriver d'un pas rapide comme un personnage de cinéma, et prendre Bruzon par le bras... Tous deux disparaissent comme par enchantement. L'expression du visage de Bruzon à ce moment reste gravée dans mon souvenir : c'était une expression d'angoisse, tragique et grotesque à la fois... Puis... je ne sais comment, je me trouvai tout à coup dans la salle, près de mes amis et de ma femme, après avoir traversé une foule endimanchée qui riait et qui transpirait.

— Je donnerais cent pesetas pour ce que garçon réussît, murmurai-je.

Je ne reconnus pas ma voix. Ma femme me jeta un regard qui signifiait : « Je ne savais pas que cela te tînt si fort au cœur. »

Oh ! l'impassibilité cruelle des femmes !

Je tremblais pour Bruzon, comme un père tremble pour son fils, quand le pauvret passe son premier examen.

— Le voilà... tiens.

Ma femme ne put retenir un petit rire étouffé qui me pinça le cœur. Il était là en effet... Tout le public se mit à rire sous cape ou à sourire. Bruzon s'avançait vers la rampe, toujours majestueux ainsi qu'un mandarin, très sérieux, droit comme un i, avec un rouleau de musique dans la main, et un éclat provocant dans le regard... Les pans de son habit, la courbe de son ventre, ses cheveux ébouriffés, tout cela joint à son attitude, me firent penser de nouveau à un coq gigantesque qui venait saluer le soleil.

Le public riait... Bruzon était vraiment trop grand pour un théâtre si petit. Il débordait, pour ainsi dire, de son cadre... Mais les philistins, je n'en doutais point, seraient vaincus par la force irrésistible de sa voix : ce serait comme un torrent qui les submergerait. Et voici qu'une voix douce et tremblotante, une voix presque féminine, dit :

— La Romance de l'Étoile de *Tannhäuser*...

Et il commença sur un ton suave et caressant :

O douce étoile, feu du soir...

Les foules sentent immédiatement l'ironie des contrastes. Bergson, philosophe célèbre, le démontre dans son étude sur le rire. Le public de bourgeois cossus du Cercle du Nord-Ouest justifia par son attitude la théorie de l'ingénieux penseur français... Et tandis que Bruzon, imposant comme un roi de la Bible ou comme une de ces figures qu'a créées le génie de Michel-Ange, chantait délicatement, d'une voix veloutée dans les notes graves, et un peu grinçante, comme un bruit de soie qui se déchire, dans les notes aiguës, le public s'agitait sur les chaises en chuchotant, en étouffant des rires, en parodiant la mimique du baryton. Je m'indignai. Que voulait-on de plus? Et comme ma femme et mes amis paraissaient partager le scepticisme moqueur de la salle :

— Vous n'y entendez rien, leur lançai-je en plein visage. Bruzon sait chanter. Il dit avec sentiment. Assurément sa voix

est un peu faible, un filet de voix, quoi? mais elle est pure, souple, limpide. Écoutez donc... Pas une note aigre... Cela fait plaisir d'entendre chanter ainsi, cela fait vraiment plaisir.

Avez-vous jamais vu les mauvais joueurs de billard, quand, dans leur désir de faire un carambolage, ils suivent de tout leur corps le mouvement de la queue? Dans les trains-charrettes, n'avez-vous jamais fait le geste de les pousser, tant leur lenteur vous impatiente? Vous devez me comprendre. Eh bien ! moi, ce soir là, avec mes jeux de physionomie, je poussai le succès autant que je pus. Ah ! Bruzon, Bruzon... comme je souffris, comme mon cœur palpita ce soir-là par ta faute ! Tu interprétas la Romance de l'Étoile sans détonner un instant. Il y eut même un moment où le public commença à se mettre au diapason, et alors j'admirai jusqu'à ton habit, jusqu'à ta manière de porter la cravate, je vis dans ton laisser-aller une idée de génie. Tu te tiras ensuite, non sans fatigue, ami Bruzon, du Prologue de *Paillasse*, et ce fut parmi les sourires incrédules du public que, chantant le morceau de *la Vie de Bohême*, tu adressas des adieux touchants à un vieux pardessus imaginaire.

Quoi qu'il en soit, tout marcha bien. Et même dans les chansons galiciennes tu arrachas des applaudissements, que dis-je? de vraies larmes que fit perler, au bord de certaines paupières, le regret du pays natal. Mais tu fis naufrage au port. Fut-ce dans *Rigoletto*? ou dans *Don Carlos*? Je l'ignore... Tout à coup la voix te manqua, et tu portas tes mains à ta gorge avec une mimique désespérée. Je vois encore ton expression de martyr, Bruzon, tes yeux qui tournaient dans tous les sens comme pour s'empêcher de pleurer, ta bouche crispée qui s'entr'ouvait comme pour maudire et supplier à la fois. Et je te vois, Bruzon, disparaître dans les coulisses, baissant douloureusement la tête, avec la démarche titubante d'un homme ivre... Je souffris autant que toi... Le public dans sa cruauté de bête féroce, n'eut ni un geste de pardon, ni un mot d'excuse... Il fut inflexible. Et quand on pense que c'était le public candide du Cercle du Nord-Ouest ! Qui sait? Si tu avais été un homme de petite taille, souple et élégant, et si tu avais occupé la scène d'un air sans façon, avec un sourire de courtisan sur les lèvres, un de ces sourires qui semblent dire :

« Ne vous effrayez pas, messieurs, il ne s'agit que de passer un tout petit moment », peut-être les choses auraient-elles pris un tour différent. Mais toi, tu t'étais avancé, je dois te le répéter, dressé sur tes ergots, gigantesque, comme un nouveau Chantecl r prêt à déclamer les vers sonores et lyriques d'un Rostand. Que veux-tu? Que veux-tu? Un philosophe japonais a écrit : « La moitié de notre vie dépend de notre attitude. »

VI

Cependant, huit jours plus tard, armé de ciseaux et de pains à cacheter, Bruzon découpait dans le bureau de mon secrétaire les entrefilets, les portraits, tout ce qui en un mot s'était publié à propos de son concert, et peu à peu il le collait sur son cahier ce glorieux mémorial de sa carrière artistique. Bruzon oubliait que le soir même du concert, c'était moi qui avais rédigé ces notes dithyrambiques, et les avais réparties avec quelques portraits du « remarquable chanteur » entre les divers journaux où j'avais des amis. Il était surtout ravi de la demi-colonne que lui avait consacrée un journal du soir, — celui où je faisais la chronique judiciaire — car on y trouvait une étude sérieuse sur la nature de « son talent ». C'était encore ma main coupable qui avait écrit, sous l'inspiration de Bruzon, cette demi-colonne de critique sérieuse. Y a-t-il quelque chose de plus respectable que l'imagination, de plus sacré que l'illusion? Loin de rappeler l'artiste à la triste réalité, cruauté qui est le propre des gens méchants ou bilieux, je le laissai déployer ses ailes de toute sa force, redresser sa crête orgueilleuse et voler à son gré, par les sphères éthérées où resplendit la renommée... Sphères éthérées qui, à vrai dire, — maudite réalité ! — étaient simplement quelques rues ou places de Madrid, quelques cafés et quelques misérables cabarets, de ces cabarets tirant sur le bar américain que l'on désigne aujourd'hui à Madrid sous le nom de *tupis*. Bruzon

était en effet un habitué de la Puerta del Sol, côté du ministère, de la calle de Séville, côté du café Suisse, et de ce petit bout de la calle Alcalá où l'on voit la Gran Peña, le Lion d'Or, la Maison Dorée, et qui est — en dépit de sa courte étendue — notre grand Boulevard et notre Piccadilly. Bruzon avait trouvé là quelques amis parmi les contemporains de Julian Romea, vieillards moroses qui passaient leur temps à se promener en débinant le prochain, devant les fenêtres du café Anglais, peuplé de comédiens nouveau jeu et de petits toreros dernier cri...

Bruzon dans ce milieu de « M'as-tu vu? » du temps passé, déclamait avec la violence d'un anarchiste militant, d'un nihiliste furibond : « C'est fait de l'art, disait-il ; tout s'efféminé, tout s'encanaille. On m'a montré aujourd'hui un ténor qui a l'air d'une Vénus, et un torero, mon cher Suarez, qui est sûrement hermaphrodite. N'est-ce pas honteux? N'est-ce pas répugnant? Et c'est cela qu'on appelle l'art, cela, mon cher Suarez ! »

Les éloges de la presse, et les cinquante pesetas que j'extorquai à Fandiño, après une lutte acharnée, à force de grimaces et de contorsions de toute sorte, — car ce jour-là, je gesticulai autant que l'agité secrétaire du Cercle, — donnèrent de nouveau à Bruzon confiance en lui-même. « Ces cinquantes petites pesetas » lui permirent de louer, en payant un mois d'avance, une chambre dans la calle de Tudescos, d'acheter dans la calle de Toledo un peu de linge, et d'inviter, dans un certain *tupi* de la calle de la Puebla, Edipo Perez, futur auteur dramatique, qui avait rendu à Bruzon divers services... Il me raconta tout cela avec force détails dans son langage d'enfant gâté.

Pour mon compte, je l'avais vu, de temps en temps, en train de philosopher avec ses amis sur les illustres trottoirs madrilènes. Il parlait en maître. Par sa taille et par son air majestueux il dominait ceux qui l'entouraient, et la moindre image qu'il évoquait pour moi, c'était celle de Platon parmi ses disciples... On était déjà en novembre, et Platon, — pardon, je veux dire Bruzon, — portait, à la place de la toge classique, non pas un paletot long et grave, ni une de ces capes, d'autant plus classiques qu'elles sont plus râpées, mais un honteux

pardessus de demi-saison, minable, outrageusement court, couleur feuille morte, un cadeau sans doute de son frère Abelardo... C'étaient là des choses qui m'attristaient.

Mais je reviens à ce que je voulais dire ; j'avais observé chez Bruzon quelques traits qui caractérisaient bien son attitude dans la rue. Par exemple, quand il causait avec quelqu'un, il ouvrait les bras comme pour l'étreindre, et il le tenait ainsi comme cerné pour empêcher sa victime de lui échapper. Disiez-vous, fatigué : « C'est bon, mon cher Bruzon, je suis pressé. » Aussitôt vous voyiez ces deux bras planer sur vous comme les deux ailes d'un aigle, ou, pour être plus prosaïque, comme celles d'un des fameux moulins à vent de la Manche. On eût dit deux obstacles de fer... Et alors vous vous résigniez en souriant et restiez un instant de plus. Quand Bruzon avait deux interlocuteurs, il employait un autre procédé pour les retenir ou plutôt pour les emprisonner : il mettait l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et il marchait un peu devant eux. Voulaient-ils s'échapper en hâtant le pas? Bruzon ouvrait ses bras en croix. Et c'étaient deux barrières dressées devant les fugitifs qui, parfois sous la poussée de ces deux bras vigoureux, reculaient en trébuchant. Je n'exagère pas. Ce sont là des faits historiques.

Si vous souriez, je vous en conterai davantage : Bruzon, l'homme-montagne, ou l'homme-verrou (appelez-le comme vous voudrez pour peindre sa manière de barrer le chemin), en vint, dans cet ordre d'idées, à des audaces inouïes, à des prouesses épiques.

Un soir, au théâtre Price, du temps que l'on y jouait l'opérette, Bruzon, ayant vu dans une loge un critique qu'il harcelait en quémandant des lettres de recommandations et de l'argent, se posta devant la petite porte de la loge, appuya sur elle de toute la force de ses genoux pour rendre toute sortie impossible, et ouvrit ses fameux bras. Le critique et ses amis durent sauter dans les fauteuils d'orchestre pour s'en aller. « Ce n'est qu'ainsi, me racontait plus tard Bruzon en proie à une violente indignation, que put m'échapper ce petit critique de quatre sous ! »

Une autre fois ne vint-il pas me relancer moi-même jusqu'à la salle d'armes? Et comme j'étais en train de faire un assaut

avec le maître d'armes, il ne trouva rien de mieux que de se faufiler entre les deux épées ; il les écarta rapidement, puis me dit avec un naturel exquis : « Mon cher Suarez, écoutez-moi donc... »

Tel était Victor Bruzon : gosier de chardonneret, âme d'enfant, bras de Titan... Et maintenant tu n'es plus, cher baryton que j'aimais comme un frère, te voilà dans ces lieux où l'on n'a plus conscience du temps, et où certainement ta voix pure fait sa partie dans quelque chœur harmonieux de Séraphins, tandis que, servi par la Fortune, Fandiño, cette souris remuante, est devenu député, Villate, ministre de la marine, et Edipo Perez, lauréat de la fameuse Académie de poésie ! On dit qu'il n'y a pour arriver qu'à se pousser, qu'à donner des coups d'épaule. Mensonge que tout cela... Chacun de tes bras était une catapulte, et ta poitrine un véritable bastion. Et pourtant...

VII

La soirée du Cercle du Nord-Ouest avait fait sur mon entourage l'effet le plus funeste pour Bruzon. Le lendemain, ma femme, prétextant une migraine, ne parut point à table, et Romualda nous servit le déjeuner le moins appétissant qu'on puisse imaginer, un pur chef-d'œuvre d'hostilité raffinée. Bruzon mangea silencieusement du poulet cru, et de la friture carbonisée, et moi je me mordais les lèvres avec rage, furieux de la plaisanterie de ma femme et de Romualda... Je fus vaincu. Ma femme protesta contre l'intrusion de ce parasite, de ce glouton mal mis, et Romualda me fit observer que les dépenses de la cuisine avaient terriblement augmenté. Je n'en voulus rien croire, mais, incapable de résister, je proposai pour tout concilier la solution suivante : Bruzon viendrait désormais déjeuner seul tous les après-midi entre trois et quatre heures. Ce serait pour lui le repas principal, entre le petit déjeuner et le café du soir accompagné d'un simple rôti.

Je veillais sur Bruzon avec une sollicitude toute naturelle : je m'étais habitué à sa figure, à son bavardage, et je dois avouer que j'avais foi en lui.

— Un garçon qui chante aussi bien, nous ne pouvons pas l'abandonner, ma bonne Romualda. Ayez donc un peu de pitié.

— Un garçon? — demanda malicieusement Romualda — vous appelez un garçon ce grand diable, cette espèce de colosse? Et vous prétendez qu'il chante? Madame m'a tout raconté, monsieur, et vous avez bien tort de soutenir un feignant qui, au bout du compte, n'a pas plus de voix qu'un grillon... Et... vous savez, ce qu'il mange? Grands dieux ! avec les épaules qu'il a, il ferait un porte-faix épatant !

J'imposai silence à l'insolente Romualda, et je décidai qu'on servirait à déjeuner à Bruzon tous les après-midi, entre trois et quatre heures... Mon acte de despotisme aggrava la situation du baryton. S'il est vrai que parfois les femmes excellent à tisser le fin réseau des combinaisons politiques, il est absolument sûr qu'elles n'écoutent que ce que nous appelons leur caprice, quand elles dirigent l'ordre intérieur ou le gouvernement d'une maison, changeant et bouleversant tout, à leur gré.

Il est vrai aussi, et c'est une triste vérité, que, si les cuisiniers et cuisinières recherchent les volailles, les viandes, et les légumes tendres, en revanche la tendresse de cœur est le cadet de leurs soucis. Ils ne peuvent, à mon sens, garder quelque sensibilité que s'ils sont au service de végétariens. Du moment qu'on peut tordre le cou à un pauvre pigeon inoffensif, ou jeter des écrevisses vivantes dans une casserole d'eau bouillante, on a perdu tout sentiment d'humanité. Si je devais tuer moi-même pour me nourrir, j'aimerais mieux mourir de faim... Les hommes forts, les cannibales, les cuisiniers, peuvent rire de moi. Peu m'importe ! Ils ne feront que suivre l'exemple de Romualda qui riait en écoutant mes réflexions et mes reproches... Ah ! méchante vieille ! Quand je voulus te renvoyer, parce que tu donnais à Bruzon de la soupe froide, de la viande toute couverte d'une couche épaisse de poivre et du café avec du sel au lieu de sucre, ma femme s'indigna et mes parents m'écrivirent de Nautilia pour plaider ta cause, espèce

de sorcière, de parque, de gorgone, sous prétexte que « tu étais si bonne, si fidèle, et comme de la famille ».

Bruzon baissa la tête, quand je lui dis :

— Il vaut mieux que vous ne veniez plus l'après-midi... à la salle à manger...

Et il eut un soupir de Prométhée délivré, quand j'ajoutai :

— Mais je vous donnerai quelque argent pour que vous déjeuniez quelque part... dans un restaurant.

Cet après-midi-là je le vis partir avec tristesse. Bruzon me semblait déjà faire partie de la maison. Quelquefois, dans l'antichambre, je l'avais rencontré en train de bavarder avec la nourrice, ou avec un de mes enfants sur les genoux. En outre, Bruzon était un compagnon agréable et complaisant. Il me racontait tout ce qui se passait à Madrid, et les réflexions que l'on faisait au *tupi* de la calle de la Puebla, ou dans les groupes de la Puerta del Sol. Quand mon secrétaire, un rond-de-cuir misanthrope, ne paraissait pas disposé à porter mes lettres à la poste ou à me rendre un service de ce genre qui n'eût rien à voir avec le droit, j'avais sous la main Bruzon qui brûlait toujours du désir de m'être utile. Bruzon montrait aussi une véritable soif de science et il avait, pour l'apaiser, les livres de ma bibliothèque. Quelques années plus tard, entre parenthèses, je vis que quelques-uns des volumes qu'il m'avait empruntés pour les emporter chez lui, n'étaient pas revenus à leur place. Je me dis que peut-être Edipo Perez lui avait appris à connaître la valeur marchande des livres,... celle qui se cote chez les bouquinistes. Quoi qu'il en soit, puisque c'était seulement chez moi qu'il trouvait de quoi nourrir à la fois son corps et son esprit, son départ ne devait-il pas en quelque manière me percer, me déchirer le cœur? Qu'allait-il devenir, si je l'abandonnais?

Les froids commencèrent et Bruzon ne put s'acheter de pardessus d'hiver. Aucun des miens ne lui allait. De sorte que le pauvre diable fut réduit à relever le col de son pardessus d'été, couleur feuille-morte, et à se dire : « La neige peut venir ; nous la braverons avec cette pelure. » Mais véritablement cela faisait pitié de le voir marcher par les rues, en décembre, ou en janvier, les mains dans les poches, mal protégé par le mince vêtement que traversait la pluie... Nous

espérions que tout s'arrangerait après le concert qu'il comptait donner chez une princesse de la famille royale. Villate, bon cœur, au fond, avait promis de faire des démarches pour qu'elle lui accordât une audience. Je me disais souvent : « Sapristi, allons-y donc les yeux fermés, et achetons un pardessus d'hiver à ce pauvre homme. » Mais l'avouerai-je? j'ai dû avoir quelque aïeul avare et parfois, oui, parfois, mon argent est paresseux et réfléchit par trop avant de me quitter. Ajouterai-je que je ne suis pas riche? Oui, cela, je dois le confesser. Entre les prétentions de ma femme et notre modeste budget, il y a un abîme. Et justement, à ce moment-là, ma chère petite Mercedes ne rêvait-elle pas d'avoir sa voiture, de s'abonner au Teatro Real, et de donner de grands dîners? Bruzon n'eut pas de pardessus d'hiver, mais il eut des bottines admirables... Je vais conter l'histoire de ces bottines.

VIII

Il fallut quinze ou vingt jours à mon cœur pour s'apitoyer. Je voyais parfaitement les clignements d'yeux et les grimaces que prodiguait Bruzon pour attirer mon attention sur ses chaussures. Je comprenais parfaitement ses allusions à l'humidité, aux flaques d'eau, et aux « sales petits pavés de ce Madrid ». Et j'avais beau faire le distrait, ma conscience me forçait à jeter un regard sur les misérables bottines de l'artiste. C'était un vrai prodige de solidité et de résistance. Pendant plus de deux semaines, elles trottèrent à travers Madrid, fendues, ouvertes, riant de tous les côtés, pour parler comme les humoristes de la misère. La bottine gauche particulièrement poussait à l'extrême le dévouement et l'héroïsme dont une bottine est capable : la semelle s'était détachée et les clous qui la traversaient, restaient à découvert. Le baryton s'ingéniait à dissimuler cette avarie en faisant des points à droite et à gauche, ou en attachant franchement la semelle et l'empeigne avec une corde. C'était bien inutile. Au bout d'un quart

d'heure, la bottine recommençait à bâiller terriblement. Sur le tapis persan de mon bureau, on eût dit la gueule béante d'un poisson de l'Apocalypse... Un après-midi mon cœur ne put résister, et me dicta ces paroles qui parurent à l'artiste douces comme le miel :

— Mon cher Bruzon, nous allons nous acheter des bottines.

J'avais déjà fait mon plan : j'achèterais à ce pauvre garçon, calle de Toledo ou plaza Mayor, des bottines fortes en veau qui me coûteraient treize ou quatorze pesetas. Par exemple, je ne dépasserais ce prix-là pour rien au monde.

Nous arrivâmes à la plaza Mayor. La nuit tombait. Nous parcourûmes les arcades classiques sans que Bruzon se décidât à entrer dans aucune cordonnerie.

— Ici, m'avoua-t-il à la fin, nous ne trouverons rien de bien. C'est une vraie place de province, et il n'y a que de la marchandise grossière. et passée de mode, bonne pour les paysans. Dans la calle de Preciados, j'ai vu en solde de jolies petites bottines, admirablement faites. Voulez-vous que nous y allions?

Nous y allâmes. La nuit était venue, et Bruzon put traverser la Puerta del Sol sans avoir à rougir de ses chaussures. Du reste, l'idée qu'il allait en avoir bientôt de toutes neuves le faisait sourire... Mais dans la boutique de la calle de Preciados on ne voyait que des bottines jaunes à la mode d'il y a dix ans ; il n'eut pour elles comme de juste que le plus profond mépris.

— De loin, j'avais cru que c'était autre chose. Cherchons ailleurs.

— Mais, mon cher Bruzon, peut-être qu'en choisissant...

— Non, mon cher Suarez, j'ai besoin de petites bottines noires qui aillent avec l'habit. Oubliez-vous donc mon concert chez la princesse?

Nous montâmes de nouveau jusqu'à la Puerta del Sol.

— Si nous voyions dans ce bazar? insinuai-je.

Bruzon consentit, et nous passâmes près d'une heure dans le bazar, à torturer les employés. Bruzon prenait dans ses mains les bottines énormes qu'on lui offrait, et les considérait avec

la plus grande attention ; il les palpait, il appuyait sur le cuir pour en mesurer la souplesse, il examinait méticuleusement l'intérieur, et en fin de compte les repoussait d'un geste majestueux :

— Ces « petites bottines » ne me conviennent pas.

Il en essaya plusieurs paires, et chaque fois il faisait tant de grimaces, et son visage se contractait si douloureusement que je finis par lui demander :

— Mon Dieu, qu'avez-vous donc?

— Rien, me répondit-il, sinon que nous nous obstinons à acheter de « petites bottines » de veau, et que moi, dès que je ne me chausse pas avec du chevreau glacé, je vois mille chandelles. J'ai les pieds un peu malades. Toute la plante n'est qu'un durillon. Et ces deux petits doigts...

Je commençai à m'irriter. Que voulait-il donc avec toutes ses exigences? De petites bottines de cuir de Russie, peut-être? Nous sortîmes du bazar, et prîmes, sans nous parler, la calle de la Montera, mais, quand nous fûmes arrivés à la Red de San Luis, le coquin m'avait reconquis. Dans une cordonnerie de la calle del Desengaño, j'accomplis enfin mon œuvre de miséricorde. Les bottines étaient noires, en chevreau glacé, souples comme de la peau de gant. Bruzon se complaisait à y étaler son pied tout à son aise et poussait des soupirs de joie.

— Merci, mon cher Suarez, merci. Comme on marche bien avec de pareilles chaussures ! C'est vraiment un plaisir.

Dans la rue, près d'un réverbère, en regardant ses bottines neuves qui étincelaient sous la lumière, il prononça quelques paroles qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

— Cela paraît invraisemblable... l'influence que peut avoir la chaussure. Je ne sais pas ce qui m'arrive... On dirait en vérité que c'est des pieds que dépend l'optimisme.

Je m'efforçai d'oublier les trente-cinq pesetas que j'avais déboursées et de prendre ma part de tant de bonheur.

IX

Bien souvent, en me rappelant l'achat de ces bottines, j'ai pensé que rien, ni talent, ni force, ni finesse d'esprit, ne peut garantir la victoire. L'extraordinaire habileté que montra Bruzon cet après-midi-là, eût suffi à bien des généraux pour gagner les plus grandes batailles et à bien des hommes d'Etat pour résoudre les conflits les plus difficiles. Il y a en vérité une étrange disproportion entre les forces que nous déployons dans la lutte pour la vie et les résultats que nous obtenons. Certains, plus ingénieux que des araignées et plus prudents que des fourmis, parviennent tout au plus à conquérir des places de six mille réaux[1] par an, parfois même simplement des bottines de trente pesetas. D'autres, au contraire, aussi peu clairvoyants que des taupes et aussi gauches que des oies, recueillent à mains pleines les dons de la fortune capricieuse. C'est même là, suivant quelques théoriciens mécontents, la principale raison des luttes et des représailles politiques. C'est possible, mais, s'il en est ainsi, c'est que les hommes ne comprennent pas le vrai sens de la vie. Ce qui leur paraît révoltant d'injustice, ils ne voient pas que c'est l'œuvre du hasard, le souverain maître des choses humaines. Ce n'est pas de la volonté que dépendent nos actes ; peut-on même dire que ce sont des actes ? Ne sont-ce pas plutôt des mouvements mécaniques? Un dieu malin se rit de nous, il nous éblouit par le mirage de la volonté et du libre arbitre, il nous suggère un tas de mots sonores qui ne signifient rien... Vouloir, pouvoir, conquérir ! Quand nous nous écrions : « J'ai fait cela », le dieu malin sourit, il sait le fond des choses : ce que nous croyons notre œuvre est bien la sienne et rien que la sienne. Mais qu'un esprit réfléchi se dise : « Tant mieux ! Cela m'a réussi », alors seulement le dieu inconstant et frivole qui répand au hasard sur la terre les maux et les

1. Le réal est une monnaie fictive qui vaut vingt-cinq centimes.

biens, est satisfait et se réjouit. Car il a enfin rencontré quelqu'un qui accepte ses caprices et ses contradictions avec douceur et résignation... Voilà pourquoi je disais au cher artiste dans ses heures de découragement :

— Attendez un peu... Comme tout le monde vous avez pris un billet à la loterie de la vie. Soyez donc un joueur calme, mon cher Bruzon.

Mais il ne pouvait l'être. Cet homme intelligent et bon n'avait point reçu du ciel le don inestimable de la patience. Quand il se vit enfin avec les bottines rêvées, estimant que l'auguste princesse, protectrice des artistes, tardait à lui accorder l'audition demandée, il me supplia, dans l'intérêt de sa réputation, de revenir à la charge dans une série de petits combats, de légères escarmouches, comme il disait, pour lui aplanir le chemin. Un après-midi, il vint dans les bureaux du journal où j'écrivais, avec un petit vieux aux yeux bleus et à la barbiche blanche, son accompagnateur. Il s'appelait Hermida : c'était une espèce de nabot, qui marchait de biais, comme pour tenir moins de place, en un mot, l'antithèse de Bruzon. J'avais prévenu le directeur du journal, le critique d'art et le photographe. Mais quand le baryton arriva, le directeur venait de rentrer de la Chambre avec un monceau de notes pour l'article de fond ; le critique d'art assistait à la répétition générale d'une opérette viennoise au théâtre de la Comedia ; bref, en réalité les seuls auditeurs que put avoir Bruzon, furent un jeune rédacteur qui faisait, sans être payé, la chronique judiciaire, un ami intime du directeur qui venait toujours à cette heure-là demander un billet pour n'importe quel petit théâtre, et moi. Hermida s'assit devant le piano, tout doucement, sur le bord du tabouret dont il occupait à peine le tiers. Bruzon toussa et dit :

— Allons, il me semble que cette gorge va bien.

Mais l'arrivée d'un garçon de café avec un plateau, retarda le concert de quelques minutes. Tout à coup, le timbre du téléphone retentit, et le jeune rédacteur dut répondre. Le photographe entra au même instant pour prendre son instantané en toute hâte. Bruzon arracha le minuscule Hermida de son tabouret, leva un bras, puis ouvrit la bouche. Et ce fut tout. Nous finîmes notre café tranquillement, et, le lende-

main, mon journal informa le public du grand succès remporté par Bruzon dans nos salons.

La légende se formait peu à peu. Quelque temps après, Bruzon chanta chez un de mes amis que ses talents divers avaient fait surnommer « Touche-à-tout ». Il était, en effet, à la fois peintre, député, critique dramatique, critique d'art, arbitre dans les concours d'escrime et naturellement aussi dans les affaires d'honneur ; mais « Touche-à-tout » disait modestement qu'il n'était que journaliste... Il se distinguait surtout par son affabilité et par sa bienveillance. C'est pour cette raison d'ailleurs, qu'il pouvait être tant de choses à la fois sans porter ombrage à personne.

Quand Bruzon, Hermida et moi, nous arrivâmes dans son atelier, « Touche-à-tout », revêtu d'une blouse de toile écrue, était devant son chevalet. Il travaillait d'après nature. La nature en l'espèce était une gamine ravissante, que « Touche-à-tout » avait déguisée en gitane. Au fond de l'atelier, se tenait un groupe de jeunes gens, peintres et littérateurs débutants, que je connaissais de vue. Ils avaient la gaieté de leur âge. Je dus leur paraître quelque Anglais excentrique qui promenait à travers les ateliers un nain et un géant. Car ce fut à peine s'ils purent s'empêcher de pouffer en nous voyant. Le modèle, incapable d'un pareil effort, éclata franchement, du coup il envoya la pose au diable, et nous rîmes alors tous en chœur, sauf Bruzon qui me regarda en fronçant le sourcil d'un œil interrogateur ; je lui expliquai :

— Mon cher Bruzon... Ici tout respire la jeunesse et la joie. Votre visage impassible détonne. Voyez, ce n'est autour de vous que clarté et que grâce. Le soleil entre à flots, il y a des fleurs et de jolies étoffes. Regardez le modèle sur les genoux de ce jeune homme, regardez le chat qui joue avec les pinceaux de « Touche-à-tout » sans se tacher... Faites de même, Bruzon ; soyez léger, souriant, adroit, comme les jeunes gens, comme le chat, et vous irez loin.

Il ne voulut pas me comprendre. Il commença à chanter, bouleversé, rageur, les yeux étincelants de colère, lançant les notes comme des flèches destinées à transpercer le modèle et les jeunes gens qui folâtraient au fond de l'atelier. « Touche-à-tout » avait croisé les bras et écoutait d'un air bienveillant.

De temps en temps, étonné par l'attitude tragique de Bruzon, il m'interrogeait du regard. Soudain, les cordes vocales du baryton, objet de tant de soins méticuleux, grincèrent horriblement au moment où il attaquait une note aiguë. Aussitôt le rire du modèle s'égrena à travers l'atelier, et ce fut comme une invitation à laquelle répondit bruyamment le groupe de jeunes gens ; cette fois, il mit toutes voiles dehors. Bruzon, tout décontenancé, roulait des yeux furibonds et retenait à peine des grondements de colère. Le petit vieux, Hermida cessa alors de jouer et se mit à sourire béatement. « Touche-à-tout » sourit aussi, avec diplomatie, tournant l'incident en plaisanterie, et moi je souris, comme les autres, en jetant à la bande joyeuse un regard suppliant qui voulait dire : « Allons, laissez ce brave garçon finir. »

Toi seul, Bruzon, tu ne souris pas. Pour la seconde fois tu ne réussis pas à sourire, tu ne parvins pas à mettre les moqueurs de ton côté. L'ironie du public est si souvent funeste aux artistes ! Peut-être, étais-tu né trop tard. Il y eut un temps où le geste courageux et l'attitude héroïque triomphaient partout. Mais, depuis cet âge lointain où la terre était habitée par une race gigantesque, quel changement ! Les hommes qui l'ont remplacée sont petits et agiles : ils ne savent plus que ramper et sourire. Toi, tu étais trop sérieux, trop grand... Quand tu quittas l'atelier, tes yeux lançaient des éclairs, et tu semblais un colosse vaincu qui renonce à sa vengeance. Tandis que le léger Hermida te suivait, trottinant de biais, « Touche-à-tout » m'appela [près de son chevalet et me dit :

— Quel est ce Goliath mauvais coucheur? Il a une voix agréable, quoique un peu fluette. Mais avec une pareille taille et un tel caractère, on n'arrive à rien.

« Touche-à-tout » était peintre, député, critique dramatique, critique d'art, arbitre dans les concours d'escrime et naturellement aussi dans les affaires d'honneur... Et il était aussi prophète. Ce qui suit, va le prouver.

X

Un après-midi de mars, nous allâmes chez la princesse... Mais je dois rapporter d'abord quelques aventures de Bruzon qui précédèrent cette visite mémorable.

Bruzon et Edipo Perez avaient réussi à se faire admettre dans la claque du Teatro Real. De temps en temps, je montais les voir pendant les entr'actes. Je m'étais habitué, comme je l'ai déjà dit, au bavardage de Bruzon, et celui d'Edipo Perez, bohême pétillant d'esprit, était loin de m'ennuyer. Dans les couloirs voisins du paradis, Bruzon pontifiait d'un air compétent et semait la discorde chaque soir. Il y avait alors au Teatro Real un baryton célèbre dont la voix extraordinaire et le jeu savant enthousiasmaient la salle. Quand ce baryton jouait le rôle de Rigoletto, c'étaient des ovations incroyables. Et quand il chantait le monologue de Hamlet, seuls, quelques esprits chagrins, comme Bruzon, ne s'associaient point aux bravos et aux applaudissements frénétiques.

— Cet homme chante faux, criait Bruzon, dans les couloirs étroits du paradis.

Il y avait là, dans les entr'actes, des amateurs pauvres, et aussi des gens du peuple qui, par curiosité, étaient allés à l'Opéra pour la première fois de leur vie. Ils s'étiraient, se dérouillaient les jambes, ou fumaient, les uns préoccupés, les autres indifférents, jusqu'au moment où les simagrées du colosse Bruzon et les rires mordants d'Edipo Perez venaient les distraire.

— Cet homme détonne, messieurs, je vous le certifie. S'il détonne !... Ah ! oui... La voix n'est ni pure, ni naturelle.

Le cercle d'auditeurs se resserrait autour de lui. Les femmes surtout, l'écoutaient, bouche bée.

— Une voix pure, expliquait Bruzon, doit sortir d'ici, — et il portait une de ses grosses mains à sa poitrine, — et non de là, — et il terminait, en frappant de son autre main, sa tête. La voix doit jaillir de la poitrine comme d'une source.

Elle doit s'élever dans les airs comme un jet d'eau. Et la voix, la petite voix de cet homme-là ne monte pas, ne jaillit pas, messieurs ; elle descend, elle sort du nez. C'est une voix étranglée... Cet homme, à vrai dire, ne chante pas, il se mouche devant le public. Et, c'est cela qu'on appelle une idole, le *nec plus ultra* ! Ah ! vrai, cela fait pitié, cela dégoûte !...

Edipo Perez avec ses longues moustaches, sa large cravate Lavallière et ses allures de chat, était ravi des discours de Bruzon. Bilieux et mécontent de tout, Edipo Perez avait en horreur la réputation et le talent d'autrui dans n'importe quel genre. Et c'était le meilleur allié de Bruzon, quand quelque amateur prudent intervenait en leur disant ou à peu près :

— Voyons, messieurs, ne vous couvrez pas de ridicule. Voici trente ans que je fréquente le paradis du Teatro Real et jamais je n'ai entendu un baryton comme celui-ci.

Bruzon prenait un ton plus important encore en se voyant attaqué. Il multipliait les arguments et hasardait même une comparaison en règle. « Il chante cet air ainsi, n'est-ce pas ? — et il imitait le baryton de la façon la plus perfide. — Eh bien, c'est ainsi qu'il faut le chanter. » — Et devant ses auditeurs stupéfaits, il fredonnait la romance qui, quelques instants avant, sur les lèvres du fameux chanteur, les avait enthousiasmés.

Emporté par ce feu sacré de l'indignation qui enflamme les véritables artistes, Bruzon essaya une chose sans exemple dans les annales du théâtre ; il tâcha d'éveiller dans la claque l'esprit de discernement et d'indépendance... Et il sut se faire quelques adeptes qui s'abstenaient d'applaudir « le chanteur chéri des bourgeois et des philistins », selon l'expression d'Edipo Perez. Et même un soir inoubliable, sur un geste de Bruzon, ils sifflèrent, oui, messieurs, ils sifflèrent l'idole... Ç'avait été un duel de barytons, Bruzon contre Titta Ruffo... Ce soir-là, d'ailleurs, Bruzon tomba de haut, tout comme les anges rebelles. Longtemps après, Edipo Perez me contait encore, qu'ils avaient roulé à travers les escaliers, « chassés à coups de pieds par les caudataires de ce baryton ridicule, si inférieur à Bruzon qu'il n'était même pas digne de dénouer les cordons de ses souliers ».

N'allez pas croire, d'après les propos que je viens de vous citer, qu'Edipo Perez eût toujours la même faiblesse et la même tendresse pour Bruzon. Par deux fois, le bohême vint chez moi se plaindre de Bruzon, « ce fainéant », tout comme si j'avais été le père, le tuteur ou le fondé de pouvoirs du baryton.

Edipo Perez était venu d'un village de la Rioja à Madrid pour faire ses études de vétérinaire. Mais quelques vers de lui, couronnés dans le concours organisé par une feuille hebdomadaire, décidèrent de son destin : il transporterait la poésie sur la scène. Bruzon, qui l'avait connu au moment où il formait des projets si magnifiques, s'était offert à le protéger. Il l'avait présenté à certains de ses amis de café, et introduit dans quelques loges d'acteurs. Il n'en avait pas fallu davantage pour que Bruzon et le poète devinssent de grands amis. Les poètes, à mon avis, sont faibles et peu intéressés. Edipo, en tout cas, avait le cœur sensible ou du moins était convaincu que l'amitié a ses droits, et voici qui le prouve. Il recevait de ses parents cent vingt-cinq pesetas par mois, en dehors de la somme nécessaire pour acheter les livres dont il avait besoin, et payer ses inscriptions. Il avait pris d'abord un abonnement de soixante cachets dans un restaurant connu de la calle de la Montera ; il avait ainsi ses repas du moins assurés, matin et soir. Bruzon l'apprit et lui dit :

— Vous avez, dites-vous, soixante cachets. Eh bien, c'est assez pour nous deux : cela nous fait trente repas par tête.

— Mais, mon cher Bruzon, objecta le poète, je ne ferai ainsi qu'un repas par jour.

Bruzon sut lui persuader qu'un pareil régime était plus que suffisant pour l'estomac d'un poète.

— A condition, bien entendu, que vous vous leviez tard et que vous preniez un petit café pour tromper votre faim...

Et, pendant deux mois, Bruzon qui déjeunait tantôt chez moi, tantôt dans un restaurant quelconque à mes frais, partagea l'abonnement du généreux Edipo. Mais le poète finit par découvrir que Bruzon faisait ainsi ses deux repas quotidiens, « comme n'importe quel abominable sybarite », et il accourut chez moi se plaindre de cette trahison. Je défendis Bruzon en citant des textes de Cervantes, de Quevedo, de

Mateo Aleman... J'expliquai à Edipo que Bruzon était, sans le savoir, le type traditionnel de l'Espagnol famélique, fécond en ruses et en sophismes ingénieux pour s'assurer la conquête du pain, et que, lui, Edipo, admirateur passionné de la littérature de son pays et poète lyrique, devait comprendre et admirer en son ami le descendant d'une illustre lignée littéraire, celle des Sancho, des Pablibo et des Guzman... Je lui fis remarquer aussi que son corps et celui de Bruzon différaient singulièrement de volume.

— Vous, Edipo, si vous avez plus de cœur, votre estomac est moins exigeant et n'a pas besoin de grand'chose. Bruzon au contraire, est gigantesque comme Gargantua et son estomac est un four monstre auquel il faut beaucoup de combustible.

Edipo se mit à rire. Il riposta en me disant que j'étais un monsieur « très persifleur », et prit congé de moi en m'assurant que Bruzon le lui paierait. Vaine menace ! Un peu moins d'un mois après, je le vis arriver un soir chez moi sens dessus dessous, la cravate en lambeaux, le chapeau souillé de boue, la figure toute égratignée et contusionnée. Il essuya le sang et la sueur dont elle était couverte, poussa deux ou trois soupirs à rendre l'âme, puis me dit :

— C'est à Bruzon, à votre protégé, que je dois de me voir dans cet état... Car votre protégé est un ivrogne, un coquin. Son frère Abelardo lui a envoyé vingt-cinq pesetas, et il m'a dit : « Je vais vous offrir, Edipo, un vrai festin. Je vous dois bien ça. »

» Nous sommes allés dans un cabaret de la calle Ancha, et Bruzon y a dévoré toutes les provisions et vidé la cave... Après, monsieur Suarez, nous nous sommes engagés dans des rues étroites, et... je ne sais comment vous dire... Enfin, vous me comprenez, n'est-ce pas? Bruzon m'avait dit qu'il se chargerait de tout... et... une fois le quart d'heure de Rabelais arrivé, rien dans les mains ni dans les poches... Tout était resté entre les mains de l'aubergiste... Des femmes se mirent à nous insulter. Un homme sortit de je ne sais où et nous assaillit à coups de poing. Bruzon est fort, mais il était ivre, et sur cent coups en donnait quatre-vingt-dix-neuf dans le vide. La police finit par s'en mêler. J'ai pu m'échapper, je ne

sais comment, mais Bruzon a été arrêté et on lui a mis les menottes. Il va certainement donner mon nom au commissariat et l'on viendra me chercher pour m'emprisonner moi aussi.

Le poète pleurait.

— Monsieur Suarez, monsieur Suarez, le filou, le voleur, c'est lui, votre protégé, et non pas moi. Défendez-moi, je vous en prie. Croyez bien que Bruzon est un ivrogne et un coquin, et que vous ne le connaissez pas bien encore.

Je laissai ma femme, déjà habillée pour aller au théâtre, maudire cet animal de Bruzon qui ne nous laissait jamais en paix, et je courus avec Edipo au commissariat. En chemin, je réussis à calmer le poète et à lui persuader qu'il ne lui arriverait rien, et que, après tout, l'aventure de Bruzon n'avait rien de condamnable.

— Vous dites qu'il a mangé et bu à l'excès? Que voulez-vous? Le pauvre diable avait besoin que la fête fût complète... Il faut être indulgent. C'est Dieu qui nous a faits ainsi. Bruzon est un artiste, un rêveur, comme il dit, mais c'est aussi un homme. Je ne le connaissais point sous cet aspect...

— Oui, monsieur Suarez, il dit que les petites blondes le rendent fou...

— Tiens ! c'est amusant...

Edipo n'osa pas entrer avec moi au commissariat. Je fis mettre Bruzon en liberté. Bruzon, cette nuit-là, égayé par le vin et par l'amour, tu souriais... Comme tu étais né pour le bonheur ! Avec quelle éloquence fleurie et quelles réflexions plaisantes tu me contas ton aventure ! Avec ton pardessus feuille morte, tout taché de vin, avec tes yeux rapetissés encore par l'ivresse que l'ammoniaque du commissariat n'avait pas dissipée complètement, tu m'apparus tout autre : tu n'étais plus pareil à un cyclope, à un arbre, à un coq, mais, par la plus belle et la plus agréable des métamorphoses, tu étais devenu un véritable faune. Et Edipo — fiez-vous ensuite aux poètes — me demandait de me fâcher avec toi ! Priape et Bacchus avaient fait de toi un dieu, ce soir-là, et tu me semblais, ô Bruzon, un être sacré, et admirable !

XI

Par un après-midi de mars nous allâmes chez la princesse. Villate nous avait invités, Bruzon, Hermida et moi, à nous trouver devant la porte du Palais, à sept heures moins le quart. A six heures, Bruzon et Hermida étaient dans mon bureau ; Bruzon portait le fameux habit que j'ai déjà décrit, et le frêle professeur de piano une toute petite redingote noire, bordée avec soin, étroite et courte, qui lui donnait tout à fait l'air d'une ombre légère. Rien de plus drôle et de plus mélancolique à la fois que le contraste offert par le colosse Bruzon et l'homunculus Hermida. La princesse les verrait certainement d'un œil bienveillant : la vie de cour en effet offre plus qu'aucune autre, des spectacles amusants et pitoyables, mais les princes, quand ils ont du tact, gardent toujours une même attitude, ils ont un sourire de commande qui, dissimulant l'indifférence, joue habilement la bonté.

Tranquillisé par ces réflexions, je laissai Bruzon et Hermida dans mon bureau et je passai dans ma chambre. Tandis que je m'habillais, j'entendais Bruzon essayer sa voix et Hermida l'avertir timidement :

— Plus bas... Puisque je vous dis qu'aujourd'hui vous êtes en voix...

Quand j'allai les rejoindre, Bruzon, qui semblait joyeux et optimiste, se leva de son fauteuil, ouvrit les bras, jeta un regard sur moi, leva ensuite les yeux au ciel et s'écria :

— Un jeune dieu ! Vous avez l'air d'un jeune dieu !

Bruzon avait de ces saillies bizarres, qui étaient peut-être des idées de génie. Le jeune dieu, c'était moi, un pauvre homme après tout, parce que je portais un habit de soirée, un gilet de soie, et que j'avais des perles pour boutons de chemise. Je dois avouer que je fis la roue, en murmurant hypocritement :

— Je n'ai pour moi que ma toilette, tandis que vous, vous avez votre art.

Hermida eut un sourire sceptique et résigné. Bruzon commença à parler. Il parla de ce qu'il ferait, dès que la princesse lui aurait donné « une petite pension », de la souplesse et de la douceur de sa voix, de l'impression que produirait sur Son Altesse sa manière de dire, de son frère Abelardo qui se doutait si peu de ce qui se passait. Il parlait d'abondance, bercé par l'espérance, vivant un instant de bonheur sans pareil.

— Allons, messieurs, partons. Il est six heures et demie.

Comme il s'agissait d'aller chez la princesse, ma femme nous céda son coupé. Bruzon l'aurait empli à lui seul. Nous pûmes nous y installer tous trois quand même, tant Hermida tenait heureusement peu de place. Nous suivîmes la calle Mayor, serrés les uns contre les autres et ruisselants de sueur, quand, devant une pâtisserie, Bruzon fit arrêter la voiture.

— Qu'est-ce qui vous prend? lui dis-je.

Sans me répondre, effeuillant d'un coup de coude le gardénia qui ornait ma boutonnière, et écrasant le pied du pianiste qui ne put s'empêcher de gémir, le colosse se précipita sur le trottoir, entra dans la patisserie, et enfin revint dans la voiture, agité et nerveux, avec un petit paquet dans les mains.

— Les meringues, les chères petites meringues !

Dans la pénombre du coupé, les meringues et le papier qui les enveloppait, marbraient de blanc, en dansant çà et là avec les cahots, la silhouette du baryton. Hermida et moi, nous entendîmes Bruzon croquer les meringues, nous l'entendîmes les savourer avec des claquements de langue. Quand il eut jeté le papier par la portière :

— Il n'y a rien comme les meringues pour la voix, nous dit-il. Maintenant mon gosier me semble de velours.

Et il commença à chanter.

La voiture de Villate s'arrêta, presque en même temps que la nôtre, devant la porte du palais. Villate venait de la Chambre ; il avait des papiers à la main, il était vêtu d'une simple redingote grise.

— Tiens, dit-il, vous vous êtes mis sur votre trente et un?... Vous savez pourtant bien que la princesse est très démocrate...

Et Villate, nous précédant, commença à monter le large escalier de marbre avec une aisance qui accrut encore l'optimisme de Bruzon.

— On voit bien que c'est un habitué... Oh ! ces politiciens !...

Un huissier nous débarrassa de nos pardessus et de nos chapeaux. Le fameux pardessus feuille morte de Bruzon, qui avait essuyé toutes les intempéries de l'hiver, était minable à ne pas croire ; en le voyant, l'huissier ne put retenir un geste vaguement ironique.

Nous entrâmes dans un salon très éclairé, orné de meubles et de tentures Louis XV, de nombreux tableaux et d'objets d'art de toute sorte.

— Regardez... le roi...

Bruzon montrait du doigt les murs, les portraits magnifiquement encadrés de certains membres de la famille royale. Et foulant aux pieds les tapis moelleux et épais, respirant pour un instant l'air d'une demeure princière, Bruzon, qui était né peut-être tout aussi bien que Farinelli pour être le cygne favori d'un souverain artiste, s'inclinait avec un respect ému devant les portraits.

— Le roi... quel regard intelligent ! Ah ! la reine Marie-Christine... quel port majestueux !

Hermida ne parlait pas. Il souriait en contemplant les miniatures que protégeait une vitrine. Villate feuilletait un album de photographies et murmurait à mon oreille des réflexions mordantes. Un majordome nous demanda si nous voulions voir le palais. La princesse avait l'habitude de donner cette preuve d'amabilité... officielle à ses visiteurs. Nous traversâmes donc successivement un somptueux salon Empire, un petit salon dans le goût du jour, la chambre de la princesse, chambre claire et chaste de princesse veuve, le cabinet de toilette, la salle à manger ornée de tapisseries de Goya, et nous revînmes à notre point de départ en tournant par un large couloir aux murs émaillés de plats ravissants de Rouen, de Talavera, de Sèvres et de Chine. Je me rappelle encore ce couloir tout fleuri de céramique qui donnait une impression de fraîcheur et de grâce. Tout le reste sentait le déjà vu, le luxe facile et courant. Bruzon témoignait un enthousiasme

que je ne partageais point. Tout lui arrachait des murmures d'approbation et de lyriques hyperboles. Il s'inclinait solennellement devant un secrétaire ou un fauteuil ancien ; en dix minutes ce fort de la halle avait acquis la légèreté et la souplesse des courtisans.

Le majordome finit par nous conduire à la salle de musique où la princesse nous attendait. Villate fit les présentations et Bruzon, Hermida et moi nous baisâmes la main de l'auguste Altesse qui nous souriait avec affabilité. Ses cheveux blancs et son embonpoint robuste lui donnaient un air vénérable, et majestueux. Protectrice d'artistes débutants, elle paraissait leur aïeule plutôt que leur mère. La dame d'honneur qui était près d'elle n'était pas plus haute qu'Hermida, mais elle était plus grosse encore que la princesse : c'était une duchesse intelligente et douce. Et, toutes deux, nous parlaient avec un naturel adorable, supprimant à l'envi la solennité de l'étiquette. Bruzon commençait à se sentir comme chez lui... Je surpris Hermida en train de l'avertir en le tirant par la manche.

C'est à peine si je me souviens de la salle de musique. Je me rappelle seulement le piano demi-queue, en laque blanche, un plafond allégorique où des muses voisinaient avec de tout petits anges, et une frise avec les médaillons de musiciens illustres. Je me rappelle aussi le profil de vieille femme de Wagner, le visage grognon de Beethoven, le large front de Mozart, mais ce que je n'oublierai jamais, c'est la physionomie de Bruzon, son expression de triomphe, une expression qui semblait dire : « Enfin ! » Bruzon, ce jour-là, sentit assurément les ailes de la Fortune lui frôler le front.

Il chanta debout devant la princesse. Nous étions, Villate à côté d'elle, moi près de sa dame d'honneur. Hermida accompagna le baryton discrètement, effleurant à peine les touches, songeant peut-être que les pianos ne devraient pas faire de bruit... Dans le salon qui était assez petit et où l'acoustique était excellente, la voix de Bruzon faisait plus d'effet. Les nobles dames l'écoutèrent avec complaisance. Quant à Villate, il se contentait de m'inviter par signes à tourner mes regards vers le chanteur. En effet, une des manchettes de Bruzon se comportait d'une façon vraiment alarmante ; échappée, pour

ainsi dire, de la manche de l'habit, elle semblait un projectile prêt à frapper la princesse. Je partageai la crainte de Villate ; je voyais déjà cette diablesse de manchette, décrivant une courbe dans les airs avant de s'abattre sur l'auguste visage. Et il ne me fut plus possible de suivre désormais Bruzon dans ses prouesses mélodiques.

Peu m'importait maintenant qu'il chantât bien ou mal. Mes yeux ne quittaient pas un instant ce bras, cette manchette...

La princesse se leva ; de nouveau nous lui baisâmes la main, tandis que de son allure un peu nonchalante elle se dirigeait vers la porte de la salle. Bruzon et Hermida nous devancèrent dans l'escalier, et Villate, s'arrêtant sur un des paliers, me dit :

— Il a été moyen... assez bon... il a vraiment peu de voix pour sa taille. Et puis... cette manchette... J'ai tremblé tout le temps.

Comme Bruzon s'était aperçu de notre aparté, il nous attendait dans le vestibule, les bras ouverts. Villate voulut fuir. Mais il dut se résigner à tomber avec moi dans l'embuscade.

— Quel est votre avis, monsieur Villate? Son Altesse a été enchantée, n'est-ce pas?

Villate fit un bond en arrière, monta prestement dans sa voiture, et pour toute réponse lui dit en riant :

— Mais oui, enchantée. Comment donc ! Vous verrez.

Bruzon ferma les yeux, les poings crispés.

— Qu'est-ce que cela signifie?

Ce ton équivoque de Villate, tel un nuage dans un ciel d'été, le troublait au milieu de ses folles espérances. Il continua néanmoins :

— Oui, messieurs, sérieusement, elle a été enchantée, littéralement enchantée. M'enverra-t-elle à Rome? Obtiendra-t-elle pour moi un petit engagement au Treatro Real?

Et il s'éventait avec son chapeau.

De quelles illusions tu te berças cet après-midi-là, cher Bruzon ! Moi aussi je m'imaginai tout d'abord que tu avais plu à la princesse. Ta voix avait été pure et suave. Tes gestes eux-mêmes ne m'avaient pas paru déplacés. Ta manchette ne s'était pas détachée en somme de la boutonnière où elle

était fixée. Alors? Alors? Une semaine se passa sans que la princesse, comme tu disais, donnât signe de vie ; et toi, tu ne vivais plus, tant tu étais en proie à l'indécision et à l'inquiétude. J'eus un entretien avec Villate. Suivant lui, la princesse ne protégeait que des débutants, que des jeunes. Et toi, tu étais « un coq à éperons, un vieux de la vieille ». J'eus la charité de ne pas te répéter ces paroles désolantes. Quinze jours passèrent... puis un mois. Je retournai voir Villate. Et il me dit :

« J'ai causé avec le secrétaire particulier de la princesse. La princesse n'a point parlé de Bruzon... Quand elle oublie, c'est qu'elle refuse... Mon cher Suarez, cet homme est de trop haute taille... Si avec la même voix, il avait le corps du pianiste qui l'accompagne... ce serait parfait. » Et Villate se remit à feuilleter des coupures de l'*Officiel*.

C'était le désastre, pauvre Bruzon ; tu étais victime de la malechance, de cette puissance dont nous ignorons le nom, et qui nous élève ou nous abaisse à son gré. Je n'eus pas le courage de te dire la vérité. Un après-midi, tu arrivas chez moi au moment où ma femme, mes enfants, et moi, nous montions dans un omnibus qui nous menait à la gare du Nord. Mes affaires m'appelaient à l'étranger pour quelque temps, et j'avais cru possible de te quitter à l'anglaise. Je ne t'avais pas prévenu, parce que je t'aimais trop ; j'étais si ému, si désolé de t'abandonner, de te laisser à Madrid, seul, sans ressources, que mon cœur se fendait rien qu'à l'idée de te revoir. Je te revis, hélas ! Au moment où le train s'ébranla, tu descendis de mon compartiment. D'une main tu tenais la dernière preuve de mon affection, de l'autre tu portais ton mouchoir à tes yeux... Après...

Mais me voici à l'épilogue de ton histoire, et je suis obligé de m'arrêter, vaincu par l'émotion. Mes fils qui, maintenant sont grands, jouent dans mon bureau. Ma femme s'étonne de me voir écrire sur du papier bleu, qui ne ressemble en rien à celui des actes officiels. Tu sais que ma femme m'a toujours regardé comme un peu toqué. Parfois elle me dit :

— Allons, quand on pense à ce qui t'est arrivé avec ce Bruzon !...

Et elle ne soupçonnera jamais combien je t'ai aimé, ni à

quel point j'ai admiré en toi l'artiste poursuivi par la fatalité. Pauvre et héroïque ami !

XII

Trois années avaient passé et je ne gardais plus de Bruzon qu'un souvenir vague. Parfois j'avais rêvé de lui la nuit. Puis durant des mois entiers son visage s'effaçait de mon esprit. De temps en temps, quand j'entendais un chanteur à l'Opéra, je repensais à l'artiste disparu. Et quand dans la rue je rencontrais Edipo Perez, Fandiño, Hermida, Touche-à-tout ou Villate, mon souvenir se ravivait de telle sorte que je me précipitais sur eux, toujours avec la même question sur les lèvres :

— Vous rappelez-vous Bruzon? Que peut-il bien être devenu?

Fandiño ne se souvenait pas. Villate disait : « Ah oui ! » Touche-à-tout demandait : « Quel Bruzon? » Seuls, Hermida et Edipo s'arrêtaient quelques instants, et nous parlions du pauvre Bruzon... Hermida pensait qu'il avait dû mourir. « Ne voyez-vous pas, me disait-il, qu'il ne savait pas se résigner, que l'orgueil et la bile ne lui laissaient pas un instant de repos? » Edipo Perez paraissait mieux informé.

— Il est parti d'ici pour donner une série de concerts en province, accompagné d'un pianiste qui s'appelait Ruiz. J'ai reçu de lui des cartes postales datées de Manzanares, d'Elche, de Godella, où il me racontait qu'on le portait en triomphe jusqu'à la gare, tout comme les toreros favoris. Ici, à Madrid, un peu après votre départ, il fut sur le point de débuter à Parish dans *Paillasse*, mais le jour de la représentation le directeur du théâtre fit faillite, et mit la clef sous la porte, comme il disait... Quelqu'un m'a assuré l'avoir vu à Valence. Je ne sais qui m'a conté qu'il était en Italie, que sa voix avait énormément gagné et qu'il faisait partie d'une troupe italienne. Histoire de plaisanter. Bruzon sera toujours le même... Pour partir de Madrid, comme il n'avait pas de quoi payer sa

chambre, il dut, pour emporter son bagage — un misérable balluchon — me le lancer par la fenêtre... Moi j'avais beaucoup d'affection pour lui, parce qu'il était bon garçon, et qu'il avait parfois de ces trouvailles !... Quand je pense au jour où nous sifflâmes Titta Ruffo au Teatro Real !

Edipo Perez avait fait son chemin. Deux ou trois pièces de lui étaient jouées avec un certain succès dans des théâtres de second ordre et il avait répudié sa cravate Lavallière, ses longs cheveux et son pseudonyme. Comme tout Espagnol a toujours à sa disposition quatre noms de famille, il lui est facile d'en découvrir un qui soit moins commun que ceux de Perez, Gomez ou Martinez. Edipo en avait trouvé bien vite un qui résolvait le problème à merveille, celui de Ponzano, et il s'appelait maintenant Perez Ponzano, don Sebastian Perez Ponzano, le « prestigieux auteur dramatique », nom que j'avais lu dans quelques petites feuilles où l'on ne s'occupait que des théâtres, sans savoir qu'il s'agissait d'Edipo.

Il n'y a pas encore un mois — pouvais-je m'y attendre, mon Dieu ! — don Sebastian Perez Ponzano arriva chez moi, en ayant à son bras un véritable squelette que je ne reconnus pas tout d'abord.

— Bruzon? Non... Ce n'est pas possible.

Le géant décharné, le colosse livide murmura :

— Oui, lui-même...

Je me précipitai dans ses bras. Perez Ponzano et moi, nous l'assîmes dans un fauteuil au soleil, près de la fenêtre. Il nous remercia du regard. Avec ses joues émaciées, ses yeux éteints, ses lèvres blanches, et sa moustache tombante, Bruzon avait l'air d'un agonisant. Pas de ventre, ni de chair inutile : juste ce qu'il fallait pour recouvrir les os qui saillaient d'une façon macabre aux pommettes et aux articulations. Je pris une de ses mains ; elle était brûlante et moite.

— Mon cher Suarez... je me meurs.

Je le contredis énergiquement. Je lui fis servir un peu de bouillon et de vin fin par Romualda qui fut d'une amabilité excessive avec le malheureux. Puis sous un prétexte quelconque j'entraînai Perez Ponzano dans une autre chambre.

— Écoutez. Cet homme se meurt. Que faire?

Perez Ponzano me répondit

— C'est précisément pour cela que je suis venu. Il est arrivé ce matin chez moi. Moi, je ne puis le garder... Je viens de me marier... Il est phtisique... au dernier degré.

— Et moi, ici avec ma femme et mes enfants, comment voulez-vous que je le garde?... Ah ! j'y songe, le Cercle du Nord-Ouest a une maison de santé... Mais on n'y admet pas ceux qui sont atteints de maladies contagieuses... Pourtant si Villate et Fandiño voulaient violer le réglement...

Nous discutâmes quelques minutes de plus. Et je me décidai :

— Tenez, voici de l'argent... Conduisez-le en voiture jusqu'à la maison de santé ; pendant ce temps-là je cours voir Villate. Allons, dépêchez-vous.

Nous entrâmes dans mon bureau. Bruzon avait les mains crispées, les jambes rigides, et son menton tombait sur sa poitrine. Je poussai un cri :

— Il est mort !

Edipo lui releva respectueusement la tête et lui ferma les yeux. Épouvanté je courus à travers mon appartement... Ma femme, mes enfants, la vieille Romualda et les autres domestiques furent bientôt devant le cadavre. Je ne pus contenir mes larmes et quand ma femme, qui est très dévote, commença à prier à haute voix, il me sembla que je venais de perdre un frère. Et ce fut avec une angoisse plus cruelle, avec une douleur plus profonde encore que je sanglotai.

On transforma mon bureau en chambre mortuaire. Edipo alla prévenir Hermida, et tous trois nous veillâmes le pauvre artiste qui nous avait abandonnés pour toujours. Quand le lendemain, Villate, au moment où l'on descendait dans mon escalier l'énorme cercueil, murmura à mon oreille : « Non, c'est trop fort ; cet homme a été crampon jusqu'à la mort... ; quand on pense qu'il est venu tout exprès mourir chez vous ! », je ne voulus rien lui répondre.

Oui, mon cher Bruzon, toi que je n'oublierai jamais, tu as bien fait de quitter un monde plein de sceptiques comme ce Villate, qui ne voulut point te respecter, même quand la mort te prêtait sa grandeur et sa majesté...

Les hommes illustres ont des biographes et des pané-

gyristes, quand bien souvent ils devraient avoir plutôt des détracteurs. Qu'ont-ils été en effet la plupart du temps? Des gens heureux qui ont eu le monopole de la chance. Par le temps qui court, en cette époque franchement socialiste, ceux qui, comme toi, sont tombés sur la brèche en luttant, sont ceux qui méritent l'hommage d'élégies émues ou d'oraisons funèbres éloquentes, ne fût-ce qu'à titre de compensation. Pour moi en tout cas, je ne célèbrerai jamais Shakespeare, Gœthe, ni Cervantes, ces maîtres de la gloire, ces despotes qui ont asservi la renommée ; je louerai seulement ceux qui, comme toi, passent à travers la vie, les ailes brisées... Ta voix était faible, tes ailes te trahirent. Tu ne sus conquérir qu'une affection, la mienne ; c'est peu de chose car, tout bien considéré, je ne vaux pas plus que toi. Tu vois quel piètre biographe t'a réservé le destin : un avocat, un homme qui écrit dans la langue barbare de la chicane... J'enfermerai ces feuilles dans un tiroir de mon bureau, et un jour, plus tard, je les relirai. Mes enfants, mes petits-enfants les liront peut-être eux aussi... Ton histoire deviendra une légende, une tradition dans notre famille... Tu vois... Mais que peuvent t'importer à présent les vanités de la terre, qui ne sont que fumée? Ma femme a fait dire des messes pour le repos de ton âme, et Romualda les a écoutées à genoux dans une attitude contrite... Quant à moi, les dernières prières que je récite en souvenir de toi, Victor Bruzon, ce sont ces quelques pages. Accueille-les favorablement, dans ce royaume de la paix, du sourire et du silence qui est désormais ta demeure.

ALBERTO INSÚA

Traduit de l'espagnol par RENÉE LAFONT

LE MORATORIUM

La guerre, en bouleversant la vie normale, a amené la création d'une législation nouvelle. Le droit antérieur ne pouvait, dans bien des cas, convenir à la situation nouvelle. Était-il juste de laisser les soldats, qui ont tout sacrifié, exposés aux conséquences d'engagements qu'ils ne pouvaient plus tenir? Était-il équitable que les familles angoissées eussent à souffrir de l'absence de leur chef? Fallait-il laisser ceux qui ne peuvent porter les armes exposés sans secours aux conséquences de la perturbation économique? La solution de ces questions a amené la création d'un droit nouveau, temporaire, transitoire, qui se modifie encore fréquemment. Sans prétendre l'examiner en détail, nous nous bornerons à indiquer quelques principes nouveaux qui, en matière civile et commerciale, règlent les affaires quotidiennes et les relations courantes entre citoyens.

Les événements privant de leurs ressources normales de nombreux citoyens, il a paru équitable de leur accorder des délais pour remplir leurs engagements, et de les leur accorder dans la forme législative. Ce mode dispensait de demander à la justice, dans chaque cas, termes et délais, conformément aux prescriptions du droit civil. Ce caractère, commun aux diverses dispositions législatives établies depuis le 30 juillet 1914, marque une dérogation importante au droit commun. En effet, il est de principe que la convention doit être exécutée telle qu'elle a été conclue, et à la date prévue pour son exécution. Si quelqu'un s'engage à payer une somme tel jour, il doit le faire ce jour, sous peine de s'exposer à des conséquences, différentes suivant que l'on est en matière

civile ou commerciale, mais qui aboutissent toujours à l'exécution forcée. Le code civil dit dans l'article 1134 : « Les conventions, légalement formées, tiennent lieu de *loi* à ceux qui les ont faites. » On ne saurait dire, avec plus de force, combien elles lient les parties ; celles-ci doivent les respecter comme une loi. Si elles ne le font pas, elles peuvent être condamnées à payer des dommages-intérêts. Les mêmes principes s'appliquent en matière commerciale comme en matière civile.

Les délais accordés aux particuliers et aux établissements financiers, par la législation nouvelle, constituent donc une dérogation importante au droit commun.

Il y en a une autre. Les droits ne sont pas éternels. Celui qui les a peut, suivant ses convenances, en user ou ne pas en user. Mais l'intérêt général veut que cette faculté ne dure pas indéfiniment. Aussi la loi a-t-elle établi des délais, avant l'expiration desquels ils doivent être exercés, sous peine de déchéance. L'éloignement des chefs de famille, la présence de l'ennemi sur une partie du territoire, l'absence de procurations auraient donné aux délais normaux un caractère draconien. Aussi la législation nouvelle a-t-elle jugé convenable de consacrer le principe de la suspension des prescriptions, péremptions et délais, en matière civile, commerciale et administrative.

*
* *

LA QUESTION DES LOYERS

L'introduction, par voie législative, de délais en faveur des locataires, est assurément une des réformes les plus importantes. Elle intéresse tout le monde.

Les occupants des biens loués s'étaient engagés vis-à-vis des propriétaires, notamment à payer régulièrement une somme déterminée. Beaucoup d'entre eux se sont vus dans l'impossibilité de faire face à leurs engagements. Le pouvoir législatif est venu à leur secours.

Un premier décret, en date du 14 août 1914, accorde un délai de quatre-vingt-dix jours pour le paiement des termes des loyers suivants :

1° A Paris, loyers annuels inférieurs ou égaux à 1 000 francs.

2° Dans les villes de 100 000 habitants et au-dessus, loyers inférieurs ou égaux à 600 francs.

3° Dans les villes de moins de 100 000 habitants et de plus de 5 000 habitants, loyers annuels inférieurs ou égaux à 300 francs.

4° Dans les autres localités, loyers annuels inférieurs ou égaux à 100 francs.

Ainsi le délai prévu par le décret, est accordé, de plein droit, sans formalité aucune, à tous les locataires, mobilisés ou non mobilisés, Français ou étrangers. Les propriétaires doivent s'incliner devant le décret ; ils ne peuvent rien réclamer aux locataires, parce que leurs droits ont été suspendus.

Voici la distinction établie pour le calcul du point de départ du délai de quatre-vingt-dix jours. S'agit-il de loyers échus le 15 août 1914, et non encore acquittés, il faudra prendre, comme point de départ, cette date du 15 août 1914. En ce qui concerne les loyers venant à échéance depuis le 15 août 1914, jusqu'au 1er octobre 1914, il faudra calculer le délai de quatre-vingt-dix jours, à partir de l'échéance.

Il convient de noter que la prorogation est applicable alors même que le loyer est payable d'avance.

Le décret du 14 août 1914 a été complété par un nouveau, à la date du 1er septembre 1914. Celui-ci, en maintenant les dispositions du 14 août 1914, relatif à ce que j'appellerai les *petits loyers*, s'est occupé des *autres loyers*, pour lesquels un délai de quatre-vingt-dix jours est également accordé, dans les départements énumérés au tableau annexé au décret, ou qui seront désignés par des arrêtés interministériels. Pour calculer le point de départ du délai, on tiendra compte de la date de la publication du décret (2 septembre 1914), lorsqu'il s'agit de loyers, échus à cette date, et non encore acquittés. S'il s'agit, au contraire, de loyers venant à échéance depuis le 2 septembre 1914 jusqu'au 31 octobre 1914 inclusivement, il faudra calculer la période de quatre-vingt-dix jours à partir de l'échéance des loyers.

La clause du paiement anticipé du terme ne fait pas obstacle à la prorogation.

Il convient de faire une distinction essentielle entre le délai résultant du décret du 14 août 1914 et celui établi par

le décret du 1er septembre 1914. Le premier décret établit le délai *de plein droit*, sans que le locataire ait une formalité quelconque à remplir. Le second décret subordonne la faveur qu'il accorde à *une formalité, une déclaration* à faire par le locataire à la justice de paix, portant qu'il est hors d'état de payer tout ou partie de ses loyers. Le décret règle les formalités relatives à la déclaration. Celle-ci est consignée sur un registre; il en est délivré récépissé. Elle doit être effectuée dans les quinze jours qui suivent la publication du décret (2 septembre 1914), pour les loyers échus à cette date. Pour les autres loyers, elle devra avoir lieu, au plus tard, la veille du jour où le paiement devrait avoir lieu. Il convient de noter que la déclaration du locataire n'est cependant pas admise sans contrôle et que son inexactitude est de nature à entraîner certaines conséquences. En effet, le propriétaire est admis à justifier que son locataire est en état de payer tout ou partie des termes échus. D'autre part, le locataire qui fait une déclaration reconnue fausse est déchu du bénéfice de sa déclaration, sans préjudice de tous dommages-intérêts envers le propriétaire, s'il y a lieu. Ajoutons que le décret du 1er septembre 1914 s'applique dans tous les départements, de plein droit, avec dispense de déclaration :

1° Aux locataires appelés sous les drapeaux, et, à leur défaut, aux membres de leur famille, habitant avec eux les lieux loués.

2° Aux commerçants et industriels, pour les locaux servant à l'exercice de leur commerce ou de leur industrie.

Un décret du 27 septembre 1914 est venu compléter les décrets des 14 août et 1er septembre 1914.

En vertu de ce nouveau décret, la prorogation de quatre-vingt-dix jours francs, accordée par le décret du 14 août 1914, pour le paiement des loyers dont le montant ne dépasse pas les chiffres fixés par ledit décret, s'applique aux loyers venant à échéance jusqu'au 31 octobre 1914 exclusivement. Elle est accordée, *de plein droit*, dans toutes les communes du département de la Seine et dans les communes de Saint-Cloud, Sèvres et Meudon (Seine-et-Oise) pour les loyers annuels inférieurs ou égaux à 1 000 francs.

Le décret du 27 septembre 1914 modifie les formalités (déclaration à la justice de paix) que devait accomplir le locataire aux termes du décret du 1er septembre 1914. Sous l'empire du décret du 27 septembre 1914, le locataire aura encore à faire une déclaration ; mais les formalités réglant la déclaration sont différentes. En effet, elle pourra être faite soit au propriétaire, par lettre recommandée, avec avis de réception, soit au greffe de la justice de paix, où elle est consignée sur un registre ; il en est délivré récépissé. Elle doit être effectuée : 1° dans les quarante jours, à dater du 1er septembre 1914, pour les loyers échus à cette date ; 2° pour les loyers non échus, au plus tard la veille du jour où le paiement devrait avoir lieu. Le propriétaire a le droit de contester la déclaration. Le locataire qui fait une déclaration fausse, est passible de dommages-intérêts.

Une des dispositions essentielles du décret du 27 septembre 1914 a pour but de dispenser de la déclaration certaines catégories de citoyens et de leur accorder *de plein droit* prorogation de délai. Ce sont : 1° les locataires appelés sous les drapeaux, et, à leur défaut, les membres de leur famille habitant avec eux les lieux loués ; 2° les commerçants, industriels et autres contribuables, pour les locaux servant à l'exercice de leur profession et inscrits au rôle de la contribution des patentes (avocats, médecins, officiers ministériels, etc.). La faveur résulte du décret du 14 août 1914, s'ils ont à leur charge ce que j'ai appelé *un petit loyer*. S'ils ont à acquitter un loyer plus important, elle procède du décret du 27 septembre 1914.

Il convient de noter que si tous les locataires sous les drapeaux se voient octroyer de plein droit une prorogation de quatre-vingt-dix jours, les industriels, commerçants et autres contribuables patentés ne jouissent de la prorogation sans déclaration que s'ils habitent l'un des départements ci-après : Aisne, Ardennes, Aube, Doubs, Eure, Haute-Marne, Haute-Saône, Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Seine, Seine-et-Marne, Seine-Inférieure, Seine-et-Oise, Somme, Vosges, territoire de Belfort.

A la date du 8 octobre 1914, intervint un décret, en vertu duquel les Alsaciens-Lorrains qui ont obtenu un permis de

séjour en France sont admis au bénéfice des dispositions des décrets des 14 août, 1er et 27 septembre 1914, relatifs à la prorogation des délais en matière de loyers.

Le décret du 27 octobre 1914 a accordé un délai de trois mois pour le paiement des loyers qui deviendront exigibles à dater du 1er novembre, soit par leur échéance normale, soit par leur échéance prorogée par l'effet de décrets antérieurs. Ce délai est soumis aux mêmes conditions et réserves établies par les décrets des 14 août, 1er et 27 septembre, c'est-à-dire, comme s'exprimaient M. le Président du Conseil des ministres et M. le Ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes dans leur rapport à M. le Président de la République, « qu'il y aura des locataires qui en bénéficieront, les uns de plein droit, les autres à charge de faire une déclaration, suivant les distinctions établies par ces textes en ce qui concerne le taux de leurs loyers, leur état militaire ou professionnel, la situation des lieux loués. »

L'avant-dernier décret rendu en la matière des loyers date du 17 décembre 1914. Il règle la question pour les trois premiers mois de l'année 1915, du 1er janvier au 31 mars. Il établit les dispositions principales suivantes :

Une catégorie de citoyens, celle des mobilisés, c'est-à-dire des locataires présents sous les drapeaux, obtiennent, *de plein droit*, un nouveau délai de paiement de trois mois. Ce délai s'applique aussi bien aux termes de loyers qui deviendront exigibles à dater du 1er janvier jusqu'au 31 mars inclusivement, qu'à ceux dont l'échéance a été prorogée par l'effet des décrets antérieurs des 14 août, 1er et 27 septembre et 27 octobre 1914. D'autres locataires se voient maintenir les facilités qui leur avaient été accordées antérieurement. Ce sont ceux dont les loyers n'excèdent pas les taux maxima fixés au décret du 14 août 1914. Mais la faveur accordée par la loi à cette seconde catégorie de locataires, n'a pas un caractère absolu, en ce sens que le décret permet au propriétaire d'établir, devant le juge de paix, que le débiteur est en état de payer tout ou partie des loyers.

Tandis que le décret du 1er septembre 1914 accordait aux

locataires d'un assez grand nombre de départements des facilités particulières, à raison de l'envahissement du territoire, celui du 17 décembre 1914 a réduit sensiblement ce nombre. Seuls les départements suivants jouiront d'un régime exceptionnel : Aisne, Ardennes, Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Nord, Oise (arrondissements de Compiègne et de Senlis), Pas-de-Calais (arrondissements d'Arras, Béthune et Saint-Pol), Seine-et-Marne (arrondissements de Coulommiers, Meaux, Melun et Provins), Somme (arrondissements d'Amiens, Doullens, Montdidier et Péronne), territoire de Belfort, Vosges (arrondissements d'Épinal et de Saint-Dié). Les locataires habitant ces parties du pays, même non présents sons les drapeaux, bénéficieront, quel que soit le montant du loyer, de la faveur accordée aux mobilisés par le décret, sous réserve du droit du propriétaire de faire la preuve des ressources du locataire.

Enfin les locataires non mobilisés, qui ont à leur charge *un petit loyer*, suivant les distinctions des régions établies par le décret du 14 août 1914, jouissent également d'un délai de trois mois, sous la réserve que les propriétaires n'établissent pas, devant le juge de paix, que les débiteurs sont en état de payer tout ou partie des termes prorogés.

Voilà donc trois catégories de citoyens qui jouissent, peut-on dire, automatiquement, du délai établi par le décret du 17 décembre 1914. Ce sont, d'abord, tous les locataires mobilisés, ensuite les non mobilisés habitant certains territoires qui ont eu plus spécialement à souffrir des hostilités, et enfin ceux qui n'ont à leur charge qu'*un petit loyer*.

Voyons maintenant la situation qui est faite aux autres catégories des locataires. Ce sont :

1° Les commerçants, industriels et autres patentés, ainsi que les non patentés, locataires dans les territoires énumérés dans la liste annexée au décret du 1er septembre 1914, mais ne figurant plus dans celle annexée au décret du 17 décembre 1914.

2° Les commerçants, industriels et autres patentés, ainsi que les non patentés, locataires dans les territoires autres que ceux figurant dans la liste annexée au décret du 1er septembre 1914.

Pour ces deux dernières catégories de locataires, il convient de distinguer suivant que les termes viennent normalement à échéance entre le 1er janvier et le 31 mars 1915, ou suivant qu'ils viennent à échéance dans cette période en vertu des prorogations antérieures.

Si les termes viennent à échéance du 1er janvier au 31 mars 1915 inclusivement, une prorogation ne dépassant pas trois mois est accordée, sous réserve par le locataire de faire une déclaration qu'il est hors d'état de payer tout ou partie des dits termes. Cette déclaration est faite au greffe de la justice de paix, où elle est consignée sur un registre ; il en est délivré récépissé. Elle doit être effectuée, au plus tard, la veille du jour où le paiement devrait avoir lieu. Le propriétaire en est avisé par les soins du greffier, au moyen d'une lettre recommandée avec avis de réception. Au cas où le propriétaire veut contester cette déclaration, il cite le locataire devant le juge de paix. Le locataire doit présenter toutes preuves à l'appui de sa déclaration.

Comme on le voit, l'affirmation du locataire qu'il n'est pas en état de payer tout ou partie de ce qu'il doit est une condition essentielle de la faveur établie par le décret. D'après celui-ci, elle doit être confirmée par des preuves, en cas de contestation du bailleur. Mais il s'agit de preuves ayant un caractère négatif, qu'il est, par conséquent, impossible de rapporter. C'est dire qu'il ne peut être question de preuves à proprement parler; qu'il s'agit bien plus d'inductions ou de présomptions, qui, aux termes de l'article 1353 du code civil, sont abandonnées aux lumières et à la prudence du magistrat; celui-ci ne doit les admettre que si elles sont graves, précises et concordantes.

Lorsqu'il s'agit, au contraire, de termes de loyers venant à échéance du 1er janvier au 31 mars 1915, non pas en vertu des stipulations du bail, mais à raison des prorogations établies par les décrets des 14 août, 1er et 27 septembre 1914, la législation établit un régime spécial : prorogation nouvelle pendant trois mois, mitigée par le droit du propriétaire d'établir en justice, devant le juge de paix, que son locataire est en état de payer tout ou partie des termes prorogés.

La législation nouvelle a également modifié les règles habi-

tuelles qui régissent les congés. Leur examen, qui devrait être minutieux, sortirait du cadre de cet article.

Le journal *le Temps* a résumé, avec beaucoup de précision, la situation juridique résultant du décret du 17 décembre 1914 en matière de loyers. Voici le tableau qu'il a dressé :

A. — *Locataires mobilisés*

de toute catégorie, sur l'ensemble du territoire. Prorogation de droit, sans exception.

B. — *Locataires non mobilisés*

1° *Petits loyers*

de toute catégorie, sur l'ensemble du territoire. Prorogation de droit ; mais *le propriétaire est désormais admis à prouver que son débiteur peut payer tout ou partie du terme.*

2° *Autres loyers.*

a) Portions du territoire ci-après : Aisne, Ardennes, Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Nord, Oise (arrondissements de Compiègne et Senlis), Pas-de-Calais (arrondissements d'Arras, Béthune et Saint-Pol), Seine-et-Marne (arrondissements de Coulommiers, Meaux, Melun et Provins), Somme (arrondissements d'Amiens, Doullens, Montdidier, Péronne), territoire de Belfort, Vosges (arrondissements d'Épinal et de Saint-Dié).

α. — Locataires patentés, pour toute espèce de local, prorogation de droit, sans déclaration ni formalités, mais *le propriétaire est admis à prouver que le locataire peut payer.*

β. — Locataires non patentés, *ibid.*

b) Portions du territoire ci-après : Aube, Doubs, Eure, Haute-Marne, Haute-Saône, Oise (autres arrondissements), Pas-de-Calais (autres arrondissements), Seine, Seine-et-Marne (autres arrondissements), Seine-Inférieure, Seine-et-Oise, Somme (arrondissement d'Abbeville), Vosges (autres arrondissements). *Sans distinction entre les locataires patentés ou non* :

α. — Pour les loyers venant à échéance normale entre le 1er janvier et le 31 mars 1915, prorogation, sous réserve d'une déclaration. *Le locataire devra, en cas de besoin, justifier de l'impossibilité où il se trouve de payer.*

β. — Pour les loyers déjà prorogés, prorogation nouvelle, sous réserve d'une déclaration pour les locataires qui en étaient dispensés précédemment (c'est-à-dire les patentés, pour les locaux servant à leur industrie). Sans déclaration nouvelle pour les autres (c'est-à-dire les patentés pour les locaux ne servant pas au calcul de la patente et les non patentés). *Le propriétaire est admis à prouver que son débiteur peut payer.*

c) Reste du territoire. Règle applicable aux locataires patentés pour les locaux servant au calcul de la patente.

α. — Pour les loyers venant à échéance normale entre le 1er janvier et le 31 mars 1915, prorogation sous réserve d'une déclaration. *Le locataire devra justifier de l'impossibilité où il se trouve de payer.*

β. — Pour les loyers déjà prorogés, prorogation nouvelle, sans nouvelle déclaration. *Le propriétaire est admis à prouver que son débiteur peut payer.*

Il résulte de ces tableaux que les locataires non mobilisés, soit patentés pour les locaux ne servant pas au calcul de la patente, soit non patentés pour tous locaux se trouvant dans des territoires autres que ceux énumérés dans la première des listes ci-dessus, ne bénéficient ni de plein droit, ni sur déclaration, des décrets. Ils doivent le paiement aux échéances habituelles. Cependant il n'est pas inutile de rappeler que, pour ceux-ci, l'article 1244 du code civil permet au juge de paix d'accorder des délais pour le paiement et de surseoir aux poursuites « en considération de la position du débiteur ».

Quant à la déclaration, le nouveau décret a légèrement modifié la forme de la déclaration imposée dans certains cas au locataire. Le texte du 27 septembre spécifiait que la déclaration pouvait se faire soit par lettre recommandée envoyée au propriétaire, avec avis de réception, soit par inscription au greffe. Désormais seule est valable la déclaration au greffe de la justice de paix. Elle doit être consignée sur un registre par le greffier, qui en délivre récépissé. C'est le greffier qui informe ensuite le propriétaire par lettre recommandée avec avis de réception. Cette déclaration doit être faite au plus tard la veille du jour où le paiement devrait avoir lieu. Le décret attribue compétence au juge de paix de la situation des biens loués.

Les pertes douloureuses éprouvées par les familles depuis le début de la guerre devaient amener des mesures de faveur. Un décret en date du 7 janvier 1915 a accordé, de plein droit, dans tous les départements, aux veuves de militaires morts sous les drapeaux depuis le 1er août 1914, aux femmes de militaires disparus depuis cette date, ou aux membres de leur famille qui habitaient antérieurement avec eux les

lieux loués, un délai de trois mois pour le paiement des termes de loyers qui, soit par leur échéance normale, soit par leur échéance prorogée par les décrets du 14 août, 1er et 27 septembre et 27 octobre 1914 deviendraient exigibles à dater du 1er janvier jusqu'au 31 mars 1915.

Ces catégories de personnes énumérées au décret du 7 janvier 1915 bénéficient du même régime de faveur que celui accordé par le décret du 17 décembre 1914 aux militaires sous les drapeaux.

Le décret du 7 janvier 1915 consacre une autre dérogation au droit commun, en faveur des veuves qui auront perdu leur mari pendant qu'il était sous les drapeaux et, éventuellement, des autres héritiers. En cas de mort sous les drapeaux d'un locataire, ses héritiers ou ayants droit peuvent, si le contrat contient une clause de résiliation en cas de décès, ou s'il ne stipule pas expressément la continuation du bail en cas de décès, être autorisés par le juge de paix, à défaut d'accord avec le propriétaire, à sortir des lieux loués, sans avoir à acquitter préalablement les termes, et, le cas échéant, les indemnités dues en vertu du contrat ou de l'usage des lieux. Ce magistrat fixe, dans sa sentence, les délais accordés pour le paiement des sommes ainsi dues au propriétaire.

Enfin le décret du 7 janvier 1915 contient une troisième disposition importante. Elle règle la situation des locataires non mobilisés habitant Paris, les communes du département de la Seine, ou les communes de Saint-Cloud, Sèvres et Meudon (Seine-et-Oise). Et elle modifie assez sensiblement la situation qui leur a été faite par le décret du 17 décembre 1914.

Ouvrant une parenthèse, qu'il me soit permis de faire remarquer combien la législation est éphémère. Le décret du 17 décembre 1914 réglait la situation à partir du 1er janvier 1915. Et, dès le 7 janvier 1915, intervient une disposition nouvelle, modifiant assez sensiblement l'ancienne.

Les locataires non présents sous les drapeaux, de Paris, des communes du département de la Seine et des communes de Saint-Cloud, Sèvres et Meudon obtenaient un délai de trois mois pour le paiement des loyers qui devenaient exigibles du 1er janvier au 31 mars 1915, soit par l'effet de leur échéance

normale, soit par suite de la prorogation des échéances antérieures, à la condition que le loyer fût inférieur ou égal à 1 000 francs, sous réserve des justifications que le propriétaire pourrait apporter contre le locataire.

Le décret du 7 janvier 1915, visant la même catégorie de locataires (non présents sous les drapeaux) et habitant les mêmes localités (Paris, les communes du département de la Seine, ainsi que Saint-Cloud, Sèvres et Meudon) maintient la prorogation établie par le décret du 17 décembre 1914. Mais le régime du 7 janvier 1915 est applicable, non seulement aux loyers annuels, inférieurs ou égaux à 1 000 francs, que les locataires soient patentés ou non patentés, mais encore aux loyers annuels supérieurs à 1 000 francs, mais ne dépassant pas 2 500 francs, lorsque les locataires sont des industriels, commerçants ou autres patentés. Et, ajoute le décret du 7 janvier 1915, en ce qui concerne les locataires ci-dessus visés, dont les loyers annuels dépassent 600 francs, les propriétaires sont admis à justifier, devant le juge de paix, que leurs locataires sont en état de payer tout ou partie des termes échus ainsi prorogés.

Sous le régime du décret du 17 décembre 1914, le propriétaire était admis à la preuve des facultés du locataire, quel que fût le chiffre du loyer. Le décret nouveau lui refuse la preuve, quand le loyer est inférieur ou égal à 600 francs.

*
* *

LES DÉPÔTS DANS LES BANQUES

On s'est habitué à réduire les manipulations matérielles d'argent. On règle les comptes entre établissements financiers par des virements qui se font dans les écritures. Les particuliers aussi trouvent plus facile de payer en remettant un chèque, qui permettra au créancier de se présenter dans la banque où le débiteur a effectué un dépôt en espèces et de se faire verser ce qui lui est dû.

Si, aux termes des conventions intervenant entre le déposant et le dépositaire, souvent le remboursement ne doit se

faire que dans un délai déterminé, il arrive aussi fréquemment que l'on stipule la restitution suivant les convenances du déposant, c'est-à-dire *à vue*.

La déclaration de guerre a surpris les établissements financiers. Ils auraient eu peine, paraît-il, à faire face à leurs engagements à vue. Quelques-uns du moins auraient été dans ce cas. On me signale que notamment le Crédit Foncier de France a toujours payé immédiatement les chèques à vue, malgré la déclaration de guerre.

Le Ministre des Finances, l'honorable M. Ribot, dans l'exposé des motifs précédant le projet de loi tendant à ouvrir des crédits provisoires pour les six premiers mois de 1915, s'est exprimé au sujet de la situation dans les termes suivants :

« Si tous les établissements de crédit ne s'étaient servis que pour « l'escompte des effets de commerce, négociables à la Banque de « France, de la plus forte part de leurs dépôts, et s'ils n'avaient « employé à des avances sur titres ou à des opérations qui ne peuvent « se liquider, en temps de crise, à de courtes échéances, que leur « capital et leurs réserves, comme le voudrait la prudence, ils n'au- « raient pas eu besoin de ces mesures de protection dont nous avons « parlé. Une aide passagère offerte par l'État au début de la crise, « leur eût suffi, comme en Angleterre, pour les maintenir à flot. Nous « aurons à voir, quand cette crise sera passée, quelles précautions il « y aura lieu de prendre pour obliger les banques de dépôts à con- « server des encaisses suffisantes, à ne pas faire d'immobilisations « exagérées, et aussi à publier des bilans qui fassent mieux appa- « raître leurs disponibilités et leurs engagements à vue. »

L'article 4 du décret du 9 août 1914 a permis aux établissements financiers de surseoir à l'exécution de leurs engagements. Il accorde un délai de trente jours, à partir du 1er août 1914, pour la délivrance des dépôts espèces et soldes créditeurs des comptes courants, dans les banques ou établissements de crédit ou de dépôts, sous les réserves suivantes : au cours de cette période, tout déposant ou créditeur dont le dépôt ou le solde en sa faveur sera inférieur ou égal à 250 francs, aura le droit d'en effectuer le retrait intégral. Au-dessus du chiffre de 250 francs, les déposants ou créditeurs ne pourront exiger le paiement en sus de cette somme que de 5 p. 100 du surplus. Ces dispositions ne s'appliquent pas aux verse-

ments effectués par les déposants à partir du 2 août 1914, ni aux encaissements de toute nature faits pour leur compte à partir de cette même date. Les déposants ou créditeurs qui occupent un personnel d'ouvriers ou d'employés pour l'exercice d'une profession agricole, industrielle ou commerciale auront droit, sur les sommes leur appartenant, à la totalité du montant des salaires de chaque échéance de paye, à la charge pour eux d'en justifier par la production des états de paiement du personnel. Les industriels dont les établissements ont été réquisitionnés en vertu de la loi du 3 juillet 1877, auront droit au retrait intégral des fonds leur appartenant.

Le décret du 29 août 1914 a accordé un nouveau délai de trente jours, à dater du 1er septembre 1914, pour la délivrance des dépôts, espèces et soldes créditeurs des comptes courants dans les banques ou établissements de crédit ou de dépôts, sous les réserves suivantes : au cours de ladite période, tout déposant ou créditeur a le droit d'effectuer, sur le solde en faveur de son compte, le retrait de 250 francs et de 20 p. 100 du surplus, sous déduction des sommes retirées depuis et y compris le 2 août 1914, autres que celles destinées à faire face notamment aux dépenses particulières, spécifiées dans le précédent décret du 9 août 1914, de même qu'aux dépenses pour les exploitations agricoles, le paiement du fret maritime et fluvial, la réalisation de l'objet des sociétés d'assurances mutuelles agricoles, les services de santé des armées de terre et de mer, le paiement des impôts directs et indirects. L'ensemble des retraits ne peut pas dépasser 60 p. 100 du solde créditeur du compte, à la date du 2 août 1914, sauf dans quelques cas exceptionnels.

Le décret du 27 septembre 1914 a prorogé les délais pendant une nouvelle période de trente jours à partir du 1er octobre 1914. Le maximum assigné aux retraits est porté à 250 francs et au quart (25 p. 100 du surplus). L'ensemble des retraits ne peut dépasser les deux tiers (66 2/3 p. 100) du solde du compte.

Le décret du 27 octobre 1914 a accordé aux établissements financiers un nouveau délai jusques et y compris le 31 décembre 1914. Le maximum assigné aux retraits est, cette fois, plus important, 1 000 francs et 40 p. 100 du surplus pendant

le mois de novembre 1914. Pendant le mois de décembre 1914, il est porté à 1 000 francs et 50 p. 100 du surplus. Mais le maximum des retraits ne pourra dépasser, pour le mois de décembre 1914, 75 p. 100 du solde du compte.

Enfin, le décret du 15 décembre 1914 a accordé un nouveau délai pendant une nouvelle période de soixante jours. La situation devra être réglée par de nouvelles dispositions législatives, d'ici à la fin du mois de février.

Depuis lors, un certain nombre de banques ont décidé d'en revenir, à partir du 1er janvier 1915, au droit commun, de renoncer aux délais légaux qui leur ont été accordés et de rembourser les dépôts dans les termes des conventions intervenues, c'est-à-dire à vue, à quinzaine, etc.

*
* *

LES OPÉRATIONS DE BOURSE

Les unes se traitent *au comptant*, c'est-à-dire par la remise, sans délai, des titres et des espèces. D'autres se font *à terme*, généralement à quinzaine. Traitées le 1er du mois, elles doivent se liquider le 15 ; ou bien, si elles ont été faites le 15, elles se régleront à la fin du mois. Elles s'expliquent par les pronostics que font ceux qui s'y livrent, sur les différences de cours d'une valeur, au début et à la fin d'une quinzaine.

Tout le monde se rappelle le caractère étrangement soudain de l'agression contre la France. Le 14 juillet dernier, le jour même de la Fête Nationale, la sécurité était si grande que l'on crut pouvoir sans inconvénient signaler au Sénat ce que l'on considérait comme des défectuosités de l'organisation militaire. La presse, dans toute la plénitude de sa liberté, put s'en faire l'écho. Brusquement, l'Autriche adressa un ultimatum à la Serbie. Les relations diplomatiques entre les principaux États de l'Europe revêtirent un caractère de tension inquiétante. Le Président de la République Française, faisant visite au Tsar de Russie, dut interrompre son voyage et rentrer d'urgence à Paris. Cela se passait dans les derniers jours de juillet 1914. Assurément, ce n'était plus la situation que l'on avait pu escompter quinze jours auparavant, à

mi-juillet. On décida de reporter la liquidation de fin juillet d'abord à fin août, puis à fin septembre.

Le 27 septembre 1914, intervint un décret relatif aux opérations de bourse effectuées à terme antérieurement au 4 août 1914, jour de la déclaration de guerre faite à la France. Il a suspendu provisoirement toutes demandes en paiement et toutes actions judiciaires relatives aux ventes et achats à terme, antérieurs au 4 août 1914, de rentes, fonds d'État et autres valeurs mobilières, ainsi qu'aux opérations de report s'y rattachant. Il a, par contre, établi un intérêt moratoire de 5 p. 100 l'an, sur les sommes dues à raison de ces ventes, achats et reports.

*
* *

DU PAIEMENT DES COUPONS ET DU REMBOURSEMENT DES OBLIGATIONS DES SOCIÉTÉS RÉGIES PAR LES LOIS FRANÇAISES, AINSI QUE DES DÉPARTEMENTS, DES COMMUNES ET DES ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Les perturbations apportées par la guerre ont été si grandes qu'il a paru nécessaire de dire, dans le décret du 29 août 1914, qu'à partir de la promulgation de ce décret et jusqu'à la date qui sera fixée après la cessation des hostilités, les sociétés régies par les lois françaises, les départements, les communes et les établissements publics, auraient la faculté de suspendre le remboursement de leurs obligations, et, s'il y a lieu, le paiement des lots y afférents. On le voit, il s'agit d'une simple faculté, dont les bénéficiaires peuvent ne pas user. La Ville de Paris n'a pas voulu bénéficier du décret. Les obligations dont s'occupe le décret sont : 1° celles remboursables avant la publication du décret (30 août 1914) ; 2° celles qui le deviendraient dans les soixante jours qui suivraient cette publication. Souvent, les contrats d'emprunt stipulent que le remboursement des obligations se fera par des tirages au sort.

Le décret du 29 août 1914 a maintenu les clauses relatives aux tirages au sort, mais il a décidé que le remboursement pourrait être suspendu, dans les termes que nous avons vus plus

haut, et que le porteur de l'obligation sortie au tirage aurait seulement le droit d'exiger que mention en soit faite sur son titre. Le tirage au sort peut avoir un double effet, soit d'entraîner le remboursement de l'obligation au pair, c'est-à-dire suivant la valeur nominale, soit d'attribuer au titre un lot. Dans ce dernier cas, le bénéficiaire a le droit d'exiger la reconnaissance de sa créance, sous forme, soit d'un bon non productif d'intérêt, soit d'une inscription sur le titre lui-même. Il va de soi que les obligations sorties aux tirages continueront à porter intérêt dans les mêmes conditions que précédemment, et jusqu'au jour où le remboursement sera exigible. Il n'en est cependant pas ainsi pour les obligations qui, étant remboursables, avaient cessé de produire intérêt au 1er juillet 1914.

Les dispositions que nous venons d'analyser visent le remboursement des *obligations* et le paiement des lots y afférents. Le décret du 29 août 1914 a établi une législation identique pour le remboursement des *actions* des sociétés régies par les lois françaises. On connaît la distinction essentielle qu'il convient de faire entre les obligations et les actions des sociétés. Les obligations constituent des dettes, dont le règlement incombe aux sociétés. Les actions, au contraire, représentent une part ou une quotité du capital social, dont le remboursement ne doit être fait aux porteurs qu'après l'extinction de tout le passif, et notamment des obligations. Il en résulte que, si tout l'actif était absorbé par le passif, les actionnaires ne recevraient rien.

Le décret du 29 août 1914 s'est aussi occupé des sociétés qui, à raison des circonstances, ne pourraient pas assurer le service de leurs obligations et les autorise à suspendre le paiement des coupons ou à ne délivrer qu'un acompte sur le montant des coupons, à la condition de remplir les formalités suivantes. Elles devront faire, sous leur responsabilité, et sauf recours des obligataires devant les tribunaux, la déclaration au bureau d'enregistrement du siège social :

1° Dans les quinze jours qui suivront la publication du présent décret (30 août 1914), pour les coupons échus avant cette publication, ou qui viendront à échéance dans ces quinze jours;

2° Pour tous autres coupons, quinze jours au moins avant

l'échéance. Les sommes dont le paiement est ainsi différé, sont productives d'un intérêt de 5 p. 100 à dater de l'échéance des coupons.

Le décret qui a établi pour le remboursement des *actions* des sociétés françaises le même régime que pour le remboursement des *obligations* et, éventuellement, le paiement des lots y afférents, a naturellement soumis *le paiement des dividendes des actions et parts de fondateur* aux règles relatives aux *coupons des obligations.*

Le décret du 23 septembre 1914 a suspendu le paiement de toutes sommes à titre d'intérêts ou de dividendes, même pour les exercices écoulés, au profit des porteurs de parts de fondateur ou d'actions des sociétés qui, en vertu du décret du 29 août 1914, bénéficient de la faculté de suspendre le paiement des coupons de leurs obligations. Mais les sociétés qui ont réglé les intérêts ou dividendes, sont réputées avoir renoncé aux bénéfices résultant pour elles du décret du 29 août 1914. Ce dernier principe est énoncé tant dans le décret du 23 septembre 1914 que dans l'article 5 du décret du 27 septembre 1914.

Le décret du 27 octobre 1914 a soumis au régime exceptionnel établi précédemment le remboursement des obligations, la délivrance du montant des lots, le paiement des coupons, dividendes et intérêts qui viendront à échéance avant le 1er janvier 1915.

Le décret du 21 décembre 1914 s'occupe des échéances, dans le même ordre d'idées, jusqu'au 1er avril 1915. Pour la première fois nous y voyons qu'on assimile l'amortissement des actions aux autres opérations. Cette assimilation est logique. En effet, dans certaines sociétés les statuts veulent que le remboursement des capitaux apportés par les souscripteurs soit effectué dans le cours de l'existence sociale par des prélèvements sur les bénéfices, dans les conditions prévues au contrat social. Dans ce cas, les actions sont remplacées par d'autres titres auxquels on peut donner divers noms, mais que l'on appelle souvent « parts sociales ». Il va de soi que l'amortissement des actions peut rencontrer dans les circonstances actuelles les mêmes difficultés que le remboursement des obligations, etc.

*
* *

DES VALEURS NÉGOCIABLES (LETTRES DE CHANGE, BILLETS A ORDRE OU AU PORTEUR, CHÈQUES, A L'EXCEPTION DE CEUX PRÉSENTÉS PAR LE TIREUR LUI-MÊME) ET DU PAIEMENT DES FOURNITURES DE MARCHANDISES FAITES ENTRE COMMERÇANTS.

Les circonstances exceptionnelles qui avaient amené de multiples dérogations au droit commun, devaient aussi entraîner un régime particulier pour les valeurs négociables.

Un premier décret du 9 août 1914 a prorogé de trente jours l'échéance de toutes les valeurs négociables échues depuis le 31 juillet 1914 inclusivement, ou venant à échéance avant le 1er septembre 1914. Il a accordé un délai de trente jours francs pour le paiement des fournitures de marchandises faites entre commerçants antérieurement au 4 août 1914.

Un second décret du 29 août 1914 a prorogé de trente jours francs l'échéance de toutes les valeurs négociables échues depuis le 31 juillet 1914 inclusivement, ou venant à échéance avant le 1er octobre 1914, à condition qu'elles aient été souscrites antérieurement au 4 août 1914. Il a octroyé un nouveau délai de trente jours francs pour le paiement des fournitures de marchandises.

Un troisième décret du 27 septembre 1914 a prorogé les délais pour une nouvelle période de trente jours, à dater du 1er octobre 1914. Le bénéfice en a été étendu aux valeurs négociables qui viendront à échéance avant le 1er novembre 1914, à la condition qu'elles aient été souscrites antérieurement au 4 août 1914.

Le quatrième décret, du 27 octobre 1914, marque une tendance à en revenir au droit commun. Il accorde il est vrai une nouvelle prorogation de délai pour une période de soixante jours francs et s'applique aux valeurs négociables qui viendront à échéance avant le 1er janvier 1915, à la condition qu'elles aient été souscrites antérieurement au 4 août 1914. Mais — c'est en ceci que se manifeste la tendance au retour vers le droit commun — la prorogation n'est accordée que sous réserve de certaines dispositions, aux débiteurs qui ne

sont ni présents sous les drapeaux, ni domiciliés dans les portions de territoire envahies, à déterminer par décrets, rendus sur la proposition des Ministres de la Justice, de l'Intérieur, des Finances, des Postes et des Télégraphes : jusqu'à l'expiration du délai de soixante jours, l'application des articles 161 à 172 inclusivement du code de commerce demeure suspendue, en ce qui concerne les valeurs négociables qui bénéficient de la prorogation. Toutefois, pendant les trente derniers jours du délai et à titre transitoire, le porteur de l'effet prorogé pourra en réclamer le paiement, pour tout ou partie, au débiteur principal. Le défaut de paiement à présentation sera constaté, s'il y a lieu, par lettre recommandée avec avis de réception. Quinze jours après la date de l'avis de réception, l'action pourra être exercée, sans protêt préalable, mais seulement avec la permission du président du tribunal civil qui statuera sans frais, après avis adressé au débiteur par les soins du greffier. Cet avis sera notifié par lettre recommandée avec avis de réception.

Le décret du 27 octobre 1914 accorde aussi un nouveau délai de soixante jours francs pour le paiement des fournitures de marchandises. Toutefois, à l'égard des débiteurs qui ne sont ni présents sous les drapeaux, ni domiciliés dans les portions de territoire envahies à déterminer comme il est dit plus haut, une action en paiement pourra être intentée pendant les trente derniers jours de ce délai, mais seulement avec la permission du président du tribunal civil, qui statuera dans les conditions et formes spécifiées plus haut.

Il convient de noter que ce décret du 27 octobre 1914 a donné lieu, dans ses dispositions relatives à la présentation des effets de commerce et à leur recouvrement en justice contre le débiteur principal, à diverses observations. Aussi un décret du 24 novembre 1914 en a-t-il suspendu jusqu'au 31 décembre 1914 les dispositions relatives au recouvrement des valeurs négociables et des créances à raison de ventes commerciales.

Le dernier décret, du 15 décembre 1914, a accordé une nouvelle prorogation de soixante jours, dont le bénéfice est étendu aux valeurs négociables qui viendront à échéance avant le 1er mars 1915, à la condition qu'elles aient été souscrites anté-

rieurement au 4 août 1914. Il ajoute qu'il maintient toutes les dispositions des décrets antérieurs qui ne sont pas contraires aux règles qu'il édicte. Or, comme il est muet sur la question des recouvrements, il faut en conclure qu'ils sont absolument interdits, et que la prorogation de délai a un caractère absolu. La tendance au retour vers le droit commun aura donc été éphémère.

Notre sentiment au sujet de l'impossibilité légale d'exercer des poursuites en recouvrement des valeurs négociables et des sommes dues à raison de ventes commerciales ou d'avances sur titres, est qu'elle doit être absolue. Répondant à une question écrite que vient de lui poser un député, et après s'être concerté avec le Président du Conseil et les Ministres intéressés, le Ministre de la Justice exprime le même avis dans les termes suivants :

Le décret du 15 décembre 1914 qui, en ce qui concerne le recouvrement des valeurs négociables et des sommes dues à raison de ventes commerciales ou d'avances sur titres, a prorogé pour une nouvelle période de soixante jours francs les délais accordés par les articles 1, 2 et 3 du décret du 29 août et prorogés par les décrets des 27 septembre et 27 octobre, a été précédé d'un décret, en date du 24 novembre, qui a suspendu jusqu'au 31 décembre l'application des dispositions de l'article 2, § 2 et 3, de l'article 3, § 2, du décret du 27 octobre, relatives aux actions en paiement dont l'exercice était prévu moyennant permission préalable du président du Tribunal civil.

Il n'a donc pu être sollicité en décembre ou janvier aucune permission de poursuites en vertu des dispositions dont la suspension a été prononcée avant l'époque fixée pour leur entrée en vigueur.

Ces dispositions ne sont pas d'ailleurs destinées à revivre en février, car le décret du 15 décembre, qui se réfère dans ses visas à celui du 24 novembre, a accordé la nouvelle prorogation d'échéances dans les conditions mêmes où l'on se trouvait à cette date, c'est-à-dire sans possibilité de poursuites en paiement.

Au surplus, le rapport qui précède le décret du 15 décembre et qui en fixe la portée est formel à cet égard ; il indique qu'à l'expiration du nouveau délai de soixante jours le gouvernement se réserve de prendre les mesures nécessaires pour rendre applicable la procédure prévue à l'article 2, § 2 et 3, et à l'article 3, § 2, du décret du 27 octobre, ce qui implique que jusqu'à ce moment elle ne saurait être pratiquée.

La présente réponse a été concertée par le Ministre de la Justice avec le Président du Conseil et les Ministres intéressés, sur le rapport desquels ont été rendus les décrets susvisés.

De nouvelles dispositions législatives devront être prises sur la matière, d'ici à la fin du mois de février, puisque l'application du décret précédent est limité à une période de soixante jours.

***

Telles sont les grandes lignes de la législation nouvelle, que l'on désigne dans le langage courant sous le nom de *moratorium* et que l'on pourrait appeler, en français, la législation des délais. Elle a été l'objet de bien des observations, voire même de critiques. Certains ont pensé que des droits légitimes ont été méconnus, dans la hâte que l'on a mise à légiférer. Ce n'est pas le moment de rechercher s'ils ont raison ou s'ils ont tort, s'il aurait été possible de mieux défendre certains intérêts et de n'en sacrifier aucun. Les questions de patrimoine et d'argent sont bien secondaires en ce moment, où toutes les forces et tous les partis s'unissent, dans un admirable effort, pour débarrasser la patrie d'un joug barbare.

DESEURE

Avocat à la Cour d'appel de Bruxelles.

MUSICIENS ALLEMANDS

ET

MUSICIENS FRANÇAIS

Comme les autres artistes, comme les savants, comme tous ceux dont le jugement est droit, les musiciens français ont été indignés par la divulgation des atrocités allemandes que condamnent si nettement les lois de la guerre moderne. De là leur volonté de mettre en interdit les œuvres de ceux qui ont approuvé publiquement des actes monstrueux. Rien de plus naturel. Les compositions musicales ne sont pas impersonnelles comme des travaux de géomètres ou de mathématiciens ; elles portent l'empreinte si nette de l'esprit d'une nation et sont si hautement représentatives d'une société déterminée que, réserve faite d'un très petit nombre de créations géniales, il est impossible de les isoler en faisant abstraction de leurs origines. Jouer ou entendre une symphonie, c'est abandonner momentanément sa personnalité propre pour en prendre une autre ; c'est faire pénétrer en soi, avec la manière de penser du compositeur, la mentalité collective à laquelle il se rattache, et dans une certaine mesure, qu'on le veuille ou non, s'identifier avec cette mentalité. C'est assez dire la dose de sympathie dont nous sommes présentement capables à l'égard des musiciens tudesques ! A ces raisons profondes s'ajoute le désir de mettre un terme à de choquants abus. Rappelez-vous ce qu'ont été pendant longtemps les programmes de nos concerts dominicaux. Sur la scène du Châtelet, scène municipale, propriété de la Ville, que d'arti-

cles venus d'outre-Rhin on nous a servis ! Que de types de *Kapellmeister* on a exhibés ! Bien des fois nous avons eu une impression pénible en entendant des chanteurs et des cantatrices de Berlin qui, profitant d'une tolérance sans limites, en étaient arrivés à user tranquillement, devant un auditoire parisien, de l'idiome antimusical de leur pays ! Nous étions vraiment envahis et exploités de toute façon. Voyez, par exemple, le cas de M. Humperdinck. Lorsque ce *Herr professor* venait à Paris, aux environs de 1900, il pouvait se croire chez lui. A l'Institut, il avait des confrères ; allait-il au concert du Conservatoire? Il pouvait y entendre sa *Rhapsodie mauresque* ; allait-il à l'Opéra-Comique? On y jouait son *Hänsel et Gretel*, dont le mérite est incontestable, mais nullement supérieur à des œuvres comme la *Véronique* ou le *Fortunio* de M. André Messager. Enfin cet heureux Humperdinck, à chacun de ses voyages, avait le vivre et le couvert dans l'hôtel d'un riche amateur, le regretté M. Lascoux, où il trouvait plus de confort, je présume, que dans son domicile de Berlin. Et son nom figure aujourd'hui parmi les signataires du manifeste qui approuve les crimes de droit commun ordonnés par les généraux du kaiser !

— Avant tout, répondent ces messieurs, nous sommes des patriotes.

Ce serait très respectable, si leur approbation allait à des actes de guerre normale et loyale ; mais le manifeste veut couvrir des actes de terrorisme que condamnent toutes les conventions internationales et qu'aucune conscience humaine ne saurait admettre. Depuis la publication ici même des documents recueillis par M. Joseph Bédier, la cause est entendue ; je n'y reviens pas.

L'attitude défensive prise par les musiciens français devient particulièrement intéressante lorsqu'on veut justifier les représailles non par des raisons de simple convenance, mais, comme on l'a fait récemment, par des raisons d'ordre artistique. Devons-nous éliminer les Allemands parce qu'ils sont Allemands, ou bien, ce qui est une tout autre affaire, parce que leurs œuvres sont mauvaises, dangereuses, de qualité inférieure? Le beau et le bien ont des rapports étroits mais ne sauraient être confondus; et il serait indigne d'un pays comme

la France de prononcer, en matière d'art, dans le passé comme dans le présent, des condamnations *générales* dont la partialité serait trop évidente. Certainement, des distinctions s'imposent. Pour ma part, je croirais n'avoir rien perdu qui ne pût être remplacé par de belles œuvres françaises, si on rejetait des musiques tout en grisaille, prodigieusement ennuyeuses, comme celles d'un Spohr et d'un Brahms, ou encore ces symphonies de Gustav Mahler et de Richard Strauss, œuvres énormes, d'un seul bloc, dont l'exécution dure plus d'une heure sans laisser une minute de récréation à l'auditoire, et où l'esprit allemand se montre colossal sans parvenir à être grand. D'autre part, il y a des noms que la barbarie et les stupides paquets de mitraille lancés sur des cathédrales et des ambulances ne parviendront pas à nous faire détester : ceux de Bach et de Hændel, ceux de Haydn, de Mozart, de Beethoven. Ils appartiennent à l'Humanité. L'éducation de ces maîtres fut d'ailleurs plus italienne qu'allemande, et leurs chefs-d'œuvre doivent beaucoup à l'influence du goût français.

Deux compositeurs moins anciens préoccupent l'opinion à plus juste titre : c'est Meyerbeer et R. Wagner. En dénonçant comme « médiocres » les opéras du premier, M. Vincent d'Indy a demandé que le nom de ce Prussien authentique fût enlevé à une rue de Paris; et le second vient d'être assez malmené par celui qui, aujourd'hui plus que jamais, doit être appelé le chef de l'école française, M. Camille Saint-Saëns.

En ajoutant quelques observations aux plaidoyers de nos deux éminents compatriotes, je m'inspirerai le plus possible de la méthode parfaite de M. Bédier qui, par un scrupule raffiné d'esprit critique, n'a voulu produire, en un procès allemand, aucun témoignage français. Déprécier une esthétique étrangère en lui opposant simplement la nôtre, serait une tâche trop facile et insuffisante.

*
* *

Meyerbeer a pris le chemin de la France, en 1826, pour faire la conquête de Paris ; Wagner est venu chez nous en 1839, avec le même dessein. Ainsi firent Rossini, Spontini, Gluck, cent autres de grande et de moyenne taille ; et ceci, avant

toute observation sur les personnes et les œuvres, nous invite à mettre en bonne lumière un fait qui est très important dans l'histoire de la musique.

Le centre de la vie musicale européenne, son grand foyer de rayonnement et d'attraction, a toujours été Paris. C'est là qu'à toutes les époques, depuis le moyen âge, le consentement universel a placé les modèles du goût, de l'élégance, de la distinction et du talent. Pour un artiste ambitieux, comme pour l'homme de guerre, conquérir Paris était le rêve suprême; le manquer et le sentir hostile, fut toujours la cause d'un inconsolable dépit. Dans un gros livre publié en 1913 à Berlin et consacré à une cantatrice qui eut son heure de célébrité, Henriette Sonntag, le critique allemand Stümcke raconte que cette artiste vint à Paris en 1826, pour y chanter le *Barbier* en italien ; ce Stümcke sent bien que pour une Hambourgeoise comme la Sonntag, l'entreprise était hardie; et il l'explique ainsi (p. 71) :

« Paris était la capitale de la musique (*Musikhauptstadt*), où tout chanteur d'élite devait recevoir la consécration définitive. »

Les musiciens étrangers ont tous éprouvé les impressions que Marietta Alboni nota dans son *Journal* lorsqu'elle vint chez nous pour la première fois :

« Je n'oublierai jamais la sensation que j'éprouvai en entrant dans cette adorable ville. J'avais cependant vu pas mal de capitales ; mais rien ne saurait rendre l'impression que je ressentis. Était-ce un pressentiment que j'y passerais la plus grande partie de ma vie et que j'espère y mourir? Je ne sais ; mais le fait existe et je le dis : adorable Paris ! »

Nous avons trop négligé de dire que le prestige de Paris était lié à celui de la musique française qui pendant longtemps, et bien au delà de 1826, fut prépondérante sur les compositeurs de tous les pays. Boïeldieu, que les Allemands ont appelé « le Mozart français », Cherubini (Parisien depuis 1788) que Beethoven regardait comme « le premier musicien de son temps », Auber lui-même, Halévy, n'y avaient pas peu contribué.

Voici un témoignage qui ne manque pas d'autorité :

« Le style de l'école parisienne domine encore le goût de

presque toutes les nations... A Paris, l'Italien et l'Allemand devinrent immédiatement Français ; et le Français, quoique moins bien doué pour la musique, imprima d'une façon si nette la marque de son goût aux productions de l'étranger, que, bien au delà de ses frontières, ce goût donna à son tour le ton à toutes les œuvres. »

Qui écrit cela? C'est Richard Wagner, dans son *Rapport au roi Louis II de Bavière* (mars 1865). Le même R. Wagner parle ainsi d'un de ses premiers opéras, *Rienzi*, joué à Dresde en 1842 :

« La conception et la forme de cet ouvrage sont dues à l'émulation que provoquèrent en moi les opéras héroïques de Spontini, *comme aussi à l'impression brillante faite par les grands opéras venus de Paris, ceux d'Auber et Halévy*. (2e édit. allemande des *Œuvres*, VII, p. 119, dans l'opuscule *Musique de l'avenir*.)

Les virtuoses de Paris, au moment où Meyerbeer vint chez nous, n'étaient pas moins renommés que nos compositeurs. En 1826, le Conservatoire de Paris était encore opprimé par la Restauration qui avait suspecté ses originaires révolutionnaires, et s'appelait l'*École de Chant*; mais sa réputation était européenne. Il avait servi de modèle à la fondation du Conservatoire de Prague (1811), à la Royal Academy de Londres (1822), à l'École royale de la Haye (1826). Dans ses premiers concerts, il s'éleva à une maîtrise unique : « Je ne pense pas, écrivait Mendelssohn en 1832, qu'il soit possible d'entendre une exécution plus parfaite des œuvres classiques. » Près de quarante ans plus tard, dans son *Art de diriger l'orchestre*, écrit en 1869, R. Wagner déclarait que « les efforts tentés au delà du Rhin n'ont jamais suffi à mettre les orchestres allemands, si vantés, à la hauteur des orchestres français *qui les surpassent encore par l'habileté de leurs violons et surtout de leurs violoncelles* ». Wagner affirme n'avoir compris la IXe symphonie de Beethoven dont certains passages lui semblaient obscurs, que lorsqu'il l'entendit jouer, en 1839, par l'orchestre du Conservatoire de Paris : « La beauté de cette exécution, dit-il dans le même opuscule, me demeure encore indescriptible... Les écailles me tombèrent des yeux; je vis nettement le rôle de l'interprétation, et je pénétrai du même coup le secret de l'heureuse solu-

tion du problème. L'orchestre avait appris à s'identifier, dans chaque mesure, avec la *mélodie* de Beethoven qui, de toute évidence, avait échappé à nos braves musiciens de Leipzig ; et cette mélodie, l'orchestre la *chantait.* » Ce Conservatoire de Leipzig dont il est ici question, avait pris une grande importance, au milieu du siècle, grâce à ses deux fondateurs, Mendelssohn et Schumann ; mais ce n'est pas seulement pour les instruments à archet qu'il était inférieur au nôtre. Dans une lettre datée d'Iéna, 3 juillet 1877, Borodine raconte qu'il nomma un jour devant Liszt le pianiste Goldstein :

« — Connais pas ! interrompit Liszt.

« — Mais, cher maître, c'est un pianiste du Conservatoire de Leipzig...

« — Ce n'est pas une recommandation, me répondit le grand virtuose; *ils nous ont envoyé un tas de médiocrités.* »

Dans une lettre de la même année (12 juillet), Borodine nous montre Liszt donnant une leçon de piano : « Ne jouez pas ainsi, disait-il à une élève ; on croirait que vous venez de Leipzig. Là, on vous expliquera que ce passage est en sixtes augmentées, et l'on croira que cela suffit ; mais jamais on ne vous montrera comment vous devez le jouer » ; et encore, à une jeune fille qui venait de jouer, de façon très incolore, une *Étude* de Chopin : « A Leipzig, on trouverait çà très gentil... »

*
* *

A notre Paris, Meyerbeer vint demander la gloire et la fortune, — surtout la gloire, car il était très riche. Il trouva et exploita chez nous des ressources inestimables qu'il n'aurait pas trouvées chez lui. La première fut la collaboration d'un librettiste prodigieusement adroit ; la seconde fut une élite d'interprètes dont le concours était un gage de succès : des chanteurs comme Nourrit, Duprez, Levasseur, Lafont, Dérivis; pour *Robert le Diable* (novembre 1832), madame Dorus dans le rôle d'Alice, madame Damoreau dans celui de la princesse Isabelle ; pour *les Huguenots* (février 1836), le soprano modèle et incomparable, mademoiselle Falcon, dans le rôle de Valentine ; et plus tard, dans Fidès du *Prophète,* madame Pauline

Viardot... Les théâtres d'Allemagne, avec leurs chanteurs usant d'une voix de gorge désagréable à l'oreille et brutale, auraient beaucoup moins bien servi sa fortune ! Sur cette rudesse gutturale des chanteurs allemands et leur inaptitude au charme du *bel canto*, il y a un document très ancien, remontant à la première période du moyen âge, mais amusant, car il n'a rien perdu de son exactitude ; ce sont quelques lignes du biographe de S. Grégoire, Jean Diacre, qui reproche ainsi aux Germains de n'avoir pas su comprendre et conserver la douceur des mélodies grégoriennes :

« Leur voix profonde et grondante comme un tonnerre, la sauvagerie barbare de leurs gosiers d'ivrognes (*bibuli gutturis barbara feritas*), leur peine à suivre les délicates inflexions d'une douce cantilène, le bruit qu'ils font en parlant et qui est assez semblable à celui d'un char roulant confusément sur les degrés d'un escalier, leur raideur, font qu'au lieu de séduire l'esprit des auditeurs, comme ils le devraient, ils l'exaspèrent, l'importunent et le confondent. » (Texte dans *Migne, Patr. lat.*, LXXV, 90.)

Grâce à de meilleures ressources, Meyerbeer put n'engager chaque partie qu'en ayant tous les atouts dans sa main. Il avait d'ailleurs une habileté très circonspecte, qui préparait le succès d'un opéra comme le lancement d'une affaire de banque. « Qui donc s'occupera de sa gloire quand il sera mort? » disait malicieusement Henri Heine. *Robert le Diable*, son premier triomphe, n'a été joué à Berlin que 226 fois en soixante-quatre ans (de 1832 à 1896) mais 593 fois à Paris en quarante-cinq ans (jusqu'en 1877). Voici quelle a été la fortune des autres pièces, sur la scène de notre Académie de musique, jusqu'à la déclaration de guerre :

	Date de la première représentation à Paris	Nombre de représentations à Paris jusqu'au 1er août 1914
Les Huguenots.....	29 février 1836	1 077
Le Prophète.....	16 avril 1849.....	578
L'Africaine.....	28 avril 1865.....	485

Meyerbeer était jugé dans son pays beaucoup plus sévèrement que chez nous. La critique allemande n'a jamais pu s'en-

tendre avec lui. Dans ses œuvres de la première période, comme *Emma di Resburgo* (1819), les Aristarques d'outre-Rhin voyaient « du Rossini un peu développé », et parlaient déjà de « réclames excessives précédant les représentations » ; dans *Marguerite d'Anjou* qui eut un certain succès à Munich en 1820, on signalait « une recherche de l'effet qui n'arrive pas à l'expression dramatique ». Weber considérait son ancien condisciple comme un déserteur et un traître. L'hostilité éclata surtout après *le Prophète*. Le *Signale* écrivait : « Nulle part nous n'apercevons le génie véritable, cette force primordiale de celui qui toujours crée et se renouvelle... Tantôt l'orchestre veut être un volcan en ébullition ; tantôt il n'est qu'un léger bruissement et se réduit à la maigreur de quelques instruments. »

Voici quelques opinions parties de plus haut et qui sont comme une flétrissure au fer rouge. R. Schumann, qui ne pardonnait pas à l'auteur des *Huguenots* d'avoir profané sur des tréteaux le Choral de Luther, classait Meyerbeer parmi « les écuyers de Franconi ». Schumann a fait une déclaration cinglante : « Je méprise cette gloire meyerbeerienne du plus profond de mon cœur. » Mendelssohn juge ainsi *Robert le Diable*, dans sa lettre datée de Paris, 11 janvier 1832 : « Cet opéra ne me satisfait pas du tout. Je le trouve froid et sans âme d'un bout à l'autre, et je ne me sens nullement remué. On loue la musique ; mais pour moi, là où la vie et l'intérêt font défaut, tout moyen d'appréciation manque... Le sujet est romantique, c'est-à-dire que le diable y joue un rôle ; cela suffit aux yeux des Parisiens pour constituer le romantisme et la fantaisie ; c'est cependant très mauvais, et, sans deux brillantes scènes de séduction, cela ne ferait aucun effet. Ce diable est un pauvre diable. »

Que dire des appréciations de R. Wagner? Ces opéras pleins de tricherie où de grands sujets d'histoire sont arrangés pour des effets de cavatine, lui inspirent, dans *Opéra et Drame* et dans sa correspondance, une indignation qui est saisissante par sa sincérité. Le livret nouveau genre imaginé par Scribe selon le vœu de Meyerbeer, est « un pot-pourri dramatique monstrueusement mélangé, historico-romantique, diabolico-religieux, libertin-bigot, frivole et pieux, mystérieux et impu-

dent, sentimental et canaille, dont l'objet est de fournir matière à une musique extrêmement curieuse. » Scribe « dut s'initier sérieusement aux mystères de la filouterie historique avant de se décider à écrire un *Prophète* des filous ! » D'un compositeur qui, sans conviction, se fait le complice de telles besognes, que peut-on attendre? «Le fade sourire d'une coquetterie répugnante, ou les contorsions grimaçantes d'une ambition folle. » Wagner réduisait la valeur « spécifiquement musicale » de Meyerbeer « *au zéro absolu* ». Dans une lettre à Liszt du 18 avril 1851, sa franchise de critique prend une intensité presque douloureuse :

« Je ne le déteste pas, mais il m'est antipathique au delà de toute expression. Cet homme, éternellement aimable et complaisant, me rappelle (à l'époque où il se donnait encore l'air de me protéger) la période la plus obscure, je dirai presque la plus immorale de ma vie. Ce sont là des rapports absolument immoraux : nulle sincérité d'un côté comme de l'autre. Je ne puis exister, penser et sentir comme artiste à mes yeux et à ceux de mes amis, sans me dire et sans répéter tout haut que Meyerbeer est l'antipode de ma nature ; je le fais avec un véritable désespoir quand je me heurte à l'erreur de mes amis eux-mêmes qui se figurent que j'ai quelque chose de commun avec Meyerbeer. »

Ainsi, tandis qu'on lui tressait des couronnes en France, l'heureux triomphateur de *Robert le Diable* et des *Huguenots* était renié, méprisé en Allemagne par les premiers compositeurs du temps : un Weber, un Schumann, un Mendelssohn, un Wagner.

Il serait superflu d'insister ; le règne de Meyerbeer nous paraît fini. C'était un génie clair, puissant, aimant l'art décoratif, brillant comme une « Altesse en ruolz » qui sut donner à la bourgoiesie de Louis-Philippe et à celle du second Empire, des divertissements appropriés à leur état d'esprit ; mais ses œuvres n'ont pas résisté, comme les symphonies toujours jeunes de Beethoven, à l'épreuve du temps. Elles sont aussi surannées que certains romans historiques. Leurs qualités nous touchent de moins en moins ; nous voyons surtout les procédés, les négligences, les trous, les faiblesses, dont la principale est une orchestration vraiment misérable. On ne

peut s'étonner que de tels opéras aient été qualifiés de « médiocres » par un compositeur comme M. Vincent d'Indy qui a écrit la partition si pleine et si solide de *l'Étranger*. Faire appel, pour détrôner ce roi d'ancien régime à nos sentiments patriotiques est décidément inutile. On le jouait encore hier ; demain, on n'osera plus mettre son nom sur les affiches. Nous n'avons pas pour lui le même mépris que ses compatriotes ; mais nous l'avons assez entendu. *Requiescat !*

*
* *

Il faudra faire un effort plus énergique, si l'on veut bouter hors de France Richard Wagner.

Celui-là n'était pas, comme l'autre, un homme très souple, tour à tour Prussien, Italien et Français, toujours attentif à observer d'où vient le vent et prêt à changer de visage selon les circonstances. C'était, de la tête aux pieds, d'esprit et de cœur, un Allemand, un « *pur* ». Toute sa vie, il nous détesta cordialement. Pour nous, faibles Parisiens, il avait des sentiments identiques à ceux de von Kluck. Il écrit à Liszt en 1849 (lettre datée de Zurich, 5 décembre) :

« Il m'a fallu du temps pour me faire à l'idée d'écrire un opéra pour Paris ; cela tenait avant tout à mon antipathie d'artiste pour la langue française. Cela ne te paraîtra pas très compréhensible ; mais toi, tu appartiens à l'Europe, *tu es un cosmopolite, tandis que moi, je suis exclusivement un enfant de la Germanie.* »

Hâtons-nous d'ajouter qu'une des formes de son nationalisme farouche, était un profond mépris pour la mentalité moyenne de ses contemporains allemands. Dans ses lettres à Liszt et à Zigesar, régisseur du théâtre de Munich, dans ses opuscules littéraires, *passim*, on trouverait un choix de formules qui ne laissent rien à désirer, si l'on voulait couvrir d'injures la musique et la *Kultur* allemandes. Pour Wagner, ce ne sont pas des princes qui règnent en Allemagne ; ce sont des épiciers (lettre à Liszt du 18 avril 1851). L'art allemand « est tombé dans une complète dégradation. On fait des théories, on disserte ; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est un Allemand homme de lettres et bel esprit ». Wagner est

tellement écœuré par la platitude et la grossièreté des Allemands, qu'il songe à fuir bien loin, comme on s'évade d'une société de barbares :

« Je voudrais me mettre en route avec toi, écrit-il à Liszt, et partir d'ici, pour aller à nous deux courir le monde ! Laisse donc, toi aussi, ces épiciers et ces juifs allemands ; as-tu autre chose que cela autour de toi? Ajoutes-y les Jésuites et tu auras le compte ! *Des hommes, point.* Ils écrivent, ils écrivent encore, et toujours, et quand ils ont bravement écrit, ils se figurent être quelque chose. Imbéciles ! Notre cœur ne doit plus battre pour vous ! Qu'est-ce que toute cette racaille peut comprendre à notre cœur? Envoie-les promener ; donne-leur un coup de pied par-dessus le marché et viens avec moi courir le monde, dussions-nous même y périr gaillardement et laisser nos os dans quelque précipice ! » (Lettre du 30 mars 1853.)

Ce révolutionnaire vint en France, et voulut, lui aussi, faire la conquête de Paris. Il la croyait très facile :

« L'art, écrivait-il de Paris (le 5 juin 1849), tel qu'il existe ici, est tombé si bas, il est tellement pourri, tellement décrépit, qu'il suffira, pour l'achever, d'un hardi moissonneur qui sache lui donner le coup de grâce. »

L'expérience lui fit bientôt sentir qu'il avait fait un rêve trop ambitieux. Le coup de grâce dont il avait déjà escompté les effets, fut un coup manqué. Il dut battre en retraite. De là une cuisante blessure de l'orgueil, une rancune et un désir de vengeance qu'il soulagea, en 1871, par ce ricanement : *Une Capitulation.* (Pour le dire en passant, le cas de son fils Siegfried, sorte de pâle kronprinz qui avait songé vaguement à régner, est plus modeste mais analogue. Il y a quelques années, Siegfried vint donner un concert à la salle Gaveau, pour faire entendre ses œuvres dont il dirigeait lui-même l'exécution. Le public lui fit un de ces accueils polis mais froids, qui sont beaucoup plus douloureux à un artiste qu'une hostilité franche ; et je me rappelle l'embarras de M. Belami, président de l'*Ut mineur*, ancien fidèle de Bayreuth, jugeant impossible, à la fin de la soirée, de placer la petite harangue d'apothéose qu'il avait préparée. On ne peut que sourire en voyant aujourd'hui le nom de Siegfried Wagner parmi les signataires du manifeste allemand.)

La France est généreuse. A l'auteur de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* elle pardonna ses grossièretés; elle lui laissa prendre peu à peu une revanche attestée par les chiffres suivants :

Opéras de R. Wagner	Date de la première à l'Opéra de Paris	Nombre de représentations à Paris jusqu'au 1er août 1914
Tannhäuser	13 mai 1865	243
Lohengrin	16 septembre 1891	330
La Valkyrie	12 mai 1893	226
Les Maîtres chanteurs	10 novembre 1897	104
Siegfried	3 janvier 1902	39
Le Crépuscule des Dieux	23 octobre 1908	36
Tristan et Isolde	14 décembre 1904	68
L'Or du Rhin	15 novembre 1909	19

Je ne compte ni les représentations sur les théâtres de province, ni les exécutions fragmentaires dans les Concerts. J'ai sous les yeux une statistique établie d'après la série complète des programmes des Concerts Colonne, depuis leur début (2 mars 1873, à l'Odéon) jusqu'au vendredi saint de l'année 1914. On y voit que R. Wagner a été joué 599 fois ; Berlioz ne l'a été que 458 fois. Les deux compositeurs se valent ; Berlioz a pourtant le mérite de l'antériorité : c'est lui qui a créé l'orchestre moderne et le poème symphonique ; c'est lui qui, en 1830, dans sa *Symphonie fantastique*, donna le premier modèle de l'emploi du « Leitmotiv », dont Wagner devait faire un abus, et qui devait suggérer aux musiciens ultérieurs l'idée de la composition dite *Cyclique*. (D'autres comparaisons seraient intéressantes ; aux mêmes Concerts Colonne, Brahms a eu 42 exécutions dans la même période ; R. Strauss, 45, et Chabrier, — dont le principal admirateur me paraît avoir été Mottl, — l'étincelant auteur de *Briséis*, de *Gwendoline*, d'*España*, n'en a eu que 15.)

Mais il y eut une forme de l'invasion — ou du succès — beaucoup plus grave.

Ceux qui, en temps de paix, ont un peu vécu chez nos ennemis, savent avec quelle application, et aussi avec quelle gaucherie, les Allemands imitent les modes françaises. Tout ce qui est élégance légère, fantaisie et fine distinction dans les arts décoratifs est l'objet de leur envie, mais, évidemment,

dépasse un peu leurs facultés naturelles. Or, par une interversion des tendances propres à deux races différentes, R. Wagner créa chez nous cette manie de l'imitation aggravée de la maladresse dont nous aurions dû laisser le ridicule à nos voisins. Beaucoup de nos compositeurs adoptèrent les procédés de son style avec une inélégance aussi fâcheuse que celle de certaines dames de Berlin portant des chapeaux copiés sur ceux de Paris. C'est un mal qui touche à sa fin ; si l'on juge le moment propice pour nous libérer définitivement du panwagnérisme, il faudra s'en féliciter.

Est-ce à dire que la musique de Wagner est de qualité inférieure? Aucun musicien de bonne foi n'oserait le soutenir. Mais cette musique a quelques points faibles ; je voudrais les indiquer, avec la seule ambition d'ajouter un modeste post-scriptum aux articles si autorisés de M. Saint-Saëns.

***

Quand nous voulons apprécier un musicien ayant écrit des opéras, c'est à sa musique, tout naturellement, que nous pensons. Cela nous paraît aussi légitime que de songer, quand il est question d'un peintre, au dessin et au coloris de ses tableaux. Prononcer les noms de Rossini, de Beethoven, de Gluck, c'est éveiller tout de suite l'idée d'un certain langage musical propre à chacun de ces compositeurs. De même, si Wagner est mis sur la sellette, nous nous préparons aussitôt à émettre une opinion sur le système dont il passe, à tort ou à raison, pour être l'inventeur : substitution du récitatif à la mélodie carrée, emploi de *motifs conducteurs*, déchaînement de la symphonie dans l'orchestre, instrumentation... Or il faut se mettre dans l'esprit que Wagner, en ce qui le concerne, n'admettait nullement cette façon d'aborder l'examen de ses œuvres. Il transportait son duel avec la critique sur un tout autre terrain, choisi imprudemment, et où il est facile de le battre.

Précisons bien le point de vue qu'il nous impose lui-même et qui permet de le juger d'après ce qu'il a voulu faire.

En 1850 — époque de détresse pour le révolutionnaire encore incompris — Liszt, chevaleresque de cœur et d'intelligence, lui fait jouer son *Lohengrin* à Weimar. Après s'être

donné beaucoup de mal pour les répétitions et après avoir obtenu un succès honorable, Liszt est tout heureux d'envoyer à son ami le compte rendu d'un journaliste, Dingelstadt, qui fait grand éloge de cette musique nouvelle. Mais Wagner n'est pas content ; il est même furieux, on le devine entre les lignes de sa réponse et voici pourquoi :

« ... D... parle de l'impression que les flûtes, les violons, les timbales et les trompettes ont pu faire sur lui, mais non des acteurs du drame à la place desquels ce sont précisément, comme il dit, ces instruments qui ont parlé. Par là, je vois que la partie musicale l'a emporté de beaucoup sur le reste !... Si nous considérons loyalement et sans égoïsme la nature de la musique, il nous faut avouer qu'elle n'est, sur une grande échelle, qu'un moyen d'arriver au but. Dans un opéra sensé, ce but est le drame, et celui-ci est à coup sûr entre les mains des acteurs sur la scène. Dingelstadt semble n'avoir pas compris mon opéra, à force d'être tout à la musique. »

Ces lignes sont tirées de la lettre du 8 septembre 1850. Le lendemain, Wagner écrit encore à Liszt :

« *C'est une grande erreur de croire qu'il faut qu'au théâtre un public soit musicien pour recevoir l'impression nette d'un drame musical* ; nous avons été amenés à cette manière de voir entièrement fausse, par le fait que, dans l'opéra, on a employé la musique comme étant le but, le drame au contraire comme étant seulement le moyen de faire valoir la musique. Tout à l'opposé, quand on entend un bon opéra (j'entends par là un opéra raisonnable), *on ne doit plus, en quelque sorte, penser à la musique... Je m'accommode donc de tout public, pourvu que je trouve en lui des sens non faussés et des cœurs humains.* » Il est tellement convaincu qu'on ne l'a pas compris, et si irrité de voir qu'on lui parle constamment des brillants morceaux de sa partition, qu'il prie enfin son ami de ne pas continuer son œuvre de sauvetage :

« Je te le dis, mon cher Franz, avec une sincérité qui m'est pénible : la peine que tu t'es donnée à Weimar, je suis obligé de la considérer comme stérile. Tu apprends par expérience que tu n'as qu'à tourner le dos pour voir la plus grande vulgarité s'épanouir derrière toi et se propager sur le même sol d'où tu espérais faire sortir les plus nobles produits. Tu reviens,

et à peine as-tu retourné ce sol à moitié, tu vois la mauvaise herbe repousser plus librement que jamais. Vraiment, je ne puis que m'attrister en voyant tant d'efforts perdus ! Je ne trouve à tes côtés que la sottise, l'étroitesse d'esprit, la folle outrecuidance. » (Lettre du 20 novembre 1851.)

Que faut-il donc pour satisfaire ce compositeur difficile?

Wagner a exposé sa doctrine, dans *Opéra et Drame*, avec une abondance de développements et un luxe d'images qui ne peuvent laisser le moindre doute sur sa pensée. Ce qu'il y a de plus important à ses yeux, dans un ouvrage lyrique fait pour le théâtre, c'est l'action, le jeu des sentiments et des idées fixé par le livret, en un mot *le drame*. La musique est secondaire. « Si nous voulons bâtir une maison, dit-il, nous ne nous adresserons pas au tapissier, mais à l'architecte ; de même, pour avoir un opéra, nous ne nous adresserons pas au musicien, qui est un simple décorateur, mais au poète, seul capable d'assurer la solidité de l'édifice. » C'est donc un non-sens, lorsque la maison est construite, de l'apprécier d'après les ornements dont les murs sont couverts à l'intérieur. Le rôle sacrifié qui fut, jusqu'ici, celui du poète, et, d'autre part, le goût de la mélodie absolue, ont fait de l'ancien opéra « une machine monstrueuse et vaine, un grossier agencement de pièces hétéroclites, un pot-pourri où le musicien est obligé de feindre l'enthousiasme et l'inspiration, alors que le drame est vide ou insignifiant. » La Musique, dit encore Wagner, est femme : elle a besoin de l'homme pour remplir sa destinée ; elle est l'ondine du fleuve qui passe en murmurant à travers les vagues, chose sans cœur jusqu'à ce que l'amour d'un homme lui donne une âme. Devant ce maître, elle ne doit avoir d'autre orgueil et d'autre joie que de s'oublier soi-même et de se donner. Dans le chapitre où cette image-type est développée, se place une tirade où les Allemands encaissent encore quelques aménités : tandis que la musique des opéras italiens est un une *fille de joie* faisant métier de procurer du plaisir sans être réellement femme, et la musique des opéras français une *coquette* qui veut bien être admirée mais ne redoute rien tant que l'amour, « il existe un type de femme dénaturée qui nous remplit d'une aversion profonde : c'est la *prude*, que nous sommes obligés de reconnaître dans la soi-disant musique

d'opéra allemande. Il peut arriver à la courtisane que la flamme amoureuse du sacrifice s'allume soudain en elle (pensons au dieu et à la bayadère); il peut arriver à la coquette, tandis qu'elle joue avec l'amour, qu'elle se trouve prise à son propre jeu ; mais la prude ne peut être qu'un objet de mépris. »

Cette doctrine qui subordonne la musique au drame est fort acceptable ; mais elle fournirait le critérium le plus sûr pour condamner la fameuse *Tétralogie* où Wagner a fait l'application de ses idées.

Ni dans *l'Or du Rhin*, ni dans *la Valküre* (sauf peut-être le premier acte), ni dans *Siegfried*, ni dans *le Crépuscule des Dieux*, on ne trouve un « drame ». Les livrets écrits par Wagner appartiennent au genre de l'épopée mythologique et merveilleuse ; la forme narrative y est prépondérante, comme dans les contes que Rimski-Korsakow a si joliment illustrés. Le style musical est dramatique ; l'action ne l'est pas. Il semble même que Wagner affecte de s'étaler dans de très longs récits en rejetant systématiquement ce qui constitue un drame, à savoir un sujet ayant une juste grandeur, un conflit de passions et de devoirs passant par des alternatives diverses, une concentration d'intérêt sur une lutte morale bien définie, où les protagonistes inspirent tour à tour la terreur et la pitié (système des Grecs) ou l'admiration (système moderne).

Wagner nous impose, pour juger son œuvre, un critérium qui la condamne. Les principes qu'il a proclamés avec tant d'obstination peuvent être retournés contre lui ; nous oublions, comme il le veut, la musique de son principal ouvrage, pour ne songer qu'au drame : mais à la place du drame, nous trouvons des contes, des récits, des fables *épiques*.

Voilà un premier point faible. J'en vois deux autres.

Choqué avec raison par les banalités et les fadaises dont les anciens livrets d'opéra sont remplis, Wagner a prétendu réaliser un progrès en ramenant le genre lyrique à ce qui est « purement humain ». L'intention était certainement excellente ; mais d'abord, qu'est-ce au juste que ce « purement humain », ce « *rein Menschlich* »? Après vingt siècles de culture livresque, quel est le principe à la lumière duquel on pourrait isoler — dans un domaine aussi indéterminé que celui du goût musical — un élément « pur »? Les auditeurs de *la Juive* qui,

en 1835, voulaient avant tout des romances et des cavatines étaient aussi « humains », dans leur sincérité, que le furent jadis les pèlerins les plus enthousiastes de Bayreuth. Lors de la première représentation de *Tannhäuser* à Paris, Wagner s'est plaint des membres du Jockey-Club qui, après avoir dîné à leur cercle, arrivaient à l'Opéra quand la représentation était déjà commencée et voulaient, à ce moment, assister à un ballet ; mais ces gens du monde qui comprenaient à leur façon les amusements du théâtre, étaient, eux aussi, « humains »; on pourrait même leur reprocher de l'être beaucoup trop !

Si on multipliait les observations de ce genre, on verrait bientôt s'imposer cette conclusion, à savoir qu'une esthétique expérimentale de l'opéra ne peut aboutir qu'à l'éclectisme ; si elle ne prend pas comme point de départ une conception métaphysique et idéale de ce que *devrait* être l'« humain », elle est obligé d'accepter les différenciations qui ont altéré peu à peu un type primitif supposé, et elle s'interdit le droit de condamner un goût au profit d'un autre. En second lieu, est-il possible de voir une sorte d'humanité reconquise et profonde dans cette *Tétralogie* épique fabuleuse où il y a des nains, des ondines, des valkyries chevauchant dans les nuages, des monstres, des géants, des dieux — et pas un seul homme ?

Il y a une autre pierre de touche que la qualité des personnages pour distinguer ce qui est humain et ce qui ne l'est pas. Dans le domaine propre du théâtre, qui est celui du pathétique, l'œuvre « *humaine* » doit être facilement intelligible et d'une clarté parfaite, puisque chaque spectaeur porte en soi un exemplaire du modèle dont on lui offre une image et n'a qu'à reprendre conscience de sa propre histoire pour comprendre celle qu'on lui raconte. C'est ce qui permettait à Pascal d'écrire après une lecture de Montaigne : « Ce n'est pas tant en lui qu'en moi-même que je trouve ce que j'y vois. » Et c'est bien le principe que prétendait suivre Wagner, lorsque après avoir dit tant de mal de l'homme de lettres et du bel esprit allemands, il demandait des auditeurs naïfs, dont les sens ne fussent pas faussés par la *Kultur*. Or, qui oserait dire, dans n'importe quel pays, y compris le pays d'origine du produit,

que la *Tétralogie* est une œuvre claire? Qui oserait dire qu'elle est directement intelligible? Je crois représenter l'auditeur d'intelligence et de docilité moyennes ; ce n'est pourtant qu'après un assez grand nombre de représentations que j'ai pu me reconnaître au milieu de ces mythes : encore ne suis-je pas bien sûr de tenir tous les fils de l'énorme guignol ! Et si j'entreprenais d'exposer ici le drame-monstre à quatre têtes en expliquant tous les motifs qui le font agir, je serais obligé de faire un effort pénible pour le lecteur lui-même qui aurait le courage de me suivre jusqu'au bout. Ne craignons pas de l'affirmer : dans tous les Opéras d'Europe et d'Amérique, il n'y a jamais eu un spectateur qui, voyant jouer la *Tétralogie* pour la première fois, ait compris la conduite de l'action.

On peut signaler une troisième faiblesse de l'art wagnérien, ou tout au moins faire une dernière objection.

Quand on trouve une partition d'opéra signée d'un des maîtres français qui ont su écrire de vrais *drames* lyriques, très *humains*, ayant de justes proportions (*mediocre aliquid*, disaient les Latins en traduisant une règle posée par Aristote dans sa *Poétique*), et des drames facilement *intelligibles* (ce qui est une bonne précaution à prendre quand on ne parle pas pour soi mais pour le public), on trouve, à la première page, une sorte de table des matières où l'œuvre est divisée en parties distinctes ayant chacune un numéro d'ordre : *Air* précédé de *Récit*, *Duo*, *Cavatine*, *Quatuor*, *Chœur*, etc... Chaque acte a une péroraison brillante appelée *Finale*. Ce sont les cadres traditionnels de l'opéra, comme l'Allegro, l'Andante, le Scherzo et le Presto sont les cadres de la Sonate et de la Symphonie.

L'esprit mercantile profite d'un tel mode de composition pour détacher ces « morceaux » et les publier à part. Wagner, toujours obsédé par son idée du *drame* et celle de l'unité qu'il implique, a jugé ce morcellement inadmissible ; il y a vu un travail de mosaïque indigne du poète-musicien, et incompatible avec l'allure nécessaire d'une action lyrique. Il a donc supprimé les cloisons étanches de la matière musicale ; il a fait au théâtre ce que certains compositeurs devaient faire après lui, sous son influence, pour la symphonie : il a unifié ses opéras, qui au lieu de s'avancer par petits bonds,

nous arrivent en bloc, d'un seul trait, comme les obus lancés par la grosse artillerie.

Il serait vain, sans doute, de lui opposer l'usage contraire suivi par Berlioz, par Bizet, Gounod, Massenet, tous ceux de chez nous ; mais il y a un théâtre que Wagner admirait beaucoup et dans l'organisation duquel il prétendait trouver argument pour justifier toutes ses théories : c'est le théâtre antique des Grecs. Or les tragédies lyriques d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, les comédies d'Aristophane elles-mêmes, sont divisées, beaucoup plus rigoureusement encore que nos partitions modernes, en « numéros ». Elles sont faites de « morceaux », dont l'indépendance est marquée par l'emploi, pour chacun d'eux, d'une versification spéciale. Cela nuit-il à l'effet d'ensemble? Cette variété n'est-elle pas une cause d'agrément et une aide pour l'auditeur? Qui oserait soutenir que le *Prométhée enchaîné* et l'*Œdipe-Roi* ne sont pas de vrais « drames »?

***

Concluons. Si l'élimination définitive ou la mise en quarantaine de quelques compositeurs allemands avait pour résultat de modérer notre goût de l'exotisme et de rendre, chez nous, à notre art national, la place qui lui est due, il faudrait s'en féliciter.

Meyerbeer a rempli sa destinée et ne peut plus nous préoccuper. Wagner est toujours vivant et redoutable, bien que ses positions aient eu à souffrir de deux manœuvres très différentes : celle de la réaction conservatrice, et celle de la surenchère. En tout cas, il serait scandaleux de voir reparaître prochainement son nom sur les affiches de nos grands théâtres. On doit le remettre à plus tard, beaucoup plus tard. J'ai indiqué quelques-unes des objections précises qu'on peut faire à son système ; il faut bien argumenter un peu avec un homme qui fut un théoricien subtil, un polémiste violent, un raisonneur à outrance ! Mais là ne sont pas les vraies raisons de l'interdit qui sera mis sur ses œuvres. Le privilège de ce magique pouvoir d'émotion dont disposent les grands compositeurs est de s'emparer de tout notre être moral en exaltant

nos puissances de sympathie. Écouter une belle musique, c'est s'ouvrir à l'amour, c'est se donner sans réserve à une âme, à la fois individuelle et collective, personnifiée dans une œuvre. De hautes convenances et des devoirs sacrés nous feront éviter ces prises de possession.

Musiciens allemands contemporains, musiciens allemands de la seconde moitié du XIXe siècle, notre cœur ne peut plus battre pour vous !

JULES COMBARIEU

MÉTHODES TURCO-ALLEMANDES

EN PERSE

Le combat gigantesque qui se livre en ce moment pour le droit et la civilisation s'étend de la mer du Nord jusqu'aux confins de la Perse. Aucun des fronts de bataille n'est indifférent pour le succès final; chaque victoire, si éloignée qu'elle soit de nos frontières, constitue une étape sur la route de la paix complète et réparatrice. C'est pourquoi il est intéressant d'exposer à grands traits comment l'Allemagne cherche à étendre à la Perse la domination dont elle menace tous les peuples; comment après avoir essayé de placer l'Iran sous son entière dépendance économique, elle s'efforce de réaliser son asservissement politique avec la complicité du gouvernement de Constantinople.

La poussée allemande en Perse est bien antérieure à la déclaration de guerre de la Turquie aux alliés. Elle date du moment où l'Angleterre et la Russie, pressentant des dangers nouveaux, voulurent mettre un terme à une rivalité séculaire et, par la convention du 30 août 1907, réglèrent leurs relations dans les pays limitrophes à la fois de l'Inde, de la Caucasie et du Turkestan.

Par cet accord, les deux puissances contractantes maintenaient l'intégrité et l'indépendance de la Perse et proclamaient le principe de la porte ouverte pour le commerce et l'industrie de toutes les nations. Mais comme elles avaient chacune un intérêt spécial au maintien de la paix dans cer-

taines provinces persanes, voisines de la frontière russe d'une part, de la frontière de l'Afghanistan et du Bélouchistan de l'autre, elles créèrent au nord de la Perse une zone d'influence russe, au sud une zone d'influence anglaise, séparées l'une de l'autre par une zone neutre.

La presse pangermaniste entreprit de démontrer le caractère agressif de ces accords. Elle s'efforça d'y voir un effort pour isoler l'Allemagne, parce que ces ententes avaient été conclues en dehors d'elle.

L'Allemagne, disait la *Deutsche Tageszeitung*, n'a nul lieu d'être satisfaite de voir aplanir, entre deux autres nations, certaines difficultés qui, dans des circonstances données, auraient pu lui être utiles.

Le gouvernement de Berlin insinua au gouvernement de Téhéran que ces accords ne pouvaient l'engager. La même question s'était posée pour la Roumanie au moment de la conférence de Londres de 1883, et le professeur allemand Geffken avait conclu alors que l'acte de Londres était resté lettre morte pour la Roumanie, qui ne pouvait se trouver engagée par des décisions prises sans sa participation [1]. L'Angleterre et la Russie se heurtèrent à une proposition semblable de l'Allemagne en Perse.

Le 18 octobre 1910, las d'adresser à Téhéran d'inefficaces protestations sur la situation de jour en jour plus mauvaise des provinces méridionales de la Perse, le Foreign Office fit remettre au gouvernement persan une note lui donnant un délai de trois mois pour y rétablir l'ordre. Cette décision, que justifiait l'état anarchique des provinces du Fars, du Kerman et du Mekran et qui fut prise d'un commun accord avec la Russie, suscita une émotion disproportionnée à Berlin, à Vienne et, par delà les Balkans, à Constantinople. La *Gazette de Voss*, la *Gazette de la Croix*, la *Nouvelle Presse libre*, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* et la *Gazette de Cologne* menèrent une violente campagne, au nom de l'indépendance et de l'intégrité des pays protégés par des nations étrangères et au nom du principe de la porte ouverte et de la libre concurrence. L'Allemagne et l'Autriche s'adjoignirent la Turquie et se posèrent

1. Voir mon étude sur *la Question du Danube*. Paris, Larose et Tenin, 1911.

en défenseurs de l'indépendance de tous les pays musulmans.

La Porte répondit avec empressement aux invites austro-allemandes; elle prétexta, pour intervenir, la question des frontières turco-persanes. Ce litige est pendant entre l'empire ottoman et l'Iran depuis 1843 ; une conférence de Constantinople avait bien abouti à un certain arrangement provisoire en 1869, mais depuis quarante-quatre ans l'affaire en était restée là. A la fin du mois de septembre 1910, Hakki Pacha adressa à Mahmoud Chefket Pacha la note suivante :

« Les événements de Perse entraîneront probablement des complications avec la Russie et l'Angleterre — complications que nous devons suivre pas à pas, afin d'être prêts en cas de besoin à défendre nos droits en comptant sur notre force armée. Comme le succès de notre diplomatie dépend surtout de la force de nos troupes sur la frontière persane, je vous prie de prendre sur-le-champ les mesures propres à augmenter nos contingents le plus possible. Je vous communique ceci après une conversation avec l'ambassadeur d'une puissance étrangère. »

Cet ambassadeur ne pouvait être que le représentant de l'Allemagne.

Sous prétexte de protéger ses nationaux et de renforcer la garde de ses consulats, la Turquie envoya donc à la frontière turco-persane de forts détachements du 6e corps. Le gouvernement persan formula de vives protestations ; par contre, la presse nationaliste du pays appela de tous ses vœux des relations étroites entre la Turquie et l'Allemagne. Mais c'était à la veille de l'entrevue de Potsdam entre Guillaume II et Nicolas II ; la diplomatie prussienne courtise volontiers l'islamisme, cependant elle ne veut pas que ce jeu devienne dangereux. Les bruyantes manifestations musulmanes de novembre 1910 inquiétèrent MM. de Kiderlen-Waechter et de Bethmann-Hollweg qui ne désiraient alors que conserver en Perse une porte ouverte à leur influence et à leurs intérêts : les dirigeants de la Wilhelmstrasse allaient justement s'en assurer le maintien à Potsdam. Les Turcs et les Persans feront bien de méditer cette leçon : l'honnête courtier allemand est toujours fertile en combinaisons dont ses clients risquent de faire les frais.

L'entrevue de Potsdam aboutit en 19[illegible]

russo-allemande en Perse, sur le terrain économique. Le gouvernement de Berlin sembla adhérer aux accords russo-anglais de 1907 et parut accepter que nulle autre puissance que l'Angleterre et la Russie n'interviendrait dans les affaires de Perse. En réalité, l'Allemagne ne consentit ce renoncement qu'à contre-cœur et depuis, elle intrigue pour imposer en sous-main aux Persans ses dangereuses directions.

Les événements de 1911 (tentatives de restauration de l'ex-Chah Mohammed Ali Mirza ; échec de la mission américaine qui ne sut qu'augmenter le désordre financier du pays ; conflit russo-iranien ; dissolution du parlement persan) entraînèrent un état de choses nouveau, auquel devait correspondre un nouvel arrangement. Il fut élaboré dans les conférences de Londres.

Le 18 février 1912, les légations russe et anglaise à Téhéran, adressèrent au gouvernement persan une note collective ainsi conçue :

« L'Angleterre et la Russie avanceront à la Perse une somme de 200 000 livres à 7 p. 100 l'an, garantie par les excédents des recettes douanières du Nord et du Sud et devant être remboursée sur le premier emprunt que conclura le gouvernement persan.

« Cette somme devra être employée, sous le contrôle du trésorier général, d'accord avec le Conseil des ministres et avec l'approbation des deux légations.

« Elle devra servir avant tout à organiser la gendarmerie gouvernementale avec le concours des officiers suédois déjà engagés par la Perse.

« En retour, la Perse prendra pour base de sa politique l'entente anglo-russe de 1907. »

L'adhésion à la convention de 1907 et l'acceptation des termes de la note du 18 février 1912 furent signées par tous les ministres persans et approuvées par le régent de l'empire à la date du 20 mars 1912.

Telle était la situation de la Perse, au point de vue de la politique extérieure, quand la guerre de 1914 éclata. Il y a lieu de remarquer que les accords anglo-russes de 1907 n'ont été qu'une entente provisoire, qu'un armistice temporaire que la diplomatie a été obligée d'insérer en son temps, pour ména-

ger les transitions, pour éviter une solution radicale et pour fixer les positions réciproques.

*
* *

L'Allemagne n'a pas manqué d'exploiter à son profit le caractère transitoire du compromis anglo-russe, les difficultés intérieures de la Perse et les dangereuses convulsions au milieu desquelles elle a fait son essai de régime constitutionnel. L'accord russo-allemand de 1911, comme les autres traités signés par l'Allemagne, n'a jamais été qu'un « chiffon de papier » pour les Bethmann-Hollweg et pour les Jagow, et les menées austro-turco-allemandes se sont manifestées en Perse sous les formes les plus variées : essais de propagande intellectuelle, tentatives de mainmise économique, essai de domination politique, et par les moyens les plus actifs : combinaisons ingénieuses du pangermanisme et du panturquisme, violation de neutralité, guerre sainte, réaction et révolution.

L'Allemagne a essayé d'introduire en Perse sa fameuse « kultur ». Il y a quelques années, elle a ouvert un collège à Téhéran, qui compte de 250 à 400 élèves de huit à douze ans. Cette école fonctionne avec plein succès et nous avons entendu des ministres persans de l'instruction publique en faire un pompeux éloge. L'un d'eux a exprimé le désir que les instituteurs primaires fussent uniquement recrutés dans cette institution. Le bâtiment lui-même est imposant, construit dans ce style de château fort qu'affectionnent les architectes allemands, en solides matériaux qui semblent défier l'action du temps. Les professeurs attachés à cette école ne sont pas de simples instituteurs; ce sont de véritables *Professoren*, chargés, sous le prétexte de pousser les élèves jusqu'aux grades secondaires de la culture allemande, de répandre la doctrine politique du pangermanisme. Le directeur, Rich Draeger, docteur en philosophie, ayant protesté de ses honnêtes intentions d'éducateur, s'est récemment attiré une ironique réponse de la presse locale :

« M. Draeger et ses collaborateurs ne seraient venus en Perse que pour faire de l'enseignement et S. M. l'Empereur d'Allemagne ne

paierait la forte somme que pour le plaisir de nous instruire ! Nous n'accusons certes pas l'aimable directeur de l'école allemande d'être venu faire ici de la politique militante, mais ne pense-t-il pas que la propagation de la langue allemande est le moyen le plus efficace et le plus sûr pour créer et développer les liens économiques entre l'Allemagne et les pays où sa langue est propagée? N'est-ce pas là faire de la politique? N'est-ce pas là même la meilleure politique?

« Certes, nous profitons de la politique intelligente de S. M. l'Empereur d'Allemagne, puisque sa grosse subvention (50 à 80 000 francs) permet à quelques jeunes gens persans de s'instruire (en payant d'ailleurs une mensualité comme dans toutes les autres écoles). Mais nous serions infiniment heureux que les autres gouvernements qui ont ici des écoles, comme le gouvernement français par exemple, se montrassent aussi politiques que le gouvernement allemand. Nous en profiterions et l'influence française aussi, sans doute. »

Les tentatives de germanisation de la Perse ont été plus haut : c'est ainsi que pendant la minorité de S. M. Ahmad Chah, la cour et la classe [1] impériales furent encombrées de chambellans et d'instructeurs chargés d'inspirer au futur souverain un respect enthousiaste de la puissance allemande.

La France a bien organisé en 1911, sur la demande du gouvernement persan et d'accord avec la Russie et l'Angleterre, une mission de jurisconsultes professeurs, chargés de l'enseignement du droit à Téhéran et des réformes judiciaires et administratives ; mais, pour éviter l'envoi en Perse d'instructeurs militaires allemands, les pouvoirs et les attributions de nos jurisconsultes ont été réduits à l'extrême. Du reste cette mission n'aura de véritables résultats que si l'enseignement secondaire est organisé par la France en Perse.

L'Allemagne a institué encore à Téhéran un *Hôpital impérial* qui sert de réclame aux produits pharmaceutiques alle-

1. V. mon étude sur *l'Administration de la Perse*. Paris, Leroux, 1913, p. 7 et suiv. — Ahmad, Chah de Perse, né le 27 Chaban 1314 (1896), successeur de son père Mohamed Ali Mirza depuis le 16 juillet 1909, couronné le 21 juillet 1914 à Téhéran. En 1909, pour son instruction, fut créée la classe impériale. L'école fut ouverte au jeune souverain lui-même, au Valiadh (prince héritier), au frère consanguin d'Ahmad Chah, à son oncle, et à une dizaine de jeunes gens, tous fils de personnages importants des différentes classes de la société persane. J'ai été chargé par l'ex-régent Nasr El Molk de faire à la classe impériale un cours régulier de droit administratif pratique élémentaire à l'usage de S. M. Ahmad Chah. Ce cours a pris fin au couronnement du Chah, le 21 juillet dernier.

mands ; les soins y sont donnés par deux médecins militaires. Cet hôpital admirablement construit et administré, est très fréquenté et jouit d'une grande popularité. Il est très soutenu par le gouvernement persan ; de son côté, le gouvernement allemand lui donne tout l'appui matériel et toute l'assistance morale nécessaires. — Les cours de médecine organisés par le gouvernement français à Téhéran ne jouissent pas d'un traitement aussi favorable ; l'hôpital russe est peu populaire. Quant à l'Angleterre, elle a peut-être le tort de ne s'occuper en Perse ni d'enseignement, ni d'assistance.

Pour mettre l'Iran en coupe réglée, suivant ses méthodes ordinaires d'exploitation et de domination, l'Allemagne a fait étudier la Perse par ses géographes, par ses prospecteurs et par ses financiers.

*
* *

En 1910, la Perse était déjà devenue, du fait de l'Allemagne, le théâtre d'une nouvelle question internationale. A cette époque, les affaires de Perse se trouvaient dominées par des difficultés financières qui empêchaient d'établir l'ordre dans ce pays troublé et de créer les services publics dont il a besoin [1].

A ces difficultés, il était proposé de faire face, en attendant une réorganisation des impôts, par un emprunt de 10 millions de francs, contracté auprès de l'Angleterre et de la Russie. A vrai dire, le *Medjliss* (Parlement), très hostile envers l'étranger, comme le sont tous les corps politiques de l'Orient, restait défiant. Et le 9 avril 1910, le gouvernement avisait les légations d'Angleterre et de Russie qu'il ne pouvait accepter cet emprunt, étant données les conditions que voulaient imposer les deux puissances. Ces conditions, qui comprenaient un droit d'option sur les futurs chemins de fer, avaient pour but d'empêcher de dépenser sans utilité les fonds de l'emprunt.

Lorsque le refus du prêt anglo-russe fut annoncé, on con-

1. Voir mon étude sur *les Institutions financières de la Perse*. Paris, Leroux, 1915, et *Revue du Monde musulman*.

naissait déjà et l'on commentait fort le voyage fait en Perse par un représentant de la *Deutsche Bank*. Le 30 mars, en effet, la *Gazette de Voss* publiait un télégramme, daté de Téhéran et disant :

« La présence ici d'un représentant de la *Deutsche Bank* de Berlin et ses études, comme ses négociations avec les autorités persanes, ont fait naître de grandes espérances, d'après lesquelles le monde financier allemand ne serait pas éloigné de l'idée de venir en aide à l'État persan dans le besoin où il se trouve, si des garanties adéquates étaient accordées. »

Le délégué de la *Deutsche Bank* était M. Seyed Ruette, fils d'un Allemand et d'une femme de grande famille zanzibarite. Plusieurs de ces agents allemands dans les pays islamiques ont des origines analogues.

Le voyage de M. Seyed Ruette avait d'autant plus attiré l'attention, que personne n'ignorait les liens qui unissent la *Deutsche Bank* à la Compagnie du *Bagdad Bahn*. Dès l'année 1908, d'ailleurs, la *Deutsche Bank* avait obtenu le droit d'ouvrir une succursale à Téhéran, et si elle n'avait pas jugé alors expédient d'en user immédiatement, elle en avait du moins parlé de manière à planter un jalon pour l'avenir. M. Seyed Ruette avait en outre reçu mission de reconnaître la ligne Téhéran-Kanikin-Kermanchah-Bagdad pour y établir un rameau persan du *Bagdad Bahn*.

Ainsi s'affirmait le droit pour les Allemands d'exploiter le champ d'activité que réserve la Perse. La *Gazette de Voss*, dans une comparaison suggestive, a rappelé à cette époque la politique de l'Allemagne au Maroc.

« De quel droit, a-t-elle écrit, l'Angleterre et la Russie pourraient-elles empêcher un emprunt allemand en Perse, s'il était réellement projeté ? Le fait que la Russie et la Grande-Bretagne ont convenu de considérer le Nord et le Sud de la Perse, comme leurs sphères respectives d'intérêt, ne saurait le moins du monde imposer aux tierces puissances l'obligation de s'abstenir de toute opération commerciale dans ces régions. Et même, si on laissait passer cette monstrueuse prétention, la partie centrale de la Perse reste libre, même d'après l'accord anglo-russe. »

La *National Zeitung* a montré, de son côté, la nécessité, pour empêcher « l'Allemagne de reculer de cinq siècles dans l'esprit

des populations turques et persanes », de ne pas permettre à l'Angleterre de s'affirmer comme la puissance économique prépondérante dans le golfe Persique. Il ajoutait, après avoir présenté l'Allemagne comme la protectrice de l'indépendance de la Perse menacée par la Russie, que cette puissance et l'Angleterre « n'ont pas le moindre droit de considérer les concessions de chemins de fer faites à d'autres puissances comme un empiètement sur leurs propres intérêts ». C'est tout à fait le langage que nous avons entendu nous-mêmes au Maroc.

Dès le 29 mars 1909, la définition donnée par M. de Bülow des intérêts germaniques en Perse avait autorisé et encouragé cette indépendance de l'initiative privée allemande :

« Notre situation en Perse ne s'est en rien modifiée. Nous ne poursuivons dans ce pays aucune visée politique; nous nous y consacrons seulement aux tâches économiques fixées par le traité de commerce que nous avons conclu avec la Perse [1] et qui reste en dehors des accords de tierces puissances auxquels nous n'avons pas participé. »

Ni en Angleterre ni en Russie, on ne s'est montré satisfait de l'entreprise de la *Deutsche Bank*. Le *Novoie Vremya* a donné même un avertissement général à la politique allemande en disant :

« La diplomatie allemande met sans cesse en relief sa loyauté, son amour pour la paix et le respect qu'elle a pour le droit de ses voisins. Nous pouvons donc espérer qu'elle s'opposera aux menées de ses capitalistes, cherchant à aviver les discordes politiques régnant en Perse et dont souffrent les intérêts russes. »

L'énergique résistance anglo-russe fit ajourner l'entreprise dessinée en Perse par la *Deutsche Bank*, entreprise à laquelle il serait bien naïf de croire que la chancellerie impériale soit restée étrangère. L'Allemagne est d'ailleurs toujours prête à maintenir ou à retirer discrètement sa mise, selon l'aspect de la partie. Puis elle sait bien qu'une puissance très forte, lorsqu'elle se rend encombrante quelque part, acquiert des objets d'échange et se fait payer son désistement.

1. Traité du 11 juin 1873. Voir le *Recueil des Traités de l'Empire persan avec les Pays étrangers*, Téhéran, 1908, par Motamem El Molk.

En Perse comme ailleurs, les échecs ne rebutent pas le Germain. Il a installé dans toutes les principales villes de la Perse des succursales nombreuses[1] de la *Persische Teppische Gesellchaft* de Téhéran, s'efforçant de détruire par l'introduction de la camelote une des plus belles industries nationales de l'Iran, celle des tapis. Un commis voyageur allemand, le docteur Pujin, répand à profusion dans le pays les couleurs d'aniline, les alizarines, les érythrines, les hématoxylines, et substitue de lourdes falsifications aux délicats dessins et aux admirables tons des tapis persans[2].

Un autre commis voyageur, Schlutter, de la maison de commission Un deutsch de Brême, inonde la Perse comme l'Amérique du Sud de tous les produits de la Germanie. Les magnifiques jardins et les somptueux bassins du Gulistan impérial sont déshonorés par une quantité de petits bonshommes de bois aux couleurs criardes, portant des flambeaux ou des lanternes, disséminés dans les bosquets et jusque sous les jets d'eau.

D'admirables et riches forêts occupent en Perse les rivages de la mer Caspienne, dans les provinces et régions de Toune-Kaboun, de Koudjour, de Mazanderan et d'Astrabad. Il s'agit d'immenses territoires boisés des plus belles essences, dont l'exploitation intéresse à la fois l'avenir économique et l'avenir politique de la zone d'influence russe. Il est bien certain, d'ailleurs, que la guerre actuelle a déjà fait naître et fera naître encore sur le marché des besoins nouveaux que les réserves de bois de la Russie ne pourront satisfaire.

Les Austro-Hongrois n'ont pas attendu les événements de l'heure présente pour se rendre compte de l'intérêt qu'il y aurait à s'emparer des forêts persanes. Du reste, chez eux aussi, les réserves de la Croatie-Slavonie s'épuisent. Par divers contrats, des hommes d'affaires et des spécialistes de Vienne, soutenus par de hauts personnages de la cour

1. Le 1er février dernier, par ordre de l'autorité militaire, les troupes russes ont occupé à Tauris la manufacture de tapis allemands ; les entrepôts de cette manufacture ont été mis sous séquestre.

2. Voir sur l'accaparement allemand de l'industrie des produits chimiques, l'intéressant article de M. A. Stœling. *Bulletin n° 3 du Comité Michelet*. Paris, 9 décembre 1914.

dûment intéressés, ont essayé d'arracher aux propriétaires indigènes les grands terrains boisés des rives persanes de la Caspienne. Mais aucune exploitation n'a encore suivi, — les contrats ont réservé des options et des préférences, qui ne se sont pas réalisées et qui ont été reprises par un protégé allemand, un certain Stump, qui se fait appeler Stumpa [1] à Pétrograd. Ce Stump ne disposait pas des moyens nécessaires pour commencer l'exploitation.

Le 7 mai 1914, un sujet autrichien, Reichardt, a obtenu on ne sait comment, l'assentiment de la Banque d'escompte russe pour se faire céder par le prince Mohamed Vali Khau Apadhar Azam, le plus grand propriétaire foncier de la Perse, possesseur des forêts de la Caspienne, la totalité du bois de chêne (plus d'un million d'arbres) susceptible d'être exploité pendant cinquante ans sur ses propriétés. Le contrat prévoit en outre, en faveur du sieur Reichardt, le droit de conclure avec le Apadhar d'autres contrats pour l'achat de toutes espèces sur les mêmes terrains.

La Banque d'Escompte russe à Téhéran s'est bien fait rétrocéder par un acte du 25 mai 1914 les droits du concessionnaire, mais sous réserve et à la condition de conserver cet Autrichien à la tête et comme directeur de la future société d'étude et d'exploitation. Reichardt en a profité pour écarter énergiquement le concours des capitaux français. Or M. Bark, ministre des finances russe, a déclaré, le 6 février dernier, que le marché russe demeurera désormais fermé aux Austro-Allemands, que la bataille économique sera contre eux sans merci et que sur ce terrain comme sur le champ de bataille, l'union et la solidarité des alliés seront toujours plus étroites. Dans ces conditions, la Direction de Pétrograd approuvera-t-elle le choix de la succursale de la Banque d'escompte à Téhéran?

Les importations allemandes (armes, automobiles, etc.),

1. Ce Stump, dit Stumpa, avait la représentation du Saint-Synode pour l'achat des cires vierges destinées au culte russe. Un groupe étranger aurait obtenu la fourniture de ces cires. Naturellement les maisons françaises ont été exclues et cependant Madagascar et la Tunisie en produisent d'excellentes et en grande quantité. Les cires des colonies allemandes d'Afrique sont de qualité inférieure et ne répondent pas aux besoins du Saint-Synode

augmentent chaque année[1]. Les Allemands ont même envoyé des ingénieurs, chargés de préparer l'accaparement des moyens de transport pour les voyageurs, les céréales et les colis postaux.

Le tableau général du commerce de la Perse avec les pays étrangers pendant l'année Sitchkan-Il (21 mars 1912-20 mars 1913) permet de préciser l'étendue de ces progrès. Les comptes spéciaux par pays de provenance et de destination révèlent que les principaux clients et fournisseurs de la Perse peuvent être classés dans l'ordre suivant : la Russie, l'Empire britannique, la Turquie, l'Allemagne, la France et l'Italie. Viennent ensuite l'Autriche-Hongrie, l'Oman, la Belgique, les États-Unis, l'Afghanistan, la Chine, les Pays-Bas, l'Égypte et la Suisse.

1° *Le trafic russo-persan.* — Le commerce général russo-persan en Sitchkan-Il a atteint 628 857 900 krans[2] avec une augmentation de 14 p. 100 sur l'année Tangouz-Il. Ces chiffres montrent que la Russie est le meilleur client de la Perse et en même temps son plus important fournisseur. La valeur des marchandises vendues par la Perse à la Russie représente en effet 69 p. 100 du total des exportations persanes, tandis que les importations russes en Perse atteignent près de 58 p. 100 de la valeur de tout le commerce d'importation. Quant au trafic russo-persan, importations et exportations réunies, il représente 62,7 p. 100 du commerce général extérieur de la Perse.

Ces chiffres ne donnent pas toutefois une idée exacte de l'importance des transactions russo-persanes. Il est certain qu'une bonne partie des marchandises voyageant sous l'étiquette russe sont de provenance germanique. Il est non moins avéré qu'une notable proportion des articles déclarés de destination de la Russie, sont en réalité destinés à d'autres pays plus éloignés ; c'est le cas notamment pour les fruits secs (les raisins de la région d'Ourmiah) et pour les tapis. Même réduite

1. Voir mon étude sur *les Institutions financières de la Perse.* — Les détails qui suivent sont tirés du tableau général du commerce de l'empire avec les pays étrangers (1912-1913) publié par l'administration belge des douanes persanes. Bruxelles. Établissements généraux d'imprimerie, 1913.

2. La valeur moyenne du kran est évaluée à 0 fr. 4545.

ainsi, l'énorme prépondérance du commerce russe reste encore incontestable. Elle s'explique par la proximité des deux pays, les provinces les plus riches de la Perse étant précisément celles qui sont voisines de la Russie. Elle s'explique aussi par diverses mesures prises par le gouvernement russe, comme la suppression du libre transit de marchandises par le territoire russe (sauf en ce qui concerne les colis postaux et le thé expédiés par la voie Batoum-Bakou) et comme l'octroi de ristournes importantes à l'exportation de nombreuses marchandises.

2° *Le trafic anglo-persan.* — Le trafic anglo-persan présente un caractère différent. En effet, tandis que la valeur des importations de Russie en Perse est généralement égale à celle des exportations de Perse en Russie, pour le trafic anglo-persan la balance est nettement défavorable à la Perse. Les importations anglaises sont généralement de deux ou trois fois supérieures aux exportations persanes à destination de l'Empire britannique.

Cette situation s'explique par le fait que les provinces du Sud, celles qui sont en relations commerciales avec l'Angleterre et les Indes, sont les plus pauvres et les moins peuplées de la Perse. Si l'on ajoute aux céréales et aux dattes de l'Arabistan les tapis de Kerman qui s'exportent par Bender-Abbas, quelques gommes, les perles fines de la côte de Lingah, l'opium et le tabac de Yezd et de Kerman [1], on a tout ce qui peut faire l'objet d'un trafic entre les provinces méridionales de la Perse et l'Empire britannique. On trouve, il est vrai, dans le Sud, du plomb, du porphyre, du cuivre, du nickel, de la houille, du bitume, du fer, etc.; mais ces richesses minières ne sont pas encore exploitées.

Les importations de l'Empire britannique en Perse, représentent en Sitchkan-Il 25 p. 100 du total des importations persanes, tandis que les exportations de la Perse vers l'Empire britannique ne représentent que 13 p. 100 du total des exportations persanes.

1. Les statistiques de l'administration des douanes ne parlent pas du tabac de Chiraz, qui cependant donne lieu à un important mouvement d'exportation. Il faut aussi mentionner les citrons et le jus de citron.

Par rapport à l'année précédente, les importations britanniques ont diminué de 4 p. 100.

3° *Trafic turco-persan.* — Si l'on s'en tient aux chiffres donnés par les déclarations en douane, la Turquie, en 1912-1913, occupe le troisième rang pour l'importance des transactions commerciales de la Perse avec les pays étrangers, en augmentation sur l'année précédente (1911-1912) de 9 p. 100 pour les entrées, et de 0,11 p. 100 pour les sorties.

Toutefois, les réserves formulées sur l'importance réelle du trafic russo-persan sont plus nécessaires encore en ce qui concerne le trafic turco-persan. En effet, Constantinople sert de lieu de transit pour de nombreuses marchandises de provenance européenne à destination de la Perse, et comme, avant d'être réexpédiées par la voie de Trébizonde-Erzéroum, ces marchandises subissent un changement d'emballage et qu'elles sont accompagnées de factures délivrées par les commissionnaires de Constantinople, la douane persane est forcée de les considérer comme marchandises de provenance turque. C'est ainsi que les tissus de coton, les teintures, les merceries enregistrées comme provenant de Turquie sont en réalité, pour la majeure partie, originaires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, tandis qu'à l'exportation, une partie considérable des tapis déclarés pour la Turquie sont en réalité simplement déposés à Constantinople pour être, de là, réexpédiés dans tous les pays du monde, notamment en Angleterre et aux États-Unis.

Si au lieu d'être une statistique d'échanges internationaux, la statistique persane était une statistique de production et de consommation, la Turquie n'occuperait pas le troisième rang, elle viendrait après l'Allemagne, peut-être même après la France.

4° *Trafic germano-persan.* — L'Allemagne occupe le quatrième rang dans la liste des pays qui entretiennent avec la Perse des relations commerciales suivies.

Son trafic a atteint, l'année dernière, 24 316 252 krans, dont 2 928 421 krans seulement pour les exportations.

Les importations ont sur l'année précédente augmenté de 4 761 737 krans. D'ailleurs, ainsi qu'il a été dit à propos des

relations commerciales turco-persanes, le total des importations allemandes doit être sensiblement augmenté à raison du fait que de notables quantités de tissus de coton, de tissus de laine pure, de tissus de laine mélangés de coton, de teintures et de merceries, déclarés à l'entrée en Perse comme originaires de Turquie, proviennent d'Allemagne.

Aux exportations, il y a eu progression constante jusqu'en Tangouz-Il, mais comme les céréales de l'Arabistan formaient la part la plus importante de ce trafic, les chiffres devaient inévitablement être sujets à de grandes variations suivant l'état des récoltes. Celles-ci ayant été déficitaires en Sitchkan-Il, les exportations vers l'Allemagne ont marqué une considérable diminution. Les chiffres de Sitchkan-Il marquent en effet, par rapport à ceux de l'année précédente, une diminution de 1 996 936 ou 68 p. 100.

5° *Trafic franco-persan.* — La France, après avoir longtemps occupé en Perse le quatrième rang parmi les pays importateurs et exportateurs, a été depuis quelques années dépassée par l'Allemagne, en ce qui concerne les importations, et par l'Italie, les États-Unis d'Amérique et la côte d'Oman en ce qui concerne les exportations.

Pour l'importation, cette régression est due en très grande partie à la diminution des ventes du sucre en pains. En effet, après avoir atteint 4 825 090 batmans [1] pour une valeur de 17 770 597 krans en Yount-Il (1906-1907), les importations de ces marchandises sont tombées en Tangouz-Il à 1449 076 batmans, pour une valeur de 4 688 494 krans. De même pour les tissus de soie pure, dont les importations sont tombées de 18 375 batmans et 2 649 866 krans en Bars-Il (1902-1903) et à 294 batmans et 97 766 krans en Tangouz-Il, à 305 batmans et 106 083 krans en Sitchkan-Il.

Au total, les importations ont atteint en Sitchkan-Il 11 031 452 krans contre 11 489 145 krans en Tangouz-Il, présentant ainsi une diminution de près de 4 p. 100.

Quant au commerce d'exportation de la Perse vers la France, il a subi au cours des dernières années, une diminu-

1. Le batman vaut en moyenne 3 kilogrammes

tion relativement bien plus considérable, de 12 244 022 krans de marchandises en It-Il (1910-1911) à 2 590 590 en Tangouz-Il et à 4 828 744 en Sitchkan-Il.

Les causes de cette situation sont faciles à expliquer, car la diminution ne porte que sur un seul article, les cocons, et tout ce qui a été perdu par la France a été gagné par l'Italie.

6° *Trafic italo-persan.* — En Tangouz-Il, les importations d'Italie en Perse atteignaient 2 152 291 krans. En Sitchkan-Il elles se sont élevées à 2 737 923 krans, accusant ainsi une augmentation de 27 p. 100.

Aux exportations on constate, au contraire, une diminution de près de 23 p. 100, 10 382 742 à 8 003 720 krans.

Cette situation est due uniquement à la diminution de la production des cocons. Il y a lieu de remarquer à ce sujet que l'Italie est devenue le principal acheteur des cocons persans; par une série d'habiles mesures prises par le gouvernement, les municipalités et les industriels italiens, Milan est devenu au détriment de Marseille le principal marché des cocons.

De cet exposé rapide du commerce de la Perse avec les pays étrangers, il faut retenir ici qu'en falsifiant les statistiques, les étiquettes et les indications de provenance, Turcs et Allemands s'efforcent de s'emparer du marché iranien.

Ainsi on peut dire que tous les chiffres qui concernent les provenances russe, anglaise et turque, sont sujets à caution et que, parmi les marchandises cataloguées sous une de ces trois étiquettes, il s'en trouve une grande quantité qui proviennent en réalité d'Allemagne et d'Autriche. Sont ainsi attribués à la Russie et à l'Angleterre non seulement des produits allemands simplement transitaires, mais ces mêmes produits, *made in Germany*, admis sur leur territoire et revendus par des négociants à la Perse ainsi que d'autres produits encore, qui, fabriqués en Russie et en Angleterre, l'ont été avec des matières premières venant d'Allemagne et d'Autriche.

***

Toutes ces tentatives d'exploitation et de domination économiques ne sont que secondaires à côté de la « kolossalle »

entreprise du chemin de fer de Bagdad et de ses annexes en Perse, combinée avec la création, depuis 1906, d'une ligne de navigation desservie par la *Hamburg America* dans le golfe Persique, pour préparer la pénétration allemande à la fois au N.-O. par Hanekin et au Sud par Bassorah et Koweit.

La question des chemins de fer persans est intimement liée à celle du chemin de fer de Bagdad. C'est en 1872 qu'il fut question d'établir une voie ferrée entre l'Europe et les Indes. Ce fut le plan d'un financier anglais, le baron Jules de Reuter, fondateur de la grande agence d'informations télégraphiques. La voie qu'il voulait construire devait relier tout d'abord le littoral de la Caspienne à la capitale Téhéran. Elle devait être ensuite poussée jusqu'au golfe Persique, suivant un tracé à déterminer sur place par les ingénieurs. Ce projet fit l'objet d'une concession accordée le 25 juillet 1872 par S. M. Nasr-ed-Dine Chah au baron de Reuter. Le projet n'aboutit pas, Nasr-ed-Dine Chah ayant révoqué sa concession.

C'est après cet échec que l'Angleterre se préoccupa de relier les Indes avec l'Europe par une ligne de chemin de fer allant du golfe Persique au littoral méditerranéen. On retrouve la trace de cette préoccupation dans certaines observations présentées à la Chambre des Communes postérieurement à 1872. Le plan ne fut malheureusement pas poursuivi avec ténacité. Le gouvernement britannique avait pourtant la partie belle ; il manqua de prévision et de continuité dans ses visées. Ses fautes ont laissé le champ libre à l'Allemagne qui cherche à récolter aujourd'hui les fruits de l'entreprise.

De son côté, la Russie, dès 1874, obtint de Nasr-ed-Dine Chah la concession d'un chemin de fer de Djulfa sur l'Araxe à Tauris. En 1878, la banque Alléon reçut à son tour un firman, l'autorisant à construire et à exploiter une voie ferrée de Recht à Téhéran. Ces concessions n'eurent pas de suite non plus.

En 1880, la Russie ferma le Caucase au transit des marchandises européennes et s'assura en fait le monopole des voies ferrées partant de la Caspienne ou des frontières de l'Azerbaïdjan vers le centre de la Perse. De 1889 à 1910 la Perse, pour contracter des emprunts en Russie, s'engagea à n'accorder aucune concession de voie ferrée dans le Nord sans l'assentiment du gouvernement russe.

A partir de cette époque, la question des chemins de fer persans se présente sous trois aspects : 1° les chemins de fer de la zone russe ; 2° les chemins de fer de la zone anglaise ; 3° les projets de transiranien. Sous ces trois aspects, elle a provoqué les convoitises allemandes.

En 1912, conformément aux termes de l'adhésion de la Perse à la convention anglo-russe de 1907, un gros emprunt de 150 millions de francs fut demandé par le gouvernement de Téhéran à l'Angleterre et à la Russie. Les prêteurs se montrèrent récalcitrants. Les garanties indiquées par le trésorier général de la Perse furent soumises à une critique sévère. On discuta avec le régent [1] la question de la réforme judiciaire, la possibilité et le droit pour les étrangers d'acquérir des immeubles et des droits immobiliers en Perse; l'acquisition de ces droits aurait pu être acceptée comme garantie de l'emprunt projeté. Le régent fit observer que la réforme de la justice, afin d'améliorer la procédure et d'assurer l'exécution des jugements, était doublement désirable et possible et qu'il ne manquerait pas d'appeler toute la sollicitude du gouvernement persan sur la question. Quant aux droits de propriété immobilière à concéder aux étrangers, le régent fit remarquer qu'un Européen, devenant propriétaire en Perse, serait soustrait en sa qualité d'Européen au pouvoir et à la juridiction du gouvernement persan, non seulement quant aux biens acquis, mais encore quant au personnel employé sur la propriété concédée. La question fut donc réservée et le gouvernement persan ainsi que le trésorier général multiplièrent leurs démonstrations sur le crédit réel et sur le crédit personnel du pays. Le 31 août 1912 et pour l'année 1912-1913, un nouvel état de prévisions de recettes comprenant un maximum et un minimum fut établi par l'administration du Trésor [2] :

Il résultait de ces prévisions qu'après l'emprunt et le remboursement de toutes les dettes flottantes, le gouvernement devait disposer encore d'un excédent minimum de 125 millions

1. Le régent Nasr El Molk a cessé ses fonctions le 21 juillet 1914, date du couronnement de S. M. Ahmad Chah.

2. Cette administration est confiée à une mission belge.

de krans, ce qui était largement suffisant pour assurer les réformes urgentes pendant deux ans.

Les prêteurs persistèrent à trouver insuffisantes les garanties offertes par le trésorier général. Ils firent observer que là où il n'y a ni budget, ni statistique, ni comptes, il est très difficile de se faire une opinion sur la situation financière de l'État.

Le gouvernement de Téhéran ajourna donc son projet de gros emprunt et en septembre 1912, il adressa aux deux légations de Russie et d'Angleterre un memorandum tendant à obtenir une petite avance de 200 000 livres, dont la moitié était demandée au gouvernement britannique et l'autre moitié au gouvernement impérial de Russie. A la suite de ce memorandum, le gouvernement de Pétrograd fit connaître qu'il subordonnait toute avance nouvelle à la concession de la ligne de chemin de fer Djulfa-Tauris-Ourmiah. De son côté, le gouvernement anglais fit étudier par un syndicat la construction des chemins de fer :

a) De Mohammerah ou Khor Moussa à Khorremabad ou Bouroudjird.

b) De Bender-Abbas à Kerman.

c) De Bender-Abbas à Chiraz.

d) De Bender-Abbas à Mohammerah.

Les pourparlers furent longs et difficiles ; la question était en effet complexe, elle intéressait à la fois la politique persane et la politique internationale. Les Persans ne voulaient pas que les concessions de chemins de fer fussent demandées comme conditions de l'avance de 1 million de tomans qu'ils sollicitaient. Ils voulaient traiter la question à part. D'autre part, au point de vue du droit international, depuis 1912, l'accord russo-anglo-persan a consacré, comme on l'a vu, l'établissement de zones d'influence et l'adhésion de la Perse à l'accord anglo-russe de 1907. Or, les lignes de chemins de fer du projet anglais s'étendaient jusqu'à Bouroudjird qui est situé dans la zone économique russe et pénétraient dans la zone neutre de Bender-Abbas à Chiraz et de Bender-Abbas à Mohammerah. De là, de graves difficultés possibles. En troisième lieu, il était aussi fortement question d'un grand chemin de fer transpersan entre la Caspienne et le golfe Persique.

On parlait même de la ligne Khorremabad-Ispahan, qui aurait fait une sérieuse concurrence à la ligne Khanikin-Téhéran, portant atteinte au Bagdad allemand.

Une nouvelle note du 9 octobre 1912 du gouvernement persan aux deux légations russe et anglaise de Téhéran reconnut alors que « le développement du commerce et la prospérité du pays sont irréalisables sans la construction de chemins de fer » — et conclut que le gouvernement impérial était décidé à relier par une voie ferrée internationale la mer Caspienne ou l'un des points situés sur la frontière de l'Azerbaïdjan au golfe Persique.

L'avance de 5 millions de francs demandée fut alors accordée le 8 février 1913, six mois après la note du gouvernement persan, lorsqu'eut été signé le 29 Safar 1331 (6 février 1913) le contrat donnant à la Banque russe d'escompte de Téhéran la concession du chemin de fer de Djulfa-Tauris.

Entre temps, le 6 janvier 1912, lorsque parut le projet anglais du transiranien de Mohammerah-Khorremabad-Sultanabad-Koum-Tauris, l'Allemagne se flatta par l'intermédiaire d'un de ses journaux officieux d'avoir signé avec la Russie un *accord spécial* pour garantir ses intérêts dans la construction de toute voie ferrée établie en Perse. Le *Lokal Anzeiger* publia même une dépêche de Pétrograd suivant laquelle, en vertu de l'accord en question, l'Allemagne devait être intéressée à la construction de toute voie ferrée projetée en Perse par la Russie ou par toute autre puissance.

Cette information ne fut pas lancée à la légère. Sans parler de l'autre projet de transiranien qui, imaginé par la Russie au temps de M. Isvolski, paraissait entrer dans la période des études préparatoires, grâce à des capitaux français, anglais et russes, des pourparlers confidentiels semblaient en effet à la veille d'aboutir entre l'Angleterre, la Russie et la Perse pour la réalisation du projet anglais.

La ligne Mohammerah-Djulfa-Tauris devait appartenir l'État persan. Elle devait être construite par une compagnie anglaise dans le parcours Mohammerah-Khorremabad et par une compagnie russe dans le parcours Khorremabad-Djulfa.

L'exploitation était affermée à ces deux sociétés et le gou-

vernement persan garantissait aux obligations émises par elles un intérêt bien plus modique que celui qui a été promis par la Turquie à la compagnie allemande de Bagdad.

Pour obtenir une part dans cette combinaison qui était bien capable de concurrencer la *Bagdad Bahn*, l'Allemagne fit donc intervenir sa presse. Il reste à savoir quel *accord spécial* elle invoquait pour être intéressée à la construction de toute voie ferrée établie en Perse. L'accord russo-allemand dont les bases furent déterminées à Potsdam et dont le texte fut signé le 20 août 1911, ne prévoit en effet rien de semblable. Il stipule simplement que la Russie doit rattacher à Téhéran, six ans au plus après qu'il sera achevé, l'embranchement de la *Bagdad-Bahn*, qui s'avancera jusqu'à la frontière persane. Si la Russie ne remplissait pas cet engagement, l'Allemagne aurait le droit de solliciter pour elle-même la concession de la ligne qui atteindra Téhéran.

En ce qui concerne l'Angleterre, elle dut engager avec l'Allemagne une longue procédure diplomatique pour assurer contre les entreprises du *Bagdad Bahn* ses positions dans le Sud de la Perse. Le 17 juin 1914, un accord anglo-allemand intervint en ce sens; mais l'Allemagne eut soin de réserver l'assentiment du gouvernement turc, ce qui en réalité ajournait *sine die* l'exécution de l'accord intervenu.

C'est ainsi qu'en dépit de cet accord et de l'accord d'août 1911, l'Allemagne a manifesté son appétit à propos de la Perse, comme elle l'a manifesté à Tanger à et Agadir à propos du Maroc. C'est de cette manière que le gouvernement de Berlin, « se débrouillant comme il pouvait » sur le terrain économique, a essayé de faire reconnaître l'Asie Mineure et la Perse comme zones d'influence germanique, du golfe Persique aux Dardanelles, en dépit des conventions qu'il avait signées et de la parole qu'il avait donnée à Potsdam. Il est vrai que ces pratiques ont eu pour unique résultat de resserrer en Perse l'entente anglo-russe.

Malheureusement, l'Iran a dû subir indirectement les conséquences de la résistance des deux grandes puissances anglaise et russe contre l'essai de domination économique des Germains sur les peuples persans. C'est bien la faute de l'Allemagne si les accords de 1907 et de 1912, méconnus par elle

malgré son adhésion de 1911, ont paru parfois atteints dans leur lettre et dans leur esprit.

*
* *

Sur le terrain politique, exploiter la rivalité anglo-russe contre la Perse elle-même, destinée à servir un jour ou l'autre de victime pour faciliter les règlements futurs, est le jeu tout indiqué de la duplicité germanique.

L'Allemagne tout en déclarant s'abstenir de toute ingérence politique dans les affaires intérieures de la Perse, a tenté de prendre tour à tour à son service et d'exciter contre la Russie les partis constitutionnel et dynastique qui se disputent le gouvernement du pays.

Au mois d'août 1910, en pleine révolution persane, la presse russe, notamment le *Novoie Vremia*, a eu l'occasion de critiquer vivement le rôle du ministre d'Allemagne à Téhéran, le comte de Quadt [1], qui, « par hasard », avait été conduit à prendre le parti de la révolution et des chefs rebelles, notamment du fameux Sattar Khan, contre le gouvernement absolu de Mohammed-Ali-Chah.

Depuis et tout récemment encore de nombreuses interventions allemandes se sont manifestées dans la politique intérieure de la Perse. C'est la *furor consularis* du consul général allemand de Bouchir, qui prend à tâche de compromettre les gouverneurs généraux qui se succèdent dans la province du Fars. C'est la création d'un consulat général allemand à Tauris, dont le titulaire, un certain Litten, s'est efforcé, à peine installé, d'intervenir de la manière la plus agressive, au moment où la Russie a obtenu la concession du chemin de fer de Djulfa-Tauris, sous le prétexte que cette concession apportait des entraves aux ingénieurs allemands des mines dans leurs travaux de prospection de la région. Ce sont les agissements du commis voyageur « Doctor » Pujin [2] à Ispahan :

1. C'est le même comte de Quadt, qui depuis, ministre d'Allemagne à Athènes, a dû solliciter sa mise en congé illimité par suite de l'échec de ses tentatives pour ramener les sympathies grecques à la Double Alliance.

2. Le 9 février 1914, le gouvernement du Chah a refusé l'exequatur à ce commis voyageur que Stamboul et Berlin avaient choisi comme consul à Ispahan.

il avait pris à ferme les propriétés de quelques Persans d'Ispahan ; de son côté, le prince Zil-Os-Soltan, grand-oncle du Chah actuel, avait donné ses terres à ferme au représentant de la Banque russe dans la même ville. De vifs incidents furent provoqués entre les paysans des deux concessions : le commis voyageur Pujin en fut l'instigateur, soutenu par la légation d'Allemagne, qui eut le cynisme d'intervenir, pour réclamer ensuite une enquête par la légation de Russie.

Dans le Sud, des attachés militaires allemands suivent et accompagnent les officiers de la mission de gendarmerie suédoise chargés d'organiser la police des routes, multipliant les obstacles et les intrigues sur leur passage. Ils s'efforcent de détruire l'œuvre de la gendarmerie en provoquant le désordre, pour rendre les Suédois suspects à la fois au gouvernement persan qui les emploie et aux Russes et aux Anglais qui les encouragent[1].

Le plus regrettable, c'est que dans ces régions, comme à Téhéran même, la louche politique de l'Allemagne a réussi à rallier des partisans importants.

La stratégie de la diplomatie allemande poursuit en Perse ses manœuvres traditionnelles : inquiéter, désunir et affaiblir en fomentant des troubles et des menées séparatistes. Au mois d'octobre 1914, Salar-ed-Dowley et Choa-es-Saltaneh, frères du souverain déchu, en rébellion ouverte contre le gouvernement constitutionnel persan, bénéficient officiellement de la protection du gouvernement de Berlin. Ils deviennent les plus utiles instruments des intrigues et des ambitions germaniques. Choa-es-Saltaneh, venant de Pétrograd à Londres, est transporté de la frontière russo-allemande à Bruxelles dans des automobiles de luxe de l'armée du kaiser, qui lui promet en outre les mêmes faveurs pour son retour triomphal à Téhéran et qui l'accompagne de ses recommandations particulières.

La restauration de l'autocratie en Perse présente peu de chances de succès. Le 1er novembre 1914, le troisième Par-

1. Le 25 janvier dernier, le correspondant du *Temps* à Pétrograd a annoncé que les instructeurs suédois avaient reçu l'ordre de rentrer en Suède. Il s'agit en réalité du rappel des officiers de l'armée active : la mission militaire suédoise continue sous la direction d'officiers de réserve.

lement de la Perse est ouvert et S. M. Ahmad Chah saisit cette occasion pour proclamer la neutralité de son royaume[1]. Aussitôt, la légation d'Allemagne et l'ambassade de Turquie à Téhéran annoncent bruyamment que ce succès du régime constitutionnel leur est dû exclusivement. Le 23 décembre, une dépêche de Constantinople, répandue par le bureau de la presse de Vienne, fait connaître qu'une mission dirigée par le prince Vassilitchikoff, a été envoyée de Pétrograd à Odessa, dans le but d'informer l'ex-Chah Mohammed Ali Mirza que, s'il veut rentrer en Perse, pour travailler à la création d'un mouvement d'opinion contre le régime actuel, la Russie l'aidera à remonter sur le trône.

Cette campagne de fausses nouvelles suggère au jeune souverain de la Perse la réflexion suivante :

« Ils nous aiment vraiment trop les Allemands ! Pourvu qu'en « nous embrassant si fort, ils ne nous étouffent pas ! »

Le 24 décembre, une bombe destinée à détruire les ministres russe, français, belge et anglais fait explosion à Téhéran, mais le coup rate et la bombe tue l'un des associés du complot organisé par une bande germano-turque. La légation d'Allemagne ne se décourage pas, elle enrôle un millier de bandits à

1. « Dieu est souverain. Nous, Sultan Ahmed Schah, Empereur et fils d'Empereur de Perse :

« En considération des hostilités malheureusement commencées en ce moment en Europe ; envisageant le voisinage de nos frontières du théâtre de la guerre ; vu les rapports d'amitié existant heureusement entre nous et les puissances belligérantes ; pour faire connaître à notre peuple nos intentions sacrées de sauvegarder ces bons rapports avec les États en guerre, ordonnons à Son Altesse Mostofi-el Mamalek, notre illustre Président du Conseil et Ministre de l'Intérieur, de porter ce farman (décret) impérial à la connaissance de tous les Gouverneurs généraux, généraux et fonctionnaires de notre Empire et de les informer que notre Gouvernement, dans les circonstances actuelles, a adopté la plus stricte neutralité. Il sera publié, en outre, que nous avons décidé de maintenir, comme par le passé, nos relations amicales avec les pays belligérants. Par conséquent, il est rappelé aux fonctionnaires de notre Gouvernement qu'il est de leur devoir de ne faire quoi que ce soit sur terre et sur mer, ni pour ni contre les États belligérants. Il leur est enjoint de ne leur fournir ni armes, ni munitions. Ils devront éviter de prendre parti pour les uns ou pour les autres des pays en guerre et seront tenus de faire respecter la plus stricte neutralité de la Perse. Nous nous réservons d'ordonner l'exécution d'autres mesures que notre Gouvernement jugerait nécessaires de nous proposer encore et qui seraient de nature à assurer le maintien de notre neutralité et de nos bons rapports avec tous les pays. »

raison de 90 francs par mois et leur distribue des armes. Ceux-ci s'empressent de vendre fusils et cartouches et de s'enfuir.

La Turquie devait évidemment suivre l'exemple de l'Allemagne.

Au mois d'octobre dernier, le gouvernement de Stamboul exerça les provocations que l'on sait à l'égard des puissances de la Triple Entente : deux contre-torpilleurs et le croiseur turc *Hamidieh*, commandés par des officiers allemands, se livrèrent dans la nuit du 28 au 29 à diverses attaques contre les ports russes de la mer Noire et contre un paquebot français. Aussitôt après et dès le 4 novembre, les menées turco-allemandes se firent plus vivement sentir en Perse. Allemands et Turcs entreprirent une vigoureuse campagne russophobe. Les muftis essayèrent de décider le clergé persan à proclamer la guerre sainte contre nos alliés russes et anglais. Des tribus kurdes entamèrent des hostilités contre les troupes russes ; des fedais répandirent des proclamations invitant la population à se soulever. Au surplus, la Turquie a peut-être vu là un moyen de régler à son profit la question de la frontière turco-persane. J'ai dit en effet que cette question était restée en litige depuis 1869. Ce n'est qu'à la fin de 1913 que des notes anglo-russes, adressées aux gouvernements turc et persan les 8 août et 27 octobre, aboutirent à l'accord du 17 novembre. Aux termes de cet accord, la nouvelle frontière turco-persane vers le nord est très favorable à la Perse [1]. Celle-ci conserve tous les territoires contestés de Bariga, Torguever, Decht, Morguever, Vahuu et Zerivan. Il est entendu que le gouvernement persan aura recours aux bons offices de l'Angleterre et de la Russie pour arriver à un arrangement satisfaisant en ce qui concerne les tribus migratrices sur la frontière turco-persane du district de Zohrab [2].

Vers le Sud, aux termes du même traité, la navigation est

1. « Grâce à cette délimitation » — a dit M. Gorémykine, président du Conseil des ministres, à la réouverture de la Douma, le 9 février dernier, — « nous avons conservé à la Perse un territoire litigieux de près de 20 000 verstes « carrées qu'un parti turc avait envahi. »

2. Il ne faudra pas oublier cette intervention au moment du règlement des comptes

nternationale sur les eaux du Chatt-El-Arab. Mohammerah reste sous la juridiction de la Perse et le Cheikh de cette région conserve la possession de ses biens fonciers sur le territoire turc. Une commission composée de délégués turcs, persans, russes et anglais devait se réunir le 15 décembre 1913 à Mohammerah pour délimiter de façon précise la ligne de démarcation de la nouvelle frontière et pour assurer l'exécution de l'accord turco-persan du 17 novembre [1].

Il s'agissait de faire comprendre à la Perse que « pour un chiffon de papier » Enver Pacha n'allait pas contrarier les mesures stratégiques de l'Allemagne. Dès le 8 novembre, les Turcs lancèrent une partie des forces confiées à Liman Von Sanders et à Chukri Pacha dans l'Azerbaïdjan persan, vers le lac d'Ourmiah. En même temps, les troupes de Djemal Pacha attaquèrent sur les rives du Chatt El-Arab les troupes anglo-indiennes qui se trouvaient à la tête du golfe Persique pour y assurer la sauvegarde des intérêts anglais. Le 15 novembre, une dépêche de Constantinople annonça « qu'une longue délibération avait eu lieu à Stamboul entre le grand vizir et l'ambassadeur de Perse et qu'Enver Pacha avait assisté à la conversation. »

Le grand vizir, s'efforçant de convaincre l'ambassadeur de la nécessité d'une collaboration militaire étroite entre la Perse et la Turquie, dit que « le gouvernement de Téhéran ne devait pas hésiter un seul instant ». Enver Pacha prenant ensuite la parole, s'écria :

« Aujourd'hui ou jamais ! C'est le moment unique et particulièrement favorable pour la Perse de se libérer de la protection russe et anglaise, si périlleuse pour l'indépendance de l'Iran ! »

Les 24 et 25 novembre on signale de nouvelles incursions turques dans la province persane de l'Azerbaïdjan et du côté du golfe Persique sur le territoire du Cheikh de Mohammerah [2]. De son côté, le gouvernement persan ne reste pas inactif ;

1. Les délégués russes et anglais auront là une mission bien intéressante après la guerre.

2. Le 30 janvier 1915, on a signalé qu'un détachement turc fort de 1 500 à 2 000 hommes a passé en territoire persan se dirigeant vers Ahwaz dans le Khousistan où se trouvent des terrains naphtifères concédés aux Anglais. La

le 5 novembre, la légation perse à Pétrograd déclare qu'il n'existe aucune alliance entre Téhéran et Constantinople. Le 21 du même mois, S. M. le Chah fait notifier au gouvernement de la République française sa ferme résolution de rester neutre dans le conflit actuel. Le 22 décembre, Téhéran fait renouveler à Pétrograd l'assurance de son entière et absolue neutralité ; le gouvernement persan affirme de nouveau qu'il n'existe aucune alliance entre la Turquie et la Perse.

Le 3 janvier, de nouvelles déprédations ayant été commises par les bandes turques au sud du lac d'Ourmiah, le gouvernement du Chah remit à l'ambassadeur de Turquie une note le prévenant que si les désordres continuaient dans la région, la Perse renoncerait à sa neutralité et qu'elle ferait marcher ses tribus armées contre les Turcs.

La question de la neutralité de la Perse est délicate ; il semblait même que dans le conflit d'intérêts formidables qui se livre autour d'elle, cette neutralité dût sombrer. Il était facile de prévoir, en effet, que les Allemands et les Turcs s'efforceraient de mettre le gouvernement persan, qui ne dispose d'aucune force [1], dans l'impossibilité de remplir consciencieusement ses obligations politiques vis-à-vis de l'Angleterre et de la Russie. C'est ce qui fut tenté. Des troupes russes occupaient certaines villes de l'Azerbaïdjan [2] pour y main-

puissante tribu des Bachtyaris ralliée à la politique anglaise et intéressée à la sauvegarde des concessions, ont l'intention de barrer la route aux envahisseurs turcs.

1. Les chiffres « officiels » des effectifs de l'armée persane donnés par le correspondant du *Temps* le 19 janvier 1915, ne figurent que sur le papier. L'armée persane ne comprend que la brigade de cosaques organisée et instruite par des officiers russes et les troupes de gendarmerie gouvernementale, instruites et dirigées par les officiers de la Mission suédoise. Quant aux tribus armées, elles sont le plus souvent indépendantes du gouvernement de Téhéran ou en guerre avec lui. (Voir sur les tribus de la Perse, mon étude dans les nos 22 et 23 de mars et juin 1913 de la *Revue du Monde musulman*.)

2. L'Azerbaïdjan est une haute plaine close, située au nord-ouest de la Perse. Elle est bornée au nord par le Caucase russe, à l'ouest par l'Arménie et la frontière turque, à l'est par le Guilan, au sud par le Kurdistan. Les trois quarts de la plaine de l'Azerbaïdjan, sont occupés par les eaux salées ou les boues salines du lac d'Ourmiah. Tauris, le chef-lieu de la province, a été à la fois, chose curieuse, la résidence du prince héritier de la Perse et le centre constitutionnel et popu-

tenir l'ordre et la sécurité. L'ambassadeur de Turquie à Téhéran promit que son gouvernement reconnaîtrait et respecterait la neutralité de la Perse si les Persans ne donnaient pas passage aux troupes russes. Les Persans sont gens de ressource. Aux Russes, ils dirent : « Comment voulez-vous que les Turcs et les Allemands croient à notre neutralité, puisque vos troupes sont dans notre province de l'Azerbaïdjan sur la frontière turque? » Aux Turcs, ils répondirent que leurs incursions continuelles sur le territoire persan était la véritable cause de l'occupation russe.

Le dilemme devenait embarrassant. En attendant de le résoudre, les hostilités prirent de part et d'autre le caractère d'une guerre de partisans. Les tribus migratrices kurdes qui parcourent les régions de la frontière turco-persane sont en grande partie sunnites [1]. Les Turcs y recrutèrent de nombreux adhérents à leur cause. Un certain Chuja ed Dowley, ancien gouverneur général de la province de l'Azerbaïdjan qui dispose d'une certaine autorité et d'une réelle influence sur les tribus, marcha contre les Turcs avec ses partisans. Le 16 janvier 1915, Chuja ed Dowley, qui avait placé 1 500 hommes dans le fort de Miandoab et 1 200 hommes dans un autre fort, engagea lui-même le combat contre les Turcs avec 400 cavaliers d'élite, mais, blessé, il s'enfuit à Tauris et à Djulfa et de là se réfugia à Tiflis. Cela permit aux Turcs et à l'agence Wolf de publier de fausses nouvelles sur de prétendues défaites russes dans l'Azerbaïdjan.

laire le plus important. La population de la ville est évaluée à 600 000 habitants. La frontière russe depuis 1828, par le traité de Tourkmantchai, a rattaché à Tiflis une partie de l'Azerbaïdjan et du pays au delà de l'Araxe. De même, la frontière turque a retranché de la province par une série de traités de 1639 à 1869 une partie du Kurdistan de l'ouest. Les habitants, montagnards du nord, se divisent en Taliches sédentaires et Taliches nomades. Le sud de l'Azerbaïdjan est occupé par les puissantes tribus kurdes.

1. Les Turcs sont sunnites, les Persans sont chiites. Les premiers reconnaissent comme véritables successeurs de Mahomet les khalifes Abou Bekr Omar et Osman qui régnèrent après lui. Les seconds contestent la légitimité de ces trois khalifes et n'accordent d'autorité qu'à Ali quatrième khalife, fils d'Abou-Taleb et cousin et gendre de Mahomet. Il y a entre les deux sectes chiites une haine profonde et les Persans maudissent Abou Bekr Omar et Osman. Particulièrement en Perse, le khalifat de Stamboul ne compte donc pour rien et la guerre sainte prêchée à Stamboul et à Berlin n'a aucune chance de succès à Téhéran.

A Tiflis, Chuja ed Dowley a affirmé avoir en sa possession les preuves que l'or allemand avait servi à acheter le clergé et les fonctionnaires provinciaux, ce qui avait permis aux Turcs d'entrer assez facilement dans l'Azerbaïdjan par Miandoab et Maraga et d'y commettre quelques atrocités. Les gouverneurs de Saouj-Boulak et de Maraga furent en effet fusillés; un Arménien et deux sujets russes furent brûlés vifs.

La possibilité d'une entrée des Turcs dans l'Azerbaïdjan en cas de guerre avec la Russie avait été depuis longtemps prévue à Pétrograd. Mais l'état-major général de l'armée russe du Caucase, voulant de son côté prouver qu'il voulait respecter la neutralité de la Perse, fit retirer ses troupes de Tauris vers le nord, de l'Ararat à Djulfa sur l'Araxe.

Surpris par cette décision, le gouvernement turc, mis en demeure d'évacuer l'Azerbaïdjan et son chef-lieu Tauris, atermoya et posa des conditions. Il demanda, entre autres choses, que le gouvernement persan fit envoyer dans cette province les troupes dont il disposait (?) afin d'y maintenir l'ordre. Il demanda une garantie que les Russes ne l'occuperaient pas après le départ des troupes turques. En outre, une tradition constante veut que l'héritier du trône des Chahs réside à Tauris (Tebriz) et qu'il gouverne la province d'Azerbaïdjan. Il y a plus d'un an déjà, au moment où les grands prêtres et le gouvernement de Téhéran fixaient la date du couronnement de S. M. Ahmad Chah au 21 juillet 1914, il avait été décidé que S. A. I. le Valiadh (prince héritier), Mohammed-Hassan-Mirza, prendrait à la même date possession effective de son apanage. Les Turcs exigèrent l'exécution de cette décision.

Le 31 janvier 1915, le général Tchernozoubof rentra à Tauris après les brillantes victoires russes de Savalan. Les généraux turcs s'enfuirent dans la direction de Maragha, suivis par le Consul d'Allemagne Litten et par Rahib Bey, Consul de Turquie. Avant de quitter Tauris, ledit Litten fit habiller des soldats turcs avec des uniformes russes et ces bons musulmans, pour ameuter les populations contre nos alliés, incendièrent et détruisirent plusieurs mosquées et sanctuaires.

Prenant acte qu'elle a fait ce qu'elle pouvait pour affirmer sa neutralité, la Perse songe à demander des compensations,

indépendamment de l'indépendance et de l'intégrité que l'Angleterre et la Russie se sont engagées à lui garantir :

1° En matière financière, la Perse demande qu'un moratorium soit appliqué à ses dettes. Intérêts et remboursements des emprunts consentis par les gouvernements russe et anglais seront suspendus et ajournés pendant la durée de la guerre.

2° L'œuvre des réformes ne sera pas seulement tolérée en Perse, à la condition d'être théorique et jugée inoffensive pour les intérêts spéciaux en cause. Elle devra être libéralement et généreusement encouragée et favorisée et l'Iran, sous la double garantie anglaise et russe, devra poursuivre son libre développement pacifique et économique dans la voie de l'ordre et du progrès.

3° Nedjef et Kerbela, près de Bagdad, les deux villes saintes du chiisme [1], qui renferment le tombeau de l'Imam Hossein, fils d'Ali [2], devront être arrachés des mains des Turcs et rattachés à la Perse.

Les deux premières demandes ne sont pas contraires en somme aux intentions exprimées dans les accords anglo-russes de 1907. Elles méritent même d'être prises en considération. Quant à la troisième demande, elle pourra être d'autant plus favorablement envisagée au moment du règlement des comptes, que les Turcs viennent de commettre à Kerbela, le 30 janvier dernier, un sacrilège qui a provoqué chez tous les Chiites une vive indignation. Ils ont soustrait les joyaux et l'argent appartenant au sanctuaire et dont la valeur est estimée à deux millions de livres sterling. Les gouvernements russe et anglais prendront des mesures en conséquence. Aucun ménagement n'est à garder par les alliés, en présence des sacrilèges et des atteintes de toute nature aux traités et aux dispositions internationales dont les agents

1. Tous les ans une procession commémore l'anniversaire de la mort d'El-Hossein, fils d'Ali. 150 à 200 000 pèlerins viennent annuellement à Kerbela ; 8 à 10 000 d'entre eux y portent leurs morts pour les enterrer dans la région du lieu saint.

2. S. S. le Khalife Ali Amirol Momenin, chef de la religion chiite, cousin et gendre de Mahomet, prophète révéré des Persans. Il a laissé un remarquable traité de morale politique et administrative. Il a notamment multiplié les conseils sur le respect dû aux traités internationaux. Cf. *les Prescriptions* (*Dastoure Hokoumat*) *de S. S. le Khalife Ali au Gouverneur d'Égypte.*

du pangermanisme et du panturquisme ont la responsabilité.

Les Persans se sont rendus compte à l'heure actuelle de la fausse position dans laquelle les placerait leur confiance envers les Allemands. L'Iran, qui a mis lui-même dans l'histoire de l'Islam un beau rayonnement d'art et d'intellectualité, qui a été un des plus riches et des plus délicats domaines de la civilisation, ne doit plus ignorer que la « Kultur d'Hadji Mohammed Guillioum » ne peut servir qu'à étouffer par mille moyens et surtout par le fer et le feu tous les mouvements, toutes les aspirations vers la liberté et vers le progrès.

Ce que Turcs et Germains appellent la guerre sainte, n'est que vandalisme et barbarie et une telle brutalité ne peut s'adapter aux prescriptions du prophète :

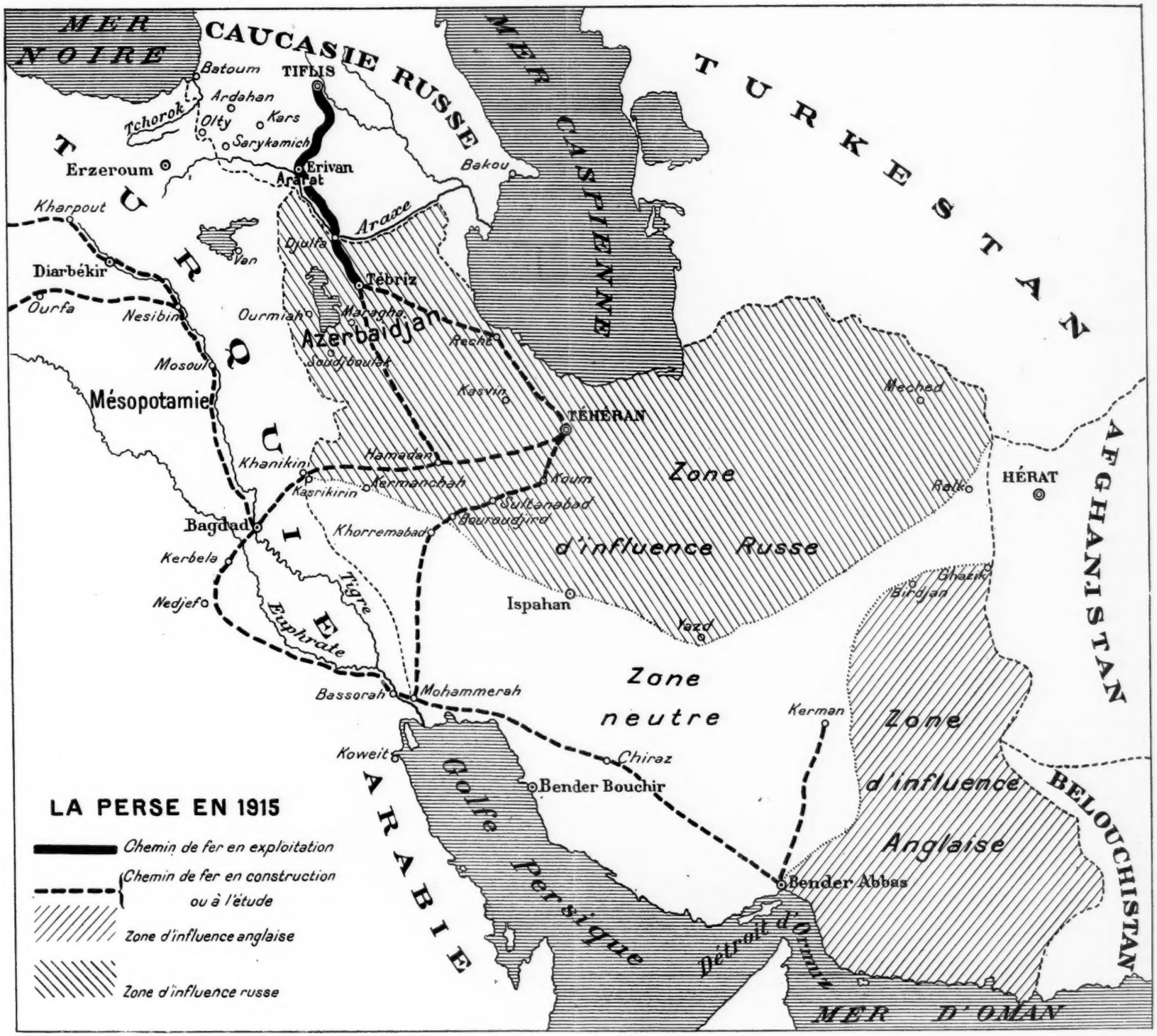
« Faites la conquête dans les voies de Dieu. Combattez les impies, mais n'exagérez rien, ne soyez pas injustes, ni traîtres, ni cruels ; ne touchez jamais ni femmes ni enfants. C'est là la volonté de Dieu et les recommandations de son prophète. »

Le khalife Ali, enfin, a lui-même condamné d'avance la mauvaise foi germanique :

« Quand tu as passé un traité avec l'ennemi, sois toujours fidèle à tes engagements, n'essaie jamais de le tromper. La bonne foi dans les traités est un coin d'asile où le seigneur a voulu placer le faible auprès du fort. Ne te livre jamais à des interprétations tendancieuses ou à des commentaires fantaisistes des engagements que tu as signés. N'use pas de phrases et de mots à double entente. Une interprétation aussi déloyale déplaît à Dieu. Exécute tes engagements tels qu'ils sont et souffre patiemment les conséquences douloureuses ou fâcheuses qui peuvent en résulter. Le respect de tes engagements et de ta signature te concilieront et t'attireront les cœurs les plus durs. »

G. DEMORGNY

L'Imprimeur-gérant : L. POCHY.


MER NOIRE
CAUCASIE RUSSE
MER CASPIENNE
TURKESTAN
TURQUIE
Batoum
TIFLIS
Ardahan
Tchorok
Olty
Kars
Sarykamich
Erzeroum
Erivan
Ararat
Bakou
Kharpout
Araxe
Djulfa
Van
Diarbékir
Tébriz
Ourfa
Nesibin
Ourmiah
Maragha
Azerbaidjan
Recht
Saudjboulak
Mosoul
Mésopotamie
Kasvin
Meched
TÉHÉRAN
Khanikin
Hamadan
Kermanchah
Kasrikirin
Koum
Zone
HÉRAT
Rakk
AFGHANISTAN
Sultanabad
Bagdad
Bouroudjird
Khorremabad
d'influence Russe
Kerbela
Tigre
Ghazik
Birdjan
Nedjef
Euphrate
Ispahan
Yazd
Zone
neutre
Bassorah
Mohammerah
Kerman
Zone
Koweit
Chiraz
d'influence
Golfe Persique
Bender Bouchir
Anglaise
BELOUCHISTAN
ARABIE
Bender Abbas
Détroit d'Ormuz
MER D'OMAN
LA PERSE EN 1915
Chemin de fer en exploitation
Chemin de fer en construction ou à l'étude
Zone d'influence anglaise
Zone d'influence russe

L'AUBE ARDENTE

I. — LE MATIN DES MATINS

Les félicités destinées aux Justes après la mort sont malaisément imaginables ; les poètes, de tous les pays comme de tous les âges, en ont manqué la description, au point de nous en inspirer la peur plus que le désir, et de nous suggérer une préférence pour la médiocrité du Purgatoire. Ils ont en revanche mieux réussi à peindre le Paradis terrestre ; et ce que le jardin merveilleux devait avoir d'extrêmement matériel, de tropical, a fourni de thèmes moins inégaux à leur verve les grands inventeurs de métaphores et de mots. Ils ont su évoquer en nous l'héréditaire mémoire de ces heures initiales, où circulait par toute la nature une sève dont l'abondance fait honte à notre anémie ; ils ont rêvé les aspects primitifs de la terre « encore mouillée et molle du déluge ». Leurs vastes ébauches nous étonnent, et nous ne prenons pas garde en les admirant que, ces mêmes splendeurs, nous les avons vues, non pas sur la toile des tableaux ni sur le papier des livres, mais de nos propres yeux ; car elles ne sont pas éteintes ni abolies : hier, aujourd'hui, demain elles se répètent, et dans les siècles des siècles ; car chacun des individus de l'espèce revit pour son compte, une à une, toutes les époques. Pour chacun d'eux, comme si nulle génération n'avait existé antérieurement, et qu'il fût à la lettre le premier exemplaire humain sorti des mains de Dieu, chacun des réveils de l'enfance est le réveil du Monde. Chaque matin est le matin des matins, un instant prodigieux, un jour inouï. L'enfant, l'adolescent, ainsi que l'Adam biblique, a cette joie quotidienne, effrénée, naïve, de

commencer le Temps. Chaque aurore est pour lui le même abîme d'éblouissement que l'aurore première, et à mesure que sa sensibilité se dégage du sommeil qui l'engourdissait, il voit naître parmi le crépuscule et les brumes un paysage comparable à ceux de l'Éden, « dont l'extase est presque de l'effroi ».

Mais cet éden est intérieur, ces paysages sont des paysages d'âme ; et sans doute, le poète qui essaierait de les décrire y échouerait, faute de moyens assez spirituels. Il risquerait aussi de détonner. Quelques jeunes hommes l'écouteraient avec sympathie, et regretteraient seulement qu'il fît des crayons si pâles de leur jardin secret ; mais les adultes n'apercevraient que le ridicule défaut d'harmonie de son lyrisme et des figures contemporaines. C'est que l'enfant, l'adolescent participent encore de l'éternité. Dès le triste âge adulte, l'homme entre véritablement dans la durée qui se chiffre et qui date, et comme s'il avait bu l'eau du Léthé, il oublie jusqu'au dernier souvenir de son paradis perdu. Il appartient comme un esclave à un siècle, à un fragment de siècle. Il dépend d'un milieu, de certaines mœurs, d'un décor, d'un costume ; et, parmi toutes ces modes, ce qui n'est qu'éternel et immuable a un air démodé, et fait rire.

Philippe déjà pressentait cette dissonance, ce blessant anachronisme. Il était à l'âge intermédiaire entre la première fleur et la maturité. Il n'avait souffert encore nulle diminution, ni renoncé, au seuil de la saison virile, aucun des magnifiques pouvoirs de l'enfance. Toutes les énergies étaient chez lui en excès ; elles l'enivraient toujours, mais il ne les ignorait plus, et il n'était plus capable d'effronterie, il avait une pudeur inquiète. Il ne livrait qu'avec retenue, à autrui, à sa conscience même, le secret de ses merveilles intimes. L'aube nouvelle renouvelait en lui chaque jour un enthousiasme comparable à celui des hommes primitifs, étonnés et ravis que le soleil se levât encore ce matin ; le spectacle de sa belle intelligence ne l'exaltait pas moins que celui de la nature et ne lui était pas moins nouveau : il n'avait pas encore eu le loisir de compter toute sa richesse. Mais tandis qu'il s'admirait ingénument, d'instinct il gardait les paupières fermées, afin de n'être pas gêné par les objets sensibles, et par un décor trop précisément

situé dans le temps. Ce décor en effet, qu'il avait lui-même ordonné avec un goût très sûr, mais sujet à des repentirs prochains, ce décor était l'illustration d'une des périodes de la société bourgeoise les plus rigoureusement limitées, qui a duré vingt ans à peine.

Le quartier de Paris où demeurait Philippe est celui qui a le mieux signifié, pendant les trente dernières années du dernier siècle, par ses changements de physionomie brusques, l'instabilité des habitudes. C'était la plaine Monceau, où il se souvenait d'avoir vu brouter des chèvres après la guerre : auparavant, il ne poussait point, même le dimanche et le jeudi, jusqu'à cette *terra incognita* ; et la rue de Lisbonne, où logeaient alors ses parents, lui semblait aux confins du monde, surtout pendant le siège de Paris, quand après la classe du soir, écourtée faute de gaz, il remontait en grelottant le boulevard Malesherbes, luttant de vitesse avec la nuit qui tombait.

Puis les peintres s'étaient partagé ces terrains vagues. Ils avaient inventé une peinture, à la fois d'histoire et de genre. Cet art était rémunérateur. Ils obtenaient des honneurs et ils faisaient fortune, ils étaient les rois du jour. Ils ne le furent pas longtemps. La peinture se vit détrônée par la littérature, qui n'était d'ailleurs, en ce temps-là, qu'une peinture écrite. Les gens de lettres se piquaient avant tout d'être artistes. Ils concevaient une aristocratie purement intellectuelle, où, par une légèreté inexplicable, ils n'accordaient aucune place et aucun titre à la pensée pure. Philippe Lefebvre, à vingt-deux ans, sentait déjà toute sa supériorité sur ces hommes de sensation. Il n'avait guère fait que ses classes ; mais bien des gens qui professent la littérature n'en pourraient pas dire autant. Il se tenait pour un honnête homme, quelque peu égaré parmi une élite où manque la vraie culture, souvent même l'éducation élémentaire : modeste quand il se jugeait à part, orgueilleux quand il se comparait. Orgueilleux, non, mais enthousiaste sous une apparence de froideur timide ; ivre de sa jeune pensée qui fermentait comme un vin doux ; ivre surtout à ces heures de réveil, où son paradis intérieur se révélait à lui une fois de plus dans la clarté flatteuse de l'aube. Comme tous les jeunes gens, il l'avait fleuri sans scrupule de

fleurs pillées un peu partout. Déjà cependant il en avait lui-même semé ou croisé quelques-unes, et dans la serre où il les cachait, il les regardait grandir, si frêles, avec une tendre, avec une tremblante prédilection.

Comme il avait orné son éden de fleurs d'emprunt, il avait dû aussi faire son nid dans le nid des autres. Il l'avait choisi dans ce quartier tout neuf, qu'ont déshonoré depuis les immeubles à sept étages, mais qui n'était alors peuplé que de petits hôtels. La maison hollandaise y voisinait avec le manoir du moyen âge, un cottage de Henley avec une maison de Jacques Cœur, et le gothique flamboyant avec le perpendiculaire. Ainsi, le siècle que harcela toujours une superstition maladive et pernicieuse de l'originalité, accusait par mégarde son impuissance de rien créer d'original.

Non loin de la place Malesherbes s'élevait une sorte de palais, qui était une réplique exacte du château de Blois et ne lui ressemblait pas du tout. On remarquait çà et là, dans les rues adjacentes, trois ou quatre hôtels moins importants, de même style, qui appartenaient au même propriétaire et avaient été construits par le même architecte. Ils étaient comme des fragments, des rognures du grand château. Le moindre, dont la façade ne passait point sept mètres, avait une porte à un seul battant, basse, de chêne plein, et le linteau de pierre était sculpté en forme d'accolade. Derrière cette porte, un vestibule, étroit comme un couloir, aboutissait à un escalier en tourelle. Il n'y avait que deux étages, loués séparément, et à chaque étage, outre de petits réduits impraticables, une salle immense, dont le plafond était à poutres apparentes. La cheminée, monumentale, atteignait le plafond. Elle avait aussi deux étages, et était décorée, à mi-hauteur, de la salamandre, au fronton, du porc-épic. Le tout était de pierre grise, mais égayée par des écussons peints d'azur, de gueules, de sinople, d'argent et d'or, qui figuraient les armoiries de familles inconnues. Le jour venait d'une verrière qui occupait tout un côté de la pièce, qui était divisée par des meneaux, et sommée, à l'extérieur, d'une accolade semblable à celle de la porte, mais naturellement de plus grande dimension. Une dentelle de pierre couronnait la façade et masquait le chéneau. Les chambres de domestiques n'étaient point

logeables, mais elles recevaient la lumière de lucarnes démesurées, et vraiment plaisantes à voir, de la rue.

Les grandes salles étaient si pareilles à celles des anciens châteaux que l'on a coutume de voir dépourvues de meubles, qu'il ne paraissait point convenable ni possible d'y en mettre aucun ; ou plutôt elles avaient l'air d'être déjà, telles quelles, en état d'être habitées, lorsque l'on en faisait la visite après le déménagement d'un précédent locataire : à rebours des appartements ordinaires, qui offrent en ce cas le tableau de la désolation. Philippe Lefebvre, quand il avait visité celui des deux logis alors libre, au deuxième étage, y avait eu un sentiment de chez-soi, inespéré parmi un tel décor, et l'illusion d'une retraite accommodée par la Providence expressément à son intention. Il avait d'emblée vu la place des accessoires indispensables : une table à écrire en vieux bois noirci, à lourdes colonnes torses ; une bibliothèque à l'anglaise, sans vitres, et dont les rayons seraient bordés de cuir gaufré ; deux divans revêtus de tapis de Perse et, dans un coin, un petit lit de soldat dissimulé derrière un paravent de laque de Coromandel ; au mur, quelques étoffes ; au plafond, un de ces lustres hollandais en cuivre poli, un soleil au bout d'une longue tige, équipé au gaz : car les temps de l'électricité ne commencèrent que plus tard ; et il avait loué sans balancer l'étrange garçonnière destinée primitivement aux peintres, mais que la médiocrité de la lumière avait toujours rendue impropre à l'exercice de cette profession.

Philippe Lefebvre se trouvait alors exactement seul au monde. Orphelin de père dès le plus bas âge, il avait pris son temps pour faire ses études, tout en les faisant brillantes selon l'expression consacrée. Il n'était pas pressé : la loi militaire l'exemptait de tout service à titre de fils unique de veuve. Puis, comme il achevait sa dix-huitième année, il avait perdu sa mère presque subitement, et bien que la loi, qui ne l'exemptait plus, lui laissât deux ans de répit, il avait contracté sur-le-champ son engagement conditionnel. Il se félicitait d'avoir été astreint à cette vie rude. Il en appréciait hautement le bénéfice, moral et physique, l'avantage surtout d'avoir dû interrompre, durant douze mois, une carrière exclusivement spirituelle inaugurée beaucoup trop tôt. Il eût, d'ailleurs, été

humilié de ne pas « faire comme tout le monde ». Il avait, ainsi que tous les jeunes Français, ce goût vif des choses militaires, mêlé d'ironie et de tendresse, qui en temps de guerre les improvise héros, et en temps de paix assure un public universel à toute littérature, même vulgaire, où les souvenirs de la caserne sont évoqués.

Cette inclination, chez Philippe, était favorisée par une mémoire singulièrement fidèle et permanente de l'Année terrible. Ses premières émotions fortes avaient été la déclaration de guerre, le désastre, le siège et l'incendie de Paris. Il ne doutait point qu'il ne dût conserver jusqu'à son dernier jour ces impressions, qui étaient à l'origine de sa sensibilité. Il s'en félicitait, il en était fier ; et il tenait pour un inestimable privilège la date de sa naissance, qui avait permis qu'il eût une conscience juste suffisante pour souffrir la faim et le froid, et des yeux pour voir quand il avait vu brûler la Ville.

Il tenait aussi pour un privilège d'être seul au monde, et libre. Sa mère, avant de mourir, l'avait fait émanciper ; il n'avait jamais eu même un tuteur. Sans doute, il apercevait la mélancolie de cette solitude. Il avait du cœur, une grande affection pour ses morts. Il vouait à ses parents une reconnaissance quasi-intéressée, pour l'honnête santé morale qu'il avait héritée d'eux, pour les habitudes de régularité bourgeoise qu'ils lui avaient inculquées, pour l'heureux équilibre de sa nature, dû à la composition de deux caractères très différents. Mais il ne pouvait nier, malgré son cœur, que, pour un homme de raison précoce, c'est un atout miraculeux d'être son maître à vingt ans, et dégagé de toutes les servitudes, même les plus tendres. Il avait l'indépendance matérielle ; il possédait une quinzaine de mille francs de rente, qu'il avait la naïveté de croire une immense fortune, et qui étaient du moins un joli denier pour un tout jeune homme, raffiné, assez porté au luxe, mais rangé, peu capable de chasteté, encore moins capable d'attacher aucune importance à ses petites aventures banales et de les payer plus que leur prix.

Pour un jeune homme à qui est échue cette fortune singulière de naître sage et modéré, nulle direction ne saurait valoir celle dont il a lui-même inventé la méthode et tracé le plan. L'autorité, le contrôle, fût-ce d'une mère ou d'un père, l'en-

travent et le retardent sans profit. Quoi? dit-on, il sera privé de l'expérience d'autrui? Il s'en passera, et d'autant mieux que « l'expérience d'autrui » n'est pas seulement d'une utilité douteuse : elle n'est pas même concevable ; ces deux termes se détruisent, et l'expérience est personnelle ou elle n'est point.

Seul maître, après Dieu, de sa petite barque, et digne de la conduire, Philippe avait cette sorte de sang-froid moral qui n'admet ni l'irrésolution ni le scrupule. Aussi ne se refusait-il point l'une des plus nobles joies de la vie, qui semble, depuis l'Antiquité, exilée d'ici-bas : le loisir. Nos contemporains ne goûtent plus le loisir que par hasard, en fraude, avec impatience, avec remords, soit quand ils sont malades, ou en vacances; mais, les Français du moins croient faire quelque chose de mal quand ils prennent des vacances. Le siècle des affaires ne peut pas connaître le loisir, qui aujourd'hui est la négation des affaires : même chez les Romains, gens d'action, c'est les affaires qui étaient la négation du loisir. Philippe n'ignorait pas cette nuance de langage, et il n'ignorait pas la valeur du loisir. S'il en avait perdu l'habitude au collège, où on lui donnait trop de devoirs, il l'avait reprise au régiment, où, tandis que le corps travaille, l'esprit peut se recueillir. Il était bien résolu de ne plus reperdre une habitude si précieuse, et son premier soin, quand il revint du service, fut de ne point chercher ce qu'on appelle vulgairement une occupation.

Mais il craignait le désœuvrement, qu'il discernait fort bien du loisir en théorie, moins bien en pratique. Quand il avait passé toute une après-midi à relire, au coin de sa cheminée monumentale, un des livres qu'il préférait, pourquoi donc avait-il le sentiment et le regret d'une journée vaine? Autre chose l'inquiéta : presque sans y penser, malgré lui, il se mit à écrire. « Si je n'enraie pas, se dit-il avec un effarement un peu comique, d'ici à sept ou huit mois j'aurai fait mon roman, comme tout le monde. » Car c'était le temps où des gens de bonne foi croyaient que l'espèce humaine se divise en deux classes, les philistins et les autres, et que les philistins sont les hommes qui n'écrivent pas de romans. Philippe Lefebvre ne savait pas encore très bien ce qu'il ferait dans la vie, mais il était déjà résolu de ne pas s'en tenir à un destin de romancier.

Les voyages le tentaient, point les voyages d'étude, comme

on dit. Il était curieux, mais il souhaitait surtout plus de solitude encore et de liberté. Il craignait aussi de se trouver le même au retour, et de s'être dérangé pour rien... Un soir, il lisait quelques pages d'un écrivain français sur Oxford ; il éprouva un vague désir « d'y être », que lui inspiraient d'ailleurs toutes les descriptions de pays étrangers. Puis il lui parut qu'il recevait un mystérieux avertissement, et il songea au démon de Socrate (car il était grand liseur de Platon) ; mais les avertissements du démon de Socrate étaient prohibitifs, et l'influence à laquelle Philippe obéissait déjà ne lui conseillait point de s'abstenir, mais de prendre un parti. Faut-il avouer qu'un grain de snobisme fit pencher la balance? Il se dit que « cela ne ferait point mal » s'il allait passer deux ou trois termes à Oxford. Il se dit aussi : « J'irai si je veux ! » Puis il s'enivra d'imaginer la vieille cité vénérable parmi les beautés toujours fraîches de la campagne qui l'environne, Oxford, séminaire et paradis, et dans ce lieu adorable, pendant six mois, une vie de jeu et de pensée, de gymnastique et de musique.

La génération des Philippe Lefebvre est née à la vie spirituelle le jour qu'elle a été initiée aux rudiments de la philosophie. Elle ne savait pourtant à qui entendre, les plus diverses doctrines se disputaient sa faveur. Les dignitaires de l'Université se flattaient alors que l'on y enseignât l'éclectisme de la monarchie de juillet et du second Empire, qui ne pouvait, en dépit d'un caractère purement laïque, effaroucher les familles bien pensantes ; mais de jeunes professeurs avaient substitué sans le dire, à cette demi-orthodoxie, la critique de Kant ou à peu près : elle passionnait ces écoliers, qui à leur insu et par un effet second du désastre, étendaient à la pensée allemande les privilèges que le vainqueur n'avait revendiqués que pour son commerce ; elle les passionnait surtout parce qu'elle est hermétique, et puis parce qu'elle avait des airs de ne leur être enseignée qu'officieusement, en contrebande, et suggérée comme une denrée défendue. Elle était cependant bien officielle, puisque c'est les professeurs qui la révélaient, tout en recommandant à leurs élèves de se nourrir de M. Taine.

Ce véritable hétérodoxe, ce polémique frondeur, du moins en matière de philosophie, les séduisait décidément et était en fin de compte leur maître. Philippe lui avait emprunté

d'enthousiasme toutes ses velléités et toutes ses contradictions : l'esprit de système qui trouve moyen de faire chez lui bon ménage avec l'empirisme, un faible pour la métaphysique dont il est le négateur, le parti pris de l'expérience et la pratique du raisonnement *a priori*. Il est certain que nul ne fit jamais tant de constructions en l'air que cet observateur. Il poussait ce travers d'esprit jusqu'à n'attendre point d'avoir visité un pays nouveau pour savoir ce qu'il en devait penser, et jamais il ne s'embarqua pour aucun voyage sans un lourd bagage d'idées préconçues.

Philippe en ce point l'imitait, avec la servilité d'un disciple très jeune, et il n'était pas encore tout à fait sûr de partir pour Oxford, que déjà il savait ce qu'il y allait voir et sentir, sur la foi de quelques lectures, et d'un petit nombre de documents que son imagination complaisante faisait foisonner.

Et sans doute n'abusait-il point de l'hypothèse en se figurant le décor d'après des photographies et des descriptions qui paraissaient exactes : les vénérables pierres délitées, vêtues de lierres et de vignes vierges, les herbages à perte de vue, les ormes séculaires ; mais il pressentait aussi l'atmosphère, l'âme de l'éden élu. C'est l'arbitraire et le procédé de l'amour, qui ne s'attarde pas à prendre connaissance de son objet, mais qui le crée, à la ressemblance d'un idéal préexistant, et ensuite s'étonne ingénûment du miracle d'une ressemblance dont il est l'unique ouvrier. Ainsi, pour inventer le charme d'Oxford, Philippe le déduisait de son désir.

Puéril, pensif et naïvement sensuel, il rêvait un lieu de délices pour ses sens et pour son esprit, un lieu de travail et de divertissement, un lieu d'innocence et de volupté. Il voulait qu'en dépit des guides, qui l'y menaçaient d'un climat rude, une température aimable y régnât toujours, et une lumière atténuée comme aux Champs-Élysées décrits dans le *Télémaque*, où c'est justement cette lumière de quoi on se nourrit et on s'enivre. Les habitants de ce doux pays, les jeunes gradués ou *fellows*, il les ramenait peu à peu, par des analogies insensibles et supposées, au type des jeunes gens de Platon, dont il avait aimé, toujours chez M. Taine, un premier crayon, puis qu'il avait voulu connaître chez Platon lui-même : désolé d'avoir appris le grec si mal au collège, il avait eu la patience

de le rapprendre seul, et maintenant il lisait couramment *Alcibiade*, *Charmide*, il savait presque par cœur et *Phèdre* et *le Banquet*. Comme Socrate et ses disciples, il aimait passionnément les discours, et d'avance il se faisait une fête de ses entretiens avec ses futurs camarades, tout en n'ignorant point d'autre part que les Anglais, même dans les Universités, n'aiment pas les discours, et que leurs entretiens comportent plus de silences que de répliques. S'ils ressemblent aux jeunes gens de Platon, ce n'est guère que par le goût des exercices ; mais cette ressemblance, fût-elle unique, eût séduit encore Philippe Lefebvre. Le seul désavantage qu'il aperçût à la date, autrement privilégiée, de sa naissance, était une priorité d'âge un peu trop marquée sur la génération française qui a ressuscité les sports. Il s'avouait (rien que sur ce point) inférieur à ceux qui le suivaient immédiatement. Il comptait bien se relever de cette infériorité, et faire, avec un négligeable retard, son éducation physique en Angleterre. Puis brusquement, sans nul souci de conséquence, il passait du corporel au spirituel et de l'antiquité grecque au moyen âge. Il s'avisait que dans ces collèges, pareils à des couvents, il serait pareil à un moine qui n'a fait que des vœux temporaires. Oubliant qu'il fuyait Paris pour n'y pas mener une vie de rat de bibliothèque dans le quartier Malesherbes, il aspirait à la paix des cloîtres et à un recueillement médiéval. Tout d'un coup il s'éprenait du XIIIe siècle, pour lequel il n'avait naturellement aucune inclination. Ces bigarrures sentent un peu trop le dilettantisme : elles sont fatales à un jeune esprit, qui a déjà légèrement, mais avec une curiosité ardente, exploré les régions les plus diverses du passé.

La perspective d'un départ, et même d'un assez long exil n'effarouchait nullement Philippe. Il se piquait d'être fort débrouillard, et chez lui partout. Il parlait bien l'anglais, quoique ce fût la mode en ce temps-là, pour les garçons, de n'étudier que l'allemand : on ne doutait point que, si tous les Français mâles savaient la langue du fameux maître d'école qui a vaincu à Sedan, nous ne reprissions bien vite l'Alsace et la Lorraine. Par bonheur, Philippe n'avait pas été victime de cette niaiserie. Jaloux de sa liberté, à Oxford aussi bien qu'à Paris, il décida qu'il ne suivrait point de cours et ne s'inscri-

rait point à un collège. Il pensait demeurer, soit dans un boarding-house, soit chez un professeur, à moins qu'il ne dénichât une veuve, et il n'aurait su dire pourquoi la pension chez une veuve lui semblait préférable. En attendant qu'il l'eût trouvée, ou le professeur, ou le boarding-house, il comptait loger plusieurs jours, peut-être plusieurs semaines — il était bien libre — à l'hôtel tout bonnement. Puis il s'avisa que, pour avoir tout son temps, il ferait bien de ne pas partir à la veille du terme de septembre, mais d'avance, l'été ; et comme cette saison était déjà aux deux tiers, il fit ses malles. Par mortification, pour se punir d'une trop puérile impatience, il s'infligea un délai de quatre jours ; mais enfin le matin était venu où, au réveil, il put se dire en souriant : « C'est aujourd'hui », et voir, comme suspendue parmi l'abîme d'éblouissement où chaque matin il se réveillait, l'image souhaitée de la ville, ses ogives et ses coupoles, et les corniches de sombre lierre à la crête des murs gris...

Soudain, il jeta les yeux sur sa montre, et, sautant à bas du lit, s'écria, d'un ton de reproche, mais très indulgent :

— Neuf heures ! Je vais encore trouver moyen de me mettre en retard, comme à l'ordinaire.

A ce moment, l'ami le plus intime de Philippe, André Jugon, ouvrit une porte, qui était, selon le style, basse, étroite, et partie intégrante de la boiserie, si bien qu'André Jugon parut faire son entrée à travers le mur. Aucun domestique ne l'avait annoncé, et il n'avait pas même frappé. Ce sans-façon n'était point du sans-gêne, mais au contraire une sorte de protocole, institué par Philippe en faveur de son meilleur ami, pour bien marquer qu'André avait une place privilégiée dans la maison et y était réellement chez lui. D'ailleurs, la discrétion de Philippe était extrême, et non seulement active, mais, si l'on peut dire, passive : il ne pouvait souffrir que, chez lui, qui que ce fût au monde se crût chez soi. Peut-être même l'exception qu'il avait consentie lui était-elle fort désagréable. Il n'en avait que plus de mérite à maintenir cette cérémonie à rebours. C'est un de ces raffinements comme en inventent les jeunes cœurs très tendres, qui ont seuls des délicatesses et des trouvailles d'amitié.

Le sentiment qui unissait Philippe à André était l'œuvre du hasard. Il aurait pu aussi bien ne pas être, mais il était solide et éternel. Il avait pour fondement une sympathie que rien de raisonnable ne justifiait. Il était sublime, du moins virtuellement ; car la médiocrité de la vie ne permet guère le sublime actuel ; mais, si par exemple Philippe avait soupçonné que cela pût faire le moindre plaisir à André qu'il se précipitât par la fenêtre ouverte sur le pavé de la rue, il l'aurait fait sans hésiter ; il l'aurait fait si vite qu'il n'aurait pas même pris le temps de goûter l'étonnement et la joie de ce beau geste. André eût fait de même pour complaire à Philippe, mais il eût ajouté au sacrifice un sentiment de déférence. Cette amitié, élémentaire, presque primitive, avait des bizarreries, des gaucheries, dont la cause unique était une disparité d'âge, qui leur semblait considérable et qui n'était que de quatre ans. Cela suffisait pour leur suggérer le regret d'appartenir à deux générations différentes, successives et par conséquent ennemies ; ils n'étaient pas bien sûrs qu'une liaison entre deux soldats de ces camps opposés ne fût point coupable, comme l'intelligence d'un Capulet et d'un Montaigu.

Philippe se targuait de la guerre, dont il pensait avoir été le témoin déjà conscient, et méprisait un peu son ami, qui, n'ayant pas alors l'âge de raison et de souffrance, l'avait vue sans la voir, ne l'avait point subie, n'en avait reçu aucune empreinte. Le seul, mais précieux avantage que Philippe reconnût à André était de l'ordre sportif. Il se sentait humilié en présence de ce beau garçon de dix-huit ans, bien qu'il fût lui-même un beau garçon de vingt-deux ans, de la plus honnête santé. Un travers des adolescents, plus ou moins marqué selon les circonstances et les siècles, mais qu'ils poussaient, environ 1880, jusques à un excès comique, c'est de croire que les aînés, fût-ce de six mois, sont déjà sur l'autre pente, et donnent des signes de sénilité, eussent-ils à peine vingt ans. André appartenait à cette jeunesse nouvelle qui pousse l'autre de l'épaule, et Philippe à celle qui est poussée. Naturellement, il se révoltait contre ce jugement sommaire, car il ne se sentait pas du tout au déclin, il se sentait même encore bien loin de son développement. Il soupçonnait son petit ami André d'avoir à son endroit une certaine pitié injurieuse ; et lui-

même prenait en pitié André Jugon, qui avait eu le malheur de faire ses études après le bouleversement et l'abaissement des programmes, qui peut-être n'était point passionné d'intelligence, ni très chaud pour la philosophie, qui témoignait parfois des velléités religieuses ! Ceci était aux yeux de Philippe le pire péché contre l'esprit. Mais ce dédain mutuel que les deux amis ne se marchandaient pas, s'abîmait et se noyait dans une immense admiration.

Leurs façons étaient toujours à l'opposé de leurs sentiments : comme leur amitié était secrètement tendre, leur abord était d'ordinaire d'une rudesse artificielle. Il le fut particulièrement ce matin, parce que la séparation prochaine leur coûtait à tous les deux, et qu'ils se seraient fait tuer l'un et l'autre plutôt que d'en convenir ou d'en rien laisser paraître. Philippe n'avait pas non plus la conscience très nette. Il se reprochait de quitter André Jugon, pour si longtemps, sans la moindre nécessité, par caprice. Aussi ne se touchèrent-ils la main que distraitement. Ils oublièrent de se dire bonjour et de se demander : « Comment vas-tu? » Puis André (qui avait une excellente éducation bourgeoise) se jeta et se vautra comme le dernier des bohèmes dans un grand fauteuil de cuir qui était entre le paravent et le lit. Philippe passa dans un petit cabinet de toilette voisin, dont il laissa la porte ouverte ; et ils entamèrent sans préambule une conversation parfaitement indifférente, que seule son incohérence extraordinaire sauvait de la plus déplorable banalité.

André affecta de conter point par point tout ce qu'il avait fait la veille depuis son lever jusqu'à son coucher : c'était pour donner une leçon à Philippe, qui avait coutume de le voir chaque jour, et qui justement hier, à la veille d'une séparation, n'avait pas trouvé une minute à lui consacrer. Obligé de forcer sa voix pour se faire entendre d'une chambre à l'autre, et d'exagérer la netteté de l'articulation, André Jugon, par cette emphase involontaire, semblait accuser davantage son ressentiment. Mais le récit manquait du moindre intérêt ; il était même inconcevable, et scandaleux, qu'un garçon sérieux eût dépensé ne fût-ce qu'une journée de sa vie à des occupations si neutres, dont la principale était un séjour d'une heure et demie, avant le dîner, au Café de la Paix. Puis André, d'un

ton de défi, mais d'extrême pudeur (bien qu'en termes libres), annonça qu'il avait fait la connaissance d'une femme ; il ne dissimula point qu'il comptait, un jour ou l'autre, en obtenir les dernières faveurs ; mais il ne vendait pas la peau de l'ours, et tenait encore pour aléatoire un succès si évidemment facile que le plus novice ne l'eût pas différé d'une heure.

Cette grande nouvelle valut à André Jugon les félicitations ironiques de Philippe Lefebvre, qui les cria d'abord du cabinet de toilette sur un diapason trop fort et mal assuré, mais crut devoir ensuite, vu la circonstance, rentrer en scène, et réitérer de plus près son compliment. Philippe avait coutume de plaisanter son petit ami sur des retardements que la jeune France de trente ans après devait mettre à la mode, mais qui n'étaient alors recommandés — sans effet — que par Dumas fils en ses préfaces. A rebours de son cadet, Philippe, en ces matières, professait les théories des pères bourgeois du temps, qui étaient qu'un jeune homme doit jeter sa gourme et que le plus tôt est le mieux. Les mères bourgeoises en gémissaient. Aussi bien Philippe attribuait-il à une influence abusive et peu éclairée de madame Jugon mère les temporisations d'André, et sans précisément souhaiter qu'il fît la fête, ne le voyant point la faire, il ne le jugeait point un homme libre.

Après s'être éclipsé de nouveau, Philippe se mit à débiter, sur le chapitre des femmes, des idées générales, d'une ingénuité, tranchons le mot, d'une bêtise désolante. André, par bonheur, ne lui répondit pas moins niaisement. Ils se trouvèrent soudain dans une harmonie parfaite, et goûtèrent avec une joie vraiment ineffable les délices de l'unanimité. Tout se gâta lorsque Philippe reparut encore au bout de quelques minutes. André, qui à ce moment éprouvait un vif désir de revoir la bonne figure de son ami, tenait ses yeux fixés sur la porte, prêt à sourire dès qu'elle s'ouvrirait. Il eut une fâcheuse surprise : cette bonne figure lui déplut. Il dit avec humeur :

— Comment n'as-tu pas trouvé le temps de te faire couper les cheveux à Paris, avant de partir pour plus de six mois?

Cette critique un peu bizarre avait plus de sens qu'on ne croirait. Philippe, ainsi que la plupart de ses contemporains, avait depuis le régiment conservé la coiffure militaire, les cheveux courts et taillés en brosse. André, qui n'avait pas

encore fait son service, avait adopté la même coiffure par anticipation et pour être comme son ami. Il conçut l'affreux soupçon que Philippe, au moment de partir pour Oxford, méditait de laisser croître son abondante chevelure afin de ressembler aux jeunes Anglais. Il lui reprocha ce qu'il considérait, symboliquement du moins, comme une désertion. Philippe fut d'autant plus piqué qu'il avait le même sentiment et un peu de remords.

L'entretien s'éleva, d'un élan brusque. André se mit à discourir sur la tradition et sur la race, et Philippe à le contredire d'autant plus âprement que c'était de mauvaise foi ; car ils pensaient de même tous deux ; mais Philippe ne souffrait point qu'André « qui n'a pas vu 70 » lui donnât des leçons de fidélité à la patrie.

Ce qui à la vérité offensait plus le nationalisme d'André, c'était que Philippe le quittât pour s'en aller en Angleterre. Ils étaient bien trop fins tous les deux pour ne pas surprendre cette arrière-pensée, mais ils se tenaient ferme sur le terrain des idées générales, sans faire la plus fugitive allusion à leur situation personnelle. Ils rompaient des lances avec tant d'ardeur qu'un témoin les aurait crus brouillés à mort. Le charme de leur dispute était cette naïveté qui leur permettait d'aborder les plus hauts sujets du premier bond, sans détours ni progrès ménagés, ni précautions oratoires. Ils n'avaient pas, comme les esprits parvenus à la triste maturité, la pudeur des idées, de l'éloquence et du sublime.

Cet entretien inégal eut une digne conclusion. Philippe était enfin habillé, André lui fit des compliments de son costume, de façon à lui faire entendre qu'il n'aimait guère ce costume et le trouvait encore trop anglais. Puis il parlèrent de leurs divers fournisseurs ; mais Philippe commençait d'être en retard et de s'impatienter. Il sonna enfin le valet de chambre pour le dispenser de venir à la gare, et lui dire que « c'est monsieur André qui porterait le sac ». André aurait bien voulu voir qu'un autre le portât !

— Vous fermerez bien tout, ajouta Philippe, et vous irez remettre les clefs de l'appartement à monsieur André, chez lui... Tu viendras, dit-il à Jugon, donner de l'air de temps en temps.

— Oui, fit André, ému.

Il n'osait croire à un tel bonheur.

Le valet de chambre fit avancer un de ces fiacres misérables qui ont été la honte de Paris pendant tout le XIXe siècle. Durant tout le trajet, les deux amis ne soufflèrent mot. Philippe se demandait continuellement s'il n'avait rien oublié. Il était absorbé comme un mathématicien qui cherche à résoudre, de tête, un problème très difficile. A la gare, l'enregistrement des bagages, le choix d'un coin, l'arrangement des colis dans le filet, les occupèrent jusqu'au départ du train et réduisirent à rien leurs adieux. Ils échangèrent une poignée de main aussi rude et aussi distraite que tout à l'heure, lorsque André était arrivé chez Philippe ; mais leur émotion était profonde, ils avaient le cœur serré. Ils tenaient surtout à n'en rien laisser paraître.

Quand le train fut hors de vue, André sentit l'horreur de la solitude. Il était atterré. Il ne pouvait pas comprendre que son cher Philippe, qu'il voyait tous les jours, l'eût quitté pour plusieurs mois. Plusieurs mois, c'est l'éternité pour une imagination puérile encore, à qui une seule journée semble longue, et une absence de quelques heures insupportable. Il conçut, en un moment, un système de philosophie pessimiste qui étendait à tout l'univers son ennui essentiellement privé. Et il s'en alla à pas lents, voûté comme un vieil homme.

II. — RÊVERIE AU SEUIL DE LA TERRE PROMISE

Doué d'une clairvoyance admirable des âmes et de la sienne propre, ainsi que de cette franchise entière sans quoi l'intelligence d'autrui et la conscience de soi-même perdent toute efficace, Philippe avait deviné l'angoisse que son ami ne trahissait pas. Il ne put se défendre d'en sourire, avec indulgence, mais avec un peu de pitié pour ce faible. Ce qui le mortifia fut de sentir, au moment qu'il en souriait, qu'il était dans la même détresse. Alors, il se reprocha de n'avoir pas réconforté son cadet par un de ces gestes d'amitié que d'ordinaire il ne se permettait point, mais qui sont excusables dans une si grande occasion.

« Car, se dit-il, je suis à une époque de ma vie. »

Et il s'attarda un peu à y rêver. Il ne doutait pas que cette minute inaugurât pour lui une ère nouvelle. Tout le temps qui avait précédé n'était qu'un prélude. Mais quel prélude ! Une existence, plusieurs existences achevées ! Si jeune, il pouvait déjà dire : « Le vieil homme... » Il avait ensemble la notion d'une fin et celle d'un commencement. Il se rappela quatre vers, assez bizarres, assez médiocres, qu'il avait écrits — jadis :

> Mon enfance rieuse est en bière : j'assiste
> Aux obsèques, portant la cire et le flambeau;
> Et je l'enterre avec la solennité triste
> D'un vieillard moribond courbé sur un tombeau.

Il se reprocha encore la sécheresse malavisée de son adieu, quand il aurait eu lui-même un si grand besoin d'épanchement. « Je suis très bas », murmura-t-il ; et comme il n'a point coutume de se passer ces défaillances, il s'interdit, purement et simplement, de poursuivre des réflexions qui ne pouvaient que le déprimer encore plus. Il ne connaissait qu'un moyen d'arrêter le cours de sa pensée lorsqu'elle lui devenait importune, c'était d'y substituer une pensée étrangère. Il jeta un furtif coup d'œil sur ses compagnons de route, qui furent aussitôt à ses yeux comme s'ils n'étaient pas ; puis il ouvrit son sac et en tira un volume du cher Platon qui ne le quittait jamais.

« ... Détournons-nous de ce côté, suivons le cours de l'Ilyssus; puis, où il nous plaira, pour nous reposer asseyons-nous. — C'est une chance que je sois nu-pieds ! Car toi tu l'es toujours. Nous allons pouvoir marcher dans l'eau et nous mouiller les pieds, cela n'est pas désagréable à cette heure du jour et de l'année... Vois-tu ce grand platane? Là, il y a de l'ombre, une brise modérée, et de l'herbe pour nous asseoir ou, si nous aimons mieux, pour nous étendre... — La source est froide, l'air est tout chargé de parfums, l'été strident vibre dans la chanson des cigales. »

Le charme que goûtait Philippe à relire ces merveilleux enfantillages, était divers et innombrable ; car toutes les joies successives qu'il y avait goûtées à chacune de ses précédentes

lectures, maintenant il les goûtait ensemble et les retrouvait accumulées. D'abord, quand il ne faisait qu'épeler, la lettre seule du texte l'avait séduit, mais déjà il était sensible à la musique des mots et à leur balancement ; il était ivre et fier d'acquérir un nouveau langage, plus fin, plus flexible que le nôtre, qui s'insinue jusque dans les moindres replis de l'idée, et qui exprime, par des quarts de ton, des nuances depuis tant de siècles abolies. Puis cette pensée, cette sensibilité antique, il avait eu le bonheur, l'orgueil, de l'atteindre et de la pénétrer, de se l'assimiler toute. Elle lui était dorénavant sympathique et familière. Ce que l'âme de Lysis et de Ménéxène, d'Alcibiade ou d'Apollodore pouvait recéler de plus ineffable, il le voyait aussi clairement que ce qu'il surprenait au jour le jour dans l'âme de son ami contemporain André Jugon. Quand il relisait leurs propos, qu'il croyait entendre avec les sons divers de leurs jeunes voix, il était ému comme quand on retrouve au fond d'un tiroir une lettre d'un mort aimé. Ce qu'il éprouvait, c'était une sorte de ressouvenir et de nostalgie. Philippe, en même temps, que la faculté de se recueillir, avait celle de se répandre hors de soi, et, pour ainsi dire, de se déborder. Il habitait par la pensée non seulement tous les lieux de la terre et même les espaces du monde, mais aussi tous les temps de l'histoire, et il avait une mémoire véritable des immenses passés antérieurs à sa naissance. Le miracle grec était une chose dont il se souvenait. Il en frémissait encore. Certains hommes, qui ont le sentiment de la race, prennent leur part des gloires les plus anciennes qui l'ont illustrée. Philippe avait le sentiment de l'humanité, et revendiquait sa part de toutes les gloires humaines ; mais il avait ses préférences, il faisait son choix. Il se persuadait en souriant qu'il avait été, dans une autre vie, un disciple de Socrate, un camarade de Platon. Il reconnaissait en le lisant le platane et le gattilier, les parfums, la caresse du vent, le chant des cigales et le froid de l'eau courante divisée par ses pieds nus. Le même texte lui suggérait aujourd'hui, en même temps que le décor antique, le décor inconnu, mais imaginé d'Oxford, les heures de noble loisir parmi des compagnons de son âge amis des gestes harmonieux et des beaux discours, et, si la chance le favorisait, l'entretien d'un maître sage et ironique.

Mais cette vision de sa plus ancienne comme de sa prochaine patrie, au lieu de le flatter, ne lui donnait plus qu'un sentiment d'exil, de solitude, solitude habituellement si chère, et qui maintenant l'angoissait. Il s'avisa soudain qu'il n'était pas un homme, mais un pauvre petit, trop tôt orphelin. Pour la première fois peut-être de sa vie, il se prit en commisération au point que des larmes lui vinrent aux yeux. Il regarda vers la portière, et le paysage réel ne l'intéressa point. Il voulut reprendre le livre : sa science était neuve, encore incertaine, deux ou trois mots moins familiers l'arrêtèrent, ce fut un accident irréparable. Il cessa de lire. Ses yeux se fermaient. Il était las et découragé. Il s'endormit comme un enfant. Il avait encore de ces sommeils brusques et complets qui interrompent si heureusement la pensée de l'adolescence, trop chargée si elle était continue.

Il eut un pauvre réveil au moment d'arriver à Boulogne. Il n'était accoutumé qu'à la plénitude : cette médiocrité fut pour lui ce qu'est l'accablement de la fatigue ou de la maladie pour un homme fait. Le vent salé de la mer ne lui donna que des frissons, et quand il aborda sur l'autre rive du canal, les choses nouvelles n'excitèrent point sa curiosité. Elles n'étaient point si nouvelles pour lui. Une fois déjà tout enfant il était venu à Londres ; en y débarquant à la tombée de la nuit, il se persuada qu'il reconnaissait la gare, les maisons, les rues : il ne les reconnut point, et ne ressentit qu'un effroi vague. Après un dîner trop tardif, il n'eut pas le courage de sortir. Il se mit au lit. Il se demandait avec une véritable terreur : « Est-ce que je vais être malade? » Il se sentait exilé, seul. Mais les malaises ni les inquiétudes de ce bel âge n'ont jamais un caractère si personnel ni une si pauvre précision. Tout ce qu'ils sentent rayonne à l'infini. Le petit voyage que venait d'accomplir Philippe Lefebvre n'était pour lui que la première étape, et en même temps le symbole, du voyage sentimental, tragique ou amusant que doivent accomplir à travers la réalité tous les hommes. Il ne mesurait point la distance de la Seine à la Tamise, mais l'immensité du monde. Il n'avait pas peur de Londres, mais de la vie.

Sa mélancolie ne se dissipa point durant le repos nocturne ni au retour de la lumière. Le temps était beau, mais une

brume menteuse déguisait la sérénité du ciel. Les premières pensées de Philippe furent, ainsi que l'aurore, ternes et grises. Il prit alors un grand parti : il résolut de fuir, ce matin même, Londres où il avait projeté de demeurer quatre ou cinq jours. D'ailleurs, le but de son voyage n'était pas Londres, mais Oxford. La précipitation de ce départ ne lui laissa plus le loisir de penser, et il ne se recueillit que dans le hansom qui le menait à la gare de Paddington. Il se félicita de la décision qu'il avait prise : elle lui parut sage, et il y voyait encore une preuve de cette liberté privilégiée, grâce à laquelle, même quand il se déterminait par la raison, il avait le sentiment de n'être déterminé que par son bon plaisir. Mais son cœur n'était pas moins tourmenté que la veille, d'un effroi toujours vague, et maintenant sacré. Avant deux heures, il allait pénétrer dans la terre promise, à moins d'un accident improbable, miraculeux, qu'il souhaitait peut-être. Son impatience était fiévreuse et n'avait pas la douceur du désir. Des incommodités purement matérielles l'entretenaient dans le mal-être. Il n'avait pu luncher avant de partir, et il fut, pendant tout le trajet, tenaillé par la faim. Quand la noble cité lui apparut avec ses créneaux et ses tours, ses coupoles et ses clochers, il sentit une fierté secrète de la reconnaître sans l'avoir vue jamais, de pouvoir dire : « Ici est donc la cathédrale, ici Magdalen, ici la belle rotonde de la Radcliffe Camera. » Mais il bouda contre son émotion. Il se hâta vers un autre hansom, si vieux, suranné, hansom de province. Il traversait les faubourgs, et il ne voyait plus, à mesure qu'il se rapprochait d'eux, aucun des monuments vénérables qui lui étaient apparus tout à l'heure. Oxford, à peine atteinte, s'était aussitôt évanouie. Il arriva enfin à l'hôtel de la Mitre, et la façade, rustique et ancienne, perdue sous les fleurs, ne lui sourit point. Il remarqua seulement que le vestibule était étroit, obscur, aboutissait à une petite cour plantée, humide et sombre comme un puits. On lui désigna une chambre, il n'y monta point. Il demanda la salle à manger : elle est à droite du vestibule. Il y entra.

Mais à présent il n'avait plus faim. Il n'en déjeuna pas moins copieusement, et pensa, avec tristesse, qu'il ne pourrait pas dîner. Il monta enfin à sa chambre. L'escalier, propre et

modeste, orné de naïves estampes, lui plut. C'était un escalier de maison privée. Mais quand il entra dans le réduit qu'on lui destinait pour logement, il eut un mouvement de révolte. La cellule était si étroite, que le lit, pour deux personnes, l'obstruait toute. Une table à écrire barrait le passage entre le lit et la fenêtre, qui donnait sur une ruelle, vis-à-vis une vieille petite église environnée de son cimetière. On avait déjà hissé la malle sur une planche à mi-hauteur, d'où pendait une étoffe pour dissimuler le portemanteau. Sur la table à écrire était posée une bible tout écornée. Philippe eut le cœur serré. Ce n'était qu'un logis passager, une halte, mais il ne savait plus s'il y pourrait seulement demeurer un jour ou deux. Il n'eut pas du moins le courage de ranger ses vêtements, et il retourna aussitôt à la rue.

Il y erra, mais, par crainte de s'égarer, il allait, il revenait sur ses pas, ne s'aventurant jamais qu'à une faible distance de l'hôtel ; de sorte que la ville lui parut d'abord toute petite et peu fréquentée, de peu de ressources, vraiment provinciale, triste ; triste malgré le brillant, la gaîté de ces jolis étalages anglais où tous les objets semblent des jouets utiles ; Philippe aimait aussi, à la devanture des boutiques, les « souvenirs » d'Oxford, les armoiries des collèges, les pipes, et toute la défroque universitaire, les robes, les insignes, les bizarres shapskas ; mais il ne concevait plus qu'il pût séjourner des mois dans une si petite ville. Enfin, il osa s'engager dans la ruelle traversière sur laquelle il avait vu que donnait la fenêtre de sa chambre. Sous cette fenêtre même, en face du cimetière et de l'église, se trouvait une librairie. Il y entra et, pendant plus d'une heure, feuilleta des livres de classe, revendus par les étudiants à la veille des vacances ; c'était des textes latins ou grecs, enrichis de notes manuscrites, qui ne présentaient pas le moindre intérêt, mais il sentit en les déchiffrant je ne sais quel attrait de camaraderie qui le mit un peu plus en confiance. La glace était rompue. Après avoir bouquiné, il n'eut que le temps de rentrer à la Mitre : le dîner de table d'hôte était à six heures et demie ! Puis il sortit encore. La nuit tombait à peine. Il ne savait que faire de sa soirée. Il alla devant lui, au hasard, mais moins timidement ; et c'est alors qu'il reçut le coup de la grâce ; la souveraine beauté

d'Oxford, dont il commençait de désespérer, lui fut révélée soudain et le toucha.

Déjà, cependant qu'il dînait dans la salle que les larges vitres sans rideaux ne semblent point séparer de la rue, il avait vu sur le trottoir des passants dont le nombre l'étonnait ; car il pensait naïvement que cette ville de cinquante mille âmes dût se vider au premier jour des vacances. Il s'arrêta sur le pas de la porte, hésitant s'il irait à gauche, où il voyait High-street se perdre dans le désert de la nuit, ou bien à droite vers Carfax (c'est-à-dire la croisée des quatre-voies) où flânait une véritable foule. Les Anglais, amoureux de leur home, vivent pourtant à l'extérieur, chaque fois que le temps leur permet cette fête. Ils ressemblent, en ce point, aux gens du midi de la France qui ne peuvent pas se sentir chez eux et vivent à la terrasse des cafés. Mais les Anglais ne vont pas au café : ils se promènent par les rues. Ils sont gais, mais leur gaîté ne fait aucun bruit ; elle n'est pas débraillée ; les plus humbles sont vêtus correctement et portent une fleur à la boutonnière. Cette foule fut sympathique à Philippe Lefebvre autant que les Méridionaux lui sont en horreur, et il ne refusa point de s'y mêler.

Dans Carfax, au coin de High-street et de Cornmarket, il tomba en arrêt devant le merveilleux, le séduisant étalage d'un marchand de tabac, où des flots de lumière ruisselaient sur le métal des boîtes cylindriques de Capstain et de Chairman, des boîtes plates de cigarettes, exposées alternativement avec des photographies qui représentaient les principaux monuments d'Oxford ou le dernier pageant, et une incroyable variété de pipes excessivement longues ou excessivement courtes, ou sculptées en guise de caricature. A la vue de tous ces objets désirables, Philippe éprouva le même ravissement que les enfants dans un magasin de jouets, et le même besoin irrésistible de tout prendre, de tout emporter, de tout posséder. Après une délibération interminable, il poussa la porte, et acheta, mais furtivement et comme s'il l'eût volée, une pipe *brasenose*, qu'il bourra et alluma sur place ; et il fut ensuite bien fier de se montrer en public avec cette pipe aux dents.

Mais il obéit à un autre instinct d'enfant ou de sauvage, et pour cacher sa proie, il quitta la rue trop fréquentée, tourna

brusquement à droite, dans Market-street, qui l'attirait parce que là il ne voyait plus un seul passant, presque pas de lumière, ni dans la rue même ni aux fenêtres, et seulement, le long d'un trottoir, deux voitures de livraison qui semblaient abandonnées. Tout en tirant de grosses bouffées de sa *Varsity pipe*, il suivit cette rue peu intéressante jusqu'à une autre qui la traversait, aux deux bouts de laquelle il avisa de loin deux autres voies larges et bien éclairées. Il jugea que l'une des deux devait être High-street, où il ne se souciait point de retourner si tôt. Alors il regarda en face de lui, et vit soudain les murs de deux antiques collèges, séparés par une simple ruelle dans le prolongement de Market-street où il était.

Il tressaillit à cette rencontre. Ce n'était point la beauté même de ces monuments anonymes qui le saisissait ; car, dans l'ombre de minute en minute accrue, il n'en pouvait apercevoir aucun détail, et sans la ligne nettement tracée des créneaux qui les couronnaient à une assez faible hauteur, peut-être ne les eût-il point distingués des maisons plus humbles qui les environnaient. Mais justement elles les environnaient, elles se serraient contre eux, comme dans les vieilles villes tous les logis se serraient autour de l'église. Ils étaient familiers et bienveillants, ce n'étaient pas des curiosités ni des ruines, ils vivaient ; parmi d'autres pierres plus jeunes, ces vieilles pierres vivaient d'une vie réelle et continuée. Et Philippe les aima soudain, comme on n'aime que les personnes ou les choses en effet qui vivent. Il sentit qu'elles avaient une âme, et cette âme il la désira, car c'est elle qu'il était venu chercher ici.

Longtemps il demeura en contemplation devant ces murs, qu'il imaginait peu ornés, presque nus ; et levant les yeux, il observa que la rue était plongée dans les ténèbres, mais que le ciel luttait contre la nuit et brillait encore d'une blancheur crépusculaire : signe d'espoir, symbolique promesse des clartés qu'il était venu chercher de si loin ; et ainsi que du fond d'un puits on voit en plein midi les étoiles, il lui parut que de cette prison de ténèbres où l'enfermaient des maisons muettes et deux vieux collèges endormis, il voyait en pleine nuit le reflet de la lumière éternelle.

Alors, à pas lents, étouffés, comme s'il eût craint d'éveiller

en faisant le plus léger bruit l'esprit du lieu qui sommeillait, il se glissa dans la ruelle. Au coin, une lanterne, suspendue à une potence, donnait peu de lumière, mais la projetait justement sur un écriteau où le nom du passage était écrit, et Philippe Lefebvre put lire : *Brasenose lane*. C'était le nom de la pipe qu'il venait d'acheter, et dont il était si fier ! Le présage lui sembla favorable. Il n'aurait su dire ce que cela pouvait présager. Mais il crut à son étoile, et devint si hardi qu'il négligea de s'orienter ; il poursuivit sa promenade à tort et à travers, et fut égaré en moins de cinq minutes : jamais il n'avait été si content. Il se prenait pour un conquistador qui s'en va à la découverte d'une terre inexplorée. Son cœur battait, mais ce qu'il faut pour que l'aventure fût plus amusante. Il se comparait aussi plus modestement au petit Poucet perdu dans les bois ; et voici qu'au moment qu'il faisait cette comparaison, il vit de loin la flamme précaire d'une veilleuse. Il fut charmé comme tous les incrédules de fraîche date, chaque fois que l'une des féeries qui plaisaient à leur imagination mais que leur raison précoce répudiait, semble autorisée contre tout espoir par le témoignage même de leurs sens. Il eut la bonne volonté d'aider le miracle, et fut droit à cette veilleuse. Elle brillait à la voûte d'une petite loge, qui était comme l'antichambre ouverte de l'habitation du portier, et qui terminait, à droite, une longue grille, derrière laquelle on apercevait une cour assez vaste et la façade d'un collège. Philippe poussa une barrière à claire-voie, qui céda. Il hésitait, il avait peur d'être apostrophé par le gardien, qu'il voyait dans la pièce voisine occupé à faire la lecture entre une vieille femme et une jeune fille. Mais ce brave homme ne lui dit rien : il entra et se mit à faire le tour de la cour, tranquillement, comme s'il était chez lui.

Il ne voyait encore que la silhouette des trois murs et leur couronne de créneaux, et la masse d'une vigne vierge ou d'un lierre, qui faisait dans la nuit comme de grosses moulures frustes. Il avait un grand sentiment de respect, mais surtout de confiance, à cause de cette liberté qu'on lui laissait d'aller et de venir sans lui demander rien. Il pensait bien que l'honnête portier eût traité de même le premier venu, et il se flattait cependant d'être privilégié. Il était reconnaissant à toute

l'Angleterre de cette noble hospitalité. Comme il est de nature discrète, il se remontra qu'il ne devait point abuser, mais il ne tint aucun compte de la remontrance, et au lieu de rentrer, il poussa plus avant. Il franchit un passage voûté, qu'il vit sur l'un des côtés de la cour, et se trouva ensuite dans un cloître dont il fit le tour ; et tandis qu'il cheminait sous les arceaux parmi les ténèbres il leva les yeux, et il vit que le ciel était encore lumineux et blanc.

Il revint sur ses pas et, de l'autre côté de la cour, vit un autre passage qu'il n'hésita pas non plus à franchir ; et cette fois il se trouva dans un jardin, il sentit le parfum des fleurs et surtout le parfum de l'herbe arrosée. Il allait, suivant le labyrinthe des allées, et il parvint à une retraite encore plus mystérieuse. Un écriteau, simplement cloué au tronc d'un arbre, annonçait que cette partie du jardin était privée ; mais Philippe, à cause de l'obscurité, ne le vit pas, et c'est sans penser mal faire qu'il prit possession de ce coin désirable. Une pelouse, parfaitement unie mais en pente, était entre deux chemins ; au bord de la pelouse, un perron de trois marches permettait de monter du chemin d'en bas au chemin d'en haut sans fouler le gazon. Çà et là se dressaient des rosiers rigides avec des touffes de géraniums à leurs pieds. Philippe s'assit sur la marche intermédiaire du perron, et il se sentit divinement heureux.

Quel était le nom du collège où il s'était glissé comme un voleur? Philippe n'en savait rien, et ne savait pas davantage en quel point d'Oxford il se trouvait ; mais il lui parut qu'il était au centre même de la cité de sagesse, et que si le génie du lieu y avait une place d'élection, cette place devait être ici. La clarté médiocre diffuse à l'entour de lui ne lui permettait pas d'apprécier les distances, ni même celles des différences d'aspect qui devaient être en plein jour les plus visibles : il avait l'illusion d'être enfermé de toutes parts et de très près par des murailles dont la nuit exagérait encore la hauteur, qui n'étaient percées d'aucune fenêtre, et dont l'unique ornement, géométrique et sévère, était ces créneaux découpés nettement sur le ciel. Il n'avait plus cependant aucun sentiment de peur ou de tristesse, ni d'oppression. Il n'était pas en prison, mais à l'abri, et dans un abri fortifié, dans une sorte

de château fort, sûrement retranché des barbares ; et il ne pouvait diriger ses regards qu'en haut, vers le ciel pâle, vers le ciel immaculé. Philippe, comme on aimait de dire alors, était « moderne », épithète assez dépourvue de sens ; il était peut-être déplacé parmi ce décor médiéval ; mais cet anachronisme, qui l'eût offensé naguère, ne lui déplaisait point. Il songeait que la réalité est toujours plus ou moins médiévale et barbare, que la pensée est réduite à la défensive, et doit, même aujourd'hui, se réfugier dans les cloîtres, derrière les grilles des couvents.

Mais non, il n'était pas obligé de toujours tendre ses regards vers le ciel : il pouvait aussi les abaisser vers la terre ; les murs qui l'environnaient ne l'empêchaient que de tourner sa vue vers l'horizon. Et par terre, il voyait l'herbe fine, roulée, l'allée sablée de sable fin, les rosiers et les géraniums, les trois marches de pierre fraîches, le jardin exquis. Tous les objets que ces murs noirs tenaient enfermés trahissaient un goût délicat, un souci minutieux du bien-être et de l'agrément, une nature charmante, soigneusement cultivée par l'homme. Ces légers indices lui révélaient une entente de la pensée éternelle et de la vie actuelle. Il sentait circuler autour de lui, il n'aurait su le dire plus clairement, mais il le sentait, quelque chose d'ingénu et de jeune, surtout de sain et de fort. A travers cette nuit mélancolique, si durement bornée, sauf en haut, par des murailles de citadelle, soufflait un vent de jeunesse et de joie. Philippe en était pénétré, religieusement. Il lui semblait que parmi ces monuments, où le christianisme a mis partout sa jalouse empreinte, ce qui dominait, c'était ces forces de la nature auxquelles jadis les païens donnèrent des noms propres de dieux. Et s'il avait voulu dire qui des Olympiens tenait ici le rang suprême, certes il n'aurait point nommé Aphrodite : car ce n'était pas une odeur de volupté que humaient ses narines, rien de féminin ; si Dioné avait eu ici des autels, la foule ne s'y serait point pressée. Le soir pourtant était sensuel, mais d'une sensualité qui s'ignorait, stérile ou chaste, et farouche ; et Philippe eût nommé l'Amour ; non point l'enfant Amour, le plus jeune, le plus beau des dieux, mais le plus ancien, le terrible Éros qui n'a eu ni père ni mère, et qui est né du Chaos lui-même aussitôt après la Terre au large sein.

Et c'est ainsi qu'exilé, seul, enveloppé d'un tel silence et de si épaisses ténèbres qu'il aurait dû trembler de peur, Philippe était ramené par l'excès de sa santé jeune et de son imagination vers son vrai pôle : l'éternel désir. Il avait bien le sentiment d'être dans un cloître, mais où ne sévissait point la maladie des cloîtres, qui énerve, l'*acedia*. Il y évoquait au contraire, comme un autre Faust sous les arceaux et les ogives de son laboratoire, les formes impérissables du monde antique. Et en même temps qu'il s'exaltait, il s'apprivoisait aussi avec ce lieu d'exil que témérairement, mais averti par un instinct, il avait choisi ; car les tout jeunes hommes ne reconnaissent ni n'acceptent pour leurs patries momentanées que celles où ils ont désiré un soir, à l'unisson du désir innombrable qu'ils sentaient flotter autour d'eux.

Philippe se leva soudain, et marchant d'un pas martial, portant haut la tête, comme un conquérant, il fit à rebours le chemin qu'il avait fait. Il passa d'un air de défi devant la loge, et n'attira point davantage l'attention du portier. Dans la rue, il fit halte un moment, non pour raisonner son chemin, dont il n'avait aucune idée, mais pour le flairer comme les animaux qu'un sens mystérieux conduit. Aussi, ne s'en fiant qu'à son instinct, il atteignit bientôt High-street qui était à quelques pas. Il vit se dresser d'un côté la tour carrée de Magdalen avec ses quatre clochetons d'angle. Il savait que la Mitre était de l'autre côté : en peu de minutes il y arriva.

Presque toutes les lumières étaient éteintes, mais la porte laissée ouverte. Il ne rencontra pas un voyageur, pas un serviteur. Il monta, toujours du même pas relevé, mais en étouffant ses pas, comme un garçon de cet âge qui rentre tard sans permission et quand la maison dort. L'étrange petite chambre incommode, dont l'aspect l'avait désolé cette après-midi, lui plut ce soir. Il posa même près de son lit la vieille bible écornée, et dès qu'il fut couché la feuilleta. Mais Philippe n'était pas l'homme des livres saints ; il fut rebuté dès les premiers versets. Il revint à l'autre livre, qu'il avait coutume de lire chaque jour ; il l'ouvrit au hasard pour en obtenir un présage, et commença de lire à la ligne que son doigt glissé entre deux pages lui désignait.

« ...Si le délire était un mal, cela serait admirablement dit;
« mais les plus grands de tous les biens nous viennent juste-
« ment du délire, quand du moins il nous est octroyé par une
« grâce divine. La prophétesse de Delphes et les prêtresses de
« Dodone ont rendu les plus utiles services publics et privés
« lorsqu'elles étaient dans le délire ; elles en ont rendu fort
« peu, ou point, lorsqu'elles étaient de sang-froid... Celui qui,
« n'étant point possédé des Muses, vient aux portes de la
« poésie, et se flatte de se faire poète par artifice, celui-là ne
« sera jamais qu'un pauvre poète : la poésie des sages appli-
« qués est peu de chose au prix de la poésie des fous... Ne
« craignons point les passions de l'amour, et ne cédons point
« à de lâches raisons : c'est pour notre plus grande félicité
« que ce délire nous est suggéré par les dieux. »

Texte merveilleusement approprié ; car Philippe était aussi dans un état de délire qu'à peine alanguissait le sommeil prochain. Une sensibilité prophétique lui faisait d'avance goûter les joies que lui réservait le pays de Chanaan, au seuil duquel ce soir il s'était assis pour rêver. Il était agité des transports de l'amour, du seul amour essentiel, celui qui n'a aucun objet. Il était inspiré des Muses, et ses plus récents souvenirs, du collège sans nom et de l'aimable jardin, lui apparaissaient enveloppés déjà de légende et de poésie. Il en reconnaissait l'écho dans ces belles phrases qu'il lisait, et qu'il murmurait en les lisant. Une harmonie lui était décelée entre la nuit subtile et ces mots, eux-mêmes parfumés, lumineux, ou divinement obscurs. A mesure que la torpeur du sommeil le gagnait, il n'essayait plus d'en pénétrer le sens ; il n'écoutait plus que la musique aiguë des syllabes, où, comme dans le chant des cigales, vibre l'été strident. Mais cette sonorité même s'atténuait à ses oreilles engourdies. Le livre lui échappa. Ses paupières s'étaient fermées. Sa rêverie se continuait en rêve. Ses lèvres seules avaient gardé leur sourire, tendre, timide et malicieux.

III. — LE VIEIL HOMME QUI CAUSE AVEC CHARLIE COX VOLONTIERS

Le petit jour, à peine atténué par un store noir, mais transparent, vint lui caresser le visage ; il entr'ouvrit les paupières, et s'éveilla, de même qu'il s'était endormi, en souriant. Il refit connaissance, du premier coup, avec son étrange petite chambre, déjà familière, et qui l'amusait encore, mais qui ne l'étonnait plus. Elle lui inspirait justement le sentiment ironique et tendre que son sourire signifiait. Ainsi que chaque matin, il goûtait comme une nouveauté la joie de vivre, et de surcroît ce matin il goûtait une autre joie.

Trop souvent Philippe Lefebvre s'était réveillé avec la conscience d'un amour naissant, pour se méprendre aux plus imperceptibles symptômes de cet état trouble et délicieux. Son cœur avait autant d'expérience que de fraîcheur et ne savait se garder à lui-même aucun secret. Il aimait donc ! Et cette fois, ce n'est pas une personne qu'il aimait : c'était une ville. Il ne la connaissait pas encore, mais il savait bien qu'on ne connaît pas d'abord ce qu'on aime : on l'aime avant de le connaître. On l'étudie ensuite avec une application sincère, mais on ne peut plus le voir tel qu'il est : on le voit sous l'espèce de l'amour, et miraculeusement pareil à l'idée d'amour que chacun de nous porte en soi : jusqu'au jour où, plus ou moins tard, mais encore brusquement, la différence de cette idée et de l'objet fortuit qu'elle a revêtu se manifeste au cœur désenchanté : alors on n'aime plus. Ainsi Philippe hier soir avait tressailli soudain au contact de la ville obscure et nonchalamment endormie. Il s'était, pour ainsi dire, assis à côté d'elle sur la marche de pierre, dans le jardin du collège. Il l'avait sentie contre lui, contre son âme pensive, contre son corps alarmé par la nuit. Et le miracle s'était accompli avec la soudaineté coutumière, sans ménagements, sans apparence de motifs : l'amour est une grâce, qui ne doit pas de compte à la raison ni à la justice. Maintenant, cette ville qu'il aimait, Philippe pouvait se risquer à la connaître : il était bien tranquille ; il était sûr qu'elle se révélerait à lui telle qu'il exigeait

qu'elle fût, et qu'elle ne décevrait aucune de ses espérances préméditées.

Philippe répugnait à visiter les villes méthodiquement, dans l'ordre indiqué par le guide, et sans rien omettre des « principales curiosités ». Il considérait pourtant une première visite de cette sorte comme un devoir, ou comme une corvée nécessaire. Il s'en acquittait tout d'abord, pour n'avoir plus à y revenir, mais sans tricherie, sans trop de hâte ; il était consciencieux, il était resté bon élève. Il faisait même cette exploration autant que possible bêtement, à la façon d'un touriste Cook : il s'interdisait de sentir, de réfléchir et de rêver. Ce qui cette fois le consolait, c'est que, devant séjourner à Oxford plusieurs mois, il aurait tout le temps de sentir plus tard. Deux journées, somme toute, lui devaient suffire pour emmaganiser quelques notions élémentaires, images et documents. Bædeker n'en demande pas plus. Il se flattait même d'arriver peut-être à visiter tout Oxford en une seule journée, ayant de bonnes jambes et une étonnante rapidité de coup d'œil. Mais il ne fallait pas s'y prendre trop tard. Aussi, Philippe, qui flâne volontiers à sa toilette, n'y flâna-t-il pas ce matin ; dès neuf heures il se mettait en campagne, après avoir fait un tour à la salle à manger, déjeuné copieusement d'œufs au bacon et de thé, selon l'usage classique, et, sur les toasts beurrés, mêlé la confiture de fraises à la marmelade d'oranges.

Il s'arrêta quelques minutes à la porte de la Mitre, comme, au seuil du bois, un jeune loup qui prend le vent. Malgré la courbure de la rue, il voyait à l'autre bout, à l'extrémité de la ville — tout près — la tour de Magdalen qui dominait les maisons basses. (Il savait déjà que l'on doit prononcer *Maudline*.) Il n'aurait pu dire pourquoi cette tour lui plaisait bien plus que tous les autres monuments d'Oxford ; mais, précisément pour ce motif, il décida qu'il ne l'irait voir qu'à la fin de l'après-midi, en guise de récompense, s'il avait bien fait son devoir et s'il était content de lui. Il prit, à gauche, Turl-street : c'est la rue dont l'hôtel fait le coin, où se trouve le libraire chez qui la veille Philippe avait bouquiné, et vis-à-vis l'église et le cimetière. Son plan d'Oxford lui enseignait que, de ce côté, quelques-uns des collèges et des édifices les plus fameux sont réunis sur un petit espace.

Quelques pas en effet plus loin, il reconnut cette ruelle où hier soir il avait passé, Brasenose Lane, entre Exeter College d'une part, Lincoln College et Brasenose College d'autre part. Ces vieux murs, déjà entrevus dans la nuit, ne l'intimidaient plus. Il visita les trois collèges hardiment. Le premier, Exeter, lui causa une petite humiliation : au moment que, dans la chapelle, il admirait de bonne foi la pureté du style gothique, du XIIIe siècle, un coup d'œil jeté par hasard sur son guide l'instruisit que ce n'était là qu'un pastiche, très bien venu, mais moderne. Il se méfia aussitôt de tout le reste, notamment du hall, qui n'a été pourtant que restauré en 1818, et construit deux cents ans plus tôt : cette antiquité de deux siècles lui paraissait bien médiocre, et il regarda à peine une tapisserie toute neuve de William Morris d'après un carton de Burne Jones. En revanche, il fut heureux qu'on le laissât par faveur et parce que c'était le temps des vacances pénétrer dans le fellows' garden où les visiteurs ne sont admis qu'après une heure *p. m.* Il y put voir l'immense châtaignier qu'on appelle Heber's tree, parce qu'il dominait la chambre de Heber, à Brasenose qui est en face. Il aima ce pieux usage oxonien de donner le nom de certains étudiants devenus ensuite célèbres, à des allées où ils ont rêvé, à des arbres au pied desquels ils se sont assis, ou qu'ils voyaient de leur fenêtre verdir avec le printemps, jaunir avec l'automne.

Impatient de visiter Brasenose il expédia Lincoln, où ce qui lui plut surtout furent les deux vignes vierges du quadrangle. Il aurait voulu soulever de sa main, à la porte de Brasenose, le marteau d'airain en forme de gros nez qui a peut-être donné son nom au collège, et sur lequel était copiée la pipe qu'il avait achetée hier. Mais, ni à la porte, ni même dans le hall, parmi les souvenirs, les bustes et les portraits, il n'aperçut la vénérable et grotesque relique, alors transportée à Stamford et qui n'en devait être rapportée que quelques années plus tard. Il fut un peu choqué par la bigarrure de l'édifice, où se mêlent, sans aucun esprit de conciliation, les formes classiques et les formes médiévales ; mais il ne se sentit plus le courage de critiquer Brasenose le moins du monde, quand il apprit que c'est un des plus célèbres collèges pour l'athlétisme et le rowing, et dont le bateau est souvent *head of the river.*

Déjà la charmante rotonde de la Radcliffe Camera, avec ses colonnes et son dôme qui repose sur une base octogonale, séduisait de loin Philippe, bien que de nouveau il fût déconcerté par cette grâce italienne parmi les monuments d'un art plus ancien et plus austère ; mais il prit garde que le temps était clair ; et il grimpa, agilement, après avoir payé ses six pence, jusqu'à la base de la coupole ; et dans l'air léger, soudain, toute la cité d'Oxford lui apparut et la campagne environnante.

Cette campagne surtout l'intéressa ; car l'ensemble même de la ville, les maisons neuves, blanches ou roses, à lucarnes saillantes, à toits aigus, jolies, banales (mais non pas banales aux yeux de Philippe qui les voyait pour la première fois) ; les vieux collèges serrés les uns contre les autres comme si les architectes avaient dû épargner le terrain ; les trois grandes rues, le labyrinthe des ruelles, ainsi que dans les villes d'Italie où il faut pas à pas lutter contre le soleil ; les murs à crêtes crénelées et les tours carrées hérissées d'aiguilles à leurs angles, et les clochers fins montrant du doigt le ciel, et les coupoles épanouies, tout cela, il ne lui semblait que le reconnaître et maintes fois déjà l'avoir vu. Il l'avait vu au moins une fois, hier, en débarquant à la gare ; malgré son trouble et son inattention, l'image s'était à son insu imprimée dans sa mémoire, et il la retrouvait. Mais de la gare, de plain-pied, il n'avait pu voir que la ville elle-même, ainsi qu'une gravure ancienne dont les marges ont été rognées ; et maintenant il la voyait dans son cadre et dans sa bordure ; il voyait la campagne tout autour, les parcs, les grands herbages, semés de bouquets de grands arbres, et traversés d'avenues ; la Tamise divisée, ici large, là réduite à un ruisseau, et retenue en ses méandres comme par un enchantement, ailleurs cachée sous des fourrés épais ; l'horizon à peine restreint par d'insensibles ondulations de collines. Il aimait que cette campagne, féconde si elle eût été cultivée, ne le fût point, et que tout y parût sacrifié au luxe, à l'inutile beauté. Comme il avait des yeux pour voir, mais surtout un esprit subtil pour interpréter les images de sa vue, il voulait que ce ne fût point hasard si cette ville, oasis de l'étude et de la pensée, était au cœur d'une autre oasis, au lieu d'être, comme la plupart des asiles de médita-

tion, perdue dans un affreux désert. Philippe se ressouvint de Port-Royal où il s'était promené, et de ce paysage qu'on appelait en effet le désert. Les solitaires eux-mêmes étaient capables d'en goûter la beauté sauvage, et à plus forte raison un jeune homme du XIXe siècle, des années quatre-vingt ; mais comme il préférait à l'âpre solitude et au jardin de pénitence cette campagne de joie et de jeu qui lui rappelait l'agnus-castus et le platane, l'air parfumé, la source froide, la chanson des cigales et de l'été, le ruisseau !... « Quelle chance que je sois nu-pieds ! Nous allons pouvoir marcher dans l'eau, cela n'est pas désagréable à cette heure du jour et de l'année... » Il sentait violemment le caractère matériel et païen d'Oxford, au moment même que toute cette architecture ecclésiastique sur laquelle planait sa vue lui en aurait dû attester le caractère essentiellement religieux et clérical. Mais Philippe, qui n'était pas un animal religieux, se complaisait dans un aveuglement à demi volontaire. Il fermait les yeux à tout ce qui aurait pu contrarier son amitié préconçue pour Oxford. Il n'y voyait, il n'y voulait voir que le lieu possible de son rêve et de son illusion, le décor d'un bref intermède antique dans la fable trop actuelle, trop pauvrement moderne de sa vie.

Après avoir fait une provision d'air vif au sommet de ce belvédère, il crut pouvoir s'enfermer un peu sans trop d'impatience ni d'étouffement. Il n'avait que la rue à traverser : il pénétra dans la bibliothèque bodléienne. Le sentiment d'onctueuse piété qu'il ignorait dans les églises, il l'éprouvait dès qu'il entrait dans une bibliothèque. Il y prenait d'instinct une attitude recueillie, de catéchumène plutôt que d'écolier. Il eut l'agréable surprise de trouver là, malgré les vacances, un assez grand nombre d'étudiants qui travaillaient. Il admira naïvement la commodité des tables, des armoires qui ne semblaient point, comme chez nous, méfiantes et cadenassées, l'air accueillant des livres qui étaient à la portée de la main ; et bien qu'il n'eût aucun dessein de lire, il voulut demander un volume, ne fût-ce que pour écrire son nom sur une fiche ; il prit même une note inutile, pour user d'un papier à en-tête, qu'il mit ensuite, soigneusement, dans sa poche. Puis il erra, à son gré, par les salles intimes et médiocrement spacieuses, marchant sur la pointe du pied, faisant le moins de bruit pos-

sible. Il considéra sous les vitrines les autographes d'hommes célèbres, les curiosités calligraphiques, les manuscrits enluminés ; puis, dans la galerie de peinture et la galerie des portraits, les modèles de temples, les reliques vénérables ; il contempla, il aurait voulu toucher, la guitare de Percy Bysshe Shelley.

En sortant de la bodléienne, il fit au hasard quelques pas et se trouva au bout de Broad-street, soudain devant la grille du Sheldonian-theatre orné de bustes caricatures ; et ce dernier trait lui révéla ce qu'il ignorait encore de la physionomie d'Oxford, cette jovialité scolastique, qui fait bon ménage avec les protocoles rigoureux et le culte des traditions. Il put voir tout aussitôt l'autre visage de la *Varsity*; car il entra dans le théâtre, où il n'accorda que peu d'attention au plafond qui représente le triomphe de la religion, des arts et des sciences sur l'envie, l'ignorance et la rapine ; mais il sut par son Bædeker qu'en vertu d'un immémorial usage, sur ces gradins à présent vides, se réunissent chaque année pour les Encœnia et la collation des « degrés », les maîtres, tout fourrés, les élèves costumés bizarrement, foule bruyante, volontiers frondeuse ; on y lit des essais, des poèmes, parfois des poèmes grecs ! — En redescendant vite l'escalier circulaire qui tourne dans une demi-obscurité autour de la salle ronde, Philippe reçut comme un nouvel élan, et courut sans reprendre haleine visiter l'Ashmolean Museum, Divinity-school, Balliol College.

Il continuait de ne négliger aucun détail, et croyait toujours s'abstenir de généraliser ; mais il voyait trop de choses diverses qui l'invitaient aux comparaisons, il faisait une récolte d'images trop ample, et mal gré qu'il en eût, aucune de ces images particulière ne lui demeurait, mais seulement des impressions d'ensemble, une sorte de résumé.

Ce qui partout le frappait d'abord, c'était l'aspect inusité des pierres. On les a depuis restaurées, sans altérer leurs lignes ; mais aujourd'hui elles se montrent, par places, neuves, trop blanches, entre les rameaux velus, les feuilles lisses et ternes des sombres lierres. Elles étaient alors, toutes, d'un noir de suie ; elles donnaient une certaine uniformité, et comme le même âge, à des monuments différant parfois de quatre ou

cinq siècles. Surtout, elles étaient délitées. L'on en voyait sur les façades qui se séparaient en feuillets et qui semblaient des volumes où le vent souffle parmi les pages ; volumes trop souvent maniés, dont les coins sont cornés ou arrondis.

Toutes les chapelles que Philippe avait visitées, il les confondait en une seule idée de chapelle, et de même les halls, de même les cloîtres ; et il s'amusait de remarquer que les chapelles étaient somptueuses, mais que les halls, où dînent les étudiants avec leurs maîtres, l'étaient bien davantage, et que le premier venu mal instruit à qui l'on eût demandé quels sont ici les lieux de sacrifice et de prière, désignerait sans hésitation ces magnifiques salles à manger. L'estrade, où est réservée la place des maîtres, semble disposée pour une Cène. Les portraits des anciens célèbres sont au mur comme des tableaux de sainteté. Les immenses tables rectangulaires, ces autres tables, à chariot, coiffées d'une cloche d'argent, semblent les accessoires d'un culte.

Philippe aimait la majesté des cloîtres et même leur mélancolie ; mais il regrettait la mélancolie des jardins, si frais, si jeunes : elle ne lui paraissait point naturelle ; il ne la voulait imputer qu'à l'absence de toute jeunesse vivante. Chaque fois que l'attristait cet aspect de volière abandonnée, de bocage où les oiseaux ne chantent plus, il se remontrait sagement qu'il devait prendre garde à ne pas concevoir une fausse idée d'Oxford pour l'avoir visité pendant les vacances. Il se rappelait tous les indices qu'il y avait pu relever d'une vie actuelle familière avec le passé et de la gaîté des hommes parmi la sévérité un peu lasse des vieilles choses. Il ne manquait aucune occasion de rectifier l'erreur qu'il se sentait toujours sur le point de commettre, et par exemple, quand il voyait une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, il ne faisait pas faute de lancer des regards fort indiscrets dans la chambre du fellow qui, à la fin du dernier terme, avait décampé en toute hâte sans prendre seulement le temps de rien ranger. Il y voyait partout le même rustique ameublement, une chaise longue de rotin, quelques coussins brodés, d'innombrables photographies, des instruments de pêche ou de sport, et les petits ustensiles de dînette que fabriquent à profusion les argentiers anglais.

Comme il faisait une fois de plus cette perquisition, il sentit la fatigue d'avoir si longtemps piétiné. Il la sentit si fort qu'il eut presque une défaillance et dut s'asseoir quelques instants. Il résolut alors d'interrompre ses visites. « En voilà, se dit-il, assez pour ce matin. » Mais l'heure du lunch n'était pas encore près de sonner. Philippe retourna vers la Mitre à petits pas. Il commençait de bien connaître son chemin. Il retrouva facilement Turl street par où il avait déjà passé. Il déboucha dans High street juste au coin de l'hôtel ; mais par caprice il marcha encore un peu vers l'autre direction, vers la tour de Magdalen qui l'attirait toujours, et il aperçut en chemin une librairie qu'il n'avait pas encore remarquée. Alors un événement se produisit qui décida sans doute de tout l'avenir et de son intelligence et de sa sensibilité, miracle véritable, dont il fut bien aise de pouvoir noter exactement la date, l'heure et la minute même; car, à cet instant, l'horloge de Carfax sonna le quart de midi.

Tandis qu'assez négligemment il passait en revue l'habituel étalage, livres de luxe illustrés sur Oxford, ses vues et ses monuments, coutumes de l'Université, *Oxford honours*, *Oxford University Calendar* ; romans français, du choix le moins judicieux, mêlés aux Oraisons funèbres de Bossuet, aux Pensées de Pascal, aux Aventures de Télémaque ; romans anglais où est décrite la vie oxonienne, le *Pendennis* de Thackeray et *Tom Brown à Oxford ;* il avisa une plaquette in-octavo, brochée de jaune et dont le titre était en caractères grecs. C'était une pièce de vers, lue deux mois plus tôt aux Encœnia du Sheldonian-theatre que Philippe venait de visiter ! Il ressentit une émotion excessive pour si peu de chose, et il entra dans la boutique brusquement afin de faire l'emplette de cette brochure.

Le plus extraordinaire est qu'à peine entré il l'oublia, quand il vit, sur une grande table, une quantité de livres classiques de « seconde main », illustrés d'autant de dessins à la plume que de notes manuscrites. Il en feuilleta plusieurs, n'en acheta aucun, s'en alla flâner devant un autre rayon, et prit sans hésitation, mais réellement par hasard, un volume à reliure souple, d'un vert olive, qui était intitulé *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt*, par Ashley Bell, édité à

Oxford même quatre ou cinq années auparavant. Au frontispice, Philippe vit un portrait de l'auteur, qui lui rappela la physionomie, et surtout peut-être le chapeau à grands bords de Mistral. Bien que ce titre et le nom d'Ashley Bell lui fussent inconnus, il acheta le volume, qui coûtait cinq shillings. Il donna un souverain pour payer, et c'est pendant qu'on lui comptait sa monnaie qu'il ouvrit le livre. Il s'aperçut que *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt* étaient un recueil de poèmes, écrits, non pas en vers réguliers, mais en versets fort inégaux, dont les uns étaient extrêmement brefs, et les autres tenaient jusqu'à trois ou quatre lignes.

Il glissa les poèmes d'Ashley Bell dans la poche droite de son veston, car il voulait garder à la main son guide, et il sortit, croyant n'y plus penser ; mais (depuis lors il s'en est toujours ressouvenu avec précision) il était tourmenté de cette sorte d'inquiétude que l'on éprouve, lorsque l'on porte sur soi un objet de valeur qu'il ne s'agirait pas de laisser perdre. Il lui semblait aussi, confusément, que ce livre, dont il n'avait pas lu un seul mot, exerçait déjà sur lui une mystérieuse influence, comme on prétend que certains remèdes peuvent, du moins sur un « sujet », faire effet par simple contact, par simple approche, et à travers la fiole qui les contient.

Au lieu de rentrer à l'hôtel, Philippe se dirigea vers l'extrémité opposée de la ville et de la rue, vers Magdalen, et tout en cheminant, il palpait, puis il saisit les poèmes d'Ashley Bell, et ce fut le guide qu'à leur place il glissa dans la poche de son veston.

Comme la plupart des jeunes Français, grands liseurs, qui fréquentent les galeries de l'Odéon, il était doué d'une faculté bien précieuse : il flairait pour ainsi dire les livres, rien qu'en les maniant quelques minutes ; et ce qu'il flaira dans celui-ci, le temps de faire cent pas à peine le long du trottoir désert et ensoleillé, lui causa d'abord une sensation purement physique, d'étourdissement, d'éblouissement, un vertige. Son cœur se mit à battre avec une violence presque douloureuse ; puis ce fut une stupeur, et ce fut une joie : par la plus incroyable des fortunes, il venait de découvrir un grand poète, un poète surhumain, qui ne suivait aucune tradition et ne descendait

d'aucun ancêtre, une espèce de poète trouvé, inconnu, puisque Philippe n'avait jamais ouï prononcer son nom.

Il ouvrait le livre, il le fermait, il le rouvrait au hasard, comme on ouvre une Bible ou un Virgile quand on cherche des sorts ; et chaque fois il était frappé, choqué par des procédés de style et de composition barbares ; par une manie, entre autres, des énumérations, qui souvent remplissaient des pages entières ; par une néologie insolente et un cosmopolitisme de langage, qui affectait de mêler des termes français ou espagnols à un si baroque vocalubaire anglais que Philippe avait peine à l'entendre. Anglais d'Américain : les titres des pièces révélaient à Philippe la nationalité d'Ashley Bell, Américain, et si moderne qu'il tirait de la poésie, même du *business* le plus vil et des plus dégoûtants excès de l'argent ; mais Américain d'origine et primitif, chantre d'un monde véritablement nouveau ; poète des villes regorgeantes et des maisons à quinze étages, des rues, des trams, des bacs, poète aussi des forêts vierges et des deux Océans, de la molle Louisiane, de la splendide Californie, du Mississipi, du bleu Ontario. Toute l'Amérique était dans ce livre, l'Amérique fiévreuse et forcée d'aujourd'hui, et l'Amérique des temps de l'immigration ; comme ils ont aussi conservé là-bas, sur la terre envahie de bâtisses et d'usines, un fragment de l'ancien décor, qu'ils appellent leur parc national. Ashley Bell semblait à Philippe une sorte de premier homme, un Adam, qui eût erré dans le parc national comme l'autre dans le Paradis, à l'ombre de gigantesques arbres nés en même temps que le monde, parmi des troupeaux de monstres familiers, de bêtes étranges, partout ailleurs disparues.

Comme le premier homme avant le péché, Ashley Bell, dans cet autre Éden, allait nu, et sans connaître qu'il était nu. Son insouciance de toute moralité était prodigieuse, pour un poète contemporain de langue et de race anglaise ; il n'avait pas seulement trop de sève et des instincts débridés, mais comme une obsession du sexe, une manie du mot, non pas cru : technique ; et Philippe l'aurait cru en proie à un délire obscène et sacré, si la santé, si la droiture de son tempérament n'eussent été encore plus évidentes. Également sain, Philippe était cependant trop proche de l'adolescence pour supporter sans étourdis-

sement l'ivresse d'une lecture si forte. Sa pudeur, scrupuleuse ou perverse, était alarmée par ces mots de mystère que pour la plupart il ignorait, mais dont il devinait le sens. Une malice du hasard les lui remettait sous les yeux à tout propos, avec une insistance que n'autorisait point le calcul des probabilités : car, il s'en avisa plus tard quand il sut le livre par cœur, les chants d'amour n'étaient même pas les plus nombreux. Il eut honte de sentir bouillonner en lui, rien que pour avoir lu quelques versets, l'ardeur prompte et cynique de sa vingtième année. Il ferma le livre, mais il poursuivit sa route, et même hâta le pas vers Magdalen, où il espérait de trouver un coin plus tranquille et plus secret pour lire, et il murmurait :

— *In angello, cum libello...*

Comme il était près d'atteindre la belle tour carrée, il s'étonna soudain qu'un tel ouvrage pût être imprimé, vendu en Angleterre. Il se rappela qu'il avait vu, et négligé une courte préface. Il s'arrêta pour la lire. Ce n'était qu'une note, signée d'Ashley Bell, avertissement de cette nouvelle édition, mais plutôt remercîment à l'hospitalière Grande-Bretagne, à la noble cité d'Oxford où le poète avait trouvé un asile après le scandale provoqué par la première édition des *Voix*, quand l'hypocrisie de ses concitoyens l'avait obligé de fuir l'Amérique.

— Il est ici ! s'écria Philippe, déjà sûr de le rencontrer, un jour, demain, tout à l'heure, et tremblant de le rencontrer.

La date, un peu ancienne, du livre inquiéta Philippe, qui murmura :

— Il est peut-être mort, peut-être parti, depuis le temps !

L'idée de cette mort, de ce départ imaginaire lui causait une vraie douleur. Puis il entra dans le quadrangle de Magdalen par une porte alors en construction, mais il ne prit seulement pas garde qu'il passait sous un échafaudage.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT

L'ALLEMAGNE ET LA GUERRE

On voudrait toujours essayer de comprendre...

Cette monstrueuse guerre, que quelques esprits lucides nous avaient prédite, à laquelle les nations les plus directement menacées, la France, l'Angleterre, refusaient de croire, — d'où cela vient-il? Ce cataclysme qui, si brusquement, a bouleversé la face de notre monde, arrachant les plus grands peuples humains à l'ordre, à la sécurité, à la civilisation, accumulant partout les ruines, la mort, le chaos, dans quelles profondeurs s'est-il préparé? Quelles forces concentrées, et dont on n'avait, depuis tant d'années, entendu de loin en loin que le sourd grondement, viennent s'y manifester et s'y détendre?

Beaucoup de causes possibles apparaissent vite, bientôt un innombrable déterminisme; car une telle crise, peut-être mortelle, dans le développement de l'Allemagne, suppose tout le développement antérieur. Dans un si vaste ensemble de faits, deux séries se laissent tout de suite distinguer : événements et circonstances que l'on peut appeler matériels — histoire politique, guerres, traités, alliances, expansion économique, obstacles opposés par les autres États; — faits spirituels : traditions, préjugés, illusions, idées, théories, les deux séries agissant et réagissant l'une sur l'autre, ainsi qu'il arrive toujours; les idées, par exemple, donnant le but à l'action politique, et l'énergie pour y atteindre ; la situation et l'action politique provoquant les idées et les illusions qui les justifient et les fortifient, — en général, une certaine vision, une certaine interprétation de soi-même et du monde, principes de certains impératifs qui confirment, exaltent, transposent

dans le domaine de la conscience la tendance dont les simples événements commencèrent à dessiner la ligne. Des deux séries, la seconde, aussitôt qu'elle a commencé de prendre l'aspect systématique, devient vite la principale. Dans le cerveau de l'homme réside la dangereuse énergie, l'invisible flamme qui produit le mouvement de l'histoire, et dont il peut se dévorer lui-même. Les fantômes dont il peuple son univers lui sont bien plus importants que le réel. Profondément, Tarde a vu dans chaque civilisation un somnambulisme, une longue hypnose qui s'entretient par les suggestions mutuelles des individus. Une surexcitation du rêve, on peut dire une hallucination, un délire collectifs, voilà ce que l'on trouve à l'origine de toutes les grandes explosions de peuples. En Allemagne surtout, les idées sont chargées de volonté et, par leur tension même, passent à l'acte. La pensée y est redoutable. « Elle précède l'action comme l'éclair le tonnerre [1]. » A mesure que la guerre se prolonge, son vrai caractère apparaît : on l'avait prise d'abord pour une guerre d'officiers et de gouvernants, une guerre seulement politique, comme celle de 1870. Les gouvernants n'ont fait que choisir le moment, et déclancher les énergies accumulées. *Volkskrieg*, guerre de peuple, voyons-nous aujourd'hui ; guerre d'un peuple pour une certaine idée de son essence et de sa mission, pour une certaine foi qu'il s'est inventée et qui le fanatise, parce qu'elle sort du profond de lui-même, parce que toute sa tendance propre y aboutit et s'y manifeste, — non seulement sa tendance actuelle, mais, ses docteurs l'en ont persuadée, sa tendance de tous les temps, du moyen âge demi-mythique comme des premiers siècles païens et barbares, celle qui fait sa noblesse et son rôle à part dans la société des nations. En somme, guerre de religion, rappelant les premières fureurs de l'Islam, les croisades, on pourrait dire aussi la propagande par les armes de la grande Révolution, si l'orgueil de race et le rêve du passé, nés de l'enseignement des philologues et des historiens, n'entraient pour une telle part dans le délire allemand. Au Latin dégénéré, au Slave métissé de sang jaune, à l'Anglo-Saxon traître et déchu de sa dignité de Germain, il

1. Henri Heine. *De l'Allemagne.*

s'agit d'imposer la suprématie de l'Aryen, de l'Indo-Germanique pur qu'est l'Allemand, — aux peuples que le christianisme, cette survivance de Rome, efféminа, le culte de la Volonté, de la Valeur, du Danger, du Fer et du Sang, la religion virile et teutonique d'Odin et des guerriers du Walhalla, — aux démocraties modernes, industrielles et turbulentes, l'ordre, un ordre demi-féodal, car c'est toujours dans le moyen-âge, dans les siècles légendaires de son Saint-Empire, que l'Allemagne va chercher ses modèles, — à l'humanité enfin, le règne du bien sur la terre, un bien d'essence allemande, l'idéal social et politique, tel qu'il s'est réalisé dans et pour cette Allemagne que la Prusse vainquit, disciplina, et qui va maintenant dominer le monde, et puis l'organiser à son image. « Alors les aveugles verront, alors les sourds entendront[1] », et le monde sera reconnaissant de sa défaite.

*
* *

Les faits engendrent les idées, et les idées enfantent les faits. Pour bien comprendre la formidable volonté qui se dresse aujourd'hui devant les peuples stupéfaits, il faudrait d'abord passer en revue beaucoup de faits, toute l'histoire de l'Allemagne, au moins depuis le traité de Westphalie, en s'arrêtant longuement à Frédéric II, aux contre-coups de la Révolution française, à Iéna, à la domination napoléonienne, à la guerre d'Indépendance et de Revanche, aux grandes dates allemandes du XIXe siècle, aux événements de 48, de 66, de 70, à la fondation de l'Empire, à l'annexion de l'Alsace-Lorraine, — et puis à l'énorme et soudaine croissance matérielle de l'Allemagne, à son passage du régime agricole au régime industriel, aux chiffres de sa natalité qui grandissent alors, comme en Angleterre, au début du XIXe siècle, quand la lèpre du pays noir commence à se propager sous un voile de fumée par les campagnes, et que les villes manufacturières

1. Dann werden die Blinden sehend und die Tauben hörend werden, und alle Völker werden willig oder unwillig begreifen, dass deutsche Kultur die echteste, wurzelstärkste, keimhaltigste Kultur und das unentbehrlichste Glied der Weltkultur ist. Otto von Gierke, *Deutsches Recht und deutsche Kraft*. Dans *Internationale Monatschrift*, Kriegheft 3 (octobre 1914).

doublent, triplent, décuplent parfois leurs populations. Il faudrait considérer les statistiques du commerce et de l'émigration, les nombres, l'activité des essaims allemands aux États-Unis, dans l'Amérique latine, en Asie, en Afrique et chez tous les peuples amis ou rivaux d'Europe, la politique douanière de l'Empire, ses crises commerciales et financières, l'écart entre une production qui s'accroît géométriquement et les débouchés qui s'élargissent suivant une progression arithmétique, l'effort stérile d'expansion coloniale, les bornes imposées d'avance à cet effort, les improvisations, les à-coups, et, finalement, la défaite de la politique marocaine. Une telle suite de faits peut se réduire à un seul : développement hâtif et démesuré de puissance, et qui rencontre sa limite bien avant d'avoir épuisé la force qui le met au jour.

Il s'est produit en deux temps, où se distinguent les actions de deux idées successives. Le premier commence, si l'on veut, avec la formation de la Prusse, ou plutôt avec le Grand Frédéric, qui entreprend « de corriger la figure de ce pays, de décider cet être » qui sera le noyau actif, organisateur de l'Allemagne. Mais si l'on considère l'idée que le XIXe siècle va réaliser, c'est à 1806 et 1813, à la domination française, à la lutte contre Napoléon, qu'il faut en faire remonter le début, — le moi, comme dit le philosophe qui excite à ce moment la conscience nationale, se posant en s'opposant. Alors naît, avec le sentiment de la patrie allemande, alors se forme, chez les Prussiens surtout, le rêve de l'unité qui fera leur hégémonie. Le premier temps s'achève en 1870, avec la réalisation du rêve, quand, par la vertu du fer et du sang, les vieilles Allemagnes ont fini de s'amalgamer en une seule Allemagne, quand l'empire est créé, — ressuscité plutôt, car, par la suggestion des professeurs qui, de la grammaire comparée et des textes latins du moyen âge, font sortir toutes les idées qui vont nourrir l'orgueil et diriger l'effort allemand, on veut que ce soit l'Empire des Ottonides et des Hohenstaufen, le vieil et saint Empire Germanique qui renaît, rajeuni, délivré des influences léthifères des Habsbourg et de l'Autriche catholique, fort de la discipline et de la volonté que lui imposent et que lui soufflent la Prusse et les Hohenzollern, — avide de nouvelles et bien plus grandes destinées.

Quinze ans plus tard va commencer la seconde croissance, plus imprévue sans doute, plus extraordinaire encore, où l'imagination allemande ne trouve pas moins de sujets d'orgueil. Son principe n'est point politique, mais économique. C'est, avec l'aide raisonnée de l'État, par une série de mesures douanières heureuses, l'établissement et puis le progrès bientôt accéléré, de la grande industrie en Allemagne. Il n'y a pas dans l'histoire d'influence plus active que celle-là pour transformer un peuple. Elle le transforme en quelques décades, comme on l'a vu en Angleterre dans le premier tiers du XIXe siècle, en Amérique, après la guerre de Sécession, parce que changeant le milieu, les habitudes héréditaires, enlevant les hommes aux espaces presque vides, aux rythmes lents, somnolents de la campagne et de ses travaux pour les astreindre à la vie rapide, fiévreuse et confinée de l'usine et des grandes cités, elle agit sur leur être physique et moral, et le modifie jusque dans son type. Par son instinct de discipline, par la solidité de ses nerfs, par sa résistance à l'ennui, par son aptitude à la vie et au travail collectifs, le Germain d'Allemagne était d'avance aussi bien adapté que l'Anglo-Saxon aux besognes de la grande industrie, et le nouveau milieu qu'avait créé la Science lui était plus favorable qu'au Slave nerveux ou qu'au Latin individualiste. Il n'y a qu'en Angleterre et aux États-Unis qu'on ait vu un développement comparable, pour la grandeur et la rapidité, de la production mécanique et des échanges ; par conséquent, des multitudes citadines ; — et pour rattraper l'Amérique, en avance de vingt-cinq ans, l'Angleterre en avance d'un siècle, l'Allemagne n'eut besoin que de quelques bonds. Toutes ses activités se sont tournées vers la conquête de la puissance et de l'or. A voir ce qu'elle est devenue, depuis que, docile aux prestiges de la Prusse comme Faust à ceux de Méphisto, elle s'est éloignée pour toujours de son domaine de rêve et de pensée pour se mettre à vivre, organiser et enrichir son royaume terrestre ; à considérer ce qu'elle est aujourd'hui, on pourrait dire que l'idée que ses maîtres commencèrent à lui suggérer, il y a cent ans, s'est toute réalisée en matière, s'il n'était clair aujourd'hui que, loin d'être épuisée, l'idée tend, par delà l'Allemagne et l'Europe, vers de nouveaux développements.

Mais c'est bien en force matérielle et en matière pure qu'elle se réalise, l'Allemagne, à mesure qu'elle avance vers les fins autrefois théoriques, s'adonnant de plus en plus au culte de la force et de la matière. Et de là, sans doute, chez ce peuple que nous admirions jadis pour les facultés d'intuition, de sympathie dont il témoigna dans l'étude des races, des âmes et des religions anciennes, l'incapacité grandissante à comprendre autre chose que soi-même, à percevoir les réalités et qualités spirituelles ; de là l'énormité de ses bévues quand il s'agit d'introduire ces valeurs dans ses calculs. « Une caserne et une usine », a-t-on défini l'Allemagne contemporaine [1]. Dur autoritarisme, tendance des sciences positives à se faire de plus en plus utilitaires et techniques, de l'histoire, de la philosophie à se subordonner aux théories et aux fins d'État, énormes et rapides fortunes, luxe de parvenus, brusques coups de bascule de la spéculation et des crises financières, paganisme croissant des grandes villes, scandales sociaux, sensualités et violences tapageuses : voilà ce qu'on aperçoit derrière une façade qui fait penser à l'orgueilleuse et pesante architecture des Germanias et des Bismarcks monumentaux. Voilà le « splendide matérialisme » qui est allé s'affirmant avec les succès et les prétentions de la nouvelle Allemagne [2], avec les statistiques, chaque année plus étonnantes, de l'industrie et du commerce, de la production du fer et du charbon, avec le tonnage toujours accru des bateaux de guerre et du commerce, avec le progrès de Brême et de Hambourg, aujourd'hui rivales de Liverpool et Londres, avec les réseaux de plus en plus serrés des chemins de fer et des canaux, avec les lignes de navigation multipliées, avec l'extension des affaires et de l'influence allemandes sur tous les continents du globe, avec les victoires économiques qui évincent de leurs propres marchés des rivaux que l'on n'aurait pas eu l'idée de suivre il y a quarante ans, avec l'énorme croissance, surtout, de la population et de l'armée, — à mesure enfin, que le rêve de ce peuple se nourrit davantage des idées et des images de la Puissance, et que son enthousiasme pour

1. V. Lair, *l'Impérialisme allemand*.

2. *Ibid.*

le « Kolossal » — beaucoup plus naïf que l'admiration de l'Américain pour le *biggest in the world*, car nul accès d'humour ne le coupe jamais — s'exalte à la vue des paquebots de cinquante mille tonnes, des *Palace-Hotels* de mille fenêtres et des Zeppelins de deux cents mètres.

Le vice prédestiné d'un tel développement de force et de matière, c'est qu'il se produit au cœur d'une Europe constituée, où presque rien de compressible ne subsiste; c'est qu'il contient un principe de mort, soit pour l'être qui grandit ainsi, soit pour ceux qui l'entourent et semblent poser d'avance la limite de son progrès. Quand les deux grands concurrents actuels commencèrent à s'étendre de la même façon, chacun disposait d'espaces à la mesure de son énergie de croissance et de production. L'Angleterre avait ses colonies, un siècle devant elle pour tripler ce domaine; les États de l'Union, un territoire vierge et vaste comme l'Europe, c'est-à-dire une infinie possibilité d'action, de pouvoir et de richesse. Au contraire, par le seul fait de sa position géographique, l'Allemagne est contrainte. Entre la France, dont la forme et la personne sont achevées, entre la Russie, vague encore, mais impénétrable, forte de ses nombres énormes, vaste jusqu'au Pacifique, consciente déjà de son être à part et de ses destinées, — entre les Alpes et des mers mal situées, elle fait penser à certaines malformations fatales : tel un cœur qui grandit toujours dans une poitrine qui ne peut pas s'élargir. Le trouble était ancien, la crise inévitable, et c'est de la logique des faits, d'une nécessité naturelle, que la guerre est sortie. Car un peuple, comme une espèce animale, finit par rencontrer sa limite : il ne se limite pas lui-même. Essentiellement, suivant la doctrine allemande, il est une volonté plus ou moins forte, agissante, qui tend toujours vers plus de pouvoir, et dont le degré se manifeste à l'abondance de sa natalité, au dévouement des individus à l'État, à l'autorité efficace sur eux des impératifs sociaux, à leur enthousiasme pour les fins communes, à l'intensité du travail comme à la grandeur et l'audace des initiatives, bref, à tout ce qui fait la cohésion du groupe, son appétit d'extension et son activité dans le monde. L'histoire, pour un Treitschke, n'est que celle des moments et des conflits

de telles volontés, ardentes ou demi éteintes, avides ou satisfaites. Chacune, quand elle était jeune et tendue, n'a jamais connu que soi-même, obéi qu'à sa loi, cherché que ses fins : accroissement toujours de substance et de puissance. Toutes les fois que les faits géographiques, historiques, mettent obstacle à quelque développement prémédité de la Prusse ou du groupe dont elle est la tête, la guerre a suivi. Développement politique, européen : guerres contre le Danemark, l'Autriche et la Bavière, la France ; une première ligne de barrières est brisée. Développement économique, — illimité, celui-là, éveillant les ambitions infinies, puisqu'il s'agit de remplir et peupler le monde de produits allemands, d'œuvres allemandes, de colons, d'agents et de clients allemands. Cette fois d'autres rivaux apparaissent : l'Angleterre, maîtresse d'un quart de la planète, et derrière elle, les États-Unis d'Amérique, dont on s'occupera plus tard, quand l'Europe, telle que la rêvent les « bons Européens », quand les États-Unis d'Europe, sous l'hégémonie de l'Allemagne, seront organisés à l'image de l'Allemagne [1]. En attendant, il faut briser la seconde clôture, celle qu'impose à la puissance la plus vivante, à celle qui tend par une volonté nécessaire et vraie à se déployer librement sur la planète, cet empire anglais fait de pièces et de morceaux, créé on ne sait comment, par une suite sans méthode d'aventures et de bonheurs, aujourd'hui maintenu par des routines, par la force d'inertie, et qui s'écroulera, aussitôt qu'arrivant jusqu'à ce cercle, l'épée allemande le touchera [2]. Voilà l'adversaire véri-

1. C'est l'objet de la guerre, nettement indiqué par Bernhardi et dans plusieurs brochures allemandes publiées à l'occasion de la guerre. Cette fin est longuement exposée dans la brochure intitulée : *Was uns der Weltkrieg bringen muss, wenn der Friede ein dauernder sein soll.* (Leipzig.) Ce texte anonyme présente par sa sécheresse et sa précision autoritaires, les caractères d'une publication d'État. La cynique doctrine d'État s'y trouve résumée avec citations d'historiens et de philosophes.

2. Sur cette vision allemande de l'empire anglais, sur la haine prêchée par Treitschke contre l'Angleterre, sur la volonté de guerre qui s'est accumulée en Allemagne contre l'« Albion mercantile », il faut lire le livre prophétique de Cramb : *Germany and England.* Ce livre est un recueil de leçons professées à Queen's College, de Londres, en 1913. M. Cramb mourut en octobre de la même année, à la veille de cette guerre qu'il avait annoncée à ses compatriotes avec une éloquence et une clairvoyance passionnées. Il a montré toutes les forces spirituelles qui y jetaient l'Allemagne, la dangereuse poussée de sentiment impé-

table, reconnu comme tel aussitôt que l'Allemagne a pris conscience de son ambition : *los vom englischen Weltjoch !*[1] Car la France n'est pas un ennemi nécessaire ou principal : s'il faut aujourd'hui la combattre, c'est seulement pour atteindre un rival détesté, parce que, après 70 — troisième revanche d'Iéna — elle s'est obstinée puérilement dans son rêve de revanche. Que n'a-t-elle virilement accepté sa destinée qui était de s'allier contre l'Anglais à son vainqueur ? Que n'a-t-elle compris, comme l'Autriche, le bienfait de sa défaite?

Telle était, il y a quelques années encore, la conception allemande des alliances et conflits futurs. A la volonté de croissance, des obstacles s'opposaient que l'on espérait abaisser, en s'entendant, peut-être, avec le voisin français, en le flattant, en se flattant de l'absorber économiquement, de se l'associer un jour pour la lutte inévitable mais lointaine contre la rivale d'outre-mer. Mais depuis 1911, la volonté, jusque là sourde, organique, s'est fortifiée de passion, se précisant, disposant, accumulant les moyens pour l'acte violent, décisif et prochain. C'est qu'il ne s'agit plus seulement d'une poussée biologique : des ennemis sont apparus, ligués et déclarés, jetant le défi à l'orgueil allemand ; l'obstacle s'est fait menace ; les barrières naturelles se sont doublées de remparts dont les meurtrières visent l'Allemagne au cœur, — l'encerclement géographique, d'un enveloppement politique, œuvre préméditée de la haine et de la jalousie, sombre complot ourdi par Édouard VII, achevé par le démoniaque Edward Grey, et qu'Agadir a révélé. *Die infernalische Einkreinsung*, disent-ils, en s'ébahissant de tant de perfidie, car pour ces esprits imbus de littérature militaire[2], le mot n'évoque rien que le procédé

rialiste, la transfiguration du passé, le rêve de l'avenir, l'influence de Nietzsche, la religion romantique de la valeur et de la guerre, la tendance nouvelle, dans la jeunesse, vers un idéal purement germanique, païen, barbare, sans mélange étranger de christianisme — bref le *retour à Odin*. Voir aussi les publications de la Ligue navale allemande, notamment *Deutschland sei Wach !* et *Englands Weltherrschaft und die deutsche Luxusflotte*, cité dans *Pan-Germanism*, cours professé à Washington University par Roland Usher (1913).

1. C'est le titre d'une brochure de propagande.

2. Suivant Lair et suivant Guilland (*l'Allemagne moderne et ses historiens*), c'est, annuellement, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, la littérature la plus copieuse.

classique de la tactique allemande, la décisive manœuvre par laquelle une armée en isole une autre et l'entoure d'un anneau de fer pour la détruire ou la rendre. Contre la menace de leur invasion ils n'admettent pas qu'on se prémunisse : qui songe à se défendre les provoque ou les attaque. Provocation russe, si les Russes avaient bougé, quand le « brillant second » germanique annexa la Bosnie ; — provocation française, quand la France, dont la politique au Maroc remonte à Louis XIV, dont le commerce au Maroc se traduit par des chiffres dix fois supérieurs, ne cède pas aux prétentions subites de l'Allemagne, dont l'ambition coloniale, après les succès japonais en Mandchourie, se retourne tout d'un coup vers ce morceau de l'Afrique du Nord, prolongement géographique, politique, ethnologique de l'Algérie. Provocation encore, quand la Russie, protectrice déclarée, depuis si longtemps, des petits peuples slaves, refuse d'assister, muette, à l'égorgement de la Serbie, et demande la médiation des puissances. Attaque anglaise enfin, excitant une haine qui se déclare inexpiable, tout un lyrisme de haine, quand l'Angleterre, signataire du traité qui garantit la neutralité de la Belgique, et que menacerait au cœur une Anvers allemande, s'oppose à la violation de cette neutralité.

C'est que toute la pensée, toute la vision de l'Allemagne contemporaine se subordonnent à une certaine tendance organique qui est le principe actuel de sa vie. Elle n'est pas un être achevé, constitué, fixé dans l'état statique, mais une créature récente, animée de tous les dynanismes de la jeunesse, qui commandent son interprétation du monde et son attitude vis-à-vis du monde. Croître, croître aux dépens d'autrui, c'est sa loi, comme de l'arbre grandissant qui va sécher ses voisins à moins qu'il ne sèche en touchant leurs racines, — sa loi et par conséquent son droit, comme le droit de Rome grandissante à la conquête, plus généralement du rapace à la rapine. Ce droit, exclusif de celui d'autrui, elle en prend conscience et l'affirme. C'est une idée, un système d'idées, tout spécial à l'Allemagne, qui circule à l'état diffus latent dans la foule, que les penseurs énoncent, publient, enseignent.

L'instinct poussant, l'illusion naît, puis la théorie ; et

les pouvoirs de la volonté claire vont s'ajouter à l'obscure poussée de la vie[1].

*
* *

Cette théorie — doctrine plutôt, et doctrine d'État, d'autres tendances, d'un ordre plus ancien et profond, certaines habitudes et façons d'être proprement allemandes des âmes et des esprits l'ont préparée, s'y traduisent et décident son succès. Toutes s'expliquent par l'attitude spéciale qu'à prise, vis-à-vis de l'État, l'Allemand dont l'échine était déjà « née respec-

1. Dans les brochures de guerre allemandes, l'accusation la plus fréquente contre la Triple Entente, et surtout contre l'Angleterre, c'est d'avoir prétendu empêcher le développement indéfini de la force allemande. Le principe de l'équilibre européen (admirable quand il s'agissait de le défendre avec l'Angleterre contre Napoléon) est une invention de cette nation égoïste pour maintenir sa suprématie économique et coloniale. Dans *Unsere Zukunft* (1912), Bernhardi applique au principe de l'équilibre européen la même critique que Treitschke et Lasson à l'idée du droit des peuples à leur territoire. Selon lui l'équilibre européen, comme tout équilibre, c'est le *statu quo*, c'est-à-dire l'éternelle immobilité. Il arrête le progrès de l'Europe, lequel ne peut s'opérer que si l'un des peuples européens, plus actif et mieux adapté que les autres, prend la tête des nations et les oblige à le suivre. Ce livre si récent de Bernhardi fut écrit, pour préparer psychologiquement la guerre. Il vient d'être retiré de la circulation, sans doute parce que quelques pages indiquaient trop clairement la volonté de guerre. Une traduction française en sera prochainement publiée sous le titre *Notre Avenir*. Une traduction anglaise en a déjà paru sous le titre : *Britain as Germany's Vassal* avec ce sous-titre éloquent : *The Book That caused the War*.

Unsere Zukunft est, avec *Der nächste Krieg* (du même auteur), dont une édition populaire a paru, capital pour la compréhension des raisons allemandes de la guerre. Ces raisons, et la volonté de guerre, y sont indiquées avec une telle clarté que le traducteur anglais a pu écrire de cet ouvrage qu'il est « l'une des plus remarquables indiscrétions de l'histoire ». « La Triple Entente (chap. X) doit être écrasée, la France humiliée, ramenée à la position secondaire qui correspond à sa vitalité moindre. Toutes les routes qui pourraient mener pacifiquement aux fins voulues par l'Allemagne sont barrées. » Ces fins sont commandées par la force de vie supérieure (*Lebenskraft*) de ce peuple. Il est *Das Lebenstärkste Volk*, celui qu'anime la plus grande volonté de vie (*Lebenswille*). « Sa culture est la plus parfaite et son développement n'est pas achevé. Pour faire reconnaître les droits de sa culture, il doit accroître son pouvoir. » Pour achever de se développer il doit exiger des « changements de territoires ». C'est pourquoi il ne peut admettre la souveraineté d'une cour internationale d'arbitrage. Une telle cour prendrait pour principe du droit l'état de choses actuel. Elle refuserait tout changement de territoire qui ne serait pas demandé par la majorité des nations. Ainsi « elle entraverait le progrès des états forts au profit des nations décadentes ». (chap. V).

tueuse ». Est-il besoin de rappeler ce que M. Lavisse, hier et ici même, nous enseignait magistralement? C'est qu'en Prusse — et la Prusse commande à l'Allemagne — l'État, par sa force et sa volonté a tout fait. Il a créé la nation ; il l'a créée, non pas à la façon française ou anglaise, au cours de longs siècles, par une accumulation sans méthode et souvent interrompue, de pièces et de morceaux, mais, si l'on songe à la lenteur ordinaire des formations historiques, presque d'un seul coup, — la Prusse dans son être complet et véritable, par la main du seul Frédéric II, l'Empire, par les mains de Bismarck, de Roon et de Moltke ; et cela, suivant des plans médités, œuvre d'un vouloir dont un succès si visible et récent impose l'autorité sur les âmes, — au moyen de guerres, et de guerres contre l'étranger, d'où l'État sort bien plus fort, moralement, que de guerres intérieures comme celles qui firent l'unité de l'Italie. Ainsi prestige de l'État et prestige de la guerre, qui n'est donc pas seulement une aventure de bravoure et de gloire, pas plus qu'une affreuse survivance — excusable seulement s'il faut se défendre — des temps obscurs de la conscience humaine, mais une affaire, une « industrie », l'entreprise utile, lucrative entre toutes, et dont le nom seul suffit à évoquer dans une tête allemande (*Krieg — kriegen*) les idées de profit et d'acquisition.

C'est ce prestige de son succès et de sa force qui assure en Allemagne le règne de l'État, à ce point qu'il ne tolère pas — nous le voyons aujourd'hui — qu'on puisse douter un instant chez lui de sa force et de son perpétuel succès. Car il ne règne pas seulement. Par la splendeur et la grandeur du sabre qu'il tient aiguisé, par l'inflexibilité de la discipline militaire à laquelle, depuis si longtemps, il plie toutes les générations mâles, par la docilité de la presse à ses consignes et suggestions, par le nombre et la minutie de ses contrôles, il s'est asservi les individus ; il en a diminué l'élément individuel pour en exagérer l'élément grégaire, astreignant les âmes et les esprits à un seul type, imposant à tous, au même instant, par l'intermédiaire des professeurs et des journaux, les mêmes idées, les appliquant à des besognes collectives, atrophiant graduellement en eux l'invention originale, le besoin de rêve personnel et solitaire, sans lequel il n'est point d'art, le besoin de vérité, de vision lucide, indépendante, sans lequel

il n'est point de conscience, allant, comme nous le savons aujourd'hui, jusqu'à les aveugler à la notion du crime, du moment qu'il s'agit de le servir, mettant à la place de ces profonds besoins, qui croissent avec le degré de civilisation morale, le besoin de son autorité, de ses surveillances bureaucratiques, de ses innombrables avis, règlements, consignes, dont la plus générale se traduit par ces mots affichés partout, et qui restent pour un Français, un Anglais, un Américain, un obsédant souvenir du voyage en Allemagne : « *Verboten !* » et « *Nicht Gestattet !* » Dans l'armature de fer de ces contraintes, l'Allemand s'est à la fois courbé et raidi : il a pris cette allure et cette physionomie spéciales qui, dans les caravansérails cosmopolites, caractérisent, avec le chapeau vert et le café au lait de cinq heures, le touriste germanique, — celui dont le moindre geste en public, en société, traduit non pas un rapide instinct, une divination de sympathie, mais l'obéissance à des principes inculqués, — celui qui semble, en saluant une dame, exécuter les temps d'un mouvement militaire, et en ouvrant un œuf à la coque, se rémémorer une règle apprise dans un manuel de civilité. Nos pères, en 1870, traduisaient cette impression quand ils disaient, après Henri Heine, que les soldats de Guillaume semblaient avoir avalé leur bâton de schlague. Mais cette armature fait la force et l'orgueil de l'Allemand. Elle est en lui quelque chose de l'autorité qu'il vénère, de cet absolu qui commande, et dont la plus haute incarnation sur terre est l'État. Dans la mesure où lui-même participe de cet absolu, de cette autorité que l'État distribue aux différents degrès de sa hiérarchie, lui-même existe et se respecte. Il obéit, mais il commande, et cela avec la nuance proprement allemande d'humilité et de hauteur, de platitude et de raideur agressives. Il s'exalte de l'une de ces innombrables dignités qui vont de l'Excellence, du *Geheimer-*, du *Wirklicher-* ou du *Wirklicher Geheimer Ober-Regierungsrat* à l'*Ober-Briefträger* ou au simple *Schutzmann*, et qui sont une portion, à ce point intime, essentielle de lui-même qu'elle se communique par le mariage, sa *Frau Gemahlin* participant à son titre.

Insistons sur la nuance exacte du sentiment qui le redresse ; il est d'un ordre plus haut que la vanité. Fierté plutôt,

fierté d'incarner en soi quelque chose de la puissance souveraine qu'est l'État, de s'encadrer dans une hiérarchie et contribuer à une organisation dont la force, les principes impératifs satisfont, mieux que tout, ses instincts sociaux de Germain né pour la vie, l'action et les disciplines collectives. Car voilà ce qui l'enthousiasme quand il songe à l'Allemagne, quand il la retrouve en rentrant de France, de Russie, d'Italie ou d'Angleterre : non seulement l'idée de la grandeur matérielle croissante, des énergies qui vont s'accumulant, — usines qui noircissent le ciel, hauts fourneaux dont les flammes, la nuit, illuminent une province, formidable armée, cités géantes, bateaux-monstres et Zeppelins — mais le sentiment de l'ordre où tout s'assemble, des volontés concertées autour de la volonté centrale qui a tout prévu, agencé, de la fidélité patiente de chacun à son devoir et de son exactitude à ses tâches [1]. A cette vision, le patriotisme allemand s'exalte comme à la vue d'un grand navire de guerre où tout est acier et géométrie, échelonnement de pouvoirs, commandement et obéissance, vigilance et précision, où tout est gouverné par un cerveau unique, deux mille hommes comme trente mille chevaux-vapeur, ceux-là travaillant avec la même précision, le même accord, la même infatigable docilité que ceux-ci, ne présentant guère, aux yeux des chefs, plus de valeur morale ; ceux-là comme ceux-ci n'étant comptés que comme des moyens pour cette fin : la puissance. Un tel monde ressemble beaucoup à celui que M. Wells a rêvé, dont il a tracé le plan à maintes reprises dans ses essais de sociologie, dont il a parfois imaginé la vie dans ses romans. Son principe est contraire à celui de l'Angleterre, où ce penseur épris d'ordre et des méthodes logiques de l'Etat, ne voit (comme en Allemagne un Treitschke) que hasard, routine, empirique et tâtonnante adaptation, — à celui des États-Unis, où il ne découvre que croissance aveugle, confusions individualistes et ruées de concurrence. D'un tel monde le principe, c'est la volonté, la volonté consciente, claire, ordonnatrice, souveraine, et quelles que soient les apparences de parlementarisme, elle s'incarne, comme il arrive en cer-

1. In Deutschland herrscht mehr Schärfe, Ordnung und Pünktlichkeit im öffentlichen Dienst als bei unseren Nachbarn. — Otto Hintze. *Unser Militarismus.*

taines fantaisies de Renan, comme, encore, de M. Wells, en quelques hommes, maîtres de forces physiques et spirituelles formidables dont ils détiennent le secret, et que, par l'intermédiaire d'une caste supérieure et plus ou moins initiée — officiers, professeurs, fonctionnaires — ils peuvent déchaîner d'un seul coup. Au-dessus du peuple, ne communiquant avec lui que pour l'inciter à l'enthousiasme et à la discipline, lui faire acclamer ce qu'ils ont décidé ou lui jeter les commandements, isolés sur la haute passerelle avec le Chef qui regarde le ciel, communique avec Dieu et prononce les paroles inspirées, ils mènent le navire aux longs trafics profitables, ou bien, démasquant les canons, le lancent brusquement aux attaques.

*
* *

Toute puissance organisatrice d'un État créateur et conquérant; naïve et fervente docilité du peuple, et son respect de la force; développement démesuré de matière et de puissance que limitent, avant qu'il ait épuisé son principe, les obstacles et résistances du dehors; impatients désirs, espoirs que soulèvent le souvenir et le prestige des guerres fructueuses qui constituèrent la nation: ces caractères, ces tendances, ce profond vouloir de l'Allemagne nouvelle, quelles conceptions, quels systèmes d'idées, viennent les traduire dans le domaine de l'esprit? A quelles illusions de vérités générales et d'impératifs absolus viennent aboutir les nécessités et tendances nationales?

C'est tout un corps de théories plus formidables que les grands explosifs : théories de la société, de l'État, de la force, du droit, de la guerre, et qui relèvent d'une certaine philosophie générale, dite, par opposition aux anciennes métaphysiques « imaginatives, intuitives, romanesques [1] », philoso-

1. « Es wird der Beweis erbracht dass auch die Philosophie der Gegenwart sich gänzlich gewandelt hat, dass sie ein Feind jedweder Phantastik, Romantik oder Gedanken-lyrik geworden ist, dass sie jedenfalls ernstlich bemüht ist mit den nackten realen Tatsachen, mit der Wirklichkeit zu rechnen... (*Was uns der Weltkrieg bringen muss.* Leipzig.)

phie réaliste et, encore, philosophie de l'action et de la volonté[1]. Elle se donne comme le dernier mot de la pensée allemande, par là, toute récente, actuelle, mais elle se réclame de tous les maîtres de cette pensée, — et d'abord de Gœthe, qui en aurait formulé l'essence : *im Anfang war die Tat*, qui nous en aurait montré l'absolu dans l'Esprit qui travaille et agit : *der wirkende, schaffende Geist*, — le principe d'éthique, dans l'appétit de vie qui détourne son Faust du rêve et de la pensée pure pour l'élancer à toutes les activités de l'homme et du monde. Étrange préfigure de la future Allemagne elle-même, que ce Faust ! Elle aussi est restée longtemps immobile, recluse, extatique dans la pure contemplation ; et puis « la main de Napoléon la pressa, la refoula dans les limites de sa personnalité, lui apprit à ses dépens à se circonscrire une fois dans une nationalité organique et vivante[2] ». Elle connut alors l'ivresse de la vie active et méprisa si bien son passé qu'Edgar Quinet, en 1832, dans un essai prophétique, peut écrire : « L'enthousiasme de ce siècle s'est converti en « fiel, et l'Allemagne a retrouvé le sarcasme de Luther pour « railler ses propres rêves et sa candeur passée... Les souve- « nirs de 1814 et la joie de s'être mêlé une fois au mouvement « du monde ne se sont point encore calmés ; au contraire, « ils ont créé l'amour et le goût de l'action politique dans le « même rapport où ils ont éveillé chez nous le goût du repos... « La réaction générale qui éclate aujourd'hui en Allemagne, « ne vient pas de la haine des principes en eux-mêmes, mais « de l'espèce d'effroi qu'on y éprouve de retomber sous le « charme de la vie contemplative. »

Mais la doctrine qui va traduire en les exagérant les tendances nouvelles, et, se précisant de plus en plus, ériger à la dignité de l'idéal les caractères, l'esprit, les méthodes, les traditions de l'État prussien et frédéricien, cette doctrine que perfectionnent les Mommsen, les Treitschke, les Droysen, les Julius von Hartmann, les Lasson, que reprennent aujourd'hui les Ostwald, les Hæckel, les Harnack, — on peut dire tous les grands intellectuels d'outre-Rhin, quand il s'agit de

1. *Willensphilosophie, der Tat.*

2. Edgar Quinet : *De l'Allemagne.*

légitimer tous les appétits, toutes les entreprises et pirateries allemandes, — ils la trouvent contenue, latente ou déjà explicite, dans les grandes métaphysiques idéalistes dont l'Allemagne de 1830 croit se détourner par amour de l'action. Toutes, celles de Fichte, de Schelling, de Hegel, quelle que soit leur définition de l'absolu, y montrent un principe commun : mouvement, développement, effort sans repos vers des réalisations diverses et progressives. Toutes mettent au cœur du monde cet élément de dynamisme et de vie, si différent de l'abstraite, de l'immobile raison française qui, dans l'ordre social et politique, pose des droits immuables comme des propositions logiques, des lois, disait Condorcet, toujours et partout applicables comme les théorèmes de la géométrie. Le Moi ou l'Esprit ne sont rien : une seule chose compte : leur incessant devenir. Dans chaque moment de ce devenir, quel qu'en soit le mal ou le bien, Hegel et Fichte voient l'un des aspects de l'absolu. Ainsi chaque fait participe du divin : tout ce qui est doit être, et par là se justifie ; ou, comme dit plus précisément Hegel, rien de réel qui ne soit rationnel, fragmentaire instant dans la procession de l'absolu. De là, entre autres conséquences, celle-ci, que n'oublieront point les tentateurs qui, plus tard exciteront l'Allemagne à tout oser : c'est que le droit naît du fait, et par conséquent, que tout fait est légitime. Or, de toutes les réalisations de l'Idée, la plus haute est l'État ; il est, sur terre, le produit suprême de la raison prenant conscience de soi, d'autant plus pur et parfait qu'il est plus dominateur, plus fort pour se subordonner les individus, dont il est la substance, qui n'existent que par lui et pour lui, — et non seulement les individus, mais les autres États sur qui sa victoire suffit à établir son droit. Car étant la forme supérieure de l'absolu, « l'absolu qui se sait l'absolu », il ne dépend de rien, et partout et toujours, c'est sa volonté qui crée le droit. Dans l'empire allemand et sa genèse, on pourrait voir la figure vivante de cette philosophie que Hegel avait appliquée, d'ailleurs, à l'étude de l'État prussien. Il n'est d'abord, cet Empire, que rêve et pensée, pure idée, mais qui contient, elle aussi, un principe inépuisable de réalisme et naît de l'indéterminé pur, — de plus en plus concrète, organisée, active, comme le monde hégélien à mesure qu'il se produit. Elle aussi,

cette idée se fait acte et se réalise suivant une dialectique où l'on peut retrouver le célèbre rythme à trois temps du métaphysicien souabe. L'idée se pose — l'Allemagne prend conscience de soi, aspire à la forme et à l'unité — et c'est la thèse. L'idée suppose sa négation : résistance des États du sud et de l'étranger, aboutissant aux guerres bismarckiennes — et c'est l'antithèse. L'idée se mêle à son contraire — absorption de provinces annexées, étroite et vaste fédération par l'Empire, alliance avec l'Autriche, — et c'est la synthèse. Arrivé là, le même mouvement recommence. Thèse quand se pose l'idée de l'empire mondial ; antithèse quand elle se heurte à la Triple Entente, et que la guerre finit par surgir. Mais le principe allemand envahira les nations, non pour les supprimer, mais pour s'y mêler en les organisant, et de nouveau ce sera la synthèse — plus vaste, déjà commencée en ce qui concerne la France que l'on occupe en partie et que l'on flatte, pour préparer, sous l'hégémonie allemande, la fédération continentale, le *Bund* européen, en lui montrant l'ennemi commun dans la Grande-Bretagne, longtemps encore rebelle à ces révélations du divin. Ainsi va s'opérer le salut du monde[1], ainsi se poursuit le développement de l'Idée par le canon, car l'Allemagne, c'est l'Idée en marche dans le monde. Succession de devenir, acte continu, changement sans repos, telle est sa loi. Comment donc concevrait-elle l'état définitif, immobile, que le droit des nations consacre et rend intangible? Elle se rit de ce droit, des conventions et traités qui prétendraient mettre un terme à sa marche, lui imposer cette déchéance et ce commencement de mort qu'est un arrêt de croissance. Elle n'obéit qu'à son mouvement intérieur : création de réalités par sa raison. Car tout ce qu'elle contient de réel est rationnel, agencement de moyens pour des fins, construction, organisation préconçues,

1. Dans ses conférences sur *la Guerre et la Culture* (*Krieg und Kultur*, Leipzig, septembre 1914), le célèbre professeur Lamprecht se pose cette question : Quel est le but allemand de la guerre? (das Ziel, das innere Ziel, das nationale Ziel des Kriegs). Il répond que ce but est indiqué par « les idées de l'ordre moral le plus élevé, qui animaient les guerriers allemands quand ils prirent les armes. C'était avec le plus pur patriotisme, l'*amour des hommes* (Menschenliebe). » Il s'agissait *d'opérer la guérison du monde*. (Da sollte dann doch wirklich einmal die Welt durch Deutsche genesen, wie es der Kaiser nach dem Vorgange des Dichters prophezeit hatte (p. 15).

être adéquat à la pensée. Parvenu à ce terme de la dialectique, l'État allemand est « l'absolu devenu l'absolu » : il se déclare délié de tout et s'adore. Ainsi parlent, comme on le verra, les docteurs qui énoncent aujourd'hui, à propos de cette guerre, la doctrine officielle.

Tous les éléments de la doctrine étaient là, sauf un, que Schopenhauer apporta quand il prononça le mot : *volonté*. Le fond de l'univers n'est pas esprit, ni raison, mais vouloir, universel effort, bien antérieur à la conscience, et dont la conscience n'éclaire que de rares et suprêmes moments. Force, tendance, acte, vie, tout cela est volonté à des degrés divers ; le corps vivant, la matière même ne sont que de la volonté devenue visible, aperçue par l'intermédiaire des sens, c'est-à-dire d'un instrument qu'elle-même a construit. A ce dernier trait, on reconnaît l'idée orientale du *Karma* : tout ici est bouddhisme pur, non seulement le détail de cette philosophie, mais le sentiment qu'elle traduit et qui commande sa conclusion. Sentiment du mal et de la douleur du monde, aboutissant à cette idée que, parvenue à la conscience, la volonté, substance du monde, doit s'employer à s'abolir soi-même. Mais ce pessimisme, ce nihilisme, c'est la portion négative, et c'est la portion personnelle et caduque de cette métaphyisque. Que signifient-ils que la réaction d'une sensibilité particulière à la vie? L'Allemagne contemporaine la néglige, et d'autant plus qu'elle-même obéit à une tendance contraire : appétit non de néant, mais d'être, volonté d'être, orgueilleusement, et de plus en plus. De la métaphysique de Schopenhauer et de ses disciples immédiats, ce qu'elle retient, c'est l'élément positif, la définition du réel que ses docteurs emploieront à glorifier ses ambitions en fondant sa volonté sur l'absolu. « La vue la plus profonde des affaires du monde », avait dit le maître, « s'obtient quand on les considère, non comme des apparences, mais comme des décisions ». Et Treitschke le répétera : « L'historien vit dans le monde de la volonté ». Pour la *Willensphilosophie* qui règne aujourd'hui, et qui se réclame aussi de Darwin, l'être et la vertu d'un peuple, c'est sa volonté, volonté actuelle, agissante, vivante, et non point celle du passé dont témoignent son acquit, ses réalisations anté-

rieures, sorte d'écorce, résidu mort que la faiblesse prétend conserver et qu'elle nomme le droit ; — c'est sa volonté manifestée par l'accroissement de sa population, par l'intensité de son travail, par la subordination spontanée et le dévouement de ses individus aux fins communes, par la poussée surtout qu'elle exerce sur ses voisins ; c'est sa force enfin, force des canons aussi bien que des âmes, les canons plus nombreux ou puissants que ceux des voisins témoignant d'une résolution plus unanime et tenace, — la force brute, d'ailleurs, participant elle-même du divin, puisque, dans la pierre qui tombe, Schopenhauer a montré la présence d'un vouloir plus obscur que le nôtre, mais de même essence, une forme primitive de l'universel vouloir. Considérons d'un œil mystique les coupoles démantelées de Namur ! Adorons l'absolu qui se recèle dans l'obusier de 42!

Là-dessus, la doctrine se constitue, complète et définitive. C'est une religion d'État, le culte de la force qui s'inspire non seulement des nécessités ou des ambitions de l'État, mais de toutes les suggestions de l'historisme et du romantisme allemand — souvenirs d'Arminius, rêve des temps héroïques et barbares — et, par là, prétend aujourd'hui se rattacher au culte germanique et guerrier d'Odin. Cette religion a ses dogmes, formulés une fois pour toutes par ses docteurs, qui tous se répétent littéralement, aujourd'hui un Bernhardi, un Ostwald, un Karl Schifler, un Reinhold Seeberg (de Berlin), un Otto Gierke (de Berlin et Charlottenburg), un Theodor Niemeyer (de Kiel), un Lujo Brentano (de Munich) après un Hartmann, un Treistchke, un Droysen, un Sybel, après un Lasson, qui, aujourd'hui, à quarante-sept ans de distance, énonce identiquement le même *credo* qu'au lendemain de Sadowa. De cette religion les églises sont les universités, dont les professeurs véritablement professent leur foi démoniaque. Ce sont eux qui ont perverti l'Allemagne, qui lui ont mis l'épée à la main, répété ce que, dans *Faust*, l'Esprit du Mal enseigne à l'étudiant naïf : que le droit est une *superstition*, « que les droits se transmettent comme une maladie héréditaire[1]. » Cet enseignement, l'Allemagne l'a reçu dévotement,

1. Cité comme un argument par Bernhardi dans *Der nächste Krieg*.

parce qu'elle était naturellement respectueuse des professeurs, candide encore et pédante à la fois, d'âme indéterminée, capable de formes multiples, docile à toutes les suggestions (elle dansa jadis à Coblentz, sous les arbres de la liberté, et puis baisa l'étrier de Napoléon) — docile surtout aux prestiges de l'État fort, de l'État militaire, frédéricien, bismarckien, sans scrupule, en qui les tentateurs lui montrent l'idéal, et qu'elle révère d'instinct comme le mâle qui lui souffle sa volonté, qui décidera sa vie : vie si vague, auparavant, si longtemps immobile, fragmentaire, rêveuse. Actuellement encore, au cours de la guerre présente, après les crimes commis en Belgique et en France, c'est sa candeur féminine, enfantine, que lui reprochent les apôtres du sombre et dur Évangile prussien. *Sancta simplicitas!* disait Méphisto, *Sentimentalität, kindlich Naivetät,* répètent les docteurs diaboliques : voilà les défauts qui firent jadis la faiblesse de l'Allemagne et paralysaient encore hier sa politique. Qu'elle s'en corrige pour mener la guerre avec la rigueur qu'il convient, qu'elle ose punir et terrifier ! « Qu'elle reste impassible devant les paniques des femmes et des enfants ! ...Le plus grand danger, pour nous autres Allemands, c'est celui qui nous menace, non du dehors, mais du dedans : notre générosité ...O toi, Germania, fière et noble femme, c'est aujourd'hui le moment pour toi de cuirasser d'un triple airain ton âme; c'est le moment de te montrer dure, ou plutôt de réprimer les mouvements si beaux, à tout autre instant, de ton cœur, de ne le laisser battre que pour les tiens, pour te montrer plus terrible et superbe [1]. »

De tous les propagateurs de la doctrine, le plus tenace et le plus efficace fut Treitschke. De 1860 à 1895, il la prêcha avec un enthousiasme de patriotisme qui ne fit que grandir et se communiquer comme une flamme ; et dans le reflet de cette ardeur, la méchante et monotone idée prussienne s'éclaire chez lui de quelque beauté. Une exaltante vision du passé allemand, de la patrie allemande se forme chez cet historien de l'Alle-

1. *Was uns der Weltkrieg bringen muss.* On se rappelle le récent article du *Post* : *Soyons durs !* qui fut reproduit dans la presse française. C'est littéralement le précepte de Nietzsche : « Frères, soyez durs ! »

magne. En lui-même il sent s'incarner et frémir la volonté de la race — volonté deux fois millénaire, qui, si longtemps, n'a pu se produire et triompher que dans les royaumes de l'esprit, entravée qu'elle était sur la terre par la situation géographique, par la conjuration de voisins haineux. Arrivée enfin à la conscience, elle va s'épandre et briser les obstacles : d'abord la France, l'ennemie d'hier et de tout le passé, et puis l'Angleterre, l'ennemie de demain, dont il s'agit, au cours des prochaines décades, de prendre la place sur la planète. Car derrière la guerre de 1870 qu'il a désirée, prêchée, Treitschke a pressenti la guerre de 1914, et après avoir haï la France, il a pris l'Angleterre en haine. Cette haine, cette insatiable volonté de puissance, il les souffle maintenant aux jeunes gens des universités, à ceux de Fribourg, Kiel, Heidelberg et Berlin, — par eux et par ses livres, à toute l'Allemagne lisante, en même temps qu'il l'excite au culte germanique du courage, de la valeur et de la guerre. Par le sérieux profond, le stoïcisme concentré, l'intime et intransigeante intensité de ses convictions, il fait penser à Carlyle ; et c'est un rayonnement plus actif et plus immédiat qu'exerce en Allemagne sa pensée, — moins haute que celle du grand visionnaire anglais, mais bien plus simple, accessible à la foule, et par là fanatisante. Elle n'est pas traversée d'éclairs métaphysiques; un sentiment primitif, élémentaire, impérieux s'y fait jour : l'amour de l'homme pour le peuple et la terre dont il est sorti (il pleurait un jour en regardant le Rhin qu'il allait quitter [1]), un amour farouche, non moins haineux pour autrui que celui du vieux Caton dont il applique le mot féroce à l'Angleterre — un amour agrandi, exalté de la conscience que l'historien prend du devenir de sa race, de ses triomphes et de ses désastres, de ses œuvres et de ses rêves au cours de tous ses siècles. Mais par-dessous la frémissante vie de cette pensée, l'ossature philosophique reste la même ; par-dessous la brûlante religion qui veut se propager, c'est toujours le même dogme cristallisé que l'on retrouve, celui dont Frédéric II s'inspirait avant qu'il fut énoncé, et dont les philosophes ont fixé les formules. Tou-

1. Suivant Cramb, qui cite ce trait, l'influence de Treitschke en Allemagne égale celle de Carlyle doublée de celle de Macaulay.

jours, pour point de départ, cette idée que l'absolu, c'est la volonté, que sa plus directe expression dans le monde humain, c'est la volonté collective du peuple le plus volontaire, — volonté bien plus ancienne que les millions d'individus actuels qui la portent obscurément au plus profond d'eux-mêmes, et soudain, à certaines heures émouvantes de musique et de patriotisme, la sentent surgir en eux comme une ivresse et comme une flamme. De cette première émanation du divin, d'autres procèdent, de plus en plus concrètes et déterminées. D'abord l'État, en qui l'énergie spirituelle d'un peuple se concentre, atteint à la conscience et l'organisation, et puis, troisième temps logique de cette procession, l'armée : incarnation de l'État, de sa volonté de puissance, forme visible, précise et disciplinée de son essence qui est la force.

De ces définitions dérivent plusieurs séries d'axiomes. En premier lieu, l'État étant une forme de l'absolu, plus pure encore, évidente, quand le souverain, comme en Prusse, ne reçoit son autorité que de lui-même, il suit qu'il n'existe que pour soi, par conséquent, qu'il ne doit rien aux particuliers, qui lui doivent tout. « Il ne leur demande pas leur bonne « volonté : il exige leur obéissance. Que celle-ci s'accompagne « d'un assentiment de la raison : c'est un avantage ; ce n'est « pas une nécessité. La soumission matérielle, voilà ce que « veut l'État : peu importe ce que les esprits pensent si les « corps font toujours les gestes requis... C'est pourquoi les « êtres sensibles, les femmes par exemple, conçoivent difficile- « ment la nature de l'État. L'idée de la puissance n'est pas « accessible du premier coup : ce qu'il y a de plus haut et de « plus beau, c'est de s'y soumettre [1]. » Voilà bien l'essentiel principe prussien, celui que l'Allemagne accepta docilement, et qu'on veut nous appliquer, celui dont le règne fait l'orgueil et la soumission des caractères, et dont les conséquences, nous le comprenons aujourd'hui, peuvent épouvanter ceux qui n'ont point « cuirassé leur cœur ». Ce principe, un Treitschke l'affirme avec d'autant plus d'insistance et de ferveur qu'il est persuadé de sa valeur morale et l'oppose aux bas sophismes — d'origine anglaise, française — qui réduisent le rôle de l'État

1. *Politik*, I. 32-34.

à la protection des citoyens, de leur bien-être, de leur bourse et de leur liberté. Pur matérialisme, selon lui, qu'une telle doctrine, égoïste conception de peuples vieillis et qui ne sont plus rien que la pluralité de leurs individus, parce qu'en ceux-ci, la voix de la race et de la patrie a cessé de parler, parce que de chacun la vie n'est plus capable de la ferveur qui jette l'être hors de soi pour se donner à ce qui le porte et le dépasse. « Entre l'individu et l'État, il n'y a même pas une relation « réciproque de droits et de devoirs. Quelle réciprocité pour- « rait exister entre ce qui est moyen et ce qui est fin[1]? »—la fin dont chaque fils de la Cité prend conscience par une idée qu'il aime plus que soi-même, qui le dirige avec tous les autres et fait la discipline et l'unanimité de la nation. Cette fin, c'est un idéal — celui de l'Allemagne, plus idéaliste aujourd'hui que jamais, parce que l'ayant accepté, elle s'y dévoue, et ne se contente pas, comme au temps où elle n'était que poète et philosophe, de le rêver et de le penser, — parce que « l'idéalisme d'un peuple se mesure exactement à son efficace énergie militaire[2] », c'est-à-dire à sa faculté de sacrifice. De la force, du prestige, du succès de la race et de la patrie représentées par l'État, le moindre citoyen sent qu'il participe et s'agrandit. Magnifique *alibi* de rêve, dont l'homme a besoin parce qu'il se lasse vite de l'étroite enceinte où sa vie personnelle tourne dans le même cercle de soucis et besognes ; — et dans ce rêve, entretenu en Allemagne, surexcité par toute la suggestion sociale, et que la guerre exalte encore de ses musiques, de tout son dionysme, il va donner, si l'Empereur le lui demande, sa vie avec ivresse. De là le mépris ou la pitié d'un Treitschke, d'un Lasson — si durement exprimés l'autre jour dans la lettre de celui-ci à un Hollandais — pour les citoyens des petites nations où l'État n'est rien, parce qu'il est « émasculé » (ver tümmelt), parce qu'il ne possède pas la force. A ce Hollandais le rêve est interdit. « Sa vie est confortable, vie en robe de « chambre qui coûte peu de peine, d'effort et de pensée. « Tant mieux pour lui si cette existence lui suffit ! »

1. *Ibid.*

2. Treitschke. Bernhardi dans *Unsere Zukunft* fait, en vue de la guerre, appel à cet idéalisme. (Introduction.)

Mais qu'il n'oublie pas qu'elle est précaire ! Car — et voici le seconde série de conséquences — un État sans force, c'est-à-dire à qui le principe essentiel de l'État fait défaut, n'est que fiction, créature artificielle, maintenue seulement par les volontés accordées des États forts, qui, seuls, sont véritables. De ceux-ci, chacun, pour une raison d'intérêt personnel, a convenu de limiter, retenir dans une certaine direction sa puissance. Mais que son intérêt change, et sa volonté suivra son intérêt. Plus généralement, l'État, étant l'absolu, ne reconaît aucun principe de droit ou de morale qui l'oblige — pas plus envers les autres États qu'envers ses individus : sa liberté n'est limitée que par ses intérêts. « Il n'est susceptible ni de blâme, ni de louange. Ses actions ne présentent aucun caractère moral ou immoral[1]. » Nul reproche à lui faire s'il viole un engagement qu'il a pris, un traité qu'il a signé. « Un tel traité n'est valable que si les circonstances restent les mêmes, *cæteris stantibus*[2] ; or, la volonté de l'un des contractants est l'une de ces circonstances : qu'elle se retire et le traité tombe. « Nul État ne peut lier sa volonté future vis-à-vis d'un autre « État. Quel juge, en effet, reconnaîtrait-il au-dessus de lui « pour lui imposer un droit supérieur? C'est toujours en réser- « vant mentalement sa liberté qu'il signe un traité[3]. » Notons bien d'ailleurs ce qu'un traité enregistre : rien d'autre qu'une relation de puissance, — le plus fort ayant imposé les conditions qu'il lui plaisait. Que le plus fort change ses conditions, rien ne sera changé à la relation : c'est toujours la volonté du plus fort qui s'exerce[4]. « Si donc nous tenons au « maintien d'un traité, prenons garde qu'il reste vivant. « c'est-à-dire que notre force le maintienne vivant[5]. » Autrement il ne serait que lettre morte, témoignage inerte d'une ancienne volonté qui n'est plus. Tel est le droit dont parlent tant les Anglais et les Français : invention de vieux peuples dont la vie se retire, pour maintenir, par la vertu magique

1. Von Hartmann. Cité dans *Was uns der Weltkrieg bringen muss...*
2. Treitschke, *Politik.*
3. *Ibid.*
4. Lasson. Das *Kulturideal und der Krieg.*
5. Treitsckhe : *Ibid.*

d'un morceau de papier, contre la jeune vie envahissante, ce que leurs hommes ne sont plus capables de défendre. C'est une idée de vieillards qui rêvent d'un monde immobile et figé comme eux-mêmes. Gœthe l'a dit : « Ce que l'on hérite de ses pères, pour le posséder, il faut le conquérir. » Mais plus claire encore, plus audacieusement allemande, la parole de Schiller : « Le droit, c'est le jeu du faible ; le droit, c'est la monotonie « du monde [1]. » Et dans ce qu'écrivait, il n'y a pas trois ans, l'auteur de livres prophétiques, entendez la volonté du fort gronder comme l'orage qui monte : « Malgré les paroles utopiques des apôtres de la paix et tous les beaux discours des hommes d'Etat, *malgré les chaînes de papier par lesquelles la politique européenne essaye d'entraver les formidables forces latentes de notre peuple. on entend approcher les pas de Dieu qui vont les déchirer comme des toiles d'araignée* [2]. »

Ainsi beauté de la guerre, même agressive, quand l'intérêt vital de l'État la demande, — de la guerre, œuvre de vie, fille du Dieu vivant, mère de toutes choses humaines. Et droit de la guerre, devoir de la préparer, de l'imposer à notre moment pour imposer notre puissance, si la vue de l'armée qui l'incarne n'a pas suffi à soumettre un adversaire qui prétend l'emporter par les arguments d'une diplomatie démunie du seul argument valable : l'épée. Car pour l'État, il n'est qu'un devoir, qui est de s'affirmer, — « la faiblesse étant le péché politique contre le Saint-Esprit [3] » ; — et par faiblesse entendez aussi le manque d'audace morale, la soumission trop facile au scrupule. S'affirmer, quand le droit vivant de la force visible n'est pas reconnu. Car étant la force et la vie, nous avons plus de droits à régner sur la terre que les vieux peuples fatigués de l'Europe occidentale qui détiennent un quart de la surface habitable du globe. Qu'ils nous donnent leurs colonies, et nous leur donnerons la paix ! Qu'ils résistent en opposant à notre droit réel le papier d'un droit fictif, et nous leur déclarerons la guerre ! Telle est toujours la raison de la guerre : une disproportion entre les énergies véritables d'une nation et la situation qu'elle

1. *Fiancée de Messine.* Cité par Bernhardi, dans *der Nächste Krieg.*

2. Bernhardi, *Unsere Zukunft.*

3. Treitschke. Expression reprise plusieurs fois par Bernhardi.

occupe dans le monde,—la méconnaissance, par ceux qui possèdent et ne sont pas forts, du droit réel de ceux qui sont forts et ne possèdent pas. Au cours de longues paix, un déséquilibre se produit : un peuple dont on voit baisser la vitalité continue de s'entourer de vastes possessions, sorte d'enveloppe inerte, produit de ses activités antérieures, et que la vie ne remplit plus. Un voisin dont grandit la puissance tend à déborder ses frontières. Longtemps, par les compétitions de la paix, un équilibre plus ou moins fragile peut s'ajuster, se maintenir. Mais le danger d'une catastrophe « est dans l'air ». En général, c'est le plus fort qui la provoque, mais — les Allemands y insistent depuis qu'il leur importe de rejeter sur l'adversaire la responsabilité du conflit — le plus faible aussi, s'il croit tenir des chances momentanées de succès, peut la déchaîner.

« Ainsi se présente la guerre : elle résoud l'antinomie ; « elle vérifie le rapport entre la puissance réelle et la situation « occupée. Elle montre à chaque peuple sa place entre les « nations à la mesure de sa force. Elle lui assigne son champ « d'activité proportionné à ses pouvoirs. La guerre amène la « vérité au grand jour. Voilà son imminente signification « morale dans l'histoire, et de là procède son droit moral. « Et ce n'est pas seulement la supériorité réelle, c'est la prééminence de l'esprit, des forces culturelles, qui s'atteste par la « guerre. La guerre est le grand examen des peuples [1]. Les « uns montent et les autres descendent. Et cet examen est « juste. « Il a été pesé, dit la parole de l'Ecriture, pesé et « trouvé trop léger. » De cette parole naît le droit du vainqueur. Dans la guerre, Dieu lui-même apparaît avec la « victoire. Alors la vérité l'emporte sur l'apparence. C'est la « volonté de Dieu que les voies s'ouvrent, débarrassées « d'obstacles à la force véritable pour qu'elle s'élève aussi « haut, pour qu'elle s'exerce aussi loin que l'exige la grandeur « de son être [2] ».

1. Expression prise à Treitschke. Ce sont toujours les mêmes images et formules qui reviennent.

2. Reinhold Seeberg, *Das sittliche Recht des Kriegs*. Dans ce seul numéro d'octobre, trois articles sont consacrés au droit et aux significations mystiques de la force (dans *Internationale Monatschrift*, octobre 1914).

*
* *

Telle est l'effrayante théorie qui s'est constituée en Allemagne au cours du XIXe siècle, — dont Hegel a prononcé le premier axiome quand il a défini l'Etat, l'absolu, — et Schopenhauer, le second, quand il a posé le primat sur l'esprit de la volonté, dont la force n'est qu'un aspect. Opérant la synthèse de ces deux principes, un Treitschke, un Lasson, un Julius von Hartmann, bien d'autres encore, ont formulé les principaux de ces théorèmes, dont s'est inspiré Bernhardi, prophète et apôtre, philosophe et théoricien de la guerre actuelle, — et que développent aujourd'hui pour les Allemands tous les avocats de la cause allemande, tous ceux qui leur répètent, en remontant à l'absolu, le droit de la guerre, le devoir et la nécessité de la guerre, la raison allemande et le but allemands de cette guerre, l'indubitable victoire allemande, en même temps qu'ils leur démontrent l'innocence d'une Allemagne si pacifique et criminellement — que ne disent-ils heureusement? — attaquée par des jaloux. Elle s'est élaborée, cette théorie, en même temps que se constituait cette Allemagne. Trait pour trait, elle correspond à ses conditions propres, celles du dedans et celles du dehors — à ses instincts, besoins et tendances propres. Elle subordonne tout à l'État, parce que, en Prusse, en Allemagne, l'Etat, antérieur à la nation, a tout ordonné ; elle identifie l'État à la force, qu'elle divinise, parce que, en Prusse, en Allemagne, l'État fut la force, parce que toute son œuvre, il l'a créée par la force ; elle lui permet tout pour atteindre ses fins — et de là cette monstrueuse doctrine de guerre dont M. Andler nous exposait l'autre jour les formules — parce qu'il se permet tout pour atteindre ses fins : hier le faux, aujourd'hui la violation de sa propre parole, le massacre et le pillage organisé. Ces fins de l'État, qui sont toujours « d'affirmer et d'augmenter sa force », laquelle est son essence, elle les définit : devoirs, parce que l'Allemagne prussienne s'est donnée pour mission d'assujettir le monde à sa force, — parce qu'elle n'a cessé de s'imposer le fardeau d'armements énormes et toujours accrus. Aux nations faibles elle refuse l'existence réelle, parce que l'ambition allemande, c'est d'absorber dans le

Deutschtum les petits peuples environnants. Plus généralement, elle nie ce que les autres peuples appellent droit, et le dénonce comme un principe de mort, parce que c'est leur droit qu'ils opposent aux empiétements de la puissance allemande, parce que l'État allemand, comme nous l'enseigna publiquement M. de Bethmann-Hollweg, entend déchirer un traité qui porte sa signature, s'il devient gênant pour ses intérêts, — parce que, surtout et superbement, l'Allemagne se croit la vie, la jeunesse active et souveraine en face de vieux peuples ralentis. Et de cette conviction naît le dernier trait de la théorie. Dans cette famille des États, d'où le droit est exclu, un droit reste pourtant, ou plutôt un devoir : celui de la guerre, « qui est la politique par excellence », la fin principale et la véritable raison d'être de l'État. Fatalement et justement, elle se produit chaque fois que la place d'un peuple sur la terre cesse de se mesurer à la quantité de ses énergies intérieures, c'est-à-dire chaque fois qu'un peuple qui grandit sans qu'ait grandi son territoire, se croit capable de subjuguer un voisin qui a décru sans qu'aient décru ses possessions. Telles sont précisément, vis-à-vis de la France « décadente » et de la vieille Angleterre endormie et repue, la position et la conviction d'une jeune et avide Allemagne. Qu'un empire de soixante-cinq millions d'âmes, infatigablement entraîné pour la guerre, et qui peut armer dix millions d'hommes, se prive de ce qu'il désire et trouverait chez un peuple qui ne veut plus de guerres, et dont la population, l'armée sont d'un tiers inférieures, c'est un contre-sens, et que dément toute l'histoire. En Europe comme en Afrique, au XXe siècle comme en tous les temps, à chacun suivant ses pouvoirs de conquête ! « La guerre est l'état normal entre les peuples », et l'intérêt seul du vainqueur en limite les destructions. Aux principes qu'invoquent les vieux pays constitués — pour consacrer, disent les théoriciens de la force, leur être et leur acquit fixés — ainsi s'oppose, formellement et cyniquement professée, la morale d'une Puissance qui s'est faite par la guerre et tend par la guerre à plus de puissance. Morale à part en Europe, et qui correspond, comme il arrive toujours, aux mœurs et au type de la créature qui se l'est inventée, — une créature de proie, l'aigle prussien, allemand, dont la

structure, les serres démesurées dès la naissance, suffiraient, si l'on ne le voyait vivre, à signaler le rapace. Mais ce n'est pas seulement la faim qui le rend conquérant. Pour bien comprendre la volonté de domination qui caractérise un tel État, il faut voir quelles énergies spirituelles du pays la portent, la nourrissent, la servent et l'exaltent. Rêve collectif d'orgueil et de foi naïve; ardentes, romantiques, impérieuses croyances à la noblesse insigne de la race allemande, à la prééminence de la culture allemande, à la sainteté de l'histoire allemande, à la divine mission de l'Allemagne dans le monde, au cours de tous ses siècles, depuis les temps héroïques et païens, — c'est une enivrante et dangereuse illusion que les docteurs de l'État entretiennent dans les âmes suggestionnables et disciplinées de ce peuple si fort et resté puéril, pour l'exciter à toutes les entreprises et tous les sacrifices. Par elle les guerres se changent en croisades, et l'Allemagne s'apparaît toujours comme l'alliée de Dieu.

(A suivre.)

ANDRÉ CHEVRILLON

LETTRES D'UN ARTISTE

(1914-1915)

I. — THURINGE

Ces lettres furent écrites à une personne que je priai de ne pas les répandre, à cause de l'émotion, qui eût paru inexplicable, où je ne cessai d'être pendant mon séjour en Allemagne.

Je suis aujourd'hui convaincu que la mobilisation était commencée, au moment où je me trouvais en Thuringe.

Je ne veux rien corriger, rien changer à ces pages, mais je leur laisse le désordre, la forme libre et intime, qui supposent entre celui qui les écrit et celle qui les reçoit des habitudes de pensée communes, l'inutilité de remplir les trous et même de finir les phrases.

Veuillent les lecteurs de la Revue de Paris *excuser ces notes, destinées, semblait-il, à dormir dans un tiroir, ou même à être détruites, si le moindre document relatif à cette guerre prodigieuse, n'eût déjà pris la valeur d'un document.*

J.-E.-B.

*
* *

Francfort, 20 juin 1914.

Ma chère amie,

Pourquoi m'avoir décidé, pour mes misérables yeux, à aller prendre avis dans ce pays où je m'étais juré de ne plus retourner? Nous en avions assez, il y a bientôt douze ans, nous nous étions promis de ne plus le revoir. Et m'y voici !

Quand j'ai quitté la gare du Nord, l'autre soir, ce fut d'un cœur angoissé, tu le sais ; tu t'es moquée, tu m'as redonné courage, je suis parti, et je ne le voulais pas. Pour ne pas fatiguer mes yeux pendant la nuit, je n'avais pas emporté de livres. Cependant, en passant devant la boutique de la rue Castiglione, je ne résistai pas à la tentation et m'enquis du dernier roman de G.-W. Wells. Était-il à Paris? Il y était. Je demandai un exemplaire de *The World set free*. On m'en avait tant parlé, j'en étais si curieux, que je l'achetai. J'aurais dormi dans le sleeping, sans ce livre terrible et hallucinant. Les caractères d'imprimerie en sont gros et nets ; la lumière était vive : l'aube me retrouva penché sur les pages de ce diable de Wells, qui excite les hommes, comme Jules Verne nous agitait, enfants. La grande guerre du milieu du XXe siècle ! des tableaux de l'ultime conflagration de l'Europe, après quoi les hommes, dégoûtés à tout jamais de l'œuvre de mort à quoi les progrès de la science aboutissent, se décident à travailler pour une paix définitive et éternelle. Nous l'avons tous, timidement, rêvé, ce beau rêve ; des générations ont voulu caresser la chimère ailée, dont les griffes sont toujours aussi aiguës. C'est en partant pour l'Allemagne, que je me replonge dans ces absurdes rêvasseries de Parisien en vacances, à peine permises sous les arceaux de la pergola en fleurs, par un beau jour d'été, berceur et ami.

Je roulais en vagon vers le pays de la guerre, et me reprenais à espérer, pour nos petits-enfants, des conférences de la paix, des discours fraternels, des enlacements et des sourires internationaux. Wells avait réussi à m'intoxiquer avec son filtre magique.

A cinq heures, le lendemain matin, Desroches est venu cogner à la porte de mon compartiment pour me réveiller. Je ne dormais pas, mais, les rideaux tirés, je ne m'étais pas aperçu qu'il faisait jour. Marcel avait les yeux rouges, sa voix était rauque, son ton saccadé ; il me dit : « Monsieur ! venez voir ! Nous y sommes... nous voici de l'autre côté de la frontière. Venez vite, habillez-vous, ça vaut la peine d'être vu... » Je ne me suis pas pressé, je l'ai laissé à son poste d'observation, dans le couloir. Je n'avais nulle envie d'aller coller ma face à la vitre. Mais, bientôt, le brave garçon est revenu,

plus rouge encore : « Monsieur ! ah ! ces bastions couverts d'herbe tondue à la machine, fleuris, ces allées sablonnées, ces canaux, ces lignes de chemin de fer, à côté de la nôtre, ces entrepôts, tous ces vagons, venez voir ! C'est incroyable. On me l'avait bien dit, à la caserne, à Remiremont, qu'il fallait y aller pour le croire. Ah ! monsieur !... » Il était en rage, le pauvre Marcel, et redevenu le chasseur à pied d'il y a deux ans. Sans lui, je t'avoue que je n'aurais rien remarqué à ce moment-là. Mais il m'expliqua quantité de choses militaires, avec une profusion de détails techniques qui me firent dresser l'oreille.

Pourquoi, moi qui voyage toujours seul, ai-je emmené, cette fois, ce nouveau marié? Je compte lui dicter mes lettres et me faire faire la lecture, si l'on m'interdit de me servir de mes yeux. Maintenant, je regrette moins de l'avoir séparé de sa jeune femme, pour ce court séjour, car il va m'aider à regarder autrement qu'en artiste.

Passer par la douane allemande me fut toujours désagréable même quand nous allions à Bayreuth, jadis. Cette fois, l'entrée chez nos voisins de l'Est m'est plus pénible encore ; mais ma curiosité est piquée, je fais ma toilette et vais m'asseoir à côté de Marcel, dans le corridor.

Les préparatifs militaires sont partout visibles dans l'agencement des gares, qui ne correspondent pas par leurs dimensions à l'importance des villes ; les usines desservies par des réseaux de voies ferrées, par des canaux, par des chemins de halage; la culture, les champs, les bois contournent des bastions et des forts, obéissant à un ordre supérieur, tout sert à la défense du pays. C'était dimanche. Les paysans, dans la campagne, avaient un air de prospérité et une tournure citadine.

Les maisons dans les villages, les demeures ouvrières ou bourgeoises, d'un style nouveau, toutes neuves, propres, égayées de fleurs aux fenêtres, de charmants jardins, rappellent les environs de Londres, mais d'un Londres américanisé, lavé, ciré, comme les buffleteries d'un officier anglais ; et, entre ces villages et ces manufactures, des rails scintillent, s'infléchissent et s'enfoncent dans la direction de mystérieux entrepôts, de hangars pleins de fourgons, d'innombrables fourgons, bien plus qu'il n'en faudrait pour le transport des marchan-

dises de l'Allemagne entière. Je sais que nous sommes envahis par les produits d'outre-Rhin, mais tant de wagons, de locomotives, de grues et d'entrepôts, ce n'est pas l'industrie seule qui peut les motiver.

Marcel me disait : « Croyez-moi, monsieur, c'est militaire. Il y a des hommes armés qui se cachent là dedans ; on croirait qu'on prépare une mobilisation. Et puis, ça a tout l'air d'aller de notre côté. On est prêt à les recevoir, ces c...-là, chez nous. Tout de même, je n'aurais pas cru cela si bien aménagé ; ils sont épatants ! »

Je ne voudrais pas, chère amie, exagérer, et tu penserais sans doute que mon imagination grossit ce qui se présente à ma vue. Détruis mes lettres, si tu les trouves inquiétantes ; oui, depuis vingt-quatre heures que je suis en Allemagne, j'éprouve une impression qui peut-être va se modifier, mais odieuse pour un Français de mon âge. Que reste-t-il du pauvre et charmant Deutschland, tel que me le racontait notre Dinah?

Francfort est devenu « kolossal ». La foule du dimanche était gaie, bien habillée, festive ; les restaurants excellents ; les boutiques magnifiques. Il y a trop de tout, partout, même trop de géraniums et de cinéraires dans les plates-bandes des jardins et publics et privés, tenus avec un soin méticuleux, et quelle propreté, quel ordre !

J'ai été au musée revoir ma *Petite Masque*. Musée allemand. Quels pauvres artistes, ceux d'ici ! C'est froid, c'est méthodique comme présentation, mais quelle mauvaise peinture que la leur ! Ils ont beau mettre en vedette Degas, Renoir, nos impressionnistes, comme des Dürer et des Holbein, leur choix est mauvais. Quant à l'influence de nos maîtres-peintres sur leurs élèves, elle donne des résultats lamentables. Leur indépendance conserve un caractère gourmé, comme obéissant à un mot d'ordre, à un ordre militaire. Ils commencent à se faire une architecture assez heureusement adaptée — les rues ne sont plus laides. Je te le répète, tu ne te reconnaîtrais plus ici.

Ils ont marché à pas de géants ; ils ont démoli, rasé et reconstruit. Ils sont effrayants. C'est un pays d'ingénieurs qui s'appliquent à être artistes. Non, ce n'est plus laid comme le

Berlin dont nous avons tant ri ensemble. Ce qui peut s'apprendre, ils l'apprennent. A demain.

*
* *

L., 22 juin.

Il pleut et ce n'est pas gai, cette forêt de plaisance, ce pays faussement pittoresque, aménagé pour l'agrément du touriste et où la nature est maquillée comme par des jardiniers officiels. Si du moins il faisait un vrai temps de juin, on se consolerait en pensant que les semaines de traitement vont être des journées de plein air, à respirer. Autour de l'hôtel, c'est une Suisse d'opéra-comique ; des bancs, à tous les pas, pour jouir des « points de vue » ; des lacs artificiels, des cygnes, des chalets pour le goûter. Tout ceci est pour le beau temps, et il pleut depuis notre arrivée.

Je dois avouer que l'hôtel est parfait. Hier, il pleuvait déjà quand nous avons débarqué à Eisenach — Eisenach ! Tannhäuser, la Wartburg, Elisabeth ! Oh ! mes héros wagnériens ! Vais-je donc visiter la salle de Concours des Chanteurs, que je n'ai vue que reproduite par ces lourdauds décorateurs chers à Frau Cosima?

J'étais passé par ici, il y a trente ans, quand Eisenach était une bourgade. C'était au temps de la *Revue Wagnérienne*, de T. de Wyzewa, d'Édouard Dujardin et de ce Houston Chamberlain qui, je le crois, est encore fixé à Bayreuth, un gallophobe à tous crins. Comme c'est loin en arrière, comme Wagner serait satisfait, s'il vivait encore, de palper ce gros luxe allemand, lui le luxueux à l'allemande ! Eisenach est une grande ville qui semble attendre la visite d'un souverain. Des corbeilles de fleurs aux poteaux des trolleys et des réverbères, comme devant le casino de Dieppe, pendant les courses. Encore et encore, des boutiques trop pleines, des pendules et des pendules. Ces gens ont l'amour des pendules, il faut qu'ils sachent l'heure qu'il est, en bronze doré, en toutes matières. Ils se promènent comme s'ils n'avaient rien à faire ; ils mettent tout ce qu'ils possèdent sur eux, pour se promener.

En prenant la route de L., sous l'averse, j'observais des

familles à chapeaux de paille, des enfants en robes claires, qui grimpaient comme des chèvres le long des collines boisées, dans un parc aussi soigné que le parc Monceau. J'ai oublié de te dire que le docteur X. m'avait envoyé prendre à la gare par son automobile : deux hommes en livrée, des roses dans un porte-bouquet, et cette politesse obséquieuse qui nous gêne tant.

Il y a vingt kilomètres de route, et toute la campagne est également peignée, tondue, vernissée, plantureuse d'ailleurs, et riche à faire pleurer d'envie nos fermiers de Normandie. Je t'assure qu'on entretient les bâtiments de ferme, et, quant aux maisons et aux églises les plus humbles, le peintre et le maçon n'y laissent point les traces de l'hiver.

Ici, l'on veut rire, jouir, être heureux, ou avoir l'air de l'être. La gendarmerie y veille.

Il était tard quand j'ai aperçu les toits de l'hôtel, au-dessus des sapins. Encore un parc, de vastes allées, des fontaines, des kiosques à musique — et j'ai mis le pied sur le perron d'un château du XVIIIe siècle, rose et vert, tout fraîchement réaménagé, d'un goût parfait. Il me semblait arriver dans une « country house » d'Angleterre, pour un « week-End ». Grands vestibules bas, lambrissés de chêne; tout à l'anglaise, un luxe discret — et le vide — et le silence.

Nous ne sommes ici que quatorze voyageurs en traitement : Belges, Anglais ou Français. Heureusement, il n'y a pas d'Allemands. Les buveurs d'eau habitent dans les villas, les pensions, et les autres hôtels. Le personnel est suisse ou italien, excepté les filles de chambre. Je ne sais plus bien dans quel pays nous sommes. Est-ce un Ritz sur un pic de la Suisse? C'est très reposant, et le docteur X. qui exploite les bains, les hôtels, à côté de sa clinique, est un habile homme, en plus du remarquable oculiste que chacun connaît.

Avec des livres, le voisinage de mon ami B., dont la chambre est contiguë à la mienne, je crois que je supporterai facilement mon exil. Et si je pouvais revenir avec de bonnes lunettes !

P.-S. — J'ai bien fait d'apporter mon habit. Le soir, c'est comme au château, les femmes sont décolletées. Il n'y a plus d'Allemagne.

*
* *

L., 23 juin.

J'ai beau être dans un château anglais, je suis tout de même en Allemagne. Le docteur est plein de prévenances, il est bon, il est excellent. Donc je suis en Allemagne, et le livre de Wells hante mes nuits. Je suis chez l'ennemi terrible, implacable, souriant, cauteleux, qui vous passe la main sur l'échine. Ce matin, je causais avec la secrétaire de la clinique, une jeune femme des environs de Strasbourg. Je la pris pour une Alsacienne française, à cause de son nom, de son accent, et de sa mise; mais comme elle me demandait si j'admirais la cathédrale de Strasbourg, je répondis que je ne voulais pas aller en Alsace : Pourquoi, monsieur? — Mais, je suis Français, vous comprendrez que cela me soit pénible, je ne suis pas d'âge à avoir oublié... — Quoi, monsieur? Et, se ravisant avec un sourire méchant et louche : Ah ! la guerre ! mais monsieur, c'est loin, cela, nous avons oublié, il faut que vous oubliiez aussi !

Je me replonge dans Wells. Ils ont oublié, entends-tu? Ont-ils oublié qu'il y ait une Champagne, et ne la désirent-ils pas? Ils admirent, eux, la cathédrale de Reims.

Marcel, qui s'est lié avec les patrons de l'hôtel, me dit tous les compliments qu'on lui fait. Ils sont « tout miel », dit-il, pour les Français, et leur famille entière paraît être installée aux quatre coins de notre pays ; ils tiennent des hôtels, de Lille à la côte d'Azur. Tu te rappelles qu'à Grasse, notre langue n'était pas parlée dans l'hôtel. Ils nous envahissent en temps de paix, jusqu'à ce que... mais, je m'arrête ; j'ai peur d'être trop suggestionné.

A sept heures, je suis réveillé par l'orchestre, au bout de la terrasse. Le programme commence par le Choral de Luther ; alors, les buveurs d'eau ferrugineuse, avec leur chalumeau de verre entre les dents interrompent leur promenade matinale, se plantent droits pour écouter respectueusement, et ceux qui ont des chapeaux se découvrent. Les petites filles des écoles longent les grilles du parc, se rendant en classe ; elles ont sur le dos une sorte de paquetage militaire à bretelles;

dès qu'elles entendent le Choral, elles réunissent leurs deux talons, qu'elles choquent comme des troupiers, et rectifient leur position.

Ah ! cette musique militaire, cet orchestre de cuivres, dans cette campagne trop douce, cela vous fait mal au cœur. Une brume de chaleur d'été s'élève des champs blonds et bleus, à perte de vue, dans la direction d'Eisenach ; des valses, des pots pourris d'opéras d'Auber, un peu de Wagner ; toute la matinée, vous entendez de la musique ; et l'après-midi et le soir ; *Poète et Paysan*, de Suppe, un peu de Saint-Saëns. Ce fameux peuple musicien n'a pas de discernement, je soutiendrai toujours qu'il est musicien comme un professeur de rhétorique est un lettré. Ne confondons pas ! Il y a beau temps que je me suis fait honnir, à Wahnfried, pour avoir soutenu que Wagner était mieux compris chez nous qu'il ne l'avait jamais été chez lui. Les Allemands croient aller au fond des choses, mais non ; ils sont, comme une grosse poule qui s'endormirait sur des œufs en porcelaine. Ils croient couver, mais rien ne sort de vivant.

Quand nous causions d'art, H. K. et moi, il m'apprenait des noms, des dates, il me jetait de la poudre aux yeux, et je me taisais ; mais si nous étions ensemble devant plusieurs tableaux, il ne savait de qui était celui-ci, de qui celui-là. Des connaisseurs, des instinctifs? jamais. Des classeurs de fiches, des faiseurs de dictionnaires, et, quant à leur « Gemüth » comme il est plus proche de la carte-postale de Christmas, que de la vraie émotion, profonde et vibrante !

Après tout, leur musicien-type, c'est bien cet assommant Brahms des symphonies, qui ose reprendre le thème de la Neuvième, qui retouche Beethoven. Et ses compatriotes le confondent avec le grand homme. On n'a *refait* du Beethoven qu'en Allemagne. On *refait*, on corrige tout, en Allemagne, pour le Herr Professor et la sentimentalité moderne de ses demoiselles. Mais les allumettes ne ratent pas, les trains sont ponctuels ; le simili est d'aussi bon usage que l'or. Combien la vie doit être commode, ici, pour ceux qui n'ont pas l'odorat trop fin !

Nos compagnons français sont dans l'enthousiasme ; ils ont bien un peu peur, la comparaison les alarme. En effet, on ne

saurait que se répéter, ce pays est prodigieux, écrasant par la perfection du voulu, de l'obtenu, du réalisé, comme un magasin Dufayel idéal. Vous n'avez qu'à presser un bouton pour que l'objet de votre souhait vous soit, à l'instant même, servi sur un plateau avec un salut du porteur. « Danke schön » (merci bien), dit le serviteur qui vous rend un service. Mais, n'est-ce pas à moi, de le remercier? Ici c'est le contraire, et le pacha, servi, prend l'objet, écarte les jambes, fait sonner les pièces dont il le paie, ne serait pas éloigné de tendre sa main à baiser.

Pourquoi l'ordre, la hiérarchie, ces plates-formes de la société, comme disait jadis Degas, et pourquoi les plus nobles qualités aussi perdent-elles, de ce côté du Rhin, leur virginité, leur grâce, leur parfum?

Je crains d'être injuste ; ma partialité est peut-être faite de nerfs et de souvenirs d'enfance, mais j'ai envie de crier quand ces bonnes dames, nos compatriotes, s'exclament, et je crois que je préfère le « va comme je te pousse » de chez nous, à l'enrégimentement de ce peuple méthodique.

Pour ce qui est de mes yeux alors, avouons-le : jamais on ne s'est donné autant de peine chez un oculiste ou chez un opticien. Des heures et des heures s'écoulent à essayer des verres — et cela en vaut la peine. La rétine est traitée avec un respect qu'approuvent les malheureux demi-aveugles, mes compagnons d'exercices. Ici, rien n'est fait à demi. Tu verras ces lunettes, et quels étuis ! Dans l'usuel, ils triomphent.

A demain.

*
* *

24 juin.

Le docteur prête sa voiture à D. B. ; nous faisons de grandes promenades sur les routes de la Thuringe, entre l'interminable et fastueux déjeuner de la comtesse K., et la seconde séance à la clinique. Deux Français traînés lentement, solennellement, par des chevaux poméraniens, s'entretiennent dans cet équipage de petite cour allemande. On les salue au passage ; des paysans d'opérette, des paysans-modèles, des paysans-réclame ; ils sont trop bien costumés, que diable ! Ils n'ont pas besoin d'être si astiqués, pour porter du bois sur leur dos, la pelle ou la faux. Quand ils reconnaissent la livrée de notre

cocher, ils se rangent, regardent droit et se découvrent. D. B. affirme pourtant qu'ils votent pour les social-démocrates. Ils aiment la baguette, quelle qu'elle soit.

Je ne voudrais pas te transcrire nos conversations ; tu me crois déjà malade, neurasthénique, B. est aussi noir que moi et il a habité l'Allemagne, lui, il l'a étudiée, il en sait l'histoire, il l'admire. Nous tombons d'accord sur ceci : étant donné tant de force, leur puissance si organisée, leur génie si pratique, comment les Allemands ne sont-ils pas effrayés par la perspective de ce que serait le lendemain, le surlendemain d'un nouveau triomphe de leurs armes? Il semble qu'ils aient atteint à leur apogée. Le peuple, comme un paon qui fait la roue, ne se reconnaissant pas lui-même, grisé par les plaisirs d'une sorte d'exposition universelle pavoisée, fraîche, joyeuse, s'exhibe à l'admiration et à l'envie qu'il croit inspirer — et qu'il inspire encore, aux demi-cultivés et aux hommes d'affaires — partout, jusqu'au delà des mers. S'ils commettent la faute de nous déclarer la guerre, ce sera une imprudence dont leur psychologie précaire ne les avisera pas. Ils la commettront, et plus vite, je le crains, qu'on ne le croit chez nous. A qui cela servirait-il? et à eux cela ne peut que nuire désormais : moralement, d'abord.

Dans leur vertige de vanité, ces obéissants sujets d'un empereur d'opéra, veulent humer le fumet des vins trop généreux. Un doigt de plus d'ambroisie, et leur tête va tourner.

Il y a, en eux, du nouveau-riche et du parvenu ; dans leur gros luxe clinquant, c'est une assurance de négociants bien calés sur la place du marché ; mais ces vainqueurs, s'ils savaient ce qu'ils sont en train de perdre, à jouer ainsi à l'oisif et à l'élégant ! Ils touchent à l'extrême limite de ce que peut s'allouer de loisirs et de joies physiques, le travailleur prévoyant. Ils commencent tous à savoir *gâcher*.

Que nous reprochent-ils, à nous, à notre Paris objet de leur convoitise sans ironie? Le plaisir, la mollesse, l'insouciance et le rire léger ; et au même instant, ce qu'ils ambitionnent, n'est-ce pas tous les plaisirs, toutes les aises de la vie? Comme Albérich le Niebelung, ils se damneraient pour un lingot d'or, emblème de la puissance terrestre. Les jardins tropicaux du magicien Klingsor, ses palais aux senteurs énervantes, s'écrou-

lent sous la pointe de la lance de pureté. Wagner l'a dit, et ce fut sa dernière parole. Ainsi soit-il.

Le soir B. et moi ne sortons pas de nos chambres ; dans la sienne, hier, j'assistai à sa petite collation qu'il prend dans son lit. Souvent Marcel me fait la lecture (je relis le *Saint Paul* de Renan). Mais Marcel a hâte de redescendre, d'observer les gens, dehors, ou bien au cinéma. Il n'y a pas de prévenances, dit-il, qu'on n'ait pour le « Parisien ». Pourtant nous serons tous consignés dans les étages supérieurs de l'hôtel, à partir de jeudi. Il y a des manœuvres dans les environs de X. Les officiers de la Krieg Akademie souperont dans la salle à manger, à part. Des hanaps d'argent, de la vaisselle et des appareils singuliers ont été envoyés de Berlin, avec les ordonnances de ces nobles messieurs. Le personnel cosmopolite ne sera pas admis à les servir. Nous, on nous bouclera. Si l'on pouvait tout de même, voir ces officiers, la crème, l'espoir de l'armée, les futurs chefs, les princes et les seigneurs à vingt-cinq quartiers ! Marcel prétend que ce n'est pas encore l'époque des manœuvres, Marcel a son idée à lui ! et il ne la lâchera pas. « Il se passe quelque chose. »

Cependant, ces longues soirées du solstice d'été sont exquises à la lisière des bois. Une brise moite passe sur les avoines non encore coupées, et les récentes meules roses d'une belle récolte déjà achevée depuis la mi-juin, ponctuent, de loin en loin, des champs plantureux.

Mais je préfèrerais à ceci notre Normandie ; c'est en cette saison qu'on devrait être à la campagne, se replonger dans la nature, oublier les villes. Ici, je ne puis oublier rien...

Te rappelles-tu, chère amie, le petit frisson que j'avais jadis, en revenant le samedi de ma correction à l'atelier du boulevard Montparnasse? Une antipathie irraisonnée, ne fût-ce qu'artistique, m'écartait de ces repaires de Germains. Dès le premier contact entre le professeur et les élèves venus d'outre-Rhin, c'était une barrière. Je ne l'ai jamais franchie. Ces jeunes gens étaient aussi incompréhensibles qu'acharnés, dans leur appétit vorace pour apprendre. On ne savait comment les rassasier, ils voulaient nous dévaliser ; nous ne nous défendions pas, mais les mots, avec eux, perdaient leur sens. Ce qu'ils tâchaient de s'assimiler, c'est précisément ce qui ne

s'enseigne pas, et ne s'exprime pas verbalement. Quelle brutalité maladroite, quel « tape à l'œil », dans cette technique des « Sécessions », quels effets faciles ; et quant à leur insincérité !... Si, prétentieux, ils se rebiffaient à nos corrections ; à combien d'entre eux n'ai-je pas entendu dire : « Ce n'est pas votre critique de métier que nous désirons, mais des leçons d'esthétique pure. » Esthétique? laquelle? Nous avons la nôtre, et elle n'est pas pour eux, ils n'en auraient que faire, si ce n'est une comique contrefaçon, un rayon de plus aux magasins de leur Kultur, à côté de leurs mortiers et de leur système de colonisation.

Eh bien ! depuis que je suis ici, je suis étonné, je suis écrasé, je dirais presque : *j'admire* ce décor de féerie moderne, si soudainement planté en scène, comme jailli des sous-sols savamment machinés ; mais, les mécaniciens, les figurants, le chef d'orchestre, les acteurs et les musiciens, chacun d'eux m'est hostile, quoique leurs visages s'éclairent d'un sourire accueillant, dès qu'on s'adresse à ces esclaves. Impossible d'avoir confiance. C'est comme avec notre Dinah. Tu t'en souviens? Nous haïssait-elle assez, notre Dinah, la fidèle servante qui m'avait vu naître !

Je m'arrête, parce que mes lunettes d'essai me fatiguent extrêmement.

A demain.

*
* *

25 juin.

La comtesse K. dit à B. que ma tristesse l'impressionne. Elle lui a posé toutes sortes de questions sur mon compte. Romanesque, cette vieille dame, en authentique Russe qu'elle est, a trop d'imagination. Elle a connu Tourguenieff ; elle est elle-même un type de femme de l'époque de Baden-Baden. Je le verrais à la « Conversazion ». Elle est bien, ici, dans son élément.

Donc, madame K. se demande quels sont mes soucis et croit à des peines de cœur. Elle m'a prié à passer l'après-dîner avec elle, hier, c'est-à-dire de trois à cinq heures. Il faisait si chaud dehors, que je ne me suis pas fait appeler deux fois.

Très intelligente, elle a beaucoup vu de choses et de gens pendant sa longue existence ; enfin, son salon est abrité du soleil, frais, une demi-obscurité y règne et une avalanche de fleurs embaume l'air. Figure-toi le mobilier disparate et si agréablement vieux jeu de nos amis J. de C. De Louis XV à Napoléon III ; puis des photographies de souverains, de grands-ducs, de tragédiennes et de ténors, avec dédicace en français. C'est du vieux jeu, dans un salon qui vient d'être tendu à neuf, repeint par le Waring et Gillow de Munich ou de Berlin. Et tout cela constitue, néanmoins, le salon d'un grande dame russe à la Tourguenieff. J'y tiens, oui, c'est du Tourguenieff.

Avec cette « alliée » je puis me détendre et parler franchement. Elle reçoit nos journaux, nos revues, elle connaît la politique. Comme à beaucoup d'aristocrates étrangers, la France ne lui donne pas de grandes satisfactions ; elle me laisse entendre que l'alliance franco-russe, si précieuse et si belle en principe, il faudrait la consolider au lieu de l'ébranler. Elle m'a dit : « Dans quelques années, dans trois ans, peut-être, notre armée sera d'une telle puissance, qu'il est impossible que d'ici-là le kaiser ne soit pas entraîné à nous faire la guerre. Oh ! monsieur ! je tremble en y pensant ! Souvent, je me demande si j'ai eu raison de m'établir ici. J'ai contracté une telle dette de reconnaissance avec le bon docteur, que je n'ai pu résister à ses propositions, quand il me demanda d'acheter avec lui cette terre, ces thermes autrefois populaires en Allemagne et qui n'avaient qu'à être mis à la mode du jour pour retrouver leur prospérité d'antan. Je fus convaincue que L. serait une oasis de délices pour les malades du docteur, qui y installerait une clinique modèle, pendant les mois d'été. N'est-ce pas charmant, et commode? Avec l'aide et sous les auspices de la duchesse de Saxe-Meiningen, L. serait un séjour unique. Ai-je bien fait? à mon âge ! moi qui ai traversé tant d'époques tragiques, dans mes terres, en Russie ! Si je suis encore vivante, c'est que la mort m'a oubliée, ou n'a pas voulu de moi... »

Et la comtesse m'a raconté des émeutes de paysans, des nuits d'angoisse au château, quand elle savait sa tête mise à prix, les faux toutes prêtes pour la lui trancher.

Ses enfants sont mariés hors de Russie, elle n'a plus de

proches parents au pays ; elle est une Russe de la côte d'azur, une cosmopolite, et pourtant, combien Russe ! Et elle redoute l'Allemagne autant que moi.

L'atmosphère s'alourdissait dans ce salon quiet ; la conversation traînait, parce que nous ne pouvions, ni l'un ni l'autre, dire ce que nous éprouvions si profondément. Un noir nuage pesait sur nous. Presque un demi-siècle de paix a créé dans cette partie de l'Europe, une confiance irraisonnée et qui parfois endort les plus clairvoyants. Nous nous sommes tant frottés aux étrangers, les usages se sont tellement dénationalisés, dans les hôtels, les voyages... peut-être la vieille vie casanière des bourgeois français et leurs préjugés avaient-ils du bon. Je ne rirai plus des V. qui n'ont pas quitté, depuis 1848, leur triste rue Cassette. Les enfants y ont grandi avec leurs préjugés et leur gaucherie, leur timidité ; tout de même, ce sont de bons esprits de Français, peut-être l'esprit qui nous sauvera. Chez ceux qui n'ont plus la foi, il y a un restant d'esprit religieux qui aux heures d'une épreuve nationale, je le crois vraiment, aiderait à accomplir de grandes choses.

La comtesse, trompée un peu par la lecture de nos journaux, m'a demandé s'il y avait encore, à Paris, trace de cette germanophobie « qui retarda le succès de Wagner. » En effet, musicienne, elle voudrait savoir comment Richard Strauss est admiré en France, ce qu'avait été le *Joseph* à l'Opéra, pendant la Saison russe. J'ai préféré prendre congé d'elle. Au mot *Joseph* me réapparurent les énervantes répétitions du mois de mai. Il y avait de la poudre dans l'air. Te rappelles-tu le matin où Strauss fut si brutal avec l'orchestre? Le portier voulant mettre à la porte le critique d'un grand journal berlinois? et, en sortant du théâtre, l'allemand parlé par tous les hommes que nous rencontrions, en attendant le tramway? Sur l'impériale, j'en avais compté six. Une invasion pacifique.

La comtesse dit : Et les Russes, les aimez-vous vraiment, qu'en pensez-vous? Je sais que notre comte Tolstoï est très lu en France...

Alors je lui ai parlé de Dostoïevsky, de Borodine au-dessus duquel elle place Tchaïkowski — naturellement ! — et pourquoi pas Rubinstein? et je me suis exalté.

Pauvre dame, pensais-je, si un jour la Russie était en guerre

avec l'Allemagne, combien son cœur serait troublé, et où irait-elle chercher refuge?

Tu vois que c'est une idée fixe. Ne me gronde pas, et, si tu veux, rends G.-W. Wells responsable des papillons noirs qui volent autour de ma tête. La Normandie aura tôt fait de les chasser bien loin. Je compte les jours qui me séparent de la rentrée.

Il va y avoir une courte interruption dans l'essai des lunettes. Croirais-tu que d'exercer ainsi ses yeux, tout le corps en est las?

Bonsoir. Il est neuf heures. Je vais me coucher.

***

26 juin.

... Je me fais relire du Renan. Le *Saint Paul*, *l'Antéchrist*, les *Mélanges*, les *Drames philosophiques* ; fonds de bibliothèques, livres de chevet, dans mes jeunes années. L'ami Edmond Maitre m'a élevé dans le culte des belles œuvres il m'a montré la voie ; mais aujourd'hui, je m'aperçois de quelle influence fut l'Allemagne sur les « intellectuels » ; dès après la guerre de 70-71, ils étaient plus près de la source où les nymphes germaniques puisaient l'eau pure, en chantant. Musiciens, poètes, savants d'ici, nous étions tout à eux. Je revois Renan, un soir, dans son cabinet du Collège de France, les mains aux ongles de mandarin chinois appuyées sur ses genoux, il était assis dans un fauteuil de cuir. Il nous intimidait et j'osais rarement l'approcher. Ary me dit : Si tu veux écouter papa, va, il est dans un de ses bons moments, il parle de Hegel. Je me rappelle presque les mots qu'il employait, insistant, clarifiant ses phrases à l'intention du professeur allemand pour qui M. Renan se mettait en frais. L'Allemagne ! c'était à son intention qu'il écrivait ses livres si français, et son public préféré, c'était l'Allemand.

Aujourd'hui, je ne saurais t'exprimer mon sentiment, en relisant ici, du Renan. Nous ne sommes plus et ne devons plus être dans la même attitude, vis-à-vis de l'Allemagne. Elle se présente autrement à nous, et ce que nos pères admiraient, c'est justement la qualité morale, le parfum moral, que le

pangermanisme, dans sa forme récente, a complètement détruits. Je sais que je me répète, mais, tant pis ! je suis trop frappé par ce qui m'accueille ici.

Je comptais m'en retourner par Weimar, or, je ne serai pas d'humeur à y aller. Gardons Gœthe, Schumann, même Wagner notre ennemi, à portée de la main, chez nous, mais n'allons plus chercher un coin d'outre-Rhin pour leur faire nos dévotions à des autels votifs. L'empire, tout neuf, forge des traditions sur les ruines de son génie familial, et, seul lui chaut l'utilitarisme des Amériques. Vulcain et Mercure jouent aux cartes sur l'enclume, un pichet de bière à leur côté. C'est aux usines de MM. Krupp, aux comptoirs des banquiers, à Hambourg, en Silésie, que le voyageur, peut-être, s'instruirait. Mais l'artiste est mis en fuite par le casque à pointe. L'odieuse tradition, qui se cimente dans cet Est ! Cela sent le cuivre et le soufre. Pourquoi Nietzsche affectait-il son goût pour la France? Son apologie de *Carmen*, me diras-tu, c'était le dépit d'un ami éconduit, osons même : d'un amour malheureux. Le surhomme de Nietzsche et le surhomme à la Wilhelm II se donnent la main et se la pressent à la briser. Détournons-nous. D'aillehrs, l'admirable Nietzsche est un polonais sémite et son surhomme bien cosmopolite.

Si j'étais un faiseur de lois, j'enverrais en Allemagne les jeunes gens de nos écoles. Ils auraient à rapporter de leurs vacances un cahier d'observations. Je les enverrais aussi bien aux États-Unis, mais New-York, que diable ! est de l'autre côté de l'Océan, et nous menace bien moins directement qu'Essein. Il faut qu'ils sachent, nos innocents, ce qui se trame à quelques lieues de Paris, ce qu'un oiseau, sans se reposer en route, peut aller, entre l'aube et le crépuscule, voir d'effrayant, puis revenir au jardin des Tuileries pour la nuit.

M. Renan n'approuverait plus du tout. Il s'est toujours passé d'un cabinet de toilette à système hydraulique perfectionné ; de son temps, Gretchen apportait, le matin, avec le café au lait, un petit bouquet (et sa fleur bleue) pour l'occupant de la chambre garnie. Une planche était appliquée au mur, de peur que des doigts sales ne tachassent trop le papier de tenture. Ce n'est plus cela, ce n'est plus cela !

... La vertu se plaît à gravir les pentes rudes. Voici nos

ennemis sur le plateau uni où s'assoit le monument de la Germania, non encore sommé des ailes de l'ultime Victoire. Ils veulent l'y dresser formidable et repue comme une grasse bourgeoise de Francfort. Ils ont récolté une moisson inespérée, mais cette récolte ne leur suffit pas encore, ils veulent ensemencer les quatre parties du monde. La terre ne finira-t-elle pas par refuser cette graine?

En ce moment l'Allemand est encore irrésistible comme un bellâtre de table d'hôte qui n'a qu'à relever ses moustaches conquérantes, qu'à dire les prix réduits de sa pacotille et à s'insinuer, de sa parole de polyglotte, pour acheter les plus récalcitrants. L'habile commis voyageur porte trop de bagues à ses doigts. Notre seul espoir, c'est qu'il se dégoûte bientôt de travailler, car déjà, entre les rideaux de soie des grands restaurants, il regarde ses frères servir, l'échine très pliée, les Excellences et les milliardaires. Il envie. Ce qu'il envie, maintenant, est-ce le repos du soir? Espérons-le.

Puissions-nous être les petits Poucet de l'Ogre d'épouvante.

Non M. Renan ne se plairait pas dans l'Allemagne de 1914. Charmantes images de vie intime, villes écartées, loin des métropoles, lieux d'études et de recueillement familial, simplicité naïve ! Tout cela est aboli et nous aurions dû le savoir, depuis que la *Sinfonia Domestica* de Strauss nous fut révélée. Toute l'artillerie des forts et des arsenaux, quelles munitions pour exprimer les rêves de l'homme, les caprices de la femme et les vagissements du bébé . . . . . .

. . . . . .

***

27 juin.

... Les officiers de la Krieg Academie arrivent. J'ignore où sont les troupes, où elles manœuvrent ; point de coups de feu, quoique l'on dise dans l'hôtel qu'il y a des exercices de tir. Les officiers ne paraissent ici que le soir, pour ces dîners pantagruéliques qu'on prépare toute la journée. Les salles à manger sont fermées, des paravents entourent les tables et les serviteurs ne savent rien de ce qui se fait au rez-de-chaussée, puisqu'ils sont remplacés en bas par les ordon-

nances. Les garçons et les maîtres d'hôtel ont une consigne sévère, je crois qu'on les met sous clé. On réserve aux voyageurs une partie de la terrasse à part, là où je déjeune. Nous sommes très peu nombreux. En face de moi déjeunait aujourd'hui la comtesse de L. B., une grosse Belge réjouie, épanouie, qui voudrait entamer la conversation ; plusieurs parents à elle, des Bruxellois, en traitement aussi, s'arrêtent, bavardent, et c'est toujours la louange de l'Allemagne. Les Belges croient en l'Allemagne, surtout les gens du monde pour qui l'ordre est une sécurité et la hiérarchie, indispensable. Ici ils se sentent honorés et à leur place. Cependant il y a des jeunes femmes à qui j'entends dire que, au cas d'une sauterie de MM. les officiers, si elles sont invitées, elles ne danseront pas... à cause de leurs maris absents [1]. Ceci ne les empêche pas de faire un peu plus de toilette le soir et de rôder en jolies écharpes, la nuit tombée. On tire les bijoux des écrins, on se coiffe un peu mieux : après tout, l'on pourrait être aperçue et l'on a envie de voir les uniformes.

Aux repas, l'orchestre dit *Hongrois* épargne nos oreilles, ce sont les officiers qui l'ont réquisitionné, et il y aura ce soir un concert. Hier un lieutenant a chanté, et un autre joua sur le violon, en solo, la *Berceuse de Jocelyn*, puis un morceau si long qu'il eût à lui seul rempli un programme. J'écoutais cela, de la chambre de B., et je suis descendu voir. Quel spectacle !

B., a eu l'imprudence de mentionner ma présence ici, à la princesse Charlotte, la sœur aînée du kaiser. Il m'annonce une invitation, ou plutôt un ordre de me rendre un de ces jours à Son Thé. La princesse vient souvent à L. inspecter l'établissement dont elle est, comme tu sais, l'une des propriétaires. Je me soustrairai tant que je le pourrai à un honneur embarrassant. Je n'aime pas les Altesses, on ne tire rien de ces banales entrevues avec des personnes royales. Celle-ci est Prussienne, et cela complique encore la corvée. B. se plaît aux visites dans les villas ; je l'y accompagnerais si je ne préférais marcher dans la campagne. Desroches m'entraîne, il me fait grimper, nous faisons des expéditions dans les bois, je crois

1. Le mari de trois d'entre ces dames, deux Belges et un Anglais, Lord J., sont tombés au champ d'honneur, parmi les premiers combattants.

que nous sommes perdus... mais mon chasseur à pied retrouve vite sa direction ; d'ailleurs, des indications sont écrites sur les arbres. Au moment où l'on s'égarerait au plus épais des taillis, des pancartes vous rappellent qu'il n'y a pas de coins abandonnés en Allemagne, et des corbeilles à papier, qu'une famille est venue manger ou lire au frais. Nous comptions faire des provisions de bouche et dîner en plein air. Hélas ! les charcuteries d'antan sont remplacées par les produits de boutiques à l'américaine. On n'ose plus s'attabler sous les berceaux pour boire une tasse de café au lait. Que tout est donc distingué, aristocratique, mirobolant !

Je dicte cette lettre, parce que le docteur m'empêche d'écrire après tant d'heures passées à lire dans les salles de la clinique pour essayer des verres. Séance matin et après-midi. Le temps commence à me paraître long. J'aurais voulu abréger le traitement et revenir par Munich, étudier l'architecture moderne et revoir les musées. Les trains sont commodes et engagent à voyager.

*
* *

28 juin.

Je reçois une lettre extraordinaire de A. D. Il n'a évidemment pas compris le sens de la mienne. Avant de quitter Paris, je lui avais écrit. Une phrase exprimait à peu près ceci : les hommes de votre parti préparent du bon gâteau pour l'Allemagne, dans leur légitime amour de paix. Je ne croyais pas blesser un sociologue intelligent comme D., un patriote comme lui. Avais-je fait quelques allusions un peu trop ironiques aux risettes de Jaurès, à sa confiance sereine?

La réponse de A. D., est d'un ton si violent, que je ne sais plus que faire. Nous brouiller? Ce serait ridicule. Je voudrais me promener en Allemagne avec lui, lui ouvrir les yeux, lui poser des questions, à lui qui croit au citoyen armé de bâtons et d'idéologie. C'est bien ! mais qu'ils viennent voir, ceux de chez nous, comment on est armé ici, où la Culture et l'art ont pour base l'acier de la grosse artillerie ! Je ne crois pas que les relations puissent s'améliorer entre deux pays, irréductibles quant à leurs principes et à leurs conceptions de la vie. Dans

notre cas, le plus faible ne doit ni s'appuyer contre le plus fort, ni l'ignorer. D'un côté, il y a mépris et haine ; de l'autre, inadvertance, défaut de renseignements, et ce besoin de plaire, d'éviter les ennuis, qui est dans notre sang latin. Et puis, notre charmante crédulité. Nous ne croyons jamais qu'on nous en veuille; notre franchise refuse de croire aux simulateurs, tend la main à celui qui nous offre la sienne, sans regarder ce qu'il y a dedans. Chacun de nous a connu beaucoup d'Allemands ; comme individus, ces blonds sont souvent affables, serviables, doux, peut-être aussi pacifiques que nous-mêmes. Ils nous ont envoûtés par leurs flatteries et leur gentillesse anodine. Mais n'oublions jamais qu'à la première alerte ils ne seraient que des soldats et des fonctionnaires disciplinés, rendant leurs calepins de notes (ils en prennent tous) à leur chef hiérarchique et les noms des amis d'hier, les adresses, seraient livrés à l'autorité militaire. Leur devoir est de la couleur de leur uniforme ; cet uniforme les moule si bien que, même sous le smoking, vous devinez la cambrure de la tunique.

Je voudrais avoir avec moi le *Lutetia* d'Henri Heine. Le poète ne nous a pas dissimulé la haine de ses compatriotes, leur envie. Je ne me rappelle plus le texte, mais nous retrouverons cela cet été. Sans avoir pour les *Reisebilder* ma passion de jadis, j'y retourne parfois. C'est de Nietzsche et de Heine, que la jeunesse française s'est gargarisée. Il faudrait mieux connaître leur langue et lire des ouvrages récents. Treitschke n'est pas traduit. Tu m'écris que je suis halluciné, il te semble que je vois des démons dans tous les coins. Non, mais, que veux-tu? je me sens oppressé comme un asthmatique. Mettons que ce soit la fièvre des foins.

Les dames belges et anglaises changent d'attitude ; les officiers de l'École de guerre, avec le cliquetis de leurs éperons et leurs muscles de valseurs, ont été vite en besogne. Hier, ils ont dansé, d'abord entre hommes, comme de simples soldats, un peu gênés et se cachant derrière les paravents. Deux dames ont eu pitié et, comme elles avaient reçu des invitations pressantes, sont descendues au hall, se sont assises en spectatrices, ont fait des mines et enfin, la mère de l'une d'entre elles, jeune encore, a renvoyé le chef d'orchestre et battu

la mesure à sa place. Les valses viennoises nous tinrent sans sommeil jusque tard. Ce matin, en sortant de ma chambre de bonne heure, je me suis cogné contre un lieutenant qui venait du bout du couloir, où la mère et la fille ont leur appartement. L'idylle aura été brève, car l'armée quittait « la localité » vers midi. Elle passa sous nos fenêtres avec des fourgons de bagages. Les ordres sont donnés à coups de sifflet ; tenue de campagne. Où donc tant de chevaux et d'hommes étaient-ils cachés? C'était la première fois que nous les voyions. Les hanaps d'argent, la vaisselle, repartent pour Berlin, nous serons réintégrés dans les salles d'en bas, avec les domestiques civils. . . . . .

***

30 juin.

... Le docteur m'ayant accordé deux jours de repos, je suis allé jusqu'à Cassel pour les Rembrandt. Le musée est célèbre, je désirais depuis longtemps étudier ces tableaux que l'on croit connaître tant on en a vu de reproductions, et j'ai affronté la chaleur écrasante, les changements de lignes, l'attente sur les quais encombrés de voyageurs, de caisses, de bestiaux. Le trafic est prodigieux dans cette partie si riche, de l'empire.

J'ai failli arriver trop tard pour le musée, à cause d'un arrêt prolongé dans la gare de B. Ce qui s'est passé là je ne le saurai jamais. Pourquoi un train de voyageurs, au pays de l'exactitude, fut-il arrêté si longtemps, laissant passer d'autres trains (que j'aurais cru de marchandises, mais, assure Marcel, des vagons de ravitaillement militaire)? Beaucoup de soldats sur les quais. La ville de B. est sans importance, mais la gare qui porte son nom couvre une superficie de plusieurs kilomètres carrés, et elle semble un dépôt, une usine avec des gazomètres, des hangars, des montagnes de charbon. Ni buffet, ni buvette. Qu'est-ce que cet endroit?

Heureusement, mon Bædeker date de vingt ans et j'ai pu tout de même passer une demi-heure au musée qui ferme plus tard que ne l'indiquait le guide. J'eus vite parcouru les

galeries, d'un ennui glacial et morne, dans le genre princier de jadis. Collections de Petit Souverain. Quelques belles toiles de Rembrandt qui s'effacent dans la mémoire sous le feu du chef-d'œuvre qu'est le *Jacob, bénissant les enfants de Joseph*, chef-d'œuvre de composition, d'atmosphère transparente, chaude et lumineuse jusque dans la pénombre ; le sentiment l'émotion picturale et l'humaine tendresse s'y combinent en un ensemble que le vieux maître n'a pas dépassé. C'est un Rembrandt gris d'argent et relevé par un superbe rouge ample et onctueux. C'est de la peinture pure et cela cesse d'être de la peinture ; la technique est violente et on ne l'aperçoit pas : c'est inouï. Voilà de l'art moderne ou plutôt de l'art de tous les temps ; mais surtout moderne par la compréhension d'une certaine beauté morale dans ce qu'on appelle couramment *la laideur* ; il est une supérieure distinction dans cette soi-disant vulgarité : la noblesse du peuple... enfin ce que les Allemands ne comprendront jamais. Leur Lembach fut pris pour un Rembrandt contemporain. En quittant le musée, j'ai dû passer devant plusieurs de ses portraits, déjà détruits par l'artifice des jus du cuisinier. Ce sont des têtes d'hommes célèbres ; une entre autres, de Bismarck.

Ce que Rembrandt aurait extrait de cette physionomie effrayante et superbe ! Lembach, son courtisan et son ami, n'a vu en lui qu'un brasseur ou un boucher. Il avait peut-être de l'un et de l'autre ; mais le grossier peintre munichois n'a pas cherché plus loin.

Bismarck et Lembach : deux personnifications de l'Allemagne impérialiste. Nous savons dans laquelle des deux réside le génie constructeur. Heureusement ces gloires d'hier sont en voie d'être mises au rancart : l'une par l'empereur, l'autre par les artistes.

Si trop d'intelligence peut être un défaut, comme il arrive chez nous, les Allemands n'en ont pas assez ; non, ils ne comprennent pas, et ils voient tout comme à la loupe, grossi, énorme et disproportionné. Les mauvais connaisseurs d'âmes !

Je t'ai parlé déjà de l'architecture moderne. Cassel, grande ville plate et quelconque bâtit des quartiers neufs et des monuments. Il en est d'extrêmement réussis, mais ceux-là

même nous choquent comme ce mausolée de Victor Emmanuel, qui est suspendu au-dessus de la vieille Rome et l'écrase en voulant la rapprocher des cieux.

Nous avons erré par les rues, les boulevards, les promenades. La chaleur sèche d'un soleil de plein été dans un azur sans nuages nous cloua sur un banc dans un jardin public, désert. Au moins là, il y avait des arbres, des ombrages, une sorte de recueillement comme dans les cours du Temple à Londres. Un bâtiment aux belles lignes, à peine achevé (est-ce une bibliothèque, un collège?) allonge sa façade sur les pelouses à l'anglaise. Deux enfants avec leur mère, sont venus jouer. Ils avaient des pelles, des petits seaux, et faisaient des pâtés de sable sur le banc où la maman s'était comme nous assise. Bientôt un gardien, ou un jardinier, bondissant, tel qu'à la poursuite d'un malfaiteur, furieux, montra du doigt une inscription, prit les garçons qui pleuraient déjà et les emmena je ne sais où, malgré les supplications de la brave bourgeoise. Je suppose qu'on ne met pas les enfants en prison pour avoir déposé un peu de gravier sur une dalle de pierre. Mais il faut obéir, ici, à l'autorité, dès le plus bas âge.

Les quartiers riches jaillissent de terre autour de l'ancien Cassel ; des « semi-detached » villas à l'anglaise, fort agréables pour la plupart, elles aussi d'un style nouveau qui me semble excellent, surtout après avoir tant vu de ces maisons peinturlurées à la fresque, qui datent de la mauvaise époque où nous étions à Berlin. On nous disait, rappelle-toi, que les propriétaires reconstruiraient chaque dix ans leurs immeubles en carton-pâte jusqu'à ce que la bonne formule fût trouvée. Ce peuple-élève faisait son éducation, son apprentissage. Il ne demande qu'à apprendre, ceci en est encore une preuve. Maintenant les matériaux bon marché sont remplacés par la pierre dure et le fer. Ils *savent*, aujourd'hui, ils ne tâtonnent plus.

Combien l'on préférerait avoir connu l'Allemagne des petites cours royales, des palais à un étage et des parcs à la française. Le Nôtre en dessina un pour Cassel... J'ai tenu à visiter le château de Bellevue où résida le roi Jérôme Bonaparte ; là, je crois, où la princesse Mathilde passa son enfance. Le parc est en contre-bas ; on y descend par des allées en lacet,

que surplombe un théâtre babylonien : encore une de leurs gageures d'orgueil et d'insolence. Les jardins de Sémiramis. Tout autour du toit, des terrasses, des escaliers extérieurs, des restaurants, des galeries pour les habitants d'une capitale qui en aurait un million. Je voudrais entendre dans cette salle *le Domino Noir* qui était affiché entre le Rosen Kavalier et Siegfied. Ce théâtre, à côté de ce petit palais : la Prusse obstinée à écraser la vieille Allemagne ; cinquante ans d'obstination. Ce n'est pas à Cassel que je te proposerais de finir nos jours...

*
* *

4 juillet.

B., disposant de l'automobile, est allé faire des emplettes à Eisenach. Je n'avais pas d'entrain pour l'y suivre, mais il a si aimablement insisté que j'ai mis de côté pour quelques heures mon travail. On m'a prêté une machine à écrire, appatenant à la clinique, Marcel s'y exerce et me recopie les pages que je lui ai dictées la veille. Il faut bien prendre des notes sur ce terrible pays.

J'ai donc traîné dans les boutiques d'Eisenach, car il était trop tard pour monter à Wartburg. D'ailleurs le Gouverneur, qui est un descendant du peintre Cranach, et que B. connaît personnellement, désire nous faire les honneurs de la citadelle. Il est absent pour quelques jours. Je me serais consolé de n'être pas mené, de pièce en pièce, par un cicérone aussi qualifié et qui ne nous fera grâce d'aucun détail. Eisenach est le cœur même de l'empire, la cellule de Luther, un lieu de pèlerinage national.

Relisons notre histoire et méditons.

Luther, l'apôtre de l'Allemagne, « l'homme au cœur rouge », qui écrivait à son jeune ami Mélanchton : « Tu es tendre, cela ne vaut rien ! » Du haut de la Wartburg, il brandit la Bible, et c'est, comme dit Michelet, une Bible allemande, dans la langue vibrante des Niebelungen, la langue des vieux héros du Rhin, c'est un livre *imprimé* !

Nous nous demandions B. et moi, ce que la France fût devenue si Luther nous avait apporté la Réforme. Mais ceci

est un trop vaste sujet de rêveries pour un promeneur de hasard sur les routes de la Thuringe, qui vient de quitter Paris et y sera dans huit jours. Cependant, cette coquette ville d'Eisenach, dans son allure nouvelle de diaconesse qui voudrait faire l'émancipée, a une gaucherie indélébile dont il faudrait préciser le sens. L'Allemagne jette sa gourme *par ordre* venu d'en haut. Heureux peuple, qui n'a qu'à obéir sans scrupules de conscience et pour qui l'origine de la musique, c'est le Choral de Luther !

Comme toujours en voyage, les magasins de photographie m'attirent ; les librairies sont pleines de cartes postales représentant un couple de jeunes mariés. Le jeune officier est celui des fils du kaiser qui épousa, après tant de luttes, une demoiselle d'honneur de la cour, fort bien née, mais point de sang princier. Il semble que cette impériale mésalliance ait enflammé les cœurs de la bourgeoisie et du peuple. Cette union à la fois révolutionnaire et impériale satisfait deux aspirations de l'heure, peut être comme l'expression de timides tendances sociales, à l'ombre du Palais et du Temple. Je dis timides, parce que, malgré les gros bouillons du flot socialiste, je suis convaincu que le loyalisme de ces têtes, à la fois carrées et molles, est inébranlable comme leur foi dans leur supériorité intellectuelle. Les athées mêmes se croient de droit divin, comme un saint Louis. Se croire placé sur terre comme les vicaires et les pionniers d'un Dieu : quelle force, quelle magnifique absurdité ! Quelle commodité aussi, ces œillères du sectarisme national !

Te rappeles-tu cette matinée à Venise où nous attendîmes, bercés dans une gondole, entre mille autres, la sortie du kaiser? Son yacht était plus haut que le campanile, vu d'où nous étions, blanc, vert et or, et l'orchestre de l'équipage soufflait dans les cuivres. Des touristes de tous pays, attendaient l'apparition de Lohengrin. Il apparut à la coupée : un officier de marine, mais tout de même un héros de légende, et quand, bien calé sur le banc de sa chaloupe il donna l'ordre de départ, ce geste ! Le bras droit, lancé en avant, donnait un coup de poing à l'infini. Cet homme-là était Moïse, Mahomet, Napoléon et le Pape, en tunique d'amiral. Il allait déjeuner nous savons où, chez la belle dame pour qui il était venu à Venise, et

quand, tard dans la journée, il quitta le palais de la belle, ne tenant pas à garder l'incognito, une salve de canons fit vibrer les vitres et les antiques pierres, afin que nul n'ignorât de ses prouesses. L'empereur jouit : que l'univers se réjouisse. Quelle ripaille, ce soir-là, dans la taverne munichoise, quels vins du Rhin pour émoustiller les gros messieurs à lunettes, et leurs grasses épouses mal corsetées. Liesse olympienne.

Aujourd'hui, les corsets sont plus savants, et les messieurs portent smokingjacket, mais les âmes sont les mêmes qu'il y a dix ans.

L'Allemagne moderne, c'est la famille des Hohenzollern, une Mère Gigogne de petits valets « assis sur les marches du palais ». Wihlelm II leur enseigne la musique de ses howitzer, et le rédempteur Choral de Luther.

C'est encore avec des hymnes sacrées qu'on conduit le mieux les hommes, fussent-ils lecteurs du *Worwaerts*. La Haye et ses conférences de la paix auront le temps de s'enliser dans les dunes, avant que *l'Internationale* ne les remplace sur les bords du Rhin.

Si l'on a le malheur de rencontrer un Allemand qui vous parle français, la conversation prend tout de suite le ton de l'interview, et c'est de notre politique qu'il est question. Comme ils manquent de finesse et d'ironie, sinon de dissimulation, il est facile de parer le coup. Ils affectent une sympathie pour l'infortuné pays des dissensions politiques, demandent à quand la révolution. L'impôt sur le revenu les intrigue ; et ils voudraient savoir ce que nous pensons du Président et de M. Delcassé, et si nous avons toujours autant de confiance dans la Russie. Quant à l'Angleterre, il est sous entendu qu'elle se joue de nous. Ah ! si nous voulions écouter les conseils de l'Allemagne ! Elle croit que nous ferions si bon ménage, une fois la glace rompue. Ce qu'il nous manque pour être parfaits, c'est leur discipline et leur kultur.

Ils se vantent de nous connaître mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Puissions-nous, un jour, leur prouver que l'habit, comme l'on dit chez nous, ne fait pas le moine, mais qu'ils n'ont, eux, vu que notre pardessus. Les espions qui mangent dans nos mains, écoutent derrière nos portes et

dressent le catalogue de nos collections, croient-ils donc que nous n'ayons plus de secrets pour eux? Nos fils, s'ils chantent dans la rue ténébreuse, dédaigneux ou ignorants du voleur qui guette, peut-être n'en seront-ils que plus féroces à se défendre si on les attaque. David fume sa cigarette sous le nez de Goliath.

Néanmoins, le caporal Desroches est d'avis qu'on devrait commander des canons pour l'Est. Il est très belliqueux. Quel malheur qu'il ne soit pas resté au régiment! C'est un entraîneur d'hommes. T'ai-je dit qu'il avait apporté « Sous l'œil des Barbares » estimant que les Barbares, ça ne pouvait être que les Allemands?

Mes lettres, je le sens, t'irritent ; ne les montre à personne, mais ne les jette pas au panier. D'ailleurs, tu n'en recevras plus beaucoup d'ici.

*
* *

7 juillet.

Enfin, j'ai pénétré dans le sanctuaire. Journée fatigante, chaleur, soleil, visite interminable de la Wartburg.

C'est en hiver, sous la neige, qu'il faudrait être dans cette citadelle et ce manoir (romans, dit-on, mais combien retouchés par un Viollet-le-Duc teuton !), pour oublier les huttes charmantes, les jardins truqués et fleuris, les « délicatesses » de fausse Suisse qui en sont le cadre, joli et absurde.

En arrivant à Eisenach par la ligne de Francfort, j'avais entrevu, de mon vagon, une silhouette assez noble de château fort, sombre et grave, haut perché, brune sur un ciel de pluie ; j'en étais encore à mes anciens souvenirs bayreuthiens. La famille Wagner eut pour *Tannhäuser* un culte particulier, comme pour un ouvrage plus national encore que le Ring. Madame Cosima m'entretint longuement à Waynfried des décors, de la mise en scène ; je me rappelle qu'elle voulut m'emmener à Eisenach quand elle prépara la reprise solennelle de cet opéra que le maître n'avait jamais pardonné aux Parisiens d'avoir sifflé. Bayreuth voulait une revanche éclatante devant les nations rassemblées. Madame Wagner fut d'autant plus opiniâtre qu'elle sentit plus de résistance des

musiciens aux formules conventionnelles de l'œuvre, à sa coupe, à ses airs de bravoure. T. Houston Chamberlain et Wolzogen firent une enragée propagande, des flots d'encre coulèrent des encriers. L'idéal plastique, pompeux et glacé, des peintres chers à Wagner, je le vois aujourd'hui, c'était le style moyenageux et guerrier de la salle des Minnesinger et les fresques de ce Maurice de Schwind dont on trouva un dessin dans la chambre mortuaire de Chopin. Schwind a dû être un peintre littéraire à la façon d'Ary Scheffer et de Chenavard, un de ces théoriciens distingués qui exercent sur leurs contemporains l'influence toujours tyrannique de la parole et des idées — et qui peignent parce que c'est leur métier, entre deux discours.

Si, aperçue de loin, la Wartburg était imposante et suggestive, quand on s'en approche, l'illusion se dissipe. D'abord, c'est un Robinson, un Montmorency, une promenade avec des ânes, des petits chemins au milieu des massifs d'arbres, un labyrinthe pour écoliers en vacances, troupiers en permission, fiancés sentimentaux, qui pendent des cerises à leurs oreilles.

Le baron de Cranach nous attendait, d'ailleurs, pour s'excuser encore de ne pouvoir nous accompagner dans la citadelle. Il nous reçut dans son appartement, à côté de la poterne ; imagine-toi une auberge de Guillaume le Conquérant, qui serait un petit musée Plantin et une maison hollandaise, par la propreté, le ciré des meubles de chêne, les cuivres reluisants, le bric-à-brac de militaire à la retraite. M. Von Cranach, ancien page de l'impératrice Augusta, est un vrai gentleman allemand, un mondain à l'anglaise, comme Bulow et Seckendorff, ces exceptions dans la société berlinoise : des courtisans policés. D'ailleurs très fier de son ancêtre, il achète tous les tableaux qu'on lui signale, du peintre dont il porte le nom. Il possède de très bonnes pièces. Inutile d'ajouter que nous eûmes le couplet sur Paris et les compliments habituels. Nous dûmes y répondre en écrivant une phrase aimable sur son livre des visiteurs. Et repassant par des corridors ombreux, entre des panoplies et des drapeaux criblés de balles, nous fûmes remis entre les mains de la femme du portier.

Cette luronne nous a ouvert les chambres où Luther, sous le nom de « Gentilhomme Georges », vécut à son retour de Worms, traduisant sa Bible. Des fenêtres, la vue est assez belle sur la forêt de Thuringe et la vallée d'Eisenach.

Je te ferai grâce des galeries d'armes et d'armures, des salons et des chambres que le kaiser et sa famille occupent parfois. Ce qui m'a passionné, c'est la crypte, la chapelle du Landgrave et de sainte Élisabeth, au-dessous de l'affreuse salle des chanteurs de *Tannhäuser* et des galeries où s'étalent les compositions de Maurice de Schwind.

Comme l'on se sent, ici, près de l'effrayant mystique militaire qu'est l'empereur Guillaume II !

Plusieurs fois par an, il vient à la Wartburg, y couche deux nuits, s'enferme dans les salles basses et, dit-on, se recueille au milieu des forêts où il vient de chasser le sanglier. L'empereur vient méditer auprès de Luther, demander au Dieu des Hohenzollern un bon conseil d'ami, ou plutôt, de parent. La femme du concierge décrit le grand feu de bois allumé dans la cheminée, comme chez Hunding ; de petits sapins sont piqués droits devant l'âtre, antique usage local ; des lustres gothiques pendent aux voûtes roussâtres ; des peaux de bêtes sont étendues sur les dalles, sous des sièges primitifs de bois mal équarri. On boit le vin dans des hanaps faits de corne ; c'est un mâle décor de Tétralogie, une scène d'opéra — toujours l'opéra ! où l'empereur se plaît dans ses moments de mélancolie et d'inquiétude ; courts instants, car l'ami-Dieu est clément pour les pasteurs de peuples dont il met la conscience d'accord avec leurs désirs.

B. fut reçu jadis dans cette salle, par M. de Cranach, un repas lui fut offert, ainsi qu'à Maurice Donnay, et B. me dit que le mari de la concierge, beau vieillard à la barbe blanche et bouclée, un ex-soldat de la Garde, est chargé des « apparitions ». Oui — et c'est à peine croyable — Guillaume commande des apparitions (encore l'opéra !). Un moine en cagoule traversa la chambre du festin, ouvrit la porte de la chapelle contiguë, pendant qu'on mangeait, et pourtant, le maître n'était pas là. Quels sont les autres personnages dont le portier du château prend tour à tour le costume, selon l'humeur du monarque? On voudrait fouiller la garde-robe,

dans la loge. Peut-être y trouverait-on le masque du Père Éternel, des ailes d'anges et le bouclier de saint Michel, à côté du froc de Martin Luther et le casque du Grand Frédéric. Guillaume doit avoir une certaine crédulité naïve de milliardaire, de ténor, et d'enfant gâté ; l'intelligence moyenne, une mémoire professionnelle, cette éducation de touche-à-tout que reçoivent les princes et qui fait, des mieux doués, d'extraordinaires mannequins animés. Le prestige aidant, il passe pour un séducteur, il sait dire à chacun quelque chose, et comme l'étranger très fier de lui être présenté n'a pas le temps de gratter le vernis, l'exclamation est toujours la même, après une audience royale : il sait tout, il a tout lu ! C'est un abonné du *Figaro*, un Parisien. Mais à la Wartburg, le kaiser doit être dans *sa vérité*.

Je suis resté longtemps dans les salles basses, quoique la concierge nous assurât qu'il y avait bien d'autres merveilles à voir, une terrasse supérieure d'où l'œil découvre dix lieues à la ronde, d'autres collections d'armes, et encore des panneaux par Maurice de Schwind. J'avais déjà regardé ces décorations, et pourtant je les étudiai encore, Elles sont, à de la bonne peinture, ce qu'est à la vraie intelligence, l'intelligence d'un roi intelligent, l'idéal de perfection et de beauté d'un roi. Tapisserie de fauteuil en acajou et bronze, reconstitution de styles abolis, fausse science, mais quelque chose de propre, de décent, qui ne choque pas.

Je m'arrête, cette lettre est trop longue. La suite à demain. Il est tard...

P.-S. — J'ai reçu ma convocation au goûter de la princesse Charlotte. Impossible de m'excuser. Je te raconterai cela. Il paraît qu'elle ressemble à son frère. Elle va encore me parler de Paris !

*
* *

9 juillet.

Je n'ai pas écrit, hier, pour cause de grande séance, car j'ai déclaré au docteur que je veux être de retour le 14 juillet. Il me faudra revenir en octobre, et tous les trois mois retourner

à la clinique pour changer de verres. Cette perspective ne m'enchante pas. D'ailleurs, si j'étais tout à fait franc, je te dirais que je ne me vois pas revenant en Allemagne. Pourquoi? Je ne puis pas le dire, mais un horrible pressentiment m'empêche de faire des projets. L'assassinat de l'archiduc, dont tu m'as parlé dans tes lettres, et qui, d'abord, ne m'avait pas autrement impressionné, me semble maintenant un événement considérable. Dans nos interminables conversations avec B., il en a été beaucoup question. Une lettre que j'ai reçue de Marguerite P., décrit l'effervescence des passagers à bord du bateau qui l'a ramenée de Constantinople, lors d'une escale dans un port de l'Adriatique, quand la nouvelle leur a été donnée par les journaux. Ils avaient hâte de rentrer chez eux.

Cette fameuse question d'Orient, qui doit depuis si longtemps mettre le feu aux poudres (comme disaient nos parents), n'approchons-nous pas de sa solution? Quel serait le rôle de l'Allemagne? Naturellement, le principal. Eissen n'a pas en vain deux cent mille habitants, dont la moitié employée chez MM. Krupp. Personne chez nous ne veut la guerre, si ce n'est quelques officiers comme H. M. Tu montrerais mes lettres qu'on me ferait enfermer comme un aliéné. Et l'Angleterre? Si les conservateurs étaient au pouvoir, l'affaire serait faite. Les radicaux y seraient opposés ; mais les lords pourraient souhaiter une diversion. Les socialistes auront-ils assez d'acquis pour maintenir la paix? Je te le répète, je suis convaincu que les social-démocrates marcheraient comme un seul homme avec l'empereur. L'empire allemand est un bloc. Il est dans la situation de la France sous Louis XI et n'épargnera rien pour compléter son unité. J'exècre son œuvre, mais elle est stupéfiante, et si bien menée, d'un plan si sûr, si médité, qu'il ne saurait exister un homme de langue allemande qui n'y voulût collaborer. Mais pardon ; je t'ennuie à rouler dans ce cercle d'idées. Tant que je serai ici, rien ne m'en fera sortir.

Je ne t'ai pas conté la fin de ma visite à la Wartburg. Je ne me rappelle pas où j'en étais resté, mais très près de la porte, je crois du moins. En sortant, nous sommes descendus nous rafraîchir à l'auberge qu'on aperçoit des fenêtres du gouver-

neur Von Cranach, et que l'empereur a fait bâtir récemment à même le rocher, comme une dépendance de la citadelle. Puisque la Wartburg est un lieu de pèlerinage civique, on a voulu rendre facile aux citoyens les plus modestes d'aller passer une nuit, de coucher, comme leur kaiser, « on the spot ».

Ce n'était ni dimanche, ni jour de fête, mais pourtant les tables étaient toutes occupées dans la cour et dans les cuisines d'où une odeur de choucroute et de saucisse se répandait à l'entour, écœurante et chaude. Le café au lait et la bière poissaient les plateaux, coulaient par terre, et il y avait une sorte de silencieuse béatitude dans l'atmosphère. Des soldats de diverses armes, surtout des marins, s'appliquaient à écrire sur des cartes-postales patriotiques, souvenir de la Wartburg. Il paraît qu'il en est ainsi, d'un bout de la semaine à l'autre, et du 1er janvier à la Saint-Sylvestre. On entretient ce peuple dans une exaltation héroïque, guerrière et religieuse, dont les signes extérieurs ne sont pas très visibles sur ces visages dont je me demande toujours s'ils sont de bornés, bons et un peu sots, ou de sauvages dissimulant leur dureté sous une couche de pommade. Je ne sais pas lire dans ces visages-là. Les gens du peuple me semblent être des cubes de briques qu'emploient, pour édifier un *ouvrage d'art* titanique, des ingénieurs à la solde du Niebelheim. Civils ou militaires, je ne puis les voir que coiffés du casque ou de la casquette régimentaire ; de ces gosiers sortent des sons macabres comme les appels des Walkyries, rauques onomatopées de ces vierges sanguinaires du combat.

Ainsi par cette belle après-midi d'été qui, ailleurs, nous eût conseillé le repos à l'ombre, une indulgence optimiste, une confiance dans la vie, ce goûter en plein air me causait un malaise presque insupportable.

Je vais dire adieu à l'Allemagne dans un sentiment trouble. Elle m'a étonné, jusqu'à se faire admirer pour ses progrès inconcevables et sa transformation totale, ou qui au moins paraît telle. Il y eut des minutes pendant mon court séjour où j'ai oublié l'ennemie qui se cachait si bien, mais non ! impossible ici de se sentir « at home ».

Mar...ka m'écrivait hier : « Notre cher Renan, malgré sa

reconnaissance à l'Allemagne, à qui il se croyait redevable de son émancipation, ne disait-il pas dans sa lettre à Strauss, en 1870, qu'elle accentuait ses défauts, qu'elle deviendrait « de plus en plus grossière »? Je rechercherai ce morceau, dans quelque livre de mélanges. On me parle beaucoup de Treitschke, que j'ignore malheureusement parce qu'il n'est pas traduit, mais B. me le fait connaître du mieux qu'il peut, et je vois en lui encore un de ces Germains d'aujourd'hui, un organisateur comme Luther, féroce et fonctionnaire, concevant une sorte de *bureaucratie d'Etat* penchée sur une œuvre d'extermination de tout ce qui n'est pas la Germanie. Je hais les mains larges, courtes et poilues, qui veulent se cacher sous des gants blancs...

. . . . . .

*
* *

11 juillet.

Donc, le duc et la duchesse de Saxe Meiningen sont venus passer la journée d'hier à L. Portant le deuil de cour, depuis l'assassinat de Sarajevo, ils n'ont pas été jusqu'à l'hôtel, mais le goûter fut servi dans une champêtre petite villa du parc. Vers quatre heures, B. m'a fait prévenir. Je me suis rendu comme un soldat à l'appel commandé — mais de plus en plus bougonnant. La princesse Charlotte était assise sur un sofa très bas ; elle n'est pas grande, mais, assise, sa taille a beaucoup de majesté et les longs voiles noirs lui donnent de l'allure. Sa coiffure, genre *queen Alexandra*, est celle que tu connais, le chic princesse anglaise, que madame S. a mis à la mode chez nous, quand nous étions jeunes. Sa voix est un peu enrouée ; elle a certains traits de son frère l'empereur et l'aisance affable, quoique un peu raide, de ces personnages d'essence divine.

Le prince est une vieille culotte de peau digne de figurer dans une opérette d'Offenbach, un Lasouche, un comique de jadis, gentil, aimable, et qui raconte des histoires lesquelles je crois bien avoir été le seul de la compagnie à écouter avec intérêt. Lui du moins m'a beaucoup diverti, quand il

me décrivait le mauvais cavalier, le pauvre sportsman que fut l'archiduc François-Ferdinand. Car il fut beaucoup question de ce parent défunt qu'on enterre sans regrets. Je dirai même que l'on danserait un pas de triomphe et de joie, à l'occasion de sa mort. Quand je suis entré dans la pièce où le samovar fumait sur une table chargée de nourriture, comme pour Louis XIV, la conversation était très animée, on riait aux éclats ; le docteur faisait de discrètes plaisanteries, B. écoutait, la comtesse était épanouie. Je ne tardai pas à me rendre compte que le drame de Sarajevo avait déchaîné des passions, déterré de vieilles rancunes de famille, encore que François-Ferdinand fût un des amis intimes du kaiser, et peut-être son seul confident. Après les questions réglementaires de politesse à moi posées, la fureur redoubla, on se remit à déchiqueter ce cadavre et mes médiocres connaissances de la politique extérieure ne m'aidaient pas à comprendre ces invectives, cette danse du scalp, cette ivresse d'Électra enfin vengée. B. et moi ne savions plus quelle contenance faire.

Ce goûter dans le chalet deux fois princier, royal et impérial, nous offrit le spectacle d'une scène de *Pot-Bouille*. Qu'il fallait donc que les sentiments fussent forts, pour que ces Altesses prissent si peu de peine pour en atténuer la couleur ! Qu'est-ce que tout cela signifiait? Je n'en sais rien, je n'en saurai peut-être jamais plus, mais je n'oublierai pas. Ce fut *fantastique*.

Vint le moment où j'allais être sur la sellette. La princesse me pria de venir m'asseoir plus près d'elle. Ce que je fis. Cigarettes, tout le monde fumait ; questions posées sur des amis communs, sur Paris, sur la « chère France », où Son Altesse passe huit mois de l'année : « Pourquoi ne vous voit-on pas à Cannes? La Riviera? un coin de terre bénie », etc., etc.

Ces têtes couronnées se préoccupent de notre politique intérieure, des élections dernières et très particulièrement de l'impôt sur le revenu. Pourra-t-on encore garder de grandes propriétés? La villa de Cannes, comme ce serait triste d'être obligé de s'en défaire ! Cela deviendra impossible, déraisonnable à garder.

Nous essayons, B. et moi, de tranquilliser la princesse : le

moment n'est pas encore venu pour elle d'enlever ses meubles et de déménager. Autres questions sur M. Poincaré ; sur la Russie ; sur les sentiments français ; sur la religion ; sur le socialisme ; la princesse est aussi avertie que nous.

Alors, elle nous parle de son frère. « L'empereur est l'ouvrier de la paix. » Son plus intime désir serait réalisé si nous comprenions enfin *qu'il n'est pas notre ennemi*. Que d'efforts n'a-t-il pas faits, que d'offres, que d'avances repoussées par nous dans une méfiance qu'il dépendrait des hommes éclairés de dissiper enfin... — « Dites bien chez vous, que l'on se trompe sur l'empereur. Notre population fait craquer nos frontières sous sa poussée. Elle est si nombreuse, elle s'accroît avec une telle rapidité, qu'il faut bien des territoires pour la loger. Mon frère explique la situation à tous les chefs d'État. Il ne veut pas conquérir, mais obtenir, par échange et contre d'inappréciables avantages par lui garantis, des terres où nos millions d'enfants puissent se répandre, grandir, vivre... que voulez-vous? L'Allemand est prolifique, il se reproduit. Il a encore les vertus de la famille, dites cela à vos amis de Paris, faites comprendre cela ! »

Nous répondons par des mouvements de tête, mais sans ouvrir la bouche, et je me gronde moi-même, intérieurement, de n'avoir pas prétexté quelque indisposition pour me dérober au thé du duc et de la duchesse.

Cette fausse liberté des propos, cette soi-disant intimité de ville d'eaux, rien ne me paraît plus dangereux. Les princes, qu'elles amusent, ne sentent pas ce qu'elles ont de choquant et, de leur part, d'injustifié. C'est comme si les patrons faisaient venir leurs serviteurs dans le salon pour leur parler de leurs camarades et leur faire la leçon, tout en étant paternels et aimables.

J'eus encore à subir des historiettes, des théories esthétiques, des anecdotes historiques, puis on leva la séance.

En descendant l'escalier avec nos hôtes qui allaient en promenade, je fus surpris d'entendre parler français dans le vestibule. Le mécanicien et le valet de pied avaient un bon accent du Midi ; c'étaient des hommes de Provence. La princesse, en prenant congé, me le fit remarquer et ajouta : « Comme ils sont gentils, vos Méridionaux. Ah ! chère France !... »

Je crois t'avoir donné à peu près la physionomie de cette flatteuse rencontre, qui clôt mon séjour en Allemagne.

Demain, je fais mes malles et je serai le 14 au matin à Paris. Le docteur m'a gâté ; il m'a donné des lunettes en quantité, il m'a traité en ami. C'est trop, tout cela. Je suis très confus et ne saurai comment m'acquitter. Une voix intérieure me dit que je ne reviendrai pas ici...

(*A suivre.*)

J.-E. BLANCHE

VUE ANGLAISE SUR LA GUERRE[1]

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi d'abord de remercier de tout mon cœur M. le Recteur de l'Université de Paris et les Amis de l'Université de m'avoir fait le grand honneur de m'autoriser à prendre la parole dans cette Acropole inviolable, à la fois si vieille et si moderne, de la civilisation européenne.

Dans ce foyer sacré de la vraie culture, berceau de toutes nos Universités britanniques, où ont professé des Anglais illustres tels que Roger Bacon, un des pères de la pensée moderne, j'éprouve les mêmes sentiments de recueillement, de vénération, voire de piété, que ressent un citoyen des États-Unis devant notre Walhalla national, la vieille abbaye de Westminster. Les guerres renouvellent toujours le culte des aïeux, même des aïeux spirituels, car la parenté des âmes est presqu'une parenté divine. Et puis je suis un peu des vôtres par origine et par éducation. Je veux même prétendre être le parent (fort éloigné, il est vrai) de votre recteur, puisque ma famille, sinon falaisienne[2], fut en tout cas normande, car elle est allée s'installer en Angleterre à l'époque de Guillaume le Conquérant. D'autre part, j'ai refait mon éducation en France à l'âge un peu mûr de trente ans, d'abord sur les bancs du lycée Condorcet et ensuite dans cette même Sorbonne, où je n'ai recueilli que des sympathies, et même des amitiés. C'est à cette éducation que j'ai dû une espèce de renaissance

1. Conférence faite par M. Cloudesley Brereton, inspecteur du Country Council de Londres, en Sorbonne, devant la Société des Amis de l'Université de Paris.

2. M. le Recteur Liard est né à Falaise.

spirituelle, qui m'a révélé à moi-même et qui m'a rendu éternellement le débiteur obéré de votre culture. Je me sens en quelque sorte citoyen de cette France spirituelle qui n'a pas de frontières bien arrêtées, pour la simple raison qu'elles se confondent si souvent avec celles de l'humanité. C'est en effet ma connaissance du riche patrimoine de votre âme nationale, qui me rend si inébranlablement certain de l'issue triomphale de la lutte présente, appuyée comme elle l'est par ma connaissance plus intime de mes compatriotes.

Sans doute, vous avez trouvé le titre de ma conférence un peu vague. Je l'ai choisi exprès, afin d'avoir plus de temps pour mettre de l'ordre dans le tourbillon d'impressions et d'idées que la guerre a provoquées en moi : je voudrais traiter aujourd'hui des côtés les plus profonds de la guerre. Je tâcherai en effet tant bien que mal de vous expliquer le fond de notre caractère national, de vous dire quelques mots sur ce qui me paraît être l'âme véritable de la France et de faire ensuite l'analyse de l'esprit germanique. En conclusion, je dresserai une liste, fort incomplète sans doute, des grands principes qui me paraissent être en lutte en ce moment, et je dirai pourquoi j'attends avec confiance le triomphe de notre cause.

Je ne vais pas aujourd'hui faire le dénombrement des populations engagées dans cette lutte, je ne ferai pas non plus la statistique des ressources militaires et financières de nos alliés ou de nos ennemis. Ce que je veux surtout essayer pendant l'heure dont je dispose, c'est d'établir le *bilan spirituel* des deux parties et de laisser entrevoir la liquidation qui devrait à mon avis en sortir.

Je sais que je me suis engagé dans une entreprise bien ardue, sinon présomptueuse. On dirait un aviateur qui tente dans un seul raid de pousser une reconnaissance sur l'Europe tout entière. Si au cours de cette reconnaissance je puis vous rapporter quelques indications du monde spirituel que j'ai vu se dérouler sous les yeux de mon esprit, si, de plus, je réussis à échapper au sort malheureux d'un Icare moderne, je serai plus fier que le plus fier de ces soldats intrépides qui se sont battus dans les nues pour la France et l'Angleterre.

Je commence donc par mes compatriotes, non pas que je

veuille les mettre en tête, mais parce que je les connais mieux que leurs voisins. Sans doute, nous autres Anglais, nous sommes, il faut l'avouer, assez difficiles à comprendre. Nous sommes probablement un peu trop individualistes. Ce qui nous manque, c'est cette passion que vous autres Français, vous possédez à un si haut degré, cette passion de vous comprendre et de vous expliquer les uns aux autres. Tout cela dérive sans doute du fait que vous avez développé une civilisation vraiment sociale. De là votre rare talent pour l'analyse et l'exposition. Votre civilisation est en effet une civilisation essentiellement urbaine, mais l'urbanité qu'on y cultive n'a rien d'étroit. Comme celle des anciens Romains, dont elle hérite, elle est à la fois centrale et mondiale. Les Allemands ont tâché dans ces derniers temps, par un effort conscient énorme, de faire quelque chose de pareil, mais leur soi-disant kultur n'est guère qu'une civilisation de clocher (j'allais dire une civilisation qui cloche), quelque chose d'essentiellement provincial, et ce qui est pire, d'officiel.

Notre civilisation anglaise a été plutôt rurale, jusqu'au milieu du XIXe siècle ; et l'être rural chez nous, c'est l'être qui veut vivre dans son propre enclos et qui fuit les agglomérations. Non seulement la maison d'un Anglais est un château fort, mais lui-même l'est également. Les soixante-dix dernières années n'ont pas eu le temps de changer notre caractère national, résultat de mille ans de formations antérieures. Ainsi toute analyse de l'âme britannique est difficile, et de plus, se complique de questions de race. Si donc on essaye d'en faire l'analyse, on dirait que dans la nation, les Anglais représentent *la volonté*, les Gallois *le cœur*, les Écossais *l'intelligence* (en éducation ils dérivent tout droit de vous) et les Irlandais *l'imagination*. Il vaut peut-être la peine de remarquer ici que ces derniers nous fournissent très souvent nos meilleurs généraux, par exemple Wellington, Roberts et French. Est-ce dû à l'élément celtique? Certes, si on regarde l'histoire de l'Europe pendant les derniers mille ans, ce sont les généraux de race celtique, c'est-à-dire, pour la plupart, des Français, qui tiennent le plus de place.

Mais l'Angleterre même n'est pas un seul pays. Il y a en effet deux Angleterres. On pourrait prendre comme frontière

plus ou moins approximative le fleuve du Trent. Au nord, c'est un pays plutôt démocratique, au sud plutôt aristocratique. Nous avons également dans le domaine industriel, nos divisions entre patrons et ouvriers, dans le domaine religieux nos divisions religieuses, et dans le domaine politique des divisions plus tranchées encore, qui, à un moment donné, ont menacé d'amener chez nous la guerre civile. Et pourtant aujourd'hui, ces divisions de races, ces divisions sociales, industrielles, religieuses, politiques ne font qu'accroître nos forces, puisque tous ces groupes, tout en gardant leur indépendance, ont mis chacun leurs organisations et leurs ressources au service de la défense nationale. Jamais, dans l'histoire, depuis que nous avons un parlement et une constitution libre, on n'a vu le pays si étroitement uni. Partout on sent l'inébranlable résolution de mettre en jeu, s'il le faut, notre dernier sou et notre dernier homme pour faire triompher la justice de notre cause.

Certes, nous sommes un peu plus lents que les autres à nous mettre en branle, mais dans un pays d'hommes libres il faut attendre que la conviction personnelle se fasse et ceci demande un peu de temps. Si je comprends bien mes compatriotes, — et je pourrais citer maints passages de notre histoire à l'appui de mon opinion —, ce qui est le tréfonds de notre caractère, ce n'est pas l'appât de la victoire, mais la honte de la défaite — plutôt mort que vaincu. Aussi a-t-on vu toujours après la nouvelle d'un échec, tel que la retraite de Mons, les recrues affluer sous nos drapeaux. Ce même sentiment se résume dans cette expression d'Horace : « *Vinci dolentem Herculem* ». Hercule qui regimbe contre la défaite. Hercule était, paraît-il, le moins Grec des Grecs. Si je n'avais peur d'être taxé de pan-anglomanie, je le dirais anglo-saxon ! Mais, s'il était lent à penser, il était en tout cas l'endurance en personne.

Et nos coloniaux sont animés du même esprit. Ils sentent également que la liberté individuelle et tous les principes de la démocratie moderne sont en jeu. Quant aux sentiments des Hindous, je ne peux mieux faire que de vous citer un mot d'un membre de la famille Sesodia, la plus ancienne et la plus célèbre de la caste guerrière, famille qui existait déjà quand nos aïeux bretons, qui étaient d'ailleurs très forts en peinture, ne portaient pas d'autres uniformes que des tatouages bleus

de Prusse. Cet Hindou me disait un jour : « C'est une tradition dans notre famille de mourir sur le champ de bataille. Depuis huit ans, l'occasion ne s'est pas présentée. Mais Dieu soit loué, la voilà enfin arrivée ! »

Mais ce qui nous a touché le plus, c'est cette lettre que les chefs rebelles des Somalis nous ont écrite, qui disait qu'autrefois, il y avait des guerres entre eux et les Anglais, mais que, s'il ne leur était pas possi' pour des causes matérielles de se battre à nos côtés, ils se chargeaient en notre absence de maintenir la paix dans le pays des Somalis.

Pour ceux qui croient que notre empire colonial repose au fond sur la justice, ces témoignages venus de toutes les parties de l'empire ont été on ne peut plus réconfortants. Le fardeau de l'homme blanc est bien lourd, et de temps à autre on se demande si nous sommes vraiment de force à le porter.

Si vous le permettez, je vais ouvrir ici une courte parenthèse sur la manière diverse dont les Anglais, les Français et les Allemands comprennent l'idée d'empire, car je crois la chose d'une importance capitale pour le règlement de comptes.

Nous autres Anglais, nous suivons deux procédés différents. Ou bien nous créons des domaines quasi-autonomes, tels que l'Australie ou le Canada, liés par une sorte d'entente cordiale à la Métropole, en faisant appel aux sentiments d'indépendance et de liberté, que nous chérissons au-dessus de tout. Ou bien, s'il s'agit de races sujettes, nous tâchons d'assurer l'administration de la justice, de faire respecter la loi comme nous la respectons nous-mêmes. C'est là un idéal un peu froid, manquant un peu de chaleur, je l'admets, mais on peut dire, après les réponses ou plutôt après les offres que nous avons reçues, qu'il a un certain mérite.

Vous autres, au contraire, qui êtes en effet les vrais dépositaires des traditions romaines, ou bien vous procédez par des plébiscites qui, à l'instar de celui de la Savoie, ont parfaitement réussi, ou bien dans les pays hors de l'Europe vous dites à l'indigène, qu'il soit né au Sénégal, à Madagascar ou à Tahiti : « Vous voici devenu maintenant citoyen d'une des plus belles nations du monde », et l'indigène reste toujours un Français dévoué, jusqu'au point de consentir à apprendre l'histoire de Philippe-Auguste et les noms des quatre-vingt-six

chefs-lieux des départements français — chiffre qui sera sans doute reporté bientôt à quatre-vingt-neuf !

Et moi qui vous parlais du fardeau de la race blanche !

Vous faites en effet appel à l'amour-propre ou plutôt au sentiment de la dignité humaine, et puisque chez vous comme chez les Romains, la question de couleur n'entre pas en ligne de compte, qui sait si parmi ces races si diverses, vous n'avez pas peut-être plus de succès que nous?

Les Allemands, au contraire, font appel à un autre mobile — la crainte. C'est par la crainte seule qu'ils tâchent de fabriquer de bons Allemands. Ils ne réussissent même pas à en fabriquer de mauvais ; ils tuent dans l'œuf toute envie chez les races conquises de devenir allemandes, témoin leur insuccès en Pologne depuis cent ans, en Schleswig depuis cinquante ans, en Alsace depuis quarante ans.

Justice, amour, crainte, voilà en trois mots le résumé des procédés civilisateurs des trois nations en ce qui concerne l'englobement des autres races dans leur empire.

Justice, amour, crainte ! Mais est-ce là la vraie hiérarchie, le classement définitif de ces idées maîtresses? N'est-ce pas plutôt crainte, justice, amour? On commence par traiter l'étranger en ennemi. On passe à le regarder comme un être humain. On finit par le reconnaître comme frère. Et ceci explique, s'il n'excuse, l'erreur des Allemands qui en fait d'empire sont, sinon des parvenus, au moins les derniers venus. J'aime à croire qu'aux Indes, en Égypte et ailleurs, nous autres Anglais, nous arriverons aussi à cette étape finale. Je sens au fond du cœur que tout l'avenir de notre empire comme empire mondial est là. Et somme toute, l'avenir de la race humaine, de la civilisation dans la vraie signification du mot, ne dépend-il pas de la réalisation ici-bas de ce même idéal?

Je passe à la partie la plus audacieuse de ma tâche, l'analyse de l'âme française.

Vous avez été, hélas, si près du champ de bataille, vous avez même, si je ne me trompe, entendu ici tonner le canon, vous avez vu jour par jour sans défaillance des fournées immenses de vos enfants passer à travers les feux du Moloch de la guerre. Oh, France, Niobé impassible qui vois périr tes

fils un à un, et qui ne plies pas ! D'où vient donc cet héroïsme sublime qui a remué d'admiration tes voisins d'outre-mer jusque dans leurs entrailles?

Il y avait de nombreux Anglais en France au moment de la mobilisation. Tous ont été profondément émus de l'attitude merveilleuse de la population tout entière, de sa sérénité étrange, de sa grave dignité, qui rappelaient à la fois la sérénité et la gravité des anciens Romains. Le plus petit paysan savait qu'il marchait à la mort, la plus petite paysanne le savait aussi, et pourtant on partait, on se quittait, on se donnait le baiser suprême sans illusion, ni jactance, la tête haute, tout droit, tout simple, car le vrai héroïsme est toujours simple. En avant contre l'ennemi, puisqu'il le faut! *Ave, Kaiser, morituri te salutamus !*

Et depuis, dans les pages de nos journaux, dans les lettres de nos soldats, que n'a-t-on pas raconté des prévenances infinies de vos compatriotes pour nos militaires, de la bravoure de vos vaillants pioupious, de l'élan de vos officiers, du sang-froid de votre général, ce Fabius moderne qui par la temporisation a sauvé l'État, de ce peuple tout entier si divisé autrefois, si uni aujourd'hui, et dont la conduite chevaleresque, même en face d'outrages attristants, a montré que *Noblesse oblige* reste toujours votre devise nationale?

Qu'est-ce que cette nouvelle France qui a surgi tout à coup du sol? Nouvelle ! C'est une France vieille de mille ans ! Il n'y a que des pays de cette antiquité qui cachent de tels trésors dans leur sein — accumulations lentes et obscures des générations d'âmes d'élite dans le passé.

Eh bien ! France à la fois si vieille et si jeune, qu'est-ce que tu représentes?

Tu représentes à travers les siècles, comme me disait une femme d'une rare pénétration, la recherche, coûte que coûte, de la vraie vérité, de la vraie beauté, de la vraie moralité. On dirait parfois que le royaume que tu poursuis n'est pas de ce monde. Pour toi, c'est souvent tout ou rien. Tu joues le tout pour le tout. Rien d'étonnant que tu aies essuyé de temps à autre les défaites les plus écrasantes en apparence. Un de tes fils les plus illustres me disait l'autre jour que l'histoire de France était une histoire de défaites et de relèvements. Mais

tes défaites (je parle en mystique) ont été aussi glorieuses que les plus glorieuses des victoires, puisque chaque défaite t'a mieux révélé la grandeur de ton âme véritable et préparé ainsi l'inévitable relèvement ; puisque l'humanité a senti que chacune de tes défaites a été aussi une défaite pour elle-même et pour ses propres progrès, et en sentant ainsi, a éprouvé pour toi une sympathie toujours plus intense et plus intime.

Eh bien, mesdames et messieurs, qu'est-ce que la France n'a pas fait pour l'humanité? Impossible ici de dresser le superbe inventaire de ses services à la race humaine. Chaque nation puise chez elle ce qu'il lui faut. La plupart des théories récentes sur l'éducation adoptées en Angleterre par le parti libéral dérivent en ligne droite de la France. Mais un puritanisme un peu étroit n'a saisi que la moitié de sa pensée. Le côté esthétique lui a échappé, ce côté dont mon ancien maître Boutroux a parlé l'autre jour de façon si exquise en Angleterre. A coup sûr, si la France, comme disait Michelet, représente une femme, ses fils n'ont jamais oublié que la femme, d'après les anciens philosophes, représente non seulement la vérité, mais aussi la beauté.

Mais peut-être qu'après celui d'avoir versé son sang pour la cause de l'humanité, le service le plus important que la France ait rendu à la civilisation, c'est de s'être faite le porte-parole, la colporteuse des idées en Europe ou plutôt dans le monde entier. Grâce à la lucidité exquise de sa langue, elle a assumé avec succès le rôle de donner une empreinte mondiale à des idées qu'elle a trouvées chez elle ou reçues du voisin, de sorte qu'elle les place à la portée des autres nations. La France, c'est la Bourse intellectuelle de l'Europe, qui classe les valeurs intellectuelles et les met en circulation. Tout cela est d'une importance capitale pour le bon règlement final de la guerre, puisque ce que la France pense aujourd'hui, l'Europe peut le penser demain. Et la pensée de la France sur ce point, si je ne me trompe pas, est définitive. Elle veut la fin des armements démesurés et des terreurs de la paix armée !

Le temps et surtout la compétence m'empêchent de parler de nos vaillants alliés, les Russes. Je me bornerai à deux observations. La plupart de nos vues sur la Russie nous viennent à travers ce vitrail multicolore qui s'appelle

l'Allemagne, — qui a un réel intérêt à nous faire voir toutes les couleurs sauf le blanc. Moi, je préfère baser mes idées du pays sur les livres de Tolstoï, de Dostoïewski, de Maxime Gorki, de Stephen Graham, où la grandeur de l'âme russe éclate en toute sa naïveté à chaque instant. A moi, la Russie malgré tous ses défauts, apparaît comme un réservoir illimité de fraternité, de pitié et de miséricorde. Les grands sentiments russes, en prenant contact avec les nôtres, pourraient nous aider à évincer ce qu'il y a de sec et d'étriqué dans notre civilisation et produire ainsi un renouveau du cœur occidental.

Deuxième observation. J'ai demandé l'autre jour à Stephen Graham : « Comment agir avec les Russes à la fin de la guerre? » Il m'a répondu : « Traitez-les généreusement, ils vous dépasseront en générosité. Rusez avec eux, ils vous rouleront infailliblement. » Avis aux diplomates !

Et les Belges — ils ont montré une fois pour toutes la valeur des petits États, des petites civilisations. Ce qu'ils ont fait est trop connu pour qu'on le cite ici. Ils se sont inscrits pour toujours au tableau d'honneur de l'humanité, à côté des Athéniens qui sont morts à Marathon, et des Spartiates qui sont morts aux Thermopyles. Eux-mêmes ont aussi un passé glorieux. J'aime toujours à citer ce qu'un des correspondants de guerre, le plus illustre, a écrit à leur égard. Celui-ci avait la chance de décrire ses propres batailles sans l'intervention du Censeur. Ce monsieur, fort connu, même aujourd'hui (qui s'appelait Jules César), nous raconte, avec une actualité étonnante que les Belges sont les plus braves des braves et qu'ils se battent contre les Allemands qui habitent au delà du Rhin. On dirait une dépêche d'outre-tombe ou du mois d'août de l'année dernière !

J'arrive enfin à l'inventaire de l'Allemagne, surtout de l'Allemagne actuelle, l'Allemagne prussifiée.

Eh bien, à maints égards, elle représente le contraire de la France. Prenons quelques exemples plus ou moins au hasard. L'Allemagne recherche la quantité, et la France la qualité ; par exemple, l'Allemand est gourmand, le Français est gourmet ; l'Allemagne cultive la science, la France l'esprit. L'Allemagne poursuit les connaissances, la France la culture. L'Allemagne fait grand cas du corps et des choses matérielles,

la France de l'âme et des choses spirituelles. Comparez, par exemple, un village allemand nouveau modèle à un village français. Pour l'Allemagne la phalange militaire prime tout, pour la France, la phalange sociale. L'Allemagne professe le culte du mâle, la France le culte de la femme. Toutes les deux veulent se mettre à la place d'autrui, mais l'une pour l'évincer, et l'autre pour le comprendre. L'Allemagne se fie à la force, la France au sentiment ; c'est pourquoi l'argument suprême chez l'Allemand est la crainte, et chez le Français la sympathie. L'Allemagne croit à l'égoïsme soi-disant éclairé, la France à la générosité. L'Allemagne refuse de risquer les os d'un seul grenadier poméranien au service de n'importe quelle nation, la France verse son sang à flots pour l'humanité.

Et comment tout cela est-il arrivé?

La Prusse, civilisation des landes, a fini par imposer ses idées à l'Allemagne, civilisation de la forêt. Celle-ci a fait une société commune avec elle, ensorcelée par les succès matériels de la Prusse. Dès lors, elle a abandonné le royaume des cieux, que ses philosophes fréquentaient naguère, pour faire le blanchissage intellectuel de la politique plus que douteuse de la Prusse. On a chassé de son esprit tous ces sentiments sincères et naïfs qui faisaient les délices de la vieille Allemagne pour mettre à leur place l'égoïsme féroce et étroit de l'étatisme prussien — puisque c'était là ce qui donnait le succès, paraît-il!

On s'est soumis à une féodalité dénuée de toute religion, appuyée par une science merveilleuse, poursuivie avec toute la tenacité méthodique de la race, et qui a abouti de nos jours à reproduire une civilisation de ruche, à la fois parfaite et effrayante. Et avec cet avilissement de l'homme, un nivellement plus terrible encore de la femme réduite à trois rôles, dont les deux plus respectables sont la maternité et le ménage. Si on compare la femme allemande chez Tacite à celle d'aujourd'hui, on peut constater l'immensité de la décadence.

Reconnaissant la crainte comme argument suprême auprès d'une population dont la plupart étaient encore des serfs, il n'y a guère plus de cent ans, le gouvernement allemand a tâché de protéger le peuple contre le microbe de la peur en lui inoculant un mépris effroyable pour toutes les autres nations. D'où l'évangile de la dégénérescence de la France, de la déca-

dence de l'Angleterre, érigées en doctrines nationales et officielles. D'où aussi un chauvinisme effréné qui fait croire que la race allemande est l'élue de la terre et que sa civilisation, sa prétendue kultur, est la seule orthodoxe.

Mais paradoxe étrange ! Le ciment qui fait la réalité de la puissance allemande aujourd'hui n'est pas le mal, mais le bien. Car le mal seul est toujours purement dissolvant et destructif. Ce même bien est, il est vrai, asservi au mal, mais c'est un bien quand même. C'est le sentiment profond du devoir envers la patrie, qui inspire ses officiers, et fait que ses soldats se lancent en hécatombes sur nos lignes, je dis en hécatombes parce qu'ils sont, et qu'ils le savent bien, voués d'avance à la mort. Ce sentiment du devoir dérive du sentiment de la fidélité de l'individu pour le groupe auquel il appartient ; espèce de solidarité de tribu, qui a été pendant des siècles le trait le plus saillant du caractère allemand.

C'est en fait une incarnation du sentiment religieux que je tiens pour la qualité maîtresse de la race, submergée aujourd'hui sous le poids d'un matérialisme effroyable. Ce n'est pas pour rien que dans l'histoire c'est en Allemagne et non ailleurs que la Réforme a pris d'abord racine. Le malheur, c'est qu'aujourd'hui ce sentiment religieux a été asservi à la science, tandis que la science doit être la servante du sentiment religieux.

Je sais qu'au triste moment où nous vivons, il est bien difficile, surtout pour vous Français, de croire qu'il existe un seul sentiment honnête dans le cœur allemand. Et pourtant, il faut le croire, puisqu'il viendra infailliblement un jour où l'Allemagne si brutale, si hautaine aujourd'hui, se trouvera sans défense à vos pieds. Ce jour-là elle aura besoin, et vous aurez besoin également, de toute votre chevalerie, de toute votre pitié, voire de votre clémence. A coup sûr, sa punition doit être bien sévère, bien rigoureuse, mais juste, mais équitable et non pas vindicative. Après tout, elle fait partie de notre vieille Europe ; après tout, elle a produit des génies qui appartiennent à nous tous, tels que Dürer, Leibnitz, Beethoven et Gœthe.

Et maintenant je vais aborder la question des grands prin-

cipes en lutte aujourd'hui. A vrai dire ils sont innombrables, car la guerre met tout en jeu. Cependant le temps ne me permet d'en citer que quelques-uns, mais ceux-là, à mon humble avis, sont parmi les plus importants.

1° C'est la lutte entre l'autocratie et les institutions démocratiques. Nous combattons en effet pour les idées de liberté, de libre parler, de gouvernement libre, contre une féodalité où la science, sans Dieu ni moralité, a usurpé la place de la religion. Ou en ce qui concerne le monde matériel, nous combattons contre l'hégémonie tudesque pour les futurs États-Unis de l'Europe.

2° C'est la lutte pour les principes de l'internationalité, ou société des nations, contre la barbarie universelle, pour le droit international contre la force érigée en droit. Nous luttons pour donner une fois pour toutes la personnalité civile et morale à cette grande entité biologique et organique, qui s'appelle une nation. Comme disait souvent mon ancien maître Izoulet : « Jusqu'ici les rapports entre les nations ont trop ressemblé à ceux des bêtes féroces. » Ici encore, l'enjeu est, ou une sainte alliance démocratique, dont le siège sera à la Haye, ou des satrapies teutoniques partout — l'Europe divisée en vilayets allemands !

3° C'est la lutte entre la science prise dans le sens étroit du mot, c'est-à-dire la science fondée sur des conceptions empruntées à la matière morte, et la religion ou moralité entendue dans un sens beaucoup plus large que celui d'aucune croyance particulière, ou plutôt qui les comprend toutes. Lutte en effet entre les conceptions mécanistiques appliquées à la vie dont Kant a été sans le savoir le père, et les conceptions biologiques qu'un Bergson a remises en honneur. Question au fond de protocole et de préséance. Place à assigner dans la hiérarchie spirituelle à la science et l'art des choses et à la science et l'art de la vie. Ou la lutte, sous des phases différentes, de la théorie contre l'instinct, du dogme contre le mythe, de l'arbre du savoir contre l'arbre de la vie ; de la puissance temporelle contre la puissance spirituelle. Ou comme j'ai dit plus haut, conflit à outrance pour savoir si la religion doit être asservie à la science ou si la science doit redevenir la servante de la religion.

4° C'est la lutte entre l'idée de la civilisation unique, et celle de la civilisation multiple.

Les Allemands veulent imposer une seule culture à tout le monde — la leur ! Nous, au contraire, nous luttons pour le principe du vivre et du laisser-vivre, pour le droit à l'existence d'autres types de civilisation que la nôtre, telle par exemple, que la civilisation belge. Si jamais la fraternité des races et des hommes doit venir, elle viendra, non en faisant de force avaler et ingurgiter au monde un idéal particulier, qu'il soit anglais, allemand, français, chinois ou hottentot, mais en atteignant une synthèse harmonieuse incorporant tout ce qui vaut le mieux dans les diverses civilisations passées et présentes. Voilà le nouveau monde vers lequel se dirigent à tâtons comme autant de Christophe Colomb les penseurs d'aujourd'hui.

Il semblerait en effet que la prochaine grande réunion, ou synthèse mondiale de pensée, s'annonce non comme une énorme civilisation centralisée, telle que la rêvent les pangermains, mais plutôt comme une fédération de civilisations qui très probablement impliquerait la réunion de la pensée de l'Orient avec celle de l'Occident, et à cet égard la participation des troupes hindoues à la guerre a une très haute portée. C'est une reconnaissance tardive par l'Occident de l'égalité de l'Orient dans le monde matériel et cette reconnaissance ne peut manquer d'avoir sa répercussion dans le monde spirituel.

5° C'est la lutte entre l'idéal de la cité trop exclusivement mâle et l'extension plus grande des droits de cité à l'idéal féminin. La patriarchie à outrance prévaudra-t-elle, ou bien aurons-nous un retour vers la matriarchie ou vers un arbitrage plus équitable entre l'idéal masculin et l'idéal féminin? L'Allemagne, au dire même de Bismarck, est une nation mâle. Sa faillite morale n'explique-t-elle pas le besoin d'un rehaussement de par le monde des aspirations et des idées de la femme?

Si le bilan que j'ai dressé, tout sommaire et incomplet qu'il est, a quelque valeur, peut-on, dans ce pays où les gens sont prêts à mourir pour des idées plus que dans n'importe quel pays, peut-on douter un instant du succès final de la lutte? Succès qui marquera plus ou moins le triomphe des principes

pour lesquels nous combattons : institutions démocratiques ; droit international ; relèvement du sentiment religieux ou moral, sous n'importe quelle étiquette, catholique, orthodoxe, dissidente, éthique ; civilisation multiple ; reconnaissance plus grande des droits de la femme et des services qu'à l'avenir elle peut rendre à la civilisation?

Ou en dernière analyse, n'est-ce pas la lutte suprême pour une conception personnelle ou impersonnelle du spirituel plus riche et plus étendue, contre l'idée de Dieu en danger de redevenir aujourd'hui plus ou moins une divinité locale, une divinité de tribu (telle que le Dieu des Allemands)? Ou bien est-ce une synthèse qui se prépare entre ces deux courants d'idées? Un retour au Panthéon sous une hégémonie unique? Moi, je n'en sais rien, mais il me semble entendre parfois, pour parler le langage de Tacite, la rumeur *deorum* non pas *excedentium* mais *redeuntium* !

Nous sommes sans aucun doute à l'un de ces grands et décisifs moments de l'histoire comme la défaite des Perses à Salamine ou la Renaissance ou les invasions des Barbares — moments où le monde fait un grand bond en avant ou bien, au contraire, trébuche et recule épuisé. J'aime à croire que notre victoire présage l'aurore d'une grande Renaissance spirituelle ; au contraire, le triomphe de l'Allemagne impliquerait la faillite au moins passagère, de toutes les civilisations de l'Europe, y compris celle de l'Allemagne, qui, comme celle de l'ancienne Sparte, succomberait à son tour, sous le poids de sa propre iniquité. Et qui sait si dans cet épuisement général notre vieux continent de l'Europe ne redeviendrait pas une simple péninsule de la grande Asie?

Personnellement je ne crois point à une telle catastrophe. Mais si l'impossible arrive, si nos armées sont désespérément vaincues, si toutes les idées de liberté, de justice et de libre gouvernement pour lesquelles nos ancêtres, des deux côtés du détroit, ont combattu et versé leur sang sont réduites en poussière avec la fleur de notre jeunesse, continuons encore le combat ; nous autres que l'on considère comme trop vieux pour nous battre, entrons dans la ligne de bataille. Mieux vaut mille fois mourir pour la justice, pour la liberté et tout ce qui nous est cher, que de continuer à vivre en esclaves,

qui ont perdu le droit de penser par eux-mêmes et de régler leur propre vie.

Le sang des martyrs est la semence de l'Église et, même si nous sommes destinés à périr, les idées pour lesquelles nous mourrons sont immortelles. Elles renaîtront de notre poussière même pour refleurir. Le triomphe d'un idéal barbare ne peut être qu'une éclipse passagère. Un Etat fondé sur l'iniquité ne peut durer qu'un moment. La justice et l'honnêteté triomphent à la longue. Ce que chacun de nous au fond de son cœur sent être le fondement de sa propre existence ne saurait être une illusion et un mensonge.

CLOUDESLEY BRERETON

MINES ET TORPILLES SOUS-MARINES

Le vieux reître Trivulce ne trouvait rien de si beau que « de voir bras, jambes et têtes sauter en l'air par l'explosion d'une mine habilement préparée » ; il aurait toute satisfaction aujourd'hui : jamais la guerre n'a été moins humaine ; elle a développé toutes les œuvres de ruse et de traîtrise ; elle a perfectionné et amplifié l'emploi des mines et transformé les luttes chevaleresques de jadis en une série de guets-apens où l'astuce a souvent plus de part que le courage. Il est inutile de récriminer, d'autant plus que les procédés de la guerre moderne ont des racines profondes dans le passé, et que l'effort destructeur des combattants n'a jamais reculé devant aucun moyen, ni n'a été arrêté par aucune considération sentimentale. L'histoire des guerres maritimes, comme celle des guerres continentales, nous en fournit maint exemple ; on raconte qu'au siège d'Anvers, en 1585, les Hollandais tuèrent plus de huit cents Espagnols avec des engins nommés *vases à explosion*, qui éclataient en s'approchant des navires ennemis ; c'étaient des barils remplis de poudre, munis d'un mécanisme d'horlogerie qui commandait une platine à mèche et provoquait l'explosion au bout d'un temps déterminé par le réglage du mécanisme.

Plus tard, au siège de la Rochelle, les Anglais usèrent de pétards flottants et de brûlots ; mais ces engins étaient médiocrement efficaces, car la force explosive de la poudre se perdait inutilement dans l'air ; pour la même raison, les

catamarans chargés de quarante barils de poudre, que les Anglais envoyèrent en 1804 contre la flotte française de Boulogne, firent explosion sans endommager sérieusement nos navires.

Tout autres, et singulièrement plus dangereux, sont les effets de l'explosion lorsqu'elle se produit, non à la surface, mais à l'intérieur de l'eau ; le père Mersenne en avait peut-être l'intuition lorsqu'il proposait l'emploi des mines sous-marines pour la défense des côtes ; mais la première application en fut faite, pendant la guerre de l'Indépendance des États-Unis, par l'Américain Bushnell : des barils de poudre, soutenus entre deux eaux par des bouées, étaient abandonnés au courant des rivières, en amont du point occupé par les navires anglais, et un mouvement d'horlogerie en provoquait l'explosion au moment favorable ; d'autres fois, les mines étaient attachées à des pieux plantés au travers de la passe à défendre, et un mécanisme les faisait détoner lorsqu'elles étaient frappées par les navires ennemis. Ces engins, grossièrement établis, causèrent plus de peur que de mal ; ils réussirent pourtant une fois, en 1777, à faire sauter un petit shooner à l'ancre derrière une frégate anglaise visée par Bushnell ; mais l'explosion fut si violente, qu'elle permit d'apprécier la puissance des mines sous-marines et les services qu'on en pourrait attendre, le jour où on en saurait provoquer l'explosion à point nommé.

L'idée de Bushnell fut reprise, vingt ans plus tard, par l'Américain Robert Fulton, qui vint présenter son invention en France; des expériences furent faites, en 1805, dans la rade de Brest où un brick de 200 tonneaux, *la Dorothée*, fut coulé en deux minutes par l'explosion d'une torpille chargée de 100 kilogrammes de poudre ; la mise de feu avait encore lieu sous l'action d'un mécanisme d'horlogerie. Les expériences furent reprises, un peu plus tard, sur la Seine ; malgré leur succès, Fulton ne vit pas ses projets encouragés ; il ne tarda pas à s'apercevoir que l'emploi des mines répugnait aux sentiments chevaleresques des Français et il retourna en Amérique ; pour d'autres raisons, il n'y eut pas plus de succès ; ses compatriotes trouvèrent que ses inventions n'étaient pas au point et ils lui laissèrent pour compte le « harpon porte-torpille » dont il attendait merveille ; c'est alors qu'il revint

à Paris pour y reprendre ses fameuses expériences sur la navigation à vapeur qui lui valurent la célébrité et de nouveaux déboires.

Pourtant, l'idée de Bushnell et de Fulton n'attendait qu'une nouvelle lutte maritime pour démontrer son efficacité ; l'occasion s'en présenta lors de la guerre de Crimée ; les Russes employèrent alors, pour défendre leurs ports de Sébastopol, de Sveaborg et de Cronstadt, des torpilles fixes inventées par le fameux physicien Jacobi ; elles contenaient 25 livres de poudre à canon, qui s'enflammaient sous l'action d'une fusée chimique automatique analogue à celles que les anarchistes emploient pour leurs bombes : un tube en verre, qui se brisait en rencontrant le navire ennemi, laissait tomber de l'acide sulfurique sur un mélange de chlorate de potasse et de sucre pulvérisé, et il en résultait un dégagement de chaleur et de flamme qui enflammait la charge explosive ; mais l'insuffisance de cette charge rendit les torpilles de Jacobi à peu près inefficaces : l'une d'elles éclata sous la coque du navire anglais *Merlin* sans lui causer de dommages appréciables.

Peu de temps après, la guerre de Sécession fournit aux Américains une occasion nouvelle de perfectionner l'invention dont ils avaient connu les débuts ; cette fois, les résultats furent importants ; un cuirassé, le *Baron de Kalb*, de grandes canonnières comme le *Cairo*, le *Commodore James*, furent anéantis ; l'amiral Ferragut eut deux de ses navires mis hors de combat en forçant les passes de la baie de Mobile ; de décembre 1864 à avril 1865, les torpilles confédérées coulèrent plus de dix bâtiments de la marine fédérale ; ces résultats, qui ralentirent les progrès des fédérés, furent dus en grande partie à l'ingéniosité et au sens pratique du commodore Maury, chargé par les Sudistes de la défense sous-marine. Maury utilisait, selon la profondeur des eaux, des « torpilles dormantes » reposant sur le fond et actionnées du rivage par un courant électrique, des « torpilles de barrage », disposées au travers d'une passe sur des pieux et mises en jeu, comme les engins de Jacobi, par un détonateur chimique, enfin, les « torpilles vigilantes », qui flottent entre deux eaux, maintenues en place par des ancres et des chaînes ; parmi ces dernières, le modèle le plus perfectionné et le plus dangereux était la tor-

pille Singer ; elle avait la forme d'un tronc de cône dont la large base occupait la partie supérieure ; un espace vide, ou chambre à air, assurait la flottabilité en soutenant 50 kilogrammes de poudre noire placée à la partie inférieure de la torpille. Au-dessus du chapeau, légèrement incliné, de l'engin, une masse de fonte était posée en équilibre instable, qu'une chaîne reliait à une amorce à friction placée, au milieu de la charge explosive, dans le siège de la torpille; l'appareil étant ainsi disposé, il suffisait d'un choc contre le navire ennemi pour faire basculer et tomber le bloc de fonte qui, dans sa chute, arrachait une étoupille et faisait exploser la charge.

La mine Singer est l'ancêtre, déjà redoutable, des mines vigilantes actuelles; malgré que le mécanisme explosif eût un fonctionnement incertain, et que l'immersion prolongée dans l'eau de mer corrodât certaines jointures et mît l'appareil hors d'usage, les résultats obtenus s'imposèrent à l'attention du monde entier ; à partir de ce moment, le perfectionnement méthodique des torpilles fut l'objet d'études suivies dans tous les pays « civilisés », chacun d'eux s'efforçant de réaliser un engin plus redoutable et plus sûr. En premier lieu, l'antique poudre noire fut remplacée par le coton-poudre, ou fulmicoton, qui possède, à poids égal, une puissance quadruple ; le fulmi-coton possède en outre l'avantage de pouvoir être employé à l'état humide et à l'état sec ; lorsqu'il contient un quart de son poids d'eau, il explose plus difficilement, bien qu'avec autant d'énergie, et peut être conservé et trituré sans danger ; cependant, certaines marines ont donné la préférence à la *gélatine explosive* qui n'a de la gélatine que le nom et l'aspect, car on l'obtient en dissolvant dans la nitro-glycérine un mélange de coton-poudre et de camphre ; la poudre *shimosa* employée par le Japon est un produit analogue.

Un perfectionnement tout aussi important a porté sur le procédé d'inflammation ; les anciennes mines à détonateur mécanique ou chimique sont abandonnées au profit de l'électricité, devenue l'intermédiaire obligé de la mise de feu ; seul, en effet, le courant électrique possède assez de souplesse pour réaliser à la fois toutes les conditions requises d'une mine sous-marine ; que cette mine soit dormante ou vigilante, un courant électrique, qui se produit à point nommé, traverse

plusieurs fils fins de platine qu'il porte à l'incandescence ; la chaleur dégagée enflamme une amorce de fulminate de mercure, qui communique à son tour l'explosion à une « charge amorce » renfermée dans un étui étanche et formée de fulmi-coton sec; c'est donc par cette série d'intermédiaires que l'explosion se communique à la charge principale formée de fulmi-coton humide ou de gélatine explosive.

Un dernier progrès dans l'utilisation des mines sous-marines consiste à leur donner la mobilité et à les transformer en projectiles ; il fut entrevu, pendant la guerre de Sécession, par les Américains qui abandonnaient des torpilles dérivantes au courant des rivières en amont du navire ennemi ; mais il ne fut pleinement réalisé que plus tard, en 1868, par l'ingénieur anglais Whitehead ; utilisant les plans du capitaine Luppis, de la marine autrichienne, Whitehead construisit, dans la célèbre usine de Fiume, des torpilles automobiles dont le vertus offensives attirèrent l'attention universelle ; il devint alors le pourvoyeur de toutes les marines ; à l'expiration de ses brevets, chaque nation guerrière crut nécessaire de procéder sur son propre territoire à la construction de ces terribles engins ; l'Allemagne eut la torpille Schwartzkopf ; les usines du Creusot établirent sur la Méditerranée une usine spéciale ; un îlot artificiel en béton armé, situé en face, dans la rade d'Hyères, permit les essais et le réglage minutieux de nos torpilles.

Rapidement, cet engin de guerre se perfectionna, accroissant ses dimensions, sa vitesse, son rayon d'action, sa puissance destructive ; la torpille créa le torpilleur, elle fut la raison d'être du sous-marin ; par elle, la tactique navale fut révolutionnée, tandis que les mines captives apparaissaient comme un vestige du passé, comme un outil de guerre démodé et presque inutile... La pratique de la guerre a fait justice de ces exagérations ; de même que la guerre terrestre a remis en honneur les antiques méthodes qu'on croyait abolies, les terribles leçons de la lutte maritime nous ont appris qu'il y avait encore place pour les mines dormantes et vigilantes. D'ailleurs, ce résultat est loin de surprendre ceux qui ont étudié attentivement les résultats de la grande guerre russo-japonaise : si les luttes d'escadre y amenèrent la décision finale, on ne peut

pas oublier que cette décision fut préparée par l'œuvre sournoise des mines ; ces engins furent mouillés autour de Port-Arthur et de Vladivostock, tant par les Russes que par les Japonais ; ce sont eux qui entraînèrent au fond de l'abîme le cuirassé *Petropavlosk*, avec 700 marins et leur chef, le vaillant amiral Makharoff ; ce sont eux qui endommagèrent grièvement le *Pobieda* et le *Sebastopol* ; en revanche, la flotte japonaise perdait en un seul jour, le 15 mai 1904, deux de ses meilleurs cuirassés : l'*Hatsuse* rencontrait un barrage de mines mouillé par le transport *Amour* au sud-est de Port-Arthur et coulait en eau profonde avec la majeure partie de son équipage, pendant que le *Yashima* heurtait une mine devant Dalny et allait s'échouer, grièvement blessé, sur un haut fond.

Encore se ferait-on une idée très insuffisante du rôle joué par les mines captives en se contentant d'additionner les navires détruits ; la pratique de la guerre a montré que les cordons explosifs établis subrepticement en pleine mer imposaient à la tactique navale des conditions nouvelles, en ralentissant l'offensive et, souvent même, en la rendant impraticable ; quand un commandant a la charge d'un de ces cuirassés modernes, qui portent un millier d'hommes et qui représentent un capital de 60 à 80 millions, il ne peut, de gaîté de cœur, piquer droit devant lui au risque de sombrer sans avoir combattu ; il a le devoir de se conserver pour la grande bataille navale qui est son but et sa raison d'être.

D'autre part, il peut arriver qu'une habile manœuvre attire la flotte ennemie sur un champ de mines soigneusement repéré; telle est précisément celle qui permit à l'amiral Togo, le 13 avril 1904, de couler le cuirassé amiral *Petropavlosk*. Ainsi, les mines captives ont cessé d'être des engins strictement défensifs, et sont devenues des agents efficaces de la lutte active ; elles ont aussi joué un rôle, hélas trop efficace, dans la guerre commerciale en mettant à mal d'innocents bateaux de pêche ou de paisibles cargos ; elles ont ainsi affirmé, sur mer, cette lamentable vérité dont la lutte continentale nous offre trop de preuves, à savoir que la guerre moderne ne se poursuit pas seulement entre les armées et les flottes, mais

qu'elle affecte toutes les puissances vives des pays belligérants[1] et agit même, fatalement, au détriment des neutres qui avaient tous droits de rester en dehors des conflits ; nous savons tous à qui incombe la responsabilité de cette transformation qui, d'une lutte loyale et chevaleresque, a fait un brigandage sans pitié ni merci.

*
* *

Le raccourci historique qui précède a permis de présenter au lecteur les divers types de mines sous-marines, et, par la description des modèles abolis, de préparer celle des engins plus modernes ; mais avant d'examiner ceux-ci en particulier, voyons d'abord ce que tous ont en commun. La décomposition d'un explosif brisant, qui libère en quelques millièmes de seconde une masse énorme de gaz dont la température est portée au voisinage de 2 000 degrés, produit dans le milieu ambiant de multiples effets. Au contact de l'explosif et pendant l'explosion, l'effet dominant est dû à la pression ; cette pression, qui dépasse 1 000 kilogrammes par centimètre carré, est capable de rompre les parois les plus résistantes sans leur donner le temps de se mettre en garde et de s'arc-bouter par une déformation élastique. Bientôt, un second effet succède au premier et vient en compléter l'œuvre ; c'est l'effet de « marteau d'eau » : le liquide ambiant est violemment soulevé par l'explosion du gaz, la mer se gonfle, puis les gaz se frayent un passage et sortent en projetant une énorme trombe d'eau en forme de gerbe ; enfin le liquide retombe lourdement, se précipite dans l'espace laissé vide par la sortie du gaz et vient, avec la force vive due à sa masse et à sa vitesse, frapper contre la paroi déjà ébranlée ; il achève de briser les membrures et de déchirer la coque, et ouvre une plaie béante qui peut avoir 300 pieds carrés ou même davantage ; un torrent d'eau se précipite alors à l'intérieur du navire et le fait pencher lamen-

1. Le général allemand von Bernhardi s'exprime en ces termes dans *la Guerre d'aujourd'hui*, parue en 1911 : « L'essence de la guerre moderne qui a lieu entre peuples est le droit de frapper l'ennemi en totalité. »

tablement, ou même, brisant les cloisons étanches, l'engloutit en quelques minutes dans les flots.

Les torpilles vigilantes et automobiles, qui agissent toujours par contact, produisent donc des effets formidables, même avec une quantité d'explosif assez faible ; 25 kilogrammes de coton-poudre suffisent parfois pour faire sombrer un vaisseau de haut-bord ; la seule condition requise pour leur efficacité est que l'immersion soit suffisante et atteigne au minimum 2 m. 50 ; nécessaire pour que le « bourrage » de l'eau atteigne son plein effet, cette condition est encore déterminée par le cuirassement des navires modernes, qui descend à 2 ou 3 mètres au-dessous de la ligne de flottaison. Les torpilles dormantes, qui reposent sur le fond, agissent au contraire à distance, et l'expérience seule permet de déterminer la charge de poudre nécessaire pour produire l'effet voulu ; comme on pouvait s'y attendre, cette charge croît rapidement avec la profondeur d'immersion : pour un fond de 10 mètres, 250 kilogrammes de fulmi-coton sont suffisants ; il en faut 350 kilogrammes à 15 mètres, 550 kilogrammes à 20 mètres, 700 kilogrammes à 22 mètres. Ces résultats permettent de comprendre pourquoi les torpilles dormantes ne peuvent servir que pour les fonds inférieurs à 25 mètres ; au delà de cette limite, on serait amené à employer des masses d'explosif exagérées et, comme conséquence, à écarter les torpilles entre elles plus que ne l'exige la protection des passes à surveiller ; ceci tient à un troisième effet de l'explosion, bien connu des maraudeurs qui l'utilisent pour dépeupler à la dynamite nos rivières et nos étangs : la détonation engendre une *onde explosive* qui se propage dans l'eau, un peu à la manière des ondes sonores, avec une grande rapidité et une brutalité extrême ; cette onde serait incapable de briser la coque d'un navire, mais elle est en état de rompre l'enveloppe des torpilles voisines, ou même de déterminer, « par influence », la décomposition de l'explosif qu'elles contiennent ; c'est pour cette raison que les mines de fond sont généralement disposées en quinconces et éloignées les unes des autres d'une soixantaine de mètres, au minimum.

Il résulte de tout ceci que la protection des eaux territoriales devra être assurée, concurremment, par les mines de fond et par

les torpilles vigilantes, qu'on nomme aussi *mines automatiques de contact* ; ces deux engins se complètent et chacun a sa tâche dans l'œuvre de défense ; les mines dormantes, qui s'allument du rivage par l'envoi d'un courant électrique, ont pour elles une sécurité plus grande, puisqu'elles ne courent aucun risque de détoner tant qu'on n'aura pas mis les piles dans le circuit ; cette qualité en recommande l'emploi dans les passes principales, où les navires amis doivent pouvoir pénétrer sans risques ; de plus, elles sont à l'abri des contre-mines ennemies et il est très difficile de les draguer. En revanche, elles sont inefficaces par temps de brume, mais il est juste d'ajouter que, si le brouillard paralyse la défense, il rend l'offensive extrêmement dangereuse, puisque les navires assaillants risquent de manquer les passes défendues par les mines dormantes et de s'engager dans les parages gardés par les torpilles vigilantes.

Les mines de fond ont donc une tâche étroitement délimitée ; au contraire, l'emploi des torpilles automatiques n'a cessé de se développer à mesure que s'amplifiaient les moyens d'attaque ; la limite des eaux territoriales, fixée jadis à trois milles du rivage, avait été déterminée par la portée des canons; aujourd'hui, elle ne correspond plus à rien, bien que beaucoup de nations l'aient portée à six milles, soit un peu plus de onze kilomètres, et c'est en pleine mer neutre, sur des fonds de 100 mètres, qu'on pose les terribles engins; ce ne sont plus seulement les exigences de la défense, c'est la guerre maritime dans toute son ampleur qui exige l'établissement de champs de mines en des points fort éloignés des rivages ; voici, par exemple, un haut-fond, dans la mer du Nord, où les sous-marins allemands peuvent venir se reposer ; ils se laissent couler par 18 ou 20 mètres, et tranquillement assis sur la vase, ils attendent l'occasion d'accomplir de nouveaux méfaits; il est évident que l'Amirauté à intérêt à miner ces hauts-fonds pour les interdire à ses adversaires et, comme aucune convention internationale ne s'y oppose, il est présumable qu'elle ne s'en fera pas faute à l'occasion.

On peut regretter, assurément, que l'emploi de la force n'admette point de limites et que la mer neutre ne soit pas maintenue en dehors de la lice, comme le bien commun de tous

les hommes ; ce rêve humanitaire se réalisera en des temps moins farouches; pour le moment, il n'a pu que s'affirmer dans le préambule du règlement promulgué par la conférence de la Haye :

« Les délégués, s'inspirant du principe de la liberté des voies maritimes ouvertes à toutes les nations ;

« Considérant que si, dans l'état actuel des choses, on ne peut interdire l'emploi des mines automatiques de contact, il importe d'en limiter et réglementer l'usage afin de restreindre les rigueurs de la guerre et de donner, autant que faire se peut, à la navigation pacifique la sécurité à laquelle elle a droit de prétendre malgré l'existence d'une guerre ;

« En attendant qu'il soit possible de régler la matière d'une façon qui donne aux intérêts engagés toutes les garanties désirables, etc. »

Nous savons combien ténue a été, en réalité, l'œuvre des législateurs de la Haye : interdiction de poser des mines amarrées si elles ne deviennent pas inoffensives quand elles ont rompu leur amarrage (article Ier); interdiction de poser des mines automatiques le long des côtes ou par le travers des ports de l'ennemi dans le seul but d'intercepter la navigation commerciale (article II) ; obligation de n'employer que des mines qui deviennent inoffensives après un temps limité (article III). Cependant, plus ténus encore ont été les résultats effectifs de ces tractations ; les Austro-Allemands ne se sont aucunement gênés pour poser des mines dans tous les points à leur convenance, sans tenir compte du droit des neutres ni des conventions qu'ils avaient signées ; et si on peut affirmer que nos mines de contact ont été modifiées dans ces dernières années de manière à tenir compte des prescriptions de la Haye, en revanche, il est fort douteux que nos ennemis aient suivi notre exemple ; nombreuses sont les mines qui, arrachées de leurs attaches et transformées en torpilles dérivantes, sont venues s'échouer sur les plages de Hollande et d'Italie où elles ont causé d'épouvantables explosions; ainsi, ceux qui ont le mépris des « chiffons de papier » continuent d'affirmer le droit de la force contre la force du droit.

*
* *

Pour compléter cette étude, il conviendrait maintenant de décrire les torpilles sous-marines qui jouent, dans la guerre moderne, un rôle si terriblement efficace ; mais le guet-apens exige le mystère ; comme de purs anarchistes, les poseurs de bombes travaillent la nuit. Puisqu'il faut nous résoudre à ignorer les derniers modèles de ces engins, nous pouvons du moins supposer qu'ils ne diffèrent que par des détails de mise au point de ceux qui les ont précédés ; le commandant Sueter, de la marine anglaise, a donné de ceux-ci une description assez précise [1], qui pourra nous servir de guide.

Les mines dormantes ont généralement la forme de cylindres en tôle, munis de pieds à griffe qui permettent de les maintenir en position stable sur le fond, généralement vaseux, où elles ont été déposées ; chargées de 400 à 700 kilogrammes de fulmi-coton humide, elles possèdent intérieurement un détonateur constitué, comme nous l'avons dit, par un fil fin de platine et une amorce de fulminate entourée de fulmi-coton sec ; la mise de feu se détermine par l'envoi d'un courant électrique dans un conducteur soigneusement isolé qui part de l'amorce et chemine sur le fond jusqu'aux postes établis sur le rivage ; ce courant se ferme par la mer et par le sol. Le point important et délicat consiste à produire la mise de feu d'une torpille à l'instant précis où le navire ennemi passe au-dessus d'elle.

Considérons spécialement le cas où il s'agit de défendre une passe; les abords de cette passe ont été garnis de mines automatiques; seul, le chenal d'accès est gardé par les torpilles de fond, déposées suivant une ou plusieurs rangées parallèles ; la surveillance d'une telle ligne de défense exige l'action simultanée de deux observateurs établis à deux postes différents ; d'un premier poste intérieur, on suit à la lunette le navire agresseur et cette opération met automatiquement dans le circuit des piles la torpille placée sur la même ligne de visée que ce navire ; pendant ce temps, du poste extérieur, qui vise

1. *The evolution of the submarine boat, mine and torpedo,* by Commander Murray F. Sueter, Royal Navy.

dans le prolongement de la ligne des torpilles, on détermine l'instant précis où l'ennemi franchit cette ligne ; à cet instant on ferme le circuit électrique, ce qui provoque l'explosion de la mine la plus rapprochée du navire. Bien entendu, des projecteurs électriques installés à proximité permettent aux opérations de s'effectuer de nuit comme de jour; encore pourrait-il arriver que des sous-marins franchissent la ligne de défense, en se glissant entre deux eaux ; aussi le chenal étroit défendu par les torpilles dormantes est-il, en surcroît de précautions, barré par des chaînes ou des filets métalliques suspendus à des poutres flottantes.

Les torpilles vigilantes, qui portent en elles-mêmes leur mécanisme d'inflammation, ont généralement la forme d'un tronc de cône dont la partie évasée, située en dessus, est vide et forme flotteur; les 50 à 100 kilogrammes d'explosif, les piles et le détonateur, occupent la partie inférieure ; sous ce récipient, fermé hermétiquement, est placé le système d'amarrage, formé d'un treuil sur lequel est enroulé un orin terminé par un crapaud d'amarrage ; la longueur de l'orin est déterminée de telle sorte, qu'en se déroulant automatiquement, il laisse flotter la torpille entre deux eaux, à 5 ou 6 mètres au-dessous du niveau moyen de la surface.

La mine japonaise, au temps de la guerre avec la Russie, avait la forme d'un cylindre, d'un tronc de cône ou d'une sphère ; à l'intérieur, au centre de la masse d'explosif, se trouvait le détonateur, actionné, comme toujours, par l'électricité ; le circuit électrique comprenant les piles sèches et le fil fin de platine, portait trois coupures, dont les deux premières servaient à garantir les opérateurs pendant le mouillage ; l'une de ces coupures était fermée, au bout d'une demi-heure, par un mécanisme d'horlogerie déclanché automatiquement pendant l'immersion ; l'autre était un « coupe-circuit soluble » formé par un bloc de sel coincé entre deux ressorts ; le sel fondait au bout de quelques minutes, et le contact entre les ressorts se trouvait établi automatiquement ; enfin, la coupure « sensible » du circuit était constituée par un lourd pendule métallique, placé au centre d'un anneau conducteur ; sous l'action d'un choc violent, le pendule oscillait et fermait le circuit d'allumage en touchant l'anneau. La Russie, au

contraire, était restée fidèle au système des antennes fragiles établi par Jacobi ; ses torpilles vigilantes portaient cinq de ces antennes en saillie, dont la rupture faisait couler un mélange d'acide sulfurique et de bichromate de potasse sur des éléments de piles formés de lames alternées de zinc et de charbon ; la pile se trouvait ainsi amorcée et le contact établi ; quant au dispositif de sûreté. il consistait en une plaque d'ébonite, interposée entre deux ressorts, qu'on retirait au moment d'immerger la torpille. Tous ces dispositifs, établis avant la réglementation de la Haye, restent armés et dangereux lorsqu'ils ont rompu leur amarrage, mais il n'est pas bien difficile d'imaginer comment on peut les modifier pour obéir à ces nouvelles prescriptions ; il suffit d'intercaler, sur le trajet de l'amarre, un ressort qui reste tendu tant que la torpille est captive, et qui se détend dès qu'elle devient libre ; le mouvement de ce ressort actionne un coupe-circuit qui est fermé dans le premier cas et ouvert dans le second ; on voit avec quelle aisance l'électricité satisfait aux multiples conditions du problème.

L'emploi des torpilles automatiques de contact est devenu si courant dans les marines modernes qu'il a fallu créer des navires affectés spécialement à leur mouillage : tel est, par exemple, le *Pluton*, lancé l'an dernier pour la marine française ; les mines, préparées et arrimées dans les cales, sont amenées sur le pont et suspendues, par deux oreilles latérales, à des wagonnets qu'on fait circuler à bras d'hommes sur les rails ; on les conduit ainsi jusqu'à deux portes situées à la poupe du navire, par où elles sont jetées à la mer par intervalles réguliers, tandis que le lanceur de mines continue sa route ; l'orin se déroule alors sur son treuil, le crapaud tombe et s'arrête sur le fond, et la mine est posée. On voit, d'après ceci, avec quelle rapidité l'opération s'effectue et on comprend la prodigalité avec laquelle les marines adverses ont pu, dès le début des hostilités, établir leur champ de mines à travers la Manche et la mer du Nord. Le plus souvent, ces mines, disposées en alignements, sont indépendantes les unes des autres ; toutefois un raffinement consiste à les réunir entre elles, deux par deux, à l'aide d'une aussière métallique ; c'est l'emploi de cet artifice qui détermina, dit-on, le perte du cuirassé *Petropavlosk* :

le navire rencontra le câble et l'entraîna dans sa marche, les deux torpilles jumelées furent alors rabattues avec force contre sa coque, l'une à tribord et l'autre à bâbord ; leur explosion fit sauter les munitions d'une des soutes et le vaisseau amiral russe s'engloutit par l'avant, moins de deux minutes après l'explosion.

*
* *

La mine captive est un engin relativement simple et de prix peu élevé ; la torpille automobile, au contraire, est une merveille de mécanique et son prix de revient atteint 15 à 18 000 francs. Chose curieuse et assez illogique : tandis que les diverses marines gardent jalousement le secret de leurs mines captives, tout, ou à peu près, a été publié sur les torpilles du type Whitehead ; précisément pour cette raison, je me bornerai à faire l'anatomie sommaire de cet engin, quitte à insister un peu plus longuement sur le rôle qu'il paraît appelé à jouer dans les guerres navales.

La torpille moderne présente la forme d'un cylindre, arrondi en avant, plus effilé en arrière à l'imitation du corps des poissons ; le diamètre atteint 45 centimètres ; la longueur, voisine de 5 m. 50, se subdivise en trois compartiments : en avant, la tête explosive, au milieu, le réservoir d'air qui forme flotteur et fournit la force motrice, en arrière le compartiment des machines et des régulateurs. La charge explosive de fulmi-coton, qui atteint 100 kilogrammes dans les torpilles actuelles, est tassée autour du détonateur, formé, comme toujours de fulmi-coton sec et de fulminate, mais l'électricité n'a plus aucun rôle dans son fonctionnement ; la détonation est produite par une pointe percutante située à l'avant ; cette pointe elle-même ne s'arme qu'après le lancement, par la rotation d'une petite hélice entraînée par la pression de l'eau contre ses branches.

Le réservoir central contient environ 200 litres d'air comprimé sous 150 atmosphères ; cet air traverse d'abord un détendeur qui en règle automatiquement la pression à 37 ou 38 atmosphères, puis il passe dans le réchauffeur qui en élève

la température à 300 degrés, et dans l'injecteur qui y pulvérise de l'eau douce ; cette eau est instantanément vaporisée et la température finale est ramenée à 200 degrés; on comprend aisément que ces deux opérations ont accru singulièrement la puissance motrice des gaz comprimés et, de fait, leur emploi a permis de doubler le rayon d'action et la vitesse des torpilles modernes sans en accroître exagérément les dimensions et le poids.

Dans le compartiment des machines, le gaz partiellement détendu, réchauffé et chargé de vapeur agit sur un moteur Brotherhood à quatre cylindres qui commande, par l'intermédiaire de roues dentées, deux hélices tournant en sens contraire : complication indispensable pour empêcher la torpille de prendre un mouvement de rotation autour de son axe, qui se produirait immanquablement avec une hélice unique. La progression est ainsi assurée, mais elle ne suffit pas : il faut encore qu'elle se fasse en direction rectiligne et horizontale.

C'est à quoi répond un jeu délicat de mécanismes automatiques ; l'immersion à 3 m. 50 de profondeur est réglée par un piston où la pression extérieure, exercée sur une face, est contrebalancée par des ressorts tendus contre la face opposée ; la torpille vient-elle à s'enfoncer? Aussitôt, la pression extérieure l'emporte et déplace le piston, qui commande à son tour un gouvernail de profondeur, l'effet inverse se produit si la torpille se relève ; d'ailleurs un pendule, qui tend à se maintenir vertical, ajoute son action à celle du piston régulateur et diminue l'amplitude des oscillations verticales de la torpille. Quant à la direction dans le plan horizontal, elle est maintenue rigoureusement par un appareil gyroscopique qui agit sur un second gouvernail perpendiculaire au premier et situé, comme lui, à l'arrière et autour des hélices.

Cette description sommaire est loin de donner une idée juste des fonctions compliquées que la torpille est en état de remplir : il faut que la mise en marche du mécanisme propulseur ne se produise qu'après l'immersion ; il faut que, si la torpille fonctionne à vide (ce qui se produit pendant les essais et les tirs d'exercice), elle soit ramenée automatiquement à la

surface ; il faut enfin lancer l'engin dans la direction convenable.

Cette opération délicate et capitale s'effectue par les moyens assez différents à bord des torpilleurs, des sous-marins ou des cuirassés ; pour n'en retenir que l'essentiel, on peut distinguer deux cas, suivant que le lancement a lieu dans l'air ou sous l'eau ; les tubes lance-torpilles aériens, que chacun a pu observer sur le pont des torpilleurs, sont de véritables canons où la torpille fait fonction de projectile ; une gargousse de poudre introduite dans la culasse et enflammée par un percuteur, projette la torpille dans l'eau où les appareils automatiques, aussitôt déclanchés, assurent la progression et maintiennent la direction choisie lors du lancement. Les tubes sous-marins peuvent être fermés extérieurement par une vanne mobile et une chasse d'air permet d'en expulser l'eau à volonté : le tube étant vide d'eau, on y introduit la torpille qu'on projette ensuite par une chasse d'air comprimé ; une « cueiller », qu'on a poussée pendant le tir à l'avant du tube lance-torpilles, protège l'engin contre les filets d'eau qui le rabattraient vers l'arrière du navire avant le moment où le déclanchement de ses organes le met en état de suivre invariablement la trajectoire fixée.

Le point délicat est justement de déterminer cette trajectoire : si le but était immobile, on n'aurait qu'à viser au centre du navire ennemi et le réglage des torpilles est assez précis pour qu'on soit sûr d'atteindre le but ; en réalité, il faut viser en avant, puisque le but se déplace, et la direction du tir s'obtient en composant la vitesse propre de la torpille et la vitesse présumée du vaisseau ennemi ; c'est précisément l'appréciation de cette dernière vitesse qui constitue la difficulté et l'aléa de l'opération ; si on commet, dans cette évaluation, une erreur de deux nœuds, soit un mètre par seconde, et si la torpille met cent secondes à atteindre le but, elle passera à 100 mètres du point visé ; ce point étant le milieu d'un cuirassé long de 160 mètres, le projectile sous-marin passera à 20 mètres en avant ou en arrière ; cet exemple montre l'intérêt que présente une augmentation de vitesse de la torpille, car si on parvient à doubler cette vitesse, l'engin ne mettra plus que cinquante secondes à atteindre son objectif, l'erreur commise

ne sera plus que de 50 mètres, et la torpille frappera le navire ennemi.

Ainsi, l'efficacité et la portée utile des torpilles s'accroissent avec leur vitesse ; à ce point de vue, des progrés considérables ont été réalisés, dont on peut se rendre compte en parcourant le tableau suivant :

Modèle	Calibre	Vitesse	Parcours total	Charge explosive	Poids total
	millimètres	nœuds	kilomètres	kilos	kilos
1875	331	8	0,200	18	300
1889	381	22	1,500	75	423
1892	450	25	2,000	94	580
1906	450	40	3,000	100	650
1912	450-533	46	6,000	120	900

La vitesse de ces engins a donc plus que quintuplé depuis l'année 1877, où la torpille Whitehead reçut son premier emploi dans la guerre entre le Chili et le Pérou ; rappelons-nous que 46 nœuds représentent 23 mètres à la seconde, soit 83 kilomètres à l'heure, c'est-à-dire, à peu de chose près, la vitesse des express modernes. De cette transformation résulte une première conséquence : la nature des ravages causés par la torpille s'est modifiée. Jadis, l'engin faisait explosion contre la coque ; par suite, son action était parfaitement comparable à celle des mines automatiques de contact ; aujourd'hui, la torpille commence par agir mécaniquement, à la manière d'un projectile ; sa masse de 900 kilogrammes et sa vitesse de 23 mètres lui donnent une énergie de mouvement de 240 000 kilogrammètres, égale à celle que posséderait un poids d'une tonne tombant de 240 mètres de hauteur ; cette énergie est largement suffisante pour lui permettre de percer la paroi et d'éclater à l'intérieur du navire ; on jugera sans peine de la désorganisation qu'elle y produira, si par hasard elle éclate dans le compartiment des machines ou dans une soute à munitions.

D'autre part, l'accroissement de parcours de la torpille a modifié progressivement la tactique navale. Il fut un temps où le cuirassé était le roi absolu et majestueux de la haute

mer ; sous son manteau d'acier, il promenait la puissance de ses canons, et nul ennemi n'osait s'attaquer à lui. Vinrent les torpilleurs, puis les sous-marins, qui ne sont en définitive que des porteurs de torpilles; destinés en principe à défendre les côtes, et à étendre la portée des défenses fixes, ils s'enhardirent peu à peu à affronter la haute mer ; depuis ce temps, le cuirassé ne connaît plus de repos ; de jour et de nuit, il est menacé par les « microbes »; l'équipage et le commandement, astreints à une surveillance incessante, s'énervent et se fatiguent en même temps que le matériel s'use ; de là résulte, au bout d'un délai assez bref, une diminution de la valeur de combat des grandes unités navales ; on a même été, poussant les choses à l'extrême, jusqu'à affirmer la faillite des grands cuirassés et à préconiser le remplacement de ces coûteux navires par des escadres de croiseurs rapides et des flottilles de torpilleurs de haute mer escortés de sous-marins. Les résultats de la guerre russo-japonaise ont montré l'exagération de cette doctrine ; ils ont établi que, même obligés à se faire couvrir par des escadres de destroyers, même astreints à des manœuvres lentes et prudentes, même immobiles dans leurs ports ou protégés par des barrages de mines, les dreadnoughts et superdreadnoughts constituent une force latente et indispensable ; l'Angleterre le sait bien, elle qui a tant réfléchi à ces graves problèmes, et bien qu'elle confie la surveillance des mers à ses grands croiseurs de bataille, elle garde, en arrêt et prêtes à bondir sur l'ennemi, les escadres formidables de ses grands cuirassés ; d'autres aussi le savent et c'est pour cela que leurs principales unités, au lieu d'affronter la haute mer, restent bloquées dans les ports ou les mers intérieures; ainsi, l'inactivité apparente des cuirassés est loin de prouver leur inutilité, mais leur puissance s'exerce souvent par délégation, et tout cela est l'œuvre de la torpille automobile.

Pourtant, il faut prévoir le cas où, en vue d'une action décisive, les escadres ennemies se rendront à la rencontre l'une de l'autre ; elles ne sortiront de leur abri que flanquées de contre-torpilleurs et escortées de sous-marins ; si la lutte s'engage, les canons entreront les premiers en action et leur grande voix dominera, dès le début, le tumulte de la bataille ; mais la torpille aura toujours son rôle à remplir ; sous-marins et tor-

pilleurs sont là, prêts à profiter d'une fausse manœuvre ou d'un instant d'inattention ; sitôt qu'un navire ennemi, touché dans ses œuvres vives, ralentit sa marche et son feu, ils l'entourent, l'assaillent, et le coulent. Mais on a envisagé pour eux un autre rôle, et plus noble, que celui d'achever les blessés.

Supposons que l'action s'engage entre deux escadres défilant en sens inverse ; chaque ligne de file est formée par des cuirassés longs de 170 mètres et se suivant à 300 ou 400 mètres de distance ; pendant que la flotte ennemie reçoit d'un côté le feu de nos canons, notre escadrille, formée de cinq grands torpilleurs munis chacun de quatre tubes lance-torpilles, s'avance à contre-bord ; comme elle file à 30 nœuds, et que l'escadre ennemie marche elle-même à 20 nœuds, la vitesse relative atteint 50 nœuds, soit 25 mètres à la seconde ; dans ces conditions, et à cause de la faible surface qu'ils présentent au tir ennemi, nos torpilleurs sont presque invulnérables ; ils peuvent s'approcher de la flotte adverse et lancer d'un seul coup leurs vingt torpilles dirigées en éventail sur l'ensemble de la ligne ennemie ; beaucoup de projectiles seront perdus, mais la loi des probabilités indique que six ou sept torpilles ont chance de toucher, et ce résultat suffirait à provoquer un irrémédiable désastre.

Ainsi, tandis qu'il y a quelques années, la torpille, incapable de viser à plus de 700 ou 800 mètres, ne pouvait servir qu'à une action furtive ou nocturne, la tactique moderne utilise toute sa portée dans un tir de salve; elle l'élève en dignité, et en fait, à côté du canon, un instrument normal de l'offensive ; l'avenir nous dira si elle est capable de remplir ce nouveau rôle.

*
* *

On voit comment la mine sous-marine imaginée par Bushnell s'est transformée ; il reste à voir quels moyens ont été imaginés ou mis en œuvre pour se protéger contre ce redoutable adversaire.

Ces moyens sont de deux sortes, défensifs et offensifs. Un navire peut se protéger contre les mines en multipliant les cloisons autour de sa coque de façon à restreindre au minimum l'étendue du dommage ; il peut placer les soutes à charbon sur ses flancs, de façon à protéger les parties vitales de son organisme ; il peut enfin remplir d'eau les compartiments latéraux opposés au bord entamé par la torpille, de façon à rétablir l'équilibre : c'est ainsi que, dans la guerre russo-japonaise, le cuirassé *Sébastopol*, deux fois touché par des mines flottantes, put se maintenir à flot et rejoindre Port-Arthur, où il fut réparé au moyen de caissons. Enfin, le cuirassé, lorsqu'il est au repos, peut être protégé par des « filets Bullivan », à mailles d'acier, suspendus au moyen de tangons à 6 ou 7 mètres de sa carène.

Mais ces moyens passifs ne sont que des palliatifs, et il y faut joindre des procédés de défense active. Contre les torpilles lancées, on peut agir par le canon ou par la manœuvre : le premier agit sur le torpilleur ou le sous-marin, et les expédie rapidement par le fond, quand il peut les atteindre ; on peut aussi, et c'est la manœuvre la plus sûre, piquer droit sur un sous-marin, avant qu'il ait eu le loisir de se mettre en plongée, et lui faire une entaille qui entraîne sa disparition immédiate.

Quand la torpille est lancée, on peut la reconnaître au sillage et au bouillonnement qu'elle produit à la surface de la mer en dégageant l'air contenu dans ses flancs et essayer d'en éviter les atteintes par une manœuvre rapide, mais il est rare qu'on y réussisse, si la direction initiale de l'engin a été bien donnée, car l'inertie des grands bâtiments ne leur permet pas de brusques variations d'allure ou de direction.

Pour venir à bout des mines captives, vigilantes ou dormantes, un premier moyen consiste dans l'emploi de « contremines », fortement chargées, qu'on fait exploser dans le voisinage de la région à nettoyer ; on détermine ainsi la production d'une onde explosive qui défonce les chambres à air des mines flottantes et les fait couler, ou qui détériore les circuits électriques, ou même qui détermine l'explosion par influence ; mais ce procédé ne paraît pas mériter une grande confiance, et, en réalité, on recourt à des moyens tout différents. Lors-

qu'il s'agit de mines de fond, on drague les passes où elles sont établies, après avoir détruit à coups de canon les postes d'observation qui leur envoient le courant ; mais une pareille opération, conduite sous le feu des ports qui gardent la côte, est le plus souvent impraticable et il n'y a guère d'exemples, dans les guerres modernes, qu'une passe bien défendue ait été forcée par une action purement maritime ; dernièrement, encore, l'arsenal allemand de Tsing-Tao n'a pu être emporté que par des attaques menées sur le front de terre ; il ne faut donc pas s'étonner si les ports allemands et autrichiens où nos adversaires ont enfermé leurs cuirassés ne peuvent être enlevés de vive force sans risque de pertes disproportionnées avec le résultat à atteindre.

On a plus de liberté pour détruire les mines flottantes immergées au large des côtes ; le seul danger est celui d'une explosion accidentelle, et l'expérience de ces derniers mois a montré qu'il n'était pas chimérique. Le repêchage des mines s'effectue à l'aide de deux remorqueurs, ou de deux torpilleurs, que leur faible tirant d'eau préserve contre le contact de ces engins ; cheminant parallèlement et à petite allure, ils tirent un câble immergé d'une dizaine de mètres ; ce câble ramasse les mines par l'orin qui les relie au fond ; on les détruit ensuite à coups de canon, si elles n'ont pas détoné pendant l'opération.

Tous ces moyens exigent du temps, et la pratique en est délicate ; les mines ont eu, bien souvent, occasion de produire leurs méfaits avant qu'ils aient pu être employés. Ainsi, malgré toutes les propagandes humanitaires, en dépit de toutes les conférences pacifistes, la guerre maritime, comme celle de terre, devient chaque jour davantage une œuvre de ruse et de guet-apens ; par là, elle a perdu sans retour l'unique mérite invoqué par de Moltke et ses pareils, toujours prêts à chercher de mauvaises raisons pour défendre une mauvaise cause ; loin d'améliorer la race par sélection naturelle en faisant subsister les plus forts, elle fait disparaître les meilleurs et les plus vaillants, elle fait couler le sang le plus pur, et confie la charge de perpétuer la race à ceux qui n'ont pas été en état de la défendre. Quand l'Europe, rétablie d'une terrible crise, aura retrouvé le calme et la paix, les générations succes-

sives se pencheront sur l'histoire terrible que nous vivons pour y chercher des leçons ; elles y trouveront une prodigalité d'héroïsme et une splendeur morale qui resteront l'éternel honneur de notre race ; puissent-elles y puiser ainsi une haine si puissante de la guerre, qu'elles soient résolues à tout faire pour imposer la paix aux conquérants et aux peuples de proie, s'il en subsiste encore dans l'humanité régénérée !

L. HOULLEVIGUE

LA PRÉPARATION FINANCIÈRE

DE

L'ALLEMAGNE A LA GUERRE

Dans le rapport secret allemand du 19 ma 1913 publié par le *Livre Jaune* et où sont exposés avec une si remarquable netteté les projets militaires de nos ennemis, on lit la phrase suivante : « Il faut préparer la guerre au point de vue financier ; il y a beaucoup à faire de ce côté-là. Il ne faut pas éveiller la méfiance de nos financiers, mais bien des choses cependant ne pourront être cachées. »

En réalité ces préparatifs ne datent pas de 1913. Ils remontent plus haut. Ils commencent au lendemain d'Agadir. Les pages suivantes voudraient en noter les étapes. Chercher à saisir le moment où des réformes économiques, comme tout pays en réalise en temps de paix, ont perdu leur caractère de généralité pour converger vers un dessein politique précis, où l'histoire financière allemande est devenue un chapitre de son histoire militaire — c'est aider un peu à soulever le voile qui recouvre les origines de la « Grande Guerre ».

*
* *

De 1901 à 1911 l'affermissement de son système financier n'a cessé de préoccuper l'Allemagne.

Ce ne sont pas seulement ses impôts qu'elle a constamment retouchés, c'est au moins autant son régime monétaire et de banque, fondement même de sa vie matérielle. L'extraordinaire développement des affaires, depuis 1895, a mis à diverses reprises ce régime à rude épreuve.

En 1901, sous l'influence d'une grave crise intérieure, et plus encore en 1907, par contre-coup de la crise américaine, la Banque d'Empire, équivalent allemand de notre Banque de France, a vu ses ressorts tendus jusqu'à l'extrême. La première fois l'encaisse tombe à 50 p. 100 des billets en circulation, la seconde à 40 p. 100, — se rapprochant d'une manière inquiétante de ce minimum de 33 p. 100 exigé par la loi, et qui, une fois atteint, obligerait la banque à cesser tout crédit [1]. Une crise politique éclatant à ce moment l'eût trouvée hors d'état — à moins d'un changement dans la loi — d'émettre pour plus de 500 millions de nouveaux billets.

Une marge importante d'émission fiduciaire est pour nos pays industriels une nécessité primordiale. Une longue expérience s'est chargée de le démontrer. A son défaut les plus robustes organismes économiques — tels les États-Unis en 1907 — peuvent être momentanément paralysés.

Le mouvement moderne des affaires, tantôt emporté et fiévreux, tantôt ralenti et presque stagnant, exige une circulation monétaire adaptée à ces oscillations. Cette circulation élastique, seule une banque centrale peut la fournir. Sans cet indispensable réservoir, les banques de dépôts, caissières accréditées du public, ne sauraient où venir puiser, toutes les fois que leur clientèle, prise de panique ou simplement plus pressée d'argent qu'à l'ordinaire, leur réclame les fonds déposés et qu'elles ont depuis longtemps prêtés. En leur fournissant ses billets contre une partie de leurs effets de commerce,

1. L'encaisse de la *Reichsbank* comprend — il ne faut pas l'oublier —, outre de l'or et de l'argent, des bons de caisse d'Empire, simple papier monnaie, et des billets (en petit nombre) des autres banques d'émission. C'est sur l'ensemble de ces éléments qu'elle est autorisée à calculer son émission de billets, laquelle peut atteindre (mais non dépasser) le triple du montant réuni du métal, des bons de caisse et des billets des autres banques. Cette « encaisse liquide » (*Barvorrat*) n'est donc pas tout à fait comparable à celle de la Banque de France qui est purement métallique. Quand nous parlons de l' « encaisse » de la *Reichsbank* c'est l'encaisse liquide, non métallique, que nous entendons.

la banque d'émission tire d'embarras les banques de dépôt.

Elle leur permet de calmer toutes les impatiences. Car une longue habitude de sa parfaite remboursabilité fait assimiler le billet aux espèces. Cette simple promesse est acceptée comme de l'or tant qu'on sait suffisante sa couverture métallique. Aussi joue-t-il aujourd'hui le rôle d'une sorte de monnaie supplémentaire, dont le stock n'est pas, comme celui des espèces monnayées, rigidement fixé à un moment donné, mais fluctue au contraire suivant les circonstances, s'enfle ou se contracte, au gré des besoins du public et de la sagesse de la banque... Supposez le réservoir tari, l'émission du billet suspendue, tout ce bel édifice s'écroule. Du public aux banques l'exécution des engagements est partout arrêtée.

En temps de guerre, le rôle de l'émission s'amplifie. Elle devient l'instrument par excellence des finances de l'État. Ni l'emprunt, ni l'impôt, trop lents à fournir leurs ressources, ne peuvent suppléer le billet de banque, immédiatement disponible. Les énormes dépenses, qui d'un jour à l'autre incombent au gouvernement, c'est la banque centrale qui en supporte le premier choc. Ce rôle de salut national, elle doit le remplir sans préjudice de sa fonction normale auprès des autres banques. Celles-ci, exposées plus que jamais aux retraits de fonds d'un public anxieux, doivent le satisfaire à tout prix, sous peine d'arrêter le mouvement des échanges et de compromettre ensuite, par un inévitable retour, le sort des emprunts futurs et la rentrée des impôts.

La banque centrale est donc, grâce à l'élasticité de sa circulation, le suprême point d'appui du système moderne de crédit. Depuis longtemps l'Allemagne en a reconnu l'importance. Son prestige économique en temps de paix, sa force de résistance en temps de guerre y sont attachés. De la *Reichsbank* — transformée éventuellement en *Kriegsbank* (banque de guerre) — dépendent l'un et l'autre. Seulement pour remplir son rôle avec l'aisance nécessaire il fallait, dès le temps normal, la mettre à l'abri de saignées trop nombreuses et. par une augmentation de son encaisse, accroitre la puissance et la solidité de l'émission.

Tout ce que le législateur pouvait faire dans cet ordre d'idées il l'accomplit. Des lois nombreuses ont amélioré de 1907 à 1910 le régime monétaire et celui des banques. Cependant les progrès essentiels n'étaient pas de ceux qu'une loi peut commander. L'encaisse d'une banque d'émission est fonction d'une foule de facteurs, dont beaucoup échappent à tout contrôle ou ne se modifient que lentement. Par exemple, l'emploi des virements lui profite, en rendant inutiles espèces et billets. Mais il y faut le concours du public et toute une révolution dans ses habitudes. De fortes réserves liquides dans les banques de dépôts auraient aussi soulagé la banque d'émission. Mais c'était des coutumes invétérées à renouveler, tout un système de crédits à long terme à sacrifier des méthodes commerciales à corriger. Sans se décourager la *Reichsbank* mena une campagne énergique en faveur du chèque. Le vote de la loi de 1908, la création du chèque postal, l'autorisation donnée aux caisses d'épargne d'en délivrer des carnets, témoignent de sa préoccupation. En même temps, la grande enquête sur les banques, présidée par elle et qui devait préparer le renouvellement de son privilège, enquête où tout le système allemand de crédit fut une fois de plus passé au crible, finit par soutirer aux grandes banques quelques concessions.

Ainsi une volonté persévérante de réformes se manifeste pendant cette période. Ce n'était pas une volonté belliqueuse. Elle se justifiait par l'évidente nécessité d'adapter le mécanisme monétaire allemand à des besoins commerciaux et industriels dont l'ampleur dépassait les plus optimistes prévisions. Le désir d'éviter le retour d'une crise comme celle de 1907 suffisait à l'expliquer. Toutes les mesures prises ont un caractère général; leurs effets ne peuvent être qu'à lointaine échéance. Sans doute leurs répercussions sur l'état de guerre ont été prévues ; comment ne l'auraient-elles pas été dans ce pays où l'éventualité de la guerre est plus présente aux esprits qu'en aucun autre? Mais elles l'ont été dans la limite où le sont celles de toute mesure législative importante, dans la limite où les aurait prévues n'importe quel gouvernement. Invoquera-t-on certains symptômes moins rassurants : la fréquence croissante des brochures et des

articles relatifs à la « mobilisation financière » allemande? la discussion officielle de cette question au Congrès des banquiers de 1907, à la commission d'enquête sur les banques en 1908 ? C'est à tort, croyons-nous, qu'on verrait là des arrière-pensées.

Les grands conflits du début du siècle, la guerre anglo-boër et plus encore la guerre russo-japonaise ont posé des problèmes financiers qui devaient nécessairement attirer l'attention des spécialistes. Il était légitime d'y chercher des enseignements pour l'avenir. Et quant à l'étude de ces problèmes dans les réunions de praticiens, elle était le fait d'une prévoyance avisée qu'on se serait félicité de rencontrer au même degré en d'autres pays.

***

Après Agadir — après cet automne de 1911 où l'on se crut, en Allemagne comme en France, à deux doigts de la guerre — et où la crainte d'une catastrophe économique ne fut probablement pas étrangère au maintien de la paix, il y a quelque chose de changé.

L'insuffisante résistance du marché monétaire allemand est apparue brusquement comme une entrave à la liberté d'action de la diplomatie. Tant que ses inconvénients avaient été surtout économiques, on avait pu se contenter d'améliorations à longue portée. Maintenant on veut aboutir vite. Les efforts se succèdent avec une rapidité que la crise balkanique de 1912 accélère encore. On y met une sorte de fièvre. L'énumération seule des étapes de la réforme montre une intensité de préparation qui serait incompréhensible sans l'arrière-pensée d'un but précis et prochain. On y devine comme une impatience militaire. Et le caractère essentiellement politique de ces mesures ressort avec une évidence lumineuse des quelques citations que nous emprunterons tout à l'heure aux publicistes allemands eux-mêmes.

La crise d'Agadir a mis en relief deux faiblesses des banques allemandes : leur dépendance à l'égard des prêteurs

étrangers, surtout des banques de France et d'Angleterre, leur incapacité de faire face à des retraits de dépôts même modérés sans mettre aussitôt la Banque d'Empire à contribution.

Un brusque appel de capitaux étrangers au moment où l'or était le plus indispensable au pays, un fléchissement de l'encaisse métallique de la *Reichsbank*, tombée à 45 p. 100 de la circulation, voilà ce qu'on avait constaté au mois de septembre. Une guerre éclatant à ce moment n'aurait trouvé pour faire face à l'urgence des premiers besoins qu'une marge légale d'émission de 800 millions de marks, quand les plus modérés évaluaient à 2 milliards et demi le chiffre probable des exigences immédiates qu'une déclaration de guerre déchaînerait.

La crise à peine terminée, le président de la *Reichsbank*, M. Havenstein, réunit les principaux directeurs de banques berlinois (février 1912).

Ce n'était pas la première fois qu'il intervenait auprès d'eux. Au cours de la crise il ne leur avait pas ménagé les avertissements. Auparavant déjà, surtout depuis l'enquête de 1908, il avait fréquemment insisté pour qu'ils fortifiassent leurs encaisses tombées graduellement à 7 p. 100 des exigibilités, proportion insuffisante, dangereuse même. Ses exhortations n'avaient guère eu de succès jusque-là. Il dut les faire cette fois plus pressantes et ne laisser aucun doute à ses auditeurs sur son absolue décision d'aboutir. C'est ce que l'on peut inférer des commentaires nombreux auxquels sa démarche donna lieu.

« On a l'impression que les autorités veulent enfin énergiquement réaliser la réforme du système allemand de banque et de crédit », disait au mois d'avril l'*Osterreichischer Volkswirt* résumant l'effet « profond » des déclarations de M. Havenstein sur le monde de la banque, de la Bourse et des affaires.

Quant au motif invoqué, aucun doute n'était possible. Les paroles de M. Havenstein n'ont pas été publiées, mais un autre membre du directoire de la *Reichsbank*, M. von Lumm, se chargea d'exposer et de justifier les réformes proposées dans le *Bank-Archiv* — organe officiel de l' « Association

allemande des banques et banquiers ». Ces articles où tout le monde vit l'expression officieuse des désirs gouvernementaux, et qui furent passionnément discutés, insistaient sur l'urgence des mesures à prendre. Ils concluaient avec une certaine solennité : « N'oublions pas que la liquidité économique est à côté de nos armements la meilleure protection contre une guerre éventuelle. On s'est trop habitué pendant une longue période de paix à négliger cette possibilité..., mais les événements de l'année dernière ont montré combien l'éventualité en peut devenir brusquement menaçante. Aucune personne compétente ne peut plus douter un instant de l'attention redoublée qu'il convient d'accorder chez nous à la *préparation financière de la guerre*. Il s'agit de s'y prendre à temps, pour qu'à l'heure du besoin l'armure nécessaire ne nous fasse pas défaut. Et ce but ne devrait être perdu de vue par aucun de ceux auxquels incombe pour partie la tâche de faire correspondre notre préparation financière à notre préparation militaire. »

L'avertissement était clair. Non moins significatifs étaient les commentaires dont une autre revue spéciale, *Die Bank*, accompagnait dès le mois de mars les efforts de la *Reichsbank*.

Elle rappelait d'abord une anecdote qui, à ce moment, circula un peu partout. L'empereur, disait-on, avait pendant la crise marocaine interrogé quelques personnages du monde de la banque pour savoir si le marché serait capable de « financer » une guerre avec une grande puissance. Les réponses très indécises signifiaient « non » plutôt que « oui ». Guillaume II, mécontent, aurait alors déclaré : « La prochaine fois que j'aurai à vous poser cette question, j'attends de vous, messieurs, une réponse différente. » « On peut sans crainte de se tromper, continuait la revue, considérer les efforts du président de la banque comme une préparation à la réponse satisfaisante exigée par l'empereur. »

Les banquiers cependant répondaient sans empressement à ces appels.

Sur un point ils étaient prêts à s'amender. L'indépendance du marché monétaire leur tenait à cœur. La susceptibilité nationale y était engagée. Du reste ils avaient été les premiers

à souffrir des retraits de fonds d'août et septembre 1911. Dès l'année suivante la *Diskonto-Gesellschaft* constatait avec d'autres banques les progrès accomplis. Elle écrivait dans son rapport : « Les grands instituts financiers ont renoncé à emprunter à court terme de l'argent étranger ; ils ont ainsi réfuté l'opinion répandue hors de nos frontières que l'Allemagne ne peut se passer des autres pays pour alimenter son marché monétaire. » C'était une première victoire de la *Reichsbank*.

Sa seconde exigence, la constitution d'encaisses supérieures, soulevait plus de difficultés. Car elle signifiait restriction des affaires, utilisation moins intense des dépôts du public, — en un mot réduction des bénéfices. Perspective peu agréable, et qu'aucune banque en tous cas ne voulait être seule à affronter. Seulement, pour répartir entre elles toutes les pertes éventuelles, il fallait une entente, et l'idée d'un « cartell » de banques, — alors que tant d'intérêts opposaient les banques provinciales et celles de Berlin, les banques privées et les banques par action — cette idée n'était-elle pas chimérique?

On ne pouvait malgré tout se refuser à causer. M. Havenstein brandissait comme argument décisif la menace d'une intervention législative. Menace redoutable, à laquelle par tous pays les banques de dépôts sont sensibles, et à laquelle en Allemagne on savait certains membres du gouvernement et certains partis du Reichstag très disposés à donner suite. On causa donc. Mais quand, en septembre, se réunit à Munich le Congrès des Banquiers, on n'avait rien décidé encore. On se contenta d'y voter un ordre du jour où s'exprimaient avec beaucoup de bonne volonté pas mal de réserves.

Là aussi — dans cette réunion qui groupait les hommes d'affaires les plus éminents d'Allemagne — les paroles significatives ne manquèrent pas. Un discours au moins mérite d'être retenu. A l'occasion d'un débat d'apparence toute technique sur les moyens de ménager les ressources de la *Reichsbank*, un professeur de Fribourg-en-Brisgau, député radical au Reichstag, — un des esprits les plus ouverts et les plus libres d'Allemagne, bien connu même en France par ses études sur l'Angleterre et la Russie, M. von Schulze-Gævernitz,

fit à son auditoire les curieuses déclarations que voici : « Nous le savons tous, s'écria-t-il, ce n'est pas un secret, et l'on peut en parler ouvertement : c'est l'entente anglaise qui a réchauffé les idées françaises de revanche. Aussi longtemps que nos rapports politiques avec l'Angleterre ne seront pas basés sur l'égalité des droits (?), jusque-là, nous devons, nous, Allemands, compter avec le danger de guerre. Tous les partis, même la social-démocratie, l'ont expressément reconnu au Reichstag l'an dernier. Or, si cela est, notre Banque d'Empire doit envisager des devoirs dont on peut à peine concevoir la grandeur. Est-elle en état, nous le demandons, de maintenir l'édifice allemand du crédit, même en temps de guerre, d'empêcher la restriction des avances, les épidémies des faillites? Notre système bancaire est-il en mesure de rendre liquides les milliards qu'exige une guerre entre les grandes puissances, et d'arroser en même temps de notre argent nos alliés qui n'ont rien?... Messieurs, voilà les occasions en vue desquelles nous redoutons une mise à contribution exagérée de la *Reichsbank.* »

Étrange conception pour des esprits non prévenus que celle d'une inégalité de droits entre l'Angleterre et l'Allemagne. Aucun autre pays jusqu'ici, ni les États-Unis, ni la Russie, ni la France, ne s'étaient avisés d'une inégalité semblable. Pourtant dans cette assemblée de financiers ces paroles n'étonnèrent personne. Personne ne crut devoir relever l'allusion au conflit nécessaire. Tant il paraissait évident à tous ces Allemands que leurs « droits » sont menacés dès que leur hégémonie est gênée. Tant leurs oreilles étaient peu choquées de l'appel à l'inévitable guerre pour rétablir l' « égalité » menacée.

*
* *

Tout en essayant de discipliner les banquiers en vue d'une action commune, la *Reichsbank* se préoccupait d'accroître ses propres ressources.

Seulement l'augmentation — surtout rapide — de l'en-

caisse d'une grande banque, n'est pas un problème commode. L'or qu'elle veut retenir lui échappe souvent, comme le sable qui fuit entre les doigts d'un enfant au moment même où il le serre dans sa main.

Certains pays favorisés, plus souvent créanciers que débiteurs de l'étranger, le voient affluer chez eux, sans avoir presque aucun effort à faire. La France est de ceux-là. Sa banque en a largement — et habilement — profité.

La situation de l'Allemagne n'est pas aussi heureuse. Moins souvent créancière que nous, plus souvent débitrice, elle reçoit moins de métal jaune et en perd davantage. L'encaisse de sa banque s'en ressent. De 1895 à 1910, elle est restée stationnaire tandis que sa rivale française accroissait la sienne d'un milliard. Pour s'approvisionner malgré le cours des changes il lui faut consentir des sacrifices. Quand la balance internationale des dettes et des créances n'abaisse pas à Berlin le prix des traites sur l'étranger assez pour que l'importateur trouve intérêt à faire venir de l'or en échange, c'est à la banque à parfaire ce bénéfice, si elle veut le décider à l'opération. L'étendue des sacrifices consentis permet de mesurer l'importance qu'elle attache au renforcement de son encaisse.

En ces dernières années ces sacrifices ont été considérables et fréquents. Mais jamais ils n'ont été plus lourds qu'en 1913, où le rapport de la banque estimait à plus de 250 000 marks la perte faite sur les achats d'or[1]. Ces acquisitions, d'autre part, qui en 1911 s'étaient élevées à 178 millions de marks, avaient plus que doublé en 1913, et atteignaient pour la première fois 324 millions.

Tant d'insistance devait attirer l'attention. Un financier anglais bien connu, Sir Edward H. Holden, dans un discours prononcé au début de l'année dernière, y voyait une occasion d'admirer (non sans quelque ironie) l'énergie du caractère allemand.

Il signalait ces énormes achats, effectués sans qu'à aucun

1. La banque, comme on sait, paye ses fournisseurs d'or par une simple inscription au crédit de leur compte de dépôt. La banque se reconnaît débitrice d'une somme égale à celle qu'on lui verse et acquiert en même temps le droit d'émettre une valeur triple en billets de banque.

moment « le point d'entrée » de l'or ait été atteint par le change, contrairement à toutes les « lois naturelles » de l'économie politique. Il désignait en même temps à ses compatriotes le but évident de ces opérations : « fournir en cas de besoin la base nécessaire à de larges émissions de papier pour l'entretien des armées en campagne ».

*
* *

L'or étranger n'est pas l'unique source à laquelle une banque d'émission puisse s'alimenter. La circulation intérieure en est une autre. Il suffit de savoir y puiser.

Justement l'Allemagne dispose d'un abondant stock d'or monnayé. Sur les 2 000 à 2 200 millions de marks d'or qui circulaient alors, une portion au moins pouvait être remise à la banque. Quelques publicistes eussent même souhaité y voir s'engouffrer la somme tout entière. Chaque pièce d'or nouvelle qu'on lui confie, ne lui confère-t-elle pas le pouvoir d'émettre une valeur triple en papier? En concentrant toute la circulation à la banque, l'Allemagne triplait donc sa puissance d'achat pour les circonstances graves. Un régime monétaire avec réserve métallique unique, gérée au mieux des intérêts nationaux, ne laissant aux mains du public que de simples instruments de papier, semblait à beaucoup d'esprits très supérieur au régime existant avec son encaisse nationale morcelée entre une multiplicité de mains irresponsables. Une circulation presque entièrement « dédorée » ne les effrayait pas. Ils citaient d'illustres exemples : l'Autriche-Hongrie, la République Argentine, les Indes anglaises. Certains même ajoutaient (bien à tort) la France. Ce régime, sans constituer peut-être le progrès que ses admirateurs imaginent, n'a rien en soi de chimérique. L'Allemagne, depuis la guerre, paraît s'y acheminer d'un cœur léger. Pourtant, en 1912, la *Reichsbank* se contentait de moins. Un drainage partiel de la circulation intérieure suffisait à ses ambitions.

On disposait, pour le réaliser, d'un instrument efficace : les billets de vingt et de cinquante marks.

Jusqu'en 1906, la loi allemande n'avait autorisé que les coupures de cent marks. Tout décaissement inférieur à cette somme entraînait donc pour la banque une sortie de métal. L'émission de coupures plus faibles lui donnait un moyen de le retenir si le public, se pliant à son désir ne demandait pas aussitôt le remboursement des billets. Lors de la première crise marocaine, celle de 1905, on consentit à leur création ; mais le gouvernement s'engagea à n'user que dans une limite étroite — 300 millions de marks — de l'autorisation accordée. Même ainsi limités, les « petits billets » rendirent bientôt de grands services, surtout pendant le conflit balkanique.

Ce conflit, qui a pesé d'un tel poids sur les origines politiques de la guerre actuelle, a été l'occasion pour l'Allemagne d'avertissements financiers plus énergiques encore que la crise d'Agadir. Elle s'est gardée, avec son sens pratique habituel, de les laisser perdre.

On sait la manie intense de thésaurisation qui se déchaîna à ce moment sur l'Europe. En Autriche-Hongrie, le peu d'or qui circulait, l'argent, même le nickel, furent enfouis dans les cachettes. Ils n'en étaient, dit-on, pas encore sortis au printemps dernier. En Allemagne, la panique, pour être moindre, fut cependant sensible. En Silésie, des banques firent faillite. En Prusse-Orientale, un télégramme rassurant du chancelier n'arrêta pas les retraits aux caisses d'épargne, que ne protège pas comme chez nous une clause légale de sauvegarde. Le total des sommes liquides exigées tant des banques que des caisses d'épargne s'éleva à 500 millions. Et comme ces institutions manquent de réserves, la plus grande part en fut prélevée à la *Reichsbank*, dûment prévenue ainsi de ce que pourrait coûter à son encaisse une véritable déclaration de guerre. Or, elle venait de réussir au cours de l'année à s'assurer plus de 250 millions d'or étranger. En deux mois la thésaurisation les lui faisait perdre et annihilait le résultat de ses efforts. La situation eût été pire encore, et la proportion minimum d'encaisse aurait été atteinte, si la Banque n'avait eu recours pour se sauver à une abondante émission de petites coupures, dépassant sans hésitation la limite de 300 millions qu'elle s'était engagée à respecter, et empêchant ainsi

un drainage de métal plus considérable. La démonstration de leur efficacité était faite, et aussi celle de l'insuffisance des achats d'or tant que le public ne se ferait pas scrupule de puiser à la moindre alerte dans la réserve nationale.

Il fallait réparer le mal. Un énergique appel à la circulation intérieure fut décidé. Au mois de janvier, M. Havenstein faisait supprimer par le Reichstag toute limite à l'émission des petits billets. Puis on se mit — c'était l'essentiel — à l'éducation du public. La propagande qui débute alors, admirable de discipline et de persévérance, est bien faite pour nous étonner. Cette année 1913, qui vit tant de commémorations retentissantes de victoires, tant d'exaltations passionnées des souvenirs belliqueux, vit aussi des appels plus discrets, mais non moins efficaces, conviant sans relâche les industriels et les commerçants à soutenir l'œuvre nationale de la *Reichsbank*.

Krupp et Thyssen, les deux géants de l'industrie allemande, payaient depuis longtemps leurs ouvriers en petits billets. Les chambres de commerce encouragèrent les autres à les imiter. Il s'agit, déclare ouvertement celle de Düsseldorf, d'améliorer l'armure de guerre (*Kriegsrüstung*) de l'Allemagne. Le *Deutscher Handelstag* — le congrès allemand du commerce — représentant le plus autorisé de l'industrie et du négoce allemands, joint ses encouragements aux leurs. Les « anciens » de la *Kaufmannschaft* de Berlin — ce qu'il y a de plus notables parmi les notables commerçants de la capitale — font auprès des grandes banques une démarche : ne pourraient-elles aviser leurs caisses de faire tous leurs paiements en papier, sans consulter comme elles en ont l'habitude le public sur ses préférences? Et les banques de répondre aussitôt que l'avis a été donné. Tout cela dans les premiers mois de 1913. En mai, le président Havenstein, touché de tant de zèle, exprime publiquement ses remerciements au commerce et à l'industrie pour l'appui prêté à sa politique monétaire. Les administrations publiques ne restent pas en arrière.

En janvier, celle des chemins de fer avertit les caisses de ne prélever en or à la *Reischbank* que le minimum indis-

pensable. En avril, celle des postes décide d'employer presque exclusivement les billets et la monnaie d'argent. Le paiement de tous les fonctionnaires est effectué d'après le même principe.

Au 31 décembre, 400 millions de marks s'étaient ajoutés à l'encaisse de la banque. Ainsi, sur un mot d'ordre, l'Allemagne disciplinée renonce à sa monnaie d'or, l'abandonne à la banque, consciente, ce faisant, de rendre plus brillante cette « armure » qui jamais à son gré n'est assez « étincelante ».

On voulait mieux encore, et on l'obtint. En avril 1913, le gouvernement ayant fait voter des armements nouveaux, demanda au Reichstag par divers projets de loi les ressources nécessaires pour en couvrir les frais. Dans ces projets (dont le plus connu levait une contribution extraordinaire d'un milliard sur le capital), on glissa deux articles qui n'avaient avec les autres qu'un lointain rapport. Leur caractère un peu archaïque suscita, même en Allemagne, quelque étonnement. Ils avaient pour but, l'un de doubler le fameux trésor de guerre de 120 millions de marks en or existant à Spandau, l'autre de constituer un second trésor de 120 millions en monnaie d'argent.

Le trésor de guerre prussien est un facile objet de plaisanterie. Déjà Hume, au XVIIIe siècle, parlait avec un sourire de celui du roi-sergent, tant la simple accumulation d'espèces paraissait dès cette époque une méthode primitive de s'assurer de l'argent. Le sourire de Hume était peut-être justifié. Le nôtre ne le serait pas.

Car le trésor de guerre — au moins celui de métal jaune — n'est pas destiné comme on l'imagine parfois à être dépensé directement. Il n'est, en vérité, qu'une pure et simple annexe de l'encaisse de la *Reichsbank*, une annexe que — par une précaution inutile peut-être ailleurs qu'en Allemagne, mais très sage dans ce pays — la loi met à l'abri de toute atteinte. Grâce à leur titre de « trésor de guerre » ces fonds deviennent « tabou ». Aucune crise économique, si intense soit-elle, ne peut, en temps de paix, les entamer. Aucune nécessité commerciale, si pressante qu'on l'imagine, ne peut leur faire quitter leur abri — ce qui ne manquerait pas d'arriver, si au lieu de séjourner à la Tour Julius, ils étaient

confondus avec l'encaisse ordinaire de la banque. Ils restent entièrement disponibles pour le jour du besoin.

Ce jour-là seulement, et dès l'ouverture des hostilités, ils vont reprendre leur place naturelle, qui est à la *Reichsbank*. Ces 240 millions de marks grossissent le gage métallique de celle-ci — et c'est d'une somme triple que brusquement elle peut accroître son émission fiduciaire. Du coup, les ressources monétaires qu'elle met au service du public ou du gouvernement sont renforcées de 720 millions. Voilà comment la création d'un trésor combiné avec le mécanisme de la loi bancaire forme un élément qui n'est nullement négligeable de la mobilisation financière allemande. Voilà comment aussi la loi du 13 juillet 1913 se rattache directement à la campagne du président Havenstein en faveur de la « liquidité » du marché monétaire et, par les circonstance où elle a été votée, en éclaire complètement la signification.

*
* *

Pendant que la *Reichsbank* poursuivait ses efforts, d'autres préparatifs s'achevaient.

En cette même année 1912 fut mise, semble-t-il, la dernière main aux projets de loi financiers que tout gouvernement tient prêts pour l'ouverture des hostilités et qui furent votés par le Reischtag le 4 août 1914.

Ces projets étaient depuis longtemps à l'étude sans être complètement arrêtés. Leur objet même comporte une part d'indétermination, permettant de les adapter aux circonstances. Mais les grandes lignes en doivent être fixées à l'avance. On en avait parlé en 1907 au Congrès des banquiers, en 1908 à la commission pour la réforme des banques. En 1909, M. Riesser, une autorité financière réputée, président du *Hansa-Bund* et de l'Union générale des banques et banquiers (l'un des porte-parole actuels du gouvernement allemand dans sa propagande auprès des neutres) traça dans un petit ouvrage intitulé *Finanzielle Kriegsbereitschaft und Kriegsführung* un programme détaillé des mesures à prendre en cas

de guerre. Son programme par la suite a été réalisé presque article par article.

C'étaient là des travaux préliminaires. La mise au point définitive date, selon toute apparence, de la crise marocaine.

Nous possédons, à cet égard, un aveu précieux, signé d'un personnage important, M. Maurice von Ströll, directeur de la banque d'émission bavaroise — l'une des quatre banques d'émission qui ont subsisté en Allemagne à côté de la Banque d'Empire. Nous avons d'autant plus le droit de l'enregistrer, que, dès ce moment, ses paroles furent accueillies par des économistes allemands comme une sorte de communication officieuse. Écrivant en septembre 1912 dans le *Bank-Archiv*, M. von Ströll rappelait ce qu'on avait déjà réalisé pour faciliter la mobilisation financière — l'émission de petites coupures, le cours légal conféré au billet de la *Reichsbank*, — puis il ajoutait : « *Quant aux autres mesures, ce qui n'était peut-être qu'à moitié prêt a mûri définitivement dans le souffle brûlant de la crise marocaine de l'an passé...* On peut aujourd'hui tracer dans ses grandes lignes le tableau de la mobilisation financière, non à peu près tel qu'il pourrait être, mais de façon bien plus positive, tel que probablement il sera, parce qu'il ne peut pas être autrement. »

Ce tableau, que M. von Ströll peignait ensuite avec une sorte de lyrisme, correspond si exactement à celui qui se réalise aujourd'hui sous nos yeux, qu'il mérite d'être cité.

On y verra avec quelle précision on se rendait compte en Allemagne des difficultés que soulèverait une grande guerre, avec quelle audace énergique on se préparait à y faire face. Des critiques un peu prompts sont chez nous trop portés à juger les mesures financières allemandes simples expédients de casse-cou. Il serait plus juste d'y voir une politique réfléchie, téméraire peut-être, mais sûrement délibérée et dont les risques, on peut en être sûr, ont été pesés autant que les avantages :

« En cas, écrit Ströll, d'un conflit militaire de l'Allemagne avec une seule puissance européenne comme en 1870, on pourrait songer à baser les finances de guerre sur l'élasticité accrue

de la *Reichsbank* grâce au trésor de guerre, tout en conservant les principales dispositions de la loi sur les banques, en particulier le remboursement en or des billets. Encore faudrait-il que le sort des armes se décidât très vite en faveur de l'Allemagne. Mais l'hypothèse d'une guerre allemande sur un seul front est si invraisemblable qu'elle est pratiquement négligeable. Or dès qu'on suppose l'Allemagne en guerre avec plusieurs puissances européennes, on peut imaginer des circonstances où le sacrifice du dernier homme et du dernier mark ne sera pas de trop pour obtenir la victoire. Dans ce cas infiniment vraisemblable d'une guerre de coalition, s'imposeront de puissants préparatifs financiers et des mesures gigantesques qui feront craquer les cadres de l'organisation monétaire du temps de paix, qui porteront la marque de l'extraordinaire et paraîtront peut-être monstrueux aux Philistins économiques... Voici quelles seraient sans doute les mesures financières à prendre dans une telle crise : immobilisation provisoire de l'or dans les caisses des banques d'émission allemande, suspension de la publicité des bilans et de la couverture du tiers[1], cours forcé des billets de banque, des bons de caisse impériaux et de la monnaie fiduciaire d'argent, renforcement de l'élasticité de la *Reichsbank* au moyen de l'or de la Tour Julius, établissement de caisses de prêts de guerre, et création, grâce à ces mesures, d'un stock énorme d'instruments de paiement, auxquels aurait accès à de larges conditions tout citoyen capable de fournir des garanties bancables... L'importance de ce stock dépendrait naturellement de l'étendue des besoins... Je conjecture que le gouvernement impérial envisage comme maximum environ le doublement des instruments de paiement du temps de paix, soit un total déjà existant ou encore à créer d'environ 10 à 12 milliards de métal ou de papier. »

En somme une colossale émission de papier-monnaie, sous des formes diverses, pour subvenir aux besoins du gouvernement, mais aussi pour maintenir en marche la vie économique, pour empêcher cet arrêt de l'industrie et du commerce que l'on redoutait par-dessus tout, pour éviter enfin

1. En fait ces deux dernières mesures ont pu être évitées.

ce moratorium que M. von Ströll se garde de mentionner, qui eût semé la défiance ou la détresse parmi les propriétaires des 29 milliards de dépôts en banque ou en caisses d'épargne et dont l'absence (au moins apparente) est un des titres de gloire que l'Allemagne invoque le plus volontiers auprès des neutres.

Quant à l'objection classique au papier-monnaie, sa dépréciation possible, on s'en préoccupait fort peu. De grands emprunts d'État faits au bon moment suffiraient à rappeler le papier surabondant et à rembourser la banque. La baisse du mark à l'étranger paraissait plus à craindre. Mais justement la centralisation de l'encaisse nationale permettrait d'y remédier aisément, par des exportations d'or faites au moment opportum.

Tout reposait en définitive sur la situation de la *Reichsbank*.

*
* *

Or dès la fin de 1913 cette situation apparaissait très solide. Un simple coup d'œil sur son bilan montrait les énormes progrès réalisés depuis 1911.

Au 31 décembre 1913, l'encaisse métallique atteignait 1 446 millions, dépassant de plus de 400 millions celle de 1911 à la même date. Dans cet intervalle la circulation des billets avait à peine augmenté. Aussi la marge d'émission atteignait-elle près de 2 milliards, contre 800 millions en 1911.

Visiblement, au cours de l'année 1914, la situation devait s'améliorer encore. Le bilan de fin décembre est toujours l'un des plus tendus. L'encaisse y est normalement plus faible, l'émission plus forte qu'au milieu de l'année. A l'été la marge d'émission aurait certainement franchi les deux milliards. Effectivement le dernier bilan de paix de la Reichsbank, celui du 23 juillet 1914, dépassait toutes les espérances. L'encaisse de 1 756 millions de marks (dont 1 691 en métal) et la circulation de 1 890 millions laissaient une marge d'émission de 3 358 millions de marks, la plus forte que la banque

eût jamais connue. Nous ne comptons pas dans ces chiffres l'appoint résultant du trésor de guerre, qui semblerait devoir les grossir encore. Les bilans subséquents ont prouvé que le trésor n'avait servi qu'à combler (et même pas tout à fait) les vides créés par le drainage des espèces pendant la semaine écoulée entre le 23 et le 31 juillet. Certes la marge d'émission de la Banque de France était supérieure, et de beaucoup. Certes ses billets n'étaient pas moins bien gagés que ceux de sa rivale allemande. Mais le succès de M. Havenstein n'en était pas moins évident. En deux ans on avait constitué une forte réserve de guerre. On était prêt à toute éventualité.

*
* *

L'année 1914 n'a guère apporté de faits nouveaux à l'histoire de la préparation financière de la guerre.

Nous relaterons cependant deux incidents, qui sans avoir une signification décisive, laissent deviner les préoccupations qui ne cessaient d'agiter certains milieux.

Le *Livre Jaune* fait allusion à la clause de résiliation pour le cas de guerre qui aurait été inscrite dès 1913 dans certains contrats d'édition. Un fait de même nature, venu à notre connaissance, permet de se demander si des avertissements ne furent pas donnés à certaines branches de commerce ou d'industrie.

Une compagnie allemande d'assurances sur la vie, le *Janus*, de Hambourg, avait à Paris un représentant et des clients.

Au commencement de mars 1914 ces clients reçurent une circulaire de la direction les informant que le Conseil d'administration de la compagnie « estimant que les tensions politiques engendrées par la guerre des États des Balkans ont amené des difficultés impliquant des risques qu'il convient d'éviter à l'avenir », avait décidé dans sa séance du 6 janvier « de cesser les opérations d'assurances en France » et de céder « le total des contrats d'assurances sur la vie formant

le portefeuille français de la compagnie » à une compagnie suisse.

Est-il vraisemblable qu'une telle mesure — qui à cette époque impressionna vivement certains des assurés — ait été prise spontanément? Peut-on croire qu'une grande société ait décidé sans des renseignements sûrs et puisés à bonne source d'arrêter brusquement ses opérations avec tout un pays? et enfin, la raison fournie — les difficultés nées de la crise balkanique — n'étaient-elles pas bien faibles en ce début de 1914 où la péninsule épuisée par une double guerre paraissait pacifiée pour un temps assez long, et où tout le monde ne songeait qu'à reprendre enfin les affaires trop longtemps interrompues?

L'autre incident est plus récent.

Les banques privées, nous l'avons dit, n'avaient répondu que mollement aux instances de M. Havenstein.

Après le congrès de Munich, les pourparlers avaient continué, sous la direction des deux grandes associations de banquiers dont le siège est à Berlin. Des groupements de banquiers s'étaient formés dans toutes les cités importantes. Sous leur impulsion on avait unifié dans une certaine mesure les conditions faites à la clientèle. Dans le courant de l'année 1913 on avait pu même annoncer la formation d'un *Konditionen Kartell*, d'une entente générale entre les banques. Mais cette entente était plus apparente que réelle. La question fondamentale, celle de l'encaisse liquide à mettre en réserve en face des engagements — celle qui tenait essentiellement à cœur à la *Reichsbank* n'était toujours pas résolue. Aucune règle commune n'avait été posée. La proportion entre cette encaisse et les sommes exigibles par le public ne dépassait toujours pas au printemps 1914 une moyenne de 5 1/2 p. 100 dans les grandes banques berlinoises.

Tout à coup, en juin, le président de la *Reichsbank* s'impatienta. Le 16 il réunit les chefs de banques, et le 17 la *Gazette de l'Allemagne du Nord* publiait une note officieuse rapportant ses exigences : dans un délai de deux ans la réserve liquide devait être portée à 10 p. 100 des exigibilités. Cette fois-ci le président n'exprimait plus de simples vœux. C'était un ordre qu'il intimait. Dans un article paru quelques jours

plus tard, dans le *Bank Archiv* (15 juillet), M. Riesser montra qu'il le comprenait ainsi. Il engageait les banques à se soumettre.

L'accroissement de liquidité est un but que nous « devons » atteindre, disait-il. Et s'il implique quelques sacrifices d'argent, ceux-ci sont « une prime que la collectivité doit payer pour s'assurer contre le danger des crises ». M. Riesser écrivait *Krisengefahr*, en soulignant ce mot qui terminait l'article. Mais à ce moment aucune crise économique — il le reconnaissait lui-même — ne menaçait l'Allemagne. Par contre le 28 juin l'archiduc héritier d'Autriche avait été assassiné.

Est-ce une hypothèse très hardie de supposer que des lecteurs avertis devaient interpréter ce mot et que lui-même l'avait employé comme un synonyme de *Kriegsgefahr*? Risque-t-on de se tromper beaucoup en admettant que le 16 juin, quand il s'adressait une fois de plus aux banquiers de Berlin, M. Havenstein avait laissé entendre qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour le renforcement des réserves, et que le délai de deux ans indiqué par la gazette officieuse était un maximum? Cette brusque mise en demeure, à la date où elle se produisait, n'était-elle pas comme un dernier et discret avertissement de perdre moins que jamais de vue la question essentielle de leur liquidité?

*
* *

Entre être prêt pour la guerre et la préparer il y a une nuance.

Mais il n'y a qu'une nuance. Et la limite qui sépare ces deux attitudes n'est pas si bien tracée qu'un gouvernement ne puisse, sans oser parfois se l'avouer à lui-même, la franchir. A quel moment le gouvernement allemand a-t-il délibérément abandonné la première de ces politiques pour la seconde?

C'est ce que l'histoire, quand l'heure inéluctable des confessions et des aveux sera venue, nous dira. Les documents

nous permettront alors de suivre à la trace les mobiles et les intentions, les scrupules inutiles et les résolutions décisives. Les ressorts intérieurs qui ont déclanché l'une des plus terribles guerres que le monde ait connues nous seront un jour ou l'autre révélés.

D'ici là les faits extérieurs sont la seule lumière dont nous disposions pour pénétrer le secret des âmes, pour deviner à travers tous les mensonges, les volontés et les projets réels.

Ces faits ne sont pas également clairs, ni décisifs. Nous ne sommes pas informés sur tous. Pourtant beaucoup de ceux que nous connaissons laissent déjà entrevoir derrière l'immense tragédie à laquelle nous assistons depuis six mois, une préméditation réfléchie. Le spectacle des préparatifs financiers accomplis de 1912 à 1914 avec un si inlassable entêtement, avec une méthode si sûre et si rigoureuse contribuera peut-être à affermir cette impression.

CHARLES RIST

LE DÉPART[1]

XV

Les nuées, pâles et plombées, relâchèrent leur trame cotonneuse. Le soleil filtra, réverbéré par les vitrages et les zincs de l'usine où des points brillants s'allumèrent.

La porte grillée était large ouverte sur la cour. Au fond, des bâtiments de brique enfumée, des ateliers tout en longueur, des bureaux marqués d'inscriptions noires. L'herbe, salie de poussière charbonneuse, faisait des traînées verdâtres sur la terre battue et les pavés. Quelques peupliers dépassaient un toit. Près des bureaux de la direction, plusieurs automobiles de service attendaient, haletantes. Le battement précipité de leurs moteurs semblait activer la vie cachée des organismes mécaniques qui fonctionnaient, derrière les murs. Ce battement disait : « Plus vite ! Plus vite ! » comme si les voitures souples qui rasent le sol avaient voulu entraîner, au-dessus d'elles, dans un même essor, les beaux avions prêts à naître. Plus vite ! Plus vite ! Que les forges flambent, que l'électricité se propage au réseau des fils, que les machines façonnent le métal, le bois, la toile, que les oiseaux de guerre jaillissent enfin de leur nid ! Plus vite ! Plus vite !

Pas d'autres bruits dans la vaste cour, rien que cette palpitation impatiente.

Devant les bureaux de la comptabilité, beaucoup d'ouvriers en costume de travail. C'étaient les réservistes que l'ordre de départ n'avait pu joindre, dans la matinée, à domicile. Leurs

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er, 15 février et 1er mars 1915.

femmes étaient venues, en hâte, leur apporter la feuille laissée par les gendarmes. Aussitôt ils avaient quitté l'établi ; ils avaient rassemblé en un petit paquet les menus objets personnels qu'ils gardaient toujours dans un coin de l'atelier, et ils allaient, pour la dernière fois, toucher leur salaire.

Hors des grilles, leurs femmes guettaient leur sortie et d'autres femmes arrivaient qui tenaient la feuille d'appel dans leurs doigts tremblants et traînaient des mioches pendus à leurs jupes. Elles parlementaient avec le concierge, puis se rangeaient de côté, docilement. Quelques-unes mordaient leurs lèvres ou dilataient leurs paupières pour retenir les pleurs qui montaient, et cela donnait à leur figure une expression hagarde. Dès qu'un homme avait passé la porte, une femme se détachait du groupe, allait vers lui. Ils se regardaient, sans rien dire, se prenaient par le bras, et s'éloignaient...

Simone Davesnes cherchait la silhouette de François dans la cour. Elle le vit. Deux ingénieurs l'accompagnaient. Ils franchirent la porte et se trouvèrent en pleine foule. Les ouvriers déjà sortis les saluèrent.

Simone, en approchant, entendit François qui disait :

— Signe des temps ! Hier encore, nos excellents syndicalistes ne nous auraient pas salués, hors de l'usine.

Il découvrit enfin Simone, et lui présenta ses amis : Leclercq, lieutenant d'artillerie, Rochebelle, officier de marine. Madame Davesnes connaissait Leclercq, pour l'avoir rencontré au petit restaurant de la Gare où elle avait déjeuné quelquefois avec son mari.

La présence des ingénieurs, qui lui eût été agréable en d'autres circonstances, fut pénible pour Simone car elle avait espéré être seule avec François. En dépit du protocole, elle se plaça près de lui, sur la banquette de cuir du restaurant, en face de Rochebelle.

Leclercq, un jeune homme maigre et fin, aux yeux de feu noir, exultait. Il venait d'être, lui aussi, rappelé par ordre individuel, et bien qu'il fût marié et père, il ne songeait pas à sa famille... Il disait :

— On va marcher, agir, détruire et créer! Quelle chance!... Nous sommes des privilégiés, nous qui vivons ce moment-là !

Le marin faisait chorus :

— Oui, c'est une veine!... On aurait pu être trop jeunes ou trop vieux, tandis qu'on est à point, solides, résolus et bien en forme. Et nos ouvriers, comme ils ont bon esprit ! Je ne l'aurais pas cru... Je me méfiais d'eux... Leur élan patriotique a été unanime, sans forfanterie, sans criaillerie... Ils ont du cœur, ces types-là !

— Vous avez vu, dit François, comme ils nous ont salués?

Tous trois se complaisaient à louer cet éveil de la discipline, chez des gens qu'ils commanderaient demain. Et ils se mirent à parler du matériel de l'artillerie et de l'aviation, dans un langage technique que Simone n'entendait point. Ils ne pensaient pas à s'excuser auprès de la jeune femme d'être ainsi tout à leur métier, de causer sérieusement et virilement, au lieu de chercher à la divertir par des paroles aimables.

Quelquefois, Rochebelle s'adressait à elle pour lui expliquer un mot qu'elle n'avait pas compris. Il était jeune, blond, avec des yeux très doux. Simone lui demanda :

— Est-ce que vous embarquerez, monsieur?...

Il n'en savait rien. Il irait où ses chefs l'enverraient, après avoir rallié son port d'attache.

Leclercq dit :

— Oh ! vous autres de la marine, vous resterez en Méditerranée, sans doute, et vous ne verrez pas ce que la guerre a de plus intéressant. Les Autrichiens n'iront pas vous chercher noise, à moins que l'Italie ne se tourne contre nous, ce qui est peu probable...

Ils comparèrent la guerre navale et la guerre continentale au point de vue particulier de l' « amusant ». Et François affirma qu'une batterie de campagne bien mobile était une chose merveilleuse.

— Et croyez-vous qu'un sous-marin ne soit pas une chose merveilleuse? dit Rochebelle.

— Oui, cela doit être intéressant à conduire. Mais je préfèrerais un bel avion. Ah ! je regrette de n'avoir pas mon brevet de pilote ! Il est vrai qu'on peut toujours être observateur.

— Moi, dit Leclercq, j'ai le goût du canon. Je suis artilleur par vocation véritable.

Ils parlaient des engins de combat avec une complaisance orgueilleuse et une sorte d'affection. Et ils disaient aussi leur

plaisir de faire enfin leur métier, de jouer la partie pour laquelle ils se préparaient, depuis leur jeunesse. Ces avions qu'ils avaient construits ne serviraient pas aux simulacres de la guerre pendant les manœuvres d'automne ; ils s'envoleraient bientôt sur de vrais champs de bataille, escortés de vrais shrapnells, avec la mort, la glorieuse mort, assise à côté du pilote et le vent de la victoire dans leurs ailes.

— Et que diriez-vous, messieurs, demanda Simone, si le ministre vous attachait à l'usine?

Rochebelle déclara qu'il en serait navré, et qu'il ferait tout au monde pour avoir un rôle plus actif que celui d'un ingénieur dans un atelier. Il ne manquait pas d'hommes mûrs propres à ces fonctions-là. Mais les jeunes rêvaient autre chose.

— Vous, Davesnes, quand on vous a parlé de rester, ça ne vous souriait pas, dit Leclercq. Alors, vous irez à Besançon?

— Probablement, répondit François qui sentit sa femme frémir près de lui.

— Mon régiment est dans l'Est, dit Leclercq. Je n'aurai pas le temps de revoir ma petite famille qui s'est installée à l'autre bout de la France, pour l'été... Mais c'est peut-être mieux ainsi. Quand on va où je vais, il ne faut pas regarder derrière soi... Ah ! Rochebelle, vous avez de la chance d'être libre et seul !

— Est-on jamais libre et seul? dit le marin, dont les yeux s'assombrirent.

Simone devina sa pensée, et elle lui dit, doucement :

— Il faut plaindre un peu celles qui restent. Dans la guerre, vous ne voyez que l'action, le danger magnifique et aussi un exercice professionnel. J'admire votre élégant courage, mais je ne peux parler de la guerre, comme vous le faites, avec sérénité. Les douleurs inouïes que je prévois me font mal, par avance, et je me sens meurtrie avec tous les blessés — et avec toutes les femmes qui souffriront dans leur cœur... Se sacrifier ! Ah ! que ce serait facile et peu méritoire ! Chacune de nous accepterait de mourir pour le pays... Mais sacrifier ce qu'on aime !...

Sa voix baissa, étranglée par une contraction nerveuse de la gorge. Elle n'osait pas regarder François.

Rochebelle répondit :

— Je plains les femmes... Mais Leclercq a dit vrai : quand on va où nous devons aller, il ne faut pas tourner la tête. Un long attendrissement sur des êtres chers, un sentiment trop vif de leurs souffrances, entraîneraient une diminution de notre énergie, tandis que nous aurions une force décuplée si nous pouvions tuer le souvenir et nous considérer, dès à présent, comme morts.

— Oh ! fit-elle, révoltée, vous êtes dur !

— Mais, madame, je n'ai pas dit que j'étais capable de pratiquer le stoïcisme à ce degré.

Leclercq dit que le devoir des femmes était simple.

— Qu'elles se taisent, d'abord !... Je vous demande pardon, madame, de cette franchise brutale... Pas de manifestations de suffragettes ! Le devoir des femmes, en temps de guerre, consiste à gouverner la maison, à élever les enfants, à soigner les blessés. Le reste nous regarde.

— Vous êtes bien sévère pour nous, dit Simone. Il me semble que si tous les hommes partent, les femmes devront entretenir la vie du pays, sous des formes diverses que nous ne pouvons même pas prévoir. Très modestement, très dignement, elles seront, comme vous, au service de la France... Et soyez tranquilles ! Elles cacheront leurs larmes.

Elle parlait sans regarder François, mais elle ne s'adressait qu'à lui et elle attendait une approbation chaleureuse.

Il dit seulement :

— Faisons confiance aux Françaises. Elles ont toujours su remplir leurs devoirs dans le passé, et nous n'avons pas à leur donner des leçons. Ce débat est bien inutile.

Il ne voulait pas, devant des étrangers, prolonger une discussion qui mettait Simone en cause indirectement. Sans transitions, il revint à la guerre et à la politique. Alors la jeune femme se tut. Elle se trouvait chétive et malheureuse entre ces hommes, séparée d'eux, séparée même de celui qu'elle adorait, par des sentiments incommunicables. Est-ce que vraiment, dans l'ordre moral, les valeurs étaient changées à tel point que la tendresse et la compassion fussent devenues des faiblesses, presque des tares féminines, des pièges que la volonté mâle, pour se garder intacte, devait éviter?

Simone se disait que le patriotisme de la femme n'est pas de

la même nature que celui de l'homme. Il n'a pas la brutalité d'un instinct ou l'austérité d'une idée. C'est un sentiment qui ne s'attache pas à des abstractions et qui ne connaît pas la sanglante ivresse de la bataille. La France des femmes, c'est d'abord le foyer, l'époux, l'enfant, puis l'église, les doux paysages, les traditions de famille, les tombeaux des morts. La France des hommes, c'est tout cela, mais c'est aussi le champ labouré, l'atelier, l'usine, le laboratoire, la bibliothèque, le régiment. La France des femmes est toute d'amour. C'est celle qu'on défend. La France des hommes est d'amour et d'action tout ensemble ; c'est celle qui lutte.

Et comme, la veille, Simone l'avait dit à François, ce mot : la Guerre ! ne suscitait pas en leurs esprits les mêmes images. Les hommes voyaient directement l'insulteur, l'Ennemi. Toute leur énergie se tendait pour l'attaque et la riposte, et ils étaient sans tristesse, parce qu'ils avaient la certitude d'accomplir leur fonction. Dans la guerre, les femmes voient l'envers de la guerre. Depuis des millénaires, les hommes s'égorgent pour des causes justes ou injustes ; mais ces causes dépendent d'eux seuls, et jamais la menace de mort n'est venue des femmes qui soignent les blessés et refont les générations. Tandis que s'éploient les drapeaux et que les trompettes retentissent, les femmes, ayant donné à la Patrie la chair de leur chair, ne se plaignent pas ; mais il n'en est pas une qui ne pense aux soldats abandonnés dans les sillons, à ceux qui agonisent sur un grabat d'hôpital, aux villages incendiés, aux orphelins errants, et à toutes les mères, de toutes les nations, qui ont enfanté dans la douleur, allaité dans la fatigue, nourri, soigné, élevé pendant vingt ans les beaux jeunes hommes promis à la mort.

Il faut qu'il en soit ainsi, pour que chaque sexe remplisse la mission donnée par la nature, pour que l'inlassable charité des femmes fasse contre-poids à l'inlassable violence des hommes et répare les maux de la guerre ; pour que la figure et l'âme de la Patrie atteignent, dans l'union des contrastes, leur totale perfection.

Ainsi rêvait Simone quand, soudain, elle sentit la main de François chercher sa main, sous la table, et la serrer jusqu'à lui faire mal, d'un geste furtif, d'un geste d'amant. Elle faillit

jeter un cri, mais elle se domina, et l'émotion contenue lui mit des larmes dans les yeux.

Comme elle aurait voulu être seule avec François ! Comme elle se serait pressée contre son épaule, en lui disant : « Aime-moi ! Aime-moi ! Je souffre. Tu le sais, et ni toi, ni moi, n'en voulons rien dire... Mais, en silence, pour m'aider à être forte, sans crainte que je ne t'attendrisse, aime-moi, aime-moi, mon amour ! » Et voici qu'elle était obligée de se maîtriser, par convenance. Les heures passaient, ces heures suprêmes que l'amour réclamait douloureusement, et que tout, — le métier, les amis de François — lui disputaient.

Le déjeuner terminé, les trois hommes manifestèrent l'intention de conduire madame Davesnes au tramway avant de regagner l'usine. Par discrétion, Rochebelle et Leclercq prirent les devants.

Simone et François marchaient côte à côte. Il lui dit :

— Je n'aurais pas dû te faire venir ici... Tu es triste.

Elle lui reprocha, sans aigreur, d'avoir manqué de franchise.

— On t'a offert un poste à l'usine et tu l'as refusé. Pourquoi me cacher cela?

Il se défendit vivement. D'abord, il n'avait rien eu à refuser, puisqu'on ne lui avait rien offert. En causant avec les directeurs de possibilités encore vagues, il avait, comme tout le monde, exprimé le désir d'aller au feu. Quoi de plus naturel? Il n'était pas un invalide ou un barbon. Il n'était pas même un de ces spécialistes dont les services sont plus utiles à l'arrière de l'armée qu'aux premières lignes. Il n'avait pas appelé la guerre, mais si elle éclatait — il parlait encore au conditionnel — il entendait la faire véritablement.

— Ne souhaite pas qu'on me retienne ici ! J'en serais désespéré, j'en serais malade... Si tu étais capable de concevoir un pareil désir, tu n'aurais pas dû épouser un officier...

Elle le calma d'un mot.

— Mon ami, tu es à la France avant d'être à moi, je le sais. C'est pourquoi il faut me dire tout, sans ménagements.

Il murmura :

— Je suis un peu nerveux, Simone. L'attente de ce qui va être nous surexcite tous. On a envie de taper sur quelque chose. On est violent, sans raison. Excuse-moi. Je t'adore, ma chérie,

et je sens toute ta peine. Rentre chez nous, tâche de t'occuper jusqu'à ce soir. Nous nous retrouverons chez Nicolette. Et demain, si les événements ne se précipitent pas, nous aurons encore une journée à nous...

Le tramway stoppait. François entraîna Simone et la fit monter. Elle eut à peine le temps de répondre au salut de Leclercq et de Rochebelle.

XVI

La longue voiture était presque vide. Un vieux monsieur lisait à mi-voix, en les commentant, les lettres de condoléances adressées à madame Jaurès et publiées dans la plus récente édition des journaux. Deux dames écoutaient. La lettre du Président de la République leur paraissait très digne, mais elles s'émerveillaient que Maurice Barrès et Marcel Habert eussent écrit sur un mode sympathique. Ils ne croyaient donc pas que Jaurès était un mauvais Français?

— Pourtant, il avait combattu la loi de trois ans, et sans la loi de trois ans, que ferions-nous aujourd'hui?

Le vieux monsieur expliqua que certaines erreurs de jugement n'impliquent pas la déloyauté intellectuelle et l'antipatriotisme. Mais les dames ne faisaient pas ces distinctions. Elles étaient convaincues que les anarchistes saboteraient la mobilisation si on ne les fourrait pas en prison, tous, le plus tôt possible, à commencer par Gustave Hervé.

— Mais Hervé n'est pas un anarchiste ! Il est devenu patriote et il prêche la croisade contre le militarisme prussien, disait le vieux monsieur.

Et il brandissait un numéro de la *Guerre Sociale* largement encadré en noir.

Sur la plate-forme, un homme du peuple causait avec le contrôleur. Il avait déposé, à ses pieds, un sac de toile rempli de bottes d'ail et il tenait, sous son bras gauche, un fagot de laurier aux sombres feuilles luisantes.

— Paraît que ça va y être ! disait-il.

— Ma foi ! répondit le contrôleur, il semble bien.

— Il y a encore des personnes qui n'y croient pas.

— On en avait tant parlé de la guerre, sans qu'elle arrive !... Faut que l'esprit se fasse à cette idée.

— Moi, dit l'homme au laurier, j'ai vu tout de suite que l'affaire tournait mal. Alors, j'ai pris mes précautions. Je suis tranquille.

Il tira de sa poche un livret qu'il montra en clignant de l'œil.

— Gros malin, va ! fit le contrôleur. Il a eu la frousse et il a redemandé ses économies à la Caisse d'épargne.

— Des économies ! Vous voulez rire ! Dans mon état, on ne fait pas d'économies. Je vends de l'ail et du laurier. Le bénéfice n'est pas gros. Non, ce que j'ai demandé, c'est mon livret militaire. Le fourrier avait oublié de mettre dedans mon ordre de mobilisation. Aussi, lundi dernier, je l'ai porté à la mairie pour qu'on le fasse compléter, et tout à l'heure, on vient de me le rendre... Je marche le second jour.

Il replaça le livret dans sa poche et tout en arrangeant les branches au parfum rude :

— Je suis dans les mitrailleuses. Ça, c'est un bel instrument. On a du goût à travailler avec cet outil-là.

Le tramway franchissait la barrière. Simone se leva. Devant elle, le brave homme, chargé de son sac et de son fagot, descendit au premier arrêt. Il eut un sourire d'adieu pour le contrôleur :

— A revoir, peut-être ! Ce qui arrivera, on le verra bien. En attendant, il faut vivre ! Je vais vendre mon ail et mon laurier.

Simone admira cette philosophie pratique des pauvres gens, et l'enseignement qu'ils donnent, dans leur candeur, à ceux qui savent les écouter. Marie Pourat, madame Miton, la grosse commère des Halles, et ce marchand de laurier, comme ils se résignaient vite, comme ils s'adaptaient vite aux circonstances ! La guerre allait piétiner leurs intérêts et leurs affections. Mais ils pliaient le dos sous la bourrasque, sans perdre du temps à en rechercher les causes. La guerre, eh ! oui, c'est terrible ! mais, comme disait madame Miton, au milieu de ses larmes, « on ne peut pas devenir Prussiens », et puisqu'on doit subir le fléau, il faut s'y résigner ainsi qu'à la maladie, aux pertes d'argent, aux deuils de famille, à tout ce qui est

dans le train de la vie. Tant mieux pour ceux qui en réchappent ! Les autres, on les plaint, on les honore, mais on pense : « C'était leur destin. » D'ailleurs, mourir pour mourir, une balle dans la poitrine, ça fait moins de mal qu'un cancer et c'est plus propre. Mais tant qu'on est vivant, il ne faut pas se casser la tête à chercher les raisons de tout, et ruminer des idées noires. Jusqu'au dernier moment, l'homme sage conserve ses habitudes, fait son petit commerce, se récrée honnêtement en famille ou avec sa bonne amie, et dit, en buvant le dernier verre, le « coup de l'étrier » :

« Encore un que les Prussiens n'auront pas ! »

Plaisanterie classique qui n'est pas neuve mais que l'actualité rend plus piquante et qui fait toujours plaisir à un bon Français !

Simone se sentait bien loin de cette sagesse du peuple, aussi loin que du joyeux courage d'un Rochebelle ou d'un Leclercq. Sa résignation n'était pas un consentement passif à l'inévitable malheur, comme chez les simples. C'était l'œuvre pénible de la volonté et de la raison. La jeune femme connaissait son devoir; elle l'acceptait. Il lui était odieux dans l'instant même qu'elle l'accomplissait; elle l'accomplissait pourtant. Fille de Racine et non pas fille de Corneille, elle s'avouait incapable d'héroïsme sans une grâce spéciale qu'elle demandait, humblement, à l'exemple des pauvres, au souvenir des ancêtres, à la douceur de la patrie menacée, à son amour même qui se voulait digne de François. Elle se disait que Marie Pourat la dépassait en abnégation, mais elle était tentée de se demander :

« Qu'est-ce qu'Anthime Pourat en comparaison de François Davesnes ? »

Cette pensée lui faisait honte. De toute sa force, elle la repoussait. Cependant, n'est-il pas vrai que l'égalité dans le malheur n'entraîne pas l'égalité dans la souffrance ? Bien des veuves se consolent par un second mariage; d'autres engourdissent leur cœur dans un tiède oubli; d'autres reportent leur besoin d'aimer dans leurs enfants. Les deuils éternels sont rares et la loi de la vie veut qu'ils soient rares. Mais plus les êtres sont nuancés et compliqués, plus les grands chocs détruisent en eux des cellules délicates, des fibres ténues infi-

niment lentes à se reconstituer. Un chêne foudroyé reverdit. Un rosier en fleur, si on le brise, se dessèche.

Il n'y avait rien d'anormal dans la petite rue quand Simone la retrouva, ou plutôt, les premiers indices de la catastrophe imminente étaient devenus, en vingt-quatre heures, un élément de l'aspect normal. On ne s'étonnait plus de voir une file de ménagères devant l'épicerie Gouge, et des gens qui s'en allaient, surchargés de provisions, l'un portant deux bidons de pétrole, l'autre une bonbonne d'alcool à brûler ; celui-ci un panier de légumes secs dans des sacs de papier jaune, celle-là une caisse de pruneaux et des paquets de macaroni. Les marchands des quatre saisons offraient pour rien des haricots verts, des tomates, des fruits, denrées périssables. La poissonnière, derrière son étal, contemplait mélancoliquement les soles et les langoustes dédaignées que la température orageuse perturbait sensiblement. Les Parisiens contentaient leur instinct de prudence en garnissant leurs caves, mais ils paraissaient craindre les spéculations des commerçants beaucoup plus que les ennuis d'un siège. Cet approvisionnement sans doute inutile les amusait comme un bon tour joué, d'avance, aux accapareurs et aux agioteurs. Quelques boutiques où l'on avait haussé les prix entendaient déjà gronder le mécontentement populaire.

Mademoiselle Florence brodait, parmi les fuchsias en pot et les pieds d'alouette qui annonçaient le beau mois d'août. Peu de clients l'arrachaient à son travail et à ses rêveries. Par contre, le magasin de madame Anselme était bien achalandé. Aux journaux pour dames et aux romans, s'ajoutaient maintenant des opuscules spéciaux qui traitaient de la guerre : *la France victorieuse dans la guerre de demain ; la Bataille du Champ des Bouleaux ; le Partage de la France* (traduit de l'allemand), avec la contre-partie : *le Partage de l'Allemagne*. Toutefois, la mercière-papetière ne paraissait pas en personne. Une jeune fille, sa propre nièce, la remplaçait au comptoir, et les clientes apprenaient que madame Anselme était malade : les mauvaises nouvelles de la journée lui ayant « porté un coup ».

La gérante de la laiterie, de plus en plus craintive, gardait à demi baissé le rideau métallique de la devanture. Des

groupes hargneux, parmi lesquels se glissaient de très jeunes apaches, étaient venus rôder sur le trottoir, en promettant de f... au ruisseau le lait empoisonné. La gérante n'était pas sûre que le mystérieux Maggi fût Allemand, Autrichien ou Suisse, mais elle était bien sûre que son lait valait n'importe quel lait, et qu'il venait de paisibles vaches françaises. En son âme indignée, elle accusait la sottise des foules et se rappelait des scènes de la Révolution qu'elle avait vues au cinéma.

Que ne pouvait-elle imiter le petit serrurier-lampiste, établi au coin de la place ronde, en face de la repasseuse? Cet homme, Alsacien d'origine, avait eu soin de prévenir les malentendus possibles, et il avait écrit sur sa porte, à la craie :

« MAISON FRANÇAISE »

Le patron est mobilisable au 10e *d'artillerie*

VIVE LA FRANCE !

A la vue de cette inscription, les galopins, joueurs de marelle, avaient été saisis d'un grand zèle patriotique et dans les rectangles tracés sur le bitume du trottoir, ils avaient remplacé les mots « Ciel » et « Enfer » par les mots « France » et « Allemagne ».

Leur jeu prenait un caractère guerrier, un intérêt stratégique, fait pour émerveiller les gamines qui ne sautaient plus à la corde, ce jour-là. La plus âgée, fille de la repasseuse, ployait sous le fardeau d'un énorme poupon saucissonné dans un maillot. La plus jeune, regardait ce jouet vivant avec des yeux de désir. De temps en temps, elle murmurait :

— Jeanne ! laisse-moi tenir ton petit frère.

Jeanne, regardait le jeu et n'écoutait pas, ou bien elle répondait :

— Tu ne saurais pas...

La petite, ne résistant plus à son envie, chatouillait la joue du mioche en poussant des cris excitants. Enfin, elle tira sa camarade par le tablier.

— Jeanne ! Prête-moi ton petit frère ! Je te donnerai un sou.

— Vrai?

— Tiens ! V'là le sou !

— Alors, prends le gosse.

Les voix rauques des crieurs de journaux hachaient des mots incompréhensibles, au loin, sur l'avenue. Un grincement de scie montait du chantier. Il y eut un juron étouffé, le sourd ébranlement des pierres renversées d'une charrette, mais les ouvriers ne sifflotaient plus et parlaient sans éclat pour les seules nécessités de la besogne.

Ils avaient envoyé l'apprenti chercher la dernière édition d'un journal. Le garçon revint en courant.

— Rien de nouveau?

— Toujours les mêmes choses... Il y a des détails sur le maboul qui a tué Jaurès.

— Oh ! le maboul ! Faudrait savoir...

Le travail absorba les forces, fit vaciller un peu l'idée fixe qui pesait sur les âmes. Les pierres croulèrent de la charrette, la scie grinça...

Les nuages blanchâtres tournaient au gris de plomb. Des chats énervés, appelant l'orage, s'étiraient sur la terre chaude.

Un chien, aplati, langue pendante, haletant, se vautrait contre la palissade. Dans les marronniers d'un vert épais, languissait le « couloucoulou » amoureux des tourterelles.

La fraîcheur du vestibule blanc égayé par les frises de citrons et d'oranges enveloppa Simone Davesnes comme une eau subtile.

En passant, elle entrevit la loge pleine de femmes, des voisines venues pour consoler madame Miton, car on savait que le beau Gustave était parti le matin même.

Chose incroyable : ces femmes, assises ou debout, se taisaient. Chacune avait apporté son souci et l'avait mis, en tas, avec les soucis des autres. Ensemble, elles considéraient la grande peine commune. Elles ne se demandaient plus anxieusement : « Y aura-t-il la guerre?... » Elles se demandaient : « Quand?... Demain ou ce soir, ou tout à l'heure?... » Le fait que Gustave Miton était parti, qu'une mère avait commencé le sacrifice, agissait sur elles ainsi qu'une image aux couleurs crues agit sur les illettrés. Les mots dits ou imprimés ne donnent pas aux intelligences naïves cette sensation brutale du vrai qui enfonce la conviction... Les femmes savaient,

maintenant, par un exemple visible, quel allait être leur destin, à toutes. Quelques-unes avaient murmuré :

— Que fera-t-on?... Comment vivra-t-on?... Avec quoi?...

Questions sans réponses.

Madame Miton disparaissait dans la profondeur d'un fauteuil. Une petite blonde, au joli cou nu, les bras croisés sur le plateau d'une machine à coudre, pleurait en silence. C'était la fiancée de Gustave Miton.

Marie Pourat ouvrit la porte à Simone. Elle était arrivée plus tôt que d'habitude afin d'être libre dès six heures, puisque monsieur et madame dînaient en ville.

— Il y a des lettres sur la table du salon. Madame Raynaud a téléphoné presque tout de suite après que madame était sortie. Elle prie madame d'aller chez elle de très bonne heure.

L'Aveyronnaise était plus sèche et plus raide que jamais, et elle avait l'air d'une fourmi chagrine.

— Madame ne sait rien de nouveau? interrogea-t-elle.

— Non, Marie, rien.

— J'ai été retirer mon argent de la banque. Si mon homme s'en va, je n'aurai besoin de personne.

Marie Pourat était capitaliste ! La fortune de la France est faite par des millions de ces fourmis qui entassent les sous, puis les pièces blanches, puis les pièces d'or, comme des grains, dans les Caisses d'épargne et les établissements de crédit. Fière à sa façon, n'attendant rien d'autrui, Marie prévoyait les jours difficiles et, donnant son Anthime à la patrie, elle trouvait tout naturel de mettre en sûreté son argent.

Cette idée fit presque sourire madame Davesnes pendant qu'elle décachetait son courrier, dans le salon. Les Davesnes étaient peut-être moins riches que leur femme de ménage ! Ils avaient vécu au jour le jour, depuis leur mariage, garantis par le contrat qui liait François à son usine, et leurs capitaux, bien minces, représentaient une part de la somme due aux Raynaud. Pour la première fois, Simone pensa que l'existence matérielle pourrait être transformée. Jadis, elle avait gagné sa vie avec son crayon, mais les métiers de luxe qui touchent aux arts allaient être supprimés par la guerre. Elle haussa les épaules... En vérité, les difficultés économiques, la pauvreté

même, ne l'effrayaient pas. Les deux lettres qu'elle parcourait, du regard, la confirmaient dans cette certitude qu'elle saurait s'adapter aux conditions inconnues de la vie à venir. L'une de ces lettres venait de Bretagne et réclamait une décision rapide au sujet des villas Kermarie et Kerhostin ; l'autre rappelait l'heure fixée pour un essayage, et toutes deux paraissaient saugrenues, risibles, tant ces choses : une villa, une robe de plage, étaient d'inutiles superfluités ! Trois jours avaient marqué une coupure profonde entre le temps où ces choses-là comptaient, où l'on pouvait goûter la liberté, le loisir, la beauté du monde, la douceur de vivre et de sentir la vie longue devant soi, et le temps où chaque existence serait déséquilibrée à tel point qu'on ne concevrait même plus la possibilité du bonheur, le temps où ce serait un privilège que de posséder un toit et du pain.

Simone considéra le salon aux boiseries grises, les meubles choisis par elle, tout ce qu'elle croyait aimer avec un sens si féminin de la possession, tout ce qu'elle entourait d'une piété jalouse et qu'elle n'eût pas vu, sans larmes, gâter ou détruire. A son grand étonnement, elle se sentit détachée de toutes ces choses, incapable de s'attendrir sur leur disparition possible. Quel travail se faisait donc en elle, à son insu? Par quelle évolution inconsciente était-elle donc arrivée à ce désintéressement? Elle pouvait imaginer, sans terreur, la misère, le déracinement qui tue les faibles et les vieillards ! Elle avait donc en elle la force latente de supporter toutes les épreuves matérielles et de n'en pas mourir?... Aurait-elle jamais la force de supporter l'épreuve de la solitude et du deuil?

Non. Elle ne concevait pas, elle ne concevrait jamais la possibilité de vivre seule ! Elle n'aurait jamais la volonté de consentir à la mort de François, en disant : « Tout est bien ainsi ! » Non, jamais !

Subir n'est pas consentir. Subir n'empêche pas la révolte intérieure, la protestation du cœur et de la chair.

« Mais François consent, lui, pensa-t-elle. Il acquiesce, sans effort apparent, à tout ce que l'honneur exige de nous, à notre séparation, à notre adieu, aux tortures que je connaîtrai... Et cependant il m'aime autant que je l'aime. Je suis sa raison de vivre, son unique bonheur, et je sais qu'il ne

me survivrait pas. Je le sais. Comment donc peut-il être calme, presque heureux?... Il a osé me dire cela : presque heureux ! »

Encore une fois la tempête assaillit la pauvre âme de Simone. Encore une fois, elle trembla, tout entière, dans la secousse furieuse de sa douleur. Encore une fois elle tordit ses mains et laissa couler ses larmes qui l'aveuglaient. Puis elle cessa de frémir et de pleurer. Assise près de la fenêtre, le front appuyé aux vitres voilées, les yeux clos et brûlants, elle demeura comme étrangère à ce qui l'entourait, étrangère à elle-même.

Soudain, Marie Pourat entra sans frapper :

— Madame !

— Que voulez-vous?

— Madame... il y a quelque chose... Tout le monde court...

— Vous avez peur?

— Madame... Oh ! Madame !...

Simone se jeta sur la fenêtre qu'elle ouvrit. Dans la rue, un mouvement se propageait, comme un frisson s'élargit à fleur d'eau. Des gens couraient. D'autres, sortis brusquement des maisons, regardaient de tous côtés, s'interrogeaient de la voix et du geste. Un homme passa rapidement devant le chantier ; il cria une phrase que Simone et Marie ne comprirent pas.

— C'est des mauvaises nouvelles, dit Marie.

A l'intérieur de la maison, une porte claqua, ébranlant l'escalier sonore où l'ascenseur montait en frémissant. Sur le palier du rez-de-chaussée, le téléphone crépita. Madame Miton ne répondit pas à cette sommation stridente. Elle était dehors, comme toutes ses voisines, comme les garçons épiciers et le patron lui-même, comme la nièce de madame Anselme et mademoiselle Florence... Dehors, M. Lepoultre, dehors, Alexandre Fréchette, pareil avec sa cotte bleue aux maçons qu'il interpella :

— Hé, là-bas, camarades? Qu'est-ce qu'il y a?

Le grincement de la scie s'était arrêté. Hors des palissades, les maçons se mêlaient aux passants. Ivres de curiosité, les gamins heurtaient les grandes personnes, tandis que d'un groupe de femmes anxieuses s'exhalaient des mots sans suite, des soupirs brisés, une interrogation plaintive :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a?...

Un jeune ouvrier expliquait :

— Ils nous l'ont crié en courant... C'est affiché à la mairie...

— Vous en êtes sûr?

— Je n'ai rien vu, moi. C'est des gens qui passaient.

Alexandre Fréchette était devant la fenêtre de Simone, si près qu'il s'en excusa. Alors dans son trouble, madame Davesnes qui ne lui avait jamais parlé, s'adressa directement à lui :

— Pardon, monsieur... Que se passe-t-il?...

Il répondit gravement :

— La mobilisation est affichée.

Elle fit « Ah ! » en se retirant un peu.

Le sculpteur reprit :

— Tenez, on apporte l'affiche !

Deux hommes débouchaient au coin de la place, portant leur matériel de colleurs, et un paquet d'affiches blanches. Ils furent entourés, suivis, presque bousculés.

Fréchette s'avança vers eux. Simone dit à Marie Pourat :

— Fermez la fenêtre.

Elle épingla son chapeau, saisit sa jaquette et ses gants. Elle aussi voulait voir, se mêler à tous ceux qui accouraient. Dans le vestibule, elle se heurta contre l'abbé Moriceau, et le petit modèle de Fréchette. La rue semblait aspirer les gens qui sortaient des maisons, quelques-uns en vêtements de travail et tête nue.

Les colleurs avaient choisi la place, au milieu de la palissade. Leurs mains qui tremblaient arrachèrent les derniers lambeaux des vieilles affiches et ce geste simple eut la grandeur d'un symbole.

Maintenant, c'était fait. Les artisans, les bourgeois, les ouvriers, le professeur, l'artiste, le prêtre, les jeunes femmes et les vieilles mères, et les filles aux clairs visages, et les enfants étonnés, tous, en qui palpitait la France, tous contemplaient le rectangle de papier blanc, si net sur le fond sali où s'effaçaient des lettres vagues. L'affiche, avec ses drapeaux croisés, ses lettres noires, était une plaque indicatrice au carrefour de deux époques. Elle indiquait la route sanglante de l'avenir, et tous les regards, toutes les âmes convergeaient

vers cette chose fragile que les hommes saluèrent comme un drapeau.

Et personne ne parla, personne ne pouvait parler. On avait prévu ce moment. On l'avait attendu, depuis deux jours, mais entre ce qu'on avait imaginé et ce qu'on sentait, entre la certitude morale et l'évidence de l'événement accompli, quel abîme !

La guerre !

L'affiche ne contenait pas ce mot, mais, tous les mots qu'elle contenait en formaient un seul, sinistre et fulgurant :

La guerre !

Lourdes, lentes, des vibrations de cloches parcouraient le ciel sombre, et tout d'abord, nul ne les entendit, parce que le sourd tocsin de l'angoisse tintait, au rythme du sang, dans les tempes et les poitrines. Une des petites filles dit très bas :

— C'est vrai, c'est la guerre?

L'aînée répondit :

— Oui... Allons-nous en !

Elle arracha le poupon à sa compagne, l'étreignit, comme pour le protéger. Alors, une lamentation monta :

— Jean ! Mon petit Jean !

C'était une vieille qui gémissait, dans le groupe des femmes. Les voisines l'entourèrent. On l'emmena. Madame Miton disait :

— Le mien est parti. J'ai cru que j'allais mourir, et puis je me suis fait une raison.

La petite maîtresse de Fréchette éclata en sanglots et s'enfuit, vers l'atelier. Le sculpteur, avant de la suivre, dit à l'abbé qui était près de lui :

— On va faire du beau, du grand travail, pour la France, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? Vous aussi, à votre manière...

Le prêtre répondit doucement :

— De la même manière que vous, monsieur. Je suis soldat. Je partirai demain.

Le vieux maçon leva son poing fermé et l'abattit comme pour assommer une mauvaise bête. Un peu pâles, les jeunes s'essayaient à plaisanter. Le serrurier alsacien, mordillant sa moustache fauve, déclara :

— Si mon pauvre père avait pu voir ça, ou savoir que ça

arriverait, il serait mort plus content... Il est enterré tout seul, au pays.

— Chez les Boches? demanda un maçon.

— Pas chez les Boches, au pays, je te dis,répliqua l'Alsacien, froissé... Chez nous, à Colmar.

— Eh bien, mon vieux, ce que ton père n'a pas pu savoir, c'est toi qu'iras le lui dire...

XVII

Simone avait fui sa maison et la solitude où elle aurait trop écouté son cœur. A pied, inconsciente de la fatigue, elle traversa Paris. Des scènes aperçues au passage et qui se répétaient toutes, des figures que les mêmes sentiments marquaient d'expressions identiques, il devait lui rester un souvenir étrange, incertain, comme le souvenir d'un monde entrevu dans une lumière de cauchemar. Place de l'Opéra, un flot humain la rejeta sur les marches du théâtre. Le ciel était livide ; l'air surchauffé ; les maisons grises et ternes comme la veille. Pourtant, ce n'était plus l'atmosphère étouffante du vendredi. Il y avait encore dans la foule de la stupeur, celle qui suit un grand choc, mais il y avait aussi un allègement. Pas d'enthousiasme extérieur, pas de cris, pas de chants, mais aucune tristesse et parfois ce frémissement des âmes qui s'éveillent à l'espoir.

Les fenêtres des immeubles qui encadrent la place, les balcons du Cercle militaire étaient noirs de gens pressés et inclinés. Des remous se contrariaient qui moiraient la surface de la foule. Paternels, les agents tâchaient de diriger ces courants. On applaudissait des cortèges formés spontanément et qui allaient saluer la statue endeuillée de Strasbourg. On applaudissait les gardes républicains. On applaudissait même les autobus dont les conducteurs criaient :

— C'est notre dernier voyage ; demain, les autobus iront à la guerre ! En voiture, m'sieurs dames !...

Un gavroche annonça :

— Montsouris-Opéra-Berlin !...

Dans les fiacres, dans les taxis, les réservistes qui redoutaient l'encombrement des trains, filaient vers les gares. D'autres, portant un sac ou une valise, guettaient un véhicule. Le public intervenait, hélant les chauffeurs, invitant même les voyageurs à céder leur place. Les mobilisés remerciaient en souriant. Quelques femmes leur offrirent des fleurs. L'un d'eux, galamment, embrassa une belle fille qui lui rendit son baiser. On leur souhaitait bon courage et bonne chance. Des hommes à barbe grise, qui avaient fait la campagne de 1870, leur disaient : « Battez-vous bien. Vengez-nous... Rapportez-nous l'Alsace et la Lorraine !... » Et les noms des provinces perdues, ces noms que l'on avait prononcés tant de fois, prenaient un son nouveau et retentissaient profondément dans les mémoires françaises.

Au loin, Simone vit flotter des drapeaux. Les trois couleurs nationales se mêlaient aux couleurs des nations amies. Plusieurs bandes revenaient de la Concorde et l'on pouvait distinguer, par-dessus les têtes houleuses, les bérets traditionnels des étudiants. Quelques jeunes gens étaient portés sur les épaules de leurs camarades. Leurs visages de vingt ans rayonnaient. Une acclamation jaillit. On disait :

— Ce sont les étudiants qui manifestent. Leurs camarades étrangers les accompagnent.

Simone se souvint de Pierre Anselme qui était peut-être parmi les manifestants ; elle eut la pensée de pitié pour la pauvre mère si naïvement orgueilleuse... Mais une tendresse remuait la foule qui la gagna elle aussi dans un chaud frisson, et elle comprit qu'à cette minute, les affections individuelles se confondaient en un seul amour. Il tressaillait, cet amour, au cœur des êtres unis par la race, la langue, l'héritage commun d'une très ancienne et glorieuse histoire, plus étroitement unis par la menace allemande et le défi relevé, devant l'ennemi massé aux frontières. Maintenant, quarante millions de Français composaient seulement la Famille française. Les égoïsmes fondaient à la flamme pure du sacrifice universel. Tous ceux qui restaient voyaient en ceux qui partaient des frères et des fils. Et les larmes, dans les yeux résignés, n'étaient plus que de la lumière.

Simone ne songea plus à Pierre Anselme et à sa mère ; elle ne songea plus même à François. Elle fut une petite parcelle de France qu'animait le généreux désir de résister et de durer. La volonté de la victoire entra enfin dans ses fibres de femme. Elle applaudit avec la foule les jeunes gens inconnus qui défilaient. Que ne pouvait-elle serrer leurs mains, les embrasser comme une sœur, leur dire : « Partez joyeux, vous qui mourrez pour que la France vive ! Le jour n'est pas triste. Aucun jour, depuis notre naissance, ne s'est levé plus beau. Le ciel est gris, mais derrière les nuages, le soleil brille... »

Elle applaudissait encore et ne s'apercevait pas qu'elle pleurait.

Calme et grave, un hymne monta :

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La Liberté guide nos pas,
Et, du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats...

Des images flamboyèrent dans les âmes : la Révolution, les jeunes volontaires, l'armée en sabots de Dumouriez, puis, les réalités poignantes de l'heure que « la trompette guerrière » sonnait aux quatre coins du ciel de France : les moissonneurs quittant les blés d'août, les ouvriers quittant l'usine, les marins regagnant les vaisseaux de guerre, et les départs parmi les sanglots et les baisers, les conseils des vieux, la gaîté courageuse des jeunes gens, le dernier coup d'œil en arrière sur le village et la maison...

La République nous appelle...

Pour presque tous, la République; pour tous, la France ! Comme on l'entendait, la grande voix, à travers les paroles du chant révolutionnaire ! Et l'on entendait aussi les cloches de tous les clochers ébranlant le ciel, les tambours des villages innombrables, le grondement des canons, les pas sur les chemins, les armes entrechoquées, les battements des cœurs unanimes, toute cette rumeur que fait, en se levant, un peuple qui ne veut pas mourir. Derrière ceux qui étaient partis, à l'aube, d'autres allaient partir dans la nuit, et d'autres partiraient à chaque instant, pendant des jours et des jours. Une

marée de soldats se répandrait sur le territoire, gagnerait le Nord et l'Est, sans arrêt. Déjà, elle avait poussé ses premières vagues.

Rue du Rocher, dans la galerie blanche aux treillages verts, Simone trouva Jean Raynaud. Il alla vers elle, les mains tendues...

— Bonjour, la plus sage des femmes ! Toute la famille vous attend. Venez montrer à Nicolette la figure d'une Française qui ne pleure pas...

Très haut, très mince, les jambes longues, les cheveux bien aplatis sur le crâne, il avait l'impertinence aristocratique des animaux de grande race. Lui-même se vantait d'être « efflanqué et dédaigneux comme un greyhound ».

— Je ne suis pas la plus sage des femmes, mais vous êtes le plus fou des hommes. Qu'est-ce qui vous retenait à Pontresina?

— Aucune dépêche ne m'est parvenue. Je suis parti, avec tous les autres Français, quand les journaux nous ont donné l'alarme, et j'ai fait un voyage fantastique. Lundi, je rejoindrai mon régiment de dragons, à Versailles. Je suis ravi.

— Cela se voit. Et Nicolette?

— Ah ! Nicolette !... Devant elle, j'éteins mes flambeaux et j'assourdis mes fanfares. Vous la trouverez dans le salon gris, avec Maxime et mes parents. Ma mère est admirable. Pas une plainte! Une Cornélie catholique et parisienne. Je suis très fier d'elle et je pense qu'elle sera fière de ses garçons. Papa est plus ému. Il est vrai que maman revient de Notre-Dame des Victoires où deux cierges brûlent, maintenant, l'un pour Maxime, l'autre pour moi. Croyez-vous aux vertus des cierges, Simone?

— Je crois aux vertus de votre mère et à son grand amour qui mérite d'être entendu par Dieu. Je ne fais pas brûler de cierges, mais j'aime ces petites lueurs qui consolent les âmes tristes.

— Maman est en train de convertir Nicolette, ou plutôt de la ramener à la religion, et vous verrez qu'après mon départ, elles se pardonneront leurs griefs mutuels et s'en iront ensemble

dans les églises... Papa résistera. Quant à Maxime, il a canonisé Jaurès. Chacun sert le dieu qui parle à son cœur.

Familièrement, il avait pris le bras de Simone et tous deux suivaient la longue galerie au dallage blanc et noir. Simone se rappela la fête d'inauguration, donnée au mois d'avril de cette même année et dont tous les magazines avaient publié les photographies en couleurs. Elle revit les oranges lumineuses piquées dans les arbustes en boule, les raisins d'ambre et d'or, aux feuilles rousses, festonnant les arceaux du treillage, et les deux salons, le jaune et le gris, un peu baroques, amusants comme un décor du Théâtre des Arts. Les thèmes ornementaux du nouveau style, la rose ronde et le panier de fruits se répétaient sur les étoffes, sur le dossier des sièges, dans les frises légères des plafonds. Un orchestre dissimulé jouait une danse à la fois saccadée et traînante. Les couples rapprochés, bras tendus, suivaient le rythme lascif. Jeunes hommes imberbes, aux cheveux lissés en arrière, jeunes femmes nues sous les molles draperies et les pierres précieuses, couronnées d'aigrettes et plus éclatantes que des oiseaux de paradis. ils représentaient la société parisienne, scandale des moralistes, aimable dans sa corruption, amoureuse de luxe et de plaisir, artiste et délicate jusque dans les extravagances de sa sensualité déchaînée. Ils dansaient, « sur le volcan » — le fameux volcan qu'on croyait éteint depuis 1870 !... — Simone fixa dans son esprit cette image qui appartenait presque au passé, qui serait, dans quelques années, émouvante comme une évocation historique : le Paris « d'avant la guerre »...

— Combien ne reviendront jamais ici, des sveltes jeunes gens qui dansaient le tango? Combien de femmes s'enseveliront sous les crêpes?

Elle regarda Jean et un malaise l'envahit comme un pressentiment funèbre. Pourquoi, dans les grands périls, certains êtres semblent-ils marqués par avance? Elle pesa légèrement sur le bras qui tenait le sien.

— Jean, vous serez très brave, je le sais. Dites que vous ne ferez pas de folies? Vous êtes un exalté, un fantaisiste...

— Merci de vos compliments, cousine !... Je devine qu'ils vous sont inspirés par une sollicitude qui m'honore, mais, de grâce, ne me gâtez pas mon plaisir. Maman m'a déjà proposé

des médailles miraculeuses et des gilets de laine pare-balles. Mon frère m'offre des litres de teinture d'iode et des pilules d'opium... Assez ! Assez ! Je ne suis pas Tartarin de Tarascon ! Je préfère la mort au ridicule.

Dans le salon gris, la femme de chambre apportait le plateau du thé. Nicolette racontait à sa belle-mère les adieux pathétiques de la bonne allemande.

— Oui, dit Jean, les enfants ont perdu leur « ange gardien ». L'espionne est partie...

Maxime et Nicolette protestèrent. Ils croyaient à l'honnêteté de Fräulein et ne se laissaient pas, disaient-ils, troubler par des romans et des comédies. Jean déclara :

— Tous les Boches sont espions. Je crois à tout : aux plaques truquées, aux faux Suisses, aux gouvernantes ténébreuses, aux ingénieurs mouchards. Si la chance nous trahit, vous verrez arriver les frères de cette bonne Lischen. Ils connaîtront le contenu de la cave et celui de votre boîte à bijoux, Nicolette ! Et ils coucheront dans nos lits.

M. Louis Raynaud, vieillard aux yeux vifs, à la parole vive, dont l'émotion se dépensait en agitation nerveuse, incrimina le gouvernement qui avait laissé, en pleine paix, les Allemands envahir la France. Alors, madame Raynaud, qui était assise sur le canapé, entre Pierre et Marianne, rappela qu'elle avait prévu toutes les catastrophes.

— De mon temps, on ne confiait pas ses enfants à des étrangères, on surveillait les domestiques, on...

Elle sentit qu'elle allait froisser sa belle-fille, et d'un ton plus doux, sans finir sa phrase commencée, elle ajouta :

— Je sais bien que les mœurs changent avec les époques. On est excusable de se laisser influencer quelquefois.

La vieille dame, intelligente, énergique, très pieuse, avait toutes les vertus de la bourgeoise, mais elle en avait tous les préjugés. De sa beauté flétrie, elle conservait un port majestueux, et, dans sa figure grasse et pâle, des yeux encore limpides qui n'étaient pas toujours indulgents. Elle exécrait les nouveautés de tout ordre et les raillait avec une verve parfois cruelle. Aimant son mari qui l'adorait, elle lui préférait ses fils et préférait Jean à Maxime. Sa tendresse réelle pour ses petits-enfants légitimait, devant sa conscience, l'aigre sévérité

qu'elle témoignait à sa bru. Nicolette la supportait avec une déférence impatiente et méritoire. Il y avait eu, entre elles, bien des heurts, et il y avait eu des froissements entre les fils et le père. La famille Raynaud vivait comme la plupart des familles modernes, en état de « paix armée ». Un même esprit d'indépendance opposait les enfants aux parents, le mari à la femme et même le frère au frère, bien que Maxime fût, de tous les Raynaud, le plus conciliant.

Mais, ce soir du 1er août, la discussion n'était qu'un moyen d'échapper à l'attendrissement, de faire dériver le courant de l'émotion, de « sauver la face ». M. Louis Raynaud déplorait la désaffectation des forteresses du Nord et redoutait une invasion par la Belgique ; le docteur évaluait la puissance des réserves ; Jean rêvait à quelque triomphante offensive ; Nicolette souhaitait un poste d'infirmière dans un hopital. Madame Louis Raynaud exprimait la certitude que la France impie se régénèrerait dans la souffrance. Et chacun, en parlant, avait dans la voix, une inflexion tendre et parfois brisée qui contrastait avec ses paroles. Un sentiment de bonté, de douceur, presque de repentir animait ces êtres qui se savaient réunis peut-être pour la dernière fois. Ils ne poussaient pas la scène au tragique. Ni larmes, ni phrases. C'étaient des Français, et ils avaient la pudeur de la tendresse comme celle de l'héroïsme.

On apporta *le Temps* et M. Louis Raynaud lut les dernières nouvelles : la visite de l'ambassadeur d'Allemagne au quai d'Orsay, l'entretien de M. Klobukowski avec M. Davignon et l'affirmation répétée par le ministre que la France, fidèle à ses engagements antérieurs, respecterait la neutralité de la Belgique... Mais le décret de mobilisation n'était pas dans le journal paru à cinq heures, et les quatre immenses pages semblaient vides.

Le jour baissait. Nicolette, sans poudre ni fard, les paupières enflammées, s'était assise près de Jean. Il lui prit la main, tout en causant, et elle se mordit les lèvres pour ne pas sangloter. Par instants, il se faisait un silence, et toutes les figures, qu'une volonté attentive ne tendait plus, laissaient fléchir leurs lignes et vieillissaient tout à coup.

Madame Raynaud soupira :

— Qui nous eût dit cela, Louis, que nous verrions deux

guerres? Vous, en 1870, et en 1914, nos enfants... je vous aurai donnés tous...

— Je voudrais partir avec mes fils ! Je les envie! dit M. Raynaud.

Il avait mis à sa boutonnière le ruban vert et noir des anciens combattants.

— En 1870, nous étions fiancés, j'avais vingt ans. Vous étiez déjà bien courageuse, ma chère Antoinette...

Maxime sourit à sa mère.

— Papa dit vrai. Vous êtes la plus vaillante des femmes. On vous fera honneur.

— J'en suis sûre, mon petit.

Jean s'écria :

— Je suis décidé à tuer beaucoup de Boches.

Madame Raynaud frémit. Et tout bas, elle dit à Maxime :

— Je suis contente que tu sois médecin. Bien des mères te devront la vie de leurs fils...

Un peu plus tard, les frères Gardave arrivèrent. Lucien était fou de bonheur :

— J'ai télégraphié à papa, hier soir, sans plus attendre. Je lui ai demandé l'autorisation de m'engager. Il me l'a envoyée. Je vais être soldat !

— Viens m'embrasser ! dit Jean... C'est très chic, ce que tu as fait. Tu es un brave gosse !

— J'en ai de la chance, croyez-vous ! J'ai dix-huit ans et je débute dans la vie par la guerre !... Mes camarades anglais seront jaloux de moi. Qu'ils s'engagent aussi, dans leur armée ou dans la nôtre ! Ça fera deux soldats de plus.

— Qui sait, dit Bertrand, si jamais nous verrons en France une armée anglaise?

Il raconta ses impressions de la journée et s'adressa en particulier à Simone. Elle l'écoutait à peine, et l'interrompit au milieu d'une phrase :

— Voilà mon mari...

Il entrait dans le salon où la lumière mourait. Jean et Maxime s'avancèrent vers lui ; il serra leurs mains et répondit à leur bienvenue, mais son regard cherchait Simone et c'est à elle qu'il parla :

— Eh bien ! c'est fait ! Je pars demain.

XVII

Le dîner fut pénible pour tout le monde. Les vieux Raynaud faisaient bonne contenance, mais on les devinait épuisés. Nicolette se concentrait dans sa douleur rageuse et muette. Simone et François, avides d'être seuls, se joignaient follement par le regard. Bertrand de Gardave songeait à sa mère et à ses sœurs qui pleuraient dans le pauvre castel périgourdin... Il songeait aux collines creusées de grottes, aux châtaigneraies, à la claire et torrentueuse Dordogne... Retournerait-il jamais vers sa chère province?... Déjà, il avait fait le sacrifice de sa vie, dans la chapelle de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, où il était entré pour se recueillir un moment, parmi les ombres jansénistes et la cendre refroidie du grand siècle. Son frère riait et parlait, point ému, avec une gentille verve gasconne. Cette gaîté de Lucien attristait les femmes. Elles admettaient le devoir et le péril pour les hommes, mais ce petit-là, vraiment, ce petit tout frais et tout neuf, qui n'avait pas goûté la vie, sur qui l'on sentait encore les dernières caresses maternelles, ce petit, elles auraient voulu le préserver...

Le bleu du soir, par la baie ouverte, jaunissait la lueur des lampes électriques. Une corbeille de roses rouges s'étalait sur la nappe comme une flaque de sang et le parfum, dans l'air alourdi, avait quelque chose de funéraire.

Jean essayait de ranimer les conversations. Il raconta son séjour à Pontresina, dans un hôtel cosmopolite, où, jusqu'au mercredi 29 juillet, on n'avait parlé de la France que pour commenter, sans aménité, les incidents du procès Caillaux. Personne ne prévoyait la guerre, mais en voyant affichée, au Kursaal, la dépêche qui annonçait le bombardement de Belgrade, on avait compris que l'heure était grave. Aussitôt, les touristes s'étaient groupés, par nationalités, avec le besoin de se serrer les coudes, de faire front au groupe adverse et déjà hostile.

Très nombreux, les Allemands tenaient à l'œil les Français qui affectaient l'indifférence. On désertait les tables

de bridge. Et les femmes inquiètes ne quittaient plus les hommes de leur pays qui oubliaient d'être galants.

Et puis, le jeudi soir, nouvelle dépêche, rédigée en allemand : « Il n'y a encore eu aucun ultimatum adressé par l'Allemagne à la France et à la Russie, mais l'espoir de conserver la paix reste faible... » Cette fois, un grand choc... Un Français déclare, à haute voix : « La France ne permet pas qu'on lui envoie un ultimatum. » Les autres approuvent, devant les officiers allemands. Immédiatement, chacun fait son plan de voyage. On se presse au bureau de l'hôtel, et là, pendant une attente assez longue, Allemands et Français, côte à côte, paraissent plus à l'aise, parce que tous redeviennent *vrais*. Les masques tombent. On peut enfin causer, avec une très grande politesse réciproque. Les Allemands sont sûrs d'eux-mêmes... Certes, la cause de la guerre — les Français disent : le prétexte — est absurde, mais ce sera intéressant de se battre. On pourra comparer les deux artilleries de campagne et les mérites respectifs du canon de 75 et du canon lourd... La conversation amène une détente... Mais le lendemain, vendredi, tout est changé. Le vernis de courtoisie a craqué. Les Allemands accentuent leurs façons militaires : leurs relations se modifient d'après leurs grades ; on en voit qui cèdent le pas à tels autres et qui ignorent profondément le reste, la tourbe des inférieurs. Violemment, ils commentent les nouvelles...

— Et dans le train, entre l'Engadine et Bâle, ils n'ont plus contenu leur grossièreté. Quand les employés suisses ne satisfaisaient pas à leurs exigences, ils annonçaient : « Vous nous paierez cela, l'an prochain, quand la Suisse sera allemande... » Avec nous, ils baissaient le ton. Il y avait une certaine timidité dans leur impudence... D'ailleurs, ils étaient convaincus que la France était pourrie... L'un d'eux, un colonel, m'a dit : « Pourtant, il paraît que votre armée a fait des progrès... » Je lui ai affirmé qu'il s'en apercevrait prochainement. Alors, après un petit silence... » Que voulez-vous? a-t-il dit, la guerre est un fléau, mais nous avons besoin de colonies ! »

— Qu'ils viennent donc les prendre ! s'écria Lucien de Gardave, les voleurs, les bandits, les...

Le gros mot qu'il ne put retenir fit rire tout le monde. La bonne figure rose s'empourpra.

— La vérité sort de la bouche des enfants ! dit François.

M. Raynaud secouait sa tête blanche.

— Sommes-nous prêts? Tout est là.

— Les âmes sont prêtes, répondit Bertrand.

— Cela ne suffit pas, mon ami. Il faut des canons, des fusils, des munitions, un ravitaillement méthodique... Si vous aviez vu 1870 !...

François dit que l'on ne pouvait pas comparer la France de l'Empire finissant avec la France qui, depuis plusieurs années, renaissait à la fierté et sentait remonter la sève antique à ses plus jeunes rameaux. Bertrand de Gardave avait trouvé le mot juste : les âmes étaient prêtes.

— On ne fait pas la guerre avec les âmes.

— Mais, sans elles, la guerre que l'on fait conduit aux désastres. En 1870, toute la nation n'était pas sous les drapeaux ; les volontés n'étaient pas accordées ; la foi manquait. Certes, notre organisation est meilleure qu'autrefois, bien qu'elle soit inférieure à l'organisation allemande... Par bonheur, le génie français est capable de merveilleuses improvisations...

— Vous avez confiance, vous? demanda le vieillard.

— Entière confiance.

François dit encore la surprise qu'il avait eue en constatant le sincère patriotisme de ses ouvriers.

Il avait appris la mobilisation à cinq heures, par un gardien de l'usine qui avait vu le télégramme officiel affiché à la poste. Dans le bureau presque sombre, où ils étaient réunis autour du directeur, les chefs de service et les ingénieurs de la maison s'étaient regardés sans rien dire... Très simplement, dans le calme des grands bâtiments presque déserts, ils avaient pris congé les uns des autres... Une poignée de main, un souhait de bonne chance... Pas de discours... Chacun avait passé à la comptabilité, et là, des employés que François n'avait jamais vus, de très modestes subalternes, étaient venus spontanément lui dire au revoir, et cette sympathie l'avait touché.

— En revenant vers la gare, j'étais presque seul. J'ai regardé la façade noirâtre, un morceau de canal miroitant sous le ciel, ces choses que j'avais vues, tous les soirs, depuis deux ans, et qui signifiaient pour moi la fin du travail quotidien, la liberté, la première étape du retour... J'ai pensé :

« Quand les reverrai-je? et les reverrai-je même jamais? » La gare était tranquille. Les zouaves montaient la garde sous le pont. Le train est arrivé. Dans mon wagon, il y avait deux jeunes gens, deux gamins et une midinette qui était fort soucieuse d'expliquer à ses parents la fugue qu'elle avait faite, toute l'après-midi, avec les susdits jouvenceaux. Pour ceux-là, la guerre n'existait pas encore... Souvent, le train stoppait, laissant la voie libre à d'autres trains vides qui allaient vers les points de concentration. Enfin, je suis arrivé à Paris, très tard. J'ai été frappé par le spectacle de la rue : ni gaîté, ni enthousiasme, ni abattement, mais du mouvement et de l'action, et, dans la foule, des officiers en tenue de campagne, couverture en bandoulière. Sur le pont de l'Europe, je me suis arrêté une minute pour regarder l'intérieur de la gare Saint-Lazare. De ce point-là, un peu élevé, d'où les rues semblent descendre, j'ai eu soudain la sensation du grand changement... Paris n'était plus le Paris que j'avais quitté le matin... Toute sa vie, si complexe, divisée en mille et mille intérêts, n'avait plus qu'un sens et qu'un but : la guerre... Alors, j'ai été pris par une espèce d'ivresse où il n'y avait ni plaisir ni trouble, pas même de l'enthousiasme, beaucoup plus que de l'émotion : une ivresse qui agissait sur mon cerveau et non pas sur mes nerfs et qui pourtant me soulevait la poitrine. J'ai été véritablement enivré par l'idée que je vivais un soir unique, plus grand que tous les soirs écoulés depuis ma naissance, et qui n'aurait jamais son pareil dans tous les soirs qui s'écouleraient jusqu'à ma mort... Et puis, je n'ai plus songé qu'à vous, mes amis, à Simone, et j'ai couru vers cette maison, comme un écolier...

— Eh bien ! dit Jean, la mobilisation que j'ai apprise par la rumeur de la rue, ne m'a pas donné la forte secousse que j'avais eue, la nuit passée, à la frontière lorsqu'on nous a dit : « Les Allemands ont retenu les locomotives françaises en Alsace », et surtout lorsque j'ai aperçu, ce matin, la première sentinelle française près d'un viaduc. Cette silhouette, cette attitude militaire, le dessin aigu de la baïonnette sur le bleu de l'aube ! C'était beau à en pleurer... Et les trains de réservistes qui passaient, les soldats aux portières, l'énergie sereine de ces hommes qui ne chantaient pas !... A certains arrêts,

des mobilisés, allant vers leur dépôt, envahissaient notre train. C'étaient des gens de l'Est. Ils s'excusaient de nous gêner un peu. Ils étaient calmes. L'un d'eux disait : « Les Boches nous embêtent depuis longtemps, monsieur... Ça doit finir. Nous comprenons que ça doit finir... Il faut que nos enfants aient la paix... Pour nous, le plus dur est passé. On a quitté la maison. Maintenant, on n'y pense plus... N'est-ce pas, le gouvernement ne laissera pas mourir nos familles? » D'autres regardaient la campagne, les blés mûrs, les bois veloutés de buée légère... Ils découvraient, sans doute pour la première fois, la beauté des paysages... « Tout de même, notre belle France, ça serait malheureux de la laisser abîmer par ces cochons. » Je vous répète la phrase textuellement. Jamais un mouvement d'éloquence académique ne m'a donné plus de plaisir que cette phrase-là...

Après le dîner, les vieux Raynaud se retirèrent. Jean et Nicolette devaient passer avec eux la journée du lendemain. Puis, les frères Gardave voulurent partir à leur tour.

Bertrand retint contre ses lèvres la main de Simone.

— Je ne sais si nous nous reverrons, madame, mais je penserai à vous, dans les heures difficiles, parce que vous m'avez aidé à comprendre et à aimer la France... Cela vous étonne?... Oh ! c'est bien simple... Mais je n'ai pas le loisir de m'expliquer mieux. Croyez-moi sur parole et daignez ne pas m'oublier tout à fait.

Il admira les cheveux blonds, les traits fins ; les yeux intelligents, nuancés comme la Seine bleue et grise sous le ciel changeant de Paris, le sourire tendre, et cette grâce mesurée, et cet air de passion et de pudeur qui l'avaient fait songer, tant de fois, aux princesses de Racine. Dans un éclair, il imagina cette femme effleurée par l'ennemi — et il sentit que pour la défendre, il serait joyeux de mourir.

— Adieu, madame !

— Au revoir, Bertrand !

Ce fut tout. Quand les deux jeunes gens furent partis, François et Simone parlèrent de s'en aller, mais Nicolette les pria d'attendre cinq minutes. Elle devait monter auprès de ses enfants, et elle allait redescendre...

Maxime emmena François dans le fumoir-bibliothèque pour lui donner quelques conseils pratiques, et rédiger une ordonnance. Simone et Jean restèrent seuls.

Le mari de Nicolette dit alors :

— J'ai une prière à vous adresser, ma petite cousine, et peut-être n'aurai-je plus l'occasion de vous entretenir librement. Voici : je vous confie Nicolette. Il n'est pas question des enfants. Mon frère sera heureux de s'en occuper. Mais, pour Nicolette, ni lui, ni mes parents, ni ma belle-mère ne peuvent rien. Vous seule pouvez beaucoup... Promettez-moi donc d'aimer cette pauvre femme, comme une véritable sœur.

— Je vous le promets, Jean, mais pourquoi...

— Parce que votre promesse allègera un peu mon remords... Vous le savez : Nicolette n'a pas été très heureuse. Je me sens responsable de la désillusion que le mariage lui a donnée — et même de celle qu'il m'a donnée à moi aussi... Je me suis trompé en croyant que je pouvais faire un bon mari et un père de famille...

— Oh ! Jean, si vous le voulez sérieusement, après la guerre, vous raccommoderez votre bonheur. Il est fêlé; il n'est pas cassé...

— Hélas ! je ne raccommoderai pas cette précieuse porcelaine... Ce qui arrive dans les romans, ma chère Simone, est, dans la vie, un cas exceptionnel... Je n'acquerrai pas subitement toutes les vertus domestiques parce que j'aurai risqué ma peau.. Il faudrait que mon acte fût un sacrifice. Or, quoi qu'il arrive, on ne me devra aucune admiration, aucune pitié... Ouvrez tout larges vos beaux yeux !... Hochez la tête. C'est ainsi... Je ne regrette rien, absolument rien. L'existence que j'ai menée a été vaine et absurde. J'avais en moi le goût du risque et de l'aventure... Brusquement. l'aventure s'offre à moi — la plus magnifique de toutes ! Je suis heureux, je me sens libre et jeune et je vais à la guerre comme à l'amour... Oui, je me battrai pour la France, et aussi pour le plaisir... Il y a un immense égoïsme dans mon courage...

— Pauvre Nicolette ! murmura Simone... Que je la plains !

Dans le fumoir, Maxime chuchotait. Simone perçut quelques paroles.

— Si vous êtes blessé à la poitrine...

Jean voulut lui baiser la main en signe de gratitude. Il sentit que cette main était glacée...

XIX

Rue de Rome, la nuit. Le sifflet des locomotives dans la tranchée semble faire vibrer le ciel qui se déchire en silencieux éclairs. Simone et François, encore émus par l'adieu fraternel de Maxime et de Jean, marchent épaule contre épaule. Souvent, dans les zones d'ombre, ils ralentissent le pas. Leurs bouches se prennent... Baiser profond, où persiste le goût amer des larmes !... Ils parlent à peine. Simone ne gémit pas. Elle entre dans un état de songe et de délire lucide qui atténue sa sensibilité. Elle pense à de très petites choses, à la cantine de François, dont la serrure est un peu faussée, à la difficulté de trouver une voiture, le lendemain. Et elle se rappelle que l'Indicateur des chemins de fer est perdu...

— Comment pourras-tu déjeuner en route si tu pars à neuf heures?... As-tu pris l'ordonnance que Maxime t'a préparée?... Tu me télégraphieras tout de suite, en arrivant à Besançon?

Il répond n'importe quoi... Elle ne l'écoute pas, car elle se parle à elle-même, pour s'étourdir... Et par instants elle frissonne de tout son corps et soupire :

— Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...

— Simone ! ma bien-aimée !...

— Si on se réveillait demain, et si on s'apercevait tout d'un coup qu'on a rêvé tout ça?

— Calme-toi, chérie !... Chérie !... Mets ta joue contre mon épaule... Là... Ne parle plus... Laisse-toi conduire...

Cette souffrance hallucinée qui divague près de lui torture François. Il comprend que la réaction suit le long effort de la journée, et que Simone paie la rançon de son courage. Il admire qu'elle ait pu se dominer chez les Raynaud. Dès qu'ils ont été seuls, dehors, la détente nerveuse s'est faite...

Il ne connaît pas l'heure précise du train matinal. Simone affirme :

— L'express d'été part vers onze heures...

Il en doute, et comme ils arrivent sur la place du Havre, il propose d'entrer dans un café, pour consulter l'Indicateur. Dans la lumière crue, sous les regards des gens, Simone se ressaisit. Elle feuillette elle-même les pages... Elle s'est trompée.

C'est à neuf heures que l'express quitte Paris pour Dijon, où il faut attendre la correspondance.

— Soit ! Je partirai à neuf heures...

— Pourquoi pas demain soir?

— Mais, chérie, je n'ai pas la liberté de choisir mon train... Ce n'est pas un voyage de plaisir que je vais entreprendre...

Elle ne proteste pas. Il l'emmène à travers les rues. Des gens lisent la proclamation du Conseil municipal. On parle plus haut et plus librement que la veille. Beaucoup de Parisiens vont, en hâte, à la recherche d'amis dont ils ne connaissent pas exactement la situation militaire et qui pourraient bien être partis, le lendemain. Il y a des familles qui traînent des mioches somnolents ou excités et des amoureux qui se serrent de près et qui s'embrassent. Pendant le jour, les hommes ont vécu, intensément, virilement, par toutes leurs énergies combatives. Pendant cette suprême nuit qui commence, ils vont vivre, en amants, en époux, par toutes les forces des sens et du cœur. La nuit les rend à la femme...

Il n'y a pas de brutalité dans cette ardeur qui brûle en leur sang. Presque toujours, une tendresse s'y mêle. Les beaux jeunes couples deviennent pathétiques par leur beauté même, avides de s'étreindre et déjà tremblants de volupté. Et d'autres, sans charme et sans élégance, ne sont pas moins émouvants. Épouses fanées, maris aux faces vulgaires, se tiennent gauchement par le bras, et ceux-là, médiocres entre les médiocres, sont élevés au-dessus d'eux-mêmes par la sainte émotion du moment. L'ombre de la mort qui plane ennoblit leur humilité. Ils retrouvent le geste de la caresse oublié depuis la semaine des noces. L'enfant est avec eux, mais, ce soir, l'enfant n'appartient plus à la mère. S'il marche, le père le tient par la main ; s'il est trop petit pour marcher, le père le porte, sur son bras libre contre son cœur. L'instinct de la perpétuité s'avive, et le soldat qui va combattre, certain de

ne pas mourir tout entier, se console parce que la génération issue de lui ne connaîtra pas la guerre.

Les familles s'isolent dans la foule, père, mère, petits confondus en un seul bloc. Ainsi se rapprochent les oiseaux d'un même nid, quand l'épervier va s'abattre.

La grande avenue était baignée de nuit. Le gaz des candélabres, éclairant à revers les platanes d'un vert acide et faux, faisait paraître la solitude des trottoirs plus désolée. Pas une âme dans la petite rue. La porte de madame Anselme était entrebâillée sur une lueur rougeâtre de lampe. Des chats en velours noir glissaient cauteleusement.

Simone murmura :

— Te rappelles-tu nos retours de l'hiver dernier, le froid sec qui piquait mes yeux, et ta main que je prenais dans mon manchon?... Tu disais : « On sera bien, tout à l'heure... » Et tu me déshabillais toi-même... C'est fini, ce bonheur, fini pour longtemps... Demain soir, je rentrerai toute seule, je passerai là où nous passons, toute seule...

— Tais-toi ! dit-il, tu me perces le cœur... Ne m'ôte pas ma force. Tu ne sauras jamais ce qu'elle me coûte.

Chez eux, dans le vestibule, ils s'enlacèrent et sans se désunir, ils allèrent jusqu'au seuil de la chambre. La corbeille en toile fleurie du plafonnier s'alluma, et dans la lumière atténuée les choses surgirent, tout imprégnées de poésie intime. Une bienvenue émanait d'elles comme un parfum. Que les vieilles indiennes étaient charmantes avec leurs paysages bleuâtres et ces motifs, temples, colonnades et bergeries, espacés sur le fond d'un blanc crémeux ! Qu'ils étaient aimables, les meubles couleur de noisette où luisaient des cuivres tordus en feuillages ! Sur la table de chevet, Marie avait disposé la lampe à la tige courbe, un flacon, des livres, et elle avait placé la longue chemise légère de Simone sur la courte-pointe du lit entr'ouvert. Douce chambre, où, chaque nuit Simone et François retrouvaient le souvenir des nuits ardentes ! Elle connaissait leur amour, dans ce qu'il avait de plus fou et de plus secret ! Chambre d'amants, trop petite pour qu'on y pût mettre un berceau, et qui allait être, désormais, si vaste et si vide !...

Tous deux, envahis par le même regret, songeaient avec un effroi tacite à la série indéfinie des soirs futurs, des soirs solitaires !

Tout à coup, la pendulette sonna et Simone jeta un cri :

— Onze heures !

Était-ce possible? Ils n'avaient plus que huit heures à être ensemble, avant le départ de François ! Et rien n'était préparé pour ce départ !

Il dit qu'il devait écrire quelques lettres, confirmer certaines dispositions qu'il avait prises dans l'intérêt de Simone, parce que « on ne sait pas ce qui peut arriver »...

Elle avait pâli. « On ne sait pas ce qui peut arriver !... » Hélas ! On le savait trop bien, maintenant !

Ils allèrent chercher la cantine de François et ils la rapportèrent dans la chambre. C'était une cantine usagée, qui fermait assez mal et que François, en quittant le service, n'avait pas voulu remplacer. Puis, au fond d'une caisse, ils prirent les anciens uniformes soigneusement pliés et bourrés de camphre.

— Nous laisserons la fenêtre ouverte, dit Simone. L'odeur s'évaporera promptement.

Sur le lit de repos, sur les fauteuils, elle étala les vêtements militaires, sombres, rehaussés de bandes rouges. Elle s'étonnait qu'ils fussent lourds à ses mains. A peine pouvait-elle déplier le manteau si épais, si raide !

— Croyais-tu que tu le remettrais jamais, François? Te souviens-tu que tu le regardais avec un peu de mélancolie, lorsque tu m'aidais à le plier, pour le serrer dans la caisse, il y a deux ans?

— C'est un vieux serviteur qui a reçu bien des averses ! On l'avait mis trop vite à la retraite, mais il est comme moi, encore bon pour le service actif...

Pendant que la jeune femme bouleversait les armoires, François s'installa à son bureau. De temps en temps, Simone venait près de lui. Elle le consultait. Où placer tel objet?... Que faire de tel autre?

— Je ne trouve pas tes jumelles.

— Dans le placard, troisième rayon, avec le revolver... Mon sabre est en bas...

Il écrivait. Simone s'éloignait lentement, sans quitter des

yeux cette forme chérie, cette tête casquée de cheveux rudes, ce profil net et ferme comme un bronze. Elle se pencha pour lisser les plis du manteau, et une larme tomba, étoilant le drap bleu d'une tache humide...

Quand François eut fini d'écrire, il appela sa femme près de lui. Il lui remit un carnet de comptes, des lettres, une liste de commissions indispensables qu'elle devait faire, une petite somme en or qu'il avait pu réunir, les clefs de ses tiroirs particuliers. Et posément, avec cette précision qu'il apportait dans tous les actes de son existence, il lui donna des conseils. La guerre pourrait être longue... Il faudrait résister à l'action dissolvante de la solitude et de la rêverie; il faudrait agir, travailler pour soi et pour les autres... Dans les hôpitaux ou dans les œuvres d'assistance qui allaient se multiplier, une femme telle que Simone aurait bien des occasions d'être utile....

Il l'avait attirée sur ses genoux et il la sentait trembler tout entière, fragile et brûlante, la tête renversée, le cou gonflé de soupirs. Un arome délicat montait de sa chair, de sa robe, de sa chevelure cendrée. Sous les étoffes, la forme fine s'assouplissait. François se rappela les heures où il l'avait tenue ainsi, et l'éblouissement de leur joie partagée et les liens qui les attachaient l'un à l'autre, liens de la tendresse, liens du plaisir, liens que l'habitude avaient serrés au lieu de les distendre. Simone était sa compagne et son amie, mais elle était aussi son amante. Il la portait en lui, comme la secrète puissance qui le faisait vivre, comme la moelle de ses os et le sang de son cœur.

Elle ne savait pas, la bien-aimée, par quelles alternatives de courage et de faiblesse il avait passé, lui, le faux stoïque, le faux impassible ! Elle ne savait pas qu'il était dévoré par l'inquiétude en l'abandonnant ainsi, et que là-bas, où son devoir le réclamait, il connaîtrait tous les supplices de la nostalgie anxieuse ! Elle ne savait pas que pour ce soldat prêt à mourir et à bien mourir, le sacrifice représentait un effort surhumain. Et jamais elle ne saurait cela. Jamais elle ne mesurerait la souffrance de celui qui ne voulait pas, dans la fièvre de leur adieu, s'affaiblir et l'affaiblir elle-même, en s'attendrissant.

Elle l'écoutait blottie contre sa poitrine, mais quand il

voulut lui expliquer les décisions qu'il avait prises à propos d'elle, et comment elle pourrait vivre, « en cas de malheur », elle le bâillonna d'une caresse.

— Non, non, pas cela ! Tais-toi !

— Mais il faut bien...

Elle l'étreignit plus fort :

— Tais-toi !... Je ne veux pas t'entendre !... Crois-tu donc que je te survivrais?... Tu ne m'aimes donc pas comme je t'aime?... Tu es mon unique raison de vivre, et si tu me manques, je n'aurai pas besoin de vouloir mourir : je cesserai d'être... Heureusement, je n'ai pas d'enfant !... Quoi?... Que dis-tu?... Tu le regrettes? Moi, je m'en réjouis... Un enfant me retiendrait... Et je suis libre, ô mon amour, je suis libre !... Je te laisse partir, mais je suis libre, et si tu meurs, je te suivrai...

— Oh ! Simone ! ce que tu dis est atroce !... Ma vie ne m'appartient plus, mais la tienne, si chère, si précieuse... Promets-moi... ma chérie...

Un frisson terrible le parcourut. Et lui, qui avait tout imaginé, tout accepté d'avance, excepté cela, comprit de quelle profondeur de désespoir montait ce cri de femme... Pressant contre lui le corps adoré, respirant l'haleine ardente, il ne fut plus, à son tour, qu'un pauvre homme, faible et douloureux. Et sans plus parler, le front dans le sein de Simone, il pleura.

XX

Il dormait, maintenant, brisé par les larmes et les caresses, sur la gorge nue de Simone, entre ses bras nus, sous ses cheveux. Après la crise qui les avait jetés l'un vers l'autre, après l'étreinte convulsive et la volupté sanglotante, le sommeil l'avait foudroyé. Il dormait, lui qui aurait voulu vivre, dans un paroxysme de passion, chaque seconde de la nuit suprême.

Un roulement de chariots, un sourd éclat, une décharge formidable firent retentir le ciel. Des phosphorescences

bleuirent les persiennes. L'orage qui couvait depuis trois jours éclatait enfin. Les glaives des éclairs se croisaient sur Paris. François tressaillit dans son sommeil. Rêvait-il au choc des armées? Entendait-il gronder les canons?... Simone appuya sa bouche sur le front où veillait vaguement la pensée...

Elle disait en son cœur :

« Dors !... oublie !... Il n'y a pas de guerre !... Il n'y a que notre amour... Dors ! Tu te réveilleras assez tôt... Le sommeil ne te prend pas à moi. Je te possède, dans cette ombre qui couvre tes sens et ton âme. Mon regard t'enveloppe, comme mes mains sur toi, comme mes cheveux répandus, comme ma nudité chaude et mystérieuse. Je te possède, endormi, et je t'appartiens... Dors !... »

Il dormait, subjugué peut-être par la volonté qui pesait sur lui. Simone pensa au morne bonheur qu'ils venaient d'épuiser, jusqu'à la défaillance. Dans toutes les maisons de Paris, et au delà, dans toutes les maisons des villes et des villages, des hommes et des femmes s'aimaient, pendant l'orageuse nuit. Ce fracas du tonnerre, au ciel, présage sinistre, avait couvert, pour que le Dieu des miséricordes ne l'entendît pas, le cri éternel de l'amour. Mais, l'amour préparait ses revanches. Il recréait, au flanc des femmes, la vie que les hommes allaient détruire avec leur ingéniosité féroce. La trame des existences qui compose l'humanité, prête à se rompre sur tant de points, refaisait, ailleurs, le tissu sacré de l'avenir. L'étreinte, dans cette nuit où finissait un monde, avait le sens auguste et la chasteté religieuse d'un rite.

Les sèches détonations de l'orage s'affaiblirent. Simone, assoupie un instant, s'éveilla dans le froid qui précède le petit jour. La fenêtre pâlissait. Les moineaux des marronniers saluaient l'aube.

Ivre de lassitude, la jeune femme lutta contre la torpeur. Le corps de François retenait le sien comme un aimant dont elle ne pouvait se détacher. Elle s'assoupit et se réveilla de nouveau... Six heures !...

François remua, encore engourdi. Simone lui baisa les paupières.

— Mon amour, il faut nous lever.

Elle était calme, elle voulait être calme, et elle berça son mari de paroles rassurantes.

— N'aie aucun souci de moi. Je serai ce que je dois être. Oublie ma folie de cette nuit et mes paroles qui t'ont fait pleurer. Je t'obéirai toujours, absent ou présent. Vois : je suis forte. Je souris...

Pauvre sourire martyrisé ! François le baisa pieusement :

— Sois bénie pour le courage que tu me donnes !

Une dernière fois, Simone prépara le thé. Une dernière fois, elle vit François assis en face d'elle, dans la minuscule salle à manger. Elle l'aida, quand il ferma sa cantine, et elle sortit avec lui, pour chercher une voiture...

Le temps s'était purifié. Une lumière mauve et dorée, la vaporeuse lumière qui flotte comme une poussière de pastel sur le Paris matinal, enchantait la petite rue. Les boutiques s'ouvraient. Seule, celle de madame Anselme restait close.

Simone admirait François. Pâle, aminci par l'uniforme il était vraiment un bel officier et il avait le ton et l'allure des êtres nés pour le commandement. Elle fut orgueilleuse de lui. Celui-là, oui, celui-là qu'elle avait aimé et qui l'avait choisie, c'était un homme ! Combien supérieur, pensait-elle, à tant d'autres qui, naguère, occupaient la curiosité de Paris, pantins brillants, esprits tout en surface, gloires de salon qui éblouissent les sots ! Celui-là, c'était exactement le Français dont la France en péril avait besoin, le soldat énergique et modeste, détestant le bavardage et la gloriole, et qui, dans l'épreuve où tous ceux de sa génération donneraient leur mesure, prendrait la place qui lui était due : au plus grand danger, au plus grand honneur.

Après avoir erré quelque temps sur l'avenue, Simone et François aperçurent enfin une automobile. Le chauffeur accepta de les mener chez eux, puis à la gare de Lyon.

— C'est parce que c'est vous, mon lieutenant. Aujourd'hui, il n'y a plus de voitures pour les civils.

Chemin faisant, les Davesnes croisèrent Fréchette qui s'en

allait, portant une valise de toile. Sa petite amie l'accompagnait.

Marie Pourat était dans l'appartement en désordre. Elle avait apporté les journaux qui annonçaient la déclaration de guerre faite par l'Allemagne à la Russie. Cette nouvelle ne surprit pas François Davesnes.

— Je suppose, dit-il, que notre tour viendra bientôt.

Marie raconta que son Anthime partirait le cinquième jour seulement. Puis, d'une voix triste :

— Il y a eu un malheur, cette nuit, tout près de chez nous. Madame Anselme est morte.

— Madame Anselme, la papetière?

— Oui, madame. Elle était trop impressionnable, cette grande femme. Quand elle a su que son garçon allait partir, elle a eu une espèce de congestion... Le pauvre fils est comme fou !... C'est une femme, on peut le dire, que la guerre a tuée...

— La guerre en tuera bien d'autres, dit Simone...

François la pressait. Même en arrivant à huit heures, il risquait de ne plus avoir de place dans le train.

Une fois encore, il prit au fond de ses yeux l'image de la chambre bleue, du salon gris, des choses aimées ; et serrant sa femme sur son cœur, il lui dit :

— Simone, quoi qu'il advienne de nous, j'ai connu ce que la vie a de meilleur et de plus beau. J'ai été heureux entre tous les hommes. Dis-moi que tu as été heureuse !

Elle répondit par des baisers. Les minutes fuyaient. Il l'entraîna.

Et la voiture démarra. Derrière François Davesnes, la petite rue s'évanouit avec ses vieilles bicoques, ses maisons neuves, et la palissade aux affiches et les marronniers dépassant le mur du jardin, et le clocheton où roucoulaient les colombes.

Le soleil émergeait des brumes tièdes. La Seine était une coulée d'argent. Le clocher de Notre-Dame, les quais, les nobles façades de l'Ile Saint-Louis, se dessinèrent dans une harmonie exquise de gris, avec la note verte et légère des arbres penchés sur l'eau.

— Cher Paris ! dit Simone... Vous le défendrez bien, n'est-ce

pas? Ce serait une telle honte si les Allemands revenaient ici !

— Ils n'y reviendront pas, sois tranquille.

Simone, pensive, se rappelait le cortège des jeunes gens qu'elle avait applaudis...

— Mon amour, dis, nous aurons la victoire? Nous n'aurons pas souffert pour rien? Notre sacrifice ne sera pas inutile?... Nous sommes nés dans un pays vaincu. Nous vivrons dans une France triomphante !...

— La victoire sera cruellement disputée et coûteuse, Simone, mais nous l'aurons.

L'automobile ralentit sa marche après le pont d'Austerlitz. Une foule immense débordait la rue de Lyon où la bouche du Métropolitain vomissait un torrent d'hommes et de femmes. Des véhicules de toute sorte, les plus désuets, les plus bizarres, amenaient les mobilisés. Toute cette foule, criblée par des barrages d'agents et de soldats, montait d'un même mouvement vers la gare. Il y avait beaucoup d'officiers de tout grade et de tout âge, des lieutenants de territoriale aux cheveux gris, gênés par l'uniforme qui leur serrait le ventre, des médecins, des marins qui ralliaient Toulon. Sur les terrasses, des familles italiennes, croates, bohêmes, attendaient les trains gratuits réservés aux étrangers, et faisaient un pullulement de saleté et de misère, à même le sol. On voyait des époux avec des enfants, de jeunes hommes avec de vieilles mères. Les adieux de la nuit avaient rougi les yeux et creusé les figures blêmes. Presque toutes les femmes pleuraient, si doucement, qu'elles avaient l'air de demander pardon... « Adieu, petit ! Que le bon Dieu te protège !... — Adieu, maman. — Adieu, la femme et le gosse !... Ayez pas peur. On « les » aura... — Adieu ! Écris-nous... Ne prends pas froid, la nuit... Ne perds pas ton argent !... » Des noms, de tendres et petits noms familiers, passaient dans un baiser... Mais la scène était courte et simple. Le soldat franchissait le barrage ; la mère, l'épouse, silencieuse et chancelante, s'en retournait, et les gens s'écartaient devant elle.

Un homme de bonne volonté prit la cantine de François ; Simone se chargea du sac de toilette et du sabre que gainait le fourreau gris. Fendant la foule, avec peine, ils arrivèrent

à la salle des bagages. Mais là, deux haies de soldats, une consigne impérative : « Pas de femmes dans l'intérieur de la gare, sauf les voyageuses munies de billets. » François insita vainement. Il dut entrer seul, avec le porteur, et Simone resta dehors, à côté de l'officier de paix qui surveillait le passage...

Elle ne demanda rien. Les petits soldats qui formaient la haie la considéraient avec une gentille sympathie. Le cerbère fut-il ému par la détresse de ses yeux? Il murmura :

— Puisque vous lui portez son sabre, à cet officier, entrez tout de même. Il ne peut pas partir sans son arme, c'est bien sûr !

L'homme s'écarta un peu de la porte et par l'intervalle libre, Simone glissa, comme une souris. Maintenant, elle était dans la place, et François, en revenant, l'aperçut...

Huit heures et demie. Ils avaient encore à eux quelques minutes... Sur un banc, à l'écart, ils s'assirent, incapables de parler, la main dans la main, et ils souffrirent, à ce moment-là, plus qu'ils n'avaient jamais souffert.

La première, elle dit :

— Il est temps !

— Non... Regarde l'horloge !...

— Tu n'auras plus de place dans le train. Tu seras très mal... Je ne veux pas que tu sois mal... Et puis, je sens que l'émotion te brise...

Elle ne pensait qu'à lui. Il avoua :

— Tu as raison.

Ils allèrent dans la direction du quai. Là, une nouvelle consigne arrêta Simone.

Alors, elle se jeta sur la poitrine de François, elle s'écrasa toute contre lui, crispant ses doigts sur l'uniforme dont les boutons accrochèrent sa chevelure. Une prière folle monta du fond de son être déchiré, vers les Puissances inconnues : « Qu'il vive ! que je le revoie !... » Fiévreuse, la bouche de François pressait sa bouche.

Elle cria :

— Adieu !... adieu !...

Et elle s'arracha de lui, brutalement. Elle courut, sans se

retourner, vers la sortie, mordant son mouchoir, l'âme et les yeux pleins de ténèbres et sentant fuir sa vie comme si on lui avait coupé les veines...

Elle se retrouva dehors, dans la cohue... C'était fini.

Il était parti. Elle était seule...

Le soleil brillait sur les baïonnettes. Au loin, le Génie de la Liberté n'était qu'une flamme dans le ciel, et les nuages, poussés par le vent, blanchissaient l'azur comme un vol éperdu de Victoires...

MARCELLE TINAYRE

AU GRAND TOURNANT

LETTRE DE RUSSIE

I

Il y a longtemps de cela, très longtemps. Pour la première fois de ma vie, je devais traverser la mer. Nous quittâmes le port à l'heure du crépuscule et le navire piqua sur une tour solitaire, qui s'élevait sur la falaise, là-bas, loin à l'horizon. Je me tenais sur le pont à côté du capitaine, un vieux loup de mer à la voix rauque mais au regard infiniment doux. Quand nous passâmes devant la tour solitaire, une petite lampe s'alluma à son sommet.

— Regarde, petit, c'est le phare, me dit le vieux capitaine, on va changer de direction.

— Comment? cette petite lanterne c'est le phare? répliquai-je étonné, j'avais pensé que c'était bien plus grand, bien plus imposant.

Quelques minutes après on sonna pour le dîner. Après le repas, les grands messieurs restèrent dans le restaurant à leurs cigares. On voulut me coucher.

— Non, fit le vieux capitaine, laissez-le encore un peu avec moi.

Nous montâmes sur le pont. La mer était calme et sur le firmament rose et bleu les premières étoiles s'allumaient.

— Regarde par là, petit, fit le vieux capitaine levant le bras. Mon regard suivit la direction. A l'horizon, dont nous nous éloignions, une étoile immense brillait d'un éclat merveilleux.

— Qu'elle est belle, m'écriai-je, comment l'appelle-t-on, cette étoile?

— Vois-tu, petit, grogna le vieux capitaine, c'est le phare, que tu viens de trouver si insignifiant tout à l'heure. Les phares, c'est comme les grands événements. Pour les comprendre il faut les voir de loin.

Les phares, l'horizon infini cachant un avenir inconnu, cette vague inquiétude de l'abandon au milieu d'une mer houleuse — combien de fois ne les ai-je pas revécues, ces impressions enfantines, depuis les jours historiques qui inaugurèrent la période terriblement grandiose que nous vivons ! Et en feuilletant le carnet familier, où j'ai cherché à esquisser les contours des vagues énormes qui écumaient autour de moi, combien de fois ne me suis-je pas rappelé les paroles du vieux capitaine : Les grands événements sont des phares : pour les comprendre il faut les voir de loin.

Je relis ce carnet. Je revois tous ces événements, je revis toutes ces impressions intenses dans leur désordre. Mais de ce mélange d'images confuses jadis, des phares s'élèvent aujourd'hui en colonnade farouche. Ils se dressent autour des navires, qui en se frayant un passage douloureux à travers la tempête déchaînée, emportent des nations entières. Et du sommet de ces géants, solitaires au milieu de l'onde écumante, des jets de lumière inondent la route suivie, la route à suivre...

Je revois Vienne, au moment où le premier souffle de la rafale passe sur l'Europe terrifiée.

Dans les rues, une foule en délire acclame le geste brutal du gouvernement. On ignore encore quelle sera la réponse de la Serbie à l'ultimatum, mais la foule prévoit déjà que la conséquence fatale du conflit est la guerre : et elle acclame la guerre. Dans les restaurants, dans les cafés, dans les rues, partout on entend chanter le *Radetzkymarsch* : Magenta, Solférino, Sadowa, Kœniggratz, tout cela est oublié, et la vue de l'uniforme familier n'évoque dans cette conscience enivrée que l'image de lauriers à gagner. Peu importe que ce soit en luttant contre un adversaire dix fois plus faible.

La mobilisation partielle étant décrétée, les communications sont menacées. Je file en Bohême chez des amis tchèques. A partir de Brün, l'aspect de la foule change subitement. On ne voit plus que des figures sombres et silencieuses.

Des femmes en pleurs stationnent sur les quais des gares. Elles viennent de conduire leurs frères, leurs fils, leurs maris. Quand le train s'ébranle, pas un cri n'est poussé. L'âme slave du peuple tchèque semble déjà porter le deuil des événements futurs. C'est dur d'aller se battre contre des frères.

Le soir j'arrive au vieux château où j'ai passé tant d'heures radieuses. Le vieux comte, si exubérant d'habitude, me paraît vieilli. Sa poignée de main est aussi cordiale, mais, mon Dieu! pourquoi tremble-t-elle cette voix si sonore et si ferme en me disant : Dans quelques jours, nous serons peut-être dans deux camps ennemis.

Le lendemain il vient me réveiller.

— Ami, les communications sont interrompues, c'est la mobilisation générale, il faut partir. J'ai fait atteler. Il y a cent kilomètres jusqu'à la frontière, vous pourrez les faire en voiture; voici des lettres pour des voisins amis. Vous trouverez des chevaux partout.

Vite je fais mes malles. Le comte m'accompagne jusqu'au perron. Au moment de nous quitter il m'embrasse.

— Regardez bien autour de vous en route, écoutez bien tout ce qu'on dira et répétez-le aux vôtres. Dites-leur que l'accueil qui vous sera fait, chacun de vous le trouvera ici, si, par la volonté de Dieu, vous y venez en grand nombre.

Et durant ces cent kilomètres j'écoute et je regarde. Partout le même empressement à me servir, partout le même refus de rien accepter pour prix des services rendus. J'entends encore cette phrase du vieux cocher Ianco :

— Ah seigneur, il est bon que l'on ne sache pas de quel côté partent les balles durant la bataille. Quand vous lirez que notre corps d'officiers a perdu beaucoup d'hommes, vous penserez à nous.

J'entends et je frémis à la pensée que les régiments tchèques sont commandés par des officiers autrichiens.

A la frontière de la Silésie prussienne un calme apparent règne. Le train part à la minute, arrive à la minute. Et pourtant l'air est imprégné d'une agitation sourde, tout le monde a l'air préoccupé, des militaires partout, et ça grouille, ça grouille... Deux heures d'arrêt à Breslau. C'est le jeudi 30 juillet. A la gare centrale, j'achète des roubles. Le cours est fantas-

tique, je fais une bonne affaire et j'acquiers une certitude — c'est la guerre.

Le même soir j'atteins la frontière russe. Au-dessus de la ville une lueur écarlate — on a mis le feu aux réserves de charbon. Je me précipite vers le chef de gare.

— La mobilisation générale de l'armée et de la flotte est décrétée, vous avez de la chance, c'est peut-être le dernier train qui passe.

A ce moment une détonation sourde retentit — on a fait sauter la tour d'eau.

Je passe dans la salle où l'on visite les passeports et les bagages. Tout à coup des hourras nourris : parmi les passagers on a découvert des officiers serbes, qui ont réussi à franchir la frontière pour gagner leur pays par la Russie.

Une nuit sans fin dans un train bondé. Personne ne dort, on cause à mi-voix. J'adresse la parole à des Polonais en leur langue. Tout de suite, ils remarquent mon accent et me répondent courtoisement en russe.

— Que pense la Pologne, quelle sera l'attitude des Polonais?

Ils me regardent étonnés, et mon cœur bondit de joie.

Enfin c'est Varsovie. Je traverse la ville en causant avec mon cocher. La guerre ne l'épouvante pas. Ce qui me frappe surtout, c'est de ne pas l'entendre prononcer une seule fois le nom de la nation ennemie. Tout le temps il parle « d'eux » sans les nommer.

A la gare de départ pour Saint-Pétersbourg une cohue inouïe sur les quais. J'attrape un facteur.

— Dix roubles pour toi si tu me procures une place.

Une demi-heure après il revient souriant :

— Vous pouvez venir vous asseoir, vous avez tout un coin pour vous.

Enfin le train s'ébranle. Les compartiments, les couloirs, tout est plein d'hommes et de femmes. J'entends des pleurs d'enfant dans le couloir et je suis heureux d'avoir une place pour pouvoir l'offrir. Ainsi le trajet qui dure deux jours et une nuit, je le fais debout dans le couloir. Mais je ne sens pas la fatigue, les nerfs sont tendus comme des cordes et le spectacle qui s'offre à mes yeux m'absorbe entièrement. Dans

toutes les gares, des militaires, des mobilisés qui partent. Je crois rêver en voyant ces troupes, ces hommes. Je ne suis pas revenu en Russie depuis 1905 et j'avais quitté un pays plongé dans la désolation, lorsque les hommes partaient pour cet Orient lointain, où on luttait contre un ennemi inconnu. C'était alors le même aspect que celui qui venait de me frapper en Bohême, des hommes mornes et silencieux, des femmes désespérées ne cachant pas leur détresse. Est-ce bien le même pays, est-ce bien le même peuple? J'ai peine à le croire. Des hommes aux figures rayonnantes, le regard vif et brillant, des femmes dont les lèvres tremblent un peu mais qui n'osent pas, qui ne veulent pas montrer leur chagrin. Des troupes admirablement vêtues, toutes en tenue de campagne d'un gris verdâtre, les officiers se distinguant à peine des soldats, s'entretenant familièrement avec eux. Les sous-lieutenants comme les généraux, tous portent à la ceinture le revolver, la jumelle et le sifflet.

J'arrive à Pétersbourg le samedi soir à neuf heures et je traverse la ville pour me rendre à l'hôtel. Tout le trajet je le fais tête nue, car je rencontre partout des cortèges, drapeaux en tête et chantant l'hymne national. La foule est grave et j'ai l'impression de traverser une cathédrale immense. A l'hôtel, le portier me reçoit : L'Allemagne nous a déclaré la guerre ce soir à sept heures. — Je lui serre la main sans rien dire, l'émotion m'étouffe. Cette nuit encore, je ne dors pas. La Perspective de Nevsky est à deux pas et jusqu'à l'aube le chant de la foule en prière monte vers moi. Je sors sur le balcon, je regarde cette ville immense dont l'aspect extérieur est le même, mais dans l'âme de laquelle passe un souffle nouveau.

C'est dimanche, je me lève de bonne heure et je saute sur les journaux. Je les lis fiévreusement et je continue à m'étonner. D'où vient ce ton grave, ce recueillement, cette absence complète de grands mots, de fanfaronnade? — Le moment est grave, l'ennemi redoutable, oublions nos querelles : la patrie, notre petite mère, est en danger. — Quelle différence avec la légèreté d'esprit inexcusable de la dernière guerre ! Est-ce parce qu'il se rendait compte de ce changement que le vieux comte Pourtalès, durant sa dernière visite à Sasonoff, ne sut

que balbutier des phrases confuses, où des mots français et allemands s'entremêlaient, et qu'au lieu de remettre une note il en remit deux, d'où il ressortait clairement que la guerre était chose décidée en Allemagne, quelle que fût la réponse de la Russie à l'ultimatum? Erreur dont il ne se rendit compte qu'en rentrant chez lui et qui fut rectifiée par téléphone.

Le même jour, à deux heures de l'après-midi tous les hauts dignitaires de la cour, tous les hauts fonctionnaires civils et militaires sont convoqués au Palais d'Hiver. Le Tzar entouré de sa famille et de tous les grands-ducs donnera lecture du manifeste de guerre.

L'immense place est noire de monde. L'étendard impérial flotte sur le toit du palais, les canons de la forteresse Pierre et Paul tonnent. Là, derrière ces vitres qui reflètent un soleil rouge, les paroles historiques d'Alexandre Ier lors de l'invasion de 1812 ont été prononcées : *Tant qu'un seul ennemi souillera notre sol je ne déposerai pas les armes.* Et tout à coup la porte du grand balcon s'ouvre, le Tzar apparaît avec la Tzarine. Alors un silence poignant se fait sur la place, puis, comme fauchée par un souffle immense, cette foule de trente mille âmes s'agenouille, et la voix impériale, grave et sonore, répète au peuple les paroles historiques. Une minute de silence — puis un cri jaillit. Poussé par des milliers de poitrines, il monte vers le balcon : *Dieu garde le Tzar.* Des mouchoirs et des drapeaux s'agitent, l'hymne national retentit.

Dix minutes après, des équipages de la cour quittent le perron du palais. Non, ce n'est pas possible, mes yeux ne mentent-ils pas? Dans la première calèche découverte, Nicolas II traverse la place en se frayant lentement passage à travers la foule. Où sont les policiers, les détectives, la garde du corps? Où sont les temps où l'empereur ne pouvait se montrer que protégé par un mur de baïonnettes et un cordon invisible de policiers? Ce que nul gouvernement, nulle mesure libérale, nulle réforme libératrice n'auraient pu faire, tu l'as fait, Allemagne! Le Tzar des Russes vient de retrouver son peuple.

Ni ce jour, ni les suivants la ville n'a pavoisé. L'enthousiasme, l'élan ne sont pas dehors, ils sont dans les âmes. Et voici les premières nouvelles qui arrivent : Engagement de sentinelles, trois ennemis tués, deux des nôtres blessés. — Mon

Dieu, que tout cela semble grave et important. Tous ces petits détails passionnent, — et cependant la question que nul ne prononce mais qui domine chaque esprit, c'est : que fera l'Angleterre?

Je vais trouver des amis anglais. Ils ne cherchent même pas à dissimuler leur inquiétude, ils restent là, enfermés chez eux, à attendre avec une anxiété croissante des nouvelles de Londres.

— Serait-il vraiment possible que notre gouvernement ne se rendît pas compte de l'opinion populaire? Mais alors qu'attend-il, pourquoi ne marche-t-il pas tout de suite? c'est effrayant de rester comme cela. Nous mourrions de honte si l'impossible arrivait. Nous ne sortons même pas pour éviter de répondre à toutes ces questions qui nous assaillent...

Enfin la dépêche si anxieusement attendue arrive. Je saute dans une auto et je vais trouver mes amis. Et pour une minute, ces Anglais rigides s'oublient, ils me sautent au cou.

Les nouvelles coulent maintenant à torrent. Celles qui arrivent de Belgique font bondir le peuple russe : ah ! ils nous paieront cela ! La foule dans les rues commence à se départir de son calme. Puis arrivent coup sur coup les deux nouvelles incroyables : les Allemands ont refusé le droit de passage à l'impératrice douairière, le grand-duc Constantin a été molesté.

C'est le soir, la Perspective de Nevsky est noire de monde, la foule est houleuse. Tout d'un coup des cris retentissent : Allons chez eux, vengeons l'injure. — Et la foule marche vers l'ambassade d'Allemagne, située vis-à-vis de la grande cathédrale de Saint-Isaac. Elle rappelle étrangement les grands magasins de Wertheim à Berlin. Sur le toit, deux chevaux énormes en bronze sont maintenus par deux figures nues d'hommes musclés. Quel peut bien être le symbolisme de ces statues, dont la laideur semble vouloir affirmer ouvertement qu'elles ne furent pas par préoccupation esthétique placées là-haut, en face de la plus belle cathédrale de la capitale russe? Et quelle peut être la mentalité de ceux qui n'ont pas compris combien la nudité de ces muscles énormes, qui ne semblent vouloir exprimer qu'une seule idée, celle de la force brutale, devait jurer devant une place où le plus grand des Russes,

Pierre Ier, chevauche sur son étalon d'acier? — En quelques minutes, des hommes montent sur le toit. Des cordes solides enlacent les statues hideuses, la foule recule, les cordes se tendent. Avec un fracas sourd, la menace allemande vient s'abattre sur le pavé.

Oui, on peut le dire, il faut même le dire : l'assaut donné à l'ambassade d'Allemagne à Petrograd, en août 1914, ne fut pas le geste brutal et irréfléchi d'une foule en délire. Ce fut la première manifestation d'une âme révoltée, de l'âme d'un peuple entier, prenant conscience de la menace du dehors, de cet envahissement lent et sournois qui, avec une ténacité déconcertante, semblait déjà depuis des années porter atteinte aux droits les plus sacrés d'un peuple...

II

— Empereur, je possède cent chevaux, je commande à cent hommes, ils sont à toi, ordonne.

Je lis cette dépêche adressée au Tsar par un chef des hordes vaillantes du Turkestan, le matin de la journée historique où la Douma et le Conseil d'Empire, convoqués en session extraordinaire, répondront à l'appel impérial. Dans les steppes lointaines l'écho de la menace allemande s'est aussitôt perdu dans le cliquetis des lances et des yatagans étincelants. Tout à l'heure cette menace recevra la réponse des représentants du peuple russe.

Les voilà assemblés dans la grande salle du trône. A droite, ce sont des uniformes ruisselants d'or et d'argent, panachés de croix et d'étoiles aux pierres précieuses — c'est le Conseil d'Empire. A gauche, quel mélange bizarre de costumes divers, habits, redingotes, soutanes de popes, kaftanes de moujiks, des souliers vernis à côté de bottes grossières — c'est la Douma.

La grande porte du fond s'ouvre, le Tsar apparaît entouré de tous ses ministres. — Dans une heure grave je fais appel à vous, oublions tous nos dissentiments, toutes nos querelles. — La voix de l'empereur est grave, son regard est triste. Ces

hommes qu'il voit devant lui, ne représentent-ils pas cette grande famille qui dans quelques jours portera le deuil? Nicolas II s'est tu. Les présidents des deux Chambres s'avancent et prononcent quelques paroles. Puis subitement le parquet craque, il n'y a plus qu'un homme debout dans la salle — autour de l'empereur de toutes les Russies, la grande famille s'est agenouillée en prière et l'hymne national monte vers le trône des Romanoff. Il n'y a plus de partis politiques en Russie, il n'y a plus de dissentiments entre ses fils : voilà la réponse, voilà le cri sublime qui se porte en ouragan vers la frontière violée, où déjà gronde le canon.

Du Palais d'Hiver les députés se rendent en séance. Les ministres rendront compte de la situation et feront voter les nouvelles lois qu'elle implique. Cette séance mémorable, elle serait monotone, si elle n'était pas tellement émouvante dans sa grandiose simplicité. Tous les discours, qu'ils soient prononcés par des ministres ou des députés, expriment la même pensée, les mêmes sentiments. Et voici que dans le couloir M. Pourichkievitch, le tribun de la « horde noire », l'apôtre féroce de la réaction à outrance, va trouver le chef du parti libéral des Cadets, M. Milhioukoff, et, le saluant pour la première fois de sa vie : Collègue, je suis heureux de faire votre connaissance. — La glace est rompue, dans la lutte commune contre l'ennemi extérieur les éléments extrêmes de l'opinion chercheront à se connaître et à se comprendre.

La Douma a parlé. Nombreux sont les millions d'hommes qui se sont fait entendre par sa voix. Et cependant il y a dans le vaste empire russe un petit peuple qui n'a encore rien dit, parce qu'on ne lui a pas demandé de se prononcer. C'est la Finlande.

Depuis cent ans ce pays fait partie de l'empire. Au pacte conclu entre son peuple et les empereurs de Russie, jamais les Finlandais n'ont failli. Dans une lutte désespérée pour le maintien de ce pacte, les générations actuelles ont fait preuve d'un héroïsme qui leur a valu les sympathies et l'admiration de toute l'Europe civilisée. Elles ont démontré ainsi que l'esprit qui les anime est le même que celui de 1878, quand au nom du pacte violé aujourd'hui, la glorieuse garde finlandaise versa abondamment son sang pour la cause d'un peuple slave

opprimé. Aujourd'hui, les circonstances ont fait que dans la lutte gigantesque engagée au nom du droit des nations, la Finlande restera spectatrice passive. Il ne lui est pas permis d'y participer activement, mais il ne peut lui être défendu de manifester ses sentiments. Des réfugiés russes la traverseront venus de tous les coins de l'Europe incendiée, et ils y trouveront un accueil dont ils garderont un souvenir inoubliable. Sur toute leur route, la population finlandaise leur offrira une hospitalité fraternelle et durant tout le trajet ces malheureux, dont la plupart se trouvent plongés dans la misère, seront les hôtes de ce petit peuple généreux, qui semble vouloir oublier le passé pour ne tenir compte que du moment présent.

Et voici que l'impératrice douairière, Maria Féodorovna, grâce à l' « hospitalité » allemande se voit, elle aussi, dans la nécessité de faire le long voyage de Tornéo à Petrograd. Dans toutes les gares où s'arrête le train impérial, des jeunes filles du peuple la reçoivent avec des fleurs, des jeunes gens l'accueillent avec les harmonies graves de leurs chansons populaires. Et la voyageuse impériale, sentant combien est sincère le loyalisme qui lui est témoigné, aura un geste qui fera battre le cœur des patriotes finlandais. Dans une petite gare, elle quitte le wagon impérial pour accepter personnellement le gros bouquet qu'une petite fille toute rouge d'émotion vient lui offrir. La foule l'acclame et un chœur de jeunes gens et de jeunes filles entonne une chanson finlandaise. L'impératrice écoute en souriant, puis en se penchant vers le gouverneur général, un disciple fidèle de Bobrikoff, elle prononce quelques paroles. Le général rougit et, d'un air embarrassé : Majesté, c'est défendu. — Alors la souveraine fait un geste volontaire et en fronçant ses beaux sourcils : Je le désire ainsi. — Puis s'adressant à la foule : Chantez-moi votre hymne national. — Une seconde de silence. A-t-on bien entendu? Tout le monde se regarde, un long soupir part de ces poitrines oppressées par l'émotion, puis, tel un cri d'allégresse, l'hymne finlandais porte vers le ciel l'espoir de la Finlande. A côté de l'impératrice, le grand-duc Alexandre a porté la main à sa casquette. A ce moment, il n'y a plus d'« étrangers » dans le vaste empire du Tsar.

Si pourtant, il en reste, au grand étonnement du public de Petrograd. Dans une rue, l'une des plus élégantes de la capitale, sur la terrasse d'un immeuble qui, aux jours de fête, arbore le drapeau jaune et noir, on peut apercevoir tous les jours à cinq heures quelques personnes fort élégantes qui y prennent le thé. La guerre ne semble pas avoir troublé leur habitude. Le gouvernement de l'Autriche est censé ignorer tout ce qui se passe sur sa frontière nord-est, et ses représentants à Petrograd demeurent plongés dans la même ignorance, bien qu'ils se doutent un peu de la direction que prennent toutes ces troupes qui défilent devant leurs fenêtres. Voilà six jours que dure cette petite comédie : — Ils attendent que nous leur déclarions la guerre, — m'explique un jeune diplomate, auquel je manifeste mon étonnement de voir encore là ces retardataires indésirables. Leur présence n'est d'ailleurs pas pour nous déplaire, ajoute-il avec un sourire malicieux, ils auront de quoi raconter à Vienne. — Enfin la déclaration de guerre arrive et ces élégants messieurs se voient obligés d'aller prendre leur thé sur les bords du Danube.

J'assiste à leur départ pour voir de mes yeux quelle sera l'attitude des « barbares » vis-à-vis des sujets de François-Joseph. La foule sait parfaitement quels sont les personnages qu'emportent toutes ces luxueuses automobiles, mais cette fois c'est son tour de manifester la plus complète des ignorances. Les membres de l'ambassade d'Autriche-Hongrie quittent la capitale russe au milieu d'une indifférence démonstrative. Ceux-là on ne les hait même pas.

Toute espèce d'émotion ne leur sera cependant pas épargnée, car voici qu'arrivés à la gare, ils s'aperçoivent qu'un des leurs a disparu. Et ma foi, ce n'est pas un personnage sans importance, puisqu'il fut le bras droit de l'attaché militaire. On s'étonne, on cherche, on téléphone. Il était pourtant bien là tout à l'heure au départ. L'ambassadeur s'énerve visiblement, l'attaché militaire a blémi. Enfin il faut en prendre son parti, le train ne peut attendre indéfiniment. Dans la lutte qui ne s'est pas encore engagée, l'ambassade d'Autriche à Petrograd a perdu un homme. Le même soir, les journaux rapportent le fait et ont l'air de s'inquiéter : parbleu! ce n'est pas drôle, s'il reste là à nous espionner. J'en cause le lende-

main avec un officier de l'état-major avec qui je vais à la gare de Moscou reconduire les mobilisés belges et français qui vont partir. Il sourit avec malice : Mais laissez-le donc, il est très bien où il est. — Je ne comprends pas et j'insiste ; mais mon interlocuteur devient subitement muet. Enfin je comprends et je ris de bon cœur. Ah la bonne farce ! J'ignorais vraiment que les principes du colonel Redl eussent gagné des adeptes jusque dans ces milieux!

Nous arrivons à la gare. L'énorme place est envahie par une foule compacte, qui est venue saluer ses alliés à leur départ pour les champs de bataille, là-bas loin dans l'Ouest. Les voilà sur le quai, on peut les reconnaître au milieu de la masse grouillante aux fleurs dont on les a chargés. L'enthousiasme déchaîne des bourrasques de hourras, on entend à peine le sifflet de la locomotive. A toutes les portières des officiers russes embrassent ces amis d'hier, ces frères d'aujourd'hui. Le train s'ébranle : Au revoir, au revoir, à Berlin!

Dans les rues de Petrograd, on ne voit plus comme en 1904, les uniformes multicolores de la garde impériale, et cette fois elle a été la première à quitter la capitale pour aller faire son devoir à côté des régiments de l'armée. Aux coins des grandes perspectives, une masse grouillante s'arrache les journaux. Tout le monde s'interpelle. Les existences bouleversées des individus viennent se fondre dans un rythme nouveau. On ne vit plus du matin au soir et du soir au matin, on vit d'édition spéciale à édition spéciale. Et devant les rédactions des grands journaux, une foule compacte stationne, les yeux anxieusement fixés sur les fenêtres où doivent apparaître les plus récentes nouvelles, ou plutôt des brins, des lambeaux de nouvelles. Car pour tout ce qui est des véritables opérations de guerre, la presse garde une réserve des plus sévères. La discipline du silence est jugée nécessaire et le public s'y soumet de bonne grâce. Ici encore, quelle différence avec la mentalité de 1904, où quotidiennement les journaux publiaient des détails indiscrets non seulement sur ce qui était fait, mais sur ce qui devait se faire ! Et le public en les lisant s'agitait, discutait, critiquait, tout en demeurant au fond parfaitement indifférent pour tout ce qui se passait là-bas, quelque part en Sibérie. Maintenant on parle moins, mais on agit. Dans toutes

les maisons, riches ou pauvres, on coud, on tricote, on organise des secours pour ceux qui restent. La Croix-Rouge dépense l'argent sans compter. A Moscou, la première journée de quête donne trente millions de roubles. A côté des richards, qui sortent des liasses de billets, on voit l'humble moujik déposer sa pièce de cuivre dans la sébile. Tout le monde s'impose de grand cœur des privations pour pouvoir donner, donner, donner encore.

Et voici les premiers blessés qui arrivent. Sur le quai où vient stopper le train sanitaire, le ministre de la guerre, le général Soukhomliloff, entouré d'une suite nombreuse, attend. Le premier blessé sort péniblement du wagon en s'appuyant sur des béquilles. Le ministre se hâte au-devant de lui, et avec infiniment de précautions il l'aide à traverser la gare et à monter dans l'automobile de la Croix-Rouge. Sur la place une foule muette, tête nue, salue les premiers héros de la guerre nationale.

Combien y en a-t-il qui ne reviendront jamais? Tous les jours les listes qui portent leurs noms s'allongent et on les parcourt avec angoisse : est-il tué ou seulement blessé? La garde impériale a été admirable, l'aristocratie russe paie largement son tribut à l'œuvre nationale et nombreuses seront les familles aux noms illustres qui porteront le deuil. Ou plutôt non, elles ne le porteront pas, la couleur noire ne viendra pas assombrir les villes et les campagnes de la Russie en fête. Je l'entends encore cette mère raidie dans sa douleur, fière d'avoir apporté à sa patrie le plus douloureux des sacrifices. Son fils unique a été tué, mais quand on vient lui apporter des paroles de consolation, elle vous arrête net : Mon ami, dans cette guerre il y a des tués, il n'y a pas de morts. — Et durant toute votre visite elle causera de ce fils glorieux presque gaiement, comme s'il devait revenir demain.

Je ne m'étonne plus de ce que je vois autour de moi. Il me semble que cela doit être ainsi et ne peut pas être autrement. Quand le Tsar se rend à Moscou et que le préfet de police fait afficher sur les murs de la deuxième capitale : Citoyens de Moscou, c'est à vous que je confie la garde de notre empereur — on comprend que ces paroles expriment une réalité nouvelle : l'appel préfectoral est affiché sur des

murs qui portent encore la trace des balles de 1905. Quand un des représentants les plus illustres de la noblesse polonaise fait entrer ses fils dans un collège russe à Moscou en proclamant tout haut que désormais les Polonais ont deux patries, deux langues maternelles, on sourit à cette vision.

On ne s'étonne plus? Si, pourtant; car une fois encore j'aurai à me demander si mes yeux et mes oreilles ne me trompent pas.

Ce sera le jour où sur la Perspective de Nevsky j'assisterai à une manifestation d'étudiants. On vient de leur supprimer leurs prérogatives, désormais ils feront leur service dans l'armée non pas comme des volontaires favorisés par de nombreux privilèges, mais comme de simples soldats. C'est à cause de cette mesure qu'ils viennent manifester dans les rues de Petrograd. Et la même police, qui jadis les accueillait à coups de nagaika, laissera faire. Mais aussi quel miracle! Des mêmes rangs, où jadis les anarchistes convaincus hurlaient *l'Internationale*, l'hymne national s'élève aujourd'hui comme un long roulement de tambours, à la place du drapeau rouge ce sont les couleurs tricolores qui flottent gaiement à côté du portrait de Nicolas II porté en tête du cortège, et au lieu de bombes meurtrières ce sont des centaines de casquettes qui sont lancées dans l'air ensoleillé par tous ces jeunes enthousiastes.

Le même soir je quitte Petrograd. La tension perpétuelle des nerfs durant toutes ces longues semaines commence à se faire sentir. Je vais chercher le repos dans cette campagne que Tourguenieff m'a appris à aimer et je trouve un refuge chez un vieil ami, véritable seigneur russe qui achève sa vie laborieuse en spectateur désintéressé des honneurs de ce monde. La guerre le passionne; dans son bureau, les cartes des théâtres d'opérations sont couvertes de petits drapeaux et chaque courrier lui apporte un paquet volumineux de journaux. Tous les soirs nous causons longuement. Je lui fais part de mes impressions, j'exprime mon étonnement de cette Russie nouvelle qui commence à se révéler. Il m'écoute en souriant : On voit bien que vous n'avez pas vécu en Russie ces dernières années, me répond-il. Moi-même, bien que vivant toujours au milieu

de notre peuple, je suis souvent surpris de la rapidité avec laquelle il marche vers la lumière. Tenez, comparez donc le début de cette guerre avec celui de la guerre de Crimée. Alors on se battait contre des Français et des Anglais, mais le peuple savait seulement que c'étaient des étrangers sans les connaître davantage et il n'avait aucune haine pour l'ennemi. Aujourd'hui, il déteste les Allemands et ressent une véritable sympathie pour nos Alliés. Est-ce par instinct ou par intelligence? je n'en sais rien. Tout cela tient peut-être à des affinités naturelles. Moi-même j'ai beaucoup voyagé en Allemagne, il y a bien des choses que j'y admire, et pourtant j'ai pour cette race une aversion insurmontable. Nous leur achetons leurs marchandises parce que cela flatte notre paresse, mais nous les détestons précisément parce qu'ils nous les vendent. De même l'ivrogne ne peut résister à la tentation et bien que sachant qu'il s'empoisonne, retourne toujours chez le marchand de vin, mais il hait l'homme qui lui vend son poison. Croyez-moi, la camelote allemande est un poison aussi dangereux que l'alcool. A ce point de vue cette guerre est un véritable bienfait, elle nous en débarrassera. Ah, si elle pouvait aussi nous débarrasser de la vodka !

J'écoute ce vieillard. Je l'entends prononcer ces dernières paroles avec un soupir douloureux, et je revois l'image de l'œuvre destructrice accomplie par le fléau national. Je revois tous ces pauvres villages avec leurs chaumières misérables, dont le dernier meuble a été vendu pour un peu du poison qui pour quelques heures donne l'oubli. Je revois ces malheureuses femmes attendant vainement leur mari : elles savent qu'il ne rentrera qu'après avoir gaspillé tout le gain de la semaine et qu'à la moindre remarque elles seront rouées de coups ; et pourtant elles patientent, elles supplient, elles implorent — vainement — et un jour elles-mêmes chercheront le même oubli dans le même remède. Je revois tous ces petits, conçus dans un moment d'ivresse et qui toute leur vie porteront l'infirmité que le sang empoisonné de leurs parents leur a léguée. L'idée de cette misère toujours plus menaçante me pénètre et un frisson glacial me secoue...

A ce moment je ne me doute guère que d'ici quelques jours le vœu le plus sincère de tout ce qui pense, de tout ce qui sent

en Russie, sera réalisé. Ah ! l'inoubliable moment, quand d'une voix qui sonne comme un clairon, mon vieil ami viendra m'annoncer l'heureuse nouvelle : Un décret impérial prohibe la vente de l'alcool et ordonne la fermeture de tous les débits. Vive l'empereur, vive la Russie !

D'un trait de plume Nicolas II a affranchi son peuple d'un joug mille fois plus écrasant que celui dont son glorieux grand-père délivra les paysans russes. D'un trait de plume il a rayé du budget de l'empire un tiers de ses recettes, et cela en pleine crise, à l'heure où chaque rouble compte...

Peuple admirable, grandi par les souffrances que tu as endurées pendant des siècles, cette confiance aveugle en ta force au moment même où ton existence est menacée, tu l'as méritée, tu la justifieras. L'heure du Grand Tournant a sonné — désormais il y a quelque chose de changé en Russie...

A. ENCKELL-BRONIKOVSKY

L'imprimeur-gérant : L. POCHY.

LES ARMÉES AUSTRO-HONGROISES

EN SERBIE

(NOTES D'UN CRIMINALISTE PRATICIEN)

La Belgique et la France n'ont pas été les seuls théâtres d'abomination dans cette guerre. Autant qu'elles, la Serbie a souffert; tout aussi atroces que ceux des Allemands ont été les procédés de guerre des Austro-Hongrois. C'est pourquoi il importe de les faire connaître à tous les peuples civilisés.

Voici, sur les crimes austro-hongrois en Serbie, un témoignage irrécusable, parce qu'il est de la plume d'un neutre, M. Reiss, professeur à l'Université de Lausanne, et qu'il est donné après enquête personnelle approfondie, et appuyé de preuves évidentes, parmi lesquelles un document militaire officiel, qui suffit à déshonorer l'armée austro-hongroise.

E. LAVISSE

Une des caractéristiques de la présente guerre est qu'on a dû mobiliser non seulement les armées et les services sanitaires, mais aussi les criminalistes. C'est ainsi que, criminaliste praticien, je fus invité par le Gouvernement serbe à me rendre en Serbie, pour aller juger, après avoir vu de mes propres yeux, de la conduite des troupes austro-hongroises dans ce malheureux pays.

Très peu de temps après le commencement de la guerre un cri de détresse avait retenti, poussé par la Serbie; les Serbes accusaient l'armée d'invasion austro-hongroise d'abominables excès; mais le public, au moins dans les pays neutres, restait sceptique. On se rappelait que, lors des guerres balkaniques, les accusations d'atrocités étaient à l'ordre du jour, et l'on se souvenait de ce rapport de la Commission Carnegie qui chargeait les Serbes et les Grecs de tous les méfaits du monde [1]. J'avoue que je ne fus pas convaincu par la lecture des doléances serbes. Cependant, lorsque j'ai reçu l'invitation du Gouvernement serbe, j'ai cru de mon devoir d'y répondre. N'est-ce pas le devoir d'un honnête homme, si vraiment des cruautés méthodiques ont été commises, de les dénoncer, et, s'il s'agit seulement de cas isolés, de démontrer qu'on ne peut rendre toute une armée responsable des méfaits de quelques apaches comme on en trouve forcément quelques spécimens dans toutes les nations?

Je suis donc parti et j'ai fait mon enquête avec toutes les précautions nécessaires. Je ne me suis pas contenté d'interroger des centaines de prisonniers autrichiens et des centaines de témoins oculaires; je suis allé sur place, parfois au milieu des obus, pour me rendre compte de tout ce qu'il était possible de constater. J'ai ouvert des tombes, j'ai examiné des cadavres et des blessés, j'ai visité les villes bombardées, je suis entré dans les maisons et j'y ai mené une enquête technique selon la méthode la plus scrupuleuse; en somme, j'ai tout fait pour constater et vérifier les faits que je rapporte dans ce travail. Je n'y ajouterai pas de commentaires inutiles. Je laisserai parler mes témoins et je relaterai mes constatations. Le lecteur se fera lui-même son opinion.

1. Qu'il me soit permis de dire à cette occasion que, au cours de mes propres voyages d'études, j'ai eu l'occasion d'apprécier ce fameux rapport : j'ai appris que les enquêteurs ne sont allés ni en Serbie ni en Grèce, mais ont borné leur activité à visiter la Bulgarie et à reproduire ce qu'on a bien voulu leur dire et leur montrer dans ce pays. Leur rapport se tait sur les innombrables méfaits des Bulgares commis au cours des deux guerres balkaniques, méfaits que j'ai pu constater personnellement. Je ne peux considérer ce rapport que comme un plaidoyer des plus partiaux en faveur d'un des accusés, qui fait un tort injuste à deux valeureux peuples dont l'un se bat actuellement avec tant de bravoure contre un ennemi dix fois plus fort. Est-ce donc là le but humanitaire de la fondation Carnegie?

*
* *

BALLES EXPLOSIBLES

Après la défaite des Autrichiens au Jadar et au Tser, les soldats serbes revenant du front racontaient que, lorsque l'ennemi tirait sur eux à balles, on entendait deux détonations : le bruit sec de la balle au départ du fusil et une seconde détonation paraissant se produire tantôt derrière, tantôt devant eux. On devait bientôt avoir l'explication de cette énigme. On trouva en effet dans les cartouchières des prisonniers de guerre autrichiens des cartouches tout à fait semblables à l'extérieur aux cartouches ordinaires, à l'exception d'une bande noire ou rouge qui entourait la douille près du col. En les ouvrant on constata que c'étaient de véritables balles explosibles, dont l'usage est interdit par les règles et conventions de la guerre.

Par la suite, l'armée serbe n'a pas seulement trouvé de telles cartouches sur les prisonniers ; elle a aussi saisi des caisses entières qui en étaient remplies. En outre des bandes de mitrailleuses furent trouvées entièrement ou partiellement garnies de cartouches à balles explosibles.

L'étiquette des cartons contenant les chargeurs munis de ces cartouches portait soit la mention *Einschusspatronen*, soit encore *10 Stück scharfe Uebungspatronen*. Les cartouches proviennent de la fabrique d'État de Wellersdorf près Vienne, et la base de la douille porte la date 1912 et l'aigle double autrichien.

En ouvrant la cartouche, on constate dans la douille la charge normale de poudre. La balle est constituée de la façon suivante :

Le manteau contient du plomb dans la pointe et dans la base de la balle. La partie antérieure de cette dernière contient en outre un récipient cylindrique entouré d'une feuille de plomb. Il est rempli d'après l'analyse faite au laboratoire de Kragujevatz d'un mélange de poudre noire comprimée avec un peu d'aluminium. Au fond du récipient, est posée une amorce de fulminate de mercure.

En arrière de ce premier récipient s'en trouve un second, en acier, renfermant une glissière en laiton dans laquelle est

enchâssé un percuteur. Si la balle, dans son trajet, est arrêtée par un obstacle quelconque (os, bois, etc.), le percuteur poussé en avant par la vitesse acquise vient frapper l'amorce et provoque ainsi l'explosion de la poudre, partant, celle de la balle. Suivant le réglage de la glissière, c'est-à-dire suivant que celle-ci est plus ou moins serrée, laissant le percuteur jouer plus ou moins librement, l'explosion se produit dès que la balle rencontre le moindre obstacle ou seulement quand sa course est fortement ralentie.

Cette balle présente donc nettement tous les caractères des balles explosibles, telles qu'elles furent employées jusqu'à présent pour la seule chasse aux pachydermes.

J'ai vu un très grand nombre de blessures provoquées par les *Einschusspatronen*, soit dans les hôpitaux, soit dans les ambulances de première ligne, soit même sur les champs de bataille. En général, l'orifice d'entrée est normal et petit. L'orifice de sortie, par contre, est énorme et les chairs sont souvent projetées en dehors en forme de champignon. L'intérieur de la plaie est déchiqueté et les os rencontrés sont brisés en petits fragments. La balle, en faisant explosion dans l'intérieur du corps, est déchirée et ses fragments agissent comme une vraie mitraille. Ajoutez de plus l'action des gaz. Les blessures sont donc fort graves : un membre atteint par une balle explosible est presque toujours condamné ; une blessure dans la tête ou le tronc est inévitablement mortelle.

Les balles ordinaires tirées à très courte distance peuvent aussi provoquer des blessures à orifice d'entrée normal et à orifice de sortie très grand ; mais ces blessures, dont j'ai vu un assez grand nombre, ne possèdent pas un canal à excavation intérieure aussi considérable que les plaies par des balles explosibles. Nous avons d'ailleurs fréquemment retiré de l'intérieur des plaies des pièces déchiquetées des balles explosibles.

Il n'y a donc aucun doute que ces balles explosibles autrichiennes furent employées contre les soldats serbes. Le nombre des blessés montre que cet emploi fut très fréquent. Le médecin-major Ljoubischa Voulovitch a constaté par exemple, au sixième hôpital de réserve de Valjevo, 117 cas en neuf jours de blessures par balles explosibles.

J'ai interrogé un grand nombre de prisonniers austro-hon-

grois sur l'emploi des *Einschusspatronen* et leurs réponses m'ont permis de constater ce qui suit :

1° Les cartouches à balles explosibles étaient en usage dans les régiments 16, 26, 27 (hongrois), 28, 78, 96 et 100.

2° Elles n'ont été distribuées aux troupes que vers le milieu de septembre, c'est-à-dire après la défaite du Jadar et du Tser.

3° Les soldats ne les connaissaient pas avant la guerre : « Elles sont toujours enfermées en temps de paix et leur emploi est exclusivement réservé à la guerre », me dit le témoin n° 27.

4° On avait dit à quelques soldats que c'étaient des cartouches pour rectifier le tir.

5° A beaucoup d'autres on avait avoué que c'étaient des balles explosibles qui provoquaient des blessures très graves.

6° Les bons tireurs et les gradés recevaient 5 à 30 de ces cartouches.

Lorsqu'on dénonça cet emploi des balles explosibles contre les Serbes, les Autrichiens démentirent d'abord le fait. Plus tard, ils avouèrent utiliser des cartouches spéciales pour rectifier le tir. Les *Einschusspatronen* devaient permettre de vérifier la portée du tir par la fumée pendant le jour, par la flamme pendant la nuit, fumée et flamme se produisant par l'explosion du mélange de poudre et d'aluminium contenu dans le récipient intérieur de la balle.

J'ai fait des essais de tir avec ces cartouches et je crois impossible qu'on puisse vraiment rectifier utilement le tir avec la fumée et la flamme. En ce qui concerne la fumée, sa quantité est relativement petite et ne se voit pas distinctement à longue distance. De plus, comme pour les mélanges explosifs d'aluminium ou de magnésium employés en photographie, la fumée est chassée immédiatement par l'expansion des gaz à une hauteur plus ou moins grande et le nuage de fumée ne se forme qu'à une distance assez importante du lieu de l'explosion. Il est donc impossible que la fumée puisse indiquer si l'objet est réellement touché.

Quant à la flamme, elle se voit bien pendant la nuit, mais comment veut-on juger si la flamme se produit ou non sur l'objet visé?

En voyant briller dans la nuit une petite lumière permanente, il est déjà presque impossible de reconnaître sa distance parce que les éléments de comparaison font défaut. Comment

veut-on reconnaître une distance à l'aide d'une lueur extrêmement fugace?

Enfin, quand l'explosion se produit dans le corps d'un homme, on ne peut voir ni fumée ni flamme. De quelle façon peut-on alors vérifier le tir? Uniquement par la vue de l'homme qui tombe et qu'une grave blessure a mis définitivement hors de combat. Cette mise hors de combat paraît être le vrai but des *Einschusspatronen*, car, comme me l'ont témoigné les prisonniers austro-hongrois, il ne leur fut pas défendu de tirer avec elles sur l'ennemi ; quelques-uns me rapportaient même qu'on les y avait engagés, tout en leur faisant connaître que c'étaient des cartouches à balles explosibles. Comment d'ailleurs s'expliquer le fait que ces cartouches, soi-disant faites pour régler le tir, n'aient été connues des soldats que pendant la guerre, et même seulement après la grave défaite des Austro-Hongrois au Jadar et au Tsar?

Les Austro-Hongrois ont employé aussi des balles expansives (dum-dum) fabriquées en 1914. Je possède des spécimens de ces cartouches à balles expansives, beaucoup moins dangereuses que les cartouches à balles explosibles, et qui furent trouvées, en caisses, sur les champs de bataille de Crnabara et Paraschnitza.

***

BOMBARDEMENT DE VILLES OUVERTES ET DESTRUCTION DE MAISONS

Le bombardement de villes ouvertes entrait également dans le programme de la *Strafexpedition*, l'expédition de châtiment, comme disent les Austro-Hongrois. Ainsi furent bombardées les villes de Belgrade, Chabatz, Losnitza. J'ai visité ces trois villes pendant le bombardement ; voici ce que j'y ai constaté :

Belgrade. J'étais à Belgrade du 2 au 4 octobre 1914. A cette date, les Autrichiens avaient bombardé la ville pendant trente-six jours et autant de nuits. Belgrade est une ville ouverte, car son ancienne forteresse turque ne peut pas être considérée comme un ouvrage de défense moderne. C'est un monument

historique intéressant et rien de plus. Cela n'a d'ailleurs nullement empêché les Austro-Hongrois de la bombarder copieusement.

Les obus sont envoyés indistinctement sur les maisons privées, sur les bâtiments d'État et sur les fabriques. Ainsi l'Université est presque entièrement détruite, le Musée National serbe n'existe plus, l'ancien Palais Royal est endommagé; de même, l'Hôtel de la Loterie et la Gare du chemin de fer. La fabrique de la Régie des Tabacs est entièrement brûlée par les obus incendiaires, les *fougaces*.

Les légations de Russie et d'Angleterre ont reçu des obus autrichiens malgré le drapeau espagnol qui flottait sur leur toit, et les artilleurs autrichiens trouèrent à deux reprises leur propre légation.

J'ai examiné si les maisons particulières endommagées ou détruites par le bombardement se trouvaient à proximité des bâtiments de l'État, et j'ai constaté que la plupart du temps ce n'était pas le cas. Il faut en conclure que les Autrichiens cherchaient à détruire ces maisons. Il y avait 60 bâtiments d'État et 640 maisons privées touchés par les projectiles.

Les hôpitaux mêmes ont été atteints. Ainsi l'Hôpital général de l'État fut bombardé à quatre reprises ; l'habitation de l'administrateur, la salle d'opération de la section chirurgicale, qui se trouve dans la cour en un pavillon spécial, et l'asile d'aliénés furent endommagés.

J'attire l'attention des lecteurs sur le bombardement de l'Université, du Musée National et de l'Hôpital. La Convention de la Haye, signée par l'Autriche-Hongrie, stipule cependant expressément que les bâtiments destinés à la science, aux arts et à la charité doivent être préservés s'ils ne servent pas à un but militaire. Or ces édifices n'ont pas servi à des usages militaires, et ils ne se trouvaient pas à proximité de bâtiments dont la destruction fût nécessaire pour des raisons stratégiques.

J'ai constaté également un peu partout les traces de bombardement à l'aide de shrapnels ; notamment l'Université et ses salles de cours sont criblées de balles provenant de ces projectiles ; j'en ai gardé un certain nombre comme pièces à conviction. Or le shrapnel n'est utilisé dans la guerre normale que contre les forces ennemies, jamais pour le bombardement de

villes ouvertes. L'emploi de tels engins de mort démontre que les Austro-Hongrois ont cherché à atteindre la population civile de Belgrade.

Lors de mon enquête à Belgrade, 25 civils avaient été tués par le bombardement et 126 blessés. Parmi ces derniers, 37 avaient été atteints par des shrapnels et 87 par des obus.

Chabatz. J'étais à Chabatz du 22 au 24 octobre 1914. Chabatz est une des villes les plus riches de la Serbie. Lors de ma visite elle avait déjà subi l'invasion des Autrichiens qui en furent délogés après leur défaite du Jadar et du Tser. Cette ville, depuis le commencement de la guerre a été bombardée presque journellement ; aussi n'y restait-il plus que très peu de civils. Le centre de la ville était presque entièrement détruit à l'aide d'obus ordinaires et de projectiles incendiaires. De la plupart des maisons il ne restait plus que les façades noircies par le feu. Il y avait en tout 486 maisons détruites ou endommagées. Le bombardement de cette ville ouverte n'avait aucune utilité stratégique, car les positions serbes étaient au dehors.

Losnitza. J'ai constaté à Losnitza la même rage de destruction qui m'avait déjà frappé à Chabatz. J'étais dans cette ville où il n'y avait plus ni soldats ni civils et pourtant les obus incendiaires ou autres continuaient à pleuvoir !

Les maisons incendiées par les soldats de l'armée d'invasion sont innombrables. On en a brûlé en ville et à la campagne, sans aucune nécessité. Lors de mon enquête et rien que dans quatre cercles du district de Chabatz, 1 658 maisons avaient été incendiées : cercle de Potzerski, 232; cercle de Matchvanski, 457 ; cercle de Asboukavatzki, 228; cercle de Jadranski, 741. Il est à remarquer que ces cercles sont des cercles agricoles et que les 1 658 bâtiments incendiés sont des maisons de villages. Par suite de ces incendies, 1 748 familles des quatre cercles sont sans abri.

Que l'incendie ait été organisé par l'armée d'invasion, la preuve en est la déposition du maire de Petkovitza, Pantelia Maritch, dans laquelle il déclare que les soldats austro-hongrois avaient avec eux de petits pots en fer-blanc. Ils badigeonnaient avec le contenu de ces pots les maisons où ils voulaient mettre le feu et les allumaient ensuite avec des allu-

mettes. Des renseignements semblables m'ont été donnés à d'autres endroits.

*
* *

MASSACRES DE SOLDATS PRISONNIERS OU BLESSÉS

Les massacres de soldats serbes faits prisonniers par l'armée austro-hongroise ont été fréquents. J'en ai eu la confirmation par les témoignages de prisonniers autrichiens, par les rapports officiels des autorités militaires serbes, par les dépositions de témoins occulaires et, enfin, par les documents photographiques pris sur place. Je vais publier quelques dépositions dans lesquelles je remplace les noms de mes témoins austro-hongrois par des lettres de fantaisie, pour ne pas leur créer de désagréments quand ils rentreront dans leur pays.

A. X., du 16e *régiment d'infanterie,* a vu à Preglevska Tzerkva dans un petit bois 11 ou 12 blessés serbes qui demandaient du secours. Nagj, lieutenant au 37e régiment hongrois, défendait de les secourir, et menaçait même de son revolver ceux qui voulaient le faire. Les soldats hongrois ont égorgé les blessés avec leurs couteaux et leurs baïonnettes.

B. X., du 28e *régiment de ligne,* raconte que, non loin de Kroupanj, un blessé serbe gémissait sous un arbre. Un soldat autrichien du 27e régiment le tua à coups de revolver.

C. X., du 78e *régiment d'infanterie,* a vu à Chabatz que trois soldats hongrois (un caporal et deux soldats) emmenaient un soldat serbe prisonnier pour le fusiller.

E. X., du 28e *régiment d'infanterie.* Après un engagement près de Kroupanj, E. X. parcourt le champ de bataille accompagné d'infirmiers militaires et trouve deux soldats serbes blessés. Il veut les envoyer au *Hülfsplatz* (ambulance de première ligne), mais les soldats autrichiens refusent de leur porter secours et il faut un ordre formel pour les faire obéir. E. X. accompagne les deux blessés. Lorsqu'il passent à côté du 78e régiment hongrois, les soldats de ce régiment frappent les blessés à coups de poing ; à un moment donné, une vraie bagarre éclate parce que les Hongrois veulent achever les blessés serbes à coups de baïonnette. E. X. demande secours

aux officiers qui l'aident à transporter ses protégés à l'ambulance.

Mladen Simitch, originaire de Bobova, soldat serbe du 17e *régiment d'infanterie,* 2e *compagnie,* 2e *bataillon.* Il était dans les tranchées avec beaucoup d'autres blessés et tués lorsque les Autrichiens arrivèrent. Ils ont achevé les blessés. Simitch a fait le mort et s'est sauvé ensuite en rampant ; mais les Autrichiens s'en sont aperçu et ont tiré sur lui.

Le commandant du 1er *régiment d'infanterie serbe* rapporte en date du 13 octobre 1914, acte 0, no 280 : Près de la rivière de Schtipliane, les Autrichiens ont fait prisonniers environ 10 blessés du 3e régiment surnuméraire. Ces blessés furent pansés. Lorsque les Autrichiens se virent obligés de quitter leurs positions, par suite de l'attaque du 2e bataillon du 3e régiment serbe, ils ont fusillé les blessés afin de ne pas les laisser reprendre vivants par les Serbes. Les blessés furent trouvés pansés mais morts.

A Jovanovatz, près de Chabatz, environ 50 soldats du second ban appartenant au 13e et 14e régiment (division de Timok) s'étaient rendus aux Autrichiens et leur avaient remis leurs armes. Ils furent cependant tous massacrés par les soldats autro-hongrois dans l'intérieur d'une maison. Peu de temps après, les Serbes réoccupant Chabatz ont trouvé des tas de cadavres dans la ferme de Jovanovatz. Des photographies furent prises et témoigneront pour toujours de cet acte contraire à toutes les lois de la guerre.

Parfois les corps des soldats blessés furent mutilés avant ou après leur mort. Des photographies, en possession du Gouvernement serbe, en témoignent. Ainsi le capitaine J. Savitch a photographié le 11/24 août 1914 le corps d'un jeune soldat serbe auquel les Autrichiens avaient arraché la peau du maxillaire inférieur.

***

MASSACRES DE CIVILS

QUELQUES DÉPOSITIONS DE PRISONNIERS AUSTRO-HONGROIS

A. X., du 26e *régiment, dépose* : Il a été ordonné, et l'ordre fut lu au régiment, de tuer et brûler tout ce qu'on rencontrerait

au cours de la campagne et d'anéantir tout ce qui est serbe. Le commandant Stanzer ainsi que le capitaine Irketitch ordonnaient d'attaquer la population serbe. Avant la deuxième invasion, ordre fut donné le 10 septembre à Yanja de conquérir et d'anéantir le pays. La population civile devait être faite prisonnière. Un paysan, qui montrait le chemin à la troupe, fut fusillé par le commandant Stanzer et ses soldats qui firent feu sur lui à cinq reprises. Une autre fois, un soldat croate nommé Dochan se vantait d'avoir tué une femme, un enfant et deux vieillards et invitait ses camarades à venir voir ses victimes avec lui.

B. X., du 78e *régiment*, dit que les supérieurs ont ordonné de n'épargner personne. Le premier lieutenant Fojtek, de la 2e compagnie de marche, a dit à Esseg (la garnison du 78e régiment) qu'il faut montrer aux Serbes ce que sont les Autrichiens. Il ne faut rien épargner et tout tuer.

C. X., du 78e *régiment*, raconte que le premier lieutenant Bernhard a dit qu'il faut tuer tout ce qu'on trouve vivant. Le major Belina a donné à ses hommes la permission de piller et de voler tout ce qu'ils trouveraient.

D. X., caporal du 28e *régiment de landwehr*, dépose : A Chabatz, les Autrichiens ont tué près de l'église plus de 60 civils, qui étaient d'abord enfermés dans le temple. On les a massacrés à la baïonnette pour économiser les munitions. Huit soldats hongrois exécutaient cette besogne. D. X. n'a pas pu voir ce spectacle et est parti. Les cadavres restèrent deux jours sur place avant d'être enterrés. Parmi les victimes, il y avait des vieillards et des enfants. L'ordre du massacre fut donné par le général et les officiers.

E. X., du 6e *régiment d'infanterie*. Le capitaine hongrois Bosnai avait donné l'ordre, avant de passer la frontière, de tuer tout ce qui vit, depuis l'enfant de cinq ans jusqu'au plus vieux. Lorsque la frontière fut passée et lorsque la troupe arriva au premier village serbe, le capitaine ordonna d'incendier deux maisons et de tout tuer, même les enfants au berceau. Environ 30 femmes, enfants et vieillards furent capturés et poussés devant les troupes pendant le combat. E. X. a vu ces civils blessés ou tués par les balles des deux adversaires. Cela se passait à Okolischte.

F. X., du 2e régiment bosniaque. Au troisième village, à partir de Ljoubovia, son régiment a rencontré des paysans brûlés sur le foin par le 100e régiment. L'ordre de ce massacre a été donné par le lieutenant-colonel Krebs du susdit régiment.

Le premier lieutenant Stibitch du 2e régiment a fait des observations à Krebs et lui a demandé la cause de cette exécution barbare. Krebs lui a répondu que c'étaient des comitadjis, et que d'ailleurs cela ne le regardait pas.

G. X., du 28e régiment d'infanterie, dépose qu'à la première invasion les troupes autrichiennes tuaient tous les habitants et les blessés. Le lieutenant Jekete a capturé 23 paysans et les a amenés chez son capitaine. Celui-ci les alignait et donnait à chacun des coups de pied. S'ils criaient, ils étaient fusillés de suite.

H. X., du 28e de ligne, dit que les Hongrois ont dévasté tous les villages serbes en Sirmie. Le capitaine Eisenhut a donné l'ordre d'abattre tout ce qui vit en Serbie. Des paysans musulmans de la Bosnie suivaient toujours le train d'équipage pour piller.

I. X., du 3e régiment d'infanterie bosniaque. Lorsque son régiment arriva à Zvornik, il y avait des prisonniers civils serbes, des femmes et des enfants. I. X. leur donna du pain, mais un caporal le vit et le fit attacher à un arbre pendant deux heures. A Tousla, il y avait également beaucoup de prisonniers civils serbes, surtout des femmes et des enfants.

Lorsque ces femmes traversaient la ville, les soldats croates leur crachaient à la figure. Le 29 septembre, arrivèrent 150 nouveaux prisonniers civils à dix heures du soir. C'étaient des vieillards, des femmes et des enfants. Les femmes ne pouvaient plus se traîner et les soldats les poussaient en avant à coups de crosse de fusil. Les soldats du 60e régiment avaient fait prisonnier un jeune homme de dix-huit ans qu'ils pendirent à un arbre.

K. X., du 16e régiment d'infanterie. A Dobritch, K. X. a vu le 16 ou 17 août des soldats du 37e régiment hongrois tuer à coups de baïonnette 11 à 12 enfants de six à douze ans. Le massacre fut commandé par le premier lieutenant Nagj. K. X. était à trente ou quarante pas des soldats massacreurs. Le

lieutenant-colonel Piskor, du 16e régiment, passa à ce moment et interpella Nagj : « Pourquoi fais-tu une telle cochonnerie? » L'autre lui répondit : « Tu as ta troupe à laquelle tu peux commander, mais pas à la mienne. J'ai des ordres supérieurs. »

Dans mon dossier j'ai encore une série de dépositions d'autres soldats austro-hongrois faits prisonniers par les Serbes, qui racontent des massacres et des atrocités commises sur la population civile des régions envahies. Mais, je crois que ces quelques échantillons suffiront pour prouver aux lecteurs que même les soldats austro-hongrois avouent les excès commis par un certain nombre de leurs camarades et, ce qui est plus important, que le plus souvent ces excès furent commandés par leurs chefs.

J'attire l'attention sur le témoignage de H. X., du 28e de ligne, qui dit que les Hongrois ont dévasté tous les villages serbes en Sirmie, donc, sur leur propre territoire. D'autres témoins m'ont confirmé les dires de H. X., et il paraît qu'en Bosnie aussi il y a eu beaucoup d'excès commis par l'armée autro-hongroise. D'ailleurs le document suivant trouvé par le 4e régiment surnuméraire d'infanterie et envoyé le 23 août (ancien style) au commandant de la 1re armée serbe, par l'état-major de la division de Timok, 2e ban, est une preuve de ce que j'avance. En voici le texte :

K. u. K. 9 Korps Kommando.

R. No 32.

Ruma, le 14 août 1914.

Sur ordre du A. O. K. Op. Kr. 259.

Par suite de l'attitude hostile de la population de Klenak [1] et Chabatz, on prendra de nouveau des otages dans tous les villages, etc., serbes, même situés de ce côté de la frontière, qui sont ou seront occupés par la troupe. Ces otages devront être tués de suite en cas de crime des habitants contre la force armée (trahison), et les villages ennemis devront être incendiés. Le commandant du corps d'armée se réserve d'incendier les villages sur notre propre territoire.

Cet ordre sera communiqué sans retard à la population par les autorités politiques.

HORTSTEIN, *général.*

1. Klenak est sur territoire hongrois.

*
* *

QUELQUES RAPPORTS OFFICIELS D'OFFICIERS SERBES

Le commandant en second de la 2e compagnie du 1er bataillon du 13e régiment d'infanterie, lieutenant Draguicha Stoijadinovitch, rapporte à la date du 9/22 août :

« Les 7 et 8 août, étant commandant du poste de sentinelles avancées, j'ai fait une ronde au village de Zoulkovitch et aux environs. J'ai vu, dans un ravin, entassés les uns sur les autres, mutilés de coups de couteau (baïonnette) et percés de balles, vingt-cinq garçons de douze à seize ans et deux vieillards de plus de soixante ans. Explorant une maison, j'y ai trouvé deux femmes mortes. Leurs cadavres étaient criblés de balles. Dans une autre maison gisait une vieille femme tuée avec sa fille. Elles se trouvaient devant la porte, demi-nues, les jambes écartées. Près du foyer éteint, un vieillard était assis couvert de plaies saignantes provenant de coups de baïonnette, mourant et hagard. Il m'a dit : « J'ignore comment il se fait que je sois encore vivant. Depuis trois jours, je suis là à regarder ma femme et mon enfant mortes et dont les corps gisent devant la porte. Après nous avoir couverts de honte, ils nous ont massacrés à coups de baïonnette, et puis, les lâches, ils ont pris la fuite. Et seul je survis, je regarde cette mare de sang, de leur sang, qui s'étend autour de moi sans que je puisse faire un pas pour m'en éloigner. »

« Dans une cour, continue le lieutenant, j'ai trouvé un garçonnet de quatre ans qu'on avait jeté là après l'avoir tué. Son corps avait été dévoré en partie par des chiens. Près de lui, gisait une jeune femme nue, entre les jambes de qui l'on avait placé son nourrisson égorgé. Un peu plus loin, une vieille femme était étendue par terre. A l'intérieur de la maison, sur un lit métallique, gisait, crispé par les dernières douleurs, le corps d'une très belle jeune fille dont la chemise était toute sanglante. Sur le parquet, une femme âgée, tuée aussi, disparaissait sous un tas de tapis. Du côté opposé du village, j'ai trouvé deux vieillards tués devant la porte d'une petite maisonnette. En face de celle-ci, deux jeunes filles étaient étendues mortes. Les paysans m'ont raconté que les Autrichiens

avaient emmené tous les habitants des deux sexes et les enfants à leur camp et que là ils leur ont ordonné de crier : « Vive la brave armée autrichienne, vive l'empereur François-Joseph », et tous ceux qui refusaient furent fusillés sur-le-champ. On me dit aussi qu'ils tuèrent les paysannes pour un ou deux dinars. Dans une maison je trouvai une vieille femme et ses six filles. Quatre d'entre elles ainsi que la mère furent tuées, une autre blessée et la dernière put s'enfuir. Je me suis entretenu avec ces deux survivantes et, pendant toute la journée, des femmes et des enfants blessés m'ont demandé l'assistance médicale. »

Le lieutenant Jevrème Georgevitch (division de la Drina, 1er ban) rapporte à la date du 12/25 août que, dans la commune de Dornitza, Maxime Vasitch, cinquante-trois ans, fut tué de la manière suivante : ce malheureux fut attaché à la roue d'un moulin qui fut mise en mouvement. Chaque fois que la roue le ramenait devant les soldats autrichiens, ceux-ci s'amusaient à lui donner des coups de baïonnette.

Le commandant de la 2e compagnie du 1er bataillon du 13e régiment d'infanterie du 2e ban, capitaine Stevan Bourmasovitch, rapporte à la date du 17/30 août qu'il a vu lui-même au village de Bogosavatz toute une famille, composée de huit personnes, tuée par les Autrichiens. Devant un hangar gisait un vieillard. Dans la cour d'une maison il a vu le cadavre d'un homme entre quarante et cinquante ans. Un autre se trouvait sur la route devant la maison. Plus loin, il vit deux morts, tombés en se serrant dans une dernière étreinte. Une femme lui a dit que c'étaient un frère et une sœur et qu'ils avaient été tués ensemble. Dans une maison quatre enfants avaient été tués. Ils avaient de huit à quinze ans. Une vieille femme lui raconta que beaucoup de personnes avaient été emmenées en captivité.

Le commandant du 20e régiment d'infanterie du 1er ban, colonel Djoura Dokitch, rapporte à la date du 13/26 août : « Dans un pré, à proximité du ruisseau, sur la rive gauche du Jadar, immédiatement au-dessous de l'auberge de Krivaia, j'ai vu le tableau suivant : un groupe d'enfants, de filles, de femmes et d'hommes (au total quinze) étaient étendus, morts, attachés les uns aux autres par les mains. La plupart ont été

tués à coups de baïonnette. Une jeune fille a été frappée d'un coup de baïonnette à la mâchoire gauche et l'arme est ressortie par la pommette droite. Beaucoup parmi les cadavres n'ont plus de dents. Sur le dos d'une vieille femme étendue à plat ventre, il y avait du sang caillé dans lequel on a trouvé des dents. Cette vieille femme était à côté de la jeune fille ci-dessus décrite. Il semble que la vieille ait été tuée d'abord, la jeune immédiatement après ; des dents se sont éparpillées sur le dos de la vieille. Les fillettes et les jeunes femmes avaient les chemises ensanglantées, ce qui paraît prouver qu'elles ont été violées avant d'être tuées. Près de ce groupe, à part, se trouvaient trois cadavres d'hommes tués par des coups de baïonnette dans la tête, le cou et la poitrine. »

***

QUELQUES TÉMOIGNAGES DE CIVILS

Déposition de Draga Petronievitch, de Chabatz, trente-deux ans, déposition confirmée par une série de témoignages d'autres femmes du même endroit.

Le 30 juillet (ancien style), trois soldats sont venus dans sa maison et lui ont demandé : « Où est ton mari? » C'était vers deux heures de l'après-midi et personne n'est revenu jusqu'à minuit. A ce moment, elle était avec deux autres femmes. Un capitaine, avec deux hommes, arrive et lui demande des bombes et des fusils. Il lui dit qu'ils ne sont pas de mauvaises gens : « Nous Hongrois, nous ne sommes pas mauvais, mais mettez un drapeau blanc sur votre maison. » Le lendemain, Draga reçoit la visite de quatre soldats hongrois qui lui ordonnent de les suivre. Deux femmes avec leurs enfants, qui avaient des passeports autrichiens, sont laissées en liberté. On les emmène à l'hôtel Europa qui est déjà plein de femmes, fillettes et enfants. Pendant cinq jours, on les laisse enfermées sans leur donner autre chose qu'un peu de pain et de l'eau. La première nuit se passe sans incident. La seconde nuit, des caporaux et des sergents les mènent dans une chambre à part et leur demandent : « Où sont vos hommes, où sont les positions, où sont les troupes? » Lorsque les

femmes répondaient qu'elles ne le savaient pas, on les battait à coups de crosse (deux mois après, Draga Petronievitch n'est pas encore remise des coups reçus).

Les nuits suivantes, des soldats entraient dans la salle où dormaient les femmes et ils enlevaient les jeunes filles à deux, l'un par les pieds, l'autre par la tête. Si elles criaient, on leur enfonçait des mouchoirs dans la bouche. Ceci est arrivé souvent. De l'hôtel Europa les femmes étaient transportées à l'hôtel « Casino » et de là à l'église, où il y avait déjà beaucoup de monde. Quand l'église fut bombardée par les Serbes qui revenaient, on ordonna aux malheureuses de crier : « Vive la Hongrie ! » Des officiers violèrent des jeunes filles derrière l'autel. Pendant que le bombardement continuait, les Autrichiens placèrent les pauvres femmes dans les rues bien en évidence pour les faire tuer par les obus serbes. Finalement, on les enferma dans les écuries de la gendarmerie et c'est là qu'elles furent délivrées par les Serbes. Les Autrichiens avaient l'intention de les emmener en Autriche, mais le canon serbe avait détruit le pont, et le lendemain c'était trop tard : les Serbes étaient là ! Quelques filles ont été conduites le soir chez des officiers et le lendemain elles revenaient richement habillées avec la garde-robe des maisons pillées. Draga donne une série de noms de jeunes filles violées parmi lesquelles se trouvait une enfant de quatorze ans.

Milena Stoitch, seize ans, et Vera Stoitch, quatorze ans, ont été prises par les Autrichiens avec beaucoup d'autres femmes. Elles croient qu'il y en avait environ 2 000. Une partie de ces prisonnières fut enfermée et l'autre emmenée avec la troupe. Les deux fillettes se trouvaient avec leur grand'mère, Jevrasima Stoitch, soixante-cinq ans, dans le second groupe. On les fit marcher devant les soldats de une heure et demie à sept heures du soir. De temps en temps, la troupe tirait et, sur un ordre donné en hongrois, les femmes devaient se coucher. La femme du pharmacien Gaitch traduisait les ordres. Parmi ces femmes, il s'en trouvait deux ou trois qui avaient accouché deux jours auparavant. Lorsque les Autrichiens revinrent à Chabatz, quelques coups furent tirés par des sentinelles, et les soldats de race serbe leur dirent : « F... le camp immédiatement. » Les soldats de race hongroise ou allemande leur crièrent : « Nous

ne voulons pas vous tuer, ce sont vos propres troupes qui vous tueront. »

Savko Bochkovitch, de Ribari, soixante-cinq ans, a deux blessures à la poitrine et trois au bras droit, blessures que j'ai examinées et qui proviennent de coups de baïonnette. Lorsque les Autrichiens sont arrivés, ils l'appelèrent et l'emmenèrent dans la cour de sa propriété où il y avait encore deux autres hommes : Jivan et Ostoia Maletitch (cinquante-cinq et soixante-cinq ans). Les soldats tuèrent les deux Maletitch à coups de baïonnette et blessèrent Bochkovitch qui tomba et fit le mort. Ce n'est qu'à cette ruse qu'il dut la vie. Partout dans le village il y avait des morts. Les soldats massacreurs ne comprenaient pas le serbe. Plus tard, passa une autre troupe paraissant composée de Tchèques qui ne fit aucun mal. Jamais les Austro-Hongrois ne buvaient de l'eau sans la faire goûter d'abord.

Ljoubomir Tarlanovitch, dix-huit ans, a été blessé à coups de baïonnette dans le dos et au côté droit, blessures que j'ai examinées. Après avoir été blessé, il réussit à s'enfuir dans un champ de maïs où on tira sur lui sans l'atteindre. Son frère Michaïlo, seize ans, était dans la rue lors de l'arrivée des soldats. Immédiatement un soldat le blessa d'un coup de baïonnette. Michaïlo tomba et les soldats s'acharnèrent sur lui en le lardant de quinze coups. Stevania Bochkovitch, quarante ans, a vu la scène et confirme les dires de Ljoubomir. Les deux fils du cousin de Tarlanovitch furent également tués.

Milan Despotovitch, soixante-cinq ans, de Dobritch Donie, déclare qu'il était avec trois vieillards de plus de soixante ans et un jeune garçon de treize ans. Les soldats autrichiens les lièrent ensemble et les emmenèrent au village de Schor. Là les soldats les placèrent à côté d'une maison et les ligotèrent de telle façon qu'ils ne purent plus bouger. On mit le feu à la maison, mais, par miracle, les flammes n'atteignirent pas les victimes.

On les conduisit alors à Losnitza, mais en route, des coups de fusil furent tirés et les soldats s'enfuirent dans le maïs. Ils revinrent et tuèrent les compagnons de Despotovich à coups de baïonnette. Lui-même réussit à s'enfuir. A Schor, où l'on voulut les rôtir, ils prièrent leurs bourreaux de

les achever de suite, mais ceux-ci répondirent qu'ils voulaient les martyriser d'abord.

Svetko Baitch, quarante ans, de Dobritch Donie, dépose que 16 personnes furent tuées dans son village. A Jivko Spasoievitch, soixante ans, les soldats ont coupé le nez et les oreilles, puis ils l'ont tué. Savko Jivanovitch a eu le même sort, de même que Jvan Alimpitch, soixante-sept ans. Le visage de Pavle Kovatchevitch fut d'abord complètement déchiqueté ; il fut ensuite fusillé. Boschko Kovatchevitch, cinquante-six ans, a eu les deux mains coupées et les dents enfoncées. La femme Krsmania Vaselitch, soixante-deux ans, dont le fils fut tué, implorait en pleurant les soldats de l'épargner ; elle fut quand même passée à la baïonnette et j'ai constaté ses blessures au bras et à la main. 8 personnes ont été emmenées dont on ne connaît pas le sort. C'est le premier août au matin que tous ces massacres furent exécutés. Les massacreurs étaient des soldats ne parlant pas le serbe.

Persida Simovitch, vingt-sept ans, aubergiste de Kroupanj. Un état-major autrichien avec un général et un major ou colonel s'est installé dans son auberge. On lui demande de suite de livrer « ses bombes » en lui disant : « Chez vous, en Serbie, même des femmes ont des bombes, donnez-nous ces bombes. » Un médecin lui demande des œufs pour le général. Elle n'en a pas, mais en trouve un en ville qu'elle remet au médecin. Celui-ci lui conseille de le donner personnellement au général qui parlait le serbe. Persida croit que c'est à cet œuf qu'elle doit que sa maison fut épargnée. Le major ou colonel était très dur. Aussitôt que les soldats amenaient un paysan, il commandait « au noyer ». Elle a vu pendre ainsi 20 paysans devant sa maison. Avant de les pendre, les soldats les frappaient violemment de leurs crosses de fusils et les fouillaient. Ordinairement, on ne laissait les corps que jusqu'à ce que les fosses fussent prêtes, cependant l'un d'eux resta suspendu pendant toute la journée. Les victimes étaient des vieillards et des jeunes gens. Persida a demandé à l'un des soldats (croates, allemands et hongrois) qui parlait le serbe, pourquoi ils agissaient ainsi. On lui répondit : « On nous a ordonné de le faire. » Quatre officiers logeaient aussi chez elle et lui commandaient de coudre de petits sacs pour y mettre l'argent

pris aux pendus et aux prisonniers et celui qui provenait du pillage de la ville. Comme elle leur demandait pourquoi ils prenaient aussi l'argent, les officiers lui répondirent que la guerre coûtait cher et que cet argent devait aider leur État à en supporter les frais ! Les mêmes officiers l'ont envoyée chercher du vin qu'elle paya avec son argent. Ils ne le lui ont pas rendu, bien qu'ils aient mangé et bu toutes ses provisions.

Jacob Zwdeinovitch, paysan de Banjevatz, a été emmené le 4 août par les Autrichiens à Bielina avec ses enfants. D'autres paysans avec leurs enfants y furent également conduits. Zwedinovitch a été renvoyé en Serbie par les Autrichiens sous condition de revenir d'ici le 16 août et de rapporter certaines indications sur la position des troupes serbes. S'il ne rentrait pas, ses enfants seraient tués. Il s'est rendu aux autorités serbes et ne sait pas ce que sont devenus ses enfants.

***

QUELQUES RÉSULTATS DE MON ENQUÊTE PERSONNELLE

J'ai parcouru une grande partie des territoires serbes qui ont eu à souffrir de la première invasion austro-hongroise. Partout j'ai vérifié autant que possible les dires de mes témoins oculaires. Dans ce qui suit, je relaterai quelques faits typiques de mon enquête, tout en regrettant que la place me manque pour la publier en entier. Les résultats complets de cette enquête sont contenus dans un rapport qui sera remis sous peu au Gouvernement serbe.

On se rappelle la déposition du caporal D. X. du 28e régiment d'infanterie qui disait avoir assisté à Chabatz au massacre de 60 civils près de l'église. J'ai constaté que derrière l'église de Chabatz se trouve, en effet, une grande fosse commune que j'ai fait ouvrir. La fosse mesure 10 mètres de long sur 3 m. 50 de large. A la profondeur de un mètre, est apparue une série de cadavres entremêlés et dans diverses positions. Les uns avaient les pieds en haut, les autres étaient couchés de côté, d'autres encore étaient pliés en deux, etc. Tout indique que les corps ont été couverts de terre tels qu'ils sont tombés dans la fosse. Combien de vivants y avait-il parmi

ces victimes qu'on a ensevelies? Les costumes encore en parfait état des cadavres montrent que ce sont des paysans. Les bras sont ligotés avec des cordes. L'âge des victimes, à en juger d'après les cadavres, variait entre dix et quatre-vingts ans. Il était impossible de déterminer d'une façon exacte le nombre des gens ensevelis dans cette tombe. D. X. dit qu'il y en a plus de 60. Les habitants de Chabatz prétendent qu'il y en a 120. Personnellement j'ai constaté qu'il y en a au moins 80.

A Lipoliste, lors de l'approche des Autrichiens, des villageois se réfugient dans la maison de Théodore Marinkovitch. Les soldats, en passant, déchargent leurs fusils dans la maison à travers portes et fenêtres; 5 des réfugiés sont tués : Théodore Marinkovitch, soixante ans; Marco Marinkovitch, dix-neuf ans; Rutschika Marinkovitch, vingt ans; Miloutine Stoikovitch, dix-huit ans; Zagor Kastoikovitch, onze ans; 5 autres sont blessés : Dragomir Marinkovitch, dix-huit ans; Stanoika Marinkovitch, soixante ans; Bojoljub Chataritch, dix ans; Mila Savkoitch, six ans; Marta Stoikovitch, quarante ans. J'ai examiné la maison et j'ai relevé de nombreux trous de balles dans la porte, dans les fenêtres et dans les murs intérieurs. Tous ces coups ont été tirés du dehors en dedans. Les blessures, en partie cicatrisées, ont été examinées et relevées par moi sur les victimes survivantes.

A Petkovitza, 24 femmes et enfants et 6 hommes se réfugient dans la maison de Milan Maritch, maison plus solidement bâtie que les autres. Les Austro-Hongrois font sortir les femmes et massacrent, dans une chambre, les hommes à coups de revolver. Leurs cadavres sont fouillés et on a pris, par exemple à Milan Maritch sa montre et 100 francs. J'ai relevé sur le plancher de la chambre où a eu lieu le massacre, de nombreuses traces de balles tirées de haut en bas; j'ai constaté également des traces de balles sur les murs de cette même chambre.

Les Austro-Hongrois ont commis un très grand nombre d'excès dans le village de Preniavor, un des plus riches de la Matchva. Lorsque leurs troupes y arrivèrent, le commandant rassembla la population, tira de sa poche une liste des membres de la « Narodna Odrana », la société patriotique serbe, les

fit sortir du rang et fusiller. Les invalides des deux guerres précédentes, qui montraient leur certificat d'invalides, furent également tués de même que les hommes n'ayant pas répondu à l'appel du commandant. Environ 500 femmes furent internées à l'auberge et beaucoup de jeunes femmes et jeunes filles furent violées.

La maison de Milan Miloutinovitch est totalement détruite par le feu. A côté de celle-ci, un autre bâtiment est aussi incendié. Sur l'un des murs encore debout, je constate de multiples taches de sang et des traces de balles. La forme de ces taches en giclures très longues indique que le sang a été violemment projeté contre le mur. Un grand nombre de témoins oculaires m'affirment que les soldats autrichiens avaient amené près de 100 femmes et enfants, les avaient d'abord assommés de différentes façons et avaient jeté ensuite les corps dans la maison Miloutinovitch en flammes.

J'ai fouillé les décombres de cette maison et j'ai trouvé un grand nombre d'ossements humains carbonisés ou calcinés. Les paysans avaient déjà enterré dans une fosse voisine les morceaux les plus grands. J'ai fait ouvrir cette fosse et j'ai pu me rendre compte qu'elle contenait en effet une très grande quantité de débris humains.

A l'école de Preniavor, 17 personnes, surtout des gens âgés, furent brûlées dans une des salles. A l'inspection de l'école incendiée, j'ai constaté dans la salle en question de nombreuses et fortes giclures de sang contre les murs, et j'ai relevé parmi le matériel carbonisé de nombreux ossements provenant de corps humains. Ceci prouve que les victimes furent blessées avant d'être brûlées.

A côté de la maison de Michailo Miloutinovitch, j'ai fait ouvrir une fosse commune contenant environ 20 cadavres. A l'ouverture, presque à fleur de terre, j'ai trouvé le bras d'un enfant de deux à trois ans portant encore un pauvre bracelet de perles en verre. En creusant plus profondément, j'ai vu les restes de corps de femmes et des corps d'enfants de moins de dix ans.

Vladimir Preisevitch, quarante-deux ans, possède une maison près de l'église à l'endroit appelé Zrkvena mala. Il a recueilli chez lui un cavalier serbe grièvement blessé dans un engagement. Lorsque les Autrichiens arrivèrent, Preisevitch

s'enfuit pensant qu'ils épargneraient son blessé. Lorsqu'il revint, il trouva le blessé lié et carbonisé dans le lit au-dessous duquel les Autrichiens avaient mis le feu. A l'inspection, j'ai constaté que le lit en fer porte très nettement des traces de feu, que le plancher sous lui est consumé sur une surface de 1 mètre sur 2, et que le mur à cet endroit est bruni et noirci.

Près de la gare de Preniavor, une fosse commune contient les cadavres de 25 personnes de vingt à cinquante ans fusillées par les Autrichiens. Parmi les victimes, il y a quelques femmes et un certain nombre de jeunes gens invalides des guerres précédentes. Le pope militaire du 1er régiment, Milan Jovanovitch, qui a enseveli les victimes, m'a donné leurs noms exacts. Je possède d'ailleurs dans mon dossier les noms des massacrés de Prenievor.

Près de la gare de Lechnitza, se trouve une grande fosse commune de 20 mètres de longueur, 3 mètres de largeur et 2 mètres de profondeur. Dans cette fosse sont ensevelis 109 paysans de huit à quatre-vingts ans. Ce sont des otages des villages des environs que les Austro-Hongrois ont amenés à cette place où l'on avait déjà commencé à creuser leur tombe. On les lia ensemble avec des cordes et l'on entoura le groupe d'un fil de fer. Puis des soldats se postèrent sur le talus du chemin de fer à environ 15 mètres des victimes et tirèrent une salve sur elles. Tout le groupe dégringola dans la fosse, et d'autres soldats la couvrirent immédiatement de terre, sans vérifier si les personnes étaient mortes ou seulement blessées. Il est certain que beaucoup n'ont pas été atteintes mortellement, quelques-unes peut-être pas du tout, mais elles ont été entraînées dans la tombe par les autres. Elles ont été enterrées vivantes. Pendant cette exécution on amena un second groupe de captifs, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de femmes et, lorsque les autres furent fusillés, on força ces pauvres gens à crier : « Vive l'empereur François-Joseph ! » J'ai également fait ouvrir cette fosse et j'ai pu me rendre compte, par la position des cadavres, que les corps sont tombés pêle-mêle dans le trou. Le fait que plusieurs cadavres étaient debout semble indiquer que ces victimes ont essayé de se sauver. Des cordes entouraient les bras des cadavres.

A Bastave, les soldats austro-hongrois ont commis un crime sans nom que j'ai pu contrôler par l'audition de témoins oculaires, l'inspection des lieux et par les photographies des victimes que je possède. A l'approche des Autrichiens, les femmes et les enfants du village se sont enfuis à la « Tuilerie ». Seules les deux femmes Soldatovitch, âgées de soixante-cinq et soixante-dix-huit ans et infirmes, restèrent, croyant que l'ennemi même le plus cruel, épargnerait de vieilles femmes malades. Lorsque, après le départ des troupes, les paysans rentrent au village, ils trouvèrent l'une dans le lit, l'autre derrière la porte de leur chambre, les deux femmes tuées et mutilées. Les seins étaient coupés et les corps portaient de multiples traces de coups de baïonnette ou de couteau. Michaelo Mladenovitch dit que les femmes qui, suivant la coutume serbe, ont lavé les cadavres avant de les ensevelir, ont constaté que les deux victimes ont été violées avant d'être tuées.

Les quelques cas cités suffiront au lecteur pour se faire une idée de la façon cruelle et raffinée dont les Austro-Hongrois ont massacré une grande partie de la population civile des territoires envahis. Un très grand nombre de civils furent d'ailleurs emmenés et depuis lors on est sans nouvelles d'eux. A voir les « méthodes » autrichiennes des *Strafexpeditionen*, il est très probable qu'une grande partie des otages ont été tués en route.

A plusieurs reprises, j'ai parlé des civils blessés qui ont pu se sauver. Je ne citerai ici que deux exemples typiques :

Stanislas Théodorovitch a treize ans; il est de Mrzenovatz. Il gardait le bétail lorsque les Autrichiens sont arrivés. Avec cinq autres paysans, dont trois sont des vieillards, il est emmené, lié aux autres par des cordes, jusqu'à la Save. De là, on les ramène dans l'intérieur du pays et, à un moment donné, on les place tous sur une meule de foin et les soldats tirent sur eux à une distance de 4 à 5 mètres. Théodorovitch est blessé à la tête et au bras. La blessure de la tête a nécessité une trépanation qui a été exécutée à l'hôpital civil de Valjevo. C'est là que j'ai vu et examiné le patient.

Stana Bergitch, soixante-huit ans, était à Ravagne dans sa maison lorsque les Autrichiens arrivèrent. Ils ont tué devant elle toute sa famille composée de huit personnes et lui ont

cassé les deux bras à coups de crosse. Elle a été soignée à l'hôpital russe de Valjevo où je l'ai examinée.

Au moment de mon enquête, on avait retrouvé et reconnu 1 308 cadavres de civils dans les villages et petites villes où j'ai passé. En outre, 2 280 civils avaient disparu. Connaissant la « manière » des envahisseurs, on peut admettre qu'au moins la moitié de ces otages ont été tués. A ce moment, une partie du district de Chabatz (la plus grande partie du cercle de Radjevski et une partie des cercles de Jadranski et d'Absoukovatzki) était encore aux mains des Autrichiens et par conséquent, on ne pouvait pas encore connaître le nombre des morts. Il faut encore ajouter à cela que je n'ai pas visité toutes les communes où des excès furent commis. J'estimais alors que le nombre des civils tués dans le territoire envahi devait être de 3 000 à 4 000.

Les renseignements officiels reçus depuis paraissent me donner raison. Les listes officielles des civils massacrés sont loin d'être complètes encore. Cependant on peut déjà se faire une idée de l'étendue du désastre par ceux des cercles où le travail de recensement des tués et disparus est terminé. Ainsi, dans les cercles de Jadar, Potsérié et Matchva, le nombre des tués est de 1 253. En le répartissant d'après l'âge des victimes on obtient les chiffres suivants :

Moins de		17 ans...	30	35 ans...	19	53 ans...	23
1 an....	8	18 ans...	39	36 ans...	8	54 ans...	31
1 an....	5	19 ans...	35	37 ans...	7	55 ans...	33
2 ans...	6	20 ans...	24	38 ans...	13	56 ans...	29
3 ans...	13	21 ans...	29	39 ans...	7	57 ans...	13
4 ans...	6	22 ans...	8	40 ans...	31	58 ans...	42
5 ans...	10	23 ans...	8	41 ans...	8	59 ans...	15
6 ans...	9	24 ans...	7	42 ans...	7	60 ans...	79
7 ans...	8	25 ans...	27	43 ans...	2	61 ans...	12
8 ans...	6	26 ans...	12	44 ans...	4	62 ans...	24
9 ans...	1	27 ans...	13	45 ans...	33	63 ans...	8
10 ans...	5	28 ans...	14	46 ans...	8	64 ans...	16
11 ans...	5	29 ans...	4	47 ans...	11	65 ans...	36
12 ans...	17	30 ans...	29	48 ans...	33	66 ans...	5
13 ans...	7	31 ans...	9	49 ans...	19	67 ans...	6
14 ans...	17	32 ans...	10	50 ans...	63	68 ans...	14
15 ans...	16	33 ans...	4	51 ans...	15	69 ans...	4
16 ans...	28	34 ans...	3	52 ans...	28	70 ans...	33

71 ans...	5	76 ans...	1	82 ans...	1	90 ans...	4
72 ans...	5	78 ans...	2	83 ans...	1	92 ans...	1
73 ans...	1	79 ans...	2	85 ans...	1	95 ans...	2
74 ans...	7	80 ans...	9	86 ans...	1	Age inc...	28
75 ans...	12	81 ans...	1	89 ans...	1		

Parmi ces victimes, il y a 288 femmes.

Le nombre des disparus est de 554. Ces disparus ont été emmenés par les troupes austro-hongroises et l'on en n'a plus de nouvelles. Parmi eux, il y avait un nombre considérable de femmes et d'enfants.

Les genres de mort choisis par les bourreaux ont été fort divers.

Très souvent, les victimes furent mutilées avant ou après la mort. J'ai relevé les façons suivantes de tuer et mutiler : victimes fusillées, tuées à coups de baïonnette, égorgées au couteau, violées puis tuées, lapidées, pendues, assommées à coups de crosse et de bâton, éventrées, brûlées vives, ayant les jambes ou les bras coupés ou arrachés, les oreilles ou le nez coupés, les yeux crevés, les seins coupés, la peau coupée en lanières ou les chairs détachées; enfin une petite fille de trois mois jetée aux cochons.

Pour s'excuser, les Austro-Hongrois ont prétendu que la population civile serbe avait tiré sur leurs troupes et qu'ils étaient forcés par là de procéder à des exécutions. Cette excuse ne tient pas debout, car premièrement on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la statistique ci-dessus pour se rendre compte du grand nombre d'enfants au-dessous de dix ans, de vieillards au-dessus de soixante ans et de femmes, qui sûrement n'ont pas pris une part active dans la lutte. Ensuite, j'ai constaté que près de la moitié des civils tués avait été exécutée non pas par la fusillade, mais à coups de crosse ou de baïonnette, et que beaucoup ont été mutilés par-dessus le marché. Cependant une armée respectant les règles de la guerre ne s'abaissera jamais à procéder à une exécution devenue nécessaire autrement que par la balle de fusil, car les combattants civils ne firent en définitive, que défendre leur pays. Enfin, j'ai trouvé un nombre considérable de civils qui n'ont pas été tués, mais blessés, souvent très grièvement, il est vrai. Si la thèse autrichienne était juste, on devrait alors conclure que les ennemis

des Serbes ont inventé la demi-exécution, où l'on blesse seulement sans tuer.

*
* *

PILLAGE ET DESTRUCTION DE LA FORTUNE MOBILIÈRE

Partout où les troupes d'invasion ont passé, tout est pillé et la fortune mobilière détruite. Tous les objets de valeur ont été emportés et les coffres-forts fracturés.

Dans la ville de Chabatz, près de mille coffres-forts furent ouverts et vidés de leur contenu. Je n'ai pu trouver dans cette ville que deux coffres-forts intacts, mais les traces relevées montrent nettement qu'on a essayé de les ouvrir sans y parvenir. Le nombre élevé de coffres s'explique par le fait qu'en Serbie on fait un grand usage de ces meubles.

Parfois l'ouverture des coffres-forts fut faite d'une manière parfaite. Ainsi j'ai photographié à la banque Chabatzka Sadruga trois coffres-forts éventrés si « professionnellement » que des cambrioleurs spécialistes en rougiraient de jalousie. En général, les coffres-forts, de qualité très inférieure (surtout de fabrication viennoise), ont été enfoncés à coups de hache ou par le ciseau à froid. Le coffre-fort éventré gisant au milieu de la rue était un tableau typique indiquant le passage des troupes austro-hongroises.

J'ai examiné un très grand nombre de maisons en ville et à la campagne qui ont été visitées par les Autrichiens. Partout j'ai constaté la disparition des objets de valeur et la destruction des meubles, garde-robe, objets de lingerie qu'on ne pouvait emporter. Les tableaux et meubles rembourrés sont crevés, les tapis coupés, la vaisselle est cassée. Les murs sont souillés avec de l'encre et, partout, les soldats ont déposé des excréments.

Quelques exemples illustreront ce que je viens de dire :

A la maison de Jakob Albala, à Chabatz, Poterska Ulitza, tout est cassé et abîmé. Le coffre-fort est éventré et les papiers sans valeur marchande qu'il contenait sont éparpillés sur le plancher. Les meubles et la vaisselle sont cassés, les tableaux crevés. La garde-robe est sortie des armoires, elle est déchirée

et souillée. Tous les objets de valeur ont disparu. Albala possédait une fortune de plus de 150 000 francs déposée dans le coffre-fort. Il s'était enfui de Chabatz et, en apprenant ce qui s'était passé dans sa maison, il est mort d'un coup d'apoplexie. J'ai trouvé par terre son testament. Il y léguait toute sa fortune aux pauvres de Chabatz, sans distinction de religion.

Dans la maison de Dragomir Petrovitch, avocat et capitaine de réserve à Chabatz, logeaient trois officiers hongrois. Ils ont emporté toute l'argenterie, notamment quarante-huit couverts, les bijoux et la garde-robe de madame Petrovitch. Les meubles sont éventrés, les vêtements lacérés, les armoires à glace et les miroirs brisés. La voiture est gravement endommagée et les dossiers du bureau de M. Petrovitch gisent éparpillés sur le sol. Une nuit, vers minuit, les officiers ont fait porter le coffre-fort au fond de la cour par leurs ordonnances, et l'ont fait éventrer. Eux-mêmes ont pris plus de 10 000 francs en valeurs qui y étaient contenus. Partout, même sur la table à manger, ils ont laissé des immondices. Détail intéressant : lorsque les officiers rentraient le soir, ils se déshabillaient et mettaient ensuite les robes de madame Petrovitch. Pillards et invertis !

Dans la maison du pope de Bresiak, Maxime Vidakovitch, les soldats austro-hongrois ont tout cassé et détruit après avoir pris les objets de valeur. Parmi les objets brisés se trouvent quatre machines à coudre qu'utilisait la fille du pope pour enseigner la couture aux villageoises. Une inscription relevée sur la porte d'une chambre dit : « Pope, si tu reviens, regarde ce qu'ont fait les « Schwabas » (nom donné aux Autrichiens par les Serbes).

La femme du maire de Bresiak est Berlinoise et a passé sa jeunesse en Autriche. Chez elle aussi tout fut volé et saccagé. La famille était dans l'aisance et possédait de forts beaux meubles et tableaux. Les meubles sont cassés, les tableaux crevés, le linge et l'argenterie emportés, le coffre-fort est éventré. La femme avec ses enfants s'est enfuie lors de l'arrivée des Autrichiens. Ceux-ci l'ont cherchée pour la massacrer. Ils en voulaient surtout à son mari qu'ils se proposaient de « rôtir ». Elle est indignée de ce qu'ont fait les alliés de son

pays d'origine et me dit qu'après avoir été fière autrefois d'être Allemande, aujourd'hui elle en a honte.

L'école de Petkovitza est entièrement saccagée. Les archives de la commune qu'elle contenait sont détruites. Les bancs d'école sont renversés ou brisés, les cartes géographiques déchirées et les portraits du roi Pierre et du prince Alexandre sont lacérés. La chambre de l'instituteur est pillée.

Le magasin de Milorad Petrovitch à Jarebitze est entièrement pillé. Les marchandises, qui n'ont pas été emportées, sont éparpillées sur le sol et abîmées avec de la couleur que les soldats ont trouvée dans le magasin. Une machine à coudre est brisée et le coffre-fort, comme toujours, éventré.

Beaucoup d'arbres fruitiers sont cassés : les fruits sont une des richesses du pays serbe.

Je pourrais continuer à énumérer des centaines de cas de pillages que j'ai constatés personnellement. C'est inutile, ce serait la répétition continuelle de ce que je viens de dire. Je dois cependant encore insister sur le fait que, partout où les troupes d'invasion ont passé, j'ai relevé des immondices. Ces déjections déposées sur les tables, dans la vaisselle, sur le plancher, etc., serait-ce une forme spéciale de sadisme?

*
* *

LES CAUSES DES CRUAUTÉS AUSTRO-HONGROISES

près avoir constaté toutes ces cruautés et atrocités, il était intéressant d'en chercher les causes. En effet, ayant connu en temps de paix le peuple autrichien et tout spécialement le peuple viennois d'apparence si gentil, j'étais fort surpris de voir qu'en temps de guerre ce peuple pouvait commettre des excès pareils. Je me suis donc efforcé, par l'interrogatoire des prisonniers et par d'autres investigations, d'établir les causes de ce changement d'attitude. L'explication en est, je crois, la suivante :

Depuis fort longtemps, la puissante Autriche-Hongrie avait décidé d'écraser le petit peuple serbe, démocratique et épris de sa liberté. La Serbie libre attirait les sujets austro-hongrois de race serbe, et de plus barrait la route de Salonique

convoitée. Mais il fallait préparer le peuple de la double monarchie à cette exécution du voisin gênant. Pour arriver à ces fins, les journaux austro-hongrois secondés fidèlement par les journaux allemands commencèrent une campagne de dénigrement systématique contre les Serbes. A les lire, il n'y avait pas de peuple plus barbare, plus détestable que les Serbes. Pouilleux, voleurs, régicides, ces Serbes abhorrés étaient encore des massacreurs. A leurs prisonniers ils coupaient le nez, les oreilles, crevaient les yeux et les châtraient. Même dans les journaux sérieux on lisait des choses pareilles. Il va sans dire que le rapport de la fameuse commission Carnegie, où je regrette de trouver deux noms français, était une occasion toute trouvée pour forcer la note. Le rapport tout en faveur des Bulgares, chargeait les Serbes et les Grecs de tous les méfaits de l'univers. J'ai déjà dit ce que j'en pense au commencement de cet article.

Mais la préparation du public par les journaux ne suffisait pas pour inspirer aux troupes une frayeur suffisante de la barbarie serbe. Aussi, les officiers supérieurs et inférieurs n'ont-ils pas manqué d'endoctriner leurs soldats sur les prétendues atrocités que les Serbes feraient subir à leurs prisonniers. Tous les Austro-Hongrois capturés par les Serbes m'ont affirmé que les officiers leur disaient qu'il ne fallait pas se faire prendre, car les Serbes les massacreraient ! Même les officiers croyaient à cette fable. Ainsi un premier lieutenant m'a avoué qu'au moment de sa capture il avait sorti son revolver pour se suicider, car il avait peur d'être torturé par les Serbes. L'instinct de la conservation avait pris le dessus et il ajoutait : « Aujourd'hui je suis content de ne pas l'avoir fait, car le colonel Jlitch (ce colonel s'occupe tout spécialement des prisonniers de guerre) est un véritable père pour nous. »

Les soldats austro-hongrois arrivant sur territoire serbe et se voyant en présence de ces gens qu'on leur avait toujours présentés comme des barbares, ont eu peur et c'est par peur, pour ne pas être massacrés eux-mêmes, qu'ils ont probablement commis leurs premières cruautés. Mais, à la vue du sang, il s'est produit l'effet que maintes fois j'ai eu l'occasion d'observer : l'homme s'est changé en brute sanguinaire. Un véritable accès de sadisme collectif s'est emparé de ces troupes, sadisme

que tous ceux qui ont assisté à des combats de taureaux ont pu constater en petit. Une fois la brute sanguinaire et sadique déchaînée et laissée libre par ses supérieurs, l'œuvre de dévastation a été poursuivie par des hommes qui sont des pères de famille et, probablement, doux dans la vie privée.

La responsabilité des actes de cruauté ne retombe donc pas sur les simples soldats, victimes des instincts de bête fauve qui sommeillent dans tout homme, mais sur leurs supérieurs qui n'ont pas voulu refréner ces penchants, je dirai même plus, qui les ont éveillés. Ce que je viens d'écrire plus haut et aussi les témoignages des soldats austro-hongrois que je viens de publier, démontrent la *préparation systématique* des massacres par leurs chefs. Les extraits suivants cueillis dans une brochure du haut commandement qui se trouvait entre les mains des soldats, démontrent encore mieux cette préparation.

Ce document fantastique, dont je traduis fidèlement le texte allemand, commence ainsi :

K. u. K. 9. Korps Kommando.

Directions pour la conduite vis-à-vis de la population en Serbie.

La guerre nous mène dans un pays habité par une population animée d'une haine fanatique contre nous, dans un pays où l'assassinat, comme l'a montré aussi la catastrophe de Sarajevo, est admis même par les classes supérieures, qui le glorifient comme de l'héroïsme.

Envers une telle population, toute humanité et toute bonté de cœur sont mal placées ; elles sont même nuisibles, car ces égards, dont l'application est parfois possible dans la guerre, mettent ici gravement en danger nos propres troupes.

J'ordonne par conséquent que, pendant toute l'action de guerre, on observe envers tout le monde la plus grande sévérité, la plus grande dureté et la plus grande méfiance.

Et cela est écrit par le général dont le Gouvernement a voulu, comme on sait, envoyer à l'échafaud une quantité de gens sur le témoignage de documents faux fabriqués dans sa propre légation à Belgrade !

Les *directions* continuent :

D'abord je ne tolère pas que des gens du pays ennemi sans uniforme mais armés, rencontrés isolément ou en groupes, soient faits prisonniers. Ils doivent être exécutés sans conditions.

L'état-major austro-hongrois savait, comme tout le monde, que les soldats serbes du 3e ban et une bonne moitié des soldats du 2e ban n'ont jamais reçu d'uniformes. La prescription des *directions* est donc une invitation non déguisée au massacre de ces soldats, invitation qui a d'ailleurs été suivie à la lettre par la troupe.

Plus loin, à propos des otages, nous trouvons :

En traversant un village, on les emmènera si possible jusqu'au passage de la « *queue* » (sic) et on les exécutera sans condition si un seul coup de feu est tiré sur la troupe dans la localité. (En contradiction formelle avec la convention de la Haye de 1907 signée par l'Autriche-Hongrie.)

Les officiers et soldats surveilleront rigoureusement chaque habitant et ne tolèreront pas qu'il mette la main dans la poche, qui cache probablement une arme. En général, ils observeront la plus grande sévérité et dureté !

La sonnerie des cloches est absolument défendue et l'on dépendra les cloches ; en général on fera occuper chaque clocher par une patrouille.

On ne permettra les services divins qu'à la demande des habitants de la localité et seulement en plein air devant l'église. Cependant on ne permettra aucun sermon sous aucune condition.

Un peloton prêt à tirer se tiendra près de l'église pendant le service divin.

On considérera chaque habitant rencontré en dehors des localités, tout spécialement dans les bois, comme un membre d'une bande qui a caché quelque part ses armes, que nous n'avons pas le temps de chercher. On exécutera ces gens s'ils paraissent tant soit peu douteux.

Voilà l'invitation au meurtre non déguisée. Donc tout homme rencontré dans les champs est un comitadji qu'il faut tuer !

Ce factum, que je ne puis qualifier que d'invitation au massacre de la population civile, se termine par les mots :

Encore une fois : discipline, dignité (?), mais la plus grande sévérité et dureté !

Lecteurs, comprenez-vous maintenant les massacres et les cruautés commis par l'armée d'invasion austro-hongroise?

Ces *directions* sont un acte d'accusation contre ceux qui les ont écrites, et qui, dans l'intérêt de l'Humanité en laquelle je crois toujours, n'échapperont pas à l'expiation !

R.-A. REISS,
Professeur à l'Université de Lausanne.

L'AUBE ARDENTE[1]

III. — LE VIEIL HOMME QUI CAUSE AVEC CHARLIE COX VOLONTIERS (*Suite*)

Telle était la naïveté de sa conscience que ses préoccupations ne l'empêchèrent point de visiter ce collège aussi minutieusement qu'il avait fait tous les autres ; mais il le fit d'une façon machinale. Cependant, une providence le guidait, et il suivit la direction qu'il aurait prise s'il avait connu son chemin. Il s'éloigna des bâtiments, traversa le Magdalen Grove, passa un pont, et se trouva dans l'allée favorite d'Addison, au milieu d'un petit bois qu'enlacent les bras divisés du Cherwell. La fraîcheur de l'ombre y était délicieuse et le silence y était absolu. La jeunesse et la puisssance de la végétation lui parurent si merveilleuses qu'il ne douta pas un instant qu'il ne fût dans le Paradis terrestre. Oui, c'était bien ici la retraite privilégiée où il pouvait reprendre sa lecture. Il s'assit sur la berge de la rivière, il rouvrit le livre ; ses mains tremblaient, son cœur battait, il avait comme la pudeur et l'avant-goût d'une volupté défendue.

Mais d'abord, quelle surprise ! A la page que venait de lui désigner son doigt glissé entre deux feuillets, et à toutes les pages suivantes, il ne rencontra plus que des poèmes militaires. C'était les batailles de la guerre civile, entre le Nord et le Sud, tableaux d'un réalisme brutal et alarmant, images de plaies, odeur de mort, cris de victoire, gémissements des agonisants et des blessés. Ces horreurs séduisaient encore

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1915.

Philippe, car elles réveillaient, aux lointains de sa mémoire, l'écho de l'autre guerre et de son enfance, et des grondements de canon et des roulements de tambour. Et voici que du chant guerrier s'élevait une grande voix fraternelle, une voix consolatrice et tendre, qui peu à peu dominait le bruit des armes et des plaintes ; et c'était comme le chant de la paix, née des batailles, de l'amour, né des épreuves et des douleurs, le chant de l'amitié virile, le chant de la camaraderie.

Alors, Philippe sentit qu'il comprenait le livre, et les terribles poèmes d'Ashley Bell ne lui parurent point en désaccord avec la campagne ravissante parmi laquelle ils lui étaient révélés. Il sentit avec orgueil que son propre cœur n'était pas moins capable que celui du poète inconnu d'un grand amour, ensemble universel et particulier. Mais il n'avait, de cet amour, que la puissance, il n'en avait que le regret et le désir. Son vaste cœur, son cœur ambitieux était vide. Il était seul, seul au monde ; et de nouveau, comme l'avant-veille en quittant Paris, il eut une détresse de cette solitude qui avait été jusqu'alors son délice et sa vanité.

Il regarda sa montre, il pensait avoir lu et rêvé infiniment : il s'étonna que tout cela ne lui eût pris que trois quarts d'heure, et que l'heure du lunch ne fût pas encore passée. Il rentra donc à l'hôtel et d'abord monta dans sa chambre, où il déposa le précieux livre à côté de la Bible. C'était une inconséquence presque sacrilège, car il avait pu remarquer, en le feuilletant, qu'Ashley Bell n'avait point de religion au sens positif du mot, mais se flattait d'embrasser toutes les religions ; et aucune d'elles n'a jamais souscrit à cet éclectisme un peu banal. Ashley Bell, d'autre part, témoignait une répugnance qu'il faut bien taxer d'anticléricale pour les ministres de n'importe quel culte. Philippe, qui n'était plus triste ni fatigué, alla ensuite déjeuner de grand appétit ; et il se procura, au moyen d'un cider-cup, une légère ivresse qui lui semblait tout particulièrement oxonienne. Il se sentit, en quittant la table, parfaitement dispos pour reprendre sa tournée. Il avait cependant résolu, pour ne pas se bousculer trop, de la borner cette après-midi à la visite de Christ-Church. Il fut jusqu'à Carfax, prit Saint-Aldate's street, et vit bientôt sur sa gauche la porte d'entrée appelée Tom Gate. Il la franchit et pénétra dans le

grand quadrangle appelé familièrement Tom Quad. A ce moment, la grande cloche, Tom Bell, sonna plusieurs coups espacés, et il lui sembla que c'était pour lui souhaiter la bienvenue.

Les proportions, plutôt que la beauté des détails, le frappèrent à première vue ; elles lui parurent si majestueuses qu'il sentit bien qu'il était ici au cœur du temple et dans le saint des saints. Ce lieu privilégié est comme l'abrégé de toute la cité élue ; un voyageur pourrait à la rigueur se dispenser de visiter le reste. La jeunesse et l'antiquité d'Oxford y sont comme ailleurs signifiées par le contraste des pierres délitées et du tendre gazon qui revêt tout le sol de l'immense cour. La disposition des bâtiments est régulière, et la vue est la même partout ; mais Philippe se crut obligé de faire tout le tour du Tom Quad exactement : il le fit à pas lents et solennels. Puis il entra dans le vestibule du sud-est, et gravit le large escalier qui fait sa révolution autour d'un pilier unique. La porte du grand hall était ouverte à deux battants ; c'est aussi le modèle et l'archétype des halls d'Oxford, et Philippe, à cette vue, fut une fois de plus ému religieusement. La voûte de chêne sculpté est à cinquante pieds de hauteur, la nef a cent quinze pieds de long. La lourde table, dressée au fond sur l'estrade, et même les deux tables des students, qui forment avec celle-ci le fer à cheval et occupent toute la longueur de la galerie, sembleraient destinées plutôt à une Cène qu'à des lunchs où l'on sert le *joint* et les *vegetables*. Ce n'était plus seulement avec conscience, mais avec scrupule, que Philippe poursuivait son exploration. Il considéra un à un tous les portraits pendus au mur, admira ceux de Wolsey et de Henry VIII par Holbein, trouva celui de Gladstone par Millais bien bourgeois, mais d'une grâce exquise les trois Reynolds et les deux Gainsborough. En sortant du hall, il poussa le soupir de soulagement de l'homme qui a bien fait son devoir et peut se donner congé. Pourtant, il visita encore la vieille cuisine, qui l'amusa.

Il repassa par le Tom Quad et le Tom Gate ; dans la rue, il allait au hasard, il ne savait où aller ; puis une traverse le tenta ; elle le conduisit par surprise dans un si merveilleux décor de verdure qu'il ne put retenir un cri de saisissement et de joie.

La campagne qu'il avait aperçue de la Radcliffe Camera n'avait pu que lui faire pressentir, sans le blaser, le trouble qu'il éprouverait quand il serait descendu jusqu'à elle et l'aurait à portée de sa main. C'était ici le paysage le plus simple et le plus grandiose : rien qu'un herbage, mais à perte de vue : la rivière qui le bornait ne se montrait point, et ne se trahissait que par un peu de brume qui émanait des eaux basses. Deux allées d'ormes en équerre limitaient cette prairie. Leur taille était si colossale que Philippe les regardait avec humilité. Il songeait à leur âge séculaire, à tous les jeunes rêveurs qui avant lui s'étaient réfugiés sous leur ombre ; et ils lui semblaient plus lourdement chargés de souvenirs, d'histoire, que les plus antiques monuments construits de la main des hommes. Ils lui semblaient bien autrement vénérables que les monuments, car ils vivent. Les arbres, avec leurs troncs éternels, où des cercles concentriques inscrivent une à une les années des siècles qui passent, avec leurs branches et leurs feuilles qui meurent et renaissent alternativement, les arbres, mieux que tous les autres vivants, signifient le rythme de la nature ; ils sont, parmi la foule des êtres, les plus nobles et les plus beaux.

Philippe, infatigable, courut jusqu'à la rivière ; il s'attrista d'en voir les berges désertes, mais il s'efforça de les imaginer peuplées comme aux jours de régates. Il revint plus lentement sur ses pas, suivit l'autre allée, le *broad walk*, et au bout il trouva la rivière encore, que longeait un sentier de parc. Vis-à-vis, sur l'autre bord, très loin, était un terrain de cricket ; et il eut la bonne surprise — comme à la bodléienne, mais combien plus charmante ici ! — de voir enfin le décor animé. De nombreux jeunes gens, vêtus de blanc, les manches retroussées, jouaient et se démenaient au soleil. Ils devaient pousser de grands rires et de grands cris, mais Philippe les voyait seulement et ne les entendait pas. Alors, souriant de plaisir, il s'assit sur l'herbe, et longtemps, avec une sympathie secrète, il goûta le spectacle de leur jeu.

Environ quatre heures et demie, il se leva et se remit en marche, d'un pas déterminé ; car il savait maintenant où il allait, et d'avance il avait étudié son chemin sur le plan d'Oxford. Il allait au Parson's Pleasure, qui est le lieu où l'on

se baigne dans le Cherwell, non loin de l'étroite presqu'île resserrée entre deux bras du fleuve, et qui pour cette raison est appelée Mesopotamie. Il ne fit point d'erreur et, après avoir suivi l'allée de la longue muraille, puis des rues plus dégagées, entre des terrains de jeu presque aussi beaux que les prairies de Christ Church (mais il n'y avait pas d'ormes), il arriva au grand boulevard qui limite du côté du sud, le parc de l'Université. Il ne prit point ce boulevard, car sa route était dans l'autre sens ; mais il jeta un coup d'œil sur les désirables maisons de briques roses, dont la couleur est si douce et si vive parmi les verdures. Puis les mots *Parson's Pleasure* qu'il lut sur un écriteau lui assurèrent qu'il se ne trompait point, et il suivit un long sentier, borné d'un côté par des herbages, de l'autre par des buissons et des haies soigneusement taillées.

Il faillit cependant, sans la voir, passer l'entrée du Parson's Pleasure, tant elle était modeste, presque misérable, et bien cachée sous le fourré. Mais il avisa, et il poussa, une porte de planches, et vit d'abord une hutte où se tenait un homme au regard fixe, stupide, et qui semblait parvenu aux extrêmes limites de la vieillesse. Ce vieil homme, avant que Philippe eût rien demandé, lui remit une fort petite serviette, humide et assez malpropre. Philippe alors lui demanda s'il devait quelque chose, et le vieux lui répondit que les souscripteurs ne payaient rien, mais que les autres payaient six pence.

La voix du bonhomme, selon une comparaison familière aux écrivains naturalistes de ce temps-là, ressemblait au grincement d'une poulie ; elle rappelait aussi les rouleaux de musique où il manque des pointes, et qui laissent dans les mélodies qu'ils jouent des lacunes, et les interrompent de hoquets. Ce qui manquait au vieux baigneur, c'était tour à tour le mot et la pensée. Philippe lui tendit un sixpenny, il le prit, fit un remercîment inintelligible, et se remit à préparer, sur une sorte de billot qui lui servait de fourneau et de table, on ne sait quoi, qui, toute réflexion faite, devait être son repas. Philippe franchit enfin le seuil et vit un nouveau lieu de délices, qui lui parut, après tant d'autres, encore un petit coin du Paradis.

La rive était courbée de sorte qu'une faible partie de la

rivière était seulement visible, et presque tout de suite, à droite, à gauche, elle échappait à la vue. Le sol était tout revêtu de gazon, et la berge abrupte, avec des marches taillées çà et là qui permettaient de descendre dans l'eau, à moins que l'on ne préférât s'y jeter du bord, ou de l'un des arbres qui, plantés obliquement, pouvaient servir de tremplins. Sur l'autre berge vis-à-vis, c'était encore un immense herbage avec quelques bouquets d'arbres, et d'autres arbres espacés le long du bord. La clôture du terrain privé où avait pénétré Philippe était formée par les cabines mêmes, d'une installation aussi primitive que la hutte du vieux baigneur, et dont les portes ne montaient que jusqu'à mi-hauteur du corps ; ensuite par une palissade, devant laquelle était un banc où l'on pouvait aussi se déshabiller si l'on aimait mieux. Et Philippe eut le sentimnet que c'était une joie de conte ou de rêve de se baigner ici en plein air, sous le beau ciel, parmi les plus beaux arbres qui soient au monde. Malheureusement, l'eau elle-même n'était pas digne du décor ; elle n'était ni transparente, ni limpide ; et puis ce charmant paysage aurait eu si grand besoin d'être animé ! Il devenait d'autant plus mélancolique, justement parce qu'il devait être si gai à d'autres heures ! Et Philippe maintenant hésitait, triste parmi toutes ces choses abandonnées ; il frissonnait comme la rivière ; il avait froid, trop froid pour souhaiter encore de se plonger dans l'eau froide. Il avait presque peur. Il n'avait pas le courage de se livrer seul à ce jeu qu'il aimait par-dessus tout.

Pour gagner du temps, il fit le tour de l'enclos. Quand il revint près de la hutte, le bonhomme, à sa grande surprise, lui adressa la parole, pour lui dire, il est vrai, tout bonnement, à la mode anglaise, que la journée était très belle.

Le vieux ajouta :

— Avez-vous lu le *Daily Telegraph* ?

— Oui, oui, répondit machinalement Philippe, qui ne l'avait point lu, et ne comprenait rien à cette question.

Il refusa, d'un geste évasif, un numéro du *Telegraph* que lui offrait l'antique gardien du Parson's pleasure, et il s'éloigna de quelques pas.

La porte, à ce moment, fut jetée avec violence, et un grand

jeune homme entra brusquement. Il était nu-tête et vêtu de blanc, si l'on peut appeler vêtu qui n'a qu'un pantalon et une chemise. Comme il avait une ample serviette nouée comme un foulard autour de son cou, il ne s'arrêta même point pour en demander une au vieil homme. Il fut droit à une cabine. Son visage était d'une beauté si parfaite, d'un éclat si extraordinaire, qu'un amateur d'hellénisme ne pouvait guère se défendre de le comparer aux dieux immortels, et singulièrement à Phébus Apollon. C'est ce que Philippe ne manqua point de faire, et il se récita en outre ces phrases de son cher Platon :

« — Qu'en dis-tu, Socrate? N'est-il pas beau de visage? — Très beau. — Et tu oublierais qu'il a un visage s'il se dépouillait de ses vêtements, tant il est beau de tout le corps ! »

Philippe n'eut pas le loisir d'achever cette citation, avant que l'inconnu la rendît encore plus à propos. Ce jeune dieu traversa la pelouse d'un pas indifférent et se dirigea vers la rivière. Il n'avait probablement aucune conscience de sa perfection ; car il ne témoignait ni fierté ni honte d'être beau. Philippe, encouragé par l'exemple, eut un impatient désir de cette eau trouble qui tout à l'heure ne le tentait point ; mais elle recommença de ne le point tenter quand il fut revenu au bord ; alors il se coucha dans l'herbe, accoudé, et se contenta de regarder l'autre nageur, qui faisait cent tours d'adresse, amusants, mais peu conformes à sa dignité plastique.

Cependant la porte de planches s'ouvrait à maintes reprises et divertissait l'attention de Philippe Lefebvre. Ce fut d'abord un gamin déguenillé, qui apporta au vieux baigneur, pêle-mêle dans un panier, une salade et quelques fruits, posa le tout sur le billot, et ressortit sans avoir dit une parole. Une minute plus tard, deux petits garçons, qui pouvaient bien avoir douze ans tout au plus, entrèrent d'un pas délibéré. Chacun d'eux portait un paquet bien ficelé. Ils allèrent s'asseoir côte à côte et assez loin sur le banc, où après s'être déchaussés avec une extrême lenteur, beaucoup de peine et de maladresse, ils se déshabillèrent avec une célérité extrême. Ils dénouèrent ensuite les ficelles de leurs paquets, d'où ils tirèrent deux costumes noirs de la plus rigoureuse décence, qu'ils enfilèrent, comme les commandements le prescrivent, modestement, puis

coururent à l'eau. Philippe s'étonna un peu que deux enfants témoignassent une réserve si farouche, dans un lieu d'innocence où la pudeur, la distinction du bien et du mal semblent totalement ignorées. Mais le sentiment de la pudeur est si arbitraire et si complexe dans toutes les parties du monde que la raison s'y perd, et en Angleterre particulièrement. Philippe crut remarquer que les enfants et les hommes déjà mûrs y étaient peut-être sujets, mais qu'à cet âge de la pleine force et de la pleine beauté que les anciens appelaient « l'Age » par excellence, on ne la soupçonnait aucunement. Deux adolescents venaient d'arriver, puis un vieillard à barbe grise. Il leur demanda poliment, du bord, si l'eau était bonne, et, sur leur réponse affirmative, il parut mettre quelque hâte à se précipiter dans le courant. Les deux jeunes hommes étant sortis de la rivière, il en sortit à son tour, et s'approcha d'eux pour leur demander (sans doute étaient-ils nouveaux venus) s'ils se plaisaient à Oxford. Mais tandis que les jeunes gens, tout en gardant une attitude aussi correcte que s'ils eussent été vêtus, ne paraissaient point songer qu'ils ne l'étaient pas, le vieillard, avant de les aborder, avait cassé un petit rameau chargé de feuilles à l'un des arbres du rivage, comme fit le divin Ulysse avant d'aborder Nausicaa, fille d'Alcinoüs roi des Phéaciens.

Ce même vieil homme, au moment qu'il était entré, avait fait halte quelques instants pour causer avec le gardien du Parson's Pleasure. Il lui avait serré la main et débité une sorte de compliment ; sur quoi le garde lui avait dit comme à Philippe :

— Avez-vous lu le *Daily Telegraph*?

Tout cela intriguait fort Philippe Lefebvre, mais la porte s'ouvrit encore, et cette fois pour livrer passage à cinq personnes : un grand vieillard athlétique, suivi de quatre jeunes hommes en costume de jeu. Les deux plus jeunes, qui ne marquaient guère plus de dix-huit ans, avaient cette beauté parfaite et froide, si commune chez les Anglais que souvent on ne la remarque même plus : ils semblèrent à Philippe agréables mais insignifiants. Le troisième, en revanche, qui avait certainement accompli sa vingtième année, lui déplut du premier coup par une carrure d'épaules, une raideur, enfin un physique

allemand. Pour le quatrième, qui avait apparemment le même âge, mais qui, lui, était bien Anglais, Philippe aurait pu répéter la citation que sa mémoire un peu pédante lui suggérait tout à l'heure : « Qu'en dis-tu? N'est-il pas beau de visage? » Mais l'aspect du vieillard lui avait causé un tel saisissement qu'il ne pouvait plus distinguer personne aux côtés de celui-ci, et il n'avouait pas sans honte ni sans colère que la seule beauté certaine fût celle de cet homme penché vers son déclin.

Ce vieillard, moins âgé peut-être qu'il ne semblait à première vue, c'était le berger conduisant le troupeau. C'était, en dépit d'un accoutrement bizarre,— un vêtement de rude étoffe grise, une grossière chemise, très blanche, ouverte sur sa poitrine velue,— c'était un roi pasteur suivi de quelques-uns de son peuple. Ses cheveux gris étaient rejetés en arrière, son front, découvert ; il avait une barbe de bouc ; étrange était l'éclat de ses yeux. On ne sait quoi de magnétique, oui, de magnétique, émanait de toute sa personne, et ces jeunes gens le suivaient comme des disciples suivent un maître, comme des apôtres suivent un messie ; et Philippe se leva, s'avança vers le groupe ; et soudain il reconnut l'homme d'après l'image tant de fois contemplée depuis ce matin. « Ashley Bell ! » murmura-t-il, avec une joie profonde, mais comme stupide.

Cependant le poète et ses quatre compagnons s'étaient arrêtés près de la hutte et semblaient aussi faire de grands compliments au baigneur. Ashley Bell parlait avec beaucoup d'action. Sa voix était musicale et gaie. Le charme de cette voix était plus impérieux encore que celui de toute sa personne. Philippe, oubliant toute timidité, toute discrétion, s'approchait toujours. La voix d'Ashley Bell était comme une fanfare. Il répétait joyeusement :

— Charlie Cox ! Charlie Cox !

« C'est le nom du vieux gardien », songea Philippe. Il fut bien aise de le savoir. Il observa que, par un effet prodigieux du « magnétisme » de Bell, Charlie Cox ressuscitait au son de cette voix. Son œil chassieux et larmoyant s'éclairait, un peu de sang colorait sa peau grise, mate et plissée.

— Charlie Cox, dit Ashley Bell à ses acolytes, Charlie Cox

est le plus grand connaisseur d'hommes et le seul philosophe de l'Angleterre.

— Il l'est réellement, repartit celui que Philippe avait jugé à première vue Allemand.

Sa réponse obséquieuse, le ton et l'accent eussent levé les derniers doutes de Philippe, s'il eût douté encore de la nationalité du personnage. Les trois autres, sans rien dire, allèrent brusquement vers les cabines. Ashley Bell les suivit, il n'était pas le moins alerte ; et presque aussitôt Philippe les entendit se précipiter tous ensemble dans la rivière en faisant de grands rires et un fracas épouvantable.

Mais il n'avait pas tourné la tête ; il restait près de Charlie Cox, et mourait d'envie de lui demander s'il ne se trompait pas, si cet homme était bien le poète Ashley Bell. Une étrange peur le retenait. Il balbutia seulement :

— J'ai perdu mon *Daily Telegraph*, voulez-vous m'en vendre un autre numéro?

Cox, près de crever d'orgueil, vendit à Philippe non seulement le *Telegraph*, où il lui indiqua ce qu'il fallait lire, mais une carte postale qui représentait ledit Cox debout sur le pas de sa hutte. La tête seule du bonhomme était reproduite dans le journal, où elle tenait lieu de lettre ornée, au début d'une courte notice, dont l'essentiel était le *curriculum vitæ* de Cox. Philippe apprit par cette lecture que le vieil homme sauvage qu'il avait devant les yeux était une célébrité d'Oxford ; qu'aujourd'hui Cox entrait dans sa soixante-seizième année ; et comme c'est le jour même de ses quinze ans que Charlie Cox avait succédé à son père, gardien avant lui du Parson's Pleasure, il y avait soixante ans aujourd'hui que Charlie Cox vivait dans cet ermitage et pas un jour ne l'avait quitté. Charlie Cox avait mis à l'eau plusieurs générations de jeunes et nobles Anglais ; et il n'était point rare que le chancelier de l'Échiquier, ou le premier lord de l'Amirauté, ou des archevêques revinssent l'été à Oxford tout exprès pour serrer la main de Charlie Cox, lui rappeler les bonnes leçons d'autrefois, et le prier de donner le même enseignement à leurs fils *undergraduate*.

Philippe, levant les yeux, regarda non sans superstition ce débris d'humanité. Mais le plus grand connaisseur d'hommes

et le seul philosophe de l'Angleterre était retombé dans l'abrutissement. Il faisait bouillir quelques pommes de terre dans une marmite de fonte, et ressemblait ainsi à l'une ou l'autre des trois sorcières de *Macbeth* (rôles ordinairement distribués à de vieux acteurs).

« Pourquoi, se dit Philippe, Ashley Bell l'appelle-t-il connaisseur d'hommes et philosophe? Mais au fait est-ce bien Ashley Bell? »

Il tourna machinalement la vue vers la rivière et la pelouse où il n'entendait plus de bruit. Le supposé Ashley Bell et ses disciples étaient déjà sortis de l'eau, rhabillés, prêts à partir ! Philippe n'avait pas projeté de les suivre et de les rattraper dehors, mais il fut désespéré de n'être pas en état de le faire. Il eut beau se hâter, il y avait beau temps que toute la troupe était disparue quand à son tour il put sortir. Il tendit deux pence à Charlie Cox, pour payer la carte et le journal, et demanda enfin :

— Qui est ce gentleman qui vient de partir le dernier?

Le mot sembla étonner considérablement Charlie Cox.

— Ce n'est pas un gentleman, dit-il, c'est un vieil homme.

Mais sa physionomie s'illumina tout d'un coup, comme elle s'illuminait dès qu'Ashley Bell lui adressait la parole, et il ajouta fièrement :

— Un vieil homme qui fait toujours la conversation avec moi.

— Il vient souvent ici? demanda Philippe, renaissant à l'espérance.

— Cela dépend. Des fois il vient, des fois il ne vient pas, mais en somme il vient presque tous les jours, repartit Charlie Cox, qui semblait en prendre à son aise avec le principe de non-contradiction.

Philippe songea que la trouvaille du livre et la rencontre de ce soir étaient des miracles évidents. Or celui qui fait les miracles les achève quand il se donne la peine de les commencer.

« Je rencontrerai Ashley Bell ici demain soir, se dit Philippe. Mais, pensa-t-il encore, est-ce bien lui? »

Il dit, avec impétuosité :

— Comment s'appelle le vieil homme? N'est-ce pas Ashley Bell.

— Je pense que c'est son nom, mais vous semblez le savoir, répondit Charlie Cox avec une méfiance ou une ironie de paysan.

— N'est-il pas un grand poète ? dit Philippe Lefebvre, plus bas, et comme on parle dans une église.

Charlie Cox parut encore plus étonné. Toujours méfiant, et contredisant par prudence, il répondit :

— Je ne sais pas. Peut-être. J'ai bien entendu dire quelque chose comme cela par les jeunes gens quand ils causent entre eux.

Il ajouta, en appuyant sur chaque syllabe :

— C'est un vieil homme qui fait la conversation avec Charlie Cox volontiers.

IV. — REX TINTAGEL

A partir de cette minute et jusques au lendemain, Philippe demeura dans un état d'esprit d'une puérilité incroyable, même pour un intellectuel si neuf, et ne conçut à la lettre nulle autre pensée que celle-ci :

« Fera-t-il assez beau l'après-midi pour que je puisse, sans être déraisonnable, aller au Parson's Pleasure ? »

Il eût ajouté, s'il se fût avoué son inquiétude plus franchement :

« Et pour que j'aie chance d'y rencontrer cet Ashley Bell pareil à la divinité de la rivière, suivi de son cortège de jeunes demi-dieux ? »

Il alla bien, après dîner, rôder par les rues et à l'entour de Carfax, puis dans ce même jardin de collège où il avait médité la veille. Mais il ne méditait plus ; à tout instant, il levait les yeux vers le ciel, et, chaque fois qu'il y voyait passer un nuage, il avait une angoisse. Il se moquait de lui-même, il se disait :

« Suis-je donc devenu si Anglais que je sois préoccupé à ce point de météorologie ? »

Mais, tout en se moquant, il prenait la chose au sérieux, au tragique ; et vers le milieu de la nuit, réveillé soudain par un

orage et le bruit de l'eau qui ruisselait, il eut un accès de désespoir, qui ne l'empêcha point de se rendormir dans le même instant.

Il eut la surprise et la joie de se réveiller par un temps radieux, et il décida aussitôt qu'il aurait congé tout aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il se dispenserait de visiter des monuments avec son guide à la main. Il n'ouvrit le livre importun que pour étudier encore le plan de la ville et n'avoir pas besoin de l'emporter sur soi quand il irait tout à l'heure au Parson's Pleasure. En vérité, il savait le chemin à merveille et ne repassait sa leçon qu'afin de tromper son impatience, et de s'entretenir jusqu'au départ dans la pensée de cette expédition, seul objet de sa journée. Il se mit en route dès trois heures. Il salua, comme une vieille connaissance, Charlie Cox, qui était, de même qu'hier, occupé à faire sa cuisine. Le paysage, égayé par un soleil sans ardeur, lui parut encore plus ravissant que la veille : il avait craint une désillusion. Il fut seulement fâché de trouver nombreuse compagnie ; son caprice aujourd'hui était de renouer connaissance avec le décor avant qu'une figuration ne l'animât, et de n'y admettre qu'ensuite les personnages. Ce fut justement le contraire qui arriva. On ne fit qu'aller et venir pendant une demi-heure, et à quatre heures, il n'y eut subitement plus personne. Au même instant, et comme Philippe s'apprêtait à se jeter dans l'eau, un grand nuage triste voila le soleil. Ce maudit nuage fit brusquement tomber la température à tel point, que Philippe, tout frissonnant, mais paresseux pour se rhabiller, se mit à l'abri de la bise dans sa cabine. Puis le nuage se déchira par le milieu, une belle nappe de rayons tièdes ruissela du ciel entr'ouvert sur l'herbe de la pelouse, et Philippe ne douta pas un instant que cet effet de lumière n'annonçât l'entrée en scène d'Ashley Bell. Il entendit la porte battre... et l'un des cinq personnages qu'il avait vus la veille, mais un seul, apparut ; et ce n'était point Ashley Bell, mais celui des trois disciples anglais qui devait avoir à peu près le même âge que Philippe. Le nouveau venu s'en alla vers les cabines sans flâner : il n'attendait assurément cette après-midi aucun de ses habituels compagnons, ni ses camarades, ni le Maître.

Philippe en fut bien aise, au lieu d'en être désappointé. Il

prit garde qu'il saurait bien engager la conversation avec ce jeune homme qui ne l'intimidait point, et se faire présenter par lui, un peu plus tard, un autre jour, à Bell qui l'intimidait. Mais quelle chance que ce fût celui-ci précisément ! Les deux autres Anglais étaient trop jeunes, trop enfants; et l'Allemand inspirait à Philippe un sentiment mêlé de haine et de jalousie. L'absence de l'ennemi convenait fort à cette jalousie assez indéfinissable, et assurait à Philippe Lefebvre un premier avantage qu'il se définissait encore moins. Hélas ! sous quel prétexte adresser la parole à celui qui était là ? Son embarras était extrême, bien qu'il eût observé déjà que les Anglais ne sont pas inabordables. Ils adressent volontiers la parole, les premiers, à des étrangers qu'ils rencontrent dans un train ou dans un hôtel, à condition que l'entretien soit de la plus stricte banalité.

Un bruit de plongeon fit soudain tressaillir Philippe qui ne pensait point que l'inconnu fût si prompt. Il s'imagina que, par sa sotte flânerie, il avait manqué une occasion unique, et ne fit lui-même qu'un bond du fond de son réduit jusque dans la rivière ; puis il se hâta de remonter à la surface, moins pour reprendre sa respiration que pour rattrapper le temps perdu.

Dès qu'il eut la tête hors de l'eau, il chercha l'autre des yeux et le vit escalader la berge, près d'une sorte de glissoire d'un bois poli et savonné. On pouvait s'asseoir ou se coucher au sommet de ce toboggan ; le corps, entraîné par son poids, démarrait lentement, puis filait jusqu'à la rivière avec une vitesse sans cesse multipliée, à la fin vertigineuse. Mais le jeune Anglais hésitait, son visage naïf trahissait un désir immodéré de tâter de ce jeu, et une peur disproportionnée au péril. Il regarda Philippe et sourit, avouant cette peur franchement ; Philippe, sans y penser, sourit pour lui donner courage ; et ce furent leurs deux premières répliques, muettes.

L'Anglais se détermina sur-le-champ. Un Français eût fait de même, par bravade : il le fit plutôt par politesse. Il faillit tomber sur Philippe, qui, suivant cette gymnastique avec un intérêt passionné, s'était rapproché du bord. Et quand il revint à la surface, ils se trouvèrent plus près encore l'un de l'autre, vis-à-vis ; et l'Anglais souriait encore, à travers ses longs cheveux blonds mouillés.

Philippe se piqua d'honneur, et s'écria :

— Je veux essayer aussi !

Il pensa du moins s'écrier, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Il s'aida d'un tronc oblique de saule qui surplombait pour se hisser hors du fleuve, courut s'étendre sur la glissoire, et ne put retenir un cri de peur joyeuse quand il se sentit emporté. Une grande gerbe d'eau jaillit. Il reparut, rouvrit les yeux, et vit l'Anglais tout près de lui. Ils échangèrent de puérils sourires.

— Ce n'est pas si difficile ! murmura Philippe, d'une voix si basse qu'il s'étonnait lui-même de l'entendre à peine.

— Non, fit l'autre.

Puis ils se regardèrent avec inquiétude : ils n'avaient plus rien à se dire. Ils pensaient bien, pourtant, que leur camaraderie n'allait pas en rester là, puisque déjà ils jouaient ensemble. Philippe alors fit une feinte. Il nagea vite vers le saule dont il s'était aidé tout à l'heure pour se hisser sur la berge, et le saisit de ses deux mains tendues. Il se mit à se balancer, tantôt se laissant aller au courant, et tantôt y résistant. L'Anglais se hâta de le rejoindre, se suspendit de même et se balança. Philippe lui laissa une petite place. Ils étaient à côté l'un de l'autre, mais toujours vis-à-vis ; et ils souriaient toujours, avec malice. Le sourire de Philippe signifiait : « Je vous ai échappé », celui de l'Anglais : « Je vous ai rattrapé. » Ils ne soupçonnaient ni l'un ni l'autre leur sympathie taquine, et leur conscience ne dépassait le sourire qui en était l'expression très vague ; mais Philippe avait un sentiment de sécurité ; il n'était plus seul au monde. Un silence plus long ne lui sembla point supportable.

— L'eau est un peu fraîche, dit-il à tout hasard.

Cette réplique était une trouvaille, parce que la fraîcheur dont se plaignait Philippe justifiait dans une certaine mesure le tremblement de sa voix.

— L'eau est très souvent beaucoup plus froide, repartit l'Anglais, d'une voix si affirmative, si assurée, que Philippe fut mortifié de ce calme et de cette autorité imperturbable.

Mais il saisit l'occasion de répondre :

— Vous venez sans doute ici tous les jours et vous êtes à Oxford depuis longtemps? Moi, je n'y suis que d'avant-hier.

— Moi, dit l'Anglais, depuis plus d'un an.

Il ajouta, d'un ton emphatique et avec un accent d'orgueil indomptable :

— J'ai même composé, et récité à la fin du dernier terme, aux Encænia, un poème en grec.

— Je l'ai vu ! s'écria Philippe, qui n'avait d'ailleurs aucune raison de croire que ce fût le même qu'il avait vu chez le libraire.

« Suis-je bête, pensa-t-il, de n'avoir seulement pas regardé le nom de l'auteur ! » La faute était réparable. Il oublia toute discrétion, et demanda, âprement :

— Comment vous appelez-vous ?

— Tintagel, répondit l'Anglais en rougissant, peut-être à cause de la bizarrerie de ce nom.

Mais il ne parut point bizarre à Philippe : il lui parut féerique et admirable. Philippe fut persuadé qu'il avait lu et remarqué ce nom sur la brochure. Ce ne pouvait être qu'une fausse réminiscence. Il n'aurait pas oublié un tel nom, s'il l'avait lu. Tintagel ! Il était charmé, il était fier de connaître un jeune homme si pareil aux jeunes hommes de Platon, qui faisait des vers grecs, et s'appelait de surcroît Tintagel. Des vers grecs ! La physionomie de Tintagel n'annonçait point tant de littérature, une érudition si raffinée ; elle n'annonçait même point, à proprement parler, l'intelligence. Il n'avait l'air que d'un bel athlète couronné. Cependant, s'il ressemblait aux statues antiques, il avait de plus le regard, des yeux ensemble rêveurs et spirituels. Tintagel !...

— C'est votre nom de famille ? demanda Philippe.

— Naturellement ! répondit Tintagel, que parut choquer une question si sotte. Mon nom de baptême est Reynold, qui s'écrit Reginald ; mes amis intimes ne m'appellent jamais autrement que Rex.

Philippe sentit qu'il lui serait désormais impossible de l'appeler autrement que Rex. Il n'imaginait point de bonheur sur terre comparable à celui de posséder un ami qui s'appelât Rex Tintagel. Voilà d'où naissent les affections éternelles. Cette fois Philippe eut pleinement conscience de l'amitié que Rex Tintagel lui inspirait. Ce fut au point qu'il pensa avec un peu de remords à son ami de France, André Jugon.

— Je vous demande pardon, dit-il, je vais sortir de l'eau, j'ai un peu froid.

Tintagel, qui n'avait nullement froid, ne conçut point qu'il eût le droit de demeurer dans l'eau, quand son ami (dont il ignorait le nom) en sortait. Philippe ne le concevait pas davantage. Ils nagèrent ensemble vers l'échelle, devant laquelle ils se firent des civilités. Puis ils regagnèrent leurs cabines, qui étaient contiguës, mais s'habillèrent dehors, afin de ne pas poursuivre sans se voir la conversation qui était maintenant fort animée.

C'est alors, un peu tard, que Philippe s'avisa qu'il n'avait pas dit son nom à Tintagel, trop discret pour le demander. Il lui présenta ses excuses, se nomma et déclara qu'il était venu à Oxford pour un semestre.

— Peut-être deux, ajouta-t-il. (Car il n'avait plus aucune hâte ni aucune raison de s'en aller.)

Il conta ensuite qu'il était descendu à la Mitre, mais qu'il projetait de se mettre en pension chez un professeur. Il sentit, en le disant, qu'il désirait passionnément quelque chose qu'il n'aurait su exprimer, et à quoi il ne songeait même point tout à l'heure. Il dit plus bas, tremblant d'être déçu :

— Ce vieil homme, avec qui je vous ai vu hier, n'est-ce pas le grand poète Ashley Bell?

Tintagel parut frappé d'étonnement, et dit avec une sorte de méfiance :

— Comment pouvez-vous le savoir, si vous n'êtes réellement à Oxford que depuis deux jours?

Cette réponse enchanta Philippe : elle ouvrait à la conversation un champ, pour ainsi dire, illimité ! Il était fort aise d'avoir toute une histoire à conter, qu'il savait qu'il conterait biene, et de briller devant Tintagel. Il aimait de se mettre en frais pour ses amis, surtout pour les nouveaux. Son esprit était sa principale richesse et son unique vanité.

Il fit donc le récit de sa flânerie chez le libraire : l'achat du livre, la première lecture, au vol, dans les water walks de Magdalen. Il dit comme, dès cette minute, la pensée d'Ashley Bell l'avait préoccupé. Il avait furieusement souhaité de le voir, et voici que, le soir même, le poète lui apparaissait ! C'est un miracle (que ne gâtait point la présence de Rex).

Philippe fit ce récit avec un emportement incroyable, et une abondance d'autant moins retenue que jamais il n'avait trouvé auditeur comparable à Tintagel. Ses amis de France, notamment André Jugon, avaient la passion de la controverse et, quand ils causaient avec lui de sujets graves ou légers, l'interrompaient à chaque mot ; même quand ils pensaient comme lui, ils disaient le contraire pour ne pas couper court à la discussion. Tintagel l'écoutait avec une attention prodigieusement soutenue, respectueuse (dont Philippe était flatté), une attention sans doute intelligente, mais qui ressemblait par moments à de la stupidité. Il se fût bien gardé d'interrompre un si beau discours, et n'y glissa en effet qu'une seule réplique, lorsque Philippe Lefebvre parla de cet étrange magnétisme que semblait développer la personne physique ou morale d'Ashley Bell.

— Oui, fit Tintagel d'un air profondément convaincu, Ashley Bell est une personnalité réellement magnétique.

Ces mots furent suivis d'un bref silence. Les deux jeunes gens se regardaient bien en face, mais pensaient à autre chose. Philippe fut surpris de penser tout d'un coup à celui des acolytes de Bell qu'il présumait Allemand, et qui lui avait inspiré d'abord une antipathie si violente.

— C'est bien, demanda-t-il, un Allemand qui était avec vous hier?

— Oui, répondit Tintagel. Il s'appelle Lembach.

Ce nom, qui n'a rien de déplaisant, fut odieux à Philippe. Puis, comme il était prêt, et Tintagel également, ils partirent de compagnie : l'idée ne leur fût seulement point venue qu'ils pouvaient s'en aller chacun de son côté.

En passant, ils firent un signe amical au vieux gardien, et dès qu'ils furent de l'autre côté de la porte, Philippe, s'arrêtant court, demanda :

— Pourquoi donc Ashley Bell disait-il hier que Charlie Cox est le plus grand connaisseur d'hommes et le seul philosophe de l'Angleterre?

— C'est, répondit gravement Rex Tintagel, parce que Charlie Cox a vu tous les plus importants personnages de ce pays, depuis trois quarts de siècles, sans aucun vêtement.

Il rougit si fort en faisant ce commentaire que Philippe ne

put se défendre d'éclater de rire. C'est que la pudeur de Tintagel, non plus que sa gravité, ne semblait à propos, quand au lieu de dire « sans vêtement » il répétait le mot même dont usait plus volontiers Ashley Bell en son langage cosmopolite ; et ce mot, emprunté à l'argot français, exprimait la chose beaucoup plus familièrement, par analogie avec la nudité des chevaux qui n'ont ni selle ni bride. L'accent de Rex, quand il prononçait ce monosyllabe, était aussi impayable.

Philippe, qui venait de se remettre en marche et que Tintagel suivait docilement, jugea le moment venu de confier à son ami, sous une forme pareillement familière, que Bell était, à son idée, « un type dans le genre de Socrate », qui, entouré de jeunes hommes intelligents et curieux, allait philosophant par les chemins. Il ne doutait point qu'un garçon, qui faisait des vers grecs à ses moments perdus, ne fût assez imbu d'hellénisme pour entendre et apprécier cette comparaison. Rex l'entendit en effet ; mais il avait l'esprit du monde le plus rigoureux, et dès qu'une comparaison clochait ou lui semblait arbitraire, il la répudiait. Il déclara d'un ton catégorique, et même cassant, qu'il ne voyait point de rapport entre Ashley Bell et Socrate, que Bell n'était point un amateur de la discussion philosophique ni d'aucune discussion, ni un penseur subtil, encore moins ironique, et probablement pas du tout un penseur. Mais quand il essaya de faire comprendre à Philippe Lefebvre par quel charme cet homme, qui n'était pas un maître, attirait et retenait auprès de lui des disciples, il ne put trouver aucune explication satisfaisante, il ne put que répéter :

— Ashley Bell est une personnalité réellement magnétique.

— Qu'est-ce que ça veut dire? repartit Philippe avec impatience. (Il oubliait que cette épithète était de son invention.) Pourquoi vous-même vous êtes-vous attaché aux pas d'Ashley Bell? Est-ce encore un effet de ce magnétisme?

Tintagel demeura interdit. Jamais sans doute il ne s'était posé cette question. Mais il répondit, après y avoir rêvé quelques instants, qu'il avait suivi Ashley Bell pour ce motif seul, et de même les trois autres : Lembach, lord Swanage (qu'on appelle Swan), William Liphook (qu'on appelle Billee).

Puis il conta, sans détails, mais avec une netteté encore catégorique, qu'il était arrivé à Oxford l'année précédente, qu'il devait suivre les cours et loger, selon la coutume, chez un professeur, qu'il avait fait la connaissance d'Ashley Bell par hasard, comme Philippe l'avait faite, et que, naturellement, il avait pris aussitôt pension chez Ashley Bell : l'idée ne lui serait pas même venue qu'il pût prendre pension ailleurs.

— Vous demeurez chez lui ! s'écria Philippe. Pourquoi me l'avez-vous caché?

— Je ne vous l'ai pas caché : seulement, je ne vous l'ai pas dit. Je demeure chez Ashley Bell, ainsi que Lembach, Billee et Swan. Je vous répète que nous ne saurions plus vivre ailleurs, malgré tous les motifs sérieux que nous aurions de le quitter.

— Quels motifs? dit Philippe étonné, inquiet.

— Ashley Bell, répondit Tintagel, a été accueilli en Angleterre cordialement, après le scandale qu'avait fait en Amérique la publication de son livre. Il est admiré. La plupart se tiennent néanmoins à l'écart de lui, à cause du caractère sexuel de ses poèmes.

Rex articula ces mots baroques d'un ton si âpre que Philippe sourit malicieusement.

— Nous formons, poursuivit le jeune disciple de Bell, un petit groupe tout à fait à part. Nous sommes à Oxford, mais nous pourrions aussi bien être à Cambridge, ou même dans une ville privée de collèges, car nous ne menons ni la vie d'université ni la vie d'Oxford. Mais Ashley Bell dit que cela ne fait rien, que le tout est d'être dans l'univers, peu importe le point, et que lui-même est un *Cosmos*... Tels sont les motifs qui auraient pu nous détourner de loger chez Ashley Bell, mais ils ne comptent pas pour nous.

— Ni pour moi ! s'écria Philippe.

Il se tut soudain, confus. Il venait de trahir étourdiment son désir de loger, comme Rex et les autres, chez Bell, et il venait d'en prendre conscience en même temps qu'il le trahissait.

Ce désir était si violent qu'il sentait bien que, si cela était impossible, il ne le supporterait pas. Il n'aurait plus qu'à quitter Oxford, et il sentait aussi qu'il ne pourrait quitter

Oxford sans déchirement. Il prit son air le plus câlin, le plus puéril, et dit, d'un ton insinuant :

— Croyez-vous qu'il y aurait encore une petite place pour moi chez Ashley Bell?

— Ce n'est pas la place qui fait question, répondit Tintagel. Assurément, il y aurait de la place. La maison est grande. Elle est la plus grande de ces jolies maisons qui bordent South Park Walk.

— Oh !... fit avec ravissement Philippe, qui avait hier justement remarqué ces jolies maisons.

— Et tenez, poursuivit Rex, il y a une bonne chambre libre, qui est à côté de la mienne... De sorte, ajouta-t-il, avec la plus délicieuse, avec la plus tendre naïveté, que je serais toujours près de vous ; et si nous aimions à causer comme nous faisons maintenant, nous pourrions prendre l'habitude de laisser la porte ouverte.

— Oui ! s'écria Philippe... Eh bien ?...

Tintagel secoua la tête.

— Je ne vois, dit-il, aucune difficulté, mais peut-être une impossibilité.

— Laquelle? dit Philippe, haletant.

— Pour les conditions, dit Rex, vous devrez vous entendre avec la fille naturelle d'Ashley, miss Florence...

— Mais oui, je m'entendrai avec elle !

— Elle est extrêmement réaliste et positive...

— Bah? dit Philippe.

— Je pense, fit Tintagel, que vous vous entendrez avec elle facilement, et que vous saurez témoigner beaucoup de soumission à son autorité, qui est jalouse. Mais le difficile est d'être admis chez Bell.

— Vous *m'introduirez* ! dit Philippe.

— Cela ne vous mènerait à rien, répondit Tintagel. Il faut que lui-même, vous ayant rencontré, vous choisisse et vous fasse signe de le suivre, qu'il vous appelle. Comprenez-vous? C'est une véritable « vocation ».

Tintagel rougit encore en prononçant ce mot emprunté aux évangiles ; mais il s'empressa d'ajouter avec une grande politesse, et surtout avec une sincérité entière :

— Je suis bien certain que Bell vous « appellera » si seulement il vous a vu.

— Il m'a vu hier, et il n'a pas pris garde à moi ! dit Philippe Lefebvre accablé.

— Oui, mais la prochaine fois ce ne sera pas comme hier, répliqua Tintagel avec une sorte de malice sérieuse ; parce que la prochaine fois, vous viendrez me dire bonjour. Ashley Bell me demandera : « Qui est-ce? » Et je lui répondrai : « C'est mon camarade. »

Ce mot, qui pour nous autres Latins, est banal, souvent péjoratif, prenait, dans la bouche de Rex, une valeur religieuse ; et Philippe se ressouvint qu'il avait maintes fois remarqué l'emphase des versets où Ashley Bell mettait en bonne place le mot anglais correspondant. Il suffit de ce « camarade » pour lui suggérer un doux espoir, ou plutôt une certitude. Mais comme Tintagel à ce moment faisait halte devant la désirable maison de briques, mi-anglaise, mi-hollandaise, rose de deux roses différents et alternés, cette certitude soudain devint négative, et l'espérance se changea en désespoir. Philippe ne sentit plus qu'une chose, c'est qu'il allait, quant à présent, dire adieu à Rex Tintagel. Il n'allait plus tout à l'heure le voir ni l'entendre. Il eut recours à des expédients de fortune pour le retenir quelques minutes encore.

— Où aura lieu la rencontre? demanda-t-il d'un ton suppliant.

— Au Parson's Pleasure, répondit avec calme Tintagel. Ashley Bell y viendra sûrement demain, puisque aujourd'hui par exception il n'est pas venu.

— Pouvez-vous m'expliquer, demanda soudain Philippe, pourquoi, dans *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt*, il y a tant de pièces militaires?

Tintagel répondit, selon sa coutume, avec politesse et exactement.

— Parce que, dit-il, Ashley Bell, en Amérique, pendant toute la guerre de Sécession, qui dura, comme vous savez, quatre ans, a vécu sur les champs de bataille et dans les hôpitaux. Il ne soignait pas les blessés, car il n'a aucune connaissance médicale, mais il les consolait, il leur donnait son cœur ;

et tous étaient ses camarades. C'est la plus belle page de sa vie. Il ne la raconte pas volontiers, et je tiens ces détails, non de lui, mais de miss Florence. Moi, je vous les raconterai.

Philippe songeait à la guerre de son enfance. Lui aussi, il avait entendu le son lointain et sourd du canon, il croyait avoir entendu les gémissements des blessés. Il lui parut que, pour ce motif, il avait des droits à la sympathie d'Ashley Bell. Il ne douta plus de sa vocation.

— Je vous les raconterai, reprit Rex Tintagel. Seulement, un autre jour ; car il est maintenant l'heure du thé, et miss Florence n'aime pas qu'on soit en retard.

Mais c'était lui maintenant qui ne pouvait plus se résoudre à quitter Philippe. Il le regardait en souriant, comme pour lui demander pardon. Il aurait voulu le prier à venir prendre le thé chez Bell, mais vraiment il ne pouvait pas. Ils étaient désolés tous les deux. Ce fut une minute cruelle. Et puis brusquement ils se séparèrent, sur le mot d'adieu le plus insignifiant, le plus glacé, sans même se donner la main ; car, au fait, ils ne se connaissaient pas du tout.

V. — LA VOCATION DE PHILIPPE

A l'idée de revoir demain Ashley Bell, et cette fois peut-être de lui parler, Philippe ressentait une émotion si violente qu'il désespérait d'avoir la force de la supporter durant vingt-quatre heures ; et cependant cette émotion extraordinaire, qui selon toute vraisemblance était pour lui sans précédent, il pensait l'avoir éprouvée déjà, la reconnaître. Etait-ce une fausse réminiscence? Philippe scruta sa mémoire, et finit par se ressouvenir que sa sensibilité avait été naguère affectée de même, à un degré moindre, la seule fois de sa vie qu'il eût aperçu Victor Hugo.

C'était peu de temps avant le glorieux crépuscule du poète, à une première de l'Odéon. Philippe, en traversant le vestibule du théâtre à la fin du spectacle, avait été averti par un remous,

par un brouhaha de la foule, que le Maître (dont il savait la présence) allait descendre de sa loge. Il avait tourné les yeux vers l'escalier, et tout en haut, sur la dernière marche, il avait soudain vu apparaître le petit vieillard auguste. Au-dessus de la multitude obscure, et qui remontait, courbée, vers cet homme divin, il avait vu le splendide visage rayonner, en tremblant un peu comme l'hostie à la minute de l'élévation. Le corps caduc se perdait parmi cette ombre vivante et mouvante, le visage se révélait seul, regard, forme sensible et lumière d'une âme. Philippe eût volontiers plié le genou, et il avait gardé de cette vision un souvenir religieux ; mais elle n'était qu'une parure de sa mémoire, et l'étoile déclinante qu'il avait adorée ce soir-là ne lui avait point, comme celle des Mages, signalé le chemin nouveau. Cette fois, il lui semblait que c'était toute sa destinée spirituelle qui allait se jouer d'ici à demain.

Ashley Bell était désormais sa fin nécessaire, et Philippe ne concevait point qu'un tel sage, pour qui les cœurs les plus secrets ne devaient rien avoir de caché, pût voir son légitime disciple et ne le reconnaître pas. Aussi ne doutait-il point de sa vocation ; mais il craignait de misérables contretemps, et de l'ordre le plus vulgaire : la pluie, un retard, un caprice d'Ashley Bell qui eût fait manquer le rendez-vous. Ces imaginations gratuites suffisaient à le torturer. Il était, même pour son âge, d'une puérilité disproportionnée au développement précoce de son intelligence.

Dans la soirée il lui parut qu'il avait fait une grande faute en ne s'assurant pas un moyen de communiquer avec Tintagel. Comment n'avait-il pas songé à lui dire avant de le quitter : « Écrivez-moi, s'il faut remettre, si le temps se gâte, ou bien si Ashley Bell ne vous semble pas de bonne humeur »? Mais le mal était réparable puisqu'il n'ignorait pas l'adresse de Tintagel ! Il avait encore le temps d'écrire lui-même ! Il sentit que cela lui ferait un extrême plaisir d'écrire à son nouvel ami, même si cela ne devait servir à rien. Aussitôt après le dîner, il monta dans le salon de l'hôtel, où les meubles de palissandre sont d'un Louis-Philippe si contourné que le pire Louis XV ne saurait être plus extravagant. Il y trouva du papier à lettres ; mais, comme il était fort empêché à écrire la lettre, manque de

sujet, il libella d'abord l'enveloppe, et ensuite il s'avisa que rien n'était si bizarre que ce rapprochement de mots : *Rex Tintagel Esq.* Il s'amusa de cet écuyer roi, puis se demanda si le protocole n'était pas un peu bien familier pour une amitié de si fraîche date, et s'il ne convenait point d'écrire en toutes lettres *Reginald.* Il fit une seconde enveloppe : la première lui plaisait davantage. Il joua de ses scrupules toute la soirée, n'écrivit point de lettre, et tua le temps à comparer les deux enveloppes. Quand il fut se coucher, il n'eut pas le courage de les détruire, mais garda de les laisser traîner, et il les emporta dans sa chambre où il les mit en évidence afin de les voir d'abord qu'il se réveillerait.

Son premier sentiment au réveil fut une peur si lâche qu'il souhaita de toutes ses forces, il crut souhaiter sincèrement que sa rencontre avec Ashley Bell fût au moins ajournée. Il vit les deux enveloppes. « Ah ! se dit-il, que j'ai bien fait de ne pas écrire ! » Mais il pensa que son amitié pour Tintagel n'aurait point de lendemain s'il renonçait à connaître Ashley Bell et il fut désolé. Avant qu'il fût prêt, on heurta à la porte, il y courut, demanda :

— Qu'est-ce?

— Une lettre...

Il entr'ouvrit, tendit la main. Il était troublé, mais point inquiet. Il ne reconnut pas l'écriture, naturellement. Sur la grande fenille carrée, il ne vit que cinq ou six lignes, mais d'abord il regarda la signature. C'était bien celle que, sans le savoir, il attendait; non pas Rex Tintagel, Tintagel R., comme celle des vrais rois. Cette petite pédanterie ou ce snobisme innocent le fit sourire. Il prit garde ensuite à la formule d'adieu : elle était banale selon la mode anglaise, *yours truly.* De même les premiers mots, *Dear Sir.* Enfin il entama la lecture, sans la moindre anxiété : il ne craignait plus d'anicroche ; il ne doutait pas que Rex ne lui écrivît pour rien, pour le plaisir, comme il avait pensé la veille, écrire à Rex. Il en était fort touché, un peu honteux, et jaloux que l'autre eût témoigné plus de hardiesse que lui.

La lettre en effet n'annonçait aucune contrariété, mais seulement que Philippe serait plus sûr de rencontrer cet après-midi Ashley Bell, s'il allait se promener vers trois heures à la

Mésopotamie ; car, en digne oxonien, il ne supposait pas que personne au monde pût rien ignorer du glorieux Oxford. Philippe eût été mortifié que Rex pensât lui apprendre l'existence de cette Mésopotamie, bien plus célèbre à son gré que l'autre, qui est située par les géographes entre l'Euphrate et le Tigre. Celle d'Oxford est d'ailleurs à deux pas du Parson's Pleasure. La lettre de Rex modifia dans un instant tout l'état d'esprit de Philippe. D'abord, il était fou de joie que son ami Reginald Tintagel, Tintagel R., lui eût écrit. Il ne se lassait point de relire ou de considérer ces quatre lignes. Il pensait aussi que, pour des raisons mystiques, la Mésopotamie était un lieu beaucoup mieux approprié que le *bathing place* à la première conjonction de son étoile avec celle d'Ashley Bell, le seul lieu en vérité, le lieu ! Et comme la sensibilité n'est pas moins capable de certitude que l'entendement, mais selon les règles d'une logique qui n'a rien à voir avec la logique, il ne mettait plus en doute les résultats de la rencontre, qui ne lui inspirait plus elle-même aucune appréhension.

Il l'attendit même sans impatience (elle était avancée au moins d'une heure), et n'eut point de peine à tuer le temps jusque-là. Il luncha tôt et légèrement : il n'avait pas l'appétit coupé, mais il était dans un état de délice tout spirituel ; il ne sentait pas son corps et n'avait nul besoin de nourriture grossière ; il n'en prenait un peu que par habitude ou par discipline. Il fut ensuite au Broad Walk, où il fit à l'ombre des grands ormes une méditation préparatoire. Puis il se dirigea lentement et par le plus long vers le lieu du rendez-vous. Il fit seulement un détour inutile pour passer devant la maison d'Ashley Bell, mais il tremblait d'être surpris, comme s'il eût espionné. Il pressa le pas. Il suivit le sentier que bordent les taillis de l'University Park et, de l'autre côté, les vastes terrains de jeu. Puis il entra sous bois, faillit tourner à gauche quand il croisa le court chemin de traverse qui mène au Parson's Pleasure. Il sourit de son erreur machinale. Il avait maintenant atteint la rivière, et c'était une sensation ravissante d'ombre, de fraîcheur, de paix, en même temps qu'une joie des yeux.

Elle n'est pas très étroite, mais elle est très peu profonde, et le courant ne serait point sensible, si à travers l'eau qui semble

arrêtée l'on ne voyait s'étirer d'amont en aval de grandes herbes parallèles. Le chemin qui suit la rive est net comme une allée de jardin ; et cependant la nature ici n'est point apprêtée, l'herbe est rustique et négligée, les arbres y croissent à leur fantaisie ; les plus frêles se pressent autour des troncs séculaires. Par-dessus la rivière les branches entrelacées forment une voûte de verdure ; mais une douce lumière s'insinue entre les feuilles qui frissonnent, et ruisselle jusqu'à la surface de l'eau qui demeure impassible sous la caresse des reflets.

La Mésopotamie n'est point là où Philippe se trouvait, mais sur l'autre bord, et il ne savait point comment passer. Un pont qu'il voyait à peu de distance était barré par une claire-voie ; il eût enjambé facilement cette clôture : il n'osa point. Il chercha vainement une autre passerelle. Il allait, il revenait sur ses pas, anxieux, haletant comme un jeune chien qui a perdu son maître. Et il entendait maintenant des voix prochaines ! Il croyait reconnaître parmi ces voix celle de Tintagel qui l'appelait ! Il fut de ce côté, avec prudence toutefois, cherchant à voir le Maître et ses disciples sans être remarqué d'eux ; car l'embarras où il était lui semblait ridicule. Il les vit enfin, si près, mais inaccessibles, et cette impossibilité de les atteindre lui parut de mauvais augure. Soudain, il tressaillit, son cœur battit d'un mouvement plus gai, et son habituel sourire de malice détendit la moue de ses lèvres. Il venait de voir, devant Ashley Bell assis sur le gazon, entre Tintagel à sa droite et à sa gauche Lembach et Billee Liphook à leurs pièds, il venait de voir amarré un de ces bateaux plats qui seuls peuvent glisser sur le Cherwell sans profondeur. Dans le bateau, sur les coussins rouges, lord Swanage était mollement étendu ; il se penchait vers le fleuve, au point que ses abondants cheveux pâles et moirés retombaient sur son visage, et il semblait occupé à se mirer comme un Narcisse dans l'onde que, sans la troubler, il effleurait du bout des doigts. Les autres le regardaient sans rien dire, car Philippe s'était trompé quand il avait cru entendre leurs voix : ils ne parlaient pas, ils ne pensaient à rien sans doute, mais leurs visages radieux resplendissaient d'un tel bonheur que Philippe en fut jaloux. Et alors il se montra.

D'abord, on ne l'aperçut point. Il attendait, sur la rive opposée. Ses yeux ne pouvaient plus se détacher du vieillard

étrange et auguste qui présidait cette assemblée d'adolescents. La puissance mystérieuse de Bell agissait sur lui si fortement qu'il se sentait attiré ; l'obstacle ne comptait plus, il crut qu'il allait le franchir par miracle, — qui sait? en marchant comme le Sauveur sur le miroir fragile des eaux. Mais une sorte de courant s'était établi entre lui et ceux qui étaient vis-à-vis de lui. Il n'était plus seul attiré. Ashley Bell, Ashley Bell lui-même le regarda, et peut-être avec bienveillance. Or Philippe eut le sentiment que cette minute précise était celle de sa vocation.

Tintagel aussi l'avait regardé, sans manifester aucune surprise ni aucun sentiment de joie, mais s'était levé aussitôt, et n'avait point donné d'explication à ses amis ni prononcé une seule parole. Il s'embarqua et ne pria même point lord Swanage de quitter la place. Il était armé d'une longue perche, qu'il appuya, d'un geste lent et fort, deux ou trois fois au fond de l'eau ; il amena ainsi le bateau jusqu'à l'autre rive, où Philippe, un peu essoufflé d'impatience, attendait. Il souhaita le bonjour à Philippe de la façon la plus banale. Il lui demanda seulement : « Comment allez-vous? » et lui secoua la main vigoureusement. Puis l'appelé, à son tour, prit place auprès des deux élus. Rex plongea le grand bâton dans l'eau morne, et la barque traversa. Swan n'avait rien dit, mais il envisageait le nouveau venu, et ses yeux clairs n'étaient ni plus ni moins étonnés que de coutume. Il était à la renverse parmi les coussins rouges, et la pâle monnaie de lumière, les ombres innombrables de feuilles qui couraient sur ses mains, sur ses joues colorées, sur tout son corps vêtu de blanc, mesuraient la rapidité du passage.

La présentation au maître fut plus régulière, un peu plus solennelle que Philippe ne l'avait prévu. Car, dès que la barque eut accosté, Ashley Bell demanda doucement :

— Qui est-ce?

Alors Tintagel devint très rouge, et d'une voix presque inintelligible, toute rauque, répondit :

— Mon camarade.

Ashley Bell, d'un signe, invita Philippe à s'asseoir, et le silence ne fut pas autrement rompu.

Ce n'est que longtemps après que Bell reprit la parole, et

Philippe à ce moment tressaillit, leva la tête, et aucune force au monde n'aurait pu l'empêcher de regarder le vieillard fixement.

Le mouvement du soleil vers l'horizon avait été jusqu'alors insensible, parce qu'il s'insinuait toujours, plus ou moins obliquement, entre les rameaux et les feuilles et faisait chatoyer le miroir de l'eau. Mais quand il atteignit le point où, soit les maisons éloignées, soit les taillis plus proches pouvaient intercepter ses rayons, anticipant sur le crépuscule, soudain nulle clarté ne descendit plus de la voûte à jour de verdure sur l'eau qui la réfléchissait. Le ciel était si serein que la lumière totale n'en parut point diminuée ; et le rafraîchissement de l'air ne fut même pas assez vif pour affecter la sensibilité des hommes. Celle des choses est plus délicate : il y eut, par tout l'espace, un grand frisson; les feuilles s'agitèrent comme si le vent se fût élevé, et cependant il ne soufflait aucune brise. L'eau se froissa, le Cygne penché y vit frémir et se brouiller son image. Il semblait que la nature, endormie auparavant et muette, parlait ; et Ashley Bell se mit alors à parler, comme malgré lui, comme s'il ne pouvait plus se taire, quand les arbres et l'eau courante ne se taisaient plus.

Il disait la même chose que les choses, en termes à peine plus humains, et sa voix se mariait aux autres voix sans les dominer, comme dans une musique où le chant signifie moins que la symphonie et ne doit pas prévaloir. En tout autre lieu de la terre, ce qu'il disait eussent paru d'assez pauvres banalités ; car il parlait, et d'une façon décousue, de l'eau, des plantes, de la sérénité du jour, il disait le charme de cette heure crépusculaire ; et la ressemblance de ces propos avec ceux que les boutiquiers de Londres tiennent au premier venu qui entre dans leur boutique, n'échappait point à Philippe, qui était au comble de l'émotion mais dont l'ironie française ne désarmait pas.

Mais l'harmonie de ces pauvretés avec les choses environnantes et avec l'âme des choses leur donnait une signification ou un prestige, et elles devenaient, dans la bouche d'Ashley Bell, le verbe d'une poésie humble et magnifique, primitive, éternelle. Il ne déclamait point, son débit était monotone, il usait presque des mêmes expressions vulgaires que les

boutiquiers en effet, qui disent au client de passage « glorieuse journée » en lui rendant la petite monnaie.

Cependant, comme une eau courante qui, au moindre caillou qu'elle rencontre, se divise en filets plus fins et plus étincelants, l'imagination du poète plus bondissante que facile, hésitait et rejaillissait à chaque détour de l'idée. Elle se dispersait, mais elle se multipliait, et sur les plus divers objets elle mettait une touche de lumière. Philippe, en écoutant Ashley Bell, reconnaissait le livre qu'avant-hier il avait feuilleté dans la solitude des Magdalen Walks ; mais ce n'était plus un livre aujourd'hui qu'il feuilletait, c'était un homme. Et cet homme, Philippe ne se lassait point de le regarder au visage : ce premier homme, cet Adam, exilé de l'Éden primitif dans un autre siècle et dans une autre Mésopotamie ; exilé du moins de l'Amérique, dont il rappelait malgré lui à tout instant les images, disproportionnées au décor plus fini d'Oxford.

Tant d'excès et une grandeur plus qu'humaine effrayait le jeune Philippe qui, fasciné, tenait toujours sa vue fixée sur Ashley Bell, mais instinctivement se serrait contre Tintagel. Et pourtant le rude séducteur abusait si peu de sa puissance ! S'il ne l'avait lui-même chantée dans les versets de ses poèmes, on aurait pu croire qu'il ne la soupçonnait pas. Il n'était pas sûr de lui. Son geste, quand il ouvrait les bras, était celui de la prière. Il implorait l'amour, comme s'il avait craint qu'on ne le rebutât. Si fort, il devenait faible et incertain à force de bonté. Il était surtout puéril, et se mettait, par une condescendance involontaire, à la portée de ses auditeurs les plus naïfs, plus bas peut-être que la portée de Philippe. S'il parlait seul, c'est que ses disciples étaient peu loquaces, mais il ne se souciait pas de discourir ; au contraire, il provoquait toujours ceux qui l'écoutaient si placidement, à lui répondre, à l'interrompre ; et il usait des moyens les plus enfantins, les plus brutaux : il leur décochait de grosses plaisanteries, il jouait à l'improviste avec l'un ou avec l'autre, il leur distribuait des bourrades. Philippe ne fut pas scandalisé de voir qu'ils ne se gênaient point pour riposter avec la même vivacité brusque et familière que les jeunes gens de Platon ; mais il observa aussi que Tintagel avait eu raison de nier toute ressemblance entre Socrate et Ashley Bell, car il ne trouvait point trace de dialectique ni de

philosophie dans tout ce qu'Ashley Bell avait dit depuis une demi-heure. Il eut même des velléités de révolte ; il s'étonna de pouvoir être subjugué par un homme dont le génie n'était fait que de sensibilité. le charme d'Ashley Bell était plus fort. Quand par instants Philippe se ressaisissait, il étudiait ses futurs camarades. Il apprit enfin à distinguer leurs physionomies.

Rex Tintagel, qui l'intéressait plus que les trois autres, venait de le surprendre — et non pas de lui déplaire — par des façons libres, presque mutines, et par des répliques d'un humour assez âpre. Mais, dès que Rex ne faisait plus qu'écouter, c'était avec recueillement : il avait l'air d'un joueur de football qui assisterait à un service divin célébré sur le terrain de jeu, comme on le célèbre parfois dans les camps à l'intention des militaires. Philippe trouva cette comparaison ingénieuse, mais il lui parut qu'elle clochait, à cause de l' « anticléricalisme » avéré d'Ashley Bell.

Quant à lord Swanage, bien que sa beauté n'eût pas un caractère particulièrement stupide, il écoutait Ashley Bell du même air que devaient l'écouter Charlie Cox, ou les autres compagnons préférés du poète, c'est-à-dire les cochers de fiacre et les conducteurs de tramway. Pour ce motif sans doute, Ashley Bell lui marquait aussi une préférence et lui adressait la parole plus volontiers. Swan lui répondait avec beaucoup d'amitié, de pair à compagnon, et sans aucune nuance de respect. Peut-être ignorait-il, comme Charlie Cox, les cochers et les conducteurs, qu'Ashley Bell était l'auteur des *Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt.*

En revanche, l'Allemand Lembach avait les façons d'écouter d'un homme qui prend des notes au vol pour une étude littéraire, critique et philologique. Chaque fois que Bell hasardait une de ces néologies téméraires, ou de ces locutions empruntées à l'italien, à l'espagnol, au français, dont il abusait en parlant comme en écrivant, Lembach faisait un effort visible d'attention et de mémoire ; il semblait se dire : « N'oublions pas encore celle-ci. » Assurément il préparait un lexique de la langue particulière de Bell. Comme tous les Allemands, Lembach, quand il ne faisait qu'observer, avait l'air d'espionner. Cela était déplaisant; cela du moins déplut fort à Philippe

Lefebvre, qui avait peu d'inclination pour les Allemands, et un préjugé contre Lembach.

Quant au petit Billee Liphook, Philippe se demanda en vérité pourquoi il faisait partie des disciples, car il écoutait sagement les paroles du maître, mais n'y paraissait rien comprendre. Il jouait à la dérobée avec lord Swanage et le taquinait continuellement, mais il avait soin de ne faire aucun bruit. Son visage encadré de cheveux noirs était encore celui d'un enfant ; et seul parmi ces garçons beaux, mais rudes et mâles, il avait un peu de mollesse et de câlinerie.

Philippe tressaillit : Ashley Bell venait de lui adresser la parole, et à Tintagel.

— Alors, dit le Maître, vous êtes camarades?

Tintagel souriait avec embarras et gardait le silence, comme s'il n'eût osé, sans l'assentiment de Philippe, répondre oui. Cette timidité délicate et ce raffinement de discrétion touchèrent au cœur Philippe. Ce fut lui qui répondit, avec une franchise, une fierté presque arrogante, et en regardant Bell bien en face, comme les hommes de son pays aiment qu'on les regarde :

— Oui, nous sommes camarades.

Bell les envisageait tous deux avec bonté, avec une sorte de respect. Philippe savait quel sens profond et viril le poète des *Voix* attribuait à ce mot militaire de « camarade, » et il se redressa comme un jeune guerrier. Il s'attendait que le Maître dît alors quelqu'une de ces belles paroles sur la camaraderie qui sont éparses dans le Livre ; mais Ashley Bell, après une hésitation, ne dit rien, et le silence parut plus émouvant, plus intelligible que toute parole.

— Vous êtes Français? reprit le vieillard.

Philippe se dressa encore, afin de confesser sa patrie avec la même fierté qu'il avait confessé tout à l'heure son amitié pour Rex Tintagel. Cet élan fut si passionné qu'il s'en étonna un peu lui-même, car il ne se croyait pas si chauvin ; mais ses yeux rencontrèrent ceux de Lembach, et il comprit que c'était la présence de l'ennemi qui l'excitait. Avant qu'il n'eût le loisir de répondre, Ashley Bell dit des choses fines et charmantes sur la France, et sur cette tendresse particulière qu'elle inspire aux étrangers ; il se moqua des réalistes qui prétendent bannir le

sentiment de la politique ; il dit que les nations sont de véritables personnes que l'on aime ou que l'on n'aime point, et que le grand ressort de la politique est au contraire le sentiment.

Philippe ne pouvait s'empêcher de regarder toujours Lembach, il le défiait du regard ; mais la suite du discours d'Ashley Bell fut moins partiale et moins flatteuse. Le Maître déclara que ses amours pour les divers peuples ne s'excluaient point, que chacune des races humaines a un genre d'attrait auquel il était sensible, et que, d'ailleurs, il avait le cœur assez vaste pour les contenir toutes. Il ne manqua point de faire, à cette occasion, une de ces énumérations interminables qui étaient sa manie. Tous les pays du monde y défilèrent, y compris la Chine, le Japon, la Perse, le Portugal, les Fuégiens et les naturels de Tahiti, chaque espèce recevant un qualificatif bizarre, mais approprié. Il conclut par cette formule, que Philippe reconnut, car Tintagel avant-hier l'avait citée :

— Moi, je suis Ashley Bell, un *cosmos*.

Mais il revint ensuite à la France. Il dit :

— J'ai fait un poème sur elle, au moment de ses malheurs.

Et il le récita naïvement.

« *France, je n'ai jamais douté de toi,*

« *Étrange contrée, passionnée, moqueuse et futile...*

« *Une fois les temps révolus, les nuages dissipés,*

« *Et achevé l'enfantement, achevée la délivrance où depuis si* « *longtemps tu t'évertues,*

« *Que vois-je? Née une seconde fois, dominant l'Europe...*

« *De nouveau ton étoile, ô France, ta belle étoile radieuse,*

« *Plus claire, plus étincelante que jamais dans le calme firma-* « *ment,*

« *Rayonnera immortelle.* »

Philippe écoutait modestement ce compliment à sa patrie. Quand Ashley Bell se tut, il releva le front et lança un coup d'œil hostile à Lembach ; mais l'Allemand ne prit point garde à ce défi, qui n'avait aucune signification en temps de paix : le poème à l'éloge de la France ne l'avait nullement choqué, il avait seulement remarqué deux ou trois curiosités d'expression.

Ashley Bell donna presque aussitôt le signal du départ. « Mon Dieu ! se dit Philippe, inquiet, ils vont prendre le thé à

la maison ! Ai-je la permission de les suivre? » Il interrogea des yeux Tintagel, qui semblait parfaitement calme et répondit d'un signe affirmatif. Il eut même l'honneur de cheminer à la droite du Maître, à la gauche de qui marchait Rex Tintagel. Lembach suivait à quelques pas, et Philippe ne tournait point la tête pour le voir. Lord Swanage et Billee Liphook allaient devant. Billee tenait son camarade par l'épaule ; et comme Swan, toujours grave, absent, n'avait pas l'air de s'en apercevoir, Billee, pour se faire remarquer, le poussait de temps en temps, avec brutalité, jusqu'au bas côté de la route. Alors Swan avait la complaisance de répondre à ce geste cordial, en repoussant à son tour brutalement Billee Liphook jusqu'à l'autre bas côté.

Et ils allaient ainsi tous les six ne parlant plus; et le soir tombait.

VI. — PAUMANOCK-HOUSE

Lorsque Philippe Lefebvre pénétra dans la demeure d'Ashley Bell, et exactement au moment qu'il franchissait le seuil, son cœur battit, il connut la joie orgueilleuse des conquérants. Il se flattait d'avoir obtenu par sa volonté seule et à force de persévérance l'accomplissement d'un vœu téméraire. Par une bizarrerie peu concevable de raison ou de sentiment, tour à tour il avait espéré, puis désespéré, sans douter cependant jamais. Il pensait avoir dû surmonter de tels obstacles que son ivresse de vaincre était comme alourdie par la fatigue d'avoir trop lutté. N'avait-il pas failli, ce matin, lâcher la partie déjà presque gagnée? Quel bonheur qu'il eût tenu le coup ! Il avait tant vécu depuis la veille qu'il ne prenait pas garde que ce désir aujourd'hui satisfait, hier encore à pareille heure il osait à peine le former. Toutes les épreuves qu'il venait de subir, il croyait sincèrement qu'elles eussent rempli un volume, comme les histoires qui s'étendent sur plusieurs années.

Il se réjouissait ensemble dans son noble cerveau et dans son

cœur, parce que son admission chez Bell, en même temps qu'elle décidait de l'avenir de sa pensée, consacrait le lien de camaraderie qui l'unissait à Rex Tintagel. Vingt-quatre heures avaient également suffi au mystère de sa vocation et à celui de son amitié; mais il ne se rendait point compte de cette simultanéité. Il imaginait avoir brigué, disputé longtemps la faveur d'Ashley Bell, au lieu qu'il savait bien que son amitié pour Rex (dont il ne savait aussi le nom que depuis hier) s'était épanouie tout d'un coup, comme ces plantes que font pousser les fakirs de l'Inde en imposant les mains sur un peu de terre où ils ont glissé une graine; et il s'extasiait sur son heureuse fortune, tant de bonnes chances accumulées depuis la première vue, le premier entretien, tant de miracles en série !

A cette minute solennelle, Philippe dont le cœur était bouleversé, mais qui avait selon sa coutume la conscience parfaitement lucide, se remontra qu'il ne fallait rien laisser perdre de ce qui devait retentir par toute sa vie ; il s'ordonna de bien exercer cette bonne vue qui était une de ses facultés plus précieuses, et d'abord de prendre dans sa mémoire un cliché fidèle des objets. Mais cette volonté délibérée de voir et de se ressouvenir n'eut d'autre effet que d'altérer la sincérité de sa vision et de la rendre moins aiguë. Philippe, et à cette époque les jeunes gens de son âge, étaient les successeurs — encore présomptifs — de gens qui faisaient profession d'observer, et qui savaient prendre des notes, enregistrer des sensations, plus peut-être que les sentir. Tout à rebours, Philippe Lefebvre et ses jeunes contemporains sentaient au premier degré plus vivement que leurs aînés, mais ne savaient point noter, et quand par acquit de conscience ils le voulaient faire, ils ne sentaient plus. Philippe n'aperçut, à cette première visite chez Bell, aucun des détails sur lesquels se portait justement son attention ; et de même qu'en parcourant hier les collèges d'Oxford, il ne s'était formé qu'une idée générale des chapelles, des halls, des cloîtres, des jardins, il ne pensa point visiter la demeure privée d'Ashley Bell, mais une sorte d'archétype des maisons de professeurs à Oxford ; il ne douta point que, partout ailleurs, il n'eût vu dans le vestibule le même mobilier massif de vieux chêne, les bâtons de promenade et les ustensiles de jeu, et les manteaux suspendus, ni que le tapis de l'escalier

pût être d'un vert moins criard, ni les fuseaux de la rampe autrement que de bois tourné peint en blanc.

Il reçut toutefois une impression bien différente lorsqu'il entra dans le salon, qui était vaste, avec deux windows avancés, garnis de fleurs, et la vue du parc. Maints objets, assez vulgaires, que Bell avait rapportés de sa mère patrie, créaient dans cette pièce, comme on dit, une atmosphère, et une atmosphère tout américaine. Philippe se rappela que Tintagel lui avait loyalement signalé l'inconvénient d'habiter chez le proscrit, et de se mettre ainsi à part d'Oxford. Il se rappela le mot du maître : « Je suis Ashley Bell, un cosmos. » Mais il se répéta aussi ce que, la veille, il avait dit lui-même à Rex : « Que m'importe? Je suis étranger, je suis Français. Je ne suis pas venu ici par tradition ni pour achever mes études, mais par caprice, et je serais allé aussi bien ailleurs. » Il n'eut pas le loisir de pousser davantage ses réflexions, car il aperçut d'abord miss Florence Bell ; il devait s'attendre à la voir, il était averti, et il éprouva cependant une étrange surprise.

Bien que, depuis son arrivée, il eût rencontré par les rues et le soir aperçu à l'hôtel maintes femmes, maintes jeunes filles, et même surpris des flirts, on ne sait quelle prévention, plus forte que l'expérience, l'obligeait de concevoir Oxford comme un lieu de clôture d'où la femme est absente et bannie. Cette fausse idée s'était imposée à lui si impérieusement et si vite, qu'il lui semblait que depuis un temps immémorial il n'avait point vu de femme ; il n'en put revoir une si soudain et de si près sans tomber dans une sorte de stupeur. Mais, presque aussitôt et machinalement, il se mit à sentir à la française, c'est-à-dire qu'une intrigue lui parut fatale, indispensable, entre cette femme unique et lui ; n'importe quel genre d'intrigue : il n'examina point d'abord s'il s'agirait d'une galanterie vulgaire ou d'un grand amour passionné ; mais puisque miss Florence Bell lui était destinée de toute façon, il fut bien aise de la juger dès lors beaucoup plus favorablement que ne semblait faire Tintagel. C'était en vérité une superbe créature, mais ce qu'elle était réellement ne comptait déjà plus pour Philippe ; car un amour, même artificiel ou de parti pris, forge lui-même ses illusions et ne fait aucun état de la réalité.

Il avait si bien perdu, en un instant, sa justesse et sa subti-

lité coutumière qu'il n'observa point que cette femme, qui représentait pour lui à cette heure tout le « féminin », était fort peu féminine. Les allures, les gestes de miss Bell, et sa façon même d'être assise, et sa façon de regarder, n'annonçaient que la femme de tête, la vraie, la seule maîtresse, il faudrait dire le maître de la maison. Elle était du moins aussi grande et aussi solidement bâtie que son père, aussi athlétique. La physionomie d'Ashley Bell, jeune encore, était celle d'un vieillard, et de même Florence Bell avait un signe de vieillesse prématurée : une mèche blanche, argentée, brillait parmi ses cheveux du noir le plus franc ; mais son teint était frais et reposé, bien qu'un peu trop mat, et la forme de son corps, ainsi que le dessin de ses traits, n'accusait aucun âge précisément, mais la force adulte. La beauté de son visage était presque parfaite, d'une pureté toute classique. La fille du poète était, selon l'expression d'un autre poète, merveilleusement semblable aux déesses immortelles. C'était une Vénus ou une Victoire.

Florence était avec cela aussi Américaine que Philippe le pouvait souhaiter ou craindre, et Américaine de la classe riche, habillée avec un luxe peu campagnard, mais avec goût. Elle portait, ce qui était de moins bon goût, de fort beaux bijoux en plein jour. Philippe s'en étonna : il n'avait point de raisons de croire qu'Ashley Bell fût riche, et en avait de croire le contraire. Ce costume d'apparat, qui jure d'ordinaire avec une beauté plastique, donnait à miss Bell un air imposant, un port royal. Elle était cependant simple et naturelle : ce n'est point sa faute si elle avait le prestige de la force et de la santé ; et Philippe fut charmé de voir qu'elle semblait à son aise parmi tous ces garçons, qu'elle leur témoignait cordialement la plus chaste, la plus confiante camaraderie.

Il fut seulement un peu mortifié qu'elle ne le distinguât point. Elle ne marqua ni surprise, ni même curiosité à la vue de cette figure nouvelle. Elle donna la main à Philippe vivement, comme aux autres, et avec le même sourire fier. Philippe, qui ne la quittait point des yeux, observa qu'elle ne posait à personne, tout bas, de questions à son sujet. « Me prendra-t-elle à table à sa droite? » se demandait-il.

On fut bien goûter dans la salle, qui était spacieuse et

claire, avec de hautes boiseries d'acajou, et tout autour des vitrines, toutes pleines de porcelaines de peu de valeur, mais multicolores et gaies ; la table était servie comme pour un vrai repas, chargée de ces babioles d'argenterie dont les Américains ont encore plus le goût que les Anglais, qui ne font point défaut tant qu'on les ignore et desquelles on ne saurait plus se passer lorsqu'on en a fait usage une seule fois ; mais autour de cette table parée pas un des convives ne s'assit. Florence allait de l'un à l'autre, offrant les gâteaux, les fruits à la crème et le thé, qu'ils prenaient debout. Lembach se tenait à côté d'Ashley Bell et semblait le revendiquer pour lui seul, lord Swanage et Billee Liphook étaient inséparables, Rex Tintagel ne quittait pas Philippe Lefebvre.

— Aviez-vous, lui demanda Philippe, fait pressentir ma visite à miss Florence? Pourquoi n'est-elle pas étonnée de me voir ici?

— C'est, repartit Rex, que tous ceux qui veulent suivent Ashley Bell à la maison, pourvu toutefois qu'il les accueille et leur fasse signe. Miss Florence voit donc très souvent des inconnus, qui reviennent ensuite ou qui ne reviennent pas, et elle n'est jamais étonnée.

Cette réponse piqua Philippe. Il s'était flatté d'un privilège et ne put souffrir que sa vocation eût des précédents. Il avait encore plus de peine à consentir que d'autres nouveaux, des profanes pussent dorénavant s'introduire chez Bell. La liste lui semblait assez longue, et il pensait naïvement qu'elle dût se clore sur son nom.

Tintagel reprit :

— J'avais d'ailleurs (excusez-moi) fait part à miss Florence Bell de votre visite, et du projet que vous caressez de vous installer à Paumanock...

— Quoi? Paumanock? dit Philippe, effaré.

— C'est, dit Rex, le nom indien de la grande île sur laquelle est bâti New-York, et Ashley Bell a ainsi nommé le cottage : *Paumanock-house.*

Il poursuivit :

— J'ai fait part à miss Florence de notre projet, mais, naturellement, je n'ai pas débattu avec elle les conditions, car cela ne me regardait pas. Vous devez donc lui demander si elle veut

tout de suite aller avec vous dans sa chambre, puisque vous avez fini votre thé.

Tintagel en disant ces mots, avec une politesse affectueuse et charmante, prenait des mains de son ami la tasse vide et l'assiette encore toute barbouillée de crème. Philippe était fort intimidé; mais son excellente éducation le sauvait dans ces conjonctures difficiles, de même que la commodité du protocole sauve les princes, qui n'ont pas d'éducation. Il s'avança, assez résolument, vers miss Bell, et lui dit ce que venait de lui souffler Rex Tintagel, mais sa phrase fut mieux tournée.

Florence ne lui répondit point, mais à l'instant même le conduisit dans une pièce voisine, qui était bien une chambre à coucher, car Philippe y aperçut d'abord un fort petit lit, du style Louis XVI français : le reste de l'ameublement était plutôt d'un cabinet de travail. De part et d'autre de la cheminée étaient deux placards à grillages, remplis de cartons reliés comme des livres, et toutes les reliures, imitant le veau ancien, étaient pareilles. Un divan de coin garnissait l'angle le plus proche, surmonté de trois rayons d'étagère, où étaient rangés les volumes que miss Bell feuilletait le plus volontiers. Le bureau touchait la fenêtre et était encombré (comme la table de la salle à manger) de mille petits ustensiles superflus et nécessaires. Les photographies étaient innombrables. Celle qui tira d'abord l'œil de Philippe Lefebvre, fut, au-dessus du lit, un grand portrait de Léon XIII, dont il put lire, à distance, la dédicace en latin : *A notre très chère fille Florence Bell.* Il en induisit que Florence était catholique ; et que la fille d'Ashley Bell se fût convertie, surtout au catholicisme, ce caprice lui parut choquant, mais encore plus extravagant.

Cependant miss Florence s'était assise sur le divan de coin, et l'invitait d'un signe à y prendre place auprès d'elle. Philippe s'avisa soudain — après quelques secondes de réflexion — que cela devait le troubler d'être assis près d'une si belle femme, et qui lui était, de toute évidence, destinée. Il ne remarqua point qu'il demeurait parfaitement calme, et se persuada de la meilleure foi du monde qu'il était hors de lui. Il était seulement empêché de parler d'argent à une personne qui semblait bâtie pour traiter ces questions-là de très haut. Ce fut miss Bell qui

en parla, avec l'indifférence et la netteté d'un manager. Elle annonça le prix des chambres et de la pension. Tout fut terminé dans un instant. Philippe eût fait scrupule de marchander. Au surplus, les « termes » ne dépassaient pas ses moyens. Il calculait même que sa vie de Paris lui coûtait bien davantage, et qu'il n'aurait pas d'occasions de dépenser, puisqu'il ne mènerait pas ici la vie luxueuse des autres étudiants d'Oxford. Sitôt que l'accord fut conclu, il éprouva un véritable soulagement, en même temps qu'un vif désir de revoir Tintagel ; car il pensait ne l'avoir pas vu depuis plusieurs heures. Il se leva brusquement, oubliant le plaisir qu'il pensait goûter à s'entretenir de si près avec miss Florence Bell.

— Rex, dit-elle, pourra vous montrer votre chambre, et vous l'arrangerez ensemble si vous voulez.

Il courut vers la salle à manger, mais, en chemin, rencontra Tintagel qui venait au-devant de lui, et tous deux, sans plus s'occuper de miss Florence que si elle n'existait pas, montèrent l'escalier lestement. Ils sautaient les marches trois par trois, et pour se hisser se tenaient à la rampe, qui était fort grosse et d'un acajou parfaitement poli.

Juste vis-à-vis le palier, Tintagel ouvrit une porte. Il avait un air triomphant et semblait dire : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! » Mais il s'arrêta sur le seuil, consterné, et comme s'il eût lui-même vu cette chambre pour la première fois, il s'avisa qu'elle n'était pas digne de son ami. Elle était en effet toute petite, prenait jour sur un des trois pignons de la façade par une lucarne ronde, et le plafond, très élevé, faisait un angle extrêmement aigu. Le mobilier se composait d'un lit de cuivre, d'une table de frêne clair, et d'une armoire du même bois, avec une porte pleine et l'autre en glaces, plus deux chaises de frêne et une chaise longue de rotin.

Cette chambre parut à Philippe sympathique, comme disent les Italiens, et désirable comme disent les Anglais. Mais Tintagel était bourrelé quand il la comparait à sa propre chambre, voisine, meublée tout aussi simplement, fort basse de plafond, mansardée, mais vaste, et de plus égayée par une quantité incroyable de photographies et d'accessoires de jeu. Rex fit un grand effort pour vaincre sa timidité, et dit en rougissant, avec une grâce rude et charmante :

— Si vous voulez réellement me faire plaisir, vous prendrez ma chambre, et vous me laisserez l'autre petite où je serai réellement très bien.

— Réellement, s'écria Philippe, j'y serai aussi très bien.

Il était touché aux larmes. Il n'aurait pour rien au monde accepté l'offre de Tintagel ; mais, pour rien au monde, il n'aurait voulu que la chambre fût moins petite, et que Tintagel n'eût pas cette pensée courtoise de la lui disputer.

Rex protesta encore, plus faiblement. Philippe trancha la difficulté en disant :

— Si je me trouve un peu à l'étroit et si je manque de place pour ranger toutes mes affaires, vous me prêterez un petit coin. Et puis vous savez bien que je ne serai jamais chez moi sauf juste pour dormir : tout le reste du temps, je serai chez vous.

Ils échangèrent un regard de gratitude réciproque : car ils venaient vraiment de se procurer l'un à l'autre le bonheur parfait. Mais ils ne tenaient pas en place. Ils coururent sans désemparer à la Mitre, payèrent la note, et entassèrent pêle-mêle toute la garde-robe de Philippe dans sa malle, qu'ils hissèrent péniblement sur un hansom. De retour à Paumanock-house, ils montèrent tous les deux cette lourde malle, sans le secours de personne, jusqu'au deuxième étage, et se mirent aussitôt à la déballer.

Philippe avait bien la place de suspendre tous ses costumes dans l'armoire de sa chambre et à quelques portemanteaux qui étaient au mur ; mais Tintagel voulut absolument recueillir une partie de ce trousseau, puisque cela était convenu : il n'a qu'une parole. Ils firent cette distribution avec une admirable ignorance de la pratique. En moins d'un quart d'heure, ils avaient trouvé moyen de si bien confondre leur linge et leurs vêtements, qu'ils devaient se résigner désormais à mettre leur avoir en communauté.

Ils venaient à peine de terminer ce qu'ils avaient le front d'appeler leurs rangements, qu'un gong fit dans l'escalier un bruit épouvantable.

— C'est le dîner, dit Rex.

— Nous ne serons jamais prêts ! dit Philippe.

Mais Tintagel l'assura que ce n'était point chez Bell comme dans maintes maisons d'Oxford et qu'on ne s'habillait pas pour

le repas du soir. Philippe trouva en effet dans la salle ses camarades en costumes de jeu, et Ashley Bell toujours vêtu du même complet gris, la chemise ouverte. Cette tenue négligée faisait contraste avec la grande toilette de miss Florence et avec le luxe du couvert : la table était chargée de fleurs.

Le couvert était luxueux, mais le dîner était simple et court. Il venait d'ailleurs beaucoup trop tôt après le thé, et l'on n'y toucha guère, sauf Ashley Bell qui avait un appétit de géant. Même, lord Swanage (et naturellement Billee Liphook) ne prirent rien qu'une bouillie d'orge arrosée de crème. Ashley Bell était en train, mais ses jeunes convives semblaient endormis, et Philippe, gagné par la contagion, ne se sentit point capable de briller. On ne servit point de café après le dessert, et chacun se retira presque aussitôt.

— Est-ce que réellement vous vous couchez de si bonne heure? demanda Philippe à Rex avec une sorte d'effroi.

— Nous irons faire un tour dehors, si vous voulez, dit Rex, par pure complaisance ; car il mourait aussi d'envie d'aller se coucher.

Philippe alluma sa pipe Brasenose, et Rex l'admira si fort que Philippe voulut lui en offrir une pareille. Ils allèrent jusqu'à Carfax : ce n'est pas tout près. Ils avaient grand plaisir à être ensemble, ils ne s'ennuyaient pas une minute, et le chemin ne leur parut long ni à l'aller ni au retour ; mais, comme Tintagel était peu bavard, et Philippe tout pénétré, ils n'échangèrent pas quatre mots.

Paumanock-house, quand ils y arrivèrent, était plongé dans l'obscurité et dans le silence. Ils montèrent cette fois sagement, crainte de troubler le sommeil de leurs hôtes et de leurs camarades. Tintagel n'avait pas fini sa pipe neuve ; alors, Philippe en alluma une seconde, et ils fumèrent longtemps, chez Tintagel, puisque cela était convenu. Puis ils commencèrent de se déshabiller, en passant continuellement de chez l'un chez l'autre, bien que cela soit peu commode, mais toujours pour observer les conventions ; et enfin, il leur fallut bien se résigner à se mettre au lit.

— Je ne me suis jamais couché si tard ! dit Rex avec une fierté puérile.

Cette phrase était, en outre, pleine d'aimables sous-enten-

dus : avec vous le temps passe vite, on ne songe pas à regarder l'heure qu'il est, etc.

Il cria de son lit à Philippe (quoiqu'il vît fort bien que la porte était grande ouverte, selon le traité) :

— Avez-vous laissé la porte ouverte? Sans quoi, je craindrais que vous n'eussiez pas assez d'air dans une si petite chambre.

— Oui, répondit Philippe, j'ai laissé la porte ouverte.

Après un bon temps, Tintagel reprit :

— N'êtes-vous pas réellement trop mal? Ne voulez-vous pas, réellement, prendre ma chambre et me céder la vôtre?

— Je suis très bien, répondit Philippe, mais c'est justement si j'étais mal que je ne voudrais pas changer avec vous.

— Si aimable ! murmura Tintagel avec ravissement.

Ils jugèrent alors convenable de se taire plusieurs minutes, afin de ne pas s'importuner. Puis ils se souhaitèrent le bonsoir avec des soupirs hypocrites, et en froissant leurs draps, pour faire semblant de prendre dans leur lit une position de sommeil. Mais longtemps ils veillèrent tous deux, et chacun, tendant l'oreille, écoutait le souffle régulier de l'autre qu'il croyait endormi.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT

LES SENTIMENTS ALLEMANDS

POUR L'ANGLETERRE

Sur l'Angleterre, comme sur toute chose et tout pays, l'Allemagne a sa théorie : son cerveau sécrète des systèmes aussi naturellement que l'abeille le miel ou le serpent son venin. Si déconcertantes que soient ces théories, si blessants que soient pour nos susceptibilités d'alliés les sentiments qui en dérivent, il faut en exposer froidement, sans atténuation aucune, toute la significative extravagance, car c'est la théorie qui, chez ces idéologues, inspire l'action et en explique parfois les insuccès. Réfuter des divagations qui se réfutent elles-mêmes pourrait paraître vain, si cette réfutation n'aidait à éclairer l'âme d'un peuple, dont aucune des réactions, si insensées soient-elles, ne peut en ce moment nous laisser indifférents.

I

C'est l'Allemagne qui, du fond de son être, a voulu cette guerre : elle la portait dans ses flancs, et l'action de l'Autriche n'a fait qu'en hâter l'enfantement inévitable. Mais si sûre que fût l'Allemagne de sa force, elle était plus sûre encore de la faiblesse de ses adversaires : et c'est cette assurance qui lui donnait la certitude de vaincre et déclancha son action. Nul moment plus propice que celui qu'elle choisit. Elle frappait la

Russie corrompue, à demi barbare, avant que sa réorganisation économique et militaire fût achevée : la France décadente, livrée aux rhéteurs, en pleine décomposition sociale, de son propre aveu n'était pas prête, et s'écroulerait à la première poussée : l'Angleterre dégénérée, menacée de guerre civile, dominée par les Libéraux pacifistes héréditairement opposés à toute action aggressive sur le continent, était paralysée, n'oserait ni ne pourrait agir efficacement. Contre la force organisée et saine de l'Allemagne unie que pourraient les convulsions de ces pays pourris, rongés par un mal profond? et leur vitalité tarie ou inférieure contre l'irrésistible montée de la vivante sève allemande? Tout nourrissait en Allemagne la formidable erreur psychologique qui lui fit mépriser ses adversaires, la jeta follement dans l'aventure où s'émiette sa puissance, et prépara par de retentissantes défaites diplomatiques la défaite totale qu'un avenir prochain réserve à son infatuation.

Elle s'est trompée sur la Russie : elle s'est trompée sur la France : elle s'est trompée sur la Belgique. Mais, parmi toutes ses erreurs entassées, nulle ne fut plus ruineuse que l'erreur qui l'aveugla sur l'adversaire qu'elle haïssait par-dessus tout, l'Angleterre ; et nulle n'est plus féconde en enseignements sur les lacunes de sa vision. Cette haine et l'étrange conception que l'Allemagne s'est faite de sa rivale sont une des causes déterminantes de la guerre, et non la moindre [1]. Tôt ou tard, ces sentiments devaient la précipiter contre la puissance responsable, croyait-elle, de son encerclement ; et lorsque l'inévitable lutte a éclaté, la passion, l'unanimité de fureur qu'elle y a apportées ont éclairé sinistrement des profondeurs d'âme insoupçonnées. La signification de cette lutte se découvre aux lueurs de cette haine ; et ce que l'on a trop souvent pris pour une simple querelle de marchands qui se disputent des clientèles révèle quelques-uns des aspects essentiels de la psychologie de l'Allemagne contemporaine.

Veut-on par un seul exemple mesurer toute la virulence de cette haine? Qu'on lise l'*Hymne de la Haine contre*

1. « Ces erreurs de calcul sur l'Angleterre, si vastes, si grotesques et si tragiques, sont une des causes, peut-être la cause principale de la guerre. » M. Asquith, discours du 18 septembre. 1914.

l'Angleterre de Ernst Lissauer, qui lui a valu d'être décoré par le Kaiser, et qui a été officiellement chanté en chœur devant l'Empereur. En un clin d'œil il s'est propagé par toute l'Allemagne, et aujourd'hui jaillit de toutes les bouches, s'apprend dans toutes les écoles. Aucune traduction ne peut rendre la sauvage véhémence des courtes phrases massives, le choc des monosyllabes allemandes qui sifflent et frappent comme des balles. Mais tel quel, affaibli, émoussé, le voici[1] :

Que nous importent Russe et Français?
Balle pour balle, et coup pour coup :
Nous ne les aimons pas,
Nous ne les haïssons pas,
Nous défendons la Vistule et les défilés des Vosges.
Nous aimons comme un seul homme, nous haïssons comme un seul [homme,
Nous n'avons qu'un seul ennemi.

Vous le connaissez tous, vous le connaissez tous,
Il est tapi là-bas derrière les flots gris de la mer
Plein d'envie, plein de rage, plein d'astuce, plein de ruse,
Séparé par des eaux plus épaisses que le sang.
Nous voulons aller au lieu de Jugement
Pour faire un serment, les yeux dans les yeux,
Un serment de bronze qu'aucun ouragan ne balaiera,
Un serment pour nos enfants et les enfants de nos enfants
Écoutez le mot, répétez le mot :
Qu'il roule à travers l'Allemagne entière ;
« Nous ne cesserons jamais dans notre haine,
Nous n'avons tous qu'une seule haine,
Nous aimons comme un seul homme, nous haïssons comme un seul [homme
Nous n'avons tous qu'un ennemi :
L'Angleterre ! »

Dans le mess du bord, dans la salle de fête,
Les officiers étaient réunis à la table joyeuse ;
Comme un sabre qu'on tire, comme une voile qui vire,
Monta le verre de l'un d'eux pour le toast,
Sec comme un coup d'aviron qui claque,
Deux mots dit-il : « Au jour ! »
Pour qui leva-t-il son verre?
Tous n'avaient qu'une seule haine :
Qui voulait-il dire?
Ils n'avaient qu'un seul ennemi :
L'Angleterre !

1. Publié d'abord dans *Jugend*, septembre 1914.

Prends tous les peuples de la terre à ta solde,
Élève des remparts avec des lingots d'or,
Couvre les flots de la mer de proues contre proues,
Tes ruses sont fines, mais pas assez fines.
Que nous importent Russe et Français?
Balle pour balle et coup pour coup ;
Nous combattons notre combat avec le bronze et l'acier,
Et nous ferons la paix peut-être un jour ;
Mais toi, nous te haïrons d'une longue haine,
Nous ne cesserons pas dans notre haine :
Haine sur mer et haine sur terre,
Haine du cerveau et haine de la main,
Haine des marteaux, haine des couronnes,
Haine qui serre la gorge de soixante-dix millions :
Nous aimons comme un seul homme, nous haïssons comme un seul [homme,
Nous n'avons tous qu'un seul ennemi :
L'Angleterre !

Cette soudaine explosion de rage a étonné le monde, et avant tout l'inconscient objet de cette fureur. Rien n'avait préparé l'Angleterre endormie à ce jet de vitriol. Mais la révélation de cette hystérie n'a point surpris ceux qui ont suivi l'évolution des sentiments allemands pour l'Angleterre. Longtemps ce feu sourd a couvé avant d'éclater ; et ce serait méconnaître l'ardeur, la puissance, l'énormité de ce foyer que de le croire nourri des seules rivalités commerciales, des seuls froissements politiques, que les dernières années ont multipliés. Sans doute, pour la masse allemande, ce sentiment est surtout, pour emprunter la phrase de Maximilien Harden, l'exécration de deux boutiquiers rivaux. Mais chez les théoriciens de la Kultur, la haine va plus profond, par delà les manifestations partielles ou momentanées de la puissance anglaise et toutes les humiliations, toutes les gênes qu'elle impose à l'Allemagne, jusqu'à l'essence et à l'être de la rivale détestée, jusqu'à la racine nourricière de sa grandeur, qu'il *faut* extirper, jusqu'au principe même de sa vie. Par toutes les manifestations de son être l'Angleterre démocratique et mercantile, asile, selon Treitschke, Lenard et ces théoriciens, de toutes les hypocrisies, de tous les mensonges vitaux, blesse et froisse la loyale Allemagne idéaliste ; et la haine de cette puissance repue, qu'ils appellent le bandit de l'Histoire, est devenue chez eux un dogme aveugle, une religion complète et cohérente,

selon les normes de ces cerveaux d'Allemands qui transforment en théories et en systèmes jusqu'aux mouvements obscurs de leur sensibilité, et semblent ne pouvoir sentir qu'en syllogismes. « Cette haine spontanée et élémentaire, dit Werner Sombart, a ses racines dans les profondeurs les plus reculées de notre propre être, où la raison ne compte plus, où l'irrationnel, l'instinct seul domine. *Nous haïssons chez les Anglais le principe le plus opposé à ce qu'il y a de plus intime et de plus élevé dans notre nature*» ; c'est-à-dire, sans doute, la *Treue* allemande, cette moralité absolue dont les Allemands ont le monopole et dont ils donnent de si beaux exemples : et puis, aussi, autre chose encore, car chez eux cette haine est une haine *métaphysique*. Pour eux, c'est toute la conception allemande des valeurs vraies, que cette guerre met à l'épreuve, les idées essentielles sur lesquelles repose la civilisation allemande et toute vraie civilisation : et c'est toute la structure de la Kultur qui s'écroulerait si ces idées succombaient. Dans leur pensée, seules ces oppositions d'esprit et de doctrine importent vraiment ; et qui expose leur thèse peut donc écarter comme secondaire l'énumération des gênes, si intolérables soient-elles, qu'impose à la formidable expansion allemande la concurrence anglaise. Ces gênes sont connues d'ailleurs, et connus les chiffres qui marquent l'ascension foudroyante de cette Allemagne industrielle et commerciale, la transformation de sa population agricole en grossissantes foules urbaines de prolétaires, dont l'existence journalière est subordonnée à la montée ininterrompue de leur production. Ces ouvriers souffrent et peinent et s'étiolent certes sous l'étouffante contrainte ; mais plus exaspérée que leurs impatiences est, chez ces théoriciens, la croyance à une intolérable injustice, à la perpétuation par l'Angleterre d'un mensonge vital qui fait obstacle non seulement à la vie allemande, mais à toute vie supérieure. Ils n'acceptent pas comme inévitable, comme durable, comme fondée sur des réalités, la prépondérance de l'Angleterre sur les océans et les marchés du monde, sa suprématie coloniale, auxquelles les autres peuples se résignent comme à une fatalité inéluctable léguée par l'Histoire, comme à un ordre établi par l'Eternel ; cette prépondérance est pour eux une illusion, et le colosse est tout entier d'argile. Sa force n'est qu'une

apparence, son empire un simulacre, sa supériorité morale une imposture qui s'évanouira au contact de la Réalité. Faire rentrer dans le néant cette puissance de mensonge et de mort est un devoir sacré que, dans l'intérêt du monde entier, l'Allemagne accomplira, Elle seule d'ailleurs peut l'accomplir, car seule l'Allemagne possède la pierre de touche qui révèle les vérités vraies, et dans toute chose distingue ce qui *vit* vraiment de ce qui n'est qu'apparence de vie. C'est ce sentiment de la Réalité, ce sens profond du *Réel*, apanage exclusif de l'esprit allemand, qui non seulement lui découvre le mensonge anglais caché à d'autres yeux, mais lui donne la force qui l'abattra.

II

Nous atteignons ici le nœud vital de la philosophie de l'action en Allemagne, le principe qui est au fond de son vouloir, détermine ses actes et lui donne toutes les audaces. Cette conception du *réel* qui domine sa politique, sa diplomatie, toutes les formes de son activité, n'est pas seulement le fruit de sa pensée abstraite, un dogme élaboré par les réalistes qui ont été les artisans cyniques de sa grandeur ; elle n'est pas seulement la recette magique qui assure l'écrasante supériorité de son commerce, de son industrie, de son armée, mais l'expression de ses instincts obscurs, et comme la conscience de l'énergie qui crée son être.

Nulle théorie plus féconde en conséquences, ni qui éclaire mieux la psychologie de toute l'action allemande. Son importance est capitale, et au risque de se piquer à quelques épines métaphysiques, il faut l'exposer. Les origines de cette philosophie et de cette théorie si purement germaniques sont d'ailleurs nettes, et faciles à saisir les développements qu'elles ont pris.

Fichte le premier les a formulées avec une force et une ampleur définitives. Pour lui, l'idée divine du monde dont l'univers visible n'est que le symbole, dont les apparences sensibles et les êtres ne sont que le vêtement et le signe, et qui

seule existe, se révèle aux seuls inspirés qui savent la discerner, la saisir et vivre entièrement en elle : elle est la condition de toute vertu, de tout savoir, de toute liberté, de toute action véritables. Par un privilège unique qu'il doit à son esprit qu'habite le sens de l'universel, à sa langue qui en regard des langues néo-latines, conserve seule dans sa pure forme allemande la plasticité qui laisse transparaître la vie profonde, et qui seule peut exprimer l'Absolu, l'Allemand, par la structure même de son cerveau et de sa langue, d'un bond atteint et naturellement exprime l'Idée qui est Réalité. Sa pensée se confond avec l'essence de l'objet, fait un avec l'action : son idéalisme ne se sépare point de son réalisme : il est l'Idéaliste-Réaliste qui sauvera le monde. « Des races encore à naître vous supplient, s'écrie Fichte dans ses discours à ses compatriotes, l'étranger dans des terres lointaines vous supplie : ceux-ci et tous les âges de l'humanité à venir ont foi en vous... et vous supplient de veiller jalousement contre la possibilité que, dans la grande confédération d'une humanité nouvelle, disparaisse le membre *qui est pour leur existence le plus important de tous*, afin qu'ils n'aient pas à vous chercher en vain quand ils auront besoin de vos conseils, de votre exemple, de votre aide... C'est vous, qui de toutes les nations modernes, *avez spécialement reçu en dépôt les germes de la perfection humaine, et à qui le premier rôle dans leur développement a été confié*. Si vous succombez, l'Humanité succombe avec vous, sans aucun espoir d'aucune rénovation future [1]. » Et tous les métaphysiciens du temps, ivres d'absolu, d'universalité, de réalité divine et de germanisme, naïfs Narcisses grisonnants à lunettes, se mirent éperdûment avec les mêmes délices dans l'image que l'insondable fatuité de leur âme germanique leur renvoie. Schelling déclare que le destin de l'Allemand est l'universel destin de l'homme, en ce sens qu'il franchira à lui seul toutes les étapes don aucun autre peuple n'avait franchi plus d'une, pour réaliser la plus haute et la plus riche unité dont soit capable la nature humaine : Schlegel cherchant à travers tous les peuples le Verbe impérissable de la Révélation Divine n'en trouve la manifestation totale et

1. Discours à la Nation Allemande.

définitive qu'en Allemagne qui, pour l'univers, le ressuscite.

Et ceci s'écrivait gravement il y a plus d'un siècle, avant l'hégémonie, avant la réussite, avant le réveil du peuple élu. De tels évangiles ne peuvent manquer de croyants : la niaiserie et l'infatuation qui, en Allemagne, comme toute chose, revêtent la majesté de l'Absolu, ont suffi à établir cette foi sur les fondements inébranlables de la sottise et de la fatuité.

Cette métaphysique se contente de jeter d'abord dans le vide ses retentissantes formules et ses affirmations vagues de supériorité. Elle est d'abord un jargon d'école, rien de plus. Mais peu à peu elle pénètre et imprègne tous les cerveaux ; et sous une forme plus concrète, plus accessible et plus agissante, la théorie des « héros », des grands réalistes qui sont une émanation de cette réalité suprême, elle devient la religion pratique du pays.

Dans cette réalité, si cruelle soit-elle, le « héros » retrouve le principe même de son être, qui est véridique, et pour qui nulle vérité ne saurait être étrangère ni hostile. Pour lui, la révélation du vrai ne jaillit pas d'un accident, d'une souffrance fortuite, et ne découvre pas seulement la fausseté des conventions, des croyances, des apparences où vivent les hommes : il apporte en naissant une *vision* qui n'est qu'à lui — vérité, force, beauté, qui par lui se réalisent : seul parmi les hommes il *voit*. Parcelle du divin, son âme participe aux desseins de la divinité : spontanément son expérience personnelle et bornée s'élargit jusqu'à l'universel, et l'humanité entière s'enrichit de ses épreuves, de ses découvertes, de son effort. La révélation qui foudroya le Bouddha sous son arbre, Paul sur le chemin de Damas, Luther dans sa cellule, a éclairé d'innombrables vies : tel axiome, telle pensée, tel acte, sont pour l'humanité entière une acquisition définitive, une lumière que nulle main n'éteindra plus jamais.

Dans cette philosophie de l'histoire et de l'humanité, seuls vivent les grands réalistes qui de génération en génération surgissent pour donner à leur temps une représentation toujours nouvelle, toujours adéquate, de l'éternelle réalité, une dans son essence, mais changeante dans ses manifestations. D'un geste souverain ils écartent les apparences, et vont au vrai comme le fer à l'aimant, par une loi de leur être qui est

une force de la nature. Ils sont les flambeaux de l'humanité, les voyants qui seuls ont la mission de conduire ses pas, et qui sur elle ont tous les droits. Le médiocre troupeau humain vit dans les dehors des choses, les apparences, les illusions, à la superficie de l'être, dans des résidus de vie passée : sur lui, l'inspiré, le voyant sacré dont la vision plonge jusqu'à la réalité suprême, et perçoit la pensée divine, a un droit divin auquel nul autre droit ne peut être opposé. « Obliger les hommes à un état de Droit, les mettre par la force sous le joug du Droit, n'est pas seulement le droit, mais aussi le devoir sacré de *tout homme qui a le savoir et le pouvoir nécessaires*. En cas de nécessité, un seul homme a le droit et le devoir d'*obliger l'humanité entière* ; car pour tout acte contraire au droit, *elle n'a contre lui ni droit, ni liberté aucune*[1]. » Le terme de cette philosophie est donc le dogmatisme, l'autoritarisme, le despotisme absolus, un mysticisme de droit divin. Elle rejoint la théorie de l'État tel que le conçoit Hegel et que réalise cette Prusse qui lui fournit le modèle de son État, « Dieu réel sur la terre ». Elle n'est pas une simple théorie abstraite ; elle est une loi morale, un devoir impératif ; elle ordonne, et à ses ordres nul, homme ni État, n'a le droit de se soustraire.

Et ce que sont les grands illuminés parmi les hommes, l'Allemagne, que Fichte appelle « le peuple en soi, la race élue », l'est parmi les nations. Qui ne voit que cette clairvoyance universelle est le principe vivant de son esprit, et lui donne sur toutes les races une supériorité non seulement philosophique, mais pratique, non adventice, mais essentielle? Elle est la race héroïque qui seule ose regarder sans trembler les réalités en face, et les soumettre à toutes les critiques, si ruineuses soient-elles des illusions qui font vivre. Par la lignée ininterrompue de ses inspirés, elle communique directement avec l'esprit du monde, la volonté éternelle qui l'ordonne, retrouve spontanément ses directions cachées, et y conforme naturellement tous les mouvements de sa pensée et de ses efforts. Son intuition lui révèle partout le fond des choses, les réalités permanentes qui sont les bases

1. Fichte : *Staatslehre*.

de la vie ; et cette intuition n'appartient qu'à elle [1]. Le Latin se grise de mots, de formules vides qui dans son cerveau d'idéologue vieillot, superficiel et bavard, se substituent aux choses et les masquent : l'Anglo-Saxon, opportuniste myope, vit au jour le jour, sans idées directrices, dans un nuage de conventions, de préjugés, d'illusions et de mensonges, que sa paresse intellectuelle, sa nullité philosophique, sa stupide infatuation maintiennent en rideau d'obscurité entre la réalité et lui : le Slave, à demi asiatique, apporte en Europe les émanations empoisonnées de sa terre d'origine, les mortelles vapeurs où vacillent et se dissolvent toute volonté et toute intelligence, des doctrines de nihilisme et de torpeur, tous les désordres d'une morale d'esclaves et d'un esprit d'enfant barbare. C'est l'Allemagne, féconde en héros, l'Allemagne seule qui par ses philosophes, ses réformateurs, ses princes de la pensée et de l'action, depuis les grands réalistes que furent Luther, Frédéric, Bismarck, jusqu'aux créateurs contemporains de la plus parfaite, de la plus solide organisation des forces humaines que la planète ait vue, c'est l'Allemagne qui seule fonde sur les bases indestructibles du *réel* toutes ses œuvres, matérielles ou spirituelles. C'est l'esprit allemand seul qui partout déchire les voiles qui dissimulent les réalités, la vérité et la vie des civilisations présentes ou passées, découvre et formule les idées génératrices qui les soulèvent au jour, le vivant germe de vérité qui les a rendues viables — grecque, hindoue, médiévale, contemporaine — l'essence des religions et des philosophies : aryennes, judaïques ; révèle partout le sens profond et les énergies cachées de l'univers, retrouve jusqu'aux formes mêmes de l'esprit humain — témoin Kant — et donne à ses activités leurs directions efficaces. Que seraient la philosophie, l'œuvre, la pensée du monde depuis un siècle et demi, sans l'effort allemand, la divination allemande, le sens allemand des réalités vraies? et quelles lacunes dans l'édifice de la civilisation s'il manquait à ses assises le granit taillé en pleine réalité que les fils de l'Allemagne lui apportent !

Et c'est ainsi que l'Allemagne, qui, comme les héros, a la

1. Hugo Münsterberg, *Traité de Psychologie*, p. 234.

vision et la force, a le droit, dont parle Fichte, « d'obliger l'humanité entière » : les rapides éclairs qui les illuminent et leur révèlent la volonté du monde sont pour elle permanente clarté : la route où elle marche triomphante est d'un bout à l'autre chemin de Damas. Seule parmi les peuples aujourd'hui elle voit et comprend et détient le secret de la vie, de l'action, des organisations efficaces, de la victoire : sa réussite est un succès personnel de l'Éternel, et l'éblouissante confirmation de sa foi naïve. Vouloir entraver la réalisation de ses destinées, c'est nier toutes les puissances de la réalité, qu'elle incarne, c'est se révolter contre l'ordre divin, s'insurger contre Dieu.

Et c'est ainsi que de bonne foi le poète Wolfskehl écrira : « Aujourd'hui il s'agit de la vie ou de la mort de l'âme européenne... Vos complices pèchent contre le Saint-Esprit de l'Europe. Nous livrons cette guerre pour toute l'humanité européenne : cette guerre vient de Dieu... Il s'agit du divin dans l'Humanité : il est question non seulement de notre existence, mais de celle de l'Europe [1] » : et c'est ainsi que l'appel des maîtres de l'enseignement supérieur allemand daté de Berlin, 10 octobre 1914, dira : « Nous croyons fermement que le salut de toute la Kultur de l'Europe dépend de la victoire du militarisme allemand [2]. » Et c'est ainsi que l'opposition de l'Angleterre à cette Allemagne quasi divine paraîtra à ces esprits et à tout Allemand, non seulement un crime politique, une intolérable atteinte aux droits allemands, une monstrueuse injustice, mais une sédition du mensonge contre la vérité immanente, qui par eux se réalise, un péché non seulement contre l'Allemagne, mais contre le genre humain.

III

L'Angleterre n'ignore pas ces idées. M. Asquith (discours du 18 septembre 1914) les a résumées. « La culture allemande,

1. *Frankfurter Zeitung* du 12 septembre 1914, réponse à M. Romain Rolland.

2. Cet appel a été signé par cinquante-trois universités et écoles supérieures ; il est suivi de trois mille deux cents signatures.

dit-il, n'a point préservé l'empereur et son peuple d'erreurs et d'illusions sur l'empire britannique aussi dangereuses qu'absurdes. Ces grands observateurs voient en nous les fils dégénérés d'un peuple qui par une combinaison de chances heureuses et de supercheries a trouvé moyen d'établir sa domination sur une partie énorme du globe et de ses populations. Cet agrégat de hasard qu'on appelle l'empire britannique est pour eux fondé sur des bases si branlantes, et ses parties sont rattachées par des liens si fragiles qu'au premier choc, à la première menace extérieure, il tomberait en morceaux et s'affaisserait. L'Inde, tout voyageur allemand le savait parfaitement, était sur le point de se révolter ouvertement ; et ici, dans le Royaume-Uni, nous étions déchirés par des dissensions si profondes et si irrémédiables que nos énergies de résistance et d'attaque étaient complètement paralysées. » Mais même en Angleterre le détail complet et la base métaphysique de ces théories ne semblent pas être généralement connus. Les exposer objectivement non seulement nous éclaire sur la psychologie de nos adversaires, mais rend service à nos alliés.

En effet, l'Angleterre est pour ces théoriciens parmi les nations le mensonge incarné. Qu'on examine aux clartés de ce Réel allemand tous les prestiges de sa fausse puissance, et tous successivement s'évanouiront : sa prépondérance est un mythe. Sa suprématie navale est due non au génie, à quelque supériorité morale inhérente à la race, mais à des accidents de situation géographique, à d'heureux hasards dont l'action de jour en jour s'affaiblit jusqu'à disparaître. Son empire incohérent, produit du vol, de la trahison, est une imposture. On a tort de dire que l'Angleterre est en décadence : elle n'a jamais été forte. Sa puissance n'existe que par la faiblesse d'autrui et ses voisins ne l'ont acceptée que parce que leurs yeux n'en savaient pas voir l'illusion [1]

1. Pour ce développement, voir le pénétrant livre de R. G. Usher, *Pangermanism*, qui contient un exposé magistral de la thèse allemande. Je m'en suis largement inspiré. Voir aussi : *England's Weltherrschaft und die Deutsche Luxusflotte*, von Lookout, Berlin, février 1912, dont quatorze éditions ont été épuisées dans l'espace de quelques semaines, Treitschke *passim* et Schiemann : *Deutsche Weltpolitik*.

*
* *

De redoutables courants océaniques au nord de cette île rendent périlleuse et incertaine pour des bateaux à voile toute navigation, et autrefois c'est l'étroit chenal orageux de la Manche dominé par l'Angleterre que devait suivre le commerce des États septentrionaux. Sur ce chenal, le hasard a voulu que presque tous les ports naturels, refuge obligé des bateaux assaillis par les tempêtes, fussent anglais. Barrière infranchissable parfois pendant de longs mois à qui voulait le traverser — témoin les tentatives d'invasion de César, de Guillaume le Conquérant, de Napoléon — ce détroit assurait à cette île perdue dans les brumes du nord une sécurité d'inviolable forteresse qui lui a permis de développer ses énergies à l'abri des vicissitudes et des misères qui périodiquement ont épuisé la vitalité du continent[1]. Les vents, les flots, les orages, ont combattu pour l'Angleterre ; mais la vapeur qui peut lutter contre eux a rendu vains les avantages que lui procurait l'existence de ces courants, et vaine la sécurité ancienne que lui donnait la complicité de ces forces élémentaires. Le monopole des matières de construction qu'elle détenait a disparu aussi, depuis que les coques d'acier ont remplacé le bois. Le mécanicien aujourd'hui prime le marin ; et pour le former, point n'est besoin de l'habitude de la mer qui naissait spontanément dans cette île aux dentelures innombrables.

Un autre hasard géographique a donné à l'Angleterre une importance disproportionnée à sa force réelle. Elle domine les rives de ces Pays-Bas qui sont la clef de l'Europe septentrionale, le chemin qui mène au cœur de l'Allemagne et de la France, la base naturelle de toute invasion de l'Angleterre. « La possession de ces pays par l'une des trois nations qui les entourent lui donnerait du coup une arme mortelle contre les deux autres. Les posséder a été le rêve de toutes les trois : c'est pour la maîtrise de ces pays qu'on a fait la moitié des guerres européennes. Ces deux États minuscules sont indépendants parce que ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Alle-

1. Treitschke, *Politik*, II, 6.

magne ne peuvent permettre à l'une d'elles d'en être maîtresse [1]. » Le jeu des alliances et de la politique anglaise n'a eu d'autre but, depuis toujours, que de déjouer les ambitions de tous ceux, Habsbourg ou Bourbon, qui prétendaient à cette maîtrise, et par les alternances de sa coopération de les détruire l'un par l'autre. Avec une population et des ressources moindres que ses rivales, grâce à sa diplomatie, qui est la première du monde, l'Angleterre a pu ainsi devenir l'arbitre de leurs destinées et les abaisser tout à tour [2]. Sur elles, elle avait d'autres avantages. La cohésion, l'unité territoriale et nationale, la centralisation que l'Espagne n'a atteintes qu'au XVe siècle, la France qu'au XVIe, l'Allemagne et l'Italie qu'au XIXe, l'autocrate Guillaume le Conquérant, par sa géniale organisation du pays, les lui a assurées dès le XIe siècle ; et c'est toute la masse compacte de leur puissance économique et politique, la totalité de leurs forces, que les rois ses successeurs jetaient de leur île inviolable et unie dans la balance contre les pays continentaux divisés contre eux-mêmes et menacés sur toutes leurs frontières.

Mais à mesure que cette autocratie se défaisait en Angleterre [3], que l'autorité royale et l'unité de direction, les fortes traditions politiques, s'émiettaient entre les mains des parlements, des ministres, des partis, ses rivales suivaient une évolution contraire, qui les conduisait peu à peu de la dispersion à la concentration, de l'anarchie à l'ordre, de l'incohérence politique de leurs petits États fédérés impuissants à la volonté une et forte, et réunissait enfin entre les mains de monarques presque absolus toutes les forces vives de vastes Etats centralisés conduits par une seule pensée vers des fins constantes. Et c'est ainsi qu'elle s'est affaiblie non seulement de tout son propre affaiblissement intérieur, mais de toute l'augmentation concomitante de leur force.

Politiquement moins vulnérables qu'autrefois par l'Angleterre, ces puissances ne le sont plus au même degré économi-

1. Usher, *Pangermanism*, p. 23.

2. *England's Weltherrschaft.*

3. Treitschke, *Politik*. II, 132. Il parle de « l'héréditaire nullité des rois de la ligne de Hanovre ».

quement. Le commerce de l'Europe centrale drainé par ses fleuves et ses canaux n'est plus forcé de passer par la Manche, et n'est plus soumis au bon vouloir de la flotte anglaise [1] : il peut s'écouler ou arriver par des voies ferrées et des ports que l'Angleterre ne domine pas. Économiquement l'Europe se libère chaque jour davantage des antiques monopoles anglais ; et chaque accroissement de son indépendance accroît sa richesse et sa force, et diminue la fortune et la force de l'Angleterre. Le monde n'est plus, comme du temps de Napoléon, tributaire de cette petite île pour le café, le sucre, le thé, le coton, le tabac et les produits de l'Orient et des Antilles. L'Angleterre n'est plus comme autrefois l'unique dépôt des marchandises essentielles à la vie ou au bien-être des autres peuples, l'unique pourvoyeuse, le courtier et la colporteuse obligée du monde entier ; et ces recettes et sa puissance mercantile qui l'ont rendue si forte et si riche, de jour en jour diminuent. Son monopole commercial n'existe plus : l'avance qu'elle a prise sur ses rivaux est entamée ; bientôt ils la dépasseront dans la course où leurs forces augmentent à mesure que les siennes décroissent.

Une autre avance, l'avance industrielle, la plus grande de toutes, due encore plus que sa suprématie commerciale à la chance et non au génie, à des hasards et à des faveurs imméritées, elle aussi n'est plus. La première, l'Angleterre « bloc de houille et de fer », a ouvert l'âge industriel de l'humanité qui est notre âge, a découvert et exploité les trésors de son sous-sol, et a dû à cette primauté le plus prodigieux, le plus rapide développement de population et de richesse que le monde ait vu. De 1700 à 1750 sa population passe de 5 millions d'âmes à 6 millions, et en un demi-siècle n'augmente que d'un sixième. Mais la grande industrie naît et se développe et, de 1750 à 1800, cette population augmente de plus de moitié : de 1800 à 1850, de 90 p. 100.

L'accroissement de sa richesse est encore plus extraordinaire. L'Angleterre devient l'usine du monde et son peuple le ploutocrate de la terre. Dans l'ivresse de sa fortune elle s'imagine être, par droit divin, sacrée la dispensatrice aux

1. *England's Weltherrschaft.*

autres peuples de tous les bienfaits industriels dont elle croit détenir les secrets : c'est de ses mains qu'ils doivent recevoir tous les instruments de leur labeur et de leur production, toutes les nécessités et les commodités de leur vie ; tous les peuples sont ses clients et ses dépendants, et sa tyrannie économique est absolue. Mais cette puissance est fondée sur un paradoxe insoutenable, le paradoxe qui prétend que toutes les matières premières, toutes les productions des pays les plus divers doivent continuer à prendre le chemin de cette île lointaine et aboutir à ses seules usines pour les nourrir, les enrichir et s'y transformer. A cette vie industrielle qu'elle a inaugurée, tous les peuples cependant s'éveillent, les plus lointains, les plus arriérés ; et c'est aux lieux de production, près des matières premières, partout, dans tous les pays du monde que s'installent aujourd'hui les usines rivales qui, avec une main-d'œuvre plus abondante et moins chère, plus active et moins routinière, luttent maintenant avec succès contre la vieille industrie anglaise ankylosée dans des méthodes périmées et gâtée par ses succès mêmes. Sur toute la terre, les fleuves qui apportaient à l'Angleterre leurs richesses se détournent ou se tarissent. En Angleterre même, les réserves de houille, de fer, de bois, diminuent avec une rapidité inquiétante : elle ne possède plus les matières premières indispensables à la construction de sa flotte. Sa suprématie industrielle comme sa suprématie commerciale, réelles autrefois, ne sont plus qu'une illusion et un mensonge encore dissimulés aux myopes par des dehors brillants, restes de sa fortune passée. Mais une incurable, une grandissante faiblesse se cache sous ces dehors trompeurs. Douze millions de prolétaires vivent en Angleterre d'un gage journalier qui dépend de ces suprématies croulantes. Le jour où définitivement elles auront disparu, que deviendront-ils, et avec eux l'Angleterre? Lorsque ces millions de misérables n'auront plus de travail ni de pain, des soulèvements plus terrifiants que toutes les convulsions de la Révolution française balayeront comme un fétu de paille la structure colossale de cette civilisation décrépite. Rien ne peut longtemps retarder cette catastrophe. Une mince croûte qui de jour en jour s'amincit davantage sépare seule l'Angleterre d'un gouffre sans fond, où fatalement elle s'en-

gloutira sous son propre poids. L'excès monstrueux de sa fortune imméritée, qui contredit tout l'ordre naturel des choses, est un paradoxe et une absurdité, car sa puissance tout entière repose sur une imposture, une fausseté économique, et ne s'appuie sur aucune réalité. Aucun mensonge ne peut indéfiniment se maintenir en face des forces de vérité qui mènent le monde [1]. La ruine du colosse bouffi sera proportionnée à l'énormité de sa masse et à la hauteur démesurée de l'édifice qu'il a élevé jusqu'aux nues sur des bases vermoulues et d'où, dans son aveugle infatuation, il croit dominer la terre pour l'éternité.

En réalité chaque jour mine silencieusement les assises de sa force et accroît sa faiblesse économique. Chaque famille qui abandonne la campagne pour la ville, l'agriculture pour l'industrie, la ferme pour l'usine, cesse de se nourrir des produits du sol et de se suffire à soi-même ; elle vient grossir le nombre des parasites dont l'existence journalière dépend du mécanisme économique compliqué des importations dont le maintien et le parfait fonctionnement est pour eux une condition de vie. Depuis longtemps l'Angleterre ne produit plus de blé chaque année que pour six semaines de subsistance, et la surface de production diminue toujours ; c'est par la mer que lui arrive presque toute la nourriture qui fait vivre sa population tributaire de l'étranger. Sa vie n'a plus de racines dans son sol : sa sève vient du dehors : elle est l'organisme monstrueux, le parasite qui tire d'autrui tous les principes de son développement et de son existence, et qui par lui-même n'a aucune vitalité propre. Sa vie est suspendue à un fil : qu'un seul de ses adversaires obtienne pendant trois mois, — moins, six semaines, — la maîtrise de la mer [2], intercepte la coulée de blé, de viandes, de matières premières indispensables à ses usines, qui incessamment se déverse en torrents nourriciers dans ses veines, et toutes les sources de sa vitalité seraient

1. Treitschke.

2. On enseigne cette doctrine même dans les écoles secondaires allemandes. Voir A. Schröder, *Die Flotte als notwendige Ergänzung unserer nationalen Wehrmacht*, cité par Usher. Voir aussi Bernhardi, *Vom heutigen Kriege*, ch. XI : *la Guerre navale* ; Delbrück, *Erinnerungen*, Berlin 1902.

taries. Elle mourrait de faim, elle périrait sous l'assaut de forces élémentaires plus redoutables que toutes les armées.

Et même contre une agression armée de ses rivaux, que pourrait-elle? Peu de chose [1]. Elle n'a plus l'élan vital, les ressources morales qui seules en dernière analyse donnent la force vraie, assurent les réussites durables, fixent la fortune. Une longue, une insidieuse, une profonde dégénérescence ronge la race, et peu à peu détruit tous les organes de sa vitalité. La grande industrie depuis cent cinquante ans arrache sans cesse à la terre, aux salubres et vivifiants souffles du grand air, aux rudes tâches agricoles qui durcissent les muscles, calment les nerfs, donnent l'équilibre et la force obstinée, des millions et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, et les parque dans l'atmosphère viciée des usines, des « slums [2] », parmi toutes les influences anémiantes et corruptrices des villes qui brûlent la matière nerveuse ; et cette industrie créatrice de richesse matérielle détruit l'âme et le corps des esclaves qu'elle dévore par hécatombes ; elle anéantit cette autre richesse qui seule importe, la richesse humaine, qui est santé, équilibre, moralité. Elle affole, surexcite et déprime ces exténués qui ne sont plus qu'une poussière d'humanité que soulèvent tous les vents de la démagogie, un ramassis de dégénérés sans attaches naturelles avec le sol, qui seul nourrit la saine plante humaine. Elle est l'effroyable machine qui pompe inlassablement et qui engloutit sans fin dans ses flancs insatiables la matière humaine diverse et vivace, et la rejette broyée, informe et morte. Considérez dans ces sombres villes où leur vie crépusculaire s'écoule, les faces blêmes, bouffies, bestiales ou hâves, les corps déjetés et rabougris de ces misérables : et dites si c'est pour produire de tels types d'humanité qu'une civilisation existe, pour multiplier indéfiniment et faire pulluler ces exemplaires tous pareils d'une basse faune ; si une société qui n'aboutit qu'à ces déchets n'est pas maudite. Considérez les cellules qu'ils se sont construites pour abriter

1. Treitschke : *Politik* ; Delbrück : *Erinnerungen*, Berlin 1902. Voir aussi la prophétique étude de Cramb, *Germany and England*.

2. Quartiers populeux sordides.

leur vie, ces mornes alignements de corons, de monotones cubes de briques enfumées, tous semblables et sordides comme les sordides existences uniformes qu'ils recouvrent, ces rangées infinies de misérables logis, qui autour de Londres et des grands centres industriels à perte de vue répètent désespérément, avec une insistance maniaque, leurs noirs rectangles identiques, en masses profondes, en longs kilomètres déprimants de laideur mesquine, comme la prolifération d'un polypier; et dites si c'est pour construire ces architectures de madrépores, pour faire surgir ces formes de vie, ces spectacles, ces visions, ces monotonies accablantes, qu'une société se crée. Nulle critique plus virulente de cette hideuse déformation de la vie que celle que les critiques anglais de la civilisation anglaise ont formulée, depuis Carlyle, Mrs. Browning, Ruskin, William Morris, Matthew Arnold, jusqu'à Bernard Shaw, Wells, Galsworthy et Masterman. Les Allemands rappellent en quels termes ces critiques maudissent cette civilisation toute matérielle qui tue l'homme pour créer la richesse, détruit l'âme pour nourrir une puissance inhumaine, et sacrifie à ses fins misérables et basses toutes les fins supérieures de l'humanité [1]. Leur malédiction est celle des antiques prophètes qui appelaient le feu du ciel sur la terre malade de péchés. Jamais protestation plus haute, plus indignée, plus passionnée s'est-elle élevée contre une société? Ces écrivains l'ont condamnée da s ses origines, dans ses artisans et dans ses œuvres, et leur condamnation est absolue : elle est méritée ; l'Allemagne y souscrit, et l'inscrit pour toujours au tribunal de l'Humanité. Leur verdict est celui de l'Histoire ; et nulle contestation ne pourra l'abolir ni en atténuer l'infamie.

Mais l'oligarchie qui tire de ces esclaves sa force et sa richesse, l'aristocratie et la bourgeoisie qui vivent de cette abjection, la fleur de civilisation qui pousse sur ce fumier, ne valent-elles pas mieux que cette tourbe? et leur puissance, l'éclat de leur vie somptueuse ne justifient-ils pas dans une certaine mesure l'existence de ces misères, condition de leur épanouissement et de leur splendeur? Les bases d'aucune civilisation, à com-

1. Dans sa haine irraisonnée l'Allemagne oublie que ces tares de la grande industrie existent chez elle, aux États-Unis, en France, partout où elle fonctionne et que ces tares de jour en jour diminuent.

mencer par la plus brillante de toutes, la grecque, ne supportent d'être examinées de trop près. La civilisation anglaise ne trouve-t-elle pas sa justification dans la magnificence de ses effets, et quelque indulgence auprès des Allemands? Non. Sa splendeur et son éclat apparents ne sont qu'une phosphorescence de décomposition ; derrière eux ne subsistent plus aucune force de vie. Le luxe et la paresse ont corrompu les maîtres comme l'industrie, la misère et le vice ont pourri les esclaves : la race tout entière est pourrie [1]. L'Anglais de la classe dirigeante est devenu une bête de luxe, un oisif qui ne travaille qu'à ses heures, et qui ne consent à nul effort pénible et soutenu. Sa vie s'encombre de tout un attirail de luxe inutile : il lui faut sa nourriture abondante et compliquée, son « week end [2] », ses cercles, ses sports, ses courses en montagne, ses longues vacances annuelles, la coûteuse et amollissante organisation d'une existence de paresse et d'amusements, coupée par des intermittences de labeur nonchalant. Et cette organisation et cet attirail, il les emporte partout avec lui, dans ses colonies, sur toute la terre : à Calcutta, à Rangoon, à Shanghaï, au Brésil, partout ; si lointain ou si différent que soit le pays, il les lui faut pareils ; et l'entretien de ce commerçant, de ce commis, de cet administrateur qui rend si peu et coûte si cher, ferait vivre deux Français et trois Allemands. Il ne se plie plus aux basses besognes obligées, méprise l'humble, le tenace effort journalier, la subordination aux désirs et aux besoins de ses clients, les prévenances et les adaptations qui seules aujourd'hui assurent le succès. Il nie ou méconnaît toute forme de vie qui n'est pas semblable à sa vie : sur la réalité son esprit hautain et borné n'a plus de prise ; et dans un monde divers et qui évolue sans cesse, il perpétue avec une aveugle obstination des méthodes périmées, et continue stupidement à nourrir l'illusion mortelle d'une supériorité disparue. Aucun avertissement, aucune défaite ne peut ébranler le rêve menteur où il vit : c'est toute la structure de son

1. Voir *Pangermanism*, p. 35 et la citation de la *Fortnightly Review*. Toutes ces idées sont courantes dans toute l'Allemagne.

2. Congé hebdomadaire devenu une institution en Angleterre. On part le vendredi soir, et l'on ne reprend le travail que le lundi ou le mardi suivant.

esprit et de sa civilisation, la forme de sa volonté, toutes ses activités et toute sa vie, qui pour l'Allemand sont un anachronisme et un mensonge [1].

Cette oligarchie, cette bourgeoisie, qui ont abattu la puissance napoléonienne et fondé l'empire anglais, étaient fortes autrefois de leurs vertus patriciennes, de la force intacte de la race consentante, comme de toute la faiblesse dont souffraient alors leurs rivaux. Elles s'appuyaient sur des traditions d'orgueil et de courage romains, et avaient comme instrument de leurs desseins un peuple viril de « yeomen », de paysans et de marins. Ces traditions et cette virilité ne sont plus. Une basse populace urbaine, une bourgeoisie amollie, un patriciat sans noblesse qui se recrute parmi des marchands, des industriels, des financiers, et n'est plus qu'une ploutocratie que la démocratie veut balayer et balayera, remplacent la race impériale qui fit la grandeur de l'Angleterre. Le sang de cette race est corrompu. Elle ne se reproduit plus que par ses éléments inférieurs, le vil pullulement de sa plèbe brûlée d'alcool. N'est-il pas vrai que les enquêtes qu'après la guerre des Boers le Gouvernement anglais a poursuivies sur sa dégénérescence n'ont fait qu'en révéler la gravité sans indiquer de remèdes? Cette race dégénérée ne sent pas les obligations de sa fortune. Elle n'accepte pas les charges de sa grandeur, l'impôt du sang, les disciplines qui transforment en citoyens conscients et agissants, en instruments volontaires d'une idée nationale tous les sujets des États continentaux, pareillement entraînés à la rude vie militaire qui enseigne l'obéissance, la coopération, l'esprit de sacrifice, l'honneur, durcit le corps et raffermit l'âme ; elle est abâtardie par la paix et d'énervantes doctrines humanitaires. Elle n'est plus capable de faire la grande guerre : son armée est négligeable et elle n'a plus la matière humaine pour constituer les colossales agglomérations de soldats exercés qu'exigerait aujourd'hui la lutte contre une grande puissance. L'Angleterre est la Carthage moderne, dont l'empire n'a d'autre protection que le fragile bouclier d'un ramassis de mercenaires : depuis Cromwell elle n'a plus d'armée natio-

1. Voir dans Cramb, *Germany and England*, un résumé du réquisitoire allemand contre la dégénérescence de l'Angleterre, p. 22, 31, 92, 94.

nale [1]. Que pourront ces quelques régiments de mercenaires contre les légions innombrables de patriotes que leur opposeront les grands États européens? Dans le corps de ces États, toutes les cellules sont vivantes et actives, et collaborent aux fins qu'ils poursuivent : dans le corps de l'Angleterre, elles sont politiquement inertes, et ne vivent plus que pour elles-mêmes, pour leurs fins égoïstes et individuelles. L'Angleterre en est encore à la période individualiste que l'Allemagne a dépassée pour atteindre la période d'organisation [2]. Pareil monstre ne peut subsister longtemps : il porte en lui-même des forces de désintégration et des incapacités de vie. Il ne peut se maintenir que par la tolérance ou l'aveuglement de ses voisins ignorants de ses vices profonds. Le jour où ils découvriront ces vices et s'attaqueront à lui, il s'écroulera tout entier.

*
* *

Son empire deviendra alors leur proie.

Pas plus que la supériorité navale, militaire, commerciale, industrielle, sociale de l'Angleterre, cet empire n'est une réalité. Il n'est qu'une étincelante illusion, sans consistance ni cohésion aucune. Il se défera par le vice même de sa constitution, car entre ses différentes parties, entre elles et l'Angleterre, il n'y a point de liens réels, ni d'intérêts communs, point de nexus vivant, aucune dépendance organique. Le hasard et une suite extraordinaire de chances heureuses ont seuls rapproché les membres incohérents de ce grand corps, et non le génie, une volonté suivie, un principe de vie commune. Aucune tentative pour fondre en un tout organique les parties dispersées de cet empire, dont les intérêts sont contradictoires, dont les destinées sont opposées, ne peut prévaloir contre cette incohérence naturelle. Même la forme la plus élémentaire de l'union, l'union douanière rêvée par Chamberlain, a échoué contre tous ces égoïsmes divergents, ces

1. Treitschke, *Politik*, II, 358.

2. Voir les lettres d'Ostwald et de Lasson, qui sont dans toutes les mémoires.

forces centrifuges [1]. La Réalité de cet empire n'est pas centralisation, cohésion, union, subordination de toutes les volontés individuelles à une fin commune, mais séparation, indépendance, divergence. C'est une force de désintégration et non d'association qui est au fond de sa structure [2].

De toutes les possessions anglaises, l'Inde est la plus importante, et aucune n'est pour l'orgueil anglais un plus grand sujet de fierté. Aucune ne révèle plus clairement cette faiblesse fondamentale de l'empire. La conquête de l'Inde n'est pas due, comme les Anglais voudraient le faire croire, au génie, à la force, à la supériorité morale de la race, mais à l'absence de toute opposition vraie de la part de ses rivaux et des Hindous, à leur impuissance. C'est l'Inde qui s'est conquise elle-même pour l'Angleterre : c'est en opposant les unes aux autres les races, les religions, les jalousies, les mille forces de désunion de ce malheureux pays, le plus profondément divisé contre lui-même qui soit, le plus dépourvu de toute unité naturelle, que l'Angleterre a pu asseoir sa domination, qui n'existe que par la faiblesse du peuple dominé et non par la force du peuple dominateur. Qu'une poignée de commis à la tête de quelques régiments de soldats ait pu soumettre ce continent ; que mille fonctionnaires puissent tenir et exploiter ces trois cent millions d'indigènes, quelle preuve plus écrasante de la facilité de leur tâche et de la fragilité de leur œuvre trop rapide, élevée sur des bases de hasard? Mais une conscience nationale se crée dans l'Inde et la révolte y gronde sourdement. Qu'elles trouvent un instrument d'action, qu'une puissance indigène s'élève, et que resterait-il de cette poignée d'Anglo-Saxons [3]? Elles peuvent d'ailleurs rencontrer aujourd'hui l'appui extérieur qui, autrefois, leur faisait défaut. Depuis que l'Angleterre domine les mers, aucun grand État n'a pu efficacement attaquer l'Inde : la base rapprochée indispensable à toute opération militaire manquait. L'isolement, l'éloignement de l'Inde l'ont protégée mieux que toute force armée. Mais

1. Th. Schiemann, *Kreuzzeitung*, 5 juillet 1911, cité par Bernhardi, *Deutschland und der nächste Krieg*, ch. V.

2. Bernhardi, *Deutschland und der nächste Krieg*, ch. V.

3. Bernhardi, loc. cit.

cette suprématie navale et cet isolement n'existent plus. L'Allemagne, par le chemin de fer de Bagdad, la Russie par ses voies ferrées qui aboutissent déjà aux frontières de l'Afghanistan, menacent déjà sa sécurité [1]. Sur la loyauté des rajahs et des fellahs, les Anglais ne peuvent compter. Ils ne sont pas sensibles aux bienfaits réels de la domination anglaise, aux prestiges de sa force matérielle. Pour ces races, les plus religieuses, les plus profondément idéalistes qui soient, une civilisation matérielle n'est pas une civilisation. Et spirituellement, qu'ont fait les Anglais pour cette Inde spirituelle? demandent avec le docteur Karl Bötticher, Dahn et les écrivains allemands qui l'ont étudiée. Quelle trace y laisseront-ils de leur passage, après tous les conquérants qui l'avaient parée de temples, de mosquées, et de palais de grès rouge et de marbre blanc? Ils ont transformé en casernes et en écuries les forteresses de fées élevées par les Mogols, détruit pour de basses fins utilitaires quelques-uns des monuments les plus beaux que l'homme ait conçus ; les monuments de leur grandeur à eux sont des gares et des casernes, des canaux et des usines, construits pour leur enrichissement avec le sang, les larmes et la sueur des misérables fellahs qu'ils exploitent, qu'ils méconnaissent et qu'ils méprisent : à leur puissance balayée, il ne survivra pas une œuvre de beauté dont l'humanité puisse s'enorgueillir, et qui témoigne que cette puissance fut belle, et grande, et humaine. Elle fut égoïste, gaspilleuse de richesse, destructrice de beauté et de vie. Elle n'a racheté ses crimes par aucun bienfait supérieur ; elle ne laissera derrière elle, après sa disparition inévitable, ni reconnaissance ni regret, ni admiration, ni respect même; rien que le souvenir accablant d'une oppression sans nom, d'un égoïsme forcené et impitoyable.

L'exemple de l'Inde peut suffire à démontrer la fragilité de cet empire qui n'est qu'une entreprise mondiale de basse exploitation égoïste [2]. Est-il nécessaire d'appliquer la même analyse à l'Égypte, livrée à l'Angleterre par la niaise faiblesse des démocrates français, incapables de politique nationale;

1. Docteur Rohrbach, *Die Bagdadbahn*, Berlin, 1911.

2. Bernhardi, *Deutschland und der nächste Krieg*, ch. IV.

aux forteresses qui dominent la Méditerranée, la mer Rouge, l'océan Indien, les mers de la Sonde et de Chine, le détroit de Magellan, le Cap, tous les passages qu'emprunte le commerce du monde, et qu'elle a volées parfois en pleine paix[1]. Qui ne voit que par son énormité même, par la longueur démesurée de cette chaîne d'îles et de forteresses, cet empire ne peut être défendu par une flotte, si puissante soit-elle, contre les croissantes forces navales de ses rivaux, leurs croissants moyens d'action, l'entrée dans la lutte universelle de puissances nouvelles, Chine, Japon, États-Unis? A ces menaces croissantes, à ces pressions de jour en jour plus fortes, à ces énergies de vie saine et d'irrésistible expansion, que peut opposer la fragile surface de ce colosse incohérent dont la vitalité baisse, dont les forces diminuent ; et contre ces réalités toutes puissantes le mensonge et le paradoxe de sa fausse grandeur? Trouvera-t-il dans ses colonies de peuplement, Australie, Canada, Nouvelle-Zélande, Cap, des ressources défensives? Ces colonies sont autonomes, et poursuivent égoïstement leurs propres destinées : le lien sentimental qui les unit à la métropole fût-il plus fort, fût-il renforcé par des intérêts communs, qui d'ailleurs n'existent pas, elles sont trop loin, trop faibles pour prêter une aide efficace. L'Angleterre ne peut rien attendre d'elles : déjà elles sont restées sourdes à son appel. Et d'ailleurs ces colonies lointaines, vastes et peu peuplées, sont, non une protection pour l'Angleterre, mais des surfaces de facile agression ; elles seront une faiblesse et non une défense, lors de la curée qui suivra inévitablement le démembrement de cet empire qui s'affaisse sous sa propre énormité, et qu'entoure la meute avide de tous les appétits déchaînés par le sentiment de jour en jour plus net de son irrémédiable faiblesse, la promesse de jour en jour plus certaine du sanglant partage de ses dépouilles magnifiques. L'heure de cette curée approche, prédisent ces énergumènes ; le mensonge vital sur lequel repose l'odieuse domination d'une race qui a épuisé sa vitalité et sa fortune, soulevé contre son insolence la terre entière, éclate maintenant à tous les yeux ; cette hautaine imposture sera balayée comme tous les men-

1. Treitschke, *Deutsche Geschichte*, t. V, p. 63.

songes par les puissances de vie, de vérité et de réalité qu'elle a trop longtemps outragées, et qui se vengeront enfin[1]. L'instrument prédestiné de cette œuvre d'assainissement est l'Allemagne impériale, une, cohérente, forte, en qui ces puissances éternelles trouvent aujourd'hui leur plus haute expression. Elle substituera au désordre moral, à l'individualisme dissolvant, à l'imposture vivante, à l'égoïsme et au mensonge incarnés que sont l'Angleterre et cet empire et toute cette civilisation, sa santé, sa sève vierge et son empire fondé sur une conception de la vie et de la civilisation qui est ordre, organisation, subordination, vérité, force réelle et universel bienfait. Elle est lasse de se voir sur toute la terre encerclée, humiliée, meurtrie par l'ennemie sournoise, jalouse de sa fortune : le jour, le grand jour espéré par ses marins, son peuple entier, arrive enfin. La Carthage moderne, plus perfide et animée d'un plus bas esprit de mercantilisme que la Carthage d'autrefois, et plus haïssable qu'elle, si profondément pénétrée de mensonge que son nom est devenu synonyme de perfidie et d'hypocrisie, et que tous ses actes sont des mensonges, comme elle défendue par des mercenaires sans courage, est mûre pour la ruine. Sa civilisation n'est plus que scories, que résidus de vie dont toute vertu s'est retirée. La mesure de ses iniquités est comble : elle a lassé les hommes et les dieux. *Delenda est*[2].

Et c'est ainsi que le docteur Lenard[3] écrira dans une brochure : « Le nid central et le siège suprême de toute l'hypocrisie du monde, qui est sur la Tamise, doit être détruit. Point de respect pour les tombeaux de Shakespeare, de Newton, de Faraday... On ne peut avoir de vraie paix avec un voleur de grands chemins, tant qu'il n'aura pas péri, ou qu'on ne l'aura pas détruit. La lutte contre ce bandit est plus encore qu'une lutte pour l'existence et l'honneur du Vaterland : elle est une croisade pour affirmer l'existence de l'honnêteté sur la terre. »

1. Treitschke.

2. Bien avant la guerre, Maximilien Harden terminait continuellement sa *Zukunft* par ces mots : « *Ceterum censeo Carthaginem esse delendam.* »

3. Professeur de physique à l'université de Heidelberg, signataire de l'Appel des Intellectuels.

IV

Telle est la thèse de l'Allemagne; telles les aménités qu'elle trouve — et j'atténue — et telle la modestie de ses prétentions. Réfuter ces idées serait vain, si cette réfutation ne découvrait le vice essentiel de la vision allemande et de ces raisonnements. Cette pensée procède partout d'une démarche identique, aveugle et frénétique. Elle s'inspire du seul esprit géométrique, que ne vient jamais tempérer ni esprit de finesse, ni simple bon sens. Elle part d'invérifiables prémisses métaphysiques, et avance à travers de spécieuses déformations de faits enchaînés, jusqu'à des conclusions absolues comme des dogmes, passionnées comme un fanatisme, si éloignées dans leur terme de la réalité qu'elles prétendent révéler et dont à chaque pas ses raisonnements rigides se sont progressivement écartés davantage, qu'entre cette réalité et la représentation qu'elles en donnent, il n'y a plus aucune correspondance. Elle qui prétend atteindre l'essence des choses, elle n'en voit que les aspects matériels, les dehors, les apparences superficielles : sur leur esprit, sur toutes les fuyantes réalités spirituelles, la pensée de l'Allemand est sans prise. La sympathie, l'imagination, la pénétration lui font défaut : une aveugle logique métaphysique, dédaigneuse des complexités et du désordre apparent de la vie, lui substitue une simplicité roide et morte. « La réflexion, écrit madame de Staël, qui calme les autres hommes, surexcite l'Allemand » ; et c'est proprement une ivresse que la méditation pour lui, et ses effets sont pareils. Les fumées de cette ivresse troublent sa vision : elle ne lui apporte plus que des images fausses et qui l'égarent. Sur la matière passive et morte, soumise dans sa simplicité invariable ou sa complexité fixe aux routines de ses méthodes, de ses disciplines acquises, sa brutale emprise est forte, et devant elle son cerveau reste lucide : sur la complexe matière humaine aux changeantes réactions infinies, sa prise psychologique est nulle, sa pensée tâtonne, trébuche et s'affaisse dans des gaucheries, des niaiseries, des sophismes et des inca-

pacités sans nombre. Ces érudits qui par les livres savent tout de la politique anglaise traditionnelle, et exposent doctement la théorie du rôle que jouent les Pays-Bas dans son histoire, violent la neutralité de la Belgique, sacrée pour l'Angleterre, et s'étonnent qu'elle proteste : ces philosophes et ces théoriciens du droit, ces négociants qui savent la valeur d'une promesse et d'une signature, traitent étourdiment de chiffon de papier l'obligation solennelle qu'ils ont prise à la face du monde, et s'indignent de l'indignation « hypocrite » des autres peuples ; ces historiens et ces psychologues, qui ont étudié le passé de tous les pays et de tous les peuples, n'entendent rien à leurs réactions dans le présent, déterminées cependant par ce passé et leur psychologie, et par la réaction invariable de l'homme sous certaines provocations dans tous les temps. Ils ignorent que la persécution et la terreur n'ont jamais abattu l'âme, qu'elles font lever la semence des héros et des martyrs ; et leurs moyens de gouvernement et de guerre sont l'intimidation et le terrorisme ; et par l'excès de leur bestialité, ils ont fait de la Belgique pacifique et neutre l'incarnation de l'héroïsme. Les contradictions de leur esprit sont sans nombre. Le blocus anglais est un crime contre l'humanité, et ils établissent un blocus de pirates et d'assassins. Ils ont réduit autrefois Paris par la famine, mais affamer l'Allemagne est une monstruosité sans nom.

Une vision si constamment fausse ne s'explique que par un vice de l'œil. Chez eux ce vice est double. A tout objet ils substituent la théorie de cet objet qui le déforme, et à la place de l'objet ils ne voient plus que la théorie et la déformation. Dans toute chose, ils ne perçoivent que le mesurable et le pondérable. Et c'est ainsi qu'ils peuvent dominer et organiser les forces matérielles ; sur les forces morales, leur esprit est sans prise, et toute leur signification et leurs actions lui échappent. Contre ces forces, leur matérialisme mystique d'idéologues bornés et brutaux s'est brisé, comme leur esprit s'est faussé par l'oubli de leur réalité souveraine.

Et tels sont les vices de leur vision de l'Angleterre, comme de leur conception de la France, de la Russie, de la Belgique. Sur chacun de ces pays ils ont une théorie qui le travestit grotesquement : dans chacun, l'élément le plus important de

tous, l'élément spirituel, reste invisible à leurs yeux. Dans leur analyse de la force anglaise, ils n'ont rien oublié que l'essentiel : la force morale sans laquelle aucun hasard, aucune chance heureuse, aucune complicité des choses n'eussent valu. Ils ont dénombré, pesé, jugé les causes et les effets matériels de la grandeur anglaise, les faits matériels sur lesquels elle repose : la magnifique volonté qui est l'âme et la créatrice de cette grandeur, l'énergie spirituelle qui l'a fondée, qui l'anime et la maintient échappent à leurs yeux myopes. Elles seules cependant sont la suprême réalité, la cause profonde de cette civilisation et sa justification. En regard de leur splendeur, qu'importent ses déchets et ses défaillances, les infériorités inévitables qui accompagnent toute manifestation vaste et complexe de vitalité? Dans leur pauvre conception bornée, pédante et mécanistique de la vie née de leur long esclavage politique, de leur subordination de rouages dans une machine, des disciplines scolaires, militaristes et bureaucratiques qui les dressent à l'ordre, à l'obéissance, à l'économie, à la passivité, à la pensée uniforme et apprise, il n'y a pas de place pour les richesses, les gaspillages, les hasards, les générosités, les folies, les luttes, les désordres apparents de la vaste vie libre et diverse, mobile et incertaine, qui fut la vie de la France héroïque, dont toute l'histoire n'est qu'une série de défaites et de relèvements, de la grande Angleterre, dont l'existence n'est qu'une longue bataille.

V

Ces historiens semblent tout ignorer de cette existence, même ses manifestations récentes les plus essentielles. Il suffit d'en exposer une seule pour démontrer le degré de leur aveuglement.

Voltaire nous apprend que dans le château de Thunder-ten-Tronckh le docteur Pangloss enseignait la métaphysico-théologocosmolo-nigologie. Ce château était le plus beau de la Westphalie, car il avait une porte et des fenêtres, et le docteur Pangloss en était l'oracle. On sait ce qu'est devenu depuis ce

pays pauvre et barbare, et quelle « colossale » structure a remplacé ce château. Mais les docteurs Pangloss y enseignent toujours, et leurs enseignements, leur influence et leur sophistique ont grandi avec la fortune de leurs maîtres. Mais la réfutation des thèses qu'ils soutiennent peut être courte. Il n'est pas nécessaire de remonter au déluge ni au divin pour en établir la faiblesse. Il suffit de conduire ces métaphysiciens et ces érudits dans le plus humble domaine des idées scolaires, et d'opposer dédaigneusement à leurs chimères quelques faits et quelques textes, si élémentaires que tout écolier les possède et les comprend.

Ils ne connaissent pas cette épopée de la Volonté qu'est l'Histoire de l'Angleterre. Ils oublient le fait spirituel fondamental de ses trois derniers siècles, qui est le Puritanisme et ses effets. Eux qui sont les grands théoriciens de l'évolution, des développements internes des peuples, n'ont pas vu comment le peuple anglais s'est transformé, a acquis les instincts, les croyances, les habitudes qui tendent vers l'action et la grandeur, et les disciplines qui assurent le succès ; comment la « joyeuse Angleterre » agricole est devenue l'immense empire industriel, commercial et colonial dont le foudroyant développement n'a d'égal dans aucun temps ; et que les causes de cette réussite et de cette fortune sont spirituelles autant que matérielles. L'école d'énergie qu'est cette Angleterre aurait pu mieux encore que les enseignements de l'empire romain leur apprendre que c'est au caractère, à la volonté, à cet individualisme qu'ils méprisent, plus qu'à l'intelligence, à la science, à l'organisation imposée d'en haut, et aux circonstances extérieures, que les peuples doivent la fortune. Les habitudes moroses, les gestes de religiosité mécanique, les contraintes spirituelles qui ont assombri l'Angleterre, tourné toutes les pensées vers le devoir pratique et prochain, vers la contemplation de l'Éternel et les terreurs de l'enfer, ont pu chez ces Puritains tendre parfois à l'étroitesse d'esprit et à l'hypocrisie, mais elles ont fortifié la vie intérieure et la fibre morale de la race, lui ont fourni des énergies, des consolations et des repos : il n'est pas négligeable que ce peuple industriel ait connu avant tous les autres peuples le repos hebdomadaire qui lui procure la morne trêve du dimanche puritain. Pour

reconnaître la profondeur de cette influence, il suffit de parcourir la littérature puritaine et populaire des Anglo-Saxons, qui n'est qu'une longue prédication de l'énergie et de l'action, de la résignation, du courage, de l'espérance, et comme l'évangile de conduite de la race. Ce témoin ne ment pas, et son témoignage est à la portée de tous. Tels vers de Longfellow, *The Psalm of Life, The Village Blacksmith,* sont les mots d'ordre de ce peuple dans la lutte pour l'existence. Ce poète descend des « Pilgrim Fathers » qui ont fondé au delà des mers une nouvelle Angleterre, où toutes les qualités morales, la ferveur d'action des Anglo-Saxons ont trouvé leur plus magnifique développement matériel et leur expression renforcée. Une nation qui produit de tels rejetons ne peut être un mensonge. L'existence des États-Unis est une réponse péremptoire aux calomnies allemandes. Leur développement, comme les vers de ce poète, comme toute cette littérature, explique comment une croyance religieuse peut concilier le souci de la vie terrestre et de la vie future, peut conduire à l'accaparement par ses disciples de l'autre monde en même temps que de celui-ci, les mettre en possession du salut assuré et des « Trusts ».

L'âme sérieuse, religieuse et pratique de l'Angleterre a puisé dans cette littérature les plus magnifiques, les plus exaltants enseignements de volonté et d'héroïsme qui soient. Qu'on lise les sonnets de Milton sur le Massacre des Vaudois, sur sa Cécité, les discours de Satan, l'Ode au Devoir de Wordsworth, et ces vers de Tennyson qui sont d'hier, et que tout écolier en Angleterre sait par cœur : « Respirer, est-ce donc vivre? Si nous avons beaucoup perdu, beaucoup nous reste. Ce que nous étions, nous le sommes demeurés : des cœurs héroïques toujours égaux à eux-mêmes, rendus plus faibles par le temps et le destin, mais toujours forts de la volonté de faire effort, de chercher, de trouver, et de ne jamais céder. » Où trouver des accents pareils? Et le peuple qui les a rencontrés, et qui les écoute toujours, peut-il être sans vertu? Comment nier la valeur sociale de cette exaltation perpétuelle de la vie intérieure, de ce « self-reliance », de ce sentiment profond de la responsabilité personnelle et du devoir envers soi-même, de cet orgueil, qui font que l'homme n'a pas besoin de support

intérieur, d'organisation collective, de disciplines imposées, d'approbation ni d'encouragement pour se tenir droit dans la vie, persister dans son vouloir, et accomplir énergiquement sa tâche, car sa conscience lui suffit, fût-il seul contre tous et sans autre spectateur qu'elle. L'âme de l'archange de Milton « qui ne sera changée ni par le lieu ni par le temps, qui est à elle-même sa propre demeure, et peut faire en soi du ciel un enfer et de l'enfer un ciel », est l'âme même de l'Angleterre, et la première, la plus haute expression de l'inflexible orgueil, l'invincible volonté de ne jamais céder ni se soumettre dont elle a donné tant d'exemples par la suite, dont elle donne aujourd'hui l'exemple suprême, car cette âme n'a point changé.

Dans un autre classique populaire, que tout enfant connaît, *Robinson Crusoé*, qui est un classique universel, d'autres aspects de cette âme se révèlent ; et les critiques allemands, qui connaissent et commentent tout, s'ils voulaient descendre un instant de leur ciel métaphysique, pourraient dégager le sens profond, la signification sociale de ce petit livre, qui semble un simple récit pour les enfants, et qui peut suggérer au philosophe, au sociologue, les réflexions les plus fécondes, car il n'y en a pas qui jette une clarté plus vive sur la psychologie d'une race, et explique mieux ses destinées matérielles. Tout le secret de la fortune coloniale anglaise est renfermé dans ce roman : on y voit l'indomptable patience, la ténacité de fourmi qu'aucune défaite ne lasse, la froide fougue, le solitaire courage de ces émigrants, de ces pionniers et de ces squatters, également épris de ces deux goûts en apparence contradictoires, le goût de l'aventure et celui de l'intimité, qui ont reconstitué dans les forêts, les solitudes et les déserts de l'Amérique, de l'Australie et de l'Afrique australe une civilisation et le « home ». Ce que décrit de Foë, c'est proprement la petite cellule anglaise qui partout, sous la sourde poussée intérieure, refait toute seule de la substance anglaise, et reproduit comme la graine semée la plante dont elle sort. La racine de cette énergie est dans la foi et sa nourriture dans ce livre unique, la Bible, dont la fortune a été si extraordinaire en Angleterre, et qui a eu l'influence que l'on sait sur les destinées de la race ; trois fois par jour Robinson lit les Écritures, et « le combat qu'il a soutenu contre la Nature, il l'entreprend contre son cœur : il veut

conquérir, transformer, améliorer, pacifier l'un comme il a fait de l'autre » — et c'est ainsi qu'il se prépare à la tâche de sa race, qui est « de défricher, peupler, organiser et civiliser des continents » (Taine) ; tâche qu'elle finira par considérer comme une mission sacrée, un mandat impératif de l'Éternel pour gérer ses biens sur la terre ; et, ses intérêts coïncidant avec sa foi, ses aspirations religieuses se confondant avec ses visées terrestres, son devoir avec son avantage, elle aboutira nécessairement à la conception grandiose et téméraire dont sortira l'hymne national anglais, le *Rule Britannia* ; le *Recessional*, le *White Man's Burden* de Kipling, toute la littérature d'orgueil et de domination dont retentissent les derniers siècles de l'Angleterre; elle conduira à la guerre du Transvaal, à l'inconsciente hypocrisie diront les uns, à l'héroïque mission civilisatrice diront les autres, qui fait de l'Angleterre le phénomène étrange et magnifique, déconcertant et sublime que l'on connaît, et contre lequel l'Allemagne se révolte. Elle ne peut comprendre la prodigieuse confusion de sentiments pratiques et religieux, âprement réalistes et profondément mystiques, égoïstes et désintéressés à la fois, qui font l'âme incompréhensible pour d'autres peuples d'un Cromwell ou d'un Cécil Rhodes, et que leur esprit trop simpliste explique trop facilement en les traitant d'hypocrites. Une civilisation qui produit de pareils fils est avant tout morale et puritaine, et l'esprit puritain et positif la pénètre tout entière. Ses effets se retrouvent partout. Il n'inspire pas seulement l'épopée de la race qu'est l'œuvre de Kipling, mais la matière qui semble la plus éloignée de la morale et de l'utilité, l'esthétique, qui dans l'œuvre de Ruskin devient protestante et pratique, collaboratrice d'œuvres sociales et inspiratrice de moralité, cesse d'être une fin en soi pour devenir une servante de la Vie. Sa complexité est infinie. Les formules sommaires, les condamnations absolues que lui applique l'Allemagne sont un non-sens ; on peut ne point aimer la société qui sort de cette conception puritaine et individualiste de la vie : il est impossible de ne pas reconnaître la grandeur du principe qui l'a créée et qui la soutient encore.

Car cette Angleterre est toujours vivante. La force de ses directrices héréditaires persiste à travers tous les changements,

les affaiblissements de sa foi religieuse, politique, sociale, les infériorités de sa vie devenue trop vaste et surchargée de matière. Une si ancienne, une si profonde, une si puissante habitude morale ne s'efface pas en un jour : elle s'est incrustée dans la substance de la race et fait un avec elle. Les mots d'ordre d'autrefois n'ont pas perdu leur efficacité encore : l'Angleterre tressaille encore aux anciens appels, et ses enfants les plus éloignés tressaillent avec elle ; leur sang bouillonne et répond aux mots souverains qui sortent du plus profond de leur passé et de leur être : ils entendent le Verbe qui fit la grandeur de leur race. Certains de ces mots ont une efficacité non seulement anglaise, mais humaine : ils sont parmi les plus beaux que l'homme ait trouvés. Les paroles de Scott mourant solitaire au milieu des glaces du Pôle Sud, d'Oates, ce gentilhomme anglais qui donna si simplement sa vie pour ses compagnons exténués, ont fait passer un frisson à travers l'âme humaine, ont exalté, ont magnifié l'idée que l'homme se faisait de lui-même. Cette fidélité au viril idéal de la race persiste toujours. Les câbles inertes qui sur le limon primitif des mers rattachent la Métropole à ses possessions lointaines ont frémi aux messages qui lui venaient de ses enfants. « Quand l'Angleterre est en guerre, le Canada est en guerre. » « Jusqu'au dernier schelling et jusqu'à son dernier homme, l'Australie soutiendra la cause de l'Empire. » Ses fils affluent du Canada, de l'Australie, de partout, et leurs gestes révèlent leur parenté oubliée, que l'Allemagne croyait abolie, la force d'un lien invisible dont elle niait jusqu'à l'existence. Ce n'est pas seulement pour la Mère-Patrie sacrée qu'ils se battent, mais pour l'héritage qu'ils tiennent d'elle, et qui, comme elle, est menacé : les traditions de liberté, de justice égale, d'autonomie, de démocratie qu'elle leur a données avec leur sang : elles sont la création de la race, son apport à la civilisation ; et nul apport n'est plus grand, plus précieux, plus digne d'être défendu au prix de tous les sacrifices, au prix de la vie même. Et ce sentiment que l'aveugle Allemagne méprise parce qu'elle n'a pu l'enfanter ni son peuple d'esclaves politiques le comprendre, est une force de vie éternelle : elle est une des fins supérieures de l'humanité : obscurément ces colons, ces trappeurs, ces paysans, ces bourgeois et ces marchands du Canada

et des régions australes le sentent ; et c'est pour l'Idée immatérielle de leur race et non pour sa grandeur matérielle qu'ils combattent; non pour un bas mercantilisme, l'égoïste exploitation du monde, mais pour le libre développement dans la sécurité et la paix des volontés et des énergies, la forme supérieure d'une humanité pacifique qui met le Droit au-dessus de la Force, et ne veut se soumettre à aucune tyrannie. C'est pour ces principes de justice impartiale, d'administration froide peut-être, mais virile, mais intègre, que luttent ces Hindous qui devaient se révolter contre leur maître, et qui donnent leur vie pour lui. Et tous ces soldats ne sont pas des mercenaires, mais des volontaires, dans le sens le plus profond du mot. Sous l'onde magnétique de l'Idée de leur race, ils s'ordonnent en groupes qui peuvent ne pas avoir la cohésion, la densité, la discipline, la perfection morte de l'énorme machine de guerre allemande ; mais le principe de leurs groupements individualistes est vivant, et dans la guerre moderne l'emporte sur le mécanisme. Ce n'est pas à des forces mesurables et pondérables que l'Allemagne se heurte : celles-là elle les a mesurées et pesées toutes ; mais à ces impondérables dont Bismarck lui-même a fini par reconnaître qu'ils mènent le monde ; et contre eux toute force brutale se brise, s'est toujours brisée, et se brisera toujours. Ces puissances ne sont pas des puissances de mensonge et de mort : elles sont les seules réalités, les forces de vie suprêmes : le pays qui les possède encore n'est pas près de périr, et les jours de l'Angleterre ne sont pas encore comptés. Pour avoir méconnu leur existence et leurs effets, c'est l'Allemagne dont le destin tremble dans la balance ; et contre ces réalités vraies, toutes ses soi-disant réalités théoriques et métaphysiques, produits de la plus folle infatuation pédante et niaise de logiciens bornés, du plus monstrueux et sot orgueil d'idéologues échauffés que le monde ait vus, s'écrouleront comme des fantômes. Le rêve de l'Allemagne est un rêve de malade et de dément. Un mot l'a défini il y a longtemps : *Aegri somnia.*

ÉMILE HOVELAQUE

L'HOMME DU SOLEIL COUCHANT

I

Ce soir-là, il était allé au bal de l'ambassade de Grèce par simple curiosité, car il ne dansait guère. Ce soir-là, il avait vu miss Ida Watson dont tout Londres parlait ; il l'avait vue comme une apparition soudaine au bras du rajah de Djolohar, un jeune prince indien couvert de pierreries, un prince vivant des *Mille et une Nuits*. Elle semblait bien être une princesse elle-même, dans sa robe de velours noir, riche en sa simplicité, sans bijoux ; car sa beauté et sa prestance faisaient que chacun se reculait avec respect pour la laisser passer et pour mieux la regarder.

Harry Preston resta un moment abasourdi comme si un éclair lui eût frappé la vue. Les yeux de miss Watson avaient croisé les siens dans la portée vague et un peu hautaine de son regard : dès ce moment, il s'attacha à ses pas. Il la vit aller au buffet où le prince, très civilisé, but avec elle une flûte de champagne, mais, encore oriental, refusa un sandwich au jambon.

Il la vit dansant et assiégée de danseurs ; il l'aperçut vers une heure du matin, enveloppée dans ses fourrures, monter en voiture et disparaître dans le brouillard.

Miss Ida Watson, bien malgré elle, avait fait de retentissants débuts mondains au Caire, où elle avait passé une partie de l'hiver ; dès lors, les « Social Notes » des journaux avaient suivi ses mouvements en Italie, en Suisse, puis à Londres.

Harry Preston la revit au Polo de Burlingham, elle était

moins princesse, sous le ciel bleu, mais tout aussi attrayante. Il cessa d'être un homme, il devint l'ombre d'une femme, il alla où elle allait, sans plus chercher à s'expliquer ses sentiments que la pierre qui tombe dans un puits.

Les journaux et la rumeur annoncèrent un jour que miss Watson repartait pour son pays natal, l'Australie : il trouva au bureau d'une compagnie la confirmation de la nouvelle, prit son billet et au jour dit se trouva sur le pont de l'*Osterley*.

Il avait eu tout juste le temps d'aller à la banque retirer son argent, et de faire ses adieux à ses amis étonnés d'un départ si subit.

C'était certainement un coup de foudre, car Harry jusqu'ici avait dédaigneusement relégué l'amour dans la liste des choses peu intéressantes qui ne sont pas du sport.

A vingt-cinq ans, il était à la tête d'une fortune qui lui permettait de vivre une existence remplie par le golf, la chasse, la pêche et le cheval. C'était une vie saine et robuste qui exigeait beaucoup d'activité, d'énergie, et souvent même d'efforts pénibles. Il fatiguait ses muscles, dépensait parfois autant de force dynamique qu'un homme de peine et s'astreignait à des tâches qu'il achevait consciencieusement. Mais la somme totale de ces efforts ne produisait rien, non une santé solide et le contentement de vivre. Harry était un beau moulin à vent, fort et bien bâti, dont les engrenages étaient toujours soigneusement graissés ; tout marchait bien, mais tournait à vide.

Lorsque l'*Osterley* donna le premier coup d'hélice de ce long voyage, Harry ne sentit point le déchirement du départ ; il ne songea pas que cette bande d'eau, étroite de vingt pouces qui séparait maintenant les flancs du bateau des bords du quai, devait s'élargir de plus de cinq mille milles. Il ne vit pas les larmes qui coulaient, les mouchoirs qui s'agitaient ; il ne remarqua point le deuil navrant qu'est le départ d'un bateau, comme l'enterrement vivant de ceux qui sont chers.

Tout ce qu'il voyait, tout ce qui le touchait, c'était de savoir que miss Watson était à bord. Cela seul lui importait : elle était là ; il allait la connaître et lui parler. A Londres, il n'avait été qu'un individu noyé dans la foule ; à bord il aurait l'occa-

sion de l'approcher, il aurait la liberté de lui adresser la parole sans avoir besoin d'être présenté.

Six jours après le départ, à la hauteur de Gibraltar, Harry eut avec miss Watson quelques minutes de conversation; il fut étonné de trouver la chose si facile; la gaîté et le naturel de la jeune fille le mirent vite à son aise.

Une cour se forma bientôt autour d'elle, et le nombre de ses admirateurs fit un rempart qui semblait la protéger contre une attaque isolée et dangereuse.

Harry ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il était amoureux à lier.

La présence de miss Watson à bord avait éveillé parmi les passagers un intérêt des plus vifs. Les hommes s'empressaient autour d'elle dès les premiers jours, et elle trouva des cavaliers servants qui se disputaient la faveur de porter sa chaise, ses coussins ou ses livres. Elle prit son rôle avec un naturel qui montrait qu'elle y était habituée ; elle était assez de sang-froid et avait assez de tact pour laisser croire à ceux de sa cour qu'elle les acceptait tous également, sans distinction. Quelques-uns passaient pour très riches, d'autres étaient pleins d'humour et d'intelligence, d'autres enfin n'avaient rien qui pût les faire remarquer, sinon leur monocle ou leurs chaussettes lilas tendre.

Les autres passagers des deux sexes, qui assistaient en spectateurs impartiaux à ce siège en règle, virent bientôt que le nombre des assiégeants diminuait. Un certain jeune lord paraissait s'être retiré de la lutte, comme si la victoire lui eût paru impossible. D'autres firent défection, reprirent leurs livres et les parcoururent d'un air distrait, hors de portée des rires et des conversations de la cour d'amour.

La vérité est que les plus hardis furent les premiers vaincus; ceux qui osèrent exprimer leur admiration, et découvrir leurs sentiments dans un coin sombre de la passerelle ou à l'ombre d'une chaloupe de sauvetage, reçurent leur congé.

Les uns après les autres y passèrent ; miss Watson continuait à être adorable sans souffrir qu'on le lui dît.

Après deux semaines de traversée, elle ne comptait plus guère que trois habitués assidus et fidèles ; l'un était un vieil explorateur qui se sentait à l'abri de toute émotion et qu'au-

cun danger n'effrayait ; l'autre était le paternel capitaine du bateau, le troisième était Harry Preston, le plus grand de tous les amoureux.

Un soir que tous deux avaient admiré ensemble la phosphorescence de la mer, elle lui montra la Croix du Sud qu'il eut l'amabilité de trouver aussi belle, plus belle même que la Grande Ourse. Il s'égara plusieurs fois dans les massifs des choses abstraites qu'inspirent souvent les clairs de lune en mer ; mais il lui fallut chaque fois revenir dans l'allée bien ratissée des choses tangibles et terre à terre.

Son état ne s'améliorait pas, au contraire ; chaque matin il se jurait de tout lui avouer, car il sentait que chaque minute, à bord de ce bateau, il la vivait pour elle seule. Au breakfast, il parlait machinalement à ses voisins de table, il épiait l'entrée des passagères dans la salle à manger. Il l'attendait des heures sur le pont, un livre ouvert sur les genoux. Jamais auparavant il n'avait « réalisé » combien l'amour rend fines la vue et l'ouïe ; l'apparition momentanée d'un pan de jupe au détour d'une cabine suffisait à lui dire qu'elle venait de passer, le grincement d'une chaise de bord sur le pont de teck ne pouvait provenir, il le savait, que d'une seule chaise au monde, une chaise dont le dossier portait les initiales I. W.

Dès qu'on approcha de Suez, miss Watson s'habilla de mousseline blanche. Elle lui parut plus charmante encore.

Elle se plaisait à parler à Harry de son pays qu'elle allait revoir après trois années. Elle lui décrivait les plaines ensoleillées où elle avait passé son enfance, presque toujours à cheval, sur la station que son père possédait sur le Murrumbidgee. Elle avait regretté le « bush » que sa famille avait quitté pour résider à Sydney, elle aurait voulu vivre toujours loin de la ville, au milieu des arbres, des fleurs et des animaux qu'elle aimait tant.

Lui la faisait rire avec les questions qu'il risquait sur l'élevage des moutons qui jusqu'alors l'avait laissé sans aucune curiosité. Il demandait combien de fois par an on tondait les moutons, et ne pouvait comprendre qu'on pût camper dans un pays qu'il voyait, au travers de son imagination, infesté de serpents.

Miss Watson lui prêta le livre de Lawson, le troubadour

du bush australien ; elle lui récita des vers de A. Lindsay Gordon et lui décrivit avec émoi les phases gaies et tristes de la vie des Antipodes.

Il dansa plusieurs fois avec elle, et chaque fois qu'il avait aux lèvres les mots qui le brûlaient, elle savait, comme si elle les eût devinés, les figer entre ses dents.

Un soir, qu'incorrigible, il avait presque prononcé la phrase, elle le fixa doucement de ses grands yeux dans lesquels il y avait un reproche et une défense. Preston n'osa plus, mais il l'en aima davantage. Il lui sembla qu'une porte de fer se refermait sur lui dès qu'il se croyait plus près de l'aveu.

Le lendemain, elle lui souriait et lui parlait comme si rien ne s'était passé, comme si elle avait perdu la mémoire.

Il l'aimait maintenant d'une passion démente; il restait jusqu'à minuit sur le pont, songeant, alors que tout le monde était descendu. Il s'asseyait dans sa chaise à elle et là rêvait d'elle, se rappelant chaque geste qu'il lui avait vu faire, chaque parole prononcée par elle... Soudain, il pensait qu'on allait bientôt arriver à Melbourne où elle devait débarquer afin de gagner Sydney par terre. Il avait l'intention de descendre à Melbourne, de la suivre, de rester dans son sillage comme si la vie loin d'elle eût été impossible.

Le dernier jour arriva. Depuis longtemps, Harry craignait cette soirée qui devait précéder les adieux. Il revoyait ce mois qu'il avait passé à bord, toujours près d'elle, l'aimant chaque jour davantage et chaque jour sentant l'inutilité du moindre geste, de la plus petite parole d'amour. Il se reprochait sa lâcheté, sa crainte de lui crier sa passion, ses pauvres tentatives de tout avouer. Il savait que malgré cette volonté aveugle qui l'avait poussé à la suivre aux Antipodes, il était un timide avec les femmes. Il songeait qu'il venait de faire cinq mille milles, suivant, silencieux, une femme qu'il aimait et qu'il allait peut-être ne plus revoir. Cette idée lui fit peur, et la peur lui donna le courage d'un affolé. Il la chercha sur le pont et la trouva causant avec le capitaine, gaie de la gaîté du retour au « home », d'une gaîté qui lui fit mal.

Un matelot vint chercher le capitaine. Harry s'approcha d'elle, regarda autour de lui et saisissant son poignet lui dit :

— Miss Watson, écoutez-moi, demain...

— Demain, interrompit la jeune fille en dégageant doucement et fermement son poignet, nous nous séparerons. Nous avons suivi pendant un mois une route étroite qui nous a rapprochés, nous qui étions des étrangers. Demain, nous arriverons au carrefour, nous irons chacun de son côté. Demain matin, mon fiancé doit venir me chercher. Nous nous quitterons, dois-je dire... amis?

Harry répondit à voix basse : — Oui, amis. Il ne put rien ajouter.

La promenade recommença sur le pont, mais le silence pesa si lourdement sur tous deux qu'instinctivement ils se dirigèrent du côté des lumières et des groupes de passagers.

Le lendemain matin, par un radieux soleil de printemps, miss Ida Watson descendit l'escalier de l'*Osterley* amarré au quai de Williamstown, au bras de l'homme qui l'attendait depuis trois ans.

Harry les vit tous les deux s'éloigner serrés l'un contre l'autre, la passerelle était étroite et ils étaient heureux de se revoir ; il comprit leur bonheur et longtemps resta appuyé contre le bastingage, immobile, et blanc comme un mort.

Lorsqu'il put rassembler ses esprits, il songea tout d'abord à reprendre le premier bateau pour Londres, mais la peur du ridicule qui l'accueillerait là-bas lui fit aussitôt rejeter l'idée.

Ce furent, de Melbourne à Sydney, trente-cinq heures de traversée qui parurent à Harry comme un de ces mauvais rêves pendant lesquels on erre sans trouver ce que l'on a perdu. Le bâtiment de douze mille tonnes qu'était l'*Osterley* lui sembla désert malgré ses trois cents passagers ; mais partout il trouva le fantôme, partout il sentit la présence de celle qui était partie. Il ne pleura point; l'Anglais a la belle hypocrisie du stoïcisme et pleure rarement ; mais il sentit une tristesse effroyable l'envahir, et il lui sembla parfois qu'il glissait dans un vide noir qui n'avait ni fond ni parois.

Dès qu'il arriva à Sydney, il se lança comme un fou dans une existence qui lui fit par moments oublier miss Watson. Il avait eu, le jour de l'arrivée à Melbourne l'idée d'en finir, tant le coup lui avait été rude. Mais une rage l'avait pris, une rage de vouloir briser à tout prix, d'annihiler quelque chose de cher;

d'avoir la satisfaction sauvage et égoïste de se faire souffrir soi-même. Il avait choisi le suicide moral.

Au commencement de sa chute, une pudeur lui restait, il ne voulait point demander à l'ivresse l'oubli qu'elle donne si vite et si aisément. Il se contenta de chercher dans le jeu effréné la paix qu'il désirait; mais la chance était avec lui, quoi qu'il fît.

Preston lutta longtemps ; chaque matin, il se réveillait sain et lucide d'esprit; chaque matin, il se sentait, avec ses facultés limpides, une proie facile à la souffrance. Sa mémoire claire lui criait son nom à Elle, lui répétait à satiété chaque phase, chaque phrase de sa pauvre histoire d'amour.

Il se rappela l'incident d'une pêche durant laquelle il avait attrapé une anguille monstre. Il avait toujours eu horreur de voir souffrir les animaux; il avait enfoncé son couteau dans le crâne de la bête. L'anguille était aussi vivante que jamais. Il la talonna, la frappa contre un rocher, mais son existence lui tenait comme sa peau. Enfin, après une demi-heure, la chose gluante, fracassée et saignante, cessa de remuer. Il l'avait revue dans ses rêves maintes nuits. C'était cela son amour, une autre chose brisée et saignante qu'il ne pouvait étouffer ni tuer d'aucune façon. Cela devenait une obsession qui l'effraya, car il croyait parfois voir la folie lui faisant signe.

Alors il comprit qu'il ne lui restait plus qu'une ressource pour endormir sa mémoire, pour la tromper, pour l'éteindre comme une lumière qui crève des yeux mourants de sommeil.

Il se mit à boire.

Harry Preston était arrivé à son âge sans savoir ce que c'était que l'ivresse dont il avait toujours eu une horreur indicible. L'odeur seule de l'alcool lui répugnait, il lui fallut toutes les forces de sa volonté pour s'y mettre. Il but du whisky comme on boit une médecine amère et nauséabonde parce qu'il le fallait, parce qu'il cherchait dans sa couleur pâle la guérison d'un grand mal, l'anesthésie d'une grande douleur, trop aiguë et trop lourde pour qu'il pût la supporter plus longtemps.

D'abord, il but seul, parce que la honte était en lui; plus tard il chercha des compagnons. La dégringolade fut gaie, joyeuse comme une cavalcade descendant une pente, folle comme une charge de cavalerie durant laquelle les hommes

éperonnent leurs chevaux pour arriver plus vite à la ligne noire et immobile qu'ils n'espèrent même pas franchir.

Partout où il y a quelque chose qui ressemble à une agonie ou à une mort, il y a des oiseaux de proie et des hyènes. Harry les vit faisant cercle autour de lui, et comme il savait que ses compagnons étaient là pour l'aider à en finir plus vite, il les accueillit avec joie. Il perdit son argent et ses sens comme un grand seigneur. Ses trois amis ne le quittèrent qu'au moment précis où ils eurent la conscience que la curée était terminée.

Ils furent magnanimes; ils lui laissèrent une livre sterling.

II

La nuit tombe. L'homme fatigué écarquille les yeux afin de distinguer les ornières à peine marquées qui en Australie constituent une route. Car une route là-bas n'est souvent que la trace de ceux qui sont passés, c'est une ligne folle faite de courbes et de crochets, contournant un arbre renversé par le vent ou coupée par une crique débordée. C'est une ligne qui n'est jamais droite, pas plus que le sentier que les moutons prennent chaque soir pour aller boire à la rivière. Enfin cette route est souvent mieux tracée dans le ciel que sur terre, si l'on connaît bien la Croix du Sud et les « Pointers ».

Depuis son départ de Sydney, l'homme avait suivi la grande route qui traverse les Montagnes Bleues, route fréquentée par les buggies, les charrettes, et pulvérisée par le passage des troupeaux. Puis il s'était trouvé dès le matin en plein bush sur un tracé d'ornière. A un endroit, la piste formait une fourche: il avait sans doute pris la mauvaise direction, car la route s'était effacée.

Il était bon marcheur, mais il n'était pas encore habitué à son bagage : la tente de calicot, la couverture, quelques hardes et les ustensiles de cuisine lui pesaient sur l'épaule. Il était, de plus, mal entraîné, se sentant mou et vite essoufflé. A vrai dire, la direction lui importait peu, il allait loin, loin de Sydney où ses maigres ressources l'avaient mis sur le pavé, durant une semaine pendant laquelle il avait cherché du travail.

Chercher du travail, marcher une semaine le bagage sur le dos, c'était du nouveau dans son existence ; souffrir de la faim, c'était aussi chose nouvelle, étrange. Depuis le matin il n'avait rien mangé, il avait bu trois quarts de thé sans sucre, tandis qu'il s'était arrêté pour se reposer. Maintenant la faim le tenait : jamais il n'avait réalisé qu'elle pût être si douloureuse.

Il ne savait pas où il était : il y avait autour de lui la plaine déserte, des bouquets d'arbres çà et là, des eucalyptus rangés le long d'une crique, des barrières de fils de fer maintenus par des poteaux dont la ligne semblait toucher l'horizon.

L'homme n'était pas découragé, il ne ruminait pas les regrets du passé, il ne sanglotait pas en songeant à ce qui aurait pu être. Il avait tout simplement la fringale : pour le moment, son ventre seul souffrait.

La nuit était devenue si noire qu'il cessa de distinguer à ses pieds : il continua à marcher, bourra sa pipe avec ce qui lui restait de tabac et l'alluma. Il n'avait pas peur, il avait déjà acquis ce sentiment de sécurité qui existe dans le bush australien, où l'on ne rencontre ni sauvages (sauf dans les territoires mal connus), ni brigands, ni bêtes féroces. Au bout d'une heure, il aperçut une lumière : était-ce le feu d'un camp, la lumière d'une maison ou une étoile qui se couchait déjà? Il la fixa, la perdit derrière des arbres, la retrouva et bientôt la reconnut comme provenant d'une maison. Vingt minutes après, il vit qu'il approchait d'une auberge. La porte du Bar était grande ouverte, et la clarté d'une grosse lampe à pétrole jetait au delà de la véranda une longue traînée blanche.

Il allongea le pas et lorsqu'il fut assez près pour distinguer une dizaine d'hommes debout autour du Bar, il se rappela qu'il ne lui restait plus un penny pour acheter de quoi manger. Il savait bien qu'on lui aurait donné pour rien de quoi apaiser sa faim, mais il n'avait pas encore mendié, il n'avait pas encore eu recours à l'hospitalité australienne.

Il évita la traînée de lumière en faisant un détour et se demanda si vraiment il n'avait pas assez faim pour accepter une aumône. En tournant l'angle du bâtiment, il aperçut une autre lumière, il vit par la porte ouverte sur la véranda une pièce meublée de façon criarde, avec mauvais goût, des

gravures encadrées au mur, une cheminée de bois peint imitant le marbre et un piano chargé de photographies.

Il posa son bagage dans l'ombre, entra dans le salon, s'assit devant le piano, l'ouvrit et attaqua une valse.

L'instrument était médiocre et sonnait faux; mais le bruit emplit le salon, se coula le long de la véranda et arriva jusqu'au Bar. Il entendit des voix et des pas qui approchaient ; sans se retourner, il devina que la porte était obstruée par un auditoire attentif et surpris. Il sentit la fumée des pipes.

— Continuez, — dirent les voix lorsqu'il eut frappé les derniers accords. Un gros homme en bras de chemise s'approcha, le pria de recommencer et lui demanda ce qu'il voulait prendre.

— Du pain et du fromage, — dit le pianiste, et il attaqua la *Marche des Homards.*

Au bout de trois secondes, des pieds battaient en mesure sur le plancher, tout le monde dansait. Il entendit bientôt qu'on posait un plateau sur la table derrière lui, il entama la reprise avec brio et au milieu des applaudissements, il se retourna sur son tabouret pour manger. La petite table portait de la viande froide, du fromage, du pain et une bouteille de bière.

Le patron plein de tact emplit deux verres, et l'invita à boire aux applaudissements de l'auditoire. Harry Preston, Esq., mangea et but comme quatre, entouré de tondeurs qui admirèrent son appétit autant qu'ils avaient apprécié sa musique.

Ses forces lui étaient revenues tout à coup, et il se sentait maintenant plein d'une reconnaissance émue envers l'univers entier. Il reprit sa place au piano, chanta une chanson comique qui lui avait valu maint succès au collège et dut la recommencer en entier, tandis que tous entonnaient le refrain.

Jusqu'à minuit, il tapa sur les touches jaunies, il fit résonner les cordes peu harmonieuses, il fit sortir du piano des valses, des polkas, des « rag-times » et des « cake-walks » ; il en savait toujours et encore, il ne tarissait pas.

Lorsque le patron de l'établissement donna le signal de l'extinction des feux, les tondeurs remontèrent à cheval après avoir remercié Harry ; leurs chants et leurs rires s'éteignirent dans la nuit avec le galop des chevaux.

— Je vous offre une livre pour trois jours avec le coucher

et la nourriture, — dit le propriétaire du « Royal Hôtel » à Harry, tout ce que vous aurez à faire sera de jouer du piano.

Harry accepta et alla se coucher dans la petite chambre qu'on lui indiqua, et dont la porte était gardée par un agneau endormi sur le paillasson. Malgré la fatigue, il fut longtemps à s'endormir, il songea aux émotions de la journée : la faim, l'arrivée à l'auberge, l'idée géniale et audacieuse qu'il avait eue. Pour la première fois de sa vie, il gagnait son pain : joueur de piano au « Royal Hôtel » de Pallamallawa.

Le lendemain matin, il put se payer le luxe d'un lavage à grande eau, et après un copieux breakfast, il se donna un peu d'exercice en coupant du bois pour la patronne. On le traita comme s'il était de la famille; il dut même donner à Dorothea Ermintrude Jones, âgée de sept ans et demi, sa première leçon de piano.

On lui fit les honneurs du jardinet qui semblait contenir surtout des bouteilles de gingembre ; à demi enterrées, le goulot en bas, elles dessinaient les bordures de nombreux et minuscules massifs. Il fit connaissance avec l'agneau apprivoisé qu'on attachait tous les lundis, jours de lessive, afin de l'empêcher de s'adonner à ses appétits hors nature : l'animal avait consommé naguère une manche de chemise et un rideau de dentelle.

Le patron du « Royal » lui expliqua qu'il comptait avoir une bonne clientèle ce jour-là ; la tonte se terminait à la station de Pallamallawa : vingt-cinq tondeurs et autant de « rouseabouts » (ouvriers travaillant dans les hangars de tonte) devaient être payés ; la plupart des chèques s'arrêteraient au « Royal » et fondraient sur le comptoir comme du beurre dans une poêle. Il faudrait donc de la musique. La musique adoucit les mœurs ; elle rend aussi les hommes généreux lorsqu'ils ont de l'argent en poche. On traînerait le piano sous la véranda, l'auditoire serait à l'aise et les danseurs auraient de la place.

Harry prit sa tâche à cœur, et consciencieusement répéta sur l'instrument tout ce qu'il savait.

Le patron prépara une quantité de sandwiches au jambon et à la moutarde, d'un jambon bien salé, parrain de soifs intenses et difficiles à mater. La bière, selon la formule clas-

sique et fort répandue, prit à quelques tablettes de tabac un arome particulier qui faisait qu'on ne pouvait se contenter d'un seul verre. Le whisky avait reçu les soins nécessaires, l'étiquette était d'une bonne marque, les capsules étaient intactes, les bouchons seuls auraient pu être suspects si on les avait regardés de près.

Tout reluisait dans le Bar, les bouteilles reflétées et multipliées dans les glaces étaient bien un miroir à alouettes, attrayant et traître. Jones, gros et bien nourri, rond comme une araignée repue, attendait ses victimes derrière le comptoir. Il les connaissait bien, car lui aussi avait été tondeur. Il fut un temps où il avait travaillé de tous ses muscles ; mais il avait eu de l'ambition et un jour il avait trouvé le secret du bonheur terrestre, le moyen de faire de l'argent sans travailler, de faire même beaucoup d'argent. Il avait acheté le Royal Hôtel; il gagnait maintenant sa vie rien qu'en exerçant le muscle de son avant-bras droit, en débouchant des bouteilles, et en tirant le levier de la pompe à bière. C'était le triomphe de l'intelligence : amasser une petite fortune en dépensant le minimum de muscles et de cerveau. C'était l'idéal que beaucoup cherchaient à atteindre.

La cavalcade arriva un peu avant le coucher du soleil, chaque cavalier traînant la bête de bât qui portait ses effets et son campement. Quelques-uns attachèrent leurs chevaux, d'autres les dessellèrent et les lâchèrent dans un paddock.

Les verres s'alignèrent vite sur le bar et Jones dut commencer à boire à sa propre santé, lui, le meilleur ami des tondeurs et des « rouseabouts ».

Ces hommes, qui venaient de passer plus d'un mois dans la demi-obscurité d'un hangar, avaient presque tous le teint pâle ; les fatigues de la tonte, des soirées vécues autour d'un jeu de cartes les avaient émaciés. C'était pour Jones, leur ami, qu'ils avaient travaillé de tous leurs muscles. Mais ils ne le savaient pas.

Après le dîner, les lampes allumées sous la véranda, Harry se mit au piano et commença. Il fit danser, il chanta lui-même, il fit chanter tour à tour. Afin de ne pas froisser ses admirateurs, il dut accepter des cigares au lieu des nombreuses consommations qu'on lui offrait.

On se coucha tard, quelques-uns s'endormirent avant de se coucher. Le lendemain, on recommença : des charretiers campèrent devant le « Royal », des « swaggies [1] » se mirent de la fête, écoutèrent la musique, burent de la bière et du whisky et redemandèrent des deux en fumant un cigare offert.

Les deux swaggies, Tom et Alf, apprécièrent particulièrement la musique de Harry ; il dut jouer sur leur demande tout le répertoire irlandais, y compris le *Wearing of the Green*. Alf en pleura d'émotion et serra chaleureusement la main de Harry.

Un jour plus tard, la bande de tondeurs et de rouseabouts avait disparu, les charretiers avaient harnaché leurs chevaux, et les swaggies roulaient leurs couvertures et leur tente.

Harry quitta le « Royal », reçut sa livre sterling et fit ses adieux à Jones.

Tom et Alf l'attendaient, et quand il parut, son « swag [2] » sur le dos, ils lui demandèrent où il allait.

Preston dit : — Plus loin.

Tom dit : — Nous aussi, nous allons plus loin, — et Alf ajouta : — Venez avec nous, — et il siffla son chien qui s'appelait Scamp.

Harry les suivit.

III

Assis sur le rebord de la véranda du magasin, Ted Grimm semblait fort occupé de deux tas de choses informes qui avaient l'air de petits chiffons, de chiffons très précieux ou très sales, car il les maniait un par un, et très délicatement. Il prenait les choses d'un tas et les mettait sur l'autre ; les deux tas étaient à peu près de même grandeur.

Entre les bouffées d'une pipe qui l'entouraient d'un nuage bleu, Grimm comptait : « neuf cent quatre-vingt-dix-huit, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, trois mille », puis ajoutait

1. Swaggies : vagabonds, chemineaux.

2. Swag : sac.

une paire d'oreilles de lapin à un troisième tas beaucoup plus petit que les deux autres, et qui était celui des centaines.

Le soleil était bas, déjà presque caché derrière les collines, laissant dans le ciel rouge de grandes chevelures d'or qui flottaient, plus foncées à chaque minute.

Mais Grimm n'avait jamais le temps d'admirer les couchers de soleil le samedi, car les trappeurs lui apportaient ce jour-là les « scalps » des lapins tués pendant la semaine : pour chaque paire d'oreilles, les trappeurs recevaient un demi-penny.

Il n'eut même pas le loisir de remarquer deux hommes qui s'approchaient du magasin. Le plus petit prit la parole après avoir dûment craché par terre, geste moins noble qui correspond dans le bush à la toux préparatoire de l'orateur, et remarqua tout haut et d'un air convaincu que la température de la journée avait été plutôt élevée.

— Cent quarante, cent quarante-deux, cent quarante-trois, — continua Ted Grimm sans lever la tête, sans daigner relever l'originalité que possède en Australie une telle observation.

— Y a-t-il moyen d'avoir des rations, — essaya le swaggy doucement.

— Fichez-moi la paix... cent soixante-deux, cent soixante-quatre, cent soixante-cinq, — hurla Grimm. Les deux étrangers acceptèrent la suggestion avec sérénité et en silence, se retirèrent un peu à l'écart et, assis sur leurs talons, regardèrent avec un certain intérêt le tas de gauche diminuer sensiblement tandis que celui de droite augmentait en proportion.

Arrivé à quatre mille neuf cents, Ted leva la tête, ralluma sa pipe et dit aux deux hommes : — Si vous voulez des rations, faites-moi un tas de bois là-bas et allumez-le.

Les flammes étaient hautes dans la demi-obscurité, lorsque Ted vida avec soin cinq mille vingt-trois paires d'oreilles de lapins qui commencèrent à empester de leur lourde fumée la belle nuit descendant sur la campagne. Il surveilla l'holocauste lui-même, craignant d'avoir à compter et à payer deux fois les mêmes scalps.

Le magasinier demanda : — C'est du travail que vous voulez?

Le swaggy, pris au dépourvu, balbutia : — Quelle sorte de travail avez-vous? On n'est pas trop solide, on sort de l'hôpital.

— L'hôpital du « Shamrock » ou du « Royal », eh ? —

demanda Grimm ; — c'est probablement là que vous avez pris des médicaments qui sont dans des bouteilles carrées. Et votre compagnon, il en sort aussi de l'hôpital?

— Non, mais il s'est donné un mauvais coup de hache dans le pied.

— Allez, arrivez, — dit Ted, qui était d'autant plus indulgent pour les faiblesses humaines qu'il grognait fort, — on va vous remplir vos sacs.

Et tandis que dans le magasin il leur distribuait la farine que le swagman appelle « la poussière », un peu de sucre, et « les poteaux et traverses » qui sont vulgairement connus sous le nom de thé, Tom avoua qu'ils avaient un compagnon qui n'osait pas venir demander des rations.

— C'est un bon type, ajouta Tom, un « new chum[1]. »

— Qu'est-ce qu'il sait faire? demanda le magasinier.

— Je ne sais pas s'il sait couper du bois ou élever une barrière, mais « by Golly », il joue du piano et de la musique comme pas un. Pas vrai, Alf?

Alf, pour prouver que c'était absolument vrai, cracha et dit : — Ma parole!

— Dites-lui de venir chercher des rations, — dit Grimm.

Quelques minutes après, Harry Preston reçut sa première aumône, le magasinier lui donna de bonnes mesures, en refusa le paiement, et lui souhaita bonne chance.

Après le départ du vagabond, Grimm se passa la main dans les cheveux, un geste qui pour lui signifiait un gros point d'interrogation. Il connaissait les « hommes du soleil couchant » et les avait assez étudiés pour pouvoir les classer en deux catégories bien distinctes : 1° ceux qui ont été quelque chose et qui ne seront jamais plus rien; 2° ceux qui n'ont jamais rien été et qui continueront. Il ne savait pas où caser le « new chum » qu'il avait observé, tandis qu'il lui donnait son thé, son sucre et sa farine.

Le « storekeeper », le magasinier de la station de Windagee était, ce qu'on appelait dans le district, un caractère, c'est-à-dire un type qui sortait de l'ordinaire. Ses fonctions consistaient à tenir les livres de la station, à distribuer les denrées

1. New chum : nouveau débarqué.

du magasin, à donner un coup de main à droite et à gauche lorsque cela était nécessaire, à marquer et à peser les balles de laine pendant la tonte. Tout cela, il le faisait à la plus grande satisfaction du « boss[1] » de Windagees.

Il était fier de son store qui certainement n'avait pas son pareil dans le district. Le fait qu'on mangeait plus d'une tonne et demie de confitures par an sur la station, et des autres denrées en proportion, expliquait les rangées et les pyramides de boîtes de conserves multicolores qui donnaient au magasin l'aspect d'un pavillon d'Exposition d'alimentation. Les caisses de thé, aux inscriptions chinoises et aux bariolages de fleurs coloriées, voisinaient avec une armée de bouteilles, pickles, vinaigre, curry indien ou sauce tomates. Les caisses de raisins secs, les sacs de farine, les blocs de tabac américain et les sacs de sucre mélangeaient leurs aromes et formaient un bouquet composite que nous aimons tous, sous toutes les latitudes, et qui est l'atmosphère de « chez l'épicier ». Sur les étagères, on trouvait des barres de savon empilées comme un bûcher, des boîtes de bougies, du bleu de lessive et des cartouches, des paquets de clous et des boulons de grandeurs différentes. Du plafond, pendaient des brides, des selles, des grappes de « pannicans » et des « billies » de fer blanc resplendissants ; dans les coins, des haches, des pics et des pelles.

En général, on croyait Ted Grimm toqué, par la seule raison qu'il avait des idées quelque peu originales, aussi bien sur le rôle des femmes dans le monde que sur la destruction des lapins.

Au lieu de mettre le pluviomètre dans le jardin, comme tout le monde, il avait perché le sien sur le faîte du toit du « store ». Chaque fois qu'il pleuvait, la pluie tombait dans l'entonnoir et de là descendait par un petit tuyau de cuivre dans le verre gradué placé sur sa table. Il avait aussi trouvé un arrangement ingénieux pour attraper les souris qui venaient visiter ses sacs de farine : le plancher, bâti à trois pieds du sol était percé d'une dizaine de trous qui tous menaient par des conduits en zinc dans un réservoir à demi rempli d'eau, où les souris tombaient les unes après les autres et se noyaient.

1. Boss : patron.

De là on pouvait aisément les repêcher et les brûler au fur et à mesure.

Les swaggies le craignaient un peu parce qu'il les connaissait trop bien. Il les avait observés, il avait toujours essayé de faire travailler ces hommes qui ont horreur de l'effort comme la nature a horreur du vide.

Un jour, il avait mis un gros écriteau sur la porte du magasin : « On demande des hommes. » Les vagabonds avaient vite aperçu le danger, avaient rebroussé chemin et n'étaient revenus qu'à la tombée de la nuit, alors que l'écriteau était invisible. Une autre fois, il avait fait décharger une voiture de bois devant le store, et à chaque demande de rations, il offrait au chemineau une hache et lui montrait le tas de bois. Il arriva que le manche de la hache se cassait chaque fois, on coupait fort peu de bois, et le tas diminuait à vue d'œil ; car chaque homme revenait la nuit prendre un morceau de bois dont il se servait pour se chauffer dans la « hutte des voyageurs ».

Il avait calculé que les swaggies coûtaient à Windagee quelque chose comme quatre-vingt-dix livres sterling par an, rien qu'en farine, en thé et en sucre : sans compter, naturellement, les moutons volés, les fils de fer coupés ou les feux de prairie allumés par négligence, quelques-uns peut-être par malice.

Il les connaissait bien les « sundowners[1] », il les avait vus défiler devant son « store » depuis plus de six ans ; le swaggie classique qui passe sa vie à faire des détours afin d'éviter de rencontrer le travail ; celui qui cherche du travail pour un mois, juste le temps de sentir sa ceinture trop serrée.

Il y avait le raté, le ruiné, l'arriviste, l'ivrogne, le gentleman qui a glissé, qui a dérapé ; le tricheur aux cartes, ou tout simplement le « né fatigué », la paume poilue et les ongles longs. Tous, ils arrivaient alors que le soleil allait se coucher, comme les hiboux, les chauves-souris et les moustiques. Ils envahissaient à cette heure de repos chaque station d'Australie, pour mendier de quoi soutenir une chose inutile à eux-mêmes, d'aucune valeur pour les autres : leur existence.

Ces swaggies étaient tous sales de la saleté du bush, qui est plus propre que celle de la ville, car elle est faite de poussière

1. Sundowners : hommes du soleil couchant.

et de boue, elle sent l'eucalyptus et la fumée des camps dont l'odeur les a envahis tout entiers. Leur misère est une misère de plein air, leurs puces même ne fréquenteraient pas les puces d'hôtel : c'est l'aristocratie des misères, et cette mendicité est plutôt un tribut qu'ils se font payer. Ils ne tendent pas la main, ils tendent trois sacs de calicot qui, l'un après l'autre, demandent, la gueule grande ouverte, le thé, la farine et le sucre quotidiens. Leur misère a pour se chauffer en hiver des arbres entiers à discrétion ; elle ne crève pas de faim, rarement de soif ; elle souffre cruellement d'être sans bière et sans tabac.

Elle n'a pas de haillons, ni de trous, elle ne montre guère que des choses raccommodées, déteintes ou rétrécies ; les chapeaux seuls sont très crasseux parce que leur feutre est le gant qui saisit l'anse brûlante du billy lorsqu'il faut le retirer du feu. Les chaussures sont parfois rapiécées, maintenues par de la ficelle ; mais on les voit souvent solides et invulnérables. Les figures sont maigres ou grasses, barbues en général, rougeaudes quelquefois, mais le plus souvent tannées de la couleur d'une vieille selle. Vous rencontrez rarement la pâleur cadavérique et les grands yeux affamés.

Leur misère fume la pipe, lit les journaux à l'ombre d'un eucalyptus ou à la lueur du feu de camp ; enfin leur misère craint le soleil plus que le froid et le travail plus que tout.

Pour eux, pas de taudis infects ni de grangee plafonnées de toiles d'araignées ; ils ne connaissent que le ciel étoilé, la tente de calicot ou la hutte des voyageurs.

Les « swagmen » sont sur une terre de Chanaan qui les nourrit et les nourrira toute leur vie. L'Australie est bonne pour eux ; ils sont en effet les seuls chemineaux au monde qui vagabondent par toutes les routes sans avoir un bâton pour se défendre. Ils ont encore un peu l'auréole du voyageur de l'ancien temps qui était toujours bien accueilli : l'accueil n'est plus si cordial ni empressé, il est devenu trop une obligation.

Ils pourraient souvent se nourrir de lapins, mais ils sont difficiles, ils préfèrent le mouton : ce sont des gueux gâtés.

Trois par trois, deux par deux, souvent solitaires, ils avancent le long des routes avares d'ombre, au travers des plaines qui n'ont parfois qu'un seul arbre, un arbre mort qu'on aperçoit le matin et qu'on n'atteint que le soir. Ils broient la

poussière ou triturent la boue d'un pas qui n'est pas pressé, qui semble blasé parce qu'il ne mène à rien qu'à l'espoir d'obtenir des rations.

Lorsqu'ils passent devant une auberge, ils ralentissent l'allure, jettent d'un coup d'épaule leur bagage à terre et attendent l'aumône d'une pipe ou celle d'un verre de bière.

Une fois encore, Ted Grimm passa sa main dans ses cheveux, il ralluma sa pipe et, songeant toujours au « new chum » qui avait eu peur de demander ses rations, il dit tout haut en écrasant un cancrelat qui sortait de derrière une caisse de raisins secs :

— Classe trois : a été quelque chose et le sera de nouveau. Ils sont rares, les swaggies de ce plumage.

Dans la hutte des voyageurs, tandis que le billy était sur le feu et que Alf confectionnait avec la farine de Windagee une galette comme on avait dû les faire durant l'âge de pierre, Tom et lui discutaient certains points intéressant l'amélioration de la race chevaline, pour le bénéfice de Harry et d'un autre swaggy qui les avait précédés dans la hutte.

Tom disait :

— J'avais mis deux livres sur Cléopâtre à dix pour un, et je me croyais sûr de gagner. Mais au dernier tournant, elle s'est laissée dépasser par Billabong et Tartanelle.

— Pas de veine, — ajouta Alf en mettant sa galette sous les cendres, — Cléopâtre a du sang, by Jove. Son père Marisko a été vendu deux mille huit cents livres en Nouvelle-Zélande et sa mère Kadidja avait gagné, il y a trois ans, douze premiers et trois seconds, tant en Victoria qu'en Nouvelles-Galles du Sud.

Tom jeta une pincée de thé dans l'eau bouillante du billy, dit « Damn » en se brûlant à l'anse et continua : — Le journal, l'autre jour, disait qu'au Flying Handicap de six furlongs Mudpie a gagné en une minute seize secondes et un cinquième, Bluff étant bon dernier.

— Pourtant, Bluff aurait pu l'avaler plusieurs fois, le « jock » a dû tirer, on l'a payé pour cela, — dit Alf.

— Remarquez ce que je dis, — ajouta Tom en brandissant le petit sac de calicot où était le sucre, — Bluff fera parler de lui avant longtemps.

Harry écoutait, il croyait rêver, et se sentait transporté au Club, dans Piccadilly. Il voyait le « smoking room » dans son brouillard bleuté, les hommes en habit, discutant, le verre de whisky à la main, les dernières performances de Newmarket ou d'Ascot. C'était le même langage, le même charabia de sportsman, la même mémoire étonnante du turfiste qui a la bouche pleine de noms abracadabrants de chevaux. Et Harry ne put s'empêcher de sourire, car les sportsmen qu'il avait sous les yeux étaient pittoresques et cocasses ; c'était une chose pleine d'humour que ces swaggies parlant chevaux de course comme des lords. Tom avait une chemise dont le col était fermé par un morceau de ficelle, ses bretelles s'ancraient à son pantalon au moyen de clous. Alf avait un gilet dont le dos de calicot avait eu une médaille d'or et d'autres récompenses à l'Exposition de Chicago — U. S. A. : sa chaussure gauche était muselée de fil de fer.

Le troisième swaggy désirait montrer qu'il était sociable, et que lui aussi avait du turf certaine habitude.

— Syd, un de mes amis, — dit-il, — connaissait Mick Doolan, le jockey d'Araminta : un bon type, il pesait à ce moment-là sept stone cinq ; il a augmenté depuis. Il se faisait quinze cents par an. Un jour Mick dit comme ça : « Syd, pourquoi ne faites-vous pas un peu d'élevage et d'entraînement? Ça rapporte, si on s'y connaît ». Syd n'avait jamais eu aucun doute sur les possibilités énormes qui se trouvaient en lui : il avait un peu d'argent, beaucoup de confiance en soi-même, et sentait assez l'écurie pour fumer un massif de marguerites, rien qu'en les regardant. Syd ne se le laissa pas dire deux fois, il acheta des jambières en peau de porc, une ferme et quelques chevaux, et se mit sérieusement à l'élevage et à l'entraînement selon les méthodes américaines les plus « up to date ». Pendant deux ans, je n'entendis plus parler de Syd, puis un jour, je le rencontrai à Manly sortant du « Prince de Galles » et s'essuyant la bouche du revers de la main. Il avait toujours ses jambières, un fer à cheval en or, presque grandeur nature, dans sa cravate ; mais le reste de Syd ne donnait pas à première vue l'idée de prospérité. « Hulloah ! Syd, lui dis-je, ça ne marche plus les chevaux? » Il tira de sa poche une montre en nickel, la fit resplendir au soleil et dit : « Encore une

minute. » Il m'entraîna vers l'Esplanade, en tournant le coin, nous débouchons devant un manège de chevaux de bois. Il me fit signe de m'asseoir sur une bête à robe minium, qui avait des yeux de crabes et me demanda de l'attendre là.

« Syd sortit un gros sifflet, fit un bruit de locomotive blessée et récolta les gros sous. Quand le manège fut en marche, il s'assit sur un frère jumeau de mon cheval, bleu ciel celui-là, et raconta son histoire. Elle fut longue, je le sais, car je fis dix-sept tours de chevaux de bois et commençais à m'ennuyer après la terre ferme. Bref, l'élevage n'avait pas réussi, les chevaux de Syd mouraient les uns après les autres. Maintenant, il gagnait sa vie avec son manège. On a été boire un « shandy[1] » ensemble.

Tom et Alf accueillirent le récit avec froideur ; cette allusion à des chevaux de bois n'avait rien de sportif; Syd devait être un pauvre personnage pour descendre si bas.

Le repas frugal fini, le swaggy, l'ami de Syd, effaça quelque peu la mauvaise impression causée par son histoire en offrant à chacun de quoi bourrer une pipe. On reprit le chapitre cheval, Harry sentit qu'il devait donner quelque chose et participer à la distraction de la petite communauté : il leur raconta donc une journée du Derby auquel il avait assisté deux ans auparavant. Il avoua même qu'il avait perdu trente-cinq livres sterling avec le favori.

Puis Harry alla faire son lit dans un coin de la hutte et rêva de courses d'obstacles un jour de verglas.

IV

Le hasard d'un feu de camp avait rapproché Alf Lambert et Tom O'Neil : le hasard seul pouvait faire une chose pareille. Depuis huit ans bientôt, les districts des Nouvelles-Galles du Sud connaissaient ces deux compagnons inséparables. Pourtant, ils ne se ressemblaient guère : Alf le philosophe, le

1. Bière et limonade.

misogyne ; Tom, l'homme resté enfant, amoureux de tout ce qui porte une jupe. Alf adorait les discussions, les mots que son entourage ne comprenait pas ; et comme Tom était souvent l'unique auditoire, qu'il trouvait les théories et les discussions de son compagnon de trop haute volée pour lui, il soulevait rarement des objections, sauf pour taquiner Alf, lorsqu'il ne se sentait pas tout seul contre l'adversaire.

Tandis que l'un ruminait des idées sur les vanités de l'existence et lançait dans les bouffées de sa pipe des anathèmes contre la femme, Tom voyait dans la fumée de la sienne des images de la vie et d'autres visions fugitives qui n'avaient rien de repoussant.

Ces deux vagabonds, calmes et heureux, traînaient sur les routes de l'Australie leurs chaussures et leurs vies éculées, leurs hardes et leurs âmes rapiécées, et à certains endroits usées jusqu'à la corde, mais encore capables d'un long service. Alf avait dit une fois : « Nous, nous prenons la vie par petites cuillerées, nous ne nous occupons jamais de savoir si demain il en restera dans la bouteille. » Alf, le philosophe, était vaniteux non de sa personne, mais de son parler. On lui avait dit longtemps auparavant qu'il parlait comme un livre, il l'avait cru, il en était maintenant persuadé. Il était toujours content de trouver un nouvel auditoire, Tom, son camarade, savait le répertoire par cœur ; d'ailleurs Tom, pourvu que sa pipe fût bien bourrée de tabac, aurait écouté un discours fait en chinois avec le même calme.

Le second soir, le trio accompagné du swaggy, l'ami de Syd qu'on tolérait parce qu'il semblait avoir une quantité de tabac inexhaustible, s'accroupit autour du feu et déballa les provisions. A la station de Bingalong, on leur avait donné d'amples rations, le « boss » était de bonne humeur. Le repas dura longtemps, comme un repas de fête ; on mit un autre billy sur le feu et on fit une orgie de thé.

L'ami de Syd, qui dit se nommer en réalité Mat Perry, passa son tabac à la ronde et sans doute ému doucement par la sensation de bien-être que lui avait procuré le repas, avoua à ses compagnons que c'était la Femme — on entendait fort bien la majuscule — qui l'avait jeté sur la route des vagabonds.

Tom ne put s'empêcher de fermer un œil, ce qui chez lui était un signe de douce joie. Il voyait en effet dans cet aveu une double raison de sentir son humour naturelle agréablement chatouillée. D'abord, son ami Alf, allait répondre avec ses arguments, car le mot femme, même sans majuscule, était pour lui ce qu'est le mot « rat » aux oreilles coupées court d'un fox-terrier. Ensuite, l'idée même des démêlés de Mat avec la Femme était grotesque et drôle au possible. Mat n'avait certainement rien d'attrayant ; sa laideur n'était pas même intelligente, et sa personne avait l'allure cocasse et torse d'un ours en peluche.

Tom entre deux bouffées souffla à Harry : — Pauvre chérie, elle l'a échappé belle.

Mat n'eut pas le temps d'expliquer comment ça lui était arrivé, car Alf avait sauté dans l'arène :

— Commencez par le commencement ; Adam, tranquille dans son jardin, ne demandant rien à personne. Un matin, il se réveille avec une côte en moins, et une femme près de lui. Ça a été sa fin. Depuis, ça a continué avec des variantes, mais aussi avec le même résultat : pour l'homme, plus de paix.

« Ma mère m'a mis au monde avec si peu d'atouts dans mon jeu que je lui en ai toujours voulu sans l'avoir vraiment connue. Une tante, créée pour le Paradis, et non pour cette terre, m'a élevé, me nourrissant plus de principes moraux que de pain et de beurre. Elle m'a fait détester la Bonté, tant elle me l'a vantée; quant à la Vertu, je ne peux me la représenter que sous ses traits à elle et ma tante était bien laide. Un matin, je quittai le toit hospitalier pour aller voir un peu dans le monde à quoi ressemblait le péché.

« A quinze ans, j'étais mousse à bord du *Jolly Heart*, un baquet de quatre cent cinquante tonneaux qui semblait toujours monter une côte et qui mit cent soixante-trois jours de Liverpool à Antofagasta. Le « skipper », qui avait des prétentions artistiques, me tatoua une ancre et deux « Union Jacks » sur le bras gauche, mais il ne me paya que la moitié de ce qu'il me devait en débarquant au Chili. Pendant les cinq années qui suivirent, j'essayai d'autres bateaux et d'autres capitaines. Je pris une fièvre à Panama, m'enivrai énormé-

ment à la Jamaïque, de rhum fabriqué avec la canne à sucre qui pousse aux environs de Hambourg. A Buenos-Aires, j'appris trois mots d'espagnol, l'un d'eux me valut un coup de couteau qui me mit pour cinq semaines à l'hôpital.

Tom ne put résister à la tentation, il demanda à Alf : — Quel mot espagnol?

— Linda, — dit Alf en grommelant, — ça veut dire jolie, encore la femme, quoi? Mes souvenirs de San-Francisco se résument en un cigare très vert et très mauvais, je le fumai jusqu'au bout parce que je l'avais payé vingt-cinq cents. A Manille, c'était meilleur et meilleur marché ; mais la chaleur était tuante et le « Lager beer » américain hors de prix. Le rhume de cerveau que j'attrappai aux Samoa m'accompagna jusqu'à Sydney, où je quittai la mer parce que j'étais fatigué de ne pouvoir marcher plus de six yards sans avoir à faire demi-tour. Depuis, je me suis rattrappé, j'ai fait environ trente mille milles en Nouvelles-Galles du Sud.

« Je n'ai jamais été ambitieux, je ne sais même pas ce que peut être l'ambition. J'ai vu assez de misère pour être satisfait de mon sort, je suis parvenu à supprimer chez moi ce qui cause les trois douleurs dont l'homme souffre le plus : l'effort qui est la douleur des muscles, le souci qui est la douleur du cerveau et l'amour qui est la douleur du cœur. Tom, passez-moi le thé, s'il n'est pas trop fort... L'amour : c'est vous dire le cas que j'en fais, lorsque je vous assure que je n'ai pas parlé à une femme depuis six ans. Est-ce vrai, Tom?

— C'est vrai, — avoua Tom, — j'étais là, c'est même moi qui ai mis sur l'œil d'Alf un mouchoir mouillé.

Alf sembla ignorer le manque de tact et de modestie de son compagnon et continua :

— L'homme cherche depuis le commencement du monde à obtenir le droit de vivre en payant le moins possible ; Diogène tient encore le record.

Ni Tom, ni Mat ne savaient qui était Diogène ; mais Alf ne s'arrêta pas pour le leur présenter ; sa narration d'ailleurs, s'adressait surtout à Harry, qui l'écoutait de ses deux oreilles.

— Vous me direz que mon existence est celle d'un animal. J'aime trop les animaux, et je les connais assez pour ne pas

m'offusquer de la comparaison. Tenez, regardez mon chien, regardez-le bien dans les yeux, et dites-moi si ces yeux ne cachent pas une belle âme? J'ai connu Scamp depuis sa naissance, c'est moi qui l'ai élevé ; pendant les premières semaines de son existence, je l'ai porté dans mon billy. Prenez son caractère, sa fidélité, son cœur, son courage et mettez tout cela dans la peau d'un homme : vous aurez un individu comme on en voit peu.

« Oui, j'admets qu'il a un vice, il vole ; mais est-ce bien un vice chez l'animal? C'est sa seule manière de se servir, il ne peut pas toujours demander et attendre qu'on lui donne : il a été créé avec des dents et avec une faim ; avec sa ruse, sa force et ses yeux. Mais Scamp, je le sais, ne voudrait pas changer son existence de chien pour une existence d'homme. Vous avez souvent entendu dire que la tristesse profonde qu'on voit dans les yeux du chien provient de ce qu'il ne peut pas exprimer avec la parole l'amour qu'il ressent pour nous. Je crois aussi que le sourire qu'on lui voit souvent ponctuer de la queue, est l'expression de sa satisfaction d'être chien et non homme.

« On m'appelle le philosophe, tout simplement parce que je prends les choses comme elles viennent et j'attends sans me plaindre celles qui ne viennent pas. Il y a un livre, ouvert à tous, qui m'a versé plus de baume que tout ce que j'ai lu ou entendu : le livre du bush. Lorsque j'ai vu une étoile tomber en laissant dans le ciel un long sillon d'or qui lui faisait comme une mort glorieuse, tandis que les autres étoiles continuaient à scintiller comme si un monde ne venait pas de disparaître ; quand j'ai vu les grands arbres abattus par le vent ou par la hache remplacés par d'autres arbres ; quand j'ai vu les fourmis ne pas interrompre leur travail après le passage d'un chariot qui avait écrasé une centaine des leurs, j'ai senti que nous étions des fous, des aveugles vaniteux, de considérer avec tant de sérieux notre rôle d'insectes sur cette motte qu'on appelle la Terre.

« De quoi me nourrir, de quoi fumer une pipe, je n'en demande pas plus. — Et pour la troisième fois, ce soir-là, le philosophe pria Mat de lui passer du tabac.

Mat allait raconter comment la Femme l'avait chassé sur

les routes, mais Tom était impatient de placer son histoire, et, comme la plupart des swaggies, il était fier de posséder une biographie bien à lui.

— Moi, — dit Tom, les yeux brillants, — je suis comme Alf, seulement j'aime voir une femme traverser mon chemin de temps à autre, et j'aime aussi boire de temps en temps un verre de quelque chose. Vous ne me croiriez peut-être pas, ajouta-t-il en s'adressant à Harry, mais pendant trente jours j'ai porté le ruban bleu. Oui, monsieur, j'ai été un « teatotaler » pendant un mois entier. Jamais je n'aurais rêvé chose pareille; mais l'homme qui avait une longue barbe et des yeux tristes à faire pleurer un cacatoes, m'aborda alors que j'avais déjà bu quelques whiskies : quand je suis un peu parti, je suis bon comme le pain et doux comme un agneau. J'ai un cœur qui fond à la moindre excuse ; bref, à ce moment-là, on peut faire de moi ce qu'on veut.

« Le type m'accosta, je lui offris un verre qu'il refusa doucement mais fermement : il ne voulut pas même accepter un cigare. J'oubliais qu'il ne me restait que trois pence en poche, mais l'offre avait été faite de grand cœur. Je n'ai pas très bien compris ce qu'il m'a raconté, j'avais en tous cas une idée qu'il me donnait un peu de son opinion. Il me fit signer un papier par lequel je m'engageais sur mon honneur à ne boire pendant un mois aucune boisson, excepté de l'eau et du thé, et à ne plus fumer ; il me restait assez de présence d'esprit pour biffer l'article cinq qui interdisait le tabac sous toutes ses formes : je ne voulais, ni ne pouvais lâcher ma pipe.

« L'homme n'était pas content ; mais comme je faisais mine de reprendre le papier, il me donna un morceau de ruban bleu que je cachais soigneusement dans ma poche.

« Pendant ces trente jours, je souffris doublement, car je travaillai comme jamais je n'avais travaillé, je travaillai pour oublier, et aussi pour amasser quelques livres avec lesquelles je pourrais rattrapper le temps perdu...

« J'avais du bon travail à Goontaroo, à vingt-cinq shillings par semaine et la nourriture. Le boss était si satisfait de moi qu'il me promit du travail pour six mois, si je voulais. Mais je comptais les jours et les heures, et à la vingt-deuxième du trentième jour (il fallait au moins deux heures pour aller au

« pub [1] ») je quittai mon travail et passai au bureau pour demander mon chèque.

« Jamais je n'ai goûté de bière pareille à celle que le patron du « Crystal Fountain » m'a servie ce soir-là. Non, le chèque n'a pas duré longtemps ; on peut dire que je l'ai bu avec quelques amis sans beaucoup de peine. Malgré cela, j'ai gardé de la reconnaissance envers la longue barbe et les yeux tristes... Jamais je n'aurais cru pouvoir rester un mois entier sans boire, un mois entier sans cesser de travailler.

« Je suis né à Sydney, à deux cents yards du quai où on décharge les bananes des Fiji et des Tonga. Mon père et ma mère étaient trop occupés l'un de l'autre pour surveiller des gosses; le père travaillait assez fréquemment, mais rapportait rarement de l'argent à la maison. Notre « home » était un enfer, aussi je me suis vite mis à gagner ma vie en vendant des journaux et des allumettes.

« On ramassait facilement quelques shillings à Sydney, surtout le soir. Les hommes qui vont au théâtre avec des dames sont trop pressés ou se sentent trop généreux pour attendre la monnaie de leur pièce blanche.

« Des fois, chacun invitait son « petit morceau de jupe » et on allait au théâtre entendre *le Vin et la Femme* ou *le Grand Rubis*. On mangeait des sacs de cacaouettes pendant que le traître tuait les gens qui le gênaient, et durant les entr'actes, le « boy » nous vendait de la limonade ou de la bière de gingembre. C'était le bon temps.

« Des squatters que je connaissais et qui m'achetaient souvent des allumettes devant l'entrée de l'hôtel Australia, m'avaient offert de me prendre sur leur station et de me donner du travail ; mais j'aimais trop Sydney, les pique-niques dans le port le samedi ou le dimanche, les théâtres, les matches de cricket ou de foot-ball ; je ne pouvais pas lâcher tout cela. Mais un jour, des camarades et moi, on a eu une dispute avec des types de Wooloomooloo, l'un a été étendu à terre, raidi d'un coup de poing à la tempe, et ma foi, j'ai quitté Sydney pour le bush, subitement et incognito.

« Ça m'a paru drôle de me trouver pour la première fois

1. Pub : public house.

dans la campagne, si tranquille. J'avais encore plein les oreilles le bruit des tramways et des cabs dans les rues étroites.

« Plus tard, je suis bien retourné à Sydney ; mais j'y ai été assourdi, et comme perdu. Les amis avaient disparu, tout avait changé ; la vie du bush m'avait pris. Puis Alf est venu au feu de mon camp, et toutes ces dernières années, le feu d'Alf et le mien n'ont fait qu'un. Pas, Alf?

— C'est ça, — grommela le philosophe, — Scamp et Tom, ce sont mes deux seuls « mates[1] ».

La nuit était douce et calme, les grenouilles de la crique faisaient un bruit si monotone et si continu que l'oreille s'habituait vite à l'accepter comme faisant partie du silence même. La lune, pleine et brillante derrière le rideau d'arbres, semblait un gros cocon de soie d'argent emprisonné dans le fouillis des branches.

Personne ne songeait à aller se coucher; Alf proposa une autre tournée de thé et Mat offrit son tabac dans l'espoir qu'on lui laisserait ainsi placer son histoire.

Personne n'avait l'air de vouloir l'interrompre, il alluma sa pipe et, en swaggie bien élevé, se détourna à demi afin de ne pas cracher dans le feu où chauffait le billy.

— Alf tout à l'heure parlait de femmes... (Alf n'aima pas ce début, mais il se contenta de grogner entre ses dents.)

Mat parla pendant vingt minutes, sans s'arrêter, sans s'apercevoir que personne ne l'écoutait et que chacun avait pris autour du feu une position confortable qui permettait de fermer les yeux sans avoir l'air de dormir.

Son roman d'amour n'était pas captivant, sa manière de le présenter y était peut-être pour quelque chose. Il avait évidemment un cœur extrêmement sensible. Il était tombé d'une affaire d'amour dans l'autre sans transition, toujours sincère et toujours convaincu de la victoire. En deux mois, paraît-il, il avait demandé trois femmes en mariage et avait reçu dans le même laps de temps trois refus catégoriques. Le troisième refus le fut même plus que les autres, car le père de la jeune fille lui fit brutalement franchir la barrière. Au fond, c'était

1. Mate : compagnon.

sa manière de parler lorsqu'il avait accusé la Femme de l'avoir jeté sur la route.

— Ça m'a dégoûté de tout; j'avais une petite mine qui marchait bien, j'ai tout vendu et je suis parti à Sydney, pour oublier. Là, j'ai trouvé un ami : un homme qui a un chèque à dépenser trouve toujours un ami. Pendant huit jours, il m'a aidé à oublier, nous avons faits tous les bars de George-Street en commençant par Circular-Quay, en remontant à droite et en redescendant à gauche.

« Quand je dis qu'on les a fait tous, je me trompe; il y en a soixante-trois et nous n'avons pas pu dépasser le trente-cinquième, l'argent avait coulé, il n'en restait plus.

« Alors je suis revenu dans le bush. Il y a déjà deux ans de cela. Ah ! les femmes ! quelles bourriques elles font de nous !

Il y eut un silence, puis l'auditoire hasarda quelques remarques très mesurées et quelque peu vagues comme :

— Ma parole.

— By Jo !

— Que je sois béni !

Harry avait une vague idée que le bivouac attendait qu'il prît la parole et leur donnât un aperçu de ses expériences, son tour était venu. Mais il ne sentait nullement l'envie de conter son histoire, ni même d'en inventer une. Tom devait avoir sommeil, car il ne songeait pas à rebourrer sa pipe ; Alf venait de secouer les feuilles de thé qui restaient dans le fond du billy.

Alors Harry remarqua tout haut que l'heure était tardive, et que se coucher serait la meilleure chose à faire, ce qui parut être l'avis de tous.

V

Le dos courbé sous le swag, la tête penchée en avant comme s'ils essayaient de voir le but qui sans cesse reculait devant eux, les quatre vagabonds marchaient silencieux, sous les grands arbres du « stock route », la route d'un demi-mille de

large, réservée à la conduite des bestiaux. Ils croisaient un troupeau de moutons qui sans hâte, éparpillé et broutillant à son aise, allait sous la garde d'hommes assis en amazone sur leur selle, ou marchant doucement, la bride de leur cheval passée autour d'un bras. Les moutons passaient dans le nuage de poussière qui les suivait comme leur ombre, laissant derrière eux une forte odeur de suint mêlée à la senteur d'herbe et de fleurs sauvages écrasées et mâchées. On échangeait quelques mots avec les bergers qui donnaient les nouvelles du dernier journal venu de Sydney, sans oublier de dire que les cricketers de Syndey avaient battu l'équipe de Melbourne avec vingt-deux « runs », et que la guerre entre la Chine et le Japon avait été déclarée.

A la halte de midi, Harry déclara son intention de chercher du travail à la première station qu'ils rencontreraient ; les trois swaggies accueillirent l'idée plutôt comme originale et venant bien d'un new chum. Harry ne trouva aucun encouragement ; il n'en cherchait ni n'en voulait d'ailleurs aucun.

— Du travail, tout ça c'est très bien, — dit Alf, — mais quel travail savez-vous faire? Marquer des agneaux, élever des barrières, tomber des arbres ou trapper des lapins ?

— Je ne sais rien de tout cela, — répondit Harry, — mais avec un peu d'application, j'arriverai peut-être à apprendre quelque chose.

Tom, qui depuis un moment regardait songeur sa chaussure gauche muselée de fil de fer, et ressemblant à une caricature de canard en détresse, desserra les dents pour lâcher sa pipe et pour dire :

— Travailler comme ça, à propos de rien, j'aime pas ça, mais il faut absolument que je m'achète une paire de « Balmorals » ; je refuse d'aller loin avec ces machines-là ; quand je suis mal ferré, je ne peux pas marcher.

— Si ces deux-là trouvent de l'ouvrage, — dit Mat, — je veux bien leur donner un coup de main : ma provision de tabac est bien bas : tout comme Tom, c'est la dure nécessité qui me pousse à chercher un « job [1]. »

1. Job : ouvrage.

Alf cracha très dédaigneusement, et de l'air d'un vieux entraîné malgré lui dans une ronde de gamins, il ajouta : — Si vous êtes tous pris comme ça, je vous aiderai moi aussi ; mais je réclame le poste de cuisinier.

Personne ne lui disputa le tablier (qui d'ailleurs n'est ici qu'une métaphore) et on partit pour Warimpa qu'on devait facilement atteindre avant le coucher du soleil.

Au fond, les swaggies étaient satisfaits, ils étaient reconnaissants de ce que Harry avait le premier osé suggérer de chercher du travail. Tom, Mat, et même Alf n'étaient pas fâchés de prendre un peu d'ouvrage pour quelques semaines ; c'était au moins une distraction bienvenue au milieu de leur vie monotone, cela signifiait aussi une chère meilleure, plus variée et plus abondante. Si le pire arrivait, on pourrait toujours lâcher la tâche au dernier moment et continuer la route.

Vers cinq heures, le « boss » de Warimpa vit le quatuor arriver au « store » d'un air martial et conquérant. En général, l'allure du swaggy est plutôt traînante, elle devient harassée et affamée dès qu'il approche des rations. Ceux-là semblaient venir à l'assaut ; le « boss » les attendit de pied ferme.

Alf s'était nommé porte-parole. Après le mouvement de tête à gauche, qui en Australie remplace le coup de chapeau et évite le coup de soleil ; le philosophe dit : — Bonsoir ! Est-ce que vous avez du travail pour nous?

Le « boss » ne broncha pas. Quatre swaggies demandaient du travail. Il ralluma longuement sa pipe nullement éteinte, afin de se donner une contenance.

— Tenez, j'ai là-bas vingt acres à défricher, pas d'arbres verts, tous morts depuis longtemps ; il faut tout brûler, suivre les racines et ne rien laisser à neuf pouces de profondeur : défrichement pour la charrue. Allez voir le terrain et dites-moi combien vous demandez.

Les hommes laissèrent leurs bagages sous la véranda du magasin et allèrent inspecter le paddock.

Tom et Mat avaient déjà fait ce genre de travail, aussi avaient-ils des airs de connaisseurs lorsqu'ils donnèrent le premier coup d'œil d'ensemble.

— C'est presque tout du « box blanc », — dit Mat.

— Pas mal d'arbres solides tout de même, — ajouta Tom.

Alf était allé à la crique pour voir si l'eau était bonne et s'il y avait là un bon endroit pour camper.

Quant à Harry, il suivit Mat et Tom qui étaient enchantés de lui expliquer le travail à faire. D'abord, il s'agissait de creuser une tranchée autour de chaque arbre, de la remplir de bois et d'y mettre le feu. L'arbre une fois en bas, il fallait l'encourager à se consumer entièrement ; pour cela, il était nécessaire de couper ses grosses branches à la hache et de les entasser le long du tronc ; puis de ramasser et brûler tous les débris de bois et les éclats. Quant aux grosses racines qui couraient au ras du sol, il fallait les déterrer et les brûler. La charrue qui plus tard sillonnerait le paddock ne devait pas rencontrer de souches ni de racines, tout devait être défriché à une profondeur de neuf pouces.

Voilà pour la théorie.

Quant à la pratique, il existait, d'après les connaissances réunies de Tom et de Mat, des moyens plus ou moins légitimes de laisser une souche dormir sous trois pouces de terre, de ne pas remarquer une racine rampante près de la surface : c'était une affaire de chance, on ne s'en apercevrait que plus tard, lorsque le soc de la charrue casserait en même temps que les traits et les harnais des cinq chevaux. Ces détails regardaient le « boss ».

On sonda le sol, on ausculta les arbres afin de savoir s'ils étaient creux, on les compta et les compagnons réunis, assis en cercle sur leurs talons, discutèrent non pas le prix que l'ouvrage valait par acre, mais le prix qu'on pourrait demander.

Le « boss » écouta le rapport fait sur son paddock, les arbres étaient très grands, beaucoup d'entre eux solides, difficiles à brûler et à couper ; il y avait beaucoup de souches cachées et de racines.

— Tout cela, je le sais, — dit le propriétaire de Warimpa, — c'est même pour cela que je veux défricher le paddock. Quel prix demandez-vous par acre?

— Qu'est-ce que vous croyez que ça vaut? — dit Tom, — le terrain est sec, ce sera dur à faire les tranchées autour des arbres.

— J'ai mon prix fait, — répondit le boss, — dites le vôtre sans crainte, il n'est pas au-dessous du mien.

Il y eut un échange de regards entre les swaggies. — Il y a des arbres qui ne sont pas morts depuis longtemps, ils ont encore leur écorce, — pleurnicha Mat. — Ça vaut au moins trente shillings l'acre.

— Au moins ça, — dit Tom.

— C'est tout juste si on fera sa nourriture, — ajouta le philosophe.

Le boss leur tendit le bout de papier qu'il avait dans la main.

— Tenez voici mon prix, vingt-deux shillings et six pences, ni plus, ni moins : faites-moi savoir ce soir ce que vous décidez.

Et le « boss » disparut parmi les orangers de son jardin.

La discussion ne fut pas longue, on acceptait le prix offert, et le lendemain on se mit à l'ouvrage, après avoir signé une page d'un contrat détaillé qui n'oubliait ni les souches, ni les racines, et qui sauvegardait avec une réelle sollicitude une certaine charrue à trois socs, toute neuve. Harry, en tant que novice, new chum et apprenti, eut naturellement en partage la partie la plus dure du travail à faire. Mat, l'ancien mineur, lui montra l'usage du pic et de la pelle. Harry remarqua que, d'après la méthode de Mat Perry, le maniement de ces outils exigeait une quantité considérable de salive. Néanmoins il s'attela à l'ouvrage avec une bonne volonté que rien n'aurait pu arrêter.

Tom, Mat et Alf, pendant ce temps, empilaient le bois, mettaient le feu aux arbres creux et dès le premier soir, le paddock flambait comme un grand bivouac : le new chum se coucha sous sa tente, fatigué de la bonne et saine fatigue des muscles.

La pluie survint, retarda un peu les feux, mais la terre rose brique prit la couleur de cacao, et la pelle s'y enfonça avec un glissement gras. Harry puisa dans la terre fraîchement remuée cette sensation vivifiante qui fait que les laboureurs rentrent de leur travail affamés comme des loups. Il découvrit dans chaque motte des existences qu'il n'avait jamais soupçonnées, des insectes de toutes sortes, sans cesse en mouvement, sans

cesse attelés à des travaux qui étaient des tâches de géants : il vit les graines qui germaient, les racines mortes depuis longtemps d'où naissaient des vies nouvelles et étranges.

Avant de rentrer sous la tente, les quatre hommes faisaient la tournée des brasiers, empilaient une quantité de bois pour que le feu continuât à brûler la nuit.

Souvent Harry oubliait l'heure et s'attardait à fumer une pipe en regardant longuement un géant qui se consumait. Le grand arbre mort depuis des années, tué jadis par la ceinture de chair vive et saignante que la hache lui avait enlevée, venait de tomber avec un fracas qui ressemblait à une explosion. Les branches s'étaient brisées en éclats tandis que le tronc embrasé envoyait dans la nuit une pluie d'étincelles et de gros charbons ardents.

Cet arbre mort qui s'affalait, c'était tout un monde qui cessait, un monde d'oiseaux, de chauves-souris, d'opossums, de lézards et d'insectes qui depuis longtemps y vivaient à l'abri. Harry, les yeux fixés dans ce foyer de cyclopes, regardait la flamme s'élever si puissante et si haute dans le ciel que les étoiles semblaient être ses étincelles. Il comprit que le feu a été depuis le commencement du monde le plus grand ami de l'homme, sa première divinité, le premier compagnon vivant qui l'ait aidé à supporter sa solitude effroyable dans la nuit des forêts, noire et pleine d'effarant mystère.

Dans cette nuit qui était pour lui un abîme terrifiant et froid, le feu a été son refuge ; il a fait de son cercle de lumière et de chaleur sa forteresse et sa maison, l'abri pour sa femme et pour ses petits.

L'homme a vu dans les flammes folles et capricieuses, changeant à tout instant, les formes de fées bienfaisantes, parce qu'il était doux et reposant d'être tout près d'elles. Il y a vu l'espoir, le passé qui fuyait avec la fumée, l'avenir qui semblait se dessiner en une petite lueur vacillante et faible d'abord, puis envahissante et toute puissante.

Harry y voyait un peu tout cela, lui aussi : il y entendait le pétillement impatient de la flamme jeune et vigoureuse, la plainte des branches qui saignaient de la gomme qui était leur sang figé ; enfin le froissement doux des charbons qui meurent dans leur lit de cendres blanc comme un linceul.

Il sentait un compagnon dans ce feu, lui qui maintenant était si seul ; ses mains tendues ouvertes à la flamme avaient à la fois le geste de la caresse et celui de la prière. Et le feu fut pour lui comme une mère : il le berça dans un sommeil qui pendant quelques heures chassa les bêtes fauves de la réalité, et lui envoya de doux rêves.

Un matin, le paddock se trouva nu comme la main ; le travail était terminé, et Harry avait eu à cœur de s'assurer qu'il avait été fait loyalement. Sa bonne foi lui valut des veillées et du travail supplémentaire, mais il eut aussi la joie de pouvoir accepter sans honte la part de salaire qui lui revenait, de la tâche finie.

(*A suivre.*)

PAUL WENZ

LES CRIMES ALLEMANDS

COMMENT L'ALLEMAGNE

ESSAYE DE LES JUSTIFIER

Dans une brochure intitulée *Les Crimes allemands d'après des témoignages allemands* [1], j'ai publié des extraits d'une trentaine de carnets saisis sur des prisonniers. Les soldats allemands s'y peignent eux-mêmes ou y peignent leurs compagnons d'armes sous les traits d'incendiaires, de pillards et d'assassins, mais qui, à l'ordinaire, n'incendient, ne pillent et n'assassinent que par ordre et en service commandé.

Cette brochure, publiée dès le début de janvier, s'est spontanément répandue par les pays avec une extrême rapidité, à des milliers d'exemplaires; et tandis qu'elle courait le monde, la presse allemande gardait sur elle le silence le plus profond.

Enfin ce silence a été rompu. En son numéro du 28 février, l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord* consacrait à mon opuscule un article en sept colonnes, que des journaux sans nombre, d'Allemagne ou d'ailleurs, que des *tracts* imprimés dans toutes les langues ont reproduit, résumé, glosé, paraphrasé ; mais, comme s'ils obéissaient tous à une même consigne, jamais ces journaux ni ces *tracts* n'y ont rien ajouté, en sorte que la thèse justificative de l'Allemagne tient tout entière dans l'article de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*.

Cette thèse, très simple, se réduit à dire que les pages de carnets par moi produites sont par elles-mêmes fort innocentes et ne sont ignobles que dans mes traductions en français, par

1. Librairie A. Colin (collection des *Études et Documents relatifs à la guerre*). — Cette étude a paru d'abord dans la *Revue de Paris* (numéro du 1er janvier 1915).

l'effet de contre-sens trop habiles ou de citations trop ingénieusement tronquées.

Je doute que ce système de défense ait la moindre prise sur ceux de mes lecteurs qui savent l'allemand : et, par exemple, comment pourrait-il émouvoir, dans les pays où l'allemand est la langue dominante, ceux-là qui auront entre les mains non pas l'édition française de ma brochure, mais bien l'édition allemande, dans laquelle il va sans dire qu'il n'y a pas un seul mot de français?

Il en va autrement des lecteurs qui ne savent pas l'allemand : c'est eux seuls, non sans quelque habi eté, que vise la manœuvre de la *Gazette*. Si bien disposés en effet qu'ils puissent être à accueillir la vérité, ils n'ouvriront ma brochure qu'avec méfiance, si l'on a réussi à leur faire croire que les fac-similés que je leur propose sont des trompe-l'œil, et que je leur fais lire en français, ou que mes traducteurs leur font lire en italien, en espagnol, en suédois, etc., autre chose que ce que disent en leur langage les soldats allemands.

Heureusement, il est très facile de conjurer ce péril. J'adresse les pages que voici précisément à ceux de mes lecteurs qui savent mal l'allemand ou qui l'ignorent tout à fait. J'y relèverai toutes les critiques de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* et les discuterai toutes. Chacun pourra voir de la sorte qu'il est une phrase, une seule, où, par suite d'une erreur sur le sens d'un mot (*Granaten* rendu par « grenades incendiaires » alors qu'il s'agissait d' « obus »), j'avais à mon insu faussé un récit au détriment de l'armée allemande, et que, là, les pharisiens ont pu triompher ; mais qu'ils ne peuvent triompher que là ; que, partout ailleurs, les textes étant à l'ordinaire très simples et très faciles à entendre, l'incertitude n'a jamais porté et ne pourra jamais porter que sur l'interprétation de cinq à six bouts de phrase presque tous insignifiants. Je mettrai en regard l'un de l'autre, pour ces cinq à six bouts de phrase, le sens par moi proposé et le sens proposé par la *Gazette* ; et ceux de mes lecteurs qui ne savent pas un mot d'allemand resteront les maîtres de préférer dans tous les cas l'interprétation de la *Gazette*, et même je leur conseille de la préférer dans tous les cas : il en apparaîtra d'autant plus clairement à leurs yeux que, de quelque façon que l'on aime mieux traduire ces

quelques lignes, l'ignominie de leur contexte reste la même.

Mais ceux qui ont tenté cette chétive diversion seraient trop heureux si je me bornais ici à discuter leurs arguties grammaticales. Ils furent bien imprudents, en vérité, de s'essayer à regratter çà et là dans les textes de ma brochure un mot douteux au jugement : ne les avais-je pas avertis que j'aurais pu remplacer tous ces documents par autant d'autres documents équivalents, non moins odieux? Puisqu'ils n'ont pas compris l'avertissement, je puiserai à nouveau dans le tas des carnets allemands. Chaque fois donc qu'ils auront osé, par quelque remarque de détail, contester la portée de l'un des textes par moi déjà mis en lumière, je commencerai par montrer l'insignifiance ou la fausseté de ladite remarque ; puis, aussi souvent qu'il me plaira, je produirai un ou plusieurs textes nouveaux, où l'on verra d'autres soldats allemands raconter des crimes tout pareils avec le même cynisme.

Pour être sûr de bien interpréter ces textes nouveaux (qu'une brochure nouvelle reproduira bientôt en fac-similé), j'ai prié deux de mes amis et collègues, Alsaciens l'un et l'autre, de les traduire indépendamment de moi. Ces textes sont si clairs que nos trois traductions, indépendantes entre elles, ont partout concordé pour le sens ; elles ne différaient que par des nuances d'expression, et, dans ces cas de divergences menues, nous avons pris comme règle de choisir toujours la traduction la plus atténuée, la plus favorable aux Allemands. Ces documents provoqueront, je le sais et je le souhaite, de nouvelles critiques. Mais ce sera la fable du Reptile et de la Lime ; vainement on tâchera d'y mordre : *offendes solido.*

I

MASSACRE DANS UN VILLAGE PRÈS DE BLAMONT

J'ai donné dans ma brochure (p. 7-8) l'extrait que voici d'un carnet allemand :

« Les habitants ont fui par le village. Ce fut horrible. Du sang est collé contre toutes les maisons ; et quant aux visages des morts, ils étaient hideux. On les a enterrés tous aussitôt, au nombre de soixante. Parmi eux, beaucoup de vieilles femmes, des vieux et une femme

enceinte, le tout horrible à voir, et trois enfants qui s'étaient serrés les uns contre les autres et sont morts ainsi. L'autel et les voûtes de l'église sont effondrés. C'est qu'on avait le téléphone avec l'ennemi. Et ce matin, 2 septembre, tous les habitants ont été expulsés, et j'ai vu quatre petits garçons emporter sur deux bâtons un berceau où était un enfant de cinq à six mois. Tout cela est affreux à regarder. Coup pour coup ! Tonnerre contre tonnerre ! Tout est livré au pillage... (*Au verso*) : Et j'ai vu aussi une mère avec ses deux enfants : et l'un avait une grande blessure à la tête et un œil crevé. »

Que me reproche la *Gazette de l'Allemagne du Nord* dans la transcription et dans la traduction de ce passage? Rien. Rien que mes points de suspension après les mots « Tout est livré au pillage... » « Alles wird geplündert... » En effet les quatre mots qui suivent (fig. 2 de ma brochure, dernière ligne) sont difficiles à lire, comme chacun peut le constater sur le fac-similé ; je n'avais point réussi à les déchiffrer, et c'est ce que voulaient dire mes points de suspension. Mais la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui a trouvé la vraie lecture (« Hü[h]ner alles ward abges [chlach]tet », « la volaille et le reste a été immolé ») estime que j'ai voulu « dissimuler cette phrase, parce que j'aurais risqué de manifester le caractère innocent de ce *pillage* de poulets et de comestibles[1] ».

La *Gazette* a-t-elle par contre communiqué à ses lecteurs le passage entier? Leur a-t-elle montré les cadavres des vieilles femmes, des vieux massacrés, et le cadavre de la femme enceinte? Elle s'en est bien gardée, il va sans dire : elle ne leur a montré que les poulets immolés.

Mais puisque cette scène de « pillage de poulets et de comestibles » paraît « innocente » à la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, je soumettrai à son contrôle trois autres récits de pillages « innocents » :

Carnet du brancardier Joseph Ott (33e division, XVIe Corps d'armée) :

« 23 août. Les cadavres des Français tués par les projectiles attendent encore leur sépulture. Ils ont tous été frappés à la tête ou à la poitrine. Nous avons reçu la permission de piller, ce que l'on ne s'est pas fait dire deux fois. Des ballots entiers de linge, du vin en bouteilles et en tonneaux,

1. « Bédier unterschlägt den Rest des Satzes, weil er den harmlosen Charakter dieser Hühner- und Esswaren- « Plünderung » offenbaren könnte. » (Article de la *Gazette*).

des poulets et des porcs furent enlevés. A une heure eut lieu le déjeuner, et c'est en la compagnie de Français morts qu'il fut pris. On s'habitue maintenant à tout [1]. »

Carnet du soldat H. Albers, du 78e régiment d'infanterie de réserve, Xe Corps de réserve :

« 25 août. A Berzée (au sud de Charleroi). Nouvelle de la chute de Belfort. Grande joie parmi les troupes. Elles chantent « *Deutschland, Deutschland ber alles* ». Plus de vin que d'eau. Des soldats allemands du train régimentaire pillent où ils peuvent. Ils fouillent armoires, commodes, etc., et jettent tout sur le sol. Terriblement sauvage. Je n'ai jamais pris part à de tels actes . »

Carnet du soldat M. Rothe, du 13e régiment d'infanterie (1er de Westphalie), Herwarth von Bittenfeld, VIIe Corps d'armée :

« 23 août. A quatre heures du soir, réveil. Marche sur Péronne (Belgique). Bien traités. Volé dans les maisons [2]. »

II

L'AFFAIRE DE SCHAFFEN

Du carnet du lieutenant Kietzmann, je n'avais transcrit et traduit que cinq lignes (fig. 3 de ma brochure) :

« Un peu en avant de Diest se trouve le village de Schaffen. Cinquante civils environ s'étaient cachés dans la tour de l'église, et de là-haut tiraient sur nos troupes avec une mitrailleuse. Tous les civils ont été fusillés [4]. »

1. « I. Die Leichen der erschossenen Franzosen harren noch ihres Grabes, aber alles hat Kopf- und Brustschuss. Wir erhielten auch die Erlaubnis zum plündern, was man sich nicht zweimal sagen liess. Ganze Ballen mit Tuch, Wein in Flaschen und Fässern, Hühner und Schweine wurden mitgenommen. Um 1° gabs das Mittagessen und in Gesellschaft toter Franzosen wurde es eingenommen. Man gewhönt sich nun an alles. »

2. (A Berzée). « 25 VIII. — Nachricht dass Belfort gefallen ist. Grosser Jubel unter den Truppen. Singen des Liedes « *Deutschland, Deutschland über alles.* » Mehr Wein als Wasser. Deutsche Soldaten von der Bagage plündern, wo sie können. Durchsuchen Schränke, Kommoden u. s. w. und werfen alles auf den Fussboden. Furchtbar wüst. Ich habe mich niemals daran beteiligt. »

3. « 23. Aug. Früh 4 Uhr Wecken. Marsch nach Peronne. Gute Verpflegung In den Häusern geräubert. »

4. « Kurz vor Diest liegt das Dorf Schaffen. Hier hatten sich gegen 50 Civilisten auf dem Kirchturm versteckt und schossen von hier aus auf unsere Truppen mit einem Maschinengewehr. Sämtliche Civilisten wurden erschossen. »

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* demande que je transcrive et traduise les huit lignes qui viennent après. Les voici donc :

« Tous les civils ont été fusillés. Le 1er bataillon du 49e a eu plusieurs tués et de nombreux blessés. Là-dessus tout le village a été incendié à coups de canon. A cause de ces faits, le 2e bataillon du 49e reçut la mission de veiller dans Diest à la sécurité des troupes de passage. Le long des rues furent postées des sentinelles de dix en dix mètres[1]. »

Je laisse au lecteur de rechercher en quoi ces lignes peuvent relever l'honneur des troupes allemandes et les disculper d'avoir en cette journée du 18 août, dans ce village de Schaffen, comme nous l'apprend le *Premier Rapport de la Commission d'enquête belge* (p. 3), fusillé « l'épouse François Luyckz, avec sa fille de douze ans », et fusillé « la fille du nommé Jean Ooyen, âgée de neuf ans », et « brûlé vif le nommé André Willem, sacristain ».

Simples épisodes, dira-t-on, de ce que les Allemands appellent « la guerre contre les Franktireurs ». Assurément. En ce pays de Belgique que l'Allemagne avait juré de respecter et au besoin de défendre et qu'elle martyrise, de tels épisodes foisonnent. En voici un de plus, que je soumets au contrôle de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Je l'emprunte au carnet du soldat G. M. Missbach, du 13e bataillon de chasseurs de réserve (XIIe Corps de réserve) :

« A Sorinne (Belgique, le 23 août), nous avons eu un arrêt de quatre heures environ. Le château avait été incendié et nous arrivâmes encore à temps pour voir fusiller huit francs-tireurs, que le 106e régiment de réserve avait pris. Spectacle affreux. Un homme tout à fait vieux, cinq hommes en pleine force de l'âge, et deux jeunes gens. L'un de ces hommes avait les pieds enveloppés de linges, pour qu'on ne l'entendît pas (marcher?). La veille déjà, dans le même village, neuf hommes, dont le propriétaire du château, avaient été fusillés. Le soir, bivouac avec le reste de la division auprès de la vallée de la Meuse. Devant nous et autour de nous, des feux sans nombre, et un village en flammes[2]. »

1. « Sämtliche Civilisten wurden erschossen. Die 1/49er verloren mehrere Mannschaften, zahlreiche Verwundete. Daraufhin wurde das ganze Dorf in Brand geschossen. Wegen dieser Vorfälle erhielt II/49 den Befehl, die Sicherung der durchziehenden Truppen in Diest zu übernehmen. Die Strasse entlang standen Posten von 10 zu 10 Schritt. »

2. « In Sorinne hatten wir Aufenthalt von ungefähr 4 Stunden. Das Schloss war in Brand gesetzt worden, und wir kamen noch zurecht, wie 8 Franctireurs,

III

MASSACRE DANS UN VILLAGE AU NORD DE DINANT

D'après le carnet du soldat Philipp (du 178e régiment saxon d'infanterie), j'avais publié la page que voici (fig. 4 de ma brochure) :

« Le soir, à dix heures, le premier bataillon descendit dans le village incendié au nord de Dinant. Spectacle tristement beau, à donner le frisson. A l'entrée du village gisaient environ cinquante civils, fusillés pour avoir, par guet-apens, tiré sur nos troupes. Au cours de la nuit, beaucoup d'autres furent pareillement fusillés, si bien que nous en pûmes compter plus de deux cents. Des femmes et des enfants, la lampe à la main, furent contraints à assister à l'horrible spectacle (*Frauen und Kinder, die Lampe in der Hand, mussten dem entsetzlichen Schauspiele zusehen*). Nous mangeâmes ensuite notre riz au milieu des cadavres, car nous n'avions rien mangé depuis le matin [1]. »

A ma transcription, à ma traduction de ce passage, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* n'a trouvé qu'une chose à reprendre, et c'est que, dans la phrase où il est dit que des femmes et des enfants, la lampe à la main, regardent, j'ai rendu *mussten* par *furent contraints à*, et non par *durent*, comme si le texte, dit la *Gazette*, avait porté « wurden gezwungen, bei dem entsetzlichen Schauspiele zu assistieren ».

Il y a en effet deux façons, et deux seulement, de se représenter les faits : ou bien ces malheureux ont été *contraints* par les soldats allemands à rester, leurs lampes à la main, ou bien ils sont venus et restés de leur plein gré, parce qu'il leur *fallait bien* tâcher d'identifier dans l'obscurité de la nuit les cadavres

welche das 106. Reserve Reg. gefangen genommen hatte, erschossen wurden. Ein schrecklicher Anblick. Ein ganz alter Mann, 5 Männer im besten Mannesalter, und 2 junge Leute. Ein Mann hatte die Füsse mit Tüchern umwickelt, damit man ihn nicht..... (*un ou deux mots non déchiffrés par le sténographe*) hören soll. Am Tage vorher waren in dem gleichen Dorfe bereits 9 Mann, darunter der Schlossherr, erschossen worden Am Abend Bivuak in der Division nahe dem Maastale. Eine Unzahl von Feuerstätten vor und neben uns, auch ein brennendes Dorf. »

1. « Gleich am Eingange lagen ca. 50 erschossene Bürger, die meuchlings auf unsre Truppen gefeuert hatten. Im Laufe der Nacht wurden noch viele erschossen. sodass wir über 200 zählen konnten. Frauen und Kinder, die Lampe in der Hand, mussten dem entsetzlichen Schauspiele zusehen. Wir assen dann immitten der Leichen unsern Reis, seit Morgen hatten wir nichts gegessen. »

de leurs pères et de leurs maris, ou pour tout autre motif de nécessité ou de convenance morale. Entre ces deux interprétations, qui me semblent offrir deux images également hideuses, le lecteur choisira. Mais, quand la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui préfère la seconde interprétation, allègue à l'appui de son choix le fait que *müssen* ne saurait exprimer qu'une simple nécessité ou convenance morale, elle allègue un fait inexact. Je n'en veux pour preuve que cette phrase d'un autre carnet allemand (voir fig. 8 de ma brochure) : « Aus der Stadt wurden 300 erschossen ; die die Salve überlebten *mussten* Totengräber sein », « Des habitants de la ville on en fusilla trois cents ; ceux qui survécurent au feu de salve durent servir de fossoyeurs. » Dira-t-on que, dans cette phrase, *müssen* ou *devoir* n'exprime qu'une simple nécessité morale, et que les hommes qui s'employèrent ce jour-là à l'office de fossoyeurs le firent de leur plein gré?

Usant d'un droit universellement admis, je n'ai à l'ordinaire transcrit et traduit, des pages données en fac-similé dans ma brochure, que les passages qui me semblaient essentiels, laissant de côté ce qui me semblait indifférent. On a vu déjà, on verra encore plus loin la *Gazette de l'Allemagne du Nord* me reprocher le procédé, s'attacher aux lignes par moi négligées, y chercher passionnément (et vainement) des excuses aux crimes avoués dans le reste de la page. Exceptionnellement, pour la page du carnet qui vient d'être cité, elle ne me reproche rien de pareil, et pourtant j'ai négligé, ici comme ailleurs, de tout transcrire et traduire. Serait-ce donc qu'ici du moins les lignes négligées sont de la dernière insignifiance? Les voici :

« Beim Durchsuchen der Häuser fanden wir viel Wein und Likor, aber keine Lebensmittel. (*Puis, en signes sténographiques*)[1] : Hauptmann Hamann war betrunken. »

C'est-à-dire :

« En fouillant les maisons, nous trouvâmes beaucoup de vin et de spiritueux, mais pas de comestibles. (*Puis, en signes sténographiques*) : Le capitaine Hamann était ivre. »

1. Cette sténographie (« système Gabelsberger ») a été déchiffrée par M. S. Jarris, sténographe de la Chambre des députés de Copenhague, qui a publié à ce propos un article dans le journal *Politiken*, du 15 mars 1915.

L'horrible récit du massacre nocturne, le soldat n'a pas hésité à l'écrire en clair ; mais qu'un officier s'enivra, voilà ce qu'il n'ose noter qu'en écriture secrète.

IV

MASSACRES DE FEMMES

Dans ma brochure (p. 16) je citais un carnet où on lit que, dans une seule maison d'un village lorrain, « deux hommes avec leurs femmes et une jeune fille de dix-huit ans furent passés à la baïonnette (*wurden erstochen*) », et plus loin (p. 17) un autre carnet où on lit « qu'à Orchies une femme fut passée par les armes (*wurde verschossen*) pour n'avoir pas obéi au commandement de *halte* ». J'ai donné à deviner à plusieurs amis ce que la *Gazette* pouvait me reprocher ici : pas un n'est tombé juste. Or, le reproche de la *Gazette* est que « passer à la baïonnette » signifie « hinrichten durch das Bayonett » (exécuter légalement à l'arme blanche), et que « passer par les armes » signifie « Mit der Waffe hinrichten » (exécuter légalement par les armes). Mais quiconque sait le français sait aussi que « *être passé à la baïonnette, au fil de l'épée, par les armes* » etc., signifie « périr par la baïonnette, par l'épée, par les armes », etc., et qu'à aucune époque de la langue de telles expressions n'ont contenu ni pu contenir l'idée de « jugement ». La méprise du critique berlinois vient probablement de ce qu'il aura consulté quelque dictionnaire français-allemand, lequel glosait non pas l'expression « *être passé* par les armes », mais bien l'expression « *faire passer* par les armes ».

L'un des épisodes en question est narré par l'auteur du carnet en ces termes :

« [So haben wir 8 Häuser mit den Einwohnern vernichtet. Aus einem Hause wurden allein] 2 Männer mit ihren Frauen und ein 18jähriges Mädchen erstochen. Das Mädel konnte mir leid tun, den(n) sie machte solch unschuldigen Blick, aber man konnte gegen die aufgeregte Menge nicht(s) ausrichten, denn dann sind es keine Menschen, sonder(n) Tiere. »

Ce qui signifie, me semble-t-il :

« C'est de la sorte que nous avons détruit huit maisons avec leurs habitants. Dans une seule d'entre elles furent passés à la baïonnette

deux hommes avec leurs femmes et une jeune fille de dix-huit ans. La petite a failli m'attendrir, tant elle était l'image de l'innocence. Mais on ne pouvait plus maîtriser la bande (*Menge*) excitée, car en de tels moments, on n'est plus des hommes, mais des bêtes. »

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* soutient que *Menge* désigne non pas les soldats allemands, mais leurs adversaires, les habitants du bourg.

J'ai consulté une dizaine de personnes sachant l'allemand de naissance (Alsaciens, Suisses allemands, Allemandes mariées à des Français). Je leur ai soumis non pas les deux interprétations proposées, mais simplement le texte allemand, en leur demandant de le traduire à leur idée : sept ont spontanément traduit comme moi ; puis, informées de l'autre interprétation, ou bien ont hésité, ou bien ont persisté dans la leur, en alléguant notamment que *Menge* (*foule, multitude*) se dirait fort bien d'une foule d'émeute, en temps de grève, par exemple, mais fort mal d'hommes qui font le coup de feu des fenêtres de quelques maisons. Quoi qu'il en soit, que l'auteur du carnet ait voulu excuser ses compagnons d'armes par la nécessité de maîtriser des adversaires plus semblables à des bêtes qu'à des hommes, ou qu'il ait voulu les excuser par la bestialité qui se développe presque nécessairement dans tout combat à l'arme blanche, les deux excuses, recevables d'ailleurs l'une et l'autre à titre d'atténuation, s'équivalent, et le fait reste : et c'est que ce jour-là, dans une seule maison, des baïonnettes allemandes ont transpercé deux femmes et une petite de dix-huit ans, qui était « l'image de l'innocence ».

Nombreuses d'ailleurs sont les scènes où l'une et l'autre excuses manquent, où les mêmes forfaits sont exécutés froidement, sur ordre. J'offre au contrôle de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* ce document nouveau, l'un des plus abominables que je connaisse, pris au carnet du soldat Fischer (du 8e régiment bavarois d'infanterie, 33e division de réserve) :

« Un obus éclata près de la 11e compagnie et blessa sept hommes, dont trois grièvement. A cinq heures nous (fut communiqué?) l'ordre de l'officier commandant le régiment, de fusiller tous les habitants mâles de Nomény[1] et de raser jusqu'au sol la ville entière, parce que

1. Dans les pages précédentes du carnet il n'y a nulle mention d'attaques de civils.

les gens essayaient follement de s'opposer les armes à la main à la marche en avant des troupes allemandes. Nous avons foncé dans les maisons et saisi tous ceux qui résistaient, pour les exécuter selon la loi martiale. Les maisons que l'artillerie française ou la nôtre n'avaient pas encore mises en flammes furent incendiées par nous et de la sorte presque toute la ville fut réduite en cendres. C'est une chose terrible que de voir les femmes et les enfants sans défense, désormais dénués de tout, chassés comme un troupeau pour être refoulés en France[1]. »

V

TROIS CENTS CIVILS FUSILLÉS

En produisant dans ma brochure (p. 18) une page prise au carnet du réserviste Schlauter (du 4e régiment d'artillerie de la Garde), je n'en avais transcrit et traduit que les treize premières lignes. La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui, pour des raisons que je laisse au lecteur le soin de rechercher, a évité d'en recopier les premières (celles que l'on voit ci-après imprimées en italiques), me demande de tout transcrire et de tout traduire. Je le veux bien.

« *Des habitants de la ville, on en fusilla trois cents. Ceux qui survécurent au feu de salve furent contraints à servir de fossoyeurs. Il fallait voir les femmes! Mais il n'y a pas moyen de faire autrement.* Dans notre marche sur Wilot, les choses allèrent mieux : on permit aux habitants qui voulaient partir de s'en aller où ils voulurent. Mais qui tirait était fusillé. A notre départ d'Owele, les fusils crépitèrent. *Aber da gab es Feuer Weiber und alles.* A la frontière ils avaient aujourd'hui fusillé un hussard et détruit le pont. Le pont a été rétabli par les vaillants fantassins[2]. »

1. « Eine Granate schlug in der Nähe der 11. Kompagnie ein und verwundete 7 Mann, darunter 3 schwer. Um 5 Uhr wurde uns von Regts. Kommandeur der Befehl (erteilt? *le mot a été omis*) sämmtliche männliche Einwohner von Nomeny zu erschiessen und die ganze Stadt dem Erdboden gleichzumachen, da die Leute törichterweise versuchten dem Vorgehen der deutschen Truppen durch Waffengebrauch Widerstand entgegenzusetzen. Wir drangen in die Häuser ein und fassten jedermann, der Widerstand leistete, ab, um ihn standrechtlich zu erschiessen. Die Häuser, die noch nicht von unserer und von der französischen Artillerie in Brand gesteckt waren, wurden von uns angezündet, und so fast die ganze Stadt eingeäschert. Es ist ein fürchterlicher Bild, wenn die hilflosen Frauen und Kinder, nunmehr aller Mittel bar, zusammengetrieben werden, um nach Frankreich abgeschoben zu werden. »

2. « Aus der Stadt wurden 300 erschossen. Die die Salve überlebten mussten Totengräber sein. Das war ein Anblick der Weiber, aber es geht nicht anders. Auf dem Verfolgungsmarsch nach Wilot ging es besser. Die Einwohner, die

La seule critique de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* porte sur la phrase que j'ai laissée ci-dessus en allemand : « *aber da gab es Feuer Weiber und Alles* ». J'avais traduit : « mais là incendie, femmes, et le reste », et ce sens m'avait été donné par plusieurs amis de qui l'allemand est la langue maternelle. La *Gazette* nous apprend qu'en allemand vulgaire « wir gaben Feuer auf... » signifie « nous fîmes feu sur... », et qu'il faut donc comprendre, en admettant l'ellipse du mot *auf*, « darauf gaben wir Feuer auf Weiber und alles », c'est-à-dire : « là-dessus nous fîmes feu sur les femmes, sur tout le monde ». La *Gazette* doit ici avoir raison. Le problème, dont je laisserai la solution au lecteur, est d'examiner si ma méprise fut à l'avantage ou au désavantage de l'armée allemande, en d'autres termes il s'agit pour le lecteur de décider lequel est le plus honorable pour des soldats, si c'est d'outrager des femmes ou si c'est de fusiller des femmes.

La traduction de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* une fois admise, il en résulte, dira-t-on, que ce village, où l'on se contenta de « tirer sur les femmes et sur tout le monde », ne fut ni incendié ni dévasté. Heureux et rare privilège en effet, si l'on se rappelle quel fut, au témoignage des carnets allemands, le sort de Nomény, de Schaffen, d'Orchies (p. 18 de ma brochure), de Parux (p. 22), de Sommepy, « qui fut brûlé jusqu'au ras du sol, où les Français furent jetés dans les maisons en flammes, où les civils et tout furent brûlés ensemble » (p. 10), du Gué d'Ossus, où, pour se remettre d'une panique irraisonnée, les troupes allemandes « jetèrent tout simplement les habitants mâles dans les flammes » (p. 11), et de centaines d'autres villes, villages ou bourgades. Sur le caractère de telles dévastations, je soumets au contrôle de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* ce jugement du soldat allemand X..., du 78e d'infanterie (de Frise Orientale), Xe Corps d'armée :

« (Courey, au Nord de Reims, 22 octobre.) Nous sommes ici couchés sur la pelouse dans le jardin du propriétaire de la verrerie, dont la

wegziehen wollten, konnten sich nach Wunsch ergeben, wo sie wollten ; aber, der schoss, der wurde erschossen. Als wir aus Owele marschierten, knatterten die Gewehre, *aber da gab es Feuer Weiber und Alles*. An der Grenze hatten sie heute ein[en] Husar[en] erschossen und die Brücke gesprengt. Die Brücke wurde wiederhergestellt von den mutigen Infanteristen. »

maison abrite à présent dans sa cave l'état-major de notre régiment. Ici, le village et les maisons d'ouvriers pillés et saccagés de fond en comble. Atroce. Il y a pourtant quelque chose de vrai dans ce qu'on va disant des Barbares allemands [1]. »

VI

CIVILS PLACÉS DEVANT LES TROUPES ALLEMANDES POUR LES PROTÉGER

J'ai publié en fac-similé, à la page 20 de ma brochure, une colonne d'un numéro des *Münchner Neueste Nachrichten*. Un officier bavarois, le lieutenant en premier A. Eberlein, y raconte, sous sa signature, d'ignobles exploits : comment, entré dans Saint-Dié à la tête d'une colonne, il fut obligé de se barricader dans une maison en attendant du renfort, et comment, pour s'y mieux protéger, il força à coups de crosse trois habitants de la ville à descendre au milieu de la rue et à y demeurer, assis sur des chaises, durant le combat. Il ajoute que le même jour, un régiment de réserve allemand qui pénétra dans Saint-Dié par une autre voie recourut à un stratagème semblable : « Les quatre civils que les réservistes avaient également placés au milieu de la rue ont été tués par les balles françaises, je les ai vus moi-même, près de l'hôpital, étendus au milieu de la rue. »

Ce que la *Gazette de l'Allemagne du Nord* déplore ici, c'est que je n'aie donné en fac-similé qu'une seule colonne du journal. Pourquoi n'ai-je pas publié aussi la précédente? « Le contexte faisant défaut, dit-elle, on ne peut démêler s'il s'agit en l'espèce de guerre régulière ou irrégulière. Dans la guerre de *Franktireurs*, il peut être utile et parfaitement légitime de poster dans la rue quelques civils, sur qui leurs amis et voisins n'osent pas tirer, tandis que dans la guerre régulière ce serait un crime [2]. »

1. « Wir liegen hier auf dem Rasen im Garten des Besitzers der Glasfabrik, dessen Haus jetzt im Keller unseren Regimentsstab beherbergt. Das Dorf und die Arbeiterhäuser hier durch und durch geplündert und verwüstet. Scheusslich. Es ist doch was daran an dem Gerede von den deutschen Barbaren. »

2. « Es ist aus dem Zusammenhang nicht zu ersehen, ob es sich hier um regulären Krieg oder irregulären Krieg handelt. Im Franktireurkrieg kann es zweckmässig und im höchsten Grade gerechtfertigt sein, einige Zivilisten auf die Strasse

Oui, un « crime », et l'un des plus vils qu'on puisse reprocher à des soldats, et puisque c'est de ce « crime » que j'accusais deux régiments allemands, comment la *Gazette* n'a-t-elle pas saisi l'occasion de les en justifier et de me confondre? Lui était-il si difficile de se procurer le numéro des *Münchner Neueste Nachrichten*? Ne lui avais-je point donné toutes les références utiles : numéro 513, du mercredi 7 octobre 1914, *Vorabendblatt*, p. 2? La collection d'un journal aussi répandu ne se trouve-t-elle pas au moins dans dix bibliothèque berlinoises? La vérification n'était-elle pas aussi facile que nécessaire? Si la *Gazette* a négligé de la faire, de quel droit ose-t-elle insinuer que j'aurais trouvé dans le récit des combats de Saint-Dié quelque mention de « Franktireurs » et que j'aurais dissimulé le passage? Si au contraire elle a vérifié, et si, n'ayant trouvé dans le récit de ces combats nulle trace de « Franktireurs », elle ose exprimer le regret que je n'aie publié qu'une colonne du journal, de quel nom qualifier son procédé? En fait, je publierai bientôt en fac-similé, dans ma prochaine brochure, la colonne qui précède. Le lecteur y trouvera, comme adversaires des Allemands à Saint-Dié, des « Rote Hosen », c'est-à-dire des pantalons rouges, et des « Alpenjäger », c'est-à-dire des chasseurs alpins : de « Franktireurs », nulles nouvelles.

L'enquête poursuivie à Saint-Dié par les autorités françaises confirme exactement le récit honteux, mais véridique, du lieutenant en premier Eberlein. Il n'y a contradiction que sur un point. L'officier bavarois dit « avoir vu lui-même au milieu de la rue, près de l'hôpital, les cadavres des *quatre civils* que les troupes de réserve avaient placés devant elles pour se protéger ». En réalité, de ces quatre civils, deux seulement furent tués; les deux autres, grièvement blessés, survécurent, ainsi que le montre, entre autres témoignages, la déposition que voici :

L'an mil neuf cent quatorze, le trente octobre,

Nous, Ducher, Eugène, commissaire de police de la ville de Saint-Dié, officier de police judiciaire, auxiliaire du procureur de la République,

zu postieren, auf welche Freunde und Nachbaren nicht zu schiessen wagen, während es im regulären Krieg ein Verbrechen wäre. » (Article de la *Gazette*.)

Agissant en exécution des instructions de M. le Procureur de la République à Saint-Dié,

Nous nous sommes rendu rue Thurin, nº 31, au domicile de M. Visser, Charles-Auguste-Georges, cinquante ans, comptable à l'usine Blech Émile et Cie.

M. Visser, après avoir prêté serment de dire la vérité, a fait la déclaration suivante :

« Le 27 août 1914, vers neuf heures du matin, un détachement d'infanterie allemande s'est présenté à Saint-Dié, par la route qui conduit de Gratin à Saint-Dié. Là, un officier allemand m'a mis le revolver sous le menton en disant : « Vous nous conduire. » Ma femme et ma petite fille Georgette, âgée de neuf ans, supplièrent l'officier allemand de ne pas me faire de mal. A quoi l'officier répondit qu'il ne me serait fait aucun mal. En sortant de l'usine Blech, j'ai vu, encadré par les Prussiens, le sieur Chotel, habitant Saint-Dié, rue d'Ormont. J'ai demandé à Chotel ce qu'il faisait là, et il m'a déclaré que les Allemands l'avaient trouvé sur la route et emmené.

« Au carrefour de la rue Thurin et de la rue du Breuil, les Allemands, qui entraient dans toutes les maisons, se sont emparés de M. Georges, Léon, manœuvre, demeurant à Saint-Dié, rue Thurin, nº 1, et d'un nommé Louzy, Henri, menuisier, demeurant à Saint-Dié, rue Thurin, nº 1 : ce dernier est sourd-muet.

« Jusqu'à ce moment les Allemands de la rue Thurin n'avaient ni tiré ni reçu de coup de fusil ; on entendait seulement le bombardement et le bruit d'une fusillade éloignée.

« Au carrefour de la rue Thurin et de la rue du Breuil un soldat allemand a traversé la rue du Breuil et s'est avancé jusque près du mur de l'hôpital. Là il a reçu une balle en pleine figure et est tombé. Alors l'officier allemand, furieux, s'est adressé à moi et m'a dit : « Les voilà, vos sales Français ; ils tuent nos soldats au coin des rues. » En même temps il donna un ordre en allemand et nous dit à nous quatre en nous menaçant du revolver : « Vous, sur le front, et en avant ! »

« Nous partons en tête des Allemands, et après quelques pas je voyais à environ 200 mètres une barricade située droit devant nous et derrière laquelle tiraient nos soldats. La fusillade commença aussitôt, de sorte que nous étions pris entre deux feux.

« J'ai d'abord vu Chotel tomber à genoux et le sang couler de son pantalon ; il se retourna et cria : « Assassins ! Lâches ! » puis il tomba étendu.

« Peu après, Georges, Léon, tombait à son tour sans dire mot. Ensuite j'ai vu le muet Louzy se sauver en longeant le mur de l'hôpital rue Saint-Charles ; j'ai cru qu'il était blessé au pied ; j'ai su plus tard qu'il était blessé au poignet. Les Allemands lui criaient halte, mais comme il est sourd-muet, il a continué sa route.

« A mon tour, j'ai reçu un coup à l'aine droite et je suis tombé : j'ai dû perdre connaissance un moment. Quand j'ai rouvert les yeux,

la canonnade et la fusillade continuaient. Les Allemands étaient encore près de moi et tiraient sur la barricade de la rue Saint-Charles.

« A un moment donné, les Allemands se sont avancés. J'ai prié un soldat allemand de me conduire chez moi. Il m'amena d'abord devant un officier allemand, celui qui nous avait placés en avant. L'officier m'a dit : « Vous saurez que ce n'est pas une balle allemande qui vous a frappé, mais une balle française. » Il me fit conduire chez moi par deux soldats allemands.

« En me déshabillant chez moi, j'ai constaté que j'avais à l'aine droite une blessure d'environ 12 centimètres de longueur sur 5 centimètres de large. Je perdais le sang en abondance ; deux pièces de cinq francs placées dans la poche de mon gilet avaient été tordues et entaillées par la balle, dont elles portent l'empreinte. Sans ces deux pièces, j'estime que j'aurais reçu une blessure mortelle.

« J'espère être rétabli dans un ou deux mois, sauf complications.

« Persiste et signe après lecture.

« VISSER. DUCHER. »

VII

UN « SCHWEINHUND »

J'ai produit dans ma brochure (p. 24-6) une page où un soldat du 12e régiment d'infanterie de réserve traite certains de ses compagnons d'armes d' « entmenschte Kerle », c'est-à-dire d' « hommes qui ne sont plus des hommes », de « Schweinehunde », c'est-à-dire d' « ignobles personnages ». A l'appui, il écrit ce que l'on voit sur le fac-similé 11 : « Dans la nuit précédente, un homme de la *Landwehr*, âgé de plus de trente-cinq ans, marié, a voulu violer la fille de l'habitant chez qui il avait pris quartier, une fillette ; et, comme le père intervenait, il lui a appuyé sa baïonnette contre la poitrine. »

La *Gazette* s'étonne que j'aie arrêté là la citation, négligeant de traduire les deux dernières lignes du fac-similé, qui disent : « Croirait-on pareille chose possible? Mais celui-là du moins attend le châtiment qu'il a mérité. »

Si cette dernière ligne m'avait gêné et si j'eusse été l'homme de telles dissimulations, quiconque regardera le fac-similé 11 de ma brochure verra du premier regard qu'il n'eût dépendu que de moi de ne pas faire photographier ladite ligne. Il est contradictoire de me reprocher d'avoir voulu cacher une phrase

qu'on ne connaît que grâce à moi. Si je ne l'ai pas traduite, c'est à cause de son imprécision ; c'est que, hormis les officiers et soldats du 12e régiment prussien d'infanterie de réserve, nul au monde ne sait ce qu'elle veut dire. De quel châtiment l'auteur du carnet a-t-il voulu parler? Nul ne sait : peut-être simplement du châtiment de la justice divine. Si c'est d'une poursuite en conseil de guerre, cette poursuite a-t-elle abouti à une condamnation ou à un acquittement? Nul ne sait. Si le verdict fut une condamnation, quelle fut la peine? Nul ne sait.

J'aborde ici la discussion la plus pénible qui soit. A propos du texte qui précède, m'a été adressé le reproche de traduction tendancieuse, et cela dans un journal danois, par un homme à qui je veux bien faire la grâce de ne pas le désigner de façon plus précise. Bien qu'elle connût l'article danois et qu'elle s'y soit référée, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, je dois lui rendre cette justice, n'a pas repris à son compte le reproche en question, parce qu'elle a senti qu'il était trop vil. Je voudrais m'en taire, moi aussi : je ne puis, car je suis averti que le problème posé par ce journaliste alimente depuis quinze jours une polémique sans fin.

Or ce problème est de savoir si je n'ai pas abusé de mes droits de traducteur en rendant ci-dessus les mots « die *noch junge* Tochter seines Quartierwirtes » par les mots « la fille de l'habitant chez qui il avait pris quartier, *une fillette* ». Pour le résoudre, je demanderai : Comment aurait-il fallu mettre? « La fille *encore jeune* »? Cela eût signifié la fille « encore en âge de tenter », comme serait par exemple une fille de trente ou trente-cinq ans, et il est visible que l'auteur du carnet a voulu exprimer tout autre chose. S'il traite son compagnon d'armes de *Schweinhund*, ce qu'il lui reproche, ce n'est pas de s'en être pris à une fille encore en âge, mais bien à une fille à qui tout autre qu'un *Schweinhund* n'aurait pas voulu s'en prendre, donc à une fille trop jeune, « *nondum matura* », ou « *vix matura* », et dès lors le mot *fillette* est sous ma plume un euphémisme de décence, tout comme le *noch junge* de l'auteur du carnet, et l'un des plus discrets euphémismes que je pusse trouver dans ma langue.

Mais quand bien même — ce qui n'est pas — j'aurais ici

forcé la nuance, quand bien même, à propos d'un crime de cet ordre et d'une fille de chez nous, j'aurais un instant perdu l'impassibilité requise d'un traducteur et quand bien même ma traduction eût laissé à mon insu percer quelque chose de ma souffrance et de mon dégoût, non, personne au monde n'aurait eu le droit de m'en faire grief. Et c'est ce que n'a pas senti le critique « neutre », qui là-bas, dans sa ville paisible, pour nourrir sa polémique, fouille les dictionnaires et s'évertue à déterminer jusqu'à quel âge précisément une « fille » peut être dite une « fillette ». Et ce n'était pourtant pas très difficile à sentir, semble-t-il, puisque l'autre, le critique berlinois de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, a laissé tomber ce grief.

VIII

L'INCENDIE DE DINANT

Dans ma brochure, citant un carnet où l'on décrit le sac de Dinant, j'avais malencontreusement traduit (p. 27) « Einschlagen von *Granaten* in die Häuser », par « Lancement de *grenades incendiaires* dans les maisons, alors que « Granaten » signifie « obus ». J'ai plus haut confessé déjà mon erreur et je reconnais en outre que, le mot *obus* une fois rétabli, l'odieux du contexte disparaît.

Mais l'odieux subsiste dans la réalité des faits, quand on sait — et par des carnets allemands — ce que fut le martyre de la ville de Dinant (21-24 août) et quand on y lit que les maisons de rues entières de Dinant y furent brûlées par des « grenades incendiaires » (Bomben). C'est ce que nous montre, entre autres carnets, le carnet du soldat Paul Förster, du 108e régiment de tirailleurs (fusiliers) Prince Georges, XIIe Corps :

« 21 août. Après une marche d'une heure et demie, nous arrivâmes aux premières maisons de Dinant. Les réverbères étaient allumés, mais furent démolis par nous.

« Nous étions parvenus au cœur de Dinant. A droite et à gauche, s'élevaient des murs de maisons hautes de trois à quatre étages. Tout à coup se passa quelque chose d'effrayant et de terrible. De toutes les

maisons, de toutes les fenêtres, on tira à la fois, comme sur un signa convenu. Ce fut un crachement de feu et un sifflement de balles qu'on ne saurait décrire. Au premier moment, nous fûmes tous comme paralysés. La terreur nous jeta tous contre le sol. Moi-même j'étais étendu tout en bas, sur le côté droit de la rue. Mon fusil et ma baïonnette me furent arrachés. J'étais livré sans défense aux mains de l'ennemi. Pourtant mes camarades s'étaient vite repris de leur effroi. Maintenant nos fusils crachèrent le feu à leur tour. Vingt minutes à peu près passèrent, pendant lesquelles on aurait cru venu le jour du jugement dernier. Dans la rue gisaient déjà des morts et des blessés. La colère nous enflamma davantage. Quand la fusillade eut fait rage environ vingt minutes, s'éleva à travers les rues le commandement : « Cessez le feu ! » On continua pourtant à tirer encore pendant peut-être cinq minutes. Puis régna de nouveau un silence de mort. La fusillade qui partait des maisons avait aussi cessé. Alors retentit le commandement : « Enfoncer les portes des maisons et brûler ! » Nous travaillâmes fortement à coups de crosse et enfonçâmes toutes les portes et fenêtres. Puis les sapeurs du génie se mirent à l'œuvre. *Ils lancèrent les grenades incendiaires dans les maisons.* Ce ne fut pas long : des rangées entières de maisons flambèrent. Les flammes s'élancèrent par les fenêtres et illuminèrent la nuit.

« Nous battîmes en retraite. Toutes les maisons devant lesquelles nous passâmes furent aussi incendiées. Nous avions atteint notre but[1]. »

IX

MASSACRES D'ENNEMIS DÉSARMÉS OU DE BLESSÉS

De la série des témoignages allemands d'où il résulte que maintes fois les troupes allemandes ont tué des ennemis qui

1. « 21. VIII. — Nach 1 1/2 stündigem Marsch kamen wir an die ersten Häuser Dinants. Die Strassenlaternen brannten, wurden aber von uns demoliert.

« Mitten in Dinant waren wir angelangt. Rechts und links standen Häusermauern 3 und 4 Stock hoch. Plötzlich ereignete sich etwas Furchtbares und Schreckliches. Aus allen Häusern und Fenstern schoss es auf einmal wie verabredet. Es war ein Feuerspeien und Kugelsausen, das sich nicht beschreiben lässt. Für den ersten Augenblick waren alle von uns wie gelähmt. Vor Schreck fiel alles auf die Strasse. Ich selbst lag ganz unten auf der rechten Strassenseite. Mein Gewehr wurde mir mit Seitengewehr entrissen. Hilflos war ich in die Hand der Feinde gegeben. Doch meine Kameraden hatten sich bald vom Schreck erholt. Jetzt spieen unsre Gewehre Feuer. Es dauerte vielleicht 20 Minuten, wo man dachte, das jüngste Gericht sei losgebrochen. Auf der Strasse lagen schon Tote und Verwundete. Die Wut entbrannte sich in uns noch mehr. Als das Feuer vielleicht 20 Minuten gewutet hatte, ging das Kommando « Stopfen ! » durch die Strassen. Das Schiessen dauerte vielleicht noch 5 Minuten. Dann trat

s'étaient rendus à discrétion, ou ont déclaré qu'il ne serait pas fait de quartier, ou ont achevé des blessés, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* n'en a discuté qu'un seul [1], celui-ci (carnet du soldat Paul Glöde, du 9e bataillon de pionniers, IXe Corps) :

« 12 août 1914. En Belgique. — On se fait une idée de l'état de fureur de nos soldats, quand on voit les villages détruits. Plus une maison intacte. Tout ce qui peut se manger est réquisitionné par des soldats non commandés. On a vu plusieurs monceaux d'hommes et de femmes exécutés après jugement. De petits porcs couraient à l'entour, cherchant leur mère. Des chiens à la chaîne n'avaient rien à manger ni à boire, et les maisons brûlaient au-dessus d'eux. Mais avec la juste colère de nos soldats va aussi de pair un pur vandalisme. En des villages déjà absolument vides, ils dressent à leur plaisir l'incendie (le Coq Rouge) sur les maisons. Les habitants me font peine. S'ils emploient des armes déloyales, ils ne font après tout que défendre leur patrie. Les atrocités que ces bourgeois ont commises ou commettent encore sont vengées d'une façon sauvage. *Les mutilations de blessés sont à l'ordre du jour* [2]. »

Sur le fac-similé 17 de ma brochure, au lieu de *wüst gerächt* (*sauvagement vengés*), la *Gazette* veut lire *ernst gerächt* (*sévèrement vengés*), alléguant que le signe qui marque l'infléchissement de l'*u* manque sur le mot que je lis *wüst* ; et à la faveur

wieder Totenstille ein. Auch das Feuer aus den Häusern hatte aufgehört. Jetzte ertönte das Kommando « In die Häuser einbrechen und niederbrennen. » Wir arbeiteten mächtig mit den Kolben und stiessen alle Türen und Fenster ein. Nun traten die Pioniere in Tätigkeit. *Sie warfen die Bomben in die Häuser.* Es dauerte nicht lange, so standen ganze Häuserreihen in Flammen. Die Flammen schlugen zu den Fenstern heraus und erleuchteten die Nacht.

« Wir traten den Rückzug an. Alle Häuser, wo wir vorbeikamen, wurden auch in Brand gesetzt. Wir hatten unsern Zweck erreicht. »

1. Je néglige ce qu'elle reproche à ma traduction d'*eingeschossen* par *abattus* (p. 31). Ni moi ni les amis par moi consultés n'arrivons à voir de différence entr l'interprétation donnée par moi du passage et celle de la *Gazette*.

2. « Von der Wut der Soldaten kann man sich ein Bild machen, wenn man die zerstörten Dörfer sieht. Kein Haus ist mehr ganz. Alles essbare wird von einzelnen Soldaten requiriert. Mehrere Haufen Menschen sah man, die standrechtlich erschossen wurden. Kleine Schweinchen liefen umher und suchten ihre Mutter. Hunde lagen an der Kette und hatten nichts zu fressen und zu saufen und über ihnen brannten die Häuser.

« Neben der gerechten Wut der Soldaten schreitet aber auch purer Vandalismus. In ganz leeren Dörfer setzen sie den roten Hahn ganz willkürlich auf die Häuser. Mir tun die Leute leit. Wenn sie auch unfaire Waffen gebrauchen, so verteidigen sie doch nur ihr Vaterland. Die Grausamkeiten die verübt wurden und noch werden von seiten der Bürger werden wust gerächt.

« *Verstümmelungen der Verwundeten sind an Tagesordnung.* »

de la lecture *ernst*, la *Gazette* soutient que les blessés que l'on mutila étaient des Allemands.

A quoi je réponds que l'auteur du carnet a pu omettre le signe en question sur l'*u* de *wüst*, puisqu'il l'a omis, trois lignes plus haut, sur le mot *verubt*. Je réponds en outre qu'on ne saurait lire *ernst*, si l'on compare l'*er* de *erschossen* (ligne 3 du fac-similé) ; qu'on est tenu de lire *w*üst, si l'on compare (lignes 3, 16, 23, 24) les *w* de *w*urden, *w*illkürlich, *w*erden. Je maintiens en outre que la suite des idées indique que l'écrivain applique la dernière phrase à des mutiliations de blessés belges.

Mais il est possible après tout que ce soldat, qui écrivait pour lui seul des notes hâtives, ait exprimé autre chose que ce qu'il voulait dire, et c'est pourquoi, laissant au lecteur la libre appréciation de la dernière phrase de ce texte, j'en produirai d'autres, qui, eux, ne laissent hélas ! sur les crimes de cet ordre place à aucun doute.

On lit, à la dernière page du carnet du sous-officier Heinrich Fröhlich, du 117e régiment d'infanterie, 3e hessois, XVIIIe Corps d'armée :

« Dimanche, 8 septembre. Ordre d'abattre tous les Français, excepté les blessés, même s'ils veulent déposer les armes, et cela parce que les Français nous ont laissés approcher très près, puis nous ont surpris dar un feu violent [1]. »

On lit dans le carnet du vice-feldwebel Bruchmann, du 144e régiment d'infanterie, XVIe Corps d'armée :

« On ne doit faire aucun quartier aux turcos blessés [2]. »

On lit dans le carnet du sous-officier Göttsche, du 85e régiment d'infanterie, IXe Corps d'armée [3] :

« 6 octobre 1914. Nous aurions voulu prendre le fort aussitôt, mais nous fûmes obligés de cantonner d'abord à Kessel (à l'est d'Anvers). Le capitaine nous fit faire le cercle et dit : « Dans le fort que nous avons à prendre il y a, selon toute vraisemblance, des Anglais. Mais je désire

1. « Befehl alle Franzosen mit Ausnahme der Verwundeten niederzuschiessen, auch wenn sie die Waffen strecken wollen, da die Franzosen uns bis auf nächste Entfernung herankommen liessen und dann mit heftigem Feuer überraschten. »

2. Verwundeten Turkos soll kein Pardon gegeben werden. »

3. Une partie de ce régiment escortait alors des pièces d'artillerie destinées au siège d'Anvers.

ne voir dans la compagnie aucun prisonnier anglais. Un bravo d'assentiment unanime fut la réponse [1]. »

On lit dans le carnet du réserviste Fahlenstein, du 34e fusiliers, IIe Corps d'armée :

« 28 août. Ils (les Français) gisaient par tas de huit ou dix, blessés ou morts, les uns par-dessus les autres. Ceux qui pouvaient encore marcher furent faits prisonniers et emmenés avec nous ; ceux qui étaient blessés grièvement, d'une blessure à la tête ou aux poumons, etc., et qui ne pouvaient plus se mettre debout, reçurent une balle de plus pour mettre fin à leur vie. C'était d'ailleurs l'ordre que nous avions reçu [2]. »

X

JUGEMENT D'ENSEMBLE

Je terminerai par cette appréciation d'ensemble, prise au carnet du sous-officier X..., du 46e régiment d'infanterie de réserve, Ve Corps de réserve :

« 15 octobre 1914. Il avait d'abord été question de nous faire cantonner à Billy (Billy-sous-Mangiennes), d'où toute la population civile avait déjà été chassée et où tous les objets mobiliers avaient été soit enlevés, soit rendus inutilisables. Cette façon de faire la guerre est purement barbare. Je m'étonne que nous puissions reprocher aux Russes leur conduite ; car nous nous comportons en France de façon bien pire, et en toute occasion et sous n'importe quel prétexte, c'est l'incendie et le pillage. Mais Dieu est juste et voit tout ; *sa meule moud avec lenteur, mais terriblement menu.* [3] »

1. « Wir wollten ja den Fort zuerst nehmen, mussten aber noch in dem Ort Kessel Quartier beziehen. Der Herr Hauptmann rief uns um sich und sagte : « In dem Fort, das zu nehmen ist, sind aller Wahrscheinlichkeit nach Engländer. Ich wünsche aber *keinen gefangenen* Engländer bei der Kompagnie zu sehen. Ein allgemeines Bravo der Zustimmung war die Antwort. »

2. « Da lagen sie haufenweise 8 bis 10 Verwundete und Tote immer aufeinander. Die nun noch gehen konnten wurden gefangen und mitgenommen. Die schwer verwundeten, die einen Kopfschuss oder Lungenschuss u. s. w. hatten, und nicht mehr auf konnten, bekamen dennoch eine Kugel zu, dass ihr Leben ein Ende hatte. Das ist uns ja auch befohlen worden. »

3. « 15. X. 1914. — Es hiess zuerst, dass wir ins Quartier nach Billy kommen sollten, wo die ganze Civilbevölkerung bereits vertrieben, und das Mobiliär teils genommen, teils unbrauchbar gemacht worden ist. Diese Art Kriegführung ist direkt barbarisch. Ich wundere mich, wie wir über das Verhalten der Russen schimpfen können ; wir hausen ja in Frankreich weit schlimmer, und bei jeder

Les quelques lignes que ce soldat, croyant ne parler qu'à lui seul et à Dieu, traça ce jour-là sur son humble carnet, s'égalent au mandement de l'archevêque de Malines : depuis le début de la guerre, il ne fut rien écrit de plus véridique et de plus religieux. Si nos soldats, qui furent les témoins de tant de forfaits, pouvaient tous connaître cette réflexion d'un ennemi digne d'eux, elle leur serait une antidote de plus contre la hideuse tentation des représailles. Elle contribuerait à les renforcer dans la persuasion où ils sont que, s'il est beau de vaincre, la victoire ne vaut pas d'être remportée, non plus que la vie elle-même ne vaut d'être vécue, au prix de l'honneur.

Chacun peut apprécier maintenant la thèse justificative présentée par la presse officieuse allemande. Il en subsiste à mon passif une erreur de traduction que j'ai pleinement reconnue (*Granaten* rendu à tort par « grenades incendiaires ») — et c'est tout. Pour le reste, le débat se réduit à des contestations, la plupart vaines, sur le sens de cinq ou six lignes plus ou moins obscures, qu'on peut interpréter, si l'on veut, comme le demande la presse allemande, sans que l'horreur du contexte soit par là diminuée. La manœuvre visait à troubler ceux de mes lecteurs qui ne savent pas l'allemand : ils savent désormais ce qu'elle vaut. Ils savent que les textes précédemment produits par moi comme les textes nouveaux défient toute contestation et toute discussion loyales. Ils savent que c'est à des soldats allemands, rien qu'à des soldats allemands, que j'ai demandé l'aveu, énoncé souvent avec cynisme, parfois non sans révolte et sans dégoût, de quelques-uns des crimes des armées allemandes, — et que ce sont des crimes, commis presque tous en service commandé, contre les femmes, contre les enfants, contre les civils sans défense, contre les vieillards, contre les prisonniers, contre les blessés.

« Mais Dieu est juste et voit tout ; sa meule moud avec lenteur, mais terriblement menu. »

JOSEPH BÉDIER

Gelegenheit wird unter irgend einem Vorwande gebrannt und geplündert. » Aber Gott ist gerecht und sieht alles : « seine Mühlen mahlen langsam, aber schrecklich klein. » (Les guillemets du carnet indiquent que cette sentence, d'allure biblique, est une citation : je n'ai pas réussi à en retrouver la source.)

LETTRES D'UN ARTISTE[1]

(1914-1915)

II. — FRANCE

A miss H. T.

Offranville, 26 juillet 1914.

Bien chère amie,

Pardonnez-moi si je ne vous ai pas encore écrit depuis L., mes yeux sont à ménager, je ne crois pas avoir encore trouvé les bonnes lunettes, quoique le docteur W. m'ait dit que je m'habituerais à ces gros verres bombés, mais ce n'est pas à cause de cette gêne que j'ai été paresseux. Je ne puis m'asseoir ni à ma table, ni devant mon chevalet, je ne fais rien, j'erre dans le jardin qui est plus attrayant que jamais, grâce à vos graines de pois de senteurs. Les « borders » sont magnifiques, les nouvelles variétés que vous nous avez envoyées, inattendues et charmantes. La pergola est « a great success », la saison du peintre de fleurs s'annoncerait bien, s'il était moins triste et préoccupé. Je ne sais quand je retrouverai mon équilibre, ce n'est pas la lecture des journaux d'aujourd'hui qui me ragaillardira. Voyez-vous, chère amie, ce voyage en Allemagne a été terrible! J'en suis revenu si noir, si « gloomy », que Madeleine a songé à consulter pour moi.

Entre Paris et Offranville, dans l'auto, il me semblait que je ne faisais le chemin que pour le refaire bientôt en sens contraire. Les malles et les caisses me paraissaient inutiles. Ici, à mon arrivée, le piano n'était pas encore désemballé, j'insistai pour qu'on le laissât dans sa boîte : Madeleine m'a cru atteint de neurasthénie. Je le suis peut-être un peu. Je n'ai encore été à Dieppe que pour chercher à la gare André Gide. Il va passer quelques jours avec nous avant de s'embarquer pour l'Angle-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1915.

terre. Hier nous avons eu une grosse alerte, une partie de la ferme, la vieille grange du XVIIe siècle a pris feu. Il n'en reste aujourd'hui que des décombres, c'est un miracle qui a protégé la maison, le vent ayant subitement tourné, et il était très fort.

Gide causait avec moi dans l'atelier, nous avions froid, nous sortons pour marcher ; sur le perron tombent de petits flocons blancs, une sorte de brouillard de mer voile le ciel. Gide, reniflant, dit : cela sent la fumée, c'est du colza qu'on brûle. Nous faisons cent pas sur la route, puis nous rentrons. Le vent nous empêche de parler. Une heure après, de la lingerie où je relis les pages dactylographiées par Marcel Desroches, nous entendons des appels, nous nous penchons à la fenêtre : un toit de chaume flambe, les pommiers secs crépitent. On dégringole en bas, Olivier vide le garage, emmène l'auto : un rempart de fagots, épais, serrés, haut de quatre mètres, relie la grange au garage. Le toit de chaume va déjà s'écrouler. Trente personnes regardent. Le feu devait couver depuis longtemps, mais nul, dans la ferme, n'avait senti l'odeur ; ils étaient là, des gaillards solides, les mains dans leurs poches, comme à un feu d'artifice. Marcel s'élance, va prévenir. Le tocsin sonne. Mon chasseur à pied redevient caporal, commande, sacre. On rit. Les gens du pays pensent : Vous n'y pourrez rien, allez ! C'est inutile. On accepte déjà le fait. Première pompe ; paroles vagues. On procède au déblayage des fagots, mais mollement, puisque « c'est inutile ». Seconde pompe, sans pompiers. Ces messieurs se mettent en tenue, ont sans doute égaré leurs casques. Les tuyaux sont trop courts pour rejoindre la citerne du château. Nous fermons les fenêtres, ramassons nos affaires dans les chambres, je « sauve » mon manuscrit, la maison n'y échappera pas.

Personne n'ose commander. On propose des moyens absurdes. Les enfants s'amusent des tuyaux qui sont d'un diamètre différent les uns des autres. M. le curé veut établir « la chaîne », mais les paysans ne semblent pas en comprendre le service : C'est pas la peine ! Y a pas d'eau dans la mare, et puis, y sont assurés. C'est le plus vilain bâtiment de la ferme, on dirait que maître Prosper l'a fait exprès. On lui en donnera un autre. Oui, il l'a fait exprès ; c'est pas comme si c'était des indigents. Y sont riches !

Le vent fait rage, les feuilles grésillent. Foule venue du bourg. Le docteur Husson, avec le maire, l'avoué, le notaire, discutent. Enfin les pompiers accourent au pas de gymnastique, ôtent leurs ceinturons, accrochent leurs casques comme des Romains dans un tableau de David.

Il y a une heure et demie que nous sommes là, et l'on tente pour la première fois de lancer de l'eau sur le brasier.

Voilà, mon pauvre ami, me dit Gide, ce qui se passerait dans un cas plus grave. C'est curieux, comme personne, chez nous, ne sait organiser. Voyez-vous quelqu'un qui commande?

Je vous raconte ceci, ma chère, parce que vous aimez tant la France, avec ses petits défauts, ses routines, son intelligence inventive et son extraordinaire « inefficiency », à côté même de son génie créateur. Remarquez que, pendant que deux cents bras restaient croisés, il y en avait quatre qui, sans être vus, dégageaient le garage. Par un ingénieux procédé, un anonyme volontaire avait déblayé les fagots.

Excusez cette description d'un banal fait divers pour la *Vigie de Dieppe*.

C'est pendant cette scène que j'appris « la menace d'une conflagration générale de l'Europe », que la Russie soutient la Serbie, et l'Allemagne, l'Autriche.

Nous n'avions pas encore les journaux du matin ; le docteur Husson, revenu de Dieppe, me dit : Quand j'ai entendu le tocsin, j'ai cru que c'était la mobilisation !

Pourquoi n'ai-je pas été surpris?

Chacun de mes hôtes s'est rué vers le facteur. M. Poincaré voyage avec le Tsar. Pas de Gouvernement à Paris. Affolement général ; le soir on ne pense même plus à la grange du fermier.

Vous êtes là, au fond de la campagne, tranquilles, quelqu'un revient de la sous-préfecture, et vous apprenez qu'il y a la guerre. Madeleine et ses sœurs me disaient : Tu prévoyais donc quelque chose? tu semblais si sombre depuis ton retour de Thuringe...

Inutile d'insister, ma chère, vous serez plus informée que nous quand vous recevrez cette lettre, puisque vous lisez le *Times*. Vous saurez que nous sommes à la merci d'un coup

de force et d'une invasion des Allemands. Nous avons téléphoné à Paris ; c'est assez inquiétant. Que ferait l'Angleterre? Pourrions-nous compter sur l'Entente cordiale? Nous ne sommes pas des *Alliés*. Ah ! pourvu qu'il n'y ait pas de nuages entre nos deux pays, entre nos amis et nous !... Vite, vite, répondez-moi, chère, nous sommes tous ici dans l'anxiété. Nous vous attendions bientôt, pourrez-vous venir?... Qu'est-ce que ce diable de Kuehlmann aura manigancé avec votre Foreign Office? Ce diplomate si aimable m'a toujours fait froid dans le dos. Il est très ébloui par votre nation. Est-il bien renseigné, lui qui m'a si souvent dit que la diplomatie allemande était maladroite et puérile? Madame de Kuehlmann est-elle encore à Londres? répondez-moi vite. Espérons, espérons. Une guerre, ce serait si horrible qu'on ne veut pas y croire. Mais, après tout, n'est-ce pas l'invraisemblable qui devient la réalité?...

A la même.

27 juillet, neuf heures du soir.

... Quelqu'un ira tout à l'heure à Dieppe, je fais porter ceci au bateau de nuit. Depuis ce matin, voilà ce qui s'est passé. Dans la salle à manger, au breakfast, journaux. *Le Journal de Rouen* annonce une légère détente, on pourra gagner du temps, causer entre cabinets. Paris était calme hier soir. Coup de téléphone. C'est Jeanne. Elle vient de communiquer avec Philippe Berthelot. L'Allemagne ne veut pas prendre les propositions de Sir Edward Grey en considération. Gide prépare ses malles; on le conduit à la gare maritime à midi. Je reste sous la pergola, la matinée est belle, j'essaie de lire à l'ombre du cerisier. Midi et demi ; la voiture ne revient pas ; une heure. C'est l'auto chargée de valises. Gide renonce à s'éloigner. Xavier Léon l'a supplié de rester, les nouvelles sont très mauvaises ; on quitte Dieppe ; le Crédit Lyonnais ne désemplit pas. Le directeur du Casino a reçu une dépêche si noire, qu'il ne l'affiche pas. J'ai déjà assisté, il y a quarante-quatre ans, aux mêmes scènes dans les mêmes lieux, je me les rappelle trop bien — mais, alors, on me fit filer pour l'Angleterre, et c'est de là que date mon amitié pour votre pays.

Cette fois, je suis trop vieux et je vais encore être témoin ; trop vieux, ou pas assez? Les rapports des uns et des autres,

même en famille, seront difficiles. En vingt-quatre heures, les caractères se sont déjà montrés sous un nouvel aspect. Ces heures sont de grandes heures, une occasion dangereuse de s'affirmer. Certains qui se sont longtemps cherchés, se trouvent enfin. Nos contours se profilent sur un ton neutre, nets, comme dans la campagne ceux d'un animal qui se détache sur le ciel de l'autre côté de la vallée, et paraît comme le double de lui-même. Quoi qu'on fasse, on ne peut se masquer tout à fait. Quelle épreuve ! Certains sont comme le naufragé qui à peine se défendait contre les flots, ne se sachant pas observé, et soudain se rassemble, relève la tête, veut paraître avoir encore du souffle, parce qu'une voix l'appelle. En vingt-quatre heures, combien de métamorphoses ! Il n'y a devoir tout tracé que pour les hommes qui partent, et déjà ceux-là vont se commander de solides chaussures, avec quelle simplicié, avec quel digne et charmant entrain ! Le devoir de ceux qui restent est plus complexe. La cuirasse cornélienne sera lourde à porter par certaines épaules, et on se la fabrique facilement dans l'occasion. Tenez-vous bien au courant de ce qui se dit autour de Grey et de W. Churchill. Voyez votre cousin C. T., écrivez-moi comment se comportent les radicaux. J'ai aperçu tantôt les X. et leur gendre diplomate, qui correspondent par téléphone avec votre ambassade à Paris. Sir Francis est très agité et assez peu encourageant ; quelles sont au juste les conventions entre nos deux pays? Try and make out. Les Anglais, à Dieppe, sont fêtés et un peu embarrassés de cet honneur, étant si peu sûrs de ce que vous ferez... s'il y a quelque chose à faire...

En hâte...

A la même.

28 juillet.

... Allons-nous rentrer à Paris? resterons-nous ici? J'ai de grosses responsabilités avec tout mon monde et le petit Georges. C'est de plus en plus mauvais. Le procès Caillaux est passé sous silence. Cette affaire aura été un premier coup de tocsin. On dirait que ceux qui ne vont pas agir sont seuls à penser au drame. Ils attendent les trois coups et que le rideau se lève. Les jeunes gens mobilisables ont pris leur parti, beaucoup sont heureux et s'écrient : Enfin ! ça y est ! il faut en

finir une bonne fois, il y a assez longtemps qu'on nous parle de cette guerre ; si l'on fait le coup de fusil contre l'Alboche, ça ne sera pas trop tôt ! Les cultivateurs, en pleine activité des champs, ne maugréent pas, font taire leurs femmes, ne comprennent d'ailleurs rien à ces événements, mais c'est le vieux sang du Français toujours prêt à se battre ; nous sommes bien plus militaires que les Allemands ne le croient. Il pourra y avoir des surprises.

Pour vous autres, c'est différent, vous suivez les événements comme un débat parlementaire ; s'il y a action, elle aura lieu loin de vous. Je me représente les hommes au club déliant les feuilles de leurs immenses journaux, les garçons dans les universités discutent, mais sans passion, sans haine pour ces Allemands qu'ils admirent. Vous êtes comme nous pris dans leurs réseaux, vous ne savez pas à quel point vous l'êtes, vous vivez au milieu des espions, dans la société, dans le commerce et l'industrie, partout, et les repas à l'hôtel, le thé que prennent ce soir au club, tranquillement, les lecteurs de gazettes, sont servis par des mains qui boutonneront bientôt leur tunique gris-vert et planteront sur leur tête le casque à pointe. Une guerre va troubler toutes vos habitudes, votre conception du confort — ne fût-ce que pour le temps des vacances et les voyages d'août. J'entends ici mes amis dire : how tiresome ! Je vous l'avoue, la Grande-Bretagne en guerre, je ne la vois pas encore. J'essaie de lire des chapitres d'un livre de Wells que je ne connaissais pas : « An Englishman looks at the world ». Relisez les chapitres militaires, la critique de la marine. Je sais que Wells est à l'extrême avant-poste et que, pour lui, il n'y a que les plus nouvelles inventions qui comptent. La guerre future doit être à l'ancienne ce qu'est un tableau cubiste à une toile du Louvre ; il la prévoit décisive entre le ciel et la mer.

Comment vos compatriotes acceptent-ils sa cravache? Vous qui aimez tant vos aises, comment répondez-vous à son appel, à ses avertissements? C'est que Wells n'a pas l'optimisme impérialiste et un peu *victorian* de Kipling. Nous autres Normands, nous avons besoin de vos dreadnoughts. N'oubliez pas que le sort de nos falaises est lié à celui de votre ceinture d'argent.

Ce matin, le premier téléphone de neuf heures : mauvais. Ensuite, journaux, télégrammes, de plus en plus mauvais. Manifestation à Paris. Les gares seraient occupées militairement. On mobiliserait partiellement. Fausses nouvelles? Impossible de faire de la petite monnaie dans Dieppe. Les plages se vident, les baigneurs fuient. A la maison, les gens ont l'air de courir les uns après les autres, et, en vérité, ils voudraient s'éviter. Les portes sont claquées, un mouvement instinctif vous pousse en avant, on marche, et l'on se retrouve de nouveau sur le canapé où les journaux traînent à peine lus, parce qu'on ne peut concentrer son attention. Cette sonnette, est-ce le téléphone? Les dames composent des bouquets au jardin pour faire semblant d'être maîtresses d'elles-mêmes — et les fleurs restent sur le gazon, inemployées. Le pâle F. P. est venu tantôt dans sa somptueuse automobile. Je ne savais pas ce jeune milliardaire byzantin et français aussi révolutionnaire. Réformé, l'air bien malade, d'ailleurs, il est libre. Avec sa voix blanche, lentement, il tient des propos genre Ezéchiel. Il se déclare l'aboutissant d'une société corrompue dont il prédit la fin. Ce n'est pas d'une guerre qu'il s'agit, mais de la fin d'une civilisation. Des jours et des jours, dit-il, sous des amas de paillasse et de vieux colza, de terre, de toiles d'araignées, le feu couvait sous votre grange du temps de Louis XIV. La toiture allait s'écrouler, et c'est le feu qui en avertit votre propriétaire. J'ai déjà commencé à chercher un style nouveau pour mes immeubles d'ouvriers. Tout est à refaire. C'en est fini du luxe. C'est la justice et la vérité. — Il ajoute que cela lui coûtera beaucoup, mais que nous avons mérité ce châtiment — et il tire son mouchoir parfumé de son complet de flanelle blanche. Il est sincèrement philanthrope et très simple.

Gide et moi nous nous sommes fait conduire par lui à V. pour voir mon jeune ami H. le député socialiste unifié. Il était à Paris et rentre ce soir. Il aura, j'espère, rencontré Jaurès, à moins que le leader ne soit à Bruxelles où il y a, je crois, congrès du parti. Vous savez que ces naïfs comptent empêcher le kaiser de faire la guerre.

En rentrant, à huit heures, une heure après la fermeture de la poste, un coup de sonnette. Jeanne téléphone : Je suis

désolée d'avoir à vous dire que c'est très, très mauvais. — D'où tenez-vous cela? — Je ne puis pas vous le dire, mais croyez-moi, on mobilisera demain, peut-être est-ce commencé. — Je me propose de me taire, ce soir. Mais madame Desroches était dans l'escalier. La pauvre enfant a entendu le message, ou l'a deviné. Elle s'évanouit. Son mari est dans ma chambre, relisant les pages dactylographiées tantôt. Quand je monte, Marcel, très simplement : Ma femme a tout entendu, je l'ai déjà formée, elle sera courageuse. — Voilà comment ils sont !

Neuf heures et demie. — La baronne est venue dîner : soixante-dix-sept ans ; ses trois petits-fils vont être pris. Ses hommes de service, parc, ferme, château, partent, ses chevaux seront réquisitionnés. Elle va être seule au milieu de ses hêtrées. Elle a vu 70-71. Tranquillité, énergie. On s'était juré de « n'en » pas parler à table, mais au bout d'un quart d'heure, il n'a été question que de cela. Les dames, nerveuses, rient très fort. On ne sait que faire ; quelqu'un propose à Gide de jouer un peu de Chopin. Il ouvre le piano, plaque quelques accords, se lève et referme. Silence.

Là-bas, de l'autre côté du Rhin, où donc? des hommes délibèrent ; un seul décidera. Des milliers de fils relient entre elles les capitales ; des échanges de vues, des mensonges, des ordres s'entrecroisent dans l'atmosphère. Sur la surface de l'Europe, à cette heure, une immense vibration de molécules aboutit à des récepteurs. Quelqu'un détient les foudres encore à l'état de puissance inerte, une volonté scélérate va-t-elle prononcer la sentence de mort? Le ciel est pur et argenté d'étoiles, c'est une divine nuit de la canicule sur les moissons de Normandie, les blés et les avoines où s'embrassent les promis. Les pauvres ! ils sont comme les rats dans la grange, quand le feu couvait. — Non, non, ce n'est pas possible ! ou alors, l'humanité a perdu la raison.

29 juillet.

. . . . . .

André Gide file vers Cuverville, à onze heures et demie. Je le reconduis à la gare. Les gendarmes d'Ouville ont fini avec nous — on ne mobilise pas encore, dit le brigadier, nous nous occupons des automobiles.

Le député est rentré cette nuit, il est venu à bicyclette, avant le départ de Gide. Il a passé la journée auprès de Jaurès, au bureau, croit qu'on peut encore espérer, chaque jour donne des chances. Jaurès est abasourdi du rôle de l'Allemagne en qui il avait une foi aveugle. L'attitude incertaine, presque humble, obéissante, de Haase, le chef socialiste, en face de son gouvernement, a fait réfléchir Jaurès. La grève générale en Allemagne ! comment un Jaurès a-t-il pu compter sur une révolte à l'heure du péril? Notre voisin nous a tenus une heure, exposant les magnifiques plans humanitaires, pacifistes de *l'Internationale* et du Grand-Orient, leur conception d'un christianisme allégé de l'idée du péché originel, socialisme joyeux où la charité est remplacée par la justice. Une heure de calme discussion, d'utopies, de lyrisme. Un point reste indéniable : il manque à Jaurès une certaine fibre. Il est patriote... sans la fibre. Peut-être que la guerre le grandirait. Mais pourquoi est-il si naïf vis-à-vis de l'Allemagne?

Dans la journée, quelqu'un venu de Rouen a vu le directeur du *Journal de Rouen*. La Russie resterait neutre. Plusieurs personnes de Dieppe sont assez « remontées ». On se promène dans le jardin, on fait des bouquets, on veut espérer. A six heures, nous allons jusqu'à V. Le député est sur le pas de sa porte, il reprend ses beaux discours du matin, rayonne de générosité et d'utopies. A huit heures, communication avec Jeanne. Madame Viviani vient de lui téléphoner que son mari n'est pas trop pessimiste. Le Conseil des ministres siège encore. M. Poincaré a été l'objet d'ovations enthousiastes, de la gare du Nord à l'Élysée.

Je ne reçois rien de vous. Pourquoi n'écrivez-vous pas?

30 juillet.

Dès huit heures, Jeanne téléphone : « Aussi noir que possible. Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de conflit. »

La province la plus reculée doit être instruite, car Desroches reçoit un télégramme de son beau-père : « Attendons ta femme tout de suite, renvoie-la. Courage. » Du courage, il en a, ne songe qu'à cacher le télégramme, mais on a vu la petite bossue de la poste le déposer à la cuisine ; branlebas. Desroches vient dans le salon travailler avec moi, nous relisons toute la copie,

il me donne des explications. Je n'écoute plus, il s'en aperçoit, me gronde de ne pas être, plus que cela, maître de moi. C'est si beau ! me dit-il.

En ce moment, dans tous les coins de la France, des mariés d'hier s'apprêtent pour le départ, l'image de la Patrie se substitue à celle de l'épouse, de la maîtresse, de la maison, et la lune de miel pâlit pendant que l'Orient se colore de pourpre.

Félicien Cacan, qui déjeune avec nous, exalté lui aussi, et combien courageux, fait des randonnées à bicyclette causant avec les agriculteurs, les cultivateurs ; il les excite et les entraîne, car il se méfiait de leur sens pratique. Qui va faire la moisson? l'idée que ces blés lourds ne seront pas fauchés, recueillis dans les greniers, utilisés, l'admettraient-ils? — Nous sommes prêts consentaient certains, nous sommes prêts à tout... mais avant la récolte on nous donnera bien un sursis... ou bien ça sera fini dans trois semaines, on reviendra. C'est pas les femmes, tout de même, qui suffiraient?... — Même si ce n'était pour eux ni pour leurs fils, ils voudraient sauver la moisson, c'est un rite religieux, ancestral. Ne pas gaspiller les biens de cette terre.

Et nous nous rappelons cette description de Chateaubriand, à son retour d'Angleterre : des femmes brunies et hâlées, nu-pieds dans les plaines de Picardie, faisant l'ouvrage de leurs hommes que Napoléon emmena pour la conquête du monde. Que se passera-t-il, la semaine prochaine, d'un bout à l'autre du pays de Caux? Tout se passera à merveille, Cacan l'assure avec son optimisme héroïque, il en est maintenant convaincu.

C'est à nous désormais, chère amie, de nous bien tenir. Le rôle des non combattants, pour peu glorieux qu'il soit, n'en sera pas moins difficile. Ce rôle requiert beaucoup de tact, une abdication presque totale de l'usage de la critique et de la raison — avouons-le — une sorte de contorsion mentale singulièrement douloureuse, comme serait un exercice de gymnasiarque, au trapèze, pour des reins ankylosés. Que tout cela est subit, déchirant, illogique, déroutant, exaspérant pour le *bon sens*, dont vous dites que nous autres Français sommes affligés. A quoi cela rime-t-il? Qu'est-ce qu'une guerre va prouver? Quel manque de psychologie ceci décèle chez les Allemands,

si heureux, et qui ne peuvent plus rien ambitionner sans d'effroyables risques !

Nous allons souffrir mort et passion, nous qui ne demandions qu'à rester tranquilles — trop, peut-être ; mais comme nous allons souffrir ! Peut-être qu'il le faut, peut-être le moment est-il opportun, marqué? Quoi qu'il s'ensuive, l'attente de ce drame rend boiteux tout raisonnement ; l'on se contredit soi-même d'une minute à l'autre. On ne voudrait pas être celui qui signera la déclaration de guerre, et, pourtant, si l'on était celui qui aura à la signer, eh bien ! je me demande si, en bon Français, on ne la signerait pas. La vie qui nous est faite par l'Allemand n'était plus admissible que si l'on fermait les yeux pour ne pas voir son bras levé sur l'enclume ; ou bien lui vendre notre sol? Autour de nous, dans ce coin de Normandie, les plus gras pâturages sont à lui ; mon épicier serait ruiné si une révolte nous faisait refuser les produits teutons dont les étiquettes multicolores égayent les étagères de sa boutique. Au bas de la côte, la villa de Herr X. (autrefois à l'ambassade à Paris) est tenue dans le bourg pour avoir été un bureau de l'état-major prussien.

Et pourtant, vous représentez-vous nos députés actuels acclamant la guerre, un président de la République *signant*? Les rois causent en cousins avec le Très-Haut, s'agenouillent, font leur prière, ont un rêve dans la nuit, puis, au matin, leur conscience solidement réconfortée par un dialogue mystique, ordonnent le carnage. Mais pour un magistrat, un avocat comme notre président, c'est un peu plus humain. Je vois le kaiser, sous les festons et les astragales de son château. Il se plaît à lui-même et s'admire. C'est un enfant gâté, un Prince Charmant, un bourreau des cœurs, un gentleman parfait, il a voulu tout savoir, et étant le maître, tout posséder ; il a pris les meilleurs professeurs, les meilleurs modèles, les meilleurs conseillers, sa cour a la majesté et l'ampleur de Versailles avec une note plus moderne et familiale, héritée de la grand'mère Victoria. Je le vois se retournant sur son dur matelas, car, étant le Suprême Seigneur des Armées, il couche sur des sangles de camp. En face de lui, une psychée lui montre ses moustaches grisonnantes relevées en croc, et, sur la toilette, à côté de bibelots en argent (de chez Asprey), traîne un bâton

de maréchal, semé de ses aigles noires, baguette magique qui transforme ce qu'elle touche. Guillaume est contrarié. Dès qu'il souhaite enfoncer une porte, elle s'ouvre spontanément. Or, il a voulu faire profiter la France de sa Royale et Impériale Culture, et l'on y résiste encore au delà de ses frontières. Il est bon, il aime la France, il voudrait être à Paris, chez lui, Empereur d'Occident, Empereur du Monde. Sa nouvelle couronne l'attend dans la rue de la Paix. Il va sonner son Ministre de la Gurere, ordonnera la mobilisation, puisque ses ambassadeurs échouèrent. Sa colère ne sera plus muette ; il s'emporte, il va crier ; et des Hoch ! d'enthousiasme, des approbations montent de la place vers la chambre auguste, filtrant par les rainures de la fenêtre, atténuées comme toutes les vagues voix humaines qui parviennent jusques aux Grands. Si ce n'est lui qui, avant de mourir, plantera son drapeau au balcon des Tuileries, ce sera donc son fils, l'impatient conducteur de cotillons? Impossible !

C'est tragique, cette pensée caduque, cette logomachie de despote, cette pompe wagnérienne, soutenues et corroborées par un peuple gigantesque de marchands et de banquiers, de savants, de généraux tous amateurs de la Croix de fer — les plus pratiques, les plus gloutons, les plus bassement cupides.

Pendant que Guillaume télégraphie à son cousin de Russie, Jaurès rit aux anges, va aux congrès pacifistes, promet le désarmement à l'Europe. Et nous sentons un frisson le long de l'épine dorsale, de l'eau glacée couler dans nos veines. . . .

. . . . . .

31 juillet.

On nous a téléphoné de Paris que le kaiser réunissait son Conseil d'Empire. Il ne prendra pas de résolutions avant d'avoir consulté les princes. A quand la réponse? Je crois que je la connais déjà ; quaud vons recevrez cette lettre, ce sera la vie ou la mort. Qu'est-ce que ces tergiversations de votre Cabinet? Edward Grey hésite-t-il, ou bien est-ce le plus compliqué des machiavélismes? Ce que vous m'écrivez de votre cousin C. T. ne m'étonne pas. Il est fasciné par l'Allemagne.

Les radicaux pourraient peut-être empêcher la guerre ; mais ils sont antifrançais, à l'opposé des partis avancés des autres

puissances, lesquels sont toujours plus favorables à notre démocratie. Vous êtes une singulière nation. Je ne puis croire, car je la connais trop, que l'aristocratie soit sympathique à notre gouvernement ; et pourtant, si vous « marchez » comme l'on dit ici, ce sera poussés par les lords, pour faire diversion à la menace socialiste. Lady B. me disait hier : Si nous ne participons pas à la guerre, les pairs n'ont plus trois ans d'existence devant eux. Ceci me paraîtrait un peu comme un paradoxe à la Bernard Shaw. Tout de même, there is something in it. Quelle complication ! Le kaiser doit se moquer de nous en apprenant que nous comptons sur *vous*. Si vous vous jetez dans la mêlée, ce sera dans des conditions extraordinaires, et il y aurait déjà là de quoi mettre le feu aux poudres dans votre île. Cependant le simple bon sens et l'étude de la géographie prouveraient que les intérêts de nos deux pays sont liés. Voyez-vous la côte normande occupée par la flotte allemande? On voudrait être plus vieux d'un mois. Il n'y en a pas encore un d'écoulé depuis ma visite à la Wartburg! Est-ce à Potsdam, à Berlin, ou dans la salle basse d'Eisenach, que l'empereur s'est recueilli avant l'heure présente, où les princes l'entourent et délibèrent? Il me semble voir cette assemblée. Ce soir, peut-être, un télégraphiste portera ce câblogramme destiné à des milliers de prévenus innocents : votre pourvoi est rejeté. Nous courberons la tête, si tel est le verdict.

La séparation se prépare, plus que cela : elle s'accomplit. Nos rapports avec ceux qui partent ne sont plus les mêmes qu'hier, on a avec eux l'embarras, la gaucherie du quai de la gare, quand on ne sait plus que dire au voyageur qui a un pied sur la marche du wagon. Ce sont les derniers sons d'une voix qu'on n'entendra peut-être plus jamais. Il se fait entre eux et nous la distance, le vide, la fatalité. On essaie de leur dire qu'en somme, les risques sont partout à peu près les mêmes, on leur cite les promeneurs qui arrivent au passage à niveau sans que le mécanicien voie la locomotive qui fonce sur l'auto : nous en sommes là, vous et moi, à chaque minute, dès que nous sortons de chez nous. Desroches me répond, rouge, la mâchoire contractée : ...Peut-être, monsieur, mais l'ouvrier couvreur qui tombe d'un toit, a plus de chances de se

casser le cou que celui qui a grimpé sur une chaise pour planter un clou... il y a le canon, et nous y allons... Il voudrait déjà être loin. Les âmes prennent des directions opposées, elles ont soif de solitude. Il a passé la nuit à expliquer à sa petite femme ce qu'elle aurait à faire quand il serait mort. Il n'a pas l'air de supposer qu'il puisse en revenir, et il m'avoue, aussi que, dès qu'il ne la verra plus, il ne pensera qu'à la guerre, à tuer. En ce moment, on a un peu la gorge contractée. Pas une plainte.

Effrayante, cette jeunesse hier encore si insouciante, si heureuse, nos héritiers, ceux pour qui nous avons travaillé, nos successeurs ; ces garçons auxquels nous allons survivre, ces enfants si illogiquement graves, mûris, religieux, qui vont partir en bras de chemise, presque nus, la poitrine qui s'offre à la mort... c'est la catastrophe au milieu de la fête.

Nuit du 31 juillet au 1er août.

Ces dames ont été à Dieppe, désert comme en novembre. Le *New-York Herald*, qu'elles rapportent, n'a plus d'espoir, cela semble maintenant fatal. Au déjeuner, les bouchées vous étranglent, on ne parle pas. Le petit Georges refuse de se mettre à table, cet enfant si fermé d'habitude tient des discours à l'office, se fait expliquer la manœuvre des canons par Achille, ex-canonnier, péroreur et matamore, qui, je le crois, ne sera jamais très exposé, vu son âge, mais qui voudrait occire tout le monde. Avec nous, Giorgio est silencieux, mais, tout à coup, pose des questions inattendues, résultat d'un travail nouveau dans cette mystérieuse cervelle de gosse. Il se jette au cou de Madeleine et l'embrasse (ce qu'il ne fait jamais), sa langue se débrouille, il semble qu'il ait deux ans de plus ; lui, si paresseux pour lire, court après les journaux. Il ne quitte plus sa carabine.

Un homme de V. m'apporte, de la part de mon ami, une « circulaire » de la Franc-Maçonnerie, sur les rapports à établir entre la France et l'Allemagne. Recevoir cela à cette heure ! c'est la suite du beau rêve pacifiste, au sein même de la compagnie la plus combative, la plus agissante. A cette heure, quelle ironie ! *Mise à l'étude*, est-il écrit en tête de ce factum. Elle sera remise, cette étude, à un peu plus tard, je le crains.

A trois heures et demie, H. me téléphone. Jaurès, à son

retour de Bruxelles, « étonnant » ; — plein de confiance. L'Allemagne, selon Jaurès, ne veut pas de la guerre. Malvy, ministre de l'Intérieur est content. On est prêt, l'état d'esprit est excellent. H. me donne trente-six raisons historiques ou sentimentales, dont on peut soutenir quelques-unes, pour que la guerre n'ait pas lieu. Pas de mobilisation encore.

La mère de X., invitée en Allemagne par la princesse Charlotte à passer une quinzaine avec elle, avait télégrappié que, vu les circonstances, Son Altesse comprendrait que ce voyage était impossible. Réponse de la princesse : « Je ne comprends pas. Venez, nous vous attendons. » Madame X. a dû prétexter de la maladie de sa sœur. N'est-ce pas déroutant? Une comédie? Quoi? Comment la duchesse de Saxe Meiningen pouvait-elle compter sur une Française à la fin de juillet?

A quatre heures, visite de madame et de mademoiselle X. Clemenceau doit leur envoyer la grande dépêche, dès qu'il saura la chose. Elles restent à Dieppe. La comtesse B. survient, enchantée. Elle a obtenu de l'or, par l'un des croupiers des petits-chevaux ; ce matin, elle a vu passer au large des dreadnoughts anglais. M. V., à l'Hôtel Royal, crie très fort au garçon qui le sert à déjeuner : Mon valet de chambre est très pessimiste ; l'autre lui répond : Monsieur, je suis Allemand, j'ai déserté, je file ce soir pour l'Amérique ; tous mes collègues seront de retour ici dans trois semaines, avec leurs casques à pointe. Ce sera une boucherie dans la rue Aguado. Si monsieur n'est pas mobilisable, monsieur ferait bien de me suivre ; si monsieur savait ce que c'est que l'Allemagne ! J'ai beau dire à mes copains français, ils ne me croient pas. Pour eux, c'est une balade de trois mois au plus, de Berlin à Paris. Jamais, monsieur, jamais, vous n'entrerez chez nous, écoutez-moi. Je n'y tenais plus, au régiment, j'ai manqué y crever, je me suis juré de ne plus remettre le pied dans ce pays-là. J'aime mieux être citoyen libre, aux États-Unis. Oui, je pars cette nuit, par Newhaven. C'est dégoûtant de se battre pour la Serbie.

Félicien Cacan arrive, je me dérobe pour aller causer avec lui dans le jardin. Ciel de plomb, sinistre. Cacan est délirant, échevelé, hâve, comme déjà dans la mêlée. Appartenant aux services auxiliaires, il enrage, voudrait des appuis auprès du ministre, pour être versé dans l'active. Je lui rappelle la fragilité de sa

constitution — sans trop insister — ses enfants, dont il est le seul soutien, mais il me regarde d'un regard que je n'oublierai jamais : Mon cher maître, aujourd'hui la folie devient la raison. Il faut admettre ma folie, si je suis un fou. Combien va souffrir votre raison ! Abdiquez, il le faut, vous devez vous soumettre, c'est votre nouveau devoir, comme le nôtre est d'être fous. On n'a plus le droit d'aimer ni les siens, ni les choses qui vous étaient les plus chères. N'êtes-vous pas là pour veiller sur nos foyers?

Cacan me quitte pour aller chez Desroches, qui est au même diapason. Ces nobles êtres sont faits pour se comprendre ; leurs pieds ne touchent déjà plus la terre de Normandie. Voilà le peuple français dans sa vérité. Comme je vous l'écrivais, je crois, l'autre jour, ils se trouvent enfin eux-mêmes. Ils ont besoin d'action, de don, d'héroïsme. Tempéraments d'entraîneurs, de chefs, désintéressés, oublieux d'eux-mêmes et de leurs infirmités s'ils en ont.

A sept heures, je reconduis Cacan à V. et rencontre mon jeune député éclatant d'indignation contre l'optimisme de Jaurès dont il nous lit l'article dans *l'Humanité*. Là encore un vrai type de Français, généreux, violent, « la tête près du bonnet », sincère, changeant, toujours prêt à renoncer ses opinions d'hier, s'il croit s'être trompé. Il fait pitié, car il admire et aime Jaurès, comme un apôtre, Jésus.

Son cousin Jacques nous hèle sur la route. Du *Journal de Rouen* on a téléphoné à son père : « Mobilisation commencée. »

Personne ne peut y croire. L. m'avoue enfin ses craintes : nous ne sommes pas prêts du tout.

Chez Jacques, personne ne se fait plus d'illusions. On lâche la corde, le ballon s'enlève. Nous sommes là cinq hommes qui se regardent en silence. Spontanément (comme on s'étonnerait dans votre pays de ce geste campagnard et français) nous nous embrassons.

A Offranville, Lili L., de retour à Paris depuis ce matin, revenue du Danemark vià Cologne, a téléphoné que les lignes étaient gardées militairement, hérissées de fusils. Le voyage a été angoissant. Elle l'a échappée belle ! Lili sera demain à Dieppe.

Nous faisons semblant de dîner, quand un tardif appel au

téléphone nous jette tous dans l'antichambre. Jeanne, de Paris : « Ça y est ! »

Vive la France ! hurlons-nous ensemble.

Je suis maintenant dans ma chambre d'où je vous écris ces notes de bord prises heure par heure dans cette journée historique. Si l'écriture est tremblée et peu lisible, je ne puis mieux. Gardez ces feuilles comme souvenir.

Nous attendons le tocsin. Personne n'est couché dans la maison. Le maire m'a fait demander si la nouvelle était officielle. Lui, il n'a pas encore reçu d'ordres. On a expédié l'auto des L. à Paris pour chercher Lili ; demain, il n'y aura plus de trains pour les civils. On pleure dans la chambre à côté, on pleure à tous les étages. Je viens de renvoyer Marcel chez lui hâter ses préparatifs. Il a fait son pauvre petit testament. Il nous confie sa femme. Il me dit : — Monsieur, moi j'ai deux pères, merci. Nous nous embrassons, je le chasse, mais il veut encore revenir au matin. Vous imaginez cette dernière nuit des nouveaux mariés. Maître Prosper donne des ordres aux gens de la ferme. La chaleur est accablante, des voix mâles braillent *la Marseillaise*, au loin, vers Gennèville.

Pas encore de tocsin... Comment sera-ce? peut-être des clairons? Le cœur bat si fort qu'on croit à chaque instant qu'on n'entend plus.

1er août.

Chère amie,

Inoubliable journée, la plus émouvante, la plus noire que nous ayons vécue. Je ne réponds à aucune de vos questions et je ne discute pas vos réponses, ce sera pour plus tard. Le jour de la mobilisation ! Savez-vous ce que cela signifie dans un pays comme le mien? Voici quarante ans que nous attendons cette fuite partielle de la population masculine, cet exode en masse, cette amputation monstrueuse et sublime de notre corps. Les bras valides, tous, sur un mot d'ordre abandonnent l'outil de paix pour décrocher les armes du ratelier. C'est une transfusion du sang épars de la France multiple et individualiste, dans un seul être anonyme, grandiose, sans âge, sans personnalité. Une muraille de chair et d'os mouvante, compacte, va se dresser le long de la frontière

pour la protection du territoire menacé. La moitié de notre sang le plus pur nous est retiré des veines ; avant que notre tissu ne se reforme, que la plaie ne se referme et que l'équilibre de la circulation ne se rétablisse, quelles fièvres, quelle incertitude ! Les chirurgiens croient avoir pris leurs mesures ; ils s'estiment donc sûrs d'eux-mêmes? L'opération ne s'est jamais encore tentée ; on l'a remise et remise. Enfin ! Cette fois, c'est le départ pour l'hospice. Quand saurons-nous si elle a réussi, la redoutable opération? Les mères, les grands-pères, les aïeux et les enfants attendront dans l'épouvante. C'est aujourd'hui, premier août, dix-neuf cent quatorze, au début du siècle de pacification, aujourd'hui samedi, que le premier convoi s'ébranle.

Le tocsin n'a pas encore sonné, cette nuit. Ce matin, à sept heures, Madeleine et moi nous habillons pour conduire à la voiture qui les descendra à Saint-Aubin, les Desroches. Marcel entre par la ferme, un journal à la main, il me le tend : Jaurès a été assassiné dans un restaurant par un patriote fou. Voilà la conséquence de l'article d'hier. Ceci veut dire révolution dans Paris. Nous n'aurons pas de nouvelles avant midi, et encore, il faudrait à Dieppe. A huit heures, Jeanne téléphone. Elle a suivi le capitaine Jacquemin à la tête de ses cuirassiers ; grandiose manifestation patriotique. Un peu plus tard, le régiment rebroussait chemin, il fallait faire la police de Paris qui va être mis en état de siège.

Je sens la maison frémir. Ces dames voudraient être là-bas. Elles vont à Dieppe, je m'enferme après avoir dit un dernier adieu au jeune couple qui est monté dans le dernier train, accompagné des vœux du village et de notre tendresse. Plus un bruit, chez moi. Chaleur asphyxiante, soleil torride d'avant l'orage.

L'automobile ne revenant pas pour le déjeuner, j'erre dans le bois sans savoir ce que je fais. Un coup de cloche. Il est deux heures, je cours au téléphone. La buraliste annonce que toutes communications avec Paris sont coupées. Elle a un *Journal*. La loi martiale fonctionne en Allemagne, la presse allemande est muette. La bonne mademoiselle Depensier, pour me faire plaisir ajoute : — Il y a dans *le Journal* un portrait de Turpin, l'inventeur qui va offrir à la France sa

découverte. Ça ne sera pas long, nos garçons seront ici pour la Toussaint. Confiance !

Ces dames sont restées à Dieppe. Le ciel s'est assombri, l'air est irrespirable, il y a de grands nuages horizontaux comme dans le *Massacre de Scio* par Delacroix, qui s'éteignent petit à petit et se fondent en un gris de cendre uniforme. Au loin, des roulements de tonnerre.

Potdevin, le jardinier, doit être rendu demain matin à Longueville. Il émonde les rosiers sur le mur, contre le salon. Je l'entends, en redescendant de l'échelle, dire à sa fillette : — Tu veux bien que papa aille à la guerre? — La petite pleure : — Non, non ! — et se colle contre le tablier bleu. A sa femme : — Clos tes volets, Berthe, sors pas, ça te ferait quelque chose quand le tocsin va dinguer. C'est pour cinq heures, y paraît.

Je n'y tiens plus, je sors, et me poste entre l'église et la mairie.

Les ménages sont sur le pas de leurs portes, on regarde si les gendarmes sont déjà visibles sur la route, mais de quel côté viendront-ils? M. le maire est entouré de ses adjoints ; le maître d'école, de sa fenêtre, observe mélancoliquement ses quatre fils [1], dont l'aîné se promène rieur, gai et loquace, penché sur sa femme qu'il soutient de son bras. Ils sont ici en voyage de noces.

Il y a peu de monde sur la place, les hommes restent aux champs jusqu'à la tombée de la nuit. La terre, avant tout ! La cloche, ils l'entendront aussi bien dans la plaine, peut-être déjà d'autres clochers se sont mis en branle. Pas une parole choquante ; une dignité froide de veillée des morts.

Enfin, une trompe d'auto ; ce sont les gendarmes. Il est sept heures moins le quart. Ils s'arrêtent à la mairie, entrent dans le bureau. Le maire en ressort, se dirige vers l'église. Un éclair sillonne l'horizon, quelques gouttes d'eau tombent ; et les lugubres notes six fois répétées à deux reprises et à un demi ton d'intervalle, font vibrer l'air lourd, immobile, annonciatrices du grand incendie.

1. Étienne Pruvost, professeur d'anglais au lycée de Commercy, adjudant, tué à l'ennemi en Lorraine. Son frère Rémy, caporal, tué dans une charge à Esternay. Paul Pruvost, sous-lieutenant, professeur au collège d'Eu, neuf blessures, à la Marne.

Étienne Pruvost désenlace son bras de la taille de sa femme, il bondit vers le portail de l'église : Qu'est-ce que c'est? nous ne voulons pas de cette sonnerie des sinistres; qui a commandé ça? je vais faire donner le carillon des jours de fête !... comme à Pâques, n'est-ce pas, papa? — Non, mon fils, ce ne serait pas permis, M. le maire a des ordres. — Et, après un rapide haussement d'épaules et un sourcil froncé, il passe sa main dans les boucles de ses cheveux blonds et lustrés, baise sa compagne, rit et l'emmène sous les quinconces reprendre le colloque sentimental.

Le crépuscule, ou la ténèbre? La rue se vide, les gendarmes sont déjà loin. M. le maire nous prévient contre l'adolescence ouvrière ; les usines d'Arques vont être fermées, il y aura des rôdeurs dans la campagne, la misère les guette — l'horrible misère des grèves. Il s'agira tout de suite d'organiser des secours. M. le maire n'est pas un optimiste. — Tenez, dit-il tout bas, ils ne savent même pas, à Paris, qu'il n'y a plus de gendarmes à Offranville. Ils m'adressent ceci. Il faut que je réquisitionne une auto pour faire porter ce pli à Ouville-la-Rivière. C'est un pli cacheté. Ah ! l'administration...

A la maison, les dames sont invisibles, chacune dans sa chambre. Madeleine écrit, a défendu à Giorgio de la déranger. L'enfant se roule dans le couloir, à la porte, en proie à une crise de larmes, mais silencieux. Il tient la cage de l'oiseau bleu contre sa poitrine et, comme je lui demande pourquoi : — On ne le dit pas, mais je sais bien que tout le monde s'en va. Je ne veux pas le laisser, mon oiseau. — Je n'ai pu le consoler, ni le convaincre qu'on ne s'en allait pas tous. Cet enfant pressent un malheur, lui qui ne craint rien, il a peur comme les animaux pendant la nuit, il n'a jamais consenti à se mettre à table, ni à se coucher, il a passé la soirée dans le jardin, pendant que nous nous évitions les uns les autres. Une famille à la veille d'un enterrement...

Dimanche, 2 août.

Chère amie,

Aurai-je le courage de vous écrire ainsi chaque jour? Ce sera difficile et, peut-être, d'une mauvaise hygiène mentale. Pour

continuer, il faudrait convenir de ceci : je vous adresse en toute confiance, au hasard, mes pensées, comme d'habitude un peu imprudemment, dites-vous. Nous n'allons plus rien savoir ici. Une gaze va descendre comme au théâtre pendant qu'une grande scène se prépare. On essaiera de deviner, de distinguer quelque chose dans le flou. Inutile! Des journaux de l'avant-veille, des dépêches tendancieuses, puisque officielles, un service des postes irrégulier, des rumeurs folles, des fausses nouvelles : l'ignorance du campagnard. Il sera impossible de contrôler les faits et de suivre les événements. Quelqu'un viendra de Rouen, de Paris, de Londres. De Londres? Ami, ou presque ennemi? Un frère ou un indifférent? Tant que nous n'aurons pas la main dans la vôtre, je me méfierai et vous serez gênée. Ne méritez pas votre nom de perfide, chère Albion !

Enfin, il y aura encore quelques jours de répit avant l'action. Dès aujourd'hui, le mot *guerre*, qui n'était qu'un vocable ou une image sans relief dans un obscur repli du cerveau, prend une couleur obsédante qui teint toutes choses. L'eau, la farine, le bois, le charbon dont il va falloir s'approvisionner, c'est la *guerre*. Madeleine devant aller à Dieppe pour le marché, commande l'automobile ; on lui dit : demain, elle sera réquisitionnée. Elle partira pour la guerre. Les choses vous quittent comme les gens. Elles ne vous appartiennent plus, puisqu'elles appartiennent à la guerre, elles n'ont plus leurs dimensions de paix, ne serviront plus à ce à quoi elles servaient. On les regarde comme de la vieille ferraille. Le présent qui, si souvent, n'est tolérable qu'à cause des projets par quoi l'on en sort, se referme sur nous. L'aiguille s'arrête sur le cadran et la clé manque.

Je viens d'empaqueter mon manuscrit d'*Aymeris*, je l'ai ficelé, scellé, daté. Il restera tel quel, car Aymeris était l'homme d'avant la guerre, je ne pourrai le ressusciter, après, pas plus que le moi d'hier. Louis Aymeris, créé pour la douleur, avait assisté à la lente désagrégation de ses rêves, il redoutait l'avenir et, pour un anodin motif, allait se suicider. La terre tremblait, se crevassait sous ses pas. Que n'a-t-il attendu? Les probabilités d'hier ! Tout est à recommencer, le monument sera repris à pied d'œuvre. Le suicide n'a plus

d'excuse. Voici des lauriers pour des tombes que personne n'aurait entretenues, pour les mécontents, pour les chimériques, pour les ambitieux, pour les désabusés, pour ceux que la gloire a trop tôt visités, et pour ceux à qui elle tardait à sourire, voici des lauriers pour les éternels méconnus — mais voici la colonne triomphale sur la fosse commune.

Préparons-nous pour la terrible leçon, oublions-nous nous-mêmes. Les plus hautains et les plus superbes se courberont sans déchoir. Vous avez ri, quand on parlait du grand « *sentiment collectif* ». Tâchez de vous fondre dans la foule ; votre orgueil n'aura plus à en souffrir. Puisse la guerre réussir là où la paix échoua.

L'arbre dont les feuilles jauniront à l'automne n'aura pas, l'hiver, honte de son bois dénudé jusqu'aux frondaisons d'avril. Mais nous, qu'attendre du printemps? Le cycle des saisons est rompu, leur rythme désaccordé.

Est-ce la prison, ou bien sont-ce les grilles qui s'ouvrent devant le forçat libéré? Le préau sous la mince bande de ciel, ou l'évasion? Peut-être Jason,

Depuis l'aube, je suis à ma fenêtre, je ne sais ce que je regarde.

Ils partent, beaucoup sont partis, les chants s'éloignent. Comme nos pêcheurs de harengs, ils s'embarquent en chantant, un peu saouls, la matinée est belle, la mer unie, ils croient revenir à l'automne. Nous les suivons de la jetée. Déjà les voix se perdent dans la distance. Quels orages s'apprêtent, combien parmi eux rentreront? Chez moi j'attendrai ce retour ; à la Toussaint, à Noël, ou à Pâques? J'ai aperçu les récifs de l'autre rive. Je cacherai aux parents mon anxiété, je ne dirai plus rien ; d'ailleurs, ils ne m'écouteraient pas, et tant mieux, s'ils ignorent. Ils sauront assez tôt ; aujourd'hui plus que jamais : heureux les simples.

Trois heures. — Lili apporte de Dieppe *le Journal*. L'Allemagne déclare la guerre à la Russie. La mobilisation allemande est achevée. La nôtre commence. Le kaiser tire son glaive du fourreau.

3 août.

Une nouvelle phase. Ce matin, point de courrier, point de *Journal de Rouen* au réveil, point de nouvelles, si ce n'est que

les hostilités sont, dit-on, engagées sur la frontière. Des rames de wagons pleins de troupes ont passé toute la nuit sur notre ligne. La cloche de la gare, qui nous indique l'heure autant que la sonnerie de l'église, tape ses trois coups à chaque instant, ce qui trompe. Des visiteurs inattendus viennent on ne sait pourquoi, des gens à qui on n'a jamais parlé s'arrêtent devant la barrière et demandent à entrer ; hier soir, ce matin, il y a eu jusqu'à douze personnes à la fois dans le salon. Mrs L., et sa tante de Washington, avec son petit garçon, sont venus de Pourville. Leur étonnement s'exprime par des phrases déconcertantes.

Mrs L., qui habite Paris pour l'éducation de ses enfants, parle notre langue comme la sienne. Mrs L., avec toute sa sympathie pour nous, son émotion, témoigne d'une ignorance si complète de nos mœurs, de nos sentiments, que moi-même, habitué comme je le suis aux étrangers, j'en suis gêné. — Comment? on envoie les jeunes d'abord, avant les hommes de quarante-cinq ans?. Est-ce que les femmes pourront suivre, près de la bataille? — demande-t-elle. Ces dames viennent de traverser des villages déjà presque vides de jeunes hommes, elles sont émues, elles admirent mais n'y comprennent rien. Cette abnégation, l'enthousiasme de ceux qui partent doivent leur sembler aussi lointain que, pour nous, le sentiment du Japonais qui s'ouvre le ventre.

Les femmes de la maison cueillaient des cerises au potager ; les montrant à Mrs L., je lui dis combien de fils elles ont, partis ou qui vont partir ; l'une, au moins, de ces Françaises, Marie, pleurait ce matin en rédigeant un télégramme à son garçon, réformé et malade, qui lui a écrit qu'il s'engage. Vraie ouvrière française, travailleuse et rude, elle l'a élevé, son Gabriel, et maintenant ce serait son tour, à lui, d'aider sa mère. Et le télégramme était : — A ta place, ferais comme toi mais aimerais mieux partir moi-même. Ta mère.

En prenant congé des Américaines :

— Quand vous reviendrez en Europe, vous ne retrouverez rien de ce que vous y aurez laissé.

— Comment l'entendez-vous?

— Ce serait trop long à expliquer.

— Est-ce que vous aurez un roi?

— Oh ! non, je ne le crois pas. Tout à fait le contraire, même.

M. le doyen, le maire, les principaux du pays demandent à s'entendre avec Madeleine pour organiser les secours aux indigents : le doyen expose la situation économique, avec je l'espère, un pessimisme injustifié.

— Il n'y a plus de crédit comme en 1870, il n'y a plus de bas de laine, chaque possesseur de mille francs les a convertis en un livre de chèques ; l'ayant déposé dans une banque, l'argent est devenu un symbole, l'argent est une poussière qui passe entre les doigts du cultivateur comme dans un tamis. — Le curé songe à proposer : fournissez votre récolte, on vous paiera ensuite par annuités. Accepteront-ils? C'est peu probable.

Vous voyez, chère amie, comme l'on se hâte, ici, et rien de ce qu'on prévoit n'arrivera. Je ne puis m'engager à rien, je ne suis pas même propriétaire ici et ne songe pas à y prolonger notre séjour. Les parents de Georges nous somment de le leur ramener ; mais Sainte-Cécile est loin.

Les discussions dans le salon me font fuir, et je vais à V. surveiller les enfants de Cacan, après le départ du père. Que penserait mon Américaine, en pénétrant dans cet intérieur d'artistes qui venaient à peine de savourer les hors-d'œuvre d'un bien-être relatif? Les esquisses de la décoration commandée à Félicien sont à côté d'une toile de six mètres carrés, roulée encore — sa première « commande ». Cien et Monna ont sauté à mon cou, la maman, en camisole, les cheveux épars, rangeait l'atelier, clair, peinturluré de jaune et de bleu, des capucines en guirlande. La malheureuse ! Il est parti et tout s'obscurcit autour d'elle, elle s'enfonce dans un tunnel. —Quand Félicien nous a dit adieu, j'ai bien compris, monsieur que nous n'existions plus pour lui, lui qui adore les enfants, lui l'encourageur ! Il n'a pas voulu vous revoir, monsieur, pour ne pas s'amollir. Il était comme fou. A la gare de Dieppe, il s'est déjà battu. C'est que les employés d'hôtels, des Allemands, insultaient des Français. Ils prenaient rendez-vous pour dans un mois, ils seraient là avec leurs baïonnettes, pour les enfoncer dans des ventres et saigner ces c... de Français. C'était dégoûtant. Félicien s'est emballé, il y a eu rixe. Il m'a défendu de vous le dire, mais, voilà ! Les petits pleuraient,

mais, vous voyez, ils sont déjà consolés. Si le père pouvait au moins faire l'infirmier... mais pas se battre, lui qui n'a jamais été soldat... Et sa pauvre santé !... Enfin, il paraît que ça ne peut durer longtemps. D'abord, qu'est-ce qu'on deviendrait? On a beau être courageux, avoir de l'ordre. Enfin ! il ne faut pas penser à soi... Est-ce vrai que Guillaume a été assassiné, monsieur? Ici, il faut fermer l'oreille, il n'y a que mensonges. C'est plein d'Allemandes et d'Autrichiennes, en service dans les chalets ; il y a une colonie d'espions à Vastrival, on les a mis sous verrous, ils crient par la fenêtre que leur ambassadeur est encore à Paris, ils veulent lui téléphoner, ou ils mettront le feu...

Je suis rentré chez moi en faisant le grand tour par Dieppe. Les routes sont vides, quelques groupes d'hommes avec leurs chaussures de rechange sous le bras s'en vont à pied, en bras de chemise, rejoindre le dépôt. Les derniers baigneurs qui montent en omnibus du chemin de fer invitent les soldats à s'asseoir sur les malles, pour les « porter » à la ville.

Je voulais voir G. au manoir. Il est dans son cabinet, téléphone à Dieppe — la dernière communication, ce soir — et me prie de l'excuser. Quand il me fait introduire, il paraît très sombre et affairé, peu désireux d'une entrevue ; mais après quelques minutes d'hésitation, il se rend compte qu'il pourra parler franchement. Il a fait la guerre de 78 comme officier dans l'armée russe, c'est un des hommes les plus au courant de la situation européenne, politiquement, financièrement. Il s'assied, baisse la voix : — Avez-vous envisagé le présent et l'avenir? Je vais vous dire des choses que je ne dirais pas à grand monde, ici. — A quoi bon? La Rusise ne fera rien d'utile pour vous avant longtemps.

— Qu'appelez-vous longtemps?

— Je ne voudrais pas vous effrayer. Elle ne fera sentir sa force qu'au printemps. Avant cela, des tentatives, des diversions ; l'hivernage. La guerre ne commencera vraiment qu'en mars ou avril, sinon les pires événements se seront produits, et si la paix était conclue cette année, ou au début de 1915, nous n'aurions plus, tous, qu'à demander l'aumône, l'Europe ne serait plus habitable, elle serait allemande.

Sir Francis Bertie venait de télégraphier : « How many

boats available in Dieppe to day, British? » L'Angleterre, aujourd'hui, s'en tient (officiellement) à ses conventions, elle gardera nos côtes en policeman. L'ambassadeur à la fin de se carrière, est un vrai ami de la France, veut couronner son œuvre, il espère encore une déclaration de guerre à l'Allemagne, seul moyen pour l'Angleterre, après s'être entremise comme pacificatrice, d'arrêter le geste du kaiser. La violation du territoire luxembourgeois a déjà excité l'opinion britannique. Mr. Asquith cédera-t-il à un grand mouvement d'opinion? Votre lettre d'hier est, chère amie, assez ambiguë. Sir Edward Grey se débat ; mais l'influence de vos radicaux ! C. T. va faire des discours abominables aux Communes. Je comprends que vous ne puissiez plus causer avec lui : il n'y a rien de plus dangereux que les aristocrates qui se mêlent de faire les démagogues. Chez nous, ce fut une tradition dans quelques familles du Faubourg ; cela ne leur a jamais porté bonheur. Mais, ce que vous m'écrivez de la grand'mère d'Ethel est très curieux. Si cette vieille Américaine d'Allemagne forme son opinion dans le *Continental Times* et le Wolff-bureau, il n'est pas surprenant qu'elle vous accuse de jalousie et des plus vils sentiments. Cornelius Vanderbilt vous traîne dans la boue, et, s'il lui était prouvé que Berlin veut acheter la France, de compte à demi avec vous, si vous acceptiez le marché : alors, il vous accorderait de nouveau son estime. Y tenez-vous?

J'ai déposé G. chez le Consul, qui était au port. Nous l'y rejoignons. Les bateaux anglais sont réquisitionnés, W. a pu encore faire partir quelques Anglais. Quand il traversa la rue, on l'acclame ; sur le paquebot, on chante *la Marseillaise* et le *God save the King*. G. et son gendre P. sont verts d'émotion.

Au bas de la côte de Rouen, j'aperçois à sa fenêtre, riant comme toujours mon brave photographe Fernandez, qu'on avait dit arrêté comme espion. Chez moi, le garde champêtre enquêtait au sujet d'un Autrichien qui aurait été notre invité : chapeau mou à larges bords, raglan à pèlerine... c'est André Gide ! Voilà la hantise populaire de l'espionnage, il va sévir ; déjà l'on avait mis en prison, à Offranville, le curé de G. qui passait à bicyclette dans le bourg. Relâché, grâce à nous qui le connaissons, il assistait à la prière du soir, à la seconde de ces réunions de fidèles, où ces dames entonnent le *Parce Domine*

et le *Tantum Ergo*, ces hymnes pantelantes de la créature à son Créateur.

A M. A. M.

4 août.

Mon cher ami,

Vos lettres et vos dépêches sont si péremptoires, que nous pensons très sérieusement à vous renvoyer Georges. Le voyage est difficile en ce moment, il faudrait une occasion ; peut-être, plus tard, quand la mobilisation sera terminée, y aurait-il moyen de faire un tour en Vaucluse. Vous nous tiendrez au courant de l'ambulance que vous préparez dans l'hospice construit par votre tante. D'ici là, Georges est en sécurité avec nous et il va se remettre à l'étude, s'il se calme un peu. Vous ne reconnaîtriez pas votre fils. Cet enfant robuste, déjà gonflé par la sève, qui se taisait, obstinément timide et clos, *la Marseillaise* l'a dégangué. La barrière est ouverte, c'est la liberté pour lui, les mots de mort lui délient la langue, il bavarde, il pérore. Cette tête qui ne se levait jamais pour recevoir le baiser, le cherche ; ses yeux qui ne regardèrent jamais les étoiles que pour le plaisir mécanique de manier un télescope, regardent tout ; il observe, il s'intéresse et questionne. Les tambours, les trompettes, les joujoux bruyants qu'on lui refusait, tout l'odieux d'hier est permis, il se montre tel qu'il est, on va enfin pouvoir le connaître. Il s'oriente comme ses aînés. Il va être quelqu'un. Très intrigué de Jaurès. — Qui est Jaurès? qui c'est, un socialiste? — Un socialiste est un monsieur qui ne voudrait plus de guerres, mais que les hommes soient heureux et qu'il n'y ait plus de pauvres.

Silence. Puis : — Alors, comment qu'on ferait? — Je lui explique qu'il y aurait à la mairie des tickets, des bons de pain pour chacun pareillement ; mais déjà sa pensée est ailleurs, cela lui semble « *bête* ».

Sa tante fait des lectures des *Mémoires d'outre-tombe*. Waterloo l'a enchanté; mais comme Madeleine, pour éloigner l'image de la guerre, avait choisi l'*Invocation à Cynthie*, Georges s'est mis en colère, il voulait encore des combats. — C'est ennuyeux ça ! on ne sait pas ce que ça veut dire.

Un autre enfant n'aurait pas mieux compris, mais aurait

été bercé par la musique des mots. Georges est le petit Français d'aujourd'hui. Il est généreux, bon, il n'a peur de rien, il est pratique, mais sa sensibilité ne vibre qu'en corrélation avec le jeu de ses muscles de boy scout.

Je ne vaudrai rien, pendant cette guerre dans mon rôle d'oncle, Georges me méprisera et si vous ne deviez pas être mobilisé bientôt, je me déchargerais volontiers sur vous de son éducation. Ici, l'on sera trop près de la fournaise. Les femmes du Nord sont des Bellones. Je n'admets ni le ton, ni le régime excitant pour les enfants. S'ils doivent plus tard se rappeler ces heures tragiques, que ce ne soit pas comme une immense partie de plaisir. Georges serait mieux avec ses sœurs, avec de plus jeunes que lui. Sa véhémence, sa brutalité seraient décuplées par le son du canon, lequel pourrait bien parvenir jusqu'ici. Mon bon A., quelle épreuve pour les vieux! quels devoirs pour les civils! Nous serons ceux qui doivent soutenir les courages défaillants, ne jamais dire toute la vérité, si nous la connaissons, ou adopter celle que l'intérêt national dictera, car, à partir de ce jour, notre jugement personnel doit faire place à celui du pays. L'individu ne doit plus exister, nous serons comme des gros sous dans un sac de toile et les pièces percées ne porteront pas bonheur. Des sous neufs au millésime 1914. Là-bas, dans votre Provence, les cyprès pointeront toujours également verts, sous un ciel plus serein que celui-ci, la poussière blanche de la route ne boira pas les gouttes de sang ; l'on s'étire, l'on se réveille en bâillant; à Sainte-Cécile, cette guerre se passera pour vos femmes comme dans un pays étranger auquel elles prêteraient leurs fils. N'ignorez pas qu'elle sera longue, longue, indéfiniment longue, abominable. Pourquoi vous dis-je cela? Vous l'avez prévue, annoncée,... quand vous étiez Parisien. Depuis que vous vous êtes retiré dans votre garrigue, auriez-vous pris conseil du lézard et de la cigale? Écrivons-nous, tant que ce sera possible. La poste est très inexacte...

P.-S. — Je rouvre ma lettre, parce que je n'ai pas assez insisté sur Georges. C'est très important, et, autour de moi, les passions s'opposent à ce qu'on m'écoute. La théorie est : il faut qu'un garçon voie la guerre, qu'il y prenne une leçon de courage, d'abnégation, de dévouement à la Patrie. — S'il en

était ainsi ! — Du courage, Georges en a ; on naît courageux comme on naît brun ou blond ; rien ne donnera du courage au lâche, ni la guerre, ni l'éducation. Abnégation, dévouement sont des mots, des abstractions pour Georges ; la guerre n'est pas un *spectacle* pour l'enfance. L'instinct de férocité qui fermente inspire les jeux des garçons ; il devrait être refoulé, tant qu'il ne sert pas, tant que la circonstance ne le sanctifie pas. Sans lui, point d'héroïsme, et la guerre serait révoltante. C'est pour nous un truisme, mais allez dire cela au bambin ! Il ne distintinguera pas, il ne peut pas distinguer, et il ne faut pas qu'on l'excite à la parodie puérile, dégoûtante, de la plus noble des exaltations.

Les enfants ne devinent la mort qu'au travers d'allusions poétiques et fades, et encore les grandes personnes ne la nomment-elles qu'en baissant la voix. Le tocsin a sonné, et aussitôt, le père, la mère donnent aux petits les journaux à lire, parlent devant eux de ce dont les livres, à l'index dans la bibliothèque, ne traitent même pas. La mère approuve et admire ce qu'elle défendait hier. L'enfant ne fera pas de différence, et sachez bien *qu'il ne comprend pas mais retient.* Redoublez de vigilance. S'il comprenait, il protesterait, ou serait un *monstre.* Ce serait le Vandalisme dans les intelligences, organisé, ordonné par vous. N'y aura-t-il pas assez de barbarie sur la terre?

Les femmes cueilleront des fleurs, tricoteront des chaussettes et sucreront les compotes en proférant des cris de corps à corps. Elles devraient se voiler devant les enfants, à moins que leur génie ne transporte dans un autre plan l'idée de la guerre, comme il faisait hier l'idée de la mort et la notion d'honneur. Si ingénieuses, d'habitude, les mères! Les opérations sont à peine engagées, je me hâte peut-être trop de craindre. La fièvre tombera j'espère. Néanmoins, je préférerais Georges, au loin, dans votre garrigue.

(*A suivre.*)

J.-E. BLANCHE

CHARLES PÉGUY

Un Français. Voilà peut-être la définition de lui-même qu'eût préférée cet écrivain passionné, ce lettré méditatif, cet homme d'initiative et de combat, grand entraîneur de consciences. Et voilà sans doute le titre qu'il aurait choisi pour identifier sa tombe. Mais il ne devait pas avoir de tombe à lui. Il est couché dans une glorieuse fosse commune. D'ailleurs, un suprême côte-à-côte, sous de la terre d'Ile-de-France, le repos définitif pêle-mêle avec des Français morts pour la France, c'est conforme à l'idée que ce Français pouvait avoir d'une enviable sépulture.

Comment il succomba? Sanglant épisode, d'une belle allure cornélienne ; mais, si le lieutenant Péguy, par une attention du destin, fut frappé à la tête — tandis que seul, debout, sous une averse de fer et de feu, il criait à ses hommes, couchés par son ordre : « Tirez, tirez, nom de D...! toujours!... » — le drame de sa vie est pourtant bien moins dans cette fin tragique que dans la vie même, dans la violente vie intellectuelle qui le porta vers une rude mort.

Cet ancien normalien avait fait ce qu'il fallait pour être officier de réserve. Et il n'avait jamais fait ce qu'il faut pour obtenir des sursis et ne pas servir en première ligne. Car, ce qui éloignait la possibilité de défendre, *face à l'ennemi*, le sol et l'esprit français, il n'appelait pas cela servir. — « Servir », pendant la guerre, c'était affronter les dangers de la guerre, comme, pendant la paix, c'était dénoncer les dangers de certains apaisements. Ici l'on donnait tout son souffle ; là, tout

son sang. Même don. Double offrande où se reconnaît l'âpre générosité des cœurs nés pour l'héroïsme.

Depuis l'âge où le jeune homme commence à distinguer ses prédilections, Charles Péguy avait eu cette volonté : être un soldat de la cause française.

Ses éloges lyriques de l'immolation à la race, au pays ; ses poèmes dédiés aux plus touchantes figures de la résistance française : sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, — sortes de fresques qu'il appelle « tapisseries », et qui sont, en effet, un travail au petit point, — son œuvre entière paraît délestée de toute « littérature » par le fait qu'il est mort comme il avait toujours dit qu'il n'hésiterait pas à mourir, et selon l'évangile martial qu'il a prêché.

Tout ce qui, dans cette œuvre, semble véhémence voulue, excés verbal, raffinements déréglés, *art*, et, pour certains, artifice, devient harmonies de foi et de sincérité, aveux échappés dans une sorte de fièvre divinatoire, dès qu'on se représente l'officier Péguy enlevant ses hommes, oubliant de se marchander aux balles et commettant avec allégresse l'erreur française de croire que la prudence invite mollement la victoire.

Parmi les témoins de son départ, les uns jugèrent, sur son entrain, que le pressentiment « d'en revenir » était en lui comme une promesse de sa destinée. Mais les autres interprétèrent autrement son état de sécurité. Ils savaient qu'engageant toute son âme, il se désintéressait du sort de sa chair. Et ils se disaient entre eux que la première conduirait trop intrépidement la seconde au feu pour ne pas en écarter les chances de conservation.

Il partit, du reste, avec simplicité, sans négligences *bohèmes* pour son équipement. Comme tout idéaliste profondément apôtre, il avait le sens des réalités. Brandir l'épée avec de grands gestes valeureux, parfait, — si d'abord on a songé à bien tremper la lame !...

Il y a des années déjà, dès que le fameux voyage de Tanger et ses suites apparurent à la France comme une provocation de l'Allemagne, voici — une lettre de lui, datée de 1905, l'atteste — ce que Péguy n'omettait pas : « Aller au Bon

Marché, acheter ce qu'il faut que l'on emporte un jour de mobilisation... [1] »

... L'entrée en campagne ne modifia point sa liberté d'esprit. Rien ne pouvait plus l'exalter. Rien n'aurait pu l'attiédir. Quand il donna des nouvelles à ceux qu'il avait laissés, ce fut pour leur souhaiter la « grande paix » qu'il avait autour de lui, ou leur apprendre qu'il commandait « à deux cent cinquante hommes, un tiers parisien, les deux autres tiers des gars de Seine-et-Marne »... Pour une amie dont il vénérait le cœur intelligent et sûr, madame Geneviève Favre, la fille de Jules Favre, il ajoutait cet unique vœu testamentaire :

« Si je ne reviens pas, gardez-moi un souvenir sans deuil. Trente ans de vie ne vaudraient pas ce que nous allons faire en quelques semaines... »

Deux, trois phrases. Pour Péguy, c'est une longue lettre. Son écriture droite, élancée, voulue et ingénue, précieuse ou cérémonieuse, a pris l'habitude — sans doute dans l'amour des vers et des versets — d'exiger de si larges interlignes que peu de mots remplissent la page.

Le 20 août, on le sait au fond d'un bois « dans une grande ferme rectangulaire » où les nouvelles n'arrivent même pas tous les quatre jours. Aucun détail. Il mentionne seulement qu'il aurait pu rencontrer « Ernest » : il l'a « manqué d'un train ».

« Ernest », c'est Ernest Psichari. Voilà un renseignement qui, le 20 août, n'apportait rien à l'imagination. Aujourd'hui elle y trouve un sens déchirant. Ils se sont « manqués » d'un train, les deux amis fraternels que la mort, si peu de jours après, n'allait manquer ni l'un ni l'autre...

Et comment, par la suite, la brève suite, Péguy rassurera-t-il ceux dont il prise la sollicitude affectueuse?

« Journées un peu plus fatigantes. Mais tout va bien. »

Ce billet fut-il son dernier envoi? On aimerait que le hasard fît aussi pertinemment les choses.

« Tout va bien. » Quels mots pour clore une vie française

1. Tous les fragments de lettres de Charles Péguy, cités dans cet article, sont inédits.

d'espérance, d'action, de foi en un idéal ! Péguy songea-t-il que, s'il n'écrivait plus jamais rien d'autre, sa plume se posait là sur la déclaration même qui résumait l'aspiration maîtresse de sa vie? « Tout va bien » ! Tout va bien pour la France, pour le salut de la France. Et c'était sous-entendre : « pour mon invincible désir de la victoire française, de la résurrection française, pour le grand vœu qui a nourri ma pensée, engendré mes actions importantes, qui m'a discipliné et révolté, qui m'a torturé dans toutes les fibres de ma conscience et tous les replis de ma sensibilité ; pour qui j'ai chéri et haï ; pour qui je me suis fait chérir et haïr. Enfant, adolescent, je m'appliquais déjà à la tâche de « sauver » ce qui me paraissait digne d'avenir, d'efficace durée... »

Sa première œuvre, un drame un peu chrétien et très socialiste, une *Jeanne d'Arc*, il la dédie « à toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de porter remède au mal universel ».

Ce mal, il en fut malade toute sa vie. On pourrait même dire qu'il en est mort. Et si, quelquefois, il parut en délirer... Refusons le droit de sourire ou de blâmer à ceux dont la précautionneuse vie spirituelle se dessèche pour éviter les nobles contagions.

Français, il l'était par toutes ses racines. Et ce dernier mot ne prétend pas faire ici figure pittoresque. Quelque chose dans l'aspect moral et physique de Charles Péguy, dans son air d'endurance rustique, l'apparentait à certains arbres des provinces du centre, qui ne sont point tordus et romantiquement déjetés par les tempêtes de la mer ou de la montagne, mais qui, seuls à flanc de coteau, sont pourtant façonnés par le plein vent : arbres ruraux, taillés à la diable, qui puisent leur sève dans la bonne terre nourricière.

Issu de plébéiens, Péguy en gardait une franchise, non point bourrue, mais sans façon. Sa tête n'était pas sculptée minutieusement. Ses cheveux et sa barbe rappelaient un peu ces herbes courtes, à persistance sauvage, sur lesquelles le râteau passe en vain. On a un beau portrait de Péguy. Le peintre, Pierre Laurens, lui a jeté sur les épaules un sombre collet à capuchon. Ce capuchon monacal fait ressortir toute

l'énergie des yeux embusqués derrière le lorgnon, le pli de l'attention tenace entre les sourcils, presque de l'idée fixe, et surtout un je ne sais quoi de têtu et d'inspiré : on pense à la physionomie de ces clercs militants qui, jadis, un bâton à la main, proclamaient leur foi ou lançaient des anathèmes sur toutes les routes du monde.

Péguy ne s'est jamais tu sur ses origines. « Ma grand'mère, disait-il, qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire... à qui je dois tout... » Il se vantait aussi de ne pas moins devoir à sa mère qui, elle, savait lire et surveillait ses premières lectures par-dessus son épaule, sans quitter les brins de paille qu'elle tressait, travail manuel qui la faisait vivre...

Mais d'autre part, il écrivait :

> Étant peuple naturellement, je n'exècre rien tant que de le faire *à la populaire* et ceux qui le font *à la populaire*... J'ai horreur de cette sorte de pose... J'avais peur de poser de cette sorte de pose...

Tout de même cette peur l'induira aux exagérations, car il s'est parfois calomnié afin de prévenir la médisance :

> Tout concourt à faire de moi un paysan, non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de la vallée de la Loire, un bûcheron d'une forêt qui n'est même pas l'immortelle forêt de Gastine, puisque c'est la périssable forêt d'Orléans, un vigneron des côtes et des sables de la Loire. Déjà je ne sais plus quoi dire, ni même comment me tenir dans ces quelques salons amis où j'allais quelquefois. Je n'ai jamais su m'asseoir dans un fauteuil, non par crainte des voluptés, mais parce que je ne sais pas. J'y suis tout raide...

N'entend-on pas là comme un vague écho de cette coquetterie roturière qu'inaugura Jean-Jacques? Mais Péguy, j'en répondrais, n'a pas voulu la contrefaire. C'est une rencontre. Et l'homme du XXe siècle emploie une pudeur d'ironie qui ne tenta point l'émouvant orgueilleux du XVIIIe.

D'ailleurs l'écrivain de souche paysanne qui, en 1910, a quarante ans, incline au respect total ses confidents lorsque, ni humble, ni fier, ni souriant, ni trop sérieux, il explique, parlant des siens et de lui : « ...Peuple laborieux. J'en ai trop derrière moi. Je crois que c'est pour ça que j'ai le vice de travailler. »

Ah oui ! Il l'avait ce « vice » qui augmente les récoltes du laboureur comme il accroît, au profit de tous et pour la beauté générale, la floraison spirituelle, la conscience, la pensée de cet horticulteur de soi-même qu'est l'homme d'étude.

Péguy, *bûcheur* forcené, obéit à un besoin organique. Et de mesurer l'ouvrage accompli lui est une satisfaction. A preuve qu'il en informe ceux auxquels il adresse ses billets succincts :

« J'ai abattu cinq cents pages en moins de trois mois. Je n'ai jamais eu autant l'impression que je ne suis rien et que ce que je fais est tout... »

Mais il ne s'agissait pas seulement d'abattre cinq cents pages ou, en un temps relativement court, de tisser les huit mille alexandrins d'une « tapisserie » comme *Ève*. Il y avait pour Péguy — éditeur, en même temps qu'auteur — toute la besogne exigée par l'existence des *Cahiers de la Quinzaine*, sa création.

Les *Cahiers* ! Leur petite boutique, 8, rue de la Sorbonne, il en était fier ! Être libraire : son ambition à vingt ans. Avoir une grosse maison, un caissier affairé, beaucoup d'employés : un rêve dont ce n'est pas sûr qu'il se serait guéri. Il parlait de sa « firme » avec complaisance, comme de tout ce qui exprimait la valeur commerciale des *Cahiers*. Toute la technique de l'imprimeur, il en possédait les secrets et renchérissait sur leurs exigences. Il inventait des mises en pages ; il avait des idées sur la disposition des titres et des sous-titres, sur le rôle des majuscules et des « blancs », sur les droits des épigraphes. Ponctuel, méticuleux, il ne tolérait pas la moindre faute d'impression, ni les caractères fatigués, ni les économies de papier.

Avec enchantement, il se fût adonné à une entreprise d'éditions de luxe. Comme tâche de fin de vie, il se promettait de faire magnifiquement imprimer les poètes de la Pléiade, dont il raffolait. Mais n'ayant pas les moyens de présenter aux bibliophiles des produits somptueux, il jouissait de livrer au public des produits irréprochables. Même aux heures difficiles, les *Cahiers* furent une maison qui ne renonce à aucun de ses très sévères principes de fabrication soignée.

Péguy avouait : « Je me console de tout en faisant mon

métier de typographe. » Il voulait dire : en le faisant *bien*. Et ce « bien » comportait l'obéissance à toutes les suggestions d'une probité qui s'aiguisait, parfois, jusqu'à l'inquiétude névralgique. Mais il y avait là surtout ce sentiment spécial de dignité légué par des générations de bons artisans, ennemis de toute camelote, habitués au travail « fini », et qui trouvaient dans l'attachement rigoureux à leur tâche professionnelle leur principale raison de vivre.

*
* *

Cette activité autoritaire qui entretenait chez Péguy le souci de faire à tous égards selon les commandements de sa conscience inflexible, cette volonté scrupuleuse comptait pour une part indéfinissable, mais certaine, dans les éléments de son prestige.

Donner à des idées une forme inattendue qui attire parce qu'elle surprend, qui retient parce qu'elle révèle une audace dont la force d'élan sera peut-être incalculable ; puis, que ces idées elles-mêmes soient, non pas neuves (y a-t-il beaucoup d'idées neuves?) mais renouvelées par leurs alliances, c'est, bien entendu, l'essentiel pour qu'un écrivain soit suivi par de jeunes esprits inquiets, et se fasse des disciples jusque parmi ses émules.

Mais la chose curieuse est qu'avant d'être un écrivain à la renommée grandissante, Péguy avait déjà un ascendant notable sur une élite. De nombreux camarades, à l'École normale, dans les trois promotions, reconnaissaient en lui un pouvoir étrange, la robuste séduction d'un directeur moral. D'ailleurs, l'instinct du commandement le guidait : il savait ne prendre conseil que de lui-même. Mais sa force d'attraction venait peut-être davantage de sa faculté d'*éveilleur* : ayant l'intuition exacte des vertus intellectuelles, il les stimulait.

Ce ne sera pas son moindre honneur d'avoir patronné de nobles succès. *Les Cahiers de la Quinzaine* publièrent les premiers le *Beethoven* et le *Jean-Christophe* de Romain Rolland, *l'Aube fraternelle, le Rouet d'Ivoire*, d'Émile Moselly, les romans ou les « essais » historiques, philosophiques, critiques, des Suarès, Daniel Halévy, Antonin Lavergne, Julien Benda,

Jérôme et Jean Tharaud, Pierre Hamp, les drames de Gabriel Trarieux, les *Cahiers rouges* de Maxime Vuillaume, pour citer au hasard et brièvement.

Charles Péguy était pourvu de ce discernement littéraire qui accueille des valeurs dissemblables. Il ne se confinait dans aucun parti pris, ne visait pas à être le pontife d'un « style ». Afin d'avoir une âme, un poète en a mille. Un homme n'est intelligent qu'avec plusieurs intelligences.

Comme échantillon de ses procédés et conseils, donnons ceci, qu'il écrivait à l'émouvant et courageux auteur de *Jean Coste*, Antonin Lavergne :

« Je n'ai pas ratifié la plupart de vos corrections. Méfiez-vous de votre second mouvement qui est le mouvement littéraire. Le premier mouvement, le populaire, est le bon... » (5 juin 1902.)

Il ne permettait guère aux auteurs de remettre sur le métier. Négligences, fautes, tics, c'était, à son sens, autant d'indices psychologiques respectables. Dans une lettre, peu après sa mort, son ami, Émile Moselly — l'évocateur des terres lorraines, dont les romans sont des poèmes aux belles pentes affables et aux vigoureux aromes — me racontait :

« Nous avions une confiance illimitée dans son jugement. Quand il avait dit d'une chose : « C'est bien », nous estimions avoir remporté une belle victoire. Alors il ôtait son lorgnon, le posait sur sa table et nous regardait avec un sourire affectueux, si doux, que j'ai envie de pleurer en me le rappelant, quand je songe que je ne le verrai plus. Ce n'était pas un sourire ordinaire ; il était commenté et éclairé par le regard qui tombait de haut et de côté. Je n'ai vu qu'à lui ce regard. »

Voilà le ton des affections presque fanatiques groupées autour de lui et qui lui apportaient, dans l'ordre spirituel, une responsabilité d'une incontestable étendue.

Ceux qui se rappellent ses débuts concèdent que son énergie dominatrice s'était d'abord affirmée avec quelque raideur. Quand on est tout jeune, il faut tenir un peu les gens à distance pour être écouté, pour assumer le rôle de directeur sans faiblesse. Et puis, Péguy ne savait pas qu'il serait investi d'une magistrature plus haute, — celle que confère la qualité de la pensée et de l'expression.

Lorsqu'il commença de s'éditer lui-même dans *les Cahiers*, vers 1897, il répétait à ses amis :

« On peut dire ce qu'on voudra de mes livres, je ne suis pas écrivain. »

Mais, de jeunes admirations l'ayant entouré, il prit confiance. N'espérant plus seulement être un chef, se sentant devenir un maître, il céda aux vraies sollicitations de son tempérament : il se montra plein d'amour pour l'amitié, usa de cette mansuétude qui, dans les cœurs sociables, accompagne le mérite vainqueur.

Il rêvait de gloire. Et le dire tout net n'est pas le desservir. D'abord parce que son ambition n'avait aucune vulgarité. Il ne se serait pas incliné pour régner. C'est avec toutes ses manières d'être, voire ses manies, qu'il prétendait aboutir à de vastes conquêtes. Néanmoins, il lui arrivait de se plaindre que « le grand public » fût « difficile à saisir » ; mais il eût cru manquer à ce public même en lui faisant des concessions. Son ami Antonin Lavergne a retenu qu'il disait, parlant sur lui-même et certains de ses collaborateurs : « Nous sommes de ceux qui ne *sortiront* jamais... » A Émile Moselly, autre mot de tristesse : « On me regrettera quand on m'aura laissé crever. »

Toutefois, c'était de ces boutades consécutives à quelque effort mal récompensé. Le grand rêve rayonnait en lui au-dessus des nuages.

Mais qu'il y ait renoncé pour remplir les fonctions d'obscur défenseur du droit national ; qu'il fût de ces esprits tracassés par le besoin de se survivre en vivant dans la mémoire des hommes, et qu'il ait pourtant donné sa vie comme s'il n'avait été que le plus humble, le plus remplaçable des serviteurs de la patrie, c'est là une beauté dont on voudrait que, dans la mort, il pût savourer l'orgueil.

Tout de même, ces dernières années, il apercevait bien que son œuvre et sa personnalité s'éclairaient de plus en plus aux yeux du public. Il *sortait*.

Lui dédiant ainsi *l'Appel des Armes* : « au solitaire en qui vit aujourd'hui l'âme de la France et dont l'œuvre a courbé d'amour notre jeunesse, à notre maître Charles Péguy »,

Ernest Psichari exprimait, sans craindre les démentis, une gratitude collective.

Il y donnait, certes, le son propre à une âme très tendre et ardente. D'autre part, il rendait pieusement le salut public que son aîné lui avait adressé sous la forme d'une « Épître votive pour engager quelque jour dans le parti des hommes de quarante ans notre ami et frère Ernest Psichari ». Épître où Péguy s'était plu à chanter le jeune homme « aux yeux frais, au cœur émerveillé »... qui avait gardé la pureté de son âme. « Vous qui avez encore votre première âme », s'écriait-il. Et, pour ses confidents, il caractérisait de la sorte son amitié enthousiaste : « Je sais par lui ce que c'est que d'avoir un frère. »

Quel spectacle, cette réciproque ferveur, si nous la contemplons en projetant sur elle la tragique lumière du dénouement! Il semble qu'un pressentiment habitait ces deux hommes, les avertissait qu'agités de la même espérance, forts de la même certitude, ils entreraient ensemble dans cette gloire d'holocauste, célébrée par l'un et par l'autre.

« Un regard pur », « un cœur pur », « une âme pure ». Ainsi Péguy insiste pour vanter son ami. C'est que, lui-même, l'idée de la pureté l'obsède. Dès qu'à son point de vue, les sentiments, les gens perdaient un peu de la prodigieuse transparence ou de la dureté loyale qu'il leur avait attribuée, il s'en détournait sans ménagements. Éclatantes ruptures. Écarts de conduite sur lesquels des juges superficiels prononçaient : « Caprice, inconstance, inconsistance. » Verdict hâtif. Rien de plus entêté de fidélité qu'un être ultra-sensible. Mais il est presque toujours la victime de son esthétique sentimentale. Il a tant paré son idole que, pour ne rien gâter de l'accoutrement, elle devrait ne jamais bouger, ne plus même respirer. Or, la vie est mouvement, instabilité, discontinuité...

Partir pour la grande aventure guerrière le cœur « pur », Péguy l'exigea de lui-même. Il alla tendre la main à ceux qu'il croyait avoir offensés ; et il pardonna les offenses. Comme ce qui a précédé un éloignement condamné à demeurer sans retour, participe, à nos yeux, de ce qu'il y eut de solennel dans ces heures, tenons pour très expressive cette jolie anecdote :

A cause d'un bouquet campagnard, fort encombrant, dont il s'était déchargé un peu trop prestement sur une table de cuisine, — l'amie maternelle à laquelle il le destinait étant absente, — la cuisinière affairée le rabroua, et un certain froid se produisit ensuite dans les rapports de cette créature, d'ailleurs excellente, et du commensal Péguy. Le temps passa, sans rien modifier. Effacer l'incident et ses suites fut une des préoccupations acharnées du mobilisé Péguy. Il n'eut de cesse qu'après avoir « embrassé Joséphine » (mettons qu'elle s'appelle Joséphine). Et quand déjà il entend la canonnade, quand bruits terribles de la bataille se rapprochent, il répète encore dans les lettres à l'amie filialement aimée : « Embrassez Joséphine ».

Précaution chrétienne, dira-t-on. Timidité devant l'inconnu de la mort : Péguy devenait ouvertement un chantre de la sainteté ; son âme inclinait vers les frilosités catholiques.

Probablement, il était en effet de ceux qui jamais n'atteignent à la fixité mentale, et qui accepteraient n'importe quels secours pour s'assurer l'unité implacable de la vie intérieure. Mais il est cependant permis de supposer que, dans toutes ses suprêmes réconciliations, il cherchait cet autre sommet mystique : la pureté pour la pureté, afin de défier l'ennemi avec plus d'assurance. Faire la paix en soi pour mieux faire la guerre. Observer le rite du sacrificateur qui se lave les mains avant d'égorger la bête.

Le retour de Péguy aux préceptes de l'Église, cette question nécessiterait une étude spéciale [1]. Ceci, du moins, n'est pas discutable : il animait ce qui l'attachait — théories ou personnes — d'un caractère sacré, et l'amour du sacrifice le possédait. Dispositions religieuses. Mais aurait-il jamais adhéré, d'un consentement sans restrictions, à des dogmes établis une fois pour toutes?

A travers les métaphysiques et les paraboles des Bibles, il cherchait surtout des lois morales. Les tendances les plus déli-

1. Elle a d'ailleurs été traitée avec une grande intelligence de l'homme et de l'œuvre par un des meilleurs amis de Charles Péguy : Maurice Reclus.

catement évangéliques répondaient tout ensemble à ses inquiétudes pascaliennes et à son goût pour une justice attendrie.

Ses *Jeanne d'Arc*, — celle de 1897 et les plus récentes, — sont bien des cantiques de la sainteté, mais d'une sainteté où la canonisation officielle ne s'ajusterait pas commodément [1]. Jeanne — incarnation de la « Charité » patriotique et démocratique, de la France et du peuple prenant conscience d'eux-mêmes, inspirés, tenant bon dans le martyre et jusqu'au bout de leurs Passions, — Jeanne, archange moderne, a chez Péguy les accents d'une piété où des révolutionnaires à la Michelet reconnaîtraient leur religion, — leur religion française, clémente et chevaleresque :

> Il faudrait des soldats ardents à la bataille
> Mais sans colère après quand la victoire est faite.
> . . . . . .
> . . . . . .
> Il me faut des soldats qui sauveraient leur âme
> En délaissant le corps aux blessures du fer,
> Qui mourraient sans aller dans l'éternelle flamme
> Et n'enverraient personne en l'éternel enfer.

Au vrai, Péguy était pourvu d'une espèce de sens critique qui le retenait dans une doctrine comme le plus dangereux des prisonniers : celui dont l'évasion est toujours possible. Les Péguy sont des recrues terribles pour toutes les corporations qui veulent les enrôler. Mais comme ils sont des solitaires qui ne peuvent pas vivre isolés, des solitaires qui supporteraient la solitude de la pensée mais auxquels est insupportable celle de l'âme, qui, de plus, sont nés poètes et que leur éducation a faits dialecticiens, ils penchent vers les théologies consolatrices dont la tendresse a des agencements géométriques et flatte ainsi l'intelligence en berçant les angoisses du cœur.

Le solitaire que rebute la solitude de l'âme sollicite des interlocuteurs jusqu'au fond du passé. Il s'adresse aux tutelles séculaires. Et, par logique, il paie leurs bienfaits en défendant la tradition.

1. A dix-neuf ans, Péguy se vouait déjà au culte de Jeanne d'Arc. Il s'était rendu à Domrémy, à Vaucouleurs, faisant à pied le chemin que l'héroïne avait fait en partant de son village.

On se tromperait de peu, je crois, en affirmant que Péguy aimait tant la France qu'il en arrivait à mettre sur le même plan tout ce qui était et avait été la France, — les âges de prière comme les âges de rébellion, les époques où le cœur triompha et celles où la raison eut raison. Sans se contredire, il honorait donc Jeanne d'Arc et la Révolution française avec ce qui s'ensuivit au XIXe siècle.

Il était Français en homme qu'a instruit la grande culture classique ; qui peut soupeser le trésor spirituel d'une nation chargée d'histoire — et d'une histoire qui ne ressemble à aucune autre, si l'on en consulte certains chapitres brûlants et généreux.

HARLOR

UN PROJET

DE RAPPROCHEMENT INTELLECTUEL

ENTRE ALLEMAGNE ET FRANCE

Du temps des guerres dynastiques, l'humanité pensante proclamait que les discordes des princes n'atteignaient pas dans son unité la république des esprits, et Voltaire appelait toutes les guerres européennes des « guerres civiles. » Doit-il en être de même aujourd'hui?

Quels rapports intellectuels peuvent à l'heure présente, et pourront après la guerre, subsister entre les érudits ou savants des nations belligérantes, et particulièrement entre les Français et les Allemands? Tous les liens doivent-ils se rompre, ou sont-ils en effet rompus? S'ils sont rompus, comment pourront-ils se renouer, et quand?

Ce sont là des questions fort graves que les événements ont posées. Il ne sert à rien de n'y pas penser : il faudra bien, bon gré, mal gré, y penser un jour, et un jour qui n'est peut-être pas éloigné.

Deux hommes ont abordé ce problème difficile : ce sont deux patriotes suisses. Songez que la rupture intellectuelle de la France et de l'Allemagne, en se prolongeant, rendrait un peu difficile le maintien de l'unité morale de la Confédération helvétique. La Suisse, pour accorder en elle l'Allemagne et la France, a besoin qu'en dehors d'elle les deux civilisations ne soient point dans un antagonisme irréconciliable. Cette

pensée a donné à M. P. Häberlin, de Berne, et à M. G. de Reynold, de Genève, la volonté d'agir.

L'un représente les cantons germaniques, l'autre les cantons romands. M. de Reynold nous est bien connu. Il a jadis étudié à la Sorbonne, et il y a récemment gagné avec éclat le grade de docteur ès lettres. Il est l'auteur d'une remarquable *Histoire littéraire de la Suisse*, dont l'idée est que si les écrivains de la Confédération emploient deux langues, ils ne font pourtant qu'une littérature, expression d'une âme nationale, unique et distincte. Le nom de M. de Reynold ne peut que créer dans les milieux universitaires et lettrés un préjugé favorable à son entreprise.

Il a décidé, avec M. P. Häberlin, de fonder une *Revue des Nations* dont le succès résoudrait les questions qu'on posait tout à l'heure. Leur programme a été publié le 1er janvier 1915; en voici le passage essentiel, qui définit leur esprit et leur but :

« La guerre actuelle ne se déroule point seulement sur les champs de bataille. Il en est une autre, conduite la plume à la main, et celle-là nous paraît la plus néfaste pour le présent comme pour l'avenir. Dissimuler, exagérer la vérité, peut, nous le comprenons, être une nécessité militaire et politique ; il pouvait être également nécessaire, surtout au début de la crise, d'exciter les passions et les haines, ces puissants ressorts de toute guerre. Mais, c'est notre conviction profonde, on est allé dans ce sens bien au delà des justes limites. Le grand conflit européen lui-même n'exigeait pas qu'on rendît impossible tout échange intellectuel entre les peuples, qu'on se livrât enfin à de tels excès de provocations réciproques.

« Le danger de ces partis pris nous apparaît clairement : danger pour la conduite de la guerre, qu'on a rendue ainsi impitoyable sans raison ; danger pour le renom et l'influence de l'Europe dans le monde ; danger enfin pour l'avenir de notre civilisation même.

« La guerre n'est qu'un état transitoire, la paix doit être sa conclusion logique et son but. Il faut qu'il en sorte un monde nouveau et de nouvelles formes.

« Mais, ce monde nouveau et ces nouvelles formes, comment une société dépourvue d'impartialité comme d'esprit critique, d'humanité comme de justice, pourrait-elle les réaliser et même les concevoir?

« L'homme n'est pas fait pour l'isolement dans la haine. Une heure sonnera où les peuples devront se retrouver ensemble et recommencer à collaborer : sinon, plus de civilisation possible.

« Telle est notre foi. C'est pourquoi nous nous adressons à toutes les personnes qui ont gardé intacts leur sang-froid et leur raison, à

quelque nation qu'elles appartiennent. Car des devoirs communs et des échanges réciproques s'imposent malgré la guerre.

« Nous sommes neutres, mais notre neutralité politique nous oblige à ne pas demeurer neutres moralement. Elle nous pousse à l'action. Nous sommes d'ailleurs persuadés que beaucoup, au sein même des belligérants, éprouvent des sentiments analogues et s'efforcent de garder leur impartialité, leur raison et leur calme...

« Nous voudrions essayer de rétablir, sur notre sol neutre, le contact rompu entre les représentants spirituels des nations belligérantes, mais un contact de nature à n'altérer en rien les convictions personnelles, les sentiments patriotiques.

« Nous sommes loin d'être des utopistes. Nous ne songeons point à nous faire pour le moment des annonciateurs ou des préparateurs de la paix. Notre but n'est pas non plus d'établir la vérité, chose encore historiquement, objectivement impossible. Nous voulons nous abstenir de tout sentimentalisme ; notre désir est simplement de créer une occasion : l'occasion d'un entretien calme, positif et sincère. Ce n'est pas de confusions ni de mélanges dont nous nous préoccupons, mais de contacts... »

Une liste de questions a été adressée à des « intellectuels » choisi chez les nations belligérantes et dans les pays neutres. La position de ces questions éclaire d'un jour très vif la méthode par laquelle MM. P. Häberlin et G. de Reynold espèrent arriver à leur but. Il est nécessaire de reproduire cette liste.

THÈMES ET ENQUÊTES

A. *Les forces internationales.*

1. Le rôle des intellectuels, écrivains, penseurs, artistes et savants ;
2. Le rôle des Universités et des Académies ;
3. Le rôle des Églises. Le rôle du catholicisme ;
4. Le rôle du socialisme international ;
5. Le rôle du capitalisme international ;
6. Le rôle des institutions internationales.

B. *Les forces nationales.*

1. Les points de vue des belligérants ;
2. Les points de vue des neutres ;
3. Les nationalismes ; leur formation et leurs doctrines ;
4. Les armées : formation, organisation, doctrine et psychologie (lettres de soldats et autres documents du même genre).

C. *Le fait de la guerre.*

1. L'héroïsme durant la guerre actuelle ;

2. Guerre et charité ;
3. La guerre, son influence sur la littérature et les arts ;
4. La guerre et le réveil religieux ;
5. La guerre et l'industrie ;
6. La guerre et l'exploitation agricole ;
7. La guerre et les problèmes sociaux ;
8. Influence de la guerre sur la psychologie des différents peuples ;
9. La guerre actuelle comparée aux guerres précédentes ; évolution de la guerre ;
10. Guerre commerciale, guerre militaire, guerre de culture.

D. *L'avenir et le droit.*

1. Que sera plus tard le droit international?
2. Le droit commercial des neutres ;
3. Le droit et la guerre aérienne ;
4. Expériences et résultats tactiques et techniques ;
5. L'avenir des neutralités ;
6. Les groupements économiques.

Des adhésions sont déjà venues de tous les points de l'horizon aux directeurs de *la Revue des Nations*.

En Suisse, écrivent-ils, nous avons l'appui de M. Eugène Huber, le législateur du Code civil suisse, de Francesco Chiesa, — lesquels font partie de notre Conseil d'administration, — de Ch. Borgeaud, etc.

En Angleterre nous avons l'adhésion du vicomte Bryce P. C. ; du docteur Headlam, ancien « Principal » de King's College et professeur à l'Université de Londres ; de M. Stevenson, le professeur d'Oxford, et de M. Oppenheim, de l'Université de Cambridge. En France, je vous ai déjà parlé de M. Charles Gide. M. Georges Goyau a accepté de répondre à une de nos questions. Romain Rolland et Maurice Vaussard nous ont exprimé leur chaleureuse approbation. En Italie, nous avons Rava de Rome et Rignago de Milan; en Scandinavie, Kjellèn et Brandès; en Allemagne et en Autriche, Liszt et Lammasch; en Hollande, van Eyden.

Ces noms sont un encouragement et une promesse de succès.

Cependant l'heure où la tentative se produit, le programme qu'elle propose, ne laisse pas de m'inquiéter. J'ai décliné, pour ma part, l'invitation que M. G. de Reynold m'a adressée de collaborer à son entreprise ; et je suis bien convaincu que son plan de *la Revue des Nations* provoquera les mêmes répugnances chez une foule d' « intellectuels » français, même parmi ceux qui ne se sont jamais distingués, du temps où l'on comptait des partis en France, par l'effervescence de leur « nationalisme ».

On peut se demander si nos amis des pays neutres voient clairement les points de vue où les faits qui nous créent des devoirs nous contraignent à nous placer ; s'ils se rendent toujours bien compte des sentiments qui sont nés en nous de la réalité même, et que nous serions vraiment dénaturés de ne pas avoir. Il est nécessaire qu'ils sachent bien ce qu'ils peuvent attendre de nous, et ce qu'il ne faut pas en espérer.

Je ne veux pas passionner cette explication. Je parlerai froidement. Si légitimes que soient nos sentiments, je leur imposerai silence, et je tâcherai de ne faire entendre que l'impassible raison.

***

L'idée d' « empêcher la rupture de tout lien spirituel entre les différents peuples », est une idée, en elle-même, généreuse et humaine. Elle naît, chez des Suisses, du sentiment d'une nécessité nationale.

Mais, peut-on dire aux promoteurs de réconciliation, votre projet vient trop tôt ; et votre méthode rend votre projet inacceptable.

Est-ce au moment où la Belgique et une partie de notre sol sont encore occupées par l'envahisseur, où la dévastation, les outrages, les ruines, continuent de s'accroître d'heure en heure de l'Yser à l'Aisne et de l'Aisne aux Vosges, qu'il est possible d'inviter des Français à proclamer « que les races peuvent collaborer à une œuvre commune » ?

Je demande à M. de Reynold : « Consultez votre conscience, et répondez vous-même à la question que vous nous posez. Si vous voyiez des uhlans à Bâle, si les obus tombaient sur Neuchâtel, si une femme de Zurich ou des enfants de Saint-Gall étaient tués par des bombes d'aéroplanes, penseriez-vous à *rétablir le contact rompu entre les représentants spirituels des nations belligérantes*? Vous diriez, j'en suis sûr, comme moi : quand il n'y aura plus d'Allemands chez nous — que ceux qui n'en doivent pas revenir — alors nous aurons le droit d'examiner quand et comment les commerces spirituels pourront reprendre. » Jusque là, un Français ne le peut sans renier sa patrie.

Ce moment-là viendra, sans doute; mais lorsqu'il sera venu, il y aura une manière de faire, que les fondateurs de la *Revue des Nations* n'ont pas trouvée.

Ils écrivent : « Nous sommes neutres ; mais notre neutralité politique nous oblige à ne pas demeurer neutres moralement. » Belle et loyale déclaration, qui m'avait d'abord incliné à la sympathie pour leur projet. Mais quand j'ai lu leurs circulaires, quelle déception ! Qu'y trouvé-je? partout un souci politique d'équilibre et de balance, partout l'adresse de renvoyer dos à dos les belligérants, le refus de déclarer qui a violé le droit, le recours aux expressions générales et équivoques. « On a rendu la guerre impitoyable sans raison. » Qui donc est-ce, *on*? Ces deux messieurs le savent comme nous, mais ils ne veulent pas le dire.

Ils parlent d'« excès de provocations réciproques ». Estiment-ils donc — pour ne pa parler de la France où je suis trop intéressé — qu'il y a égalité ici entre les Belges et les Allemands? Qu'ils nous exposent donc les « provocations » des Belges, et leurs « excès ».

Ils ont dressé une liste d'enquêtes à faire. Il n'y en a pas une qui porte sur les points essentiels. Qui a voulu, qui a déchaîné cette guerre? De quel côté a-t-elle été conduite avec un mépris absolu de toutes les conventions internationales et de toutes les lois de l'humanité ?

Qu'une censure, confédérale ou cantonale, ne permette pas de dire dans un journal suisse que les colonnes allemandes se sont parfois fait « précéder de femmes et d'enfants enlevés dans les villages » : soit. Nous avons dû nous faire à cette conception de la neutralité politique qui s'interdit, je ne dis pas de qualifier, mais même de remarquer les actes de l'un des belligérants, lorsqu'ils sont de nature à révolter la conscience humaine. Devions-nous attendre le même silence de MM. Häberlin et de Reynold, qui reprochent à tous les belligérants indistinctement de « dissimuler la vérité »? N'est-ce pas la « dissimuler » qu'éviter de la rencontrer? Le bruit même et la gravité des accusations échangées ne leur faisaient-ils pas un devoir de les vérifier par une scrupuleuse enquête? Et leur abstention n'est-elle pas une crainte de ne les trouver bien fondées que d'un seul côté?

En lisant les rubriques de ces messieurs : *l'héroïsme dans la guerre actuelle; — la guerre et la charité*, il n'y a pas un Français qui ne se demande s'il ne s'agit pas simplement d'aligner sur deux colonnes les faits à l'honneur des Français et les faits à l'honneur des Allemands, en prenant bien garde qu'une des colonnes ne s'allonge pas plus que l'autre, et de conclure — impartialement ou puérilement? — que les deux nations sont également héroïques et généreuses.

Et que pensera-t-on chez nous de la suggestion helvétique d'approfondir l'*influence de la guerre sur les arts*? Ne se demandera-t-on pas, involontairement, si le questionnaire est sérieux ? Venez à Ypres, cher monsieur de Reynold, et regardez ce qui reste des Halles; venez à Arras, et regardez ce qui reste de l'Hôtel de Ville; venez à Reims, et regardez ce qui reste de la cathédrale : peut-être aurez-vous encore la chance de voir des obus allemands lui faire de nouvelles blessures. Ce petit voyage vous dirait, sans longue enquête, l'*influence de la guerre allemande sur les arts*.

Les deux savants suisses mettent à l'étude une série de questions sur *l'avenir et le droit;* ils veulent qu'on cherche *ce que sera plus tard le droit international*. Ils nous invitent à sonder, à pressentir *l'avenir des neutralités*. Mais ils refusent de regarder le droit international, les neutralités dans le présent. Qu'en a-t-on fait, de toutes ces idées précieuses à la civilisation, et *qui* en a fait ce qu'on voit?

Comment ces hommes éminents, habitués aux méthodes de la science, ne comprennent-ils pas que le présent commande l'avenir? Si le droit est aujourd'hui vaincu, si la Belgique succombe définitivement, l'avenir du droit et des neutralités me paraît bien sombre. Il sera tout autre, si la Belgique est rétablie, et si toutes les violations de la justice et de la foi jurée sont réprimées. N'est-ce pas clair comme le jour, et ces messieurs peuvent-ils s'y méprendre?

On dirait que leur programme a été rédigé avec l'idée arrêtée d'écarter tout ce qui divise, de ne juger personne pour n'avoir pas à condamner quelqu'un. Espèrent-ils donc réconcilier les peuples dans un silence équivoque?

Pourraient-ils le vouloir, ces citoyens suisses? Serait-il possible que pour des membres d'un État neutre, et, à plus

forte raison, pour des membres d'un État qui est neutre à perpétuité par le droit international, le problème de la Belgique ne fût pas le plus obsédant, le plus impérieux de tous?

Nous touchons ici à une question générale qui dépasse de beaucoup l'entreprise de *la Revue des Nations*. Certaines attitudes des neutres nous sont, à nous autres Français, totalement inconcevables. Nous n'arriverons jamais à comprendre que tous les gouvernements neutres aient gardé le silence devant la violation des neutralités luxembourgeoise et belge. Nous trouvons fort naturel qu'aucun, en dehors de l'Angleterre, n'ait fait la guerre pour ce motif, que des raisons de prudence et d'intérêt politique les aient tous maintenus dans une volonté de paix. Mais qu'il n'y en ait eu pas un pour envoyer, par une note diplomatique, je ne dis pas même une protestation contre la violation du droit international, mais une simple déclaration qui constatât cette violation et fît les réserves nécessaires, c'est là ce qui ne se conçoit pas. Tous les accords internationaux tombent, et les représentants de toutes les nation civilisées qui les ont si laborieusement débattus, ne e sont livrés qu'à un jeu puéril, si une seule des conventions conclues est violée par un des signataires sans que les autres soufflent mot. Le mutisme résigné de la galerie est une complicité. En acceptant de regarder la guerre entre l'Allemagne et la Belgique comme une guerre ordinaire où les belligérants ont mêmes droits, les gouvernements neutres ont tacitement consenti à l'annulation de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour pour « civiliser », pour « humaniser » les rapports internationaux.

Mais je reviens à la méthode de nos deux *intellectuels* suisses.

Ignorer tous les attentats, réprouver également la colère de la Belgique violée, la colère de la France attaquée, et la colère de l'Allemagne qui a manqué son coup, est-ce ce qu'ils appellent « garder l'impartialité, la raison et le calme », et « s'abstenir de tout sentimentalisme »? Et ils se piquaient de « ne pas demeurer neutres moralement » ! Que feraient-ils de plus, s'ils l'étaient?

Je me fais, pour moi, une autre idée de l'*impartialité*, de la *raison* et du *calme*. J'ai toujours cru que ces qualités condui-

saient à regarder les faits, à ne pas se boucher les yeux pour ne pas les voir, à ne pas se coudre la bouche pour ne pas les qualifier. Tous les termes durs ne sont pas toujours des cris de passion ; ce sont souvent les noms des choses ; et quand on dit que l'État qui a violé la neutralité belge dont il était garant, a renié sa signature et manqué à sa parole, quand on dit que les chefs qui ont fait fusiller des civils, des vieillards, des femmes, des enfants par centaines, sont des assassins, quand on dit que les soldats qui ont brûlé Louvain sont des incendiaires, si les faits sont certains — et ne le sont-ils pas? — on ne donne pas dans « le sentimentalisme » : on exprime la réalité par des termes exacts; on fait acte de probité intellectuelle.

Ce qui peut être le *calme*, mais n'est à coup sûr ni l'*impartialité*, ni la *raison*, c'est le silence, c'est l'équivoque, c'est la fuite vers les questions doucereuses et les curiosités anodines.

L'indifférence est partialité, et la pire des partialités, quand elle ne fait pas de différence entre le bourreau et la victime, entre le parjure et le loyal. Les ménagements politiques répugnent plus à la conscience et nuisent plus à la vérité que la chaleur d'un sentiment honnête.

On ne fonde rien que sur la vérité et par la franchise. Je dirai à ces messieurs et à tous les neutres : « Il y a des faits acquis : ne les ignorez pas. Laissez à l'histoire future les points douteux, les questions embrouillées. Mais prononcez sincèrement sur ce qui est clair et résolu. Vous, neutres, vous n'aurez de crédit sur nous que par là. Nous nous défierons de toute entreprise de réconciliation, qui ne commencera pas par définir à qui appartient la responsabilité de la guerre, par juger la violation de la Belgique et la méthode scientifique de la guerre inhumaine.

« Nous sommes capables d'entendre, nous autres Français, des vérités dures. Nous ne nous fâcherons pas que l'on nous dise nos torts si nous en avons, pourvu que nous ne sentions pas qu'on élude l'appréciation de la conduite de nos ennemis. »

Je sais que les fondateurs de *la Revue des Nations* ne sont mûs par aucun mobile médiocre, quand ils évitent les occasions brûlantes de se prononcer. Citoyens suisses, ils redoutent

tout ce qui pourrait élargir la fissure qui paraît s'être faite au mois d'août entre les confédérés allemands et les confédérés romands. Leur réserve qui nous choque, a sa source dans un noble souci de leur unité nationale.

Je ne puis que m'incliner devant ce sentiment ; et je n'ai pas, moi, Français, à donner des conseils aux patriotes suisses.

Cependant je me permettrai de rappeler à M. de Reynold la maxime qui réglait notre travail du temps qu'il était étudiant chez nous : elle vaut encore hors de la Sorbonne. Cette maxime était de ne jamais masquer une difficulté, et de ne pas croire qu'on la résout en l'ignorant. Elle est trop d'accord avec tout ce que je sais de la vertu suisse pour que j'hésite à la rappeler ici. Gens de tous les cantons et de tous les cultes, quelque langue qu'ils parlent, nos voisins sont des hommes qui, par une tradition séculaire, ont des consciences exigeantes et n'admettent rien de louche. Ils n'ont jamais su vivre hors de la vérité, et ils ont toujours su souffrir pour la défendre. Je fais des vœux ardents pour la conservation de leur unité morale, fondement de leur unité nationale qui est nécessaire à l'Europe. Mais je crois les connaître assez pour douter qu ils puissent la conserver autrement qu'en allant au fond de tout ce qui menace de les diviser.

Encore une fois, je ne m'érige pas en conseiller : mais je tire seulement, d'après le passé, un pronostic sur l'avenir.

***

Est-ce à dire, enfin, que je prenne allégrement mon parti de proclamer « tous les liens spirituels rompus entre les Allemands et les Français »? Hélas, que puis-je contre les faits? Ces liens ont été rompus, quand toute l'Allemagne s'est jetée sur la Belgique, quand elle s'est déclarée solidaire de son empereur et de son armée et de leurs méthodes de guerre.

Cependant jamais tous les liens spirituels ne sont entièrement rompus entre des hommes.

Il restera une communion de l'intelligence entre les Français et quelques génies allemands qui appartiennent au monde, Gœthe, et Kant, et Beethoven. Et jamais les savants, les érudits de chez nous ne s'interdiront l'usage de la science

et des livres d'Allemagne. Jamais ils ne priveront des inventeurs allemands de leur gloire. Jamais ils ne descendront au niveau de l'illustre professeur d'outre-Rhin qui fit, dit-on, l'histoire de la chimie sans nommer Lavoisier ni Berthelot.

Voilà, me semble-t-il, la seule sorte de communion qui puisse *actuellement* exister entre les Allemands et les Français : nous ne pouvons avoir de contact que dans le monde idéal de l'esprit. Quant à la collaboration amicale que l'on rêve d'instituer, elle est impossible. Et elle le demeurera, tant qu'une autre Allemagne ne nous aura pas fait oublier l'Allemagne prussienne.

Combien de temps faudra-t-il pour que l'impossible d'aujourd'hui devienne possible? Quelques-uns de mes compatriotes espèrent qu'après la guerre, lorsque l'Allemagne saura tout ce que son gouvernement l'empêche de savoir, elle aura honte d'elle-même, et souhaitera d'effacer la page de son histoire qu'elle est encore toute fière d'écrire. Je souhaite, plutôt que je ne le crois, qu'ils ne se trompent pas. En tout cas, nous n'avons, nous, Français, qu'à attendre. Nous avons trop souffert, et à diverses reprises, dans le passé, d'avoir embrassé une Allemagne idéale qui n'existait que dans notre désir. Nous avons appris, un peu durement, à connaître l'Allemagne réelle. Nous voilà, pour longtemps, guéris des illusions. Nous verrons ce que feront les Allemands pour nous donner la preuve, authentique et positive, de leur retour définitif à la civilisation.

GUSTAVE LANSON,
Professeur de littérature française
à l'Université de Paris.

NON POSSUMUS

Après la guerre de 1870, l'historien allemand Sybel publia dans une revue un article intitulé : *Was wir von den Franzosen lernen können, Ce que nous pouvons apprendre des Français,* où il nous reconnaissait de sérieuses qualités. Sybel croyait que la collaboration des esprits dissemblables de l'Allemagne et de la France serait utile à l'humanité. Il avait raison.

Après la guerre de 1914, il faudra que nous reconnaissions « ce que nous pouvons apprendre des Allemands », et cela en toute impartialité. De cette constatation résultera la nécessité de continuer les relations intellectuelles.

Mais il est évident que MM. Hæberlin et de Reynold espèrent de la collaboration intellectuelle entre les nations, et notamment entre la France et l'Allemagne, un rapprochement moral; en cela, ils se trompent.

Non possumus.

Nous ne pouvons point, et M. Lanson vient de très bien expliquer nos raisons de ne pas pouvoir. Pour achever de les faire comprendre, je vais, comme ont fait MM. Hæberlin et de Reynold, proposer aux « nations » un questionnaire.

Les Allemands enseignent par les écrits doctrinaux de leurs grands chefs militaires et même par leurs règlements, que tous moyens de guerre sont bons qui mènent au but de la guerre, c'est-à-dire à la destruction des forces de l'ennemi. Ils n'admettent point qu'en cas de conflit entre la guerre et l'humanité, l'humanité prévaille sur les nécessités de la guerre. Ils ont écrit à ce sujet des formules décisives, tranchantes et des préceptes pour leurs armées, et leurs armées obéissent aux préceptes.

D'où cette première question :

« *Croyez-vous que la guerre, nécessairement terrible et atroce par les moyens dont elle dispose, doive se faire plus atroce encore par le refus d'y admettre aucune modération, aucun sentiment d'humaine pitié, de charité, de chevalerie?* »

Les Allemands enseignent qu'il n'y a pas de droit contre la force, ou plutôt que la force crée le droit. Ils renient toutes les obligations internationales et déchirent « ces chiffons de papier » que nous appelons des traités. Ils n'admettent pas l'existence d'une société des nations, régie par des règles internationales.

D'où cette seconde question :

« *Croyez-vous qu'il soit permis à un État, si puissant qu'il soit, de rompre, s'il y trouve quelque intérêt, un engagement qu'il a pris, et de renier sa signature après qu'il l'a donnée librement?* »

Les Allemands philosophes confirment leur négation du droit des faibles à la vie, par la théorie de la lutte pour l'existence, où le plus faible est une proie assignée au plus fort.

D'où cette troisième question :

« *Croyez-vous que la lutte pour l'existence doive régir l'humanité comme elle régit la nature, en sorte que ce ne soit pas un privilège et une noblesse d'être, dans la nature, le genre humain?* »

Les Allemands disent que la guerre est utile à l'humanité, même qu'elle lui est nécessaire et que, sans la guerre, l'humanité tomberait en une irrémédiable pourriture.

D'où cette quatrième question :

« *Croyez-vous qu'il soit défendu d'espérer qu'un jour, si lointain soit-il, l'humanité trouvera le moyen de vivre en paix, ou que tout notre long avenir soit un enfer aux portes duquel nous devions laisser cette espérance?* »

Les Allemands religieux affirment que la guerre est voulue par Dieu, qu'elle est un des desseins de la Providence divine, qu'il n'est pas permis de s'insurger contre cette volonté du Tout-Puissant Éternel.

D'où cette cinquième question :

« *Croyez-vous que la guerre (et ce que peut être la guerre, vous le voyez en ce moment), soit expressément et* in sæcula sæculorum *voulue par Dieu, si bien que protester contre la guerre soit une impiété?* »

Les Allemands philosophes et les Allemands religieux croient que l'Allemagne est prédestinée à gouverner le monde après l'avoir « sauvé ». Cette croyance, très vieille chez eux, mais longtemps nébuleuse et contredite par les réalités, s'est précisée au début du siècle dernier. Elle a été professée par les esprits les plus divers en termes clairs. Elle s'est exaltée après la fondation de l'Empire allemand. Elle est devenue furieuse. Il est vrai que des fous et aussi des imbéciles l'ont prêchée et la prêchent tous les jours encore ; mais elle leur a été suggérée par de hauts intellectuels et par l'empereur allemand lui-même. Elle est article de foi pour toute la nation allemande.

D'où la sixième et dernière question :

« *Croyez-vous que l'avenir de l'humanité soit de respecter l'indépendance des nations grandes ou petites, de façon qu'aucune énergie ne se perde, et de chercher à établir entre elles une discipline, de façon qu'aucune d'elles ne puisse troubler l'ordre général? Ou bien croyez-vous qu'il faille que, cette discipline et cet ordre nécessaires, nous les attendions d'une férule et d'un sabre?* »

Ce questionnaire montre que la guerre a mis aux prises deux conceptions différentes de Dieu et de l'humanité. Ces conceptions sont inconciliables.

Or, au questionnaire, là où l'Allemagne répond : *Oui*, la France répond : *Non*.

Donc, entre l'Allemagne d'aujourd'hui et nous, il n'y a plus rien de commun, et c'est pourquoi :

Non possumus.

ERNEST LAVISSE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

SOISSONS

I

Après avoir presque anéanti Reims, les Allemands maintenant veulent détruire Soissons. La cathédrale est une de leurs cibles. La face du nord a été criblée de projectiles à toute les hauteurs ; des volées d'arcs-boutants ont été emportées, des contreforts ruinés, des verrières réduites en poussière. La façade de l'ouest n'a pas moins souffert : la gracieuse galerie qui règne au-dessus de la rose a perdu une partie de ses colonnettes. Par miracle, l'intérieur de l'église était resté intact, mais voici qu'un obus, entrant dans la nef, vient de couper net une des colonnes. Elle est tombée tout d'une pièce, mais n'a rien entraîné dans sa chute. Ces vieilles voûtes sont si bien construites qu'elles sont restées suspendues dans le vide. On dirait qu'elles ont, comme nos héros, un point d'appui en haut. Mais un prochain bombardement peut amener une catastrophe.

Le grand désastre de Reims ne saurait nous rendre insensible au malheur de Soissons. Si la cathédrale de Soissons s'écroulait, la perte serait irréparable. Dans aucune autre nous ne retrouverions cette beauté virginale et cette mesure qu'on serait tenté d'appeler modestie.

Soissons est presque au centre du beau pays où l'art gothique a donné ses premières fleurs. Reims, Laon, Noyon, Creil, Saint-Leu-d'Esserent, Senlis, et — si on élargit un peu l'horizon — Saint-Denis, forment les limites de cette contrée idéale qui est une des plus nobles du monde. C'est le cœur même de la

France. Là, a grandi l'art le plus original que les hommes aient créé depuis les Grecs. Là, dans d'humbles villages, à la limite des bois, de petites églises montrent quelques-uns des plus anciens essais de la croisée d'ogives, principe générateur de l'architecture gothique. Ce sol, un jour, sera aussi fameux que celui de la Grèce. L'Europe, mieux instruite, viendra admirer à son berceau cette grande architecture, à laquelle elle doit ses vraies merveilles. Le Barbare a foulé un instant cette terre sacrée ; il en a été chassé par la plus merveilleuse des victoires, en ce jour où l'histoire du monde a tourné sur ses gonds d'airain. Mais hélas ! il n'a pas encore abandonné tout le pays de l'art gothique, et il tient encore Soissons sous le feu de ses canons.

II

Par une singularité dont la cause nous échappe, la cathédrale de Soissons a été commencée par le bras méridional du transept. Les travaux furent entrepris vers 1180 : moment charmant entre tous, sorte de printemps de l'art gothique. C'est au printemps qu'il faut voir ces églises de la vallée de l'Oise et de la vallée de l'Aisne ; il y a alors une harmonie secrète entre les jeunes pousses qui se gonflent de sève, les bourgeons qui s'entr'ouvrent et la force concentrée des nervures et des feuillages de pierre à peine épanouis.

Le transept de Soissons est arrondi comme celui de Noyon, mais combien il est plus riche ! Il est entouré d'un bas côté qu'une tribune surmonte, et enrichi d'une belle chapelle à deux étages épanouie en demi-cercle. Ce merveilleux transept ressemble à un chœur d'église avec son bas côté tournant et ses chapelles rayonnantes. Et tel est bien en effet le modèle que l'architecte de Soissons avait dans l'esprit : il s'est souvenu du chœur de Saint-Rémi de Reims qui s'élevait alors. Un détail exquis le prouve. Il y a, à Saint-Rémi, à l'entrée de chacune des chapelles du déambulatoire, deux colonnes qui forment une sorte de portique. Comme presque toutes les beautés du moyen âge, celle-là est née d'une nécessité : ces deux colonnes

ont permis de construire plus aisément la voûte du déambulatoire en lui donnant une forme plus régulière. Reims se retrouve au chœur de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne. Elle se retrouve au transept de Soissons : les deux colonnes triomphales s'élèvent à l'entrée de la chapelle demi-circulaire. Il n'y a pas dans tout l'art du XIIe siècle, un morceau plus parfait que ce demi-cercle de Soissons. On ne découvrirait pas une faute de goût dans ces trois colonnades superposées. C'est le tact si fin de la Champagne et son irréprochable compas ; mais c'est aussi la fantaisie, l'imprévu, la poésie de la lumière et de l'ombre. Vue de côté, l'entrée de la chapelle avec ses colonnes qui s'enchevêtrent dans une demi-nuit semble la lisière d'une forêt ; les tribunes sont plus lumineuses, mais, au sommet, des fenêtres continues mettent sous la voûte une couronne de clarté. On est étonné de voir la force du XIIe siècle se métamorphoser ici en grâce : c'est que nous sommes au seuil du XIIIe siècle.

Le transept achevé, on commença le chœur qui fut terminé en 1212. La cathédrale de Soissons fut entreprise et continuée dans des années héroïques qui ressemblaient aux nôtres. Dans ce transept, dans ce chœur, l'imagination évoque l'évêque-chevalier qui les fit élever, ce Nivelon de Cherizy qui fut un des chefs de la quatrième croisade. Pendant que ces pierres s'assemblaient, les croisés français et champenois, réunis à deux pas de la cathédrale dans le verger de Notre-Dame, choisissaient pour chef Boniface, marquis de Montferrat. Tous ces futurs maîtres de l'Orient entrèrent sans aucun doute dans le beau transept alors terminé, qui était toute la cathédrale. L'évêque Nivelon leur attacha la croix sur la poitrine.

Il semble que l'histoire de ces héros recommence. Nos cuirassés voguent dans le sillage de leurs galions; comme eux nous allons franchir l'Hellespont, mettre le cap sur Constantinople. Notre drapeau flottera sur ces murs où l'évêque de Soissons planta le premier sa bannière. Un ordre nouveau va naître, comme en cette nuit mémorable où, devant le palais du Boucaléon, Nivelon de Chérizy proclama que les Latins étaient les maîtres de Constantinople et que Baudoin, comte de Flandre, venait d'être élu empereur.

Ainsi le transept de Soissons, et le chœur que l'évêque

Nivelon fit continuer après sa victoire, nous apparaissent comme les monuments de la prise de Constantinople.

Nivelon était mort, et l'on commençait à élever les premières travées de la nef, lorsqu'on apprit à Soissons une grande nouvelle. L'empereur d'Allemagne Otton, qui avait envahi la France avec une formidable armée, venait d'être défait à Bouvines. Aussi vain que son orgueilleux successeur, Otton avait commencé par partager la France : à l'un il avait donné le Vexin, à un autre la Champagne et à un autre Paris : « Philippe, — ajoutait-il, — est vaincu d'avance. » Sommes-nous en 1214 ou en 1914? Sept cents ans ont passé et l'Allemagne est restée la même ; toujours prête à nous détruire, mais toujours incapable de prévoir ces soudaines résurrections qui sauvent la France et éblouissent le monde. — Le 28 juillet, on apprit à Soissons que, la veille, l'armée ennemie avait été anéantie tout entière : l'aigle d'or de l'empire, planant au-dessus d'un char, traîné par quatre chevaux, avait roulé dans la poussière, et l'empereur, jetant ses insignes impériaux pour n'être pas reconnu, s'était enfui jusqu'à Valenciennes. On sut en même temps que ceux de Soissons avaient fait vaillamment leur devoir. Les trois cents cavaliers levés par l'abbé de Saint-Médard avaient eu l'honneur d'engager la bataille, et les milices de la commune avaient défendu l'oriflamme. On peut croire que la cathédrale de Soissons s'associa à la joie universelle et qu'une cérémonie triomphale fut célébrée dans l'église inachevée. Un vitrail donné par Philippe Auguste perpétua pendant des siècles la mémoire du vainqueur.

Tels sont les grands souvenirs qui flottent dans les ombres de la cathédrale de Soissons.

Nous ne saurions dire en quelle année fut terminée la nef de Soissons ; ce fut sans doute vers 1225 ; mais il importe peu, car la nef tout entière fut élevée dans le style du chœur, c'est-à-dire dans le style de 1200. L'unité de l'œuvre éclate au premier regard dès qu'on a franchi le seuil. La cathédrale de Soissons est donc, par son style, de dix ans antérieure à la cathédrale de Reims ; mais elle est postérieure de cinq ou six ans à la cathédrale de Chartres, et c'est ce qu'on ne saurait oublier. Chartres est l'œuvre de génie, la cathédrale-type que

les premiers architectes du XIIIe siècle auront sans cesse devant les yeux. Nul doute que le maître de Soissons n'ait vu surgir de terre le puissant chœur de Chartres. C'est à la cathédrale de Chartres qu'il est allé demander l'inspiration, et non pas aux cathédrales plus anciennes qui s'élevaient autour de son horizon : Noyon, Laon, Senlis. En ce temps-là, on ne regardait pas en arrière, l'œuvre la plus jeune était toujours la plus belle.

C'est à l'exemple du maître de Chartres que le maître de Soissons supprima les tribunes pour pouvoir agrandir les fenêtres et verser plus de lumière dans la nef. C'est à son exemple qu'il divisa ses fenêtres en deux lancettes surmontées d'une rose ; à son exemple encore, qu'il sépara ces lancettes non par une colonnette, mais par un meneau bâti par assises. Cette robuste fenêtre, qui ne se voit qu'à Chartres, décèle clairement l'imitation. Il n'est pas jusqu'à la forme des nervures de la voûte qui ne se retrouvent pareilles dans les deux cathédrales.

Le maître de Soissons n'est donc pas un créateur ; mais comme il a délicatement retouché l'œuvre d'un homme de génie ! Chez lui tout est nuance et mesure.

Il y a, dans certaines parties de la cathédrale de Chartres, une magnifique ampleur, une surabondance de force. Chacune des fenêtres de la nef est surmontée d'une énorme rose, large comme la travée, qui est une des plus fières conceptions qu'architecte ait jamais réalisée. C'est une de ces saillies de génie comme en avait Michel-Ange. Ces grands orbes de lumière, ces roues de feu qui jettent des éclairs sont une des beautés de la cathédrale de Chartres. Mais si belles qu'elles soient, ces grandes roses ont un défaut : elles ne se relient pas aux deux lancettes qu'elles surmontent, elles sont sans proportion avec elles, et la fenêtre n'a pas encore d'unité. Que fait le maître de Soissons? Il intervertit les rapports, il augmente la hauteur des lancettes et diminue le diamètre de la rose. De la sorte il crée, le premier, une fenêtre qui est un tout et donne un modèle.

Il n'est pas une seule de ces corrections du maître de Soissons qui ne témoigne du goût le plus pur. A Chartres, comme dans les édifices romans, le mur nu tient encore une certaine place dans la nef. A Soissons, l'artiste réduit la part de la matière inerte ; il ne reste presque plus de mur au-dessus des

arcades, il en reste à peine au-dessus du triforium. L'église s'allège, aspire à n'être plus qu'un jeu de forces vives.

Mais c'est dans sa conception du pilier que le maître de Soissons fait preuve de délicatesse. A Chartres, les piliers ronds de la nef sont cantonnés de quatre colonnes ; chacune de ces colonnes a sa nécessité et porte un membre d'architecture. Le pilier de Chartres forme un massif robuste et parfaitement logique. Il triomphera bientôt et remplacera le pilier isolé de Notre-Dame de Paris et de l'Ile-de-France. Mais le maître de Soissons ne voulut pas se rendre : il jugeait le pilier isolé plus élégant, plus propre à donner une impression de légèreté ; et, à ses yeux, la légèreté avait plus de prix que la force. Il reconnut pourtant que la colonnette qui flanquait le pilier du côté de la nef avait sa beauté ; il la conserva toute seule en réduisant son diamètre. Cette colonnette prolonge exactement la colonnette supérieure, qui descend jusqu'au chapiteau et qui porte la retombée de la voûte ; de sorte que cette fine ligne droite emporte le regard du pavé de l'église jusqu'à son sommet. Il nous semble monter avec elle. C'est ainsi que la cathédrale de Soissons qui n'a que trente mètres de haut paraît presque aussi élevée que les plus hautes cathédrales.

Tel est cet intérieur de Soissons, véritable chef-d'œuvre de goût. Il n'est pas possible de méconnaître ici le pur génie français. L'architecture est un art révélateur, un art transparent qui nous laisse voir s'il y a au fond de l'âme d'un peuple des nombres harmonieux. Cette belle cathédrale de Soissons est toute de simplicité, clarté, mesure ; c'est une des images de la France. Faudra-t-il donc qu'elle soit réduite en cendres pour que nous l'admirions? Ah ! les destructions criminelles des Barbares nous ouvriront les yeux, nous feront sentir tout le prix de ce que nous perdons, et tout le prix de ce qui nous reste. Comme nous aimerons l'art français ! Comme nous sentirons que ces monuments sont une partie de nous-mêmes !

Si la cathédrale de Soissons disparaissait, nous n'aurions rien qui pût nous consoler de sa perte. Elle est aujourd'hui unique. Autrefois, il y eut dans son voisinage deux églises qui lui ressemblaient comme deux sœurs : Longpont, près de la forêt de Villers-Cotterets et le Mont-Notre-Dame, non loin de Braine ; Longpont, grandiose abbaye de l'ordre de Citeaux,

le Mont-Notre-Dame, sorte de seconde cathédrale des évêques de Soissons. Mais ce ne sont plus aujourd'hui que de grandes ruines : fenêtres béantes, voûtes écroulées, murs chancelants, triste image de ce que la cathédrale de Soissons sera peut-être demain.

Cette cathédrale de Soissons sur laquelle les Allemands s'acharnent, elle mérite pourtant leur respect, car leurs anciens maîtres d'œuvre vinrent jadis y chercher l'initiation. C'est à Laon, à Braine, à Reims, à Soissons qu'ils étudièrent les formes de l'art nouveau. Alors, comme aujourd'hui, la France ne savait pas cacher ses secrets ; elle n'avait pas de plus grande joie que de répandre son génie. C'est à Soissons que l'architecte qui termina Saint-Gédéon de Cologne vint apprendre à dessiner ses fenêtres et à couronner d'un fleuron ses contreforts. C'est à Soissons aussi bien qu'à Braine que l'architecte de Sainte-Élisabeth de Marbourg a emprunté quelques-unes de ces délicatesses que les Allemands admirent aujourd'hui.

La cathédrale de Soissons offre dans la région du chœur une particularité qui, vers 1200, est unique. Les chapelles rayonnantes et les travées du déambulatoire n'ont pas, comme ailleurs, deux voûtes distinctes, mais une seule ; toutes les nervures aboutissent à la même clef. En France, cette innovation n'a pas fait école ; on ne la rencontre alors qu'à Bayonne où elle fut sans doute apportée directement de Soissons.

Ce que les Français dans cet âge créateur abandonnaient comme chose de peu de prix, leurs voisins s'empressaient de le recueillir. L'invention du maître de Soissons séduisit tous les peuples du Nord : on la retrouve en Flandre, en Hollande, en Suède. Mais aucun pays ne l'accueillit avec plus de faveur que l'Allemagne ; elle caractérise les églises de la Baltique : Lubeck, Wismar, Rostock, Stralsund.

III

La cathédrale de Soissons est un des buts des canons allemands, mais ils en ont un autre : les deux flèches de Saint-Jean-des-Vignes. Déjà le haut de l'une d'elles a été emporté ;

l'autre a encore le fleuron de sa pointe qui ressemble au bouquet que les compagnons attachent au sommet de l'édifice, — mais combien de temps portera-t-elle encore son fleuron? Déjà un obus l'a ouverte et a mis son ossature à nu : les arêtes apparaissent solides comme du bronze. Il y a longtemps que les canons allemands connaissent la façade de Saint-Jean-des-Vignes ; en 1870 ils brisèrent les meneaux de la rose, qui a maintenant pour vitrail le ciel.

Saint-Jean-des-Vignes n'est qu'une façade derrière laquelle il n'y a plus d'église, mais c'est une façade magnifique, où, du XIIIe au XVIe siècle, on retrouve tout l'art du moyen âge harmonieusement fondu.

C'était une poétique abbaye que Saint-Jean-des-Vignes. Ses chanoines réguliers, célèbres au loin par leurs vertus, étaient favorisés de visions célestes. Une veille de l'Assomption, ils virent le chœur des anges descendre sur la terre pour chanter avec le repons des Matines : *Felix namque sancta virgo*. C'était le temps où saint François d'Assise entendait, lui aussi, en Ombrie, la musique des anges. Le trésor de Saint-Jean-des-Vignes conservait un Saint-Graal, une coupe d'or « où il y avait du sang du Christ ». Un croisé l'avait envoyée d'Orient et confiée à la garde des chanoines, plus dignes de la posséder que les chevaliers de la Table Ronde.

Le pèlerin qui entrait dans l'église de Saint-Jean-des-Vignes pour y vénérer les reliques, admirait l'autel revêtu d'or et le colossal candélabre de cuivre soutenu par quatre lions, qui se terminait par une figure d'ange portant un flambeau devant le Christ mourant sur la croix. S'il pénétrait dans le cloître par la porte peinte et dorée, il en conservait le souvenir d'un lieu de délices. L'eau ruisselait partout comme dans les jardins arabes ; il y avait des bassins décorés de statues ; l'eau tombait de la main levée de saint Jean qui semblait baptiser au bord du Jourdain. Saint Jean-Baptiste, le patron de l'abbaye, est encore aujourd'hui debout au portail de l'église ; en face de lui on voit saint Augustin, le patron particulier des chanoines, l'auteur de leur règle. A peine peut-on les reconnaître tant ils sont mutilés. Au-dessus de leur tête s'ouvre l'axe immense du portail, ce beau portail, frangé, comme les deux autres, d'une légère dentelle de pierre qui semble trembler

dans le vent. Une guirlande de feuilles d'armoise est sculptée à l'archivolte; l'armoise, « la ceinture de saint Jean-Baptiste », la plante salutaire qu'on cueillait tout humide de rosée, au matin de la Saint-Jean d'été, avant le lever du soleil.

La façade a été atteinte par les obus ; des débris d'ornements jonchent le sol, et l'on dirait autant de pièces d'orfèvrerie. Au sommet du clocher septentrional, les statues semblent intactes. Ce sont de grandes figures, isolées sous leurs dais, qui racontent la mort de saint Jean-Baptiste et la Passion du Christ, le Précurseur et le Maître sont associés dans la souffrance. Chacune de ces statues exprime un moment du drame. Ici, Jésus porte sa croix ; là, Véronique montre le suaire ; plus loin, Salomé soulève le plat où va reposer la tête de saint Jean. On dirait les figurants d'une procession de la Semaine sainte, ou les « pasos » de l'Espagne : dernier souvenir des vieilles fêtes religieuses de Soissons. Par une belle inspiration, l'artiste a attaché le Christ crucifié au meneau de la plus haute fenêtre de la tour, et l'a suspendu dans le vide au-dessus de la cité. Combien de temps ce beau Christ échappera-t-il aux obus?

Le réfectoire de Saint-Jean-des-Vignes est un des plus beaux du moyen âge : sept colonnes le divisent en deux nefs, et on y voit de vieilles fresques qui s'encadrent dans des roses. Comme il touche à la façade, qui est le but des pointeurs allemands, il a déjà beaucoup souffert : la toiture s'est effondrée en partie, et c'est miracle si la charpente n'a pas pris feu.

Le réfectoire a abrité jusqu'à présent derrière ses murs les restes du charmant cloître. S'il venait à disparaître, nous perdrions un des plus beaux monuments de ce genre qui subsiste encore en France. Il fait penser aux magnifiques cloîtres espagnols. Le cloître de Noyon, qui lui ressemble, ne nous consolerait pas de sa perte, car le cloître de Saint-Jean-des-Vignes est infiniment plus riche. Le sculpteur y a prodigué les feuilles et les fleurs. A chaque arcade s'attache une guirlande de campanules qu'on appelait au moyen âge « le gant de Notre-Dame ». Les chapiteaux sont de naïfs bouquets de persil, de céleri, de renoncules, de feuilles de pommier ; l'un d'eux est un fraisier avec ses fleurs et ses fruits. Sous la corniche court un admirable bandeau de feuillage : c'est la chéli-

doine, la plante dédaignée qui fleurit dans les décombres. Les artistes du moyen âge l'ont tirée de son humilité, et, en la sculptant au front des cathédrales, l'ont élevée à la dignité de la feuille d'acanthe.

IV

Il y a à Soissons d'autres monuments précieux qui n'ont pas encore été touchés par l'ennemi, mais qui le seront peut-être demain. L'église Saint-Léger, qui s'élève au nord de la ville, est une des plus exposées. Saint-Léger est, comme Saint-Jean-des-Vignes, une abbaye de chanoines réguliers. Elle fut fondée par un comte de Soissons qui n'avait plus rien à attendre de ce monde : il avait perdu son fils unique et il était devenu lépreux. Les austères chanoines de Saint-Léger gardaient un silence presque continuel. Le blason qu'ils se donnèrent plus tard est une profession de foi d'idéalité : c'est une fleur de lys, et, au-dessus, un ciel d'azur, dans lequel s'allume un croissant de lune et une étoile. L'église Saint-Léger, à moitié détruite par les guerres de religion, est aujourd'hui une œuvre composite. Un portail du XVIIIe siècle introduit dans une nef basse du XVIe ; de cette nef sans beauté on passe tout d'un coup dans un transept et dans un chœur du XIIIe siècle et du style le plus pur. Le chœur de Saint-Léger est contemporain du chœur de la cathédrale, mais il n'est pas de la même famille. Il est l'imitation d'un merveilleux modèle : le chœur de Saint-Yves de Braine, qui date des dernières années du XIIe siècle. On en retrouve tous les détails : à l'intérieur ces deux rangées de fenêtres superposées qui y versent d'abondance la lumière et qui annoncent les lumineuses chapelles du XIIIe siècle ; à l'extérieur cette décoration si sobre — une guirlande sous la corniche et une guirlande autour de chaque fenêtre — qui ravit comme le témoignage visible de l'atticisme de l'Ile-de-France. Ces deux églises de Saint-Yves de Braine et de Saint-Léger de Soissons, qui sont deux églises sœurs, ont été sans cesse imitées par les étrangers. Certes, ils

ne pouvaient mieux choisir : nulle part le gothique de la fin du XIIe siècle n'est plus plein de promesses. Braine n'a pas eu à souffrir de l'invasion des Barbares : leur retraite a été si rapide qu'ils n'ont pas eu le temps de détruire. C'est là un rare bonheur, car Braine est plus complet que Saint-Léger de Soissons. Le sanctuaire s'y enrichit de quatre chapelles placées de biais qui sont une des plus gracieuses inventions de l'art gothique : les cinq absides s'ouvrent en éventail et laissent embrasser, d'un seul regard, leurs cinq autels. Notre-Dame de Brieg, une des rares églises de l'Allemagne où l'on retrouve la pureté du goût français, reproduit le plan de Saint-Yves de Braine. On le retrouve, ce plan, jusqu'au fond de la Hongrie, jusqu'à Saint-Martin de Cracovie. Il est des filles de Saint-Yves qui sont sur la ligne de feu ; que deviendra la belle église de Lisseweghe qui s'élève à deux pas de Zeebrugge?

V

Il reste peu à détruire à Notre-Dame de Soissons, mais ce qui est encore debout nous est infiniment précieux. Nous voudrions pouvoir espérer que les obus allemands n'y toucheront pas. Notre-Dame de Soissons est une des abbayes de femmes les plus illustres de la France : elle eut pour abbesses des filles de rois et des filles d'empereurs. Elle était grande comme une ville, et s'étendait presque sur le quart de Soissons, c'était une de ces villes saintes du moyen âge qui enchantent l'imagination, car on y respire toute la poésie du passé. Elle fut fondée par Lentrude, femme d'un homme tragique, le maire du palais Ebroïn. C'est quelques années après qu'il arracha saint Léger à son église épiscopale d'Autun, lui fit crever les yeux et enfin l'assassina. Chose incroyable, et que le christianisme seul peut expliquer, la mère de saint Léger, Sigrade, retirée à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, vécut sous le même toit que Lentrude, la femme de l'assassin.

Il y avait autrefois dans l'église de Notre-Dame un tombeau que connaissaient tous les chevaliers de France : c'était celui de saint Drausin, le vieil évêque de Soissons. Il avait — disait-on

— reçu de Dieu ce privilège de donner la victoire à ceux qui l'invoquaient avec ferveur. Aussi, le champion qui devait combattre en champ clos, le croisé qui allait partir pour l'Orient venaient-ils faire au tombeau de saint Drausin la veillée des armes. On y venait de France et d'Italie : les Français portèrent son renom jusqu'à Constantinople. Saint Thomas de Cantorbery avant d'engager la lutte contre le roi d'Angleterre passa la nuit en prières auprès du tombeau de saint Drausin. Les religieuses y priaient toutes les nuits quand le roi levait l'oriflamme, quand la France était en péril. Qu'est devenu ce saint tombeau qui a aimanté tant d'âmes vaillantes et attiré tant de prières? Il est aujourd'hui au Louvre dans la salles des antiquités chrétiennes. Le visiteur passe indifférent ; l'archéologue jette un coup d'œil sur ses élégants rinceaux de style oriental et conclut qu'il a dû être sculpté au VIe siècle dans la France du Midi, par les ateliers de Bordeaux ou de Toulouse. Mais qui donc songe encore à saint Drausin et à la veillée des armes?

Notre-Dame de Soissons fut au moyen âge un de ces ardents foyers du culte de la Vierge qui s'allumaient alors dans toute la France. Quand les épidémies éclataient, les malades se faisaient porter en foule dans son église pour y demander la guérison. C'est en l'honneur de Notre-Dame de Soissons que Gauthier de Coincy rima ses jolis et naïfs poèmes : il les écrivit dans le silence de Vic-sur-Aisne, où aujourd'hui tonne le canon.

Il ne reste plus de l'église de Notre-Dame, si belle jadis, qu'un pan de mur et deux fenêtres ; elles sont au nombre des plus magnifiques fenêtres romanes qui existent. Leurs archivoltes, d'une superbe ampleur, sont ornées de feuillage, leurs chapiteaux de monstres.

Mais il y avait plusieurs autres églises dans l'enceinte de l'abbaye. L'une de ces églises a conservé sa façade romane et une partie de sa nef : c'est Saint-Pierre-du-Parvis. Saint-Pierre était l'église des moines qui assuraient le service religieux du monastère. L'un d'eux, Pascase Radbert, pauvre orphelin que les religieuses avaient recueilli, devenu plus tard abbé de Corbie, parle avec l'accent du cœur et une sorte de nostalgie de l'abbaye de Notre-Dame.

La façade de Saint-Pierre-du-Parvis est apparentée à la belle façade de Vailly qui est depuis six mois au milieu d'un ouragan de feu et que nous ne reverrons sans doute plus. Le portail de Saint-Pierre est moins beau que celui de Vailly, mais il offre une particularité qui donne soudain des ailes à l'imagination, une des archivoltes est faite d'une suite de coussinets superposés, ornement plus étrange que beau, mais qui se retrouve au portail de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Nous voici emportés dans l'Orient des croisades. Je suis convaincu qu'à Soissons, aussi bien que dans quelques autres églises de France, on a reproduit ces coussinets pour rappeler Jérusalem et la plus sainte église du monde. Un pareil ornement n'est pas né en Occident mais dans le monde oriental. Ceux qui ont vu le Caire se rappellent sans doute les arcatures en coussinet de Bab-el-Foutouh, « la porte des conquêtes », par laquelle entra Bonaparte. La porte du Caire est du XIe siècle, le portail de Jérusalem du XIIe; les Musulmans ont la priorité sur les chrétiens.

Reverrons-nous la façade de Saint-Pierre-du-Parvis et sa porte orientale?

VI

Tels sont les monuments que l'ennemi a déjà atteints, tels sont ceux qu'il peut encore détruire. La ville entière est menacée. C'est avec une tristesse profonde que l'on songe que l'antique Soissons pourrait être anéanti; Soissons a le charme des vieilles villes de l'Ile-de-France ; mais, à certains signes, on sent qu'on est entré déjà dans la Gaule-Belgique. On rencontre là, pour la première fois, les pignons à escaliers de la Picardie et des Flandres. L'hôtel des arquebusiers, le carillon de Saint-Jean-des-Vignes qui versait jadis sur la ville l'hymne de la fête de saint Jean-Baptiste, le culte de Saint-Vaast d'Arras dans le faubourg orientaient la pensée vers la France du Nord.

Chacune de nos villes raconte un chapitre de notre histoire. Soissons, la première capitale de Clovis, l'antique rivale de

Paris, est un vieux récit des temps mérovingiens. Il n'y a dans ses Annales que des noms antiques, des noms à moitié mystérieux, qui flottent entre la poésie et l'histoire. C'est Syagrius, le dernier des Romains, défendant jusqu'au jour suprême les aigles latines et ce fameux Palais d'albâtre que décorait le groupe des Niobides. C'est Clotilde amenée à Soissons pour y épouser Clovis ; c'est sainte Radegonde, s'enfuyant de son palais, et allant se jeter en suppliante aux pieds de saint Médard pour lui demander le voile ; c'est saint Médard lui-même, enseveli aux portes de Soissons et devenu le génie tutélaire de la cité. Dans la Gaule mérovingienne, le tombeau de saint Médard fut presque aussi fameux que celui de saint Martin ; on venait de loin y chercher la guérison ; Frédégonde y fit porter son fils mourant ; Clotaire et Sigebert marquèrent aux côtés du saint la place de leur sépulture. On voit encore aujourd'hui, dans la sombre crypte de Saint-Médard, où il n'y a plus de tombeau, les sièges de pierre où les pèlerins venaient s'asseoir. C'est au-dessus de cette crypte que, plus tard, Louis le Débonnaire, le pauvre vieux roi Lear dépouillé par ses fils, vint s'humilier devant eux et s'agenouiller dans la poussière. La douloureuse passion du vieil empereur arracha des larmes à ses sujets. A Saint-Médard ce souvenir ne s'effaça plus, et le monastère en garde une poésie tragique.

En détruisant Soissons, le Barbare veut arracher ces anciennes pages de notre histoire. L'héroïque Soissons est une des villes de France qui ont le plus souffert. Soissons a été saccagé par les Armagnacs, pillé par les protestants, violé par Charles-Quint, incendié en 1814, bombardé en 1870. Chaque fois Soissons a pansé ses blessures. Mais nos ennemis ont perfectionné l'art de détruire : ils effacent les villes de la terre. Nous tremblons qu'il ne reste de Soissons que des cendres.

ÉMILE MALE

L'AUBE ARDENTE[1]

VII. — LES LOISIRS ET LES JOURS

A dater de ce soir mémorable, Philippe mena une vie si unie qu'il n'avait pas de moyens de distinguer l'une de l'autre les journées successives, toujours pareilles, ni de les compter. Le temps fuyait, et il n'en avait ni le sentiment ni la mesure. Plusieurs semaines après son établissement à Paumanockhouse, Philippe croyait n'y être que de la veille, et le lendemain il y croyait être depuis plusieurs mois.

On ne travaille jamais beaucoup à Oxford ; mais les hôtes d'Ashley Bell travaillaient encore moins ; et Philippe Lefebvre, accoutumé aux scrupules des jeunes intellectuels français, n'aurait pas imaginé que l'on pût travailler aussi peu sans une gêne de conscience cruelle. Il est vrai que c'était les vacances (un Français ne les prend jamais en toute sûreté), c'était la belle saison. Mais lorsque les cours recommencèrent, il n'y eut pas grand changement. Billee Liphook, lord Swanage poursuivaient-ils leurs études? Cela était aussi peu apparent que possible. Lembach semblait occupé, mais il accomplissait à la maison sa besogne mystérieuse, ou même suspecte. Il fallait bien que Tintagel fût amateur de littérature — bien qu'à le juger sur sa mine, le plus malin ne s'en fût pas avisé — ; il le fallait, puisqu'il était helléniste au point de faire des vers grecs. Il devait assister aussi à quelques

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars et 1er avril 1915.

conférences ; mais il s'esquivait, pour y aller, si discrètement que nul n'en aurait rien su, si Philippe, qui n'aime point les cachotteries, ne lui eût demandé compte sévèrement de ces éclipses. Tintagel répondait alors avec franchise, mais en rougissant, comme s'il eût fait l'aveu d'un péché.

Rien non plus ne fut changé après l'équinoxe aux jeux ni aux promenades. Les jeux d'été firent place aux jeux d'hiver, mais la différence entre les deux est plutôt de convention, et l'on ne voit pas d'abord pourquoi les uns furent assignés à la saison clémente, les autres à la saison rigoureuse. Celle-ci est assez rude, l'air d'Oxford est froid et âpre ; mais il n'est pas de mode que l'on en souffre, et Philippe n'en souffrit point, pour faire comme ses camarades. Dans les herbages souvent humides, parfois glacés, sur les chemins couverts de la Mésopotamie, éclaircis maintenant par la chute des feuilles, au bord de l'eau frissonnante et qui seule paraissait frileuse, Ashley Bell toujours vêtu de son complet gris, et le grand col de sa chemise toujours déboutonné, coiffé de son large feutre ou plus volontiers nu-tête, allait suivi de ses jeunes disciples vêtus de blanc, à peine vêtus, comme cet été. Le paysage, en dépit des tristes changements à vue de l'automne, puis de l'hiver, semblait toujours à Philippe un lieu de délices ; le Cherwell même ne lui semblait pas moins désirable qu'en août ; il regrettait que le Parson's Pleasure fût maintenant fermé, chaque fois que le hasard l'y faisait penser, chaque fois que par exemple on rencontrait Charlie Cox, et que Bell arrêtait le vieux bonhomme pour faire avec lui un brin de conversation.

Ce miracle d'un éden que l'hiver ne dépouille pas de son charme était dû, et Philippe le sentait bien, uniquement dû à la présence d'Ashley Bell. L'inexplicable correspondance des êtres et des choses ménage ordinairement une harmonie entre le décor et les personnages qui l'animent ; mais ce sont plutôt les personnages humains qui empruntent la figure des choses et leur couleur : ici, l'homme, l'homme primitif, l'Adam américain, Ashley Bell, donnait sa propre physionomie au paysage. Toute campagne autour de lui ne pouvait avoir l'air que d'un paradis terrestre.

L'autorité de ce magicien sur la nature eût au besoin rassuré Philippe, quand parfois il se reprochait de céder trop facile-

ment à l'extraordinaire ascendant de Bell. Mais il aurait voulu au moins comprendre les causes, les moyens de cette influence qu'il subissait : il ne les comprenait pas, et il en était mortifié.

Depuis tant de semaines qu'il vivait ici, Philippe y avait goûté, entre toutes les joies, celles du loisir : il le croyait banni de la terre depuis le crépuscule de l'esprit antique. Mais justement, Philippe, comme les Anciens, n'admettait pas le loisir sans une grande activité de la pensée. Or, depuis des semaines, il n'avait pas conçu à la lettre une seule pensée, ni même réfléchi un peu sérieusement à quoi que ce fût. Il ne s'était pas une fois recueilli ; quand il s'y évertuait par l'effet d'une vieille habitude, son attention était bientôt dispersée. Ah ! sans doute Tintagel n'avait dit que la vérité stricte quand il avait nié toute ressemblance d'Ashley Bell au divin Socrate. Philippe, malgré le témoignage de Rex, n'avait pas sitôt renoncé à son rêve puéril de disputer avec un autre Socrate par les chemins d'une autre Attique; mais il ne pouvait à présent se dissimuler la faillite de cette rêverie. Il en était déçu : il s'étonnait de ne l'être pas davantage. A la vérité, il s'obstinait encore à chercher des traits communs entre son maître et celui de Platon. Socrate ne prétendait-il pas ignorer toutes choses hors l'amour? C'est à l'amour qu'Ashley Bell voulait borner tout l'intérêt de cette vie, et par lui qu'il pensait résoudre tous les problèmes éternels. Mais quelle illusion encore que cette apparente analogie !

Socrate savait peut-être l'amour et rien autre chose ; mais les choses qu'il se flattait de ne savoir pas, sa curiosité ne se lassait pas de les poursuivre à travers les méandres et les surprises d'interminables conversations. Il arrivait souvent que la dispute ne terminait rien, et que Socrate n'en tirait aucune lumière ; mais il avait eu le plaisir de causer, à défaut de s'instruire ; car il aimait les discours autant que la sagesse, et même sa feinte ignorance n'était que prétexte à discours. Ashley Bell était peu bavard, sauf quand il avait pour interlocuteur Charlie Cox ; il était même si peu bavard qu'on se demandait comment il pouvait exercer cette puissance « magnétique » sans le secours de la parole. Et quant à l'amour, il l'appelait l'Alpha et l'Oméga de l'Univers, la cause première

et la suprême réponse, mais il se contentait de ces banalités, qu'il semblait prendre pour des définitions : c'est qu'il était bien chargé d'amour, qu'il communiquait par une sorte de rayonnement à quiconque s'approchait de lui ; mais il ne se souciait que de sentir l'amour et de le transmettre ; aucun de ses rares propos ne révélait à ses auditeurs s'il en avait une idée claire ni comment il le concevait.

Ce n'était point sans doute au sens grossier, positif, purement humain. Il devait plutôt reconnaître en l'amour une force de la nature, la force élémentaire ou unique ; et enfin l'amour eût été pour Ashley Bell un autre nom de Dieu si on l'eût pu dire panthéiste. L'était-il? Cela n'est point invraisemblable, car le naturalisme y incline, et entre les deux systèmes il n'y a peut-être qu'une différence de terminologie. Mais Ashley Bell n'avait aucun système, et Philippe Lefebvre ne tarda point d'apercevoir que c'était jouer sur les mots de le dire naturaliste parce qu'il était l'homme de la nature et en communion avec elle, avec l'universalité des hommes vivants, avec la conscience obscure des animaux, avec l'âme en sommeil des plantes et l'âme en puissance des objets.

Du moins, s'il était naturaliste, Ashley Bell ne l'était que par sensibilité, et rien ne déroute ni ne scandalise un intellectuel comme ces soi-disant philosophies où la sensibilité est tout, et où l'entendement n'a point de part. Cet Ashley Bell qui avait le cœur si détourné de toutes les religions positives et de tous les dieux personnels, qui n'était pas seulement irréligieux, mais anticlérical au point de ne mettre jamais les pieds dans aucun temple d'aucun culte, qui obéissait au précepte de Gœthe, ne se permettait point de familiarités de langage avec l'être incompréhensible et ne prononçait jamais le nom de Dieu, que de fois Philippe Lefebvre, déconcerté, l'entendit professer avec indifférence et comme si cela importait peu un déisme à la manière de Jean-Jacques Rousseau, ou même de Voltaire ! Il paraissait dès lors se ranger, d'instinct sans doute, à une philosophie qui en ce temps-là n'avait pas encore atteint la France, et qui juge de la qualité des doctrines d'après les avantages pratiques, politiques ou moraux, que l'on en peut retirer. Enfin, Ashley Bell avait une tournure d'esprit, sinon un système, *pragmatique*.

Philippe, qui tenait pour un dogme la valeur absolue de la vérité, considérait une telle opinion comme un blasphème. L'idée seule qu'un être doué de raison pût accepter un critérium si misérable le révoltait. Pour que cette antipathie de pensée n'élevât pas entre lui et Bell une infranchissable barrière, il fallait que l'autorité du poète fût presque surnaturelle. Il fallait aussi que Philippe eût une belle hauteur d'esprit et une liberté singulière à cet âge, pour comprendre ou pour excuser un tempérament si opposé au sien. Il ne laissait pas de s'admirer lui-même à ce propos.

L'argument qu'il invoquait en faveur de Bell était que, pour un être en qui la puissance de vivre est à ce point en excès, vivre est la seule grande affaire ; tout ce qui produit, maintient ou accroît l'existence est, si l'on peut dire, consacré, et implique une vérité supérieure contre quoi toutes les dialectiques ne peuvent rien. Mais une autre incompatibilité, plus malaisée à réduire, l'aurait dû, raisonnablement, soustraire au charme d'Ashley Bell.

Ce poète au grand cœur païen, qui semblait n'avoir jamais ouï dire que le fils de Dieu fût descendu sur la terre, empruntait au christianisme, sans y changer un iota, toute la doctrine de la charité. Il attribuait à l'amour du prochain une efficace infaillible, et il ne doutait pas que ce merveilleux remède ne suffît à guérir tous les maux, à résoudre toutes les difficultés que l'état de société a enfantées parmi les hommes. Sa naïveté sur ce point était évangélique. Il n'avait, bien entendu, examiné ni approfondi à la façon des économistes aucune question sociale, et eût dit volontiers, comme ce politique français, qu'il n'y en a pas. Il n'y en aurait pas, si chaque homme vivant aimait tous les autres ardemment, au moins sincèrement, comme Ashley Bell les aimait. Son amour avait pour solide fondement la certitude de l'égalité : c'est une certitude que nulle opération de l'esprit ne saurait procurer, et voici où l'homme uniquement sensible prend l'avantage. Bell sentait l'égalité et la fraternité humaines. Il les connaissait par expérience et comme des faits. Il était aussi peu capable d'envisager un de ses frères comme inférieur à lui ou supérieur, que de s'obliger à sentir qu'il fît clair en pleine nuit. Il était, en un mot, démocrate à la rigueur, et l'on ne saurait concevoir

que jamais démocrate de profession ait réussi à l'être avec moins de réserves.

Un sentiment démocratique d'une si évidente candeur étonnait Philippe et lui inspirait de la déférence, mais non pas de la sympathie. Lui-même était peut-être républicain (et ce n'est déjà pas la même chose), républicain de doctrine, mais il était aristocrate par conscience de sa supériorité ; il était, si l'on peut hasarder ce barbarisme, passionnément inégalitaire. Aussi se plaisait-il, par malice, à relever dans le socialisme d'Ashley Bell des contradictions : elles n'y manquaient pas. Cet ami du peuple était par exemple en admiration devant la monstrueuse ploutocratie de son pays natal, et y voulait voir la plus grandiose manifestation de la puissance humaine. C'est que Bell était avant tout Américain ; et il tirait vanité de l'être, puisqu'il se flattait d'avoir, le premier, dégagé la poésie de cette race et de lui avoir prêté une voix. Cependant son grand amour universel l'amenait à nier toute différence de valeur entre les races. Philippe ne démêlait pas encore s'il niait les frontières et s'il méconnaissait les patries ; mais il s'intitulait « Ashley Bell, un cosmos », et, doué de tempérament guerrier, il semblait suspect de pacifisme.

Sa contradiction la plus frappante était sur l'article de l'amour : puisqu'il le tenait pour la cause première et la fin dernière de tout, il en aurait dû parler comme les mystiques, sur le ton transcendant ; et il en parlait avec des mots que leur superbe hardiesse sauvait seule d'une ignoble grossièreté. Comme l'avait dit Rex Tintagel le premier jour avec une ingénuité comique, il était extrêmement sexuel ; il l'était dans ses entretiens comme dans ses poèmes ; mais ce franc-parler, qui avait fait scandale de l'autre côté de l'eau, était peut-être plus alarmant ici, lorsque Bell avait pour auditeurs ces jeunes garçons innocents, sa fille intacte et dédaigneuse.

Les propos d'Ashley Bell étaient continuellement lyriques et en même temps familiers. Il ne haussait jamais le diapason, et son sublime ne craignait pas la platitude. Extraire la poésie des moindres choses était pour lui une fonction si naturelle, si quotidienne, qu'il n'en faisait pas plus d'affaire que les abeilles de distiller leur miel. La seule occasion où il se permît d'être grave, ou même, si peu que ce fût, solennel, c'est quand

il parlait de l'amour, et il en parlait cependant de telle sorte qu'il eût fait sourire des auditeurs moins purs. Il chantait le divin désir avec une licence, une abondance qu'on ne souffre guère qu'à de tout jeunes gens dans le désordre et dans l'ivresse de la puberté. Immodestement il se targuait de ces triomphants réveils, qui semblent en effet plus flatteurs lorsque l'âge en est passé. Lui à qui Philippe reprochait d'adopter sans examen les idées morales les plus étroites des philistins et des bourgeois, il était d'une largeur de vues quant à l'amour, ou plutôt d'une amoralité qui ne choquait pas moins le jeune Français, et qui le troublait étrangement. Lorsqu'il cédait à sa bizarre manie des litanies et des énumérations, il nommait l'amour de tous les noms que l'humanité pieuse a décernés à ce Dieu, mais il n'oubliait pas non plus ceux qu'elle a inventés aux heures de délire et de folie : tous lui étaient également sacrés.

Il les prononçait à voix haute, il ne les chuchotait point. Il ne semblait pas initié aux mystères dont il empruntait le langage, et son culte n'était pas équivoque, n'étant point secret. Ses discours n'avaient aucun son de perversité. L'innocence d'Ashley Bell était aussi évidente que celle de la Nature, avec qui il gardait toujours l'accord, même quand il tenait des propos qui, d'une autre bouche que la sienne, eussent été pour elle des outrages. Prodigieuses paroles, inouïes sans doute jusqu'à la venue du transfuge d'Amérique, en ce séjour de la jeune chasteté virile ; combien pourtant elles avaient d'harmonie, et avec le paysage, plus voluptueux que Naples, et même, à leur insu, avec les disciples d'Ashley Bell ! A leur insu : car ils écoutaient chanter ce poète des forces matérielles et des ivresses du corps, non pas avec indifférence, mais avec la même impassibilité que s'ils avaient eu des corps glorieux.

Seul, Philippe Lefebvre ne pouvait l'écouter de sang-froid, ni éviter de se trahir par des rougeurs, par des pâleurs et par de visibles frissons. Ah ! c'est qu'il n'avait pas besoin, lui, d'être invité au désir ! Son adolescence libre et si tôt initiée ne l'avait disposé que trop à suivre les suggestions d'une parole que ses camarades, encore profanes, recevaient sans trouble apparent. A Paris, il se moquait volontiers de ceux qui avaient son âge et qui étaient moins précoces : il ne se moquait plus ici, mais il s'irritait. Il ne soupçonnait pas d'hypocrisie la vertu

de ces jeunes athlètes, et elle était cependant pour lui comme un objet de scandale. Il était, avec plus de raison, scandalisé de se sentir en proie à un tourment dénué de noblesse et que les autres ne subissaient point. Par quelle faveur spéciale, ou par quel ascétisme sans effort, Billee, Swan, Rex, et Lembach — Lembach ! — échappaient-ils à cette gêne? Philippe était contraint d'avouer leur supériorité en ce point, et son orgueil en souffrait. Il était honteux de lui-même. Il citait à peu près Baudelaire, qui avait alors la vogue parmi les hommes de cette génération et de cet âge, et il demandait « au Seigneur »

la force et le courage
De contempler son cœur et son corps sans dégoût.

Mais il rejetait toute la faute de ce grand désarroi sur Ashley Bell, qui depuis des semaines, dans cette retraite cloîtrée d'où la femme était absente, au lieu de le divertir charitablement de l'amour, lui en avait imposé l'idée fixe.

Il est incroyable que Philippe qualifiât de « retraite cloîtrée » Oxford, où ne manque point la grâce féminine, et surtout Paumanock-house où il vivait sous le même toit que miss Florence Bell. Cette distraction était si forte que Philippe fut le premier à en rire, quand il s'en aperçut. Il se ressouvint aussi qu'il n'avait point douté au premier abord que Florence ne lui fût destinée, à titre de Français. Il le croyait encore. Mais quelle inexcusable négligence d'avoir laissé en suspens cette aventure !

A vrai dire, il ne l'avait pas laissée en suspens. Il avait, de temps à autre, flirté avec miss Bell, mais machinalement. Fort prudemment aussi. Il n'était point novice ; mais il n'avait pratiqué que des femmes faciles, vénales, et les plus humbles. Il avait, de plus, une excellente éducation et une délicatesse fort scrupuleuse : il tenait toute « jeune fille » pour sacrée, et il avait peine à imaginer qu'elles fussent après tout des femmes, capables d'inspirer l'amour, au sens le plus positif du mot, de le ressentir, et peut-être d'y céder. Il fit ce petit effort en ce qui concerne miss Florence, et il s'avisa presque aussitôt que la fille d'Ashley Bell devait nécessairement être affranchie de tous les préjugés. Il y avait quelque apparence ; mais, ce qui fondait surtout l'opinion de Philippe, c'est que

Florence était fille naturelle, et la conclusion n'était plus si logique. — Ashley Bell, moins par égoïsme que par principe, et parce qu'il ne souffrait aucune diminution de liberté, avait toujours répugné à se marier légitimement.

La certitude du succès est le seul remède spécifique de la timidité. Philippe était de nature assez timide, et s'il avait un peu d'expérience au sens général, il n'en avait aucune de cette sorte d'aventure ; mais encore une fois il ne doutait pas de réussir, et il devenait téméraire, effronté. Il ne souffrait plus une heure de retard, après une attente de plusieurs semaines. La pensée, le regret, le remords du temps perdu irritait encore son impatience. Ce qu'il voulait, c'était on ne sait quoi d'instantané. Dès qu'il eut lieu de croire que miss Florence fût rentrée dans son appartement, il y monta comme à l'assaut : il n'y avait pas remis le pied depuis le jour même de son établissement à Paumanock-house. Si on lui eût demandé : « Qu'y allez-vous faire? » il eût été bien empêché de répondre ; il n'avait pas si distinctement conscience que l'Ingénu, mais leurs intentions ne différaient pas sensiblement : « Que faites-vous? — Je vous épouse. — En effet, il l'épousait. »

Philippe, toutefois, ne poussa point l'oubli des convenances jusqu'à négliger de frapper à la porte. La voix claire et ferme de miss Florence lui commanda d'entrer. Le cœur lui battait bien un peu, mais il ouvrit d'un geste délibéré, et regarda directement, comme il avait pris, par imitation, l'habitude de faire depuis qu'il vivait parmi de jeunes Anglais. Il se rappelait si fidèlement le décor, la place du lit, du secrétaire, des bibliothèques, et la photographie du pape, que l'aspect des choses ne le pouvait plus divertir de l'essentiel de ce qu'il venait chercher ici. Pourtant, il eut une surprise, et telle qu'il fut saisi d'abord, puis, dans l'instant même, transporté de fureur : l'Allemand, Lembach, était là, tête-à-tête avec miss Florence ! Il était en vérité comme chez lui !

Sans doute, ce tête-à-tête n'avait rien de suspect. Lembach et miss Florence étaient fort près l'un de l'autre ; mais lui, juché sur un escabeau, fouillait dans les cartonniers; Florence, assise sur le divan d'angle, faisait des comptes, et ne semblait point s'occuper de lui. Malgré cette indifférence évidente et réciproque, et sans d'ailleurs les soupçonner, Philippe fut

choqué horriblement. Il ne concevait point qu'un jeune homme fût assez dépourvu de tact pour passer le seuil d'une chambre de jeune fille, ni que la jeune fille l'y reçût comme si c'était la chose du monde la plus naturelle. Il oubliait de très bonne foi qu'il était lui-même en train de manquer de tact, précisément de la même façon, et qu'il comptait bien d'être accueilli de même. Il ne les soupçonnait pas, parce qu'il partait de ce principe que le Lembach, laid, obséquieux et menteur, qui lui inspirait une répugnance physique, devait inspirer à tous, femmes ou hommes, une égale aversion ; mais, sans former de soupçons, il éprouvait de la jalousie. « C'est tant mieux ! » se dit Philippe. Il se connaissait si bien! Il savait par maintes épreuves que la jalousie était l'origine de toute ses affections, et seule pouvait les produire ou leur donner le branle. Les contemporains de Philippe savaient par cœur *le Rouge et le Noir*. Philippe, comme Julien Sorel, aimait de se fixer des délais et de les observer à la rigueur. « Avant cinq minutes, se dit-il, ce misérable Allemand ira dehors, et me cédera la place. »

Mais il se demandait aussi : « Comment lui ferai-je entendre que je l'ai assez vu? » Philippe ne s'apercevait point qu'il signifiait sa volonté beaucoup plus catégoriquement par un hautain silence que par des paroles, par la roideur de son attitude et par un air d'attendre que l'autre fût parti. Il ne daignait point jusque-là expliquer à miss Florence elle-même le motif de sa visite. La fille d'Ashley Bell, toujours penchée sur son livre de comptes, levait cependant les paupières et suivait curieusement cette scène muette. Un Allemand comprend toujours quand on le met à la porte. Lembach ne cherchait déjà plus qu'à ménager sa sortie. Ce ne fut pas au bout de cinq minutes, mais d'une minute à peine, qu'il se retira. Il emportait l'un des cartons reliés en guise de livre. Il dit à miss Florence :

— Si vous permettez, je prendrai celui-ci. Je le compulserai plus commodément dans ma chambre.

Elle permit, d'un signe. Lembach sortit.

— Qu'est-ce que cet Allemand vient faire chez vous ? Et il fouille dans vos papiers ! s'écria Phi ippe avec une violence incroyable, au moment que Lembach tirait la porte.

Miss Florence Bell ne témoigna aucun étonnement de cette violence, qu'elle ne sembla même point remarquer, et Philippe en fut bien aise. Elle lui répondit fort posément qu'Ashley Bell avait publié un seul volume, *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt*, mais qu'il avait écrit sur des carnets, sur des feuilles volantes, sur des bouts de papier, des versets, des pensées en prose, innombrables ; et surtout une prodigieuse masse de lettres, qui, rangées par ordre chronologique, formaient une histoire de sa vie ; qu'elle avait pris soin en effet de réunir et de classer ces lettres ; que Lembach, qui s'intéressait au Maître, avait sollicité la faveur de les lire et de les étudier, et qu'elle n'avait pas de raisons valables de refuser cette autorisation à un philologue.

Miss Bell articula ces derniers mots d'une voix étrangement âpre, d'un ton commerçant, en femme d'affaires, qui ne serait pas fâchée d'exploiter, le cas échéant, la littérature paternelle.

Philippe ressentit une nouvelle atteinte de jalousie, qui lui fit monter les larmes aux yeux et le sang au visage. Il dit, avec feu :

— Et moi, croyez-vous que je ne m'intéresse pas au Maître? Que cela ne me ferait pas aussi un immense plaisir, si vous me permettiez de fouiller dans toutes ces paperasses?

Florence lui repartit avec tranquillité :

— Elles sont également à votre disposition.

— Également ! murmura Philippe en haussant les épaules.

Son cœur ombrageux, non plus que sa raison orgueilleuse, n'admettait point l'égalité. Miss Bell sourit, avec bonté, non sans malice. Il lui en sut gré. Elle ajouta :

— Moi aussi, je me tiens à votre disposition, et je vous ferai sur ces documents tous les commentaires utiles, faute desquels ils seraient pour vous lettre morte. Ne sentez-vous pas qu'il me plaira davantage de bavarder avec vous qu'avec Lembach? Je ne sais pas, reprit-elle après une brève pause, pourquoi je dis cela ; car avec lui je ne parle point. Il préfère que je lui laisse le champ libre et que je ne me mêle pas de guider sa recherche.

Philippe fut tout d'un coup au septième ciel, et pensa la phrase ridicule des vieux romans : « Elle est à moi ! » Déjà il se faisait une fête de ces causeries quotidiennes, où il comptait

de pousser l'intrigue avec la fille sous couleur d'étudier l'œuvre inédite du père. Dans le vrai, il n'avait de curiosité que d'Ashley Bell, et son amour pour Florence était purement de tête.

— Je vous remercie, dit-il, mais sans effusion, et plutôt avec dignité.

Il ajouta, d'un air de câlinerie.

— Voulez-vous que nous commencions dès demain?

Il ne se doutait guère que, s'il disait « demain », c'est que pour l'heure il ne souhaitait que s'échapper, et cherchait un prétexte.

— Demain, s'il vous plaît, dit Florence, toujours avec le même ca me imposant.

Il la remercia encore et s'enfuit, beaucoup plus précipitamment que n'avait fait Lembach.

Dehors, il tomba d'abord sur Tintagel, qui semblait aux aguets, angoissé, et qui d'une voix altérée lui demanda :

— Où étiez-vous donc? Je ne savais pas où vous étiez passé?

Cette angoisse de son ami, pour l'avoir perdu de vue dix minutes, le bouleversa de joie. Il répondit, avec la brusquerie de cet âge, qui est si charmante :

— Eh bien quoi? je ne m'étais pas envolé !

Puis sa voix se radoucit, il dit :

— J'étais chez miss Florence, je vous raconterai cela.

Il sentait, avec un rien de remords, qu'il devait remettre Tintagel d'une alarme si chaude, le consoler, le rassurer, enfin qu'il lui devait une compensation. Il imagina d'aller faire une petite fête avec lui, seul à seul, et à l'heure du goûter il l'enleva. Ils se privèrent, pour une fois, de l'excellente collation ordonnée chaque jour par miss Florence elle-même, furent dans une boutique de High-street où le thé n'est pas cher, mais où il est médiocre ; et le cake carré, pesant cinq livres, pétri de plus de graisse que de beurre, le grossier school-cake à six pence les deux tranches, leur parut le plus admirable gâteau qu'ils eussent dévoré de leur vie.

VIII. — LE PASSÉ GLORIEUX ET FAMILIER D'ASHLEY BELL

Le premier entretien de Philippe Lelebvre et de miss Florence Bell eut donc lieu dès le lendemain, comme il était convenu ; et il n'y eut point de séance d'ouverture, ni de leçon préliminaire ; mais Florence, qui était méthodique, commença par le commencement, et suivit l'ordre des dates. Elle prenait une à une, soit les notes, soit les lettres, et le commentaire perpétuel qu'elle en faisait à Philippe n'était ni d'une abondance trop complaisante, ni d'une concision et d'une sécheresse affectée. Elle ne disait que le nécessaire, rien de plus, rien de moins.

Mais ce nécessaire était indispensable. La plupart de ces lettres, de ces notes, eussent paru vulgaires, oiseuses, et d'une platitude désolante à quiconque n'eût pas été averti qu'elles émanaient d'Ashley Bell : dès que, pour ainsi dire, on les raccordait à sa grande figure, elles prenaient un caractère et une portée. Telle était, selon le point de vue, cette différence de valeur, que Philippe Lefebvre, plus il s'intéressait aux paperasses du père illustrées par la fille, et moins il arrivait à concevoir que Lembach, sans la glose, y pût prendre le moindre intérêt. Ici se marque la contrariété de l'érudition allemande et de la française, de l'esprit allemand et de l'esprit français. Miss Bell, en faisant à Lembach et à Philippe des traitements si opposés, témoignait un sentiment bien fin de leur diversité de race. Son inclination personnelle était naturellement pour Philippe, qui avait de ces documents, les seuls dignes d'être appelés humains, précisément la même curiosité qu'un Anglo-Saxon. Elle lui improvisait, verbalement, une de ces amples biographies alors inconnues en France, toujours si goûtées en Angleterre : et déjà Philippe caressait le projet de rédiger celle-ci ; comme il avait, naguère, caressé le projet de mettre l'enseignement d'Ashley Bell en dialogues platoniciens, quand il prenait Ashley Bell pour un Socrate.

Sans doute que pas un livre n'a jamais répondu si bien que *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt* au vœu de La Bruyère : à chaque page on y trouve l'homme. Et pourtant, la personne auguste de Bell se manifestait encore mieux à Philippe Lefebvre par ces notes hâtives, insignifiantes, par ces lettres familières jusqu'à la trivialité. Même ce « magnétisme », dont les disciples parlaient en baissant la voix, avec l'effroi sacré, Philippe ne le subissait pas moins positivement lorsque, maniant ces reliques, il s'entretenait avec Florence de l'enchanteur invisible et absent, qu'aux heures où il errait avec lui sur les rives du Cherwell, dans les herbages de Christ-Church, par les chemins couverts de la Mésopotamie, où il le voyait face à face et touchait sa puissante main.

D'abord, miss Florence avait exposé à Philippe les origines humbles et antiques d'Ashley Bell, et lui avait montré la nature en travail d'un grand homme, les procédés de cette création, les premiers états, les retouches, une dépense de trois siècles ! Tous les héros de l'humanité ont été préparés de même, on établirait leur genèse si les éléments d'information ne manquaient point ; mais presque toujours ils manquent ; au lieu que les titres et actes de Bell avaient été conservés dès le principe, comme si les ancêtres plus lointains eussent pressenti sa grandeur future, obscurément. Florence était la gardienne jalouse de ces archives, qui prouvaient que les Bell remontent à la première émigration : c'est, pour les Américains du Nord, la grande ancienneté, l'équivalent d'une noblesse européenne, la nuit des temps ; et la fille du primitif n'était pas dépourvue de snobisme.

Ainsi, elle se plaisait à conter que le premier Bell connu historiquement portait le prénom d'Abijah, qu'il était né en Angleterre au temps d'Élisabeth, environ 1560, que ses trois fils passèrent l'Atlantique, l'aîné précisément en 1635, et qu'Ashley Bell était issu de ce premier-né, qui vécut centenaire, — d'ailleurs, comme les autres. Elle attribuait dogmatiquement les facultés des Bell à une hérédité double, hollandaise et anglaise ; elle ne se lassait pas de célébrer, avec cette façon d'appuyer sur chaque syllabe des mots que les Anglo-Saxons appellent « l'emphase », la qualité physique et morale d'une lignée composée uniquement d'ouvriers manuels ou agricoles,

dont les caractères essentiels étaient la force musculaire, la santé, la longévité, et une vertu puritaine.

Philippe était encore trop imbu de M. Taine pour ne pas apprécier, et même avec un peu d'excès, la valeur objective de tels documents. Mais il ne pouvait cependant tenir en bride son imagination, et elle lui fabriquait une légende d'Ashley Bell qu'il combinait de bonne foi avec cette histoire authentique. Comme les historiens les plus prudents dès qu'ils touchent aux origines, il ajoutait à celles de son héros des surcharges fabuleuses. Plus on lui enseignait à connaître la physionomie véritable d'Ashley Bell, plus ce visage légendaire dont il était l'inventeur à son insu, le préoccupait. La première fois qu'il avait rencontré Ashley Bell au Parson's Pleasure, il l'avait d'emblée comparé, un peu familièrement, avec un soupçon d'ironie française, à un vieux fleuve. Bell lui apparaissait maintenant comme un dieu encore, et un dieu des eaux, mais à un degré sensiblement plus élevé de la hiérarchie : c'était le dieu du fleuve Océan, le dieu même de l'Atlantique. Philippe (qui tenait de miss Florence les renseignements les plus précis sur les ascendants et sur la naissance de Bell) voulait pourtant qu'il fût né de l'écume des flots : non pas de cette écume légère, glauque et dorée de la Grèce ou de l'Ionie, de cette risée d'une mer calme qui ne saurait enfanter qu'une souriante Aphrodite, mais de ces lourdes vagues grises qui déferlent et ne peuvent déposer sur le rivage qu'un dieu adulte, presque vieux, tout couvert de poils déjà gris, humides et salés. Philippe, comme dans un rêve, le voyait, jeté sur la grève un peu rudement, étourdi du coup, puis rouvrant les yeux, étendant le bras, et d'un premier regard embrassant l'univers, surtout la mer mouvante : il la contemple pour la première fois et cependant elle ne l'étonne point, il la reconnaît, car il est fait de sa même substance, comme le fils est fait de la substance maternelle, et le lien qui avant l'enfantement les unissait n'est encore qu'à demi rompu.

Ce rivage où les vagues avaient roulé Ashley Bell, vieillard nouveau-né, cette grande île appelée maintenant Long-Island (mais Bell préférait le nom indien : Paumanock), échouée comme un poisson gigantesque vis-à-vis de New-York et de Brooklyn, la côte sauvage, battue des flots, les collines au loin

légèrement tracées, riches de moissons et de forêts, tout cela, Philippe, qui ne l'avait jamais vu, le voyait, à la lettre : c'était l'image la plus familière de son imagination. Et de même il imaginait les autres paysages, les plages, les baies, les retraites dans les rochers, où s'était passée l'enfance, la jeunesse de Bell, rien qu'en promenades solitaires ou en promenades avec des « camarades », courses à pied, chasses, baignades si fréquentes qu'il semblait en vérité que cet homme fût amphibie. Et Philippe voyait encore ce Brooklyn, ce New-York, dont il n'avait eu jusqu'alors aucune idée, les avenues larges, les rues étroites et profondes, cette foule à qui n'est comparable aucune foule en aucune autre ville du monde, la folle mêlée des omnibus et des cabs, et surtout les ferry-boats, les bacs, le pont roulant. Philippe avait de toutes ces choses comme une fausse réminiscence, et il se demandait parfois sérieusement s'il n'avait point vécu en Amérique une vie antérieure.

Mais il ne laissait pas aussi de comprendre par l'effet de quel sortilège ces représentations d'objets qu'il n'avait point directement sentis se pouvaient former en lui si nettes, et selon l'apparence si vraies. C'est que ni dans *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt*, ni dans toute la correspondance d'Ashley Bell, ni dans tous ces carnets de notes, il n'y avait un seul mot de description ; point de ces indications trop précises qui, au lieu d'aider l'esprit à imaginer, le déroutent, de même que les dessins dans les livres illustrés. Les décors où Ashley Bell avait vécu, étaient pour ainsi dire si incorporés à lui que, rien qu'en se montrant lui-même, il les faisait voir. Ses moindres écrits, ses moindres paroles, qui étaient une perpétuelle confession, confessaient en même temps que lui la nature tout entière, dont sa personne était inséparable.

On ne pouvait point l'isoler des objets inanimés et visibles qui achevaient pour ainsi dire sa physionomie, et auxquels il communiquait son âme ainsi que son magnétisme mystérieux. Comme une tradition populaire veut que les victimes de meurtre gardent peinte au fond de leurs yeux morts l'image de celui qui les a tuées, Ashley Bell gardait peinte au fond de ses yeux vivants l'image des lieux qui l'avaient vu naître et fleurir. Il avait emporté en exil l'atmosphère de son pays. Il demeurait environné des vents de mer, du parfum

salé des vagues ; et même dans cette maison commode, paisible, si anglaise, parmi cette campagne admirable, mais si différente, d'Oxford, ceux qui séjournaient auprès de lui, se sentaient comme lui exilés d'une patrie qu'ils ne connaissaient point ; ils en avaient le souvenir et la nostalgie ; ils croyaient entendre mugir sur le sable le grand Océan qui relie l'Europe au nouveau-monde, et l'autre Océan plus lointain qui baigne les plages de Californie.

Ashley Bell, ainsi que les choses, évoquait aussi les personnes qui avaient participé à sa vie et dont le souvenir innombrable ne le laissait plus jamais seul. Cette troupe de camarades anciens se pressait à l'entour de lui. Philippe les connaissait aussi positivement que s'il les avait vus de ses propres yeux.

Il les connaissait physiquement, à tel point qu'il n'aurait pu les rencontrer dans la rue sans leur adresser un signe d'intelligence et un salut amical. Il connaissait tous les secrets de leur âme, car Bell était un devineur de pensée, qui communiquait cette faculté à ses lecteurs ou à ses auditeurs. Parmi ces compagnons de Bell, ou ces compagnes, il en était d'assez étranges, surtout pour prendre rang dans la famille d'un dieu : ainsi une grand'tante, qui ne jurait certes pas comme les matelots attendu qu'elle était quakeresse, mais qui chiquait avec eux, parlait leur langage et faisait de ses mains toutes les œuvres d'homme. Il était, entre parenthèse, divertissant d'entendre la belle, froide et distinguée Florence Bell parler avec respect de cette virago mal embouchée. Ce petit détail amusant ne pouvait échapper à la critique avisée de Philippe Lefebvre. La mère du poète l'intéressa davantage, et même lui inspira une affection quasi-filiale. Il ne vit d'elle aucun portrait, mais il en eût dessiné un ressemblant. C'était une femme puissante et calme qui rayonnait de bonté, douce et forte, modèle des épouses et des mères fécondes, admirable ménagère et fermière, d'une telle ampleur de sens commun qu'elle égalait la plus haute raison. Philippe lut maintes lettres, d'une beauté véritablement souveraine, qu'elle n'avait pas écrites de sa main, mais dictées : car cette femme éminente ne savait pas écrire.

Certains hommes illustres avaient tout de suite compris et

admiré Ashley Bell, en dépit des incompatibilités du génie ou de l'humeur, et s'étaient institués ses défenseurs contre le profane vulgaire. C'était, en Amérique, Emerson et Thoreau, en Angleterre, Tennyson. Les occasions n'auraient sans doute pas manqué à Philippe de les connaître par ailleurs, mais non point de les pénétrer ainsi ; car ils devinrent soudainement, grâce à l'intermédiaire de Bell, ses amis intimes, malgré leur âge vénérable et leur gloire. Mais il va de soi que Philippe leur préférait les préférés d'Ashley Bell, collègues de bureau, compagnons de courses, ramassés à la fortune du trottoir, cochers d'omnibus, pilotes de bacs, péagers de ponts, enfin tous les semblables de ce Charlie Cox tenancier du Parson's Pleasure : gens si ordinaires et si humbles qu'il semblerait que tous dussent avoir une même figure, comme les peuples inférieurs ou les animaux d'une même espèce ; mais dans les carnets et dans la correspondance de Bell, ils apparaissaient au contraire avec des traits personnels si accusés, que Philippe Lefebvre appelait chacun par son nom, et en articulant les noms voyait les visages divers.

La qualité sociale de ces amis préférés de Bell ne scandalisait plus Philippe Lefebvre. Il les trouvait même, beaucoup plus qu'un Emerson ou qu'un Thoreau, accommodés au génie du démocrate, maintenant qu'il commençait de connaître bien cette vie d'ouvrier, plate, banale, si l'on s'en tenait à la lettre, et, si l'on en pénétrait le sens profond, la plus riche existence d'homme qui peut-être eût jamais été vécue. Il tirait vanité d'avoir su comprendre, ou dépasser, l'antinomie des apparences médiocres et de la réalité splendide d'Ashley Bell ; mais il était mortifié de ne pouvoir pas s'expliquer si aisément certaines anomalies de sa propre conduite à l'égard du poète américain. D'abord, qu'il eût souhaité un maître, à vingt ans, un directeur de conscience, et même qu'il le fût venu chercher à Oxford, à la rigueur tout cela se justifiait ; mais qu'il eût choisi, à Oxford, un étranger, et de surcroît un homme qui n'avait avec lui que des dissentiments ; que, l'ayant fait, il eût la certitude instinctive d'avoir rencontré le maître, le directeur qu'il cherchait, et d'être déjà transformé par son influence, il faut avouer que, pour un amateur superstitieux de logique, ces inconséquences avaient on ne

sait quoi de choquant. Philippe ne laissa point cependant de les justifier aussi, par ces raisons ingénieuses qu'en torturant un peu les textes on finit toujours par déduire, quand on a l'esprit de finesse.

Les moralistes ont observé à maintes époques, ils auraient pu l'observer à toutes les époques, une sorte de malaise vague qu'ils ont appelé « le mal du siècle », et qui est proprement le mal de tous les siècles. Cela ne fait point honneur à l'intelligence, qu'on l'ait diagnostiqué des centaines de fois sans apercevoir qu'il n'est pas neuf mais éternel, et qu'on l'ait décrit ou chanté, ou dénoncé du haut de la chaire, sans définir sa nature qui est simple, ni ses causes qui sautent aux yeux.

Il n'est qu'une transposition du malaise de la puberté. Chaque fois qu'une génération nouvelle d'hommes arrive à cet âge critique, qui n'est pas environ quatorze ans comme on croit, et d'une durée de quelques mois, mais qui traîne jusqu'au plein développement de l'individu, et chaque fois que cette génération nouvelle commence de jouer ou de revendiquer un premier rôle dans la vie sociale, elle attribue ou elle communique à l'humanité tout entière ses propres états moraux et physiques, ses inquiétudes et ses aspirations, ses ardeurs et ses découragements, ses troubles équivoques, cette combinaison d'une jeunesse toute neuve, infinie en sa soif de l'avenir, avec une lassitude immense du passé et de l'hérédité immémoriale.

Ce n'est pas un accident intermittent et périodique, mais la plus constante de toutes les règles, et qui procède toujours de la même cause. Quand elle se pousse au premier plan, la classe nouvelle de jeunes hommes croit toujours que la génération qu'elle suit a manqué sa destinée, et qu'il n'est que temps de la supplanter si l'on veut sauver la race ou l'espèce ; que les aînés n'ont pas « agi », et que les cadets sont mieux faits pour l'action ; que la foi va remplacer avantageusement le dilettantisme ; bref, que l'on est à une heure d'entière rénovation. De tout temps, la jeunesse, et par suite les hommes de divers âges vivants encore autour d'elle, gagnés par la contagion, mêlent curieusement les sentiments contradictoires d'une décadence qui touche à son terme et d'une renaissance qui est pour demain. Le plus piquant est que les aînés

oublient totalement qu'ils ont pensé là-dessus exactement comme leurs cadets il y a une vingtaine d'années, et s'en laissent imposer par eux. Ils acceptent cette opinion qui les condamne. Ils admirent naïvement et ils envient cette jeunesse qui les pousse de l'épaule ; et leur contribution personnelle au « mal du siècle » est la mélancolie qu'ils éprouvent de n'avoir pas été choisis pour accomplir la grande œuvre, d'être venus trop tôt dans un monde à la veille de rajeunir. Et la seule cause de ces espérances illusoires comme de ces stériles regrets, c'est que l'heure sonne pour quelques milliers d'adolescents d'obéir au génie de l'espèce ; mais ils prennent pour un cataclysme universel la petite révolution intime, qui ne modifie que pour chacun d'eux toutes les valeurs morales et physiques.

L'histoire n'est pas toutefois si monotone que ce phénomène se répète d'âge en âge sans nuances. Les jeunes gens, à certaines époques, ont plus de raisons apparentes de croire autour d'eux le siècle malade, et de se croire eux-mêmes — tout en participant à cette langueur — appelés à le régénérer, à faire prévaloir l'action sur le rêve, à ruiner le dilettantisme et à restaurer un idéal ou une religion. Philippe avait toujours refusé de souscrire le jugement de condamnation téméraire et anticipé que portèrent les hommes faits, dès le lendemain de la guerre, contre ceux qui avaient alors huit ou dix ans ; il ne souffrait point qu'on l'appelât, ni ceux de son temps, fils de la conquête. Mais pouvait-il méconnaître, chez ses contemporains, certaines attitudes, en effet, de dilettantisme, dont l'élégance lui semblait prétentieuse et fausse? Pouvait-il nier absolument la décadence, à l'heure où du moins certains gens de lettres s'en paraient, et la prenaient pour titre de leur école?

Comme Gœthe appelle classique tout ce qui est sain et normal, romantique ce qui est le contraire, il faisait la même distinction, un peu bien élémentaire et facile, entre le mal auquel il voulait échapper et le bien où il aspirait. Il pensait avoir un grand appétit de santé, et il se félicitait donc d'être venu en Angleterre, où elle règne pour ainsi dire à l'état endémique, où elle semble contagieuse comme une maladie. — Ces expressions bizarres, mais fortes, sont de Philippe lui-même. —

Depuis qu'il était acclimaté ici, n'avait-il pas recouvré, ou confirmé, toutes ses énergies précaires? Qu'allait-il d'abord imaginer, qu'il était venu à Oxford par fantaisie ou par snobisme? C'est un instinct providentiel qui l'avait conduit jusqu'au seuil de la cité salutaire.

Mais que, par un concours à peine vraisemblable, il y eût de surcroît trouvé un maître et un médecin d'âme, venu tout exprès pour lui d'ailleurs, d'un pays si différent et si lointain — un Ashley Bell, — voilà ce qu'il considérait comme sa fortune suprême, et pour quoi il n'aurait jamais eu assez d'actions de grâces et d'hosannas, s'il eût seulement reconnu un dieu à qui les adresser. Car Ashley Bell, ce n'était plus seulement la santé, c'était la vie ; un homme qui contenait plus d'humanité que tous les hommes ; un vivant à lui seul plus riche de vie que tous les vivants, dont le génie même ne comptait guère au prix de sa puissance de vivre. Et de même que Philippe Lefebvre s'était senti plus sain dès qu'il avait mis le pied sur la terre anglaise, il se sentait de jour en jour plus vivant depuis qu'il respirait l'air d'Ashley Bell. Il ne devait pas au penseur une seule idée ; mais, à l'homme, il avait la même sorte d'obligation qu'un blessé à celui qui le sauve par la tranfusion du sang. Philippe enfin se persuadait que, pour régénérer un homme de la vieille Europe, il ne fallait rien de moindre qu'un homme du nouveau-monde, que le sauveur en effet prédestiné à le retirer d'un milieu fatigué et trop littéraire était ce poète rude et primitif, ce poète illettré.

Mais l'empire d'Ashley Bell sur lui avait une dernière cause, et bien plus efficace que les autres. Pour un jeune homme de cet âge, tous les états de la sensibilité, les manifestations même de l'intelligence ne sont que des déguisements de l'instinct d'aimer ; d'où il suit que le vrai maître d'un adolescent est celui qui enseigne l'amour : Ashley Bell ramenait à cette force primordiale toutes les forces de la nature, et il ne confessait pas un autre dieu. Ses poèmes, ses notes inédites, et du matin au soir, dehors ou à la maison, ses paroles n'étaient que pour illustrer l'idée fixe qui occupait tous ces jeunes hommes peut-être, et certainement Philippe Lefebvre. Si les autres n'en savaient rien, Philippe le savait, et il n'avait pas honte de cette idée fixe. Mais il fit alors une découverte surprenante.

Sous prétexte d'étudier les manuscrits du père, il n'avait recherché l'entretien de la fille qu'afin de pousser une intrigue amoureuse. Seule femme ici présente, il avait jugé que Florence lui était de droit dévolue. Et détourné de son objet dès le premier jour par l'intérêt supérieur du prétexte qu'il avait hypocritement choisi, pas une fois il n'avait profité du tête-à-tête, pas un geste de flirt à l'anglaise ne lui était échappé, ni un mot français de galanterie ! Lors même qu'ils déchiffraient ensemble ces cahiers où le poète avait noté sans vaine pudeur des aveux qui eussent fait pâlir et frémir Philippe s'il eût été seul, jamais le désir ne lui était venu ni la pensée d'incliner la tête un peu plus pour effleurer comme par mégarde les cheveux légers de Florence et sa joue tiède. Cette créature splendide était à ce jeune homme effréné aussi indifférente que la plus pauvrement bâtie des féministes anglaises, ou que les étudiantes russes, qui n'ont point de sexe. Les seuls moments de sa vie trop chaste où il semblait que son tempérament s'amortît, étaient justement ceux qu'il passait dans l'intimité la plus étroite, la plus dangereuse, avec Florence Bell, unique femme parmi ce désert de femmes !

Une découverte si extraordinaire jeta d'abord Philippe dans la stupeur ; mais il aperçut presque aussitôt l'extravagance et le comique de cette situation. Elle le portait au fou rire. Il était encore si enfant, si gai ! Il craignit positivement de rire au nez de miss Florence, et qu'elle ne lui demandât des explications — quelles explications, grand Dieu ! Il imagina je ne sais quoi d'invraisemblable pour rompre ce jour-là l'entretien au plus vite. Il jeta un regard malin sur la photographie de Léon XIII, et il observa une fois de plus combien le sourire de ce grand pape rappelle celui de Voltaire ; puis il sortit en coup de vent de la chambre, comme un écolier s'enfuit de classe.

Dans le couloir, tout près de la porte, il trouva Rex Tintagel à l'affût. Ce n'était pas une surprise. Depuis si longtemps, Rex n'avait pu s'habituer encore à ne plus disposer de Philippe continuellement. Il devait se passer de lui chaque jour une ou deux heures. Les entretiens mystérieux de son ami et de miss Florence Bell lui causaient sans doute un sentiment approchant de la jalousie ; mais il n'avait pas tant de psychologie

ni de conscience, et il se croyait plutôt dévoré par la curiosité. Cette curiosité lui paraissait bien coupable, il était le martyr de la discrétion. Il n'osait faire aucun reproche ni poser aucune question à Philippe, qui, sans doute par taquinerie, ne prenait pas non plus l'initiative de s'expliquer. Mais il l'attendait, du premier jour il s'était arrogé le droit de l'attendre, de guetter sa sortie. Son impatience était cruelle, mais sa constance était admirable, et il n'eût point lâché le pied, dût la conférence du jour durer deux ou trois quarts d'heure de plus que la veille.

Philippe, la première fois qu'il l'avait ainsi trouvé sur son chemin, avait fait un mouvement d'humeur, mais qui n'était point du tout sincère : il lui plaisait fort que Tintagel fût si malheureux pour si peu de chose. Et c'est maintenant lui qui en eût mortellement voulu à Tintagel si une seule fois il ne l'eût pas trouvé à son poste, comme un chien fidèle qui sent son maître derrière une porte où il n'ose même pas gratter. Il l'eût boudé sans rémission toute la fin de la journée, et peut-être que le soir il ne lui eût pas adressé la parole de son lit. Mais aujourd'hui, cette rencontre quotidienne lui fit un plaisir bien plus vif : il avait besoin de communiquer sa gaîté, qu'il avait dérobée à Florence, Tintagel s'offrait à propos.

Il ne lui dit rien cependant, et s'avisa soudain qu'il serait encore plus empêché d'expliquer à son camarade qu'à miss Bell la comique découverte qu'il avait faite tout à l'heure. Il l'accueillit, par embarras, d'un air de moquerie, mais avec plus de cordialité encore que de coutume, et aussi plus de brutalité. Il le bouscula en passant, l'entraîna dans sa course, et ils partirent tous deux au pas gymnastique, nu-tête dehors. Ils goûtaient l'un et l'autre le bonheur parfait. Tintagel n'a que des impressions de la sensibilité, mais elle est plus infaillible que la science du cœur : il connut avec certitude que, pour un motif ignoré, l'amitié qui l'unissait à Philippe venait de remporter un avantage décisif et de se nouer plus étroitement.

IX. — DE LA GUERRE

Dans cette vie banale d'Ashley Bell — magnifiquement banale, et ordinaire jusqu'à étonner, toute une période tranchait sur la trivialité du reste et atteignait les sommets les plus rares de la beauté. C'était, ainsi que Rex Tintagel en avait instruit Philippe dès le premier jour, ces quatre années de la guerre de Sécession, durant lesquelles, sans une heure de négligence ni de repos, Bell s'était voué aux blessés de l'un et de l'autre camp. A une minute de l'histoire et dans un lieu de la terre où la douleur humaine était en monstrueux excès, il avait trouvé l'usage de cette puissance communicative de vie qu'il possédait. Ici serait plus à propos la comparaison que faisait naguère Philippe, de ce don perpétuel de soi à la transfusion du sang. Il avait obtenu, là où tous les autres secours échouaient, des cures véritablement merveilleuses, soit morales ou même physiques, parvenant du moins, quand il ne guérissait pas l'âme ou le corps, à charmer et à illuminer les agonies.

L'aventure de ces quatre années semblait à Philippe Lefebvre à la fois réelle et figurative. Il en pénétrait en tremblant le symbole. Il vénérait comme des reliques les documents de cette époque, innombrables, que Florence exposait devant lui, feuilles anciennes, émouvantes à lire, à regarder, à toucher. C'était des lettres de pauvres troupiers éperdus de reconnaissance : leur gaucherie passionnée arrachait des larmes au lecteur posthume qui ne les avait jamais connus. C'était les carnets où Ashley Bell écrivait ses notes quotidiennes d'hôpital, sorte de clinique, non point pathologique, mais sensible, aux pages desquels Philippe relevait des empreintes de doigts sanglants ; et ces taches de sang fané, mortifié, les faisaient tragiques à voir comme des pièces à conviction.

Philippe s'était hâté d'étudier cette guerre d'Amérique. Il ne savait pas un traître mot des événements contemporains de son enfance ; il s'en aperçut alors pour la première fois, il en fut honteux, mais il pensa bien que son cas était celui des hommes les plus cultivés : l'histoire contemporaine,

et qu'ils vivent, commence pour eux environ leur vingtième année, l'histoire proprement dite finit un demi-siècle à peu près avant leur naissance, et il y a entre les deux une solution de continuité, comme si l'humanité cessait d'être tandis qu'eux mêmes se forment et atteignent lentement l'âge de raison.

Mais cette guerre, qui une vingtaine d'années auparavant avait déchiré et noyé de sang les États, n'intéressait proprement Philippe qu'en fonction d'Ashley Bell. Il ne mettait que peu de zèle à forcer sa mémoire, et y casait difficilement quelques faits et quelques dates, indispensables points de repère. En revanche, il éprouvait réellement et jusqu'à l'hallucination tous les sentiments qui avaient affecté Ashley Bell, et dont le minutieux témoignage était noté de la main du poète dans ses cahiers. L'angoisse de Bell, lors de l'élection d'Abraham Lincoln à la présidence, après un quart de siècle écoulé se transmettait à lui. Il croyait se ressouvenir d'avoir été comme le Maître, ou bien avec le Maître, à l'Opéra de la quatorzième rue, ce soir du 13 avril 1861, où parvint à New-York la nouvelle du premier fait de guerre : il rentrait à pied vers Brooklyn, et dans Broadway, à minuit, il avait entendu les cris des camelots qui vendaient les éditions spéciales. L'ardeur de Bell même l'enflammait, ardeur patriotique, mais surtout guerrière, et avec celui qui hier encore se croyait le champion et l'apôtre de la paix, soudain il poussait ce grand cri :

— Guerre ! Guerre ! Une race en armes s'avance. Bienvenu est le combat.

Cet instinct guerrier d'Ashley Bell déviait brusquement, le poète prenait conscience qu'une autre mission lui était dévolue. Un de ses frères, engagé dès le début des hostilités, était atteint d'un éclat d'obus, le 13 décembre 1862, à la bataille de Fredericksburg. Bell part aussitôt, pour le soigner, au moins pour le voir. Le 19 du même mois, à Falmouth, il le retrouve convalescent, et qui déjà n'a plus besoin de lui. Mais autour du frère sauvé, il voit tous ses autres frères, il reconnaît ses frères inconnus ; et une fois de plus lui est révélée sa destinée magnifique, ce don qu'il a reçu à sa naissance, de consoler ceux qui souffrent et de retenir ceux qui meurent.

Ils le reconnaissaient aussi, eux qui n'avaient jamais ouï parler d'Ashley Bell, d'instinct et du premier regard, ils recon-

naissaient leur vrai médecin et leur consolateur désigné. Tous les visages se tournaient, tous les corps meurtris et mutilés se soulevaient, se tendaient vers lui. C'était, à l'entour de lui, comme une grande prière qui de tous ces lits douloureux montait. Que pouvait-il cependant faire pour ces misérables? Il n'était pas bon à grand'chose. Il n'entendait rien à la chirurgie, et il ne valait pas même le plus ignorant des infirmiers. Il n'avait pas le moyen de faire la charité : plus tard seulement, de petites sommes, qu'il devait lui-même mendier, lui permirent d'acheter à ses patients quelques cigarettes, quelques oranges. Il n'était pas non plus capable d'exhorter ceux qui pleurent et de leur apporter les secours de la religion, puisqu'il avait trop de religion pour en avoir une, et que ses vêtements de pauvre et de vagabond ne sentaient pas l'église où il ne mettait jamais le pied.

Il ne savait qu'aimer, se faire aimer, dispenser et provoquer l'amour : fonction immense, mais indéfinie, et maintes fois sans doute importune aux guérisseurs de profession qui traitaient les blessés, les malades plus précisément : besogne indiscrète, mais plus salutaire que les pansements et les drogues. Sa seule présence était déjà un bienfait. Il se glissait entre les lits. Il se penchait sur un mourant et le faisait encore sourire. Il touchait une main glacée, fermait des yeux à jamais éteints. Il rendait le courage ou l'illusion. Il disait des paroles insignifiantes et profondes. Il écrivait des lettres qu'on lui dictait ; il inspirait ceux qui ne savent que sentir et qui ne sont point capables d'écrire ni de parler. Il recevait aussi des lettres, naïves et admirables ; longtemps après il en recevait encore, de tous ceux dont il avait sauvé la vie et l'âme, et qui lui gardaient un souvenir, une reconnaissance, une tendresse éternelle ; et ces lettres, toutes ces lettres, Philippe les lisait, ému aux larmes, et jaloux. Car ces innombrables enfants, aujourd'hui disséminés, d'Ashley Bell, lui avaient trop pris, d'avance, du cœur de son maître, en aimant trop celui qui les aimait trop. Philippe sentait bien que cela était fatal, qu'un Ashley Bell n'est pas susceptible d'amitiés particulières, qu'il est l'ami, le camarade de toute l'humanité. Philippe le sentait, et pourtant il était jaloux.

Cette jalousie subtile était irritée par le silence que de parti

pris gardait Ashley Bell sur cette époque, la plus noble de sa vie, sur cette légion d'amis obscurs à chacun desquels il avait donné son portrait, avec cette dédicace : « Suspends-le au mur de ta chambre comme celui du plus tendre camarade. » Philippe Lefebvre n'avait obtenu encore aucun portrait d'Ashley Bell ! Par curiosité jalouse, et peut-être pour se mortifier davantage, il ne voulait plus se contenter de fureter, de lire, mais entendre Bell parler lui-même de tous ces camarades anciens, rivaux des disciples d'aujourd'hui ; et lui qui jamais n'interrogeait le maître, il s'acharnait maintenant à le pousser sur le chapitre des hôpitaux et de la guerre, il lui posait des questions insidieuses, il le harcelait de taquineries maladroites.

Sa curiosité avait une autre cause que la jalousie. Il était agacé par cette inconséquence de Bell, ami du genre humain, prophète de la paix, de la fraternité universelle, et possédé du démon de la guerre, qui frémissait au son des tambours et du canon, qui pleurait à la vue d'un drapeau. Ce n'est point que cette inconséquence lui parût absurde : il y était sujet comme Ashley Bell, et la guerre de son enfance retentissait toujours en lui ; mais justement pour se comprendre mieux lui-même, il aurait voulu que son maître lui expliquât ce désacord de la raison et de la sensibilité qui leur était commun.

Il arracha enfin au poète, bien tardivement, la leçon qu'il souhaitait.

Un printemps menteur avait, au début de février, si fort embelli le ciel et adouci la température que Bell et ses jeunes hôtes purent aller se promener, s'asseoir même à leur place favorite dans la Mésapotamie. Les arbres, en dépit de leurs rameaux enchevêtrés, y laissaient voir, comme en hiver, tout l'air libre au-dessus de l'eau ; mais déjà les bourgeons luisaient au soleil, les oiseaux, trompés par une tiédeur précoce, chantaient et s'appelaient entre eux ; et Ashley Bell semblait aussi moins paresseux que de coutume à jaser. Alors Philippe Lefebvre de nouveau l'interrogea, le pressa, avec cette impatience mutine des jeunes Grecs, ses modèles platoniciens, qui disaient jadis à Socrate : « Tu ne t'en iras pas d'ici que tu ne nous aies répondu. » Bell obéit, comme le maître docile d'Alci-

biade et de Xénophon ; et ce fut en effet, cette fois, un dialogue socratique. Mais comme Bell tirait à mesure des conclusions et ne haïssait pas le ramassé des maximes, ce fut aussi un discours sur la montagne : toute la doctrine de son cœur y fut révélée, presque avec une rigueur de système, à Philippe et à ses autres auditeurs habituels, qui purent enfin se dire, non plus seulement ses camarades, mais vraiment ses disciples, et qui sait? peut-être ses futurs apôtres.

Philippe n'interrogea point d'abord Ashley Bell ouvertement. Il rusa. Il vint s'asseoir auprès du Maître, et cependant que Rex Tintagel demeurait muet, rêveur, que Billee Liphook jouait avec lord Swanage dans le bateau, il lui lança un regard si droit, si dur que cet homme imperturbable en fut déconcerté. Il affectait de se taire toujours, de serrer les dents, et Ashley Bell qui avait ce jour-là un véritable besoin de parler, ne put se défendre de lui dire :

— Pourquoi vous taisez-vous, Philippe, et pourquoi me regardez-vous ainsi?

Philippe repartit :

— « Je viens souvent m'asseoir auprès de lui sans prononcer une parole.

« Il respire aussi doucement, aussi également qu'un enfant endormi.

« Un jour que j'étais assis et que je le regardais dormir, il s'éveilla soudain,

« Ouvrit les yeux, tourna son visage vers moi pour mieux me voir,

« Et posa son regard sur moi, un long, clair, silencieux regard.

« Mais il ne connaissait pas, oh ! le pauvre enfant touché par la mort,

« Il ne connaissait pas le cœur de l'étranger qui veillait sur lui. »

Ces versets étaient d'un poème inédit de Bell que Philippe avait lu le matin. Ashley Bell, quand on lui récitait un de ses poèmes ou que lui-même le déclamait, n'avait point l'impassibilité de Gœthe. C'est que ses œuvres étaient aussi peu que possible de la littérature : sa tendresse ou sa douleur les lui dictait, il les écrivait avec son sang ; et lorsqu'il les retrouvait,

il était comme un blessé, qui après dix ans, après vingt ans, ressent sa blessure dont la cicatrice même a disparu. Il ne répondit pas, fit seulement une aspiration plus forte, éleva et laissa retomber sa main.

Mais Philippe, qui avait le sentiment, étrange, de dominer aujourd'hui le Maître, lui dit avec autorité :

— Qui était celui pour qui vous avez écrit ces vers?

Bell, dont la mémoire était prodigieuse, retrouva aussitôt le nom, parmi les milliers d'autres noms de ceux qu'il avait assistés, et sans la moindre hésitation répondit :

— Il s'appelait Thomas Haley, du quatrième régiment de cavalerie de New-York. Il était de sang irlandais, bien bâti, si fort et si doux, si timide! Il avait surtout un regard que je reconnaîtrais instantanément après tant d'années, car ce regard était une âme visible. J'ai réellement vu la beauté de son âme en même temps que celle de son corps, et le souvenir de cette harmonie est en moi ineffaçable. Il avait de splendides cheveux; l'or de la lumière se jouait sur ses cheveux splendides.

Philippe, étonné, pensait voir l'image de ce Thomas Haley, comme si les paroles d'Ashley Bell l'eussent évoquée magiquement : image double, le corps athlétique avec son chef rayonnant, et l'âme manifestée par la douceur lumineuse des yeux. Philippe un instant se recueillit pour mieux considérer l'apparition, et son cœur peu à peu s'apaisait, et il n'était plus jaloux de ce mort, mort depuis si longtemps. Il dit cependant, avec la même autorité impérieuse, mais d'une voix plus basse :

— Et comment celui-là est-il mort?

Il savait bien que Bell allait lui répondre :

— En nouant ses bras autour de mon cou.

Mais l'effet de cette réponse attendue fut sur lui si fort que non seulement il pensa voir le mourant et Bell embrassés, mais à l'entour d'eux la vaste salle, et les autres blessés jaloux de celui qui prenait Bell pour lui seul un instant, l'instant de mourir.

Brusquement Bell changea la vision de Philippe, car il dit :

— Cet autre... ce n'est pas à l'hôpital que je l'ai trouvé... je l'ai relevé moi-même sur le terrain... Mais c'était le soir, et

l'ambulance n'est venue que le lendemain au petit jour. Alors, je me suis assis près de lui, j'ai tenu sa main dans la mienne pour lui faire prendre patience, et ainsi toute la nuit je l'ai veillé. J'ai connu pour la première fois son regard clair dans l'obscurité de la nuit, et son pâle visage à la lumière des étoiles.

Le vent léger du soir soufflait fraîchement, les ténèbres du champ de bataille s'étendaient autour de nous. Veille douloureuse, veille délicieuse, dans la silencieuse nuit embaumée ! Pas une larme, pas un mot. Veille de silence, d'amour et de mort. Veille pour vous, mon fils et mon soldat...

Pour écouter attentivement, respectueusement, la grande parole d'Ashley Bell, Tintagel avait interrompu son rêve toujours inachevé. D'un signe, lord Swanage avait ordonné à Billee Liphook, qui ne faisait pas beaucoup de bruit, d'en faire moins encore ; et tous deux étaient venus s'étendre aux pieds du Maître : ils écoutaient, levant le visage et les yeux. Philippe voyait ! Il voyait Bell auprès du blessé, et « le regard clair dans l'obscurité de la nuit, et la face pâle à la lumière des étoiles ». Mais le champ de bataille autour d'eux, il ne le voyait pas. Ce qu'il n'avait jamais vu de ses propres yeux, ce qu'il ne connaissait pas encore, il n'arrivait pas à se le représenter, malgré les suggestions, le pouvoir magique d'Ashley Bell. Cette incapacité lui causait une sorte de colère, et du même ton impérieux, mais plus irrité, avec une naïveté un peu sotte, il demanda :

— C'est beau, un champ de bataille?

Belle secoua la tête et fit cette réponse :

— C'est une grande misère et une grande saleté.

Puis en quelques mots, vulgaires — saisissants, il évoqua, cette fois il évoqua l'image de la vaste plaine bouleversée, jusqu'à l'horizon le désert, et cet épouvantable silence qui suit les bruits surhumains ; restes épars et fumants des villages ; amas de cadavres ; plus lamentables les morts isolés, sans relief, à plat contre le sol ; les jambes raidies et dressées des chevaux ; la faim sauvage des hommes survivants, qui creusent la terre de leurs ongles pour en tirer une racine ; et l'odeur infecte, le dégoût pire que l'horreur : une grande misère et une grande saleté.

Rex, Billee, Swan ouvraient de grands yeux puérils; mais Philippe était soulevé d'indignation. Il s'écria :

— C'est ça, la guerre, et vous aimez ça !

Bell un moment resta court, supris, comme si jamais il n'avait fait cette réflexion, si simple. Mais il répondit ensuite :

— Vous aussi, vous aimez ça. Tous les hommes vraiment mâles aiment la bataille.

Philippe baissa la tête. Il sentait la vérité de cette parole. Mais elle l'humiliait.

Ashley Bell poursuivit :

— L'homme sain aime la guerre, parce que la loi de la nature est une loi de guerre. La guerre est naturelle.

— Allez donc tout de suite jusqu'au bout, dites qu'elle est divine ! répondit Philippe en haussant les épaules.

— C'est la même chose, répliqua Bell solennellement.

— Quel sophisme ! s'écria Philippe.

Ce qui le mettait plus hors de lui, c'est qu'il inclinait à partager l'opinion du Maître. Il refusait, et il souhaitait secrètement d'être persuadé. Il reprit, d'un ton cassant :

— La loi de la nature est une loi de concurrence et de lutte, soit ! Mais la guerre, la guerre proprement dite n'est pas la seule forme de concurrence et de lutte, mais une des formes, la plus élémentaire : ce qui caractérise le sauvage, c'est qu'il ne connaît pas d'autres procédés ; toute la civilisation n'a consisté qu'à en inventer de plus efficaces et de moins apparemment brutaux.

Philippe se tut et devint rouge : il aperçut, à temps, qu'il se lançait dans un lieu commun sur la concurrence pacifique, et qu'il échapperait malaisément la banalité. Mais Ashley Bell n'avait pas la même crainte de la banalité qu'un jeune Français des années quatre-vingt, et comme si Philippe Lefebvre eût débité le banal discours, il repartit doucement :

— Vous n'avez pas la prétention d'aimer la paix plus que moi. Je la veux universelle, inébranlable, féconde, et vos compatriotes, s'ils me connaissaient, me flétriraient sûrement du nom de « pacifiste », qui est chez vous, je crois, une injure. Il est vrai que j'aime aussi la guerre. C'est une contradiction absurde : je le sens, j'en ai honte, et je m'efforce d'extirper de moi cet instinct ; mais il est le plus fort, et il dure. C'est peut-

être, quoi que vous en disiez, qu'il est « naturel ». Or, tous les instincts que la nature autorise ont droit à l'existence et, dans une certaine mesure, à la satisfaction. Prenez garde que vous confondez deux choses dont la ressemblance est illusoire, l'esprit de concurrence et l'instinct de guerre, l'instinct de donner et de recevoir de nobles coups.

— Cela est vrai, dit Philippe, et votre définition est sans reproche. Nous aimons les coups pour les coups, l'art pour l'art. Je les aime, comme apparemment tous les hommes qui ne sont pas amollis ou dégénérés. Je n'en suis pas plus fier, et l'humanité n'en doit pas être plus fière. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que la civilisation n'est pas grand'chose?

— Pas grand'chose, dit en souriant Ashley Bell, mais je ne vous accorderai pas que notre amour des coups soit vil, car je soutiens qu'il est notre seul amour désintéressé. La concurrence et la lutte courtoise peuvent nous donner occasion de témoigner des aptitudes remarquables, des vertus même : elles ont toujours pour objet, en fin de compte, un profit.

— Eh bien, et la guerre? Croyez-vous qu'elle n'ait pas un profit pour objet?

— Oui, sans doute, mais l'homme individuel qui se bat, ne s'en soucie pas ou l'ignore. Sauf peut-être quand il se bat pour la plus pure et pour la plus noble des causes intéressées : la défense du sol national. Ordinairement, il se bat pour se battre. C'est un jeu, c'est le jeu, le jeu en soi, la plus magnifique dépense que nous puissions faire de notre excès d'énergie. Rappelez-vous que nous ne sommes pas libres d'épargner ce que nous avons de trop. Voilà ce qui excuse, ou plutôt qui légitime notre goût de la guerre, et, quand nous avons passé l'âge de la pratiquer, notre regret, notre nostalgie. Oui, moi, Ashley Bell, aux portes de la vieillesse, j'ai la nostalgie du champ de bataille, dont je ne vous ai dissimulé ni l'horreur ni la repoussante saleté ; et si la guerre éclatait quelque part dans le monde, il me semble que je ne pourrais pas m'empêcher d'y courir, pour voir encore puisque je ne peux plus faire mieux, pour voir !...

Il se tut, il ferma les yeux : le spectacle des réalités actuelles importunait sa mémoire qui regardait au lointain. Il était devenu tout pâle et ses narines s'étaient pincées, comme s'il

eût respiré dans le vent l'affreuse odeur de mort et de pourriture. Puis il rouvrit les paupières, et comme Philippe n'osait parler, il reprit :

— La paix est aimable, mais souvent médiocre : elle donne trop de facilités, l'homme est paresseux et il en profite. Avouons qu'elle ne favorise pas le développement ni l'exercice de certaines vertus d'un ordre supérieur. Elle fait une petite place au dévouement et à l'abnégation : mais le seul véritable sacrifice est le sacrifice de la vie. Elle comporte la résignation, et même le courage, mais elle ne fait aucun emploi de l'héroïsme. On assure qu'il est plusieurs sortes d'héroïsme : je ne connais qu'un héroïsme pour ma part, il est élémentaire, il consiste à braver un danger mortel. Le régime de paix n'admet pour ainsi dire pas le sublime. La question est de savoir s'il importe que le sublime ne disparaisse pas de ce monde, au prix d'une guerre de temps en temps, ou si mieux vaut en faire son deuil et tout renoncer pour la paix, qui a aussi ses horreurs.

— Il va de soi, repartit Philippe, que certaines vertus extrêmes ne se produisent que dans les circonstances extrêmes. Et j'ajoute, car vous omettiez de le dire, qu'il est honorable pour l'espèce que ces vertus se produisent toujours à la minute où elles deviennent nécessaires, encore que l'humanité en ait perdu l'habitude depuis des années et des semaines d'années.

— Cela est vrai, dit Ashley Bell.

— Mais, poursuivit Philippe, la guerre n'est qu'une de ces occasions d'héroïsme, il y en a d'autres : les grandes catastrophes, les cataclysmes, un tremblement de terre, un incendie de théâtre, où se manifestent pêle-mêle l'égoïsme abominable des hommes et le sublime qu'ils avaient en puissance. Irez-vous donc jusqu'à souhaiter, pour que le sublime ne disparaisse pas de ce monde, que la terre tremble, que les villes s'écroulent et que les théâtres brûlent?

— Non, dit Ashley Bell, ni que la guerre éclate. Mais je me rappelle ce personnage de La Fontaine qui avait obtenu de Jupiter le privilège de faire le beau temps ou la pluie, et qui n'arrivait qu'à ruiner son champ. Si je portais la paix et la guerre dans le pli de mon manteau, c'est la paix sans doute que je choisirais, c'est peut-être la guerre qui fera ma récolte

plus nombreuse et ma vendange plus riche. Heureusement, je ne suis pas maître d'en décider à ma fantaisie : je n'ai pas d'embarras ni de responsabilité.

— Dieu fait bien ce qu'il fait, dit Philippe non sans ironie.

— Je ne lis pas beaucoup, reprit Bell ; mais je me souviens aussi d'une pièce française, et de cette réplique d'un amant cruel aux plaintes de sa maîtresse : « Si je ne t'avais pas fait souffrir, que de jolies choses n'auraient pas été dites ! » Je dirai de même aux hommes : « Que de grandes actions n'auraient pas été accomplies, que de grands sentiments n'auraient pas été sentis, si depuis l'origine des siècles vous ne vous étiez pas entretués ! »

Philippe avait trop d'esprit pour ne pas goûter cette façon littéraire de déguiser un lieu commun. Il sourit ; mais il aperçut que Bell n'avait eu aucunement dessein de le faire sourire. Le sérieux ingénu du Maître l'étonna. Le paradoxe qui suivit l'étonna bien davantage.

— L'amour seul importe, dit Ashley Bell. Le règne qui doit arriver est le règne de l'amour. Et voilà justement pourquoi la guerre est fatale, ou, si ce mot vous plaît mieux, divine ; car l'amour n'est pas fils de la paix, mais de la guerre.

Philippe se récria :

— De quel amour parlez-vous donc?

— Je parle, répondit Ashley Bell avec l'emphase d'un prophète, je parle de celui qui doit régner non pas seulement sur les ménages et sur les couples, mais sur les peuples. Je vous le dis en vérité, le règne de l'amour est proche, même pour les nations diverses ; trompeuses sont les apparences qui signifient la perpétuité de la discorde : c'est la folie que je vous annonce qui est la seule raison. Mais le règne de l'amour n'arrivera point par les voies droites que notre imagination imagine, et quand l'amour sera à la veille de triompher, c'est alors que nous désespérerons de lui.

— Que voulez-vous dire? murmura Philippe, ému d'une crainte religieuse.

— Lorsque l'amour, dit Ashley Bell, sera près de régner parmi les peuples, il ne faut pas croire que sa venue sera signalée par l'effacement des frontières, par l'abolition des patries, par le relâchement de l'autre amour que chacun de nous

porte à son pays natal. Car c'est le contraire qui se produira.

« Les patries se recueilleront et prendront conscience. Elles connaîtront leur âme propre et leur physionomie qu'elles ne connaissent pas encore bien. Elles seront jalouses d'en maintenir et même d'en accuser les traits distinctifs. Et c'est alors qu'elles seront véritablement ce qu'elles doivent être, ce qu'elles ne sont pas encore : des personnes.

« Des personnes comme vous et moi, Philippe. Des personnes, des individus vivants, comme Billee, comme Swan, comme Rex.

« Et quand elles seront des personnes, elles n'agiront plus comme elles font aujourd'hui, d'une façon mécanique, obéissant à l'instinct du moindre effort, ou de l'intérêt, qui n'a pas même besoin d'être contrôlé par une pensée ; car je le répète, il suffit à déterminer, mécaniquement, leurs actions et leurs réactions.

« Mais quand les patries seront des personnes, elles penseront et elles sentiront, Philippe, comme vous, comme moi, comme Billee, comme Swan, comme Rex.

« Et non seulement elles inspireront à leurs fils un tout autre amour — car c'est en ce temps-là que l'amour de la patrie pourra ressembler enfin à l'amour d'un fils pour sa mère — mais elles s'aimeront les unes les autres, comme vous aimez Tintagel, Philippe, comme Swan aime Billee Liphook, et comme moi je vous aime tous.

« Elles éprouveront aussi de la haine, comme vous-même haïssez des gens qui ne sont pas ici (et cependant le regard de Philippe Lefebvre involontairement se tournait vers Lembach). Car il n'y a pas d'amour sans haine, comme il n'y a pas de richesse sans pauvreté.

« Et ces haines causeront des guerres plus terribles que toutes celles qui ont été vues jusqu'ici, parce qu'elles seront des guerres d'amour et de haine. J'annonce l'amour, mais je n'annonce pas la paix.

« Et des peuples se déchireront, d'autres formeront des alliances, et ceux qui auront combattu côte à côte s'aimeront désormais. Et ils ne pourraient pas s'aimer s'ils ne s'étaient pas battus pour la même cause, car la guerre seule engendre l'amour entre les peuples.

« Et la guerre seule engendre l'amour entre les hommes. Celui qui procède du génie conservateur de l'espèce n'est qu'un instinct, naturel, partant divin, mais qui nous est commun avec les animaux et avec les plantes, et qui n'est donc pas le grand amour humain. L'amour n'est pas non plus l'amour de la beauté. L'amour véritable ne procède que de la guerre : c'est l'amour des frères d'armes et des camarades, l'amour du bataillon sacré.

Ayant dit, Ashley Bell, soudain, se tut ; et personne après lui n'osait parler, ni faire un mouvement ; pas même Lembach ; qui se tenait à distance, humblement, comme un paria de cet amour que le Maître venait de chanter. Les deux plus jeunes, Swan et Billee, n'osaient pas non plus reprendre leurs jeux ; ils étaient à la même place, attentifs, étonnés, comme des écoliers sages qui ne peuvent pas comprendre qu'on ne leur rende pas leur liberté après que la classe est finie, mais qui n'ont pas la permission de réclamer. C'était une immobilité, un silence majestueux et extraordinaire. Le premier mouvement et le premier bruit vinrent de la nature. Au moment que l'on put voir entre les branches dépouillées le soleil s'éteindre, les arbres eurent un grand frémissement ; et tous en même temps tressaillirent, même Ashley Bell qui frissonna comme un chêne.

Il dit alors — très doucement — ce n'était plus l'oracle qui parlait — il dit cette phrase vulgaire :

— Je crois qu'il est temps de rentrer.

Alors, sans répondre, Billee et Swan préparèrent le bateau. Comme il était assez grand, tous purent y prendre place, bien qu'Ashley Bell s'y fût d'abord étendu de tout son long. Rex Tintagel debout, tenait droit le grand bâton qu'il appuyait au lit de la rivière et qui faisait glisser le bateau sur l'eau calme. Les branches, sans feuilles, étaient au-dessus de leurs têtes comme un treillage irrégulier.

Et Philippe se sentait si loin ! Le Cherwell étroit lui paraissait immense comme un fleuve du Nouveau-Monde, où il eût navigué sur une barque d'écorce aux côtés d'un Sachem rêveur et silencieux.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT

L'ALLEMAGNE ET LA GUERRE[1]

II

LE GERMANISME MYSTIQUE

Le peuple élu, qu'est-ce que cela veut dire?

C'est une orgueilleuse et mystique idée collective, menaçante pour les autres nations, comme le furent d'autres grandes poussées historiques d'orgueil et de mysticisme, — d'autant plus dangereuse, celle-ci, qu'elle se développe en même temps que la force et que les appétits allemands, en même temps que la doctrine qui pose le droit éminent de ces appétits et de cette force. Que disent les docteurs? Que toujours, à la volonté de vie d'un peuple, mesurée à sa natalité, à sa puissance militaire, à son impatient besoin d'expansion, doit correspondre la place qu'il occupe sur la terre. Et si ce peuple est supérieur, d'avance, d'essence, à tous les autres? Si dans son histoire et sa culture, il a reconnu les signes d'une certaine mission divine? S'il croit incarner quelque chose de l'absolu? Le rêve mystique s'élance au-devant de la doctrine cynique pour en décupler le prestige.

Nous avons suivi la doctrine; il faut suivre le rêve, essayer presque d'en reformer en nous l'illusion. C'est une condition pour le bien comprendre, et avec lui l'espèce et le degré de la volonté qui se dresse devant nous. Car il importe de comprendre.

Comme la doctrine, il est né dans les universités, dans les séminaires de philologie, d'histoire, de littérature et d'esthé-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1915.

tique. Toute la culture allemande contribue à le former et l'entretenir. Mais, plus directement, ce qui l'excite et veut l'exciter, c'est l'étude, par les professeurs, de cette culture, et, par delà, de toute l'histoire nationale, — aboutissant à une fanatisante idée de la race. Ce rêve, un Beethoven, un Schubert, un Gœthe, un Schelling, un Schopenhauer ne l'ont point conçu. Un Nietzsche dont, certes, l'enseignement l'a nourri, un Nietzsche l'eut bafoué, qui méprisa les Allemands, ne reconnaissant de civilisations supérieures, dans l'Europe moderne, que l'anglaise et la française. Mais c'est du souvenir et du culte de ces musiciens, poètes, philosophes, qu'il s'exalte; c'est en invoquant ces témoins de sa souveraineté spirituelle que l'Allemagne prétend poser, imposer ses titres à la souveraineté terrestre. Tel est en ce moment, de l'autre côté du Rhin, le thème principal des articles, brochures, de tant de doctoraux écrits qui tâchent, en prouvant le droit moral de l'Allemagne à la victoire, le bienfait pour l'univers de sa nécessaire victoire, à surexciter les volontés unanimes. Car pour un Allemand consciencieux, et dont la conscience travaille à s'accorder avec son désir, c'est une nouvelle raison de croire à la sainteté de la cause allemande, quand il se dit, pour l'avoir appris d'un professeur, que, si la musique russe est fantasque, l'italienne sensuelle, la française gracieuse, vive, savante, l'allemande, seule, est toute religieuse, philosophique, inspirée, universelle[1]; — ou encore, que, par cette lutte, le grave, l'honnête art germanique va s'affranchir des influences corruptrices d'une peinture et d'une statuaire françaises de décadence. Musique, Philosophie, Poésie; Beethoven, Kant, Gœthe : voilà la triade et la trinité que M. le Professeur Lamprecht ne cessait d'invoquer dans ses récentes conférences de Leipzig sur *la Culture et la Guerre* :

Nous sommes entrés dans cette guerre avec des cœurs hauts et purs, pénétrés de la pensée de notre avenir national. Cet avenir, nous le remplirons des floraisons inépuisables de notre culture ; il nous est promis par la volonté qu'ont, ensemble, tous les Allemands, d'élever le monde à toute noblesse et toute perfection. Et d'où nous viennent de telles idées? Des grands penseurs et poètes de nos âges classiques et romantiques. Ils ne les ont point formulées aussi claires qu'elles nous

1. H. Kretzschmar, *Der Krieg und die Deutsche Musik*, dans *Internationale Monatschrift*, 15 nov. 1914, et C. Neumann, *Nationale und internationale Kunst. Ibid.*, 1er *nov.*

apparaissent aujourd'hui. Mais, chargées de pressentiments, à la suite de la Poésie, à la suite de la Philosophie, ces idées se sont levées, qui nous excitent à vaincre le monde !

Il s'agit, en effet de propager l'influence de ces penseurs et de ces poètes ; il s'agit par la conquête de propager le *Deutschtum*, le Germanisme, la Culture allemande. « Une politique n'a de « raison d'être que si quelque noble intention de culture la « dirige. Avant tout, elle doit s'assurer les moyens de puissance « qui lui sont nécessaires pour imposer sa volonté de culture « (*Kulturwille*) »[1]; c'est-à-dire, une culture nationale étant la manifestation d'une âme nationale, pour forcer autrui à changer d'âme. C'est au nom de Kant (d'origine écossaise), de Beethoven (d'origine flamande), de Gœthe (si cosmopolite), qu'on veut atteindre le Welche jusque dans l'âme. C'est au nom de ces génies que nous aimons, et qui ne prévoyaient point le germanisme, que l'on canonne les divines statues françaises de Reims.

Car à mesure que s'éloignait leur époque, que leurs successeurs se faisaient plus petits et plus rares, les grands Allemands d'autrefois ont grandi jusqu'aux proportions surhumaines. A leur nimbe, autant qu'à la gloire des guerres victorieuses, l'orgueil d'un peuple s'est enflammé ; tout entier il croit participer de leur divine essence, — l'essence même de la race, comme le confirme toute l'histoire fabuleuse du passé, depuis les origines barbares. C'est une vision mystique, héroïque, romantique de soi-même. Mystique, parce que le sentiment de l'union avec Dieu s'y mêle, — héroïque, parce qu'elle s'accompagne des mouvements d'enthousiasme qu'excitent les œuvres des génies nationaux, certaines musiques surtout, où l'on croit sentir, frémissante, éternelle à travers les générations successives, la volonté montante d'une race, — héroïque encore, parce qu'elle incite aux élans de courage, de dévouement et de combat, — romantique enfin, par cela même qu'elle est bien une vision, une trouble, excitante intuition, et non pas un acte de la pensée discursive, parce qu'elle participe de la foi dans la divinité de l'instinct, de la vie, de la *nature*, dans la valeur et la beauté de leurs ardeurs et de leurs tumultes,

1. Bernhardi : *Unsere Zukunft.*

parce qu'elle s'ajoute au rêve suggéré par les historiens et les poètes, au rêve nostalgique des époques primitives, du moyen-âge allemand, des temps païens et légendaires. Contre toute la civilisation du Welche rationaliste, du Latin épris de pensée lucide et de symétries classiques, on peut dire que la guerre actuelle, quelles que soient, d'ailleurs, les raisons de fait et d'intérêt qui l'ont préparée, est, spirituellement, la suprême poussée du vieux romantisme germanique. A cette guerre aboutit la religion allemande et panthéiste de la nature dont Schelling fut le premier apôtre, de la foi dans l'inconscient, dans l'obscure et profonde volonté de vie ou de puissance dont Schopenhauer, Hartmann, Nietzsche furent les prophètes, — comme aux guerres de la Révolution aboutit le culte français et déiste de la Raison dont nos encyclopédistes furent les initiateurs. Par là, elle est encore une fois — et tel est bien son caractère essentiel — le vieux duel entre la Volonté et la Raison — la Raison, désintéressée, impersonnelle, supérieure au *moi*, quand elle est vraiment la Raison, concevant des types généraux de justice et de beauté, des vérités absolues, des formes et des mesures auxquelles il s'agit d'astreindre la volonté ou de lui apprendre à s'astreindre (et n'est-ce point là, pour nous, le principe même de la civilisation, celui qui l'oppose à la nature?) — l'aveugle volonté de vie, au contraire, ne connaissant que soi-même, je veux dire sa tension et sa tendance propres, n'obéissant qu'à sa loi, qui est de satisfaire un appétit, d'absorber pour assimiler. Par l'Histoire, puissante toujours en influences de romantisme et de nationalisme, car elle prolonge sur tous les siècles accomplis la vue qu'un peuple prend de lui-même, — par l'Histoire, la volonté allemande a pris conscience de ses moments et de ses directions antérieures ; de ce passé elle conclut à sa loi générale, à sa destinée et son droit, qui sont de grandir toujours et de commander aux nations. Dans les ruées ou la lente action sur le monde romain des peuples germaniques, dans les grands développements instinctifs, impérialistes et pittoresques de son moyen-âge féodal, l'Allemagne voit les signes et les promesses de son élection et de sa mission. Par les sortilèges de la musique, le mirage s'achève. Pour un jeune Allemand, nourri de Sybel, de Giesebrecht et de Treitschke, élève de Delbrück

et de Lamprecht, petit-fils de celui qui rêvait de venger sur les Welches la décollation de Konradin, c'est toute l'énergie vierge, toute la véhémente aspiration de sa race, qu'il croit sentir passer en lui avec le chant héroïque de Siegfried ou la clameur guerrière des Walküres. Dans les flammes et les troubles fumées de la Tétralogie, la volonté du passé s'ajoute et se confond en lui à la volonté conquérante du présent. Un Moi surgit — celui de la race — où l'individu s'abolit dans une ivresse. Et c'est quelque chose de la même ivresse et du même rêve qui s'atteste avec orgueil et brutalité quand une armée allemande, derrière ses chefs — princes casqués, cuirassés, féodaux — rythme innombrablement, de son pas de parade et du grand Choral de Luther, son entrée dans une ville conquise. Ils chantent et vont piller. Qu'on les appelle barbares : c'est leur orgueil d'être pareils à leurs aïeux barbares! Sublimes et terribles dans leurs ravages, les Barbares ont purifié le monde. Aujourd'hui, comme au temps d'Hermann, les Germains sont les instruments de Dieu, l'incarnation supérieure de son énergie vivante. Ils sont Dieu à l'œuvre dans le monde, le *werdende, schaffende Geist* qui défait, pour en refaire de la vie, les formes mortes ou vieillissantes. Dans la même exaltation du chant qui les insensibilise à la mort, en masses compactes et perpétuellement renouvelées, épaule contre épaule, forts de l'instinct grégaire de leur espèce, comme les criquets qu'un vouloir aveugle amène en flots continus aux fossés préparés pour leur destruction, on les a vus, sur les rives de l'Yser et de la Bzoura, à travers les monceaux exhaussés de cadavres, se pousser et se suivre inlassablement au massacre.

*
* *

Ce sont là les moments suprêmes, quand tout le vieux rêve d'orgueil et de mysticisme se dégage, fond en une seule, ardente et fumeuse bouffée. Voyons-le à l'état ordinaire, chronique, tel qu'il s'est propagé dans la nation à qui l'ont suggéré les écrivains et les professeurs. Ses principaux éléments, sa genèse, sa structure logique, la déformation spéciale qu'il impose au réel, apparaissent facilement.

En 1870, l'idée essentielle, non moins fanatisante que, jadis, les dogmes théologiques, venait surtout des historiens, qui, dans le passé, ne cherchaient que sujets d'orgueil national et griefs contre la France, — l'un des plus puissants à exciter ses compatriotes, Treitschke, allant jusqu'à professer le devoir allemand de déformer les faits dans le sens allemand : « La pure et impartiale histoire ne saurait convenir à une nation passionnée et belliqueuse [1]. » Tous, Sybel, qui écrit contre la Révolution, Häusser, Droysen, Treitschke, Giesebrecht, qui écrivent l'histoire récente ou lointaine de la Prusse et de l'Allemagne, Mommsen aussi, qui dans le développement de Rome découvre des leçons et symboles applicables au présent, tous travaillent à nourrir, attiser les rancunes et les ambitions nationales. Il s'agit de démontrer le droit de l'Allemagne du Nord sur l'Allemagne du Sud, le droit de l'Allemagne à l'Alsace-Lorraine, le droit de la Prusse à l'hégémonie, et en même temps que ces droits allemands, prussiens, les vertus et les supériorités germaniques, les crimes et les infériorités de la race et de la civilisation française. Louis XIV est haïssable, mais la Révolution ne l'est pas moins, car « toujours, le Celte est mû par un instinct bestial, tandis que les Allemands n'agissent jamais que sous l'impulsion d'une pensée sainte et sacrée [2]. » Aux Allemands « de livrer au feu divin la Sodome des temps modernes », de « venger dans les flots de sang français les malheurs infligés aux Allemands par la France », dans les flots de sang latin, les hontes infligées par Rome aux Germains ! [3] C'est dans ces pensées que les armées prussiennes, en 1870, franchirent la frontière.

Aujourd'hui, c'est l'idée de la race qui, logiquement, dirige le rêve, en se subordonnant, en utilisant la vision allemande

1. *Cf.* Giesebrecht : « Il est faux de croire que la science n'ait pas de patrie et qu'elle plane au-dessus des frontières : notre science ne doit pas être cosmopolite, mais allemande. » (Dans Guilland, *l'Allemagne nouvelle et ses historiens.* Introduction.)

2. Henri Leo, *ibid.*

3. Menzel : « Il disait que le *Gladiateur mourant*, à Rome, devait remplir le touriste allemand d'indignation contre un peuple qui faisait servir des *Germains* à ses plaisirs. » *Ibid.*

de l'histoire. Idée plus dangereuse encore que cette vision, car si l'on conçoit qu'une rancune, une ambition historique se puissent satisfaire, l'orgueil de race apparaît insatiable. Idée non moins arbitraire, non moins fausse et sujette à subir toutes les directions de la volonté, car elle ne se fonde sur rien que sur certaines conclusions de la grammaire comparée. Elle suppose en effet, ce qui n'est pas, que, toujours, à chaque domaine linguistique, un domaine ethnique correspond, — hypothèse trop simple, insoutenable quand on songe que dans une Gaule latinisée, mais non de sang latin, trois ou quatre siècles ont suffi pour éliminer du langage toute trace du Gaulois ancestral. L'hypothèse admise, justement parce que simple et riche en puissances de sentiment, en suggestions d'orgueil et de mépris, à la notion du groupe des langues aryennes, la notion de la race indo-européenne a correspondu. Indo-germanique, disent les Allemands et, de là, de nouvelles et fascinantes illusions. Car d'une souche indo-germanique, il est clair que la famille germanique est aujourd'hui, en Europe, le seul représentant, le rameau direct et non greffé de sève étrangère. Pour M. H. S. Chamberlain, dont le livre[1] nourrit d'éléments mystiques le rêve allemand, les deux expressions s'équivalent, — mais il semble oublier souvent ses définitions. Pour ses disciples pangermanistes, ce n'est pas seulement tout ce qui est allemand qui est indo-européen, c'est en Europe tout qui est indo-européen et, plus généralement, tout ce qui est noble, qui est allemand et doit redevenir allemand. Dans les dieux et les héros burgondes que les Nibelungen ressuscitèrent au XIIe siècle, et dont l'Allemagne n'a jamais perdu le souvenir, voyez, disent-ils, cette essentielle noblesse d'une race, la pure et conquérante énergie des Aryens primitifs, la tendance aussi, comme chez les poètes védiques, à diviniser en des mythes transparents les grandes puissances élémentaires ; reconnaissez le sentiment profond de la nature, de son devenir, — la faculté de s'élancer hors de soi-même pour s'absorber en chacune de ses vies, le pouvoir de se perdre en sa vie totale étant la propre de l'Aryen d'Europe, comme de l'Aryen primitif d'Asie. En Europe comme dans l'Inde,

1. *La genèse du* XIXe *siècle*. Traduit par Robert Godet.

les deux rameaux du même tronc ont donné le même développement spirituel. Ils sont partis du polythéisme et du sentiment des forces naturelles pour aboutir au même vertige panthéiste, à la même sensation de l'Ego pur, dont l'univers est le songe. L'Inde brahmanique devient ainsi la sœur de l'Allemagne qui, seule, peut la comprendre, parce que, seule, elle a suivi les mêmes voies jusqu'au même terme métaphysique — et c'est une raison très allemande pour rêver de cette colonie anglaise.

Mais si l'Aryen de l'Inde, sous les influences du soleil tropical, s'immobilisait dans la méditation de l'absolu où s'atrophiait sa volonté, où sa pensée tournait au délire, le Germain a conservé à la fois la fraîcheur d'imagination et l'énergique élan de la race primitive. Chanteur et poète, aussi bien que guerrier, il peuplait jadis les sources, les bois et les grottes, de fées et de lutins ; il animait le monde des créatures de son rêve. Il se penchait sur la terre ; il l'écoutait et en sentait les âmes obscures passer et vivre en lui. Car — et c'est ici l'idée mystique et centrale du germanisme — mieux que les hommes des autres races, il communique avec le divin ; quelque chose du divin est en lui, — et de là, sans doute, un des noms de la race : *Goth*, une forme de *Gott* [1]. C'est pourquoi, dans la stagnation du vieux monde, il fut l'esprit qui vivifie. Partout où il passait, une nouvelle âme, de nouvelles puissances de foi et de volonté se mettaient à surgir. Goth, Franc, Saxon, Normand, il recréait les peuples. Plus il mêlait de son sang à celui des races indigènes, et plus les nations devenaient capables de civilisation. A l'Occident romanisé, qui se mourait d'épuisement et de corruption en ses formes immobiles, il enseignait la religion du devoir, le respect de la femme, le pur amour sentimental, les commandements de fidélité et de vérité, la volonté d'indépendance spirituelle. La poésie morte, il la ressuscitait par l'épopée ; à l'art il apportait l'architecture gothique, à la société, l'idée féodale. Il menait le mouvement de l'histoire. Avec les Ottonides, les Hohenstaufen, il avait étendu sa domination de la Baltique à la Sicile, créé son Saint-Empire, un monde qu'il transfigure aujourd'hui par le

1. On sait que cette étymologie séduisit Nietzsche.

souvenir, à force de rêve et de regret — un monde qu'il revoit toujours merveilleux de vie, de variété, de couleur : avec, pour centre, cette vieille Germanie déjà pensante, menée par ses empereurs philosophes, pleine de théologiens et de savants, de saints et de docteurs, mais toujours vibrante de chansons et de ballades, de poèmes gais et graves, car l'idéalisme et tout le profond sentiment de la race s'exprimait par les Minnesinger et les chevaliers-poètes, — un monde qu'il imagine original, religieux et processionnel comme la marche du *Tannhauser*, un monde si grand, une œuvre si pure du génie allemand que, cinq siècles et demi plus tard, après les longues décadences, les silences et les torpeurs, aussitôt qu'il recommencera de vouloir agir, c'est vers ce légendaire passé qu'il se tournera, pour y chercher la promesse et la figure de l'avenir. Ainsi dirigeait-il les nations, mais il les conduisait vers les visions de l'esprit. Fonder le royaume universel de l'esprit, plus encore que commander aux peuples, ce fut là sa mission propre, celle qu'il s'agit d'achever aujourd'hui par le canon. A travers les triomphes, les désastres et les langueurs de son empire terrestre, il se dit qu'il n'y faillit jamais [1].

Vers cette fin deux principes, tantôt successifs et tantôt simultanés, commandent son progrès : la conscience morale et le besoin de liberté spirituelle. Celui-ci se manifesta dès son entrée dans le troupeau du Christ, par le refus du Goth aryen de plier sa pensée à ce qu'il y a de plus impensable dans le dogme, pour la soumettre à l'autorité romaine, — plus

1. Ces idées et celles qui suivent forment depuis longtemps le fond de l'enseignement historique en Allemagne. Elles ont été reprises, développées par H. S. Chamberlain et ses continuateurs. Elles servent si bien le germanisme belliqueux que Bernhardi y consacre les premiers chapitres de ses deux livres principaux de propagande, *Deutschland und der nächste Krieg* et *Unsere Zukunft*. Elles se présentent toujours dans le même ordre que nous avons suivi. Est-il besoin de répondre à ces thèses intéressées, ce qui est aujourd'hui bien démontré : que le système féodal n'a rien de spécialement germanique, qu'il est apparu spontanément chez les Slaves, les Hongrois et les Celtes d'Irlande, et même hors d'Europe (Fustel de Coulanges), que l'origine de nos légendes épiques est française (Bédier), que l'art ogival est né dans l'Ile-de-France (les Allemands, au moyen âge, l'appelaient *opus francigenum*). Toute la littérature irlandaise, comme les *Mabinogion* galloises, montre ce que furent chez les Celtes le sens de la nature, l'instinct du mythe, la spiritualité de l'amour. Tout le sentiment de l'infini s'élance, nuancé, rythmé différemment, dès les premières mesures de certains chants bretons et slaves.

tard, par les longues guerres des empereurs contre la papauté, aboutissant au total affranchissement d'esprit d'un Frédéric II. La conscience morale parlait déjà dans le Germain sérieux, patient, fidèle aux chefs et brave, quand il n'était encore dans ses brumes et forêts qu'un barbare dénué. Aussitôt qu'il apparaît dans l'histoire, c'est pour purifier et régénérer le vieux monde corrompu. Il est le torrent du nord qui nettoie l'Europe de la purulence et des stagnations romaines, et l'enrichit du limon vierge d'où surgiront les moissons futures [1]. Mille ans plus tard, c'est contre Rome encore, contre la Rome des papes, capitale de la civilisation latine renaissante qu'il se lève, non pour la ravager, cette fois, mais pour dire *non*, de toute la protestation de sa conscience, à son luxe, à sa sensualité, à ses crimes, et par ce *non*, créer la christianisme germanique, la nouvelle religion, où les deux principes se réunissent : l'idée de devoir et l'instinct de liberté, — une religion toute appliquée à l'être intérieur, spirituel, et avec elle, un nouvel art, celui des Dürer, des Holbein, des Rembrandt, si profond, dédaigneux de la beauté sensible, et qui, pénétrant les apparences, se prend au monde infini de l'âme, du rêve et de l'au-delà. Mais un tel enfantement devait laisser l'Allemagne déchirée : d'interminables guerres intestines l'épuisèrent, dont profita le Latin rusé : celui d'Espagne et puis celui de France. Pendant des générations elle languit, payant de son impuissance et de son humilité l'inestimable service qu'elle avait rendu au monde, incapable de prendre part aux grandes aventures qui donnèrent aux peuples d'Occident de fabuleux et profitables empires. Mais sous cette apparente torpeur, le mystérieux génie de la race vivait ; des forces inconnues s'accumulaient en lui — d'enthousiasme, de lyrisme, d'effusion spirituelle — reconnaissables aux accents nouveaux de Bach et de Hændel. Quand, par les accroissements et puis les suggestions de la Prusse, plus tard par la lutte contre la France rationaliste et la guerre d'Indépendance, l'Allemagne a recommencé de sentir son être à part, son unité spirituelle et

1. *Das Düngervolk*, le peuple engrais. Expression courante, citée par Bernhardi. Ces vues allemandes de l'histoire prennent leur vraie signification quand on lit ce mot de Gustav Freytag : « Un peuple a toujours le droit d'interpréter le passé dans le sens de ses aspirations et de ses besoins. »

sa volonté nationale, — quand, par l'ébranlement que la Révolution et la conquête napoléonienne propagent à travers l'Europe, tant de cadres politiques, de formes traditionnelles, héréditaires, se sont brisés, où les générations avaient somnolé toutes pareilles, — quand, par l'effet surtout de l'invisible travail commencé vers le milieu du XVIIIe siècle, les vieux équilibres moraux achèvent de se rompre, et que partout l'esprit se met en mouvement : alors, du fond de l'inconscient où elles avaient si longtemps dormi, jaillissent, plus pures et plus hautes que jamais, les essentielles énergies de la race, Alors, proclamé par Hegel, commence le moment germanique du monde, avec l'inoubliable embrasement de la pensée et de l'art allemands, dont l'art et la pensée des autres peuples ne feront plus que refléter les flammes.

Car de ce souvenir surtout, de ce souvenir ainsi transfiguré, le fanatisme national va s'exaltant. Dans les ardeurs de ces poètes, musiciens et métaphysiciens, ce que l'Allemagne veut voir, et de plus en plus aujourd'hui, c'est le divin qu'elle croit porter en soi; c'est le Dieu qui l'inspire et se développe en elle et par elle; et de cette participation à l'absolu, elle conclut au caractère universel de la culture allemande et à sa destinée qui est de s'étendre à l'univers. *Gott mit uns !* Dieu, toujours et partout, étant allemand ou du moins germanique, puisque tous les hommes de génie, à quelque nation qu'ils appartiennent, sont germains, et puisque finalement, pour un Fichte comme pour un Schlegel, comme pour un Schopenhauer comme pour un Nietzsche, le génie, c'est le Un, l'Infini, l'Éternel qui se retrouvent par delà l'illusion du nombre, de l'individu, du successif, puisque c'est Dieu qui se voit Dieu, et cela, d'une vue immédiate, dans cet éclair subit de l'esprit qui s'appelle intuition, et fait apparaître l'abîme par delà le nuage de l'apparence. Combien différent, ce brusque et perçant rayon, des lentes, méthodiques démarches de l'esprit latin, de cette raison raisonnante qui, bornée par l'apparence qu'elle prend pour le réel, se réduit à y tracer vainement et perpétuellement ses coupures idéales et logiques ! Telle est pour les Allemands, depuis Frédéric Schlegel, l'infinie supériorité sur un Descartes, un Condillac ou un Comte, d'un Fichte, d'un Hegel et d'un Schelling. De ceux-ci les concep-

tions sont exactement surhumaines, à ce point que suivre d'en bas l'essor de pareils esprits, essayer seulement de les comprendre, c'est pour les penseurs des autres peuples le suprême effort philosophique [1]. Comme leurs frères indiens de la famille indo-germanique, ces grands inspirés, ces voyants véritables sont montés jusqu'à Dieu, ou, plutôt, chacun a trouvé Dieu en soi-même, se reconnaissant comme Dieu en train de rêver le monde, s'affirmant comme l'unique sujet, apercevant l'identité de la Nature et de l'Esprit. Seuls, des Allemands pouvaient s'élancer à ces vertigineux sommets où l'air fait presque défaut, mais d'où le regard embrasse tout. Seule, dans l'Europe moderne, la race germanique est capable de telles extases ; — et c'est l'une des excitantes idées qui, par l'enseignement de l'Anglais H. S. Chamberlain, s'ajoute aujourd'hui, chez l'Allemand suggestionnable, à la foi en sa supériorité ethnique, qu'il doit au Français Gobineau, comme au rêve de grandeur que lui suggéra le Polonais Nietzsche.

Mais plus enivrante encore que l'étude des philosophes, plus féconde en il usions d'orgueil mystique, la méditation de la haute musique allemande. Par l'intuition des philosophes, le divin se connaît ; par le discours et les mouvements musicaux, il parle et agit en nous. Le philosophe contemple : le musicien est possédé ; tant que dure l'inspiration créatrice, il est la chose du dieu qui se débat en lui. Par la souveraine, la foudroyante pu ssance de cet art qui, seul, nous met en communication immédiate avec le dedans réel du monde, ce dedans se révèle ; — et de là, depuis Schopenhauer, l'attention que prêtent à la musique tous les penseurs allemands, de là leur tendance à l'interpréter en termes de métaphysique, de là, pour Nietzsche, aussitôt qu'il commence de méditer, les infinies significations de Bizet et de Wagner. Or, ce n'est pas comme esprit, pensée, que ce fond mystérieux des choses vient apparaître par les sortilèges de ces magiciens, mais comme vouloir, — un vouloir dont les ardeurs, les aspirations, les saccades s'expriment, et d'une façon directe, par la langue musicale. Entendez-le gronder, se déployer dans les fugues héroïques de Bach, dans les foudroyants *allegro* de Beethoven.

1. Treitschke. Des journaux allemands rappelaient hier cette « incomparable supériorité » (*unvergleichiche Ueberlegenheit*).

dans les chœurs de Wagner, profonds et nombreux comme des peuples. En de telles œuvres ce n'est pas un être séparé, ce n'est pas l'individu qui parle. C'est la puissance qui vit en lui comme en nous, comme dans tout l'univers ; c'est cette volonté de l'universelle vie qui peut se traduire par des rythmes, des élans, mais non par des mots liés, parce qu'elle est de l'ordre de l'inconscient.

Or, l'afflux de cette énergie n'est point le même en toutes les familles humaines. Il est des races privilégiées où elle abonde, et c'est en leurs individus supérieurs qu'elle vient alors aboutir, se révéler, comme dans les fleurs d'une plante toute l'essence propre de la plante vient apparaître. « Le génie sommeille en des centaines et des milliers de consciences — et il y rêve, il y agit — avant que l'être d'élection s'atteste élu entre tous les autres. L'art du génie présuppose une abondante diffusion de génialité; ou, comme l'a dit Wagner, une force collective répartie en des individualités multiples et diverses[1]. » Ainsi, les Allemands ayant produit les plus authentiques génies depuis la grande floraison hellénique — on peut dire les plus grands génies de tous les temps[2] — il suit que l'Allemagne contient et a toujours contenu « la plus grande somme de génialité ». Le peuple allemand est le peuple génial par excellence, et de là « le caractère universel » de sa pensée et de son art, que l'on définit en même temps nationaux d'essence, tantôt purement allemands, et tantôt généralement humains. Il est proprement le peuple des penseurs et des poètes, *das Denker und Dichter Volk* — et, par poètes, entendez tous les inspirés. Car l'inspiration est un phénomène germanique ; à ce point que, partout où elle se manifeste, chez un Espagnol ou un Italien, sa présence suffit à signaler l'origine germanique, le sang des ancêtres barbares s'étant répandu dans toute l'Europe pour la féconder. En doutez-vous? Il est toujours possible de germaniser le nom d'un grand homme. A toutes les preuves de même ordre que nous possédons, celle-ci s'ajoute, décisive. En Giotto, reconnaissez un Jotte, en Aligheri un Aigler, en Vinci un Winke, en Buonarotti un Bohn-

1. H. S. Chamberlain.

2. Lamprecht : *Krieg und Kultur.*

rodt ; comme en Velasquez un Velahisc, et en Murillo un Mœrl ; comme en Arouet, en Diderot, en Gounod, — tous trois de physionomie et de verve, de flamme ou de grâce si françaises, — un Arwid, un Titroh et un Gundiwald[1]. J'aperçus un jour le docteur Woltmann, l'écrivain pangermaniste, notoire auteur de ces découvertes qui fournissaient, hier, le thème d'un article patriotique aux *Münchener neueste Nachrichten*. Il venait m'interroger sur la personne physique de Taine, qu'il se figurait grand, blond, dolichocéphale et de teint coloré. Derrière ses lunettes d'or, sa conviction se lisait dans le bleu de ses yeux imperturbables et fervents. Il n'interrogeait plus, il démontrait, sans percevoir notre étonnement, sans s'inquiéter du ridicule ou de l'absurdité des conséquences. Il était entré dans un concept, un *Begriff*. Comme la chenille à l'intérieur du cocon dont elle continue aveuglément de sécréter la soie, il y vivait, de plus en plus enfermé, ne voyant plus le réel, déduisant, induisant, développant toujours son fil.

Nous ne savions pas alors quels papillons venimeux et prolifiques peuvent un jour sortir de tels cocons.

*
* *

A ces enivrantes conceptions, que prétend vérifier l'étude de la race et de ses œuvres, correspond un idéal multiple d'art, de vie, de société, de politique : l'idéal romantique allemand, très différent du nôtre, chargé d'intentions et de significations hostiles à l'étranger. Il n'est pas, comme en France, d'abord une révolte contre l'autorité des anciens. Au contraire ; il procède du même mouvement qui poussa jadis la critique allemande à comprendre, à pénétrer par sympathie l'âme hellénique ou romaine, aussi bien que l'âme des poètes védiques ou celle de l'Allemagne médiévale. Un Gœthe, auteur de la *Walpurgis Nacht* et de l'*Iphigénie*, est à la fois classique et romantique. Ce n'est pas aux classiques de l'antiquité que le romantisme allemand jette le défi ; c'est aux classiques français, c'est à l'art français du XVIIe siècle, à toute la philosophie française du XVIIIe, à ce culte français de la Raison que Voltaire a servi comme Louis XIV, Fontanes comme Descartes, Delille comme

1. E. Seillière : *Les Mystiques du Néo-Romantisme*.

Boileau ; c'est à ce clair et simplifiant esprit d'analyse, d'ordre et de déduction dont la Révolution, suivant Taine, est l'œuvre maîtresse, et dont les guerres de la Révolution voulurent imposer les idées et directions à l'Europe. A tout ce qui est issu de la pensée logique et réfléchie s'oppose le romantisme, tel que les Allemands, négligeant ses indubitables origines celtiques, croient l'avoir inventé, et tel que leurs théoriciens le définissent. De l'art essentiel, comme de la philosophie et de la religion véritables, ceux-ci voient la source dans le fond le plus obscur de nous-mêmes, dans ce dessous de l'individu qui continue la nature, comme la feuille se rattache à l'arbre, et par où cette nature vient monter en lui jusqu'à la conscience. Que Schelling l'appelle Nature, que Fichte l'appelle Moi, que Schopenhauer l'appelle Volonté, que M. de Hartmann l'appelle Inconscient, c'est la divine, active et spirituelle essence du monde qui se manifeste par le génie — génie de peintre ou de poète aussi bien que de musicien, — tout art se ramenant à la musique, cette expression la plus directe et complète du divin.

Telle est la mystique idée, dès le début recelée en ce romantisme allemand qui possède tout au long du XIXe siècle, non seulement des philosophes, des historiens et des poètes, mais des rois et des hommes d'État. A travers de partielles éclipses, il reparaît toujours, pour culminer enfin dans l'œuvre mystique et germaniste de Wagner, dans sa poésie, sa musique et sa philosophie, — et puis dans le dionysme démoniaque de Nietzsche, dans sa prédication de la morale des maîtres, de l'allégresse divine et purifiante des méchants, dans tout ce lucide et frénétique délire d'un paralytique général de génie qui eut ses périodes de calme, et comme il disait, d'apollinisme (alors il aimait l'ordre, la raison, les clartés méditerranéennes, alors il louait le style et l'équilibre, la mesure et la forme françaises), — mais dont l'Allemagne n'a retenu que les crises d'euphorie : danses et jubilations mystiques d'un malade qui jette le défi au Dieu chrétien et dont l'orgueil convulsé excite contagieusement la volonté nationale de puissance.

En chaque ordre d'activité spirituelle où la tendance peut s'exercer, elle aboutit à des effets semblables, stimulant l'idée des pouvoirs spéciaux de la race, de sa relation spéciale avec

Dieu, de sa fonction proprement créatrice et révélatrice, de son droit, par conséquent, à régner sur les autres. Ainsi, d'une façon directe, ce romantisme est nationaliste. Il ne dirige pas seulement un certain rêve de beauté; il commande encore un certain idéal politique. Dans ce domaine, aussi, ses fidèles se posent comme champions de l'instinct, de l'inconscient — de la *Nature* — contre la Raison. Car c'est au choc de la Révolution française, conquérante au nom de cette divinité, que l'Allemagne a pris conscience d'elle-même. Elle ne veut plus relever que de soi-même. Il s'agit d'être, non pas suivant une forme logique, applicable à toutes les sociétés, mais suivant sa forme personnelle, dans le sens de son idée primitive et propre — celle qui dirigea ses premiers et libres développements, aux siècles lointains où son génie n'avait pas subi les contraintes de l'étranger. Il s'agit de s'inspirer et de se fortifier de ce passé tout allemand, d'en continuer ou reprendre l'effort et le mouvement, pour atteindre encore une fois à l'empire où s'uniront en une seule volonté les volontés de toutes les Allemagnes. Pour Schelling et ses disciples, la France révolutionnaire a coupé son histoire. De son être antérieur, et qui fut germanique, les idées vitales ne lui viennent plus, qui tendaient nécessairement vers une forme originale et naturelle. Institutions, traditions, tout ce qui s'était créé, organisé de soi-même par la continuité d'un long développement, tout ce qui se fût différencié en bourgeons nouveaux, elle en a séché la sève originelle. Ainsi séparée de son passé, placée pour ainsi dire hors de la durée, cette France s'apparut à elle-même dans l'absolu, ses directions, son type à venir déterminés, non par l'antique et obscure poussée d'un *Volksgeist*, mais par la pensée claire et abstraite de ses individus vivants. Son principe de constitution fut de l'ordre philosophique. En face de cette triomphante raison, l'Allemagne romantique prétendit être la Vie, ou plutôt une certaine vie qui ne connaît que soi, et son irréductible tendance, — car c'est Burke que l'on répète. Mais, à la différence de l'Angleterre, qui se contentait de vivre dans la forme, en continuant le mouvement de son passé, elle se plongea passionnément dans l'étude et la méditation de l'histoire, y projetant sa vision du présent et de l'avenir, mêlant à sa vision de

l'avenir et du présent les images excitantes et systématiquement déformées de l'histoire. Ainsi, dans la discussion des destinées nationales, s'opposait à l'idée philosophique, issue de Kant, admirateur de la Révolution, l'idée historique, née plus tard de la guerre contre la France, bien plus active, bien plus puissante, parce que, naturellement alliée aux principes de tradition et d'autorité, elle avait pour elle l'État militaire et conservateur et les souverains demi-féodaux, — parce que, chargée d'éléments de vie, de sentiment et de couleur, elle pouvait exciter les poètes, et, par eux, la ferveur et le patriotisme d'un peuple. Aujourd'hui, lorsque Bernhardi écrit que « c'est le propre des Allemands de penser historiquement », il répète d'un mot ce que disait Heine, il y a soixante-dix ans, lorsqu'il nous parlait de ce bourgeois de Goettingue qui ne pouvait entendre parler de la France sans vouloir venger le dernier des Hohenstaufen. Et le poète ajoutait : « J'ai presque été effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que nos ministres avaient le projet de désarmer la France[1]. »

Voilà bien l'intention profonde de l'historisme et du romantisme allemands : c'est contre le Welche que les professeurs d'histoire travaillent dans les archives; c'est contre le Welche aussi que les esthéticiens et les critiques théorisent. Car même dans le domaine de l'art — domaine neutre, croirait-on, puisque l'art est désintéressé — la tendance est nettement agressive, dirigée contre les procédés, les œuvres, on peut dire l'essence même de l'esprit français. Saint-René Taillandier, Heine nous en avertirent formellement au milieu du siècle dernier : « Schlegel, dit celui-ci, conspira contre Racine dans le même but que le ministre Stein contre Napoléon. » Et encore : « En France, on ne fouilla dans le sépulcre du passé « qu'à dessein d'y chercher un costume intéressant de car- « naval. La mode du gothique ne fut qu'une mode. On « laissait flotter ses cheveux en longues boucles du moyen- « âge ; mais il suffisait d'une critique du coiffeur pour que « tombassent du même coup la chevelure moyen-âge et les « idées qui s'y rattachent. Hélas, c'était autre chose en

1. Sur l'opposition, vers 1842, de l'école philosophique et de l'école historique, voir Saint-René Taillandier : *Études sur la Révolution en Allemagne*, vol. I., chap. V.

« Allemagne ! La raison en est que le moyen âge n'y est « pas entièrement mort et décomposé comme chez vous. « Le moyen âge allemand ne gît pas pourri dans son tom- « beau ; il est souvent animé par un méchant fantôme [1]. » — Le fantôme de haine que Saint-René Taillandier nous montre en tout ce que ressuscite du passé ce Louis Ier de Bavière, ce roi-poète, si féru de germanisme qu'il prononce « Teutsch » et non pas « Deutsch ». « Pourquoi n'y aurait-il pas une signification profonde en ces barbaries étudiées », dans « la raideur de pierre et la nudité affectée » d'un style qui fait pressentir les statues à venir des Bismarck et des Germania, les gares et les ponts gothiques, les *bierhalle* moyen-âgeuses, les casques et les cuirasses, les lustres et pendules en forme de crabes et de crânes, tout le décor vieil allemand et patriotique qui n'a cessé de multiplier ses images et de maintenir le rêve de la légende nationale? Cette profonde et menaçante signification, Saint-René Taillandier la signale en toutes ces figures évoquées d'Arminius et de Totila, d'Hermanrick et d'Ulphilas, de Barberousse et de Wolfram d'Eschembach, sans oublier « la chère sainte Élisabeth », — dans tout ce *Valhalla* où viennent défiler en costumes gothiques non seulement les lointains ancêtres barbares, mais un Luther et un Copernic, un Lessing, un Gœthe et un Schiller? Mais parfois, brusquement, l'intention secrète que recèle ce romantisme jaillit en pleine lumière. Ainsi, lorsque après avoir décrit le silence et le désert de Rome, tuée par les barbares, le poète s'écrie : « C'est par la force que Rome a péri. Et toi aussi, ô Paris, tu crouleras un jour ! » Ce rêve allemand de haine, dès 1832, Edgar Quinet en avait indiqué la menace : « C'est donc « de la Prusse que l'Allemagne est occupée aujourd'hui à faire « son agent? Oui, et si on la laisse faire, elle la pousse lente- « ment au meurtre du vieux royaume de France [2]. »

1. Henri Heine : *De l'Allemagne.*

2. Cette volonté de meurtre est indiquée à plusieurs reprises, et avec une intensité extraordinaire de vision, dans l'article de Quinet intitulé : *De l'Allemagne.* Quelques années plus tard, Saint-René Taillandier, pénétrant profondément la psychologie du romantisme et de l'historisme allemands, montrait ce qu'ils contiennent de parti pris politique. « C'est cette défiance contre la France qui fait la force de l'école historique. C'est de ce mauvais sentiment qu'on s'autorise

*
* *

Remarquez ce que, romantiquement, on admire surtout dans la légende barbare : c'est la barbarie, la force primitive et vierge qui s'est abattue — c'est ainsi que, populairement, on l'imagine encore — comme l'avalanche d'un glacier sur la paix et la civilisation romaines. C'est la fureur guerrière d'une race jeune, dont les élans dévastateurs, vus de loin, dans le recul de l'histoire où s'abolissent les individus, semblent procéder du même fond élémentaire que les grandes catastrophes naturelles. Vers 1829, Carlyle, qui doit tout à ses maîtres d'outre-Rhin, son idéalisme métaphysique, son obsession de l'abîme par delà le jeu multicolore des apparences, sa religion des héros, sa foi dans le sens et la valeur mystiques de la Force et du Fait, ses préjugés contre la France, et jusqu'à sa poésie propre, sa tumultueuse vaticination coupée de rêve, — Carlyle rapporte aussi d'Allemagne l'idée et le culte des aïeux Berserkers, des pirates, amis du risque et de l'aventure, amenés comme des oiseaux de mer par la tempête, ravageurs qui passent comme le châtiment de Dieu, et que l'on suppose agités d'un profond et teutonique besoin d'infini. Ils détruisent, mais c'est de la divine profondeur que monte leur furie. Sainte et bienfaisante est l'ivresse qui les précipite au meurtre et à la mort, — car dans les flammes qu'ils allument, les vieilles corruptions sont consumées, et leurs cendres vont féconder les germes d'un monde nouveau, celui dont sortiront les Shakespeare et les Newton, les Kant et les Gœthe. Mais aujourd'hui, à mesure que se propage le culte de la volonté, et que la volonté, par la prédication des docteurs d'État, apparaît comme appétit de conquête, la conquête monte au rang des fins en soi, et ce dernier bienfait devient secondaire. Par elle-même l'énergie du barbare est sacrée ; elle participe du *fiat* d'où le monde est sorti, car intervenant dans le cours fatal des choses, elle y ajoute un élément nouveau, et par là, véri-

lorsqu'on proclame tant de vides et fastueuses théories sur l'*élément germanique*, sur les institutions nationales, sur la nécessité de n'emprunter à personne et de ne demander qu'au passé de l'Allemagne tous les progrès de l'avenir. Quoi donc ! parce que la France a été le Messie de la raison, parce que son héroïque histoire semble lui approprier les éternels principes de la justice et du droit, vous tenez ces principes pour suspects ! » *Ibid.*, chap. VII.

tablement *crée*. Cette force est la première de toutes les valeurs : naturelle volonté de puissance, par laquelle la vie tend toujours à se dépasser, et l'homme à devenir semblable à Dieu, et non pas volonté de bien, — cette « bonne volonté » dont parle un morne philosophe de Kœnigsberg encore imbu de christianisme. Car telle semble la tendance actuelle : dire *non*, avec Nietzsche, à l'évangile de charité, trop manifestement contraire à la morale de la lutte pour la vie, à l'éthique du fer et du sang, si longtemps et officiellement enseignée, à la volonté de conquête et de domination, à tout ce que signifient les statues de Frédéric, du vieux Guillaume et de Bismarck divinisés, — ne garder du christianisme, si l'on n'ose l'abjurer tout à fait, que le Dieu de l'Ancien Testament, le Dieu des batailles et des armées, créateur et juge, suprême personnification de la force et de l'autorité, le dur Jehovah qui hume le sang des holocaustes, condamne des cités à la destruction, et parle secrètement aux chefs de son peuple. Et si l'on est la jeune Allemagne universitaire, enthousiaste et docile aux suggestions de Gobineau, de Nietzsche et de Chamberlain, il s'agit de rejeter tout ce qui vient du Juif et du Latin, de purifier l'âme nationale de ce qu'y ont mêlé, pour la détendre et l'amoindrir, quatorze siècles de christianisme ; il s'agit de revenir, à travers le panthéisme, le pessimisme et le nouveau naturalisme allemands, à la religion primitive et spontanée de la race, « à Odin plus grand que Iahvé », parce que Iahvé n'aime la guerre que pour la justice, et qu'Odin aime la guerre pour la guerre [1]. « Religion germanique de la valeur et du risque », religion du peuple des maîtres — *Herren Volk*, — qui, pour éternelle félicité, rêva d'éternelles batailles,

1. Une des branches de la Ligue pangermaniste s'appelle la Société d'Odin. Dans les écoles de cadets on enseigne la vieille mythologie « les légendes d'Odin, Thor, Balder, Freya », etc. Arndt parlait déjà du « Dieu allemand ». En décembre dernier, la *Gazette de Cologne* a publié un poème intitulé : *Le Dieu allemand*. En voici un extrait : « Oui, répond toute l'Allemagne, nous avons notre Dieu, et nous vous le nommerons. Ce Dieu qui a parlé par nos canons, qui brise les forteresses, qui vole avec nos aviateurs, le Dieu de nos épées qui vous font trembler, c'est l'Esprit tout puissant qui anime l'Allemagne depuis des milliers d'années. *C'est Odin*, qui a souffert avec nous et qui est resté vivant en Paul Gerhardt, en Jean-Sébastien Bach, et qui a protégé Frédéric dans ses batailles. » C'est, peut-être, à ce Dieu que pense l'empereur quand il parle de « l'Allié de Rosbach » et du « Vieux Dieu ».

et, en attendant ce Valhalla, entend, sur terre, affirmer qu'il est maître. De cette religion, les dieux ont pu mourir ; mais l'instinct qui créa un Thor et un Odin est resté vivant toujours en la race qui donna, jadis, ses reîtres à l'Europe, qui, la première en notre temps, fit des soldats de tous ses fils, et, après trois guerres victorieuses, entend s'élever encore une fois, par la guerre, à l'empire. Dans la paix même, il se manifeste encore, cet antique et barbare instinct : joie des étudiants à se balafrer la figure, honneurs rendus par les jeunes filles qui vont voir couler le sang de ces héros, et choisissent pour danseurs les plus braves [1] ; suprématie du militaire de métier, de l'officier ; splendeur et grandeur prestigieuses de l'armée ; cris d'un kronprinz, prince de la jeunesse qui, d'avance, proclame l'allégresse de la guerre : *Krieg! Frischer, frohlicher Krieg!* et déclare « n'avoir jamais si bien senti Dieu qu'à l'affût, le fusil en main ». Et quand, enfin la guerre éclate — guerre d'attaque, toujours, dans son principe et dans sa méthode quotidienne, guerre de pillage et de ravage aussi, guerre qui veut imposer, du premier coup, l'obéissance par la terreur, — alors, joie de cette jeunesse, comme d'avides lévriers tendus vers le gibier, et dont on débride tout d'un coup l'élan [2].

Tel est, sinon toute la réalité, du moins l'idéal, l'image héroïque, romantique toujours, que ce peuple, sous les suggestions de ses chefs et de ses professeurs, a fini par se créer de lui-même. « Peuple de poètes et de penseurs » et « peuple de guerriers » : et cela non par la réunion fortuite de plusieurs facultés, mais du fait d'une seule vertu allemande et souveraine, car, on l'a vu, c'est son privilège, interdit aux Sémites,

1. Une Française qui enseignait, l'an dernier, dans une école de jeunes filles à Heidelberg, nous dit que l'on menait religieusement tout le pensionnat assister à ces duels.

2. On connaît le toast porté par les officiers dans leurs *mess* : *der Tag !* Un ami qui se trouvait sur un bateau du Pacifique au moment de la déclaration de la guerre me dit que, lorsque la nouvelle arriva par télégraphie sans fil, les passagers allemands, de jeunes voyageurs de commerce, se prirent les mains et dansèrent une sarabande enthousiaste. Voir le récent volume du professeur Werner Sombart, l'économiste connu, *Händler und Helden* (*Marchands et Héros*. Il s'agit bien entendu, de l'Angleterre et de l'Allemagne). « Nous sommes un peuple de guerriers. Le militarisme est la forme visible de l'héroïsme allemand. Le militarisme est l'esprit héroïque devenu guerrier. *C'est la plus haute union de Potsdam et de Weimar.* »

aux Latins, aux Alpins brachycéphales, partagé par les peuples d'Europe dans la mesure seulement où le pur sang germanique se rencontre çà et là chez eux, — c'est son privilège de peuple noble, indo-germanique par excellence, de communiquer avec Dieu, de le connaître directement, soit par l'extase et la vision métaphysique, soit plus immédiatement encore, quand ce Dieu entre en lui, vient l'agiter des rythmes de la musique et de la poésie. Or, on l'a vu aussi, dans la musique, dans ce que la poésie contient de musique, et qui est son essence, c'est comme volonté que ce Dieu se révèle ; — probablement, c'est dans une intuition musicale que Schopenhauer, dont Nietzsche fut le disciple enthousiaste, aperçut le monde comme volonté. Sans doute elle se nuance, cette énergie, des modes, des rythmes propres à chaque race. C'est le monde arabe, c'est la Russie, l'Italie, l'Allemagne que nous reconnaissons à la première mesure d'une phrase, d'un chant populaire ou d'une symphonie. Mais sous cette diversité, c'est toujours quelque chose de l'universelle aspiration qui, par la musique, vient se traduire au dehors, et d'autant plus complètement, essentiellement, que l'œuvre est d'un ordre plus haut. Dans la plus haute de toutes les musiques, l'allemande, le caractère local est réduit au minimum : si elle parle aux hommes de toutes les nations, c'est justement qu'elle participe de l'universel, c'est que la force divine y transparaît. Volonté non seulement d'être et de vie, comme l'enseignait Schopenhauer, mais, comme l'a montré Nietzsche, de puissance, de conquête et de domination, qui sont des fins absolues. En tout artiste, en tout inspiré, vit une énergie débordante ; il est à la fois un héros et un danseur ; son âme est « une étoile dansante », et le principe qui le met en mouvement, plutôt que le divin, il faut l'appeler le démoniaque. Car c'est moins une extase qu'une frénésie sacrée qui, chez l'artiste de génie, suscite des œuvres impérieusement sublimes, mais dans le peuple de même race, dont il manifeste l'essence à part, se traduit par les fureurs du combat. Même volupté de détruire que de créer, même ivresse de volonté souveraine et qui sévit comme la tempête, même sensation d'agrandissement infini, les bornes du moi se brisant, l'homme, dans ce délire, retournant à l'élément, à l'énergie primitive du monde, l'homme alors étant

Dieu, le vrai Dieu, Dieu des Nobles, des Vaillants, des Conquérants, des Maîtres, Dieu méchant (*böse*), comme la grande musique, comme tout ce qui est divin, et que les malades, les fatigués, les esclaves, les chrétiens appellent Diable. Telle est la sainte folie, telle est l'indomptable puissance qui dort, latente, et, soudain, peut éclater dans « la race des poètes et des penseurs, qui est aussi la race des héros ». Dans la passion d'un Beethoven et dans la rage du barbare qui saccage Louvain parce qu'il veut dominer, reconnaissez une même essence, quelque chose du feu qui brûle au foyer de l'univers. Certainement, entre eux, les individus de cette race sont liés par le sentiment de leur mission, qui est de conquérir et régner ; et de là, les vertus des Germains au milieu des Germains : fidélité, patience au travail, discipline. Mais l'étranger leur est une proie, envers laquelle il n'est de vertu que la force et la ruse pour la prendre, la déchirer, la tuer, pour en rassasier voluptueusement sa volonté de puissance : « Au fond, ce sont des tigres... une force est en eux qui veut déborder, peu leur importe sur quoi »... Ainsi parle Nietzsche, après Heine, et tous deux ont profondément pénétré l'âme allemande : « Avouons que ces hommes, qui, *inter pares*, sont « tenus si sévèrement dans les bornes par la coutume, le res- « pect, la reconnaissance..., qui même dans leurs rapports entre « eux, sont si inventifs en égards, en domination de soi, en « fidélité, fierté, amitié, — ces mêmes hommes se montrent « envers le dehors, là où l'étranger commence, pas beaucoup « meilleurs que des bêtes fauves ou déchaînées. Ils jouissent « alors d'être libérés de toute contrainte sociale ; ils se dédom- « magent dans les régions incultes, pour la tension d'un long « internement, d'une antique contrainte dans la paix de la « communauté. Alors ce ne sont que meurtres, incendies, « viols joyeux. La superbe bête de proie blonde reparaît [1]. »

1. L'idée de la magnifique bête de proie blonde comme type de la race s'est popularisée et s'atteste en certaines gravures en couleur des journaux illustrés qui montrent des attaques à la baïonnette. Tous les combattants allemands ont des yeux bleus et des barbes rutilantes. Ils restent nobles et beaux dans la rage sacrée qui les anime. (On sait que ce délire sublime fut souvent exalté par l'éther. On sait aussi que la complexion brune prédomine en Allemagne, et qu'il faut aller jusque dans le Holstein pour voir régner le type légendaire du barbare blond.)

*
* *

On voit ce que l'Allemagne nouvelle a pris, s'est appliquée de la pensée nietzschéenne, — en la faussant, car ce n'est pour aucune nation, c'est pour l'individu que Nietzsche transpose les valeurs. Son rêve n'est pas d'un Surpeuple, mais d'un Surhomme : soit d'un homme qui montera plus haut que les autres, soit d'un état plus haut de l'homme futur. Mais de cet enseignement, ce que l'Allemagne a retenu, ce dont son orgueil pouvait se nourrir, c'est ce qui divinise sa propre tendance, et changeant en faiblesses, en tares, les vertus de la vieille morale chrétienne qui la gêne encore, lui présente ses appétits comme des impératifs et ses instincts comme des perfections. Elle s'était créée, cette Allemagne, par la force; la force était restée le principe de son être ; un Treitschke, un Bismarck lui avaient enseigné, prouvé par l'histoire et par le fait, le droit de cette force. Voici qu'un génie, fou d'orgueil, et qui meurt, en effet, dans la folie, un génie qui parle en prophète, en révélateur à ce peuple suggestionnable, un malade qui n'admire que l'énergie et la volonté, parce qu'il l'a désirée dans sa langueur et qu'il en a joui frénétiquement dans ses moments d'euphorie, — Nietzsche lui enseigne la noblesse des forts, de ceux qui savent dire « *J'ose !* et *je veux !* » Devant des nations plus âgées, de natalité moindre, et dont elle convoite les territoires, elle s'apercevait comme la jeunesse et la vie ; elle tendait, comme la vie, à s'accroître et se propager ; et Nietzsche lui répète que la morale, qui tâche à réprimer, contrôler l'aveugle appétit vital, est mensonge, que dans l'échelle vraie des valeurs, la vie, qu'il définit volonté de puissance, est au sommet, et, avec elle, tous les instincts qui la poussent à s'affirmer et s'étendre, par conséquent, « à réduire, posséder, exploiter autrui », — c'est-à-dire, d'abord, la *méchanceté*. Elle aimait la guerre, et Nietzsche l'excite à la guerre, à « vivre dangereusement », en se séparant du troupeau, en lui jetant le défi, en défiant tout ce qu'il respecte : Religion, Morale, Coutume, Raison surtout, divinité d'esclaves, — en osant, en risquant tout, pour s'agrandir et dominer. C'est ici la vieille thèse que le romantisme, en d'autres pays, appliquait à l'individu ; mais en Allemagne, comme on l'a vu, le romantisme est

nationaliste d'essence ; c'est à la nation que ceux qui pensent pour elle et la dirigent, appliquent la thèse nietzschéenne, en renvoyant à d'autres peuples, jugés décadents, vieillis, ralentis, les mépris que le prophète du Surhomme jetait aux Philistins et démocrates de son pays, — à la France surtout, que le germanisme romantique a toujours attaquée en même temps que la Raison, à la France qu'il voit s'éteignant dans le rationalisme, — rationaliste jusque dans l'acte essentiel de la vie, jusque dans la production de ses nombres humains. Car à la civilisation, d'origine grecque et d'origine chrétienne, raisonnable comme Socrate et pitoyable comme Jésus, on prétend aujourd'hui opposer « la culture germanique et tragique », germanique comme la vieille religion barbare de la guerre, tragique comme l'ancienne tragédie, parce qu'elle exalte dans l'homme l'élément de nature, parce qu'elle procède du profond de la nature, de son mystère, de ses tumultes, de ses ivresses, — et pour tout dire, de Dionysos.

Telle est aujourd'hui, en Allemagne, la tendance qui s'oppose au christianisme. Tandis qu'ailleurs, sous un ciel dont les lumières s'éteignent, l'homme ne veut plus que sa pensée claire, humaine, pour guide et pour flambeau, la jeune Allemagne incroyante et nietzschéenne reste mystique. Dans l'universelle noirceur où se sont effondrés l'un après l'autre tous les dieux, une réalité subsiste, — et c'est à la fois celle de Fichte et de Schopenhauer : le moi, qui est vie et volonté, sans fin extérieure à lui-même, sans objet à penser, car rien n'est intelligible, car tout est vide de sens, car il n'y a ni bien ni mal ni Dieu ni substance ni loi. Ou plutôt, il n'est qu'une loi, celle de cette vie, qui est de vouloir, non le bien, non le vrai, mais la puissance, de s'étendre, de croître, de se dépasser toujours soi-même, et à cet effet, de haïr, de combattre, de détruire ou dévorer tout ce qui se présente comme étranger et comme moins fort. Cette loi, la vieille morale la condamne ; car la morale dit *non* à la vie. *Moral verneint das Leben.* Mais la vie doit dire *non* à la morale, briser la vieille table des valeurs : sur la nouvelle, son premier commandement sera celui de méchanceté. L'homme s'est révolté. L'illusion est morte ; détruit le divin univers. En vain se lamentent les derniers des faibles anges : *Weh ! Weh ! du hast sie zerstört, die schöne*

Welt ! Parmi ses ruines, rien ne reste que l'orgueil qui monte dans la nuit comme une flamme. Que l'homme jette au néant son défi ! Lucifer a parlé.

Et qu'est-ce qu'il dit encore aux hommes, ce Démon? Il leur dit qu'ils peuvent être semblables à Dieu. Il leur dit qu'ils seront Dieu parce qu'il a tué Dieu. Il monte sur la montagne où Dieu, jadis, est monté et, reprenant les éternelles paroles, il les retourne : « Vous avez entendu dire autrefois : Heureux les « débonnaires, car ils hériteront le royaume de l'esprit ! — mais « moi je vous dis : Heureux les vaillants, car ils feront de la « terre leur trône ! Et l'on vous a dit : Heureux les pauvres « d'esprit ! mais moi, je vous dis : Heureux ceux dont l'âme « est grande, et dont l'esprit est libre, car ils entreront dans le « Valhalla ! Et l'on vous a dit encore : Heureux les pacifiques ! « — mais moi, je vous dis : Bénis ceux qui font la guerre, car on « les appellera, non les enfants de Iahve, mais les enfants d'Odin « qui est plus grand que Iahve ! » Et il ajoute que « la « guerre et le courage ont fait de plus grandes choses que « l'amour du prochain... » Et encore : « Il a été dit ; « Odin a « mis dans mon sein un cœur dur ». Cette parole de l'antique « sage scandinave est vraiment sortie d'un Wiking orgueilleux. « *Car lorsqu'un homme est issu d'une pareille race, il est fier de* « *ne pas avoir été fait pour la pitié.* » Et il leur dit que « les « créateurs sont durs », et que le plus dur seul est le plus « noble ». Et il leur enseigne le Surhomme.

Sans doute, parmi tous ces millions disciplinés que les maîtres de l'Allemagne, « les bons chasseurs », lancent à la proie, ceux qui ont lu Nietzsche sont les moins nombreux; mais les maîtres l'ont lu, toute la caste des maîtres, dont les commandements et les suggestions dirigent les gestes et les rêves de la foule, — tous ceux qui ont voulu, rêvé cette guerre, et qui la mènent : officiers, professeurs, fonctionnaires, et derrière ceux-là, combien de commis, étudiants, toute la fervente jeunesse universitaire ; — Gerhard Hauptmann n'écrivait-il pas récemment à Romain Rolland que le *Zarathoustra* est, avec *Faust*, le livre que contient le plus souvent le havre-sac du soldat allemand? Sans doute aussi, les paroles de Nietzsche sont souvent symboliques; sans doute, il ne croyait point parler pour l'Allemagne, mais pour les individus ; et

certainement, de tous les troupeaux, c'est le bétail allemand qu'il a le plus accablé de ses mépris. Sans doute encore, dans ses périodes de détente et de clarté sereine — d'« apollinisme » — il a loué la culture méditerranéenne et la France Mais ce que l'on retient de cette changeante pensée, c'est le moment que caractérise l'influence de Gobineau ; c'est ce qu'il a dit de la volonté, de l'énergie élémentaire des races pures, spécialement de la germanique, en oubliant qu'il a déclaré les Allemands depuis longtemps privés de sang germanique, — comme de l'enseignement de Chamberlain, on garde la foi à la supériorité intellectuelle du Germain, en oubliant que cet Anglais a défini Germains tous les Aryens de l'Europe septentrionale, les Celtes aussi bien que les Slaves. Ce qu'on retient, c'est le Zarathoustrisme dionysiaque auquel vient aboutir toute la vieille tendance romantique, mystique et guerrière. C'est l'éthique du Surhomme, l'idée de la morale des maîtres dont les impératifs concordent avec les appétits allemands, et dont on conclut que l'Allemand est « créateur de valeurs », par conséquent, que rien de ce qui lie les autres peuples ne l'oblige, et que c'est assez pour lui de vouloir et de pouvoir. C'est le culte de la vie, la conviction de son droit souverain, par suite, du droit souverain de l'Allemagne, puisqu'il est entendu que l'Allemagne, en face des vieux peuples, représente la vie. C'est l'idée de la prédestination des races, l'essentielle distinction des peuples maîtres, des conquérants, qui sont les *Bons*, et des conquis, des esclaves, qui sont les *Mauvais*. C'est le sens extraordinaire et nouveau que Nietzsche a donné au mot *méchant* quand il a parlé avec enthousiasme d'un style plus méchant, d'une musique plus méchante, d'une beauté plus méchante, c'est-à-dire plus divine, orgueilleuse et dominatrice. C'est le commandement satanique d'orgueil et de dureté, tout ce qui semble confirmer ce que l'on avait déjà pris, faussé de l'idée darwinienne, pour l'adapter aux thèses allemandes; c'est tout ce qui concorde, en y ajoutant les prestiges et les suggestions de la poésie vaticinante, avec l'enseignement des professeurs germanistes et des militaires, des Treitschke et des Lasson, des Chamberlain et des Ostwald, des von der Goltz et des Bernhardi ; c'est la conviction que « le vingtième siècle verra la lutte pour la domination du

monde », que « l'*homme*, le guerrier, va l'emporter, uue fois de plus, en Europe, sur le commerçant et le philistin », et qu'une aurore magnifique et sanglante se lève enfin pour l'humanité.

Aujourd'hui la prédication de Nietzsche a fait son œuvre ; peu importe que sa personne cesse d'être visible ; son souffle enfiévrant demeure mêlé à l'atmosphère allemande. Aujourd'hui tout Allemand le respire. Pour quiconque a lu Nietzsche, la guerre actuelle telle que la mène notre ennemi a, dès les premiers saccages de Belgique, trahi son influence, et ce que nous apprenons, chaque jour, de l'énormité de l'entreprise et de l'ambition nous la révèle aussi. Un élément nouveau est apparu, que nulle guerre précédente n'avait présenté. Orgueil inouï du rêve : il s'agissait de subjuguer l'Europe et puis le monde. Orgueil inouï des actes : les maîtres de la plus grande puissance militaire qu'ait connue l'humanité, se sentant portés au-dessus des lois humaines. Ceux qui massacrèrent tout de suite pour s'imposer par la terreur, ceux qui brûlèrent Louvain, Aerschot, Termonde, qui pointèrent leurs canons sur ce qu'il y avait de plus sacré pour détruire jusqu'à l'âme de leur adversaire, ces hommes-là avaient appris « qu'un dragon marche avec le Surhomme », que « le bon naît du méchant », que « celui qui veut mettre au monde une étoile dansante doit porter en soi le chaos ». Ils s'étaient répété les paroles infernales du Maître : « Qui atteindra la grandeur s'il ne sent « pas la force et la volonté d'infliger de grandes souffrances? « C'est peu de savoir souffrir : de faibles femmes, des esclaves « deviennent maîtres en cet art. Mais résister à la détresse « intime, au doute troublant qui vous assaillent quand on « inflige une grande douleur et qu'on entend le cri de cette « douleur, voilà qui est grand, voilà qui est une condition « de toute grandeur ! »

Surtout, ils avaient appris que sainte est la volupté (*Wollust*), l'ivresse dionysiaque du ravage, divine la joie de détruire comme de rire, de danser, comme de voler au-dessus des flammes qui dévorent le monde. Pour la première fois depuis les temps païens, le *furor teutonicus* pouvait se déployer librement. Reconnues pour chaînes d'esclaves, les vieilles contraintes chrétiennes étaient tombées. Plus on sévissait comme la

tempête, et plus on était germain, plus on revenait à la religion originelle de la race, plus on participait aux primitives énergies de la divine nature. Ainsi se réalisait la prédiction de Heine.

« *Le philosophe de la nature sera terrible en ce qu'il se met* « *en communication avec les pouvoirs originels de la terre,* « *qu'il conjure les forces cachées de la tradition, qu'il peut* « *évoquer celles de tout le Panthéon germanique, et qu'il éveille* « *en lui cette ardeur de combat que nous trouvons chez les* « *anciens Allemands, et qui veut combattre pour combattre.* Le « christianisme a adouci jusqu'à un certain point cette brutale ardeur des Germains, mais il ne l'a pas détruite, et « quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se « briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens « combattants, l'exaltation frénétique des Berserkers que les « poètes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce « jour, hélas ! viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux ; Thor se dressera avec « son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques. »

Le plus étonnant dans cette vision, ce n'est pas la prophétie finale qu'un hasard de la guerre pouvait empêcher de se vérifier, — d'ailleurs il ne s'agit pas ici de guerre contre l'étranger, mais de la future révolution allemande. C'est l'intuition de génie qui révéla au grand poète le formidable ferment contenu dans ce mysticisme que nous avons vu se muer au cours d'un siècle en romantisme, et puis en cynisme, et puis en frénétisme. La philosophie de la nature était innocente dans le cabinet d'un Schelling. Adoptée, développée, popularisée par les poètes parce qu'elle est poétique, par les docteurs d'État parce qu'ils y trouvent des arguments pour les thèses d'État, par les germanistes parce qu'elle s'accorde aux premières intuitions de la race dont témoignent les vieux mythes, portée sur toutes sortes de courants, et d'abord sur celui de la science qui tend vers le monisme, mêlée à toutes sortes d'influences, dont la moindre n'est pas la musique de Wagner, elle se change en une religion diffuse de la nature, chargée de suggestions troubles, de vertigineuses fumées, — une religion qui, bien plutôt que la libre pensée claire, à la française, tend en Allemagne à

remplacer les croyances chrétiennes. Elle apporte avec elle sa morale, morale de la nature, de l'instinct, lequel, chez les races fortes, les races blanches du Nord est surtout poussée de vie, volonté d'action et de puissance, la morale que Nietzsche a enseignée avec le génie visionnaire, avec les accents, les gestes lyriques, impérieux et magnétisants d'un révélateur de religion. Évidemment, en temps de paix, à l'intérieur de la société, l'individu ne s'applique pas toute cette morale : la société, dont le principe est une limitation mutuelle des « impérialismes », ne serait plus possible. Mais l'État, dans ses relations avec les autres États, se l'applique, — et en temps de guerre, il excite ceux qui le servent à l'appliquer sans restriction, scrupule ou frisson de pitié contre tout ce qui est de l'adversaire : ses dieux, ses biens, ses femmes, ses vieillards, ses enfants. Un des primitifs instincts de nature, que glorifie cette morale avec les autres, c'est l'appétit sadique de destruction et de cruauté. A certains moments, il peut monter des profondeurs obscures où dort en nous l'ancêtre sauvage ; et ce qui surgit alors en l'homme, avec l'ivresse d'une rage qui s'assouvit, il est entendu que c'est la divine nature, la puissance éternelle qui se déchaîne. Tous les panthéismes populaires ont contenu cet élément d'orgiasme, ce principe que Nietzsche appelait « tragique », aujourd'hui spécialement « germanique », et qu'il reprochait au rationalisme de Socrate d'avoir éliminé de la vie et de l'art grecs. Il apparaît dans l'Inde, à la frénésie qui prosterne un peuple dévoué, hypnotisé sous le char d'un monstrueux Jaggernaut : il se traduit aussi par l'impulsion qui jette les Thugs[1] aux voluptés sacrées du viol et du meurtre, et toujours dégénère en vulgaire banditisme.

(*A suivre.*)

ANDRÉ CHEVRILLON

1. Secte Saktiste qui adore « l'énergie de Siva », c'est-à-dire la force qui développe le monde et produit la vie par la mort.

LES JOURNAUX

PENDANT LA GUERRE

NOTES D'UN JOURNALISTE

Quand la guerre éclata, les directeurs de journaux se demandèrent comment ils poursuivraient leur négoce. Du soir au matin, la publicité se trouvait tarie. Car les commerçants n'étaient pas assez sots pour s'obstiner à vanter les mérites d'un dentifrice, l'élégance d'un habit, la saveur d'un chocolat ou les vertus d'un médicament lorsque toute la France courait aux frontières. Or, chacun sait que, sans la publicité, un journal — du moins un journal de six pages à un sou — ne saurait vivre.

Faudrait-il donc entamer les fonds de réserve? Cette perspective était pénible aux directeurs de grands journaux. Ils préférèrent réduire leur train, et tenter de durer au meilleur marché. Les petites économies sont difficiles. Les grandes sont plus aisées. Un journal à six pages procure un déficit qu'on ne peut combler sans les annonces? Bon. Mais un journal à deux pages, s'il a un tirage suffisant, doit rapporter une modeste somme. Les directeurs n'hésitèrent point. Tel, qui nous comblait de papier, ne nous fournit plus qu'une seule feuille, une seule feuille dont le verso contrariait le recto, et si mince qu'elle en paraissait sordide.

On pense que les petits journaux suivirent incontinent un si haut exemple. On eût pu croire que cependant ils étaient moins menacés par la crise. Tel menu poisson passe aisément à travers les mailles qui arrêtent le brochet ventru. Lorsque la dépense en papier ne dépasse pas cent francs par jour, il importe peu, semble-t-il, de la diminuer de moitié. En outre,

les journaux faibles sont assez habitués aux expédients pour subsister malgré les rigueurs d'une saison. Ils sont pareils à ces trimardeurs basanés qui ne savent plus faire aucune différence entre le soleil et la pluie, et s'accommodent de l'un comme de l'autre, gaillardement. Hélas ! le temps des combinaisons était passé. Le bulletin financier, pilier d'or qui soutient tant de fragiles gazettes, s'effondrait, puisque la Bourse fermait ses portes. Certains petits journaux disparurent, non sans avoir d'abord publié une note annonçant que tous les rédacteurs allaient au front.

Le public, quand il ne reçut plus que douze colonnes au lieu de quarante-huit, pensa que la disette de papier était la cause unique d'un aussi notable changement. En réalité, s'il fut légitime d'éprouver quelques craintes sur le ravitaillement en papier, ce fut seulement pendant les deux ou trois semaines qui précédèrent la victoire de la Marne. Dès que les armées allemandes reculèrent, il fut certain que les grandes manufactures françaises pourraient suffire aux besoins de la presse. La seule raison de la diminution du nombre des pages fut donc une raison d'économie. Après quatre-vingts ans, les journaux parisiens renonçaient, par nécessité, à la condition déficitaire que leur a imposée M. de Girardin, et se résignaient, comme de modestes commerçants, à vendre, sans combinaison, un article de petit bénéfice.

Quelques-uns, cependant, résistèrent, et, s'ils ne purent conserver leurs six ou leurs huit pages, en gardèrent quatre. Ils en furent récompensés. *L'Écho de Paris*, notamment, quadrupla son tirage. Et sans doute il faut chercher à ce succès des raisons supplémentaires, notamment celle-ci : que le journal accentua ses tendances religieuses et se montra nettement un organe catholique. Mais celle de l'apparence extérieure est fort importante, et on ne saurait la négliger. Le public estimait que les journaux à une feuille « n'avaient pas l'air sérieux ». Beaucoup de lecteurs protestèrent contre la diminution du papier en s'éloignant pour un temps.

*
* *

La question du papier étant résolue, d'autres questions surgissaient. Celle de la rédaction était la moins importante. Il

n'y a que les lecteurs pour s'imaginer qu'on ne peut atteindre le succès qu'à l'aide d'excellents rédacteurs. Les directeurs de journaux savent bien qu'il n'en est rien. Du moins ils le supposent, ce qui revient au même. Ils virent donc sans ennui que l'un après l'autre, les rédacteurs revêtaient la capote bleue et s'en allaient. Ce départ allégeait les obligations du caissier. Il ne resta dans les salles de rédaction que des hommes âgés ou réformés. Dans plusieurs journaux, on trouva leur nombre trop élevé encore. Les administrateurs, penchés sur les listes du personnel, cherchèrent avec sollicitude s'ils n'en pourraient enlever des noms. Ils s'aperçurent qu'ils le pouvaient. Beaucoup de rédacteurs furent donc congédiés. Certains trouvèrent de petits emplois dans l'administration de la Ville, et, par exemple, « firent des écritures » dans les mairies.

Ceux qui restaient furent informés que leurs appointements seraient réduits. Ici, la réduction fut de 25 p. 100, là de 50 p. 100. Et il y a même un journal qui n'attribue à tous ses collaborateurs, indistinctement, depuis le secrétaire de rédaction jusqu'au « fait-diversier » que deux cents francs par mois : prix unique. En outre, dans la plupart des journaux, les rédacteurs reçurent l'avis de ne faire aucun fond sur la durée de leur engagement. La direction réclamait le droit de les renvoyer sans indemnité quand il lui plairait. Dans son inquiétude financière, certain administrateur alla jusqu'à supprimer les allumettes que jusqu'alors il laissait mettre sur les tables de la salle de rédaction.

La diminution du nombre des pages avait naturellement entraîné une réduction des dépenses de typographie et des frais de transport. La suppression de nombreux rédacteurs compléta cette œuvre d'économie. Les directeurs se prirent alors à considérer la situation avec plus d'assurance, et ils eurent l'esprit assez libre pour chercher quelle nourriture ils donneraient aux lecteurs.

Beaucoup de rubriques s'étaient en effet écroulées avec la paix.

Dans les premiers jours de la guerre, il n'y a plus abondance de dépêches. On soutient même qu'il n'y a plus guère de lettres. Le télégraphe chôme, ou plutôt les communications militaires suffisent à l'encombrer. Il est interdit d'user du téléphone

d'une ville à l'autre. D'ailleurs, les correspondants de province ou de l'étranger ont rejoint leur régiment comme les rédacteurs parisiens. Les journaux n'ont plus que douze colonnes. Encore faut-il les remplir.

Les faits-divers? Tous les gens en âge de donner des coups de couteau ou de brandir des armes détonantes pour un motif passionnel sont aux armées. Les malfaiteurs ont été rapidement saisis et envoyés dans des dépôts spéciaux. Du jour au lendemain, plus d'attaques nocturnes. A dix heures du soir, les rues sont presque vides, et les agents bâillent, faute de besogne, sous un bec de gaz d'ailleurs éteint. Les cafés sont fermés par ordre de la police et il n'y a aucune chance de rencontrer ces ivrognes tantôt joyeux et tantôt atrabilaires qui fournissent aux journalistes une « copie » si facile. Les maris étant absents, on ne verra plus de drames conjugaux, à moins que soudain Philémon ne veuille répandre le sang de Baucis, ce qui serait aussi affligeant que surprenant. Peut-être les incendies pourraient donner matière à quelque bon récit. Mais voyez le hasard : il n'y a jamais eu moins d'incendies à Paris que depuis le début de la guerre. Est-ce parce que le couvre-feu est moins tardif? On ne sait. Mais le fait est que les maisons semblent devenues brusquement incombustibles.

Alors, que reste-t-il aux malheureux faits-diversiers? Ils ont perdu leurs « *Lugubre trouvaille* », leurs « *Unis dans la mort* », leurs « *Elle lui résistait* »... Et les accidents de voiture sont moins fréquents, depuis que les autobus ont cessé de rouler. Vainement les conducteurs de taxis-autos se lancent sur la chaussée à une allure terrifiante. Ils ne rencontrent plus aucun obstacle à détruire, et presque aucun passant à renverser. Alors? Il y a bien quelques pitoyables escrocs, des quêteurs prétendant soutirer quelque argent aux patriotes pour des œuvres inexistantes, des mendiants qui tentent de se faire passer pour réfugiés, des dames irritées qui traitent d'embusqué un homme qui ne leur a pas confessé sa maladie... Histoires sans intérêt. En somme, *il n'y a plus de faits-divers.*

Il y aurait, sans doute, d'intéressantes aventures d'espionnage. Mais on comprend que nul ne se hasarde à les raconter aux journalistes, lesquels, d'ailleurs, n'auraient pas le droit de les répéter. Le temps est passé où le reporter était roi. Soyons-en

sûrs, ce temps reviendra. Mais, pour le moment, le reporter n'excite plus qu'une extrême méfiance.

Il se promènerait bien, à son habitude, dans les couloirs du Palais de Justice. Mais il s'y trouverait presque seul. Les juges d'instruction ont dû fermer un grand nombre de dossiers, témoins et prévenus ayant disparu ensemble. On expédie quelques affaires. Il n'y a guère qu'un grand procès à l'horizon des assises : celui de l'assassin de M. Jaurès. On apprendra plus tard qu'il est remis, et ne sera appelé qu'après la guerre.

Il est vrai que les conseils de guerre siègent en permanence. Mais les journalistes ébahis apprennent que les rapporteurs de ces conseils n'entendent pas faire la moindre communication à la presse. Aussi bien, en temps de guerre, la justice militaire mène des instructions secrètes, et nullement contradictoires. Les avocats n'assistent leur client qu'à l'audience. Ils ne peuvent donc fournir aucun renseignement. Et même c'est avec une peine extrême que les reporters judiciaires se font admettre aux débats. Ils voient juger des insoumis qui expriment leur repentir, des soldats noceurs qui, héroïques la semaine précédente, ont un jour oublié de reprendre le train, quelques voleurs sans éclat.

La Chambre? La Chambre tout d'abord ne siège pas. Quand elle se rassemblera, ce sera pour s'occuper des débits de boisson. Cette grande question de l'alcoolisme, qu'on n'eût jamais pu aborder en temps de paix, se trouve résolue en quelques séances, et sans que personne songe à manifester la moindre émotion. Les seules informations passionnantes que pourrait rassembler le rédacteur parlementaire émaneraient des commissions de l'armée, de la marine et des affaires étrangères. Mais les séances de ces commissions sont secrètes. Et si d'aventure un membre commettait quelque indiscrétion, les journalistes ne seraient pas autorisés à la répéter. Ils sont réduits à informer le public, par une note de deux lignes, que le ministre a été entendu par la commission. C'est tout. Ils taisent, pour le reste, quelques petites intrigues que la force de l'habitude entretient encore dans le salon des Quatre-Colonnes. En somme, le reportage parlementaire se trouve réduit à sa plus simple expression.

Les théâtres? Pour le plus grand nombre ils sont fermés.

Le courriériste enregistre surtout les prouesses militaires des acteurs ou le dévouement charitable des actrices. Il signale aussi la détresse des « cigales ».

Les sports? Les chevaux de courses ont été réquisitionnés. Et je ne sais si on trouverait encore des parieurs, encore que cette espèce soit obstinée. Les matches de boxe n'ont pas lieu, pour cette raison que les boxeurs sont présentement occupés à combattre avec des armes moins sommaires que leurs poings. Il y a bien des équipes de football qui luttent encore sur les stades. Ce n'est qu'une affaire de quelques lignes. On pourrait bien écrire sur l'entraînement physique de la jeunesse. Mais c'est à la caserne qu'il se poursuit, selon des rites que chacun connaît.

La guerre a brusquement amaigri toutes les rubriques, sauf, ô surprise ! celle dont on aurait pensé qu'elle s'étiolerait la première. Je veux dire la rubrique académique. Elle était, Dieu le sait, fort négligée par les journaux à grand tirage. A peine si les chefs d'information consentaient à attacher quelque importance aux plus bruyantes communications de l'Académie des Sciences, ou de l'Académie de Médecine. Quant à l'Académie française, celle des Inscriptions, celle des Sciences morales, celle des Beaux-Arts, elles n'étaient gratifiées, chaque semaine, que de quelques lignes d'un caractère microscopique. Or, soudain, voilà qu'on surveille les discours de M. Boutroux et de M. Bergson, et que M. Croiset voit son nom répandu dans les campagnes, parmi les ruraux insoucieux d'hellénisme. C'est à cause du manifeste des intellectuels allemands. C'est aussi, plus généralement, que le peuple, dans cette grave conjoncture, se rassemble autour de l'élite, qui frémit comme lui.

*
* *

On pense bien, toutefois, qu'il n'était pas question de sauvegarder la « littérature ». La littérature, dans les journaux à un sou, est représentée par le feuilleton et par les contes. Bien ou mal? Le problème ne se pose pas. Le jour où un directeur de journal pensera qu'un ouvrage d'Anatole France fera, comme on dit, « monter le tirage », soyez sûrs qu'il ira supplier le maître de lui céder un roman en échange d'une forte somme. Mais jusqu'ici aucun directeur n'a nourri pareille illusion. Il

sait que le peuple réclame des faits-divers. Il demande donc qu'un roman lui fournisse un fait-divers quotidien. Le style n'importe guère. Le feuilleton, c'est la distraction, l'amusette, l'appât aussi. Car si le feuilleton est bien construit, je veux dire s'il tient la curiosité suspendue, le lecteur demeurera fidèle jusqu'au mot Fin. Selon l'expression d'un administrateur qui voulut bien, un jour, m'exposer ses idées, le feuilleton doit « engrener le client ».

Chaque journal publie donc les romans qui flatteront le goût qu'on suppose à la clientèle. *Le Petit Parisien* persiste dans le mélodrame. La jeune couturière qui cède aux séductions d'un méchant vicomte, le loyal ouvrier redresseur de torts, l'apprenti courageux et rusé, la pieuse douairière et l'orphelin maltraité demeurent les héros des romans qu'il choisit. *Le Matin* préfère les récits historiques ou policiers. *Le Journal* fait alterner les détectives américains et les amants sans retenue.

Ce grand moyen de plaire, ce feuilleton pour lequel, en temps de paix, les directeurs de journaux n'hésitent pas à dépenser cent mille francs d'affiches, brusquement, ils le supprimèrent. En quoi, on reconnaîtra, mieux qu'à tout autre signe, l'étendue de leur affolement. Lorsqu'enfin, après quatre mois, ils retrouvèrent leur habituelle lucidité, ils n'eurent souci plus pressant que de ressusciter le feuilleton. Mais ils songèrent à lui donner l'attrait de la dramatique actualité. Et *l'Espionne de Guillaume* surgit, en même temps que *la Fille du Boche* et *les Poilus de la* 9e.

On avait, naturellement, fait disparaître les contes en même temps que le feuilleton. Tous les journaux populaires, jusque-là publiaient au moins un conte ; deux, la plupart du temps, et souvent trois. Je plains très vivement les écrivains qui sont contraints de donner chaque semaine une nouvelle à nos gazettes : ils n'ont pas l'estime du secrétaire de rédaction. Ce personnage trouve toujours le conte trop long. Le plus sûr moyen dont disposent les jeunes auteurs pour « faire passer » leur œuvre, est d'en réduire la dimension à une colonne. Un de mes amis, étant un jour sur le point de prendre le train, se rappela brusquement qu'il devait envoyer à un journal son conte hebdomadaire. Il courut au café voisin de la gare,

et bâcla, en un quart d'heure, soixante-quinze lignes, qu'il envoya par pneumatique. Le secrétaire de rédaction, recevant ce manuscrit, le mesura d'un œil expert et s'écria : « A la bonne heure ! Voilà un précieux collaborateur ! » Le conte parut dès le lendemain. Et mon ami connut le secret de séduire un homme qui jusqu'alors s'était peu soucié de lui.

Si la nouvelle dépasse une colonne et demie, elle restera sur le « marbre », une histoire en cent cinquante lignes, voilà ce que demandent les directeurs. Le temps a changé, depuis que Maupassant publiait ses contes dans le *Gil Blas* ; aujourd'hui, les secrétaires de rédaction trouveraient que c'est un auteur bien diffus.

Une seule feuille, pas de feuilleton, pas de contes, beaucoup d'articles et peu de nouvelles, ce n'était pas assez pour séduire un public habitué à plus d'égards. Tel grand journal, qu'on achetait surtout pour « la littérature », tomba en quelques jours de treize cent mille exemplaires à six cent cinquante mille. Dès qu'il eut repris feuilleton et conte, et sans autre effort, il monta comme le thermomètre plongé dans l'eau tiède. Il est à craindre que l'expérience de la guerre ait assuré les directeurs dans cette opinion qu'un journal doit suivre le lecteur et non le diriger.

*
* *

Ayant constaté le délabrement des rubriques ordinaires, les directeurs de journaux ne conçurent pourtant aucune inquiétude. Ils se doutaient bien que la guerre est un sujet assez vaste pour occuper douze colonnes, voire vingt-quatre. Ils se disposèrent donc à faire écrire sur la guerre.

Et, brusquement, les « articles » réapparurent dans les journaux populaires.

Ils étaient bien malmenés, depuis quelques années, les pauvres articles. On ne songeait qu'à les supprimer. Plus de commentaires ! Tel était le mot d'ordre. Les considérations les plus ingénieuses devaient toujours céder la place à des dépêches de *fait*. Or, voici qu'on nous rend le commentaire. Pourquoi?

D'abord, parce que le récit des faits de guerre va être fort court. Une loi votée le 5 août interdit de publier sur les opéra-

tions tous renseignements « autres que ceux qui seraient communiqués par le gouvernement ou le commandement ». Il faut donc commenter. On commentera. Les vieux rédacteurs vont triompher, eux qui ont vu d'un œil chagrin la transformation de la presse.

En outre, les lecteurs ne sauraient se contenter de quelques nouvelles de la bataille. Ils demandent des éclaircissements. Les hommes partis, qui expliquent, au foyer, l'importance d'un fait, les femmes n'auront d'autre instituteur que leur journal. Il faudra instruire les ménagères ignorantes. Et même il sera indispensable de leur fournir une carte de France. On a longtemps plaisanté l'ignorance qu'ont les Français de la géographie. On avait sans doute raison puisque nous avions besoin de cartes et de notices pour différencier exactement la Marne de l'Aisne, et connaître le cours de la Somme. Un journaliste qui jusqu'alors n'avait pas trouvé dans la presse le juste emploi de ses connaissances, et se trouvait réduit à mettre en volumes la description des provinces, devint brusquement un auteur de premier plan. Il fit preuve d'ailleurs d'une science si précise, et fut si sagace dans ses observations que la censure s'inquiéta, et blanchit avec abondance ce nouveau traité de géographie.

Donc, des articles pour remplir le journal, et des articles pour plaire au lecteur. Il fallait encore des articles pour dire à la foule les grands mots qu'elle attendait. Les plus petites gens éprouvaient une émotion à laquelle les journaux devaient des formules. Avouons qu'ils les fournirent avec abondance. C'était très bien. Le journal prête une expression aux idées confuses du peuple. Il n'avait pas besoin, en de telles circonstances, de prêcher un enthousiasme qui éclatait sur tous les visages. Mais il devait le constater, et montrer les raisons qui le justifiaient.

Les vieux rédacteurs et les jeunes se mirent donc à écrire avec lyrisme et familiarité tout ensemble. Oserai-je dire que je n'aime ni « Boche », ni « Poilu »? Grâce aux journaux, ces deux mots sont en grand usage, et des femmes charmantes les prononcent sans embarras. Je n'aime d'ailleurs pas davantage « l'auroch de Livonie ». Un jour, le public étonné apprit à reconnaître la Russie dans cet auroch de Livonie. C'était du

vieux. Il fut un autre jour informé que la vaillante cavalerie du tsar, se trouvant à deux cent cinquante kilomètres de Berlin, envahirait cette capitale au bout de cinq jours. C'était du trop jeune. Il fallut laisser aux journalistes le temps de réapprendre à faire des articles.

*
* *

Cependant, les directeurs songèrent à créer une rubrique nouvelle, et crurent qu'ils ne pouvaient la confier à aucun de leurs rédacteurs habituels : c'était la rubrique de la stratégie.

Il y avait bien, dans chaque journal, un rédacteur militaire. Mais sa besogne se bornait à fréquenter le chef du cabinet du ministre de la guerre, et le plus souvent un attaché. Sans doute M. Millerand avait introduit des mœurs nouvelles, et, une fois par semaine, recevait les journalistes en une conférence familière. Néanmoins, on peut bien dire que la rubrique militaire était fort négligée par la plupart des journaux. Qu'il s'agît de la guerre ou de la marine, on ne rencontrait guère dans la presse en dehors de quelques exceptions brillantes, que des rédacteurs sans culture spéciale. L'ancien commissaire du bord d'un paquebot semblait parfaitement qualifié pour disserter sur la marine et donner des leçons aux amiraux. Ainsi, dans certains Parlements, affirme-t-on, un député né sur le bord des flots se trouve suffisamment désigné pour rapporter les choses de la mer. Donc, les rédacteurs militaires étaient souvent des gens qui n'avaient servi que dans le grade médiocre de sergent. J'en ai connu un dont le seul titre était d'avoir été refusé à Saint-Cyr, et puis, réformé.

Mais, la guerre survenue, les directeurs, étonnés eux-mêmes, et rompant avec leurs opinions coutumières, songèrent à découvrir des conpétences. On se représentait la guerre, à ce moment-là, comme une suite de manœuvres compliquées, et l'œuvre d'une stratégie extrêmement savante. On ne prévoyait nullement les tranchées. En quoi on était excusable. Les Français avaient peine à se figurer une autre manière de guerroyer que celle de Napoléon. Les directeurs des journaux envisageaient vaguement des ailes gauches et des ailes droites, des centres, des mouvements tournants, des avances et des reculs,

des pièges et des feintes, des batailles gagnées à midi et perdues le soir, ou vice-versa. En tout cas, ils furent disposés à considérer que la guerre, dans son ensemble, était une opération mathématique et savante, sur laquelle seuls des experts pouvaient se prononcer utilement.

Or, bien sûr, des généraux mis dans le cadre de réserve ou des colonels démissionnaires avaient accès dans certains journaux et y publiaient de temps à autre des articles remarquables. Mais les questions militaires n'étaient, sauf dans de très rares journaux, nullement traitées. En somme, le rédacteur militaire était seulement un informateur militaire dont la besogne sans gloire se bornait à recueillir des circulaires ministérielles, à copier les textes de promotions, de mutations et le tableau d'avancement. Une fois par an, cependant, il se rendait aux grandes manœuvres et en rendait compte, mais cette tâche n'est pas très lourde. Lorsqu'il avait parcouru dans la journée le terrain de manœuvres, il trouvait, le soir, un officier d'état-major qui lui expliquait l'ensemble des opérations dont il n'avait pu surprendre que des bribes. S'il était amateur de pittoresque, le rédacteur égayait le schéma de l'officier par des anecdotes. S'il était seulement construit pour le rôle de professeur, il se contentait de délayer le schéma.

Pour le reste, il était chargé encore de fournir une notice sur les généraux qui rendaient l'âme.

Quelques hommes politiques aussi écrivaient des articles sur les questions militaires. M. le sénateur Gervais, dans *le Matin*, parfois M. André Lefèvre, toujours M. Charles Humbert dans *le Journal*, signalaient au public les qualités ou les vices de notre administration. C'est-à-dire qu'ils essayaient, par les journaux, d'obtenir les réformes qui leur semblaient utiles. La tactique n'était invoquée par eux qu'au hasard de l'argumentation. Aussi bien, le plan du généralissime restait naturellement secret. Et il n'était pas sûr que ces écrivains politiques étaient capables d'étudier les mouvements d'une armée. Seuls peut-être dans la presse quotidienne, le commandant Raoul de Thomasson, collaborateur habituel du *Journal des Débats* et le commandant de Rouvre, collaborateur du *Figaro*, tous deux officiers démissionnaires, et qui avaient brillé dans les grandes écoles, eussent pu interpréter savamment les combinaisons

tactiques. Mais la mobilisation leur avait confié un rôle moins pacifique.

Donc, les directeurs des journaux réclamaient des stratèges. Je ne sais s'ils les cherchèrent comme il eût fallu. Ils semblèrent disposés à confondre le grade avec la compétence. Nous touchons ici à une tare indéniable de la presse populaire, toujours disposée à produire un effet éclatant sans se demander s'il ne sera pas éphémère. La plupart des directeurs étaient disposés à estimer que le premier général venu était plus expert qu'un colonel, lequel à son tour était supérieur à un commandant, qui dépassait par définition les capitaines en culture. Je ne dis pas qu'ils étaient capables de formuler cette pensée : je pense qu'au contraire ils en souriraient aisément. Mais, dans la pratique, ils aimaient mieux la signature d'un général que celle d'un commandant. Les généraux furent très demandés, durant les premiers jours.

Mais le journalisme est un métier, qui a ses règles, et demande un apprentissage. Il ne suffit pas, pour composer un bon article, d'avoir sur le sujet qu'on veut traiter des idées abondantes. Il y faut un entraînement, la connaissance de certains principes : du métier. Les spécialistes reprochent généralement aux journalistes d'être superficiels toujours, et souvent mal informés. En quoi peut-être n'ont-ils pas tort. Mais avec autant de raison les journalistes leur reprocheront d'ignorer les règles du métier. De la clarté, une certaine légèreté, une conclusion nette, voilà ce que demande avant tout le lecteur, et ce que le premier venu, fût-il parfaitement compétent, ne peut toujours lui donner.

Aussi ne me semble-t-il pas que les officiers journalistes aient fourni au public ce qu'il attendait. Ce n'était pas, sans doute, uniquement leur faute. Les uns pensaient qu'ils ne pouvaient livrer sur les opérations militaires des renseignements précis. Et ils s'égaraient dans la politique, et les critiques sur l'administration. Les autres essayaient d'étudier les mouvements des troupes et alors la censure intervenait. Ils tâchèrent de se débattre, de dire qu'après tout ils étaient d'aussi clairvoyants patriotes que les censeurs, et savaient avec exactitude ce qu'il fallait publier, ou taire. Les sombres arbitres qui lisaient, avant le tirage, les articles, supprimèrent jusqu'à ces

vaines récriminations. Les stratèges durent se borner à commenter le communiqué de la veille et à en tirer des conclusions exclusivement rassurantes. Parfois, ils éveillèrent quelque intérêt en précisant le champ de manœuvres. Penchés sur la carte, ils cherchaient la position de tel ou tel point jusqu'alors ignoré. Mais y a-t-il des cartes qui indiquent par leur nom la maison du passeur ou le cabaret Costeker? L'astuce des rédacteurs du communiqué rendit bientôt impossibles même les commentaires géographiques. Il fallut se limiter à des observations vagues.

Cependant les stratèges s'obstinèrent. A l'heure où j'écris, ils ont gardé l'habitude de l'article quotidien. Est-ce à dire qu'on y trouve des renseignements quelconques? Non. Il n'est pas possible que les stratèges des journaux aient des renseignements importants. Les eussent-ils qu'ils devraient les taire. Ils ne peuvent travailler que sur le communiqué. Encore est-ce celui de la veille. Car celui du jour est publié à onze heures, à dix heures et demie depuis quelques jours. On ne peut demander à un général de venir en pleine nuit dans le journal, et de bâcler hâtivement un commentaire. Donc, les stratèges dorment, et le lendemain écrivent un article où ils examinent des opérations qui furent connues quarante-huit heures auparavant.

Études fragmentaires, et qui offrent peut-être un aliment à une curiosité trop vive pour ne pas se contenter de la moindre nourriture, mais qui n'offrent, ayons l'audace de le dire, aucun intérêt durable. S'il en fallait donner une preuve, je me permettrais de faire observer qu'après six mois d'articles, nous n'avons encore rien lu qui nous fournisse une explication sûre de la retraite du général von Kluck. Il a couru sous le manteau divers éclaircissements. Les uns étaient d'ordre militaire, les autres d'ordre politique. Les uns incriminaient le kronprinz. Les autres célébraient un général français. Finalement nous ne savons rien de précis. C'est une de ces questions sur lesquelles, aujourd'hui encore, on peut discuter pendant deux heures, ou trois, sans que les stratèges des journaux aident à trouver la solution.

De même la tactique du général Joffre sur la Marne est enveloppée de mystère. J'ai lu des centaines d'articles sans

pouvoir m'en faire une idée nette. Je me hâte de dire que les stratèges étrangers ne m'ont pas mieux renseigné que les nôtres. Le colonel Repington, dans le *Times*, le colonel Feyler, dans le *Journal de Genève*, ne m'informent guère mieux que le major Moraht, dans le *Berliner Tageblatt*. Celui-ci me paraît d'ailleurs frappé d'une singulière impuissance à conclure. L'autre jour, après avoir tenté d'établir que la défensive allemande est habile et forte, il terminait en disant qu'il faut attendre les événements. C'est sagesse. Mais une sagesse si générale et d'une vertu si éprouvée que je n'ai pas besoin que le major Moraht m'y convie.

Je ne prétends pas soutenir que les écrivains militaires dont nous lisons les productions quotidiennes soient cependant incapables d'écrire un bon article sur la guerre. Je pense qu'ils ont des idées générales, une culture militaire, et l'esprit critique. Je doute seulement qu'ils puissent appliquer ces qualités dans la situation actuelle. Et je crois reconnaître en eux une grande inaptitude à construire un article avec de faibles données. Si bien que les journalistes de métier triomphent aisément. Dans un grand journal du soir c'est un brillant critique théâtral qui publie sous l'anonymat les meilleurs articles que la presse ait pu nous donner depuis le début de la guerre sur la manœuvre des armées en France. Et, dans un autre journal, c'est un musicographe qui fournit les explications les plus claires sur les mouvements incessants des armées russes : supériorité du danseur sur le calculateur? Non pas. Supériorité de l'homme de métier sur l'amateur. Ces deux journalistes savent composer un article et mettre en valeur les indications qu'ils possèdent. Ils savent qu'il faut compter avec l'ignorance du lecteur. Ils regardent longuement la carte et cherchent une explication de bon sens, où les vieux cours de l'École de guerre n'ont aucune influence. Ils jugent de la guerre comme un paysan du temps, sans rien entendre aux dépressions venant des îles britanniques, et sans se demander si la mer est belle aux Sanguinaires. Leur « incompétence » réfléchie dépasse toutes les compétences pour la clarté de l'exposition et l'examen logique des faits. Et pour être sans prétention, ils ne sont pas cependant sans valeur.

Il est remarquable que les directeurs des journaux popu-

laires aient abandonné, justement dans les circonstances les plus éclatantes, leur théorie principale, qui est que le premier jeune homme venu suffit à n'importe quel article. Cette signature qu'ils réprouvent et qu'ils bannissent avec obstination, les voilà soucieux de l'introduire. Ne cherchons pas d'autre explication que celle de la publicité. Pourtant, tel général qui durant vingt ans fut considéré comme un de nos plus savants théoriciens militaires, ne dépassa guère une vingtaine d'articles au cours desquels il ne nous donna que de fortes sentences empruntées à la sagesse des nations.

Sans doute l'erreur des directeurs avait été de croire qu'on peut demander à des techniciens des études hâtives, construites avec des débris d'information. La moindre hypothèse eut mieux fait leur affaire. Les techniciens n'osant hasarder aucune imprudence se bornèrent à délayer les communiqués quand ils le pouvaient. Des hommes de réflexion habitués à ne juger un procès que s'ils ont en main toutes les pièces du dossier sont de mauvais journalistes. Il faut, dans le métier quelque frivolité. Il faut savoir que ce qu'on écrit sera oublié le lendemain, et se borner à une vérité quotidienne. Je ne me dissimule pas que cette conception n'est pas extrêmement respectable, et qu'elle choquera les esprits graves. Il est pourtant malaisé d'en appliquer une autre au journalisme rapide que nous ont fait le téléphone et le télégraphe.

*
* *

Mais il ne suffisait pas d'étudier sur un ton docte les mouvements des armées. Il fallait faire du reportage autour de la guerre. J'ai vu, dans les premiers jours, beaucoup de journalistes partant sur le front comme soldats, et qui, pleins d'enthousiasme, emportaient pourtant un regret : celui de « rater » tant de beaux articles dont cette guerre formidable allait fournir le sujet. A ce moment, ils ne se doutaient pas des difficultés qui devaient empêcher cette entreprise. L'autorité militaire n'aime pas beaucoup les journalistes, car elle redoute judicieusement leurs indiscrétions.

— Ça m'est égal que les journaux recontent des choses fausses, — disait l'autre jour un officier supérieur à un journa-

liste qu'il avait mandé pour lui demander l'origine d'un article, — mais je suis très ennuyé quand ils disent la vérité.

On s'imagine en effet aisément que les Allemands trouvent moyen de se procurer nos journaux : nous nous procurons bien les journaux allemands ! Donc il est extrêmement important que les journalistes ne soient pas indiscrets. Et c'est même la seule raison qui justifie la censure : encore qu'on en ait voulu imaginer d'autres. Laisser un journaliste se promener au long du front et reconter tout ce qu'il a vu est dangereux. Telle indiscrétion qui n'a aucune apparence d'importance peut soudain revêtir une gravité imprévue. L'autorité militaire, donc, ne se trouva nullement disposée à ouvrir les chemins aux reporters. Ceux-ci en éprouvèrent quelque irritation. Il est vrai qu'une fois on mena quelques-uns d'entre eux à travers des tranchées. Ils rédigèrent des articles officieux, qui n'ont laissé de souvenir à personne.

Promener les reporters même escortés sur le front, c'est une grande peine. Nous sommes très susceptibles. Et il nous faut des égards. Ce n'est pas tout. Ce cortège, qui requiert des ordres spéciaux et des consignes particulières, est très embarrassant. Une caravane pacifique à travers les armées ne s'organise pas commodément. On peut arriver à lui cacher ce qu'il faut. On ne peut arriver à préparer son passage de telle sorte qu'il n'en résulte pas des embarras matériels.

Or, les plus petits journaux revendiquent âprement les mêmes avantages que les grands. Vainement ceux-ci invoquent à bon droit le nombre de leurs lecteurs. Ceux-là ne veulent point connaître cet argument. On aura beau leur dire qu'on ne peut conduire à la guerre un représentant de chacun des soixante-six journaux parisiens, ils se refuseront à le croire. D'ailleurs, les petits journaux ne sont pas les moins influents. Tel, qui ne rassemble que quelques milliers de lecteurs, joue son rôle en politique. Rien n'est plus aisé. Il lui suffit de s'assurer la collaboration d'une demi-douzaine de députés, qui, pour quatre articles par mois, auront deux cents francs. On forme ainsi autour d'un journal expirant, une garde politique qui sera écoutée. Peu importe à un ministre que le journal n'atteigne qu'une très petite fraction des électeurs, s'il intéresse plusieurs élus. On ne gouverne pas avec le pays, mais avec la

Chambre. C'est ainsi que dans les voyages présidentiels un énorme wagon et souvent deux, sont réservés à la presse. Beaucoup des personnages qui y prennent place n'écrivent jamais une ligne et ne télégraphient aucun mot. S'ils se hasardaient à cette inutile dépense, leur directeur les querellerait. Ils sont traités cependant sur un pied d'égalité avec les journalistes qui télégraphient deux colonnes, au prix d'une extrême fatigue. Pourquoi se dérangent-ils puisqu'ils ne veulent rien écrire? Parce que leurs journaux estiment qu'ils doivent être représentés auprès du chef de l'État.

Les pouvoirs publics ont pris l'habitude de traiter tous les journalistes sur le même pied, à quelque feuille qu'ils appartiennent. C'est le meilleur moyen d'éviter toute difficulté. Si donc on veut organiser des voyages d'étude au front des armées, faudra-t-il autoriser soixante journalistes, sans compter les photographes, à y prendre part? Impossible. Comment faire rouler vingt automobiles à proximité des Allemands, que ce cortège renseignerait? Et puis, nos généraux devront-ils s'inquiéter de cette troupe, et donner des ordres spéciaux en sa faveur? Il ne s'agit pas d'augmenter leurs soucis. Enfin, combien faudra-t-il d'officiers pour donner des explications à soixante reporters?

L'autorité prit donc une simple mesure, qui fut de supprimer tout voyage sur le front. Quelques journalistes essayèrent de forcer la consigne, et généralement n'y parvinrent pas. Mais d'autres surent se borner à visiter les champs de bataille abandonnés, ou les villes détruites par les Allemands. Il est juste de signaler une brillante série d'articles que nous avons dus aux rédacteurs du *Petit Parisien*, lesquels se trouvèrent munis d'autorisations, dans la première période de la guerre, où la doctrine n'était pas encore fixée.

Aujourd'hui, l'état-major semble avoir cédé quelque chose de sa rigueur première. Sans doute il ne semble pas plus disposé qu'autrefois à laisser les reporters se promener librement sur le front, mais il se propose d'organiser des voyages par petits groupes. A tour de rôle, ainsi, pendant trois ou quatre jours, les journalistes, accompagnés d'un officier, approcheront du front. C'est quelque chose. Ce n'est pas beaucoup. Je pense qu'il y aurait eu une solution plus facile.

C'eût été, simplement, d'attacher des journalistes aux états-majors. C'est ainsi qu'on a procédé en Allemagne, et je n'ai lu encore aucune indiscrétion dans les journaux teutons, si j'y ai lu beaucoup de mensonges. Il n'eût pas été très malaisé d'imposer aux reporters des règles étroites. Ils s'y seraient volontiers soumis, et du reste la censure aurait aisément réprimé leurs écarts, s'ils avaient eu l'envie d'en commettre. On aurait pu leur interdire les dépêches, et ne leur permettre que la chronique. Le public français aurait eu ainsi des récits vivants et pittoresques au lieu d'être réduits à des lettres de combattants qui parfois ont une émouvante saveur mais qui deviennent fastidieuses par la répétition.

Il est vrai que l'état-major pensait suffire à satisfaire la curiosité en publiant tous les dix jours un compte rendu général des opérations. Ce document était rédigé d'une plume extrêmement sobre, et les anecdotes elles-mêmes, s'il s'en rencontrait, n'étaient pas exemptes de sécheresse. C'était un récit qu'il fallait enrichir par les ressources de l'imagination.

Or, il mesurait généralement trois colonnes. Je ne suis pas certain que le public l'ait lu toujours avec un soin extrême. Il n'y trouvait que des faits déjà connus par les communiqués quotidiens. Et sans doute leur rapprochement offrait un vif intérêt pour les esprits sérieux. Mais le gros des lecteurs s'y ennuyait. Au reste il est bien difficile de plaire à tous par un seul compte rendu. C'est comme si l'on prétendait faire rédiger tous les journaux par l'Agence Havas laquelle doit fournir des écrits assez neutres pour convenir à chacun. Peut-être oubliait-on un peu trop qu'il ne suffit pas, pour plaire, de ne pas déplaire. Il faut mettre en fait que le lecteur aimera toujours mieux le récit du rédacteur auquel il est habitué que la composition sans chaleur d'un fonctionnaire anonyme.

Au reste, le gouvernement le comprit sans doute, puisque, depuis un mois, le compte rendu décadaire est supprimé. On l'a remplacé, au jour le jour, par des communications volontiers anecdotiques et qui sont infiniment plus assimilables.

*
* *

Les journaux ne purent, en somme, rapporter à leurs lecteurs que les faits contenus dans les communiqués officiels.

Je ne sais si l'on a gardé le souvenir des premiers communiqués. On ne sait pas très bien qui les rédigeait. Il y avait un bureau de la presse au ministère de la guerre. Les journalistes, admis dans une manière de corps de garde, recevaient d'un officier dictée du communiqué. Trois fois par jour : à midi, à trois heures, à onze heures du soir. On ne pouvait dire que les rédacteurs de ce triple articulet ménageaient leur peine. Ils ne ménageaient pas non plus leur éloquence. Et volontiers ils s'interrompaient de raconter pour pousser des cris patriotiques. Rien n'est plus explicable. En un temps où toute la France frémissait, il eût été bien surprenant que les seuls auteurs des communiqués gardassent un cœur glacé. En outre, ils excellaient dans l'anecdote. Ils aimaient les histoires de patrouilles. Il ne s'agit point de faire des reproches à des écrivains qui étaient certainement animés des meilleures intentions. Aussi bien, comme on n'a jamais très bien su leurs noms, il est malaisé de les incriminer, et on doit se borner à critiquer leur système.

Leur système eût admirablement convenu au récit de la bataille d'Arques, où ne combattirent que quelques milliers d'hommes, et où, par conséquent, la moindre prouesse isolée avait quelque importance. Mais, en 1914, qu'un officier de dragons français eût abattu un officier de uhlan, cela n'influait point sur la marche des opérations. Pareillement, que quelques soldats allemands eussent levé les bras en criant : *Kamerad !...* cela ne signifiait point que tous les soldats fussent disposés à se retirer sans combat. J'entends bien que les rédacteurs des communiqués ne prétendaient pas le soutenir. Mais, à glaner de pareilles balivernes sur le champ de la plus formidable bataille, ils mettaient dans l'esprit populaire que la guerre qui s'ouvrait serait une opération facile. Ce qui n'était point, comme on l'a bien vu. Je me rappelle que certain journal, ayant publié au bout de quelques jours un article intitulé : « Ce sera dur », beaucoup de gens en furent extrêmement surpris et pensèrent que nous avions dû subir en quelque lieu une défaite écrasante, pour que brusquement on nous prévînt que ce serait dur. Il fallait se défier surtout de l'enthousiasme irréfléchi qui se manifestait. Les hommes d'expérience auraient voulu qu'on gardât plus

de calme. Les rédacteurs des communiqués n'y aidaient pas.

Disons que leur système ne dura pas longtemps. A peine M. Millerand fut-il arrivé au pouvoir que le ton des communiqués changea. Leur nombre aussi : on n'en donna plus que deux. Celui de midi disparut. Et même, à certains jours, il n'y en eut pas à trois heures. Ce n'est pas tout. On le réduisit à quelques lignes extrêmement sèches. Les rédacteurs qui avaient envie de faire de la copie se reposèrent. On interdit même aux crieurs de journaux de crier. Rien. Fût-ce le titre. On interdit les titres sur plus de trois colonnes, c'est-à-dire les manchettes. Et enfin on prit toutes les mesures nécessaires à assurer la sobriété et la modération. Certains journaux y semblaient mal disposés. La censure intervint. Disons-le. Elle intervint d'abord avec excès. Ce fut un jeu de brimer la presse. Il était impossible de découvrir quelle était la doctrine orthodoxe.

En réalité, tout semblait hérétique, et on alla jusqu'à interdire de souligner des phrases dans le communiqué. Avouons que c'était inutile. Car il est loisible à chaque lecteur de souligner ce qu'il veut dans un article, et qu'on lui ôte cette peine n'est pas subversif.

C'est au moment où le journal allait paraître que les censeurs surgissaient. Par téléphone, et d'une voix généralement autoritaire, ils imposaient la suppression ici d'une ligne, là d'un paragraphe, et même d'un article entier. Il y eut des dialogues irrités entre les secrétaires de rédaction et les censeurs anonymes. Tel article qui avait semblé entièrement bénin devenait brusquement dangereux. Le métier se compliquait terriblement. On ne savait, au moment de la mise en page, si aucun article subsisterait. Il était impossible, étant donnée l'heure à laquelle on recevait les ordres, de remplacer l'article incriminé. Il fallait donc « échopper », c'est-à-dire gratter, sur le cylindre de plomb, les lignes condamnées. Ce qui donnait aux journaux une apparence singulière, et les vidait. Ce qui contraignait en outre les directeurs à des dépenses inutiles. En effet, ils ne se fussent pas donné la peine de faire composer un article, s'ils eussent pensé que la censure l'interdirait.

Cette terrible censure allait jusqu'à supprimer des dépêches

d'agence, qui lui avaient passé sous les yeux, et dont elle avait permis la publication en feuilles. Elle empêchait parfois la reproduction d'articles qu'elle avait laissé paraître dans d'autres journaux. Les censeurs interdisaient la publication des communiqués anglais, le compte rendu des audiences publiques du conseil de guerre, ceci, cela, n'importe quoi. Et on les sentait capables de supprimer tous les articles d'un journal, et même les rares annonces qui subsistaient, si tel eût été leur bon plaisir. Je pense que le gouvernement ne se rendait pas compte de leurs manœuvres. Et, pour dire vrai, j'en suis sûr ; car, dès que des faits précis lui eurent été signalés, le ministre prit des mesures pour en empêcher le retour.

Si le gouvernement eût été à Paris, il est probable que les directeurs de journaux eussent protesté plus tôt. Mais il était, comme on sait, à Bordeaux. Et même il avait sa censure spéciale, son bureau spécial de la presse, et son communiqué spécial, tandis que le gouvernement militaire de Paris avait aussi sa censure, son bureau et son communiqué.

La censure, à Paris comme à Bordeaux, n'était pas seulement militaire, sans quoi aucun incident ne se fût produit. Personne n'eût sans doute songé à discuter avec elle la nécessité de certaines suppressions. Mais elle devint politique. La loi du 5 août n'avait cependant fondé qu'une censure militaire. Mais les journaux apprirent à connaître une loi de 1849, dont on avait pensé qu'elle était périmée. Le fait est que les censeurs se mirent à blanchir des articles où il n'était nullement question de bataille. La raison fut qu'il ne fallait pas créer de difficultés au gouvernement devant l'opinion. Raison si générale qu'elle pouvait tout justifier.

M. Clemenceau ayant entrepris d'étudier la question des services sanitaires, la censure coupa ses articles. Sur quoi il se fâcha. Les colères de M. Clemenceau sont justement célèbres, à cause des effets majeurs qu'elles ont souvent produits. L'ancien président du Conseil devint le plus grand adversaire de la censure. Il écrivit contre elle des articles aussi remarquables par la férocité de l'humour que par la rigueur de la logique. Ils resteront parmi les meilleurs de ceux qu'a édités ce grand polémiste.

Au reste, il eut tout lieu de se féliciter du résultat qu'avaient obtenu les pages qu'on avait supprimées. Au lieu d'agir sur les ministres par l'intermédiaire de l'opinion, elles agirent directement. M. Clemenceau perdait le droit d'écrire au public, semblait-il. En réalité, il lui écrivait « ministre restant ». On ne laissa pas répandre le bruit que l'organisation du service sanitaire offrait des lacunes. On fit mieux : on les combla. Effet dont un homme enchaîné doit se réjouir autant qu'un homme libre.

Cependant, après deux mois de difficultés sans nombre, la presse désigna une délégation qui se rendit le 28 octobre chez le ministre de l'intérieur et lui remit une note qui sous la correction des termes, dissimulait mal une vive irritation.

Le ministre de l'intérieur ne répondit pas lui-même à cette note. Il remit ce soin au ministre de la guerre, comme s'il eût été indubitable que les mesures prises étaient d'ordre purement militaire. M. Millerand répondit avec sa netteté coutumière, et point par point :

Les journaux auraient le droit de reproduire les dépêches des agences, et les nouvelles que l'un d'eux aurait déjà été autorisé à publier. Toutefois, le ministre se réservait des « circonstances exceptionnelles ».

Au lieu d'attendre d'avoir reçu toutes les morasses d'un journal pour donner un visa général, les censeurs examineraient et viseraient les morasses dans l'ordre de leur réception. On sait qu'une morasse est l'épreuve d'une page. La fabrication du journal ne serait pas ainsi retardée par une méthode vicieuse.

Les comptes rendus des débats devant les conseils de guerre ne seraient autorisés que suivant les espèces. Mais le ministre promettait que la question serait résolue « dans l'esprit le plus libéral ».

Les journaux sauraient « quelle autorité réclamait la suppression d'un article ou d'une information ». C'est-à-dire que les deux censures cesseraient de fonctionner sous le même nom, et que chacune d'elles prendrait ses responsabilités.

Enfin, sur la censure politique, et d'accord, spécifiait-il, avec le ministre de l'intérieur, M. Millerand faisait connaître que les préfets avaient pour instructions « de ne toucher

qu'aux articles qui attaqueraient les membres du gouvernement au point de les discréditer devant l'opinion publique, et leur enlever ainsi l'autorité qui est nécessaire à leurs fonctions ». Il ajoutait : « Votre droit d'informations, de contrôle et de critique reste entier. »

Les délégués de la presse se déclarèrent satisfaits, et les secrétaires de rédaction se préparèrent à discuter désormais avec les censeurs. Mais, ils n'eurent pas cette peine. Brusquement, tout changea. Certaines personnalités trop zélées quittèrent les bureaux de la censure. Une aimable douceur remplaça l'humeur acariâtre des Aristarques officiels. Les dialogues nocturnes s'imprégnèrent de courtoisie. La « prière » remplaça la sommation. Et sans doute les secrétaires de rédaction n'ignorent point qu'ils n'ont pas le droit de résister à l'une plus qu'à l'autre. Mais n'est-il pas important que le ton ait changé? Pour peu que la guerre dure encore, les censeurs lieront des relations amicales avec leurs interlocuteurs de chaque nuit. Avant de leur demander une suppression, ils s'informeront de leur santé. Ce sera l'âge d'or.

Au reste, les censeurs deviennent les maîtres, puisque les journaux n'ont aucune arme contre eux, tandis qu'ils disposent de deux armes terribles : la saisie et la suspension. Disons qu'ils n'ont pas eu souvent l'occasion d'en user, généralement les journaux ont cédé. Toutefois *l'Homme libre* a été saisi et suspendu. Si bien qu'il est devenu *l'Homme enchaîné*. *La Lanterne* a été saisie pour avoir publié un ordre du jour du général Joffre. *L'Auto*, suspendu, pour des articles techniques. *La Libre Parole*, enfin — c'est l'incident le plus récent — a été interdite pendant huit jours, parce qu'elle avait imprimé le texte d'une interpellation de M. Gaudin de Villaine.

Il est arrivé que la doctrine de la censure variait du soir au matin. Tel article, jugé nuisible à minuit, devenait aseptique à midi. Je ne crois pas qu'il faille chercher à ces changements un autre motif que celui du sommeil et de la veille. Les hauts seigneurs de la censure se couchent de bonne heure, et, comme il convient, laissent leurs ciseaux à de timides subalternes. Va-t-on troubler leurs rêves pour leur demander une opinion sur tel article embarrassant? On supprime. C'est plus simple. On est sûr, ainsi de ne pas se tromper. Et le lendemain le chef

réveillé donnera un avis tranquille, qui ne compromettra que lui. D'ailleurs, les censeurs étant hommes, sont, les uns, de caractère scrupuleux, les autres, d'humeur indulgente. Suivant que le visa est demandé à ceux-ci ou à ceux-là, la doctrine varie.

*
* *

J'ai dit que c'est pendant l'hégire à Bordeaux que la censure fut le plus exigeante. Les directeurs de journaux étaient cependant déjà comblés d'ennuis. Ils avaient jugé prudent de suivre à Bordeaux le gouvernement. Et ils continuaient, pour la plupart, à publier une édition à Paris. Mais ils avaient organisé en Aquitaine une autre édition, qui, semble-t-il, n'offrira jamais d'intérêt que pour les bibliophiles. On vit de grands journaux, restés grands journaux à Paris, être à Bordeaux de petites feuilles, dont le format tenait le milieu entre celui d'une *Semaine religieuse* et celui d'un journal illustré. Aujourd'hui tous ont renoncé à l'édition bordelaise. On avait suivi à Bordeaux une source d'informations. Quand elle disparut. On quitta Bordeaux sans regret. Est-ce à dire que ce séjour en province n'apprit rien à certains journaux?

Il leur apprit qu'ils pouvaient assez aisément publier une édition de province. Revenus à Paris, ils continuèrent d'autant plus volontiers que les chemins de fer marchent, encore avec une certaine lenteur dans quelques régions — ou que du moins ils ne marchent pas du tout comme en temps de paix et n'emportent pas à toute heure tous les paquets qu'on voudrait, fût-ce des paquets de journaux. Or, il n'est pas question de servir les lecteurs de Marseille deux jours après ceux de Versailles, sous prétexte que Marseille est éloignée de Paris. Le Marseillais ne serait pas content, et bougerait, et tout rougirait. Donc, des journaux qui ne commençaient leur tirage qu'à minuit ou une heure du matin, se mirent délibérément à fabriquer une édition à cinq heures du soir. Ainsi deviennent-ils journaux du soir pour la province, en restant journaux du matin pour Paris.

C'est ainsi que *le Matin* et *le Journal* envoient chaque jour en province une première édition, qui a vite remporté un grand succès.

Prenons-y garde. S'ils continuent après la guerre, cela pourra bien amener une grande augmentation du chiffre de leur tirage. J'ai jadis expliqué, dans cette revue même, que deux journaux seulement avaient des éditions provinciales. C'était le *Petit Parisien* et *le Petit Journal*. Ils s'arrangeaient pour arriver dans les provinces les plus reculées en même temps à peu près que les journaux locaux, et, en tout cas, dans la matinée. Ainsi remportaient-ils un avantage forcé, indépendant de leur contenu, sur les autres journaux de Paris qui arrivaient huit heures après. Voilà que la guerre leur amène des concurrents, qui prennent leur système. Il va donc se livrer une lutte entre *le Petit Journal* et *le Petit Parisien* d'une part, *le Matin* et *le Journal* d'une autre part. Il faudra observer comment elle se terminera. Je parle ici sans me compromettre, à la façon du major Moraht.

En partant pour Bordeaux, les journaux avaient scindé leur rédaction, dont une part était restée à Paris. Chaque équipe travailla de son mieux. Et les directeurs purent se convaincre qu'il n'est pas besoin d'un très grand nombre de rédacteurs pour composer un journal. Expérience qui sera peut-être fâcheuse pour certains journalistes, et sans doute excellente pour le journalisme. Car il faudra des journalistes expérimentés et travailleurs, si on réduit leur nombre. Il faudra s'occuper de la qualité. Disons-le, les directeurs, en ces dernières années, ont peut-être eu une trop vive tendance à remplir les salles de rédaction d'une cohue maladroite et insuffisamment cultivée. Ce système pourra être changé. Toute la profession y gagnera.

A moins que la guerre n'ait appris aussi aux directeurs que les rédacteurs peuvent vivre à peu de frais.

— C'est maintenant fini des appointements à quatre chiffres, — me disait l'autre jour un administrateur.

Mais on ne mène un journal au succès qu'en dépensant beaucoup d'argent, comme il serait facile de le prouver par des exemples. N'en déplaise donc à cet homme parcimonieux, les appointements à quatre chiffres reviendront. C'est sur cette parole optimiste que je terminerai ces quelques notes.

LOUIS LATZARUS

GENS D'ALSACE

I

LES CONFITURES DE MADEMOISELLE ROSALIE

Il est une petite ville de la plaine d'Alsace, endormie du sommeil des siècles aux creux de ses coteaux de vignes.

Cité libre du Saint-Empire, alliée durant des siècles aux cantons de la Suisse, elle est ceinte encore aujourd'hui de ses murs aux portes monumentales, ornée de son hôtel de ville, de son antique beffroi, qui sonna tant d'alarmes ; — car nul sol d'Europe ne fut piétiné plus souvent par les envahisseurs que la malheureuse et riche plaine des Vosges.

Dans la ville, les maisons de bois sculpté subsistent aussi nombreuses autour de la Grand'Place, comme au temps de la Réforme, mais les remparts jadis garnis de canons à pierre portent à présent des jardins en terrasse.

Des roses surplombent l'enceinte de grès rouge, où parmi les pierres en bossage festonnent des lierres ; de gros noyers, des tilleuls, par-dessus le mur, se penchent vers les fossés ; l'avancée d'une tour supporte une « Gloriette » nichée au milieu des treilles. Et des fleurs anciennes, démodées, croissent en bouquets opulents, le long des allées de buis, où l'herbe remplace le gravier pendant qu'en accoudoir, la murette des jardins court au sommet de l'enceinte, effritée, vrai repaire à lézards. Dans ce coin délicieux, il fait bon s'asseoir, au soleil d'automne ou de printemps, sous quelque *Terpsichore*

moussue, qu'un tailleur de pierre sculpta au temps du « grand Napoléon » d'après la statue de Canova.

De cet observatoire on domine la plaine bleue d'Alsace, où les nuages projettent de mouvantes ombres qui tantôt voilent et tantôt découvrent les blancs villages avec leurs clochers, les rideaux de peupliers au bord des rivières et le tapis des moissons.

Puis, derrière les jardins, les coteaux de vignobles montent jusqu'aux chaînons des Vosges dont les forêts semblent de riches fourrures jetées sur la croupe des montagnes qui portent les châteaux en ruines des croisés d'Alsace. Enfin là-bas sur l'horizon se dentellent les pointes violettes de la Forêt Noire où les jours clairs se profile la haute flèche de Strasbourg.

*
* *

Un de ces chers vieux jardins de la petite ville appartient aux demoiselles Rosalie et Catherine Fritzholz. Leur famille habite depuis un siècle cette bonne maison qui étale au fond du jardin son toit protecteur et large comme les ailes d'une couveuse. Rien n'y semble changé depuis cent années. Un « salon de velours rouge » (l'orgueil des demoiselles) est l'unique innovation, introduite par elles vers 1856.

Héritière des recettes de sa mère, mademoiselle Rosalie, dans toute la région, a la célébrité des meilleures confitures. Mademoiselle Catherine, sa cadette, il est vrai, lui dispute timidement une part de cette gloire de famille. Mais elle ne prétend qu'aux confitures de « quetschs » et de mirabelles, laissant sa sœur triompher sans partage avec les abricots, les pêches, les cerises, les groseilles, les coings, les myrtilles et la fameuse confiture alsacienne des fruits de l'églantine ; — seulement les vieilles demoiselles ne sont jamais d'accord sur le degré de maturité que demandent les fruits pour les bonnes confitures.

Mademoiselle Rosalie, quoique bonne confiseuse, est diablement autoritaire. Dans sa famille on l'appelle entre « quatre yeux » le « colonel », ce qui ne lui déplaît pas. Elle regrette de n'avoir pu être militaire pour se battre et ne l'ayant pas

été, — pour se dédommager, — elle mène tambour battant sa sœur, sa bonne et son chien.

Elle, la douce Catherine, aime les fleurs et les vers.

Il faut voir Rosalie trôner dans toute sa gloire, les après-midi de « goûters ».

Les goûters dans la petite ville réunissent autour des biscuits, des « kougelhopf », des pains d'anis, des pains au lait, des « schwobe-brädel » aux amandes et maintes autres friandises, le troupeau des vieilles dames et des vieilles demoiselles. Là se discutent avec animation les vieilles traditions de mœurs et de ménage.

La tête haute sous son bonnet noir de dentelle à nœuds mauves, le regard assuré derrière ses lunettes, Rosalie tient d'une main la grande tasse de café au lait, sucré de quatre morceaux, de l'autre une tranche de moelleux biscuit aux marrons. Son tricot sur les genoux elle explique à mademoiselle Küss les procédés minutieux de sa confiture de fraises, la plus difficile à réussir, dans tous ses raffinements.

Mademoiselle Küss, toujours en quête de conseils, note dans un petit calepin noir avec une écriture de fourmi.

Elle a demandé la recette maintes fois déjà, mais elle a vainement essayé de la réussir. Timide et myope, elle laisse ses fraises tourner en caramel, ou en marmelade, et mademoiselle Rosalie, avec un petit air de dédain, lui répond invariablement à chaque nouveau « goûter », en déposant son tricot :

— Les confitures, mademoiselle, c'est un don.

Et l'œil triomphant de mademoiselle Fritzholz règne sur l'assemblée.

— Oui ! — acquiesce Catherine timide, — ainsi je ne pèse plus mon sucre que par habitude. Quand je le place sur la balance c'est juste à vingt grammes près, trois quarts par livre de fruits.

— Vous ne mettez que trois quarts par livre ! — interrompt madame Hempf excitée, — mais alors il vous faut cuire les fruits trop longtemps ?

— Permettez, chère amie, — reprend Catherine, — les

quetschs et les mirabelles ne craignent pas la cuisson. Il est bon de les choisir toujours un peu fermes...

— Pas du tout, — s'écrie Rosalie, avec véhémence, — mais tu n'as jamais voulu m'entendre...

A ce moment la sœur du notaire, l'oreille au guet, s'avance avec un morceau de « vacherin » ou de « croquant » ; elle sent que Rosalie est prête à se monter.

Alors, la bouche pleine de croquant onctueux, mademoiselle Rosalie daigne se radoucir.

A côté d'elle, madame Pfeffel, la femme du médecin, tricote sa laine bleu ciel. C'est le triomphe de cette dame, les petits chaussons à festons et nœuds bleus et blancs.

Mademoiselle Küss toujours avide de conseils s'est tournée déjà vers madame Pfeffel avec son petit calepin, et elle note soigneusement :

— Pour les festons, quatre brides, trois mailles en l'air, puis repiquer dans la même maille...

Et tante Rosalie sourit d'un petit air dédaigneux :

— Il en sera des petits chaussons comme de la confiture.

Et dans la petite ville aux remparts, depuis trente années on discute confitures et ménage à chaque nouveau « goûter » avec la même véhémence que le notaire, le pharmacien et le meunier, devant leur chope de bière, discutent politique et vignobles.

*
* *

La pièce la plus curieuse de la maison Fritzholz est certainement la « chambre d'amis ». Hélas ! elle n'est plus occupée depuis 1870, depuis « la guerre », que par les souvenirs, les confitures et les onguents. Sur les rayons des armoires, sur les tables, sur les commodes, sur le haut des armoires s'alignent les innombrables bocaux en verre de mademoiselle Rosalie, portant les étiquettes blanches à filets bleus. On y voit en belle écriture fine et droite où chaque point est exactement au-dessus de chaque i :

Cerises : 100 pots, 10 juillet.

Fraises : 200 pots, 3 juin.

Mirabelles : 80 pots, 24 août.

— Suivent les pêches, les abricots, les gelées de pommes, de groseilles, de framboises, les coings, les quatre-fruits, les myrtilles, etc.; puis les gros pots en faïence des confitures rustiques réservées aux couturières et repasseuses ; celles que l'on cuit *très longtemps* pour qu'elles ne demandent qu'un quart de sucre par livre : le *Buttemüss*, fait avec les fruits du rosier sauvage et le *Quetschelschlekel*, confiture de prune, de carotte et de noix.

Cette « chambre d'amis » a vraiment l'aspect et l'odeur d'un sanctuaire où l'on pénètre rarement, à volets clos.

Dans les armoires centenaires les châles des grand'mères embaument le camphre et le poivre à travers les cartons fleuris ; les meubles exhalent l'encaustique dont Babette les revêt chaque automne et chaque printemps, le vieux lit à bateau du grand-père est fait en merisier parfumé. Les onguents de feuille de rose et de fleurs de lys, sont rangés au mur à côté du brou de noix, des liqueurs de myrtille, d'orange, de violettes, de cassis et de menthe. Et dans ce concert de parfums, une bergère à paniers, à talons rouges, dans son cadre caresse ses petits moutons, les yeux ronds comme des billes, la bouche rouge comme un fruit.

Une autre dame, brodée sur un écran, ouvre des yeux extraordinaires en perles de verre bleu. Vêtue d'une robe blanche somptueuse à ramages, elle donne sa main à un affreux nègre qui la guide vers une gondole. Cela représente, dit mademoiselle Catherine, poétique, Othello et Desdémone. Cet écran fut brodé « au petit point » par madame Fritzholz mère, pour orner son salon, en 1825. Dans le fond du panneau, le palais des Doges s'estompe sur un ciel, bleu comme les yeux de Desdémone.

*
* *

Une fin de septembre, branle-bas inaccoutumé dans la tranquille maison des tantes. En hâte elles sont rentrées d'une villégiature chez de vieilles amies : — leur frère, juge au tribunal de Bordeaux, vient d'annoncer sa visite prochaine.

Depuis « la guerre » il n'a voulu revenir au pays, mais il se fait très vieux, et la nostalgie de la maison familiale l'em-

porte à la longue sur la tristesse de la conquête. Il a donc décidé cet automne de passer les Vosges, mais en voiture, pour éviter les « casques à pointe » que l'on peut rencontrer dans les gares d'Alsace.

Pendant huit jours la maison semble un volcan en éruption. Tous les meubles sont chavirés. Baquets, balais, brosses, torchons, plumeaux, valsent des caves aux greniers, maniés par les bras des deux plus habiles « nettoyeuses » que dirige Rosalie. Cotillons courts, bas bleus et chaussons, petits bonnets à trois pièces et grand tablier de toile serré au corps par de multiples rubans, elles brossent à grande eau, sans qu'un pan de leurs jupes repliées sous elles touche un coin du sol, sans qu'un de leurs cheveux lisses s'échappe du bonnet. L'ouvrage fini, elles semblent aussi propres et nettes qu'en le commençant. — Gloire aux nettoyeuses d'Alsace ! Qui n'a vu leur soin et leur adresse ignore la vraie propreté.

Enfin les « planchers » de sapin ont repris la couleur blonde du pain frais ; les liteaux de chêne ciré qui ornent leur blancheur embaument l'encaustique, les meubles reluisants ont repris leurs places, les cuivres étincellent, et toutes les confitures sont déménagées de la chambre d'amis, en l'honneur de l'hôte attendu.

Babette sur sa table, empile en fourmilières coniques le sucre, la farine, les amandes pilées, les raisins de Corinthe, la canelle, le zeste de citron, les girofles ; les plateaux de sa balance oscillent sans arrêt, et durant deux jours on ne mangera chez les tantes que la « soupe et le bœuf » pour ne pas déranger l'habile confectionneuse dans son travail.

Et pendant que Babette pèse et mesure, les demoiselles ont ouvert le secrétaire de bois de rose, pour en retirer le fameux livre des recettes de famille.

Il est là, bien rangé dans le tiroir, à côté des lettres de fiançailles et du daguerréotype de leur mère, jolie blonde qui eut l'honneur de danser avec le roi Charles X à son passage à Strasbourg en 1828.

Mademoiselle Rosalie raconte avec fierté que, le roi demandant à sa mère :

« — Madame, aimez-vous la danse? »

La vertueuse jeune femme répondit :

« — Sire, je n'aime que Fritzholz, mon Dieu et mon Roi ! »

La bague que lui donna Charles X est encore dans son écrin, à côté du daguerréotype, d'un saule pleureur en cheveux et d'une petite bourse de perles brodées.

Mais revenons aux recettes.

Tante Rosalie met ses lunettes et Catherine regarde par-dessus son épaule. — Il s'agit de retrouver la célèbre bisque aux écrevisses, les fameux perdreaux farcis de foie-gras et la carpe à la sauce blanche servie avec des nouilles, — ces trois gourmandises qui firent la célébrité de madame Fritzholz vers le milieu du XIXe siècle, en même temps que ses tapisseries au « petit point ».

*
* *

Onze heures sonnent à l'église du marché. Mesdemoiselles Rosalie et Catherine, en bonnets neufs à nœuds rouges, en « robes de soie », attendent debout, nerveuses, un rideau soulevé à chacune des fenêtres du « salon rouge » qui donne sur la petite place.

Dans la salle à manger une table de dix couverts est dressée. Au centre, trône un bouquet de dahlias massés autour desquels voltigent des chevelures d'asperges.

Des plats de patisserie, le « beau service » à filets d'or, trônent devant les places encore vides, à côté de la belle argenterie de famille.

Le claquement d'un fouet, et une vieille calèche s'arrête devant le perron...

Une heure après, le notaire, le médecin et leurs femmes et trois autres notables sont assis pour fêter l'arrivée du juge autour de la table bien servie.

La bisque fut exquise, la carpe succulente et les perdreaux « supérieurs » au dire de tous les convives.

Le juge avait beau défendre son assiette, ses sœurs semblaient faire vœu de le tuer par indigestion le jour même.

On était au dessert, arrosé de tockay d'Alsace, et Rosalie à petits coups adroits et secs, cassait le « croquant » de nougat.

Soudain le vieux juge, se tournant vers Babette :

— Fais-tu encore de si bon « Buttemüss »?

« Mon ami, — ajouta-t-il, — se tournant vers le notaire, lorsqu'en France je raconte qu'on se régale ici de marmelade de « gratte-culs » les gens me rient au nez !

Babette sitôt éclipsée, revient avec une amphore pleine de confiture dans ses bras.

— Quelle joie de goûter cela ici, comme si j'étais encore un petit garçon ! Donne vite.

Il fait sauter la vessie jaune qui recouvre le vase et plonge une cuiller dans la marmelade de pourpre.

Mais quoi ! que ramène la cuiller avec la rose parfumée, une fourchette !

Il replonge et voici une seconde fourchette.

Rosalie a blémi.

Une troisième est bientôt retirée !

Babette, le juge, le notaire, le médecin, leurs femmes, les trois notables et Catherine, tout le monde regarde Rosalie.

Que faut-il avouer, que faut-il taire encore? Catherine ignore que durant leurs absences, Rosalie enfouit ses objets de valeur au fond d'un vaste bocal rempli de confiture où les malfaiteurs eux-mêmes ne les soupçonneront pas.

Depuis trente ans, ce pot gigantesque et un autre de même taille ont servi de cachette. — Mais la venue du frère a bouleversé la maison, les confitures s'en sont allées de droite, de gauche et dans son trouble Rosalie n'a su remettre la main sur le précieux pot renfermant douze fourchettes qui manquent là, au « beau service » dressé sur cette table.

Que dire?... Rosalie se tait...

Mais bientôt le frère, en son expérience de juge, a deviné le secret de cette pêche : Rosalie dévore les faits divers — et a peur des voleurs.

— Mesdames et messieurs! — dit-il en levant son verre, — je bois à la santé de ma sœur Rosalie qui a le don de convertir les confitures en argenterie ; les alchimistes du moyen âge l'auraient enviée.

On rit.

— Le tockay de Wolxheim est exquis, — ajoute-t-il. — Verse encore, Rosalie.

— C'est du 1835, — dit Rosalie, — tremblante.

— Et maintenant, messieurs, allons prendre le café sur cette vieille terrasse ; je n'ai pas eu le temps depuis mon arrivée de voir si l'on y distingue aujourd'hui la flèche de notre cathédrale, et vous savez que je ne l'ai pas revue depuis douze années ! C'est long ! — bien long ! pour un vieil Alsacien.

II

MÉNAGÈRE D'ALSACE

La première maison de la ville, de l'avis de tous, depuis la femme du notaire jusqu'au petit vigneron, est celle de madame Rippel, cousine de mesdemoiselles Fritzholz, et l'on parle avec admiration de sa cuisine, de son salon, de ses vingt-cinq armoires.

On assure que madame Rippel a dépensé trois mille francs pour ses casseroles de cuivre. A cinquante lieues à la ronde on ne rencontre chose pareille. Les cuisines de la Préfecture, à Strasbourg, n'étaient pas aussi belles du temps de M. Pron, le dernier préfet de l'Empire, et madame Rippel pourrait nourrir cent personnes, à en juger par le nombre de ses moules, casseroles et couvercles, éclatants comme l'or et l'argent, de ses pots, de ses buffets, blancs comme le sucre. Julie sur le carreau fait des losanges de sable et toute la maison est dressée, voire les chats, à sauter d'un losange dans l'autre, sans déplacer un grain.

Mais comment diable oserait-on faire la popotte dans toutes ces splendeurs !... Ceux qui sont dans le secret du ménage, comme mademoiselle Rosalie, savent que madame Rippel possède auprès de sa belle cuisine une autre plus petite, qu'elle ne montre à personne, et les casseroles rétamées, et les pots fêlés n'y font pas défaut, assure-t-elle.

Le salon de madame Rippel?...

Personne ne l'a jamais vu, sauf les parents de Strasbourg au jour des noces de mademoiselle Rippel ; il ne s'ouvre que

pour les nettoyeuses. Mais il en est du salon comme de toute chose cachée ; le mystère grandit les renommées.

Par les « on dit » des nettoyeuses, « on » sait que le parquet est ciré deux fois l'an, que de superbes sièges en velours bleu de roi se cachent sous des housses à volants, qu'il y a des glaces nombreuses voilées de gaze, un lustre de Baccarat à douze branches de cristal, sous un capuchon blanc ; et... la plus belle pièce de toutes, un magnifique tapis bleu, *sous* lequel s'étend une couche de gros papier, *sur* lequel s'étale un autre papier et une toile. Grâce à ces précautions, madame Rippel ne craint pas que son tapis déteigne, et le camphre et le poivre y séjournent en si grandes masses que les nettoyeuses s'y prennent à deux fois pour ouvrir la porte du sanctuaire. On prétend que pour la même raison le jour des noces de mademoiselle Rippel tout le monde eut la migraine...

Mais son orgueil le plus grand, madame Rippel le place dans ses armoires : armoires à vaisselle, à vêtements, à journaux, à mercerie, à flacons, à tout ce que l'on voudra, tout les deux ans madame Rippel achète une nouvelle armoire, et quand le meuble est là, il faut bien trouver quelque chose à mettre dedans.

Les plus belles, les plus grandes, les plus chères de toutes, sont les cinq armoires à linge. Qui pourrait dire les soins, l'affection dont la dame les entoure !

Les piles y sont établies par elle-même, une règle à la main, pour conserver l'alignement parfait. C'est un rude travail de soulever ces draps lourds, afin de glisser sous chaque pile les dernières pièces lavées !

Mais madame Rippel seule a droit au maniement du linge dans toute la maison et le pauvre mari n'ose prendre un mouchoir ou une chemise dans sa propre commode. Chaque dimanche matin voit madame Rippel en jupon, faire sur les bras de son mari, de Kath et de Julie la distribution « officielle » du linge pour la semaine.

Et depuis quarante-cinq ans de mariage, il ne s'est pas perdu un torchon ; les douzaines de douzaines s'étagent encore intactes sur les planches comme dans les tiroirs. Léguer à ses enfants les douzaines incomplètes semblait un déshonneur aux antiques ménagères de chez nous.

Mais hélas ! les beaux usages vont se perdant. Lorsque madame Rippel maria sa fille à un ingénieur de Cochinchine, on raconte que le paquebot portant les mariés emmenait aussi les caisses renfermant le trousseau traditionnel d'Alsace : douze douzaines de serviettes, de draps, de torchons, de taies, de chemises, de pantalons, etc...

Jamais on n'avait pu décider madame Rippel à renoncer au chiffre fatidique de douze. Le gendre en fut quitte pour vendre les trois quarts du trousseau en arrivant à Saïgon, ne pouvant encombrer jonques et voitures de pareils colis. Et ce fut l'origine d'une inimitié implacable entre « l'antique » madame Rippel et son gendre.

*
* *

Les oiseaux chantent dans le verger en fleurs.

M. Rippel s'est levé dès six heures ; il s'habille hâtivement ; avec grande attention, il évite de cogner son verre ou sa cuvette, et souvent, l'œil inquiet, il se retourne vers madame Rippel qui sommeille.

Le pantalon, la veste sont vite enfilés, la moustache grise brossée, se raser, il n'en est pas question, car aujourd'hui... c'est jour de « grande lessive ».

Or, M. Rippel, les jours de « grande lessive » est aussi malheureux qu'un chat en déménagement. Heureusement que la catastrophe ne se produit qu'une fois l'an. En Alsace, tout ménage qui se respecte fait la lessive tout les douze mois seulement, on montre à tous, par là, la richesse des armoires ; et madame Rippel, orgueilleuse bourgeoise, n'a garde d'y manquer.

Toute la ville sait que la semaine après Pâques, les six bonnes laveuses de l'endroit sont retenues chez elle, sept jours durant. Tout le monde sait aussi que la dame permet à ses laveuses trois morceaux de sucre par bol de café au lait et six verres de vin par jour ; ainsi le veut l'orgueil de madame Rippel qui tient à être réputée comme la « première maison » de la ville. Quand elle passe sur le marché, les gens se poussent : — Hein ! as-tu vu madame Rippel ? Quand elle entre chez le pharmacien ou le confiseur, dès que son gant

de peau glacée tourne le bouton de la porte, les saluts du patron l'accueillent avec respect. Et pourtant madame Rippel ne manque pas de peser chaque fois la viande du boucher « comme cela doit se faire ».

Le pauvre M. Rippel, les jours de « grande lessive » ne sait plus où se fourrer, il est de trop partout. En ces fameuses journées, sa femme est pareille à une pile électrique : au moindre contact, l'étincelle jaillit. La maison est une ruche en suractivité, où tout homme paraît un bourdon égaré. Kath et Julie elles-mêmes se trouvent le droit de le déloger de partout, sous prétexte de décrocher un rideau ou de balayer à des heures insolites. Bref, M. Rippel est à ces moments traité comme un petit garçon qui aurait encore des chandelles sous le nez.

Aussi a-t-il pris depuis ce matin le parti fort sage d'enjamber au plus vite, dès sept heures du matin, les cuveaux innombrables qui encombrent la cour ; il ouvre la grande porte, en maintenant la sonnette du bout de sa canne, et le voilà dehors.

Mais où déambuler à sept heures du matin? Les ménagères le regardent du pas de leur porte. Il entre chez l'horloger pour faire revoir sa montre qui ne varie pas d'une seconde. (L'horloger est le premier à ouvrir sa boutique sur la Grand'-Place.)

Puis arrivent les paysannes du marché, et M. Rippel tourne autour des paniers. Enfin, vers dix heures il s'attable à la brasserie, en face d'un ami qui le regarde avec compassion :
— Hein ! « grande lessive » chez vous, mon pauvre. (Tous les maris d'Alsace ont l'horreur collective et héréditaire des lessives.)

Cependant, dès sept heures les laveuses sont arrivées. Un quart d'heure, montre en main, pour avaler leurs bols de café au lait avec force tranches de pain bis, et les voilà chacune à son baquet : Kath et Julie président au coulage des cendres dans la cuve monumentale prête à recevoir le linge ; madame Rippel... regarde faire.

Dès qu'elle a tourné le dos, les langues marchent autant que les bras. On connaît notre vieux dicton : « Avoir une

gueule de laveuse ». Deux laveuses de petite ville équivalent à la renommée aux cent bouches ; c'est pourquoi madame Rippel octroie aux siennes trois morceaux de sucre par bol de café au lait et six verres de vin blanc.

La grande cuve est déjà pleine à demi quand arrive le moment de prendre le « dix heures », les belles tranches de pain couvertes de fromage blanc et de ciboulette hachée, qu'arrose un verre de vin ; on sait travailler ferme en Alsace, mais à condition de manger ferme aussi !

Puis le savon est repris avec une nouvelle ardeur jusqu'à la cloche de midi.

Le douzième coup tinte encore, lorsque M. Rippel ouvre la porte de la maison. Il enjambe les flaques d'eau sous l'œil narquois des laveuses et se met à table sans hâte; il sait que de temps immémorial dans toutes les maisons le premier jour de « grande lessive » on mange « la soupe et le bœuf ». Mais hélas ! sans les nombreux hors-d'œuvre qui font le charme du bouilli alsacien : salades de raifort, de radis noir, de concombres, de betteraves ; les jours de « grande lessive » on ne fait pas de cuisine : on n'en a pas le temps.

M. Rippel sait aussi que le soir, le repas sera moins succulent encore : soupe à la farine roussie et œufs à la coque. Demain paraîtra le rôti de porc aux choux selon l'antique tradition du second jour de lessive. Il lui faut attendre le surlendemain pour trouver quelque chose à son goût, les saucisses et cervelas avec la salade de pomme de terre,... et M. Rippel visiblement, n'est pas gai...

*
* *

Cette dernière semaine d'avril est froide, pluvieuse ; la neige est tombée sur toute la montagne et la lessive de madame Rippel a grand mal à sécher. Dans chaque maison se mouchent et toussent des gens enrhumés ; mademoiselle Rosalie, la visiteuse professionnelle des amis souffrants, trotte d'une famille à l'autre, apportant les petits pots de gelée de viande dont elle a le secret héréditaire. Il y a même de vrais malades. Le vieux curé ne va pas et madame Rippel, la forte madame Rippel, est, dit-on, menacée de pleurésie.

Elle n'est pas commode à soigner, elle toujours gaillarde jusqu'à ce jour. Julie et Kath sont sur les dents, de répondre à ses coups de sonnette répétés. Et malheur quand on verse une goutte de bouillon sur son drap, une cuillerée de tisane sur le parquet ciré! Madame Rippel voit tout du fond de ses oreillers, elle fait chercher la cire et la brosse pour réparer le mal. Tout ce qu'on lui offre sent mauvais, dit-elle... M. Rippel est aussi malheureux qu'aux jours de « grande lessive ».

Mais voici qu'un matin, la laitière apporte à mademoiselle Rosalie la nouvelle que madame Rippel est dans le coma.

Mademoiselle Rosalie chausse vite ses bottines, enveloppe un bol de succulente gelée faite exprès pour l'amie, et s'en va sonner à sa porte.

M. Rippel, méconnaissable, la reçoit à l'entrée.

— Voyons, mon ami, du courage, ça va se remettre.

— Non, — dit-il en hochant la tête, — elle ne *gronde* même plus.

Tante Rosalie s'approche du lit :

— Mélanie, bonjour, je t'apporte la gelée, voyons, une cuillerée ! Veux-tu? ouvre la bouche !...

La malade crache sur le drap... Cracher sur un drap ! c'est grave ! Rosalie le sent. Elle prend la main de sa cousine :

— Mélanie, tu me reconnais? — dit-elle.

La malade fait un effort et murmure :

— C'est la fin, la fin...

Elle regarde d'un air absent M. Rippel affalé dans un fauteuil, Kath et Julie pleurant dans un coin. Elle veut parler encore... mademoiselle Rosalie se penche pour ne rien perdre de cette voix faible, entrecoupée :

— Dans l'armoire... tu sais... Rosalie, tu verras, à gauche, la première pile... tu prendras là le drap pour l'enterrement... Il y en a treize... sur cette douzaine...

Et voici la fin héroïque de madame Rippel que l'on racontait dans la ville, avec admiration, encore dix ans après.

III

LE CURÉ MAIER

Les branches des poiriers ont vêtu un manteau blanc, fleuri, épais comme une chape ; les pêchers dans l'air balancent leurs antennes roses. Il neige des pétales délicats qui jonchent l'herbe tendre, le ciel est divinement bleu.

Le vieux curé Maïer regarde un petit pinson qui chante dans le tilleul.

Un pied sur sa bêche, la soutane relevée sous les cordons de son tablier, il écoute, il sourit.

Dans l'herbe, les primevères ouvrent leurs petits yeux, les pervenches rampent sous les buissons... et le curé Maïer sourit aux petites fleurs, aux oiseaux qui bâtissent leur nid.

Sûrement, si M. Maïer avait toujours l'oreille du bon Dieu, il n'y aurait que bonheur sur la terre.

Il reprend sa bêche... encore une bonne matinée et tout le jardin sera labouré.

Le vieux curé aurait presque envie de chanter lui aussi ce beau matin, mais... il n'a plus chanté que du latin depuis le temps où, avec ses camarades, il psalmodiait au mois de mai, en attachant un fil à la patte des hannetons :

Hanneton vole, hanneton vole ;

depuis le temps encore où, vers quinze ans, il répétait avec sa cousine Mariele :

Qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon cueillir la fraise...
Au bois de Bayeux quand on est deux, quand on est deux,
Mais quand on est trois, quand on est trois, mam'zelle Thérèse...

Le curé Maïer déjà comme petit garçon aimait trop les fleurettes et les oiseaux des champs et tressait des guirlandes com e les filles. Le père, vers ses quinze ans, le mit au séminaire.

Tout en écoutant le petit pinson, M. Maïer caresse ses souvenirs.

Voilà cinquante années, un demi-siècle ! que par un beau matin comme celui-là il fut nommé vicaire dans sa première paroisse où il connut son vieil ami le pasteur Caspari, dans ce petit village des Vosges où tous deux débutaient. Chaque soir, au coucher du soleil, on voyait la soutane de M. Maïer et la redingote de M. Caspari se profiler sur la colline d'où ils regardaient l'horizon s'empourprer.

Ils parlaient vignes, abeilles, politique et quelquefois aussi, bon Dieu.

On était libéral en ce temps-là !

Tous deux officiaient avec confiance dans la petite église où la messe était dite à sept heures, le culte à huit heures du matin. Dans les villages alsaciens, catholiques et protestants priaient dans le même lieu. Le chœur était réservé au curé, l'autel du pasteur se trouvait à droite, sous la chaire.

Ne disait-on pas, dans ce village, qu'un jour une femme prête à mourir fit appeler le pasteur en l'absence du curé; verrait-on semblable chose encore de nos jours !

M. Maïer s'épongea le front... cinquante ans avaient passé depuis lors ; tout autres étaient les esprits nouveaux dans la petite ville.

Les dames avec l'évêque ne s'étaient-elles pas mises en tête d'avoir une église neuve, une église purement catholique. On forçait M. Maïer à recevoir les dons, à faire même des quêtes. Il avait beau grommeler que le bon Dieu était aussi bien prié dans une vieille église et qu'on ferait mieux de donner tout l'argent à ses pauvres, l'église neuve allait son train, grande, massive et laide comme une gare de chemin de fer. Dans quinze jours, elle devait être consacrée par l'évêque. Les dames de la ville voulaient même, ce jour glorieux, fêter aussi le cinquantenaire de la première messe dite par leur curé.

A ce souvenir, M. Maïer frissonna et fit tomber sa bêche. L'idée d'officier dans cette froide nef devant un autel doré, battant neuf, lui semblait intolérable.

Et déjà les dames protestantes, afin de n'être pas en reste, commençaient les collectes pour remettre à neuf l'église qu'on leur abandonnait. Le pauvre M. Maïer par moments était

prêt à pleurer sur sa vieille sacristie aux armoires vermoulues, sur l'autel penché, inclinant vers la droite la file de ses candélabres avec les vases que mademoiselle Catherine fleurissait avec soin. (Mademoiselle Catherine elle aussi, en secret, avait peur de la pompe nouvelle.)

Derrière l'autel se trouvait le lutrin boiteux, et cette charmante niche gothique fleuronnée, où l'on posait les burettes d'étain ! L'escalier de la chaire menaçait quelque peu de se rompre, et les hirondelles, entrant par un vitrail, nichaient sous une solive... Mais que M. Maïer aimait toutes ces vieilles choses, sanctifiées par l'usage ! Comment tous les bois neufs et les pierres nouvelles pourraient-ils faire venir la prière sur ses lèvres?

Et cette cloche au son aigre, amenée par le fondeur, qui devait remplacer le son doux et fêlé de la « Strasbourgeoise » qui fut offerte au chapitre de la petite ville l'an 1446, lorsqu'enfin les bandes pillardes des Armagnacs furent chassées de l'Alsace dévastée.

Il continuait à neiger des pétales blancs et roses sur le front soucieux de M. Maïer, et il ne voyait pas les abeilles nouvelles sortir de leur ruche. Le pinson chantait toujours.

Soudain Barbele, la servante, appela :

— Monsieur le curé, monsieur le curé ! on demande les sacrements.

Quel chrétien pouvait bien quitter la terre, un si glorieux matin !

M. Maïer dénoua les cordons du tablier, qu'il pendit à un arbre et se fit aider par Barbele pour revêtir son surplis ; puis il entra dans l'église par la petite porte de son jardin pour prendre la sainte hostie.

Tout juste à ce moment-là, mesdemoiselles Rosalie et Catherine, les voisines du curé, s'approchent du mur bas qui sépare leurs jardins. Mademoiselle Rosalie se penche et regarde attentive les pousses de ses petits pois.

— Bonjour, Barbele, — dit Catherine, — je vois que les abeilles sont sorties de ta ruche ce matin. Tu es seule au jardin?

— Hé oui ! Monsieur le curé est chez un mourant.

— C'est vrai qu'on va fêter le cinquantenaire de sa première messe? — demande Rosalie, se relevant.

— Toute la paroisse le veut, mais monsieur le curé se fait tirer l'oreille, mademoiselle !

« Je crois vraiment que c'est à cause de cette église neuve, — ajoute Barbele, — hochant la tête sous son bonnet tuyauté. Monsieur le curé est tout triste à l'idée d'y célébrer la messe.

« Hé ! c'est qu'il n'est pas un curé comme les autres ! Quand on lui propose un avancement il ne veut pas quitter ses pauvres ni ses paroissiens. Voyez, aujourd'hui on lui offre une belle église neuve, il ne se décide pas à sortir de l'ancienne ; je crois bien que si l'on veut fêter mon maître, il faudra faire à sa tête et donner la cérémonie dans la vieille église. Hé ! pensez donc, mademoiselle Rosalie, c'est qu'elles y tiennent ces dames ! elles ont brodé une aube neuve, une belle chasuble, une nappe d'autel ; elles veulent inviter tous les messieurs curés des environs et leur offrir un dîner à la cure. Madame Schneit est venue déjà deux fois me parler du menu.

— Hé bien, ma bonne Barbele, ça en donnera du tracas !

— Ho ! ça ne fait rien, mademoiselle Rosalie, pour l'honneur de monsieur le curé, je ferai tout ce qu'on voudra.

*
* *

L'air est doux, les premières hirondelles sont arrivées ce soir, la nuit calme descend.

Sur le jardin en terrasse, M. Maïer se promène, un vieux livre à la main, un gros livre qui n'est pas son bréviaire.

La première étoile sur les branches du noyer s'allume.

Que peut bien lire le curé si attentivement?

Il va, il vient, le long de la terrasse.

« L'empereur de Byzance envoyait en cadeau à l'empereur Charlemagne, un morceau de la vraie Croix porté par un chameau d'Arabie. Le convoi byzantin longeait la chaîne des Vosges, en remontant vers Aix-la-Chapelle où résidait l'empereur franc. Arrivé à l'endroit où s'éleva plus tard notre ville, le chameau mit genou à terre et ne voulut plus se relever.

Un saint ermite des forêts voisines fut appelé pour décider le porteur de reliques à reprendre sa route. Rien n'y fit, et le moine déclara que le Christ manifestait ainsi son désir d'avoir une église bâtie en ce lieu. L'empereur Charlemagne dota l'église d'un riche monastère dont l'ermite fut nommé le premier prieur. »

... M. Maïer est resté pensif.

— Dire que me voici obligé de renoncer à une église bâtie par Charlemagne sous les débris de la « vraie Croix », marmotte le vieux curé, pour officier dans ce laid hangar neuf !

« Ils veulent ma mort ! Barbele a beau me dire : c'est un sacrifice qu'il faut offrir à Dieu, voilà une chose que je ne surmonterai pas.

« Et dans cette même église, — continue le curé en fermant *Dom Calmet*, — dans cette même église, agrandie au XIIe siècle, un moine de Clairvaux prêcha la Sainte Croisade !

Barbele, l'œil inquiet, était venue vers son maître.

— Demain pour la dernière fois, je dirai la messe dans ma chère église.

« Hé mais ! j'ai tenu bon ; puisqu'ils veulent un cinquantenaire, que cela soit au moins sur l'autel où j'officiais depuis quarante années... Monseigneur n'a qu'à inaugurer tout seul sa nouvelle caserne ! — fait-il en lançant à Barbele un regard courroucé.

Jamais personne encore n'avait vu M. Maïer en colère.

Barbele, inquiète, respectueusement conseille :

— Monsieur le curé, faut rentrer vous coucher et boire le bouillon que je vous ai préparé. Vous ne mangerez rien demain avant onze heures, puisque la messe est à dix, il faut donc prendre des forces ce soir.

Dans son exaltation, M. Maïer allait presque répondre : — Porte ton bouillon au diable ! mais il se contint.

Bon gré, mal gré, il fallut obéir et se mettre au lit, mais de bouillon on n'en prit goutte : M. Maïer était vraiment bien singulier ce jour-là.

Toute la nuit il rêva Byzance, paladins, pèlerinages à Rome aux tombeaux des martyrs, et lui, modeste curé, dans une superbe basilique parée de fresques et de mosaïques, posait justement la couronne impériale sur le front de Char-

lemagne, quand Barbele entra, portant avec respect la chasuble et l'aube neuves, resplendissantes.

Elle tenait aussi à la main une dépêche :

— Hé ! voyez, monsieur le curé, même les absents pensent à vous aujourd'hui !

M. Maïer hochant la tête, ouvrit le papier bleu :

— Ha ! par exemple ! du Grand Rabbin de France !

— D'un rabbin ! monsieur le curé !...

— Oui, ma bonne Barbele, ça t'étonne ; on sait que tu n'aimes pas les Juifs ! Hé bien ! Je vais aujourd'hui, en l'honneur de mon cinquantenaire, te raconter une histoire de Juif que je ne t'ai jamais dite, vieille fanatique. Écoute :

— Quand j'étais dans ma première paroisse — tu sais là où j'avais mon ami le pasteur — en visitant les écoles comme délégué cantonal, j'avais remarqué un pauvre petit Juif, très intelligent et toujours le premier en classe. (Dans cette commune il y avait autant de protestants et de juifs que de bons catholiques.)

« Un jour, rencontrant le petit Abraham, je lui demande :

« — Qu'est-ce que tu veux devenir, quand tu seras grand?

« — *Révès*, monsieur le curé.

« — Rabbin ! mon petit, mais il faut beaucoup apprendre pour cela.

« — Je veux beaucoup apprendre...

« La réponse du petit Juif me trotta plusieurs jours par la tête ; son père était le plus pauvre juif du village, il avait sept enfants...

« Un soir en me couchant, je me dis : je donnerai des leçons au petit Abraham. Je fis venir le père le lendemain et je commençai le latin avec le gamin. Quelques mois après, Abraham faisait de tels progrès qu'un conseiller général obtint une bourse pour lui.

— Monsieur le curé, vous avez fait tout cela pour un Juif? Ce n'était tout de même qu'un Juif !...

— Un Juif ! un Juif est une homme comme un autre et tu ne te mettras jamais ça dans la tête, vieille entêtée, et sapristi ! le mien n'a pas été ingrat, je t'assure.

« Figure-toi qu'en 1867, comme j'étais allé voir Paris et que je logeais chez un cousin, pas beaucoup plus riche que

moi, qu'est-ce que je vois un matin devant notre porte : un superbe équipage avec un laquais qui me prie de monter en voiture, et bientôt je me trouve devant qui : mon petit Abraham, devenu Grand Rabbin de France.

« Ce jour-là il n'y eut plus ni Juif, ni catholique, va ! Mon ancien élève exigeait que je le tutoie, comme autrefois ; il donna un grand dîner en mon honneur et raconta notre histoire aux convives. Il me fit promener par tout Paris, et mener jusqu'au Havre voir la mer et les navires ; il ne savait quoi inventer pour me combler.

« Et figure-toi, il avait su ma présence à Paris par sa vieille maman octogénaire dans un village d'alors, ce bon village où catholiques, juifs et protestants me firent cortège quand je dus quitter cette brave commune pour une autre. Oui ! les notables alors m'ont accompagné tous, dans leurs voitures, jusqu'à ma nouvelle résidence. On aurait dit un évêque en tournée...

« Mais la vieille maman est morte depuis longtemps, comment le Grand Rabbin a-t-il su mon cinquantenaire?... J'y suis, Barbele, il reçoit le *Journal d'Alsace*.

Depuis une heure arrivent sans relâche les tartes, les biscuits, les pâtés, les croquants, les vins, les viandes, les fleurs pour le repas offert aux cent messieurs curés des villages d'alentour, par les dames paroissiennes.

Le menuisier Michel dresse deux tables dans la grange ; tout un peuple de femmes s'agite sous les ordres de Barbele et de madame Schneit et de mademoiselle Rosalie, et suspendent des guirlandes, ou empilent des assiettes.

Un arc de triomphe s'élève devant l'église, avec un reposoir fleuri, voici deux jours que les petites filles se promènent par la ville en affreuses papillottes, — car pour se faire belle il faut d'abord, paraît-il, se faire laide. — Mais ce matin sur le pas de leurs portes, au soleil, toutes les mamans dépapillottent leurs progénitures et brossent leurs boucles blondes de petits angelots.

On revêt les robes blanches vaporeuses, on suspend au cou les corbeilles fleuries pour la procession...

On a tant cueilli de roses, de pivoines et de marguerites

que les jardins semblent la proie des chenilles et des sauterelles du désert.

*
* *

Paré de son aube et de sa chasuble neuves, le curé Maïer sort de la sacristie et monte vers l'autel, plus ému qu'au jour de sa première messe.

Il ne voit ni les rangs des petites filles blanches à genoux, ni les corsages de satin reluisant des matrones, ni la foule des prêtres noirs massés sous les piliers romans. L'âme du vieux curé est loin des choses vaines de la terre. Un sentiment étrange oppresse son cœur. Il lui semble officier pour la mort d'un ami très aimé.

L'encens que répandent devant lui les enfants de chœur achève de le troubler ; soudain, il croit conduire son propre enterrement, son tombeau va être là sous la crypte romane de son église fermée ; ses lèvres s'ouvrent pour réciter la prière des morts.

A l'instant l'orgue entonne un hymne d'allégresse et M. Maïer chancelant descend de l'autel.

Le voilà rentré dans sa vieille sacristie où fume l'odeur des cierges qu'on éteint ; les enfants de chœur au mur suspendent les ostensoirs et s'approchent pour le dévêtir de ses riches habits. Il reste comme égaré, assis sur un prie-Dieu, et murmure :

— La dernière fois, la dernière fois.

Et les enfants, respectueux, n'osent le toucher.

*
* *

La santé du curé est portée en triomphe. Depuis trois heures déjà, les convives sont attablés, mais le repas est loin d'être fini, on ne réunit pas pour une bagatelle les bons curés d'Alsace, fichtre !

M. Maïer a la tête lourde, il a trinqué tant de fois déjà ; on ne peut montrer une mauvaise grâce constante aux sourires et aux vœux des amis.

Tous les visages sont rutilants ; avec leurs serviettes, les gros curés s'éventent. En tête de la première table, siège M. Maïer, ayant à sa droite le doyen des curés, à sa gauche la petite-cousine Mariele, devenue deux fois grand'mère. M. Maïer a oublié son chagrin, le riquewihr et le tockay d'Alsace sont de fameux lethés ; la vieille Mariele en boucles blanches est fort gaie aussi.

Elle a eu autrefois renom de bonne chanteuse.

— Si vous chantiez quelque chose, madame Pfaff, — lui crie l'abbé Mittelhauss, — vous devez bien savoir encore des chansons.

Cousine Mariele se défend : comment, elle !... une grand'mère! chanter au cinquantenaire du curé !

— Justement parce que vieille grand'mère, vous nous rappelleriez notre jeunesse, madame Pfaff, allez donc ! !

Cousine Mariele a reculé sa chaise ; elle prend son petit verre à la main, tousse, et tout à coup entonne d'une voix chevrotante :

Ha ! qu'il fait bon, qu'il fait donc bon cueillir la fraise...

— Ha ! qu'il fait bon, qu'il fait donc bon... — reprend M. Maïer, qui s'est levé.

Les voilà qui chantent en chœur.

Toutes les grosses mains des curés battent ensemble ; la joie est générale..., on sait que Mariele et son petit-cousin du séminaire avaient été quelque peu amoureux l'un de l'autre.

H. ROSNOBLET

LA BANQUE DE FRANCE

« La Banque de France, aujourd'hui comme hier, dispose d'un crédit propre et personnel, capable de coopérer au salut du pays : justifiant une fois de plus l'appellation nationale qu'elle a reçue de ses illustres fondateurs, elle peut élever son patriotisme à la hauteur de toutes les circonstances et de toutes les difficultés ; son crédit s'impose bien au delà de nos frontières. Elle le doit, Messieurs, nous avons bien le droit de le proclamer, à la sagesse et à la fermeté de ses Conseils, qui, dans tous les temps et au milieu des crises les plus redoutables, ont su maintenir hors de toute atteinte les maximes fondamentales de son institution ; elle le doit à ce sentiment qui, depuis un siècle, n'a cessé de dominer ses délibérations et ses actes : le sentiment de sa responsabilité et de son indépendance. » Ainsi s'exprimait le Gouverneur de la Banque de France, M. Georges Pallain, devant l'assemblée générale des actionnaires qui a eu lieu le 28 janvier dernier, et l'on ne peut qu'applaudir à ses éloquentes déclarations. Tout le monde reconnaît que, depuis le début des hostilités, le Banque de France a rendu à la défense nationale et à la défense économique du pays les plus signalés services. Elle a pu à la fois faire face aux besoins immédiats du Trésor public et permettre au commerce français de supporter la crise dont il était atteint. Elle a pu remplir la tâche énorme que lui imposaient ses devoirs envers la nation, en conservant à ses billets une confiance universelle.

Le large crédit de la Banque de France est dû tout d'abord

à sa durée. Fondée le 24 pluviôse an VIII (13 février 1800), elle est la plus ancienne des banques d'émission, après la Banque d'Angleterre créée en 1694, mais dont l'organisation actuelle ne remonte, il est vrai, qu'au 19 juillet 1844. Ses débuts ont été difficiles. Elle avait à lutter contre la méfiance du public pour la monnaie de papier, et cette méfiance était justifiée, non seulement par la faillite du système de Law[1] et l'échec des « caisses de crédit » instituées sous le règne de Louis XVI, mais aussi par les ruines qu'avaient provoquées les assignats de la Révolution. Ses premiers statuts avaient toutefois limité ses attributions de telle sorte qu'elle fût à l'abri de toutes les crises. Les opérations de la Banque devaient se borner : « 1° à escompter des lettres de change et billets à ordre revêtus de trois signatures de citoyens français et de négociants étrangers ayant une réputation notoire de solvabilité ; 2° à se charger, pour le compte des particuliers et des établissements publics, de recouvrer le montant des effets qui lui seront remis et à faire des avances sur les recouvrements de ces effets lorsqu'ils lui paraîtront certains ; 3° à recevoir en compte-courant tous les dépôts et consignations, ainsi que les effets qui lui seront remis par des particuliers ou des établissements publics ; à payer pour eux les mandats qu'ils tireront sur la Banque ou les engagements qu'ils auront pris à son domicile et ce, jusqu'à concurrence des sommes encaissées à leur profit ; 4° à émettre des billets payables au porteur et à vue et des billets à ordre payables à un certain nombre de jours de vue. Ces billets seront émis dans des proportions telles que, *au moyen du numéraire réservé dans les caisses de la Banque et des échéances du papier de son portefeuille, elle ne puisse dans aucun temps être exposée à différer le paiement de ses engagements au moment où ils lui seront présentés.* »

De ces diverses opérations, les trois premières constituent la pratique habituelle du commerce de l'argent, c'est-à-dire

1. A la première assemblée générale des actionnaires de la Banque de France, tenue le 25 vendémiaire an IX, le citoyen Journu-Auber, l'un des censeurs, s'exprimait dans les termes que voici : « Citoyens actionnaires, depuis la catastrophe trop mémorable du système de Law, une prévention contre tout projet de banque générale en France était si fortement prononcée, que les meilleurs esprits n'osaient ni reproduire l'idée, ni en concevoir l'espérance. »

de la banque. Elles ont pu, depuis cette époque, s'accroître dans des proportions considérables, notamment par la diffusion des valeurs mobilières, par l'usage des chèques et des virements, mais elles n'ont pas varié. Par contre, la quatrième opération, celle qui consiste à émettre des « billets au porteur et à vue », est d'une nature spéciale. A l'époque où fut créée la Banque de France, elle ne constituait pas un privilège : d'autres établissements, la Caisse d'escompte du commerce, le Comptoir commercial et la Caisse Jaback, émettaient également des billets au porteur et à vue selon les besoins de leur portefeuille d'escompte et sans aucune restriction légale, La Banque de France, au contraire, devait limiter ses émissions de billets à vue au montant de ses réserves métalliques et des effets de commerce qu'elle avait escomptés. Un portefeuille sain, ne comprenant que du papier revêtu de trois signatures de négociants notoirement solvables, constitue, en effet, la meilleure garantie du billet de banque ; au fur et à mesure des échéances de courte durée, les avances de la Banque seront remboursées, soit par le versement de ses propres billets, soit par des espèces. La monnaie de papier, gagée sur des ressources certaines, aura la même valeur que l'or et l'argent.

Lorsque Bonaparte fit appel au concours des capitalistes de Paris pour fonder la Banque de France, les affaires étaient rares, le crédit suspendu et le Trésor à peu près vide. En dépit de la protection officielle dont on l'accablait[1], la Banque était réduite à l'impuissance : on crut cependant que, en la dotant du privilège exclusif d'émettre des billets à Paris, on l'aiderait à se tirer d'embarras, et ce privilège lui fut accordé par la loi du 14 avril 1803. Le ministre du Trésor avait un droit de contrôle, mais la Banque de France conservait son indépendance. Elle était administrée par quinze régents et trois censeurs nommés par l'assemblée générale des actionnaires, et le Conseil général, ainsi formé de dix-huit membres, élisait à son tour

1. Cette protection officielle s'était traduite notamment par la souscription de la Caisse d'amortissement à 5 000 actions de la Banque de France. Sur la liste des principaux actionnaires de la Banque qui figure en tête du compte rendu de l'assemblée générale du 25 vendémiaire an IX, on lit également les noms du général Bonaparte, premier Consul ; Louis Bonaparte. Hortense Beauharnais; Barbé-Marbois ; Dubois, préfet de police ; Cambacérès, deuxième Consul ; Lebrun, troisième Consul, etc.

un comité de trois régents chargés de diriger l'ensemble des opérations. L'assemblée des actionnaires, qui n'avait d'autre pouvoir que celui de choisir les membres du Conseil général, n'était formée que par les deux cents plus forts actionnaires ne pouvant pas se faire représenter et ne disposant chacun que d'une seule voix. Ces prescriptions impératives de la loi de 1803 sont d'autant plus intéressantes à rappeler qu'elles n'ont pas été modifiées depuis cette époque, sauf en ce qui touche le mode de nomination du comité directeur de la Banque. Au surplus, le choix de ce comité ne devait pas rester longtemps à la di crétion des régents : la loi du 3 mai 1806, qui a réorganisé la Banque pour la troisième fois, décide que le comité de trois membres sera remplacé par un Gouverneur et deux sous-gouverneurs, nommés par l'État et par suite révocables à sa volonté.

Cette dernière disposition souleva les protestations des régents qui s'efforcèrent, d'ailleurs vainement, après la chute de l'Empire, de la faire supprimer. Le premier Gouverneur de la Banque, Cretet, conseiller d'État, eut, il est vrai, l'habileté de calmer ces appréhensions, en rappelant que le Conseil général restait le maître de ses décisions et que la direction ne pouvait rien faire sans son consentement. Dans le remarquable discours qu'il prononça à l'assemblée générale des actionnaires du 13 mai 1806, le nouveau Gouverneur sut, en outre, nettement définir le rôle de la Banque de France : « Il n'est, disait-il, qu'un genre de banque solide et durable, celui d'une association simple et dégagée de toute fiction, formée par des capitaux réels ; c'est une maison de commerce, mais supérieure par son capital, ses privilèges, son crédit, à toutes les maisons privées qui pourraient exister. Une telle banque, conduite par des règles fixes, ne fait que les affaires limitées et déterminées par ses statuts. Rien ne peut la pousser dans des spéculations contraires à son but et à ses intérêts, ni dans aucune opération qui puisse l'entraîner, à peine de sa honte et de sa ruine, à jamais différer le remboursement de ses engagements : telle est la Banque de France. » Mais, pour suivre cette politique, il eût fallu que la Banque pût résister aux propres sollicitations du gouvernement et ne pas escompter trop largement ses valeurs. Or,

en s'emparant de la direction de la Banque, Napoléon 1er avait évidemment le dessein de lui imposer sans cesse de nouvelles avances qui pouvaient la conduire à sa perte. Quoi qu'il en soit, la loi de 1806 accordait à la Banque, en échange de droits nouveaux attribués à l'État, une prorogation de son privilège qui ne devait expirer que le 24 septembre 1843. Les statuts de la Banque étaient désormais arrêtés par l'Empereur sous forme de règlement d'administration publique et ce règlement ne pouvait être modifié que par une loi. Un décret impérial du 16 janvier 1808 régla de la sorte les statuts définitifs de la Banque : il contenait soixante-deux articles reproduisant pour la plupart les statuts antérieurs ; les dispositions nouvelles avaient surtout pour objet de fortifier l'action du Gouvernement sur la Banque.

Les lois ultérieures du 10 janvier 1840, du 9 juin 1857, du 17 décembre 1897 et du 27 décembre 1911, qui ont de nouveau prorogé le privilège de la Banque de France, maintiennent dans leurs grandes lignes les statuts primitifs, en les adaptant toutefois aux circonstances et aux progrès économiques, mais avec une tendance marquée à accroître les pouvoirs de l'État et les sacrifices de la Banque en sa faveur. L'organisation de la Banque de France, ainsi comprise, ne ressemble à aucune autre : elle est, d'ailleurs, en contradiction avec les principes de l'économie politique orthodoxe et avec les principes socialistes. Les économistes ont toujours soutenu, en effet, que les banques d'émission devaient vivre sous un régime de pleine liberté et de pleine indépendance vis-à-vis de l'État. La confiance, disent-ils, ne s'impose pas ; c'est au public qu'il appartient d'apprécier la différence entre une monnaie de papier très saine et une autre qui l'est moins. Lorsque l'État se mêle de la gestion d'une banque d'émission, c'est toujours pour l'accabler de charges nouvelles et pour l'obliger à lui faire des avances qu'il n'est jamais pressé de lui rembourser, et il porte ainsi l'atteinte la plus grave au crédit de la banque. Les socialistes tiennent au contraire le raisonnement que voici : l'État ne peut confier à une banque privée le monopole des émissions de billets ayant cours légal et lui fournir ainsi le moyen d'exercer un « droit régalien ». L'émission de ces billets ne saurait appartenir qu'à l'État qui pourra, d'ailleurs, avec

l'aide de conseils autorisés, se livrer en toute sécurité aux mêmes opérations que la Banque de France. Ainsi aux époques de crises ou de calamités publiques, l'État aura à son entière disposition un instrument de crédit merveilleux lui permettant de faire face à toutes les difficultés momentanées qui pourront surgir, soit d'une guerre, soit même d'une situation économique précaire.

Entre le principe absolu de la liberté et le système opposé de la gestion directe par l'État, il y a place évidemment pour une modalité intermédiaire et qui consiste à placer la banque d'émission sous le contrôle du gouvernement, mais avec une indépendance et une responsabilité assez larges pour qu'elle puisse défendre ses intérêts et ceux de sa clientèle en toute sécurité, pour qu'elle puisse vivre et prospérer à l'abri des coups d'autorité, pour qu'elle puisse rendre surtout au monde des affaires et au public les services qu'ils attendent d'elle. Les discussions parlementaires ou autres qui s'engagent périodiquement sur le rôle de la Banque de France, sur les prétendus principes qui doivent être appliqués à une banque d'émission, sont d'ordre théorique : elles s'inspirent le plus souvent de l'esprit de parti ou de l'esprit de système. En pareille matière, il importe de regarder les faits et ne s'en rapporter qu'aux données certaines de l'expérience. Or, les statuts de la Banque de France ont résisté à une expérience de plus d'un siècle et ils ont donné des résultats excellents : cela suffit pour démontrer leurs avantages. Il est, d'ailleurs, à remarquer que, en France, les solutions intermédiaires ou de juste milieu ont toujours semblé préférables aux solutions basées sur des principes absolus. Lorsqu'il s'est agi, par exemple, d'instituer le régime des chemins de fer, on s'est trouvé en présence de deux systèmes : celui de la liberté complète de l'industrie des transports et celui de l'exploitation directe par l'État. On en a longtemps discuté les avantages et les inconvénients réciproques et, finalement, on a dû reconnaître, avec M. Dufaure, qu'une transaction s'imposait et que, pour ne pas se tromper, il convenait de faire l'expérience d'un système mixte, consistant à faire exploiter les chemins de fer par des compagnies privées, mais sous le contrôle et avec la garantie de l'État.

Les statuts de la Banque de France procèdent d'une même idée : ils ont été conçus de manière à conserver à la Banque son caractère d'établissement privé, soumis au contrôle et à la surveillance d'un Conseil général nommé par les actionnaires, mais en donnant à l'État le droit de désigner le Gouverneur et les deux sous-gouverneurs.

Le Gouverneur peut s'opposer à toutes les propositions du Conseil général, mais il ne peut rien faire sans son autorisation formelle ; il doit s'appuyer sur son avis pour prendre telle ou telle décision engageant le crédit de la Banque. Il est vrai que ce Conseil général comprend, outre le Gouverneur et les deux sous-gouverneurs, désignés par l'État, trois trésoriers-payeurs en exercice qui sont des fonctionnaires publics. L'assemblée générale des actionnaires se réunit tous les ans, d'ordinaire vers la fin de janvier, pour entendre la lecture du compte rendu qui lui est présenté par le Gouverneur au nom du Conseil général et le rapport des censeurs sur la gestion de la Banque ; elle nomme les régents et les censeurs qui font partie du Conseil général.

*
* *

En examinant la série des opérations de la Banque de France, nous ferons mieux comprendre encore la nécessité qui s'impose à son Conseil de suivre une politique de prudence. A ses débuts, elle se livre presque exclusivement à l'escompte des effets de commerce. En échange de la remise de ces effets, elle délivre des billets remboursables en espèces et à toute réquisition. Mais, avant même de faire l'escompte, elle doit posséder une encaisse métallique suffisante pour rembourser les porteurs de ses billets, puisqu'il s'écoulera un certain délai entre la remise des effets et leur paiement. Si elle escompte trop largement et si les effets ne sont pas payés à l'échéance, les porteurs de billets s'alarmeront et demanderont à les échanger contre des espèces. C'est précisément ce qui s'est produit à diverses époques, notamment en 1805, où l'encaisse métallique est tombée à 1 185 000 francs et où il a fallu limiter le remboursement des billets ; en 1814, où la même crise s'est renouvelée ; en 1848, où le cours forcé, c'est-à-dire la faculté

de ne pas rembourser les billets en espèces, fut pour la première fois établi.

Que faut-il donc faire pour maintenir la confiance du public dans le billet de banque? Il faut deux choses : une encaisse métallique très forte et un portefeuille très sain. Si ces deux conditions sont remplies, le public ne songera même plus à réclamer le remboursement des billets et il fera mieux encore : comme la monnaie de papier est plus commode que la monnaie métallique, il ira lui-même échanger à la Banque son or et son argent pour des billets — et l'encaisse de la Banque augmentera dans les mêmes proportions, offrant ainsi un complément de garantie aux porteurs. Quant aux billets mis en circulation par l'escompte, ils reviendront à la Banque, lorsque les effets de commerce seront payés par leurs débiteurs. Mais, pour que cet échange se réalise, il faut que chacun des signataires de l'effet soit d'une solvabilité notoire, afin que le recouvrement soit assuré à l'échéance. La Banque se garantit des risques de non-paiement, en exigeant, en principe, sur les effets escomptés trois signatures. Si elle n'en exigeait que deux, il pourrait se glisser dans son portefeuille ce qu'on appelle des effets de complaisance, c'est-à-dire des effets souscrits par un débiteur qui ne doit rien, mais qui a voulu rendre service à un autre négociant dans l'embarras. La troisième signature certifie en quelque sorte la régularité de l'effet de commerce ; elle lui sert de caution et diminue pour la Banque les chances d'erreur sur la solvabilité de ses clients.

*
* *

Quels sont les services que l'organisation séculaire de la Banque de France va lui permettre de rendre à l'État et au public? On en trouve le détail dans le rapport qui est présenté chaque année par le Gouverneur, au nom du Conseil général, à l'Assemblée générale des actionnaires. Ce rapport est suivi, en général, d'annexes fort intéressantes sur les diverses opérations faites par la Banque non seulement à Paris, mais dans toutes les succursales et les bureaux auxiliaires.

On y remarque, tout d'abord, les « opérations pour le compte du Trésor ». La Banque de France fait à l'État des avances

permanentes pendant la paix et, pendant la guerre, des avances temporaires dont nous aurons à parler plus loin. Elle est le banquier du Trésor public auquel elle prête son concours le plus large au moyen d'un compte-courant, ouvert depuis 1806. Ce compte-courant bénéficie de l'avance permanente de 200 millions que la Banque accorde à l'État en échange de son privilège ; ces 200 millions sont représentés par un bon du Trésor remboursable seulement à l'échéance du privilège, c'est-à-dire le 31 décembre 1920. C'est dans les caisses de la Banque que sont versés, par les agents du Trésor, tous les excédents des recettes disponibles, et que ceux-ci viennent y puiser ensuite les sommes nécessaires pour faire face aux dépenses locales qui dépassent leurs encaissements. On comprend que les recettes et les dépenses de l'État, centralisées dans les trésoreries générales, ne puissent s'équilibrer : dans tel département, les recettes seront supérieures aux dépenses et, dans tel autre, elles seront très inférieures. La Banque de France se charge de faire parvenir sur tous les points du territoire les fonds nécessaires pour effectuer les paiements du Trésor ; elle se charge même d'approvisionner les caisses publiques de monnaie d'appoint pour que leurs paiements puissent s'effectuer avec la plus grande facilité et elle doit, par suite, faire transporter à ses frais, d'une succursale à une autre, tout le numéraire dont le Trésor peut avoir besoin. Enfin la Banque de France escompte le papier du Trésor ; elle paye les coupons de ses rentes et obligations ; elle ouvre ses guichets à toutes les émissions de l'État.

Le total des opérations ainsi effectuées par la Banque pour le compte du Trésor public, à Paris et dans les succursales, s'est élevé, en 1872, jusqu'à 19 milliards, et, en 1914, il a dépassé 31 milliards. Pendant les époques normales, il est naturellement moins important. En 1913, par exemple, le montant des versements de l'État à la Banque a atteint 5 948 832 200 francs ; celui des prélèvements 5 821 056 600 francs, soit un mouvement de fonds de 11 769 888 800 francs. Ce total comporte, avec les versements et prélèvements des trésoreries générales, les virements de fonds par lesquels la Banque assure, à Paris et dans les départements, le service de caisse du Trésor. Il comprend, en outre, les remises d'effets à l'encaissement qui

se sont élevés en 1913, à 168 millions ; les encaissements de mandats s'élevant à 143 millions ; les émissions de bons du Trésor et les paiements de valeurs du Trésor, effectués aux guichets de la Banque. Si cet ensemble d'opérations avait été fait pour le compte de clients ordinaires, les frais et commissions auraient atteint 1 286 200 francs ; en vertu des conventions acceptées par la Banque, le Trésor n'a eu de ce chef rien à lui payer.

Les services de trésorerie de la Banque de France étant considérables et gratuits, on s'est demandé parfois s'il ne serait pas possible de lui confier la charge d'encaisser directement toutes les recettes de l'État et de payer toutes ses dépenses. Mais l'économie ainsi réalisée par la suppression des trésoreries générales et particulières serait évidemment des plus aléatoires. La Banque de France n'a pas le moyen de contrôler les dettes de l'État ; les mandats de paiement présentés à ses caisses devraient donc être nécessairement approuvés et visés par un agent officiel, en sorte qu'il en résulterait à la fois une complication d'écritures et un surcroît de démarches pour les créanciers du Trésor. Le rôle de la Banque de France doit évidemment se borner à exécuter les ordres qui lui sont donnés par l'entremise des services du mouvement général des fonds, centralisés au ministère des Finances.

*
* *

Quelles sont maintenant les autres opérations de la Banque de France et quels sont les services qu'elle peut rendre au public et à sa clientèle? Ce sont les mêmes que ceux de tout établissement de crédit, à part quelques restrictions qui lui sont imposées par ses statuts : la Banque ne participe notamment à aucune émission de valeurs mobilières, sauf les fonds d'État français ; elle n'achète aucune de ces valeurs pour son propre compte et son portefeuille ne comprend que des effets de commerce ayant au maximum trois mois d'échéance : toute spéculation lui est donc interdite. Mais elle ouvre à tout le monde, soit des comptes-courants avec faculté d'escompte, soit des comptes-courants simples. Elle fait des avances sur titres ; elle reçoit en dépôt des titres français et étrangers dont

elle perçoit les coupons et en porte le montant au crédit de ses clients ; elle exécute, pour leur compte, les ordres de Bourse qui lui sont donnés ; elle paye et escompte les coupons des rentes et autres valeurs du Trésor français, etc.

En premier lieu, la Banque escompte les effets de commerce et les mouvements de son portefeuille sont portés à la connaissance du public par la publication du bilan hebdomadaire qui est inséré le vendredi matin par le *Journal officiel*. Le compte rendu annuel publie en outre le nombre des effets escomptés pendant l'exercice et le total des escomptes. En voici les chiffres pour les cinq derniers exercices :

	Nombre d'effets.	Total des escomptes.
1910	23 520 889	14 580 730 800 francs.
1911	25 242 438	16 648 262 200 —
1912	28 047 623	19 167 547 100 —
1913	30 041 247	20 005 642 400 —
1914	21 953 000	18 802 000 000 —

La proportion des petits effets au-dessous de 100 francs s'élève à 50 p. 100 environ, les effets de 5 à 50 francs dépassent 30 p. 100.

Outre les effets admis à l'escompte et dont elle crédite les comptes-courants ou verse le montant à ses clients, la Banque de France se charge également pour tous ses titulaires de comptes du recouvrement des effets à ordre de toute nature payables sur l'une quelconque de ses 586 places bancables et elle crédite ces comptes, après encaissement, des effets payés à l'échéance. Le nombre de ces effets s'est élevé, en 1914, à 2 789 000 pour la somme totale de 768 200 000 francs ; en 1913, à 3 572 076 effets pour 811 314 900 francs. Il est à peine besoin de faire remarquer que le service d'encaissement des effets de tous ordres nécessite un personnel considérable de garçons de recettes. En 1913, l'échéance du 30 novembre a atteint, à Paris, pour 456 350 effets, un total de 213 966 000 francs, et ces effets étaient répartis entre 107 975 domiciles. En ce qui touche le montant des encaissements, la plus forte recette a été celle du 31 mars 1913 : elle s'élevait à 257 137 000 francs pour 400 375 effets présentés à 97 495

domiciles. Enfin, au cours de cette même année, le nombre des domiciles visités par les garçons de recettes a atteint 2 789 700.

Les avances sur titres constituent la seconde des opérations importantes de la Banque de France. Elles ne sont consenties, il est vrai, que sur les valeurs de premier ordre, celles qu'on appelle en Angleterre les titres à tranches dorées, c'est-à-dire les valeurs émises par l'État français et les Colonies, les actions et obligations des chemins de fer français, les obligations du Crédit Foncier de France, les obligations des départements et des principales villes de France, les titres d'emprunts de quelques Chambres de commerce. Le montant total des opérations d'avances sur titres s'est élevé à Paris et dans les succursales :

En 1910.....	à	3 657 250 300	francs.
En 1911.....	à	4 515 980 400	—
En 1912.....	à	5 540 698 200	—
En 1913.....	à	6 382 410 700	—
En 1914.....	à	4 716 500 000	—

Les taux de l'escompte et des avances se modifient naturellement selon les circonstances, les besoins d'argent, les situations monétaires et les variations du change. Ils sont généralement, à la Banque de France, moins élevés et plus stables que dans toutes les autres banques d'émission de l'étranger. En janvier 1914, ils étaient de 3 1/2 p. 100 pour l'escompte, et de 4 1/2 pour les avances. Le 30 juillet suivant, le taux a été porté à 4 1/2 et à 5 1/2 p. 100. Enfin, le 1er août, alors que la guerre était inévitable et que la Banque d'Angleterre élevait ses tarifs à 10 p. 100, la Banque de France fixait les siens à 6 p. 100 pour l'escompte et à 7 p. 100 pour les avances ; mais dès le 20 août, elle les abaissait à 5 p. 100 et à 6 p. 100. Si les tarifs des avances sur titres sont toujours plus élevés que ceux de l'escompte, c'est parce qu'une banque d'émission ne doit se livrer qu'avec prudence à des avances qui peuvent constituer une immobilisation assez longue. D'autre part, les variations du taux de l'escompte ont été beaucoup moins nombreuses à la Banque de France que partout ailleurs et la moyenne de ce taux a été également moins élevée. Pendant la période de 1898 à 1913, les varia-

tions du taux de l'escompte de la Banque de France n'ont été qu'au nombre de 14, alors qu'elles ont été de 62 à la Banque impériale d'Allemagne et de 79 à la Banque d'Angleterre. Pendant la même période de quinze années, le maximum du taux a été de 4 1/2 en France, le minimum de 2 p. 100 et la moyenne de 3,07 p. 100 ; en Allemagne, il a été de 7 1/2 au maximum, de 3 p. 100 au minimum, de 4,59 en moyenne ; en Angleterre, de 7 p. 100 au maximum, de 2 1/2 p. 100 au minimum, de 3,69 p. 100 en moyenne.

Cette différence si favorable au commerce français, tient à des causes diverses, et notamment à notre situation constamment créditrice à l'égard de l'étranger, qui assure à la France de puissantes réserves métalliques. Voici le montant de l'encaisse de la Banque pendant les six dernières années à la date du 24 décembre :

(En millions de francs)

	Encaisse or	Encaisse argent	Total
	—	—	—
1909	3 487	873,2	4 360,2
1910	3 263,1	823,9	4 087
1911	3 190,3	805,2	3 995,5
1912	3 194,6	670,8	3 865,4
1913	3 507,7	638,6	4 146,3
1914	4 158,5	355,9	4 514,4

Essayons de donner une idée de l'importance d'une pareille encaisse métallique. Un kilogramme d'or au titre monétaire valant 3 100 francs, il en résulte que les 4 158 millions d'or de la Banque de France pèsent environ 1 351 250 kilogrammes : pour transporter cette masse d'or, il faudrait environ 270 wagons avec un chargement de 5 tonnes par wagon. La même encaisse formerait un ruban de pièces d'or de 20 francs d'une longueur de plus de 4 350 kilomètres, et si on les plaçait les unes au-dessus des autres, on obtiendrait une pile dépassant 135 kilomètres de hauteur. Enfin, pour ramasser et compter des pièces d'or de 20 francs d'une valeur de 4 158 millions, il faudrait, à un seul homme travaillant douze heures par jour, plus de treize années, en supposant qu'il manipule

une pièce par seconde. Cette énorme encaisse d'or et d'argent, enfermée dans les caisses de la Banque de France, constitue évidemment un capital improductif ; mais elle offre l'avantage d'accroître la confiance du public dans le billet de banque, de permettre par cela même, en temps de crise, une émission plus large et de maintenir l'escompte, pendant les périodes normales, à un taux modique.

Lorsque la Banque de France escompte des effets de commerce ou fait des avances sur titres, elle ne remet pas nécessairement des billets à ses clients : ceux-ci préfèrent souvent faire porter au crédit de leur compte-courant les sommes dont ils pourront disposer ensuite, soit sous forme de chèques remis à leurs créanciers, soit sous forme, plus commode encore, de mandats de virement lorsque ces créanciers ont eux-mêmes un escompte à la Banque. Ces deux modes de paiement sont évidemment très pratiques : ils simplifient les transactions commerciales, puisqu'ils dispensent de l'emploi du numéraire et qu'ils donnent une pleine sécurité aux titulaires des comptes-courants. La Banque s'est efforcée de les développer, en recevant des dépôts de fonds de tous ceux qui désirent se faire ouvrir un compte sans présenter des effets de commerce ou sans réclamer des avances sur titres, dans la seule intention de mettre leur argent en sécurité et de pouvoir en disposer librement. Si ces déposants possèdent des titres, ils pourront, en outre, les déposer à la Banque qui encaissera les coupons et en portera le montant à leur crédit. De la sorte, ils bénéficieront à leur tour de l'avantage de se libérer envers leurs créanciers soit par un chèque, soit par un mandat de virement et ce, jusqu'à concurrence des sommes portées à leur crédit.

Le nombre des comptes-courants et des comptes de dépôts de fonds ouverts à Paris, dans les succursales et les bureaux auxiliaires, n'a cessé de s'accroître : il était de 127 963 à la fin de 1913 et de 147 800 à la fin de 1914 ; le mouvement total des versements et des prélèvements opérés au cours de ce dernier exercice a atteint 271 964 millions. On peut toutefois s'étonner que les soldes de ces divers comptes ne soient pas plus élevés, bien qu'ils aient beaucoup augmenté depuis

le début des hostilités : le minimum était, le 18 avril 1914, de 526 millions et le maximum, le 17 décembre de la même année, de 2 790 millions. Il n'est pas moins intéressant de noter que de grands progrès se réalisent d'année en année et que la pratique du mandat de virement s'accroît de plus en plus. Le mouvement général des caisses, — recettes et paiements compris, — s'est, en effet, réparti, au cours des derniers exercices, de la manière que voici :

(En millions de francs)

	Espèces	Billets	Virements	Totaux
	—	—	—	—
1911	4 803	63 608,4	270 990,7	339 402
1912	5 194,7	67 666,6	319 724,1	392 585
1913	5 158,8	66 748,2	309 788,4	381 695
1914	8 900	75 710	329 990	414 600

Si les paiements de toute nature affectués par voie de virement et par l'entremise de la Banque de France ont atteint de telles proportions, c'est évidemment qu'on en comprend la simplicité. Il a fallu toutefois au public un temps assez long pour s'y accoutumer : en 1840, les virements ne s'élevaient qu'à 6 562 millions ; en 1862, à 15 406 millions ; en 1882, à 38 864 millions.

Signalons, enfin, parmi les autres services importants, celui des dépôts de titres et des ordres de Bourse : il a pris une telle extension que, à Paris, on a dû l'installer place Ventadour. Le nombre des déposants de titres était, à la fin de 1912, de 116 206 et le nombre des titres déposés, de 13 195 485 ; à la fin de 1913, il y avait 121 279 déposants pour 13 462 309 titres d'une valeur totale de 8 154 millions ; à la fin de 1914, il y avait 125 578 déposants et 13 584 935 titres. Les ordres de Bourse, achats et ventes, se sont élevés, en 1912, à 673 millions de francs ; ils se sont abaissés à 565 millions en 1913, et bien plus encore, en 1914, à 352 millions.

Tels sont les services que la Banque de France rend au public. Pourrait-elle continuer à les lui rendre si elle perdait son privilège? Dans son éloquent discours du 30 mai 1897, M. Ribot a fort bien expliqué à la Chambre des députés la

situation nouvelle qui résulterait de la suppression du privilège : « La Banque de France, disait-il, existait avant que le privilège ne lui eût été donné, comme société privée, faisant l'émission, mais n'ayant pas de privilège, avec son titre de Banque de France. Par conséquent, le jour où vous voudrez lui retirer ce privilège, ce qui est votre droit, ce jour-là, la Banque peut parfaitement vous dire : je reprends toute la liberté dont je bénéficiais avant d'obtenir le privilège. Car vous savez que, en donnant le privilège à la Banque, on lui a imposé bien des restrictions qui s'opposent au développement de ses bénéfices. Elle ne peut faire d'émission de titres, ce que fait la Banque d'Angleterre ; elle ne peut pas prendre de participation dans les affaires financières ; elle ne peut même pas faire de reports ; elle ne peut pas accepter de dépôts en comptes-courants à intérêt, parce qu'elle écraserait toutes les autres banques. Il y a là une foule de restrictions qui lui ont été imposées comme contre-partie de son privilège ; si vous le lui retirez, elle reprend toute sa liberté d'action et elle garde toute son organisation. »

Si la Banque de France, redevenant de la sorte une société privée, pouvait étendre ses opérations actuelles, rendrait-elle à l'État les mêmes services qu'aujourd'hui? Elle ne se chargerait évidemment pas d'alimenter, comme elle l'a toujours fait gratuitement, les caisses publiques du numéraire dont elles ont besoin pour effectuer leurs paiements. Elle ne pourrait pas non plus accorder à l'État un crédit gratuit et permanent de 200 millions, ni s'engager à lui prêter, comme à l'heure présente, une somme de 6 milliards. C'est donc l'État qui a intérêt à maintenir le privilège de la Banque et le jour où il aurait la mauvaise idée de le faire cesser, c'est la Banque qui, à coup sûr, bénéficierait de sa liberté. Une pareille éventualité ne saurait se produire que si l'État prétendait exiger de la Banque des sacrifices hors de proportion avec les avantages qu'il lui accorde. Mais l'État sait désormais, et les événements actuels le lui ont appris, qu'il est d'un intérêt national de ménager le crédit de la Banque et de l'aider, par une politique prévoyante, à le maintenir au lieu de le diminuer.

*
* *

Ce n'est cependant pas ce qu'il a fait à toutes les époques et si nous tenions à faire l'historique complet des rapports de l'État avec la Banque de France, il nous serait facile de démontrer que toutes les crises subies dans le passé par la Banque ont été provoquées par les exigences du Trésor public.

Ainsi que nous l'avons déjà expliqué, le billet de Banque ne peut circuler en toute confiance que s'il est gagé par une forte encaisse et par un portefeuille réalisable à des courtes échéances. Les traites tirées par l'État sur ses créanciers offrent assurément les mêmes garanties que les effets de commerce, à la condition, toutefois, d'être payées dans les mêmes délais : elles peuvent, dans ce cas, servir de couverture à la circulation. Mais si l'État fait à la Banque des emprunts à terme assez éloigné et cela au moment où la situation de la Banque est déjà surchargée, il ne peut manquer de provoquer une panique : c'est ce qui s'est produit en 1805, en 1814, en 1848 et ce qui se serait infailliblement produit en 1871, si M. Thiers et M. Léon Say n'avaient pas défendu les intérêts de la Banque, convaincus d'ailleurs qu'ils défendaient en même temps l'intérêt public.

Au moment de la guerre de 1870, la Banque possédait une encaisse métallique de 1 029 millions, très suffisante pour maintenir le crédit de ses émissions, si l'État n'avait pas eu besoin de son concours et si les effets escomptés avaient été payés à l'échéance. Mais ces deux conditions pouvaient d'autant moins être remplies que la loi du 13 août 1870 avait accordé aux débiteurs d'effets de commerce des délais de paiement qui devaient être successivement prorogés par le gouvernement de la Défense nationale. Or la prorogation des échéances, qui immobilise le portefeuille de la Banque, a pour contre-partie nécessaire, comme aujourd'hui, le cours forcé de ses billets, c'est-à-dire la suspension de l'obligation du remboursement à vue et en espèces. Ce n'est pas, en effet, comme on le croit généralement, pour protéger l'encaisse de la Banque et pouvoir y puiser en temps de guerre que l'État décide le cours forcé des billets : c'est parce qu'il a dispensé

les débiteurs de la Banque de s'acquitter envers elle. Il serait tout à fait injuste et même absurde d'obliger la Banque à remplir ses engagements alors qu'on délie ses débiteurs de l'obligation de tenir les leurs.

En même temps que le cours forcé, il sembla légitime pour rassurer les porteurs de billets de limiter, en 1870, à 1 800 millions les émissions qu'on dut élever un peu plus tard à 2 400. La limitation légale des émissions peut en effet se justifier lorsqu'on établit le cours forcé, mais elle n'a plus raison d'être lorsque la Banque rembourse ses billets à guichets ouverts, et on ne s'explique guère que les lois ultérieures aient maintenu cette prescription. Elle est d'autant plus inutile que, chaque fois que le besoin s'en est fait sentir, l'État n'a pas hésité à accroître la faculté d'émission : il l'a portée à 3 500 millions en 1880, à 4 milliards en 1893, à 5 milliards en 1897 et plus tard à 6 800 millions : elle s'élève aujourd'hui à 12 milliards.

Le 18 juillet 1870, la Banque de France a fait à l'État une première avance de 50 millions, suivie, le 18 août, d'une autre de même somme. Les 24 septembre et 5 décembre 1870, de nouvelles avances s'élèvent à 275 millions et le 11 janvier 1871, à 400 millions. Sans le secours de la Banque, le gouvernement de la Défense nationale n'aurait pas pu continuer la guerre ; il n'avait réussi qu'à contracter, à Londres, l'emprunt Morgan de 250 millions qui ne produisit d'ailleurs que 202 millions, soit 402 francs par obligation de 500 francs à 6 p. 100, c'est-à-dire au taux de près de 7,5 p. 100. On a beaucoup discuté, depuis cette époque tragique, le rôle de la Banque de France ; on lui a reproché de n'avoir pas fourni avec assez d'empressement à la délégation du gouvernement de la Défense nationale, d'abord installée à Tours, puis à Bordeaux, les ressources dont elle avait besoin pour continuer la guerre. M. Cuvier, sous-gouverneur de la Banque de France, hésitait, en effet, à consentir des avances sans l'avis de son chef, qui était resté à Paris, et celui du Conseil général : il avait raison de dire qu'il n'avait pas le droit de dépasser les crédits ouverts à l'État et qui se trouvaient épuisés depuis le 25 décembre 1870 ; il demandait donc une autorisation régulière du ministre des Finances et du Gouverneur de la

Banque pour faire de nouvelles avances. Un prêt de 100 millions ayant été ouvert par décret, M. Cuvier donna sa démission et fut remplacé par M. O'Quin, trésorier-payeur général des Basses-Pyrénées : bien qu'aucune autorisation ne fut encore parvenue de Paris, le nouveau sous-gouverneur et les trois régents restés à Bordeaux firent, le 3 janvier 1871, avec la délégation, un traité en vertu duquel la Banque avançait 100 millions à l'État. Le 11 janvier suivant, cette avance, régulièrement sanctionnée, cette fois, par le siège central, fut portée à 400 millions.

Le gouvernement de M. Thiers n'avait aucune ressource quand il dut signer le traité de paix avec l'Allemagne et il s'était engagé, on le sait, à payer une indemnité de guerre de 5 milliards. Par suite, il devait nécessairement avoir recours à la Banque de France : pendant la période de la Commune, la Banque a mis à la disposition du gouvernement, pour le service général de la Trésorerie à Versailles et dans les départements, la somme de 415 millions ; le 3 juillet 1871, de nouveaux prélèvements atteignaient 209 millions. En y ajoutant une autre avance de 40 millions consentie le 2 janvier 1872 et l'avance permanente de 60 millions, on constate que, du 18 juillet 1870 au 2 janvier 1872, la Banque de France a prêté à l'État la somme totale de 1 530 millions. « Elle était, comme tout le pays, déclarait M. Thiers dans son discours du 15 mars 1872, sous la dépendance de la nécessité et dans son dévouement, il faut le reconnaître, il y avait la part du sentiment qui nous animait tous : elle n'était plus la Banque, elle était un corps de citoyens qui se seraient crus criminels, s'ils avaient refusé au pays les ressources indispensables pour vivre. »

Par sa convention du 2 janvier 1872, la Banque de France consentit à réduire à 1 p. 100 l'intérêt de la dette contractée par l'État ; de son côté, le Trésor s'engagea à se libérer par des annuités de 200 millions, de telle sorte que sa dette fut éteinte en 1879. Sans doute l'État perdait ainsi une différence d'intérêts, puisqu'il était obligé d'emprunter à 5 p. 100 et qu'il ne payait que 1 p. 100 à la Banque. Mais cette conversion de la dette de l'État avait l'avantage d'accroître le crédit des billets de banque et de permettre d'abolir le cours forcé, dès

que l'État aurait rempli ses engagements ; en 1877, d'ailleurs, la dette de l'État étant réduite à 300 millions, la Banque reprit ses paiements en espèces. Il n'en avait pas moins fallu six années d'efforts, pour que la circulation redevînt normale et que le cours forcé fût supprimé.

***

Les difficultés de toute nature auxquelles la Banque de France s'est heurtée en 1870-71 ont été pour elle une leçon : aussi s'est-elle préparée à subir avec honneur les crises qui pourraient surgir d'un nouveau conflit. De 1871 à 1914, elle a pratiqué une politique de prévoyance qui lui a permis de ne point se laisser surprendre par les événements. La prospérité économique du pays l'a certainement aidée à élargir son crédit. Pendant la période de 1881 à 1913, le montant de l'encaisse métallique a suivi une progression constante.

Voici le tableau indiquant le montant moyen de l'encaisse, du portefeuille et de la circulation :

(En millions de francs)

	Encaisse	Portefeuille	Circulation
1881	1 824	1 167	2 576
1900	3 237	875	4 034
1906	3 931	898	4 568
1907	3 674	1 125	4 800
1908	4 385	897	4 853
1909	4 360	761	5 079
1910	4 087	977	5 197
1911	4 036	1 203	5 243
1912	4 027	1 332	5 322
1913	3 972	1 644	5 665

On voit que l'encaisse couvre toujours la circulation dans des proportions de 80 à 90 p. 100. Le stock d'or a été renforcé, en outre, l'année dernière, de plus de 641 millions. Et le compte rendu de l'exercice 1914 ajoute à ces chiffres impressionnants les commentaires que voici : « La France possède

encore des réserves d'or individuelles considérables, et, malgré les modifications passagères survenues, depuis le début des hostilités, dans notre commerce extérieur, elle reste partout créancière. Loin d'avoir à exporter de l'or, elle a déjà été en mesure d'en acquérir. Les disponibilités qui s'accumulent, à l'étranger, au crédit de la Banque, lui donnent à cet égard une nouvelle puissance d'achat et constituent des réserves d'or virtuelles, susceptibles de se matérialiser si le besoin s'en faisait sentir. L'ensemble de ces réserves en or s'élève à ce jour — 24 décembre 1914 — à plus de 4 400 millions.

En 1911, à l'occasion des débats parlementaires qui se sont achevés par le maintien du privilège jusqu'en 1920, la Banque de France a conclu avec l'État une première convention par laquelle elle s'engageait à lui verser une somme de 2 900 millions, « dans le cas où le gouvernement aurait recours à des mesures de mobilisation générale ». Cette convention signée par M. M. Klotz, ministre des Finances, et par M. Georges Pallain, Gouverneur de la Banque, le 11 novembre 1911, est restée secrète jusqu'au mois de décembre dernier, date à laquelle elle a été publiée par M. Ribot dans son exposé financier du projet de loi « portant ouverture des crédits applicables au premier semestre 1915 ». Depuis 1911, la Banque suivait avec attention les moindres indices par lesquels se manifestait en Allemagne la préparation financière de la guerre : elle répondait aux efforts de nos ennemis par un redoublement de vigilance. Sachant qu'elle devait assurer son concours au service de la Trésorerie dès l'heure de la mobilisation, elle avait donné d'avance à ses succursales les instructions les plus précises. L'exécution en a été remarquable : partout, sans le moindre incident ni retard, les sommes prévues ont été versées au lieu indiqué pour la mise en route de toutes les unités. Prévoyant d'autre part, la crise monétaire que déchaînerait la mobilisation, la Banque avait préparé un stock d'un milliard et demi de billets de 20 francs et de 5 francs, qui ont suffi, après une gêne de quelques jours, à écarter tout embarras. Toutes les mesures avaient été prises pour que l'émission pût se faire dans le plus court délai. Tout le territoire était approvisionné d'avance et, sur un ordre télé-

graphique, l'émission a commencé partout à l'heure dite.

En même temps qu'elle assurait à l'État les ressources nécessaires à la mobilisation, la Banque de France atténuait la crise du crédit qui se manifestait par le retrait des dépôts d'une clientèle inquiète et préoccupée de thésauriser. Elle ouvrait largement ses escomptes sans restrictions ni réserves aux sociétés de crédit pour leur permettre de faire face aux demandes des déposants : son portefeuille d'escompte qui s'élevait déjà à 1 554 millions, le 25 juillet 1913, atteignait successivement, au moment où la crise devint aiguë, les chiffres que voici :

27 juillet	1 583	millions.
28 —	1 682	—
29 —	1 937	—
30 —	2 444	—
31 —	2 890	—
1 r août	3 041	—
3 —	3 426	—

Les escomptes ont suivi leurs cours, sous certaines conditions, malgré le *moratorium*, et le portefeuille a continué à s'augmenter : après avoir passé en une semaine, de 1 500 millions à 3 500 millions, il s'est élevé jusqu'à 4 milliards le 4 août et à 4 476 millions le 1er octobre 1914. A l'heure actuelle, il existe encore dans le portefeuille de la Banque pour près de 3 milliards d'effets prorogés. Le commerce français bénéficie de la sorte des crédits qui lui ont été accordés et il peut reprendre peu à peu son activité, grâce aux nouvelles facilités d'escompte consenties pour les effets tirés après le 4 août 1914 et non soumis aux prorogations.

En ce qui touche les avances temporaires faites à l'État, elles s'élevaient, au mois de mars, à 4 600 millions et, par la nouvelle convention signée à Bordeaux le 21 septembre 1914, elles pourront atteindre 6 milliards avec un intérêt de 1 p. 100 par an. La dette de l'État, d'une part, et la prorogation des effets de commerce de l'autre, ont obligé à recourir au cours forcé des billets, comme en 1870. Mais cette mesure n'a apporté, cette fois, aucun trouble dans les relations com-

merciales, pas même dans les transactions avec l'étranger. Il n'en est pas moins vrai que le cours forcé ne saurait se maintenir pendant une période trop étendue et que, dans l'intérêt de la Banque et dans l'intérêt du public, il conviendra d'y mettre un terme dans un délai moins éloigné que par le passé. Le crédit du billet, qui est indiscutable, ne doit pas être mis à une trop longue épreuve. C'est dans ce dessein que le ministre des Finances a eu la sagesse de prendre, au nom de l'État, l'engagement de rembourser la Banque « dans le plus court délai possible, soit au moyen des ressources ordinaires du budget, soit par les premiers emprunts, soit sur les autres ressources extraordinaires dont il pourra disposer ». Une année après la cessation des hostilités, le renouvellement des bons du Trésor remis à la Banque au fur et à mesure de ses avances, s'effectuera au taux de 3 p. 100, mais ce complément d'intérêts ne sera pas compris dans les bénéfices susceptibles d'être distribués aux actionnaires ; il sera affecté à un compte spécial de réserve destiné à couvrir les pertes qui pourraient se produire sur le recouvrement du portefeuille commercial de la Banque immobilisé par la prorogation des échéances [1]. Ces engagements seront d'autant plus aisés à remplir que nous n'aurons pas à payer à l'Allemagne l'énorme indemnité de 1871 qui a si longtemps alourdi notre Trésorerie.

D'autre part, M. Ribot s'est efforcé par d'heureuses formes d'emprunt de modérer les prélèvements du Trésor à la Banque de France. Il a procédé à des émissions de bons et d'obligations de la Défense nationale dont le succès s'est affirmé avec éclat. Les souscripteurs ont eu l'avantage de faire un placement de premier ordre et de remplir un devoir patriotique. Ils ont aidé le ministre des Finances à subvenir aux charges énormes d'une guerre sans précédent et augmenté les facilités de crédit de la Banque de France, en diminuant ses émissions de billets. Les anciens et nouveaux clients de la Banque, dont les dépôts en comptes-courants atteignent plus de 2 milliards, contribuent à leur tour à restreindre la circulation. Enfin la confiance universelle qu'a su mériter la Banque de France, par sa politique si favorable aux inté-

1. Articles 4 et 5 de la convention du 21 septembre 1914.

rêts généraux du pays, garantit la solidité de son crédit peut-être encore plus que ses réserves métalliques. Pendant huit mois d'hostilités, elle n'a cessé d'être à la hauteur de sa tâche et de ses devoirs ; elle peut envisager l'avenir sans la moindre appréhension. Grâce à elle, grâce au concours de l'opinion publique, qui donne sa contribution volontaire à l'œuvre de la Défense nationale, en prenant une part si active aux émissions du Trésor, la France ne doute point de la force financière qu'elle peut mettre au service de son droit et de son honneur ; elle ne manquera d'aucune ressource pour supporter jusqu'au bout les charges de la guerre qui lui a été imposée, et elle triomphera de ses ennemis, parce qu'elle a toujours été économe et prévoyante, en même temps que vaillante et ferme. Si la victoire doit revenir à ceux qui pourront résister le plus longtemps à des sacrifices matériels aussi lourds, elle est d'avance acquise aux alliés et notre pays, qui les supporte avec tant de courage, n'a pas à en redouter les conséquences : il réparera bien vite, dans la paix et la liberté reconquises, les brèches faites à sa fortune et les ruines accumulées par les barbares.

GEORGES LACHAPELLE

L'HOMME DU SOLEIL COUCHANT

VI

Deux jours après, ils étaient campés sous les arbres, pendant la chaleur du jour ; les « billies » étaient sur le feu, tandis que Tom, déchaussé, trempait avec délices dans la rivière ses pieds endoloris. Il examinait avec attention la paire de chaussures neuves qu'il portait depuis le matin, et qui depuis lui faisaient amèrement regretter son achat en même temps que l'abandon de sa vieille paire.

Tom avait certaines idées bien arrêtées, l'une d'elles était de ne porter que des « Balmorals » ; jamais il n'aurait consenti à se chausser de « Derbys » ni de « Cossacks ». Les Balmorals qu'il avait achetées neuf shillings au magasin de Moogong, semblaient être sorties d'un atelier de chaudronnerie : elles avaient la raideur de seaux à charbon, et leurs semelles à clous multiples et à talon ferré, donnaient l'impression de l'indestructible.

Malgré les six milles parcourus le matin, elles n'avaient pas encore perdu leur rigidité dont la vue seule était douloureuse. L'étape faite dans la poussière les avait laissées sans un de ces plis qui donnent aux chaussures portées les rides qu'on aime à leur voir et qui sont comme un sourire sur un visage ami.

— Dire que j'ai payé neuf « bob » pour ça, — cria Tom à Alf qui s'approchait : — Ça m'usera les pieds avant de s'user. Où donc ont-ils tué un animal avec une peau pareille? Et

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril 1915.

penser que nous avons encore dix milles à faire avant ce soir!

Alf prit en main l'une des chaussures, la soupesa d'un air connaisseur, et du même air palpa le cuir-tôle, en passant un pouce expert sur les clous brillants qui n'avaient pas encore perdu leur rondeur et qui ressemblaient à de jeunes rivets.

Le verdict fut, de la bouche d'Alf : — Faut y mettre de la graisse : j'en ai un peu dans une boîte à tabac. Allons, venez, le billy bout, on va manger un morceau.

Le repas terminé, Tom se mit consciencieusement à l'ouvrage, il frotta ses « Balmorals », les pétrit ; et au bout de plusieurs minutes, il sentit avec plaisir que le cuir s'assouplissait un peu. Puis il procéda à l'opération délicate de remettre ses « Prince Albert » (traduction littérale : chaussettes russes) et fit sa rentrée prudemment, adroitement, dans le camp ennemi où il s'installa sans enthousiasme.

Alf surveilla les mouvements de Tom d'un œil sympathique.

— Si j'avais à refaire les lois, — dit le philosophe, — je supprimerais la peine de mort et la cellule solitaire ; mais je condamnerais le criminel à porter chaque jour de sa vie une nouvelle paire de « Balmorals » à neuf shillings, garantis imperméables, incassables, inusables, impénétrables aux balles...

— Non, — interrompit Tom en faisant une grimace, — laissez la peine de mort.

Mat avait bon cœur, il crut de son devoir d'apporter une offrande d'encouragement. — Remontez-vous, Tom, dans un mois, vous serez dans ces chaussures-là comme chez vous.

Tom, peu disposé à un élan de gratitude, ni même à aucun autre élan, se contenta de regarder avec envie les chaussures de ses camarades. Elles avaient l'air d'être si confortables, si charitables ; elles cédaient avec obligeance à chaque mouvement pour faire de la place, elles avaient des vallons, des collines ; celles d'Alf même avaient chacune une petite montagne qui dominait tout le reste. Il remarqua celles de Harry, si légères, si souples, montrant déjà des signes de fatigue ; car le bottier de Burlington Arcade ne les avait pas faites pour les chemins du bush australien.

Harry, lui, ne jugea pas utile d'offrir sa contribution de

condoléances, il se contenta de donner à Tom un coup de main, lorsqu'il fut temps de se remettre en route.

On marcha lentement afin de ne pas laisser l'éclopé trop en arrière, et vers quatre heures de l'après-midi, on aperçut une hutte bâtie au pied d'une colline sur le bord d'une petite rivière ombragée de « chênes femelles ». Mat Perry s'était plusieurs fois arrêté en contournant la colline, car il avait remarqué du quartz à maints endroits : il y a peu de mineurs australiens ou autres qui puissent voir du quartz sans en ramasser un morceau et sans y passer la langue. Mat sortit même de sa poche une petite loupe qu'il avait toujours sur lui, et examina les pierres qu'il ramassait afin de découvrir une parcelle d'or. Comme un chien de chasse qui entre dans une forêt, Mat regardait autour de lui, il flairait quelque chose. Ses poches commençaient à se remplir de spécimens ; le vieux joueur, le vieux mineur s'étaient tout à coup réveillés en lui.

Tom annonça qu'il ne pouvait pas aller plus loin ce jour-là ; il voulait camper ici même s'il pouvait obtenir quelques rations à la hutte.

Le chien enchaîné aboya dès qu'il vit Scamp et qu'il entendit les hommes s'approcher, un vieux sortit de la hutte s'appuyant lourdement sur un manche de pioche. Il fut presque cordial dans la bienvenue qu'il souhaita aux quatre swaggies et entra aussitôt en matières en demandant s'ils avaient du tabac.

— Je me suis donné un coup de hache, — dit-il en montrant un pied emmailloté, — et voilà plus de huit jours que je n'ai pu aller à Moogong et que je n'ai vu personne.

Lorsqu'il aperçut plusieurs tablettes de tabac tendues vers lui, il ne se connut plus de joie et invita la compagnie à camper près de lui et à partager ce qui lui restait de provisions. Il les fit entrer dans la hutte, leur offrit du thé et du « brownie [1] », heureux qu'il était de retrouver du tabac et de pouvoir parler à d'autres créatures qu'à son chien.

Sa maisonnette était faite d'écorce, depuis les murs jusqu'au toit, la porte même ainsi qu'une petite fenêtre étaient en écorce clouée sur un cadre grossier : les gonds étaient de peau de

1. Brownie : pain aux raisins.

bœuf, et le loquet était un os de mouton retenu par une ficelle.

L'ameublement ne jurait point avec le reste : un lit composé de sacs supportés par quatre pieux fourchus enfoncés dans le sol, une table faite de caisses d'emballage et fort mal jointe tenait le milieu de l'unique pièce, tandis que plusieurs caisses de marques variées formaient les sièges.

A côté de cette simplicité plus que rustique, on pouvait remarquer au premier coup d'œil que l'ordre régnait dans la hutte d'écorce. Au-dessus de l'ouverture béante de la cheminée, une planche supportait la lampe à graisse ainsi que quelques ustensiles de cuisine peu compliqués. Dans le poteau contre lequel l'ermite s'appuyait lorsqu'il s'asseyait à chaque repas, et juste au-dessus de sa tête, la fourchette de fer à trois dents et le couteau pointu étaient enfoncés : il pouvait ainsi sans se retourner prendre son couvert et le remettre bien à sa place.

La soirée fut longue et fut gaie ; Tom avait obtenu un sac à l'aide duquel il s'était confectionné une paire de mocassins qui lui permettaient de reposer ses pauvres pieds fatigués et endoloris.

L'hôte avait encore quelques provisions, les swaggies avaient du tabac : tout le monde était content. Mat Perry eut vite soulevé la question mines d'or ; il rencontra à qui parler, car l'homme qui les hébergeait était un vieux prospecteur.

Il se leva en boitant et alla chercher dans un coin une poignée d'échantillons qu'il mit dans la main de Mat. Celui-ci les observa avec sa loupe, et déclara qu'il travaillerait volontiers dans les parages.

— Ah! si j'étais plus jeune, — dit l'ermite, — si j'avais encore de la force dans les bras et dans les jambes, je dérouillerais mon vieux pic qui est là-bas dans le coin. J'ai prospecté pas mal autour de la colline, et je suis sûr qu'il y a de l'or. — Il sortit de sa poche un chiffon qui enveloppait une pépite. — Tenez, je ne l'ai jamais dit à personne, je n'ai jamais montré cela à personne ; mais je deviens vieux et j'en ai assez d'être ici sans pouvoir rien faire. Il y a plus d'un an, je suis venu dans l'intention de commencer des recherches, car le pays me plaisait ; mais j'ai été malade, j ai eu des accidents et comme je voulais rester à travailler seul, je n'ai jamais pu faire grand'chose.

Maintenant, il est trop tard. Eh bien! si vous voulez, je vous montrerai un bon endroit que personne ne connaît : je vous le laisserai travailler à votre aise, vous me donnerez ma part.

Mat se leva d'un bond : — J'en suis ! qui en est?

Successivement, Tom, Harry et Alf levèrent la main en signe d'acquiescement.

— Seulement, — dit Tom, — avons-nous assez pour acheter des outils et de quoi manger?

On fit le calcul, le total ne montait qu'à six livres, c'était peu.

L'ermite dit : — Pour vous montrer que je parle sérieusement, je mettrai volontiers vingt livres de ma poche, à condition que vous me laissiez tenir les comptes.

On vota aux mains, la majorité fut absolue.

L'hôte semblait vouloir battre le fer pendant qu'il était chaud, il alla chercher sur la planche de la cheminée une petite bouteille dont l'encre était desséchée, un porte-plume dont la plume était rouillée et un morceau de papier.

Il versa un peu de thé dans l'encrier, l'agita un moment et rédigea, en s'appliquant, les statuts de la nouvelle société composée de James Radcliffe, Alf Lambert, Tom O'Neil, Mat Perry et Harry Preston. Séance tenante, chacun signa de son mieux.

On rebourra les pipes, on fit encore du thé. Alf le Philosophe lui-même s'était laissé emballer par l'idée; Tom demanda à ses camarades de se rappeler qu'ils lui devaient quelque peu cette chance offerte.

— Je ne dis encore rien, on verra la veine qu'on aura; mais si nous tournons une bonne carte, vous me devrez une paire de chaussures neuves ; cette fois-ci, je prendrai du dix, un numéro plus grand que le mien.

Le reste de la soirée se passa à raconter des histoires de découvertes d'or : chacun avait la sienne à dire. On cita les hasards étranges qui montrèrent de l'or dans un trou de lapin ; dans les incisives d'un mouton qui avait brouté là où plus tard il y eut un champ d'or. On rappela l'or qu'on avait trouvé dans une rue de Ballarat, dans une brique d'une maison de Bendigo.

Chacun s'en fut coucher, la tête tournée par tous ces récits

de fortunes faites en se baissant. On n'avait pourtant que la parole de l'ermite, et si sincère qu'il fût, il pouvait avoir exagéré ce qu'il avait vu. Mais il faut si peu de vent pour soulever la petite plume qu'est l'espérance, si peu pour l'envoyer aux nues, si peu pour la lancer à terre et l'y laisser collée et abîmée dans la boue.

Le lendemain matin, les swaggies étaient de bonne heure occupés à allumer leur feu et à faire leurs ablutions dans la rivière.

Radcliffe, lui, était prêt à leur montrer l'endroit qu'il croyait bon pour commencer les recherches. Mat Perry avait pris une importance toute nouvelle ; il avait été toléré tout d'abord parce qu'il avait eu le tact de passer fréquemment son tabac à la ronde, alors que la communauté en manquait. Puis au défrichage du paddock de Warimpa, il s'était montré un membre utile à la petite compagnie ; il avait travaillé comme le nègre proverbial n'a jamais travaillé et avait donné à Harry d'utiles leçons d'apprentissage.

Maintenant, Mat se voyait déjà avec ses connaissances de mineur, comme une sorte de second directeur-ingénieur de la mine qu'il apercevait en rêve, car il savait aussi, disait-il, forger ou réparer des pics et conduire une machine à vapeur.

Il prit donc sa place à la tête de la colonne, aidant la marche lente de Radcliffe dans le fouillis de pierres et de troncs d'arbres renversés, qui faisait une ceinture au pied de la colline.

A un endroit, Radcliffe s'arrêta devant un tas de bois mort et de branchages qui avait été entassé pour masquer l'ouverture d'un puits. Les hommes se mirent avec ardeur à déblayer le bois et à le rejeter de côté. Le trou n'était pas profond, six pieds à peine : l'ermite l'avait commencé près de huit mois auparavant ; mais la maladie l'avait empêché de continuer à le creuser, il avait tout juste pu le cacher grâce à plusieurs jours de dur travail. Mat sauta dans le trou, et, armé du pic à manche court, que Radcliffe lui avait prêté, il se mit à rafraîchir la paroi et à l'examiner.

— C'est là que j'ai trouvé le morceau d'or que je vous ai montré hier soir, dit l'ermite, je crois bien qu'il y en a encore.

Il y en avait encore, car une semaine plus tard, les cinq par-

tenaires après avoir étudié le terrain avec soin, sous la direction de Radcliffe et de Perry, avaient jalonné chacun son « claim » et étaient allés à Moogong pour demander à la police de l'enregistrer.

Un mois après, on sut dans les Nouvelles-Galles du Sud et dans toute l'Australie, que Radcliffe et ses camarades avaient lavé une once et demie à la tonne. On accourut de tous côtés, et en quelques jours, d'autres « claims » furent enregistrés et d'autres puits furent commencés aux environs de la mine du « Canard boiteux », nom que Tom lui donna en souvenir d'une certaine paire de « Balmorals ».

VII

La petite colline boisée avait été tout à coup tirée de son long sommeil : quelques tentes s'étaient dressées d'abord, puis chaque jour elles devenaient plus nombreuses ; enfin ce fut comme une volée de grandes mouettes qui s'étaient abattues au hasard, entre la rivière et le flanc de la colline.

Le bruit sourd de la hache commençait à se faire entendre dans le bois, l'homme était venu pour saccager, il tombait les arbres et fouillait la terre afin d'arracher l'or caché. Les pins furent attaqués les premiers, et tandis qu'ils s'affalaient, leurs branches et leurs aiguilles cinglaient l'air en sifflant doucement. Les « box » étaient dépouillés, la hache brillante leur enlevait de larges plaques d'écorce, qui allaient devenir le toit ou les murs d'une hutte. Ces arbres mutilés et renversés remplissaient l'air de l'exquise odeur de leur résine, de leur sève et de leurs feuilles qui lentement se desséchaient.

On coupait du bois pour les puits, pour les manivelles qui remonteraient la terre et les pierres dans des seaux, des bidons à pétrole et des peaux de bœufs. Tout était primitif, on faisait usage de tout ce qu'on trouvait sous la main, car on jouait au grand jeu, qui est de gagner beaucoup avec rien, et personne n'avait de temps à gaspiller : c'est à peine si on avait le loisir de préparer les repas.

Le « Canard boiteux » qui avait de l'avance sur les autres

claims avait déjà un puits profond de cinquante pieds; Radcliffe et ses associés avaient rencontré du terrain qui promettait trois onces à la tonne, la fortune. Le claim le plus proche du leur, le « Kookaburra », avait déjà donné de beaux résultats, d'autres, éparpillés au hasard, pouvaient montrer de riches spécimens. Des gens de Melbourne et de Sydney étaient venus inspecter le nouveau champ d'or : on disait qu'ils avaient offert un bon prix pour le « Canard boiteux » et pour le « Kookaburra ».

Vraie ou non, la rumeur de cette visite d'experts avait donné un nouvel essor à la colonie naissante. Au début, les hommes étaient arrivés seuls sur le terrain, comme les pionniers qui ne savent pas encore ce qu'ils auront à affronter ; mais bientôt, les découvertes d'or en quantité payable avaient attiré plusieurs familles de la campagne aussi bien que de la ville. Avec l'arrivée de la femme, les campements étaient devenus moins primitifs ; des efforts vers un confort relatif étaient visibles. On abattait plus de pins, on arrachait plus d'écorce aux box; les hommes semblèrent mieux nourris, portèrent des vêtements plus propres, on vit même un jardin se dessiner, on entendit des coqs chanter. Lorsque au bout d'un mois on se compta, on trouva quatre cent cinquante hommes, femmes et enfants : la petite ville qui n'avait pas de rues, qui n'était éclairée le soir que par ses feux ou par la lune, reçut le nom de Mulliwalla.

Le « rush » avait attiré des gens dont Mulliwalla ou tout autre endroit se serait volontiers passé, des aventuriers qui comptaient sur leur malice et leurs doigts crochus pour gagner un peu d'or à droite et à gauche sans se donner beaucoup de peine. Il y eut des tentes fendues à coups de couteau, des oreillers fouillés, des petites boîtes de fer blanc et des bocaux à pickles volés. Il y eut des coups de revolver crevant le silence et le noir de la nuit, il y eut des batailles à coups de poings, des fuites et des disparitions soudaines. Mais ce n'était après tout que l'histoire de toutes les communautés naissantes, qui ont à se garder elles-mêmes avant d'avoir une police complète qui les prenne sous sa protection.

La naissance des petites villes du bush ressemble un peu à celles des enfants ; dans les deux cas, la première chose réclamée par le nouveau-né, c'est de quoi boire. Mulliwalla était à

peine entrée dans l'existence qu'il lui fallut une auberge. Elle était modeste d'apparence, ressemblait à une niche à chien mal bâtie, mais contenait tout ce qu'on en espérait.

Les mineurs avaient attiré les commerçants qui vendaient dans le même store du tabac, des chapeaux, des confitures et des armes à feu. Des écriteaux maladroitement peints, et dressés devant des tentes, annonçaient un boulanger ou un boucher.

Un agent, Lavey, s'était construit un bureau à l'aide de vieilles caisses et offrait à ses clients de leur procurer moyennant commission, du bétail ou des meubles, du terrain ou des machines. Lavey connaissait la faiblesse humaine, il sut s'en servir en inaugurant chaque samedi après-midi des ventes à l'encan. Les gens de Mulliwalla étaient humains : ils vendirent des choses dont ils avaient besoin, en achetèrent d'autres dont ils ne savaient que faire, par pur sport ; comme les enfants à l'école échangent un rat mort contre un morceau de verre cassé. Chaque samedi, lorsque la cloche annonçait la vente et que le drapeau rouge flottait au-dessus du « bureau » de Lavey, on profitait de la demi-vacance pour aller flâner par là-bas. La première vente de J. Lavey, commissaire, agent d'assurances, représentant de machines à vapeur de toutes sortes et de machines à coudre, offrit deux vieilles tentes (état de neuf), un cheval de selle, une brouette, un sac de farine avariée et vingt-cinq livres de tabac marque « Ruby ».

D'autres huttes s'intitulaient restaurants, d'autres encore abritaient une Mrs. Murphy ou une Mrs. Kelly qui offraient de faire les lessives d'une manière satisfaisante, et à des prix modérés.

Il y eut même des tentes qui étaient des salons de coiffure, dans lesquelles on pouvait trouver du rhum qui n'était pas un shampooing, mais une boisson d'autant plus appréciée qu'elle était fruit défendu et que la police était toujours à la recherche du débitant de liqueurs qui n'avait pas de « licence ».

Au bout de deux mois, la première maison fut bâtie, une maison de tôle ondulée qui avait autant de prétention architecturale qu'une boîte à biscuits. Elle fut vite terminée, et un peintre trouvé sur place baptisa l'édifice « Shamrock Hôtel ». Le premier pas était fait, l'hôtel entraîna naturel-

lement l'érection du poste de la police, flanqué d'une prison solide et bâtie pour l'éternité.

Un peu plus tard, « l'Universal Emporium » s'éleva en face de l'hôtel, et forma le premier tronçon de la première rue. Jusqu'alors, Mulliwalla s'était contentée des nécessités de l'existence : de quoi boire, de quoi manger, de quoi se vêtir, des ustensiles de ménage et des outils. Mais l'embryon de ville commençait à sentir sa prospérité, on demandait plus que l'existence seule, on sentait déjà la soif du luxe. Les étalages de l'« Universal Emporium » exposèrent des soies de couleurs chatoyantes, des chapeaux couverts de fleurs et de plumes. Ces modes de Paris firent sensation, elles troublèrent même la sérénité de certains ménages : quelques femmes trouvèrent cependant chez leur mari la générosité, la dénégation ou la faiblesse qui leur permit d'arborer les nouveaux chapeaux.

Mulliwalla n'était plus un camp, Mulliwalla insistait sur ce point, et s'appelait déjà une ville. Elle avait déjà son individualité, ses gros bonnets, ses types que tout le monde connaissait.

Le vieux Radcliffe et ses compagnons avaient naturellement la place d'honneur ; ils étaient fort considérés, non seulement comme les pionniers fondateurs, mais aussi comme les heureux propriétaires du « Canard boiteux », dont Mulliwalla était justement orgueilleuse.

Radcliffe ne travaillait pas à la mine, il se contentait de faire la cuisine, de flâner un peu d'un puits à l'autre, et de bavarder avec les femmes restées occupées autour des campements. Il était fier et heureux de voir cette ville sortie du trou que lui-même avait creusé avec son pic ; malgré cela, il regrettait la solitude calme des mois qu'il avait passés autour de la colline qu'on déboisait chaque jour davantage.

O'Neil travaillait comme jamais, dans un cauchemar, il n'avait rêvé de travailler. La tâche elle-même lui pesait moins que l'esclavage de la régularité. Il méditait une grande bordée à Sydney un peu plus tard, bientôt. Il hésitait beaucoup sur ce qu'il ferait de tout cet argent : cela se montait à quelque douze cents livres, c'était réellement pour lui tant qu'il en perdait la notion : une telle somme lui faisait peur.

Mat Perry prenait très au sérieux son rôle de mineur ; il

était arrivé à se rendre indispensable à la compagnie, il donnait la direction à prendre dans les galeries, s'occupait du lavage de la terre aurifère, de l'adduction de l'eau et de l'installation d'une grande forge.

Le Philosophe, lui, était ravi de trouver à Mulliwalla tant d'auditeurs, il allait chaque soir d'un groupe à l'autre, exposait ses idées, qui souvent invitaient à la discussion. Il travaillait de manière à se rendre utile à ses associés, sans pour cela démolir les principes qui lui étaient si chers.

Il aimait Mulliwalla ; si seulement il n'y avait pas eu de femmes, le lieu eût été parfait. Aux taquineries d'O'Neil et de ses compagnons, il répondait :

— Ce n'est pas parce que je travaille avec vous autres depuis trois mois que vous pouvez m'accuser d'être devenu ambitieux. Non, je n'ai pas changé. D'abord, je suis ici pour me distraire un peu, j'ai l'occasion de voir l'humanité défiler sous mes yeux sans me déranger : nous avons à Mulliwalla des échantillons bien variés de l'animal homme. Celui qui a peint le « Shamrock Hôtel » est un ancien officier danois, il est fou, morphinomane, parle cinq langues et connaît Emerson par cœur.

« Il y en a un autre qui travaille au « Kookaburra » ; une livre sterling par semaine et la nourriture. Il a fait son entrée ici en chapeau melon, un petit sac de voyage à la main : il arrivait de Queensland à pied, plus de huit cents milles, sans même une tente, ni une couverture. Il s'intitulait phrénologiste et gagnait quelques shillings en lisant les « bosses » des gens.

« Au « lucky dog », ils ont un new chum qui avait encore son monocle dans l'œil il y a trois jours, avant l'accident. Il travaillait au fond du puits quand le seau qu'on remontait s'est vidé sur sa tête. Il va mieux, mais il ressent la perte de son monocle. Il est si doux et si poli avec tout le monde. Pauvre diable !

« Nous avons ici des petits clercs de notaire, des étudiants et des employés de banque qui ont été soudain mordus du désir d'être autre chose que clercs, étudiants ou employés. Nous en sommes tous là, nous voulons devenir autre chose que ce que nous sommes. Un homme pauvre veut être riche,

une fois riche il veut la renommée, s'il l'atteint, il voudra l'incognito et la vie simple.

« Vous verrez O'Neil un de ces jours faire le monsieur à Sydney : il aura un gros cigare à bague dorée avec lequel il empestera George Street, lui qui n'aime que sa pipe. Il ira aux courses, lui qui ne reconnaît un cheval d'un veau que lorsqu'il a une selle sur le dos ; il pariera comme un lord, et payera ses pertes en souriant, comme un gentleman.

« Regardez Harry, celui-là veut passer pour un ouvrier, pour un mineur : il n'est pas capable de se moucher sans mouchoir...

— Regardez Lambert, le Philosophe, — interrompit O'Neil, — il travaille avec nous depuis trois mois, il donnera tout ce qu'il a gagné à l'Armée du Salut... ou à la Société protectrice des chats affamés... ou à son compagnon Charley O'Neil, car il méprise l'argent.

Tout le monde s'était mis à rire autour du feu, sauf le Philosophe, qui demanda qu'on lui passât le thé.

Presque chaque soir, malgré la fatigue du travail de la journée, Harry montait sur la colline pour fumer tranquillement sa pipe ; les conversations du camp lui semblaient souvent un peu monotones. Il regardait longtemps les feux et les lumières de cette ville qui était encore dans ses langes : toutes ces lueurs étaient dans la nuit comme un éclaboussement d'étincelles, comme les charbons ardents d'un camp, dispersés d'un coup de pied. Les petites tentes éclairées montraient d'étranges silhouettes par transparence, quelques-unes s'éteignaient déjà comme de minuscules lanternes de papier huilé.

Le bruit de la petite ville montait vers lui, le bruit qui précède le grand repos : un chant tremblait dans l'air, d'un trémolo enfantin et ému ; un peu plus loin, c'était une vieille chanson d'Irlande qui fait qu'on veut danser une gigue et pleurer en même temps. Puis, c'était le son rococo et vieillot d'un accordéon dont les notes tamisées par un bouquet d'arbres se font diminuées et très lointaines. Une femme appelle dans la nuit, un « coee » lui répond : un chien aboie et du bord de la rivière montent le hennissement d'un cheval et le bruit d'une cloche de vache.

Il se sent ému en regardant, en écoutant Mulliwalla qui va

s'endormir ; car il sait qu'il est un peu parrain de ce patelin. Sans pourtant s'exagérer l'importance du rôle que le hasard lui a fait jouer, il a suivi avec intérêt la naissance de Mulliwalla, l'épanouissement presque instantané de toute cette vie au pied d'une colline solitaire ; l'arrivée de ces hommes, la sortie de terre de toutes ces tentes comme autant de champ'gnons poussés sur un terrain dont l'humus est de l'or.

Il a pris sur lui le souci de ces âmes ; avec l'aide de la police, il veille à l'hygiène et à la propreté des camps autant qu'il est possible ; il les empêche de souiller leur eau potable avec le lavage des terres aurifères et les lessives hebdomadaires. Il s'est aperçu qu'il a affaire à autant d'enfants insouciants de tout, qui se brûlent à tout ce qui brûle, qui se nuisent à eux-mêmes, qui gâchent leur travail, leur argent et leur vie par pure négligence. Comme des enfants aussi, ils ont bon cœur et donnent sans compter à un camarade malheureux ou à une veuve.

Le « Canard boiteux » marche bien ; mais Radcliffe et lui ont dû joindre leurs efforts pour maintenir la cohésion de la compagnie, car les hommes du soleil couchant sont parfois impatients de repartir à l'aventure et de dépenser ce qu'ils ont gagné. Radcliffe les tient en tout cas pour un an, les termes du contrat les lient solidement ; ils perdraient trop en se retirant avant la date fixée. Harry, de son côté, se sert de son influence sur eux pour les éloigner du « Shamrock » ; la tâche est difficile, car les samedis de Mulliwalla sont gais et même bruyants.

Deux semaines auparavant, un grand kanguroo s'était fourvoyé dans la rue unique de Mulliwalla ; les mineurs cernèrent bientôt la pauvre bête qui fut capturée après avoir distribué quelques bons coups de pattes. Il y eut alors une joyeuse procession, à la tête de laquelle marchaient quatre mineurs plus ou moins sobres, tenant le kanguroo récalcitrant qui dut aller en leur compagnie boire un verre au Bar du Shamrock. Le « Roo » prit sa limonade sans conviction, cracha et éternua, aux applaudissements de son entourage. Puis on le relâcha après lui avoir mis un ruban vert autour du cou.

Harry avait bientôt vu que le bush n'est pas l'endroit qu'il faut choisir pour y enterrer le passé ; car la solitude et le calme des nuits le peuplent d'ombres et de visions. Le travail

machinal de la manivelle ou du pic ne demande qu'un effort inconscient des muscles, et laisse au cerveau trop de libre carrière. Le soir, sur la colline, ses pensées s'en allaient loin dans le temps et loin dans l'espace.

Sa vie avait subi un tel changement qu'elle lui semblait parfois un déguisement, un rêve, ou l'effet de quelque magie soudaine qui l'avait mis dans la peau d'un autre homme. Une femme était venue, bonne et douce, et belle entre toutes ; la première, elle avait attiré son attention ; puis avait pris tout ce qui était en lui, tout ce qui était à lui : elle l'avait arraché de son individualité même, de sa famille, de ses amis, de son pays. Elle l'avait traîné d'un bout du monde à l'autre, sans le savoir ; sans le savoir elle l'avait jeté au vent.

En descendant lentement la colline ce soir-là, Harry songea que le vent au moins avait été bon pour lui.

VIII

L'enfant australien est, comme le cakatoès, un animal qu'il faut attraper fort jeune si on veut en obtenir quelque chose. Mais en général, au contraire de ce qu'il faudrait faire, on le lâche dès qu'il peut marcher tout seul. Le résultat de cette éducation est un mioche qui n'a peur ni de père, ni de mère, qui joue avec une hache ou une carabine et qui grimpe sur un cheval, à l'âge où les autres ont un sabre de bois et essayent d'escalader un tabouret.

Il profite de ce qu'il est né dans un pays qui se dit le plus libre du monde, pour grandir à son gré comme une petite bête sauvage. Les distractions sont rares dans le bush ; il n'a souvent personne pour lui montrer des jeux, il les trouve lui-même : jamais il ne joue au soldat.

Ses premiers jouets sont des animaux bien vivants, en chair et en os. Le chat et le chien seront ses premiers amis, et tandis qu'il est dans la caisse de « Cognac Trois Étoiles » qui lui sert de berceau, ses yeux qui ne sont pas encore au point, grands ouverts sur l'univers, lui montrent les chevaux, les vaches et

les poules ; tandis que l'agneau apprivoisé vient essayer ses dents de lait sur le bord de sa caisse.

Sa sœur ne s'adonnera guère aux soins d'une poupée, si on peut ainsi appeler la bouteille enveloppée d'un chiffon et baptisée par elle Gwendoline ; elle suivra volontiers parmi les paddocks son père accompagné des chiens qui sont prêts à poursuivre tout ce qui court devant eux : un lapin, un kanguroo, ou même un mouton égaré.

L'enfant, de bonne heure, aide sa mère et son père ; puise de l'eau, coupe du bois ou ramène les vaches qu'il trait chaque matin et chaque soir. Il ira avec son père et le regardera abattre les arbres et les fendre pour en faire des poteaux. Lorsque son attention sera fatiguée, il inspectera un grand nid de fourmis qu'il taquinera avec prudence.

Mêlé de bonne heure aux hommes, dont il suit souvent les travaux par pure distraction, le petit Australien a une enfance relativement courte ; malgré cela, il restera longtemps, peut-être toute sa vie, un enfant.

Il contemplera l'existence avec curiosité, mais sans en être effrayé, car elle ne le préoccupe pas plus loin que la semaine prochaine, dans ce pays où on ne peut pas crever de faim.

Il n'a pas envers les animaux la cruauté sauvage qu'on trouve souvent chez les enfants européens, chez ceux de la ville surtout. Les bêtes, grandes et petites, l'entourent, lui sont familières, il les voit chaque jour à chaque heure ; les grandes paissent autour de lui, les chiens ne le quittent guère, les insectes sont légions. Il tuera, il trappera des lapins ou des oppossums avec une connaissance de leurs habitudes qu'il aura de bonne heure ; mais il ne les fera pas souffrir sciemment. Il sera un instructeur patient pour le jeune lézard à collerette qu'il a apprivoisé et qu'il a déjà dressé à se tenir sur ses pattes de derrière ; il sera parfois brusque en attrapant la pie qui piaule à la chasse aux mouches sous la véranda ; mais le lézard et la pie se laisseront prendre sans trop se plaindre.

L'agneau et le chevreau seront dressés aux harnais et constitueront vite l'attelage qui va chercher de l'eau à la rivière, lorsqu'en été les caisses à eau de la maison sont vides.

Le petit Australien joue plus sérieusement que les autres enfants de son âge, ses jeux se rapprochent plus de l'existence

réelle, ils en font souvent même partie. Le bush est solitaire, il est triste ; l'enfant ne sourit pas à l'étranger qui l'aborde ; s'il ne se sauve pas comme un lapin, il le regardera de ses grands yeux, et desserrera à peine les dents pour répondre. Il est né joueur, fera des parties de cartes dont les enjeux seront variés et éprouvera de bonne heure l'envie de gagner un peu d'argent, non pour vivre, mais pour avoir une selle neuve, ou un cheval. Il ira chercher du travail dans un hangar de tonte, balayera le plancher, mettra du goudron sur les blessures faites par les tondeurs, et ramassera les toisons pour une livre par semaine, nourri et logé.

C'est dans la hutte des tondeurs qu'il perdra son enfance, c'est là qu'il apprendra à jurer et à jouer comme un marin en bordée, il y verra que l'argent n'est pas fait pour être gardé en poche, il entendra parler de chevaux de courses, de paris gagnés et perdus ; il sera mordu par l'envie d'aller aux courses et d'essayer la chance, et peut-être passera-t-il le reste de sa vie à travailler afin de tenter la fortune.

Sa vie d'enfant a été rude, il est devenu peu à peu endurant, patient et philosophe. On l'a vu rentrer d'une chasse au lapin, une main enveloppée dans un mouchoir sale et taché de rouge ; il exhibe alors à la famille un index qu'il s'est abattu d'un coup de son tomahawk [1], puis deux tronçons de reptile qui, mis bout à bout, constituent un serpent tigre de quatre pieds.

Le livre de l'histoire de Mulliwalla était à peine ouvert qu'il fallut y inscrire un de ces faits-divers comme il s'en passe souvent dans le bush australien. Sam Betts et Bert Kelly étaient partis à cheval à l'aventure sur les hauteurs qui se trouvaient à plusieurs milles de la petite ville.

Sam et Bert avaient chacun leur carabine, qu'ils portaient en travers du pommeau de leur selle. Ils étaient arrivés au flanc d'une colline. Lorsque tout à coup la carabine de Sam partit et une balle vint se loger dans la cuisse de Bert, au-dessus du genou. Tous deux mirent pied à terre. Sam devint blanc de peur, Bert fit une grimace et se lamenta tout de suite de ce qu'on allait lui couper la jambe et de ce qu'il ne pourrait

1. Hachette américaine.

plus monter à cheval ni jouer avec les autres. Sam inspecta la blessure, la balle calibre vingt-deux n'avait fait qu'un trou qui saignait à peine ; il chercha dans son imagination des cas authentiques de guérisons merveilleuses après l'extraction de la balle ; il alla si loin dans ses assurances optimistes que Bert lui reprocha son insouciance. Le blessé s'oublia même jusqu'à tomber à poings raccourcis sur Sam qui d'abord se laissa faire, mais qui dut bientôt mettre une bonne distance entre sa victime et lui.

Bert remonta à cheval et repartit vers la ville, menaçant son compagnon de toutes les foudres de Mulliwalla ; Sam eut peur et s'enfonça parmi les pins, talonnant le cheval qui cherchait entre les troncs des arbres à gagner le sommet de la hauteur.

Sam n'avait jamais été de ce côté-là ; au bout d'une demi-heure de marche, descendant et remontant ces monticules qui se ressemblaient tous, il vit qu'il s'était égaré. Toute l'après-midi, il marcha à l'aventure, et ne vit que quelques traces de wallabies [1]. Le soir, le camp fut triste, il n'avait pas d'allumettes ; la nuit fut froide, il songea à Bert blessé, à ses parents. Il ne pleura pas, l'obscurité ne lui fit pas peur, le bois de pins n'était peuplé pour lui ni de gnomes, ni de revenants. Il avait soif, il avait faim, il ne geignit pas, mais résuma les sentiments qui le tiraillaient en un mot bien anglais, bien australien : « Damn ».

Il s'était fait un lit de branches, la selle et sa couverture complétèrent l'installation pour la nuit. Il dormit mal, la lune, presque pleine, vint lui crever les yeux, il se réveilla et s'assit sur son séant. Il écouta : la brise était à peine assez forte pour caresser les sapins, et c'était une longue plainte, très basse et très douce comme celle d'un enfant qui sanglote. Il écouta jusqu'à ce que ses oreilles fussent bourdonnantes ; il cherchait un son comme le marin perdu cherche une lumière. Il aurait donné ce qu'il avait de plus cher pour percevoir seulement l'aboiement d'un chien ; une fois ou deux, il crut en entendre un, mais ce n'était que l'appel lointain du « mopoke [1] ».

1. Variété de kanguroos.

1. Petite chouette.

Il aperçut alors que son cheval avait disparu, il vit sans se lever les boucles de la bride attachée à l'arbre. Il n'y songea pas longtemps, tourna le dos à la lune et se rendormit.

Le froid du matin le força à se lever avec le soleil, il chargea sa selle et sa couverture sur ses épaules, prit la bride et se mit en marche en suivant les traces du cheval ; il les perdit bientôt, car le sol caillouteux, couvert d'aiguilles de pin, gardait mal les empreintes. Il descendit des vallons minuscules marqués tous par une crique sèche, il les suivit dans l'espoir de trouver de l'eau, mais en vain. La soif commençait à le prendre à la gorge, la faim lui tirait les entrailles. Il mâcha sans grande satisfaction les feuilles d'un eucalyptus.

Il erra un autre jour, puis un autre, campa chaque nuit et vit pour la troisième fois le soleil se lever sur les éternelles collines boisées.

Il eut alors comme une vague idée de la fin de tout, il se vit partant pour un voyage sur une mer noire comme de l'encre. Il n'avait jamais vu la mer, mais il avait dans un coin de sa mémoire une image que son grand-père, émigrant d'Irlande, lui avait sans doute transmise. Il voyait devant lui une plaine immense et immobile qui était de l'eau, de l'eau qui n'avait seulement que le rivage sur lequel il était, tant elle était infinie.

Il se rappela tout à coup les menaces du Révérend Père Hennessy qu'il avait entendues une fois à la petite église de Mallanoo, qu'il fréquentait avant d'arriver à Mulliwalla ; il fit mentalement la liste de ses péchés, elle lui parût monstrueuse. Il sortit de sa poche un chiffon de papier blanc ; il sentit dans une autre poche ses cartouches, il en prit une et traça avec la balle les lignes suivantes :

« Chère mummy,

« Je me suis perdu, pardon à tout le monde et aussi à Bert... »

La confession ne fut jamais écrite, la cartouche lui glissa des mains, le papier toujours entre ses doigts, le gamin roula sur le côté comme assommé, et il se sentit descendre dans un trou noir, qui n'en finissait pas.

Lorsque le soir même Sam revint à lui dans le lit qu'il connaissait bien, il fut heureux de revoir Bert qui avait encore ses deux jambes et qui lui souriait.

Mulliwalla fut fière des deux gosses et fière aussi de la petite expédition qui avait retrouvé Sam dans les collines. Malgré cela, Mulliwalla s'aperçut un beau matin que les enfants, les chiens et les chèvres commençaient à devenir une plaie sérieuse ; la jeunesse avait besoin d'être enrégimentée. Elle était partout, jouant avec les manivelles malgré la défense, tombant dans les puits de mine, allumant des feux de joie qui mettaient le feu aux tentes. Les chèvres et les cheveaux, leurs compagnons de jeux et d'expéditions, devenaient impossibles ; les chiens volaient des déjeuners tout prêts et avaient un flair remarquable pour découvrir que le sac pendu haut et court près d'une tente et près d'une hutte était le garde-manger.

Les chèvres elles, se multipliaient vraiment trop rapidement, elles broutaient tout ce qui n'était pas du métal, ou du moins faisaient de leur mieux pour y laisser l'impression de leurs dents : la toile des tentes, les lessives, l'écorce des huttes, tout y passait. Enfin, la question s'imposait, une calamité publique était menaçante ; il fallait au plus tôt prendre une décision au sujet des gamins et de leurs compagnons.

Un meeting fut convoqué au son d'une cloche de vache, il fut décidé qu'on mangerait ce qu'on pourrait des chèvres, qu'on ferait disparaître les deux tiers de la population canine et qu'on construirait une école.

La mise en vigueur de cette décision fut hâtée par un autre fait-divers, un incident qui aurait pu avoir les conséquences les plus graves pour Mulliwalla.

Dans aucun pays civilisé ou se croyant tel, le lundi n'est un jour populaire : que ce soit pour les hommes le lendemain d'un jour de repos et de plaisir, pour les écoliers un lendemain de vacances, c'est pour toutes les femmes de la terre le jour de lessive.

Or madame Murphy, ce lundi matin-là, était d'une humeur massacrante : le tas de linge à laver semblait une montagne, l'eau que Murphy avait apportée de la rivière était boueuse et le savon savonnait mal.

Elle venait de tordre avec des biceps rageurs une paire de bas troués qui appartenait à son aînée Henrietta Pearl Margaret, lorsqu'un bruit derrière elle la fit se retourner. De son souffle puissant, elle chassa la mèche rebelle qui lui masquait

l'œil gauche et aperçut Carbine, la chèvre de course du jeune Pat O'Brien, en train de finir le géranium qu'elle avait élevé avec sollicitude dans un bidon à pétrole, dont les bords avaient été artistement découpés et frisés en petites coques.

La moitié d'une barre de savon de lessive marque « Éclair » atteignit Carbine dans les côtes, la chèvre quitta les lieux prestement, une fleur rouge aux dents. Aussitôt après, Pat O'Brien, l'entraîneur et le propriétaire de Carbine apparut. Le mioche était devenu impossible depuis que deux semaines auparavant sa bête avait gagné le prix du « Mulliwalla Handicap » une livre sterling qu'il avait dépensée en cigarettes. Il demanda à madame Murphy, sans excès de politesse pourquoi elle avait osé toucher à sa chèvre. La réponse de la dame fut prompte comme le fut sa main : l'entraîneur et propriétaire de Carbine disparut en hurlant.

Les autres femmes furent vite au courant de l'affaire, des complots se formèrent, on jura en buvant du thé très fort d'obtenir vengeance. Les hommes s'en mêlèrent, on parla haut et avec un accent irlandais très prononcé autour du Bar du Shamrock.

Il y eut des vendettas, Carbine fut la première victime, elle fut trouvée le cou coupé ; des chèvres rivales disparurent sans laisser de traces, des chiens furent empoisonnés : la question était résolue en partie, il ne restait qu'à bâtir une école et à faire venir un maître ou une maîtresse d'école.

Radcliffe avait été nommé Chairman du Comité, il mit son nom en tête de la liste en promettant vingt livres sterling ; Harry en offrit autant, les autres membres du « Canard boiteux » promirent dix livres chacun. Des hommes levèrent la main, disant leur nom et la somme qu'ils contribuaient ; quelques-uns promirent une semaine, trois jours de travail. Les femmes offrirent de faire les frais d'un pique-nique payant dont la recette irait à la construction de l'école. L'élan fut spontané, général ; chacun donna sa part et ce fut d'une voix un peu émue qu'Harry fit part à l'assemblée qu'on avait récolté séance tenante trois cent soixante livres sterling ; Radcliffe, le Chairman, les remercia tous de leur bonne volonté et de leur générosité.

En un mois, l'école fut construite : la colline, elle aussi, avait

contribué; les pins avaient été vite coupés, décortiqués et dégrossis, tandis que les hommes creusaient les trous qui devaient recevoir les poteaux. Au bout de quinze jours, une sorte de grande cage en bois de cinquante pieds de long sur vingt de large était debout, attendant le plancher et la tôle ondulée que Thomas avait offert de charrier pour rien de Moogong à quarante milles de là.

Puis Radcliffe écrivit à un agent de Sydney de lui trouver une maîtresse d'école pour Mulliwalla, et de l'envoyer le plus tôt possible.

IX

Dans la grande plaine, le coach, traîné par quatre chevaux maigres, avance enveloppé du nuage de poussière qui les suit depuis le matin. La voiture semble être sortie d'une vieille gravure anglaise : sa caisse peinte en rouge vermillon, portant la couronne et l'initiale de la reine, est suspendue par de grosses courroies, ce qui lui permet de tanguer assez confortablement sur les pistes australiennes. Le toit et l'arrière sont chargés de bagages et de provisions. Il y a deux passagers près du cocher et deux à l'intérieur.

En ce moment, l'attelage est au pas, car on traverse un mamelon de sable rose. Presque simultanément, trois pipes s'allument sur le siège, et la fumée du Derby arrive jusqu'à Alf Lambert, qui est doublement mal à son aise à l'intérieur : il y a une dame en face de lui, et il n'a pas fumé depuis deux heures au moins.

Le petit nuage bleu semble le narguer, c'est un supplice de Tantale raffiné. Il met la main dans sa poche et caresse le fourneau de sa pipe.

Une fois ou deux, il a songé à demander la permission de fumer, il a eu même l'idée d'allumer sa pipe sans rien demander.

La femme l'observe tranquillement au travers de son épais voile bleu saupoudré de poussière ; elle dit tout à coup :

— Vous pouvez fumer si vous voulez, cela ne me gêne pas.

Alf balbutie un remerciement ; en un clin d'œil, il a sorti sa pipe, son couteau et son carré de tabac noir. Lentement, il coupe de petits copeaux de Derby, les roule entre les paumes de ses mains, bourre sa pipe et l'allume. Par politesse, il envoie les bouffées par la fenêtre de la portière, tandis que ses lèvres entourent goulûment le tuyau, comme s'il contenait l'élixir de longue vie.

Il pense qu'une pipe est bonne, que les femmes ont parfois l'intelligence et la bonté réunies ; il est plein de reconnaissance pour cette permission accordée et il sent qu'en retour, il devrait faire quelques frais de conversation. Il ne sait guère comment commencer, il prend le sentier le plus sûr et parle du temps.

— Chaude journée, n'est-ce pas?

Pas de réponse.

Il risque un regard et voit que sous le voile, les yeux se sont fermés.

La première pipe finie, Alf la vide sans bruit par la portière, souffle dans le tuyau et prépare une seconde bourrée qu'il allume. Il regarde l'ombre du coach déformée, allongée sur le sol ; les chevaux ont l'air de chameaux et le coach d'une maison à deux étages.

Puis il étudie sa voisine : autant qu'il lui est possible de juger un sujet qui ne lui est guère familier, il arrive à la conclusion que cette femme diffère quelque peu de ce qu'on voit à Mulliwalla. La simplicité de tout ce qu'elle porte, l'absence de couleurs voyantes, la manière dont elle lui a parlé : tout lui dit qu'elle est une dame.

Il faisait presque nuit lorsque le coach s'arrêta devant le Shamrock, dont les abords étaient ce soir-là très fréquentés sans être bruyants. Le vieux Radcliffe s'avança vers la portière et, trop timide pour oser aider la femme à descendre, lui prit cependant ses paquets tout en lui demandant si elle était bien la maîtresse d'école. La voyageuse lui répondit affirmativement et lui tendit la lettre d'introduction écrite par l'agent de Sydney.

Elle passa la haie de mineurs venus pour la voir arriver, et suivit Radcliffe qui lui montra la pièce qu'on lui avait retenue à l'auberge en attendant que sa chambre fût prête à l'école.

Puis il lui souhaita le bonsoir et lui donna rendez-vous pour le lendemain dans la matinée.

L'étrangère fut touchée de voir cette chambrette de bush, minuscule et basse de plafond, dans laquelle on avait prodigué tant de soins pour son arrivée. Sur les murs, des gravures d'un Xmas Number clouées un peu de travers, mais clouées récemment, car les mouches et la poussière n'avaient pas encore pu les défraîchir. Sur la petite table, un billy était rempli de fleurs sauvages et de branches de mimosas fleuris.

Le soleil la réveilla de bonne heure le lendemain matin ; elle ouvrit la fenêtre et vit bientôt une pie apprivoisée entrer dans sa chambre. L'oiseau se laissa prendre et caresser, chanta et siffla tout son répertoire, offrit sa bienvenue à la maîtresse d'école de Mulliwalla. Ce fut vraiment une bienvenue qu'elle accepta de grand cœur, car elle revoyait le bush de son enfance heureuse. Puis ce furent les vieux pins de la colline qui lui firent signe, ils lui envoyèrent le parfum encensé de leur résine qui brûlait non loin de là. C'était bien la même senteur qu'elle avait connue dix ans auparavant, celle qu'elle n'aurait pas pu oubl er, car elle se liait toujours dans sa mémoire avec la campagne australienne.

Elle regarda la fumée qui montait de tous les campements, et qui paresseusement se mêlait au brouillard matinal et en faisait une gaze bleue qui enveloppait tout : elle prit de toute la force de ses poumons l'air frais qui lui caressait le visage comme un vieil ami heureux de la revoir. Et la maîtresse d'école sentit son courage augmenter, elle eut un sentiment qu'elle aimerait Mulliwalla ; elle eut une espérance, que Mulliwalla l'aimerait peut-être.

Les enfants n'avaient pas saisi toute la signification du mot école ; mais ils semblaient en général prêts à accepter cette ère nouvelle de leur existence. Ils étaient d'ailleurs fiers du bâtiment qui leur paraissait une construction gigantesque ; c'était de plus du nouveau, une distraction à venir.

On avait fait des préparatifs comme si le Gouverneur général de l'Australie devait venir inaugurer l'école ; Jack « Un Œil » qui était sonneur attitré, agita la cloche de vache pendant vingt minutes en parcourant la petite ville.

Mulliwalla s'était donné un jour de congé à l'unanimité :

tout le monde s'était porté aux abords de l'école, les enfants, sur deux rangs, formaient la haie près de la porte. D'un côté les garçons, en des vêtements propres sinon neufs, campés dans des chaussures qu'ils ne portaient que rarement. Les filles de l'autre côté, avaient trouvé le moyen de mettre de la coquetterie dans leur toilette, un peu de grâce même dans leur tenue ; il y avait des rubans dans les belles chevelures qui brillaient au soleil. De part et d'autre, c'étaient de grands yeux bleus ou foncés qui étaient impatients de voir la maîtresse d'école.

Elle arriva bientôt, marchant à côté de Radcliffe ; les mineurs et leurs femmes la regardèrent passer, et sans savoir pourquoi, les hommes soulevèrent leur chapeau, eux qui saluaient rarement. Elle sourit à tous, à droite et à gauche, sans contrainte, avec l'aisance d'une reine faisant son entrée dans une de ses bonnes villes : elle sourit aux enfants, garçons et filles, chacun eut sa part d'un regard plein de bonté. Ses yeux se brouillèrent un peu tandis qu'elle allait vers le bâtiment neuf.

Les notables de Mulliwalla, ceux qui, choisis par leurs concitoyens, s'occupaient des intérêts de la petite ville, attendaient à la porte même de l'école. Radcliffe les présenta un à un à la nouvelle maîtresse d'école.

— Mr. Harry Preston, celui qui le premier a eu l'idée de bâtir une école ici, qui a ouvert la souscription et qui a poussé les travaux. — Miss Watson ».

Harry était devenu pâle, il salua en silence en prenant la main qui lui était tendue ; la jeune femme eut un moment de surprise, elle allait dire quelque chose, mais son instinct et ce qu'elle vit dans les traits de Preston lui mirent aux lèvres le banal : — Comment allez-vous?

Elle serra les mains et salua les autres sans les remarquer ; la surprise avait été trop grande de voir ici son amoureux de l'*Osterley*.

Ce fut Preston qui fut chargé de lui remettre la clef de l'école, les quelques mots qu'il dit furent prononcés d'une voix rauque qui ne lui appartenait pas ; elle fut invitée à ouvrir la porte elle-même et à inspecter le nouveau bâtiment. C'était une grande salle toute simple ; mais elle vit dès le premier coup

d'œil que tout y était, l'estrade et la table de la maîtresse, le tableau noir, les bancs et les pupitres pour une quarantaine d'élèves. Tout, sauf le tableau noir, avait été construit par Lou Taylor, le menuisier-charpentier qui s'était faufilé parmi les visiteurs afin d'écouter ce qu'on disait de son travail, et qui caressait de ses grosses mains déformées le poli des tables qui embaumaient encore la résine.

Radcliffe conduisit miss Watson dans la petite pièce attenante qui lui était destinée. Les gens de Mulliwalla avaient contribué à l'ameublement de la chambre avec tant de bonne volonté qu'il était difficile de s'y retourner. Le lit était orné d'un couvre-pieds fait de morceaux multicolores qui formaient une ribote de couleurs criardes donnant à la fois l'impression d'un feu d'artifice et d'un tremblement de terre. Quelques mots sur un papier épinglé au couvre-pieds disaient : « De la part de Mrs. Kelly, avec ses compliments. »

La maîtresse d'école dut faire l'inventaire de ce qui était dans la chambre ; il y avait sur les deux chaises des coussins au crochet de Mrs. O'Brien, un tapis de table de Mrs. Flaherty, un vase de porcelaine bleue de Mrs. Donelly, l'autre de Mrs. Park. Les murs étaient ornés d'oléographies et d'un petit miroir qui avait des remous et des reflets moirés. Une famille avait offert un service à thé en porcelaine fleurie, une autre avait donné la descente de lit en peau d'opossum.

Elle sut trouver pour remercier tous de bonnes paroles que Radcliffe se chargea de transmettre ; elle gagna les cœurs dès la première matinée et dut dès l'après-midi accepter l'invitation au thé que lui offraient les dames de Mulliwalla.

Elle n'eut point besoin de prononcer le nom de Harry Preston, les dames de Mulliwalla eurent vite fait de la mettre au courant de ses faits et gestes. On lui assura qu'il était le gentleman le plus parfait, l'idole de la ville ; qu'il serait certainement maire dès que Mulliwalla aurait obtenu le rang de municipalité, ce qui ne tarderait pas. Les hommes l'aimaient, les femmes ne pouvaient pas en dire assez de bien, et les enfants auxquels il s'intéressait spécialement l'adoraient. Elle sut que le « Canard boiteux » et autres mines attiraient l'attention dans les cercles miniers et qu'on promettait à Mulliwalla de devenir un second Coolgardie.

Le lendemain matin, les enfants étaient groupés hors de l'école ; miss Watson les mit en deux rangs, garçons d'un côté, filles de l'autre, prit leurs noms sur un carnet. Elle trouva parmi les filles des Rose, des Perle, des Lierre, des Gwendoline, des Ermintrude, et des Violette, presque tous des noms de romans, sentimentaux et s'accordant parfois peu avec celles qui les portaient : du côté des garçons, la nomenclature était moins prétentieuse ; les Billy étaient en majorité, les Sam, Tom, Bert et Jimmy étaient communs.

Une fois en classe, elle rangea ensemble ceux qui savaient lire et compter, ceux qui ne savaient que lire ; ceux enfin qui ne savaient ni l'un ni l'autre. Elle allait faire à chacun d'eux une question, lorsqu'elle s'aperçut que Tom O'Brien avait décrit avec sa manche le geste classique de celui qui ne se sert pas de mouchoir. Elle ne l'appela pas par son nom afin de ne pas l'effrayer dès le premier jour, mais elle demanda à tous ceux qui avaient un mouchoir de se lever : personne ne se leva parce que la minorité eut peur d'être ridicule. Miss Watson formula alors un premierr èglement qui exigeait que chaque élève montrât, en entrant en classe, chaque matin, un mouchoir propre.

Elle leur demanda s'ils aimaient écouter des histoires, et quel genre d'histoires. D'abord, ce fut le silence, elle dut préciser, détailler la question qui semblait trop grosse. Des histoires de guerres? des histoires de chasses? des contes de fées ou des histoires de brigands? La dernière question eut un effet magique, la majorité dit qu'elle préférait une histoire de brigands, de « bushrangers ». Miss Watson s'y attendait, elle connaissait les enfants du bush.

Le bush australien, malgré sa grandeur et sa solitude, sa beauté sauvage et sa monotonie qui attachent, est peuplé le jour de mouches et la nuit souvent de moustiques, qui sont les unes et les autres une réalité trop absorbante pour laisser à l'imagination le loisir de chevaucher très loin. Les forêts en général ne sont pas assez épaisses pour abriter des elfes ou des fantômes ; aucun chaperon rouge n'y pourrait cueillir des fraises, ni y rencontrer un loup ou une biche, car l'ombrage des hauts eucalyptus est trop maigre pour les fraises ; les loups et les biches n'ont jamais existé en Australie. Aucune fée ne

pourrait vivre dans les plaines brûlantes ni hanter l'ombre avare des arbres et des buissons.

Ce continent, géologiquement un des plus anciens du monde, est trop neuf pour les hommes blancs. Il n'y a pas d'histoire ; les légendes enfantines et primitives qui ont peuplé les grands déserts sont mortes avec les tribus, ou, avec elles, sont restées dans le centre qui est peu connu. Les vallées profondes, menacées par des pics déchiquetés, les torrents qui grondent sont rares ; les ruines qui sont le passé tangible, les vieux châteaux, les vieux temples qui font partie de l'histoire d'un peuple, tout cela manque en Australie.

La montagne la plus haute n'a que deux mille deux cent cinquante mètres, le reste des hauteurs n'est que plateaux élevés coupés de quelques canyons ou accidentés de collines plus ou moins hautes. Les contours des chaînes sont sans caractères distincts, les sommets, usés par leur âge même sont boisés ou nus ; mais n'ont rien de menaçant, rien d'imposant. La beauté existe, mais elle est sans grandeur; on admire le paysage, mais il n'effraye pas, ne donne de vertige ni aux sens ni à l'imagination. Les seules ruines à voir dans le bush, sont des armées de géants morts et debout, tués par la hache de l'homme qui anéantissait une forêt afin d'avoir de l'herbe pour ses moutons. Ces ruines là sont belles, la nuit lorsque la lune éclaire les grands squelettes gris ; le soir lorsque le soleil couchant les baigne de lumière rose et que les nuées de cakatoès criards perchés sur leurs branches dénudées les tranforment pour un instant en monstrueux amandiers fleuris.

Miss Watson avait souvent songé à tout cela, elle qui connaissait l'Australie et l'Europe, elle qui admirait et comprenait les deux pays. Elle savait que l'histoire des « bushrangers » était dans l'imagination des enfants du bush ; mais elle voulait essayer de les intéresser aux contes de fées qu'elle aimait tant elle-même. Sans se cacher les difficultés qu'elle s'attendait à rencontrer, elle commença son récit.

Le roi et la reine : les enfants avaient l'idée de gens qui vivaient assis sur un trône, ou à cheval, portant une couronne et des vêtements d'or. Le château : il fallut l'expliquer, et malgré les efforts de miss Watson, cette constructoin demeura dans l'imagination des élèves quelque chose de vague, car peu

d'entre eux avaient vu une maison de pierre et les plus grands bâtiments qu'ils connaissaient étaient souvent faits de tôle ondulée. Quant aux tours et aux fossés, ils ne saisissaient pas bien à quoi cela ressemblait ; il fallut les décrire et expliquer leur raison d'être.

La fée fut difficile à présenter : une femme qui pouvait faire ce qu'elle voulait en bien ou en mal, rien qu'en levant sa baguette ; elle changeait un crapaud en jolie fille et trouvait de l'or dans le creux d'un arbre.

Les plus hardis des enfants se regardèrent en coulisse, Joe Finn alla jusqu'à fermer un œil afin de signifier que selon son opinion, la fée allait un peu trop loin. La princesse qui était belle comme le jour passa sans difficulté, quoique la beauté du jour n'eût jamais frappé aucun d'eux comme quelque chose de superlatif.

Le Prince conquit les suffrages du premier coup, car il montait un cheval blanc superbe ; la selle et la bride étaient de velours rouge brodé d'argent, la bête était ferrée d'or aux quatre pieds.

— Un matin, — continua la maîtresse, — le Prince galopait sur son cheval blanc lorsqu'il rencontra sur sa route un aigle qui lui dit en passant : « Tu crois que ton cheval va vite! Je te défie à la course, je te donne même un mille d'avance. » Le Prince qui revenait de la chasse et qui avait tué une biche et trois lièvres !... — Miss Watson se reprit :

— Il avait tué un kanguroo et trois lièvres. Il songea aussitôt à jeter son gibier afin d'alléger son cheval, mais une idée changea sa résolution, et il cria à l'aigle qu'il était prêt.

L'aigle dit : « — Allez ; quand vous serez arrivé près du grand arbre, je partirai : le but est le bord de la rivière qu'on voit d'ici. »

Le cheval blanc partit sans attendre l'éperon, le Prince dut même tenir les rênes afin de l'empêcher d'aller trop vite.

Les élèves étaient immobiles, écoutant les yeux fixés, la bouche bée.

— Au bout d'un instant, le Prince sortit son couteau de sa gaine, coupa la courroie qui attachait les trois lièvres à la selle et en laissa tomber un par terre. Un peu plus loin, il laissa tomber le second, puis le troisième. Dès qu'il arriva près de

l'arbre, il se retourna sur sa selle et vit que l'aigle partait. L'oiseau fondit sur le premier lièvre, le prit dans ses serres et continua sa course, tandis que le cheval filait du côté de la rivière. En passant le second et le troisième lièvre, l'aigle hésita quelques instants, mais n'interrompit pas son vol. Un peu plus loin, il vit le kanguroo que le Prince avait aussi laissé tomber ; la proie était belle et grosse, l'aigle atterrit, le Prince gagna la course.

Il y eut un silence, les enfants écoutaient l'écho des derniers mots. Miss Watson vit qu'elle avait réussi à intéresser ses élèves ; elle se leva et dut dire que la classe était finie ce matin-là.

Elle fut enchantée de les voir tout l'après-midi avant l'heure, jouant aux abords de l'école. Elle fit un rapide examen des élèves et s'aperçut que l'histoire pour eux n'était qu'un mot, de même que la géographie, tandis que l'arithmétique n'allait pas plus loin que l'addition. Il y avait une chose cependant qu'ils connaissaient, qui les intéressait : l'histoire naturelle.

Toujours en expédition autour du camp, garçons et filles furetaient le long de la rivière, sur les flancs de la colline, s'arrêtant à chaque insecte, à chaque animal qui croisait leur chemin. Ils savaient lire dans la poussière le passage d'un iguane, celui d'un serpent ; les deux traces ressemblaient à celles que fait une corde traînant derrière une voiture ; celle de l'iguane était plus légère et montrait de chaque côté la marque des pattes croches. Ils voyaient sur l'écorce des arbres les égratignures fraîches faites par les opossums et les petits ours. Ils surent nommer, à la demande de la maîtresse, les insectes qu'ils connaissaient depuis le termite jusqu'à l'araignée noire à point rouge dont la piqûre est mortelle ; puis l'araignée qui ferme son trou avec une porte étanche, le frelon maçon qui endort ses victimes et les enferme dans les cellules où il dépose ses œufs.

Ils savaient distinguer plusieurs sortes d'oiseaux ; une dizaine de perruches différentes, les pélicans, les becs cuillers, les plongeurs, les grues de Nankin, les ibis et les grues grises.

La première journée se termina par une courte leçon de géographie qui fut donnée en plein air : un seau d'eau eut bientôt démontré ce qu'étaient une île, un cap, un isthme, une

mer ou un lac; cette leçon fut même volontairement répétée par plusieurs élèves lorsqu'ils rentrèrent chez eux, aux dépens de la provision d'eau cherchée à la rivière, aux dépens aussi de la sérénité de la mère de famille qui avait autre chose à faire que d'apprendre la géographie.

Miss Watson fut satisfaite de la première journée de classe, elle se sentit heureuse, pour la première fois depuis des mois, depuis qu'elle avait débarqué de l'*Osterley*. Puis elle songea longuement à Harry Preston qu'elle retrouvait ici, qu'elle n'avait vu qu'un moment à l'inauguration de l'école.

X

La classe était terminée. Miss Watson avait expliqué à ses élèves comment le capitaine Cook avait réparé son bateau, l'*Endeavour*, dans la rivière du Queensland qui maintenant porte ce nom. Lorsque la marmaille s'était dispersée comme une nuée de cakatoès, la maîtresse d'école avait surveillé le balayage exécuté par Patrick John O'Leary, condamné à cette ignominie pour avoir troublé la classe d'histoire en lâchant dans les jambes de ses voisins un jeune « lézard juif » d'une vivacité remarquable.

Le coupable renvoyé, elle nettoya consciencieusement le tableau noir : les manches retroussées jusqu'au coude, elle pressait l'éponge crayeuse dans un seau d'eau lorsque Harry apparut à la porte, les bras chargés de paquets, les poches de sa veste étirées et déformées, chacune par une lourde bouteille d'encre.

— Bonne après-midi, miss Watson, on ne vous dérange pas? — dit Harry d'un ton qui s'efforçait de paraître naturel mais qui n'y arrivait pas.

— Non, monsieur Preston, entrez. Dites, on ne vous voit guère ! Voici un mois que je suis à Mulliwalla, c'est la seconde fois que je vous aperçois. Mettez tout cela sur la table, je rangerai après.

— C'est que j'ai beaucoup pour m'occuper ici, tantôt dans

le puits de la mine, tantôt à Bathurst pour chercher des outils et choisir des machines.

— Et vous vous plaisez ici?

— Oui, beaucoup, je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Et vous, comment aimez-vous Mulliwa'la?

— Oh! moi, je suis heureuse d'avoir retrouvé mon bush australien, je suis heureuse au milieu de tous ces enfants. Ces petits animaux sauvages sont un peu comme nos « kaolas », nos petits ours ; ils s'apprivoisent si on a des gestes sans brusquerie, si on leur parle doucement. Je crois que nous commençons à nous comprendre, mes élèves et moi. Et puis, tout le monde est très bon pour moi ici.

— Miss Watson, vous savez que je suis quelque chose comme adjoint au maire de Mulliwalla, en même temps inspecteur d'instruction publique, et encore d'autres choses : je suis chargé de vous demander de nous donner un rapport sur l'école, sur les progrès des élèves, la discipline, etc., et d'y ajouter les suggestions que vous croyez nécessaires.

Tandis qu'il parlait, miss Watson le regardait, il avait vieilli de dix ans depuis qu'elle l'avait quitté à bord du bateau. Sa figure de jeune homme qui, quatre mois auparavant, ne semblait connaître de l'existence que les joies, avait disparu ; une barre verticale était marquée entre les sourcils, comme la cicatrice ineffaçable d'un mauvais coup. Les yeux n'étaient plus si grands ouverts ni si francs, on aurait cru qu'ils avaient vu de la vie tout ce qu'ils voulaient en voir ; comme si pour eux le soleil avait trop de clarté. Sa voix avait changé, ses manières froides n'étaient pas les siennes ; les paroles qu'il prononçait semblaient empruntées. Lorsque à son arrivée à Mulliwalla on le lui avait présenté, elle ne l'aurait pas reconnu si on n'avait pas prononcé son nom, elle n'aurait pas retrouvé dans ce visage barbu son compagnon de l'*Osterley*. Maintenant qu'elle pouvait le regarder à loisir, elle était effrayée du changement, et quelque chose la prit au cœur, une pitié immense pour la douleur qu'elle devinait sans pouvoir en préciser la nature. Il lui monta aux lèvres la brûlure d'une question : sa compassion de femme la poussait à demander : « Qui vous a fait souffrir? » mais elle se raidit et, d'une voix qui manquait de fermeté, elle dit :

— Je vous écrirai ce rapport ce soir.

Et comme Harry faisait un pas vers la porte, elle l'arrêta.

— Asseyez-vous et donnez-moi cinq minutes : j'ai quelque chose à vous dire, je crois que je vous dois une explication. J'ai remarqué votre étonnement quand vous m'avez vue l'autre jour, à l'inauguration de l'école, j'étais la dernière personne que vous vous attendiez à voir ici.

Harry, les lèvres serrées, s'assit sur un coin de table.

— Depuis que nous nous sommes quittés, ma vie a changé ; jamais je n'avais imaginé qu'il y eût tant de possibilités, tant de variété inattendue dans l'existence. En deux mots, à mon arrivée à Sydney, mon père a été entraîné dans le krach des banques, il a tout perdu.

« Du jour au lendemain, j'ai dû songer à gagner ma vie... j'ai rendu sa parole à mon fiancé.

Elle prononça cette dernière phrase à peine plus bas, à peine plus vite que les autres ; son visage n'avait pas changé un seul de ses traits, mais Harry entendit le bruit sec que fit en se cassant le crayon qu'elle tenait dans la main gauche. Elle continua aussitôt :

— Ne me plaignez pas, la vie avait été trop belle pour moi, cela ne pouvait pas durer ainsi. Mais je la trouve encore bonne quand même. Non, je ne suis pas du tout malheureuse, croyez-moi. Et vous? Avez-vous pris la vie australienne à pleines mains, à pleins bras, comme si vous vouliez ne pas la quitter? Avez-vous appris à aimer mon pays, à le comprendre un peu?

— Oui, dit Harry, c'est un pays qui est bon aux étrangers. Comme vous le dites, la vie est bonne, et je crois qu'en Australie un homme peut s'arranger une existence plus facilement que n'importe où.

— Si vous saviez tout ce que j'entends à votre sujet, — dit miss Watson, — vous êtes l'âme de Mulliwalla : c'est vous qui le premier avez songé à l'école, vous ignorez tout ce que je vous dois.

« Tout d'abord, je me demandai ce que je pourrais faire pour gagner mon pain comme les autres. Sydney est plein de Tea Rooms où des jeunes filles de bonnes familles ruinées servent du thé et des gâteaux et gagnent dix shillings par semaine. Je n'avais pas les connaissances nécessaires pour être

dactylographe ni sténographe dans un bureau ; j'étais peu tentée de devenir institutrice sur une station : c'eût été trop triste pour moi dont l'enfance s'est passée sur la station de mon père.

« Un jour, j'ai lu l'annonce qui demandait une maîtresse pour l'école de Mulliwalla, et j'ai eu la chance d'obtenir la place, par l'agent de Mr. Radcliffe.

« Je sais que vous cherchez par tous les moyens possibles à faire du bien autour de vous, à faire de Mulliwalla un coin heureux et prospère. Si je puis vous aider d'une façon quelconque, dites-le moi. Ne vous faites pas si rare, et n'attendez pas que le coach apporte du papier et des bouteilles d'encre pour venir me voir. Je vois que vous êtes pressé de vous en aller.

Elle lui tendit la main, Harry la prit et s'en alla sans trouver que dire.

Il descendit la colline sans bien savoir où il allait, il marcha comme dans un rêve mal défini qui bouleversait ses idées. Il s'étonna de ne pas avoir éprouvé auprès d'elle l'émotion de jadis. Il s'était bien senti troublé en sa présence; mais c'était encore de la surprise de la voir ici, d'entendre sa voix qui lui semblait un écho revenant de très loin. Lorsqu'il l'avait revue pour la première fois à l'inauguration de l'école, cela avait été pour lui comme une lourde pierre jetée dans une crique où l'eau dort figée à l'ombre des eucalyptus. La pierre avait déchiré la nappe, l'avait brisée en miettes et en avait fait un tourbillon de vase et de feuilles mortes.

Elle était toujours belle ; elle avait toujours grand air, même simplement vêtue de toile claire et coiffée d'un chapeau de paille souple à larges bords. Mais Harry avait remarqué que ces quelques mois l'avaient changée : elle avait maigri. Son visage avait gagné quelque chose de grave, ses regards portaient encore le reflet de l'image sombre que la vie venait de lui dévoiler. Preston comprenait maintenant ce qu'il y avait de triste dans son sourire, sourire courageux de vaincu qui se relève après un coup rude.

Il venait d'apprendre que celle qui l'avait fait souffrir avait reçu son fardeau de souffrance : il en avait ressenti pendant un instant une satisfaction qui l'étonna lui-même et qu'il chercha

à surmonter aussitôt : il était homme, et de plus il avait été amoureux. Mais il ne put se défendre d'admirer le courage de cette femme devant le double malheur qui l'avait frappée.

Il ne se souvenait pas d'avoir, dans ses plus mauvais moments, senti envers elle la moindre inimitié, même lorsque à Sydney il avait le pied sur l'échelon le plus bas. C'était lui qui de sa propre volonté s'était attaché à elle ; mais après le naufrage, après le sauvetage inattendu, pourquoi venait-elle aborder son île déserte? Pourquoi comme le fantôme d'un amour mort revenait-elle dans sa vie, chaque jour à ses côtés?

Soudain, il envoya rouler d'un coup de pied rageur un gros caillou qui se trouvait sur son chemin. Il n'ignorait pas ce que cette femme pouvait faire : elle avait déjà sans le savoir, sans même s'en douter, pensait-il, pétri sa vie à lui comme une poignée de sable mouillé, et en avait jeté les grains au vent. Allait-elle encore une fois ruiner son existence?

Maintenant qu'il était remonté à la surface, il avait l'intention de ne plus se laisser couler.

Il songea pendant un instant à quitter Mulliwalla, à vendre sa part du « Canard boiteux » et à s'en aller loin sans rien dire à personne. Mais Mulliwalla, il le sentait, le tenait trop bien. Un jour, après avoir goûté de l'existence qui coule sans ambition, sans but, sans cette étincelle qui fait que l'homme veut vivre tout haut, la tête relevée, la découverte de la mine l'avait réveillé de sa torpeur. D'abord, il s'était mis à l'ouvrage pour obtenir l'or qui donne la puissance d'action ; puis au fur et à mesure que Mulliwalla sortait de terre, l'ambition créatrice était venue, l'ambition de faire pousser quelque chose du néant.

Non, il ne pouvait pas quitter sa ville, il avait mis en elle le meilleur de lui-même. Il avait obtenu du Gouvernement de faire dessiner le plan de la ville future, les maisons s'élèveraient chaque jour plus nombreuses. Les mines prospéraient, de nouveaux puits se creusaient. Il avait trouvé un « frère du bush » qui devait un dimanche par mois venir faire un service religieux soit en plein air, soit dans l'école, selon le temps. Il voyait plus loin, dans son imagination, Mulliwalla avec une église, un Town hall, des banques et une gare de chemin de fer. Il croyait en l'avenir.

Tandis que lentement Harry descend le sentier, la maîtresse

d'école s'est assise sur le seuil de la porte et le regarde s'en aller. Le bruit de ces pas qui s'éloignent lui semble triste comme les dernières notes d'un chant qu'elle connaît bien, et le soleil couchant qui accroche de l'or rouge où il peut et qui assombrit ce qui est hors de sa portée, intensifie ce soir-là la tristesse de tout.

Le premier mouvement de surprise qu'elle avait eu l'autre jour en apercevant Harry n'avait été que l'étonnement naturel de retrouver une connaissance dans un lieu et à un moment où on ne s'attend pas à la revoir. Elle avait assez voyagé pour être quelque peu habituée à ces rencontres fortuites qui rendent le monde si petit. Elle avait senti qu'elle lui devait d'expliquer sa présence à Mulliwalla, dans le rôle de maîtresse d'école ; cela lui avait coûté, mais elle l'avait fait courageusement : lui, n'avait pas dit un mot pour expliquer sa présence, tout au moins aussi inexplicable, à première vue, que la sienne. Ce silence lui avait fait mal, comme s'il cachait une honte ; et son jugement sain ne lui montrait pas comment l'homme avait ainsi changé en quelques mois. Mais elle avait depuis entendu parler de Preston, les dames de Mulliwalla avaient causé de ce « jeune homme si bien qui avait dû connaître des jours meilleurs ».

Mrs. Murphy lui avait même confié que Harry avait dû se ruiner au jeu ou boire ; car lorsque O'Neil et Lambert l'avaient rencontré au « Shamrock », il jouait du piano pour les tondeurs, et n'avait pas un sou en poche.

— Mon opinion, ajoutait Mrs. Murhpy, c'est qu'il a fait un coup à la maison. Et lui si honnête et si gentil il est allé « aux chiens », comme ça, sans même le savoir. Ah ! miss, quelles misères elles cachent, les jeunesses ! En tous cas, depuis qu'il est ici, il n'y a pas un mot à dire contre lui.

Miss Watson n'avait pas oublié les attentions qu'il lui avait prodiguées à bord de l'*Osterley*, elle se rappelait très bien qu'il avait essayé à plusieurs reprises de lui faire un aveu. Mais les hommes, à bord, avaient en général le cœur tendre, et même à terre, elle avait souvent considéré comme sans danger pour eux leurs émotions passagères.

Elle se plaisait dans leur société, elle se savait admirée d'eux ; mais elle ne pouvait pas se reprocher d'être un flirt,

une coquette. Elle avait souvent entendu parler d'hommes qui, comme le disait Mrs. Murphy, étaient « allés aux chiens » par le chemin le plus court et le plus sûr, parce qu'une femme n'avait pas voulu d'eux.

Elle se rappelait Harry à bord de l'*Osterley*, ne jouant jamais aux cartes, ne buvant jamais dans le « smoking room » comme tant d'autres. Quelques semaines plus tard, il était sans le sou, un homme du soleil couchant, un swagman.

Elle s'enfonça dans ses pensées comme en un bois touffu et sombre ; elle s'y perdit, tourna vingt fois sur place, en sortit enfin la tête lourde.

Il était nuit lorsque le petit O'Keefe vint lui annoncer que le dîner était prêt : elle ferma la porte de l'école et descendit la colline, sans faim, la tristesse dans l'âme.

(*La fin prochainement.*)

PAUL WENZ

LETTRES D'UN ARTISTE

(1914-1915)

III

A miss H. T., Londres.

Offranville, 5 août.

Ces dames et moi, vous remercions de votre dépêche d'hier soir. Il n'y aura plus, comme vous le dites, de nuages entre nous. C'est une immense joie. G. nous avait annoncé officiellement la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne. Nous n'avons pas de journaux ! Votre télégramme nous est parvenu avant de dîner. W. S. venait de Paris en automobile, retournant à Londres ; il nous a raconté que madame de C., avec l'indiscrète, mais si légitime insistance des mères, avait relancé Sir Francis plusieurs fois depuis deux jours. Nos jeunes amis de l'ambassade étaient impénétrables et faisaient plutôt des « drawn faces ». Sir Francis s'était emporté assez violemment ; comme madame de C. le suppliait de parler, Bertie lui avait interdit de revenir. Enfin, tout congestionné, il apparut, le soir, dans le salon de la rue X. — Voici, — dit-il, — le plus beau jour de ma vie d'Anglais et d'ami de la France. Ne demandez pas ce qui a causé le retard. Vous nous accusiez déjà... de perfidie. Albion est loyale, vous pouvez compter sur elle, vous voyez !...

L'ambassadeur avait son espiègle physionomie des bons jours, quand il reprend son expression juvénile, ce « boyish look », de Meredith, que les vieillards gardent chez vous,

jusqu'au tombeau. Il a grandi, de ne pas prendre sa retraite, il doit être fier de sa tâche.

Chère H., que de difficultés, de malentendus, d'incompréhensions, de flottement, avant qu'apprennent à se connaître nos deux peuples, aussi dissemblables l'un de l'autre que les Orientaux des Européens. Il ne faudra pas s'étonner, encore moins se froisser. Cécile n'a jamais pardonné à George Moore de ne l'avoir pas saluée sur le perron où ils attendaient tous les deux, certain jour de neige. Un Anglais ne se découvre pas devant une inconnue qu'il rencontre dans l'escalier, et retire son chapeau dans un ascenseur, chez un couturier, dans une salle de spectacle, partout où il y a des femmes, mais pas dehors. Vous avez votre code de politesse, qui serait, selon nous, un code d'incivilité, et vos enfants sont élevés à laisser un peu d'un mets dans leur assiette, pour ne paraître pas trop gourmands; par bonne éducation, on leur enseigne que le gaspillage est une élégance. Ma cuisinière croit alors que son talent n'a pas été apprécié par mes convives. Nous nous prenons à rebrousse-poil ; et il va falloir non seulement vivre à côté les uns des autres, mais nourrir une haine commune, nous créer des âmes sœurs. Ce sera un *dixième jour de la Création*. Gare aux susceptibilités !

Vous n'avez point de souvenirs *du Prussien*, vous. Vous ignorez la haine, vous n'en avez même aucune pour la race que nous maudissons, et, chez vous, les ennemis politiques, après s'être décemment insultés au Parlement, en gentlemen, rentrent souper ensemble chez leurs épouses qui sont parentes, amies, ou, du moins, appartiennent à la même classe. Il n'y aura pas dans vos journaux de plaisanteries ni d'insultes, et le kaiser y sera, à chaque phrase, traité de Majesté !

Vous connaissez trop la France pour que le ton de nos journaux vous choque ; il choquerait vos *tommies*, comme le vôtre irriterait nos soldats. Ne pas oublier que, chez nous, c'est encore et toujours « l'*Affaire* », la fameuse et inoubliable *Affaire*, qui fut une enigme pour vous. Vous rappelez-vous nos divergences, nos gentilles batailles, quand vous vîntes à Offranville pour la première fois?

Nous discuterons nos généraux comme nos députés, il y aura ici des polémiques, à moins que le généralissime ne baisse

le rideau de fer sur le proscenium. On est en train de le descendre, ce rideau de sûreté, lentement, parce que les militaires n'ont pas encore empoigné la manivelle : ils vont la saisir, et les civils, tout en protestant, en seront bien aise. Ici, à côté des plans de l'état-major, chacun a son petit plan à soi dans son calepin. Pour mes aînés et beaucoup de mes contemporains, il y eut *une* guerre dans l'histoire, et c'est celle de 70-71. N'essayons pas, avec eux, de nous référer à une autre. Pour la majorité des Français, en dépit de toutes notions faciles à acquérir, et comment ne les ont-ils pas? les chiffres, les proportions, les circonstances seraient toujours les mêmes. Ils ont leur gabarit de la guerre ; point de doute sur sa durée. Ils savent l'ennemi puissant, mais quant au nombre des populations austro-germaniques, si on le leur rappelle, ils ne le voient pas comme formé d'autant de casques, de baïonnettes, de fusils noirs sur le ciel de l'Est.

Et les vôtres? Quand un *navvy*[1] quittera sa maisonnette de Whitechapel ou de Tooting — pour quels déserts de l'Afrique sa ménagère le croira-t-elle en route? ou bien, pour un trip à Paris? Pour elle, le « German » est le voisin rasé, blond joufflu, l'employé d'hôtel ou de restaurant, qui rapporte aux bébés des « buns » le samedi soir, et reprend, le lundi matin, l'omnibus ou le métropolitain après avoir joué au football, le dimanche, dans le pré communal. Un brave homme, de race assez parente de la vôtre. Nous, nous acceptons le dogme de la revanche *nécessaire*, mais nul pasteur ne vous enseigne à vous, heureux insulaires, que la Rédemption viendra d'une province reconquise.

La guerre éclate ; par où l'ennemi va-t-il nous affronter? A priori, *nous* l'attaquons par l'Alsace, comme nécessairement. Par acquit de conscience. Pour nous donner du cœur au ventre.

A cette heure, les trois oncles de Lili, du côté de Thann, sont peut-être fusillés, comme les autres dont les télégrammes annoncent l'assassinat. Et le baron de Turckheim, beau-frère des G.-M., de V., maire de Blamont et officier, quelle angoisse ! car enfin, dans le moment que je vous écris, *c'est commencé*. Non, non, on ne veut pas croire « le glaive impérial ne retom-

1. Maçon.

bera dans son fourreau qu'après l'extermination totale de notre race ». Un glaive? non, la machine à dépecer des abattoirs de Chicago. Des convois de chair vive, de jeune chair normande, roulent au milieu de nos pâturages. Les matelots du *Pollet* sont empilés dans les wagons comme ces veaux dont je caressais les narines roses, il y a trois semaines, à la gare d'Eisenach.

Vos hommes monteront à bord des transports de guerre, dans un grand apparat ; habitués aux voyages, ce n'est que pour un voyage de plus qu'ils graviront la passerelle, ralentis par leurs lourds bagages. Une escorte de croiseurs, de torpilleurs, de contre-torpilleurs, une escadrille protégera les casernes flottantes, ces palaces de l'Océan aux mille conforts pour les longues traversées. Ils entreront par le Havre au son des fifres et des bag-pipes, descendront la Seine dont les rives seront pavoisées. Pommadés, rasés de frais, ils s'apprêtent pour le « tournament ». Je crains que les tubs et les coiffeurs qui les suivront, avec des serviteurs à toutes fins, n'aient de la peine à se caser dans nos mœurs. Et quant à nos champs de bataille !... Nous allons voir des choses extraordinaires...

A Daniel Halévy.

6 août.

Nous avons souvent, pendant que je peignais vos portraits, essayé de concevoir la société future après la Révolution promise. Aujourd'hui c'est à toi que je pense, c'est toi que j'aimerais avoir auprès de nous. La nature ne procède pas par sauts. On disait : cela viendra progressivement, si lentement que nous ne nous rendrons pas mieux compte de la métamorphose, qu'un homme de sa croissance. Lieux communs. Par curiosité, nous aurions presque appelé de nos vœux un fait accompli, par delà les limites de notre imagination. Pour t'être tant mêlé aux universités populaires, aux artisans, malgré ton amour pour ceux qui désirent et ne peuvent pas, qui voudraient savoir et souffriraient de trop de science, tu es encore le bourgeois, l'expérience t'a rendu le scepticisme dont tu t'étais lavé, l'expérience t'a un peu découragé. Je m'exprime mal et je biffe le mot scepticisme comme injurieux. Nous

ne sommes ni des sceptiques ni des dilettantes (ce pourquoi nous tiennent les esprits trop prompts, ou trop lents, et les sectaires). Rappelle-toi la journée de la semaine de Pâques, à Jouy, le banc sur les déclivités de ton jardin, les premiers arbres fruitiers en fleurs, ce paysage qui ressemblait à un pastel de X. K. Roussel, la vallée mauve, verte et blanche. Te rappelles-tu mes inquiétudes, le cas de conscience que je te soumis? Je me débattais alors contre deux de ces difficultés sociales que tu essayas si souvent de résoudre, où tu as trop souvent, dis-tu, échoué. Nous avons parlé du grand chef-d'œuvre de Stendhal. Ah ! *le Rouge et le Noir* ! — Le relire, toujours le relire — Julien Sorel !

Ne penses-tu pas beaucoup à Julien Sorel, ces jours-ci? Cette guerre, quel biais pour lui !... Il faudra reprendre la conversation plus tard sur le même banc de Jouy, si l'on peut encore s'y asseoir, si tes pots rapportés d'Impruneta ne sont pas brisés. Stendhal, vivant aujourd'hui, cette guerre nous aurait privés d'un livre incomparable, mais Julien n'aurait pas été en prison. Voici un cyclone qui, en quelques jours, a déjà éclairci le boqueteau, ébranlé les plus solides chênes de la forêt.

Avoue-le, même quand tu écrivis tes anticipations sociologiques, tu ne croyais pas au tremblement de terre.

Ce qui nous arrive, t'y attendais-tu? Réponds-moi vite ; j'ai peur d'être sous une impression trop forte et de dérailler. Si l'on me disait que je ne ferai plus jamais de tableaux, mais peindrai des bâtiments, je ne serais pas très étonné. Je n'ai jamais eu beaucoup le sens de la propriété ; tout de même, il s'agira de s'adapter à la nouvelle besogne.

Ton forgeron, tes clients, tes correspondants de l'Allier, les amis de Charles-Louis Philippe, sais-tu comment ils vont agir? La porte de la cage est ouverte, l'oiseau, saura-t-il prendre le vent? Le bivouac (ce mot est très vieux jeu, dis?) enfin, le camp, pourrait-être un fameux lieu de réunion pour causer entre classes, sans la gêne de la redingote des dimanches. Il y aura moyen de faire connaissance. Va-t-on se haïr plus, ou s'apprécier mieux? peut-être un espéranto de la guerre dont Péguy tirera du lyrisme. Cette guerre va rouler comme une boule de neige ; elle est partie des cimes, elle

dégringole, grossira, sans que la main des hommes puisse la façonner. Il n'y a pas à se garer... que fais-tu?...

Au caporal Desroches.

9 août.

Mon cher enfant,

Puisque tu désires que je te tutoie, maintenant que tu es soldat, je vais m'y exercer en t'écrivant, mais, aussi bien, je te prie ne ne pas t'embarrasser de formules refroidissantes. Nous savons que nous pouvons compter l'un sur l'autre, je sais ce que je te dois, depuis la soirée d'un 27 novembre, et tu m'as prouvé, malgré ta discrétion innée, ce que tu jugeais me devoir en retour. Nous nous comprenons, je n'ajoute rien à ceci. *Se comprendre,* c'est ce qu'il y a de plus rare entre humains. Te voilà parti, après trois mois d'heureux mariage. Celle que tu attendis si longtemps est enfin tienne ; vous vous êtes quittés courageusement, je veux être courageux aussi. Ta carte postale, reçue ce matin, n'est pas de notre Marcel, mais du caporal, du petit vitrier que tu es jusqu'au fond de toi-même. Sans cette sale typhoïde qui t'a renvoyé dans la vie civile, tu aurais maintenant des galons d'or ; mais, aussi, tu n'aurais pas à me « rapporter, plus mûr de la guerre de demain », tout ce que j'ai semé en toi, comme tu écris au dos de cette photographie déposée sur ma table le 31 juillet. Je t'en remercie ; elle m'accompagnera tant que tu seras au loin, la photo prise dans cette Allemagne déjà mobilisée. Je suis content d'avoir peint le portrait du père Desroches, et puisque tu n'eus pas le temps d'aller l'embrasser à Semur, que tu aies regardé chez toi ce grave visage. Lequel de ses cinq fils rapportera les lauriers? pas toi, dis-tu, désespéré à cause du dépôt où tu t'éterniseras. Peut-être le major t'a-t-il affecté aux bureaux? Je ne saurai jamais la vérité, puisque tu m'as dit : la santé, ça ne compte pas. Je n'ai plus le droit de te donner conseil. Ton capitaine t'a inscrit « entraîneur ». Tu es né pour commander. Tu as les magnifiques qualités et les défauts agaçants du vrai Français, de notre *peuple.* Je te lâche vers la gloire, vas-y.

Ce matin, je suis entré dans mon atelier à l'heure habituelle,

j'ai fait un effort pour me remettre au travail. Tu as cru me tenter en disposant le long des murs toutes les toiles à finir, tu crois que je vais travailler. Ah ! mon enfant, par discipline, je m'efforcerai, car, à mon âge, si je cessais tout à fait de tenir le pinceau, ce serait pour toujours — mais on ne pourra travailler que dans le sens de la guerre, pour la guerre, pour vous, en pensant à vous. Je ne te reprocherai plus jamais ta « toquerie », ton panache et tes imprudences ; Cacan m'a remis à ma place et prouvé que c'étaient les fous qui ont raison. En même temps que ta carte, me parvenait, une lettre de lui. Tu seras content que je t'en copie quelques lignes, de Paris, non datées.

« Après ces jours d'angoisse et de consternation, Paris est maintenant en délire héroïque. Cette cité a trop d'histoire pour ne pas se retrouver vaillante à n'importe quel moment. Le sang révèle, dans les espèces animales, des origines insoupçonnées, tellement l'imprégnation résiste aux siècles. Aujourd'hui s'étale et réapparaît la joie du péril qui animait les hordes des Gaules. Les beaux cuirassiers qui viennent de passer, beaux garçons pomponnés, des fleurs à la bouche et riant de leurs dents blanches : « On y va, crient-ils », vraiment joyeux ; « Au revoir, à bientôt, crient les femmes, revenez vite. » L'un se retourne sur sa selle et, les bras ouverts, hurle : « On s'en f... » La foule trépigne d'impatience, ne crie pas : « A Berlin! », mais le mot d'ordre est « On y va ». C'est un rendez-vous d'honneur et il faut voir les femmes y conduire les hommes ! »

As-tu vu cela, à Paris? — C'est ainsi que tu sens? — J'aurai beaucoup à te dire sur la cruauté. — Ce sera pour une autre fois...

Sois héroïque, mais ne sois pas cruel !...

A Félicien Cacan.

Offranville, 6 août.

Mon bon Cacan,

Vous ne m'avez pas embrassé avant de vous mettre en route ; maman Lou me dit que vous craigniez de vous *amollir*... je dirais, plutôt, de vous départir de cette déférence que dix

ans bientôt de contact quotidien, et notre incomparable amitié, n'ont pu tempérer. Je crois que vous me connaissez trop ; mieux que je ne vous connais, certes, car il me manque pour compléter un portrait de vous tout ce que votre modestie réticente cache, dès qu'il est question de vous même. Je devine votre formation intellectuelle, mais je n'y ai pas assisté. Quand nous nous rencontrâmes, l'homme était fait, sinon l'artiste que j'ai vu grandir, s'affiner... Oh ! ce séjour à Venise et les conversations dans les églises, sur les canaux où nous avons tant fait d'études, assis côte à côte, enchantement des matins et des soirs de paix et d'espérance ! Oui, vous m'avez fait mal, aux premiers grondements de la guerre ; vous le sentiez, comme un garçon élevé dans les jupons maternels, tempête, grinche et prend la clef des champs, pour donner de l'air à sa soudaine puberté. M'avez-vous assez rabroué, Cacan, sous vos apparences de respect ; et quel gré je vous ai, d'avoir déchiré le rideau sur la lumière de l'heure !

Vous êtes un petit-fils des autodidactes de 1848, barbelé de connaissances hybrides. La bibliothèque des cours du soir, absorbée jusqu'à l'indigestion, mêle en votre esprit la science, la philosophie, l'histoire et les religions, dont vous riiez comme d'un ouvrage de dame. Michelet et Louis Blanc, Voltaire, Victor Hugo, Proudhon et Musset dans le tablier du forgeron qui appuie sa tête avide d'apprendre et d'admirer, sur sa main osseuse de travailleur.

Si j'ai tenté de mettre un peu d'ordre dans votre grenier, vous m'avez beaucoup appris. L'atelier d'Auteuil comme celui de Normandie s'étaient organisés pour un labeur varié et rapide, avec ses tâches et ses services répartis, nous avons eu la trop brève illusion d'un de ces studios de l'ancienne Italie où, vraiment, l'artiste était dans sa sphère. J'y ai parfois oublié mon âge, excepté quand j'écrivais *Aymeris*.

Tout cela est fini ! Sans regrets pour vous, ne me dites pas le contraire ; avec moins de regrets pour moi, depuis que vous m'avez si violemment prouvé que derrière votre tendresse et vos préciosités d'artiste, s'embusquait le franc-tireur qui n'attend qu'un signal pour bondir. L'anecdote que vous m'avez contée, de M. votre père en 1870, abattant d'un coup de pistolet son meilleur ami qui hésite sur son devoir ; votre

voix rauque et féroce, cette mue subite ; votre poing sur mon épaule, et cette parole : *ce sont les fous qui ont raison...*

Ah ! mon élève, vous êtes devenu mon maître, du coup. Vous pouviez me dire adieu, vous m'auriez trouvé ferme. J'eusse peut-être essayé de vous faire comprendre que, de panser les plaies sur le champ de bataille et de ramasser ceux qui y tombent, vos frères plus glorieux, ce n'est pas le moins beau des sacrifices.

Quant aux êtres que vous m'avez confiés, ils ont été pétris par vous et vous ressemblent. Cien fait des aquarelles que le Cassirer de Berlin eût achetées au Salon des Indépendants ; Monna est gaie, leur mère dispose des fleurs comme si vous deviez les peindre demain. Et ce petit monde ne vit qu'en vous. Vous êtes des gens admirables, mes enfants. Desroches m'écrit de son dépôt d'où il pense à sortir par effraction. Si vous vous retrouvez dans l'ouragan, je sais le premier nom qui vous viendra aux lèvres. Celui qu'il désigne vous suit partout en pensée...

A miss H. T.

7 août.

Chère amie,

Combien difficile, mais nécessaire, de se discipliner pour l'épreuve ! Se mettre à l'ouvrage, écrire, lire pendant plusieurs heures au moins par jour? Il le faudra, ou sinon, neurasthénie. Je vais essayer de corriger les articles dont je devais composer un volume. Quant à peindre, c'est fini, car au chevalet la pensée se dédouble : parfois, en peignant, elle se fixe visuellement sur un point, et alors la main agit comme une mécanique. La substitution de l'image-pensée à l'image reproduite sur la toile, est un phénomène courant chez les peintres ; dès que j'en suis conscient, je m'arrête au signal : voie bouchée. Nous verrons plus tard.

Aujourd'hui c'est encore « l'abasourdissement » d'un monsieur sur qui pèse le fiacre renversé, sans que nul n'essaie de l'en désempêtrer. J'admire ceux dont le parti fut vite pris, et l'acceptation chrétienne du fléau, sereine. Durant le long cours de cette campagne qui va, je le crains, se développer

comme une série de maladies consécutives, des périodes se succéderont pour nous, de fièvre intense et d'accalmie. Ne jugeons personne, ne condamnons pas les nerveux, de peur d'être ensuite jugés aussi et condamnés.

J'aurais cru à un impérieux besoin de compagnie et d'échange, puisque nous sommes tous pour une fois tendus vers un même objet, mus d'un même désir, brûlants d'une même passion, réunis par l'intérêt, et en un état commun de légitime défense. Or, il n'en sera rien, et nous allons être des solitaires plus que jamais, liés et distants comme dans l'acte d'amour. Autant serait beau et nécessaire à chacun de *pouvoir* être héroïque, autant intolérables les appels de pied du maître d'armes sur la planche, tant que l'adversaire n'est pas là. Les non combattants, qu'ils soient modestes et s'effacent. Et vous, chères femmes, ne haussez pas votre ton, tricotez, préparez-nous aux pleurs, ne vous faites pas trop stoïques avant qu'il soit beau de l'être. Si les chants sont l'apéritif du départ pour nos troupeaux parqués dans les fourgons de guerre, vous, femmes, après avoir pris congé des hommes et crié avec eux, rentrez au foyer, ne parlez plus, préparez-vous à panser les plaies.

C'est trop facile, jouer au stratège avec de petits drapeaux plantés sur une carte, connaître le nom des chefs, disposer des corps d'armée et faire le sacrifice des autres, jusqu'à ce qu'une seule tête qui vous est chère soit de la charretée ; à moins que, sûre de vos nerfs, vous ne deviez dire encore : tant mieux ! par orgueil ; ou bien : c'est mon offrande, et cachiez votre peine. Alors, madame, ne vaudrait-il pas mieux la faiblesse, et pleurer? Si nul ami ne vous est précieux, votre devoir est de ne rien dire. Le patriotisme n'est pas l'insensibilité. La bonne mine et l'embonpoint nous seront odieux chez les spectatrices brandisseuses de drapeaux au balcon.

Plus indispensables que jamais, la réserve, les règles et les conventions de la courtoisie, sans quoi vous retombez en une seconde à l'état primitif ; ces temps de férocité ouvrent des soupapes à nos instincts, et la guerre confèrerait vite une apparente noblesse aux plus méchants, aux plus bas, aux plus inhumains. Il n'y a de beaux que les sentiments excessifs du combattant. Son exaltation flambe, nul besoin que vous l'attisiez.

Tous ceux qui dévorent les journaux voudraient à chaque instant plus de nouvelles, « vibrer ». Je sais de quel cinéma les dépêches sensationnelles déclanchent les successifs tableaux. Cette façon de « vibrer » n'est que curiosité malsaine ; ils croient « vibrer » avec la jeunesse qui se rue par les vallons minés de l'Alsace, ces campagnes que j'ai revues dans la brume de l'aurore, si mélancoliques dans l'attente de l'holocauste ; ils vibrent comme au cinéma, ceux pour qui cette jeunesse est « *les autres* » et ne se personnifie pas en un ou quelques êtres dont la place est vide, sans qui vous êtes dépareillés.

L'on voudrait vivre avec des parents et des épouses d'absents. Comme vous m'y engagez, je m'enfermerai dans ma chambre et tâcherai donc de travailler. Tant qu'on y est, le matin, avec les bruits coutumiers de la ferme, il semble que ce sera possible. Mais le courrier de neuf heures trouble tout. C'est une lettre d'énergumène signée Félicien Cacan (je vous en enverrai copie) ou les journaux, comme celui du 6 août (*Journal de Rouen*). Supposons qu'un Wells français se fût amusé à composer ces quatre feuilles de mauvais papier avant l'incendie dans la grange, et qu'on eut donné ce numéro aux personnes qui s'assiéront ce soir à ma table, toujours incrédules à ce qui n'est pas un fait accompli : qu'eussent-elles dit? imagination, littérature ! Je viens de le lire, ce numéro, de la première ligne à la dernière. C'est confondant. « *Moratorium* », à Buenos-Ayres, comme à Londres et à Dieppe. Qu'est-ce que ce mot internationalement latin? La séance du Parlement, tous les partis réconciliés, l'unanimité, la collectivité. Et les obsèques de Jaurès? L'Allemagne escomptait la révolution de Paris ; Paris est unanime, Jaurès, dans sa bière, s'en va inaperçu continuer ailleurs son beau rêve. Il a fallu le tocsin pour mettre un linceul de paix sur le cadavre du tribun. Quoique les événements ne se répètent jamais pareils, on escomptait un nouvel enterrement de Victor Noir. Le misérable ! hurlaient ceux du cinéma. Si vous faisiez des restrictions, essayiez d'expliquer le cas de Jaurès, on vous traitait de mauvais citoyen. La veille de son assassinat, que n'ai-je entendu dire par ses meilleurs amis, aujourd'hui confondus avec les fervents de Déroulède? Haine et incompréhension, mépris. Faut-il que les pieds pataugent dans des mares

de sang, pour que la cocarde s'épingle à toutes les poitrines? Le mot Patrie exprime des idées si dissemblables, inspire des actes si contradictoires... Le tocsin sonne, et ce mot n'a plus qu'un sens. Ceux qui partent ne distinguent pas les nuances, étalent un beau ton plein, simplifient tout.

Je regretterai toujours de n'avoir été à Paris ce 5 d'août, dans la salle du Palais Bourbon. Cette journée fera autant pour notre nom, que ne feront plusieurs victoires. Vous, à Londres, avouez que vous en êtes surpris. Vous aurez encore, peut-être, quelques autres étonnements.

Puisse cette guerre enseigner aux Français comme il sied de paraître. Le Monde devra reviser le procès de la France. Je ne voudrais pas être dans les bureaux de rédaction des journaux de nos alliés. Que de *mea culpa* !

P.-S. — Félicien écrit : « Quel beau pays ! Durant tout le voyage, ce sont des visages durs de gens poussés à bout. » « Ah ! les cochons ! » est le cri que résume la pensée générale, la résolution et non le désespoir, la rage, la vengeance, l'exaspération. J'ai l'impression que chacun y va avec une telle « rogne », qu'il n'y aurait pas de Gouvernement pour retenir ce mouvement-là. La princesse Paléologue bavarde en vain. L'aurore paraît avec un visage de tuerie. La déclaration à la Russie est un piège. Ce n'est pas par là qu'ils commenceront, mais je ne doute pas qu'ils ne souhaitent nous attirer d'abord dans leurs lignes de retranchement en Alsace, et n'entrent que tout doucement pour exciter notre élan et le briser sur leurs forts. Les officiers de l'active, qui rejoignent, riaient tous à l'idée que les Allemands pourraient enfoncer d'un coup brusque notre couverture, paralyser notre mobilisation, en atteignant nos points de concentration. A propos, il était temps de mobiliser et celui qui a tué Jaurès s'est cru un héros. Pendant que certains chez nous raisonnaient et retardaient tout, eux armaient et concentraient. Personne ici ne voulait voir et maintenant, quelle rage due à l'aveugle entêtement des pacifistes ! Je vois des femmes jeunes qui pleurent mais serrent les poings, de vieilles mères qui ne pleurent pas. Si nous devons disparaître, ce sera en faisant figure. Gare au choc, il sera terrible. Nous médisons du pays en songeant à 70. Nous avons été battus, mais ce n'est pas là une race de vaincus atténués et

tremblants. Coude à coude, s'établit cette communication qui crée les armées et je répète avec mes voisins : « Ah ! les c... » On ne jette pas un peuple au désespoir sans péril, disait Brunswick. Nous allons voir... »

Vous connaissez le garçon qui griffonne ces lignes. Vous l'auriez pris pour François d'Assise. Voilà ce qu'il est aujourd'hui ; à travers mes garçons, je verrai la guerre.

10 août.

Vous savez les reproductions photographiques de la Sixtine dont j'ai tapissé mon alcôve. Le *Déluge* est en face de moi, ma première vision au réveil ; c'est le fragment où la femme debout, de profil, la mère aux seins gonflés comme des outres, interroge l'horizon. Le *Déluge* ; pourquoi pas la *Guerre*? Michel Ange a incisé de la pointe du couteau dans le plafond de la chapelle, des lignes d'un symbolisme éternel, le graphique de l'être humain dédaigneux, impavide et muet au milieu du cataclysme. Je ne me lasse pas de regarder cette image, la dernière œuvre d'art au niveau des circonstances. Cette femme si triste, si résignée, et qui ne semble plus pouvoir décoller ses lèvres, je la choisis comme compagne dans l'attente.

Je ne sais si bientôt cessera l'ennui des journées qui se désorganisent, où l'on essaie de prendre une attitude, et projette des occupations, chacun selon ses facultés. Les blessés n'arriveront pas encore. D'impatientes infirmières préparent des ambulances, et ce sont ici promesses de soins, de bonté à prodiguer. Certaines ne se rendent pas compte, aux récits d'atrocités sanguinaires, du plaisir morbide qu'elles prennent dans la lecture des rares journaux reçus, et telle qui détournerait la tête à la vue d'un chat écrasé, pour venger ses frères ne rêvera plus que de représailles, s'enthousiasmera, se croira capable d'y prêter la main. Illusions qui tomberont vite, car la cruauté n'est pas dans notre tempérament.

Nous ne savons rien de précis ; les communiqués sont laconiques. L'Alsace sera de nouveau française dans quelques jours. Un bataillon entier vient d'être anéanti par des mines à l'entrée d'un village. On m'appelle à la mairie. A. K. brandit un numéro du *Times*, et, du plus loin qu'il me voit : —

Dites, vous qui êtes revenu si impressionné par l'Allemagne... un bonhomme de paille ! On n'a qu'à enfoncer le doigt dedans, et ils tombent, ces colosses ! Ils ont demandé un armistice de vingt-quatre heures à la Belgique... on leur en a accordé quatre.

Au premier abord, je me suis excusé, trop content, j'ai donné la nouvelle aux miens. Après réflexion, Cécile et moi avons eu des doutes. Pourquoi cet armistice déjà? Des combinaisons? *Ils* veulent désintéresser l'Angleterre.

Hier le fils de M. G., officier, était à la messe. Selon lui (qui revient de Paris) les Français sont à Mulhouse. Notre ami le général Mangin commande à Liège où il se couvre de gloire. Les R. racontent que P. R., malade, s'est fait attacher par des courroies à sa selle, pour conduire la charge de ses dragons. Mazeppa. On applaudit. Tantôt, j'apprends qu'il est dans l'infanterie.

Nous ne savons rien, nous ne saurons rien, tant que les vingt et un jours de la mobilisation (si parfaite, cela, nous le savons) ne seront pas révolus.

Il me tarde d'être ailleurs. Dieppe et ses environs, en plein été, c'est encore trop l'existence habituelle. Il faudrait couper net, puisque ce qui en faisait le charme est aboli pour toujours. J'ai été au bateau, il y avait un service hier. Sur le port, G. me parle du *Livre Bleu*, tenu par l'Angleterre, des « *incorrections* », des actes de violation du droit des gens dont les sauvages les « Mad dogs » se rendent coupables. Vous appelez cela *incorrections*, chez vous? Vous pourrez en remplir les colonnes de vos pesants quotidiens. En attendant sur le quai, près du pont, un officier de terre anglais, encore en civil, me dit des rares passagers appuyés au bastingage : They're looking very glum. — Le dreadnought *Empire* serait coulé. Miss Hozier, de la passerelle, me jette un *Daily Mail* tout chiffonné, je lis : c'est un croiseur, l'*Amphion*, qui aurait été coulé par une mine.

Miss Hozier et madame L. de J., les seules femmes à bord, racontent que plusieurs réservistes et de nombreux autres Français ont été retenus à Newhaven pour une question de passeports. Pawlowa, la danseuse russe, retenue aussi, dansait un pas frénétique sur un autre paquebot dont le capitaine pré-

venait les passagers qu'il croyait toute la Manche minée.

Lady Blanche Hozier m'a invité au thé chez elle, pour que sa fille me donnât plus de nouvelles. Elle a installé des chambres claires et pimpantes dans l'étage des communs, d'où l'on découvre le château, la rade. On se serait cru en temps normal.

J'avais en face de moi plusieurs de vos compatriotes, et c'était bien déroutant, le ton de ces dames, leur babil ce « chatter » des mondaines auquel je suis si familier, mais qui irrite en ce moment. Vos femmes suppriment la vieillesse comme tout ce qui les gêne ; quels idéalistes, vos oisifs gracieux et charmants, à qui nous paraissons un peu grossiers et si brusques. Les voilà, nos amies, autour de la table à thé comme dans un entr'acte au théâtre, à Londres. La belle miss Hozier, un Rossetti au large cou blanc gonflé, se tait pendant que sa mère me passe des « scons ». Elle n'a pas retiré son chapeau. Ses magnifiques cheveux signifient intelligence et décision. Très grave, elle prend la parole et voudrait faire comprendre à ces dames « que l'on ne rit plus ». Elle veut remmener sa mère, cette nuit, sa place est à l'Amirauté, chez son gendre Churchill. Miss Hozier y a dîné la veille.

Winston, toujours si farceur, avait le menton dans son gilet. Sir Edward Grey aussi. Les hommes étaient accablés de tristesse. Lord Kitchener a lunché avec eux il y a trois jours. Son opinion est que si la guerre dure plus de six semaines, elle durera trois ans. Après, dit-il, les relations des gens entre eux, leurs situations, seront si changées que l'on ne reconnaîtra plus rien.

D'après miss Hozier, les anticipations de Wells (qui me poursuivent, comme vous voyez) furent, en partie, inspirées par des soldats tels que Kitchener. L'Angleterre se préparerait donc à la *ruine*? Voyons, voyons, est-ce vrai qu'un vent de panique ait soufflé sur votre île heureuse, sur cette terre de la joie de vivre? Chez Ritz, dans les grands hôtels, plus que deux plats au dîner? Vous aussi?

Cette heure passée chez Lady Blanche me laisse une saveur douce et amère à la fois, comme si dans les principales circonstances de ma vie, depuis 1870, j'avais dû associer l'Angleterre à la France.

12 août.

Je suis allé porter ma lettre d'hier au bateau ; point de départ ; Dieu sait quand vous l'aurez, quoique le consul s'en soit chargé. Les Hozier ont quitté Dieppe sur dépêche de Mrs. Churchill; les nouvelles qui viennent d'Angleterre sont pour nous plus alarmantes que celles de Paris. Quelle opinion les Anglais ont-ils donc de nous? D'après ce que m'écrit Walter, qui est si proche de Kitchner, celui-ci ne serait pas étonné si les Allemands envahissaient la France. Il s'y attend même et Walter m'annonce, comme tout naturel, que la Normandie va être le grenier d'abondance où les armées germaniques se ravitailleront d'ici peu. J'avoue que si j'y ai pensé, je n'aime pas beaucoup que des amis d'outre-Manche prennent ce ton dégagé. Prévenez Walter. Je ne lui répondrai pas. Entre les alarmistes et les braves gens du bourg qui, comme le cher docteur, sont sûrs que nous sommes plus nombreux et plus forts que nos adversaires, je choisirais, ma foi ! ces derniers ; mais, non, c'est la solitude qu'il nous faut. On souffre du manque de nouvelles, mais on évite aussi les bien informés, car ceux qui prennent un air de mystère en désignant leur poche de poitrine, où se cache une soi-disant correspondance de ministre, un télégramme, ils sont insupportables aussi.

En rentrant, hier, je suis allé voir mon cher et vieil ami H. dont l'auto m'avait croisé sur la côte. Il s'est arrêté à Paris en revenant des eaux de X. où l'a surpris la déclaration. Il a soixante-dix ans ; c'est un des cadets des survivants de l'Empire, de cette génération d'enfants gâtés, de civilisés élégants et luxueux, pour qui cette aventure est un crépuscule. Intelligent, plein de bon sens, *renseigné* de toutes manières, lui, du moins, saurait quelque chose. Vous connaissez sa propriété, la plus importante de Normandie, de même que ses fameuses chasses de L. sont les plus renommées de France. Ses deux cents gardes élèvent, préparent et rabattent un gibier digne des rois conviés aux battues. Enfin H. est le toujours bel H., à la lavallière bleue, aux favoris d'or, le grand seigneur de naguère, le plus poli des hommes, et le plus *servi*.

Dans le vestibule, j'entre comme dans un moulin. — Y a-t-il quelqu'un? Personne ne me répond. Je sonne. Rien. Je pénètre dans le premier salon, je traverse les galeries. Enfin,

dans une véranda d'où l'on aperçoit la mer, H. est pelotonné dans un fauteuil, blafard, presque gris, plus rien du Zeus qui défiait le temps. Il s'efforce de sourire, me tend la main : — Pardon ! il n'y avait pas d'homme pour vous recevoir dans l'antichambre. Jules, Jules ! Il appelle dans l'escalier.

Pas de réponse. — Vous voyez, il ne vient pas ! le seul qui ne soit pas à la guerre, un Luxembourgeois. On n'est plus servi. Il va falloir s'y habituer...

Il rit : — J'ai dit adieu à tous mes gardes de là-bas, j'ai donné mes instructions au régisseur. C'est fini, que voulez-vous? Ce que soixante ans de soins avaient amené au degré que vous savez, tout cela ne pourra pas, une fois saccagé, se reconstituer. Etait-ce du superflu? ou une certaine perfection?

Alors, il sourit encore : — Les nouvelles sont bonnes, ça débute bien.

Il tâte le terrain. Je me tais. C'est lamentable et très attendrissant, ce filleul de toutes les fées, ce potentat, seul dans la pièce assombrie par le brouillard qui cache la mer et la campagne. Nous avons causé deux heures. Les hommes ont besoin de la conversation des hommes, et deviendraient fous, dans une société de femmes, même supérieures. H. a l'expérience, la connaissance de la vie. Bien vite, il a senti qu'il pouvait être franc.

— Je ne suis pas ici aux Comices agricoles. Si je vais en ville, tout à l'heure, je les électriserai, je sais faire cela, j'ai la manière...

Donc, il vient de Paris. Au Jockey, à l'Union, les gens de son temps sont encore sous le crêpe de 70-71. Je ne veux pas croire la moitié de ce qu'ils disent. Là où l'Empire n'a pas réussi, ces hommes d'hier ne peuvent concevoir que la République soit plus heureuse. Royalistes ou impérialistes (en est-il encore? H. est l'ami de tous nos ministres et très « *large* »), les vieux du Faubourg Saint-Germain et du Faubourg Saint-Honoré ne croiront à la victoire que si elle est rapide et complète. Ils vous prouveraient mathématiquement que « c'est couru » comme on dit chez nous. Les boutades de Galliffet, les mots tels que : « La charge est une fuite en avant », leurs plaisanteries sur les officiers, s'appliquaient à quelques

valseurs des Tuileries. Pour les X., les Y. et les K. des cercles chics, mes lettres d'Allemagne auraient été roses. Ils ont vu, en 70, les casques à pointe comme la forêt de Macbeth, les armées tomber, qu'on croyait les dernières et que remplaçaient d'autres, toujours, toujours ; ils savent qu'elles sont aujourd'hui plus formidables, et comme ils n'ont pas la foi de nos jeunes soldats, ils imaginent Paris déjà investi. Ils ne font cas que de quelques généraux, leurs parents ou camarades de club. Les autres sont des hommes de peu, sans manières, des nouvelles couches.

Que tout cela sent donc le moisi !

Le Luxembourgeois apporte un goûter servi pour nous deux, qui ne goûtons pas, comme si l'on attendait un équipage de chasse à courre. Je dis à H. : — Comprenez-vous que, cette fois, c'est définitif? Tout ce que nos amis ont pu redouter, arrive du côté d'où ils ne l'attendaient pas? — Et je tâche de lui faire deviner tout ce que, par là, j'entends, socialement. Je lui cite les paroles de Kitchener ; il a d'ailleurs compris, car il est fin, et je le crois assez résigné, car il est généreux.

Ce qui gêne ces vieux délicats, c'est l'incommodité de la guerre moderne, pour la préparation de laquelle on n'a pas le temps de songer à ceux qui restent. Plus un ouvrier pour raccommoder le chauffe-bain ; pas moyen, même avec des chèques, d'envoyer certains télégrammes, d'avoir un jardinier qui entretienne la roseraie, les arpents de pelouse. H. me fait, près des serres, admirer les gloxynias. — Adolphe ! Adolphe ! — Il crie pour commander le vieux clou d'auto qui n'a pas encore été réquisitionné... personne au garage.

— Vous ne voulez donc pas prendre l'habitude de ne plus commander? Vous ne commanderez plus, jamais, je vous le répète, jamais, jamais !

Et le pauvre homme sourit, regrette entre la mer où flottent sous-marins, et torpilles, et la roseraie où les Dorothy Perkins, ne suivent plus la forme des arceaux.

Ceci, chère amie, pour vous prouver qu'il y a chez nous quelques rares vestiges d'un type dont votre pays abonde. Je pensais, en présence de H., à lord W., à sir W. E., à tant d'autres qui, même séparés du front par le Détroit, seront longs à s'accommoder à ce dur régime. Les fils de ceux-ci

s'engageront, d'ailleurs, et se feront casser la tête, comme ceux qui n'ont rien à perdre. Oui, la guerre nivellera...

14 août.

... Le courrier nous apporte ce matin des lettres de nos garçons. Cacan, infirmier militaire, part pour l'Alsace : « Je n'en aurai que l'horreur et jamais la joie. » Il demande les numéros matricules de tous nos jeunes amis, croit qu'il en relèvera dans les tranchées. C'est de Versailles qu'il écrit le 9 août. « Vie de caserne, souliers, paquetages, marmites, ba-ta-clan, mais on chante. Nous sommes des formations improvisées, mais tout se passe avec ordre et les ressources de ce pays sont telles, qu'en quelques heures on rassemble un personnel admirable, de professions multiples comme l'exige un service d'ambulance. Et le résultat est magnifique. Un beau jour, je m'échapperai, il faudra bien que je tienne un lebel : l'ambulance est, pour moi, qui n'ai jamais servi, une salle d'attente. Notre section (quarante hommes) représente tous les métiers, chacun est apte à plusieurs fins. Rencontré des camarades de l'École, des « philosophes », et les veillées de garde font naître des propos qui n'ont rien de la chambrée ou du camp. Quel pays ! Quelles ressources ! Nous avons de nombreux anarchistes figurant au Carnet B (bons pour être arrêtés au jour de la mobilisation), ce à quoi le gouvernement a renoncé. Ce sont eux, croiriez-vous, qui maintiennent la discipline. La confiance des ministres les a touchés, l'effort des officiers, dont ils peuvent *de visu* juger l'œuvre extraordinaire, les émeut. « Quand je songe, me disait l'un, à notre travail antimilitariste, j'ai des remords. Sans les militaires nous étions f...s ! Une opération aussi importante, ça demande autant de mal que nous nous en donnions pour l'entraver. Jaurès eut des paroles analogues, paraît-il, quelques heures avant sa mort, peut-être même à l'instant où notre député s'indignait avec nous de cet entêtement pacifiste. J'étais rentré à Paris sous le coup que m'avaient porté ces propos, la veille du tocsin, et, dans la capitale en ébullition, d'apprendre subitement l'agression allemande. J'étais angoissé des restrictions que cet homme (Jaurès) avait peut-être imposées au Cabinet. Le capitaine Gérard, notre ami, celui qui

donna à Jaurès les documents pour son livre sur l'armée, le plus irréductible des socialos, fut dès premiers, prévenu de l'assassinat. Un anarchiste de notre section l'a vu. Il entra dans la chambre du mort, en tenue, équipé, prêt à partir et, tant que le corps fut là, il resta debout, découvert, à garder celui qu'il aimait. La foule des militants, qui était énorme, considérait interloquée cet officier socialiste qui allait à la guerre.

« Le lendemain, c'était chez eux une ruée pour s'engager. Ils avaient compris. Ils viennent ici en chantant « Mourir pour la Patrie », et leurs habitudes de pensée énergique me sont un gage de ce qu'ils sauront faire. Comme vous l'avez si souvent entrevu, monsieur, en France, ce sont les pires qui sont capables d'être les meilleurs. Nous agissons passionnément, et c'est notre honneur. Il ne s'agit que de nous faire croire que l'idée vient de nous. C'est ça que veut dire : « Ni Dieu ni maître », cette ridicule formule démodée dont me bercèrent les plus braves gens comme mon père. Vous souvenez-vous de J. C., prétendant qu'un seul cri s'élèverait : — Pitié, monsieur le bourreau...

« Je ne le croyais déjà pas, je ne voulais pas le croire, et maintenant !... On a annoncé quinze mille hommes hors de combat à la première bataille. Mes camarades anarchos sont tout de suite allés demander si l'on avait besoin d'eux pour combler les vides. Les officiers restent stupéfaits de cette ardeur tranquille. « Ils en veulent tous ! » me disait l'un d'eux, souriant, avec cette nuance de regret que l'on a en coupant des jeunes branches... »

Les jeunes étalons hennissent entre les palissades. Le vent d'est nous apportera bientôt leurs gémissements douloureux et les caillots de sang englueront des crinières échevelées. On ne peut plus voir que la jeunesse, je veux penser avec elle, comme j'ai essayé de faire en vieillissant. Mes contemporains et mes aînés sont trop déprimants. On a honte de soi-même. J'ai envie d'embrasser le docteur Husson et de lui dire : « Brigadier, vous avez raison. » Quant aux rares épaves parisiennes demeurées sur la plage, on croirait que, comme des parieurs aux courses, elles jouent contre le gagnant. Si la guerre de 1914 doit laisser les survivants dans le marasme et

le scepticisme d'après le drame de 70-71, c'en est fait de la France.

Croyez-moi, je vous l'ai dit et redit, mais votre éducation vous a faite incrédule trop longtemps : chez nous, le peuple a gardé le parfum impérissable dans une grosse bouteille si poussiéreuse et si lourdaude, que, ma foi ! vous hésitez à la porter à vos narines. Je me prépare peut-être des déconvenues cuisantes ; tant pis ! Il est noble, ce peuple, il est franc et généreux, et puisqu'on l'attaque, il se groupe et ne sentira pas le harnais presser ses hanches, puisqu'il défend « ses droits ». Il croit avoir tant à attendre ! Et lui, qu'aurait-il à regretter? Si à quelqu'un doit servir l'aventure, c'est à lui seul. Sinon, alors, ce serait à recommencer, et dans la paix d'après-demain, il pourrait être farouche. L'égalité dont il a si naïvement soif et que la caserne ne lui fit guère sentir, peut-être là-bas, devant la mort l'exigera-t-il. Ces hommes vont vivre des mois coude à coude avec d'autres hommes dont les femmes et les filles panseront leurs blessures dans les hopitaux. Ne manquez pas l'occasion, mesdames, de vous faire connaître et d'apprendre à leur parler.

J'ai une longue et belle lettre de Barrès m'accusant réception du chèque pour les Alsaciens-Lorrains à Paris, lequel madame L. ne pouvait faire toucher à Dieppe (ce que Barrès obtiendra du Crédit Lyonnais) : « Il faudra de la patience, ce sera long, mais si nous ne sommes pas victorieux, nous serons tout de même vainqueurs. » Il y aura une gloire irradiant la tête du juste, même si l'os de sa main se brisait. Le plus clairvoyant scepticisme n'objecte pas à admettre cette possibilité.

Jean écrit : « Je ne connaissais pas ce frémissement, cet appel du drap rouge, de la tunique, je voudrais être déjà parti. On meurt tous ! »

Il souhaitait mourir tôt et ne se concevait pas n'étant plus un *jeune* homme ! Le gentil poète qui l'an dernier sous la pergola, faisait le berger de Watteau dans les plis de la limousine normande, veut à tout prix une capote, une vareuse, un képi, malgré le veto des conseils de révision. En attendant, il surveille les boîtes à lait dans les gares de Paris. Va-t-il la « baptiser » comme les nourrisseurs de Chaville? Quelle hâte ! Philippe Barrès, dix-sept ans, s'engage. Une émouvante lettre

de sa mère, dans ce courrier du matin. Le facteur a dans sa boîte des élixirs et des philtres. Quel appel de tous, quelle galvanisation ! Les paralytiques retrouveraient leurs jambes pour faire la chaîne. C'est vraiment le grand incendie aux quatre coins du pays. Barrès, comme son fils, tâche de se faire « prendre ». On a envie de lui dire : Non, pas de poste trop périlleux, le vôtre est au cœur de la France, puisque vous en réglez le mouvement. Notez-en pour la race future le rythme nouveau, ce rythme qui nous étonne, inattendu comme tout ce que le génie d'un peuple, soudain produit après les longs sommeils. Que de réserves et de forces latentes... d'obscurs ferments ont fait sauter les bouchons, frappant les voûtes de la cave où les crus généreux allaient perdre leur suc...

A M. P. V.

16 août.

... Le cousin de H. T., membre radical des Communes, après les discours du Parlement (m'a écrit H. T.), fut tellement hué qu'il a dû donner sa démission. Philippe M., le mari de lady O., sœur du duc de P., fera aussi bien de vivre, après la guerre, en Allemagne. Tout le monde savait son mauvais esprit, mais il avait, auprès des snobs, le succès qu'obtient à Londres depuis quelque temps, le genre amateur-anarchiste, cubiste « avancé ». Nous en avons l'équivalent à Paris, nous nous sommes tous plus ou moins approchés de ces faux dilettantes qui remplissaient, la saison dernière, le théâtre de l'avenue Montaigne. Et dire que, pour avoir aimé les belles choses que les Russes y ont apportées, nous devions subir ce déplaisant contact ! Vous aviez raison, quand vous me signaliez le danger. On est faible ! Pendant cinq ans, je n'ai pas voulu ouvrir ma porte au comte Harry Kessler ; cette année, j'ai dû céder à la pression de nombreux amis ; il a visité ma collection, mes Manet et mes Degas sont catalogués : si les Allemands entraient dans Paris, le *Moine* et la *Femme à la crinoline* émigreraient vite aux musées de Berlin.

H., qui est si liée avec madame de Kuhlmann, n'a pas voulu aller dire adieu à ma charmante ex-élève, mais elle n'a pu éviter de parler à son mari, lequel la croisa dans la rue, le matin même du départ de l'ambassade allemande. Kuhlmann a dit textuellement à H. : « I've warned them at Wilhelm-

strasse. They've gone off their heads and deserve a good slashing [1]. »

Kuhlmann était-il sincère? Que lui et sa femme aient quitté Londres, la mort dans le cœur, comme la princesse Lischnowski, je le crois volontiers. Pour des Allemands de cette classe, c'en est fini des plaisirs qu'il ne trouvaient que hors de chez eux : à Londres et à Paris...

A X.

16 août,

L'ukase du tzar promet l'autonomie aux Polonais. Majestueuse page, si russe de ton, si différente de l'imagerie « Alt Deutsch » du kaiser ! On nous affirme que le plan était depuis longtemps préparé, mais l'occasion est bien choisie.

La Pologne semble destinée à un éternel martyre, et ne sachant plus sur quoi elle peut compter, un sourire inquiet et triste accueille les paroles impériales dans la solitude des bois de bouleaux. Quelle que soit l'issue, cette terre va encore être sillonnée par la roue des artilleries, avant de reconquérir l'indépendance.

Devant moi, sur mon bureau, est l'adresse calligraphiée par Desroches, pour coller sur la caisse que je devais envoyer d'ici au comte Georges Bawarowski, renfermant le portrait de la comtesse : le dernier que j'aie peint avant la guerre. La toile est dans l'atelier, combien de temps y restera-t-elle avant que l'on puisse de nouveau causer, au moins s'écrire?

Je revois la comtesse, dans le jardin d'Auteuil. Elle était installée chez l'oncle Branicki, rue de Penthièvre, à l'hôtel des éternels juifs errants, depuis que son mari, député galicien, avait été rappelé au Parlement d'Autriche. La délicieuse femme ! Toute l'âme polonaise : rieuse et émotive, sensible, prête aux larmes, impratique, simple, compliquée, fière, la grande dame ruinée, maîtresse de maison peu entendue, et fermière maladroite, cheval échappé dans les champs. Et sa mère, la comtesse Zamoïska, qui venait aux séances, celle-là, du temps où les Polonais étaient élevés en français, et qui prétend ne pas entendre un mot d'allemand... Je les revois, la mère et la fille, le jour où la maman en deuil

1. Je les ai prévenus à Wilhelmstrasse. Ils sont devenus fous et ils méritent une bonne volée de coups.

m'en voulait de lui dire qu'elle était belle, qu'elle devrait me permettre de faire son portrait pour ses enfants. La comtesse Catherine applaudissait, puis se cachait comme une gamine : — Non, monsieur, taisez-vous, merci ! elle croit que vous vous moquez. — Et elle baisait les mains de l'aïeule.

Madame Bowarowska ne pouvait garder la pose ; elle s'agitait, son visage, tour à tour large ou mince, était déformé par le rire, ou s'allongeait en poire. Les lourdes paupières s'abaissaient, elle semblait dormir, et elle contait en somnambule les misères de sa Galicie, la vie dure, là-bas à la frontière russe, les Ruthènes, les prêtres, les paysans de cette glèbe improductive. Et c'étaient des tableaux de Vienne où elle se sentait étrangère, qu'elle hait, mais qu'il faut bien subir, puisque le comte peut parfois, rarement, mais encore !... défendre les intérêts de leur infortunée province ; Tarnapol, la ville lugubre, l'intérieur des beaux-parents, l'ennui rongeur de ces mœurs d'autrefois, la bonté, et l'ennui surtout ! On avait mis de côté de quoi commander à un Français le portrait de la comtesse Catherine, pendant à celui de la fameuse comtesse Potocka, par Greuze. Elle était venue à Paris, quitté depuis le couvent du Sacré-Cœur, et il allait falloir reprendre le train-train monotone à Vienne, pendant les Sessions de juin.

Ce fut une comédie, pour choisir la toilette. Robe décolletée? — Monsieur, je ne suis pas élégante, mes frères ne me reconnaîtraient pas si j'étais en toilette du soir. Faites-moi en blouse, ou en amazone. Je ne sais comment me coiffer... je ne vais pas à la Cour de l'Empereur, je baragouine l'allemand... nous sommes des vaincus et des parias. Oh ! généreuse France, on se sent revivre, ici !... Vos ennemis sont les nôtres.

Ces mots, ces phrases me reviennent à la mémoire comme un prélude de Chopin à la guerre. Chopin : peut-être le génie le plus antigermanique du XIXe siècle. André Gide, l'autre soir à Offranville (comme c'est loin déjà...), jouait des études de ce Chopin sur lequel il a l'intention d'écrire un livre ; il faisait remarquer qu'à part Wagner, cette personnification de l'impérialisme, tous les grands musiciens teutons étaient hollandais, comme Beethoven, autrichien, comme Mozart et Gluck ; Hændel, à moitié ou devenu anglais : et Mendelsohn,

sémite. Bach, lui, est à part, et assez embarrassant, à classer, « un surhomme » à la façon de Shakespeare. Enfin, nous rabaissions l'Allemagne, pendant que le kaiser donnait des rendez-vous dans les cabarets de Paris pour le onze de ce mois.

Comment correspondre avec les Bawarowski par-dessus les armées? Pensent-ils à nous comme nous songeons à eux, aujourd'hui que les astres semblent jouer aux quatre coins, dans l'obscur couvercle sous lequel bout l'Europe, au feu qu'attisent les sorcières du Rhin?...

A miss H. T.

16 août.

Les bateaux de blessés sont annoncés, mais la mer reste vide de voiles et de cheminées fumantes. Aux hospices, on laque les tables de nuit, on désinfecte les matelas, chacune fait de son mieux son humble tâche ancillaire ; on dirait, à cet instant pour chacun sacré, que les femmes aient le geste du prêtre qui sert sa première messe.

On dit que Paris n'aura pas d'ambulances. Quoi, alors? les dames de province supplient qu'on leur envoie « ce qui n'est pas employé ». On télégraphie à la Croix-Rouge de Paris : pas de malades, mais des grands blessés ! Bronchites, fièvres, entérites, sont tenues pour peu intéressantes. Un vilain snobisme des infirmières haut gradées leur fait mépriser les pauvres malades, tout au plus dignes d'être veillés par la quincaillière ou l'herboriste du coin : Convois pour les départements.

A la rue François-Ier, m'écrit G., les bureaux ne sont pas encore très équilibrés. Les brassards, les médailles sur la poitrine, la bonne humeur et le désir de bien faire, oui ; mais les portes s'ouvrent et se ferment sur des visages congestionnés de gens qui cherchent les escaliers, les couloirs et les fiches. On n'est pas encore rompu au rôle de fonctionnaires. Paris compte mille ambulances modèles, les propriétaires prêtent leur maison et les hôteliers leur hôtel : que n'avons-nous encore des blessés? les fenêtres donnent sur un jardin. — Vous n'en aurez, mesdames, que lorsque la province sera bondée.

Bonne nouvelle pour la province et les Parisiennes se proposent de repartir, près du front autant que possible.

Arrive une personne de qualité, brevets, grades, courage. Les présidentes vont au-devant d'elle dans le vestibule : c'est *la Dame de Bar-le-Duc*, l'infirmière-major, qui va, l'heureuse ! dans l'Est. Puis c'est Monseigneur l'Évêque ; on s'incline. Mais si vous demandez une direction, une adresse, de l'ouate, les demoiselles de bureau s'affolent, montent, descendent, cherchent dans les casiers, vous disent : — Impossible aujourd'hui, voudrez-vous revenir? — On ne revient pas — et c'est pourquoi les ambulances locales, dans notre région, s'organisent par initiative privée, loin de l'autorité militaire. Les dentistes feront les amputations, les officiers de santé « avanceront » comme les soldats à la guerre ; c'est la liberté partout et l'impromptu. Les vieilles perses à ramage des rideaux de la grand'mère, les courtepointes en toile de Jouy, des objets de vente après décès, tout l'oublié du capharnaüm est épousseté, savonné, dirigé vers l'école des filles, *le Chariot d'or* ou *les Trois Mousquetaires*. Les trained nurses d'Angleterre n'auraient pas assez de dédain pour l'incomplet provincial de nos formations sanitaires, où le paysan et l'ouvrier se sentiront si bien chez eux, dans des draps qui sentent l'armoire à linge et la lavande, point astreints aux pyjamas et aux indiscrètes brosses à dents...

17 août.

Sickert, trop loin des nouvelles, à Envermeu, est revenu dans sa bonne ville de Dieppe, comme jadis a pris logement derrière Saint-Jacques dont il est le Corot et se présente comme garde civique ou brancardier. Il est outré de la conduite du comte Harry Kessler. Les Bernheim ont écrit à T. que Kessler avait téléphoné, huit jours avant la guerre, à son ami le sculpteur Maillol, à qui il avait fait des commandes pour l'Allemagne : — Enterre tes statues et tes moules dans le jardin ; nous serons chez toi vers le 17 août. — Harry, le doux Mécène de Paris, de Londres et de Weimar, prévenait gentiment, et par amour de l'art, le statuaire français.

Meier Graef, critique maintenant célèbre à Berlin, jadis marchand de meubles « modern style », rue des Petits-Champs et auteur d'un livre sur Renoir, disait à X., en dînant chez lui

à Saint-Germain : — Vous saurez un jour ce qui compte dans l'art français du XIXe siècle ; nous autres Allemands, nous vous l'apprendrons. Vous saurez cela quand nous aurons emporté chez nous ce qui en vaut la peine. Quant au reste, si nous ne l'avons pas brûlé, gardez-le pour vous. Vos génies ne produisent que pour les vainqueurs.

Aujourd'hui 17, Maillol n'a pas encore reçu la visite du conquérant. Mais la Belgique, qui s'y serait attendu? Quel coup de théâtre !

Quand je demande qui s'y serait attendu, j'ai tort, mon beau-père John Lemoinne, depuis quarante-quatre ans, avait prévu et annoncé que les Prussiens ne prendraient jamais une autre route pour pénétrer en France. Qu'ils soient en Belgique, c'est tout naturel, leurs écrivains militaires n'ont pas fait mystère des plans de leur état-major ; mais le nôtre ne pensait qu'à Belfort, Mulhouse, Strasbourg. De ce côté-là, il paraît que « l'on entre comme dans du beurre ». Le matériel de l'Ouest-Etat est dans l'Est, convoyant nos meilleures troupes et chefs de corps. Le baron a mis onze heures en train, de Paris à Dieppe. Les militaires ne se préoccupent pas des commodités des civils, on part à trois heures du matin, sans renseignements, dans des wagons hors d'usage, sans buffet aux stations ; mais le baron est rentré un autre homme, lui si décourageant la semaine dernière. Sir Francis Bertie est gai, dans son Ambassade sans serviteurs. Téry, au Ministère de la Guerre, avec qui le baron a longuement causé, fait montre d'une « réelle confiance », il a donné des chiffres en homme d'affaires, ce sera long, mais ce sera beau. — Espoir?

A la même.

18 août.

Les blessés ne sont pas encore pour ici, mais les infirmières restent en permanence aux hôpitaux. Je suis tout seul à Offranville, du matin au soir, mes dames étant à Dieppe pour les nouvelles. Le séjour à la campagne va devenir morne et si l'hiver nous y prenait, les communications seraient impossibles. Le père de Georges insiste pour que nous le reconduisions à Sainte-Cécile.

Est-ce à cause de la mobilisation encore inachevée, que le service de correspondance militaire est si mal fait? Mainte-

nant nos hommes sont perdus au loin, comme s'ils étaient partis pour le Pôle Nord. On s'énerve à se les représenter ici ou là, quand eux, sans doute ne pensent plus à nous. Je comprends pourquoi les femmes ont tant de hâte d'avoir, elles aussi, une existence nouvelle et rude. La pensée est torturante, dans le désœuvrement.

On m'a envoyé à Rouen faire des achats de pharmacie et de linge de Croix-Rouge. L'auto de G. y allant avec la baronne et les P., j'en ai profité, et maintenant que je suis revenu, je ne regrette plus d'en avoir été malade de fatigue. Malgré des sauf-conduits en règle, nous avons failli être renvoyés chez nous ; entre Malaunay et Rouen, la voiture est arrêtée à chaque kilomètre — nous fûmes pris pour des espions.

Le Seine depuis Croisset est un vaste port de guerre. La matinée était chaude et orageuse. La ville se cachait dans une buée rose, le soleil filtrant comme sur la Tamise dans une opale, tombait verticalement, et le fleuve serpentait, seul visible dans le mat. Je ne suis jamais passé à Rouen, au retour de mes voyages, sans me demander s'il était un plus beau site au monde. Dès l'octroi, on se croirait dans vos docks, les tramways sont khaki, les tommies regardent tout ébaubis les femmes sans chapeaux, en camisole et tablier, les enfants pouilleux qui veulent les toucher. Quand nous débouchons sur le port, ce sont d'abord les Dragoon Guards, qui désembarquent leurs fins chevaux si près du sang. Les grues les enlèvent par six et déposent comme des malles ces bêtes déjà éprouvées par la mer, l'œil terne, le poil sans lustre que les hommes caressent amoureusement. L'auto ralentit sa marche, William, le mécanicien du baron, a reconnu un parent et demande la permission de lui parler. Mrs. P. aperçoit un capitaine, parent de son mari, court vers lui. Le quai du Havre est obstrué par les bagages, les escadrons, les bicyclettes, les voitures de magasins aux puissants moteurs, les « vans », les tracts, portant le nom de leurs « firms » : Pickford's, Whiteley, Harrods'stores, Coalman's Mustard ; ou de journaux : *the Manchester Guardian, the Star, the Bristol Telegraph.* Voici des charrettes de la voirie municipale : City of Sheffield High Way Depart. Lord Kitchener croyant à un demi-siècle de guerre, « a very long affair », envoie tout ce qu'il peut

mobiliser. Je n'avais jamais vu autant de khaki, à même Aldershot, et je n'essaie pas de reconnaître un régiment d'un autre, les grades, n'ayant jamais été à Cape Town, ni dans les Indes. Ces Anglais ont tant voyagé qu'ils ne se dépaysent pas comme nos troupiers. Tranquillement, à la borne-fontaine, j'en vois qui se lavent, se rasent, entourés par des filles muettes d'admiration pour cette race d'athlètes ; ils sont habillés, amplement, pour le libre jeu de leurs muscles lents, mécaniques, agiles sans sursauts. Les chemises de flanelle sont tendues sur des poitrines plates et larges. Mais ils réclament de l'eau, piqueraient volontiers une tête dans la Seine : s'ils ne sont pas propres, ils ne sont bons à rien, ces grands soldats de métier qui ont leurs habitudes, leurs manies.

Au restaurant de l'Hôtel d'Angleterre, en déjeunant, on commence par soulever les rideaux pour regarder, mais on se lasse vite de tant de convois soudés l'un à l'autre, cahotant sur le pavé : demeures mobiles des auxiliaires, ambulances, et la cuisine des combattants. On se blase de ces tableaux de Châtelet, dont les figurants semblent sortir par le côté cour et rentrer par le côté jardin, on se demande si ce n'est pas les mêmes qui repassent, cortège d'Extrême Orient, dans la moiteur de ce midi. Du trottoir montaient des globules de chaleur tremblotantes, qui mettaient les mâts de navires, les cheminées, les ballots, sur un plan indéterminé, fantastique et oriental ; partout, excepté à Rouen.

Le premier officier rencontré et invité à déjeuner, est le colonel Delme-Ratcliff, frère du collègue de P., à l'Ambassade à Rome. Il s'absente pour donner des ordres. En l'attendant, j'observe ces jeunes officiers lunchant, monocle à l'œil, dépouillant leur correspondance, étalant le *Times* sur les hors-d'œuvre, toutes têtes qu'on croit connaître des clubs de Londres. Hautains, ces gentlemen brusquent les vieux garçons de fortune qui n'ont que de la bonne volonté, à défaut de style et de coiffeur. On s'impatiente des lenteurs du service des maîtres d'hôtels retirés et des femmes de chambre — tous plus ou moins boiteux, barbus, une séquelle de la cour des Miracles. Point de vin, mais des lemon-squash vertueux et économiques.

Entrent le prince Th. d'H. d'A. et la princesse, M. d'A. a

voulu reprendre à soixante ans son grade dans son régiment de dragons ; belle stature de don Quichotte ou d'Henri IV, sec, désinvolte et si Français, la tête plantée droite sur les épaules. Ce pantalon garance, ce brassard tricolore, ce dolman noir et argent : c'est la vieille France du Faubourg, une évocation mélancolique et touchante d'un passé un peu falot, dans sa chevalerie sans emploi ! Les magnifiques hommes de cette classe, quel qu'âge qu'ils aient, ont tenu à honneur de mettre une dernière fois la main sur la poignée de leur sabre — mais toujours, accablés par les souvenirs de *l'année terrible* (comme nous disions). Le prince, seul officier français dans le restaurant, est une sorte de *connaissance* pour les officiers anglais qui nous entourent. Je compare avec lui le colonel Ratcliff, assis en face de moi. Comme il est répandu, ce type de militaire gentleman-farmer ! Court, rablé et fin, petites mains positives et pratiques, une bague au quatrième doigt gauche, avec le *crest* gravé dans la cornaline du chaton. Un innocent sourire de politesse mondaine, qui ne retombe que pour ordonner ; les yeux de bébé, une âme unie et sans inquiétude, la fermeté carrée d'un garde-chasse de confiance, l'ossature de la mâchoire dessinée comme par un géomètre : n'importe quel âge entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans ; poivre et sel, mais blond. Comme les cuivres des boucles et les cuirs oranges des bottes ont été soignés par l'ordonnance... on part pour une journée de sport.

Derrière des citronnades et des verres d'ale, regardons ces visages glabres d'alliés : c'est le médecin militaire, aux joues creuses d'un Botticelli ; un pasteur en khaki, rappelle l'*Érasme* de Holbein ; le col ecclésiastique seul le distingue des autres ; un enfant de dix-sept ans, à peine sorti d'Eton, anguleux et poupin ; des ossatures classiques, de la forme, toujours de la forme, des méplats de grand sculpteur ; et une *idée seule* dans le crâne du discobole. Certains de ces officiers ont, derrière la nuque, une patte de soie noire qui protégeait l'ancien habit contre la poudre du pig'stail. Ceux-là ont agi avec éclat dans les colonies.

Notre colonel s'assied, tourné un peu du côté de sa voisine, commence une de ces conversations modérées du dîneur, qui doit pendant tout le repas, et après, « se rendre agréable »

(make one self agreable). Mais impatients, nous le pressons de parler pour nous aussi. Il dit : — Le Roi George sera le dernier souverain d'Europe. Nous avons une République avec un Roi et une Tradition (car, sous-entendu, nous avons *la* tradition, la *seule*, nous sommes les civilisés par excellence). Notre armée est, comme la vôtre, une union des hommes et des gradés, ce que l'Allemagne ne peut connaître...

Le colonel Ratcliffe doit expliquer à ses collègues que l'armée française, telle qu'ils la voient à Rouen, c'est la réserve des villages et des champs, hommes comiques, ventrus, à lunettes, sales et gardant les gestes professionnels, le dandinement des paysans. Ailleurs il y a mieux que cela, là où les Anglais vont agir avec nos troupes de l'active.

— Détrompez-vous, colonel. Ces paysans vous donneraient, autant que les autres, l'image et le sens de la présente guerre. Ils en ont la forte saveur, ces bedonnants, ces efflanqués, ces poilus à foulard, aux képis en capilotade ; ce sont les remplisseurs de bas de laine qui se videront pour alimenter le trésor de guerre. Telles sont les *Armées de la République*, mots sonores, au lointain écho, hier ressurgis de la plus noble phase de notre histoire, avec une fraîcheur d'aurore. Grande imagerie d'Épinal ! Oui, je les aimerais mieux encore avec des faux et des pioches ; en Normands que le tocsin appela comme pour donner un coup de main aux pompiers. Ces citoyens ne sont ni de haute taille, ni jolis, ni bien dégrossis, et tout cela va à la bonne franquette, avec les arrière-petits-fils des rustauds d'il y a cent vingt ans ; c'est tout de même ces crânes à poils durs emmêlés de brindilles de paille, qu'est sortie l'*idée*, contre laquelle le kaiser commande à ses employés d'hôtels, de donner un ultime assaut. Si vous causiez avec eux, vous sauriez comme ils sont gentils et point bêtes. — Et comme ils savent ce qu'ils font !

Le bonnet de coton a roulé dans la ruelle du lit, ces frusques de drap bleu et garance, on s'en est affublé en lampant un dernier verre de calvados, et l'on est sorti défendre sa porte : — Qui veut entrer? Nous sommes là, on n'entrera pas ! Cette main qui sème en automne après avoir sarclé, qui presse la pomme à cidre, saura aussi presser la chair prussienne, puisqu'il le faut.

— Permettez que je doute, colonel, que vous ayez, vous et vos maçons de Brixton, des liens aussi forts que le vieux prince d'H. et nos vieux réservistes. Si vous découpez pour l'envoyer chez vous un peu du ruban tricolore dont votre logeuse rouennaise a noué les fleurs cueillies à l'intention de votre épouse, expliquez dans votre lettre cette bouffette propitiatrice. Dites, colonel, si votre lieutenant était le fils de votre fermier, Mrs. Ratcliffe n'annoncerait-elle pas la fin du monde, dans le hall aux portraits d'aïeux, tout raidis par la morgue?...

Rouen, 19 août.

Retenu à Rouen pour les emplettes de l'ambulance, j'ai couché à l'hôtel. H. est venu de Dieppe et nous avons visité le camp britannique, au champ de courses. Toute notion de temps et de lieu s'oblitère, mais, par cette matinée lourde et humide, c'est plutôt la vallée de la Tamise que celle de la Seine. Notre-Dame de Bon-Secours, sur sa falaise de craie, semble peinte par Claude Monet.

Au bout de l'allée qui mène au pesage, des camions automobiles débouchent sur le camp : un Longchamp de véhicules des Stores londonniens, tels qu'à Knightsbridge avant midi. Whiteley, Harrods, Maple, déchargent des tonnes de thé, des boîtes de conserves, des baquets de bains, des provisions qui fleurent le bacon, le tabac de Virginie, le clou de girofle et le gingembre. On croit rêver, l'on est moins triste, car ceci n'est pas *notre guerre* à gros setiers. Les tentes de Buffalo Bill. Le Far West. Pourquoi ce luxe, ces chevaux admirables qu'on étrille comme pour la promenade d'un cirque Pinder ? Guerre incompréhensible, irritante et paradoxale ! Pourquoi sont-ils venus, ces braves gens, que se peuvent-ils bien chanter à eux-mêmes, ces Tommy-Atkins allongés dans l'herbe, fourbus par trois jours de traversée, ces jockeys, ces lads, ces cochers de bonne maison? Que n'ose-t-on causer avec ce grand roux qui prend un bain de pied dans un tub, sans détourner la tête au passage de nos dames parisiennes ; nos tourlourous et nos truffards leur auraient envoyé des œillades, et peut-être des paroles risquées.

L'énorme camp khaki et blanc fait la sieste dans un sommeil de plomb. Un cheval dort au piquet, de temps en temps il

manque de tomber. Un œil s'entr'ouvre ; le bel animal rêvait du Lancashire. A côté, des hommes recouvrent de sable deux chevaux crevés ; le colonel Eastwood, qui nous guide, a déjà des cas de dysenterie, les mouches noires se mettent en appétit, de sales mouches vertes, métalliques, bourdonnent ; des cavaliers sont piqués aux mains, pendant qu'ils étrillent leur crack pour la course.

Le colonel montre à H. les plus nobles spécimens de la race chevaline. C'est le B^on^ *g*, de la Horse Artillery. H. approuve, fait le geste de l'amateur de tableaux devant un morceau qui lui plaît, va tâter une échine, touche un paturon, comme au Concours hippique. On dirait d'un maître d'hôtel palpant des fruits aux halles. Il y a des cobs à la grosse encolure, de toute confiance, aux jambes solides, des chevaux de trait aux sabots recouverts de longs poils, tels ceux des brasseurs.

— Very good o'rse ! — Splendid o'rse, — glapit mon ami, ayant soin de ne pas aspirer l'h, pour mieux faire l'homme de cheval. Notre colonel a peut-être le génie et les vertus militaires, s'il est pour nous l'officier de Drury Lane et des pièces à succès, celui qu'on rencontre en automne aux shooting parties, enroué, badine à la main, aimable et distrait, n'écoutant pas les questions mais répondant aux siennes — et le soir, en habit noir, buvant son Port, et concédant à son interlocuteur : — Yass, Yass... quite so, quite so... Excuse me, I'm afraid I hav'nt quite cought what you said...

Les hommes ne se rangent pas à l'approche du colonel, on ne salue pas, c'est le ton libre de la halte sur la route.

Fut-ce une hallucination? En rentrant en ville, l'idée de la guerre, effacée pendant une heure, me redonne un sursaut. Nous sommes en guerre, il faut que l'esprit s'habitue à l'énormité de la folie qui lance dans la vallée de la Seine, pour remonter en Belgique, sur le Rhin, à Berlin peut-être, Tommy Atkins bras dessus bras dessous avec Gugusse de Belleville...

21 août.

... Le Pape est mort après une longue agonie. Ce grand vieillard fut une autre victime de cet été où ceux qui ne meurent pas sont les insensibles. Observons les étoiles comme

les bergers Chaldéens. La nuit, sût-on en déchiffrer le Tarot, dirait peut-être des choses qui, si tu les apprenais, bon cultivateur étonné par la lecture de ton journal, feraient trembler ta main tendue pour le paiement de tes récoltes, richard d'aujourd'hui, profiteur du désastre. Les signes du Zodiaque sont éclaboussés par la traîne de la jeune Comète, les devins essuient leur télescope, et un souffle qui ne vient d'aucun des points cardiaux, soulève les plis du manteau aux lettres cabalistiques. L'Amour balafré au visage va se couvrir d'un masque et grelottera dans sa nudité ; Jeunesse, tu ne souhaite plus que la Mort méconaissable et trop parée de gloire, pour que ne t'enserrent jusqu'à la dernière pâmoison, les osselets de ses mains. Mauvaise journée. A midi, éclipse partielle jusqu'au soir. On dit que les animaux subissent l'influence du phénomène. Dans cette même cour de ferme, j'ai jadis surveillé les poules et les veaux, pendant une éclipse totale, j'ai cru qu'elles se pressaient les unes contre les autres, mais je n'en suis pas certain. Aujourd'hui elles picorent jusqu'au perron de la salle, où assis en silence, nous faisons semblant de manger.

De fausses nouvelles circulent. La femme d'un officier de Reims a dit à mademoiselle B. : « N'écoutons rien, nous croirions à tout. » Il commente le communiqué en Lorraine : — « La journée a été moins heureuse que les précédentes ; nos avant-gardes se sont heurtées à des positions très fortes et ont été ramenées par une contre-attaque sur nos gros, qui se sont solidement établis sur la Seille et le canal de la Marne au Rhin... En Belgique, l'armée belge se retire sur Anvers sans avoir été accrochée par l'ennemi... »

Madame de la B. est allée au bateau. Les princes d'Orléans-Eu revenaient d'Angleterre après une odyssée. A Vienne, ils ont failli être écharpés pour s'être retirés de l'armée autrichienne. Ils se sont naturalisés Anglais pour servir à côté de la France, puisque le Gouvernement de la République a encore une naïve phobie des membres de familles ayant régné sur nos pères. On a acclamé ces princes comme des Anglais. Ils criaient : — Nous sommes Français ! mais ce serait trop long de vous expliquer pourquoi cet uniforme !...

L'auto les a vite emmenés au château d'Eu.

(*A suivre.*) JACQUES BLANCHE

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages
COMTESSE DE NOAILLES	Les Soldats de 1914	5
MARCEL PRÉVOST	Lettre à un Décourageur	13
E. ALTIAR	Journal d'une Française en Allemagne (*fin*)	32
MARCELLE TINAYRE	Le Départ (4e *partie*)	67
JEAN BRETON	A l'Hôpital temporaire	91
ALBERTO INSÚA	Mon Ami Bruzon	108
DESEURE	Le Moratorium	152
JULES COMBARIEU	Musiciens allemands et Musiciens français	174
G. DEMORGNY	Méthodes turco-allemandes en Perse	194

LIVRAISON DU 15 MARS

ABEL HERMANT	L'Aube ardente (1re *partie*)	225
ANDRÉ CHEVRILLON	L'Allemagne et la Guerre. — I.	264
JACQUES BLANCHE	Lettres d'un Artiste (1914-1915). — I. Thuringe	294
CLOUDESLEY BRERETON	Vue anglaise sur la Guerre	330
L. HOULLEVIGUE	Mines et torpilles sous-marines	345
CHARLES RIST	La Préparation financière de l'Allemagne	367
MARCELLE TINAYRE	Le Départ (*fin*)	389
A. ENCKELL-BRONIKOVSKY	Au grand Tournant	433

LIVRAISON DU 1er AVRIL

		Pages
R.-A. REISS.	Les Armées austro-hongroises en Serbie.	449
ABEL HERMANT.	L'Aube ardente (2e *partie*).	481
ÉMILE HOVELAQUE.	Les Sentiments allemands pour l'Angleterre . . .	524
PAUL WENZ.	L'Homme du Soleil couchant (1re *partie*).	559
JOSEPH BÉDIER.	Les Crimes allemands.	594
JACQUES BLANCHE. . .	Lettres d'un Artiste (1914-1915). — II. France. . .	617
HARLOR.	Charles Péguy.	646
GUSTAVE LANSON . . .	Un Projet de Rapprochement intellectuel.	659
ERNEST LAVISSE. . . .	Non possumus.	670

LIVRAISON DU 15 AVRIL

ÉMILE MALE.	Soissons.	673
ABEL HERMANT.	L'Aube ardente (3e *partie*).	687
ANDRÉ CHEVRILLON . .	L'Allemagne et la Guerre. — II.	723
LOUIS LATZARUS. . . .	Les Journaux pendant la Guerre.	753
H. ROSNOBLET.	Gens d'Alsace	778
GEORGES LACHAPELLE.	La Banque de France.	801
PAUL WENZ.	L'Homme du Soleil couchant (2e *partie*)	825
JACQUES BLANCHE. . .	Lettres d'un Artiste (1914-1915). — III.	861

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

22e Année N° 8 15 Avril 1915

GENERAL LIBRARY
MAY 11 1915
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Émile Mâle	*Soissons*	673
Abel Hermant	*L'Aube ardente* (3e partie)	687
André Chevrillon	*L'Allemagne et la Guerre.* — II	723
Louis Latzarus	*Les Journaux pendant la Guerre*	753
H. Rosnoblet	*Gens d'Alsace*	778
Georges Lachapelle	*La Banque de France*	801
Paul Wenz	*L'Homme du Soleil couchant* (2e partie)	825
Jacques Blanche	*Lettres d'un Artiste* (1914-1915). — III.	861

Copyright 1915, by *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1915

Dans son prochain numéro, la Revue de Paris *continuera la publication de :*

L'AUBE ARDENTE

par ABEL HERMANT

et terminera celle de :

L'HOMME du SOLEIL COUCHANT

par PAUL WENZ

La Revue de Paris *publiera ensuite :*

CLAYHANGER

par

ARNOLD BENNETT

MALGRÉ L'OURAGAN

par

GÉRARD D'HOUVILLE

nuera

NT

DE

mêr
d'o
des
act

l'a
égal
vil
de

C

P
m
P
d

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

RÉOUVERTURE DE L'AGENCE DES VOYAGES

DES CHEMINS DE FER D'ORLÉANS ET DU MIDI

16, Boulevard des Capucines, 16

En présence du mouvement renaissant des affaires qui développe en même temps les déplacements, les Compagnies d'Orléans et du Midi viennent d'ouvrir à nouveau l'Agence des Voyages qu'elles ont installée sur le boulevard des Capucines et dont le succès était si vif avant le début des événements actuels.

Le public pourra s'y procurer les catégories de billets que, d'accord avec l'autorité militaire, les Compagnies sont autorisées à délivrer. On y trouvera également tous renseignements sur les horaires des trains et sur les régions de villégiatures desservies par les deux Réseaux, entre lesquelles celles de Pau et de Biarritz sont notamment si fréquentées.

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

LE GARDE MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE 259-24
18, rue Saint-Augustin, PARIS

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

SERVICE de BANLIEUE

(Lignes d'Étampes et Dourdan)

A dater du Dimanche de Pâques, 4 Avril 1915, la Compagnie d'Orléans a apporté des améliorations dans le service des trains desservant la banlieue de Paris (*ligne d'Etampes et Dourdan*).

Pour les horaires détaillés consulter les affiches spéciales apposées dans les gares et stations.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ACTIONNAIRES DU 30 AVRIL 1915

AVIS

A MM. LES ACTIONNAIRES

ayant évacué les Régions envahies

En vue de l'envoi des cartes de convocation à l'Assemblée générale du 30 avril prochain, la Compagnie invite ceux de MM. les Actionnaires des régions envahies qui ont quitté leur résidence habituelle à faire connaître leur adresse actuelle au Secrétaire de la Compagnie, 86, rue Saint-Lazare, à Paris (9e).

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Relations rapides entre Paris-Quai d'Orsay Toulouse, Narbonne, Cerbère et Barcelone

Au moment où le Printemps va donner lieu à un certain nombre de déplacements, la Compagnie d'Orléans croit devoir rappeler qu'elle assure très régulièrement les relations entre Paris-Quai d'Orsay, Toulouse, Narbonne, la frontière espagnole et Barcelone ou inversement.

Deux trains partant du quai d'Orsay à 8 h. 40 (via Bordeaux) et 10 h. 30 arrivent à Toulouse à 22 h. 42 et 22 h. 26, à Narbonne à 1 h. 11, à Cerbère à 3 h. 25, à Barcelone à 7 h. 53 ou 10 h. 35.

Deux autres trains quittant Paris à 19 h. 20 (1) et 21 h. 50 (ce dernier par Bordeaux) permettent d'arriver à Toulouse à 7 h. 31 et 12 h. 3, à Narbonne à 12 h. 32 et 15 h. 34, à Cerbère à 15 h. 22 et 20 h. 22 et à Port-Bou à 15 h. 30 et 20 h. 37.

Le retour s'effectue dans les mêmes conditions de rapidité savoir :

Départ de Barcelone à 5 h., 14. h. 23 et 18 h. 49, de Port-Bou à 11 h. 55, 21 h. 20 et 22 h. 22, de Cerbère à 12 h. 33 (2) et 23 h. 5, de Narbonne à 14 h. 48 et 1 h. 30, de Toulouse à 20 h. 20 et 6 h. 45, arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 33 et 18 h. 32.

(1) Voiture directe de 1re classe de Paris-Quai d'Orsay à Port-Bou.
(2) — — de Cerbère à Paris-Quai d'Orsay.
Wagon-Restaurant à certains trains tant en France qu'en Espagne.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Secrétariat de la Compagnie

AVIS RELATIF

AU

REMBOURSEMENT DES ACTIONS & DES OBLIGATIONS AMORTIES

1er AVRIL 1915

Sont remboursables depuis le 1er Avril 1915 (date normale), les obligations Lyon-Méditerranée 5 % (emprunt de 60 millions), Marseille-Avignon 4 % et Paris-Lyon 3 % sorties au tirage du 15 Janvier 1915.

1er MAI 1915

Seront remboursables à partir du 1er mai 1915 :

a) Les obligations P.-L.-M. 3 % (janvier-juillet), Bourbonnais, Rhône-et-Loire 4 % et 3 %, Saint-Étienne à Lyon (emprunt 1850), Lyon-Genève 1855-1857, sorties aux tirages des 24 et 25 septembre 1914 et dont le remboursement avait dû être ajourné : le prorata d'intérêt (impôt déduit) couru du 1er janvier au 1er mai 1915 sera ajouté au montant du remboursement.

b) Les obligations P.-L.-M.2 ½ % et 4 % sorties au tirage du 15 janvier 1915.

c) Les actions sorties au tirage du 26 février 1915 et amorties au compte de l'exercice 1914 : le montant de l'intérêt (impôts déduits) couru du 1er janvier au 1er mai 1915 sera ajouté au capital à rembourser.

Toutefois les demandes de remboursement devant donner lieu à un examen contentieux peuvent être déposées dès maintenant.

Les titres et les demandes de remboursement sont reçues :

A Paris, au Secrétariat de la Compagnie, 88, rue Saint-Lazare.

A Lyon, au Bureau des Titres, 10, cours du Midi.

A Marseille, au Bureau des Titres, 17, rue Grignan.

A Alger, au Bureau des Titres, rue de la Liberté, maison Altairac.

Dans les gares des réseaux P.-L.-M. et de l'Est ouvertes au Service des Titres.

Les frais de transport des titres au porteur à rembourser par l'intermédiaire d'une gare sont à la charge des intéressés.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

CHARLES DE FREYCINET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Guerre en Province

pendant le Siège de Paris, 1870-1871

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

PAUL DE SAINT-VICTOR

Barbares et Bandits

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

★ ★ ★

Guerre et Marine

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE NOLLY

(Capitaine DÉTANGER)

Le Chemin de la Victoire

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

PARIS. — IMPRIMERIE L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. — 518-15

LIVRES NOUVEAUX

1914 — PRÈS DE LA GUERRE,

par **Georges Wagnière.**

Il n'a pas été écrit depuis le début de la guerre de meilleur reportage militaire que les articles publiés dans le *Journal de Genève* par son directeur, M. Georges Wagnière, et particulièrement les impressions rapportées d'un voyage sur notre front. Le public français tout entier voudra lire le volume où M. Wagnière les reproduit aujourd'hui, et remercier le journaliste suisse dont la sympathie est pour nous réconfortante et précieuse.

SAINT-ANGE D'A...

par **M. Marcel Barrière.**

Il y a réellement beaucoup de charme dans la figure de cette héroïne contemporaine des *Lélia* et des *Indiana*, que M. Marcel Barrière a parée de toutes les séductions romantiques. Et son héros Saint-Ange, un Werther de 1830, montre une élégance sentimentale, une sorte de dandysme élégiaque, qui l'apparentent aux beaux jeunes gens mélancoliques de cette époque délicieusement surannée, où il y avait encore des diligences et des rencontres amoureuses dans les auberges.

ESSAI SUR LE LIBÉRALISME ALLEMAND,

par **Jean de Grandvilliers.**

A voir en ce moment l'Allemagne tout entière faire bloc contre les Alliés, on oublie facilement qu'elle a connu, elle aussi, les divergences de doctrines et de partis, et que le despotisme militariste qui règne aujourd'hui sans conteste, eut à soutenir des luttes — qui pourront renaître demain plus violentes. En retraçant dans un livre substantiel et précis l'histoire et l'œuvre du libéralisme allemand, en distinguant nettement un libéralisme de droite, rallié à la politique impériale, d'un libéralisme de gauche plus indépendant, M. de Grandvilliers nous apporte des documents très sûrs pour juger ce que nous devons attendre à la fin de la guerre des partis d'opposition en Allemagne.

CRIS DE GUERRE,

par **Émile Blémont.**

Ce sont des vers sonores et bien venus, pleins d'entrain et de conviction patriotique et qui traduisent en rythmes heureux les sentiments d'enthousiasme ou de colère que la guerre fait naître dans les cœurs français.

LE VOLEUR D'AMES,

par **René Maizeroy.**

Le nouveau livre de M. René Maizeroy se compose d'un petit roman qui donne son titre au volume, et d'une nouvelle, *la Lampe éteinte*. Dans le premier de ces récits, nous retrouvons l'élégance habituelle de l'écrivain et le coloris savamment nuancé qui donne à son style un charme si personnel. La fantaisie gracieuse du début rend plus saisissant encore le tragique du dénouement. Dans *la Lampe éteinte*, l'auteur raconte, avec une sobre vigueur, une histoire de guerre qu'on ne lira pas sans émotion.

LA NEUTRALITÉ DE LA BELGIQUE.

« La Belgique, fière et confiante, s'offre au jugement de l'Univers. » C'est ainsi que M. Paul Hymans conclut sa préface à cet opuscule qui groupe quelques documents officiels autour du *Livre Gris* ; on y trouvera notamment les deux admirables pages que sont le discours du roi Albert aux Chambres, le 4 août, et sa proclamation du lendemain à l'armée belge.

LA FEUILLE MORTE

par **Julien Ochsé.**

L'auteur étudie l'âme d'un jeune homme de cette génération de 1881 à 1885, qui souffrit d'une exagération de l'analyse de soi-même. Incapable d'aimer et de s'affirmer en quoi que ce soit, tout lui échappe, et, lassé de lutter, il se tue. L'ouvrage est d'une psychologie âpre et pénétrante. Il raconte avec une réelle éloquence une crise de faiblesse morale que la jeunesse actuelle a subie, mais d'où elle s'est victorieusement et noblement dégagée.

LES RESPONSABILITÉS DE L'ALLEMAGNE DANS LA GUERRE DE 1914,

par **P. Saintyves.**

Ce gros livre contient, classés avec netteté et présentés sans fausse éloquence, une foule de documents, depuis les publications officielles jusqu'aux extraits des journaux, en s'arrêtant très souvent aux articles de la *Revue de Paris*. Ces documents ne sont pas tous d'égale valeur, mais la masse en est puissante et le détail instructif. On y trouvera, sur toutes les questions à l'ordre du jour, le résumé de ce qui jusqu'ici a été publié de plus frappant et de plus significatif.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2** fr. **50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50**.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.